

**CIORAN**

**CAHIERS**

**1957-1972**

*nrf*

**GALLIMARD**

**CIORAN**

**CAHIERS**

1957-1972

Avant-propos  
de Simone Boué

*nrf*

GALLIMARD

# AVANT-PROPOS

*Longtemps il y a eu sur la table de Cioran un cahier toujours fermé.*

*À sa mort, en rassemblant ses manuscrits pour les confier à la Bibliothèque Doucet, j'ai trouvé trente-quatre cahiers identiques. Seules différaient leurs couvertures marquées d'un numéro et d'une date. Commencés le 26 juin 1957, ils s'arrêtent en 1972.*

*Pendant quinze ans, Cioran a gardé sur son bureau, à portée de la main, un de ces cahiers qui semblait être toujours le même et que je n'ai jamais ouvert. On y trouve des entrées généralement brèves (« J'ai le fragment dans le sang »), le plus souvent non datées. Sont datés uniquement les événements considérés comme importants, c'est-à-dire les sorties à la campagne et les nuits d'insomnie – ce qui donne : « Dimanche 3 avril. Marché toute la journée dans les environs de Dourdan... » « 10 avril Suivi le canal de l'Ourcq. » « 24 novembre. Nuit épouvantable. » « 4 mai Nuit atroce. » Malgré leur caractère répétitif et monotone, j'ai gardé tous ces passages car ces antiennes sont datées.*

*Les cahiers de Cioran n'ont rien d'un journal où il consignerait dans les moindres détails les événements de la journée – genre qui ne présentait pour lui aucun intérêt. On a plutôt l'impression de se trouver en présence d'ébauches, de brouillons. Plus d'une réflexion, plus d'un fragment, on les retrouve inchangés dans les livres. Certaines entrées sont marquées d'une croix rouge dans la marge ou encadrées, comme tenues là en réserve.*

*En juin 1971, il écrit : « J'ai décidé de rassembler les réflexions éparses dans ces trente-deux cahiers. Ce n'est que dans deux ou trois mois que je verrai si elles peuvent constituer la substance d'un livre (dont le titre pourrait être "Interjections" ou alors "L'erreur de naître"). »*

*Cahiers de brouillon mais aussi cahiers d'exercices. La même réflexion est reprise jusqu'à trois, quatre fois sous des formes différentes, travaillée, épurée, toujours avec le même souci de brièveté, de concision.*

*En décembre 1969, Cioran note : « Je vais m'accrocher à ces cahiers, car c'est l'unique contact que j'aie avec l'"écriture". Cela fait des mois*

*que je n'ai plus rien écrit. » Et il ajoute : « Mais cet exercice quotidien a du bon, il me permet de me rapprocher des mots et d'y déverser mes obsessions, en même temps que mes caprices. [...] Car rien n'est plus desséchant et plus futile que la poursuite de l'"idée". »*

*D'où anecdotes, récits de rencontres, portraits ou plutôt esquisses plus ou moins féroces d'amis ou d'ennemis désignés par des initiales ou par la lettre X. Tel nom d'abord reproduit en toutes lettres a été entièrement biffé comme si, en leur gardant l'anonymat, Cioran avait voulu protéger ceux qu'il attaque ou dont il se moque. A-t-il alors pensé que ces pages pourraient un jour être lues ?*

*Sur la couverture des cahiers I, II, IV, VIII, X, on lit : « À détruire ». Sur le premier cahier, Cioran a ajouté et souligné : « Tous ces cahiers sont à détruire », de même sur les cahiers VIII et X. Pourtant ces cahiers il les a gardés et rangés avec soin... Ils l'ont aidé à régler ses comptes avec l'univers et surtout avec lui-même. Jour après jour, il égrène échecs, souffrances, angoisses, terreurs, rages, humiliations. S'efface derrière ce poignant récit secret, le Cioran diurne, railleur et tonique, cocasse et changeant. Mais n'a-t-il pas affirmé à plusieurs reprises qu'il ne prenait la plume que lorsqu'il avait envie de se « foutre une balle dans la peau » ?*

*Les événements qu'il rapporte, les scènes qu'il décrit (l'annonce de la mort de sa mère, par exemple), scènes auxquelles j'ai assisté, j'en ai gardé le souvenir – un souvenir qui diffère parfois sensiblement du témoignage de Cioran. C'est qu'il les a vécus et sentis seul. C'est que partout et toujours il est SEUL.*

*SEUL vivant et SEUL mort. À l'heure où on met au pilori le jeune homme provocateur et fou qu'il fut dans un lointain passé, alors que paraissent des analyses de son œuvre, des études prétendument objectives et que se déchaîne la meute des bien-pensants – la boucle est bouclée. Seul vivant, doublement seul dans la mort.*

*En juin 1995, Fernando Savater écrivait dans El País un émouvant adieu qui finissait ainsi : « Là où tu vas maintenant il te faut descendre seul » (Tienes que bajar solo). Me revient aussi le titre sous lequel ont été rassemblés en 1990 chez Humanitas certains articles de jeunesse écrits en roumain, ce beau titre qui pour moi résume Cioran : Singurătate si Destin – SOLITUDE ET DESTIN.*

Simone Boué

*Morte accidentellement le 11 septembre 1997, à la veille de corriger les épreuves, Simone Boué n'a pas eu le bonheur de voir paraître ce livre qui lui doit beaucoup.*

L'annotation a été établie avec le concours  
d'Alain Paruit, Marc de Launay et Antoine Jaccottet.

— Les grands systèmes du XIX<sup>e</sup> —  
Hegel, Schelling, Schopenhauer, Hartmann —  
s'apparentent aux systèmes pratiques.

— Toute ces grandes constructions philo-  
sophiques ne ~~paraissent~~ <sup>paraissent</sup> sur un pied ~~de~~  
d'une nation ~~pas~~ ~~pas~~ et visiblement  
~~d'ironie~~ <sup>d'ironie</sup> et de bon sens.

— L'ironie est la mort de la métaphysique.

— Reiter du Herdypion = car un peu  
de profondeur et d'imposture.  
Le manque de "probité" de la  
langue allemande. L'imposture est donc  
à l'origine.

# 1957

26 juin 1957

Lu un livre sur la chute de Constantinople. Je suis *tombé* avec la ville.

Envie de pleurer au milieu des rues ! J'ai le démon des larmes.

Mon scepticisme est inséparable du vertige, je n'ai jamais compris qu'on pût douter par *méthode*.

Emily Dickinson : « I felt a funeral in my brain », je pourrais ajouter comme M<sup>lle</sup> de Lespinasse « de tous les instants de ma vie ».

Funérailles perpétuelles de l'esprit.

Comprendra-t-on jamais le drame d'un homme qui, à aucun moment de sa vie, n'a pu *oublier* le paradis ?

J'ai un pied dans le paradis ; comme d'autres en ont un dans la tombe.

Aidez-moi, Seigneur, à épuiser l'exécration et la pitié de moi-même, et à n'en plus ressentir l'interminable horreur !

Tout tourne en moi à la prière et au blasphème, tout y devient appel et refus.

Mot d'un mendiant : « Quand on prie à côté d'une fleur, elle pousse plus vite. »

Être un tyran sans emploi.

Perpétuelle poésie *sans mots* ; silence qui gronde en dessous de moi-même. Pourquoi n'ai-je pas le don du Verbe ? Être stérile avec tant de



sensations !

J'ai trop cultivé le sentir au détriment de l'exprimé ; j'ai vécu par la parole ; – ainsi ai-je sacrifié le dire – tant d'années, toute une vie – et aucun vers !

Tous les poèmes que j'aurais pu écrire, que j'ai étouffés en moi par manque de talent ou par amour de la prose, viennent soudain réclamer leur droit à l'existence, me crient leur indignation et me submergent.

Mon idéal d'écriture : faire taire à tout jamais le poète qu'on recèle en soi ; liquider ses derniers vestiges de lyrisme ; – aller à contre-courant de ce qu'on est, trahir ses inspirations ; piétiner ses élans et jusqu'à ses grimaces.

Tout relent de poésie empoisonne la prose et la rend irrespirable.

J'ai un courage négatif, un courage dirigé contre moi-même. J'ai orienté ma vie hors du sens qu'elle m'a prescrit. J'ai invalidé mon avenir.

J'ai une immense avance sur la mort.

Je suis un philosophe-hurleur. Mes idées, si idées il y a, aboient ; elles n'expliquent rien, elles éclatent.

Toute ma vie j'ai voué un culte aux grands tyrans empêtrés dans le sang et le remords.

Je me suis fourvoyé dans les Lettres par impossibilité de tuer ou de me tuer. Cette incapacité, cette lâcheté seule a fait de moi un scribe.

Si Dieu pouvait imaginer quel poids représente pour moi le moindre acte, il succomberait à la miséricorde ou me céderait sa place. Car mes impossibilités ont quelque chose d'infiniment vil et de divin tout ensemble. On ne peut être moins fait pour la terre que je ne suis. J'appartiens à un autre monde, autant dire que je suis d'un sous-monde. Un crachat du diable, voilà de quoi je suis pétri. Et pourtant, et pourtant !

Écartelé entre la hargne et l'effroi.

Mongolie du cœur.

C'était un homme dépravé par la souffrance.

2 août 1957

Suicide de E. : un gouffre immense s'ouvre dans mon passé. Mille souvenirs exquis et déchirants en sortent.

Elle aimait tellement la déchéance ! Et pourtant elle s'est tuée pour y échapper.

J'aurais mené à bien un dixième de mes projets que je serais de loin l'auteur le plus fécond qui fut jamais. Pour mon malheur, ou pour mon bonheur, je me suis toujours beaucoup plus attaché au possible qu'à la réalité, et rien n'est plus étranger à ma nature que l'accomplissement. J'ai approfondi dans le moindre détail tout ce que je n'aurai jamais fait. Je suis allé jusqu'au bout du virtuel.

22 XII 1957

Vide surhumain, subit effondrement de toutes les certitudes acquises péniblement ces dernières années...

Le 18 du mois, mort de mon père. Je ne sais pas mais je sens que je le pleurerai une autre fois. Je suis si absent à moi-même que je n'ai même pas la force d'un regret, et si bas, que je ne puis m'élever à la hauteur d'un souvenir ni d'un remords.

Percevoir la part d'irréalité en toute chose, signe irrécusable qu'on avance vers la vérité...

Sentiment *mystique* de mon indignité et de ma déchéance.

*Vu* aujourd'hui, le mercredi 25 décembre 1957, le visage de mon père mort, dans son cercueil.

J'ai cherché mon salut dans l'utopie et n'ai trouvé quelque consolation que dans l'Apocalypse.

Collège de France. Cours de Puech sur l'Évangile selon Matthieu (apocryphes d'Égypte). Sensation terrible : tous les gens de l'assistance m'apparurent, *d'un coup*, comme des morts.

# 1958

17 janvier 1958

Il y a quelques jours... Je m'apprêtais à sortir, quand, pour arranger mon foulard, je me regarde dans la glace. Et soudain, un indicible effroi : *qui est cet homme ?* Impossible de *me* reconnaître. J'eus beau identifier mon pardessus, mon foulard, mon chapeau, je ne savais pourtant pas qui j'étais ; car je n'étais pas *moi*. Cela dura trente secondes environ. Lorsque je réussis à me retrouver, la terreur ne cessa pas tout de suite, mais se dégrada insensiblement. Conserver la raison est un privilège qui peut nous être retiré.

Extrémités de l'aboulie ! Pour y échapper, je lis de temps en temps quelque livre sur Napoléon. Le *courage* des autres nous sert quelquefois de tonique.

Je sais enfin ce que sont mes nuits : j'y remonte en pensée tout l'intervalle qui me sépare du Chaos.

Je pense depuis longtemps que la capacité de renoncer est le critère, l'unique, de nos progrès dans la vie spirituelle.

Et pourtant ! Lorsque je réexamine quelques-uns de mes actes de renoncement, je m'aperçois que chacun fut accompagné d'une très grande, bien que secrète, satisfaction d'orgueil, mouvement absolument opposé à tout approfondissement intérieur.

Et dire que j'ai failli friser la sainteté ! Mais ces années sont lointaines, et le souvenir m'en est douloureux.

Du matin au soir, je ne fais que me venger. Contre qui ? Contre quoi ? Je l'ignore ou je l'oublie, puisque tout le monde y passe... La rage désespérée,

personne ne sait mieux que moi ce qu'elle est. Oh ! les explosions de ma déchéance !

« et les derniers seront les premiers ».

Cette promesse à elle seule suffirait à expliquer la fortune du christianisme.

(Dans ma terrible déchéance, entendre cette promesse ne va pas sans quelque bouleversement. C'est ce qui m'arriva le 30 janvier, au Collège de France, à un cours de Puech sur l'Évangile (apocryphe) selon Thomas.)

Quel sera l'avenir ?

La révolte des peuples sans histoire.

En Europe c'est net ; seuls y triompheront les peuples qui n'ont pas vécu.

Mon incapacité de vivre n'a d'égale que mon incapacité de gagner ma vie. L'argent n'adhère pas à ma peau. Je suis parvenu à quarante-sept ans, sans avoir jamais eu de *revenu* !

Je ne peux rien penser *en termes d'argent*.

Pour gagner sa vie, il faut s'occuper *des autres* ; or, je ne suis requis que par... Dieu et par moi-même, par le tout et par le rien.

Je viens de mourir...

Atteindre la limite inférieure, l'extrémité de l'humiliation, s'y engouffrer, s'y laisser choir systématiquement, par une sorte d'obstination inconsciente et morbide ! Devenir une chiffonnette, une roulure, sombrer dans la boue ; et puis sous le poids et la terreur de la honte, éclater et se ressaisir, *en ramassant ses propres débris*.

Je ne peux pas descendre plus bas dans mon néant, je ne puis franchir les limites de ma déchéance.

La nuit circule dans mes veines.

Qui me réveillera, qui me réveillera ?

À force de trouver que rien n'avait d'importance, j'en suis maintenant à n'avoir aucun sujet, aucun prétexte sur quoi exercer mon esprit. Si je veux éviter la catastrophe, il me faut à tout prix, me réinventer une *matière*, me créer des objets nouveaux, quelque chose enfin qui ne soit pas moi, qui n'exige plus le « je ».

Écrire une « Apologie de la Prusse » – ou « Pour une réhabilitation de la Prusse ».

Depuis que la Prusse a été étouffée, anéantie, j'en ai perdu le sommeil. Je suis peut-être, en dehors de l'Allemagne, le seul à pleurer sur la ruine de la Prusse. C'était la seule réalité *solide* en Europe ; la Prusse détruite, l'Occident *doit* tomber au pouvoir des Russes.

Le Prussien est moins cruel que n'importe quel « civilisé ». – Préjugé ridicule contre la Prusse (responsabilité de la France dans cette affaire) ; préjugé favorable aux Autrichiens, Rhénans, Bavarois, infiniment plus cruels ; le nazisme est un produit de l'Allemagne du Sud. (C'est une évidence, mais personne n'en convient).

Le moment est enfin venu de dire la vérité.

En poussant à la destruction politique de la Prusse, les Russes savaient ce qu'ils faisaient ; les Anglo-Saxons ne suivaient qu'un préjugé qu'ils avaient hérité des Français (lesquels ont des excuses) qui depuis la Révolution font l'opinion dans le monde, c'est-à-dire les préjugés, [*mot illisible*] politique américaine ; d'un autre côté, l'Angleterre, *pour la première fois en mille ans*, travaille contre ses propres intérêts et renonce – vrai suicide – à l'idée de l'équilibre européen.

Exaltation sans nom, incandescence intolérable, comme si le soleil venait de se tapir dans mes veines !

Ne pouvoir vivre que dans le vide ou la plénitude, à l'intérieur d'un excès.

Je pourrais, à la rigueur, entretenir des rapports *vrais* avec l'Être ; avec *les êtres*, jamais.

Toutes les impossibilités n'en sont qu'une : celle d'aimer, celle de sortir de sa propre tristesse.

Le désespoir est un péché sans doute ; mais un péché contre soi-même. (Quelle intuition profonde dans le christianisme ! Avoir rangé le manque d'espoir parmi les péchés !)

La maladie est venue donner de la saveur à mon dénuement, *relever* ma pauvreté.

Crier, vers qui ? tel fut le seul et unique problème de toute ma vie.

19 février 1958

Bonheur intolérable ! Des milliers de planètes se dilatent dans l'illimité de la conscience. Bonheur terrifiant.

Sensations de pauvre type – et sensation d'un dieu – je n'en ai pas connu d'autres. *Point et infini*, mes dimensions, mes modes d'existence.

Si la sensation de la vanité de tout pouvait à elle seule conférer la sainteté, quel saint ne ferais-je pas ! J'occuperais la première place dans la hiérarchie des saints !

Le fond du désespoir est le doute sur soi.

Je suis *fini*, je suis au bord de la prière.

20 février 1958

J'ai pensé aujourd'hui, 20 février 1958, à l'état de putréfaction où se trouvent mes amis morts et mon père, et j'ai songé à ma propre putréfaction.

Le travail seul pourrait me sauver, mais travailler, je ne puis. Ma volonté fut *atteinte* dès ma naissance. Projets infinis, chimériques, hors de proportion avec mes capacités.

Quelque chose en moi m'infirmé, m'a infirmé depuis toujours. Un mauvais principe consubstantiel à mon sang et à mon esprit.

Il n'est pas un seul sujet qui mérite qu'on y voue son attention plus que quelques instants. C'est pour réagir contre cette certitude que j'ai essayé de transformer toutes mes idées en manies ; c'était l'unique manière de les faire durer – aux yeux de mon... esprit.

Je rejoins le Chaos par le simple jeu de ma physiologie. Déchirements des entrailles ! ébauche d'une théologie toute spéciale.

Je ne suis pas *d'ici* ; condition d'exilé *en soi* ; je ne suis nulle part chez moi – inappartenance absolue à quoi que ce soit.

Le paradis perdu, – mon obsession de chaque instant.

Que serais-je, que ferais-je sans les nuages ? Je passe le plus clair de mon temps à les regarder passer.

24 février 1958

Depuis quelques jours, je suis repris par l'idée de suicide. J'y pense, il est vrai, souvent ; mais y penser est une chose ; en subir la domination une autre. Accès terrible d'obsessions noires. Par mes seuls moyens, impossible de durer longtemps ainsi. J'ai épuisé ma capacité de me consoler.

Corse, Andalousie, Provence, – cette planète n'aura donc pas été inutile.

Son manque de talent frisait le génie...

Concevoir plus de projets que n'en forme un escroc ou un explorateur, et être cependant frappé d'aboulie, atteint – sans métaphore – à la racine de la volonté.

Cerveau malade, estomac malade, – et tout à l'avenant – L'essentiel est compromis.

Vision d'écroulements. Voilà en quoi je vis du matin au soir. J'ai toutes les infirmités d'un prophète, je n'en ai pas les dons.



Et cependant je sais – d'un savoir impétueux, irrésistible – que je possède sinon des lumières, en tout cas des lueurs sur l'avenir. Et quel avenir, grands dieux !

Je me sens contemporain de tous les effrois futurs.

Ma grande prédilection pour les naufrages.

J'ai tout d'un épileptique, sauf l'épilepsie.

Accès de violence surhumains, inhumains ! J'ai parfois l'impression que toute ma chair, tout ce que je possède de matière se résoudra un jour soudain en un cri dont la signification échappera à tous, sauf à Dieu...

Faux prophète : mes déceptions mêmes ont fait naufrage.

La seule chose qui *m'arrange*, c'est la fin du monde... Besoin de terreur ou infinie veulerie ?

J'ai renoncé, *entre autres choses*, à la poésie...

Quelles que soient mes récriminations, mes violences, mes amertumes, elles proviennent toutes d'un mécontentement de moi-même dont personne ici-bas ne pourra jamais éprouver l'équivalent. Horreur de soi, horreur du monde.

Ce qui ne peut pas se traduire en termes de religion ne mérite pas d'être vécu.

« L'idée m'est venue une fois que si l'on voulait anéantir, écraser, châtier un homme d'une façon implacable pour que le pire bandit en tremblât de peur à l'avance, il suffirait de donner à sa besogne un caractère de parfaite absurdité, d'inutilité absolue. » (*Souvenirs de la maison des morts*)

Presque tout ce que je fais pour gagner ma vie porte cette marque d'inutilité, car tout ce qui ne m'intéresse pas *absolument* m'apparaît d'une gratuité qui confine au supplice.

Parfois je sens au plus profond de moi des forces infinies. Hélas ! je ne sais à quoi les employer ; je ne crois à rien, et pour agir, il faut croire, croire, croire... Je me perds tous les jours, puisque je laisse mourir le monde qui m'habite. Avec un orgueil de fou, sombrer pourtant dans l'indignité, dans une tristesse stérile, dans l'impuissance et le mutisme.

La Russie est une « *nation vacante* », a dit Dostoïevski. Elle l'a été, elle ne l'est plus, hélas !

« La tristesse selon Dieu produit un repentir salutaire qu'on ne regrette jamais, au lieu que la tristesse du monde produit la mort » (Saint Paul)

« Qui la [la mort] cherchent plus ardemment qu'un trésor... » (Job)

Il y a une certaine volupté à résister à l'appel du suicide.

La Russie ! J'ai une attirance profonde pour ce pays qui a détruit le mien.

Miséricorde, – rien que ce mot renferme des mondes. Que la religion va loin ! J'ai méconnu, renié volontairement le Christ, et telle est la perversion de ma nature, que je ne peux pas m'en repentir.

Il faut, pour écrire, un minimum d'intérêt aux choses ; il faut encore croire qu'elles puissent être happées ou du moins effleurées par les mots ; – je n'ai plus ni cet intérêt, ni cette croyance...

Son sourire rudimentaire.

Ballotté entre le cynisme et l'élégie.

Si je pouvais écrire tous les jours un psaume, combien mon sort en serait allégé. Que dis-je écrire ! si du moins, je pouvais en lire un, et rien de plus ! – Je suis en deçà de mon salut ou plutôt : je conçois les moyens de me sauver, mais ces moyens, je ne les ai pas, je ne puis les avoir...

Les deux plus grands sages de l'Antiquité finissante : Epictète et Marc Aurèle, un esclave et un empereur.

4 juin 1958

Chacun croit que ce qu'il fait est important, sauf moi ; aussi ne puis-je rien faire...

Lu quelques poèmes d'Alexandre Blok. – Ah ! ces Russes – qu'ils me sont donc proches ! – Ma forme d'ennui est toute slave. Dieu sait de quelle steppe sont venus mes ancêtres ! J'ai, en moi, comme un poison le souvenir héréditaire de l'illimité.

De plus je suis comme les Sarmates, un homme sur lequel on ne peut faire fond, un individu douteux, suspect et incertain d'une duplicité d'autant plus grave qu'elle est désintéressée. Des milliers d'esclaves clament en moi leurs opinions et leurs douleurs contradictoires.

Après une nuit blanche, je suis sorti dans la rue. Tous les passants ressemblaient à des automates ; aucun n'avait l'air vivant, chacun paraissait mû par un ressort secret ; mouvements géométriques ; rien de spontané ; sourires mécaniques ; gesticulations de fantômes ; – tout était figé...

Ce n'est pas la première fois que je recueille, après l'insomnie, cette impression de monde figé, déserté par la vie. – Ces veilles résorbent mon sang, le dévorent même ; fantôme moi-même, comment verrais-je dans les autres les signes de la réalité ?

Plus près de la tragédie grecque que de la Bible. J'ai toujours mieux compris et senti le Destin que Dieu.

Rien de ce qui est russe ne m'est étranger.

Mon ennui est *explosif*. C'est l'avantage que j'ai sur les grands ennuyés, qui étaient généralement passifs et doux.

Le bruit – le châtiment, ou plutôt la matérialisation du péché originel.

7 juin 1958

Trouvé dans un coin un bout de fromage, jeté là depuis longtemps. Une armée d'insectes noirs tout autour. Ces mêmes insectes qu'on imagine consommer les derniers restes d'un cerveau. Penser à son propre cadavre, aux métamorphoses horribles auxquelles il sera soumis, a quelque chose d'apaisant : cela vous cuirasse contre les chagrins et les angoisses ; une peur qui en détruit mille autres.

La persistance chez moi des visions macabres me rapproche à jamais des Pères du désert. Un ermite en plein Paris.

Je ne crois pas que les vertus soient connexes, et qu'en posséder une c'est les posséder toutes. En réalité elles ne font que se neutraliser les unes les autres ; elles sont *jalouses*. De là vient notre médiocrité et notre stagnation.

Seigneur, pourquoi n'ai-je pas la vocation de la prière ? Il n'est personne au monde plus près de toi, ni plus éloigné. Un brin de certitude, un rien de consolation, c'est tout ce que je te demande. Mais tu ne peux pas répondre, tu ne peux pas.

8 juin 1958

Dimanche accablant. Je viens de soulever la paupière de Dieu.

Ce même dimanche.

Depuis trente ans je sens dans mes jambes *tous* les jours un milliard de fourmis qui veillent sans arrêt. Un milliard de piqûres quotidiennes, parfois à peine perceptibles, parfois douloureuses. Mélange de malaise et de désastre.

Pour faire une œuvre, il faut un minimum de foi – en soi-même, ou en ce qu'on fait. Mais quand on doute de soi et de ses entreprises, au point que ce doute s'élève au rang d'une croyance ! Foi négative, et stérile, qui ne mène à rien, sinon à des complications sans fin, ou à des cris étranglés.

Paris : des insectes comprimés dans une botte. Être un insecte *célèbre*. Toute gloire est risible ; celui qui y aspire doit vraiment avoir le goût de la déchéance.

9 juin 1958

L'univers explose dans mon cerveau. Fièvre intolérable. Je suis à un doigt du Chaos. Les éléments se déchaînent. Je perds pied. Qui me réconciliera avec quoi que ce soit ? Un point fixe, je cherche un point fixe, et ne trouve qu'incertitude et fange, et un incoercible délire. L'être est un texte biffé, et je n'ai plus la force de le récrire.

Tout est apparence – mais apparence *de quoi* ? Du Rien.

J'ai en moi un fond de scepticisme sur lequel rien n'a de prise, et qui résiste à l'assaut de toutes mes croyances, de toutes mes velléités métaphysiques.

Cette fièvre à l'état pur, stérile, et ce cri gelé !

Avoir le sentiment obsédant de son néant, ce n'est pas être humble, tant s'en faut. Un peu d'humilité, un peu d'humilité, j'en aurais besoin plus que personne. Mais la sensation de mon rien me gonfle d'orgueil.

Sensation d'insecte fixé à une croix invisible, drame cosmique et infinitésimal, appesantissement sur moi d'une main féroce et insaisissable.

Je dois me fabriquer un sourire, m'en armer, me mettre sous sa protection, avoir quoi interposer entre le monde et moi, camoufler mes blessures, faire enfin l'apprentissage du masque.

Une vie de raté, de roulure, de tristesses inutiles et épuisantes, de nostalgies sans objet et sans direction ; un rien qui se traîne sur les chemins, et qui se vautre dans ses douleurs et ses ricanements...

Ah ! si je pouvais me convertir à mon essence ! mais si elle était corrompue ? Décidément, je m'infirmes et tout m'infirmes. Il n'y a plus de trace de moi en moi-même.

Quand les autres ont cessé d'exister pour nous, nous cessons d'exister à notre tour pour nous-mêmes.

21 juin 1958

Mon père est mort il y a exactement six mois.

L'ennui me reprend, cet ennui que je connus dans mon enfance certains dimanches, et puis celui qui dévasta mon adolescence. Un vide qui évacue l'espace, et contre lequel l'alcool seul pourrait me défendre. Mais l'alcool m'est défendu, tous les *remèdes* me sont défendus. Et dire que je m'obstine encore ! Mais *en quoi* je persévère ? Sans doute point dans l'être.

Ma pusillanimité m'a empêché d'être moi-même. Je n'aurai eu le courage ni de vivre ni de me détruire. Toujours à mi-chemin entre ma quasi-existence et mon néant.

« Un seul jour de solitude me fait goûter plus de plaisir que tous mes triomphes ne m'en ont donné. » (Charles Quint)

À vingt ans, j'avais un insatiable désir de gloire ; – je ne l'ai plus maintenant. Et sans lui comment agir ? Il ne me reste plus que la consolation d'une pensée intime et inefficace.

Depuis des mois, je vis tous mes moments d'angoisse dans la compagnie d'Emily Dickinson.

24 juin 1958

Je sens que je vais me réconcilier avec la poésie. Il n'en saurait être autrement : je ne peux penser qu'à moi-même...

L'abdication de Charles Quint est le moment de l'histoire le plus cher à mon cœur. J'ai littéralement vécu à Yuste dans la compagnie de l'empereur goutteux.

Renoncer à la « conversation des créatures », j'y aspire depuis longtemps, et n'y arrive cependant que rarement, par à-coups, et à regret !

Je me fortifie par le mépris que les hommes veulent bien me dispenser, et ne demande qu'une grâce : celle de n'être rien à leurs yeux.

Le Livre selon mon âme : une *Imitation* sans Jésus.

Le succès n'appelle pas forcément le succès ; mais l'échec appelle toujours l'échec. *Destin* est un mot qui n'a de sens que dans le malheur.

Puissances du Ciel ! que je languis après le temps où l'on pouvait vous invoquer, où l'on ne s'exclamait pas dans le vide, où le vide même n'existait pas encore !

25 juin 1958

Jeune, j'ai tant pensé à la mort, que, vieux, je n'ai plus rien à en dire : un effroi rebattu.

25 juin 1958.16 heures

Sensation d'un bonheur inouï. D'où peut-elle bien provenir ? Que tout cela est mystérieux et insensé !

Il n'y a rien de plus énigmatique que la joie.

27 juin 1958

La mélancolie est le regret d'un autre monde mais je n'ai jamais su quel était ce monde.

Dieu même ne saurait mettre un terme à mes contradictions.

J'ai introduit le soupir dans l'économie de l'intellect.

Par souci de décence j'ai mis une sourdine à mes cris ; sans quoi j'eusse été un sujet d'épouvante pour les autres, non moins que pour moi.

J'entends en moi, pour peu que j'y descende, les appels et les déchirements du Chaos avant de se convertir ou de se dégrader en univers...

Attaquons le réel à sa racine, changeons-en la composition et le sens.

X est si faux et si intéressé qu'il est incapable du moindre mouvement spontané. Tout en lui est préméditation et combine : on dirait qu'il respire par calcul.

Qu'on tapote sur un piano désaccordé : des flots de mélancolie coulent en moi.

Mon article sur l'Utopie, paru dans la livraison de juillet de la *N. R. F.*, est si mauvais que j'ai dû me coucher – de désespoir. – Je ne peux pas écrire sans excitants ; et les excitants me sont interdits. Le café est le secret de tout.

Vertige immobile, paresse surnaturelle.

Dire à toutes choses un *non* fulgurant, contribuer de son mieux à l'accroissement de la perplexité générale.

Ma mère et mon père, on n'imagine pas deux êtres plus divergents. Je n'ai pas réussi à neutraliser en moi leurs caractères irréductibles ; ainsi pèse-t-il sur mon esprit une double et irréconciliable hérédité.

La haine sans objet, la haine pure, est une forme de désespoir, la pire peut-être. Mais comment expliquer cela ?

Mes insomnies, je leur dois le meilleur et le pire de moi-même.

Son sourire démodé.

X : un écrivain *inanimé*.

13 juillet 1958

Dimanche cruel, non sans me rappeler tous ceux où j'ai éprouvé l'inanité totale de tout.

Tant j'ai approfondi mon vide, l'ai creusé et m'y suis appesanti, qu'il n'en reste, me semble-t-il plus rien : je l'ai épuisé, j'en ai tari la source.

Le vide, plus j'y pense, plus je me rends compte que j'en ai fait un concept mystique, ou un substitut de l'infini, peut-être de Dieu.



Frétiller bêtement sur une planète ratée.

« ... la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes, et qui lui tient lieu de tous les biens. » (La Rochefoucauld)

Le paradis est tout, et je connais quelquefois ce tout.

L'ennui : souffrance *vide*, tourment diffus. On ne s'ennuie pas en enfer ; on ne s'ennuie qu'au paradis. (Développer dans le commentaire au « Songe d'un homme ridicule » –)

Ennui *en Dieu*.

N'a jamais connu l'ennui celui qui ignore la volupté d'abandonner un projet.

J'ai beau faire, je ne pourrais accepter cet univers sans me sentir coupable de fraude.

Je suis merveilleusement apte à imaginer le désespoir d'une hyène.

Décrire ces moments où la vie se vide soudain de tout sens, où la satiété vous submerge et met comme un terme à l'effervescence de l'esprit.

J'eusse aimé vivre à une cour corrompue, être le *sceptique* d'un prince...

27 juillet 1958

Ahriman est mon principe et mon dieu. Il est dit qu'après 12000 ans de combats avec Ormuzd, celui-ci l'emportera<sup>1</sup>. En attendant...

Je dois expier la liberté dont je jouis. Je paie ce luxe d'exilé par des malheurs réels ou imaginaires.

8 août 1958

J'accepte d'être le dernier des hommes, si être homme c'est ressembler aux autres.

J'ai suspendu au mur une vieille gravure représentant la pendaison de partisans armagnacs, dont le regard participe du ricanement et de l'hilarité. C'est un spectacle dont je n'arrive pas à me rassasier.

D'aussi loin qu'il me souvienne, je n'ai jamais cru qu'aux vertus de la fièvre.

22 août 1958

Je ne me dissimule pas qu'il y a un mélange de journalisme et de métaphysique dans tout ce que je fais.

Vivre c'est composer. Tout homme qui ne meurt pas de faim est suspect.

14 septembre 1958

Retour de l'île de Ré. Une semaine absolue. Sensation de paradis terrestre. Revenir à Paris, quelle déchéance ! Je parcours les rues comme un halluciné. Qu'y chercher ? Je m'y sens séparé de tous. Aucun point de contact avec personne. Ah ! cette volupté du non-vouloir sur une plage ! On s'y soustrait à la « vie » (je rougis rien que d'employer un tel mot).

Décidément, je n'étais pas fait pour me démener parmi les hommes. Souffrance de chaque instant. Quels progrès n'aurai-je pas faits dans la carrière des larmes !

Il y a en moi un fond de venin que rien ne pourra entamer ou neutraliser.

29 octobre 1958

Être pareil à cette Unité primordiale, hors de laquelle il n'y a rien, dont le dixième hymne du Rigveda dit qu'elle « respirait d'elle-même sans souffle ».

Il passait maître dans l'art d'exterminer *par l'éloge*.

Remettre « les clefs de ma volonté » (pour employer la métaphore de Thérèse d'Avila) à « notre » Seigneur.

Relu quelques pages de mes pauvres *Syllogismes* ; ce sont des bribes de sonnets, des idées poétiques anéanties par la dérision.

Je dévore livre après livre, à seule fin d'éluder les problèmes, de n'y plus songer. Au milieu du désarroi, la certitude absolue de ma solitude.

Il est des moments de faiblesse et de doute où la vérité et l'idée même de vérité nous semblent si inaccessibles et si inconcevables, que la moindre vraisemblance nous apparaît comme une perspective inespérée.

J'ai vaincu l'appétit non l'idée du suicide. Assagi à force de défaites.

J'incline souvent à penser, avec les stoïciens, que toute sensation est une altération, et toute affection une maladie de l'âme.

Un philosophe est un homme *qui fonce* ; mais moi, entravé par mille doutes, quoi affirmer, vers quoi me précipiter ? Le scepticisme tarit la vigueur de l'esprit ; ou plutôt : un esprit tari verse dans le scepticisme, et s'y voue par sécheresse, par vide.

Au plus fort de mes doutes il me faut un soupçon d'absolu, un rien de dieu.

« Si je devais raconter en détail la conduite de Notre Seigneur à mon égard... » – ainsi parle sainte Thérèse ; – que j'envie ces « âmes » qui pensent que Dieu ou Jésus veille sur elles, et s'y intéresse !

De près, tout ce qui vit, le moindre insecte, paraît chargé de mystère ; de loin, nullité sans bornes.

Il y a une distance qui supprime la métaphysique ; philosopher, c'est être encore complice du monde.

L'autobiographie de Thérèse d'Avila – combien de fois l'ai-je lue ? Si je n'ai pas attrapé la foi après tant de lectures, c'est qu'il était écrit que je ne l'aurai jamais.

La chair, si je l'ai en horreur ! Une somme infinie de chutes, le mode selon lequel s'accomplit notre déchéance quotidienne. S'il y avait un dieu, il nous aurait dispensés de la corvée d'emmagasiner de la pourriture, de traîner un corps.

Si jamais je me jette aux pieds de Dieu, ce sera par fureur, ou par un suprême écœurement de moi-même.

Jamais ennui n'a ressemblé autant que le mien au vitriol. Tout ce sur quoi je porte mes regards se défigure pour toujours. Mon strabisme se communique aux choses.

Un traité de médecine de l'époque d'Hippocrate était intitulé : *Des chairs*. Voilà un livre selon mon cœur, et que je pourrais écrire sur *le ton subjectif*.

« Weltlosigkeit<sup>2</sup> » – un autre mot selon mon cœur, intraduisible comme tous les mots étrangers qui me séduisent et me comblent.

Certains matins, mal réveillé, mal concilié avec le jour, il me semble entendre mon nom prononcé par les passants, porté par l'air. Aujourd'hui, 28 novembre, au bureau de poste, rue de Vaugirard, dans une cabine une vieille téléphonait, et j'entendis : Cioran... Même elle parlait de moi. C'est ridicule et terrible. Quel symptôme !

Qu'il se trouve encore des gens qui me croient « utilisable », non, je n'en reviens pas !

Il n'y a pas de fous dans ma famille ; autrement dans quelle frousse ne vivrais-je pas.

Un sceptique et un emballé tout ensemble...

S'éterniser dans un équilibre instable.

J'ai le sentiment du néant, mais je n'ai pas d'humilité. Le sentiment du néant est le contraire de l'humilité.

*N'est pas humble celui qui se hait.*

8 XII 1958

Seigneur, ayez pitié de ma stérilité, secouez mon esprit absent, assistez-moi dans cette extrémité d'abandon et d'engourdissement !

Un ange veule et démoralisé, figé dans le remords de sa chute.

Seule me rachète la hantise de ma déchéance et la volonté d'y échapper.

La pitié, ce *vice* de la bonté.

La pitié ou la bonté comme vice...

L'impolitesse d'être « profond ».

Il fut un temps où, me croyant l'être le plus normal qui fut jamais, je pris peur, et passai tout un hiver à lire des bouquins de psychiatrie.

Vivre en éternel quémendeur, mendier à la porte de chaque instant, m'humilier pour respirer. Un destitué du souffle !

Je procède comme les peintres ; je dessine, je veux dire, *j'écris* les contours d'un texte ; puis, j'étoffe, je procède par couches successives ; ce qui entraîne nécessairement contradictions, incompatibilités, disparates ; c'est un risque à prendre, que je prends.

Mais un esprit cohérent, que fait-il ? Il pose une définition et ne veut en démordre ; il *viole* le problème dont il traite, il le torture en tout cas ; la logique y gagne ; la vie en souffre. Lui aussi, il prend ses risques.

# 1959

12 janvier 1959

Mort de Susanna Socca.

I am not sorrowful but I am tired  
Of everything that I ever desired<sup>3</sup>.

Combien de fois, grands Dieux ! ne me suis-je pas répété ces vers de Dowson ! Ma vie en est remplie.

Volupté de l'inachevé, mieux : de l'inentamé, du non-commencé.

Les Veda, les Upanishad, j'y reviens de temps en temps. Tous les ans j'ai des accès d'*indianité*.

Que l'Espagnol sorte du sublime, il devient ridicule.

Toute la philosophie hindoue se résume dans l'horreur, non de la mort, mais de la naissance.

La seule expérience profonde que j'aie faite dans ma vie : celle de l'ennui. Sur terre il n'y a pas pour moi d'« occupation » ni à vrai dire de « divertissement ». J'ai dépassé même le vide : c'est pourquoi il m'est impossible de me tuer.

12 mars 1959

Il est incroyable à quel point tout, mais absolument tout, et d'abord les idées, émane chez moi de ma physiologie. Mon corps est ma pensée, ou plutôt ma pensée est mon corps.

Depuis vingt-cinq ans, je vis dans les hôtels. Cela comporte un avantage : on n'est fixé nulle part, on ne tient à rien, on mène une vie de *passant*. Sentiment d'être toujours en *instance de départ*, perception d'une réalité suprêmement provisoire.

26 mars 1959

Seconde grippe en trois mois ! Épuisement complet, oppression, impossibilité quasi totale de respirer. Suis-je déjà passé de l'autre côté ? Depuis tant d'années que mon corps m'est à charge ! Si jamais j'ai compris quelque chose dans ma vie, je le dois à mes maux. J'ai toujours été un demi-malade, même au temps de ma santé.

Crise de larmes. Je viens de lire un mauvais livre sur M<sup>lle</sup> de Lavallière. La scène du dîner avec le roi et M<sup>me</sup> de Montespan, avant le départ pour le couvent, m'a bouleversé... Tout me bouleverse, il est vrai. La faiblesse extrême nous détache de tout, et, paradoxalement, confère en même temps un sens extraordinaire à des riens, ou à des événements révolus et qui n'ont aucune signification directe pour notre vie. Je m'apitoie sur n'importe quoi, j'ai des frémissements de petite fille. C'est peut-être aussi par impossibilité de pleurer sur moi-même.

Nerfs brisés à dix-sept ans déjà ! Il est à peine croyable que j'aie tenu jusqu'à maintenant !

30 mars 1959

*Le Messie* de Händel. – Il faut que le paradis soit, ou du moins qu'il ait existé – autrement à quoi rime tant de sublime ?

Carillons de Bruges, votre souvenir remue en moi des vestiges de ciel, vous me faites remonter avant *ma* chute.

Depuis l'âge de dix-sept ans, je suis affecté d'un mal secret, indécélable, mais qui a ruiné mes pensées et mes illusions : un fourmillement dans les nerfs, nuit et jour, et qui ne m'a permis, hormis les heures de sommeil, aucun moment d'oubli. Sentiment de subir un éternel traitement ou une éternelle torture.

J'ai trop lu... La lecture a dévoré ma pensée. Quand je lis, j'ai l'impression de « faire » quelque chose, de me justifier vis-à-vis de la « société », d'avoir un emploi, d'échapper à la honte d'être un oisif....., un homme inutile et inutilisable.

On oublie toutes les douleurs ; mais on n'oublie aucune humiliation.

Hier, le 5 avril, j'ai passé l'après-midi dans un petit bois près de Trappes, en songeant à la vengeance, thème inépuisable. – Ne pas se venger empoisonne l'âme autant, sinon plus, que se venger.

A-t-on le droit de ne pas se venger ?

Concert pour l'anniversaire (cinquante ans) de O. Messiaen. Je me trouvais derrière le musicien, mais je pouvais le voir de profil. Il écoutait religieusement : ses œuvres étaient vraiment un univers — pour lui seulement. J'écoutais *ailleurs* ; et je pensais que chacun est enfermé dans son propre monde, et que ce que l'on fait n'est rien pour l'autre. Nous *n'existons* que pour nos ennemis – et pour quelques amis qui ne nous aiment pas.

### Vendredi 24 avril 1959

Depuis janvier, pratiquement malade ; impossibilité de travailler ; passage d'une infirmité à l'autre ; on dirait que chaque organe attend son tour... La Nature fait sur moi des expériences ; et je m'y prête, incapable d'y opposer la moindre résistance. Le « bon usage des maladies », – que j'en suis loin !

Cet hiver, un jour que, en proie à la grippe, je regardais de mon lit le ciel le plus désolé que l'on puisse imaginer, j'aperçus deux oiseaux (que pouvaient-ils bien être ?) se poursuivant l'un l'autre, en pleine chasse amoureuse sur ce fond lugubre. Un tel spectacle vous réconcilie avec la mort, et peut-être même avec la vie.

Je donnerais tous les poètes pour Emily Dickinson.

Je dîne en ville – et mon « âme » est enterrée.



Diogène Laërce parle du charme de la doctrine d'*Épicure* et qu'elle avait, pour ainsi dire, la douceur des sirènes.

La tristesse a détruit tous mes talents.

Je suis un Mongol dévasté par la mélancolie.

Dimanche 17 – Jardin des Plantes. De plus en plus fasciné par les reptiles. Les yeux des pythons. Point d'animal plus mystérieux, plus éloigné de la « vie ». Tout cela remonte à la fin du Chaos. Sensation de faire un saut en arrière, de réintégrer l'éternité.

Tacite, mon historien préféré.

Je ne connais rien de plus beau que la chute de Vitellius, *Histoires*, paragraphes LXVII-LXVIII. « Personne ne pouvait oublier les vicissitudes humaines au point de n'être pas ému en voyant un tel spectacle : un empereur romain, naguère maître du monde... »

Bonheur *sans prédicat*, pour parler comme dans les manuels de Logique.

Je vis dans une éternelle fausse inspiration : comment s'étonner que rien n'en sorte ? Mais n'est-ce pas là le secret de ma stérilité ?

Tout tourne à l'aigre dans mes entrailles et dans mon esprit.

J'ai une capacité infinie de convertir tout en souffrance, ou plutôt d'aggraver toutes mes souffrances.

Génération des douleurs.

Je n'avance pas des vérités, mais des demi-convictions, des hérésies sans conséquence, qui n'ont fait de mal ni de bien à personne. Je serai à jamais l'homme sans disciples, et c'est mon propos de n'en point avoir. On n'est suivi que si l'on décide des choses, si l'on assume une attitude ou si l'on parle au nom des hommes ou des dieux. Mais ni les uns ni les autres ne sont mon fait. Je suis seul et je ne me plains pas de l'être.

Un clochard, que j'estime pour ses tares et son déséquilibre, qui couche depuis des années à la belle étoile, me disait l'autre jour : « Je suis libre au dernier degré. »

Qui a pitié de soi a par là même pitié de Dieu.

27 sept. 1959

De malaise en malaise, de maladie en maladie ; Où vais-je ? Sentiment de radicale impuissance devant tout. Né démuni.

Le Mal est au même titre que le Bien une force créatrice. Des deux, c'est pourtant lui le plus actif. Car trop souvent le Bien chôme.

Il fut un temps où je ne passais pas une seule journée sans plusieurs heures de musique ou sans lire un poème. Maintenant, la prose me tient lieu de tout. Quelle diminution, quelle déchéance !

Seul problème qui me tienne à cœur : celui du monstre.

Neutraliser les effets de la Création.

Le moindre acte pose pour moi le problème de tous les actes ; la vie se convertit pour moi toujours en Vie ; ce qui complique jusqu'à la suffocation l'exercice du souffle.

Accès de colère du matin au soir. Je me querelle avec les commerçants, avec tout le monde. Après chaque éclat, sentiment d'humiliation. Réactions d'individu « odieux », et, par voie de conséquence, dégoût de soi.

Tout homme qui *vend* quelque chose me met hors de moi.

Après une nuit blanche, la cigarette a une saveur funèbre.

Je suis un écrivain qui n'écrit pas. Sentiment de forfaire à mes nuits, à ma « destinée », de la trahir, de gâcher mes heures.

Oppression. Certitude d'être un non-appelé.

Dans mes moments d'« épilepsie », je me sens fâcheusement proche de saint Paul. Mes affinités avec les violents, avec tous ceux que je déteste. Qui jamais autant que moi a ressemblé davantage à ses ennemis ?

Les passionnés, les violents sont en général des chétifs, des « crevés ». C'est qu'ils vivent en une perpétuelle combustion, aux dépens de leur corps.

Si je n'avance sur aucun plan, et si je ne produis rien, c'est que je cherche l'introuvable ou, comme l'on disait jadis, la vérité. Faute de pouvoir l'atteindre, je piétine, j'attends, j'attends.

Je suis un sceptique *effréné*.

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, j'aurais été manichéen, plus précisément disciple de Marcion.

La pitié : une bonté dépravée.

Je ne sais plus qui s'est défini lui-même : « Je suis le lieu de mes états. » Cette définition me convient intégralement, et épuise presque ma nature.

18 nov. 1959

Sommeil après-midi. En me réveillant, pendant une seconde j'ai éprouvé ce que ressentirait un mort. Ce fut comme l'illumination fulgurante d'un cadavre.

Si, tous les jours, j'avais le courage de hurler pendant un quart d'heure, je jouirais d'un équilibre parfait.

Tous mes « écrits » ne sont, en dernière instance, que des exercices d'anti-utopie.

Celui qui m'assure ignorer la rancune, j'ai toujours la tentation de lui donner une gifle, pour lui montrer qu'il se trompe.

Tout compte fait, la vie est une chose extraordinaire.

29 novembre 1959

Il n'y a rien de plus décevant, de plus fragile et de plus faux qu'un esprit brillant. Lui préférer les ennuyeux : ils *respectent* la banalité ; ce qui est éternel dans les choses ou dans les idées.

Je ne comprends pas X : il est ennuyeux sans être banal. C'est l'ennui qui se dégage de la recherche de l'originalité, de la poursuite de l'insolite, de la surprise permanente et inutile.

Rien ne heurte tant qu'un penseur qui croit de son devoir d'élucider tout ce qu'il avance, qui submerge de mots chaque problème. La volubilité – péché contre l'esprit. Les plus grands n'y ont pas échappé.

Genre d'homme que j'admire : Rancé.

Un dieu commence à devenir *faux* au moment où personne ne daigne se faire tuer pour lui.

De quel trouble intérieur surgissent mes obsessions cosmogoniques ! On comprend qu'elles soient si fréquentes chez les fous.

Tacite, mon écrivain préféré. Je ratifie entièrement le jugement de Hume qui le considérait comme l'esprit le plus profond de l'Antiquité.

Ce n'est pas le bonheur, c'est les mérites d'autrui qui nous importunent et nous troublent.

La Prière surgit de mon état de dépression *qui exulte*.

Je ne suis attaché qu'aux esprits rongés par la stérilité ; ou : qui excellaient dans la stérilité. Joubert même m'apparaît parfois trop fécond.

Une religion est finie au moment où elle n'enfante plus d'hérésies.

12 décembre 1959

Il y a quelques nuits, je fis un rêve que je ne puis oublier : une théorie de serpents passaient devant moi, défilaient plutôt, et chacun, lorsque son tour arrivait, se dressait pour me regarder avec des yeux étincelants, qui se dilataient : on aurait dit deux soleils en miniature.

Ce qui a faussé tout, c'est la culture historique. On ne s'interroge plus sur Dieu, mais sur les *formes* de dieu ; sur la sensibilité et l'expérience religieuse, et non plus sur *l'objet* qui justifie l'une et l'autre.

16 décembre 1959

Les moralistes français, c'est du manichéisme *par l'anecdote* ou : du manichéisme anecdotique ou : au niveau « mondain ».

Divinité de la Prose.

Plus je vais, moins les vers me touchent. Mélodie tarie, âme obstruée.

On a toujours quelqu'un au-dessus de soi ; par-delà Dieu même *s'élève* le Néant.

Quel est ce roi wisigoth qui, au VI<sup>e</sup> siècle, écrit un commentaire sur l'Apocalypse ? Le manuscrit a été publié, par qui et quand ? Souvenir vague d'une fiche lue en hâte dans je ne sais plus quelle bibliothèque.

Devant chaque insulte, nous oscillons entre la gifle et le coup de grâce ; et cette oscillation, qui nous fait perdre un temps précieux, consacre notre lâcheté.

*The Anatomy of Melancholy* de Robert Burton. Le plus beau titre qu'on ait jamais trouvé. Qu'importe après que le livre soit illisible ?

Tout homme qui a une *conviction*, quelle qu'elle soit, a un dieu ; que dis-je, il croit en Dieu. Car toute conviction postule l'absolu ou y supplée.

On ne demande pas la liberté, mais *l'illusion* de liberté. C'est pour cette illusion que l'humanité se démène depuis des millénaires.

Du reste la liberté étant, comme on a dit, une *sensation*, quelle différence y a-t-il entre *être* libre et *se croire* libre ?

Un livre à lire : *Tratado de Tribulación* du père Ribadeneira, un contemporain de sainte Thérèse.

19 décembre 1959

Je comprends les mystiques, car tout comme eux, je suis rongé par la concupiscence, tout en détestant la chair. Les tourments de la sensualité, les « tentations », on peut en mourir.

20 décembre

Cet après-midi, voulant écrire sur la gloire, et ne trouvant rien à en dire, je me suis couché. Souvent mes grandes entreprises m'ont conduit au lit, terme lamentable de mes ambitions.

Esprit précipité et pourtant irrésolu.

Mon goût maladif pour Tacite, le besoin que j'ai de me repaître d'horreurs. Ensuite, l'éloquence et la *poésie* de l'indignation.

*Les Annales*, et *Macbeth*, les livres, non, les images de mon train quotidien.

Rien ne gêne tant la continuité de la réflexion que de ressentir la présence physique du cerveau. C'est peut-être la raison pourquoi les fous ne pensent que par *éclairs*.

C'est la tentation de la gloire qui a ruiné le paradis. Chaque fois que nous voulons sortir de l'anonymat, ce symbole du bonheur, nous cédon aux suggestions du serpent.

Je ne prise rien tant qu'une prose squelettique traversée d'un frisson.

L'homme va inévitablement à la catastrophe. Tant que j'en demeurerai persuadé, je m'intéresserai à lui, avec avidité, avec passion.

La poésie *proprement dite* m'apparaît de plus en plus inconcevable ; je ne peux plus supporter que celle qui est implicite, indirecte, qui précisément n'est pas *dite*, j'entends la poésie sans les moyens et les subterfuges qu'elle compte d'habitude.

L'originalité est incompatible avec le « bon goût », apanage et malédiction des vieilles civilisations.

Il n'y a pas de génie sans une forte dose de mauvais goût.

Ce monde n'a pas plus de consistance que l'épisode d'un sourire.

X – je l'admire parce qu'il ne sait pas à quel point il est ridicule.

*Périr* ! ce mot que j'aime tant, et qui ne m'évoque, assez curieusement, rien d'irréparable.

Avoir du « goût », c'est sacrifier au convenu et aimer délicatement la médiocrité.

À opposer au grand goût, au goût *d'en haut*, comme l'appelle magnifiquement Hugo.

Je n'aime chez les esprits que l'aménité ou la véhémence.

Dans l'ordre de l'aménité : Joubert, Valéry.

Dans l'ordre de la véhémence : Tertullien, Nietzsche.

Pour que naisse un sceptique, il faut que mille croyants sévissent.

25 décembre 1959

Je reçois d'un poète espagnol une carte de vœux, figurant un *rat*, symbole, m'écrit-il, de tout ce que nous pouvons « espérer » de l'année 1960.

Enrhumé six mois par an ! Je devrais écrire un livre au titre sorbonnard : *Phénoménologie de l'enchifrènement*.

Quand Mara, le tentateur, essaie par toutes sortes de séductions et d'intimidations de détourner le Bouddha de sa voie, celui-ci lui dit, entre

autres : De quel droit prétends-tu régner sur les hommes et sur l'univers ?  
*Est-ce que tu as souffert par la connaissance ?*

Et, en effet, l'étendue et la profondeur d'un esprit se mesurent aux souffrances qu'il a assumées pour acquérir le savoir. Personne *ne sait* sans avoir traversé des épreuves. Un esprit subtil peut être parfaitement superficiel. Il faut *payer* pour le moindre pas vers le savoir. (Me servir de cela pour distinguer les moralistes : Pascal d'un côté, Montaigne de l'autre.)

Combien j'envie aux croyants la chance qu'ils ont de pouvoir glisser vers l'hérésie ! Si stupide soit-elle, une théorie mise à l'index est à jamais sauvée du ridicule. Malheur aux hérésiarques que l'Église n'a pas daigné condamner !

Après l'Anthologie des moralistes, écrire : *La chute dans le temps*<sup>4</sup>.

Je suis porté à l'exagération, par ennui, satiété, par besoin de sensations fortes, par volonté aussi de sortir de mon marasme.

31 décembre 1959

Minuit. Je devrais passer ma vie seul, et songer sans relâche au Temps.



# 1960

1<sup>er</sup> janvier 1960

Depuis des années, je ne lis plus Baudelaire, mais je pense à lui comme si j'en faisais ma lecture quotidienne. Serait-ce parce que lui seul me semble être allé plus loin que moi dans l'expérience du « cafard » ?

Rencontré par hasard X – toujours ce mélange déroutant de crapule et de fou, mais au fond insaisissable : un homme qui n'a même pas la notion de la « véracité », physiologiquement « inexact » et amoral. Sa grande excuse est le mépris universel qu'il a réussi à susciter autour de sa personne. Il y a du serpent en lui. J'ai toujours éprouvé à son égard une sensation de dégoût – et de curiosité. Terreur aussi devant un rampant, malaise devant ses allures ; des yeux froids et brillants ; il y a du métal dans son regard. Dans son sang se mêlent sûrement du grec et du slave, deux éléments inconciliables, qui ne pouvaient donner naissance qu'à un monstre. Souterrain et arrogant. Impression de vertige. Son obséquiosité monumentale. Tout cela comporte, en contrepartie, des *dons*. Quand je le rencontrai pour la première fois, et sans avoir lu rien de lui, j'avais dit à M. : « Il a sûrement du talent. Il est trop affreux. » Affreux au moral et au physique.

Écrire un jour sur lui : « Portrait d'un serpent ».

P. S. Ces notes sont si dépourvues de miséricorde que j'en ai honte. La pitié suit, chez moi, le dégoût : ah ! que les êtres me font mal.

Toujours à propos de X – Ce qu'il est, le phénomène qu'il incarne n'est concevable que dans un pays comme le nôtre, où les apports ethniques disparates n'ont pas été « soudés », fondus, mélangés organiquement, où le sang est pour ainsi dire, en friche, parce que la « culture » n'a pu exercer son œuvre d'individualisation, en même temps que de nivellement. Lui, c'est le monstre à l'état naturel, non corrigé ; sa ruse, sa fausseté, qui sont

immenses, manquent totalement de « vernis », c'est de l'hypocrisie... non voilée, c'est l'imposteur au grand jour, c'est l'infâme en pleine lumière, et cela précisément à cause de ses continuelles et *évidentes* dissimulations. On est frappé par son insincérité totale, perceptible dans tous ses gestes, dans toutes ses paroles ; mais le mot n'est pas juste : car être insincère, c'est cacher la vérité, ou quelque calcul ou Dieu sait quoi ; mais lui qui cache tout ne cache rien ; car il n'y a aucune vérité en lui, aucun critère selon lequel il agirait ou jugerait ; il n'y a en lui qu'un énorme entêtement, une voracité immonde, une soif de gain et de célébrité au niveau le plus vulgaire. C'est une ordure, un fanatique sans croyance, un dément *intéressé*...

Rien ne peut gâter complètement quelqu'un, hormis le succès. La « gloire » est la pire forme de malédiction qui puisse tomber sur un être.

La vulgarité est contagieuse, toujours ; la délicatesse, jamais.

La douleur est une sensation ; la souffrance, un sentiment. On ne peut dire correctement : une sensation de souffrance.

C'était en bas des falaises de Varengeville. Devant cet étalage de roc, j'eus jusqu'à l'épouvante la perception de la fragilité, de l'inexistence de toute chair. Et du ridicule de la vie. Que la durée nous manque ! Jamais je n'oublierai cette révélation, d'une intensité encore inatteinte jusqu'alors.

Un grand caractère n'est pas ouvert, mais fermé : sa force réside dans ses refus, dans ses refus *massifs*.

Dans toute défaillance, dans le moindre symptôme d'évanouissement il y a un rien de volupté.

Le plaisir serait-il une forme de désintégration ?

Toute sensualité est douleur. Une douleur spéciale, il est vrai.

Mes joies sont des tristesses latentes.

Albert Camus se tue dans un accident d'auto. Il meurt au moment où tout le monde, et peut-être lui-même aussi, savait qu'il n'avait plus rien à dire et qu'en vivant il ne pouvait que déchoir de sa gloire disproportionnée, abusive, voire ridicule. Immense chagrin en apprenant sa mort, hier soir, à 23 heures, à Montparnasse. Un excellent écrivain mineur, mais qui fut grand pour avoir été totalement exempt de vulgarité, malgré tous les honneurs qui sont tombés sur lui.

X : il s'intéresse à tout ; d'où ses évidentes faiblesses... Sollicité par l'accessoire, par le « vivant », il passe à côté de l'essentiel, il ne sait plus ce qui importe avant tout Pénible et universelle dispersion.

6 janvier 1960

Je n'ai parlé à Camus qu'une seule fois, en 1950, je crois ; j'ai dit du mal de lui tant et plus, et maintenant je me sens sous le coup d'un terrible et injustifié remords. Je perds tous mes moyens devant un cadavre, surtout lorsqu'il est si respectable. Tristesse sans nom.

Faiblesse voisine des larmes. Mais il faut sauver les apparences et persévérer dans le combat sans y croire. Quel *mauvais* vivant j'aurai fait !

La justice est *littérairement*, un idéal médiocre.

Où que j'aïlle, le même sentiment d'inappartenance, de jeu inutile et idiot, d'imposture, non pas chez les autres, mais chez moi : je feins de m'intéresser à ce qui ne m'importe guère, je joue constamment un rôle par veulerie ou pour sauver les apparences ; mais je ne suis pas dans le coup, car ce qui me tient à cœur est *ailleurs*. Projeté hors du paradis, où trouverais-je ma place, où un chez moi ? Déchu, mille fois déchu. Il y a en moi comme un hosanna foudroyé, des hymnes réduits en poudre, une explosion de regrets.

Un homme pour qui il n'y a pas de patrie ici-bas.

Parler *affaires* quand on n'est de nulle part, se démener dans le quotidien quand on vit un drame religieux !

Aux prises avec la langue française : une agonie dans le sens véritable du mot, un combat où j'ai toujours le dessous.

« ... mais Élohim sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront... »

*Vos yeux s'ouvriront !*, c'est tout le drame de la connaissance. Le paradis : regarder *sans comprendre*. La vie ne serait tolérable qu'à cette condition-là.

Le récit de la chute est peut-être ce qu'on a écrit de plus profond en tous les temps. Tout y est dit de ce que nous allons éprouver et souffrir, toute l'histoire en une page.

« Alors ils entendirent le bruit de Jahvé-Élohim qui passait dans le jardin à la brise du soir... »

En lisant cela, on sent, on partage la peur d'Adam. « Qui t'a appris que tu es nu ? »

Dieu a donné à Adam et Ève le bonheur, à condition qu'ils n'aspirent ni n'atteignent au *savoir* et au *pouvoir*.

Un critique a observé très justement que le Dieu du jardin d'Éden est un Dieu *rural*.

Pourquoi Adam et Ève n'ont-ils pas touché tout d'abord à l'arbre de vie ? C'est que la tentation de l'immortalité est moins forte que celle du *savoir*, et surtout du pouvoir.

11 janvier.

Journée dévorée par la conversation.

Toutes les morts naturelles sont compromettantes.

Si le récit de la chute est si beau, c'est que l'auteur n'y décrit pas des figures symboliques, ni des mythes : Il *voit* un Dieu en chair et en os dans le jardin, et non pas une entité.

Un jour l'homme abolira le savoir et le pouvoir, il y renoncera, ou alors en mourra.

Tous les climats me font mal, mon corps ne s'accommode d'aucune latitude.

Qui dit *mythe* proclame son incroyance, sa totale absence de sens religieux.

Il faut penser à Dieu, et non à la religion, à l'extase, et non à la mystique. La différence entre le théoricien de la religion et le croyant est aussi grande qu'entre le psychiatre et le fou.

Tout ce qui est civilisation est *dérivé*, et tout ce qui est dérivé ne vaut rien.

Plus les hommes s'éloignent de Dieu, plus ils avancent dans la connaissance des religions.

L'histoire, sous quelque forme qu'on l'envisage, est un écran qui nous dérober l'absolu.

*L'originel* seul est vrai. Tout ce que l'esprit invente est faux.

J'ai perdu nombre de mes anciens défauts ; en échange j'en ai acquis d'autres. L'équilibre se maintient intact.

J'ai remarqué que je ne peux m'entendre tout à fait bien avec un homme que lorsqu'il est parvenu au *comble de la défaite*, et qu'il a perdu toute assise, et, avec elle, toutes les certitudes de son succès. C'est que, dans ces moments, il a dépouillé tous les mensonges, et qu'il est nu et vrai, rendu à son essence par les coups du sort.

Ne perds pas ton temps à critiquer les autres, à censurer leurs œuvres ; fais la tienne, consacre-lui toutes tes heures. Le reste est fatras ou infamie. Sois solidaire de ce qui est vérité en toi et même « éternel ».

Quelqu'un a dit très bien qu'« exister, c'est être distinct ». – On cesse d'exister dans tout régime, religieux ou politique, qui supprime l'hérésie, la volonté d'aller contre le dogme ou le courant.

Ces attaques de terreur, sans motifs, sans fondement, sans aucune justification apparente, qui nous prennent à la gorge, qui nous paralysent, et nous laissent dans une stupeur humiliante. – Ainsi, l’autre jour, en montant l’escalier, en pleine obscurité, je fus arrêté comme par une force invisible, venue à la fois de l’extérieur et de moi-même ; impossible d’avancer, je restai là pendant quelques minutes, pétrifié, cloué sur place, affolé et honteux. Et ce n’est pas la première fois que cela m’arrive mais cela finit toujours dans la fureur et la désolation. De quoi cette sorte de phénomènes est-elle le symptôme ?

En jugeant sans pitié ses contemporains, on risque d’avoir raison et de faire aux yeux de la postérité figure d’esprit incisif et clairvoyant. Mais du même coup on renonce au côté aventureux de l’admiration, aux erreurs chaleureuses qu’elle suppose. Oui, l’admiration est une aventure, d’autant plus belle qu’elle se trompe presque toujours. Il est effrayant, bien que *raisonnable*, de n’avoir aucune illusion sur personne.

Rien de plus lamentable que d’avoir inéluctablement raison.

(À propos des moralistes qui sont justement tombés dans ce travers.)

Aucune espèce d’originalité littéraire n’est encore possible tant qu’on respecte la syntaxe. Il faut broyer la phrase, si on veut en tirer quelque chose.

Le penseur seul doit s’en tenir aux vieilles superstitions, au langage clair et à la syntaxe convenue. C’est que l’originalité *par le fond* a les mêmes exigences qu’au temps de Thalès.

Héraclite, Pascal, le premier encore plus heureux que le second, parce que de son œuvre n’est resté que des débris, – quelle chance pour eux de n’avoir pas organisé en système leurs interrogations ! Le commentateur s’en donne à cœur joie, lui qui aime à combler les lacunes, les intervalles entre les « pensées » ou maximes ; et à divaguer impunément ; il peut sans grand risque construire une figure à sa guise. Car ce qu’il aime lui, c’est l’arbitraire, qui lui donne l’illusion de la liberté et de l’invention : c’est de la rigueur à bon marché.

On me demande de faire un article sur Camus ? Je refuse. Sa mort m’a bouleversé, mais je ne trouve rien à dire sur un auteur qui a fait son plein de

gloire, et dont l'œuvre, comme je l'ai dit dans ma lettre d'abstention, est d'une « signification désespérément évidente ».

Camus qui a tant protesté contre l'injustice aurait dû le faire contre celle de sa gloire, s'il avait voulu être conséquent avec lui-même. Mais cela eût été indécent. Et sans doute croyait-il que sa gloire était méritée.

Si on poussait jusqu'au bout la manie de la justice, on tomberait dans le ridicule ou on se détruirait. Il y a plus d'élégance dans la résignation que dans la révolte, et plus de beauté dans l'anonymat que dans le vacarme, dans le tapage autour d'un nom.

Est méprisable quiconque adhère à sa célébrité, qui n'en est pas humilié ni ulcéré.

Mes admirations, pour passionnées qu'elles soient, conservent toujours un rien de poison. Je n'ai pas l'étoffe d'un panégyriste.

Sans un fonds de désolation qui colore toutes mes pensées et commande toutes mes attitudes, en leur prêtant une apparence de sérieux et même de système, j'eusse eu de quoi faire un dilettante parfait.

Aussi seul qu'un Dieu en chômage.

Toute fiction est salutaire, et, pas plus que les autres, je ne puis m'en passer. (Plus je vais, plus je suis amené à multiplier mes aveux de défaite.)

Les premiers historiens romains ont puisé dans les archives des familles patriciennes tous leurs documents, lesquels n'étaient que des éloges funèbres, nécessairement mensongers. Et comme chaque famille faisait remonter ses origines à quelque dieu, on comprend la magnificence, et la beauté inutile, de la haute antiquité.

Le côté charlatan de tout homme à talents. C'est comme si le *don* n'était pas dans la nature et qu'il fût inventé *et joué* par celui qui le possède. Ou encore : qu'il s'étonnât d'en être gratifié. Chez les poètes surtout ; investis de la grâce, mais d'une grâce équivoque.

La négation comporte à mes yeux un tel prestige que, me coupant du reste des choses, elle a fait de moi un être borné, buté, infirme. Comme certains vivent sous le charme du « progrès », je vis sous celui du Non. Et cependant je comprends qu'on puisse dire oui, acquiescer à tout, bien qu'un tel exploit, que j'admets chez les autres, exige de ma part un bond dont présentement je ne me sens pas capable. C'est que le Non est entré dans mon sang, après avoir perverti mon esprit.

Il y a quelque chose d'écœurant et de pénible dans l'emploi du style abstrait : tous ces mots vides juxtaposés pour traduire de l'irréel, ce qu'on appelle pensée.

Ah ! que j'aimerais me borner uniquement à la sensation, à un monde d'avant le concept, aux variations infinitésimales d'une impression sentie qu'il me faudrait rendre par mille mots étonnants et sans suite ! Écrire à même *le sens*, se convertir en interprète du corps et de l'âme incoordonnée ! Transcrire uniquement ce que je vois, ce qui me touche, faire ce que ferait un reptile s'il se mettait à l'œuvre, non un reptile, mais un insecte, car le reptile a la fâcheuse réputation d'intellectuel. Un livre qui serait poétique *par pure physiologie*.

J'ai trop fréquenté les classiques pour pouvoir jamais remonter *aux origines*, et pour aller au moyen du langage au-delà du langage.

James Joyce : l'homme le plus orgueilleux du siècle. Parce qu'il aura voulu, et en partie atteint l'impossible, avec l'entêtement d'un dieu fou. Et parce qu'il n'a jamais composé avec le lecteur et qu'il n'entendait pas être à tout prix lisible. Culminer dans l'obscur.

Réussir à abolir le public, à s'en passer, à ne compter sur personne, à avaler l'univers.

Ce qui ruine la plupart des talents, c'est qu'ils ne savent pas se borner.

Rien ne stérilise tant un écrivain que la poursuite de la perfection. Pour produire, il faut se laisser aller à sa nature, s'abandonner, écouter ses voix..., éliminer la censure de l'ironie ou du *bon* goût...



Deux textes de l'Antiquité, l'un beau en lui-même, l'autre significatif au possible : la description par Pline le naturaliste de l'éruption du Vésuve et de la fin de Pompéi ; la lettre de Pline à Trajan sur la manière dont les chrétiens doivent être traités.

Tout ce que j'ai de *bon* vient de ma paresse ; sans elle, qui m'aurait empêché de mettre en application mes mauvais desseins ? Elle m'a heureusement contenu dans les limites de la « vertu ».

Tous nos vices viennent de l'excès d'activité, de cette propension à nous *réaliser*, à donner une apparence honorable à nos travers.

Tous ces peuples heureux, gavés, Français, Anglais... Oh ! je ne suis pas d'ici, j'ai derrière moi des siècles de malheur ininterrompu.

Je suis né dans une nation sans chance. Le bonheur finit à Vienne ; au-delà, Malédiction !

Immense lâcheté devant la vie, et comme un frisson de veulerie.

Je n'ai jamais prononcé ou écrit le mot *solitude*, sans ressentir de la volupté.

Des articles *sur*, des études, des livres *sur*, toujours sur quelqu'un, sur des auteurs, sur des ouvrages, sur les idées des autres ; comptes rendus amplifiés, commentaires inutiles et médiocres ; fussent-ils remarquables, que cela ne changerait pas à la chose. Rien de personnel, rien d'originel ; tout est dérivé. Oh ! il vaut mieux parler de soi avec nullité qu'avec talent d'autrui. Une idée qui n'est pas vécue, qui ne coule pas de source, ne vaut rien. Quel spectacle écœurant que cette humanité d'emprunt, cérébrale, savante, qui vit en parasite de l'esprit.

L'historien de la philosophie n'est pas un philosophe. Une concierge qui se pose des questions l'est davantage.

En fait d'invention, l'homme aurait dû s'en tenir à la brouette. Tout perfectionnement technique est néfaste et doit être dénoncé comme tel. On

dirait que le seul sens du « progrès » est de contribuer à l'augmentation du bruit, à la consolidation de l'enfer.

Je jure de ne jamais parler de choses que je connais mal, de n'improviser pour rien au monde, de n'être pas indigne du sujet que je traite, de ne point me déconsidérer à mes propres yeux.

(Serment fait à la sortie d'une conférence de M., particulièrement superficielle.)

Le 20 janvier 1960

Les Français seraient le peuple le plus heureux de la terre si la vanité ne venait troubler leur bonheur.

La vanité est le mode selon lequel nous expions notre bonheur (la vanité est la punition du bonheur).

Renoncer à ses ambitions conduit souvent au regret d'y avoir renoncé ; ce qui est plus grave que de s'y complaire et de les cultiver. Tout se passe comme si l'homme était capable de n'importe quoi, sauf d'atteindre à la sagesse.

Effroyable engourdissement, comme si j'étais au-dessous du niveau d'insensibilité d'un élément et que mon esprit eût expiré. À de rares exceptions près, je vis en deçà de moi-même, avec le poids sur la conscience d'une culpabilité et d'un insigne déshonneur. Quand je pense à tous mes projets abandonnés par paresse ou par humeur, je me fais l'effet du pire déserteur qui fût jamais. On ne vit pas impunément dans l'idolâtrie de la tristesse.

Comme si le Temps s'était coagulé dans mes veines...

Réduis tes heures à un entretien avec toi, et bien mieux avec Dieu. Bannis les hommes de tes pensées, que rien d'extérieur ne vienne déshonorer ta solitude, laisse aux pitres le souci d'avoir des semblables. *L'autre* te diminue, car il t'oblige à jouer un rôle ; supprime de ta vie le geste, confine-toi dans l'essentiel.

*Écrire*

- Un commentaire sur la Genèse.
- Sur le temps : le problème de l'autobiographie.  
Saint Augustin (G. Mish : *Geschichte des Autobiographie*).
- L'expérience du temps.

La gloire fonce sur un auteur au moment où il n'a plus rien à dire ; elle consacre un cadavre.

Chacun est pris à son propre jeu, comme s'il savait son destin par cœur.

Plus un écrivain est *original*, plus il risque de dater et d'ennuyer : dès qu'on s'habitue à ses trucs, il est fini. La vraie originalité est inconsciente de ses moyens et il faut qu'un auteur soit porté par son talent ; au lieu de le diriger et de l'exploiter.

Un esprit ingénieux *fuit* son talent, c'est-à-dire qu'il l'invente. N'est-ce pas là la définition du littéraire ?

Dans une œuvre, l'horrible doit exalter ; s'il crée un malaise, c'est qu'il est de mauvaise qualité.

Je ne m'entends en profondeur qu'avec ceux qui, sans être croyants, ont traversé une crise religieuse dont ils auront été marqués pour le reste de leurs jours. La religion – en tant que débat intérieur – est la seule modalité de percer, de perforer la couche des apparences qui nous sépare de l'essentiel.

Ce « glorieux délire » dont parle Thérèse d'Avila, pour marquer une des phases de l'union avec Dieu, j'en ai approché quelquefois... il y a si longtemps, hélas !

L'ironie, privilège des âmes blessées. Tout propos qui en relève témoigne d'une brisure secrète.

L'ironie, par elle-même, est un aveu, ou le masque qu'emprunte la pitié de soi-même.

Ce terrible proverbe : « Pendant que le sage réfléchit, le fou réfléchit aussi... »

24 février 1960

Aujourd'hui, en écrivant mon nom sur un formulaire, ce fut comme si je l'avais écrit pour la première fois, comme si je ne le reconnaissais pas. Le jour, l'année de ma naissance, tout me parut nouveau, et inexplicable, sans aucune relation avec *moi*. Les psychiatres appellent cela sentiment d'étrangeté. Quant à ma figure, souvent il me faut faire un effort pour l'identifier, un effort d'adaptation pénible et humiliant.

Prostré, déconcerté, écœuré devant la révélation d'être soi.

La liberté est comme la santé : elle n'a de valeur et on n'en prend conscience que lorsqu'on la perd. Aussi ne peut-elle constituer un idéal pour ceux qui la possèdent, ni une séduction. Le monde dit « libre » est un monde vide, pour *lui-même*.

D'un coup, bonheur sans limites, vision de l'extase. Et cela, après avoir vu mon percepteur, être allé faire la queue à la préfecture de police pour ma carte d'identité, vu une infirmière pour une piqûre, et tout à l'avenant. Mystère de notre chimie intérieure, métamorphose qui dérouterait un démon et pulvériserait un ange.

En France, il suffit d'être insolent pour se faire une réputation  
d'intelligence et d'esprit

ou

En France, l'insolence tient lieu d'intelligence et d'esprit.

Aujourd'hui, chez J. Supervielle, on parlait de J. C. Je l'ai qualifié d'immonde. On se récria. Dominique Aury et Paulhan soutinrent qu'il ne méritait pas l'épithète, qu'il n'allait pas si loin.

Je veux bien : disons, qu'il est un raté de l'immonde.

Un homme sans dimensions.

Deux époques où j'eusse aimé vivre : le XVIII<sup>ème</sup> siècle français, et la Russie tsariste...

L'ennui élégant, et l'ennui morne, crispé, infini...

Je n'ai connu des états de bonheur débordant qu'à la suite de troubles nerveux, d'insomnies prolongées, de douleurs sans raison, et d'anxiétés intolérables. Compensation ou conclusion naturelle ?

Chaque instant m'envoie une sommation – que j'esquive. Décidément, j'ai failli à mon devoir envers le Temps.

Je ne *suis* que par mes lacunes, mes désertions, et mes refus. Une existence toute négative. Je m'insurge contre toutes mes bonnes résolutions, et les abandonne avec acharnement, avec une persévérance digne d'une meilleure cause.

H. M. a écrit *trois* livres sur la mescaline. Ce besoin d'approfondir, cette insistance n'est pas française. L'avantage et l'inconvénient d'être né à Bruxelles.

D. avant sa maladie était historien ; depuis, il est *tombé* dans la métaphysique. Il faut une chute, un « abîme » à un Français pour s'ouvrir à la divagation essentielle.

Tenir un journal, quel témoignage d'impuissance à coordonner ses pensées ! C'est le propre d'un esprit discontinu, brisé à ses racines, en profondeur complice et victime des fluctuations du temps, de *son* temps. Inapte à méditer, il *se* médite... C'est encore de la philosophie rabaissée à un calendrier intime.

Plus on se connaît, moins on mise sur soi. Propos d'un *dévasté*...

Mon article sur la rancune ; c'est ce que j'ai écrit de plus courageux sur autrui, et c'est, de toutes mes élucubrations, celles qui ont suscité le moins d'écho... Personne ne s'y est reconnu. C'est que le miroir était sans faille aucune.

Le maximum que la prose puisse atteindre, c'est d'être frottée de sublime ; qu'elle s'en imprègne, elle devient ridicule, boursouflée, pénible.

La France – un pays d’amateurs, – et, côté positif de son dilettantisme, le seul endroit au monde où la *nuance* compte encore.

Je voudrais écarter de moi tout excès, et n’aime pourtant que les accents passionnés, et les possibilités de cri incluses dans chaque vérité. Un don de plus, un supplément de grâce, un véritable amour du recueillement, et quel mystique n’aurais-je fait ! Mais, quoi que je fasse, il me faut rester en deçà du pas décisif. Trop de voix se sont éteintes en moi ! Malheur à ceux qui sont indignes de leur âme, qui valent moins que ce qu’ils sont !

Jacqueline Pascal, Lucile de Chateaubriand, M<sup>me</sup> de Beaumont, et, parmi les hommes, Joubert, – âmes selon mon goût.

Cette tristesse qui voisine le vertige... Que ne puis-je me mettre sous la protection d’un ange ! Je me suis laissé tenter par les démons, et maintenant il me faut payer pour toujours un instant de criminelle faiblesse.

Amour de l’agonie et horreur de la mort, j’expie ce mouvement contradictoire que j’ai cultivé avec une âpreté de cynique et de martyr.

B. – ce fut un garçon, qui, pauvre, me parlait de l’inanité de la vie, riche, il ne sait que raconter des histoires cochonnes. On ne trahit pas impunément la misère. Toute forme de possession est cause de mort spirituelle.

Souvent il m’arrive de me réveiller le matin avec un sentiment oppressant de culpabilité, comme si je portais le poids de mille crimes...

C’est un défaut d’élocution, mes balbutiements, ma façon saccadée de parler, mon *art* de bredouiller, et surtout l’obsession cuisante de mon accent, qui m’ont poussé, par réaction, à soigner mon style en français, et à me rendre quelque peu digne d’une langue que je massacre, par la parole, tous les jours...

Eussé-je parlé comme les indigènes, que je ne me serais jamais ingénié au bien-écrire, et à tout ce que la recherche stylistique comporte de coquetterie et de vaines subtilités.

Le secret d’une habileté réside dans un défaut plus ou moins clandestin.

Depuis quelques jours fièvre continue que le thermomètre n'enregistre pas ; *il* est toujours aux environs de 37°; mais, moi, je suis au milieu d'une ébullition où ma raison se résout en vapeurs...

Les uns cherchent la Gloire ; les autres, la vérité. J'ose me ranger parmi les derniers. Une tâche irréalisable offre plus de séduction qu'un but accessible. L'approbation des hommes, quelle humiliation que d'y viser !

Conversation avec D. – Il est intelligent, il *fait* surtout intelligent, il veut le paraître. Presque tous les esprits brillants que j'ai connus étaient vaniteux au suprême degré. Du reste la vanité n'est pas un défaut dans l'ordre intellectuel.

12 mars 1960

Passé l'après-midi dans un état de nostalgie aigu, nostalgie de tout, de mon pays, de mon enfance, de tout ce que j'ai gâché, de tant d'années inutiles, de tous les jours où je n'ai pas pleuré... La « vie » ne me convient pas. J'étais fait pour une existence de sauvage, pour la solitude absolue, hors du temps, au milieu d'un paradis crépusculaire. J'ai poussé jusqu'au vice la vocation de la tristesse.

L'approche du printemps dissout mon cerveau. C'est la saison que je redoute le plus. Sensation de mélodie glacée ; – âme muette, prostrée, où s'éteignent mille appels.

Baudelaire que je ne lis plus depuis nombre d'années, il n'est homme à qui je pense plus souvent.

M'intéressent seuls les esprits pourvus de la dimension du funèbre.

Je devrais écrire un *Traité des Larmes*. J'ai toujours senti un immense besoin de pleurer (en quoi, je me sens si proche des personnages de Tchekhov). Regretter *tout* en regardant le ciel fixement pendant des heures..., c'est ce à quoi j'emploie mon temps, cependant qu'on attend de moi des travaux et qu'on m'exhorte de tous côtés à l'activité.

« La joie est la passion par laquelle l'âme passe à une perfection plus grande. La tristesse est une passion par laquelle l'âme passe à une moindre perfection. » (Spinoza)

Est-ce vrai ?

Je n'ai nulle aptitude à la philosophie : je ne m'intéresse qu'aux attitudes, et au côté pathétique des idées...

Une erreur dite énergiquement vaut mieux qu'une vérité traduite en termes incolores.

L'éclat des hérésies, la fadeur des orthodoxies.

Seuls sont profonds les sentiments que l'on cache. D'où la force des sentiments *vils*.

Je ne puis vivre que là où je suis – et où l'on m'appelle *étranger*. Une patrie – ma patrie ? – me semble aussi lointaine et aussi inaccessible que l'ancien Paradis.

« *N'écris pas sur la neige* » – un des interdits de Pythagore. Quel peut en être le sens ? Le manque de durée ?

Je passe d'infirmité en infirmité. Mon corps est mon tortionnaire. J'ai peine à comprendre comment j'ai pu accumuler tant d'années sans succomber sous leur poids.

Presque tous mes amis sont des écorchés, d'une susceptibilité malade. C'est en pensant à eux que j'ai écrit sur la Rancune. Ai-je trop généralisé en en faisant une dimension commune à tous les hommes ? Je ne le pense pas.

Il n'y a qu'une nostalgie : celle du Paradis. Et peut-être celle de l'Espagne.

Je ne puis rien lire sur les « îles fortunées » des Anciens ou sur les « îles d'or » des Chinois à l'époque taoïste, sans éprouver une sorte de défaillance physique. Que je sens peu d'affinités avec ce monde, puisque la moindre



allusion au Paradis et même les formes ou les expressions les plus basses qui m'en suggèrent l'image déclenchent en moi une tempête de regrets !

Tous mes « écrits » manquent d'aisance. C'est le malheur de ceux qui écrivent peu, qui n'écrivent pas comme ils « respirent ». Auteur par accident, car je ne prends la plume que pour me libérer d'une oppression momentanée.

Le *Zen* : des boutades que rachètent l'obsession et la quête du salut. Une acrobatie avec, comme arrière-plan, l'absolu.

La tristesse, à son paroxysme, supprime la pensée, et devient une sorte de délire vide.

« Quand il rêve, l'homme ne doute jamais », dit un texte chinois.

En train d'écrire un essai sur *l'essence de l'homme* (!), je m'aperçois que je ferais aussi bien de le rédiger sur le ton d'une confession. C'est un sujet autobiographique par excellence.

Je me traîne jour après jour sur un petit bout d'espace, en marge de l'univers, au milieu d'une infinité de mots *tus*.

*Ama nesciri* (*Imitation* de Jésus-Christ) ; aime à être ignoré. On n'est heureux que lorsqu'on est assez sage pour se conformer à ce précepte.

Cet univers si *magistralement* raté ! C'est ce que je me dis souvent, pour me consoler, dans mes moments de confiance et d'optimisme.

J'ai trop souffert pour éprouver vraiment de grandes passions. Mes maux en ont pris la place.

À part le sommeil la nuit, et les instants d'hébétude de jour, mes incommodités m'ont réduit à une continuelle réflexion sur mon état et acculé à une sorte d'*automatisme de la conscience*, avec tout ce que cela peut signifier d'affreux et d'horrible. En somme j'ai vécu dans *l'anti-vie*.

Je suis un obsédé, point de doute, et cependant, je n'aime pas les esprits qui insistent.

Imaginer des miracles, posséder la faculté d'en produire, être un thaumaturge...

*Écrire*, quelle déchéance !

Si je hais les Occidentaux, c'est qu'ils aiment qu'on les haisse. Quelle incroyable soif de destruction ! Le paradis au milieu de cadavres !

Ferveur démoniaque, telle est la nuance de ma religiosité.

Ne jamais travailler dans l'inessentiel ; se conduire comme si on avait des comptes à rendre à un dieu intelligent ; pousser le souci de probité intellectuelle jusqu'à la manie du scrupule.

N'écris rien dont tu aies à rougir dans tes moments de suprême solitude. La mort plutôt que la tricherie ou le mensonge.

Sois cynique à l'égard de tout, sauf à l'égard de l'image idéale de tes devoirs envers l'esprit.

Quels conflits secrets, quels tiraillements lorsqu'on assume une pose *noble* ! Le courage d'accepter tout naturellement ses vilenies est rare, voire impossible.

Croire uniquement à l'absolu, et reconnaître, déceler en soi toutes les tentations et les misères d'un esprit frivole.

X – pourquoi est-il *fou* ? Parce qu'il ne déguise, parce qu'il ne peut déguiser jamais son *premier* mouvement. Tout est chez lui à l'état brut, tout en lui évoque l'impudeur de la vraie nature.

R. dans *Arts* essaie de m'expliquer par mes lectures. Je lui réponds que je suis le résultat de mes infirmités, et que j'eusse été le même quand bien même je n'aurais lu aucun livre. Ma vision des choses *précède* ma

formation intellectuelle. Ce que je sais réellement je l'ai toujours su, fût-ce-je resté dans mon bled.

Maux de tête, sensation d'idiotie, sinusite, oreilles bouchées, etc. – tous les ans la même histoire. C'est là qu'il faut chercher l'explication de mon *Odyssée de la Rancune*.

J'ai une apparence de santé et un fond de maladie. Comme on ne perçoit que l'extérieur des êtres, on me croit insincère ou un individu qui sacrifie à la mode.

Les vieux ont raison de critiquer tout, de regretter les mœurs révolues, le style de vie de *leur* époque. Toujours le présent et l'avenir valent moins que le passé, lequel ne valait pourtant pas cher...

On ne sait ni pourquoi ni vers quoi on avance. Cette double ignorance est toute l'histoire.

Les « soucis » sont l'obstacle majeur à l'approfondissement, à l'avancement métaphysique de l'homme. D'où la nécessité du célibat, de l'ascèse etc., si on veut avoir prise sur l'absolu.

Infini est le pouvoir d'un homme capable de renoncer. Tout désir vaincu rend puissant, et on s'agrandit dans la mesure où l'on contrarie ses appétits naturels. Est défaite tout ce qui n'est pas victoire sur soi.

Ce n'est pas dans l'inquiétude, c'est dans *l'insatisfaction* que j'ai toujours vécu ; une insatisfaction essentielle, et telle que rien ne pouvait ni ne pourra jamais en avoir raison.

Contre la pensée *dispersée*. J'aimerais vivre dans une société de fakirs, d'hommes qui agissent *sans bouger*, et qui ont d'autant plus prise sur ce monde qu'ils s'en éloignent, qu'ils n'y adhèrent pas.

Disposer d'une immense volonté, sans la diriger vers l'acte, d'une énergie démesurée et, en apparence, inemployée...

Dans toute mortification nous emmagasinons de l'explosif.

Le désir inassouvi par refus volontaire nous rapproche soit du saint, soit du démon.

Il *faut* que je me mette à une anthologie du portrait de Saint-Simon à Tocqueville.

Ce sera mon adieu à *l'homme*<sup>5</sup>.

On ne devient invulnérable que par l'ascèse, c'est-à-dire en se refusant tout. C'est alors seulement que le monde ne peut plus rien sur nous.

Les idées viennent en marchant, disait Nietzsche. La marche dissipe la pensée, professait Çankara.

J'ai « expérimenté » les deux théories.

L'homme fait toujours et nécessairement un mauvais usage de la liberté. De là vient que tous les régimes qui se fondent sur elle et s'en réclament sont voués à la ruine.

L'homme est un animal *vague*.

« Un arbre ne se connaît pas misérable. » (Pascal)

Ma nostalgie du végétal...

Il n'est enfer plus effrayant que celui de la pitié. Compatir à tout ce qui existe, au fait pur d'être.

(6 juillet 1960. Journée rongée par la pitié)

On ne réfléchit que parce qu'on se dérobe à l'acte. Penser, c'est être *en retrait*.

M. S. se serait mise à genoux devant le tribunal pour demander son acquittement. En vain. Condamnée à douze ans, elle se serait suicidée. Sans doute de honte. Être humiliée à tel point !

Il faut avoir des réserves infinies de pitié pour envisager certains destins.

La moindre impression, un rien s'amplifie en moi démesurément et prend des proportions alarmantes, des airs de catastrophe. C'est comme si

j'étais *au-dessous* de la terre et qu'elle m'écrasât de tout son poids.

Je n'ai jamais pu m'emballer pour des causes vouées au succès. Ma prédilection allait toujours à celles qui m'apparaissaient secrètement comme condamnées. J'ai toujours été par instinct du côté des perdants, même si leur cause était mauvaise. Préférer la tragédie à la justice.

Qu'il a raison ce moraliste qui soutient que nous sommes taris dès que, pour nous, il n'y a plus d'êtres ni de choses *irremplaçables* !

J'ai toujours vécu comme un *passant*, dans la volupté de la non-possession ; aucun objet ne fut jamais *mien*, et j'ai horreur du *mien*. Je frémis d'horreur quand j'entends quelqu'un dire *ma* femme. Je suis métaphysiquement célibataire.

Posséder, *besitzen*, est le verbe le plus exécrationnel qui soit. M'attirent chez un moine même ses côtés repoussants, et Dieu sait s'il en a.

Il faudrait pouvoir renoncer à tout, même à son *nom*, se jeter dans l'anonymat avec passion, avec fureur. – Le dépouillement est un autre mot pour l'absolu.

*Entwerden*, se soustraire au devenir, – le mot allemand le plus beau, le plus significatif que je connaisse.

Le *vivant* me fait peur, le vivant, c'est-à-dire tout ce qui *bouge*.

J'ai une immense pitié pour tout ce qui n'est pas matière, car je sens jusqu'à la souffrance, jusqu'au désespoir la malédiction qui pèse sur la vie *en tant que vie*.

Ce qu'on pourrait me reprocher, c'est une certaine complaisance à la déception ; mais puisque tout le monde aime le succès, il faut bien, ne fût-ce que par souci de symétrie, qu'il y en ait qui inclinent vers la défaite.

Plus d'un dieu m'a abandonné, et je ne sais lequel incriminer, n'ayant eu la chance de m'attacher véritablement à aucun.

Douter des choses n'est rien ; mais concevoir des doutes sur soi, voilà ce qui s'appelle souffrir. C'est alors seulement qu'on s'élève par le scepticisme au vertige.

Tout va tout seul quand *le moi* est en question ; il n'en va pas de même quand il s'agit de nous, de *notre moi*. Le doute acquiert alors une dimension fatale, morbide, et peut devenir intolérable.

Le besoin de gloire vient d'un sentiment de totale insécurité qu'on éprouve sur sa propre valeur, d'un manque de confiance en soi. Et quand j'hésite à me reconnaître le moindre mérite, je souhaite une célébrité cosmique, et je voudrais être *connu* de tout ce qui vit, d'un moucheron, d'une larve.

Jamais homme ne fut plus désarmé devant la « vie » que moi. Faire la moindre démarche pratique m'apparaît comme un exploit héroïque. Le côté *extérieur* de l'existence m'est complètement étranger. Même très jeune, j'enviais les bergers des Carpates, et maintenant, je les envie plus fort que jamais. Tout ce qui relève de la civilisation me semble un signe de déchéance, d'enlèvement et de désolation.

D. auquel je disais que depuis trente ans j'habitais l'hôtel et que je ne réussissais à m'enraciner nulle part, m'a répondu, en Juif fier de l'être, que j'étais le « goy errant ».

Je ne m'entends qu'avec ceux qui n'ont aucune espèce de patrie. Mes affinités profondes avec les Juifs.

Tout ce qui est voué à cesser, voilà ce que j'ai toujours aimé. Et n'ont eu pour moi de charme que les choses sans lendemain. Cette chimie éphémère dont se composent nos jours.

L'idée du suicide est l'idée la plus tonique qui soit.

20 juillet 1960

Depuis dix ans, j'ai rêvé d'un appartement. Mon rêve s'est réalisé, sans *rien* m'apporter. Je regrette déjà les années d'hôtel. La possession me fait plus souffrir que le dénuement.

Au fait j'habite dans des hôtels depuis 1937 !

Avoir un *chez soi*, que Dieu me pardonne pareille déchéance !

« Ta volonté est ton Ève », dit saint Bonaventure. Et en effet la volonté est chaîne, appétit, sujétion, inféodation comparable à l'empire qu'exerce sur nous la femme. Se sauver, chercher la délivrance, c'est se délier, c'est *s'éloigner* du règne de la volonté.

Vivre sur une île exigüe, s'ennuyer et prier, prier et s'ennuyer...

Je suis la succession de mes états, de mes humeurs, je cherche en vain mon « moi », ou plutôt je ne le retrouve que lorsque toutes mes apparences se volatilisent, dans l'exultation de mon anéantissement, quand se suspend et s'annule ce que précisément on appelle un « moi ». Il faut se détruire pour se retrouver ; *essence est sacrifice*.

Ceux qui disent que toutes les aberrations contemporaines et tous les excès qu'a connus notre siècle sont dus à notre éloignement de Dieu oublient trop vite que le Moyen Âge fut encore plus cruel que notre époque, et que la foi, loin d'atténuer notre férocité, l'exacerbe davantage. Car toute foi est passion, et passion signifie aussi bien appétit de souffrir que de faire souffrir. Dès qu'on cesse d'être objet, et dès qu'on ne se moule plus sur la matière, sur l'univers indifférent et froid, on tombe dans les folies et la démesure de l'âme qui est *feu*, et qui n'existe que pour autant qu'elle se dévore.

On ne sent le temps couler que dans ces interminables heures de veille, où il fait un avec la nuit, où il est déroulement de nuit, *nuit liquide*.

La valeur intrinsèque d'un livre ne dépend pas de la qualité et de l'importance du sujet ; sans quoi les théologiens seraient les meilleurs des écrivains...

*L'essentiel* n'est pas le fait de la littérature, et on peut même hasarder qu'un écrivain vaut par sa manière d'aborder et de présenter l'accidentel et l'infime. Comptent principalement dans les arts les détails ; en second lieu seulement, l'ensemble. Maîtrise suppose limitation.

Ce qui rend le passé intéressant, c'est que chaque génération le considère d'une façon différente. D'où la nouveauté intarissable de l'Histoire.

D'un mystique musulman ce mot digne de Maître Eckhart : « La vérité qui ne détruit pas la créature n'est pas une vérité. »

Se traîner doucement comme un escargot et laisser sa trace, avec modestie, application et, au fond, indifférence..., dans la volupté tranquille et l'anonymat.

Ce qui m'a manqué, c'est la volonté de faire une *œuvre*. Cette insuffisance est le propre des esprits de second ordre.

Tout ce qui survient en nous et hors de nous arrive à la fois *par bonheur* et *par malheur*. Double perspective sur chaque événement, impossibilité de voir un seul côté des choses, naufrage dans l'ambivalence.

Je me suis grisé de regrets, comme d'autres d'illusions. Acquérir des titres dans l'irréparable, telle a toujours été ma fonction.

Réfléchir c'est faire le vide autour de soi, c'est évacuer le réel, c'est ne conserver du monde que le prétexte nécessaire aux interrogations et aux tourments de l'esprit. La réflexion *supprime* ; elle anéantit tout, sauf elle-même.

Plus je pense à la vie comme phénomène distinct de la matière, plus elle m'épouvante : elle ne s'appuie sur rien, elle représente une improvisation, une tentative, une aventure, et elle m'apparaît si fragile, si inconsistante, si démunie de réalité que je ne puis réfléchir sur elle et ses conditions sans en ressentir un frisson de terreur. Elle n'est qu'un spectacle, qu'une fantaisie de la matière. Nous cesserions d'être si nous savions à quel point nous sommes irréels. Si l'on veut vivre, il faut s'abstenir de penser à la vie, de *isoler* dans l'univers, de vouloir la cerner.

Je n'ai jamais émis des idées, j'ai toujours été possédé par elles. Quand je crois en concevoir une, c'est elle qui me tient et m'asservit.

Les grandes époques de l'histoire demeurent celles de « despotisme éclairé ». (Dix-huitième siècle).



L'esprit ne s'épanouit ni dans les excès de la liberté ni dans ceux de la terreur. Il lui faut une contrainte *supportable*.

Une époque agréable est une époque où l'ironie ne vous mène pas en prison.

Presque tous les matins, cette rage impuissante et autodestructrice..., et cette invasion de souvenirs déchirants, et mon enfance qui éclate sous mes yeux.

Je suis le résultat d'hérités contradictoires, je reconnais en moi le caractère de mon père et de ma mère, surtout celui de ma mère, vaniteuse, capricieuse, mélancolique. Avec cela, nullement enclin à aplanir mes incompatibilités (ou plutôt en moi les leurs), je les ai cultivées au contraire, je les ai exaspérées et soignées.

Depuis mon ancien emballement (bien dépassé maintenant) pour Rilke, je ne me suis jamais tant attaché à un poète qu'à Emily Dickinson. Son monde qui m'est familier me le serait davantage, si j'avais eu l'audace et l'énergie d'épouser tout à fait ma solitude. Mais j'y ai manqué trop souvent, soit veulerie, frivolité ou alors peur. J'ai escamoté plus d'un gouffre, par calcul et instinct de conservation combinés. Car le courage d'être poète me fait défaut. Est-ce pour avoir trop réfléchi sur mes cris ? Mes ratiocinations m'ont fait perdre le meilleur de moi-même.

Comme certains se souviennent d'une façon précise de la date de leur première crise d'asthme, moi je pourrais indiquer le moment de mon premier accès d'ennui, à cinq ans. Mais à quoi bon ? Je me suis toujours énormément ennuyé. Il me souvient de certains après-midi où, à Sibiu, quand j'étais seul à la maison, je me jetais par terre, sous le coup d'un vide intolérable. J'étais alors adolescent, c'est-à-dire que je vivais plus intensément ces humeurs noires qui endeuillaient parfois ma si heureuse enfance. Ennui terrible, *généralisé*, à Berlin, à Dresde surtout, à Paris ensuite, sans oublier mon année à Brasov où j'écrivis *Lacrimi si Sfinti*<sup>6</sup>, dont Jenny Acterian m'a dit que c'était le livre le plus triste qu'on ait écrit jamais.

Il n'y a pas de sentiment plus dissolvant. Il ne vous fait pas seulement percevoir l'insignifiance universelle, il vous pousse à vous y noyer. Sensation de sombrer, de couler sans retour, sans rémission, de toucher le fond du *rien* ; infini négatif, qui débouche toujours sur lui-même, extase du néant, impasse dans le... désert.

S'ennuyer, c'est se sentir inconsubstantiel au monde.

J'ai toujours regardé un ciel couvert comme une bénédiction. L'azur vous invite au départ ; il est indiscret, il se mêle de votre vie, il réveille aussi en vous ce qu'il y a de morbide dans vos aspirations religieuses, le côté démoniaque de vos velléités mystiques.

Il est aussi difficile de supporter l'anonymat que la notoriété, quand on a le malheur d'être un « écrivain ».

Et s'il y avait moins d'imposture chez le littérateur que chez le sage ?

15 août 1960

*La Messe en si mineur*. Voilà bientôt trois ans que j'ai perdu le contact avec la musique. J'étais mort, Bach m'a ressuscité.

1<sup>er</sup> septembre 1960

Des idées et des sentiments confus et troubles – exprimés assez clairement, c'est à peu près ainsi qu'on pourrait définir mes divers opuscules.

Curieux, ces Anciens ! Parce que l'homme n'est que le « rêve d'une ombre » (Pindare), au lieu de conclure à l'abdication, ils prônaient l'amour de la gloire, seule réplique pour eux à l'évidence de l'inanité universelle. Ce sentiment de la gloire, les Modernes l'ont perdu (à l'exception de Napoléon, qui est un homme de l'Antiquité : d'où le caractère épisodique de son apparition).

Devant le téléphone, la voiture, devant le moindre instrument, j'éprouve un insurmontable mouvement de dégoût et d'horreur. Tout ce qu'a produit

le génie technique m'inspire une terreur presque sacrée. Sentiment d'inappartenance totale devant tous les symboles du monde moderne.

Dans l'angoisse, même métaphysique, il entre un résidu de veulerie. Car l'angoisse, sous toutes ses formes, est construction, repli, fuite, et malaise.

Une crapule métaphysicienne, tel est le fond de notre nature...

« Tout ce que m'apportent les heures est pour moi un fruit savoureux, ô Nature ! »

C'est peut-être à ce consentement qu'il faut tendre. Marc Aurèle... – ce reproche.

On devrait aimer le fulgurant, et non le brillant.

Être aussi *inactuel* qu'une pierre.

Le sentiment d'avoir dix mille ans de retard – ou d'avance – sur les autres, d'appartenir aux débuts ou à la fin de l'humanité, de n'être chez soi qu'aux deux extrémités de l'histoire.

J'ai la volupté du trait. C'est ce qui m'attache tant au XIII<sup>ème</sup> siècle.

Dieu, « our old neighbour », comme l'appelle Emily Dickinson.

J'hésite.

Je sais d'où vient mon inaptitude à la sagesse ; c'est cette envie de proclamer, de ces discours muets que je fais à des foules imaginaires, de ces accès de mégalomanie qui empoisonnèrent ma jeunesse et je subis le pénible retour à chaque moment d'exaltation ou de fatigue. Un velléitaire du scepticisme, un badaud de la sagesse. Et un frénétique qui vit dans l'interminable poésie de l'échec.

Spinoza a raison de soutenir que la joie représente un passage vers une perfection plus grande. C'est qu'elle est un triomphe sur les forces du monde, sur le destin ; une entorse à *l'irréparable*.

Il y a vingt-trois ans (en 1937) j'ai écrit tout un livre sur les larmes. Et depuis, sans en verser une seule, je n'ai pas cessé de pleurer.

Récits des contemporains de Goethe. Je les ai lus avec plaisir, je commence à m'intéresser aux propos d'un esprit pour lequel je n'ai jamais éprouvé le moindre attachement. On ne peut s'intéresser à Goethe avant la cinquantaine.

Passer la lamentation dans le concept.

Sentiment de frustration depuis toujours : « ce n'est pas ça, ce n'est pas ça », refrain de tous mes instants.

J'aurai connu jusqu'à la satiété le drame *religieux* de l'incroyant. La nullité de l'ici, et l'inexistence de l'ailleurs,... écrasé par deux certitudes.

Yeats – après Emily Dickinson, pouvais-je croire que j'aimerais un autre poète ?

Personne ne me rappelle autant Shelley que lui. Et moi qui pensais que mon emballement pour la poésie était irrémédiablement passé !

Avoir soudain la perception exacte du chaos originel, à la faveur d'une étrange désagrégation de la mémoire. Tout ce qui est matière en moi se fixe d'un coup à son *premier souvenir*.

Pour oublier des chagrins et se détourner des obsessions funèbres il n'y a rien de tel que le travail manuel. Je m'y suis adonné pendant quelques mois, en bricoleur, avec le plus grand profit. Il faut fatiguer le corps afin que l'esprit n'ait plus d'où tirer de l'énergie pour s'exercer, divaguer ou approfondir.

Des journées entières où il me faut lutter contre ce brouillard qui descend sur mon cerveau... Le climat du désert est le seul qui convienne à ma nature. Et pas seulement le climat ; le désert tout entier m'appelle, me fascine, m'est nécessaire. Cependant je traîne dans les cités ; j'étouffe au milieu des rues, je côtoie l'humain.

Je ne vaudrais que par ce que je n'adhère pas au monde.

La vraie poésie commence au-delà de la poésie ; ainsi en est-il de la philosophie, et de tout.

*L'adynamie*, pour employer le jargon des psychiatres, est mon état constant – contre lequel je ne cesse de me cabrer. Adynamie relative, fort heureusement, car si elle était complète, où trouverais-je en moi des forces pour me combattre ?

Combien je suis malheureux de vivre à une époque où le mot « désespoir » est galvaudé et où s'en servir c'est se compromettre !

Tout homme lucide qui supporte la vie jusqu'au bout prouve qu'il dispose d'une forte dose de sainteté dont il ne peut, dont il ne saurait être conscient. C'est un avantage, un héroïsme secret – qui l'humilierait s'il en devinait la présence.

Toute ma vie n'a été qu'une série d'infirmités à la réalité desquelles personne n'a voulu croire. Elles m'ont littéralement *fait* ; sans elles, je ne serais rien. Aucune influence littéraire ne m'a marqué autant que ces maux quotidiens qui m'ont harcelé, qui ont nourri mes pensées et mes humeurs. J'ai vécu cloué, crucifié sur un lit idéal ; car *debout* je reste au fond étendu, en proie à mille tortures.

Il ne saurait y avoir de sentiments *purs* entre personnes qui font la même chose. Un romancier ne jalouse pas un philosophe, mais les romanciers entre eux se détestent nécessairement, comme les philosophes d'ailleurs, comme les poètes surtout. Qu'on pense aux regards haineux que s'adressent les unes aux autres les putains qui se partagent le même trottoir. Adam ne fut qu'un débutant ; c'est Cain qui demeure notre maître à tous, lui le véritable ancêtre de notre race.

Toutes les fois que je lis mes textes en traduction, ravalés à l'intelligible, dégradés par l'usage de tout le monde, je tombe dans la désolation et le doute. Tout ce que j'écris ne tiendrait qu'aux mots ? Le *brillant* ne passe pas dans une autre langue ; il y passe encore moins que la poésie. Quelle

leçon de modestie et de découragement que de se lire dans un style de procès-verbal, après qu'on a peiné des heures sur chaque vocable ! Je ne veux plus qu'on me traduise, qu'on me déshonore à mes propres yeux.

L'extraordinaire langue roumaine ! Chaque fois que je m'y replonge (ou plutôt que j'y songe, car j'ai hélas ! cessé de la pratiquer), j'ai le sentiment d'avoir commis, en m'en détachant, une criminelle infidélité. La possibilité qu'elle a de prêter à chaque mot une nuance d'intimité, d'en faire un diminutif ; cet adoucissement, la mort même en bénéficie : « morpçoara »... Il fut un temps où je ne voyais dans ce phénomène qu'une tendance au rapetissement, au ravalement, à la dégradation. Il m'apparaît maintenant, au contraire, comme un signe de richesse, comme un besoin de conférer un « supplément d'âme » à tout.

À tel point je suis contaminé par la contradiction, que tous mes mouvements se neutralisent les uns les autres. Dans l'instant même où je prends une résolution, elle est abolie par une résolution contraire. Parfois, heureusement, un emportement subit vient trancher mes débats, et m'oblige à l'acte. Sans cette irruption imprévue, je serais à jamais condamné à l'immobilité.

Ce qui est intolérable, c'est de vivre dans des situations fausses. J'ai écrit le *Précis* où j'ai tout anéanti : on me donna un prix. Il en fut de même pour la *Tentation*. Maintenant on veut couronner *Histoire et utopie*. Je refuse, et on ne veut pas de mon refus. De tous côtés, on me refuse la satisfaction d'être incompris.

Avoir proclamé la vanité de tout, et s'exposer aux honneurs ! On me dit : il ne fallait pas, dans ces conditions, faire des livres et les publier. Mais Salomon aussi a *publié*, et Job et tout le reste. Mon abaissement est donc compréhensible et même excusable. Je ne veux pourtant pas qu'on dise que je cours après des lauriers. L'idée même que je puisse viser à la gloire m'humilie, et elle me ruine à mes propres yeux. J'en ai assez d'avoir honte de moi-même.

Plus j'avance en âge, plus je sens combien sont profonds les liens qui me rattachent à mes origines. Mon pays m'obsède : je ne puis m'en arracher ni l'oublier. En revanche, mes compatriotes me déçoivent et m'exaspèrent ; je

ne peux les supporter. On n'aime pas voir ses défauts dans autrui. Plus je les fréquente, plus je distingue en eux mes tares : chacun d'eux m'est un reproche et comme ma caricature éclatante.

L'euphorie a sur moi le même effet que l'anxiété. Elle m'affole, me jette dans la perplexité, me laisse démuni au milieu d'une solitude et d'une exaltation lourde de pressentiments.

Après une bonne querelle, on se sent plus léger et plus généreux qu'avant.

Le point faible, le défaut de la cuirasse de chacun de nous est ce que nous cachons. Notre secret hante les autres, et nous ne pouvons longtemps le leur dérober. Plus nous nous y évertuons, plus il devient objet de discussion et, finalement, de scandale. D'un autre côté, il n'y a rien de plus enrichissant que de celer une infamie (ou ce que le monde appelle telle) ; et peut-être n'existons-nous réellement que par ce que nous nous efforçons de dissimuler. Le secret de chacun de nous est son trésor. Ils sont à plaindre ceux qui n'ont pas de révélations à redouter.

Voilà deux mois que je n'ai pas écrit un mot. Ma vieille paresse me submerge de nouveau. Je n'ai d'activité que dans le regret et le remords. Chaque jour m'enfonce un peu plus dans le mépris de moi-même. Des idées qui s'effilochent, des projets que j'abandonne aussitôt formés, des rêves que je piétine avec acharnement, avec système. Et cependant le travail, j'y pense sans arrêt, et j'y vois toujours mon unique moyen de salut. Si je n'arrive pas à me réhabiliter à mes propres yeux, je me perds sans recours. J'ai trop vu autour de moi des ratés pour ne pas redouter d'en devenir un. Mais peut-être le suis-je déjà...

Des dîners en ville, des visites, des fâcheux qui m'assaillent. Pécher contre le temps, tel est mon état habituel. Pour préserver ma solitude il me faudrait avoir le courage d'être odieux. Inspirer de la haine aux hommes pour pouvoir me garantir d'eux.

J'ai tant tempêté contre la volonté, qu'à en faire le principe du mal, il n'est pas étonnant qu'elle ait fini par m'abandonner.

Il n'y a rien qui ressemble tant au néant que la gloire à Paris ! Dire que j'ai aspiré à ça ! J'en suis pour toujours guéri. Et c'est le seul vrai *progrès* dont je puisse me féliciter après tant d'années de tâtonnements, d'échecs, et de désir. Travailler en vue de l'anonymat, m'évertuer à m'effacer, cultiver l'ombre et l'obscurité, – mon seul propos. Retour aux ermites ! Me créer une solitude, élaborer dans l'âme un couvent avec les restes d'ambition et d'orgueil que je possède.

Ces Grecs, tous sophistes, des avocats *profonds*.

Un obsédé sans *convictions*...



# 1961

8 avril 1961

J'ai aujourd'hui cinquante ans !

C'est le fait d'un vaniteux que de grossir ses malheurs.

On ne gagne de l'argent qu'au prix de l'honneur.

Égotant, toute ma vie je l'ai été. L'attention que j'ai vouée à mes maux m'a permis d'exorciser le démon de l'ennui. J'aurai été un homme *occupé* malgré tout.

J'ai beau m'élancer, un sang de plomb me tire en bas.

Lu une vie de Marat. Quelle erreur de penser que les « possédés » sont une spécialité russe.

Nul autant que moi n'a mis aussi haut l'indifférence. Mais j'y ai aspiré passionnément, frénétiquement, de sorte que plus je voulais y atteindre, plus je m'en éloignais. Tel est le résultat auquel on arrive quand on se fait un idéal à l'antipode de ce qu'on est. Pour parvenir à mes fins, je me suis inmanquablement trompé de moyens et de méthode, j'ai toujours emprunté le détour le plus long et le plus compliqué.

Nos prières refoulées se muent en sarcasmes.

Quand on est inapte à l'indifférence, on ne peut vivre *sans implorer*. L'âme est un éternel crucifiement.

5 mai 1961 – À la bibliothèque de l'institut catholique, je lisais un livre de Pierre de Labriole. *Soudain* – tout s'évanouit autour de moi, et je fus en plein « amok » *surplace*.

Ma totale inadhérence au monde, je n'ai pas la consolation ou l'échappatoire de croire qu'elle vient de l'orgueil ; non, elle dérive de tout ce que je suis – de tout ce que je ne suis pas.

Mon goût va aux raccourcis, aux formes ramassées, aux inscriptions funéraires de l'*Anthologie*.

Je ne suis pas un écrivain, je ne trouve pas les mots qui conviennent à ce que je ressens, à ce que j'endure. Le « talent », c'est la capacité de combler l'intervalle qui sépare l'épreuve et le langage. Pour moi, cet intervalle est là, béant, impossible à remplir ou à escamoter. Je vis dans une tristesse automatique, je suis un robot élégiaque.

La négation chez moi n'est jamais sortie d'un raisonnement, mais d'une sorte de désolation primordiale, les arguments sont venus *après*, pour l'étayer. Tout *non* est d'abord un non du sang.

Lady Macbeth, la Brinvilliers – des femmes selon mon cœur. Il y a dans les moments de découragement profond je ne sais quelle nostalgie de la cruauté.

27 mai 1961

Le *Requiem* de Mozart. Un souffle de l'au-delà y plane. Comment croire, après une pareille audition, que l'univers n'ait aucun sens ? Il *faut* qu'il en ait un. Que tant de sublime se résolve dans le néant, le cœur, aussi bien que l'entendement, refuse de l'admettre. *Quelque chose* doit exister quelque part, un brin de réalité doit être contenu dans ce monde. Ivresse du possible qui rachète la vie. Craignons le retournement et le retour du savoir amer.

Je ne peux écrire qu'en état de passion ; et je fuis les passions. Mon acharnement à l'indifférence me réduit à la stérilité.

Dès que j'entrevois une certitude, mille doutes se profilent à l'horizon, qui la recouvrent et l'étouffent avant qu'elle ait la possibilité de s'affirmer, de décliner son nom...

Je ne crois à aucun acte, et cependant dès que je me lance dans une entreprise et la mène à bien, quelle satisfaction !

30 mai.

Hier soir, avant de m'endormir, je vis avec une précision hallucinante la Terre se réduire à un simple point, prendre pour ainsi dire les dimensions d'un zéro, et je compris, ce que je savais depuis toujours, qu'il était inutile et ridicule de s'agiter et de souffrir, d'écrire surtout, sur un espace aussi minuscule et aussi irréel. Pour s'adonner au faire, pour être tout court, il ne faudrait pas avoir la funeste capacité de se rendre extérieur à ses actes, de se mettre par la pensée en dehors de la planète et de l'univers lui-même.

Je n'estime un esprit que dans la mesure où il ne s'accorde pas avec son époque, comme je n'admire que celui qui la déserte, mieux : qui est traître au temps et à l'histoire.

L'ange de l'Apocalypse ne dit pas : « Il n'y a plus de temps », mais : « Il n'y a plus de délai. »

J'ai toujours vécu avec le sentiment que le temps est rongé du dedans, qu'il est sur le point d'user ses possibilités, qu'il manque de *durée*. Et cette carence qui est sienne m'a toujours rempli et de satisfaction et d'effroi.

(à commenter)

Guéri de mon anxiété, je n'aurais même pas la consistance d'un fantôme.

Ma volonté malade, paralysée, combien d'efforts n'ai-je pas faits pour la redresser, pour l'engager à faire son devoir ! Hélas, elle est atteinte dans son essence, elle est tombée sous la fascination de quelque force maléfique. Elle n'est plus elle-même, elle ne sait plus... vouloir. Et quand je pense que plus d'une fois j'ai fait d'elle le principe du mal, la source de toutes les anomalies ici-bas ! Quelque chose me tire en bas qui la neutralise, la désarme et la disloque, quelque chose qui vient du démon.

Quand on isole la vie de la matière, et qu'on la contemple pour ainsi dire à l'état pur, on en perçoit mieux l'exceptionnelle fragilité : une « construction » en l'air, en porte à faux, sans aucun point d'appui, sans nulle trace de réalité.

Et c'est sans doute pour l'avoir trop souvent disjoint de sa base, afin de la regarder en face, seul à seul, que j'en suis arrivé à n'avoir plus moi-même sur quoi m'appuyer ni à quoi m'accrocher.

Tout ce qui m'empêche de travailler me semble bon, et mes instants sont autant d'échappatoires.

Si je m'examine sans complaisance, c'est la fuite devant la responsabilité, la peur d'en prendre une, fût-elle infime, qui m'apparaît comme le trait dominant de ma nature. Je suis déserteur dans l'âme. Et ce n'est pas pour rien que je vois dans l'abandon, en tout, la marque distinctive de la sagesse.

Quelqu'un a défini très justement la tristesse comme « une sorte de crépuscule qui suit la douleur ».

L'anxiété, qui traite le possible comme du *déjà-vu*, n'est-elle pas une sorte de *mémoire de l'avenir* ?

C'est peu dire que je regrette tout ; je suis un regret ambulante, et la nostalgie dévore mon sang et se dévore elle-même. Il n'y a pas de remède ici-bas pour le mal dont je souffre, il n'y a que des poisons pour le rendre plus actif et intolérable. Que j'en veuille à la civilisation d'avoir jeté un discrédit sur les larmes. Pour avoir désappris à pleurer, nous sommes tous sans ressources, rivés à nos yeux secs.

Ce n'est pas en parlant des autres, c'est en se penchant sur soi, qu'on a chance de rencontrer la *Vérité*. Car tout chemin qui ne mène pas à notre solitude ou n'en procède pas est détour, erreur, perte de temps.

Chercher *l'être* avec des mots ! – Tel est notre donquichottisme, tel est le délire de notre entreprise essentielle.

Si jamais mortel a été tourmenté, *supplicié* par les doutes sur soi-même, c'est moi. En tout. Quand je donne un texte à une revue, ma première idée est de le reprendre, de le remanier, et surtout de l'abandonner. Je n'ai confiance en rien de ce que je fais, et pense. Et si j'ai une certitude, c'est la défiance de moi-même, qui met en cause non seulement mes capacités, mais encore les fondements et la raison de mon être. Je suis littéralement *armé* de scrupules. Comment dans ces conditions ai-je pu entreprendre quoi que ce soit ? et avec tant de perplexités me décider au moindre acte, à la moindre pensée.

« La terreur de la face humaine », dont parle Quincey, je l'ai éprouvée toute ma vie. Cette tourbe qui prolifère, et ces petits monstres frétilants, qui nous en débarrassera ? Surgis tous des immondices de la génération, ils étalent sur leurs visages l'horreur de leurs origines. Et dire qu'il peut y avoir des *parents* !

« ... la meilleure définition qu'on puisse donner d'une langue morte est celle-ci : on la reconnaît à ce qu'on *n'a pas le droit d'y faire des fautes.* » (Vendryès)

J'étais fait pour l'insignifiance et la frivolité, et les souffrances ont fondu sur moi et m'ont condamné au sérieux, pour lequel je n'ai nul talent.

J'ai une perception si directe des désastres que nous réserve l'avenir, que je me demande où je trouve encore la force d'affronter le présent.

Malheur à l'homme qui, lorsque les dieux l'ont abandonné, n'a plus d'autre ressource que l'orgueil !

En dehors de l'extrême solitude, où nous sommes complètement réduits à nous-mêmes, nous vivons d'imposture, nous sommes imposture.

Toutes les fois que je ne pense pas à la mort, j'ai l'impression de tricher, de tromper *quelqu'un* en moi.

Quand je me promène et que je regarde les passants, je me sens si loin d'eux, qu'il me semble me rappeler un cauchemar que j'aurais fait dans une

autre vie. Au propre et au figuré, aucune dénomination ne me convient ni ne me flatte autant que celle *d'étranger*. Je n'étais pas fait pour avoir une patrie. Que je n'en ai aucune ou que j'ai perdu la mienne, c'est décidément le Destin qui en a décidé ainsi.

Le style, si je m'y suis tant intéressé, c'est que j'y ai vu un défi au néant : faute de pouvoir composer avec le monde, il a bien fallu composer avec le mot.

Rien de plus dégradant que de voir revenir chaque jour les mêmes obsessions stupides qui nous déshonorent à nos propres yeux. Leur fréquence, leur régularité, il faut bien l'interpréter comme une punition ; autrement, on mourrait de honte.

La nostalgie et l'anxiété – c'est ce à quoi se réduit mon « âme ». Deux états auxquels correspondent deux gouffres : le passé et l'avenir. Entre les deux, juste assez d'air pour pouvoir respirer, juste assez d'espace où me tenir.

La civilisation serait ignoble, si elle n'était pas condamnée.

Quelques réserves que j'aie à faire au sujet du christianisme, je ne puis nier que sur un point – capital s'il en fut – il a raison : l'homme n'est pas maître de sa destinée, et s'il faut tout expliquer par lui, on ne peut rien expliquer. L'idée d'une *mauvaise* providence fait de plus en plus de chemin dans mon esprit ; et on doit y recourir, si l'on veut saisir le déroutant cheminement de l'homme.

Il cessa d'écrire : il n'avait plus rien à cacher.

Le patrimoine d'un écrivain, ce sont ses secrets, ses défaites cuisantes et inavouées ; et c'est la fermentation de ses hontes qui est le gage de sa fécondité.

17 juillet 1961

J'ai passé la matinée à me demander s'il y a des fous dans ma famille, parmi mes pas trop lointains ancêtres...

Tout le « mystère » de la vie réside dans l'attachement à la vie, dans une obnubilation presque miraculeuse qui nous empêche de discerner notre précarité et nos illusions.

Toutes ces nations occidentales – des cadavres opulents.

C'est Sieyès, si je ne me trompe, qui a dit qu'il faut être ivre ou fou pour croire qu'on puisse exprimer quoi que ce soit dans les langues connues.

Des écrivains – je ne peux lire que les grands malades : ceux dont les maux *éclaircent* chaque page, chaque ligne. J'aime la santé *voulue*, et non la santé héréditaire ou acquise.

Quand j'écris, dès que je cesse d'attaquer et de maudire, je m'ennuie, et abandonne la plume.

Parfois je me demande si, en dehors de mes frénésies, j'existe réellement. Qu'elles me quittent, et je végète et me traîne comme une loque.

J'ai lu un nombre appréciable de mémoires sur l'état de choses avant la Révolution : tous ces livres m'ont convaincu qu'elle était nécessaire et inévitable ; j'en ai lu à peu près autant sur la Révolution même, et je l'ai exécrée – à regret.

Tout ce qui me fait peur me stimule.

Mort de N. J. H. – Il est impossible d'« assimiler » la mort d'un ami. C'est une nouvelle terrible qui reste à l'extérieur de notre esprit, qui n'y peut entrer, mais qui s'insinue lentement dans notre cœur, à la manière d'un chagrin inconscient.

Chaque mort remet tout en question, et nous oblige à reprendre et comme à recommencer notre vie.

Les Espagnols ont du cœur, comme tous les peuples cruels...

L'incroyable indiscretion de la mort...

La croyance à l'irréalité du monde ne détruit pas la peur.

Pour certains, dont je suis, se séparer de l'Espagne, c'est se séparer d'eux-mêmes.

Il y a en moi une nostalgie de quelque chose qui n'existe pas dans la vie, ni même dans la mort, un désir que rien n'assouvit ici-bas, sauf à certains moments la musique lorsqu'elle évoque les déchirements d'un autre monde.

Cet univers gâché, j'en retrouve le reflet dans ce mélange de doute et de songerie par quoi se définit chacun de mes instants. Les sceptiques grecs et les romantiques allemands, comment peuvent-ils se combiner dans une même âme ? Se tourmenter au milieu d'aporées lyriques...

Je crois que je me passerais plutôt de pain et d'eau que de tristesse. J'en ai un besoin, comment dire ? surnaturel.

Il y a des nuits blanches que le plus *doué* des tortionnaires n'aurait pu inventer. On en sort en miettes, halluciné, stupide, sans souvenirs ni pressentiments, et sans savoir qui on est. Et c'est alors que la lumière paraît aussi inutile que pernicieuse, pire même que la nuit.

#### 2 sept. 4 heures du matin

Impossibilité de dormir. Tout me fait mal. Mon corps ! Je viens de sortir sur la terrasse : il me semble que c'est pour la première fois que j'ai regardé ainsi les étoiles, sans aucun espoir ni regret. Perception absolue sans pensée, par peur sans doute de réfléchir au drame qui se joue dans mes os, par peur aussi de rompre à jamais avec le jour.

#### 5 sept.

Matinée démente, sensation d'empoisonnement subit. Je suis sorti dans la rue ; impossibilité de regarder qui que ce soit dans les yeux ; à la pharmacie, je n'ai pu m'empêcher de faire une remarque blessante pour le vendeur. Déchaînement contre tout le monde, fureur désespérée et inutile.



Sentir qu'on a du venin dans les veines, et qu'on est allé plus loin que n'importe quel démon.

Pour pouvoir me dominer, il me faudrait quelques siècles d'éducation anglaise ; mais je viens d'un pays où l'on hurle aux enterrements...

Dans les montagnes de Santander, au milieu d'un paysage superbe, des vaches qui avaient l'air triste, au dire de mon ami Nunez Morante.

— Pourquoi le sont-elles ? lui dis-je. Elles ont tout ce dont je rêve : silence, ciel...

— Elles sont tristes d'être, *por ser*, me répondit-il.

C'est lui qui m'a dit un autre jour une chose qui pourrait bien être vraie : « L'ouvrier ne veut pas améliorer sa condition, il veut *commander*. »

Dans les montagnes de Santander également, un petit patelin perdu. Au bistrot, quelques bergers se mirent à chanter. En Europe occidentale, l'Espagne est le dernier pays qui ait encore une âme.

Tous les exploits et les inaccomplissements de l'Espagne sont passés dans ses chants. Son secret à elle : la nostalgie *comme savoir*, la science du regret.

J'ai beau chercher ce qui pourrait me réconcilier avec la vie, je sais que la solution est en dehors d'elle, au-dessus, ou au-delà. Ici-bas est le lieu où tous les espoirs sont infirmés et abolis, où nulle possibilité de réponse ne se dessine, et où l'interrogation serait pernicieuse si elle n'était vaine.

Un journaliste anglais m'a téléphoné l'autre jour pour me demander mon opinion sur *Dieu et le vingtième siècle*. Je m'apprêtais justement à aller au marché, je le lui ai dit, en ajoutant que je n'étais pas dans les dispositions requises pour discuter d'un problème aussi loufoque. Plus on va, plus les problèmes se dégradent et prennent le visage de l'époque.

Je ne puis m'intéresser avec passion qu'à Dieu et à l'infiniment mesquin. Ce qui se place entre les deux, les affaires *sérieuses* m'apparaissent improbables et inutiles.

Tchékhov – écrivain le plus désespéré qui fut jamais. Pendant la guerre je prêtais ses livres à Picky P., gravement malade, qui me supplia de ne plus lui en donner, parce que rien que de les lire, il perdait le courage de résister à ses maux.

Mon *Précis* – c'est le monde de Tchekhov dégradé en essai.

J'ai toujours été, ma vie durant, amoureux du mauvais temps. Les nuages me rassurent ; quand, le matin, de mon lit, je les vois passer, je me sens la force d'affronter la journée. Mais le soleil, je n'ai jamais pu m'en accommoder ; je n'ai pas assez de lumière en moi pour pouvoir m'accorder avec lui. Il ne fait que réveiller, que remuer mes ténèbres. Dix jours d'azur me mettent dans un état voisin de la folie.

Tout homme veut être autre qu'il n'est. J'ai rêvé d'action dans ma jeunesse ; puis, de philosophie. J'ai pris le délire pour l'acte, et le désespoir pour la pensée. À quoi suis-je bon ? À regarder et à me morfondre, à attendre l'éclatement des heures.

À l'hôtel, j'ai habité pendant quinze ans une mansarde ; c'est toujours une mansarde que j'occupe actuellement dans un « appartement ». J'ai toujours habité sous le toit. Je suis *l'homme du dernier étage*, l'homme des gouttières.

Le « civilisé » est fini quand il se laisse fasciner par le barbare. C'est alors qu'il commence à espérer dans ce qui le nie, définitivement séduit par l'avenir d'un *autre*.

Salvien, au v<sup>e</sup> siècle, ne trouvait plus de vertus que chez les Goths.

Ces époques où le civilisé et le barbare se regardaient en face, avant la dernière « explication ».

Diners en ville, quel gaspillage ! Le lendemain, impossibilité de travailler. On garde l'écho des propos qu'on a tenus ou entendus, on remâche durant toute la journée les motifs d'une conversation frénétique et inutile. Ainsi naît l'habitude du coq-à-l'âne, cette souillure de l'esprit.

Tout m'invite à abandonner la partie, mais je ne *veux* pas, je m'entête.

Pitié délirante : j'imagine jusqu'aux souffrances du minéral.

Si tout continue, la raison en est que les hommes n'ont pas le courage de désespérer.

Écrire une « Métaphysique de l'adieu ».

Entrer dans le sommeil comme dans un abattoir.

Tel philosophe grec (Diodore ?) qui fit de ses cinq filles des dialecticiennes leur donna des noms masculins, et désignait ses domestiques par des conjonctions : *car*, *mais*, etc.

Puissance souveraine sur le langage, mépris aussi pour l'arbitraire qu'il implique.

# 1962

8 janvier 1962

Il n'y a pas de limite à l'expérience de l'horreur de soi. Tomber de plus en plus bas – dans l'infini négatif de l'âme.

Ma « vocation » était de vivre à l'air, de faire du travail manuel, de bricoler dans une cour, dans un jardin, et non de lire ni d'écrire. Au fond, la plus grande rupture que j'aie vécue ce fut celle qui eut lieu en 1920, date à laquelle je dus quitter mon village natal, dans les Carpates, pour aller au lycée, à Sibiu. Plus de quarante ans se sont écoulés depuis, et pourtant je ne peux oublier le déchirement de dépaycé que j'éprouvais alors, et que j'éprouve toujours sous une autre forme.

17 janvier 62 – J'ai cessé de fumer il y a deux semaines ; deux semaines de supplice. Désormais je serai plus indulgent pour les « intoxiqués ».

Depuis j'ai repris la cigarette... Quelle honte !

Aucun écrivain ne supporte la moindre restriction sur ce qu'il fait. Il a assez de doutes sur lui-même pour pouvoir affronter ceux que les autres conçoivent à son égard.

Je n'ai jamais écrit une ligne sans ressentir *après* une gêne, un malaise intolérable sans douter radicalement de mes capacités et de ma « mission ». Nul esprit clairvoyant ne devrait prendre la plume, — à moins d'aimer se torturer. La confiance en soi équivaut à la possession de la « grâce ». Que Dieu m'aide à croire en moi-même. Les *conversions* ne viendraient-elles pas de l'impossibilité de supporter plus longtemps la lucidité ? Ne seraient-elles pas le fait d'écorchés – par de trop fréquents retours sur soi ? L'enfer de *se connaître*, que l'oracle ni Socrate n'ont deviné.

Toute solitude est à mes yeux trop petite, même celle du Vide, même celle de Dieu. Quelle exigence terrible s'est insinuée dans mes nostalgies.

Supprimer tous les désirs ! – tel est mon propos, mon *désir* absolu !

12 février 62

Je me sens en dehors de tout, de ce qu'on appelle *tout*. On a dû jeter un sort sur moi. Je suis ensorcelé. On me *tient*. Mais qui me tient ?

Des journées, des semaines sans écrire un mot, sans communication avec autrui ni avec moi.

Je regardais cet après-midi les nuages passer, il me semblait qu'ils touchaient, qu'ils enveloppaient mon cerveau. Il faudrait que je sorte de là, il faudrait que je prie...

Lermontov – un homme que j'aime. Ses considérations sur le mariage... Ce Byron russe nous fait heureusement oublier l'autre qu'il éclipse.

Le sceptique est l'homme le moins mystérieux qui soit et cependant, *à partir d'un certain moment*, il n'est plus de ce monde.

Chaque fois que j'entends du Bach, je me dis qu'il est impossible que tout soit *apparence*. Il faut qu'il y ait autre chose. Et puis, le doute me reprend.

Il tirait trop de vanité de l'avantage qu'il avait d'être méconnu.

Stérilité sans nom. Impossibilité d'écrire, de passer du projet à l'acte. Impression de sécheresse et d'inutilité qui confine à la maladie. Symptôme grave : j'ai pour ainsi dire de moins en moins *d'ambition*. Et l'ambition est, de toute évidence, le ressort de l'activité.

Pour produire, il faut ensuite être sensible à l'opinion des hommes. Or j'y suis de plus en plus indifférent. Et ce qui est grave, c'est que ma solitude n'est pas à base d'orgueil, mais de détachement, et de froideur envers tout, envers moi-même en premier lieu.

Les êtres ne sont plus ma passion. Et si cette passion n'était qu'endormie ? Je l'espère. Mais qui sait ?

Glissement funeste vers la sagesse...

Socrate à Criton, avant de mourir : « Il ne faut jamais parler improprement ; car on n'offense pas seulement la grammaire, on fait mal aux âmes. »

(À rapprocher du mot d'Arvers sur son lit de mort – et citer le commentaire de Rilke : « C'était un poète, il n'aimait pas *l'à-peu-près*. »)

À considérer bien nos actes, il n'en est aucun, si généreux soit-il, qui, par un certain endroit, ne soit blâmable et même nuisible ; et même de nature à nous inspirer le repentir de l'avoir exécuté, de sorte que nous n'avons, au fond le choix qu'entre l'abstention et le remords universel.

Quel tort j'ai eu de répondre aux lettres de Dinu<sup>2</sup> Je lui ai écrit – par pitié pour sa solitude, et aussi par devoir d'amitié. Sans le vouloir, j'ai fourni des armes contre lui et contribué à sa ruine.

Maître Eckhart : « Si tu possèdes la claire volonté et que le pouvoir seul te fasse défaut, au regard de Dieu tu as tout accompli. »

Ce temps qui passe, qui s'effiloche sous mes regards, et que je remplis avec rien, si ce n'est avec mon remords, le remords de ne rien faire. La conscience déchirante de mon inutilité est mon seul contenu positif.

Le fond de mon remords : un mélange de peur et de honte.

L'acharnement de Lucrece à prouver que l'âme est mortelle, l'acharnement de Luther contre la liberté – il faudrait en chercher les raisons, les dessous. Volonté d'autodestruction, appétit d'humiliation. J'aime toute forme de violence *contre soi*.

Entendu au marché. Deux grosses vieilles femmes sur le point de finir leur conversation. L'une d'elles dit à l'autre : « Pour être tranquille, il faut rester dans la normale de la vie. »

À Saint-Séverin, un chœur italien qui chante *Missa Brevis* de Palestrina et les admirables *Lamentations de Jérémie* de Cavalieri.

Combien me touche cette musique du XVI<sup>e</sup> siècle. Et cependant mon attention s'est relâchée un moment, juste assez pour songer qu'il faudrait que je gifle X... J'ai remarqué que plus mes émotions sont pures, plus elles suscitent en moi par réaction des envies ridicules, affreuses, innommables. Partout et toujours, rencontre avec la Honte.

Sensation étrange dans une vieille église : *où* sont allées toutes ces prières proférées pendant des siècles ? Il est terrifiant de penser qu'elles n'ont pas survécu à ceux qui les ont dites, à leurs espoirs et à leurs anxiétés.

N'approche de l'essence du Temps que celui qui sait le gâcher. L'homme de nulle utilité.

Différer la rencontre avec l'irréparable.

4 avril 1962

Je sais que la tristesse est un péché ; mais je n'y peux rien, je n'ai aucun moyen pour m'en défendre ou la surmonter. D'ailleurs quand elle n'a aucune cause évidente, elle se nourrit d'elle-même, elle puise à sa propre source. À vrai dire, elle n'est pas un péché, mais un vice. Serait-elle le résultat d'une accoutumance ? Mais si on était prédestiné à cette accoutumance ?

Tout ce que je pense, tout ce que j'écris est empreint d'une terrible monotonie. Il n'en saurait être autrement : l'idée que nous sommes tous projetés dans un univers manqué tourne chez moi à l'obsession.

Dans mon cas toute possibilité de chagrin devient chagrin.

Il est significatif que l'un des ennemis les plus virulents du Bouddha fut quelqu'un qui le connut bien, quelque chose comme un ami d'enfance. La gloire (et, à plus forte raison, la sainteté) comment l'admettre chez quelqu'un qui était aussi anonyme que nous ?

J'ai tous les défauts des hommes, et cependant tout ce qu'ils font me semble incompréhensible.

« Si toutes les montagnes étaient des livres, et tous les lacs de l'encre, et tous les arbres des plumes, cela ne serait point encore suffisant pour décrire toute la douleur du monde. » (Jakob Böhme)

J'étais seul sur la terrasse, abandonné au soleil ; d'un coup, l'idée que tout cela finit sous terre, en pleine pourriture, me glaça. La mort est *inadmissible*.

L'inconvenance de mourir...

À regarder les choses selon la nature, l'homme a été fait pour vivre tourné uniquement vers l'extérieur. Pour voir en lui-même, il lui faut fermer les yeux, renoncer à l'action, sortir du courant... Ce qu'on appelle « vie intérieure » est un phénomène tardif qui n'a été possible que par un ralentissement systématique de nos fonctions vitales, de sorte que l'« âme » n'a pu surgir qu'aux dépens de nos organes.

Ma force est de n'avoir trouvé réponse à rien.

À dire vrai, j'aurais pu être heureux dans une autre civilisation, et à une autre époque, aux Indes, au temps védique, etc. etc. Chine, Japon !

Il y a en moi un fonds d'Orient que je retrouve toutes les fois que je me détourne de cet intolérable monde moderne.

L'Orient, cet univers sans temps, cette *province absolue*, – objet de tous mes regrets.

Cela fait exactement trois mois que je remets chaque jour au lendemain le *commencement* d'un travail précis. Mais justement je ne peux commencer. J'ai désappris à écrire, et tous les mots me fuient. Je suis *hors* des langues, de toutes les langues.

7 avril 1962

Entendu à la radio de la musique tzigane hongroise. Des années depuis que je n'en ai plus entendu. Vulgarité déchirante. Souvenirs de beuveries en Transylvanie. L'immense ennui qui me poussait à boire avec n'importe qui. Au fond je suis un « sentimental », comme tous les types de l'Europe centrale.



8 avril (mon anniversaire !) J'ai erré dans le v<sup>e</sup>: rue Rataud, où habitait Eveline, rue Lhomond, où j'ai habité un mois en 1935, et puis toutes ces vieilles rues qui me rappellent ma « jeunesse » : rue du Pot-de-Fer, rue Amyot, le haut de la rue du Cardinal-Lemoine, etc. Promenade funèbre : je portais le deuil de mon esprit.

Cadeau d'anniversaire : la vieille idée du suicide me reprend depuis quelque temps, et m'a saisi tout particulièrement *aujourd'hui*. Réagissons, restons encore debout.

Je pense à Sibiu, la ville que j'ai le plus aimée au monde, et aux terribles crises d'ennui que j'y ai connues. Après-midi de dimanche où je hantais des rues désertes ou alors, seul, dans la forêt ou dans la campagne... Si je regrette tant ces moments-là, c'est à cause de leur *cadre*. Je suis un provincial dans l'âme.

Du temps que j'étais capable d'explosions lyriques, je croyais savoir ce qu'est le désespoir ; mais je ne le sais à vrai dire que depuis que je suis tombé dans cette morne et froide sécheresse, dans cette horrible vacance de toutes mes facultés, dans le parfait *rien* de mon être tout entier.

C'est à cause de mes misères et non de mes vertus, que j'ai fait quelques progrès dans le *détachement*. « Sage » par nécessité plutôt que par mérite. C'est peut-être pour cela que pour moi sont amers même les fruits de la sagesse, si tant est que la sagesse puisse faire germer et épanouir quoi que ce soit.

9 avril 1962

À quoi sert d'avoir pratiqué les sages si leur enseignement ne vous aide pas à surmonter le chagrin ? Mais c'est qu'ignorant le chagrin, ils étaient mal placés pour nous montrer comment nous en arracher.

Tout notre bonheur dérive de l'attachement, et tout notre malheur aussi. Le Salut et la Perdition viennent des êtres. Le détachement est souhaitable, et impossible.

Si le christianisme, à la place de la charité, avait placé l'indifférence, combien plus supportable il nous eût rendu l'existence.

La seule manière d'affronter sans en mourir nos épreuves est de considérer que tout ce qui nous arrive ici-bas est au fond irréel, et que tout s'évanouit sans trace, même nos douleurs.

La folie n'est peut-être qu'un chagrin *qui n'évolue plus*.

Depuis quelques jours, je suis hanté par le motet de Bach « *Jesu, meine Freude* » – entendu à Saint-Séverin. La musique recommence à compter dans ma vie : signe toujours d'un besoin de consolation impérieux.

J'ai de nouveau cessé de fumer. Cette nuit, me suis réveillé avec une telle haine du tabac qu'au lever j'ai détruit le paquet de cigarettes qui me restait, le fume-cigarette, et tout le petit arsenal de la plus grotesque intoxication qui soit.

Inutile de vouloir se débarrasser d'une habitude par la volonté ; c'est le point de saturation, c'est le dégoût et l'exaspération qui sont à l'origine d'une désaccoutumance. On ne triomphe que de ce qu'on hait, après l'avoir aimé.

... Si je persiste ici-bas, c'est parce que mon horreur de ce monde est insuffisante et incomplètement sincère.

Comment, lorsqu'on a le sentiment qu'on est rien, vouloir s'obstiner à être quelque chose ? Je n'ai trouvé dans aucun livre le moindre argument qui tienne bon contre l'évidence de l'inanité universelle.

Ce qui sauve les hommes, c'est qu'ils ne savent pas combien *peu* ils sont. Malédiction ou privilège, j'ai toujours senti jusqu'au vertige ma propre irréalité, et celle de tous.

La tristesse, qui est devenue chez moi un état permanent, est le grand obstacle à mon « salut ». Et tant qu'elle dure et que je n'arrive pas à m'en délivrer, je resterai cloué aux misères d'ici-bas. Car tel est le paradoxe de la tristesse : elle nous enfonce dans ce monde dans la mesure même où elle

nous en sépare. Elle est complaisance dans la déchirure et dans l'inconsolation.

Dans cet univers où la vie fait tache.

10 avril 1962

Sur un banc un homme, genre « métèque », gêné et ricanant, et une femme l'air crispé, ravagé. J'entends, quand je passe devant eux, ce mot qu'elle lui dit : « C'est fini. »

C'est exactement le mot que j'attendais *de son visage*.

Pâques

Je ne peux écrire que pour attaquer ou me lamenter.

Si les sources de la violence et de la tristesse tarissaient en moi, je déposerais à jamais la plume.

Hérodote – quand je le lis, il me semble entendre un paysan roumain « philosophe » (ce n'est pas pour rien qu'il a voyagé chez les Scythes).

« Il n'est permis à qui que ce soit de faire de nouveaux mots, non pas même au souverain. » (Vaugelas, en 1649)

Du temps que je faisais la France à bicyclette et que je partais en vadrouille pour des mois, je me rappelle que mon grand plaisir était de m'arrêter dans des cimetières de campagne pour fumer...

J'ai plus que le talent, j'ai l'instinct du regret.

... « Hope without an object cannot live<sup>8</sup> » – (Coleridge)

Je ne pense pas qu'il y ait d'homme plus intrinsèquement seul que moi.

La nostalgie – baume et poison de mes jours. Je me dissous littéralement dans l'ailleurs. Dieu sait après quel paradis je soupire. Il y a en moi la mélodie, le rythme de *l'Exclu*, et je passe mon temps à fredonner mon désarroi et mon exil ici-bas.

Si on pouvait devenir fou par le déroulement pur, « logique », de la tristesse, j'aurais perdu la raison depuis longtemps.

Si la douleur est l'essence de l'existence, comment expliquer que si peu essaient de s'en délivrer, que la quête du salut est si rare ? L'essence de l'existence est *l'attachement* à l'existence, c'est-à-dire l'existence même. Que cet attachement mène en dernier ressort à la douleur, chacun en convient sans vouloir en tirer les conséquences. Au fond le cri de l'humanité est : « Plutôt la douleur que la délivrance ! » C'est que la douleur est encore de l'existence, alors que la délivrance n'est qu'une félicité vide.

Personne en Occident n'ose parler comme d'une évidence de l'« abîme de la naissance », expression qui revient souvent dans les écrits bouddhiques. Et cependant la naissance est bien un abîme, un gouffre.

Paradoxe sans nom : je suis en train de concocter un essai sur la... gloire, au moment même où mon inefficacité, ma veulerie et ma déchéance ont atteint leur point maximum, où j'ai épuisé jusqu'à mes possibilités de me mépriser, où, en somme, je me suis rejeté moi-même et me traite en indésirable.

L'innocence, l'innocence, – on ne peut pas vivre sans innocence.

Le diable n'est pas *sceptique* : il nie, il ne doute pas ; il peut vouloir inspirer le doute ; mais lui-même en est exempt. C'est un esprit actif. Car toute négation implique action.

On peut parler des abîmes du doute ; non de ceux de la négation.

La situation du sceptique est moins confortable que celle du démon.

On ne devrait pas signer ce qu'on écrit. Quand on cherche la vérité, qu'importe le nom ? Ne comptent en définitive que la poésie et la pensée anonymes, les créations de ce qu'on a appelé les « époques sincères », d'avant la littérature.

Seuls les écrivains mineurs s'interrogent tout le temps sur le destin de leur œuvre. Tout livre est périssable ; seule la poursuite de l'essentiel ne

l'est pas.

Le tragique des choses humaines s'évapore dès qu'on les regarde d'un peu haut. En fait, il n'y a de tragédie que pour l'homme d'action.

Le mal dont je souffre m'apparaît de jour en jour plus net : incapacité de travailler, distraction perpétuelle, lassitude d'un effort qui s'étend au-delà d'une heure, gâtisme en un mot. Les signes de ma décrépitude précoce, je fus toujours assez lucide pour les avoir perçus il y a longtemps, il y a trente ans déjà...

Le mécontentement de moi-même confine à la religion.

Je change de table, de chaise, de chambre toutes les cinq minutes, disons par complaisance toutes les heures, comme si je cherchais un endroit *idéal* pour travailler, car celui où je suis ne me semble jamais le bon ; cette trépidation risible me désole plus que je ne saurais dire. En arriver là, Seigneur ! et à l'âge où les autres se jettent avec allégresse en des entreprises de longue haleine ! Plutôt crever que de continuer ainsi. (7 mai 1962).

Que le diable ne soit pas un sceptique, la preuve en est le rôle qu'on lui a attribué dans le cours des temps. Se fût-il complu dans le doute ou eût-il voulu y convertir les hommes, que son importance en eût été considérablement amoindrie. On lui a assigné l'empire du mal, infiniment plus vaste que celui du doute ; il règne sur toute l'humanité ; au lieu de se borner à soigner les incertitudes de quelques-uns seulement. Et puis le doute, loin de mener à l'activité, en écarte au contraire : c'est dire le peu de poids de celui qui le professe et le propage. Tandis que la négation est d'une façon ou d'une autre toujours complice de l'acte. « Celui qui dit toujours non » est presque aussi loin du scepticisme qu'un ange. Et d'ailleurs ce n'est pas pour rien qu'il est un ci-devant ange.

Quand on ne croit plus à l'amour, on peut encore aimer, comme on peut combattre sans convictions. Cependant dans l'un et l'autre cas, quelque chose s'est brisé. Un édifice dont la fêlure tient lieu de style.

Aucun sujet ne me semble assez important pour que je prenne la peine d'en traiter. Cela vient d'une infirmité de mon esprit, que, faute de mieux, j'appellerais : frivolité désespérée. En arriver là, à cette impossibilité de me fixer, et offrir en même temps tous les symptômes d'un obsédé gravement atteint, c'est-à-dire tout à fait inapte à sortir d'un cercle restreint, toujours le même, de *sujets* précisément !

Le moindre changement de température remet en cause tous mes projets, je n'ose dire toutes mes convictions. Cette forme de dépendance, la plus humiliante qui soit, ne laisse pas de me désespérer, en même temps qu'elle ruine le peu d'illusions qui me restait sur ma possibilité d'être libre, et sur la liberté en général. À quoi bon se pavaner si on est à la merci de l'Humide et du Sec ? On souhaiterait une tyrannie moins lamentable, des dieux d'un autre acabit.

Le remords est ma vitalité, et ma grande ressource.

Mon incapacité à coïncider avec quoi que ce soit agrandit jour après jour l'intervalle qui me sépare des choses ; à vrai dire, elle est cause qu'en moi s'opère sans cesse un engendrement, une *génération d'intervalles*.

En philosophie et en tout, l'originalité se réduit à des définitions incomplètes.

Toute vue originale est une vue partielle, et volontairement insuffisante.

Je sais que tout est irréel, mais je ne sais comment le prouver.

Sensations d'assassin élégiaque.

Renoncer à tout, même au rôle de spectateur.

Je ne comprends pas qu'on puisse écrire un livre *quelconque* ; et pourtant...

Il arrive un moment où on ne peut plus sacrifier à l'inessentiel, et où justement écrire se ramène à une corvée, voire à une épreuve.

31 mai 1962

Mon humeur constamment morne vient de mon incapacité de travailler, du spectacle de mes journées gâchées, de l'atmosphère de remords diffus où je vis. Je suis infidèle à l'image que je m'étais faite de moi-même, j'ai trahi et détruit tous les espoirs que j'avais mis en moi.

L'homme a été fait pour vivre sous la protection – et dans la complicité – des dieux. Livré à lui-même, il a quelque chose d'effrayant et de pitoyable à la fois. Un monstre foudroyé.

Quiconque produit au-delà de ses ressources et capacités y est poussé par une passion inavouable. J'envie et je méprise tout homme qui, ayant donné sa mesure, s'acharne encore et veut se dépasser. Le malheur de l'écrivain (et de tout homme engagé dans une œuvre) est de ne pas savoir s'arrêter à temps.

J'étais fait pour le travail manuel, pour vivre dehors, pour bouger et m'affairer à la campagne, auprès des bêtes, et non pour me confiner dans une chambre, à une table de « travail », penché sur un papier éternellement blanc.

Nous vivons au siècle qui a vu disparaître l'homme de l'univers pictural. Plus de portrait, plus de visage. Le processus était fatal. De toute façon, on ne pouvait plus rien tirer de la face humaine : elle a livré ses secrets, ses traits n'intéressent plus personne.

La peinture aurait-elle de l'avance sur les autres arts ? Sent-elle mieux qu'eux le tournant où nous sommes arrivés ? Le visage de l'homme une fois aboli, le tour de l'homme lui-même ne devrait-il pas venir ?

Décidément ce siècle est plus important que nous le croyons.

Correspondance de Hegel. Quelle déception ! Décidément, ma rupture avec la philosophie s'aggrave. Et puis quelle idée de lire les lettres d'un Professeur !

Hier, dimanche 3 juin, dans le train qui me ramenait de Compiègne à Paris. En face de moi, une jeune fille (dix-neuf ans ?) et un jeune homme. J'essaie de combattre l'intérêt que je prends à la jeune fille, à son charme,

et, pour y arriver, je l'imagine morte, à l'état de cadavre avancé, ses yeux, ses joues, son nez, ses lèvres, tout en pleine putréfaction. Rien n'y fit. Le charme qu'elle dégageait s'exerçait toujours sur moi. Tel est le miracle de la vie.

Il vient un moment où il faut mettre ses idées en pratique. Je n'ai jamais vécu tout à fait en contradiction avec les miennes ; je crains néanmoins de m'y conformer un jour et d'en tirer les dernières conséquences. Car mes idées m'excluent.

Depuis l'âge de dix-sept ans je traîne des doutes sous lesquels d'autres, plus forts que moi, auraient succombé. Mais j'ai cette faiblesse obstinée qui remplace la vigueur et qui s'accommode de tout ce qui contrarie la vie.

De nouveau le rhume. Six mois par an enrhumé ! *Phénoménologie de l'enchifrènement*, – beau titre d'une thèse de doctorat...

Je n'ai pas de maux de tête, j'ai mieux : une pesanteur constante sur le cerveau, une note funèbre dans l'esprit.

Vu *La Sonate des spectres* (en suédois) au Théâtre des Nations. Il est inadmissible que je connaisse si mal Strindberg, un des rares à avoir encore à m'apprendre quelque chose en fait d'horreur de la vie.

On ne peut faire le moindre pas vers la « perfection » tant qu'on demeure prisonnier de la colère. Or, quoi que je fasse, j'y suis sujet. Je sais bien qu'il est dégradant de s'y livrer, je n'y puis rien. Si ; – j'arrive à ne pas passer à l'acte, à ne pas tirer les conclusions auxquelles mes « accès » devraient inévitablement me conduire. L'obsession de l'inanité universelle, c'est elle que je dois de n'avoir pas commis quelque acte irréparable. Car je n'ai triomphé de la colère et surtout de ses suites que par le recours bienfaisant à l'à *quoi bon* ? –

Tous mes problèmes auraient pu être résolus, si j'avais su m'ancrer dans une foi quelconque. Mais *croire* (j'entends une croyance qui débouche sur la mystique) n'entre pas dans mes possibilités. C'est que croire vraiment, c'est *aimer* ; or, aimer je ne puis ; je peux avoir des enthousiasmes, des accès d'admiration, et même de vénération, mais cette lyrique fidélité à



Dieu, ou à la créature, je l'ai entrevue, je l'ai ressentie même. Je dois pourtant reconnaître que ce n'est pas là que je pourrais exceller.

13 juin

Après dix heures de sommeil, je me lève avec une sensation de pesanteur et des douleurs partout. Jamais je n'ai eu à tel point la sensation que rien ni personne ne pourrait modifier le cours de mes malaises, que la nécessité à laquelle je suis soumis est inébranlable et « incassable », qu'il est inutile de vouloir s'y soustraire, et que je ne suis *libre* que pour constater qu'elle m'ôte toute liberté. J'ai beau essayer d'oublier « mon » destin, tous mes maux m'y replongent. Et mon étonnement recommence : comment, si on n'est pas bien portant, croire à la liberté ?

L'idée de destin est une idée de malade.

Je ne laisserai pas *d'œuvre* derrière moi, je suis de la famille de ceux qui sont condamnés à ne pouvoir sortir d'eux-mêmes.

Si l'intensité des sensations suffisait à conférer du talent, j'aurais pu être quelqu'un. Mais...

Lu quelques « portraits » de Jules Lemaitre. Celui de Hugo est admirable ; de même celui de Rochefort. Surpris par tant de finesse chez un critique qu'on ne lit plus ; – je pousse plus loin, et j'ai le malheur de lire ce qu'il écrit sur... Pierre Loti. Eh bien ! on le présente comme un très grand bonhomme, on le compare, quand on ne le présente pas comme supérieur, à Balzac, à Shakespeare, etc. C'est consternant ! Quelle leçon de modestie, non seulement pour un critique, mais pour tout « plumitif ». La « gloire », il faut vraiment une très grande dose de naïveté pour y croire.

Tout ce que l'homme fait m'apparaît artificiel et inutile. L'animal seul trouve grâce à mes yeux. Quelle absurdité que ce singe qui *va au bureau* ! Se confiner dans une chambre, se mettre à sa table de travail, y rester pendant des heures, – non, la dernière des bêtes est plus près de la vérité que l'homme.

Et quand je pense à cette race maudite de fonctionnaires qui emploient leurs journées à s'occuper de choses qui ne les regardent pas, qui n'ont rien de commun avec leurs soucis ou leur être même ! Personne, dans la vie

moderne, ne fait ce qu'il devrait faire, ce qu'il aimerait faire surtout. Et quand je pense aussi que le paysan est en voie de disparition ! Décidément, rien ne pourra jamais me réconcilier avec *l'avenir* de l'homme.

Devant la maladie, il n'y a pas d'orgueil qui tienne. Il se brise contre elle.

C'est elle qui nous rappelle à l'ordre, à *la réalité*, et qui détruit nos prétentions. Humiliation de chaque instant. Car être malade, c'est comme si une force invisible nous donnait des gifles sans arrêt.

C'est presque toujours un signe de bassesse que de porter un jugement moral sur autrui. Les dieux seuls – et encore ! – ont le droit de peser nos actes.

### 17 juin

Dimanche. Ne pouvant dormir, me suis levé vers 5 h 1/2. Promenade autour du Luxembourg. Il n'y a qu'une lumière pure : celle du matin. Dès qu'on avance dans la journée, la lumière se prostitue.

La vie m'a toujours semblé énigmatique et nulle, profonde et irréaliste ; un rien qui invite à la stupeur.

Depuis cinq jours, je fais une cure à Enghien. Mes nerfs n'y tiennent pas. Insomnie. Le moindre remède me démolit. Se soigner, c'est se rendre malade d'une autre façon.

Entendu les cantates de Bach n° 189 et n° 140, par la chorale Bach de Mannheim. Immense apaisement et désir de pleurer.

Après mille doutes que j'ai traversés, j'ai du mérite d'avoir trouvé qu'il n'y a de réalité qu'en nous.

Ma position « philosophique » se place quelque part entre le bouddhisme et le Vedânta.

Cependant par toutes mes « apparences » j'appartiens à l'Occident. Par mes apparences seulement ? Par mes tares aussi. Et c'est de ces dernières que procède mon incapacité d'opter pour un système, de m'enfermer dans une définition ou dans une forme de salut.

Au fond, seul le ton pathétique me convient. Dès que j'en emploie un autre, je m'ennuie et abandonne la plume.

Je me suis replongé dans le *Mémorial* de Las Cases, après avoir relu les *Pensées*. Pascal et Napoléon ! J'ai besoin de combattre l'un par l'autre.

Je suis bête, j'aurais dû depuis longtemps me convertir à quelque faribole d'ici-bas, et mettre ainsi un trait sur mon existence, en finir avec moi-même.

Mon esprit n'est pas au niveau de ma sensibilité.

J'ai beau essayer de m'éloigner de moi, mes maux m'y ramènent inéluctablement. Le mal de se rencontrer toujours avec soi, le mal de l'identité, – si je le connais !

Napoléon, à Sainte-Hélène, feuilletait de temps en temps une grammaire... Par là, du moins, il prouvait qu'il *était français*.

Je me trouve dans l'impossibilité d'écrire. Le Mot est un mur contre lequel je butte, qui me résiste, et se dresse devant moi. Pourtant je sais bien de quoi je veux parler, je *possède* mon sujet, j'aperçois le dessin de l'ensemble. Mais c'est l'expression qui me fait défaut, rien ne franchit la barrière du Verbe. Jamais je n'ai éprouvé paralysie semblable et qui m'affecte jusqu'au désespoir et, pis encore, jusqu'au dégoût. Il y a six mois que je barbouille du papier, sans avoir écrit une *seule* page dont je ne rougis pas. Je ne lirai plus une ligne de philosophie hindoue : c'est la méditation sur « le renoncement au fruit de l'acte » qui m'a amené là. Encore si j'avais exécuté un acte quelconque ! Mon abdication, hélas ! *précède* même mes velléités.

Pour faire quelque chose, il faut que je renonce à m'imposer quelque type de sagesse que ce soit. Je ne puis lutter indéfiniment contre ma nature. Je la violente bêtement et inutilement en voulant devenir un sage. Je suis fait pour me déchaîner, non pour me vaincre.

Il est dans mon destin de ne me réaliser qu'à demi. Tout est *tronqué* en moi : ma façon d'être, aussi bien que ma façon d'écrire. Un homme à fragments.

C'est entendu j'ai beaucoup souffert : cependant mes souffrances, au lieu de converger vers un centre et de s'organiser, sinon en système, tout au moins en un ensemble, se sont éparpillées, chacune se croyant unique et se détruisant, faute de savoir attendre et mûrir.

Je ne pourrais être heureux que dans un monde où le sens du temps n'existerait pas. Mon pays offrait cet avantage. Les églises n'y avaient, et sans doute n'y ont toujours pas de pendules. Enfin, on ignorait l'heure – à la campagne tout au moins. Mesurer le temps – il est certain que c'est là un attentat non seulement contre le temps même, mais aussi contre l'homme. Dès qu'on *analyse* quelque chose, on le profane. L'esprit est profanateur par excellence ; il ne laisse rien en l'état, le temps ni l'âme. Il n'est de bonheur que dans le regard *sans réflexion*.

Je me suis lancé dans une entreprise irréalisable : écrire sur la « gloire ». – Le sujet ne me convient pas ; j'y ai réfléchi pendant des mois – en pure perte. Rien ne peut en sortir. Je ne peux traiter d'un problème qui me donne le malaise – par le fait même de l'aborder. J'en ai assez, d'un autre côté, de toujours parler de l'indifférence, du détachement, etc. Je ne suis ni indifférent, ni détaché – je suis un aboulique – mais l'aboulie n'est pas du détachement.

Et puis je ne peux résoudre ce conflit qui m'écartèle : d'un côté j'ai soif d'une certaine énergie, et même d'efficacité, de l'autre je n'apprécie que l'effort qu'on fait pour se dissocier du monde. Deux tendances contradictoires, irréductibles. Tenter de les concilier, c'est impossible. Tout ce qui me reste, c'est de les éprouver tour à tour – avec un minimum de détachement ou de dégoût.

Je ne vois pas une toile moderne que je ne me félicite de la disparition du « visage ».

Quel dieu s'acharne contre moi ?

*Déchéance* – mot qui a toujours fait sur moi un effet magique, – un enthousiasme pour la déchéance.

J'ai aperçu hier soir au théâtre la ---- avec son gigolo. Elle était horrible avec sa tête monstrueuse qui eût exigé une perruque pour être supportable. J'en ai été hanté toute la nuit. Plutôt que de coucher avec elle, il vaudrait mieux passer dix heures chez le dentiste.

27 juin

Déjeuner en ville. Purification par la honte. Souillure libératrice.

N'ayant pas réussi à trouver l'art de me supporter moi-même, comment aurais-je appris celui de supporter le monde ? C'est toujours en nous que réside le mal, et le chercher ailleurs c'est prouver qu'on est encore à l'enfance de la sagesse.

Dans un village de Normandie, un enterrement. Je demande à un paysan des précisions. « *Il* était jeune, à peine soixante ans. On l'a trouvé mort dans les champs. Que voulez-vous ? C'est comme ça. » Et de répéter plusieurs fois : « C'est comme ça. » Qu'aurait-il pu dire d'autre ? Que peut-on dire d'autre sur la mort ? « C'est comme ça, c'est comme ça. » L'irréparable rend stupide.

Ce qui me condamne à jamais, c'est que j'ai dépensé dans le monde le meilleur de mon esprit.

Je disais, à un déjeuner, à un Italien que les Latins ne valaient pas grand-chose, que je leur préfère les Anglo-Saxons, que la femme italienne, française ou espagnole, quand elle écrit, n'est rien à côté de l'anglaise. « C'est vrai, me dit-il. Quand nous narrons nos expériences, cela ne donne rien, car nous les avons racontées devant témoins vingt fois au moins. »

Les peuples latins sont des peuples *sans secret*. Un Anglo-Saxon supplée par sa timidité et sa retenue à son manque de talent. Un écrivain qui n'est pas timide dans la vie ne vaut rien.

Je juge les êtres d'après ce qu'ils *sont*, non d'après ce qu'ils font. Un homme qui n'a rien écrit peut m'inspirer plus d'admiration que tel ou tel

auteur connu que j'ai approché et méprisé.

Ma sympathie va tout naturellement vers celui qui n'a pas exploité ses dons, vers les grands gâcheurs.

Jusqu'à présent j'ai parlé d'*impasse* ; je n'en parle plus, j'y suis. Je ne peux presque plus avancer dans mon désert, je me sens idéalement stérile, et coincé au point le plus bas de moi-même. Seule la grâce d'en haut pourrait me sauver. Encore faudrait-il que j'aie la force de l'implorer ou tout au moins de l'attendre.

Je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin que moi dans l'absence d'inspiration. Un souffle de sécheresse a dévasté mon esprit et a tout emporté, en me laissant *seul*, dans la compagnie d'une cohue de regrets.

### 1<sup>er</sup> juillet

Dimanche passé à la campagne, après deux mois de claustration à Paris. Croître dans l'indifférence comme les arbres, être aussi muet qu'eux. Il me devient de moins en moins difficile de les imiter, – heureusement.

Les penseurs de première main méditent sur des choses ; les autres, sur des problèmes. Il faut vivre face à l'être, non à l'esprit.

Ceux-là seuls ont trouvé la « clef » qui ont faussé compagnie au temps.

Pascal et Baudelaire – les seuls Français *passionnés* vraiment. Les autres paraissent prémédités ou alors délirants.

Il n'y a pas de littérature plus cérébrale que la française. Je n'ai d'affinité profonde qu'avec la russe.

De plus en plus je me détache du préjugé du style. Dire que j'y ai sacrifié pendant tant d'années !

Mon horreur du délayage a eu les conséquences les plus funestes : j'en ai perdu le goût d'écrire.

Si du moins je savais où j'en suis par rapport à l'homme...

« Le style est l'art des formules », a dit quelqu'un. – C'est à peu près le seul genre de style que je possède.

Le fait que cet instant-ci, qui vient de passer, appartient irrémédiablement au révolu me glace de terreur. Plusieurs fois par jour j'éprouve cet effroi que donne la conscience aiguë du temps.

Combien de fois n'ai-je pas eu ce sentiment qu'il n'y avait pas de problème dont je ne détiens la clef ! Mais quand il s'agissait d'indiquer *quel* était le problème et *quelle* était la solution...

Croire *soudain* qu'on en sait autant que Dieu sur toutes choses, et se *réveiller* aussi soudain de cette illusion.

À part quelques rares moments qui me rachètent à mes propres yeux, mes journées sont celles d'un déchu, d'un misérable, d'une roulure affligée et architruste.

Ma « pensée » se réduit à un dialogue avec ma volonté, avec les déficiences de ma volonté.

D'aussi loin qu'il me souvienne, j'ai éprouvé une véritable terreur devant tout acte de responsabilité. Mon contraire : l'exercice de l'autorité. Tant à l'école primaire qu'au lycée, je faisais faire à mes parents des démarches pour que je ne sois pas « moniteur ».

Maintenant encore, l'idée que quelqu'un pourrait dépendre de moi ou que je sois responsable de la « vie » d'un autre me rend fou. Le mariage m'a toujours semblé une aventure disproportionnée à mes forces morales.

Je n'ai pas de goût pour *autrui*. Cependant je pousse le mécontentement de soi jusqu'au délire. Je déteste les autres, dans la mesure où je me déteste moi-même. Qui se hait n'aime personne. Mais la haine de soi, le démon lui-même n'est pas assez subtil pour pouvoir en débrouiller les fils ou en suivre les détours.

La fâcheuse habitude que j'ai de penser *contre* quelqu'un ou *contre* quelque chose ! Ce besoin de se batailler avec les moyens de l'esprit, ne

vient-il pas d'une méchanceté inassouvie et même d'une lâcheté dans la vie ? Il est certain que, plume à la main, j'ai un courage que je ne retrouve jamais devant l'ennemi.

L'indifférence – idéal du forcené.

Lu une vie de M<sup>me</sup> Tallien. Il n'y a de destin que dans les révolutions et les empires.

L'histoire de France – une histoire *sur commande*. Tout y est parfait – du point de vue théâtral. C'est une histoire *jouée*. Des événements pour spectateurs. De là vient que la France a joui, pendant dix siècles, d'une incroyable actualité, d'une vogue perpétuelle.

L'histoire universelle ne s'arrête que sur les peuples qui, à un moment donné, ont possédé le *monopole de la gloire*.

Le sceptique est le désespoir du diable. C'est que le sceptique, n'étant l'allié de personne, ne pourra aider ni au bien ni surtout au mal. Il ne coopère avec rien, même pas avec soi.

En dehors de l'instant tout est mensonge.

Je vis avec une hantise lucide la conversion du présent en passé. Conversion ? Non, dégradation. Et cette dégradation, j'y songe et la sens à chaque moment.

13 juillet 1962

Nuit épouvantable. C'est après des nuits pareilles qu'on ressent le besoin de tout recommencer, de réapprendre la vie.

J'ai toujours jaloué la solitude de l'homme odieux.

14 juillet

Avant-guerre, à cette époque-ci de l'année, j'étais en vélo en Bretagne. Pluies à l'île de Bréhat, à la pointe du Raz, à Pont-Aven ! Et les aventures



dans les auberges avec des institutrices ! Je m'ennuyais alors au grand air, je m'ennuie maintenant entre quatre murs.

Roscanvel, Rostrenen, Locq Mariaquer (?), les grèves de Lilia, je ne connaîtrais pas le regret, que votre nom seul pourrait me révéler.

Nous ne récupérons des forces que par cette cure quotidienne d'inconscience qu'est le sommeil. L'état de veille implique fatigue et usure, même si nous ne bougeons pas, même si nous restons allongés. Par le sommeil nous réintégrons le courant anonyme de la vie, nous communions à un état de pré-individuation, nous sommes comme nous étions avant de nous isoler du cosmos en tant que *personnes* ; par le sommeil nous redevenons germe universel.

Tandis que par la conscience nous attentons à nos sources. Tant qu'elle nous tient et que nous y sommes attachés, il n'est pas de salut pour nous. Elle est le principe empoisonné de notre vie.

Depuis que j'ai perdu le goût de la déclamation ou de la diatribe, écrire est pour moi un supplice. Je ne suis pas fait pour des vérités *objectives*, sans compter que l'argumentation m'ennuie et me fatigue. Je n'aime pas démontrer, car je ne tiens à convaincre personne. *Autruï* est une réalité pour le dialecticien ou le philanthrope.

Je me trouve dans la quasi-impossibilité d'écrire à A. G. qui vient de faire paraître dans *Culture française* un intéressant article sur mon « œuvre ». À qui s'adressent ces éloges ? Je ne suis plus celui qui a écrit ces livres, je ne suis plus moi-même. Je lis ces considérations sur moi comme s'il s'agissait d'un étranger, avec détachement et un air de satisfaction impersonnel.

Après-midi de dimanche à Sibiu. J'allais me promener dans les rues de la ville basse, où il n'y avait que des boniches hongroises et des soldats. Je m'ennuyais à mourir, mais je croyais en moi. Le personnage falot que j'allais devenir, je n'en avais pas le pressentiment, mais je savais que, quoi qu'il advînt, sur mes années planerait l'Ange de la perplexité.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, je ne suis bien que dans la *rue*.

Je ne sais pas quand, à quel âge, quelque chose s'est brisé en moi qui déterminait le cours de mes pensées et le style d'une vie inaccomplie ; ce que je sais est que cette brisure dut avoir lieu assez tôt, au sortir de l'adolescence.

En dehors de mes années à Râsinari, j'ai vécu dans l'anxiété, dans la peur de... l'angoisse. Qui a, qui aura jamais une enfance comme la mienne, une enfance *couronnée* ?

Caroline von Günderode. Personne n'a pensé à elle autant que moi. Je me suis repu de son suicide.

Quand je doute de moi-même jusqu'au vertige ou à la nausée, je me rappelle que je suis tout de même quelqu'un qui a écrit tout un livre sur les Larmes.

Peut-être n'y a-t-il de vrai bonheur que dans le renoncement. N'avoir plus besoin de ce monde !

J'ai toujours vécu dans la *fin* de quelque chose, j'ai traîné partout avec l'idée de dénouement appliquée à n'importe quoi. Mais, à vrai dire, elle s'applique à tout et elle n'est nulle part hors de propos.

Plus je vieillissais, plus je me sens roumain. Les années me ramènent à mes origines et m'y replongent. Et ces ancêtres dont j'ai tant médité, que je les comprends maintenant, que je les « excuse » ! Et je pense à un Panaït Istrati qui, après avoir connu une gloire mondiale, est retourné mourir là-bas.

Ces anciens, ils avaient mieux que nous le sens des vicissitudes du sort, ils étaient incomparablement préparés aux solennités, à la pompe de la défaite.

« Tâchez de saisir votre conscience et sondez-la, vous verrez qu'elle est creuse, vous n'y trouverez que de l'avenir. » Cette phrase de Sartre (dans l'article sur Faulkner) aucun poète n'y souscrirait. D'ailleurs, si elle était vraie, elle rendrait l'existence même de la poésie inexplicable.

Quand je pense qu'il en est tant qui, pour parler de l'absurdité de tout, citent inmanquablement Macbeth, faute de pouvoir trouver en eux l'accent nécessaire.

Je ne m'intéresse pas à mes expériences, mais à mes réflexions sur elles.

« Je saurai m'enfermer sans le temps, sans l'espace,  
Avec la solitude bavarde du papier » (Maïakovski)

*Avec la solitude bavarde du papier.*

Oh, que ne puis-je en dire autant, moi aussi.

Pour moi, la solitude du papier est glacée, opaque, taciturne.

D'aussi loin qu'il me souvienne, ma grande maladie a toujours été une *excessive attention au temps*, objet de hantise et de torture pour moi. Je m'y suis toujours appesanti, mais cela augmente avec l'âge. J'y pense sans relâche, à propos de tout et de rien. Le temps me *tient*. Or, la vie n'est possible que par un escamotage continu de l'idée de temps, par une bienheureuse impossibilité de l'avoir présente à l'esprit. On vit par et dans ce qu'on fait, non par et dans le cadre de nos actes. Pour moi il n'y a pas d'événements, il n'y a que le passage, l'écoulement de la durée entre eux, et ce devenir *abstrait* qui constitue l'intervalle entre nos expériences. Et puis cette perception nette de la chute de chaque instant dans le passé ; je *vois* le passé se former, et s'épaissir par l'apport de chaque instant qui disparaît qui s'engouffre dans le révolu. Et j'ai maintenant le sens du révolu tout à fait récent, du passé qui vient de s'instaurer.

### 23 juillet

Hier, dans ce train de banlieue, une petite fille (quatre ans ?) lisait un conte illustré. Elle tombe sur le mot « passage », s'arrête et en demande la signification à sa mère. Celle-ci lui explique : « passage », c'est le train qui passe, c'est un homme qui passe dans la rue, c'est le vent qui passe. La petite fille, qui a l'air très intelligente, ne semble pas saisir. Elle trouve peut-être trop *concrets* les exemples que lui donne sa mère.

L'autre matin, je suis allé au marché (comme tous les jours). Après en avoir fait trois fois le tour, je l'ai quitté dans l'impossibilité de me décider

pour quoi que ce soit. Rien ne me tentait, rien ne me disait rien. Le *choix* en tout fut mon fléau ma vie durant.

24 juillet

Ce soleil, et dans la cheminée ce vent qui s'insinue dans mes nerfs.

Depuis que je suis un régime alimentaire assez strict, et que je mène une vie régulière, je ne fais plus rien de bien. Cinq ans de stérilité, cinq ans de *raison*. Mon esprit ne fonctionne qu'à la faveur du désordre et de quelque intoxication. Je paie cher l'abandon du café.

Je suis stupéfait de voir à quel point je me dépense et invente des prétextes pour ne pas penser, pour ne pas poursuivre une idée et l'approfondir. J'ai mis sans doute, instinctivement, au point une technique de la frivolité.

Tout le monde autour de moi *termine* quelque chose. Il n'y a que moi qui n'ai rien à annoncer. Cela me met dans une situation assez pénible, voire humiliante. Et cependant je méprise ceux qui réalisent (ou *se* réalisent), je n'ai rien à apprendre d'eux, car je sais que ma stérilité est due au fait que je suis allé plus loin qu'eux.

Je pense tout à coup à cet article que j'avais fait paraître vers 1937 dans *Vremea*<sup>2</sup> et où revenait comme un refrain : « Nimic n'a fost niciodată » (Rien n'a été jamais). Et je pense aussi à cet ami de Brasov, qui, l'ayant lu dans le train, m'a avoué qu'il avait voulu se jeter par la fenêtre.

17 août 1962

Je viens de passer trois semaines en Autriche, principalement dans le Burgenland, sur le Neusiedlersee, à *Rust*. J'y fus presque heureux. Faire du mouvement, marcher, – pour moi le bonheur consiste dans la fatigue physique, dans l'impossibilité de réfléchir, dans l'abolition de la conscience. Dès que je cesse de bouger, le cafard me reprend et tout redevient impossible.

J'aurais dû rester un « enfant de la nature ». Que je suis puni d'avoir trahi mon enfance !

La solitude est la seule chose que je prise, et pourtant quand je suis seul  
– *j'ai peur*.

Bien que né dans les Carpates, j'étouffe dans la montagne. Dans mon enfance, j'en comprenais le charme. Maintenant je ne suis plus sensible qu'à la poésie de la plaine.

Il n'est pas en mon pouvoir de *sauver* mon esprit. Dieu ! quelle dégringolade que la mienne !

C'est en Autriche que j'ai compris que j'étais un homme de l'Europe centrale. J'ai tous les stigmates d'un ancien sujet austro-hongrois. De là vient peut-être mon incapacité de me sentir at home en France.

Il vient un moment où il ne nous est plus possible de nous dérober aux conséquences de nos théories. Tout ce que nous avons avancé, soit par nécessité intérieure, soit par esprit de paradoxe, devient l'élément même de notre vie. Et c'est alors que nous regrettons les illusions que nous avons détruites et que nous voudrions rétablir. Mais il est trop tard.

Nous ne sentons vraiment que nous avons une « âme » que lorsque nous écoutons de la musique.

On ne s'ape pas impunément les fondements de sa propre vie. Tôt ou tard, la théorie se convertit en réalité. Rien ne porte tant que les attaques que nous dirigeons contre nous-mêmes.

« *Ca timpul drag surpat în vis<sup>10</sup>* » – ce vers de Ion Barbu est un des plus beaux que je connaisse. (*Oul dogmatic*)

Si je n'ai pas de goût pour le Mystère, en littérature ni en rien, c'est que pour moi tout est inexplicable, que dis-je ? je vis l'inexplicable.

Tout bien pesé, ma sensibilité s'apparente à celle des romantiques, je veux dire qu'étant incapable de croire en des valeurs absolues, je prends

mes humeurs pour des mondes, je les considère comme des substituts de la réalité dernière.

La joie n'a pas d'arguments ; la tristesse en possède d'innombrables. Et c'est ce qui la rend si terrible et nous empêche d'en guérir.

Désespoir surnaturel.

L'Autriche, qui n'est plus que l'ombre d'elle-même, je ne peux m'empêcher de penser à elle. D'ailleurs, je ne m'attache qu'aux pays régis secrètement par un principe de non-vie. Ce n'est pas un simple hasard que je sois né dans un Empire qui se savait condamné.

Qu'on le veuille ou non, la souffrance *est* ; sans quoi je souscrirais intégralement à la thèse de la vacuité universelle.

23 août

Mort de Rolland de Renéville. J'ai remarqué que la mort s'acharne sur ceux qui aiment la vie. Je le regrette, je vais surtout le regretter. On n'imagine pas quelqu'un de plus français, et cependant avec une dimension non française (obsession du « mystère », passion pour l'occultisme, etc.).

Ni mon intelligence, ni mes moyens d'expression ne sont à la hauteur de ma faculté de sentir, je veux dire de mes tortures.

Si nous avions pleine conscience de ce que nous avons souffert ! Si nous pouvions nous remémorer nos chagrins ! Personne n'y arrive, heureusement !

En dehors *d'Adolphe*, du *Temps retrouvé*, de Pascal et de Baudelaire, la littérature française me fait l'effet d'une suite *d'exercices*. Tous ces écrivains qui ne sont jamais *à même notre sang*, qui sont *parfaits* SANS PLUS.

Le gémissement du vent dans la cheminée m'évoque la promenade que je fis dans les *moors*, à Haworth, sur les traces d'Emily Brontë.

Et je pense aux *moors* de Cornouailles. Y a-t-il au monde désolation plus fascinante ?

Le vent, qui remplace si avantageusement la musique et la poésie, je m'étonne que dans les régions où il souffle on cherche un mode d'expression différent du sien.

La seule utilité des enterrements, c'est de nous permettre de nous réconcilier avec nos ennemis.

Ma tristesse – c'est un poids mort qui pèse sur mon esprit et en gêne l'essor. Dieu ! où n'irais-je pas sans elle ! Mais elle m'empêche de regarder vers l'avenir. Elle est vraiment « péché », parce qu'elle nous fixe à l'irrévocable, au passé, à tel ou tel événement qui immobilise le temps.

Il faut regarder vers l'avenir, même si l'avenir c'est la mort.

1<sup>er</sup> sept.

Hier et aujourd'hui, je me suis promené seul durant des heures à la campagne. Seule la marche me délivre de mes obsessions. Dès que je m'étends, et contemple le ciel, le sentiment de l'insignifiance générale m'anéantit.

Je n'ai rien à dire aux gens et ce qu'ils me disent ne m'intéresse pas. Avec cela, je suis indéniablement sociable, puisque je *m'anime* dès que je me trouve dans la compagnie d'un autre.

Seules les natures élégiaques sont susceptibles de remords. Encore faut-il ajouter qu'elles le cultivent, qu'elles s'y complaisent. Elles vivent dans l'enchantement du remords.

Il n'y a rien de plus stérile que de pleurer indéfiniment les disparus. Regardez le visage d'un mort : il ne fait plus partie de notre monde. C'est que justement il *regarde* ailleurs, il s'est détourné de nous.

Il y a une déformation morbide (et une pointe de lâcheté) dans l'impossibilité d'oublier. Les regrets interminables, comme le remords du reste, sont signes d'une vitalité tarie. Ils prouvent en tout cas que celui qui s'y adonne a renoncé à avoir ici-bas la moindre *mission*.

4 sept.

J'ai cherché aujourd'hui pendant des heures une définition de l'enfer, et n'en ai trouvé aucune qui soit satisfaisante. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas en l'occurrence de l'enfer chrétien, mais d'une expérience personnelle, d'où et le diable et Dieu étaient absents.

Malgré Pascal, il y a plus de sagesse dans le « divertissement » qu'on ne pense, à condition qu'il soit concerté, voulu. À y regarder bien, seuls me paraissent être dans le vrai les esprits frivoles par *préméditation*. Il existe dans la vie quelque chose *qui ne tient pas debout*, quelque chose de fragile et, ce qui est plus grave, de faux, qui échappe et à la religion et à la tragédie, coupables toutes les deux d'accorder trop d'importance à l'homme.

Je devais avoir environ seize ans, lorsque j'ai commencé à me méfier de la vie. Que j'aie pu arriver à la cinquantaine avec des dispositions si peu favorables à l'illusion, je ne cesse de m'en étonner.

Plus je lis – et je lis trop hélas ! – plus je trouve que « c'est pas ça », que le « vrai » échappe à tous ces livres que ma paresse dévore. Car le « vrai », il faut le trouver en soi-même, pas ailleurs. Mais en moi je ne rencontre que doute et réflexion sur ce doute.

Je n'aurai quelque estime pour moi-même que le jour où j'aurai surmonté définitivement mes accès de révolte.

J'ai plus de facilité à imaginer le malheur que d'autres n'en ont à faire des projets et à se délecter dans l'avenir]

Le malheur joue pour moi la fonction de l'illusion : j'y suis porté naturellement.

Je ne suis plus capable d'amitié, pour la raison que j'ai perdu tout « contact vital » avec les hommes. Bientôt je ne serai plus bon que pour la « conversation ». Et cependant il faudrait que je m'invente des liens si je veux sortir de ce simulacre d'existence à quoi je me vois réduit.

L'attachement aux êtres est la source de toutes nos souffrances ; mais il est si fortement ancré en nous que, s'il se relâche, toute l'économie de notre être s'en trouve déséquilibrée.



On ne peut sortir de là : pour faire quelque chose d'important, une œuvre en somme, il faut croire à sa mission ou s'en imposer une. Mais avoir cette croyance ou cette volonté, c'est *tout* avoir.

Devant la mort il n'y a que deux formules possibles : le nihilisme et le Vedânta. Je passe de l'une à l'autre sans pouvoir m'arrêter ou me fixer à aucune.

Que ce monde soit irréel, c'est vrai, et, de plus, c'est évident. Mais cette évidence n'est pas une réponse, elle n'aide pas à vivre.

... Depuis quand une vérité doit-elle aider à vivre ?

Dès qu'on approfondit une chose, on s'aperçoit qu'elle ne peut être d'aucun secours pour personne.

Tu n'es qu'un déserteur – tu as trahi ta propre cause, tu as faussé compagnie à toi-même.

Le bruit me rend fou, particulièrement celui de la radio qui me jette dans des convulsions d'épileptique. La civilisation, qu'on ne s'y trompe pas, c'est la production du bruit, l'organisation du vacarme. Qu'une vieille immonde ait la faculté de vous rendre la vie intolérable rien qu'en tournant un bouton, cela dépasse l'entendement. La technique confère à n'importe qui des pouvoirs de monstre.

Tout compte fait, la nature valait mieux. Et puisque l'homme n'est plus maître de ses créations et que son œuvre se révèle de plus en plus néfaste, vivement la guerre atomique !

Toutes les fois que je domine un accès de colère, j'en suis heureux, je triomphe littéralement, mais la colère étouffée se venge, et me travaille en secret.

Un éditeur américain, de passage à Paris, m'écrit pour me demander s'il peut passer me voir à mon « bureau ». Mon bureau ! C'est de quoi avoir la nausée pour l'éternité.

Mon désarroi me dépasse, il est plus grand que moi, et je n'arrive pas à le traduire, à le presser dans une formule. De plus en plus, je me sens le centre d'un drame qui s'élève au-dessus de l'accident d'un « cas ». Dans tout individu se forme et se détruit un monde. Il faudrait dire plutôt : *le monde*.

« Je ne comprends plus rien aux sentiments », disait une folle. Quelquefois, et même souvent, je suis comme elle.

« Quiconque ne pense pas comme moi est un radoteur », tel est le propos que chacun se tient à soi-même plus ou moins consciemment.

Tout attachement est en fin de compte source de douleur. Heureux, mille fois heureux sont ceux qui peuvent s'en passer. Le solitaire ne pleure personne ni personne ne le pleure. Qu'il s'émancipe des êtres, celui qui ne veut pas souffrir, celui qui a la terreur du chagrin.

Ces longs mois d'indigence et de stérilité, je veux espérer qu'ils porteront leurs « fruits ». Peut-être ne sommes-nous vraiment nous-mêmes que dans ces périodes d'attente indéfinie, de vide évident, peut-être n'accumulons-nous des réserves intérieures que pendant cette sécheresse apparente. Il faut l'espérer, il faut l'espérer. En tout cas dans l'absolu, les moments de ferveur et d'activité sont plus inféconds, plus dépourvus d'avenir que nos moments d'abattement ou d'abdication.

Que faites-vous ? – Je m'attends.

Tout n'est pas perdu, tant qu'on est mécontent de soi.

Ce qui me ferait le plus plaisir, c'est de voir le soleil exploser et s'émietter, disparaître à jamais. Aussi, avec quelle impatience et quel soulagement j'attends et je contemple les couchants !

Il est étrange qu'en vieillissant on ne renonce pas à envisager l'éventualité d'un autre univers. La résignation est le phénomène le plus rare chez l'homme, plus naturellement enclin à escompter le pire qu'à accepter le mal tel quel, le mal naturel et médiocre, le mal de toujours.

Plus je vais, plus je me trouve en tout point à l'opposé des idées de Nietzsche. J'aime de moins en moins les penseurs délirants. Je leur préfère les sages et les sceptiques, les « *non-inspirés* » par excellence, ceux qu'aucune douleur n'excite ni ne bouleverse. J'aime les penseurs qui évoquent des volcans refroidis.

Tout malheur, vu du dehors, paraît minime ou incompréhensible. C'est cette optique qu'il faut adopter si on veut supporter la vie.

Personne n'est plus habile que moi à multiplier les obstacles à l'acte même de travailler.

14 sept.

D'un coup, sensation d'être le Maître de l'univers ! et de posséder la clef de toutes les énigmes !

Comment, étant donné ma veulerie habituelle, mon regard acide sur le monde, la certitude de mon insignifiance, – comment éprouver vertige aussi tonique, et aussi peu mérité ?

28 sept.

Il vient un moment où nous ne pouvons plus éluder les conséquences de nos théories, où tout ce que nous avons pensé exige d'être vécu, où toutes nos idées comme toutes nos fantaisies se convertissent en expériences, – et c'est alors que le jeu finit et que commence l'épreuve.

Je ne suis heureux que dans le voisinage du degré zéro de lucidité.

Plus je me sens vidé intérieurement, plus me passionnent les questions de langage. L'écrivain indifférent à tout, incurieux et épuisé finit en grammairien. Dénouement insignifiant et honorable ; la médiocrité après l'excès et les cris.

J'ai beau me raisonner, je me laisse aller à l'idée de Destin. Je n'ai rien trouvé qui rende mieux compte de l'effarant gâchis sublunaire. Et cette idée, qui n'a aucun sens, en confère un à nos douleurs comme à toutes

sortes d'iniquités que nous subissons. Elle rend la mort même tolérable. À y bien réfléchir, il est plus commode et assurément plus profitable de croire au Destin que de croire en Dieu.

Au dire de Plutarque, on n'allait plus au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, à Delphes, que pour y poser des questions mesquines, domestiques (mariage, achats, etc.).

La destinée des oracles pourrait servir de modèle à l'étude de n'importe quelle institution qui commence à s'affirmer dans l'ordre spirituel. La fin en est inévitablement décevante. – Décadence des oracles – décadence de l'Église. Le parallélisme s'impose.

Une œuvre n'est vivante que dans la mesure où elle est une protestation. Mais ce qui fait sa vitalité fait par là même sa caducité. Car il arrive un moment où les raisons de la révolte qui la fit naître nous paraissent incompréhensibles ou futiles.

N'empêche que toute œuvre digne de ce nom a un caractère insurrectionnel.

Quelques jours en Bretagne, sur des plages où j'étais absolument seul. Ai fait le littoral du Croisic jusqu'à La Roche-Bernard, en remontant la Vilaine. Dans cette solitude parfaite, plus d'une fois je songeais à l'enchantement consécutif à une guerre atomique : enfin la terre sans hommes !

Le dégoût est un état actif et une preuve de vigueur. Ce n'est pas du dégoût que j'ai éprouvé tous ces mois, non, mais de l'insensibilité. Une sorte de somnolence morose, de refus presque irréfléchi Sait-on ce que cela veut dire que d'être fermé à tout ? C'était cela ma situation. Rien ne me touchait, rien ne m'irritait, rien ne me stimulait. La mort de l'âme ! À côté, le dégoût, c'est de l'effervescence et du dynamisme.

Je juge tout le monde et tout le monde me juge. Si je pouvais me voir avec les yeux des autres, je disparaîtrais sur le coup. Pour lucide qu'on soit, on ne l'est jamais au point de pouvoir se regarder *absolument* de l'extérieur. Je me connais comme il n'est pas permis de se connaître, mais je ne me connais pas comme les autres me connaissent : je n'arrive pas à être le

spectateur pur, désintéressé, et au fond indifférent, de moi-même, ni imaginer ma mort comme une affaire qui ne me concerne pas directement. Il faudrait apprendre à mourir *loin de soi*, et à considérer sa propre agonie en toute objectivité, comme s'il s'agissait d'un phénomène étranger, d'un accident survenu à autrui.

Je sais pourquoi, à l'âge où je suis parvenu, j'aime mieux lire des historiens que des philosophes : c'est que, si ennuyeux que soient les détails relatifs à un personnage ou à un événement, le dénouement de l'un ou l'autre intrigue nécessairement. Mais de dénouement, les idées n'en ont pas, hélas !

Rien de pire que de se sentir en verve, plein d'idées, de fantaisie et de feu, et d'avoir à passer la soirée avec des gens devant qui il faudra être nécessairement *éteint*. Mes humeurs sont toujours à côté : elles me jouent des tours ! Elles ne sont jamais sur commande.

L'ennui aux dîners est un argument contre la Providence.

Il vient un moment où, après avoir perdu les illusions sur les autres, on les perd sur soi-même.

R., mort, il n'y avait plus trace de raillerie sur sa physionomie. C'est qu'il aimait passionnément et presque sordidement la vie. Mais ceux qui y sont moins attachés, ils portent, morts, un sourire moqueur, le sourire de la délivrance et du triomphe. Ils ne vont pas au néant, ils l'ont quitté.

Par mes goûts et mes déficiences, je suis fait pour vivre dans un Empire qui craque. J'eusse aimé me prélasser dans la Vienne d'avant la guerre de 14.

« La mer est mon confesseur » – combien j'aime ce mot d'Élisabeth d'Autriche !

On n'imagine pas quelqu'un de plus bêtement « sentimental » que moi. Je traîne toutes les tares de l'Europe centrale – comme une douce malédiction, contre laquelle je ne veux ni ne peux lutter.

Je vis avec la certitude que tous les problèmes sont épuisés et qu'il est indécent, voire insensé d'en aborder un quel qu'il soit et si important qu'il puisse paraître. C'est comme si, sorti du domaine de l'intellect, je vivais dans un commerce direct avec les éléments et que j'en fusse un moi-même.

On a remarqué à juste titre qu'aux Indes un Schopenhauer ou un Rousseau n'auraient jamais été pris au sérieux, parce qu'ils vécurent en désaccord avec les doctrines qu'ils professaient ; pour nous, c'est là précisément la raison de l'intérêt que nous leur portons. Le succès de Nietzsche est dû en grande partie au fait qu'il a défendu des théories auxquelles dans sa vie il ne se conforma jamais. Nous aimons qu'un malade, un faible, un familier des pensions pour vieilles filles ait été l'apologiste de la force, de l'égoïsme, du héros dépourvu de scrupules. Eût-il incarné le type qu'il exalta dans ses écrits, depuis longtemps il eût cessé de nous intriguer.

Nous n'aimons au fond que les penseurs qui n'ont pas trouvé une solution à leurs problèmes ni à leurs maux, et qui, pour n'avoir pu se mettre en règle ni avec les autres ni avec eux-mêmes, trichent autant par caprice que par fatalité. Un rien de feinte dans le tragique, un soupçon d'insincérité jusque dans l'incurable, telle m'apparaît la marque distinctive du moderne.

Il n'y a pas de problème isolé ; quel que soit celui que nous abordons, il pose implicitement tous les autres. Ainsi, chaque problème, si infime soit-il en apparence, est infini en réalité. Rien ne borne l'esprit dans son expansion, si ce n'est les limites que nous lui imposons arbitrairement.

N'importe quel problème devient inextricable dès qu'on l'approfondit.

Feuilleté une revue de jeunes. Il n'y est question que de littérature ; rien qui surgisse d'une expérience directe, d'une chose vue, ou d'un drame personnel. Tout tourne autour de certains auteurs, toujours les mêmes : Blanchot, Bataille, balbutieurs de choses « profondes », esprits confus et verbeux, sans éclat ni ironie.

C. me dit que je lui évoque par mes façons et mes rages impuissantes, le mot de Lear : « Je vais faire quelque chose de terrible, mais je ne sais pas

quoi. »

La Fin du Monde – quel soulagement d’y songer ! Cependant on ne peut parler honnêtement que de la Fin de l’Homme, laquelle est prévisible et même certaine, alors que l’autre apparaît comme à peine concevable. On ne voit pas en effet quel sens il pourrait y avoir de parler de la fin de la matière ; car une fin si lointaine ne concerne personne. Restons-en dans les parages de l’homme, où le désastre fait partie du paysage, et du programme.

6 oct. 1962

Un ciel bleu, dont la ville n’est pas digne. Procession immonde de voitures le long du boulevard Saint-Germain. La foule non moins immonde. Au milieu de ce spectacle, les feuilles qui tombaient des arbres apportaient une note de poésie imméritée, inactuelle, bouleversante. Pas plus que du ciel, la ville n’était digne de l’automne.

En politique et en tout, rien n’est plus abject que d’attaquer un solitaire.

7 oct.

Dimanche à la campagne. S’allonger et humer la terre. On ne peut se reposer que sur elle. Nos fatigues l’appellent. Et pendant que je la sentais si près de moi, je pensais qu’il n’était pas si horrible de s’y dissoudre. Vraiment nos fatigues l’appellent et la réhabilitent.

Ma peur héritée devant la vie, un cadeau de famille. J’essaie en vain de me débarrasser de mes ancêtres ; et j’ai beau les écarter et refouler, ils reviennent à la charge. Plus je vais, plus je constate qu’ils ont sur moi l’avantage et que ma lutte contre eux devient désespérée. Je retombe dans mes origines, en attendant de m’y abîmer.

Je lis dans les *Tagebücher 1914-1916* de Wittgenstein : « Die Furcht vor dem Tode ist das beste Zeichen eines falschen, d. h. schlechten Lebens<sup>11</sup>. »

C’est là une vérité que j’ai découverte depuis longtemps (en pensant à moi malheureusement).

Cet après-midi, dans un bureau, sur un espace relativement exigü, j'ai compté dix-huit employés. Les femmes – fripées, horribles. Mais la jeune fille qui m'a donné les renseignements voulus avait tout à fait l'air d'une fille de ferme, laide et saine. Que cherchait-elle dans cet enfer, quel démon l'a poussée à quitter la campagne ? Je préférerais mille fois l'odeur de la bouse aux émanations délétères de cette officine. Il n'y a rien à faire : *l'homme sent mauvais*. Quand on a l'odorat maladivement aigu, on doit éviter toute présence humaine.

Seules réussissent les philosophies et les religions qui flattent l'homme. Ce n'est pas à cause du péché originel ni de l'enfer que le christianisme a dominé pendant des siècles, mais parce que le fils de Dieu a daigné s'incarner. Par là un statut démesuré fut accordé à l'homme, statut que lui reconnaissent les visions du « progrès », quelles qu'elles soient. L'homme a un *besoin absolu de se placer au centre de tout* ; s'il avait la perception exacte de son insignifiance, du caractère accidentel de son apparition, il perdrait une partie de son « allant » ; peut-être même, ce qui serait vraiment inespéré, déposerait-il les armes.

Avec une vision des choses comme la mienne, il est douteux qu'un autre eût pu réussir à traverser tant d'années. Aussi bien, et si étrange que cela paraisse, y a-t-il des jours où je me fais l'effet d'un héros.

Ceux-là seuls qui ne parlent que d'eux-mêmes, de leurs expériences et de leurs épreuves, risquent de tomber sur quelque vérité et de faire des découvertes significatives. Ils travaillent sur ce qu'ils connaissent ; ils apportent donc nécessairement quelque chose aux autres. Ce n'est pas le philosophe, c'est le poète qui atteint à l'universalité.

Tel philosophe qui croit avoir élaboré un système ne fait au fond qu'appliquer le même schéma à tout, au mépris de l'évidence, de la diversité et du bon sens. Le tort des philosophes en général est d'être trop *prévisibles*. Du moins sait-on avec eux à quoi s'en tenir.

Ce que je ne retrouverai jamais, c'est ma capacité de m'emballer qui faisait le charme et le tourment de ma jeunesse. Où êtes-vous, années fanatiques ?



Réentendu le motet de Bach « *Jesu, meine Freude* ». Après cela, tout ce qui n'est pas *piété* paraît inutile et vulgaire.

*Lulu*, d'Alban Berg, demeure pour moi la découverte musicale la plus importante que j'aie faite ces dernières années.

J'ai de plus en plus horreur de toute forme d'épanchement lyrique. Mais, sans lyrisme, j'ai une énorme difficulté à écrire ; lui disparu, je retrouve mon entière lucidité, j'entends la conscience de mes impossibilités.

La nuit dernière, il était 3 heures du matin, j'étais encore éveillé impossible de dormir. J'ouvre le premier livre sur lequel je tombe : une anthologie des moralistes. Je lis quelques pages de La Bruyère — que je trouve remarquables et même profondes. Un auteur qui *résiste* à cette heure nocturne, on peut être sûr qu'il est de tout premier ordre. Il est moins amer, ou plutôt moins systématique dans son amertume que La Rochefoucauld. Qu'on imagine un intermédiaire entre celui-ci et Pascal.

Pascal est le seul moraliste *angoissé* ; les autres ne sont qu'amers. La supériorité qu'il a sur eux tient essentiellement à son déséquilibre, à sa mauvaise santé.

Par peur d'être quelconque, j'ai fini par n'être rien.

Le sceptique en moi refoule de plus en plus le mystique (si tant est que je puisse employer ce mot quand il s'agit de moi). Mes doutes sont des réalités, alors que, en fait de prière, je suis moins qu'un velléitaire. Je suis sceptique par physiologie, par hérédité, par habitude et inclination, et par goût philosophique aussi ; tout le reste, l'absolu et ce qui s'y relie, je n'y accède que par certaines failles de ma nature, ou par des éclipses soudaines de ma clairvoyance desséchante.

On connaît le mot de Pascal, en réponse à sa sœur, qui lui reprochait de ne pas se faire soigner : « C'est que vous ne connaissez pas les inconvénients de la santé et les avantages de la maladie. » C'est dans un livre de Chestov que je suis tombé pour la première fois sur ce mot qui fit

sur moi une impression extraordinaire. Je me rappelle que j'ai failli pousser un cri. J'avais dix-sept ans, c'était à la bibliothèque de la « Fundafia Carol », à Bucarest.

11 oct.

Messe pour Renéville à Saint-Sulpice. Au-dessus de l'autel on voit dans la chapelle du fond, Marie, s'élevant avec son enfant sur le globe terrestre. L'image est indiciblement laide ; d'autant plus révèle-t-elle le côté conquérant du christianisme. C'est une religion à jamais marquée par ses origines extérieures, je veux dire la Rome impériale. Une secte juive qui a conquis un empire, le plus grand qui fut jamais et qui en a hérité les qualités et les tares.

Je lis de moins en moins l'anglais et l'allemand ; ce sont des langues qui mettent trop de flou dans mon esprit – qui n'en a vraiment pas besoin.

Et puis j'ai plus que l'impression, la certitude, qu'on ne *peut formuler* qu'en français, et qu'en tout autre langue on se laisse aller au charme et à la débauche de l'approximation.

Le français est la langue non géniale par excellence.

Tout système se construit aux dépens d'un autre, en un certain sens de tous les autres. Il est incroyable à quel point l'agressivité fait partie de la nature intime d'un philosophe. Bergson lui-même a avoué que toute son œuvre est une œuvre de protestation. On pense toujours contre quelqu'un ou quelque chose. Toute l'astuce est de dissimuler cette attaque et de lui prêter un déguisement impersonnel. Les penseurs *objectifs* sont plus malins que les autres.

Chaque fois que je vois un Allemand et discute avec lui, je me dis que ce peuple ne méritait pas de dominer le monde. La naïveté est une belle qualité, mais elle n'est pas requise pour l'instauration d'un empire universel. Les Allemands manquent complètement de finesse psychologique. Et quand ils sont cyniques, ils le sont grossièrement. À côté d'eux, les Anglais et les Russes, les uns représentant le passé, les autres l'avenir – combien ils sont plus fins !

Dans le monde de l'esprit, tout ce dont on parle relève de la fausse valeur. « Tu passeras à côté de l'essentiel ! » – telle est la malédiction qui pèse sur les écrivains ou le philosophe qui a un public.

Ce qui est terrible dans le scepticisme, c'est qu'il doit être dépassé. Même celui qui n'y tient pas s'y évertue pourtant à son insu. Une force secrète l'y pousse.

Cependant on revient toujours à ses premiers doutes.

La fidélité est louable, mais elle a du mauvais, elle nous encrasse. Cette envie de réviser toutes nos amitiés et toutes nos admirations, de changer d'idoles, d'aller prier *ailleurs*, c'est elle qui prouve que nous avons encore des ressources, des illusions en réserve.

L'impossibilité de faire quoi que ce soit, pourquoi ne pas s'en servir comme d'une voie vers la sainteté ?

C'est de la ruine de toute vocation ici-bas que naît la passion de l'absolu. Détruisons nos capacités selon le monde, si nous voulons triompher du monde.

Écrire une lettre de condoléances est une chose impossible ; même si on est sincère. C'est le genre le plus faux et il est curieux qu'il ne soit pas supprimé par un accord unanime.

Ce matin, au cimetière, incinération de Sylvia Beach. Pendant une heure, du Bach. L'orgue donne à la mort un statut que celle-ci ne possède pas naturellement. Cette misérable chute dans l'inorganique qui a quelque chose d'affreux et de déshonorant, l'orgue la transfigure ou nous la cache ; de toute façon, il nous élève au-dessus de l'évidence de notre destruction. Il nous empêche de la regarder en face ; il l'escamote. Il nous place trop haut, il ne nous permet pas d'être de plain-pied avec la mort.

Ce n'est pas le diable, c'est la mort qui rôde autour de nous. Mais la grande habileté du christianisme est d'avoir réussi à nous faire croire le contraire. C'est que le diable invite à la lutte, car c'est le grand lutteur, alors que la mort en détourne.

Quand il m'arrive de travailler pendant des heures et d'être pris par ce que je fais, je ne pense pas du tout à la « vie », ni au « sens » de quoi que ce soit.

Réflexion et entreprise s'excluent. L'abstention est la condition de la conscience.

Je ne sais vraiment pas pourquoi je me déssole chaque fois que je me découvre impropre à tout.

Quelqu'un a dit très bien qu'il ne fallait pas se priver du « *plaisir* de la piété ».

« The Garden of Love » de Blake – c'est un des poèmes qui auront compté dans ma vie.

La lecture est une activité néfaste et stérilisante. Il vaut mieux pour le progrès, pour l'entretien de l'esprit, gribouiller et divaguer, avancer des insanités de son propre cru, que de vivre en parasite sur la pensée d'autrui. Et c'est bien ce que dit, sur un plan plus général, la *Bhagavad-Gitâ*, lorsqu'elle soutient qu'il vaut mieux périr dans sa propre voie (ou loi ?) que de se sauver par celle d'un autre.

Le rêve, en abolissant le temps, abolit la mort. Les défunts viennent nous parler. Cette nuit j'ai revu mon père. Il était tel que je l'ai toujours connu. Nous nous sommes embrassés à la roumaine, mais avec la froideur que je lui ai toujours connue. C'est par ce baiser glacial, pudique, que j'ai su que c'était en effet *lui*.

Il n'y a de résurrection qu'en *rêve*. De quoi désespérer tous les croyants.

Il est dit dans le *Zohar*. « Dès que l'homme a paru aussitôt les fleurs ont paru. »

Mais c'est le contraire qui est vrai. Tout homme qui naît, c'est la mort d'une fleur.

Un des rares avantages que j'ai eus, ce fut d'avoir compris, à vingt ans, que la philosophie n'avait réponse à rien, et que même ses interrogations étaient inessentiellles.

Il est étrange que ceux qui ne me connaissent pas me refusent toute « sincérité », alors qu'elle est la première qualité que je me reconnaisse...

Vivre, c'est pouvoir s'indigner. Le sage est un homme qui ne s'indigne plus. C'est pourquoi il n'est pas au-dessus mais *à côté* de la vie.

Mes maux me servent d'excuse : ils me dispensent de me réaliser, ils me couvrent à mes propres yeux, ils justifient mon inefficacité.

Nous sont insupportables tous ceux qui ont les mêmes défauts que nous (plus encore ceux qui ont des défauts voisins). Le mépris des Français pour les Italiens, ou leur incuriosité des choses espagnoles (en littérature, s'entend).

Tous ces peuples dits latins sont des peuples de cabotins.

Il ne faudrait jamais répondre aux lettres d'inconnus. Quand j'en recevais, c'était, je le comprends maintenant, parce qu'on parlait de moi dans la « presse ». Depuis que je ne publie plus et depuis une certaine « conspiration du silence » (!), plus personne ne s'avise de mon existence. Ce dont je me félicite. Mais quelle leçon ! Et dire que j'ai cru, comme tout un chacun, aux « admirateurs » !

J'essaie, depuis quelques jours, de voir ce que l'idée du surhomme veut bien vouloir dire. Eh bien, plus je m'efforce d'en préciser le sens, plus je trouve qu'elle n'en possède aucun. C'est une idée plus puérile que délirante. Ou plutôt une grande idée pour adolescents ou pour la populace. Il y a tout un côté pénible chez Nietzsche, qui tient en grande partie à son excès de génie et à son manque de maturité, au fait qu'il n'a pas eu le temps de vieillir, je veux dire de connaître le désabusement, le dégoût *serein*.

Depuis que j'ai cessé d'écrire, je trouve que tout ce que font les autres manque de réalité. Je le pensais avant aussi, mais sans la certitude de maintenant. La stérilité rend lucide et impitoyable. Et froid. Il n'y a de la chaleur que dans l'illusion, dans la faculté de se tromper sur autrui et sur soi.

Après la cinquantaine, le temps a l'air de vouloir faire le mouvement inverse, de reculer vers ses origines, de dérouler à rebours ses instants, comme s'il avait la frousse d'avancer et qu'il eût donné le meilleur de soi. À quoi bon en effet s'emploierait-il désormais à faire du remplissage ?

Entre Enghien et Paris, et puis entre la gare du Nord et l'Odéon — une incroyable multitude tassée dans le train et le métro. Beaucoup de filles. D'où sont-elles sorties ? Pourquoi les avoir mises au monde ? Toute cette chair *sans nécessité*, tout cet étalage de néant humain me remplit de dégoût. La multiplication effarante de l'homme me semble l'indice le plus précis qu'il est menacé, qu'il approche d'un tournant fatal.

Dans la salle de repos de l'établissement thermal d'Enghien, quatre ou cinq personnes seulement. Que j'aime la fin de saison *en tout* !

Avant la bataille de Salamine :

« Sa [celle de Thémistode] conduite envers l'interprète des ambassadeurs que le roi [Xerxès] avait envoyés pour demander aux Athéniens la terre et l'eau lui fit honneur auprès des Grecs. Il proposa de l'arrêter, et le fit condamner à mort, par un décret du peuple, pour avoir osé employer la langue grecque à exprimer les ordres d'un barbare. » (Plutarque, *Thémistocle*)

Je suis frappé de voir à quel point sainte Thérèse insiste, particulièrement dans ses *Fondations*, sur l'importance de l'obéissance, qu'elle met au-dessus de tout. La raison en est qu'il s'agit là d'une vertu à laquelle l'âme espagnole n'incline pas naturellement. On sent d'ailleurs que la sainte a dû déployer pas mal d'efforts pour apprendre à obéir, et qu'elle avait toutes les qualités requises pour faire carrière dans l'insoumission et l'hérésie.

Je ne connais personne autour de moi qui ait lu Plutarque. Et moi-même, j'y reviens après quinze ans, — alors que, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup>, on l'avait comme livre de chevet.

On devrait me donner *l'ordre* de travailler, d'écrire, et même de vivre.

Les hommes politiques de l'Antiquité s'entouraient volontiers de philosophes ; ceux d'aujourd'hui préfèrent le commerce des journalistes.

## 22 octobre

Cet après-midi, promenade par un temps radieux, au Luxembourg. D'un coup, une de ces crises de fureur sans motif dont j'ai le secret. J'aurais sur l'heure déclaré la guerre à l'univers et foudroyé les nations.

Ces explosions, ou plutôt ces humeurs explosives sont stimulantes sur le coup, mais épuisantes par la suite. Elles ne sont pas issues de quelque vigueur réelle, mais d'une fausse vitalité. Il ne faut pas confondre énergie et fièvre.

Dans les *Fondations* de sainte Thérèse, il y a tout un chapitre sur la mélancolie. Si la sainte s'y arrête si longtemps, c'est, dit-elle, parce que, alors que des autres maladies on guérit ou on meurt, de celle-ci il est impossible de guérir. La médecine n'y peut donc rien, et les supérieures d'un couvent, quand elles ont des malades de ce genre, n'ont qu'un moyen pour les dominer : c'est leur faire peur et leur inspirer la crainte de l'autorité. En somme, un mal qui ne recule un peu que devant le prestige.

L'enthousiasme pour la technique n'est plus possible aujourd'hui. Celui qui y cède est un naïf ou un fou.

Chaque jour qui passe ajoute aux dangers que court l'humanité. Elle paiera cher le « progrès » qu'elle ne cesse de faire. Les moyens de préserver la vie sont dérisoires auprès de ceux qui sont susceptibles de la détruire ; et, quoi que l'homme entreprenne, il ne pourra jamais avoir raison de cette disproportion. Ce qui met des mois ou des années à pousser, on l'anéantit en un instant. Ce qui rend la destruction en général si immorale, c'est sa *facilité*. En dehors du suicide, toute destruction est aisée. Voilà des pensées édifiantes...

Toute activité *consciente* gêne la vie. Spontanéité et lucidité sont incompatibles.

Tout acte essentiellement vital, dès que l'attention s'y applique, s'accomplit avec peine et laisse après soi une sensation d'insatisfaction.

L'esprit joue par rapport aux phénomènes de la vie le rôle d'un trouble-fête.

L'état d'inconscience est l'état naturel de la vie, c'est en lui qu'elle est chez elle, qu'elle prospère et qu'elle connaît le sommeil bienfaisant de la croissance. Dès qu'elle se réveille, dès qu'elle veille surtout, elle devient haletante et oppressée, et commence à s'étioler.

Quand on veut prendre une décision, la chose la plus dangereuse est de consulter quelqu'un d'autre. En dehors de deux ou trois personnes, il n'y a aucun être au monde qui veuille notre bien.

Les sentiments entre amis sont nécessairement faux. Comment s'attacher sans arrière-pensée à quelqu'un qu'on connaît trop bien ?

On dirait que la matière, jalouse de la vie, s'emploie à l'épier pour trouver ses points faibles et l'attaquer au moment où celle-ci s'y attend le moins. C'est que la vie n'est vie que par une infidélité à la matière.

Les éléments dégoûtés de leurs combinaisons toujours les mêmes, sans variation ni surprise, on les imagine très bien voulant rompre le ressassement d'un thème éculé. La vie n'est qu'une *digression* de la matière.

Quand je pense que dans ma jeunesse l'anarchiste m'apparaissait comme le type d'humanité le plus accompli ! Est-ce un progrès, est-ce une déchéance que d'en être arrivé à une résignation qui me fait regarder tout acte de révolte comme un signe d'infantilisme ?

Et cependant, si je ne me révolte plus, je continue à m'indigner (ce qui peut-être revient au même). C'est que *vie* et *indignation* sont des termes presque équivalents. Rien de ce qui est vivant n'est *neutre*. La neutralité est un triomphe *sur* la vie, non de la vie.

Je n'apprécie que ceux qui peuvent souffrir *dans l'abstrait*, et qui ne font pas de différence entre souffrance et *idée* de souffrance.

Si le monde disparaissait, il n'y aurait aucune importance. L'important est qu'il ait été et qu'il soit encore, ne fût-ce que pour une seconde.

Chaque fois que le futur me semble concevable et admissible, j'ai l'impression d'avoir obtenu une victoire sur mes humeurs et mes idées.



Mieux : d'avoir été visité par la Grâce.

26 oct. 1962

Après des mois de beau temps, voici enfin le ciel couvert. Je respire. Les nuages me sont aussi nécessaires qu'à d'autres, l'azur.

Le système des trois adjectifs chez Proust, qui ont l'air de s'annuler et qui se complètent en réalité. Un exemple entre cent, entre mille. L'ironie de M. Charlus est caractérisée : « amère, dogmatique et exaspérée ».

Chaque fois que je reviens à Proust, au début je suis irrité, je trouve qu'il date et n'ai qu'une envie : jeter le livre. Mais au bout d'un certain nombre de pages (et en sautant certaines scènes), le charme joue de nouveau, ne fut-ce qu'à cause de telle ou telle trouvaille verbale, ou de telle ou telle notation psychologique. (Proust est tout à fait dans la ligne des moralistes français. Il fourmille d'aphorismes : on en trouve à chaque page, à chaque phrase même ; mais ce sont des maximes emportées dans un tourbillon. Pour que le lecteur les y découvre, il faut qu'il s'arrête et qu'il ne se laisse pas trop emporter par la phrase.)

La pensée brisée, fragmentaire a tout le décousu de la vie ; alors que l'autre, la cohérente, ne respecte que ses propres lois et ne condescendrait jamais à refléter la vie, encore moins à pactiser avec elle.

J'appelle « naïf » celui qui ne se rend pas compte de son insignifiance et qui, par conséquent, se réjouit d'une louange. On voit que la définition englobe la quasi-totalité des hommes.

C'est un supplice pour moi que d'aller dans le monde. Rencontrer ses propres faiblesses chez autrui, retrouver partout les traces du péché originel, se voir multiplié, lire ses défauts dans le regard du premier venu.

Mon malheur a été d'avoir appris assez tôt à me méfier. Et serais-je croyant, que dans mon élan vers Dieu il y aurait des restrictions et un rien d'insincérité.

Il est humainement impossible de pardonner un propos blessant ; on peut l'oublier – involontairement, bien entendu. C'est ce qui arrive le plus souvent. C'est l'instinct de conservation qui est à l'origine des défaillances de la mémoire.

Nous sommes tous dans des entraves ; le saint lui-même est enchaîné – à l'éternité.

Voilà des années que je ne cesse de déchanter sur Valéry. Quand je pense à l'influence qu'il eut sur moi (sensible dans le *Précis de décomposition*). Son style que j'aimais, il m'irrite maintenant. Ensuite il veut paraître toujours intelligent. L'élégance nuit à la pensée. Et il est trop élégant.

Sur Valéry encore. L'attention aux mots est néfaste. Mais il n'y a pas seulement cela. Pour qu'une pensée dure et nous empoigne, il faut qu'elle ait quelque chose de nécessaire et de pathétique (ce pathétique demeurant assez secret). Mais Valéry fut un homme qui a joué à l'intelligence, qui a abusé de l'idée qu'il se faisait de son intelligence. Son nihilisme m'avait captivé. Il faut un soupçon de tragique – quand on ne croit à rien. Sans quoi on tombe dans l'exercice. Ce fut le cas de Valéry.

Tout homme efficace crée sa propre légende – à laquelle il finit par croire, à laquelle il *doit* croire, sous peine de tout lâcher et de sombrer dans l'inutilité.

Tel et tel – pourquoi les désigner ? – qui multiplient leurs livres pour dire indéfiniment la même chose.

À partir d'un certain âge, un écrivain devrait changer de genre — ou cesser d'écrire ou tout au moins de publier.

*Se répéter* est un péché contre l'esprit. Que j'aime les écrivains qui n'ont presque rien écrit !

La confession la plus vraie est celle que nous faisons indirectement, en parlant des autres.

Dans un des livres les mieux traduits que je connaisse, je pense aux *Variétés de l'expérience religieuse* de James, je n'ai trouvé qu'une seule chose douteuse : « les abîmes du scepticisme »... Il fallait dire du *doute*, car scepticisme en français comporte une nuance de dilettantisme et de légèreté qui exclut toute association avec « abîme ».

Il faut qu'un livre ait du poids et se présente comme une fatalité, qu'il nous donne, en le lisant, l'impression qu'il n'aurait pas pu ne pas être écrit. Enfin, qu'il sorte par un arrêt de la Providence.

Le génie français, c'est le génie de la formule. C'est un peuple qui aime les définitions, c'est-à-dire ce qui a le moins de rapport avec les choses.

Dès qu'on tombe dans une certitude, on ne *cherche* plus ; on cesse de se méfier de soi, et par là même des choses. La confiance en soi est source d'action et d'erreur.

Le style parlé est le seul supportable. Il n'y a rien de tel que le ton direct.

Nous n'adoptons pas une croyance parce qu'elle est vraie (elles le sont toutes), mais parce que nous en avons besoin et parce qu'une force obscure nous y pousse.

Que cette force nous fasse défaut – le scepticisme est là.

Le scepticisme radical, « douloureux », si on veut, n'est guère concevable sans un reflux de la vitalité qui est responsable de nos doutes.

Ou encore : point de scepticisme sans une vitalité refluyente.

Je fredonne à longueur de journée des lambeaux du *Requiem* de Mozart. N'ai-je pas cherché à Vienne, et en tout premier lieu, la maison où il l'a composé ? Elle fut démolie hélas ! il y a plus d'un siècle.

« La mort est trop certaine, oublions-la. » (Balzac)

Je lis dans une étude psychiatrique le cas d'une religieuse qui, avec une pointe trempée dans son sang, écrit sur une feuille de papier : « ô Satan, mon Maître, je me donne à toi pour toujours ! »

Pour chasser le démon, il faut faire brûler du sucre au pied du lit.  
Pratique populaire en France.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai haï tous mes *voisins*. Sentir quelqu'un vivre à côté, derrière le mur, entendre le bruit qu'il fait, percevoir sa présence, imaginer sa respiration, – tout cela m'a toujours rendu fou. Le prochain, dans le sens physique du mot, non, je ne l'ai jamais aimé : et d'ailleurs, on ne peut pas l'aimer. Il est essentiellement haïssable – pour tout le monde. Et si on ne peut aimer le prochain *qu'on connaît*, à quoi rime d'aimer celui qu'on ignore, et dont on se fait une image dans l'abstrait ? En résumé, on peut avoir pour les hommes de la pitié, mais de l'amour...

Rien de véritablement profond ne peut sortir de la révolte.

Se renouveler, c'est changer d'opinion, c'est se renier.

Fort heureusement, il y a dans tout reniement un plaisir secret, équivoque au possible, dont il serait absurde de se priver.

Essayé de relire *Faust*, après plus de trente années. C'est toujours la même impossibilité : je n'entre pas dans le monde de Goethe. Je n'aime que les écrivains malades, atteints d'une façon ou d'une autre. Goethe demeure pour moi froid et compassé, quelqu'un à qui on ne pense pas à faire appel dans un moment de détresse. Ce n'est pas de lui, c'est d'un Kleist que nous nous sentons plus près. Une vie sans échecs majeurs, mystérieux ou suspects ne nous séduit guère.

Un livre n'est un événement que pour l'auteur. Je m'étonne toujours de voir un écrivain qui en a déjà fait paraître pas mal ressentir des émotions de débutant.

Un *auteur* est un homme qui n'a rien compris.

Depuis quelques jours, je lis les nouvelles de Kleist. Elles sont belles ; mais c'est son suicide qui leur prête une dimension qu'elles n'auraient pas eue autrement. Car il est impossible de lire une ligne de Kleist sans penser qu'il s'est tué. Son *Freitod* fait corps avec sa vie, comme s'il s'était suicidé depuis toujours.

Ces accès de colère, de folie ! Je fais des discours qui m'épuisent adressés à des ennemis réels ou imaginaires, disons réels, à propos d'incidents imaginaires.

Chaque fois que j'ai parlé de mes troubles de tout ordre à quelqu'un plus ou moins versé dans la psychanalyse, l'explication qu'il en a donnée m'a toujours semblé insuffisante, voire nulle. Elle ne « collait » pas, tout simplement. D'ailleurs je ne crois qu'aux explications biologiques ou alors théologiques des phénomènes psychiques. La biochimie d'un côté – Dieu et le Diable de l'autre.

Je me suis replongé dans les sceptiques grecs – avec volupté, je dois ajouter. J'aime ces jongleurs dont le jeu aboutit au néant, ces bavards qui arrivent aux mêmes conclusions qu'un Bouddha. Je crois l'avoir déjà dit : ces Grecs étaient des avocats *profonds*.

Je n'ai jamais voulu une chose, sans vouloir en même temps ou immédiatement après le contraire.

Dans les pays latins où la parole ne coûte rien, le laconisme est tenu pour de la bêtise.

Toute certitude qui se retire de notre conscience la soulage au début, puis l'alourdit d'une nouvelle interrogation.

Écrire, ce n'est pas penser, c'est une grimace ou, au mieux, une imitation de la pensée.

Il est incroyable à quel point je me suis détaché de Rilke ! Il y a chez lui un abus du *ton* poétique qui est proprement intolérable. Je ne comprends pas mon ancien emballement pour lui. J'ai changé sans doute avec l'époque. Qu'il y ait de la mièvrerie chez Rilke (certains sonnets et les élégies exceptés), je suis navré de le dire. Ce qui en lui semblait représenter la poésie même, voilà que tout cela sonne creux. Encore un adieu.

11 nov. 1962

Ce n'est pas par le raisonnement qu'on sort du scepticisme, c'est par un acte de volonté, j'entends par une décision *instinctive*.

(C'est une certitude pour moi que je ne sortirai jamais du doute, quelle que soit mon « évolution ». Car c'est physiologiquement que j'ai attrapé un *pli* sceptique.)

La seule chose que je me flatte d'avoir comprise très tôt, avant ma vingtième année, c'est qu'il ne fallait pas engendrer. Mon horreur du mariage, de la famille, et de toutes les conventions sociales, vient de là. C'est un crime que de transmettre ses propres tares à une progéniture, et l'obliger ainsi de passer par les mêmes épreuves que vous, par un calvaire peut-être pire que le vôtre. Donner vie à quelqu'un qui hériterait de mes malheurs et de mes maux, je n'ai jamais pu y consentir. Les parents sont tous des irresponsables ou des assassins. Les brutes seules devraient s'employer à enfanter. La pitié empêche qu'on soit « géniteur ». Le mot le plus atroce que je connaisse.

« Impitoyable par vanité » – ce mot de Custine sur le Français est d'une indéniable justesse. Il sert en tout cas à expliquer la Grande Révolution et les petites non moins.

13 nov. 1962

La nuit dernière, je me suis définitivement réveillé après deux heures de sommeil. Rarement j'ai connu une telle intensité dans la prise de conscience de la conscience (!), je veux dire dans le fait d'avoir conscience qu'on est conscient.

L'écharde dans la chair, non, le *poignard* dans la chair – telle m'apparaît la conscience.

Lu hier *Heinrich von Kleists Lebenspuren* – un livre qui contient tous les documents qu'on possède sur sa vie, sur sa vie constamment *transfigurée* par l'échec.

La dispersion – le vice majeur de mon esprit. Je suis un obsédé qui ne peut pas se concentrer. Un peu de méthode, mon Dieu ! Je l'attends cette méthode, comme d'autres attendent la grâce.

*L'autre* n'est qu'un aliment de mon anxiété. Je suis sociable – contre moi-même, par autopunition.

Ce n'est vraiment pas la peine d'écrire des Confessions si elles ne s'adressent à Dieu. Pour avoir compris cela, saint Augustin mérite d'être relu souvent, si irritant qu'il soit par ailleurs. (Je lui trouve une faconde qui n'est pas sans rappeler celle de Cicéron.)

J'ai goûté indûment au plaisir d'abandonner une idée avant même d'en avoir tracé les contours.

Rien ne nous révèle tant que nos réactions les plus mesquines. C'est elles qui trahissent notre véritable fond, parce qu'elles apparaissent sans que nous ayons sur elles le moindre pouvoir.

Je ressens un grand besoin de rompre avec pas mal de gens, en tout premier lieu avec des amis ; puis j'y renonce, le temps s'en chargera.

Je comprends parfaitement qu'à partir d'un certain moment on veuille ne plus voir tel et tel. Je pense à X. et à Y. qui me faisaient régulièrement signe à leur passage par Paris, et qui se sont éclipsés. J'ai eu tort de leur en vouloir, puisque ma réaction est identique à la leur, sauf qu'elle vise d'autres qu'eux. La vie est une école de séparation ; il faut apprendre à dénouer les liens qui nous attachaient à nos amis.

Mes souvenirs, c'est-à-dire des images, empiètent sans cesse sur mes idées ; ils ne m'empêchent pas de penser, ils m'empêchent d'avoir du souffle en pensant. Parfois il me semble que j'ai perdu le contrôle de ma mémoire. Le passé vient se jeter en vrac pour obstruer l'instant et empêcher l'esprit de s'y dérouler.

Pour un écrivain, il est préférable d'écrire sans rien dire que de lire. L'écriture est un exercice, la lecture ne l'est pas.

*(Ich habe midi... totgelesen<sup>12</sup>.)*

Écrire une carte postale se rapproche plus d'une activité créatrice que lire la *Phénoménologie de l'esprit*.

Une phrase de notre façon exige la mise en œuvre de toutes nos facultés ; il suffit d'un peu d'attention pour parcourir un texte.

Les grands lecteurs sont des voluptueux, des paresseux, des abouliques, tout bonnement des gens qui fuient la responsabilité.

Je me souviens encore de l'impression profonde que fit sur moi, à seize ans, la notation d'Amiel : « la responsabilité est mon cauchemar invisible ».

L'auteur d'un article sur le Zen raconte qu'un missionnaire chrétien, qui était au Japon depuis dix-huit ans, n'avait converti que soixante âmes, en tout et pour tout. Encore lui échappèrent-elles, au dernier moment. Tous ces convertis moururent à la manière japonaise, sans tourments ni remords, comme si à leur naissance ils *n'avaient mis qu'un pied sur la terre*.

Au fond, le détachement ne s'apprend pas, il est inscrit dans une civilisation. Ce n'est pas un but, c'est un *don*.

D'un chant de soldats japonais du temps des luttes contre les Mongols : « Dans le monde il n'est pas un pouce de terre où l'on puisse enfoncer un bâton. Je me réjouis du néant de toutes choses, de moi-même et de l'univers entier. Honneur au sabre long de trois pieds que brandissent les grands soldats mongols, car il est comme l'éclair qui tranche une brise printanière. » (cité par Tucci dans *Présence du bouddhisme*)

Quand on pense aux salons littéraires allemands romantiques, à Henriette Herz, à Rahel Levin, à l'amitié de celle-ci, juive, avec le prince Louis-Ferdinand, et quand on songe qu'un siècle après on allait assister, dans le même pays, au nazisme ! Décidément, la croyance au progrès est la plus niaise et la plus stupide de toutes les croyances.

Qu'il y ait du *faux* dans le romantisme allemand (je devrais dire *chez les romantiques*), je le sens bien ; mais j'aime ce faux même, tant le phénomène me comble. Je voudrais l'étudier et y consacrer tout mon temps, lire toutes les lettres de l'époque, celles des femmes en premier lieu. – Et moi qui pensais que c'en était fait de ma passion pour ces figures à demi réelles ! Le déséquilibre et un rien de déclamation, quel prestige pour moi.



Je suis étonné de voir la quantité de temps que j'ai consacré à me lamenter sur toutes choses, et sur moi principalement. Mais si je vaudrais quelque chose, c'est à cause de ce temps gâché selon les hommes, non selon Dieu.

Je poursuis parallèlement la lecture de livres qui n'ont rien de commun, et travaille à trois textes différents qui se ressemblent trop, parce qu'ils reflètent mes humeurs uniformément sombres.

Hier, à la Samaritaine, une femme, à côté de moi, à la caisse, sentait si mauvais que j'ai failli m'évanouir. Aucun animal jamais, j'en suis sûr, n'a jamais dégagé pareille odeur. On m'enfermerait avec une femme pareille, qu'on pourrait extorquer de moi n'importe quel secret. Tout, le déshonneur et la trahison, plutôt que de supporter *une* minute de cette sorte de peste. – Les tortionnaires n'ont pas d'imagination.

Il y a une poésie française, mais il n'y a rien de poétique dans la vie française (à l'exception de la Bretagne d'avant le tourisme).

« La tristesse durera toujours » – Ce fut là, paraît-il, le dernier mot de Van Gogh. Ce même mot, j'aurais pu, moi, le dire à n'importe quel moment de ma vie.

Chez moi, tout a une base physiologique et métaphysique. J'ai sauté le « psychique »...

On arrive à un moment dans la vie où on n'imité plus que soi.

Rien de pire qu'un sage – bavard. Un livre de sagesse ne devrait pas dépasser les dimensions du *Tao-të-king*. Et quand on songe que Lao-tseu lui-même se répète !

La nuit dernière, était-ce en rêve, ou en état de veille ? je ne sais plus, – j'ai vu quelques épisodes de ma prime jeunesse, avec une précision hallucinante. Je me sens littéralement happé par mon enfance – qui se réveille, et chasse le vieil homme que je deviens petit à petit, que je suis devenu, devrais-je dire plutôt.

J'ai du slave et du magyar, je n'ai rien de latin.

Les écrivains, les poètes surtout, qui exercent une trop grande influence, deviennent vite illisibles. Byron en est l'exemple le plus illustre. Rousseau aussi, à un degré moindre toutefois.

Une œuvre passe par trois phases : celle des fervents, puis celle des curieux, enfin celle des professeurs.

« Ce qui est impermanent est douleur ; ce qui est douleur est non-soi. Ce qui est non-soi, cela n'est pas mien, je ne suis pas cela, cela n'est pas moi. »  
(Samyutta Nikaya)

*Ce qui est douleur est non-soi.* Il est difficile, il est impossible d'être d'accord avec le bouddhisme sur ce point, capital pourtant. Pour nous la douleur est tout ce qu'il y a de plus soi. Quelle religion étrange ! Elle voit de la douleur partout et elle la déclare en même temps irréaliste.

J'accepte la douleur, je ne saurais m'en passer, et je ne puis *au nom de la pitié* (ainsi que fait le Bouddha) lui refuser tout statut métaphysique. Le bouddhisme assimile l'apparence à la douleur, il les confond même. En fait, la douleur est ce qui donne une dimension, une profondeur, une réalité à l'apparence.

Tout ce qui est instable n'est pas nécessairement douleur. *L'apparence* n'est pas douleur, l'illusion n'est pas douleur ; sans quoi la douleur, dans son essence, serait elle-même illusoire. Ce qui est difficile à admettre.

« Pour celui qui voit, rien ne demeure. » (le Bouddha)

3 déc.

Hier soir, crise « funèbre ». Tout prenait à mes yeux un visage de mort, je veux dire *le* visage de la mort.

Rhumatisme, rhumatisme ! Cela fait trente ans que j'en souffre. Or c'est plutôt de la névrite. Pendant les grands froids ou les grandes chaleurs, je traîne la patte gauche tout particulièrement. Quand je ne souffre pas,

sensation de fourmillement très irritante. Trente ans de conscience du corps. Mes « idées » s'en ressentent, pour ne pas parler de mes humeurs.

Quand nous prenons une attitude extrême, il est difficile de faire croire aux gens que nous sommes sincères. Pourtant la violence est souffrance, et il est malaisé de simuler la souffrance.

Ce que j'ai écrit dans *La tentation d'exister* sur mon pays y a suscité une tempête de protestations qui est loin de s'être apaisée. Une dizaine d'articles pleins d'injures, et qui ne sont pas tous de *commande*. La raison profonde de cette indignation durable, où la trouver ? Je crois avoir frappé juste en posant la question de notre infériorité historique ; cela a éveillé quelque chose dans les consciences. On m'insulte, mais je sens la blessure que j'ai attisée chez les autres, puisqu'elle est la mienne. Nous doutons de notre rôle, de notre valeur, de notre mission ; nous n'y croyons pas dans notre for intérieur. Nous sommes un des peuples les plus lucides qui aient jamais existé. Nous sommes frivoles, cancaniers, légers, mais aussi amers, et, sous nos airs fanfarons, nihilistes jusqu'au désespoir. Nous sommes détrompés comme il n'est pas permis de l'être, à l'échelle collective. Le contact avec mes compatriotes est toujours décourageant et leur influence dissolvante, ainsi qu'il sied à des gens qui ont compris trop de choses, parce qu'ils ont été trop humiliés. Esclaves clairvoyants.

J'ai de l'orgueil autant qu'on peut en avoir, mais parfois, souvent même, au moindre retour sur moi, j'ai envie de dégoûter.

Toutes mes contradictions viennent de ce qu'on ne peut aimer la vie plus que je ne l'aime, ni ressentir en même temps et d'une manière presque ininterrompue un sentiment d'inappartenance, d'exil, et d'abandon. Je suis comme un goinfre qui perdrait l'appétit à force de penser à l'inanition.

J'admire la facilité avec laquelle les autres dépassent leurs conflits. Je suis toujours prisonnier et victime des miens. C'est pour cela que l'on m'accuse de n'être pas sorti de l'adolescence, l'âge justement où les conflits ne sont pas escamotés.

X. fait profession d'être « profond ». Il n'est pas le seul. On ressent un certain plaisir à paraître superficiel aux yeux de cette sorte de gens.

Quand on a à envisager les relations de deux ou plusieurs êtres qui travaillent dans le même secteur, ne jamais oublier l'histoire de Caïn et d'Abel. Là se trouve la clef des rapports humains. Tout le reste est théorie et fioritures.

Du moment que je pense que tout ce qu'on fait est pernicieux et, dans le meilleur des cas, inutile, pourquoi veut-on que je participe à la mascarade générale ? et pourquoi m'y oblige-t-on ? Quand on a des convictions comme les miennes, tout ce qu'on entreprend pour éviter la mort relève du déshonneur.

J'avais mis L. Blaga<sup>13</sup> sur un piédestal (pour parler comme les boniches), je pensais qu'il était au-dessus de nous, qu'il planait, insouciant ou méditatif, étranger à nos querelles, incapable d'avoir des réactions balkaniques, des mouvements d'humeur, ou des poussées fiévreuses de jalousie. L'éloignement l'avait embelli, je ne conservais de lui dans ma mémoire que des traits purs, j'estimais son silence, son manque apparent de tempérament et de vulgarité. Hélas ! le dieu s'est écroulé. C'est peut-être mieux ainsi. Le voilà comme nous tous (mais il est mort, le malheureux !), le voilà *humain et méprisable*.

(Je devrais être moins féroce pour quelqu'un que j'ai estimé pendant si longtemps. Mais les pages aigres et d'une si pénible méchanceté qu'il a écrites sur moi et qu'on vient de sortir de ses papiers, deux ou trois ans après sa mort, ont une allure de testament, d'injure d'outre-tombe – qui m'empêche d'être aussi objectif que je le devrais.)

Il n'y a que nos maux qui nous donnent quelque « profondeur ». Eût-il du génie, un bien-portant est fatalement superficiel.

Je me suis empêtré dans les mots, comme d'autres dans les affaires.

Quand on a une telle facilité à désespérer, le désespoir n'a plus de valeur ni de sens (et cependant il n'en est pas moins terrible).

Les uns écrivent avec ce qu'il y a de pur en eux, avec leur innocence ; je ne peux, quant à moi, écrire avec autre chose qu'avec mes scories. J'écris pour me *purifier*. C'est pour cela que mes productions ne donnent qu'une image insuffisante de ce que je suis.

Wordsworth sur Coleridge : « Eternal activity without action » – Ce mot m'a frappé pour mille raisons.

De Wordsworth également : « Les dieux aiment la profondeur et non le tumulte de l'âme. »

L'homme qui se retire. Génie de l'abandon. Transfiguration par la défaite.

Je n'aime que cette catégorie d'écrivains dont on ne parle pas et dont le type demeure Joubert. Écrivains de pénombre.

Le grand art est de savoir parler de soi sur un ton impersonnel. (Le secret des moralistes).

Dans quelque domaine que ce soit, il faut savoir refuser. Le sage est l'homme qui refuse le plus, tout en portant le masque de l'acceptation. C'est-à-dire qu'il dit amen à tout, parce qu'il ne s'identifie avec rien.

Je ne connais que deux définitions de la poésie : celle des anciens Mexicains : « Le vent qui vient des dieux »...

et celle d'Emily Dickinson (là où elle dit qu'elle reconnaît la vraie poésie à ce qu'elle est saisie d'un froid si glacial qu'elle sent que rien ne la réchauffera jamais). (Retrouver le passage.)

Je devrais m'interdire la lecture de livres de sagesse orientale car je n'y puise que ce qui flatte mon inadaptabilité à la vie.

Le scepticisme a mauvaise presse. Et cependant, sous sa démarche hautaine et détachée, quels déchirements ! C'est le fruit même d'une vitalité incertaine, profondément entamée.

14 déc.

Hier soir, j'ai mis longtemps à m'endormir. J'étais travaillé, au sens propre du mot, par une telle horreur de la chair, que j'eusse dû, au lieu de me coucher, aller quelque part me soûler la gueule.

Je pensais qu'une plante ne pue pas, que sa décomposition n'a rien d'horrible. Mais la chair, c'est de la pourriture pure et simple. La vie n'aurait pas dû faire l'effort de dépasser le végétal. Tout ce qui est venu après est proprement hideux, épouvantable. Définition du vivant : ce qui ne pue pas encore. Je suis atterré par le spectacle de tous ces cadavres qui m'entourent, sans en excepter le mien. De l'insecte à l'homme, tout ce qui bouge me fait frémir et me plonge dans un dégoût tremblant. Le règne animal est une trahison par rapport au règne végétal, comme l'est celui-ci par rapport au minéral.

Ce matin, j'ai *pensé* pendant toute une heure, c'est-à-dire que j'ai aggravé un peu plus mes incertitudes.

Si j'avais l'esprit un peu plus clair et précis, je me consacrerai exclusivement à l'étude des maladies du langage.

« J'ai une conscience à vendre et personne ne veut l'acheter », aimait à répéter un journaliste roumain. Le cynisme dans les Balkans atteint à des proportions qu'un Occidental ne peut soupçonner. S'y expriment des humiliations sans nom, et un désespoir trop ancien pour qu'on en soit encore conscient.

Centenaire de Barrés. Aucune envie de le relire. Et pourtant, il y a trente-cinq ans, quel écho suscitaient en moi *Amori et Dolori sacrum, Du sang, de la volupté et de la mort, Un jardin sur l'Orontel* ! Nul Français, en ce siècle, n'aura eu un sentiment plus profond de la mort que lui. Nul non plus qui ait retrouvé avec une telle ferveur le secret de la mélancolie.

Quand on a été « fou » et qu'on a cessé de l'être, on se survit forcément. Moi, à vingt ans ! Je ne peux y songer sans exécrer mon personnage actuel.

Tout mouvement créateur implique un rien de prostitution. Cela s'applique à Dieu, comme à quiconque est pourvu d'un talent quelconque.

On ne devrait pas s'extérioriser, si on veut rester pur. Rentrer en soi, en toute rencontre, – tel apparaît le devoir de l'homme « intérieur ». L'autre, l'extérieur, ne compte guère : il fait partie de l'« humanité ».

15 déc. Journée de pluie. J'ai dormi toute la journée. Besoin de plonger dans la matière, d'y retourner, de me confondre avec elle. Ce fut ma *Descente aux Éléments*.

Qu'à cinquante ans, on puisse traverser des crises de fatigue comme j'en subis actuellement, cela me dépasse, et cela m'effraie. Je me sens le centre d'une torpeur cosmique. Je me désindividualise à vue d'œil. Finissons-en avec ce vieux Moi !

L'art du mépris, s'il en existe un, ne peut consister qu'en l'art de perdre son temps : cela seul nous accorde une supériorité sur la vie, sinon sur les êtres.

N'existent que les choses que nous avons découvertes par nous-même ; ce sont aussi les seules que nous connaissons. Tout le reste est bavardage.

Il faut se méfier de la passion de s'instruire. Elle se dirige toujours contre nous, elle nous dessert en tout cas. Il faut savoir peu de choses, mais le savoir d'une façon absolue.

Le mot profond de la *Gitâ*, qu'il faut toujours avoir présent à l'esprit : « Il vaut mieux périr dans sa propre loi, que de se sauver dans celle d'un autre. »

Se réaliser, c'est savoir se borner. L'échec est la conséquence d'une trop grande disponibilité.

Tout ce qui nous gêne nous permet de nous définir. Sans infirmités, point de conscience de soi.

19 déc. – Hier, j'ai *perdu* deux heures à la bibliothèque de la Sorbonne, aujourd'hui, deux heures également, à celle de l'institut catholique. Pourquoi ? Pour y chercher des livres. Cet après-midi, après avoir fouillé dans le fichier de la Catho, jusqu'à l'ébriété, jusqu'au vertige, je suis allé me promener, dégoûté, au Luxembourg, en faisant de tristes réflexions sur

mon cas. Cette lamentable fuite, à quoi bon s'y prêter, quand elle ne trompe personne, même pas moi ? Je sais bien que je cours après des bouquins, que je m'en couvre pour ainsi dire, à seule fin de ne pas travailler, d'éluder le devoir que j'ai de faire une « œuvre », d'écrire, de ne pas offrir aux ricanements des autres la figure d'un raté. Mais je m'éparpille, je m'emploie à décevoir tout le monde, et à m'aigrir par là même. Au fond, je ne suis plus qu'un érudit assez pénible, puisque mon érudition, si tant est que j'en aie, je la dissimule, je ne l'exploite assurément pas.

Malheur à l'écrivain que j'ai trop admiré. Mon admiration se convertira vite en haine ou en dégoût. Je ne puis pardonner à ceux dont j'ai fait mes idoles. Tôt ou tard, je m'érige en iconoclaste.

Je, je, je, – quelle fatigue !

Tout le monde parle de théories, de doctrines, de religions ; d'abstractions en somme ; personne de quelque chose de vivant, de vécu, de direct. C'est une activité dérivée, abstraite dans le pire sens du mot, que la philosophie et le reste. Tout y est exsangue. Le temps y devient temporalité, etc. Un ensemble de sous-produits.

Sur un autre plan, les hommes ne cherchent plus le sens de la vie *à partir de leurs expériences*, mais à partir des données de l'histoire ou de telle et telle religion. S'il n'y a pas en moi de quoi parler de la douleur ou du néant, à quoi bon perdre son temps en étudiant le bouddhisme. Il faut tout chercher en soi, et si on n'y trouve pas ce qu'on cherche, eh bien ! il faut abandonner la recherche.

Ce qui m'intéresse, c'est ma vie, et non les doctrines sur la vie. J'ai beau parcourir des livres, je n'y trouve rien de direct, d'absolu, d'irremplaçable. C'est partout le même radotage philosophique.

20 déc.

Cet après-midi, suis entré par mégarde au Collège de France, dans une salle où le prof écrivait au tableau noir des formules de hautes mathématiques. Pendant une heure, j'ai regardé avec une stupeur admirative ce magicien qui ne cessa de faire surgir des signes merveilleux et, pour moi, parfaitement inintelligibles. Que nos besognes littéraires paraissent vulgaires à côté de cet exercice hallucinant qui supprime pratiquement la



parole : le prof d'ailleurs n'y avait recours que pour faire les raccords. S'adonner à une activité inaccessible aux profanes, à une activité qui ne peut être suivie que par quelques-uns, qu'on peut compter sur les doigts, oh, c'est cela que j'aurais aimé faire, et non écrire des articles que le premier venu peut lire et mépriser.

Une forme enviable de gloire, une des plus belles peut-être : attacher son nom à la ruine d'une religion.

21 déc.

J'ai dormi neuf heures d'affilée, avec toutefois une interruption de quelques minutes. Je me suis réveillé parfaitement reposé. Aussi bien mon esprit ne fonctionne-t-il pas.

Je viens de lire les articles politiques de Heine, écrits en 1842. Tout cela date naturellement, mais tout cela est vrai aussi. Des observations très profondes sur le caractère des Français, sur leur versatilité ; de même des vues prophétiques sur le communisme. – L'ouverture du chemin de fer de Rouen et d'Orléans lui inspire *exactement* les mêmes réflexions qu'on a faites depuis sur l'avion ou sur les engins spatiaux. De tout cela, une grande leçon de modestie se dégage pour le lecteur. C'est par nos *étonnements* que nous faisons partie de notre temps. Ne pas s'emballer est une devise salutaire, voire indispensable pour quiconque veut s'épargner des regrets.

Il est incroyable à quel point date la moindre tournure poétique dans la prose. La poésie est le côté périssable du style. Elle ne dure, elle ne demeure vivante que si elle est implicite, non évidente, involontaire, secrète, et même imperceptible.

Je suis un passionné qui s'exténue à rejoindre l'indifférence, et qui n'y atteint jamais, si ce n'est par le détour et la disgrâce de la torpeur.

Règle générale : un auteur commence à être reconnu et fêté au moment où il n'a plus rien à dire. L'avènement de la gloire coïncide avec celui de la stérilité.

Le talent vient en écrivant. C'est un exercice transfiguré.

Elle avait pris l'habitude de pleurer ; dès lors, tout lui réussissait. On arrive aisément à ses fins, pourvu qu'on ait une méthode.

Depuis des années, je cherche une définition de la tristesse... J'espère bien ne la trouver jamais.

Toute la nuit le vent est venu s'engouffrer dans les cheminées. Il mugissait, il se tourmentait à quelques centimètres du lit. Une nuit qui m'a consolé de l'absence de musique dont je souffre depuis que je ne vais plus aux concerts et que je n'ouvre plus la radio.

J'ai remarqué que dès qu'un homme s'identifie complètement à une chose, il atteint à une sorte de génie.

J'ai approché quelques prétendants à la sagesse, qui voulaient fonder des « écoles » pour régénérer spirituellement l'humanité. Tous étaient déséquilibrés d'une façon très évidente. Aucun d'eux n'avait compris qu'il fallait commencer l'œuvre de régénération sur soi et par soi. Au fond, ce qu'ils voulaient, d'une manière inconsciente il est vrai, c'était communiquer à autrui leur déséquilibre, se décharger sur l'humanité du trop-plein de contradictions et de désirs chaotiques dont ils étaient accablés.

Tout obsédé fait profond et génial. Il n'est ni l'un ni l'autre.

Rien n'est pire qu'un homme conscient de ses mérites et qui vous donne l'impression qu'il y pense à chaque instant.

Noël. Il neige. Toute mon enfance afflue à la surface de ma conscience.

Hier, au marché, j'ai entendu ce dialogue : – Il fait froid. – Cela ne fait rien. Pourvu qu'il ne neige pas.

Décidément je ne suis pas d'ici.

Le concerto pour clarinette et orchestre, de Mozart. Quel rôle il aura joué dans ma vie !

À mesure qu'on avance en âge, on néglige les problèmes et on ne s'intéresse plus qu'à son passé. C'est qu'il est plus facile d'avoir des souvenirs que des idées.

Quand j'évoque mes jeunes années dans les Carpates, il me faut faire un effort pour ne pas pleurer. C'est très simple : je ne puis imaginer qu'il y ait quelqu'un dont l'enfance puisse se comparer à la mienne. Le ciel et la terre m'appartenaient, littéralement. Même mes appréhensions étaient heureuses. Je me levais et me couchais — en Maître de la Création. Je connaissais mon bonheur, et pressentais que j'allais le perdre. Une peur secrète rongait mes jours. Je n'étais pas aussi heureux que je le prétends maintenant.

Sur toute chose, j'ai *au moins* deux points de vue divergents. D'où mon indécision théorique et pratique.

Un livre n'est fécond et ne dure que s'il est susceptible de plusieurs interprétations différentes. Les œuvres qu'on peut définir sont essentiellement périssables.

Une œuvre vit par les malentendus qu'elle suscite.

Rien ne pourra détruire en moi ni le doute ni la nostalgie de l'absolu.

Vers la quarantaine, ou peut-être avant, j'ai cessé de croire à mon « destin », j'ai renoncé même au désir d'en avoir un. C'est à cette époque (et sans doute pour suppléer au néant de ma vie) que je commençai à m'intéresser à ceux qui en ont un, et que je me tournai vers l'histoire. Aujourd'hui encore, entre un écrivain et un historien, c'est le dernier que je lis de préférence.

À vingt ans, je lisais les philosophes, plus tard vers la trentaine, les poètes, maintenant, les historiens.

Et les mystiques ? Je les ai toujours lus, mais depuis quelque temps, je les lis moins. Un jour peut-être, m'en détournerai-je complètement. À quoi bon, quand on est devenu incapable d'éprouver, je ne dis pas une transe, mais un soupçon de transe, courir après celles des autres ? J'ai frôlé, non, j'ai connu l'extase trois ou quatre fois dans ma vie ; c'était à la manière de

Kirilov, non des croyants. Expériences divines pourtant, puisqu'elles me mettaient au-dessus de Dieu.

L'écrivain véritable aime passionnément les apparences, il ne cherche pas la Vérité.

(Après avoir lu quelques pages de Saint-Simon).

Il est faux de dire que nous ne pouvons vivre sans dieux. Tout d'abord nous nous en formons des simulacres, et puis l'homme supporte tout et s'habitue à tout. Il n'est pas assez noble pour périr par déception.

Chaque jour, j'en fais l'expérience : tous les gens que je connais, et qui se produisent d'une façon ou d'une autre, cherchent ardemment la gloire, ou tout au moins la renommée. Passion écœurante et cependant compréhensible, voire inévitable.

Quand on a soi-même souhaité cette même gloire, on est gêné de voir les autres y aspirer et se tourmenter pour une chimère. S'en détacher, c'est perdre une indéniable source de souffrances. Mais on ne peut pas tout avoir.

On n'imagine pas un Pascal voulant être « original ».

La recherche de l'originalité est presque toujours la marque d'un esprit de second ordre.

Je me fais l'effet d'un coureur qui, retiré de la course, se mettrait à méditer sur elle.

L'acte de penser va de pair avec un certain essoufflement. L'esprit est à la fois cause et effet de nos inhibitions, de nos tentatives avortées, de toute manifestation d'impuissance, quelle qu'elle soit.

Je n'ai rencontré que deux hommes qui, au contact de la religion, m'ont semblé avoir atteint à une sorte de sainteté : un journaliste de province en Roumanie et un diamantaire argentin. Le premier était uniate, le second juif (il avait fait aux Indes un séjour de deux ans qui l'avait énormément marqué). Personne, autant qu'eux, ne m'a parlé avec plus de pureté de choses religieuses. L'un et l'autre dégageaient une lumière que je n'ai jamais retrouvée ailleurs.

À force de me répéter à moi-même que les autres en font trop, j'en suis maintenant à n'en faire pas assez – pour employer un tour « euphémistique ».

S'il n'est pas réconfortant, il est en tout cas flatteur de penser qu'on mourra sans avoir donné toute sa mesure.

Les derniers auxquels nous pardonnons leur infidélité à notre égard sont ceux que nous avons déçus.

ou : Nous pardonnons leur infidélité à tous, sauf à ceux que nous avons déçus.

ou : Nous sommes toujours intraitables avec ceux que nous avons déçus.

Je pense à un tas de gens que j'ai connus et qui sont morts. Qu'est-il resté d'eux ? Rien, même pas mon souvenir, puisqu'il confirme leur néant.

Il est indécent de dire « je », quand le « on » conviendrait mieux. C'est possible, mais le « je » est tellement plus commode, plus agréable ! Hypocrisie de l'impersonnalité.

Je ne suis pas né du côté de *l'objet*.

Pendant longtemps, pendant très longtemps, je faisais le vœu en me levant que la fin du monde survienne dans le courant de la journée.

Pour s'ouvrir à une autre réalité, il faut faire éclater les catégories où l'esprit est confiné ; il faut recommencer la Connaissance.

Parler sans ironie de ses succès, c'est un signe de grande indélicatesse (c'est même plus indélicat que de parler de ses richesses, parce que la richesse est un fait, la renommée une opinion, un jugement de valeur).

31 déc. 1962 – Passons.

X me présente ses vœux, et me parle de ses maladies, avec une voix de désespéré. Tout ce que je peux lui dire est qu'il y a des êtres qui doivent souffrir, car tel est leur lot. J'ajoute, en guise de consolation, qu'on peut vivre et souffrir, qu'on peut même très bien *continuer*, en dépit du

découragement. Je me donne en exemple : plus de trente ans de maux divers !

« Quand même la démonstration de Leibniz serait vraie ; quand même on admettrait que, parmi les mondes possibles, celui-ci est toujours le meilleur, cette démonstration ne donnerait encore aucune théodicée. Car le créateur n'a pas seulement créé le monde, mais aussi la possibilité elle-même : par conséquent, il aurait dû rendre possible un monde meilleur. » (Schopenhauer)

La *Schadenfreude*<sup>14</sup> – expression incorrecte. Il y a de la cruauté dans tous les états, sauf dans la joie, qui est ce qu'on peut éprouver de plus pur ici-bas. Le plaisir peut être cruel, le désespoir, la tristesse, tout, sauf, encore une fois, la *Joie*.

« La mort, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est dans la nature que la dernière nuance d'un état précédent... » (Buffon)

« On ne doit trahir sa colère ou sa haine que par des actes. Les animaux à sang froid sont les seuls qui aient du venin. » (Schopenhauer)

L'amour est un sentiment tout à fait anormal, puisqu'il s'accompagne de tous les états troubles qui caractérisent ordinairement un esprit dérangé : angoisse, désespoir, méfiance morbide, des éclairs de félicité, égoïsme poussé jusqu'à la férocité, etc. C'est un bonheur d'enragé.

Rien de plus insupportable qu'une femme qui connaît une chose à fond, qui étudie un problème, qui montre de la compétence dans les matières vagues, comme la littérature ou l'art. Pour conserver son charme, une femme doit seulement effleurer ou deviner ; dès qu'elle *sait*, elle ne séduit plus.

De la même manière, rien n'est plus exaspérant qu'un poète qui approfondit, qui insiste, qui veut *épuiser* un thème ou un sujet. Il faut au contraire s'il veut rester vivant qu'il ait un coup d'œil *unique*. Sur toutes choses, il faut qu'il rumine, et non qu'il médite. Seuls les poètes qui ont perdu leur inspiration tournent et retournent le même motif, seuls eux

veulent faire autorité dans un secteur quelconque. *L'abandon* est la chose au monde la plus difficile à conserver.

Si je ne m'entends pas avec les Français, c'est parce que je prends la mouche aussi vite et aussi souvent qu'eux. Je ne peux être heureux que parmi des Danois, des Allemands, parmi ceux qui ont l'air « con ».

Je combats le désespoir par la colère, et la colère par le désespoir.  
Homéopathie ?

Je joue à *l'oublié*. Comme si j'avais été connu avant !

Tout le monde me demande : « Que faites-vous ? À quand un nouveau livre ? » – Il est incroyable à quel point la nécessité de publier est entrée dans les mœurs. On y est obligé, sous peine de passer pour un raté. Cependant il ne faut pas céder.

Le genre de mélancolie dont je souffre n'est pas fait pour s'accorder avec le mot. C'est de la musique qu'il y aurait fallu.

Ce n'est pas de la mort que j'ai peur, c'est de la vie. De si loin qu'il me souviennne, c'est elle qui me paraissait insondable et terrifiante. Mon incapacité de s'y insérer. Peur ensuite des hommes, comme si j'appartenais à une autre espèce. Toujours le sentiment que sur aucun point mes intérêts ne coïncidaient avec les leurs.

Ce qui m'a toujours tout gâté, c'est qu'avant d'approfondir quoi que ce soit j'en vois les limites. Qu'il s'agisse d'un être, d'un objet, d'une idée. Là-dessus, il faut bien parler *d'intuition*. Je m'en serais passé volontiers. On n'imagine pas don plus funeste.

« Le charme est rompu » – À propos de combien de choses n'aurais-je pas répété cela dans ma vie ! et avec quelle cruauté. Car c'est être cruel que de montrer un tel empressement à la déception.

Ce que les autres font, j'ai toujours l'impression, voire la conviction que je pourrais le faire mieux. Pourquoi n'ai-je pas la même réaction à l'égard

de ce que je fais ?

Pour peu que je me porte bien, l'inspiration me quitte, les *sujets* même me font défaut. Ce n'est pas pour rien que le mot qui m'a le plus marqué est celui de Pascal répondant à sa sœur qui l'invitait à se faire soigner : « C'est que vous ne connaissez pas les inconvénients de la santé et les avantages de la maladie. »

Je me rappelle parfaitement que lorsque je le lus, à la bibliothèque de la Fondation Carol de Bucarest, je dus faire un effort pour ne pas pousser un cri.

On peut s'insurger contre les injustices, mais non contre la fatigue et l'usure du monde.

Aucun ami ne nous dit jamais la vérité. C'est pour cela que seul le dialogue muet avec nos ennemis est fécond.

C'est au sommet de sa carrière que chacun rencontre sa plus grande amertume. Je pourrais citer mille exemples.

Je n'en peux plus, je n'en peux plus. Est-il possible que je gaspille mes heures comme cela ? Ce matin, quand j'ai vu qu'il était presque midi et qu'à l'accoutumée, je ne m'étais pas mis encore au travail, j'ai failli pleurer. Je cours à ma perte, visiblement. Notre hymne national qui commence par : « Réveille-toi, Roumain, de ton sommeil de mort », – ah ! quel écho ne suscite-t-il pas en moi !

Conseil à un jeune homme : « N'oubliez pas qu'on ne peut jamais dire la vérité aux supérieurs et aux amis. »

J'ai vu aujourd'hui pour la première fois X, dont j'ai lu tous les livres. Un petit monsieur, une voix de tête, une poupée aimable. Peut-être Bergson ne faisait-il pas meilleure impression. Et d'ailleurs qu'importe qu'on ait tel corps plutôt que tel autre. C'est un signe d'enfantillage que d'être déçu par l'apparence physique des gens. Et pourtant comment faire pour y être insensible ?



Dire qu'il y a des gens qui s'accordent le droit de vous ennuyer pendant trois heures d'affilée !

La peur d'importuner, au vrai de ne pouvoir distraire les autres, fait que je ne peux rendre visite à personne, – à moins d'un grand effort sur moi.

# 1963

Janvier 13 – Dimanche matin. Un froid de canard. Quelques passants qui ont l'air anéanti, et qui me regardent – peut-être me prennent-ils pour un fou – chanter à tue-tête des rengaines hongroises. Ce froid me rappelle les hivers de mon enfance – (moins la neige dont ce pays-ci n'est pas gratifié, hélas !), me met dans la joie.

J'ai remarqué que je suis presque toujours *gai* quand tous les autres sont malheureux.

« J'étais Prophète quand Adam était encore entre l'eau et l'argile. »  
Quel orgueil dans ce mot de Mohammed !

On ne peut vraiment penser à l'éternité que couché. Qu'elle ait été particulièrement saisie par les Orientaux, on le comprend : n'affectionnaient-ils pas la position horizontale ? Avoir les yeux tournés vers le ciel, cela modifie nécessairement le cours des pensées.

Dès qu'on se jette au lit, ou par terre, le temps ne coule plus et cesse de compter. *L'histoire* est le produit d'une humanité *debout*.

L'homme, en tant qu'animal vertical, devait fatalement prendre l'habitude de regarder devant soi, non seulement dans l'espace, mais encore dans le temps. À quelle humble origine remonte l'idée *d'avenir* !

La jalousie, en amour s'entend, confère du talent au premier venu et l'élève au-dessus des plus grands imaginatifs.

Rivarol, qui a traduit *L'Enfer*, reproche à Dante d'avoir écrit : « L'air était sans étoiles. » – L'esthétique du XVIII<sup>e</sup> atteint à un paroxysme d'anti-poésie. Les ravages de Voltaire sont incroyables.

Mon incapacité de dire aux gens la vérité en face, mes lâchetés en somme m'ont fourré dans plus de complications que si j'avais été un héros moral.

Je fonce sur l'homme en général, mais suis sans courage devant un individu. J'ai une peur terrible de blesser, et sans doute d'être blessé moi-même. On peut être pusillanime par excès de sensibilité.

Je suis vomi, je suis craché par le Temps, je suis ivre de ma déchéance.

Se trouver tout à coup au milieu de l'incommunicable, sentir sur soi le poids du vague qui ne saurait être dit...

La douleur ne condamne pas la vie, la douleur la *rachète*. (*Pourquoi je ne suis pas bouddhiste.*)

Seuls sont à plaindre ceux qui, avec un fonds religieux, ne peuvent s'arrêter à aucune religion et trébuchent (excès de lucidité ou impuissance ?) au seuil de l'absolu. Avec quelle admiration ne contemplent-ils pas quiconque *sait* prier !

Les douleurs imaginaires sont de toutes les plus réelles, puisqu'elles sont celles *dont on a besoin* et qu'on a inventées, parce qu'on ne peut pas s'en passer.

Je le vérifie tous les jours : on peut avoir pitié des hommes ; mais les aimer, cela est impossible. C'est là, à ce point central et précis, que le christianisme est dans le faux.

France. La nation la plus douée d'Europe.

Je ne suis pas fait pour « penser » ; lorsque je m'y adonne, la suite de mes raisonnements est vite coupée par l'irruption de quelque refrain intérieur, d'un murmure plutôt. Ma « pensée » même est musicienne.

Tous les esprits cruels m'attirent, qu'ils soient personnages littéraires ou historiques. Ma tristesse recèle une incroyable cruauté *qui ne peut ni ne veut se satisfaire*.

Samedi 26 janvier 1963

Envie de pleurer. J'ai triomphé de tous les désirs. Déchirement (au sens propre) de toute la trame de mon être. Sensation de solitude aussi nette et aussi puissante que dans la « démence lucide ».

La Vie me met de côté, pour qu'elle puisse avancer. Se sentir comme un obstacle à la marche des choses. J'importune le Devenir.

Ce qui me fait perdre le goût du futur, c'est la certitude que tout y sera plus laid qu'à présent. Rien que de penser à la détérioration de l'architecture depuis le début du XIX<sup>e</sup> jusqu'à nous, on a le frisson dans le dos. Imagine-t-on ce qu'elle sera dans l'avenir ? Il vaut mieux n'y pas songer.

Toute question, quelle qu'elle soit, est *illimitée*. C'est notre esprit borné, notre manie de définir, qui lui impose des frontières.

Ces toits horribles et ce ciel gris, que je contemple jusqu'à l'abrutissement. Où trouver là le moindre indice d'espoir et de réalité ? La désolation de l'ici-bas à l'état pur, du catastrophique ici-bas.

Tout ce que je regarde autour de moi flatte mon désespoir et me confirme dans mon horreur du monde.

Ma vieille théorie : on ne peut vivre ni avec Dieu ni sans Dieu.

Santillana del Mar ! J'y pense dans des dispositions de prière avec l'accent du déchirement le plus profond, selon le mode d'un regret lacrimonial<sup>15</sup>.

Ces heures où nos pensées descendent, descendent de plus en plus bas – jusqu'à notre tombe – qu'elles traversent et puis remontent vers on ne sait quoi...

Il y a un état de disconvenance entre le monde et moi, qui s'accroît avec les années ; sur le ton de la froideur, il est vrai, et non plus sur celui du lyrisme, comme c'était le cas auparavant. (Je crois très sincèrement qu'un

ange se sentirait beaucoup plus chez lui ici-bas que moi. La comparaison n'est pas bonne : car ce n'est pas la pureté qui m'empêche de me mettre à l'unisson de ce monde, non, c'est quelque chose d'autre, un *venin nostalgique*, dont seuls les démons, ces ci-devant anges, peuvent avoir le pressentiment ou l'idée.)

Une mélodie rapiécée.

Quand on a laissé aller les choses, rien ne se produit, – fort heureusement. Qui dit événement dit entêtement.

1<sup>er</sup> février 1963

J'ai écouté cet après-midi pendant deux heures un camarade de classe que je n'avais pas revu depuis quinze ans. Je dis bien *écouté*, car il a parlé sans arrêt de ses exploits, de ses réussites, de sa fortune, de sa femme et de tout le monde. Je ne pense pas qu'il ait inventé, mais il a une façon d'enjoliver le moindre détail de ses aventures, qui vous laisse entre l'étonnement et le dégoût. Affaires sur affaires ! « Je lui ai dit », « j'ai pris les devants », « j'ai travaillé vingt heures par jour ». À la fin, il m'a demandé de faire appel à lui si jamais j'étais dans le besoin... Ces Roumains, il est bon de les fréquenter : les défauts des hommes en général s'y révèlent dans toute leur nudité. Bien que faux, ils ne savent pas dissimuler, ou plutôt ils ont une façon à eux de dissimuler qui ne fait que les dénoncer complètement.

« Le Saint-Esprit n'est pas sceptique. » (Luther)

Un de ces mots inépuisables, auxquels on voudrait consacrer tout le loisir de ses insomnies.

Avant la guerre vivait ce vieux poète malade qui était complètement oublié et qui, ai-je lu quelque part, avait donné l'ordre qu'il n'y était pour personne. Sa femme, par charité, allait de temps en temps sonner à la porte...

Les écrivains mineurs datent moins que les grands. (Ou plutôt : sont plus lisibles.) La raison en est qu'ils sont moins marqués que les autres par les défauts et les qualités de l'époque où ils vivent.

Suis allé hier à un cocktail, d'où je suis revenu furieux, déchaîné. Je ne peux plus assister à ce genre de mascarade. Voir des gens rassemblés sans nécessité m'est intolérable. Le spectacle du « grand monde », à mon âge il ne doit plus en être question. J'ai décidé de tout refuser à l'avenir, de faire le vide autour de moi, de vivre à Paris comme si je n'y étais pas.

Le commerce de l'innocence est aussi lassant que celui de la fourberie. Il faut chercher un moyen terme entre la société et la nature.

Si le mécontentement de soi pouvait donner du génie !

« ... nous avons contracté en naissant l'obligation de mourir. » (saint Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*)

C'est en détruisant ce qu'il a fait, c'est en jetant au feu les textes dont il n'est pas content qu'un écrivain fait preuve de force. *Publier aussi peu que possible*, telle devrait être sa devise.

Au fond, je suis reconnaissant à ma paresse de m'avoir détourné de l'inflation où les autres tombent par excès de vitalité, de travail ou de talent

Si j'étais sûr que j'ai autant de défauts que les autres, *que les gens que je connais*, je me tuerais sur-le-champ.

... Mais comment en douter ?

Les gens « bons », généreux, qui s'occupent volontiers des autres, sont presque toujours des vaniteux, des vantards sympathiques, attachants.

La bonté est une forme spéciale de vanité et de vantardise.

La bonté est une version noble de la vanité et de la vantardise.

Le rôle de l'insomnie dans l'histoire. De Caligula à Hitler. L'impossibilité de dormir est-elle cause ou conséquence de la cruauté ? Le tyran *veille*, c'est ce qui le définit en propre.

Tout ce que font les autres, comme tout ce que je fais, moi, me paraît *sans nécessité*. De là vient que tout acte me pèse et que « vivre » m'est un supplice.

Écrire, c'est proclamer que quelque chose ne va pas dans ses rapports avec l'être.

Je viens de terminer un article sur la gloire, qui ne vaut rien. Quelle idée d'aborder pareil sujet ! Par quel processus suis-je arrivé à en parler ? Que tout cela est stupide.

Quiconque a été idole, si peu que ce fût, est condamné à *dater*. La vogue est la mort de l'esprit.

Mon pays : charme, vulgarité et désolation.

J'ai lu dans une Histoire d'Angleterre un portrait de Guillaume le Conquérant, qui m'a énormément emballé. Il aimait tellement les bêtes sauvages qu'on n'osait en abattre qu'à son insu. Par amour pour elles, il se promenait dans des forêts épaisses et sombres. Il détestait les hommes, il parlait peu et ne pardonnait à personne.

J'ai fait vœu de solitude.

On est d'autant plus éveillé qu'on perçoit la part de vide en toute chose.  
ou : Être éveillé, c'est percevoir la zone de vide en toute chose.

Il en est de la vie comme d'un texte qu'on a énormément travaillé, qu'on voudrait encore améliorer sans y parvenir, parce qu'on en est excédé : plus une seule virgule à y mettre. On a beau savoir qu'il est insuffisant et incomplet, on ne trouve rien pour l'étoffer.

Le propre du scepticisme, c'est qu'une fois qu'on l'a connu, quelque effort qu'on fasse pour s'en détacher, on y retombe immanquablement. C'est une maladie cyclique.

Quelqu'un a dit que j'étais torturé par deux problèmes seulement : Dieu et le style.

Si j'avais pu avoir des rapports sincères avec les hommes, je me serais sûrement passé de l'idée de Dieu.

Naissance, mariage, enterrement, – pourquoi les événements irréparables suscitent-ils toujours des sentiments *faux* ?

26 février 1963

Je suis distinct de mes sensations. Comment ?

Des journées perdues en conversations, et cette accoutumance à ma nullité.

Ce qui m'intéresse, c'est de voir jusqu'où je peux me dissocier de ce monde.

Dans l'autobus, j'ai rencontré l'autre jour un jeune écrivain d'avant-garde (!), qui me reproche de n'être pas révolutionnaire, de ne vouloir en rien innover, en somme de n'apporter rien de nouveau. – « Mais je ne veux changer rien à rien », lui dis-je. Il n'a rien compris à mes propos. Il m'a pris pour un modeste.

J'ai toujours aimé les dieux agonisants, les religions désaffectées, sans avenir, réduites aux abois. D'où ma passion pour Celse.

Plus je vais, plus s'agrandit la quantité des livres illisibles. Le jour viendra où je ne pourrai plus rien lire, où je me contenterai de *regarder*.

Cet après-midi, suis allé à un rendez-vous « d'affaires » avec l'idée d'être net, tranchant, clair. Il s'agissait de donner ma démission de directeur de collection chez Plon. Comme il fallait s'y attendre, j'ai hésité, j'ai oscillé entre oui et non, et suis parti sans avoir rien résolu. Je suis incapable de prendre une décision *devant un visage*. N'importe qui me fait perdre tous mes moyens.

Est perdu tout moment que l'on ne passe pas en tête à tête avec soi.



*Liquider*, c'est ma manie, mon vice. Avec quelle volupté je m'y adonne !  
Et le goût amer *après* !

Quand on ne peut plus penser qu'à son enfance, c'est alors que se clôt le cycle d'une vie.

Plus un homme est hanté par la mort, plus il désire la gloire. L'idée de la vanité universelle est un excitant.

« Celui qui est Dieu par nature s'entretient avec ceux qu'il a fait dieux par la grâce... » (saint Siméon le Nouveau Théologien)

Toute l'essence de la mystique chrétienne est là.

5 mars 1963

Entendu hier soir *La Passion selon saint Jean* contentement proche de l'extase. Sorti dans la rue, ce contact avec l'ignoble, avec le quotidien, me fit me demander si les trois heures « sublimes » que je venais de passer ne participaient pas de l'hallucination. Et pourtant ces heures m'avaient donné à la fois la certitude et l'émotion de la suprême réalité.

Qui a le sentiment du temps s'accrochera d'autant mieux à ce qui y résiste, à ce qui en transcende la fragilité. À de rares exceptions près, tous les fervents de la forme ont une conscience aiguë de la futilité universelle, du rien des actes et de la vie comme telle. Et c'est pour s'accrocher à quelque chose de solide, de durable, qu'ils misent sur les mots et qu'ils s'en servent.

Le goût de la perfection laisse entrevoir quelque blessure secrète. Plus on est *atteint* par le temps, plus on veut y échapper. Écrire une page irréprochable, une phrase seulement, cela vous élève au-dessus des corruptions du devenir. Nous triomphons de la mort, par la hantise de la perfection, par la recherche passionnée de l'indestructible *à travers le verbe*, à travers le symbole même de la caducité.

La vie remplit toutes les conditions qu'exige l'insoluble.

Un enterrement représente à la fois le triomphe et la ruine de toute métaphysique.

S'il nous était permis de réfléchir sur n'importe quoi, sauf sur la vie et la mort, sauf sur ces banalités dévastatrices !

Philosophiquement, la liberté est à peine concevable : comme idée, elle est *superficielle*. Elle ne tient pas debout ; comme croyance, elle est *profonde*, et illégitime.

Dans un livre gnostique, *L'Évangile selon Thomas*, je suis tombé hier soir avant de me coucher sur ces paroles : « Jésus dit : “Malheur à cette chair qui dépend de l'âme et malheur à cette âme qui dépend de la chair !” »  
Impression extraordinaire, à en perdre le sommeil.

On parle des maladies de la volonté, et on oublie que *la volonté elle-même est une maladie*, que c'est une activité non naturelle que de *vouloir*.

Je vois tout à travers des concepts, les détails les plus mesquins comme les plus rares. D'où mon inaptitude à la poésie.

Nervosité de fin de monde. À quoi bon avoir lu tous les sages ? Se mouler sur la matière, en suivre l'exemple, en imiter le calme, — j'ai beau m'y astreindre, je n'y réussis pas.

Quand je pense à tous ceux qui ont réussi, et que je connais de près, aucun n'a atteint la forme de gloire qu'il escomptait. Est-ce une loi ? est-ce une ruse de la nature ? Nul ne rencontre la destinée dont il a rêvé ; et plus on est comblé, moins on en approche. Le règne de l'ironie universelle.

Si je vaudrais quelque chose, c'est uniquement parce que je ne fais rien pour donner toute ma mesure.

Une fleur est une prière muette. On peut en dire autant de tout ce qui ne sert à rien, de l'inutile en soi.

### Dimanche 10 mars

Suis sorti me promener ; mais suis vite rentré. Impossibilité de regarder les passants, leur simple « existence » m'apparaissant inconcevable. On ne

peut pas se promener la tête baissée, dans les déchirements de la honte. Honte de quoi ? Si je le savais ! Ce cafard logé dans mon sang !

Tous mes sentiments sont des sous-produits de mon cafard.

« C'est en pleurant que se divertit le Hongrois. » Est-ce un vers, est-ce un proverbe magyar ? Je ne sais. Mais ce que je sais, c'est que j'appartiens à ce monde-là, ne fût-ce que par mon cafard.

La fuite dans la besogne. N'importe quelle occupation mesquine, je m'y précipite, j'en suis sûr, à seule fin de ne pas penser, d'éviter une rencontre avec l'essentiel.

J'étais fait pour le cloître ou pour le bal, non pour être un écrivain qui n'écrit pas.

À bien examiner les êtres, on n'en trouve aucun qu'on puisse envier vraiment. Quelle conclusion en tirer ?

Mon malheur est de m'attaquer toujours aux *problèmes*, alors que je suis fait pour des *aveux*.

Feuilleté un livre d'images sur Proust. La mode 1900 est intolérable. Impression de tristesse et d'écœurement. Le costume *date* toujours davantage que les idées ou les sentiments.

Plus je vais, moins le Langage est ma « forteresse », ma « feste Burg ».

Dépendre de qui que ce soit est pour moi un cauchemar ; la pauvreté, non, le spectre de l'indigence, nul ne sait autant que moi ce qu'il en coûte de l'affronter.

Passion de l'être ; dégoût des êtres.

En arriver à avoir peur de tout ce qui n'est pas soi, peur, peur !

Méditer, c'est mettre un intervalle entre la pensée et la parole. Peu d'hommes y parviennent.

Trois heures de conversation. J'ai perdu trois heures de silence.

14 mars

Hier soir, dîner en ville. À peine ai-je dit quelques mots. Un ennui qui confinait au désespoir.

Dans chaque cellule du corps ce vide destructeur et chantant, – c'est cela que j'appelle Mélancolie.

Kierkegaard : pensée *volubile*, profondeur diffuse. Quel dommage qu'il n'ait pas su se ramasser !

Le plus difficile, une fois rompus les liens entre les êtres et les choses, est de se réaccoutumer aux uns et aux autres, de se réadapter aux anciennes illusions, de les recommencer une à une.

Il faudrait renoncer à porter un jugement d'ordre moral sur qui que ce soit. Personne n'est responsable de ce qu'il est ni ne peut changer sa nature. Cela est évident et tout le monde le sait. Pourquoi alors encenser ou calomnier ? Parce que vivre, c'est évaluer, c'est émettre des jugements, et que *l'abstention*, quand elle n'est pas l'effet de la lâcheté, exige un effort épuisant.

Cette angoisse sourde qui prélude à l'imbécillité...

Les philosophes commencent par des réflexions sur la physique et finissent par des considérations sur la morale. Voyez la Grèce.

Je lis chez un philosophe du XIX<sup>e</sup> siècle que La Rochefoucauld avait raison *pour le passé*, mais que ses *Maximes* ne s'appliqueront pas à l'homme de l'avenir !

C'est à coup d'excitants (café, tabac) que j'ai écrit tous mes livres. Depuis qu'il m'est impossible d'en prendre, ma « production » est tombée à zéro. À quoi tient l'activité de l'esprit !

Je ne peux me *concentrer* que sur des souvenirs lointains. Ils absorbent toutes mes capacités d'attention. Est-ce un début de vieillissement ou suis-je en plein gâtisme ?

Toute analyse qui finit par une note d'espoir sacrifiée à la convention et se détruit elle-même.

Mes amis, l'un après l'autre, m'envoient leurs livres. Seul, moi, je n'en écris pas. J'essaie d'en tirer vanité, et j'y arrive parfois.

L'amertume résulte de l'ambition inassouvie, contrariée, démesurée. L'amertume est le signe d'une très grande imperfection pour ne pas dire d'une très grande bassesse.

Il est aisé d'écrire quand on peut le faire sur autre chose que sur soi-même...

N'importe quelle forme de hâte trahit quelque dérangement mental.

Je dois écrire un texte sur la Douleur. Je vois bien ce que j'ai à en dire – mais pourquoi le dire ? pourquoi ne pas souffrir en silence comme les bêtes ?

Dans le voisinage, un coq chante presque tout le temps (place de l'Odéon !). C'est mon ami, mon seul ami. Il doit habiter quelque mansarde de la maison d'en face. Sa présence, son chant surtout me réconcilie avec Paris, et même avec moi-même. J'étais fait pour être un garçon de ferme, pour me prélasser dans la bouse.

Avec une âme élégiaque, il est impossible de vivre dans l'Histoire et d'y faire bonne figure. Comment s'y produire, quand on sait, quand on sent que chaque jour qui passe nous éloigne un peu plus du Paradis ?

La Fin du Monde apparaîtra quand l'idée même de Dieu aura disparu. D'oubli en oubli, l'homme réussira à abolir son passé et à s'abolir lui-même.

Entre une explication scientifique et une explication « mystique », de quelque sujet que ce soit, c'est toujours la première qui est la plus superficielle et la plus décevante.

N'empêche qu'on peut se lasser tout aussi bien des explications « profondes ».

Je serais critique que je ne parlerais jamais d'un écrivain dont les mérites sont évidents.

Se trouver dans un état d'inspiration sans idées, dans un enthousiasme vide, combiner le souffle et la nullité, l'extase et la carence, vivre dans un lyrisme sans poèmes..., abdiquer au seuil de l'exprimé, connaître ce silence convulsif en face du Verbe...

25 mars 1962

Ce matin, je me suis senti prisonnier d'une légion de démons. L'Enfer à portée de la main.

Il est heureux que le Temps existe ; sans quoi on n'échapperait jamais à l'humiliation ni à la honte. Je vis dans des sentiments qui n'exigent pas l'éternité, qui la redoutent au contraire.

Ces peurs soudaines, cette attente que quelque chose se passe, que le sort du cerveau se décide...

Je flaire en tout et chez tous l'imposture, je ne vois partout qu'irréalité et mensonge. Mon commerce avec les autres s'en trouve singulièrement compromis. Quand je rencontre un homme *vrai*, mon premier mouvement est de penser qu'il s'agit d'une méprise ou d'une hallucination.

Quand je vois chez autrui la peur de l'avenir, j'ai honte de l'éprouver moi-même, et j'essaie de m'en défaire. Seule notre lâcheté nous paraît légitime et supportable ; celle des autres est répugnante, toujours.

L'insouciance, signe par excellence d'un « cœur noble ». Dans l'anxiété il entre de la pusillanimité et même de la poltronnerie.

La tristesse est une douleur qui s'amenuise *indéfiniment*.

Je me heurte à un mur, à chaque instant. Impossible de déboucher sur quoi que ce soit, sinon sur une interrogation qui dégénère en doute.

29 mars

Nuit atroce. Chaque minute – interminable. Les nerfs, les rhumatismes, l'estomac surtout, – comme dans une conspiration tous se sont employés pour m'écraser, pour me mettre hors de circuit.

C'est peine perdue que de chercher une formule de salut. Il faut se laisser vivre et tirer les conclusions de ce qu'on est. Et surtout ne pas oublier la recommandation de la *Bhagavad-Gîtâ* : « Il vaut mieux périr dans sa propre loi que se sauver par celle d'un autre. »

Dimanche 30 (ou 31 mars)

Cet après-midi, après avoir conduit S. à la gare, crise de dépression confinant au suicide. Vide, vide, vide ! Rien en moi ni autour de moi. Des moments pareils vous mènent en ligne droite à l'asile. D'ailleurs on est vraiment aliéné, au sens propre du terme. On n'est plus soi. Je suis passé à côté d'une église, sans même songer à y entrer. À quoi bon mêler Dieu à l'intolérable ? Cependant il faudrait trouver une formule pour prier.

Je ne sais pas par quel miracle j'arrive à durer.

Médire de l'existence est chez moi, non pas un caprice ni une habitude, mais une thérapeutique. Cela me soulage, j'en ai fait l'expérience un nombre incalculable de fois. Pour ne pas succomber à l'angoisse ni à l'horreur, je m'emploie à exécrer ce qui cause l'une et l'autre.

On ne s'attache qu'à ce qu'on a raté ou à ce qu'on n'a pas. Règle générale : si on veut toucher juste, il faut louer les défauts de quelqu'un, jamais les qualités.

Aller à un spectacle ou à une réunion où on connaît tout le monde, c'est un vrai cauchemar. Je ne comprends pas comment un homme *sensé* peut

aspirer à la célébrité. « Faites, Seigneur, que je demeure inconnu ! » – cette prière de Reverdy, elle est belle assurément, mais elle n'était pas tout à fait sincère.

D'où vient que, dans la vie, la révolte nous ennuie vite, alors que la déchéance sonne toujours juste ?

Dans l'humiliation, quel incendie du sang ! Un fer rouge qui danse dans nos veines.

Chaque jour ternit un peu plus l'image que je me suis faite de mon Indifférence.

Je veux bien n'être plus rien, mais je n'aime pas que les autres me prennent au mot. Décidément, je ne m'accommoderai jamais du peu de cas que l'on fait de moi. Honte et désolation. Malheur à celui qui n'a pas *vaincu* son nom !

Les natures sensuelles ont peur de la mort (Tolstoï). Les « séraphiques » (Novalis) n'en ont point.

Pour surprendre le secret d'un être, on n'a qu'à aller au plus bas. Non qu'il s'épuise dans ces côtés mesquins qu'on lui suppose et qu'il possède sûrement, mais ce sont ces côtés qui expliquent non vers quoi il se dirige, mais *pourquoi* il agit en général.

Tous autour de moi parlent de *doctrines*, et presque personne de réalités ou d'expériences. Penseurs, critiques, écrivains, savants, – variétés de *l'homme extérieur*.

Ma passion pour les *vérités haletantes*, – serait-elle un signe d'immatunité ? une preuve de mon inaptitude à la sagesse ?

Si j'étais croyant, je serais cathare.

Ce qui fait de ma vie une épreuve continuelle, c'est que les choses qui existent pour les autres n'existent pas pour moi, et que, si je veux jouer le



jeu, il me faut fournir un effort qui ne laisse pas de me torturer, de m'épuiser.

Mon esprit est *atteint*. Peut-être entreverra-t-il quelque chose à la faveur de ses fissures ?

Que j'ai peur quelquefois pour l'avenir de mon cerveau !

7 avril 1963

Pour la première fois depuis six mois j'ai quitté Paris pour aller à la campagne. Sensation de sortir de prison. Émerveillement. J'ai fait vingt kilomètres à pied le long de l'Ourcq, du côté de La Ferté-Milon. Que je sois un citadin, c'est là l'ironie majeure de mon sort.

Au milieu d'un bois, fermer les yeux, et entendre les oiseaux : impossible de penser que leur chant soit du bavardage, et qu'ils ne soient pas *conscients* de leur bonheur.

Je hais les jeunes, tous ceux qui me rappellent mes emballements d'autrefois.

La Ferté-Milon, petite ville assez laide, mais que j'aime parce que les maisons y sont minuscules, à peine plus grandes que les hommes. L'architecture aurait dû s'en tenir à ces dimensions. Il n'y a pas de cercueils à plusieurs étages.

Je ne pense pas, comme Marcion, que le démiurge était mauvais, je pense qu'il était incompetent.

Il est incroyable à quel point toutes les pensées que j'ai conçues *contre* moi sont devenues expériences et finalement réalités. J'ai bien médité ma ruine.

Ma manière d'être sage : tous mes doutes théoriques se sont convertis en doutes pratiques. Ma coquetterie avec le scepticisme, je la paie maintenant. Sagesse et malheur, ces termes je suis le seul à les comprendre. C'est que mes aspirations et mes appétits profonds ne sont pas d'un sage.

C'est Lamennais, je crois, qui a défini la flatterie comme la « politesse du mépris ».

Il est aussi difficile d'être fou que sage. Renonçons aux hiérarchies, ne pesons plus les conditions, contentons-nous d'une haute aboulie.

La gloire ne s'attache qu'à ceux, saints inclus, qui ont eu le sens de l'attitude, et – pourquoi pas ? – de la provocation. Cela est vrai même d'un Pascal. Mais cela n'est pas vrai d'un Joubert, esprit plus *pur* et, par délicatesse, moins tourmenté.

Ma prédilection est nette pour ceux qui ont échappé à la Renommée.

Quand on écrit, on a toujours tendance à *compléter* sa pensée, et c'est là le moyen sûr de la gâcher. Le grand art est de s'arrêter, non d'approfondir. Il est plus aisé d'épuiser un problème, que d'en suggérer les difficultés. (Cette dernière phrase gâche tout.)

J'en connais tant qui ne reculeraient devant rien pour un bel échec. Mais l'échec relève du destin et non de la littérature.

Quand nous n'avons pas un but vers lequel convergent tous nos actes, nous n'aimons que la pensée discontinue, brisée, image de notre vie volée en éclats.

Après la mort de sa fille Tullia, Cicéron, retiré à la campagne, s'y adressait à lui-même des lettres de consolation. On regrette et on se réjouit qu'elles se soient perdues. Même au plus fort du désespoir, il demeurait homme de lettres. Il avait une vanité de Grec. Il est plus intelligent que Tacite ; mais c'est le seul avantage qu'il a sur celui-ci.

Défense de la France : Une nation d'avares ne peut pas être superficielle.

J'ai remarqué que tous ceux qui fournissent un effort important y arrivent grâce à des passions sordides, à la maladie, à l'appétit de la gloire, à la jalousie, etc., jamais par la simple spontanéité de leur esprit. L'homme serait un aboulique sans une force plus ou moins extrinsèque qui le pousse à

agir, à se réaliser, à conquérir. Combien l'idéalisme est faux en philosophie et nul en psychologie !

Du temps que j'écrivais à la première personne, tout allait tout seul : depuis que j'ai banni le « je », la moindre phrase exige un effort que je ne trouve aucune inclination à produire. L'impersonnalité paralyse ma spontanéité. Je fais partie de ces esprits, douteux à vrai dire, qui ne se sentent à l'aise que lorsqu'ils parlent de leurs soucis ou de leurs exploits.

Que l'on puisse tomber dans la démence par excès d'ennui, je ne pensais pas autrefois que cela fût possible ; je le pense parfois maintenant... Rien que de contempler des nuages immobiles pendant un certain temps, cela suffit pour ébranler le reste de vitalité et d'équilibre que je possède encore.

13 avril – Hier soir, suis allé entendre, à Pleyel, la *Mathäuspassion*. À un certain moment, j'ai pensé que tous ces hommes et femmes de l'orchestre et du chœur seront dans cinquante ans des cadavres. Et d'un coup je vis des squelettes chanter, jouer du violon, de la flûte etc.

Les deux peuples que j'ai le plus admirés : les Allemands et les Juifs. Cette double admiration qui, depuis Hitler, est incompatible m'a amené à des situations pour le moins délicates et a suscité dans ma vie des conflits dont j'eusse pu me passer.

Ce n'est pas tes expériences qui m'intéressent, mais la façon dont tu les présentes. Une vie n'est pas une œuvre.

Quand on attend quelqu'un qui a du retard ou qui tout simplement ne vient pas, chaque instant fouette nos nerfs, et au bout d'une heure de vaine attente, on se sent près d'éclater *avec tous les instants* qu'on a supportés dans l'exaspération.

Un monologue dont le contenu se ramène à un *défilé d'objets* – tel est le roman contemporain.

Samedi soir, veille de Pâques. Je sors me promener. Devant Saint-Sulpice, un rassemblement de fidèles. À l'entrée de l'Église, des prêtres,

des moines lancent d'une voix artificielle des mots tantôt en latin tantôt en français, où il est souvent question de « Jésus », prononcé sur un ton impératif mais sans conviction. Suis parti dégoûté. Ce matin déjà j'eus une crise d'anticléricalisme. Le gouvernement, dit le journal, a alloué des millions pour la construction de quatre églises à Paris – c'est-à-dire dans une ville où tout est possible, connaître la gloire ou n'importe quoi, sauf trouver un appartement. (Est-il possible que je m'indigne encore ? Apparemment, oui.)

Dès que j'approfondis un sujet, il cesse de me passionner ; et quand je le connais, je m'en détache et ne peux en traiter qu'en faisant un grand effort sur moi. Je pourrais être « fécond » si j'acceptais de parler d'un problème sans le connaître (à la manière d'un Valéry, pour prendre de grands exemples).

Tout ce monde, tous ces êtres ne sont que le rêve de l'esprit absolu, des projections de la Mâya, de l'illusion cosmique.

J'incline à penser que le Vedânta est le système le plus profond, le plus près de la « réalité ».

Ce sont les livres sur le langage que je lis avec le plus de plaisir. Vers la cinquantaine on devient volontiers grammairien. Passion de la vétille.

Il y a en moi une veine par quoi je m'apparente aux non-métaphysiciens, à la lignée des penseurs qui dérivent d'un Épicure et Lucrèce, en passant par La Rochefoucauld et les philosophes anglais. Le reproche que je fais à la haute métaphysique, du Vedanta à l'idéalisme allemand, c'est d'accorder trop d'importance à l'Homme, c'est de n'en pas distinguer le caractère dérisoire et grotesque. Je devrais dire : l'Esprit, et non pas l'Homme. Mais c'est tout un. La modestie ne sied pas au métaphysicien. Je suis devenu sceptique par humilité et orgueil brisé.

À tel point le monde extérieur a cessé d'exister pour moi que répondre à une lettre, d'où qu'elle vienne, me paraît un supplice. Qu'on ne se souvienne plus de moi ; c'est tout ce que je demande. Je me vide petit à petit de tous mes sentiments.

Le contentement secret qu'on ressent lorsqu'on se croit abandonné par les dieux.

Ces philosophes qui pensent dire quelque chose lorsqu'ils parlent sans cesse de *l'être*, de *l'étant*, etc., etc. Ce ressassement prouve bien qu'il ne s'agit en l'occurrence ni de vrais problèmes, ni d'expériences, mais de *terminologie*. Ces penseurs pensent *sur* les mots, non *à travers* les mots.

La formule de ma vie et de mes contradictions ? Qu'on se représente la prière d'un athée.

Toute femme fait soit putain, soit institutrice.

Le raisonnement de Marc Aurèle, suivant lequel qu'on vive quelques jours ou des siècles, cela ne compte guère, puisque la mort ne nous ravit que le présent, et non le passé ni l'avenir qui ne nous appartiennent pas, – ce raisonnement ne résiste pas à l'analyse ni aux exigences profondes de notre nature. Mais combien est pathétique l'Antiquité finissante dans ses tentatives pour minimiser l'importance de la mort !

En fait de consolation, on n'a que deux livres majeurs : les *Pensées* de l'empereur romain et *l'imitation*. Il est impossible de ne pas préférer la désolation du premier, malgré les promesses du second.

Ce n'est pas la poésie, c'est l'ironie qui est intraduisible. C'est que l'ironie tient plus encore aux mots, à leur nuance imperceptible et à leur charge affective, que la poésie elle-même.

Par nature, par inclination profonde, je me sens plus près de la folie des empereurs romains que de la sagesse des stoïciens.

On me demande, on me presse de produire, d'écrire, de publier, on m'accuse de paresse, de stérilité, et on oublie que ce sont là des défauts dont j'ai fait l'éloge, et qu'il est ridicule d'exiger de l'affairement de quelqu'un qui a toujours proclamé l'inutilité de tout.

Personne ne saurait imaginer à quel point je suis d'accord avec ce que je pense, ni combien en profondeur, en cachette, je paie pour tout ce que je sais, pour tout ce que j'ai dénoncé.

Nuit et jour, je m'en veux de n'être pas en paix avec moi-même.  
On n'a pas déclaré impunément pendant des années le déséquilibre *saint*.

Les seules pensées vraies sont celles qui surgissent *entre* les tracas de la vie, dans les intervalles de nos ennuis, dans ces moments de luxe que s'offre notre misère.

Les antécédents du Doute sont toujours d'ordre affectif. Il n'y a pas de dissolution *logique*, et la raison ne se révolte pas contre elle-même sans un motif qui lui soit extrinsèque.

Les deux plus grands sages de l'Antiquité finissante : Épictète et Marc Aurèle, un esclave et un empereur.

Je ne me lasse pas de relever cette symétrie.

« Chaque homme du peuple en rébellion cache cinq tyrans. » (Luther)

Chaque fois que j'attends quelqu'un ou que je dois aller à un rendez-vous, une envie folle de travailler s'empare de moi et l'inspiration qui ne cesse de me fausser compagnie habituellement me transporte au septième ciel ; – sans doute parce qu'elle n'a pas à faire ses preuves ! Qu'elles sont compliquées, les voies de la veulerie !

Mon état de désolation constant vient de ce que, soit illusion, soit réalité, j'ai la conviction que je suis en tout au-dessous de ce que je vauX, c'est-à-dire que je n'arrive pas à être à la hauteur de moi-même. Je me sens écrasé par le poids de mes inaccomplissements. Mes vellétés me brûlent : un poison qui me dévore. J'ai trop de remords pour avoir l'étoffe d'un sage. Le sage ne se ronge pas, ne se *frappe* pas. Au diable, la sagesse ! J'en ai assez de cette marotte.

Depuis quelques années, la fatigue qui était distribuée « équitablement » dans mon corps paraît s'être particulièrement concentrée dans le cerveau : tous les jours je constate cette rupture d'équilibre et ne vois pas comment y remédier.

Tout ce qui est mauvais et périssable dans Marc Aurèle vient du stoïcisme ; tout ce qui est profond et durable, de sa tristesse c'est-à-dire de l'oubli de la doctrine. (Pascal offre un cas symétrique.)

Six heures passées dans la conversation, dans la honte, dans un dégoût tranquille.

Rien ne nous bouleverse autant que certains lieux communs lus à certains moments, ceux surtout qui portent sur l'instabilité des choses, la vanité de la gloire, et sur l'oubli.

Mépriser tout le monde, et accepter les éloges du premier venu !

Une phrase du Talmud qu'aimait Kafka : « Nous autres Juifs, comme les olives, nous ne livrons le meilleur de nous-mêmes que lorsqu'on nous écrase. »

À l'époque romantique, tous mes défauts m'auraient merveilleusement servi...

Né dans les Carpates, comment ai-je pu arriver à traverser toutes les nuances de la satiété ? et à ressentir cet arrière-goût de néant au commencement et à la fin de chaque jour ? À quoi devait aboutir la vigueur de mes ancêtres !

20 mai 1963 19 heures

Tout à l'heure, impression terrible : le thermomètre descendit vertigineusement vers le zéro et, dans mon sang, la même opération s'accomplissait, à la même vitesse.

Le drame de Kierkegaard : le regret d'être une exception, l'impossibilité absolue de vivre comme tout le monde. Son « écharde dans la chair », il y revient souvent à son lit de mort. – Tout cela pour avoir été dans l'incapacité physique de contracter mariage !

Entre Épicure et Marc Aurèle, des différences apparentes seulement. L'un et l'autre m'aident à vivre, et je vis dans leur société. À côté d'eux, un

Sénèque n'est qu'un bavard.

Je n'ai du chrétien que l'amour de me torturer, de compliquer inutilement ma conscience et mes jours.

Tous les avantages que j'ai sur mes contemporains viennent de mon manque de rendement.

De temps en temps, je suspends la lecture des journaux – pour une semaine, pour deux, parfois pour un mois et même davantage. Je m'exhorte même à ne plus en lire du tout. Quelle paix ! Un bain d'intemporalité quotidien. Vivre à Paris aussi loin des événements que si j'habitais un hameau lointain.

Il y a quelque temps, j'ai commencé d'écrire un article sur la maladie. L'article avançait, – quand je suis tombé malade (grippe, sinusite, etc.) : et depuis, *je n'ai plus d'idées sur la question.*

Tous ces temps derniers, j'ai pratiqué les Anciens (Épicure, etc., etc.). Par besoin stupide de variété, je me suis replongé dans Kierkegaard ; pour moi, c'est du poison de le lire, lui qui était si peu païen, qui n'avait aucun « art de vivre », et qui fut victime de son âme (chose inimaginable pour un esprit antique).

Je pense à mes balades dans les Carpates, à ce silence sur les sommets dénudés, où on n'entendait que le frémissement de quelques brins d'herbe. Où trouver l'équivalent de ces souvenirs ? qu'ai-je vécu depuis qui puisse me faire oublier ces moments de solitude ?

Si on veut être heureux, on ne doit pas fouiller dans la mémoire.

Pour avoir voulu devenir un saint, alors que rien dans sa nature ne l'y portait, Tolstoï devait finir dans la tristesse, le dégoût et l'horreur.

On ne peut aimer que ceux-là seuls qui se sont détruits pour avoir visé trop haut. « Connais-toi toi-même » est une maxime stérilisante. Quand on se connaît, on ne court plus aucun risque, on se refuse à avoir un destin.



Le moindre rhume que j'attrape dégénère en sinusite, avec des maux de tête et des sensations presque ininterrompues d'idiotie. Quel calvaire aura été ma vie ! Mais personne ne veut me croire car j'ai malgré tout l'air prospère. Cependant trois ou quatre mois par an je les passe dans l'incapacité d'écrire, occupé exclusivement par mes infirmités. Je ne puis forcer le « barrage » du cerveau, cette pesanteur dont je ne suis pas maître et qui me rend pendant si longtemps *inutilisable*.

Retirez à l'homme la faculté, je veux dire la volupté de se plaindre, vous lui enlevez toutes ses ressources, vous le plongez dans la désolation complète.

Si Bach peut me tenir lieu du reste de la musique, je ne vois pas l'écrivain qui puisse remplacer à lui seul tous les autres – même pas Shakespeare. On se lasse des mots, fussent-ils ceux de Macbeth ou Lear ; on ne se lasse jamais des sons, quand ils composent certains motets, certaines cantates.

Une âme *chantante* – malgré le ridicule de l'expression, y a-t-il quelque chose de plus beau, de plus haut ?

Il va falloir que je combatte de toutes mes forces mon aptitude à désespérer.

La vie s'épuise dans la peur de la mort ; un point c'est tout. Qui n'a plus cette peur est plus ou moins qu'un vivant. Il a dépassé la condition de l'homme ou est tombé au-dessous d'elle.

Quand on s'est beaucoup occupé de la pensée de la mort, on perd tous ses moyens devant la mort même.

26 mai 1963

Nuit passée *au ras* du cauchemar.

Je lis *Journal de l'année de la peste* par Daniel Defoe. Un livre plein d'horreurs, telles que je les aime et à la mesure de mes besoins. Je

m'épanouis dans le *noir*, dans tout ce qui évoque mon insatiable tristesse.

Mon drame est de vouloir réagir comme un sage, alors que je me comporte en tout comme un « désespéré ».

L'homme – le grand Profanateur.

Je vis dans la désolation même quand je n'en ai aucun motif ; quand j'en ai un, Seigneur !

Pour nos moments difficiles, pour nos épreuves capitales, quel livre de consolation prendre ? Il y en a si peu ! Et lorsqu'on réfléchit à leur rareté, à quoi l'imputer sinon à *l'impossibilité* de la consolation ? Le temps, l'usure seule guérit les chagrins ; les conseils n'y peuvent rien, encore moins les « pensées ».

Il n'y a pas d'originalité, dans la vie ni dans l'art, sans « mauvais goût ».

Tant que je vivais en deçà du terrible, je trouvais des mots pour l'exprimer ; depuis que je le connais du dedans, depuis que j'y suis, je n'en trouve plus aucun.

Tout bien pesé, il est impossible de ne pas perdre la raison.

30 mars – Nuit atroce. Douleurs dans les jambes sans interruption. Trente ans de névrite (?). Je ne veux pas savoir ce que j'ai, j'ai rompu avec les médecins, j'ai rompu avec...

Pour employer un mauvais style, je vis dans la catégorie du Funèbre.

Raconter ses chagrins ou simplement ses ennuis à quelqu'un d'autre, même à un ami, c'est de la cruauté, c'est un geste de tortionnaire. Il faut être d'une trempe exceptionnelle pour pouvoir se laisser dévorer par la douleur – en silence.

Pour les faibles, le scepticisme est une aide efficace : il leur permet de garder une certaine distance de leurs défaillances ou de leurs épreuves. Il les

rend plus forts – *par la veulerie*.

Fait pour l'exigu, l'infime, j'ai admiré le gigantesque. Ce qui m'a attiré des ennuis et même des malheurs dont les conséquences ne sont pas entièrement « épuisées ».

Dès qu'on n'accepte pas l'irréparable, on retombe dans l'obsession du suicide.

Les épreuves n'aigrissent pas toujours : elles peuvent même rendre généreux. À quoi bon infliger de la douleur à autrui, quand on souffre soi-même *pour plusieurs* ?

Ne compte que ce qui émane de la souffrance et la dépasse. Celui qui y succombe ne se rachète pas spirituellement

L'être par lequel tu as connu le bonheur, c'est par lui que tu connaîtras le malheur.

Est béni par les dieux l'homme qui ne s'attache à personne.

Les souffrances de quelqu'un qu'on aime sont moralement plus intolérables que les siennes propres.

Pour être écrivain, il ne suffit pas d'avoir du talent, il faut encore pouvoir *ne rien oublier*. L'écrivain excellent est un homme à rancunes.

Ce matin (4 juin), vu à la devanture d'une librairie un livre dont le titre, *L'importance de vivre*, m'a donné un malaise qu'il m'est difficile de vaincre. Mes rapports avec la vie sont devenus improbables au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Je patauge dans le problématique, non, je m'y noie.

D'aussi loin qu'il me souvienne, j'ai épousé des causes perdues, je veux dire, qui étaient vouées à l'être. Quelle complicité secrète avec l'échec, dans tous mes emballements ! Il est normal que j'aie supporté la tragédie de mon pays, mais il l'est moins d'avoir partagé celle des autres. Pourquoi avoir pleuré sur le sort de telle nation ? pourquoi verser des larmes sur Hécube ?

Si vous voulez qu'on parle de vous, employez-vous à l'altération du langage, devenez un tortionnaire du langage (à la Joyce).

Il faudrait introduire la peine de mort pour les gens qui sont en retard. Tout le monde, il est vrai, ne souffre pas d'angoisse ; car la ponctualité est le fait d'un angoissé. Pour être à l'heure, je serais capable de commettre un crime. Fût-il un génie, quelqu'un qui n'est pas exact au rendez-vous est « liquidé » à mes yeux. Jamais je n'entreprendrai quelque chose avec lui.

Ces moments de dilatation dont on éprouve souvent le bienfait en pleine rue ou dans le monde, et on se dit que, si on était seul et qu'on pût écrire, des merveilles sortiraient...

Dès qu'on laisse le cerveau aller, il se complaît dans l'anecdote et l'insignifiance.

Hier soir (8 juin) spectacle pitoyable. X, ivre, répétant sans arrêt : « Je hais les Français, je hais les Français » – sans se douter un seul instant qu'il les rendait responsables de son échec et de sa déchéance. Pour se « régénérer », il faudrait s'en prendre à soi-même. Mais c'est précisément ce que le déchu ne peut pas. Le spectacle de la mort est infiniment moins déchirant (et moins instructif) que celui de la déchéance.

Qui a peur de devenir clochard est bien plus malheureux qu'un clochard (en admettant que celui-ci le soit). Un clochard a atteint la limite ; il ne peut, socialement, tomber plus bas ; il a donc, en un certain sens, résolu tous ses problèmes. Il est fixé sur son sort ; mieux : son sort *est fixé*.

Ce matin (10 juin) un instant avant de me réveiller, au point d'expiration d'un cauchemar, j'ai rêvé que je me trouvais au bord du précipice originel, en pleine élaboration du chaos.

Obsession du premier homme. Je suis hanté par Adam. Je m'y reporte dans tout ce que j'écris, depuis quelques années. Le dernier homme occupe mes pensées aussi, moins toutefois que l'autre. Tout cela vient du fait que je ne suis pas à l'aise dans l'histoire, que je ne me trouve *bien* qu'en dehors d'elle, à ses extrémités.

Toutes mes idées sont sorties de prétextes mesquins, de colères dont je devrais rougir ; très peu ont une origine « pure ».

Dès qu'on cherche le sens de la vie au-delà d'elle-même, elle acquiert aussitôt un autre poids. Cette recherche, par elle-même, est d'essence religieuse, même si on l'entreprend sans aucune arrière-pensée théologique.

Je me rappelle soudain cette passion tortueuse qu'au lycée j'avais faite pour une fille quelconque de la bourgeoisie de Sibiu. Elle s'appelait Cella. Deux années durant j'ai pensé chaque instant à elle, sans lui avoir parlé une seule fois. Cette timidité de mon adolescence a joué un rôle déterminant dans mon développement ultérieur. Souffrances *utiles* peut-être, folie sans nom ! Je me souviens d'un après-midi de dimanche, dans la forêt près de Sibiu. J'y étais avec mon frère, et je lisais Shakespeare (quelle pièce ? je ne me souviens plus). D'un coup, je vois Cella passer en compagnie d'un de mes camarades de classe, le plus méprisable et le plus méprisé de tous. À plus de trente-cinq ans de distance, je peux me souvenir du supplice et de la honte que je ressentis alors.

On l'appelait *le Pou*.

Mais est-ce que je m'agite vraiment ? Je voudrais la gloire – sans remuer, sans me manifester d'aucune façon. Une gloire qui tomberait sur moi comme un miracle.

J'aurais aimé vivre au milieu de peuples tristes, ou tout au moins dont la musique est langoureuse ou déchirante : le fado, le tango, lamentations arabes, hongroises...

On est vivant dans la mesure où on accorde une importance disproportionnée à tous les actes de la vie ; on vit encore, mais on n'est plus vivant dès qu'on aperçoit la valeur *exacte* de ces actes.

« Dans les vices ardents on découvre l'autre face de la lune qui ne s'est jamais tournée vers moi. » (Rozanov)

Écrire un article sur les livres de consolation. Un autre sur la... colère.

Souvent je suis pris d'une passion soudaine et morbide de musique.

Je lis dans un livre sur Daniel Defœ : « Tour à tour mercier, pamphlétaire, agent du fisc, contrôleur de loteries, briquetier, conseiller secret du roi, journaliste, indicateur de police, qui fut exposé au pilori, fit deux fois banqueroute, alla trois fois en prison, inventa une forme originale d'escroquerie : le roman moderne. »

Pour celui qui vit dans une désolation chronique le moindre chagrin prend des proportions démesurées. Mais qu'advient-il quand le chagrin est réellement sans mesure ?

Toutes les fois que je fais un geste en flagrante contradiction avec mes idées, tout d'abord je ressens une légère volupté, puis vient le dégoût.

On ne s'amende pas en vieillissant, on apprend seulement à camoufler ses hontes.

Qu'il est étrange de persévérer à écrire quand on ne milite pour rien, quand on n'a assumé aucune mission et qu'on ne conserve que des bribes de convictions et de croyances !

Je suis fait pour donner des conseils de sagesse – et pour réagir en fou.

« Vivre et mourir inconnu » – cette conclusion à laquelle est parvenu Voltaire, l'homme le plus célèbre de son temps, en dit long sur l'essence de la gloire.

Mais un homme qui a été connu ne pourra jamais se résigner à ne plus l'être : pour se soustraire au poison de la gloire, il faut une vraie mutation, un miracle ni plus ni moins.

Dès que quelqu'un me parle *d'élites*, je sais que je me trouve en présence d'un crétin.

Comme remède à la « vaine gloire », Ignace de Loyola propose de rapporter tout ce qu'on fait de bien à Dieu, et de lui en laisser le mérite

exclusif. – Mais que fera l'incroyant, sur qui se déchargera-t-il de ses avantages ?

Dans mon enfance heureuse, j'ai connu des crises de solitude et de mélancolie dont le souvenir, perdu depuis longtemps, s'anime tout à coup et revit à mesure que j'avance en âge et que je connais ces moments où les années s'abolissent soudain et, à leur place, surgit la tristesse de mes commencements.

Si on pouvait décrire par le menu comment s'opère dans l'âme la séparation d'avec Dieu !

Je n'en peux plus, je n'en peux plus !

La déchéance de tant de gens remarquables autour de nous ! Ils se survivent, puisque tout esprit qui compte se survit à partir d'un certain moment. Quand on admire quelqu'un passionnément, il faudrait lui rendre le service de l'assassiner.

Les femmes excellent dans l'art d'exagérer leurs chagrins.

Il n'y a pas de chagrin limite.

Je voudrais me retirer quelque part et écrire une longue méditation sur la prière, j'entends sur le drame de ne pouvoir prier.

Il est dit dans le *Zohar* : « Tous ceux qui font le mal dans ce monde ont déjà commencé dans le ciel à s'éloigner du Saint, dont le nom soit béni ; ils se sont précipités à l'entrée de l'abîme et ont devancé le temps où ils devaient descendre sur la terre. Telles furent les âmes avant de venir parmi nous. » (dans Franck, *La Kabbale*, p. 183)

Il n'y a de bonheur que dans l'innocence, dans ce dont l'homme est particulièrement incapable, dans ce qu'il a perdu pour toujours.

Si fort que soit notre désir d'anonymat, nous n'aimons cependant pas qu'on ne parle plus du tout de nous. Nous rêvons d'un oubli parfait, mais

s'il intervenait vraiment, nous serions bien en peine de nous en accommoder.

Il serait ridicule de considérer comme du temps perdu tous ces siècles pendant lesquels l'homme s'est épuisé à chercher une définition de Dieu.

Seuls les esprits obtus sont pourvus de volonté.

ou

La volonté est l'apanage des esprits obtus.

On n'imagine pas un animal *idiot*.

Il avait dépassé l'âge où on se tue.

Lu l'autobiographie d'Ignace de Loyola. Le personnage est si extraordinaire qu'il vous donne envie d'être jésuite.

Devenir modeste *par fatigue, par incuriosité...*

Quand l'âme est malade, il est rare que le cerveau soit *intact*.

Les autres, fort heureusement, ignorent le bien et le mal que nous pensons de nous.

Ma lâcheté devant la vie est congénitale : j'ai toujours eu horreur de toute responsabilité, de toute tâche – une horreur instinctive de tout ce qui ne me regardait pas directement. Le contraire d'un « chef ». Et si, jeune, j'avais souvent jaloué Dieu, n'était-ce point parce que Dieu, étant au-dessus de tout, m'apparaissait comme l'irresponsable même ?

Tant qu'il y aura un dieu *debout*, la tâche de l'homme n'est pas finie.

Mission maudite.

On peut dire tout ce qu'on veut, il est impossible de vivre sans aucun espoir. On en garde toujours un, à son insu, et cet espoir inconscient compense tous les espoirs qu'on a rejetés ou perdus.



On paie toujours pour tout effort qu'on a fait. Celui qui s'abstient ne paie pour rien.

22 juin 1963

Depuis six semaines, je n'ai pas fumé une seule cigarette et n'ai pas lu pratiquement un seul journal. Cure de désintoxication plus efficace qu'un séjour dans un couvent.

Dimanche splendide – et je suis plongé dans des pensées funèbres.

*Exister* s'épuise dans le plaisir de ne pas penser. Être un objet *qui regarde* : un point c'est tout.

Manière efficace d'escamoter le chagrin : potasser (?) le dictionnaire d'une langue qu'on ne connaît pas bien, y chercher spécialement des mots dont on est sûr qu'on ne s'en servira jamais. L'abrutissement est un antidote à tous les maux de l'âme.

Quand on est prédestiné au Regret, tout ce qui n'y contribue pas ne compte guère.

Quel paradoxe que de se tourmenter *en français*, que de souffrir dans une langue grammairienne, dans l'idiome le moins délirant qui soit ! Sanglots géométriques !

J'ai dénoncé l'appétit de gloire. Mais en suis-je exempt, et ai-je le droit de prendre des airs supérieurs, des airs de dégoûté ?

La peur de m'ennuyer m'empêche de concevoir le moindre projet. Je retrouve le Vide partout, car Il est tout.

Il est étrange de voir à quel point le ton d'une voix ou une parole imprudente peut éveiller en nous telle angoisse que nous nous sommes évertués à endormir.

C'est par la pâleur que nous montrons combien peu nous appartenons à ce monde.

Le refuge dans l'irréflexion.

La poésie et l'égoïsme du vent...

Source de la stérilité : le repli de la pensée sur elle-même.

Est « civilisé » quiconque arrive à dissimuler ses humeurs et surtout ses chagrins.

Il est évident qu'*ici-bas* je ne suis pas dans mon élément.

Ces nuits, où l'on fait le tour de tous les cauchemars, et où surgissent mille souvenirs qui s'encanaillaient depuis longtemps dans les bas-fonds du cerveau.

On ne peut s'empêcher de ressentir un certain mépris pour les écrivains qui ont exercé une influence hors de proportion avec leurs capacités. Jean-Jacques, par exemple.

### Dimanche 21 juin 1963

Dans la rue, j'ai compris que deux sentiments contradictoires ou plutôt successifs pouvaient fort bien surgir en même temps et coexister : l'angoisse et l'ennui. Quant à décrire le mélange, l'état qui en résulte, je ne m'en sens pas capable.

Je ne désire rien, rien, rien, rien... Seigneur !

De nouveau cette musique tzigane qui resurgit en moi, et avec elle, mille nostalgies qui me dévorent. L'Europe centrale m'aura marqué pour toujours. On n'élude pas l'espace natal, ni les premiers souvenirs.

Les maladies sont là pour nous rappeler que notre contrat avec la vie peut être résilié à chaque moment.

Vu l'autre jour *Mourir à Madrid*, le film sur la guerre civile fait d'extraits et de commentaires. – Ce déploiement de cruauté, de rage des

deux côtés, ces exécutions sommaires, quel spectacle insensé, et ce qui est plus grave, gratuit ! Car tout cela paraît être conçu pour l'amusement du Diable. Et encore ! Si on voyait *sur un écran* le défilé des nations, c'est-à-dire une *doublure* de l'histoire universelle, n'éprouverait-on pas la même impression d'inutilité, de démenche vaine et pitoyable ?

Les crises de désespoir passent ; mais le fonds dont elles émanent subsiste toujours et rien n'a de prise sur lui. Il est inattaquable et inaltérable. Il est notre *fatum*.

Hier, à un cocktail, je me suis entretenu avec un grand cardiologue, ancien professeur à la faculté de médecine. On aurait dit un notaire de province ou un épicier parisien. Il s'étonnait de tout ce que je lui racontais ; l'impression qu'il m'a donnée, c'est qu'il ignorait tout de la vie. Pourtant combien de malades anxieux ou désespérés n'a-t-il pas dû soigner ! Il les a soignés peut-être, mais n'a jamais réfléchi à leur drame. Tout cela est banal et effrayant.

X vient d'être frappé par un bonheur dont il ne se relèvera pas.

Trois heures passées dans le hall d'une clinique. Tous ces hommes, toutes ces femmes, qu'est-ce qui les faisait venir là, dans ce palace-abattoir ? C'est la peur de la mort. Cette vieille hideuse, j'avais envie de lui dire qu'il n'était pas *seyant* à son âge d'avoir peur de mourir.

Lorsqu'on est submergé par l'inquiétude, le mieux est de se mêler à la foule, d'observer les visages, de faire des remarques indifférentes ou saugrenues, de gagner du temps sur *ce qui vous importe le plus*.

9 juillet 1963

Tout le monde me pose la question invariable : « Quand est-ce que vous partez ? » Je ne sais qu'y répondre, car je ne peux prendre une décision qui aille au-delà du lendemain. Voilà où m'a mené le sentiment trop net de ma précarité et de celle du tout.

Je dois écrire un texte sur « Tolstoï et l'obsession de la mort ». Mais je n'ai pas besoin du drame des autres : le mien me suffit largement.

Nous éprouvons à l'égard de tout homme plus connu, beaucoup plus connu que nous, un mélange d'envie et de commisération. C'est que nous savons qu'il a obtenu ce que nous souhaitons, en même temps qu'il s'est *perdu*, par sa réussite même. Plus on est connu, moins on préserve sa solitude, moins on est soi. Pour peu qu'on reste fidèle à son être propre – et on ne peut y arriver que par l'isolement et l'anonymat – on conçoit non de l'orgueil, mais quelque chose de plus élevé, qui vous permet de regarder avec pitié quiconque a encouru l'approbation des hommes.

Nuit épouvantable. Depuis trente ans ce fourmillement dans les jambes au moindre changement de temps, à vrai dire tous les jours. J'étais né et fait pour une vie futile, et non pour cet interminable martyre.

Les Romains de la décadence n'appréciaient plus qu'une chose : le repos grec, *otium graecum*, qu'ils méprisaient auparavant.

Si, pour consoler les gens en deuil, on invoque si souvent les lieux communs : tout le monde meurt, les grands comme les petits, les empires et le reste, – c'est que, comme on l'a remarqué, en dehors de ces banalités, il n'y a rien qui puisse servir de consolation.

Toute affirmation suppose un *degré d'instinct* qu'on ne possède pas toujours, que certains même ne possèdent jamais.

15 juillet 1963

La peur de l'ennui me paralyse et compromet et mes projets et mes entreprises. C'est une véritable maladie dont je ne sais comment guérir et qui m'humilie, et me dégrade à mes propres yeux. À plus de cinquante ans, en être encore à...

Ces Américains, décidément, ils ne comprendront jamais rien à l'insoluble que recèle toute vie, et à la distance qu'on prend à l'égard de sa propre vie. Comme je répondais sur un ton las à l'invitation que l'un d'eux me faisait à aller en Amérique : *It is too late*, il sursauta : *Never too late*. Sa réponse fut un réflexe. D'ailleurs combien de gens comprennent que tout est

toujours *trop tard* ? *Tout est toujours trop tard*, cela fait partie de mon *blason*.

Je n'apprécie un livre que par le trouble, par le poison qu'il verse en moi.

Tous ceux qui vont dans le sens de la vie possèdent une capacité infinie d'oubli ; aussi ceux qui ne peuvent oublier, les anxieux, les élégiaques, glissent-ils de force du côté de la mort.

« Who has not found the heaven below  
Will fail of it above<sup>16</sup> »

(E. Dickinson)

Le ciel est la récompense de ceux qui l'ont trouvé déjà ici-bas.

Je rêve d'un système philosophique formulé avec des raccourcis à la Emily Dickinson.

Je n'ai rien à enseigner, je suis le non-spécialiste par excellence.

X, octogénaire, me parle de sa mort comme d'un événement lointain et tout à fait improbable. Quand on a atteint un âge aussi avancé, on prend *le pli* de la vie.

Ma haine de l'humanité m'empêche de raisonner. C'est de l'exaspération ininterrompue. Je ne peux plus supporter la proximité de l'homme.

Ce matin, dans une station de métro, un aveugle, celui-là véritable, j'en suis sûr, tendait la main, il y avait dans son attitude, dans sa rigidité, quelque chose qui vous glaçait, qui vous coupait la respiration. *Il vous passait sa cécité*.

Puissances du Ciel, aidez-moi à ne pas me dissoudre, empêchez que je ne disparaisse sous mes propres yeux, faites que je n'assiste pas en spectateur à ma propre ruine, mais que je la combatte au contraire ou, sinon, que je l'assume tout entier, que je m'y précipite sans regrets !

J'ai remarqué que l'« inspiration » ne me vient que lorsque je dois aller à un rendez-vous... J'y vais toujours avec le sentiment de manquer une occasion d'avoir du génie.

Le sage n'écrit pas de lettres.

Première condition d'une société parfaite : pouvoir tuer tous ceux qu'on déteste.

Toute prose qui a un accent mallarméen est illisible – au-delà de trois phrases.

Ce qui est beau chez les grands ambitieux, c'est qu'ils réalisent presque toujours le contraire de ce qu'ils visaient.

On est beaucoup plus franc dans une conversation que dans un livre. C'est pour cela qu'il est infiniment plus important de pratiquer un écrivain que de le lire.

Lorsqu'on souffre, l'horreur de souffrir représente un supplément de souffrance (ou représente une souffrance de plus).

La chose la plus difficile du monde est de parler de soi sans exaspérer autrui. Une confession n'est tolérable que si l'auteur s'y déguise en pauvre type.

Personne ne nous pardonne d'avoir été sincère à son égard – plutôt : d'avoir osé être sincère à son égard.

Dire la vérité à quelqu'un, c'est commettre une indélicatesse, c'est s'accorder une supériorité sur lui.

« Rien ne vous autorise à être sincère à mon égard » –

« De quel droit me jetez-vous la vérité en face ? »

... ce saint dont un ange laboure la terre, afin qu'il n'ait pas à suspendre sa prière...

Tout le secret de la vie est de se vouer aux illusions sans *savoir* qu'elles sont illusions. Dès qu'on les connaît comme telles, le charme est rompu.

Un homme qui est appelé à créer ou simplement à quelque chose à dire ne s'interroge pas tout le temps sur ses facultés, sur leur nature ou leurs limites. Il fonce.

Se dépouiller de ses illusions, autant attenter à son propre être.

16 août – Retour d'Autriche (Zell am See et la Salzkammergut).  
*Unterach am Attersee.*

Depuis deux semaines, je n'ai pas écrit une seule ligne. D'ailleurs, si je m'appelle encore « écrivain », c'est par imposture et par nécessité de me prévaloir d'une « profession ».

C'était à Thumersbach, près de Zell am See, pendant les vacances. Une nuit je me réveille en sursaut, vers 4 heures du matin, avec le sentiment, avec la certitude que j'étais *à jamais* réveillé, et qu'il n'y avait plus place pour moi dans le monde du sommeil.

17 août 1963

J'ai cessé de fumer il y a plus de deux mois, sans en souffrir aucunement et sans éprouver la moindre envie de recommencer. Mais depuis hier, cette envie a fait irruption et je lutte désespérément pour ne pas reprendre une habitude qui pour moi est funeste (estomac, gorge, oh, tout est délabré à cause du tabac). Je me suis juré de ne plus jamais fumer. Et me voilà maintenant sur le point de rechuter. Quelle *pénible* !

J'ai la plus grande indulgence et commisération pour les ivrognes, les drogués et les débauchés. Les vices émanent de nos profondeurs ; ils sont *nous-mêmes*. Nous ne saurions en guérir sans nous détruire.

Eschyle est mort à Gela, en Sicile ; cette ville, je ne sais quelle physionomie elle devait avoir dans l'Antiquité ; ce que je sais en revanche, c'est qu'elle est la ville la plus horrible que j'aie jamais vue. À cause d'elle, il me fut impossible d'aller à Agrigente. Car pour y aller, comme j'avais

raté la correspondance, il fallait passer la nuit à Gela. Ce qui me parut inconcevable.

Voilà des années que je suis constamment *au-dessous* de moi-même !

N'ont un *secret* que les écrivains qui ont peu écrit.

ou

Le privilège du secret, seuls en jouissent les écrivains qui n'ont presque rien écrit.

Dans toute originalité, même réelle, il y a une part d'afféterie.

X, qui doit avoir l'âge des patriarches (il a sûrement plus de quatre-vingts ans), me dit, après avoir pendant deux heures noirci tout le monde : « Je ne hais personne. C'est là la grande faiblesse de ma vie. »

Si la mort est horrible et même inconcevable, et elle l'est sans doute aucun, d'où vient qu'au bout d'un certain temps nous considérons comme *heureux* n'importe lequel de nos amis qui a cessé de vivre.

La manie espagnole de rouvrir les cercueils explique plus d'une lacune de l'histoire hispanique. Le *squelette* n'est pas une bonne introduction au monde moderne.

J'ai lu quelque part ce mot très juste sur Mallarmé : « il avait la passion de l'exquis ».

« Je suis un lâche, je ne puis supporter la souffrance d'être heureux. » (Keats) à Fanny Brawne.

On a évalué à quatre milliards d'années l'âge de la Terre. J'y pense ce matin où je ressens le poids vertigineux d'un *autre* jour à supporter.

J'ai revu Munich après *vingt-huit* ans. Pendant toutes ces années je n'ai fait que le regretter et l'embellir ; dans mon imagination il avait pris l'allure d'un paradis perdu. Déception totale. Les ravages des bombardements en sont en partie la cause. La ville est abîmée, c'est certain : je l'ai à peine



retrouvée. Et cependant, cette nostalgie si longue, si durable que j'ai eue d'elle, je ne peux m'empêcher de la considérer comme une erreur.

Jusqu'à présent je n'ai fait preuve que d'un courage : celui de ne pas me tuer.

L'être n'est pas mon élément. Tous mes malheurs viennent de là.

J'ai formé la résolution de ne plus me mettre en colère, de supporter n'importe quelle avanie, et de ne plus répliquer qu'aux injures *subtiles*. Autant dire jamais.

Pendant trois mois je n'ai pas fumé une seule cigarette. Les maux de gorge, le dégoût, l'âcre odeur dans la bouche, tout m'en préservait. J'étais convaincu que, cette fois-ci, c'était définitif, que je ne reprendrais jamais cette vieille et pour moi funeste habitude qui m'a abîmé l'estomac pour le reste de ma vie. Or voilà qu'aujourd'hui j'ai *failli*. Honte, honte, honte ! L'idée stupide que je ne puis travailler qu'intoxiqué par le tabac m'y a fait revenir. Pourtant je m'étais juré que, dussé-je renoncer au travail, je ne reprendrais pas une si misérable habitude. Pourquoi écrire si on ne peut le faire que sous l'influence d'un excitant ? D'ailleurs le tabac n'en est même pas un ; c'est au contraire un *abrutissant*. Des mois et des mois sans rien produire ; et maintenant qu'il me faut exécuter un travail de commande, je me trouve tout à fait désemparé et furieux.

Je dois écrire sur Tolstoï un article, une préface plutôt, et m'aperçois que cela m'est presque impossible. Il faut un minimum *d'objectivité* pour pouvoir parler de quelqu'un d'autre que de soi. Or je ne peux plus être objectif envers personne ; je ne peux plus parler que de moi-même. Être objectif, ce n'est pas être impartial, c'est traiter l'autre en *objet* ; ce que font les critiques. J'en suis incapable. Je traite l'autre comme si cet autre était moi-même. Dès lors pourquoi écrire une étude ou une préface ? Pourquoi mentir ? Le degré de subjectivité que j'ai atteint me rend impropre même à la besogne élémentaire d'exposer les données d'un problème ou, dans l'occurrence, d'un portrait.

Et cependant il le faut, il le faut<sup>17</sup>.

J'ai horreur du devoir ; cependant toutes mes humeurs maussades viennent du fait que j'escamote le mien. On ne manque pas à ses obligations impunément, ni on n'abandonne projet après projet sans en subir quelques fâcheuses conséquences. Ma morosité n'est au fond que la somme de ces abandons : par elle se vengent tous ces projets qui ne veulent pas mourir.

À vingt ans j'étais à deux doigts du suicide ; puis ça a changé ; non pas que pendant ces trente longues années j'aie cessé de l'envisager et même parfois d'y songer sérieusement ; mais enfin quelque chose d'indéfinissable m'assurait que j'étais incapable de le commettre. Ce quelque chose, cette « voix », j'ai bien peur qu'elle ne se taise maintenant ; du moins, depuis quelque temps, je l'entends de moins en moins.

Je me suis tellement enfoncé dans le Vide qu'il suffirait d'un rien pour qu'il se mue en Dieu.

Ma passion du raccourci m'empêche d'écrire, puisque écrire, c'est développer.

Faire croire aux autres qu'on est un inaccompli, qu'on s'était attelé à un Grand livre, alors qu'on a fait déjà une œuvre et qu'on y a exprimé tout ce qu'on avait à dire ; – telle fut l'habileté, mi-inconsciente, mi-préméditée, de Mallarmé. Créer la légende d'une stérilité par excès d'exigence envers soi, quel calcul mêlé à une si noble vérité ! Dans le cas de Mallarmé, la postérité a adopté scrupuleusement le portrait qu'il a tracé de lui-même. Elle n'a pas douté un instant des impossibilités disproportionnées qu'il a dit avoir rencontrées ou conçues ; aussi bien font-elles partie du personnage : elles l'agrandissent sans qu'on sache que c'est lui l'auteur de sa démesure.

Écrire est devenu pour moi un supplice, une impossibilité. Les mots me paraissent tellement *extérieurs* (à mon essence) que je n'arrive pas à entrer en contact avec eux. La rupture est complète entre eux et moi. Nous n'avons plus rien à nous dire. Si je m'en sers, si je les emploie, c'est pour les dénoncer, et pour déplorer l'abîme qui s'est ouvert entre nous.

Memnon's Klage um Diotima<sup>18</sup>

Quand on a tout perdu, l'élégie fait office d'espoir.

Je dois écrire un texte sur la crise de Tolstoï, crise pendant laquelle l'idée du suicide ne le quittait pas. Hélas ! Je traverse les mêmes affres. Misère des misères ! Je sors de chez moi parce que, si j'y restais, je ne suis pas sûr de pouvoir triompher de quelque résolution *soudaine*.

Comment ai-je pu en venir là ? Mais, au vrai, c'est ainsi que plus ou moins j'ai vécu toute ma vie.

Toute œuvre est tributaire d'un désarroi. L'écrivain est le parasite de ses souffrances.

Il est curieux qu'ayant les convictions que j'ai, j'arrive à tirer du plaisir de mon travail (quand je travaille !). Il n'y a que le travail qui nous fasse oublier *l'essentiel*, c'est-à-dire ce à quoi il ne faut pas penser si on veut entreprendre quelque chose et laisser des traces.

Le travail – divine obnubilation !

Si je pouvais oublier tout ce que je *sais* !

Si je pouvais triompher de mes indignations, et de ma haine des hommes ! Si je pouvais m'*élever* au mépris !

La raison pour laquelle personne ne voit ses défauts, et surtout pas un écrivain, la voici : quand on écrit, même sur des choses insipides, on se trouve forcément dans une excitation qu'on prend facilement pour de l'inspiration ; même pour rédiger une carte postale il faut un minimum de « chaleur », en tout cas une absence d'indifférence, un soupçon de rythme. Comme rien ne se fait à froid, dès qu'on a exécuté quelque chose, on se croit du... talent. Personne n'arrive à se persuader du néant de ce qu'il fait. Toute forme de « création » exige une participation de notre être. Et nous ne pouvons concevoir que ce qui émane de nous ne vaille strictement rien.

29 août – 1 heure du matin.

Je ne peux dormir. Mes nerfs contractés me font mal. Toujours ce même fourmillement. C'est à en devenir fou. La maladie veille nuit et jour. Tout dort, tout repose, sauf elle.

Si écrire une tragédie était aussi aisé que de la vivre !

Une maladie si terrible soit-elle est supportable, à condition de ne pas lui donner un nom.

Je ne suis heureux que lorsque j'ai trouvé une « formule ».

Cette femme qui vit dans une solitude totale, qu'est-ce qu'elle y a gagné, qu'est-ce qu'elle en a retiré ? Rien, puisqu'elle imite dans ce qu'elle écrit la manière de X qui, lui, vit dans le monde.

Quand on lit une histoire des dogmes, ou tout simplement une histoire de l'Église, on ne peut ne pas penser avec indulgence aux sarcasmes de Voltaire. Mais enfin Voltaire était lui-même un fanatique à sa façon.

Tout compte fait, si on veut être sûr de ne pas trop se tromper, il faut rester dans les parages du scepticisme.

Je suis bon pour remâcher des regrets et des rancunes, pour me repaître de ma bile et m'idiotiser dans l'ennui.

Je ne pense pas que j'aie un seul organe en état.

2 septembre

Voilà Paris qui se repeuple, voilà les rats qui rentrent.

Tous ces jours où mon cerveau ne répond pas à mes appels.

J'écris un texte sur la peur de la mort chez Tolstoï ; et, à mon ordinaire, je pense plus à moi qu'à l'auteur dont il me faut parler.

*Penser ses sensations, c'est tout de même de la pensée – Quand on ne peut faire mieux !*

23 septembre

Parti pour l'Espagne, j'y ai attrapé la grippe. Mon union avec la Maladie est décidément indissoluble. Cette crise de rage contre moi-même lorsque,

pris de frissons, au lieu d'aller me baigner, je me suis mis au lit ! Jamais je n'ai été aussi près du suicide par horreur de mes maux. Si je pouvais habiter un autre corps ! Je ne supporte plus le mien et cependant il le faut. Je m'invente cette obligation par lâcheté et par frousse. Mais *ma main* un jour pourra bien se lever sur mon corps, et m'en libérer enfin.

1<sup>er</sup> octobre

Toute idée est une exagération. Penser, c'est exagérer.

L'anti-religion ne se justifie que si elle émane de la volupté de démolir un dieu. Si elle est combat contre l'Église ou les fidèles, elle ne vaut rien.

Je fais partie de ceux qui, entre le système et le chaos, inclineront toujours vers le chaos.

Depuis des années que j'observe la relation qui existe entre mes humeurs et l'état de mon cerveau. Rien n'invite tant à la modestie que de constater qu'on est fonction du dérangement de ses cellules.

X m'écrit qu'il voudrait m'envoyer un jeune homme très *loyal*, ayant du caractère, etc., pour que je lui donne quelques conseils en matière littéraire. Je lui réponds que je ne puis lui en donner, pour la raison qu'il n'en existe point ; mais le vrai motif de mon refus est que ce jeune homme sans reproche moralement, il est à priori douteux qu'il ait l'étoffe d'un écrivain. – Ce ne sont pas nos qualités, ce sont nos défauts qui *promettent*.

Se méfier des gens *bien*, ne rien en attendre sur le plan de l'esprit. Le talent présuppose une source empoisonnée, un enfer virtuel, une somme de vices *qui ne s'exercent pas*.

Qui pourrait décapiter mes cris ?

Depuis longtemps on ne parle plus de moi ; je ne saurais dire si j'en ressens ou non quelque chagrin. J'ai fait mes classes *dans l'oubli*.

Sauf Villon et peut-être Rimbaud, les poètes français sont des techniciens du vers, je veux dire qu'ils ne sont pas des poètes, mais des *lettrés*. On n'a

rien à leur demander, et on n'en espère rien.

La littérature française est un discours sur la littérature.

Dans presque tous les poèmes que j'ai lus depuis un certain temps il n'est question que du... Poème. Une poésie qui n'a d'autre matière qu'elle-même s'épuise vite et lasse le lecteur. Il s'agit bien du lecteur !

Imagine-t-on une prière dont l'objet serait la *religion* ? C'est Guardini, je crois, qui a intitulé un recueil de sa façon *Prières théologiques* ; ce qui est une contradiction dans les termes.

La musique remue tout ce qu'il y a d'impur en moi, et plus elle est « noble », plus elle éveille mes rancunes endormies et les haines que normalement j'ai honte de m'avouer à moi-même.

C'est à Bach tout spécialement que je dois de connaître l'étendue et la profondeur de mes pestilences.

Toute conviction est un obstacle à la liberté.

L'homme libre ne s'embarrasse de rien, même pas de l'honneur.

Ce froid dont je souffre, et qui n'est que l'expression *physique* de mes terreurs.

J'aurais cru que, l'âge venu, je me résignerais à mes maux ; je les supporte plus mal qu'avant. C'est que je les connais trop, ils ne me *surprennent* plus. Il faut quand même dans nos infirmités un minimum d'imprévu, faute duquel elles ne méritent pas d'être endurées.

Il a étalé la somme de ses doutes.

Mes maux ne cessent de me rappeler à moi-même. Grâce à eux je me retrouve à tout moment – pour me détester, pour tourner toutes mes rages contre moi, contre ce moi dont j'essaie en vain de me dissocier.

Avoir tant souffert et n'être capable de débiter sur la douleur que des évidences !

8 octobre

J'ai passé aujourd'hui deux heures dans les grands magasins. Soudain, en choisissant au sous-sol du Louvre une cuiller en bois, je sentis – révélation fréquente dans ma vie – que je n'appartenais pas à ce monde-ci, que ma place n'était pas parmi les hommes.

On écrit avec beaucoup plus d'entrain quand on conserve ses convictions que lorsqu'on les a perdues. Elles stimulent l'esprit *en le bornant* ; sans elles, il s'élargit au point de n'avoir plus de contours. Il s'identifie avec le tout, mais ne possède rien au nom de quoi il puisse divaguer.

Je n'ai de l'entrain que lorsque j'attaque. Mais qui attaquer et à quoi bon ?

L'esprit qui met tout en question en arrive, au bout de mille interrogations et analyses, à une quasi totale veulerie pratique, à une situation que *le veule* précisément connaît d'emblée et par instinct. Car la veulerie, c'est la perplexité congénitale.

Dès que je me suis mis à réfléchir, j'ai pris le ton du désabusement et ne l'ai plus quitté depuis.

Quand je pense aux passions, à l'ardeur de ma jeunesse, je m'en veux d'en être arrivé à cette aigreur plate, à ce néant pénible où je végète.

Dimanche après-midi. Promenade à travers des rues que je connais, que j'arpente depuis vingt-cinq ans ! Monotonie, désolation, laideur. Vivre dans une ville dont on ne peut plus rien extraire est un contresens et une bêtise. J'ai usé Paris autant que je me suis usé. Ni d'un côté, ni de l'autre, il n'y a à attendre la moindre surprise ni la moindre déception.

Toute pensée qui ne cache pas quelque âpreté m'ennuie.

Racine, demandant dans son *Testament* qu'on l'enterre à Port-Royal, bien que, dit-il, il n'ait été des vertus des solitaires qu'un « stérile admirateur »...

La littérature française, la langue surtout eussent pris une tout autre tournure si Amyot eût traduit la Bible.

Ce qui fait que je demeure en dehors de toute religion, c'est mon incapacité de concevoir mon salut à l'aide de quelqu'un. Je me sens plus près de la sagesse païenne que du christianisme ou du brahmanisme.

Le succès actuel du taoïsme est dû au fait que le Tao est totalement indéterminé ; ce qui permet aux Occidentaux d'adopter une croyance religieuse sans en épouser les exigences.

Comme le Dieu personnel n'est plus de mise, on s'oriente de plus en plus vers les religions qui le remplacent par un nom vague, par une entité à laquelle, bien entendu, on n'a pas de comptes à rendre.

Je veux me « délivrer » moi-même, sans l'aide de personne.

J'ai le désespoir dans le sang ; il n'est pas chez moi un sentiment ou une attitude, mais une réalité physiologique, je n'ose dire physique. Le désespoir est ma foi, ma foi innée.

Toutes les maladies sont incurables. Même le rhume. De toute façon, elles reviennent toujours, elles se réveillent quand on s'en croit guéri, c'est qu'au fond elles se sont rendormies.

La santé est la maladie assoupie.

Pour dire la vérité, nul ne peut supporter qu'on fasse abstraction de lui, et quelque conscience qu'on ait de ses mérites, on ne peut tolérer l'indifférence des autres. Mais tant qu'on dépend de l'opinion d'autrui, la vie est un enfer.

Malgré mon horreur des maladies et des malades, je ne puis cependant prendre un bien portant au sérieux.

Pour un écrivain, la seule manière de garder un brin de prestige est de cesser d'écrire.



*Dante et Maître Eckhart*, les deux esprits les plus profonds et les plus passionnés du Moyen-Âge.

Après-midi, le long de la Viosne, au-delà de Pontoise.  
Les feuilles mortes tombant dans l'eau : double symbole de l'évanescence.

Mon frère m'écrit à propos des troubles et des épreuves que supporte ma mère : « La vieillesse est l'autocritique de la nature. »

Rien n'est plus révélateur pour ce que je suis que ma passion pour Élisabeth d'Autriche.

Ce que j'aime chez les Juifs, c'est la volupté avec laquelle ils remâchent leur sort insoluble. Au fond, il n'y a rien d'autre qui les concerne vraiment.

Je suis perpétuellement une velléité de chant, mais le chant n'arrive pas.

C'est dans les époques sans prophètes qu'on s'occupe de l'interprétation des songes et qu'on y cherche la figure de l'avenir.

Si j'avais la foi, je quitterais le monde séance tenante, sans en avertir personne. Mais même sans foi, au point où j'en suis, je devrais rompre avec tout et vivre dans un désert quelconque.

Ce qui a compté dans ma vie, ce sont ces nuits où, l'une après l'autre, mes certitudes se sont écroulées.

On a beau dire, le christianisme a tout gâché. Un trouble-fête. Des siècles inutilement profonds. Que je regrette de m'être nourri de sa substance. Je m'en suis gavé. Malheur, mille fois malheur !

J'aurai passé mes jours dans la douleur et ses sous-produits. Dans ces derniers surtout. J'ai du mérite d'avoir « poussé » jusqu'à la cinquantaine. J'étais fait pour jouir de tout, j'avais un fonds de gaieté que le mauvais état de ma santé a détruit ; de la contradiction entre mes inclinations primitives

et mes humeurs acquises, est né ce malaise perpétuel où je ne cesse de m'aigrir.

On n'approche d'une certaine sérénité qu'après avoir épuisé la pitié de soi-même.

Voici une des rares choses dont je sois sûr : la seule, l'unique raison qu'ont les hommes de vivre en commun, c'est pour se tourmenter, pour se faire souffrir les uns les autres. Je ne me lasserai jamais de ressasser cette évidence.

À peine ai-je entamé une pensée, que j'en perds le fil. C'est la *trame* qui manque à mon esprit. Et, pour continuer la métaphore, quoi de plus décousu que mon « genre » ?

Je suis creux, creux, et il n'y a pas trace de « musique » en moi. L'esprit à jamais dévasté. Comment en suis-je arrivé là ? Comment cela a-t-il été possible ?

20 octobre

Depuis quelques jours, je vois, à l'hôtel d'en face, au dernier étage quelqu'un (Américain ? Allemand ?) qui tape sans arrêt à la machine. D'où les mots lui viennent-ils ? Et qu'a-t-il donc à dire ? Il a l'air d'une brute, et on ne le croirait même pas capable de se *hisser* à quelque banalité.

Je viens de lire quelques pages que j'ai écrites en roumain il y a plus de vingt ans. Mauvaise poésie s'il en fut. Une sorte de « frémissement » continu qui me donne la nausée. Si j'avais maintenant la vitalité d'alors, peut-être ferais-je quelque chose de bien, en tout cas de moins pénible. Se garder de la poésie comme de la peste. Ou alors écrire carrément des poèmes.

Une seule chose positive : j'étais arrivé à Paris, pendant la guerre, à une connaissance du roumain qui me stupéfie. Je lisais la Bible (dans notre idiome, bien entendu) tous les jours. Je me souviens que j'allais à l'église de la rue Jean-de-Beauvais<sup>19</sup> (j'habitais à côté) pour y chercher des livres « religieux ». Ainsi suis-je remonté aux sources de la langue. Aujourd'hui

que je regarde ce que j'ai écrit à l'époque, je suis forcé de reconnaître que mon effort d'alors n'a pas donné les fruits que j'en espérais.

La souffrance ne conduit pas nécessairement à la modestie : le contraire arrive plutôt car plus on souffre, plus on se croit quelqu'un, même si l'excès d'épreuves mène au sentiment du néant. Ce sentiment d'ailleurs est parfaitement compatible avec l'orgueil.

Eût-il tous les mérites, un ambitieux ne peut être honnête qu'à la surface. N'ayez confiance que dans les indifférents.

Je ne connais rien de plus mystérieux ici-bas que l'eau.

Mon plus grand plaisir serait de pouvoir casser la gueule à qui je veux. Il est tout à fait malsain de réfréner les impulsions qui *exigent* de nous la suppression de ceux que nous exécrons.

Je viens de parcourir mon « cahier » d'il y a six ans. Quel désarroi ! quelle aigreur et quelle intoxication ! Je suis bouleversé par la gravité de mon cafard.

Un livre n'est un événement que pour celui qui l'écrit. Pour s'épargner des mécomptes, plus d'un auteur devrait y penser et s'en imprégner ; il est vrai que, s'il s'en persuadait, il cesserait d'écrire.

Je me sens absolument incapable d'un effort continu dans la pensée comme dans l'action. Jamais obsédé ne fut plus ondoyant.

Lucrèce, Bossuet, Baudelaire, – qui a compris mieux qu'eux la chair, tout ce qu'il y a en elle de pourri, d'horrible, de scandaleusement éphémère ?

Tout à coup je pense à la tête de tous les morts que j'ai vus, à leur dernier et insoutenable visage, et je vois encore les traits de tous mes amis quand ils trépasseront, et je me vois moi-même au commencement et à la fin du défilé macabre. Ayez pitié de nous, de nous tous. Vous qu'on ne peut nommer.

Mon drame est d'être un ex-ambitieux. Mes aspirations, mes folies d'autrefois, j'en discerne de temps en temps les prolongements. Je ne suis pas tout à fait guéri de mon passé.

### Insomnie

« Quand l'oiseau du sommeil pensa faire son nid dans ma pupille, il vit les cils et s'effraya du filet. » (Ben al-Hammara, poète arabe d'Andalousie, XII<sup>e</sup> siècle)

Par tempérament, j'étais un jouisseur ; mes maux ont fait de moi un « martyr ». Le drame de ces instincts contrariés, je le ressens tous les jours.

Au début de notre ère, on accusait les Juifs d'être des chrétiens, on les rendait responsables de Jésus, qu'ils avaient pourtant renié ; deux mille ans après, on les rend responsables de Marx, dont pourtant ils se réclament de moins en moins, et ils vont souffrir à cause de lui autant qu'ils ont souffert à cause du Christ.

Vouloir justifier un échec, c'est l'amoindrir et le compromettre.

Montaigne, un sage, n'a pas eu de postérité ; Rousseau, un hystérique odieux, suscite encore des disciples.

Ai parlé sans cesse pendant deux heures, de peur d'écouter. Au point où j'en suis, misérable et triste jusqu'à la dépravation, faire figure d'amuseur !

La séduction qu'ont exercée sur moi les fortes personnalités qui n'ont pas laissé d'œuvre, qui ne se sont pas abaissées à composer un livre.

Quand on attend quelqu'un qui a du retard, chaque minute qui passe use un peu plus son prestige ; au bout d'une heure, il ne compte plus pour nous, il est démonétisé à nos yeux.

Si jamais démon prit possession de moi, c'est bien celui de la procrastination.

Être un fanatique du laconisme, et vouloir gagner sa vie comme écrivain.

Quand je vois X et Y se mettre toujours en avant, je n'ai plus qu'un désir : m'effacer, faire disparaître ma trace.

... Et pourtant j'ai un certain goût pour les destins « arrangés », pour les poseurs de grand style, genre Byron. C'est un reste de ma passion pour la gloire d'avant mes vingt ans.

On n'envie que ceux qu'on connaît bien, qu'on fréquente beaucoup et dont les succès devraient nous faire plaisir. C'est pour cela qu'il y a quelque chose de « pourri » dans toute amitié et que nous n'aimons vraiment nos proches que dans la mesure où ils sont victimes. Dès qu'ils cessent de l'être, nous les guettons avec méfiance et anxiété.

Il avait la bosse du malheur.

Rien ne vous rend plus sceptique que la nécessité où vous êtes de vivre dans la duplicité, de dire amen à tel et tel, et d'assister ainsi au spectacle de votre propre versatilité. Tout homme dans une situation subalterne, s'il veut s'y maintenir, doit faire fi de la vérité, ou tout au moins douter qu'elle soit possible.

Il est dangereux de fréquenter des vieillards : on les voit si loin de la sagesse et si impropres à y accéder que, par rapport à eux, on se croit d'une maturité tout à fait exceptionnelle. Et l'avance réelle ou fictive, que l'on a sur eux, incite à l'orgueil et même à l'arrogance.

Le monde ne vit pas dans la médiocrité mais dans la *mauvaise* démesure. Ce qui explique pourquoi rien ni personne n'y est à sa place, alors que s'il était médiocre il y aurait quelque proportion dans les situations et les destinées.

Tout homme qui veut faire parler de soi, on doit le considérer comme un ennemi virtuel.

Peut-être n'est-ce que folie de ma part, mais je n'arrive pas à trouver qu'il y ait quelqu'un au monde aussi hanté et aussi paralysé par *l'essentiel*

que moi.

La chose la plus difficile au monde est de se représenter le visage de quelqu'un qu'on admire ou qu'on hait sans l'avoir jamais rencontré. On peut deviner ses secrets, mais non ses traits. Ce qui est le plus visible chez un être est ce qui déroute le plus notre imagination.

Je passe par une période où ni la poésie ni la mystique ne me disent rien. Le lyrisme, sous quelque déguisement qu'il se présente, me fait l'effet d'un vomitif. La prose acide, corrosive, seule m'agré.

28 octobre

Conversation avec un jeune Allemand de dix-neuf ans, très intelligent et très ouvert, qui sait tout sur tout. À côté de lui, je faisais encroûté, vieux jeu, un homme d'une autre génération. Je paie cher mon horreur des jeunes, je *date*, ce qui me fait plus horreur encore.

Chez le penseur m'intéresse l'écrivain, chez l'écrivain, le tempérament.

Le seul homme *qui a compris* est celui *qui ne s'enfuit pas*, qui met l'honneur et le déshonneur sur le même plan. *Alles ist einerlei*<sup>20</sup>. Tel est le dernier mot de la sagesse, et celui qui répugne à l'adopter ou tout simplement se montre incapable d'y souscrire, quelles souffrances, quelles misères l'attendent !

La vie me semble beaucoup plus tolérable depuis que j'ai accepté mon indignité comme un fait sur lequel il n'y a plus à revenir.

Je n'ai plus aucun attribut, je suis un homme désaffecté, c'est-à-dire que je pourrais facilement devenir un sage...

Chaque mot a un passé, dans le sens où on dit d'une femme qui a vécu qu'elle en a un... « Il faut être *ivre* ou *fou*, disait Sieyès, pour bien parler dans les langues connues. »

Il faut être ivre ou fou, ajouterais-je de mon côté, pour oser encore se servir de mots, de n'importe quel mot.

Nous avons beau nous affaïrer, la mort continue en nous ses longues ruminations, son soliloque ininterrompu.

Les applaudissements prolongés me font penser aux révolutions. Quand je vois une foule en délire, fût-ce dans une salle de concert, ma première réaction est de me sauver sur le coup.

Je suis à n'en pas douter un *Gemütskranke*<sup>21</sup>(intraduisible). J'ai des accès de haine incroyables, d'une virulence à faire peur. Mais ils sont, ces accès, entièrement gratuits ; ce qui révèle un vice de constitution, un dérangement profond de la machine. Je hais sans aucune nécessité ; mais au fût s'agit-il de haine ? N'est-ce pas plutôt un état durable de folie non déclarée ?

Je viens de lire dans le *Décameron* la description de la peste à Florence. (La peste d'Athènes par Thucydide, combien elle vaut mieux !) N'importe quel fléau me comble, et me rassure. L'horreur me fortifie, si elle est bien dite.

On ne pouvait pas se faire initier aux Mystères si on portait la responsabilité d'un crime. Néron, qui avait fait tuer sa mère, ne demanda pas l'initiation quand il fit son voyage en Grèce.

5 nov. 1963

Nuit atroce, comme tant d'autres. J'emploie trop de remèdes ; mon organisme ne les supporte plus. Je devrais laisser mes maux en paix.

Je ne peux plus lire que ce qui me « retourne ». (Après avoir lu la *Confession d'un voyou* de Serge Essénine.)

Tibère, *puriste*. Selon Suétone, il était furieux qu'on prit le mot grec *monopole* et insista qu'on en trouvât un équivalent latin. Ce n'est pas impunément qu'il fut entouré de grammairiens dans sa jeunesse.

Ai visité, place des Vosges, le musée Victor Hugo. Je ne cherche même pas à comprendre pourquoi *rien* ne m'intéresse de son œuvre ni de sa vie.

L'idée de rencontrer des écrivains me rend positivement malade. Retrouver ses propres défauts *en pire* est intolérable. Et puis on ne peut supporter de plus vaniteux que soi.

La journée d'hier (6 nov.) seul, le long de l'Oise, entre Beaumont et Boran. Je ne connais rien de plus beau ici-bas que de longer une rivière en automne, de passer, de couler avec l'eau, sans effort, sans hâte, sans rien de ce qui marque les activités de l'homme.

On peut dire de l'angoisse tout ce qu'on a dit de la mer...

Le célibataire n'est pas un égoïste, comme on l'affirme communément, mais un homme qui n'aime martyriser personne. S'associer avec quelqu'un, que ce soit par le mariage ou autrement, c'est pouvoir mettre sur le compte de l'autre tout ce qu'on éprouve ou rencontre de fâcheux. Toute forme de vie en commun suppose la volonté de se décharger sur autrui de ses mauvaises humeurs.

Je viens d'entendre *Ramona*, la rengaine à la mode vers 1929, date à laquelle je quittai Sibiu pour aller à Bucarest, à l'université. Le commentateur la trouve ridicule ; elle l'est peut-être, mais, pour moi, elle m'évoque une période de ma vie beaucoup mieux que ne feraient les plus grands efforts de ma mémoire ou un retour sur les lieux de ma jeunesse.

M<sup>me</sup> de Staël parle du *pédantisme de la légèreté* chez les Français.

15 nov. 1963

Nuit interminable qui me fait songer au vers de Rilke : « In solche Nächte wissen die Unheilbaren : wir waren<sup>22</sup>. »

Écrire sur autrui, c'est avouer qu'on n'a rien à dire sur soi.

Lu dans *l'Éthique à Nicomaque* le chapitre lumineux sur l'équité et la justice.

Seuls les *mauvais* penseurs exercent une grande influence. Un Fourier, qui est pratiquement illisible, a dominé tout le XIX<sup>e</sup> siècle en Russie. Les



esprits s'y partageaient entre fouriéristes et antifouriéristes. Dostoïevski appartint avant la Sibérie aux premiers ; après, aux seconds. Tolstoï, qui le méprisait avec une pointe d'envie, l'appelait toujours « ce fouriériste ».

Malheur à l'écrivain ou au penseur qui fait école !

Tout ce qui est encore vivant dans le folklore vient d'avant le christianisme. – Il en est de même de tout ce qui est encore vivant en chacun de nous.

Je trouve étrange qu'on ne jalouse pas ceux qui ont la faculté de prier, alors qu'on est plein d'envie pour les richesses et les succès extérieurs des autres. On se résigne au salut d'autrui, non à ses prospérités.

Quel rapport y a-t-il entre la *Messe en si* et la doctrine de la petite secte de Judée ? Comment concevoir que celle-ci a pu conduire à celle-là ? Il est vrai qu'on ne voit pas non plus comment de la synagogue ou des catacombes on a pu arriver aux cathédrales gothiques. \_Une religion n'est rien par elle-même ; tout dépend de la communauté qui l'adopte. Le christianisme *allemand* de certains théologiens nazis n'était une absurdité que sur le plan théorique, doctrinal ; sur le plan pratique, historique, il correspondait à une réalité.

La vie – c'est l'équilibre *en deuil*.

Tout le monde, sans exception, en fait trop. Le salut par l'aboulie.

L'artiste qui cherche l'extraordinaire à tout prix et d'une manière constante lasse vite, car rien n'est plus insupportable que la monotonie de l'insolite. Il n'y a pas d'art véritable sans un minimum, que dis-je ? sans une bonne dose de banalité.

L'important dans l'art, c'est la nécessité. Il faut qu'on sente d'une manière absolue qu'une œuvre est nécessaire, sans quoi elle ne vaut rien et ennue. Que si elle nous donne, ne fût-ce qu'un instant, l'impression qu'elle est interchangeable, tout s'écroule.

Chacun est prisonnier de son propre jeu, et tous tant que nous sommes nous ne faisons qu'en remettre.

Pour me débarrasser de mes humeurs noires, je me suis fait plus « noir » que je ne suis. Je n'ai pas vaincu mes humeurs ; du moins ai-je réussi à les supporter.

Le faux est plus fréquent dans l'art que dans la vie. C'est l'artiste réfléchi qui y tombe, l'artiste qui manque d'instinct.

L'artiste qui réfléchit trop sur ses moyens le fait aux dépens de son instinct.

Je suis l'enfant du café et de la cigarette. J'ai cessé de fumer et de prendre du café. Je me sens déshérité, je suis dépossédé de tout mon avoir : du poison, du poison qui me faisait travailler.

Bien que je tourne en rond et que je m'enfonce dans les mêmes obsessions, j'ai du mal à traiter jusqu'au bout un problème ; dès que je l'ai compris, il m'ennuie, et pourtant il me hante, et je ne cesse d'y penser.

« Tout ce qui nous arrive est aussi ordinaire et aussi prévu que la rose au printemps, ou la moisson en été. Telles sont aussi pour nous la maladie, la mort, la calomnie qui nous déchire... » (Marc Aurèle)

Vue profonde que celle de mettre la calomnie, dans la hiérarchie des maux, tout de suite après la maladie et la mort...

Des journées entières passées dans une tension vide, sans *aucune* idée, en deçà de la pensée, en deçà de l'Esprit. Une vacuité lucide, le néant qui se contemple indéfiniment lui-même.

La pensée de la mort ne m'émeut plus ; j'y songe sans y songer. Quelque chose en moi s'est définitivement échappé de la vie. Ah ! le temps de mes frénésies.

L'objectivité est signe d'épuisement. La vigueur choisit et refuse. C'est la faiblesse qui rend justice à tout et escamote l'irréductible. L'éclectisme, sous quelque forme qu'il se présente, témoigne de l'impuissance et de la fadeur.

La mort de Kennedy a pris pour moi l'ampleur d'un chagrin. (P. S. « Ampleur » pour chagrin, c'est impropre, et presque incorrect : on peut parler de l'ampleur d'un deuil, car celui-ci a un caractère extérieur ; le chagrin n'a pas d'étendue.) (Que ces remarques sont stupides !) Grammaire du funèbre.

J'ai beau m'employer à considérer la vie comme une superstition dont il est temps de revenir, quelque chose en moi résiste à mes efforts et en annule l'effet.

L'enthousiasme étant un état morbide, quoi d'étonnant si on le trouve à l'origine des grands malheurs publics et privés ?

Ma jeunesse fut désespérée et *enthousiaste* ; aujourd'hui encore, je n'ai pas fini d'en supporter les conséquences.

Un homme ne vaut que par ce qu'il n'a pas fait, par ses moments d'abstention et de songerie.

Chacun de nous est le produit de ses heures *gâchées*, de son temps perdu.

Avec chaque année qui passe, mes maux gagnent en précision.

Se croire *libre*, rien de plus beau – et de plus superficiel.

29 nov.

Nuit blanche – pendant laquelle j'ai abordé nombre de problèmes et trouvé quelques formules « heureuses ». Mais ni ces formules ni ces problèmes ne me sont maintenant présents à l'esprit. Les uns et les autres se sont dissous dans l'air du matin. Il doit y avoir de l'équivoque dans la fameuse « profondeur » des insomnies. Le respect que j'avais pour elles diminue. Je n'aurais jamais cru qu'un jour j'arriverais à en médire !

Il ne faut pas *écrire* des boutades. C'est l'erreur que j'ai commise dans mes *Syllogismes*.

Épreuve presque terrible que celle d'écrire une lettre de remerciements ou de félicitations.

Exténué par la gratitude...

De plus en plus j'ai un point de vue de *vieux* sur les problèmes du jour. J'ai peur et horreur du désordre, de l'initiative, des jeunes et des pauvres, de tous les mécontents, de l'avenir en somme. Je suis, avec tous les clochards, pour le *statu quo*.

Je ne puis supporter ni le poème mal foutu ni le poème laborieux. Et cependant c'est ce qu'on nous propose de partout. Il n'est guère de choix plus piteux.

À quoi bon ouvrir le livre de tel ou de tel ? Je sais bien qu'il n'a plus rien à dire depuis longtemps ; mais il préfère ennuyer que d'être oublié.

À partir d'un certain moment, tout le monde ne fait que se répéter, l'artiste comme le savant, le délicat comme le vulgaire. Et celui qui essaie de se renouveler de temps en temps n'y arrive que par des reniements successifs. Il change de figure, il n'est plus lui-même. Au fond dans la vie, on peut s'approfondir ou devenir superficiel, c'est-à-dire qu'on peut évoluer, mais non pas se métamorphoser. Il n'y a pas de mutation dans la vie de l'esprit. Car toutes nos crises, comme tous nos changements, étaient virtuellement en nous.

Ce n'est pas par le contenu, c'est par la forme qu'une œuvre d'art sent le moisi. En poésie, le vers mélodieux date et exaspère ; en prose, tout ce qui est trop recherché, trop bien écrit. Une certaine *profondeur dans l'inachèvement* me semble la marque essentielle du moderne.

Un art se débilite quand il emprunte trop à un art voisin. Voler à la musique son bien, – idée funeste à la poésie, fantaisie saugrenue de poète. Il ne faut pas demander aux mots ce qu'il n'est pas dans leur nature de donner.

Lu tout un livre de souvenirs sur Georg Simmel, par ses élèves et ses amis. Il y a trente ans c'était mon philosophe préféré, – j'ignorais presque tout de sa vie. Et voilà que ce livre m'en révèle une foule de détails qui, curieusement, m'émeuvent autant qu'ils l'eussent fait dans ma jeunesse.

Tous ces philosophes qui parlent d'Histoire, et qui, visiblement, n'ont aucune culture historique.

Vers 1820, Hegel était le grand philosophe en vogue. Schopenhauer, à la même époque, essaya de l'université, mais ce fut un fiasco complet. Il n'eut pas d'élèves. Cinquante ans après, il devient *Modephilosoph* et sa pensée domina l'enseignement de l'époque, au détriment de Hegel, lequel l'a emporté de nouveau sur Schopenhauer dont notre siècle ne veut pas.

Je dois revenir au fragment proprement dit. Mon esprit est ainsi fait qu'il ne peut pas « construire » ni aller au-delà d'une suite d'ébauches.

Sans avoir connu une seule crise d'épilepsie, vivre constamment dans l'hébétude qui d'ordinaire suit les crises ! Lutter sans cesse contre l'opacité qui envahit l'esprit !

Quand je pense à la somme d'intelligence et de réflexion et de temps qu'on a dépensée pour justifier le mirage ( ? ? ? ) de la Trinité, je me sens pris de désespoir. Et pourtant, qu'importe à quoi notre pensée s'applique, pourvu qu'elle ait un prétexte, un semblant d'objet qui légitime les efforts qu'elle fournit et qu'elle ne peut s'empêcher de fournir !

J'ai remarqué que tous ceux qui ont une voix *mélodieuse* font preuve d'une certaine insuffisance mentale.

Mauvaise humeur – presque sans interruption ; j'en vois la cause : je ne fais pas mon devoir, je n'arrive à réaliser aucun de mes projets. Rien que de prendre un engagement, je me mets dans un état voisin du cauchemar. Fuite, fuite, – seul secret de ma vie. Je dois avoir la passion inconsciente de l'inachevé. Mais ce que j'ai sûrement, c'est une peur démesurée de me

prévaloir d'autre chose que de mon incapacité de prendre part à quoi que ce soit. Pour moi, le suprême passe par l'abstention.

J'ai supporté pas mal de choses en comparant ma condition à celle, moins enviable, de tel ou tel. Mais ce genre de consolation est faux, sinon pervers. Il suscite en nous des sentiments vils, il nous fait même souhaiter que les autres soient plus malheureux que nous, sans compter qu'il ne nous aide pas au *plus fort* de notre malheur, mais seulement après, lorsque nous sortons de l'affolement ou de l'intolérable.

Les gens *intéressants* que j'ai connus, presque aucun d'eux n'avait du talent, si ce n'est celui d'être justement *intéressants*.

Je dois à la Providence la faculté de ne pas me réaliser.

Dans tous les secteurs de l'art et de la vie, seuls méritent attention les incompris. Mourir méprisé !

Je lis quelque part que *Goar* (était-ce un poète ? un saint ? un fou ?) accrochait *par négligence* son manteau à un rayon de soleil...

Bonheur et quête de gloire sont incompatibles. Le bonheur, comme l'a dit Aristote, appartient à ceux qui se suffisent à eux-mêmes.

Si on veut écrire et même penser, il faut se garder de pratiquer l'analyse logique du langage.

Tel dit : Je ne hais personne, sauf X. – Cela suffit, et c'est comme s'il haïssait tout le monde. Il a donc en lui autant de poison que celui qui déteste tout, indistinctement.

*Rétractations* – j'aime ce titre de saint Augustin, qui flatte la passion que j'ai de renier.

Il est incroyable à quel point l'hiver est *poétique* !

L'orgueil chez un Allemand est intolérable ; il est agressif, sans nuance. Et cela même chez les meilleurs. Quel dommage que cette nation soit inaccessible au scepticisme ! (Elle peut être nihiliste, mais pas sceptique.) La philosophie développe l'orgueil, et le présuppose d'ailleurs : comment construire un système, comment même avoir l'idée de le construire, si on ne se prend pas pour un dieu ?

Je ne supporte l'orgueil que chez les réprouvés, les déshérités, les infirmes.

Relu quelques poèmes d'Emily Dickinson. Ému jusqu'aux larmes. Tout ce qui émane d'elle a la propriété de me bouleverser.

10 déc.

De mon lit je vois passer un grand oiseau noir, si adapté à ce ciel enfumé et opaque.

*Le Messie*, hier soir à Pleyel.

*L'allégresse* me semble la caractéristique essentielle de Händel, heureusement exempt de toute métaphysique.

« Durostor » – « Silistra » – ces départements du sud de la Dobroudja<sup>23</sup> – et dont le nom bulgare sans doute me fit tant d'effet à six ans lorsque j'entrai à l'école primaire de Râsinari – je viens soudain de m'en rappeler l'existence, tandis que je me vois remonter la rue pour aller en classe. Ceci se passait il y a « exactement » quarante-six ans !

Ce qui est rassurant, c'est que nous aurons passé sans que personne devine ni la somme ni l'intensité de nos souffrances. Ainsi notre solitude sera-t-elle à jamais préservée.

*Haworth* – je crois l'avoir dit – est de tous les hauts lieux que j'ai visités celui qui m'a ému le plus.

Un sourire exterminateur.

Tu n'as pas besoin de finir sur la croix, car tu es né crucifié.

11 déc. 1963

*Folie des grandeurs et rêve.*

Après l'assassinat de son mari, Jacqueline Kennedy me donne un coup de fil. Promenade dans un bois (dans le bois de Sénart). Discussions passionnées, gaieté, etc.

Après la conférence de Yalta, Staline, Roosevelt, Churchill viennent me voir, dans ma chambre d'hôtel, pour s'excuser de ne m'avoir pas consulté avant d'aller à la conférence.

(Voir le rêve aussi sur l'assassinat de la reine d'Angleterre)

Dans une des premières cavernes découvertes dans la région de Lascaux, on a trouvé trois squelettes dont un avait le crâne fracassé. Même aux époques où l'homme était rare, les conflits et les passions étaient sans doute à peine moins exaspérés qu'aujourd'hui. L'histoire de Caïn et d'Abel préfigure – en un raccourci définitif – toute l'histoire humaine.

... Cependant je persiste à croire que l'homme était alors plus « heureux » que maintenant. J'en suis même *sûr*.

On ne peut vivre ni avec des dieux ni sans eux.

L'Homme de Cafard.

À chaque instant, je perçois avec une acuité tour à tour froide ou hallucinante le non-être de la chair.

Les mélodies qui s'improvisent en nous témoignent contre la souveraineté du vide.

Matinée funèbre et chantante. Un poème se meurt en moi.

Mon paradoxe est d'être un obsédé dont l'esprit n'arrive pas à se *fixer*.  
Le chaos autour des mêmes thèmes.

Je ne m'intéresse qu'aux œuvres qui ont une portée spirituelle. C'est dire que les trois quarts de la littérature me sont inutiles.



J'ai remarqué que je ne peux me concentrer plus d'un quart d'heure si j'ai le ciel à ma... portée. Je veux dire que si je suis dans une chambre qui s'ouvre sur l'horizon mes pensées s'effilochent et deviennent esclaves de mes regards (!). De fait, je ne suis plus alors qu'*yeux*, et je tombe dans une songerie d'idiot pendant des heures.

Si vous voulez *penser*, bouchez vos fenêtres, coupez-vous de l'infini !

Celui qui veut avancer dans la vie de l'esprit doit se garder de réfléchir sur la littérature.

Ce qui compte, ce sont les expériences et non les problèmes.

« Je ne suis pas venu apporter la paix... » – et il est très vrai que le christianisme ne l'a pas apportée. Mais avec des paroles aussi agressives, comment n'aurait-il pas inspiré de l'horreur aux sages du paganisme ? Imagine-t-on un stoïcien proférant des sentences pareilles ?

Je trouve rassurant d'avoir dépassé la cinquantaine. Le gros effort a été fourni, le plus lourd fardeau porté.

Je n'aime pas les livres écrits à froid. D'autre part, ceux qui vibrent de chaleur ne laissent pas d'être irritants. Comment trouver le ton juste ?

« Imposteur chaleureux » – ce mot de Léon Daudet sur Herriot, à combien de gens que je connais n'aimerais-je pas l'appliquer !

Du matin au soir, et des heures durant la nuit, un monologue saugrenu, d'une ineptie traversée d'éclairs.

Si on pouvait photographier nos rêves !

Quelques objections que j'aie à faire aux écrivains français en général, je n'oublie pas qu'eux seuls savent tourner délicatement une phrase.

Mon sens du ridicule est coupable d'avoir tué mon grand penchant pour l'exclamation.

Mourir d'exclamation !  
plutôt :

*Ses exclamations l'ont tué.*

Ce n'est pas du contact avec les choses, c'est du contact avec les êtres que naît le dégoût.

Je lis, je lis, et, sauf de rares exceptions, je ne trouve aucune réalité aux œuvres que je lis. Que leur manque-t-il ? Je ne saurais le dire. Le poids ? Sans doute, mais qui leur confère du poids ? Une passion ou une maladie – rien d'autre. Encore faut-il que les malades et les passionnés aient quelque talent. Ce qui est sûr, c'est qu'un talent sans passion ni maladie ne vaut rien ou presque.

L'homme amer pourra à la rigueur trouver le repos, mais pas le salut.

Il y a une poésie dans tout ; c'est pourquoi le genre « noble » (Rilke !) est à la longue insupportable.

Le bruit le plus intolérable est celui que fait l'homme quand il parle ou il gueule. À peine arrivé à Paris, en 1938, j'ai écrit un article en roumain : « Pàcatul vocii omenesti<sup>24</sup> ».

Lu les premiers poèmes de Gottfried Benn : *Morgue* – c'est exactement comme cela que je vois la vie à certains moments. Mais quel plaisir de savoir que d'autres ont éprouvé et imaginé les mêmes horreurs que nous ! Benn parlait en médecin ; sa vision, pour terrible qu'elle soit, est normale, et, jusqu'à un certain point, saine. Mais se figurer les immondices de la chair sans nécessité extérieure, par simple impulsion morbide !

Toutes les fois que vous vous trouvez devant un texte trop bien écrit, sachez que vous n'avez pas affaire à un sage.

Personne ne devinera jamais de quelle *faculté de cafard* je dispose.

Presque tout ce qui est littérature, j'ai pris l'habitude de m'en méfier. Porter un jugement sur une œuvre à la suite d'une émotion, petite ou grande, qu'elle vous inspire, c'est nécessairement se tromper. L'émotion trompe toujours, et cela est d'autant plus fâcheux qu'il n'y a pas de

littérature sans elle. Mais quelle émotion est véritable et laquelle est trompeuse, nous ne le savons que bien après avoir formulé nos jugements.

Pour être dans le vrai, on n'a en tout qu'à se tenir à une égale distance des emballés et des aigris.

Tout ce qui m'empêche de travailler m'est bon. Je bricole du matin au soir – par fuite, par peur, par néant...

La mort de l'esprit : incapacité de se concentrer sur autre chose que sur les mêmes, les éternelles marottes qui vous obsèdent.

Personne autant que moi n'a cultivé ses défauts avec tant de minutie et d'acharnement.

Lu une biographie de *Netchaïev*. Il n'y a que les fanatiques qui aient *une vie*.

Je me méfie de tout homme qui veut commander à un autre homme. C'est là un instinct profond, commun à tout le monde ; est-ce supériorité ? est-ce déficience ? je crois ne pas le posséder. L'idée même de donner un ordre m'est étrangère. En recevoir, non moins. Ni maître ni esclave. Éternellement, rien.

Mes idées s'associent selon un rythme trop précipité et trop arbitraire. Je passe de l'une à l'autre *sans y penser* (c'est le cas de le dire). Elles me submergent, sans que je puisse en tirer le moindre profit J'aimerais pouvoir dire à chacune d'elles : « Arrête-toi ! » – mais je n'en ai pas le temps.

Si je disais tout haut ce qui me traverse le cerveau, je me ferais enfermer tout de suite ; et cela non à cause de l'incohérence des idées ou des images, mais à cause de leur succession vertigineuse, de leur défilé monstrueux et presque ridicule.

Ma vieille hantise : rompre avec tout le monde, me retirer dans une grotte... Ah ! si je ne redoutais pas le froid, je sais que j'aurais le courage de tout plaquer... Ma débilité me rend lâche et m'oblige à toutes les compromissions.

Obsession de l'écoulement du temps.

Dire que chaque instant qui passe est passé à tout jamais ! Cette constatation est banale. Elle cesse pourtant de l'être quand on la fait étendu sur le lit et qu'on pense à *cet* instant précis, qui vous échappe, qui sombre irrévocablement dans le néant. Alors, on voudrait ne plus jamais se lever et, dans un *accès* de sagesse, on songe à se laisser mourir de faim.

Je perçois *physiquement* la chute de chaque instant dans l'irréparable. Et puis je pense à tel ou tel paysage de mon enfance : où est celui que je fus ? Nous sommes aussi insubstantiels que le vent, et on a beau écrire des poèmes ou courir après les vérités, seules sont réelles les certitudes de l'Inanité. Tout est vain sauf la pensée de la Vanité !

Écouté du Chopin – après je ne sais plus combien d'années d'indifférence à son égard.

On n'est pas orgueilleux lorsqu'on souffre, mais lorsqu'on a souffert. Nos épreuves ne sont pas une leçon de modestie. Et, à vrai dire, rien ne rend modeste.

Je fais partie de ces écrivains qui ont le souffle court parce qu'ils ont horreur des mots.

À un ami qui m'a consulté (? ? ?) sur son prochain mariage, je l'en ai dissuadé. « Mais je voudrais quand même laisser mon nom à quelqu'un, avoir des descendants, avoir un fils. – Un fils ? lui dis-je. Mais qui te dit qu'il ne sera pas un assassin ? » – Depuis mon ami ne m'a plus fait signe.

Étrange religion que la chrétienne ! La figuré centrale en est un *traqué*.

24 déc. 10 heures du soir.

Seul. J'ai lu cette année trois ou quatre livres sur Élisabeth d'Autriche. Je viens d'en terminer un autre. Ma passion pour elle date du printemps de 1935, quand je lus à Munich *Une impératrice de la solitude* de Barrés.

La différence entre les créateurs et les non-créateurs est que les premiers aiment à parler d'eux-mêmes, alors que les autres y répugnent. Une œuvre *personnelle* est forcément une confession plus ou moins déguisée.

Dans ton âme il y avait un chant : qui l'a tué ?

La seule ville où le ridicule ne tue pas, c'est Paris. C'est que le faux y est admis et y triomphe presque toujours : rien de plus propre à oblitérer le sens du ridicule.

Il y a une très grande volupté à dire du mal de quelqu'un qu'on connaît bien, ou même qui est censé être un ami.

*Après, honte et tristesse.*

Les seuls amis que nous aimons vraiment sont ceux avec lesquels nous avons très peu de points communs, qui n'ont pas les mêmes préoccupations que nous, et que nous voyons le plus rarement possible. D'ailleurs, l'amitié ne subsiste que tant qu'on ne se manifeste pas, tant qu'on ne veut pas être plus qu'on est.

Téléphoner à quelqu'un et puis soudain, de peur d'entendre sa voix, raccrocher. – Tels sont, en résumé, mes rapports avec autrui. Un érémitisme teinté de sociabilité.

Tel est, maintenant, ma bête noire. Tel autre le sera demain, et ainsi de suite. Il faut considérer comme un don de la Providence la possibilité que nous avons de déverser sur quelqu'un toutes nos réserves de bile (sans d'ailleurs qu'il le sache ni qu'il s'en aperçoive de quelque façon que ce soit). Notre équilibre est à ce prix, autrement, c'est nous qui serions la cible de tous nos traits.

*Gottfried Benn* – un assez grand poète avec des traits de chansonnier macabre.

Je ne puis m'intéresser à un être sur lequel ne pèse pas quelque fatalité. (Ma passion pour les Habsbourg).

Hier soir, 28 déc., chantée par la chorale de Heilbronn, la cantate n° 68, *Also hat Gott die Weltgeliebt*. Le chœur final – une fugue accompagnée par des trombones – était un mélange d'allégresse et de quelque chose

d'étrange et de puissant qui m'a rendu presque fou. On aurait dit la jubilation du Jugement dernier. – J'ai applaudi comme un forcené. Depuis longtemps, je n'ai connu pareille exaltation.

Ce mal chronique dont je souffre, non, un des maux chroniques dont je souffre est un catarrhe tubaire, accompagné d'atrophie des muqueuses nasales ; – véritable malédiction pour un écrivain. D'ailleurs, c'est très simple ; si je n'écris pas, c'est en très grande partie à cause de cette pesanteur qui descend sur mon cerveau et qui paralyse mes facultés. Les oreilles bouchées, les fosses nasales congestionnées, cela me plonge dans une demi-idiotie quotidienne. Ces inhibitions de l'esprit, cette agonie de l'idée *sous mes yeux*, cette défaite de l'inspiration, – j'en connais la misérable, la lamentable origine.

J'ai lu dans une revue anglaise la liste des monuments démolis par le fait du baron Haussmann. Ce qui est effarant, c'est que la population l'ait laissé faire, qu'il n'y ait pas eu d'émeutes, etc. – On n'a jamais défiguré, *en temps de paix*, une ville autant que Paris.

Savoir qu'il est impossible d'établir qui est innocent et qui est coupable, et continuer à *juger*, c'est ce que nous faisons tous plus ou moins. Je ne pourrais être content que si j'arrivais un jour à ne plus porter de jugement sur personne. Vanité à part, il m'arrive *parfois* de comprendre et de justifier tout le monde. Le bourreau n'est pas plus libre que la victime. Dès qu'on pratique le *métier d'exister*, on est comme les autres, on ne vaut guère mieux qu'eux.

On ne peut s'empêcher d'admirer en secret ceux qui ont le courage de ramper, d'être lâches ouvertement, d'avouer leurs faiblesses. « Admirer » n'est peut-être pas le mot. Passons. – Ceux que nous envions certainement, ce sont ceux qui, pour réussir, ne reculent pas devant le ridicule.

Ne point craindre le ridicule, s'y exposer même, – il y faut une certaine force d'âme. Les aventuriers, au sens positif et négatif du mot, en font preuve certainement.

Redouter l'échec, c'est redouter le ridicule, il n'y a rien de plus mesquin. *Aller de l'avant* – c'est justement ne pas craindre de devenir la risée de ses

semblables.

Je n'ai pas rencontré un seul homme *intéressant* qui n'ait pas eu quelque infirmité plus ou moins secrète.

À quoi bon s'arrêter à des choses tant de fois dites déjà ? L'esprit ne fait quelques pas en avant que s'il a la patience de tourner en rond, c'est-à-dire *d'approfondir*.

Les bons écrivains, observe Nietzsche, n'écrivent pas pour « die spitzen und überscharfen Leser » (« pour les lecteurs trop subtils »)... Cela est vrai, le grand écrivain n'a rien d'un esthète.

Le raffinement est signe d'une vitalité déficiente, en art, en amour et en tout.

L'écrivain véritable s'attache à sa langue maternelle et ne va pas fureter dans tel et tel idiome étranger. *Savoir se borner* – tel est son secret. Rien n'est si funeste à l'art qu'une trop grande ouverture d'esprit

Nous ne pardonnons jamais à ceux qui font appel à notre orgueil.

Suivant Suétone, au début de la guerre civile, comme Pompée avait déclaré qu'il considérerait comme ennemis tous ceux qui ne seraient pas de son côté, César, et ce fut là un trait vraiment génial, annonça que, lui, il rangerait parmi ses amis les indifférents et les neutres.

Travailler, produire, ce n'est pas réfléchir, c'en est juste le contraire. Réfléchir, c'est se mettre en dehors de tous les actes, et comme en dehors de toutes les idées.

Seigneur, que ne m'as-tu pas donné des facultés à la mesure de ce que je sens, des mots qui soient dignes de mes accès de bonheur ou de cafard ?

J'ai toujours vécu dans la terreur d'être *surpris* par le malheur – ce qui a empoisonné mes jours. Cette terreur, tout bien pesé, était légitime. Aussi ai-

je essayé de prendre les devants : je me suis jeté dans le malheur avant qu'il ne survînt.

*S'armer de patience*, combien l'expression est juste ! La patience est effectivement une arme, et qui s'en munit, rien ne saurait l'abattre. C'est la vertu qui me fait le plus défaut. Sans elle, on est automatiquement livré au caprice ou au désespoir.

La chose la plus difficile est de se mettre au diapason de l'être. Attraper le *ton* de l'être.

La mort de Mircea Zapratan<sup>25</sup>. J'écris à mon frère qui m'a dit, dans sa dernière lettre, qu'il perdait l'*unique* ami qu'il eût là-bas. J'y parle du *gai désespoir* de Zapratan, et, à la vérité, je ne vois personne qui ait été autant que lui l'incarnation de ce paradoxe. S'il n'avait pas dissipé ses dons, qui sait ce qui aurait pu en sortir – peut-être une œuvre. Qu'importe. L'homme était là, il avait du génie, et s'il avait fait une œuvre, il n'aurait pas étalé son « infinite jest » devant le premier venu.

Je voudrais pouvoir écrire avec la liberté d'un Saint-Simon, sans m'embarrasser de grammaire, sans la superstition du *bon usage* et la terreur du solécisme. Il faut friser à chaque instant l'incorrection, si on veut donner une allure vivante au style. Se surveiller, se corriger, c'est le tuer. Le malheur d'écrire dans une langue d'emprunt : vous ne pouvez vous permettre le luxe de la renouveler par des fautes bien à vous.

Le véritable écrivain ne pense pas au style ni à la littérature : il *écrit* – tout simplement, c'est-à-dire qu'il voit des réalités et non pas des mots.

Dans un article de Jorge Guillén sur Lorca, il est question de l'effervescence intellectuelle en Espagne vers les années 1933. Trois ans après, c'était la catastrophe. Toutes les époques intellectuellement fécondes annoncent des désastres historiques. Jamais le conflit d'idées, les discussions passionnées qui engagent une génération ne se bornent au domaine de l'esprit : ce bouillonnement ne présage rien de bon. Les révolutions et les guerres, c'est l'esprit *en marche*, c'est-à-dire le triomphe et la dégradation finale de l'esprit.



Quand Saint-Simon est né, son père avait soixante-huit ans. Fils d'un vieillard (comme Baudelaire). Qu'est-ce que cela prouve ? Un génie aussi vigoureux, sorti de la décrépitude ? Le fait mérite d'être noté, mais il faut bien se garder d'en tirer quelque conclusion précise.

Lu des textes sur la phénoménologie de Husserl. Il est incroyable l'orgueil de ces « philosophes » enfermés dans une terminologie d'école. Orgueil sectaire. D'ailleurs, il s'agit bien en l'occurrence d'une secte.

... Et puis tous ces gens qui parlent d'« anthropologie philosophique » et non pas de *l'homme*. Du reste, je suis passé par tout cela, et ai été entraîné dans la même aventure et imposture verbale. C'est Pascal, Nietzsche et Chestov qui m'ont tiré de là.

Il est si difficile de regarder les choses en face, et si commode de s'en tenir aux *problèmes* !

On se demande depuis toujours en quoi consiste l'acte de penser, ou qui pense ? N'importe qui qui n'accepte pas les données telles quelles. Le premier penseur fut sans doute le premier maniaque du *pourquoi*. Au fond, il y a très peu d'hommes qui souffrent de cette manie. J'en ai rencontré en tout cas un nombre très restreint. Aller au fond des choses, vouloir y aller plutôt, souffrir de ne pas y parvenir, cela exige une forme d'esprit plus rare qu'on ne croit. De toute façon, le *pourquoi* est une maladie insolite, donc nullement contagieuse.

Je pense à mes « erreurs » passées, et je ne peux pas les regretter. Ce serait piétiner ma jeunesse ; ce que je ne veux à aucun prix. Mes emballements d'autrefois émanaient de ma vitalité, de mon désir de scandale et de provocation, d'une volonté d'efficacité malgré mon nihilisme d'alors. – Le mieux que nous puissions faire est d'accepter notre passé ; ou alors de n'y plus penser, de le considérer comme mort et bien mort.

Dans le fonctionnement de mon esprit, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. C'est même plus grave ; c'est du sabotage. Mais il vaut mieux que je ne m'attarde pas trop à en identifier l'origine.

J'aurais aimé passer la soirée dans la compagnie d'un poète... Mais c'est un prosateur que j'attends.

Rozanov, – mon frère.

C'est sans doute le penseur, non, l'homme avec lequel j'ai le plus d'affinités.

# 1964

7 février 1964

Le sentiment de malédiction, on ne l'éprouve vraiment que lorsqu'on songe qu'on le ressentirait au milieu même du Paradis.

Trois jours de promenade en Sologne – dire qu'on peut si près de Paris trouver des paysages aussi mélancoliques ! (l'étang de Favèle).

Hurler à faire peur aux anges...

Se croire en état d'inspiration, presque au bord du délire, alors qu'en réalité il ne s'agit que d'une fatigue voisine de la fièvre.

Prétendre à la dignité de monstre est facile, mais il est malaisé d'y arriver, de s'y hisser.

Ces instants où je doute de tout, où rien ne tient le coup, où la matière s'effrite, où même le granit me paraît trop friable...

Je viens d'écrire une apologie de la haine. Mais au fond ce que j'entends par haine, c'est un mouvement de désespoir, c'est la *noirceur* du désespoir, état purement subjectif qui n'a rien à voir avec la volonté de nuire, avec l'acharnement contre autrui.

Comme Macbeth, ce dont j'ai le plus besoin c'est la prière, mais pas plus que lui je ne puis dire *amen*.

J'aime me contredire jusqu'à la démence ; non, il ne s'agit pas d'un goût, mais d'une fatalité : je ne puis faire autrement.

Quelqu'un est « mort », non pas quand il cesse d'aimer mais de haïr. La haine *conserve*.

Je suis un élégiaque qui s'attaque aux idées, y entre et ne peut plus s'en dépêtrer.

Réflexion faite, je ressens de la pitié plus intensément que le commun des mortels. Mais cela ne prouve pas que je sois meilleur qu'eux, non, mais plus *faible*.

Rentré à 4 heures du matin, un peu éméché. Les rues du XVI<sup>e</sup> désertes, les volets baissés partout : on aurait dit une ville abandonnée, non, une ville dont tous les habitants gisent morts dans leurs appartements. Comment peut-on circuler de jour ?

Suis allé chez Gallimard pour la remise à P. de son épée d'académicien. Tout le public des cocktails. Impression funèbre : P. en uniforme, entouré de vieilles femmes et d'écrivains douteux, – après avoir refusé, pendant toute une vie, les honneurs. Très nettement, impression d'enterrement ou de mariage provincial.

Des crises de cafard comme les miennes ne sont « normales » que dans l'adolescence ou l'extrême décrépitude.

Passé deux heures merveilleuses dans une famille russe. Ces gens ont si peu changé depuis *leurs* grands romans ! C'est beau leur inadaptation. D'ailleurs l'adaptabilité est signe de manque de caractère et de néant intérieur.

Je me suis arrêté quelque part entre la poésie et la prose, sans pouvoir opter pour l'une ou pour l'autre ; des poètes, j'ai le *rythme*, des prosateurs, l'insistance. Je crois bien qu'en réalité je n'étais pas fait pour la *parole*.

Il peut arriver que l'Allemand ait du génie ; il n'arrive jamais qu'il ait du talent. (Du *talent*, c'est les Juifs qui en avaient en Allemagne — pour leur grand malheur ; car c'est cela qui a suscité la jalousie de leurs concitoyens plus lourds.)

Chaque génération vit dans l'absolu, c'est-à-dire qu'elle réagit comme si elle était parvenue au sommet de l'histoire.

Le grand secret de tout : se sentir le centre du monde. C'est exactement ce que fait chaque individu.

### 22 février

... Il fait un temps printanier. Tout se défait en moi, chaque cellule s'ouvre, béante. Le printemps, j'en ai subi cinquante-trois déjà, s'est toujours employé à ouvrir toutes mes plaies.

J'ai beau croire que je me suis émancipé de l'opinion, il n'en est rien en réalité, tel ou tel propos sur moi qu'on me rapporte ne laisse pas de me « faire quelque chose ». Ce qui est vrai, c'est que *l'idée* d'indifférence a fait en moi des progrès si incroyables que je la prends pour un *état*.

A. qui a proposé mes « Définitions de la Douleur » à une revue anglaise s'est vu répondre : « It is too *depressing*. »

Elle est profonde l'idée de Spengler que l'autobiographie a son origine dans la « confession » catholique.

Y a-t-il des « confessions » avant le christianisme ?

Mon état habituel est incompatible avec la discussion sérieuse d'un problème. Je suis trop fiévreux ou trop cafardeux pour cela. Un minimum *d'objectivité*, c'est tout ce que je voudrais atteindre, sans y parvenir.

J'ai essayé d'écrire quelque chose sur l'histoire, sujet qui m'a tant passionné autrefois, il m'intrigue si peu maintenant qu'il m'a été impossible de m'y appliquer au-delà de quelques jours. Tout ce qui ne me concerne pas directement m'ennuie... Il m'est assez pénible de faire cet aveu, qui a au moins l'excuse de paraître parfaitement naturel aux yeux d'un poète et de quiconque poursuit son propre salut.

Je voudrais bien me convertir, mais à quoi ?

Se résigner à être méconnu, il y faut une certaine élévation d'âme ; on n'y arrive qu'après avoir épuisé le fonds d'amertume dont on dispose.

Ou

L'ambitieux ne se résigne à l'obscurité qu'après avoir épuisé toutes les possibilités d'amertume dont il disposait.

Se mettre en dehors de ses propres mérites, en spectateur de soi-même.

« Le saule peint le vent  
Sans avoir besoin d'un pinceau. »  
(Saryu)

Hier soir, à l'église Saint-Roch, *Le Messie*. Deux heures de *jubilation*. J'ai honte d'avoir tant cru au cafard durant tant d'années. Il est vrai que j'y arrive sans effort (et chaque jour), alors que la jubilation, je pourrais à la rigueur compter les fois où je l'ai vraiment connue. Mais alors je fus l'Âme du Monde.

« Au milieu de vos activités les plus agitées, arrêtez-vous un moment pour “regarder” votre esprit. »

Tel est le 8<sup>e</sup> précepte (il y en a dix) de la pratique Zen selon l'école de Tsao-tung.

« On rêve pour ne pas être obligé de se réveiller, parce que l'on veut dormir. » (Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, p. 251)

À part un bref « éclat » lors de la publication du *Précis*, je n'ai connu que l'obscurité : en ai-je réellement souffert ? J'en suis encore à me le demander.

*La mélancolie d'être compris*, – il n'y en a pas de plus grande pour un écrivain.

Mes crises de cafard : je ne peux y échapper qu'en sortant : la rue comme remède... Tant que je reste entre quatre murs, il est impossible qu'une crise se résorbe.

Il n'est pas de crise profonde qui n'ait un fondement physiologique et métaphysique tout ensemble.

### 1<sup>er</sup> mars 1964

Depuis à peu près un an je n'ai vu que deux films terribles : *Mein Kampf* et *Les Animaux*. Ce dernier film est destiné aux « familles » ; en fait il devrait être interdit à tout le monde sauf aux assassins et aux « pessimistes ». La « vie » est pire que tout ce qu'on peut imaginer : c'est le cauchemar à l'état permanent. Tous les êtres tremblent, même les lions. C'est horrible, horrible.

*La pitié*, c'est encore ce qu'on a imaginé de mieux.

### 2 mars

Ce film sur les *Animaux* m'a retourné. J'y ai pensé cette nuit, j'y ai pensé en me réveillant, j'y pense encore ce matin. Ce spectacle des bêtes qui se détruisent les unes les autres, et non des bêtes de proie qui dévorent les faibles, il n'y a là rien de nouveau : c'est une chose qu'on a toujours vue. Mais je n'ai jamais vu dans l'espace d'une heure tant de peur et tant de fuite. Tous ces animaux, les agresseurs et les victimes, engagés dans une course éperdue ! Puisque la vie ne peut se maintenir qu'en se détruisant, il faut avoir le courage d'en tirer les conséquences. Lesquelles ? La fuir, pour commencer.

Je suis très mal armé dans la « lutte pour la vie ». C'est que la « vie » ne m'intéresse pas assez pour combattre en son nom.

Rien de grand ne peut se faire sans cruauté.

Avoir du « caractère », c'est être capable de cruauté.

J'ai supporté les hommes pendant cinquante-trois ans – c'est ce à quoi je devrais penser, toutes les fois que les doutes sur moi m'assaillent. En chacun de nous il y a de quoi faire un saint, que dis-je ? chacun de nous serait considéré comme un saint, si ses douleurs étaient connues.

Toujours la même rengaine : on voudrait s'entretenir avec les anges, et on doit aller dîner en ville...

### 5 mars

*La chute dans le temps* – c'est le titre du « livre » que je viens de finir. Si je pouvais croire à ce que je fais !

« Ennemi du genre humain », seul titre auquel il soit flatteur de prétendre, et qu'on ne décerne plus.

Pour supporter une défaite, on n'a guère d'autre ressource que l'absolu ou le cynisme. (Se réfugier dans l'absolu, pour escamoter une défaite, suppose d'ailleurs une certaine dose de cynisme, d'ironie plutôt)

Le cafard est lié à tous les phénomènes importants, et donc quotidiens de la vie : à la digestion en tout premier lieu. Je l'ai assez dit : tout ce qui est profond en nous a ses racines dans la physiologie.

Rien ne pourra m'arracher de l'esprit que ce monde est le fruit d'un dieu ténébreux, d'un démiurge maudit. Des liens secrets m'unissent à ce dieu, j'appartiens à sa descendance, je prolonge son ombre, j'incline même à penser qu'il me revient d'épuiser les conséquences de la malédiction suspendue sur lui et sur son œuvre.

Ce qu'on aime le plus à Paris\*, c'est d'assister à la chute d'un homme.

\* Pourquoi à Paris seulement ? Il s'agit là d'une caractéristique fondamentale de la nature humaine.

Personne n'est modeste, parce que rien ne rend modeste. *L'orgueil de la défaite.*

Il portait sur son front les stigmates du succès.

Selon la tradition juive, c'est à l'endroit où se trouvait l'autel de Jérusalem qu'Adam a été créé ; et c'est là qu'il séjourna jusqu'à sa mort, après son expulsion du paradis.



Honte, honte, honte. Dispute avec un commerçant, à propos d'une bouteille de Butane. Je le menace, je me mets dans une telle fureur que je ne peux plus parler, je hurle, je tremble. Et je suis si déchaîné que je n'arrive même pas à me *regarder*; je ne « réalise » plus mon état, contrairement à mes colères ordinaires où je me *vois* m'emporter.

Je sais ce qui m'a mis hors de moi : ce commerçant que je *hais* depuis longtemps, bien que je ne l'aie vu que trois ou quatre fois en tout, ce commerçant, j'ai senti qu'il était *content* de ne pas satisfaire ma demande.

La disparition des animaux, en fait, leur liquidation, est un acte d'une gravité sans précédent. Leur bourreau a littéralement envahi le paysage. Il n'y a plus de place que pour lui. Quelle tristesse de voir un homme là où on pouvait contempler un cheval !

Si les Aztèques pratiquaient le sacrifice humain, c'était pour apaiser les dieux, auxquels on offrait du sang afin qu'ils empêchent que l'univers ne sombre dans le chaos.

Ces Précolombiens, qu'ils avaient raison de croire qu'il fallait une opération contre nature, répétée tous les jours, pour que la nature ne se disloque et ne s'écroule !

... Quoi que je fasse, je ne peux croire aux « lois » ; l'univers ne subsiste que par quelque intervention surnaturelle. Vienne la fin d'une période cosmique, et cette intervention une fois arrêtée, le monde se défait sur-le-champ.

Noyé dans l'échec...

Une religion n'est vivante qu'avant l'élaboration des dogmes. On ne croit réellement qu'aussi longtemps qu'on ignore ce qu'on doit croire exactement.

L'injustice, – assise de ce monde. L'injustice est le fondement de ce monde. Sans elle, on se demande ce qu'il y aurait de solide et de durable ici-bas.

L'amertume des entrailles.

Il faut un grand courage pour affronter le printemps.

Je me sens extrêmement près du byronisme russe, de Petchorine à Stavroguine.

J'ai écrit à Armel Gueme à propos de *La chute dans le temps* : « Mes doutes n'ont pu avoir raison de mes automatismes. Je continue à faire des gestes auxquels il m'est impossible d'adhérer. Le drame de cette *insincérité* fait le fond même de mon opusculé. »

À Paris, je pousse des gémissements aussi *gratuits* que ceux des paysans dans mon pays. Ces soupirs qui viennent de millénaires, ces soupirs de toujours.

*Le mauvais démiurge*

Ce monde ne peut être l'œuvre que d'un démiurge suspect voire mauvais.

« À la fin du XII<sup>e</sup> siècle quelques partisans du dualisme mitigé en Italie croyaient qu'après avoir formé Ève, le démon eut lui-même commerce avec elle, et que Caïn fut leur fils ; du sang de celui-ci naquirent les chiens, dont le fidèle attachement aux hommes doit prouver qu'ils sont d'origine humaine. » (C. Smidt, *Histoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois*, Paris, 1849, t. II, p. 69)

D'après un écrit manichéen, la *colère* est la racine de *l'arbre de la mort*.

Personne n'est plus apte que moi à comprendre *les dessous* de la malédiction.

Les abdications du cerveau.

Je ne suis pas le martyr d'une cause, je suis le martyr de *l'être*.

Le pur fait d'être comme facteur de souffrance.

De quoi souffrez-vous ? – D'être ici ou là, d'être n'importe où.

Premier devoir de chacun, au lever : rougir de soi.

Si le chien est le plus méprisé des animaux, c'est que l'homme se connaît trop bien pour pouvoir apprécier un compagnon qui lui est si fidèle.

Je suis comme ces vieilles folles qui voient en tout inconnu un assassin.

Le règne de l'inessentiel.

Il faut dire ce qui est : toutes mes pensées sont fonction de mes misères. Si j'ai compris certaines choses, le mérite en revient uniquement aux lacunes de ma santé.

Les lettres de Simone Weil au père Perrin, écrites pendant la guerre et publiées dans *Attente de Dieu*, – j'ai rarement lu quelque chose d'aussi fort en fait d'exigence absolue envers soi-même. Le respect de la Vérité y atteint au tragique.

Qui prier au fond de cet univers fané ?

Cette angoisse qui se nourrit d'elle-même. N'importe quel prétexte lui est bon pour s'enfler, s'exaspérer. Savoir qu'elle n'a pas « raison », et pourtant continuer à la subir et à en souffrir. Je ne puis la maîtriser, elle émane de toutes mes défaillances, d'une faiblesse qu'il faut bien qualifier *d'ontologique...*

Autant que possible, fuir comme la peste les mots « infini » et « éternité ».

Peuple malheureux et malhonnête...

Tout travail en profondeur suppose quelque goût du ressassement.

Ces jours où n'importe quoi, la moindre nouvelle défavorable, me plonge dans un cafard total dont il m'est impossible de me défaire et qui me donne l'impression qu'il ne finira jamais, qu'il me survivra même.

Rien ne me plaît plus chez Caligula que l'ordre qu'il donnait que ses gardes fassent régner le silence autour des écuries la nuit qui précédait les performances au cirque de son cheval.

Le discours d'Othon avant de se tuer. Il refuse de se plaindre ou d'accuser, car, dit-il, « s'en prendre aux dieux ou aux hommes, c'est un signe qu'on veut encore vivre ».

17 mars 1964

Tout à l'heure, souvenirs très précis de ma petite chambre de la Schumannstrasse à Berlin, d'il y a *trente ans* ! Que j'étais malheureux à l'époque ! Jamais depuis je n'ai connu solitude plus oppressante.

Heidegger et Céline – deux esclaves de *leur* langage, au point que pour eux s'en libérer équivaldrait à disparaître. S'asservir à sa propre manière, il y entre de la nécessité, du jeu, et de l'imposture. Comment démêler la part de chacun de ces éléments ? Reste que le phénomène primordial est la *nécessité*. C'est ce qui absout les maniaques du langage à eux.

L. Mort de tuberculose en 1942 ou 1943. Pendant l'offensive allemande de 1940, je me souviens qu'il était venu me voir à l'hôtel, dans ma chambre où il y avait en visite deux étudiants roumains, je ne sais plus lesquels. J'ai dû m'absenter pendant une demi-heure. Dès mon retour, les étudiants s'en vont, et je reste seul avec L qui me dit : « Tes compatriotes sont des cons, oui, des cons. Ils aiment la France ! »

L. avait tellement peur d'être mobilisé qu'il souhaitait une défaite rapide. Je n'ai pourtant pas connu quelqu'un de plus *français*, dans le bon et le mauvais sens, que lui.

La passion de la musique est en elle-même déjà un *aveu*. Nous en savons plus long sur un inconnu qui s'y adonne que sur quelqu'un qui y est insensible et que nous voyons tous les jours.

Le masochisme allemand est intolérable. Hier soir, conférence de Hans M. Enzensberger. À l'en croire, les Allemands seuls ont commis des crimes pendant la dernière guerre.

Ce peuple ne peut être qu'arrogant ou plat, provocateur ou lâche.

Chacun croit qu'il poursuit seul la vérité, et que les autres sont incapables de la rechercher et ne méritent pas de l'atteindre.

Je ne me lasserai pas de le répéter : la *liberté* n'a de sens que pour le bien portant ; pour le malade, elle est un mot vide de sens.

La croisade contre les Albigeois.

Quand on lit ces horreurs, on est vraiment heureux d'être en dehors de l'Église. Une institution qui a été capable de tels excès mérite de s'appeler *surnaturelle*.

Ce que je veux, ce que je veux ? Qui me dira jamais ce que je veux ?

Sans illusion, il n'y a rien. Il est étrange de trouver le secret de la réalité dans l'irréalité.

Savoir ce qui est *important*, – la chose la plus rare au monde. Parmi tous ceux que j'ai connus, il en est si peu qui excellent dans ce genre de connaissance que je pourrais les nommer (quatre ou cinq en tout).

Du point de vue biologique, la charité est une hérésie. Une société « saine » n'y tombe jamais.

Après avoir *suspendu* mon jugement, et jusqu'à mes doutes, il ne me reste plus qu'à suspendre mon sang.

Que vaut-il mieux : mourir oublié ou méprisé ? (Le mépris participe encore de la gloire, en est une survivance.)

Je lis, je lis. La lecture est ma fuite, ma lâcheté quotidienne, la justification de mon incapacité de travailler, l'excuse à tout, le voile qui couvre mes échecs et mes impossibilités.

Les *Tagebücher* de Musil. Je le *sens* mieux dans ces fragments que dans son interminable roman. Sa remarque sur la fidélité (Irène) comme défaillance de la volonté de vivre (fidélité conjugale, principalement). Ce

qu'il veut dire c'est, je pense, que la fidélité est un signe d'incuriosité, un manque d'ouverture. Or, la vie...

Le premier devoir d'un moraliste est de *dépoétiser* sa prose.

21 mars 1964

La littérature contemporaine est, point par point, l'antipode du romantisme. Le rêveur d'aujourd'hui est un anti-Novalis.

Ah ! si je pouvais m'élever au niveau de celui que j'aurais aimé être ! Mais je ne sais pas ce qui me tire en bas avec une vigueur qui s'accroît avec les années. Même pour remonter à *ma* surface, il me faut fournir un effort dont nul qui me jugerait du dehors ne pourrait avoir idée.

Aucun adjectif ne *colle* tout à fait. Donc tout adjectif est critiquable, et si on s'en sert on prend des risques.

L'adjectif suppose un jugement de valeur, une *interprétation*. On devrait en user modérément. C'est le propre des mauvais auteurs d'en abuser.

Je suis le contraire d'un aventurier : tout me fait peur et tout me fatigue ici-bas. C'est seulement au « niveau » de l'idée que j'ai un vague goût de l'aventure.

« *Un pervers polymorphe* » – admirable définition de l'enfant par Freud.

Un des derniers mots de Socrate : « Tu devrais pourtant savoir, Criton, que parler improprement est un mal qu'on fait aux âmes. »

À l'agonie, penser au langage, – cela est beau.

23 mars

Attaque de *despondency*.

Toute la matinée, crise de désespoir. Il y a des moments où Dieu *s'impose*.

*Freud* – sa psychologie, son comportement de fondateur de religion. Son intolérance, ses manœuvres, sa peur de l'« hérésie » ; les trahisons, les

désertions, les relations dramatiques avec ses disciples, le besoin de disciples, etc. Fascinant et écoeurant.

Il est pour moi incompréhensible qu'on puisse souhaiter des disciples. Et pourtant, dans mes années folles, j'avais toute la fièvre et tout l'orgueil d'un prophète. Depuis, j'ai fait du chemin...

Trois journées merveilleuses dans le Jura. *Les gorges de la Bienne* et *Lamoura*, station de ski. La marche seule me guérit – momentanément – de tous mes maux.

— Le pessimisme, comme l'optimisme d'ailleurs, est un signe de déséquilibre mental.

1<sup>er</sup> avril 1964

Accès de mélancolie dont le Diable même serait jaloux.

On pense au début du cafard ; mais on ne peut plus penser lorsqu'il atteint à une intensité anormale.

(autrement : Passé un certain degré de cafard, on ne peut plus penser) Le grand cafard éteint l'esprit.

3 avril – Ce soir, en rentrant, le mot « désemparé », sorti spontanément de ma bouche, a rempli l'appartement – et l'univers.

Tout ce que j'écris n'est que plainte, blasphème, palinodie.

Être un *héros de la rétractation*.

Si un ver de terre pouvait éprouver mes sensations, quel mouvement de pitié n'aurait-il pas pour moi !

L'autre jour, au marché, j'ai regardé un instant une tête de bœuf dont on a enlevé la peau. Ses yeux, ou ce qui en restait, me donnèrent un terrible frisson.

Quel écho éveillent en moi les vers d'Alexandre Blok ! Et le personnage dont je me sens si proche !

*Alexandre Blok*, dans son *Journal*, à la date du 15 avril 1912 : « Le naufrage du *Titanic* m'a réjoui hier indiciblement : il y a donc encore l'Océan. »

Le moindre souvenir détruit mon présent. Ce passé qui afflue et me submerge, toutes ces années, tous ces milliers de jours, comment en supporter l'assaut ?

Si je savais du moins ce qui s'est brisé en moi, et ce qui reste encore de celui que je fus.

Je vis entre la nostalgie de la catastrophe et l'extase de la routine.

Lu un texte, qui n'apporte rien de nouveau, sur Caroline von Günderode. Mais sur elle, je ne me rassasierai jamais de lire des choses que je sais depuis longtemps. C'est comme si je les lisais pour la première fois, tant est profond l'écho qu'éveille en moi le moindre trait qui se rapporte à Elle.

8 avril 1964

Mon anniversaire.

Tout homme qui fait une œuvre croit – inconsciemment il est vrai – qu'elle est appelée à survivre à l'univers. S'il *sentait*, pendant qu'il la fait, qu'elle est périssable, il ne pourrait pas la faire.

Je n'étais pas fait pour penser mais pour *fredonner*. D'ailleurs ma « pensée » n'est qu'une rengaine, – morose, interminable.

Suis allé à la gare Montparnasse attendre S. – La fin des vacances de Pâques. Une foule considérable, comme au temps des révolutions ou autres grands malheurs collectifs. J'ai fermé les yeux, plongé dans le dégoût et la rêverie. Cette foule hideuse a le don de me mettre *hors de moi* – dans le sens à la fois odieux et poétique. Sortir de ce monde, voilà à quoi elle invite



et contraint. L'*absence* au milieu de la cohue, – un arrachement mystique lorsque tout grouille autour de vous.

Il s'était barricadé dans sa tristesse.

Le vin, d'après les manichéens, était le fiel du Prince des Ténèbres.

Une interrogation qu'on rumine indéfiniment sape autant qu'une longue douleur sourde.

Dans mon contact avec les êtres, seul ce qui est mauvais en moi se fait valoir.

Il y a un « pessimisme roumain », ou plutôt une « peur de vivre » nationale dont j'ai hérité, indiscutablement.

X vient de me téléphoner – pour me parler de son désarroi total. Il a consulté un psychiatre, qui lui a prescrit des drogues, lesquelles lui donnent de l'euphorie, suivie de crises de dépression. Je lui ai dit que cette « joie achetée » ne valait rien, et qu'il fallait s'adresser à quelqu'un qui soit à même de le comprendre. Un psychiatre, à moins de quelqu'un d'exceptionnel, n'y parviendra jamais. Mais je lui dis aussi que cette crise est la rançon de sa gloire, et de son œuvre non moins. Il faut *payer* pour toute réussite, quelle qu'elle soit. On ne s'élève pas impunément au-dessus de la *nature*. Et surtout un écrivain doit *expier* son *nom*.

Pendant la lutte contre l'infiltration luthérienne en Espagne, la Bible en langue vulgaire était absolument défendue ; Charles Quint lui-même, pour la lire en français, dut s'adresser à l'inquisition pour en demander l'autorisation, qu'on lui accorda non sans quelques hésitations ! Et cependant ce fut lui, de sa retraite de Yuste, après son abdication, qui dans ses lettres poussait son fils à l'extermination des hérétiques.

« Il n'y a rien de pire qu'un malade guéri. » – Est-ce un proverbe allemand ? Je l'ai lu dans les *Propos de table* de Luther. Le mot est d'une justesse merveilleuse.

Elle est fausse l'affirmation d'Origène, selon laquelle chaque âme a le corps qu'elle mérite.

J'ai beau y réfléchir sans cesse, je n'arrive pas à savoir ce que je cherche ici-bas.

L'activité qui s'accorderait le mieux avec mes sensations serait une réflexion indéfinie sur la condition des anges.

Printemps. Je ne suis préparé pour aucune saison : chacune me surprend sans que je sache comment l'affronter, comment la supporter.

La « joie de descendre » dont parle Baudelaire, je l'aurai connue, cultivée, redoutée – comme personne !

Le livre de poche ne pouvait faire son apparition qu'à une époque où il n'y a plus *d'initiés*.

Rien de plus pénible que de se savoir méconnu. Seul est admirable le mérite inconscient.

Au fond, je ne suis pas de ce temps. Même mon *Précis* est d'une autre époque. Mon inactualité est à la fois historique et métaphysique. N'importe qui est plus *contemporain* que moi.

Seule règle « valable » : poursuivre son œuvre, sans penser aux autres, demeurer en soi-même, sans amertume ni hauteur, à l'égal d'un Dieu sans fidèles.

Toutes les fois que je souffre à cause des hommes, je prends refuge dans le mépris de moi-même. C'est ainsi que je triomphe d'eux et que j'oublie leurs coups.

Impossible de s'entendre avec quelqu'un qui n'a pas quelque blessure secrète.

Si je voulais rendre le ton de ce que je ressens, il me faudrait mettre un point d'exclamation après chaque mot.

J'ai beau essayer de m'opposer à ma tristesse, c'est toujours elle qui a le dessus.

Toute suspension du mouvement me plonge dans la tristesse.

J'ai toujours été obsédé par les dieux dépassés et les temples vides.

J. P. Sartre : un instituteur atteint de masochisme.

Je voudrais écrire une réhabilitation générale des *hérésies*.

Le vrai prophète est celui qui souffre de la hantise de l'avenir, sans croire au « progrès ».

Je lis les traités antimanichéens de saint Augustin. Après avoir été, pendant dix ans, un adepte de Mani, il en devient le pire adversaire. Il a toutes les subtilités du transfuge. Bavard, discutailleur, coupeur de cheveux en quatre, comme on n'en trouve même pas parmi les sophistes. Avec cela, une vraie passion, qui en fait le digne continuateur de saint Paul. – Son plus grand défaut : la prolixité.

Quand on a le cafard, et qu'on en est submergé, quel réconfort de penser qu'on pourrait être amoureux et qu'on ne l'est pas, qu'on échappe ainsi à une intarissable source de tourments. – (Il fut un temps, où je me consolais de tout par l'idée que j'aurais pu avoir le malheur d'être... roi !)

Le propre du faux prophète, c'est de susciter une approbation unanime. Ainsi en est-il de l'écrivain, de l'homme politique, et de quiconque *réussit* auprès des hommes.

Tous mes problèmes seraient résolus si je connaissais autant d'instantanés *de jubilation* que j'en connais de cafard. (Dans la jubilation, on assume la *totalité de l'être*.)

Je passe le plus clair de mes journées à casser la gueule aux gens, à invectiver tel ou tel au point que nous en venons aux mains. Je déclenche du matin au soir des scandales dont je rougis, je provoque des inconnus, je renverse tout sur mon passage, – en imagination, tout cela, hélas !

D'habitude, nous nous souvenons de ceux qui ont été à notre égard odieux, et nous en souffrons ; mais il nous arrive aussi, rarement, il est vrai, de nous rappeler les occasions où nous fûmes nous-mêmes odieux et même ignobles : la souffrance que nous éprouvons alors est autrement cuisante.

Il avait le repentir facile : des crises de conscience sans effort ni peine. Un *automate du remords*.

Exposition surréaliste. Tout ce qui est « choc », tout ce qui est provocation s'annule de soi au bout de quelques années. Ne tient, en art comme en tout, que ce qui a été fait dans la solitude, *face à Dieu*, que l'on soit croyant ou non. –

L'homme est comme Macbeth après le crime : reculer serait pour lui beaucoup plus difficile et plus fastidieux que de persévérer, que de s'enfoncer davantage dans l'irréparable.

X a beau se démener, il n'a qu'une *âme de disciple*.

Lors de mes pérégrinations dans le Jura, j'ai vu un chat qui, voulant traverser la route, s'est heurté à une voiture qui l'a projeté au loin. Il a poussé un cri *qu'on ne saurait oublier*-, puis est resté là, au bord de la route, immobile, regardant fixement je ne sais quel point de l'espace ; – ce regard non plus, on ne saurait l'oublier.

Deux catégories de gens que j'abhorre : ceux qui admirent tout et ceux qui n'admirent rien. À tant faire que de choisir, je préfère les premiers.

J'ai refoulé tous mes enthousiasmes : mais ils *existent*, ils constituent mon fonds inexploité, mon *avenir*, peut-être.

Toutes les fois que je me mets à « creuser » un problème, le processus de ma pensée est interrompu et bientôt suspendu par l'irruption de vieilles rancunes qui s'emparent de ma conscience et en chassent le thème qui l'occupait

Il n'acceptait pas de vivre à la remorque de Dieu.

Kierkegaard : un Tertullien *après* le romantisme allemand.

27 avril

Dimanche après-midi. Soleil, *donc* les rues encombrées d'une foule – laide au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Des monstres. Tous, petits, dégénérés, venus de partout : les restes des continents, la vomissure du globe. On songe à la Rome des Césars, submergée par la lie de l'Empire. Toute ville, qui, à un moment, devient le centre de l'univers, en est l'égout – par là-même.

Je n'ai jamais su quoi faire de moi-même et n'en reviens pas d'avoir pu me faufiler à travers tant d'années.

Je n'attends rien de personne, et pourtant j'espère, je ne cesse d'espérer..., en quoi ? – il me serait difficile de le dire.

Sur Alexandre Blok, je lis dans une biographie cette remarque naïve et profonde sur le processus de sa déchéance : « Le rire disparaît, puis disparaît le sourire. »

Anémié par un long exercice du mépris.

Rien ne paralyse autant l'effort créateur de l'esprit que de s'appesantir sur l'histoire des idées. L'histoire de la philosophie est la négation de la philosophie. (C'est par cette affirmation que j'avais commencé mon diplôme de licence en philo, à Bucarest, en 1931, à la stupéfaction du vieux prof qui me demanda des « explications ».)

1<sup>er</sup> mai

Quatre jours de marche (à pied) en Picardie. Saint-Valéry-sur-Somme, Cayeux, Criel, la vallée d'Yères, la Haute Forêt près de Gamaches – Splendide, mais tout cela a fini par une crise : trop de *vert* ne me réussit pas ; la mer était verte, la campagne l'était au-delà du tolérable. Jamais je n'ai éprouvé si intensément ce malaise que j'appellerais volontiers la *neurasthénie du vert*.

« Jésus dit : “Un prophète n'est pas reçu dans sa ville, et un médecin n'opère point de guérison sur ceux qui le connaissent.” » (*L'Évangile selon Thomas*, 36)

Tout homme, si doué soit-il, dès l'instant qu'il compte aux yeux de ses semblables, en est l'esclave, en tout cas n'est plus libre. Et il ne peut conserver sa position en face d'eux qu'en frisant l'imposture à chaque pas.

L'avantage d'être « inconnu » est de ne pas devoir jouer un rôle, même pas celui de « méconnu », plus exécration encore que celui de vedette.

C'est la souffrance qui donne du prix à l'extravagance et la rachète. Car sans souffrance, elle n'est que bouffonnerie.

Toute originalité, littéraire ou autre, qu'on ne paie pas très cher, qu'on *n'expie* pas, est jeu et acrobatie. C'est la vieille histoire : on ne peut croire que les martyrs.

Toute forme d'impuissance comporte un caractère positif *dans l'ordre métaphysique*.

Il n'y a que nos cris qui nous survivent.

Il n'est pas facile d'écrire sur Dieu quand on n'est ni croyant ni athée : et c'est sans doute notre drame de ne plus pouvoir être l'un ni l'autre.

Je remplis la condition primordiale pour faire de la littérature : je vis dans *l'inessentiel*.

Condition primordiale pour faire de la littérature : vivre dans l'inessentiel.

On n'est heureux que si on se laisse dévorer par la soif de l'inessentiel.

9 mai

Six heures et demie de conversation. Dégoût, fatigue, fureur, envie de me faire sauter la cervelle.

Toutes mes heures tournent autour de la même certitude : *Impossibilité*.

Ce mot exerce sur moi une vertu magique. Il résout mes problèmes, il me rend heureux devant l'Infranchissable.

Les âmes qui comptent sont celles qui cultivent une exigence absolue (ou : qui ont l'exigence de l'absolu). Toutes les autres sont de la poussière humaine ou de la racaille.

Toute pensée sacrilège a quelque chose de puéril.

Je partage l'opinion de Hume sur Tacite : « l'esprit le plus profond de l'Antiquité ». Quand on pense qu'une bonne partie de son œuvre est perdue, alors qu'on a conservé intégralement celle de tel ou tel Père de l'Église !

Il y a trop d'hommes, trop de visages – nous ne pouvons plus rester face à face avec Dieu !

Je dois aller à un concert, où je suis attendu. Impossible de m'y rendre.

Si fort est parfois mon besoin de solitude, que l'idée seule d'aller voir quelqu'un me met dans un état voisin de la folie.

Il y a chez Simone Weil un côté Antigone, qui l'a préservée du scepticisme et l'a rapprochée de la sainteté.

Quand je tombe sur le cliché : « ennui incurable » – j'ai un serrement de cœur : ce cliché est un diagnostic, *mon* diagnostic.

Se tortiller comme un dieu empoisonné.

La calomnie comme bienfait.

« Je crois que pour un homme le changement de religion est chose aussi dangereuse que pour un écrivain le changement de langue. » (Simone Weil, *Lettre à un religieux*, p. 34.)

Pentecôte. Je viens de parcourir un livre sur le dernier amour de M<sup>me</sup> de Staël. L'idée que tous les personnages qui y sont évoqués étaient *morts* me parut si insoutenable que j'ai dû m'allonger.

L'homme qui ne pourrait absolument plus vivre serait celui qui viendrait d'avoir une vision fulgurante et exacte de *l'Avenir*.

*Vivre* est une impossibilité dont je n'ai cessé de prendre conscience, jour après jour, pendant, mettons, quarante ans...

Pour un écrivain, la « délivrance » est un désastre sans précédent. Lui, plus que personne, a besoin de ses défauts ; s'il s'en décharge, il est perdu.

Qu'il se garde donc bien de devenir *meilleur* ! Il le regrettera amèrement.

Je me rappelle la désolation de certains villages roumains : rien que d'y penser, je me sens défaillir...

Le névrosé est un homme qui ne peut pas *oublier*.  
(Toute névrose émane de l'impossibilité de l'oubli.)

La haine, non, l'horreur, que j'ai de mes contemporains est illimitée. Je doute que j'eusse réagi de la même façon si j'avais vécu à une autre époque.

Ce qui me terrifie, ce n'est pas le présent, c'est l'avenir. Chaque fois que j'y pense, je me sens positivement mal. Je regarde au loin dans les temps qui viennent – en *anti-prophète*.

Tout compte fait, ce qu'il y a de plus vrai en moi, c'est mon scepticisme. Il n'en saurait être autrement chez quelqu'un qui manque si visiblement de « caractère ».

Je me lève, certains matins, complètement *pur* de toute conviction. Après, une journée entière où il faut faire semblant de croire aux choses.



Si je me décourage si vite, n'est-ce pas qu'au fond j'aime la défaite au point de ne pas pouvoir m'en passer ?

« Connais-toi toi-même. » – Faut-il en faire le devoir de chacun ? Sans doute que non. Ce n'est que dans la mesure où je ne me connais pas moi-même que je peux me réaliser et faire quelque chose. *Se* connaître est fort heureusement une impossibilité. Car rien ne nous paralyse autant que de savoir où nous en sommes, de peser nos défauts et nos mérites, d'avoir une vue exacte de nos capacités. Seul celui qui se trompe sur soi, qui ignore les motifs secrets de ses actes, peut œuvrer. Un créateur qui est transparent à lui-même ne crée plus. La connaissance qu'il a de lui-même le transforme en *critique* – de soi et des autres. La connaissance de soi étouffe notre *démon*. C'est là qu'il faut chercher la raison profonde pourquoi Socrate n'a rien écrit. Il ne s'était pas assez méfié des lumières qu'il avait sur lui-même, il ignorait qu'elles allaient restreindre et même compromettre ces ténèbres secrètes dont nul ne peut se passer s'il veut laisser une œuvre.

Vu *Les Jumeaux* de Goldoni par une compagnie italienne. Spectacle parfait. Pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas imaginer une version meilleure, parce que l'esprit ne peut rien concevoir *au-delà* de l'interprétation, une autre interprétation.

Tous les écrivains romains étaient venus des provinces. Seuls Jules César et Lucrèce sont nés à Rome.

J'aime assez cette idée gnostique que le monde a été tiré au sort entre les anges.

Les enfants qui ne rougissent pas de leurs parents sont irrévocablement condamnés à la médiocrité.

Rien n'est plus stérilisant que d'admirer ses « géniteurs ».

25 mai 1964

L'inconvénient qu'il y a à ne pas pouvoir suivre plusieurs idées à la fois, et surtout plusieurs voies ! J'en souffre plus que personne. Je m'engage dans une direction ; on vient me faire une proposition qui m'en écarte. Je

suis fichu ! J'abandonne le premier projet, pour ne plus penser qu'au second. D'où l'échec inévitable de tout ce que j'entreprends.

La discontinuité est la malédiction de l'esprit.

La dispersion est funeste ; l'obsession l'est aussi, moins cependant Les esprits féconds sont des obsédés capables de renouveler leurs hantises. Il n'y a qu'une intelligence poursuivie par un même cercle d'idées qui est capable de réaliser quelque chose. Il faut savoir se répéter *en profondeur*.

Il n'y que les œuvres ratées qui nous permettent d'entrevoir l'essence de l'art.

« Amertume refluyente » (Baudelaire).

Savoir que rien n'est *réel*, c'est avoir *tout* compris. Mais ce savoir ne s'acquiert pas par la méditation ; il vient au monde avec nous, et se développe avec nous. Nous n'avons aucun mérite de le posséder.

Une *générale*. Les critiques étaient là : quel métier ! Passer sa vie à *juger* ! J'aimerais mieux reposer dans la neutralité du tombeau.

27 mai 1964

Des journées entières sans pouvoir rien faire. Abdication du cerveau. Défaillances quotidiennes de la mémoire. Il faut un certain courage pour affronter tous ces symptômes.

Jusqu'où l'esprit peut-il lutter contre l'usure de l'organisme ? N'en ressent-il pas les effets, quelle que soit la tension où il se maintient ?

« Le goût de l'extraordinaire est le caractère de la médiocrité. » (Diderot)

Tout le XVIII<sup>e</sup> siècle français est là. On ne s'étonne pas qu'il ait traité Shakespeare de « barbare ».

28 mai – Hier soir, dans un salon, je contemplais le cou d'une dame, et me disais que cette chair blanche était vouée au tombeau. Quelques verres de whisky m'enlevèrent fort heureusement à cette idée, à cette image plutôt. La fréquence des obsessions funèbres est signe que mon esprit est en mauvaise période.

Ceux qui écrivent sur l'humilité, avec l'air d'y croire, me font rire. C'est un sentiment *impossible*. À quoi bon parler de ce qui ne saurait exister ? Et cependant, s'il devait y en avoir un *d'obligatoire*, c'est bien celui-là. Imaginons-le général ; commun à tous les mortels : la vie en changerait de fond en comble. Mais cela ne se peut, car la vie, en tant que poussée, qu'affirmation de l'être, répugne à l'humilité, la refuse de toute son énergie et ne la conçoit même pas.

Je rêve d'une langue dont les mots, comme des poings, fracasseraient des mâchoires...

Je ne décolère pas depuis ce matin. Dans l'édition on ne trouve que les déchets de la littérature. Coups de téléphone fielleux. Engueulades avec des imbéciles. Comment puis-je perdre mon temps avec des gens pareils ?

Après une crise de colère. Sensation de honte, évidemment, accompagnée de l'invariable réflexion : « Ça, du moins c'est la vie. »

Après une explosion de fureur, on ne désire ni persister dans la colère ni se calmer ; on souhaite plutôt les deux à la fois, comme si on pût concilier la rage et la sérénité.

Je regarde à travers la lucarne les oiseaux tournoyer dans le ciel à l'heure du crépuscule. Depuis des millions d'années qu'ils font toujours la même chose ! Sagesse héréditaire absolue. Nous aurions dû être comme eux, car il vaut mieux être n'importe quoi, sauf ce que nous sommes.

Quand on pense que le pâle Raphaël fut l'idole des romantiques allemands et qu'il fut considéré ensuite tout au long du XIX<sup>e</sup> comme le summum de la peinture ! Ou que l'illisible Schiller figurait la poésie elle-même durant la même période, et qu'un Hölderlin ne compte réellement que depuis le début de ce siècle.

Ce qui condamne la presque totalité des philosophes (les exceptions, on peut les compter sur les doigts), c'est qu'on ne pense pas à recourir à eux dans les moments de chagrin.

Toutes mes explosions d'humeur, je sais bien d'où elles viennent : je suis en rage contre moi-même, je me désole de ne pouvoir travailler, le résultat est que je m'en prends aux autres, et déverse sur eux la fureur dont je devrais être le seul objet.

Le démon de la dispersion.

La peur de se faire des ennemis peut provenir soit de la délicatesse, soit de la lâcheté. Il faut bien connaître un homme pour savoir si c'est l'une ou l'autre qui commande à cette peur-là.

Tout homme qui s'échauffe et élève la voix trahit un manque de confiance en soi-même.

Les pessimistes n'ont pas raison : vue de loin, la vie n'a rien de tragique, elle n'est tragique que de près, regardée dans le détail. La vue d'ensemble la rend inutile et comique. Et cela est vrai de notre expérience intime.

Il est impossible de dire pourquoi une idée s'empare de nous pour ne plus nous lâcher. On dirait qu'elle surgit dans le point le plus faible de notre esprit, ou plus précisément, au point le plus *menacé* du cerveau.

La faculté de désespérer suppose quelque férocité secrète. Se méfier de quiconque *aime* à perdre tout espoir, de quiconque se plaît à l'irréparable.

(Dans quel cercle de l'Enfer a précipité Dante ceux qui cultivent *leur* tristesse ?)

Si j'écoutais mon instinct le plus profond, je crierais du matin au soir, et pendant toutes mes nuits : « Au secours ! »

Dans quel vieux livre ai-je lu que la tristesse était due au « ralentissement du sang » ?

... Et c'est bien cela, le sang stagnant.

*La hâte* est l'unique origine de toute tragédie.

(Se souvenir du mot de Staline sur Hitler, du vivant de celui-ci : « C'est un homme capable, mais il ne sait pas attendre. »)

Tout change chez un être à travers les années, sauf la voix. Elle, uniquement, assure l'identité d'un individu. Il faudrait prendre les *empreintes vocales*.

11 juin

Étendu sur mon lit, cet après-midi – comme si je veillais mon cadavre. Dire qu'un jour j'« adopterai » cette posture pour l'éternité !

L'esprit bloqué, imperméable à toute autre idée qu'à celle du mauvais créateur.

Seigneur, aidez-moi à libérer mon esprit, faites sauter les entraves où l'a mis l'Adversaire. Je ne peux plus vivre ensorcelé, au point mort du Temps. Si je pouvais faire un bond hors de cette stagnation, de cette défaveur divine qui m'a frappé ! J'ai essuyé le grand refus des dieux.

Dîners en ville. C'est là qu'on comprend, lorsqu'on entend des gens pérorer, comment la fatigue peut dégénérer en haine.

Je me demande d'où peut provenir cette angoisse qui me prend par à-coups certains jours, et parfois jour après jour durant de longues périodes.

Il était d'une bonté morbide.

On me croit (certains, devrais-je dire) généralement plutôt *bon* ; c'est que je n'ai pas assez de temps pour être mauvais. Ensuite, comme j'ai une très grande capacité de regret, je souffre inévitablement à cause de toutes les turpitudes qu'il m'arrive de commettre. Je me repens de tout le bien et de tout le mal que je fais. Je devrais demeurer à jamais en deçà ou au-delà des actes, m'épuiser dans le virtuel... D'ailleurs, c'est ce que je fais d'habitude. On n'est pas plus velléitaire que je le suis. Un avorton, un pauvre type – avec quelques excuses métaphysiques.

Je ne suis pas un écrivain, je ne sais pas ménager les transitions, j'ignore l'art du délayage, ce qui fait que tout ce que j'écris a l'air saccadé, haché, discontinu, gauche. J'ai horreur des mots, or, etc... etc.

La concision – mon privilège et mon malheur.

J'ai toutes raisons de croire que mon père est mort dans le désespoir. Un ou deux ans avant de s'éteindre, il a raconté, à un acteur qu'il a rencontré sur les marches de la cathédrale de Sibiu, qu'il se demandait si, après tant d'épreuves injustes, Dieu signifiait encore quelque chose. À plus de soixante-dix ans, après cinquante ans de carrière ecclésiastique, mettre sérieusement en doute le dieu qu'on a servi ! Ce fut là peut-être pour lui le véritable réveil après tant d'années de sommeil.

La résurrection des corps, – il est incroyable qu'elle ait pu être admise quand la vue d'un cadavre suffit à la détruire. Plus il y a *d'inimaginable* dans une religion, plus elle a de chance de durer. Sur ce point-ci, le christianisme s'est surpassé. On ne peut aller plus loin dans l'inconcevable.

Au bout d'un certain temps, presque tous ceux qui m'ont trouvé quelque mérite ont fini par se détourner de moi. J'ai perdu tous mes « admirateurs », si tant est que j'en aie jamais eu un seul. *J'inspire de la déception.*

Le sens du ridicule rend malaisé le moindre acte. Heureux ceux qui n'en sont pas pourvus ! La Providence aura veillé sur eux.

M. – Elle a le sens du ridicule, à un degré presque maladif : elle est et elle sera malheureuse.

Ceux que je déteste le plus, ce sont les gens à système, ceux qui n'ont pas d'idées, mais un *tampon* qu'ils mettent sur les idées. Ils ont une signature, ils n'ont pas de personnalité. X. – il a toujours la même réponse, quelle que soit la question qu'on lui pose. Aussi a-t-il résolu tous les problèmes.

*L'hérédité*, – ce mot à lui seul me donne le frisson dans le dos. La *fatalité* antique était plus tolérable et plus clémente.

La psychanalyse sera un jour complètement discréditée, nul doute là-dessus ; il n'empêche qu'elle aura détruit mes derniers restes de naïveté. Après elle, on ne pourra plus jamais être *innocent*.

L'esprit *défoncé* par la lucidité.

Il m'est impossible de me corriger de mes défauts. – Je devrais m'y évertuer. Mais je l'ai fait. Il serait plus sage de s'accepter. Renonçons aux illusions chrétiennes. Affirmons gaillardement l'irréparable.

Et s'il nous arrive de vaincre certain défaut, c'est qu'il était dans notre nature d'en triompher. Ce n'était pas, à vrai dire, un défaut, mais seulement un *obstacle*.

« Que la nature nous a mal conçus », me disait un jour une vieille pleine d'infirmités. « Mais c'est la nature même qui est mal conçue », aurais-je dû lui répondre.

J'étais fait pour l'hymne, pour le blasphème, pour l'épilepsie.

Malgré tous mes ricanements, je conçois parfaitement qu'un jour je puisse me dissoudre en Dieu et cette possibilité que je m'accorde à moi-même n'est pas sans me rendre quelque peu indulgent envers mes sarcasmes.

L'homme peut vivre sans prière, mais pas sans la possibilité de la prière...

L'enfer, c'est la prière *interdite*.

Impossible de m'arracher à cette sensation de *délaissement* dont le caractère religieux ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute.

« Le manque de foi est un défaut que l'on devrait cacher lorsqu'on ne peut en avoir raison. » (Swift)

Il n'y a qu'un remède au désespoir : c'est la prière – la prière qui peut tout, qui peut même créer Dieu...

Attaquer son propre pays, quand il est par terre, venir lui administrer le coup de grâce *par la calomnie*, tout le monde n'en est pas capable : il y faut

un rare courage (Faut-il l'appeler le *courage de l'abjection* ?)

Quand on risque de perdre la raison rien qu'en pensant au fait d'exister, – c'est qu'on est alors tout près de faire un saut en Dieu.

Il est strictement impossible de rentrer en soi *les yeux ouverts*...

Est-il vrai, comme on l'a prétendu, que le regret ne soit qu'une « forme subtile d'égoïsme » ?

Ce qui est incroyable, c'est qu'on puisse s'inscrire à une religion fondée par un *autre*.

À Saint-Séverin, le Collegium musicum de l'université de Bonn. Un concerto de Marcello, d'une élégance surnaturelle, d'une suavité à vous arracher les larmes.

Le vieux C., octogénaire depuis longtemps, se déchaîne contre moi parce que j'ai publié *La mort d'Ivan Ilitch*. La nouvelle l'a rendu littéralement malade. Il me dit que c'est *morbide*. C'est l'excuse qu'il trouve pour ne pas avouer qu'il a une peur bleue de la mort, et qu'il déteste tout ce qui l'oblige à y penser.

À voir tous les prétextes que j'invente pour fuir mes responsabilités, pour éluder le travail, je ne puis pas me considérer comme une manière de génie. Tout m'est bon, sauf ce que je dois faire.

Il n'est en moi de positif que mon besoin de solitude. Tout le reste est mensonge et trahison, infidélité à moi-même.

Concevoir une pensée, une seule, – mais qui mettrait l'univers en pièces.

De tout ce qui se fait ne m'importe que ce qui suggère une allusion à un autre monde que le nôtre. En somme, la note religieuse, un accent qui vient d'ailleurs.

Ne pouvoir penser *l'efficacité* qu'en termes de destruction.



Le scepticisme est la forme la plus subtile de l'intolérance.

Dans un siècle, ou peut-être plus tôt, on parlera de notre époque comme du paradis terrestre. Quand *toute* la terre sera peuplée, l'homme ne pourra trouver quelque espoir que dans le passé...

Il n'y a pas à dire, si je ne réussis pas dans mes entreprises, c'est parce que je ne m'y donne pas entièrement, et que les autres, sentant mes arrières-pensées, ne peuvent me faire confiance. Quand on n'appartient pas *essentiellement* à ce monde, tout ce qu'on y fait est voué à l'échec. – Mon seul tort est de m'en plaindre quelquefois, au lieu d'en tirer vanité et d'y puiser même quelque joie.

Rien ne peut égaler en intensité la haine d'un vieillard. La rancune ne diminue pas avec l'âge ; elle augmente au contraire.

Toute cruauté s'enracine dans la tristesse. Ces humeurs noires dont nous sortons avec l'âme d'un criminel.

Je n'écris que pour me libérer de mes crises d'abattement. – Ce n'est pas drôle pour les lecteurs. Mais je n'écris pas pour être lu.

Exemple de sottise, trouvée dans une copie de bachot : « Le passé n'est pas le présent, et surtout pas l'avenir. »

Cependant c'est le genre de formule qu'on pourrait trouver dans Sartre, et dans n'importe quel philosophe.

Chaque fois que je lis sur Swift, je ne peux me défendre d'éprouver une émotion forte, car tout dans sa vie est bouleversant. Je ne connais pas de destinée plus étrange que la sienne.

On ne peut aller plus loin que moi dans la perception du vide de la vie.

Je suis le produit exclusif de mes maux.

Cette terreur que m'inspire la vie, et dont je cherche en vain le remède.

Quand je souffre tout particulièrement de mon incapacité de travailler, je m'en console en me disant que j'aurais pu être mort depuis longtemps et qu'ainsi j'aurais travaillé encore moins.

Ses nerfs n'étaient pas à l'épreuve de la vie.

Chaque individu est un hymne détruit.

Un seul soupir vaut mieux que tout le savoir.

*Je m'attends.*

Ce que j'ai pu liquider comme regrets – et le stock dont je dispose encore !

Ce qu'on appelle communément « avoir du souffle », c'est être prolix.

Il n'y a de mystère que là où la vie se retire. Ma hantise du désert.  
(Dimanche, 12 juillet. Paris presque vide – ô merveille.)

Quand l'esprit se déchaîne et que plus rien ne l'arrête, même pas cette barrière suprême qu'est Dieu.

Ne comprend vraiment la « religion » que celui-là seul qui, s'il écoutait son instinct le plus profond, pousserait un « Au secours » si fort, si dévastateur, qu'aucun dieu n'y survivrait.

J'ai beau chercher la cause de mon inadaptation à la « vie », je ne la trouve pas : et si c'était une fêlure originelle, à propos de laquelle il faudrait employer l'épithète suspecte de « métaphysique » ?

Je m'ennuierais même en Dieu, surtout en Dieu. Cette peur d'un ennui suprême, j'y vois la raison de mon inaccomplissement religieux.

(Quand on souffre d'un vide chronique, on a peur de s'ennuyer partout, *même en Dieu.*)

Tout cauchemar est un rêve aux contours trop précis, trop nets, et où tout a du relief.

Plus je vais, plus je trouve que ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est le désir de se venger. Personne ne « digère » une insulte, ni une humiliation, si insignifiante soit-elle. La Vengeance est la donnée fondamentale de l'univers moral.

Je n'éprouve une sensation de bien-être que lorsque aucune pensée n'effleure mon esprit .

Ou

On n'éprouve une sensation de bien-être que dans l'absence de pensée.

(Il n'y a de bien-être qu'en deçà de la pensée.)

Mon article sur le « mauvais démiurge » n'avance pas. C'est que je veux écrire sur ce dieu comme si j'y croyais – or, je n'y crois pas. J'ai besoin de *lui* ; mais cela n'a rien à voir avec la croyance.

L'homme comblé ne craint pas la mort ; seul l'aigri la craint. C'est qu'il est terrible de mourir quand on n'a pas tenu ses promesses.

Le mot de Rusbrock<sup>26</sup> sur le sort des damnés : « Ils mourront pour toujours, sans avoir jamais fini de mourir. »

Je ne suis pas un pessimiste, j'aime ce monde horrible.

Les maux d'oreilles sont les plus propres à vous rendre la vie insupportable et le monde odieux. Je comprends si bien Swift qui en souffrait.

Je n'arrive pas à m'imaginer sans ma mauvaise santé.

Ce soir (le 19 juillet) comme je faisais ma promenade habituelle autour du Luxembourg, je fus saisi d'un si violent sentiment de l'horreur de tout que je pris ma tête entre mes mains, comme dans les grands accablements.

La seule fonction de ma mémoire est de m'aider à *regretter*.

Je ne puis aimer que ceux qui témoignent d'une certaine impuissance à vivre.

Mon incapacité de me concentrer, de ramasser mon attention sur un point, vient sans doute de mon ennui constant ; – mais alors comment se fait-il que je sois sujet aux obsessions, c'est-à-dire à la forme morbide de la concentration ? Car qu'est-ce qu'une obsession sinon une attention exaspérée ?

Peu d'écrivains m'ont autant « requis » que Swift. Je suis insatiable de tout ce qui le concerne. Je suis en train de relire la biographie que lui a consacrée Walter Scott.

Il souffrait d'une lucidité chronique.

Voici deux jours que je me trimbale avec X dans Paris. Pas un moment de solitude. Pour moi, le bonheur, c'est de m'ennuyer en compagnie de moi-même.

X sur sa table, à l'hôtel, un étalage considérable de médicaments. C'est donc cela le secret de la longévité moderne. Un cachet le matin, un cachet le soir, un cachet à tous les repas.

L'homme d'aujourd'hui est un homme qui se *nourrit* de remèdes.

J'observe comment la tristesse sape lentement mon esprit...

Dans mon existence, combien ai-je connu d'esprits vraiment inclassables ? Trois ou quatre. Le reste, matière humaine.

Je ressens un besoin impérieux de marcher. Plus ce juillet est torride, plus ce besoin s'exaspère en moi. Mais au lieu d'aller à la campagne, je me traîne dans l'appartement, avec l'idée que peut-être j'arriverai à travailler.

Dans une *Histoire de l'Espagne* d'un certain Maurice Legendre, on peut lire cette énormité : « la coutumière tolérance espagnole ». Et cela dans le

chapitre sur l'inquisition !

Les mauvais poètes lisent presque uniquement leurs confrères, comme les mauvais philosophes, d'autres philosophes. – Pour un poète, il vaut mieux lire un livre de botanique ou d'histoire qu'un recueil de vers. En général, il est dangereux de suivre la production d'un rival.

1er août

Tandis que Paris se vide, je tourne dans le Luxembourg comme un fauve dans une cage.

Le seul service que nous pouvons demander aux autres, c'est de ne pas deviner à quel point nous sommes lamentables.

2 août

Depuis trois semaines, la première matinée où le ciel soit couvert. Une véritable délivrance.

Après l'essai sur le démiurge, je pense écrire quelque chose sur l'ennui – une confession où je décrirai *comment* je m'ennuie, etc.

X. Je l'ai rencontré pour la première fois vers 1932 à Bucarest, à la faculté des lettres. Au bout d'une demi-heure de discussion, nous avons failli en venir aux mains. Depuis, à chaque fois que je le vois, c'est-à-dire une fois tous les trois ans à peu près, j'ai la même réaction qu'il y a trente ans. Rarement quelqu'un m'a exaspéré autant que lui. Verbeux, infatué, « idéologue », « légionnaire »<sup>27</sup>, il prétend sur toutes choses en savoir plus long que vous, et il veut vous le prouver et il ne vous lâche pas...

J'ai vu cet après-midi sur les quais un livre d'un chef d'État africain, Nkrumah du Ghana, je crois, dont le titre se passe de commentaire : *Le consciencisme*.

Les hommes sur la vie desquels je ne me lasse pas de lire : Swift, Napoléon, Talleyrand, Kleist.

Un républicain espagnol rencontre à la fin de la guerre, à un cocktail sud-américain, un officiel franquiste, auquel il dit : « Combien je vous envie. Vous allez être tellement *seuls*. » C'était l'époque où l'Espagne était complètement isolée. Je ne connais pas de mot plus *espagnol*.

30 août 1964

Nuit épouvantable. Je me suis levé dix fois, mais c'est en vain que je m'efforçais de maîtriser mes nerfs. Finalement, il me fallut recourir aux services d'un *Equanil*. – Tout cela parce que hier, au bois de Vincennes, je m'étais promené une heure en plein soleil – pour *bronzer*. J'en suis puni : aujourd'hui je suis plus pâle que jamais...

Toute la nuit je me suis répété : *Le soleil est l'ennemi de l'homme*. Et je disais vrai.

Ma mère, très positive, m'écrit : « Toutes tes lettres sont empreintes de mélancolie. Soigne tes nerfs ! »

Un homme complet devrait avoir le courage de tous les vices, et les avoir pratiqués, ne fût-ce que par curiosité.

Tourtrès (Lôt-et-Garonne), au cimetièrre, le tombeau récent d'un suicidé, sans rien dessus, sinon un petit bouquet fané, déposé non pas par la famille, mais par le fossoyeur.

(Avant de se tuer, le « défunt » avait tué son meilleur ami, et avant sa femme.)

Mes « écrits » n'ont eu quelque succès qu'auprès des femmes, de quelques-unes, très rares. J'en trouve l'explication dans le mot si juste d'Hippocrate : « La femme, c'est la maladie. »

Un bien portant ne peut s'intéresser à ce que je fais.

« Colosse de la pensée pour album », dit Julien Gracq sur Valéry.

Ce mot si *vache* est assez juste hélas ! Quand on pense à la quantité d'écrivains que Valéry a méprisés.

On ne peut s'adonner à la métaphysique et avoir très développé le sens du ridicule.

(Métaphysique et sens du ridicule sont incompatibles.)

11 septembre

Cafard. Sentiment que tout ce que j'entreprends est voué à l'échec. J'essaie de me raisonner, j'y réussis pour un moment, et puis la crise revient. Il faut dire que j'ai quelques raisons de me croire persécuté par le sort.

Je ne puis supporter l'idée qu'il y ait des gens – si peu nombreux qu'ils soient – qui comptent sur moi. Je n'ai rien à apporter à personne. Oh ! que tout cela est lamentable !

Je n'accorde de valeur absolue qu'à la solitude. Tous mes jugements et mes sentiments mêmes sont fonction de ce critère limite.

La continence sexuelle est une des choses les plus difficiles qui soient. Il faut vraiment croire en Dieu pour pouvoir triompher du désir.

Toutes mes affirmations procèdent de mes instincts, de ma vitalité, mon esprit ne remplissant qu'une fonction d'agent de transmission. Le danger d'avoir vu au fond de toutes croyances !

Le préjugé de la « culture ». – Les gens les plus intéressants\* que j'aie rencontrés (en Roumanie surtout) ne savaient ni lire ni écrire.

\* et les plus *vrais*.

Dès qu'on retourne un problème et qu'on en examine tous les aspects, on s'aperçoit qu'il n'y a pas moyen de le résoudre, et qu'il ne comporte pas de solution.

Voltaire, dans une lettre du 3 août 1775, parle du « fracas de Paris ». Que dirait-il aujourd'hui ?

Plus je vais, plus je m'aperçois que les gens ne font que se mentir à eux-mêmes, se duper – par peur de la vérité. Cela est intégralement vrai pour les « littérateurs et les artistes ».

Kafka à Milena : « Sans toi, je n'ai personne, personne ici, que la peur : vautré sur elle qui se vautre sur moi nous dévalons les nuits cramponnés l'un à l'autre. »

Si on pouvait *voir* son avenir, on deviendrait fou tout de suite.

En 1940, pendant la « drôle de guerre », j'avais pris l'habitude de rentrer très tard. J'habitais rue du Sommerard. Une nuit, une vieille putain aux cheveux blancs et à l'allure étrange me demanda de l'accompagner car elle craignait une rafle. On cause de choses et d'autres. La nuit d'après, je la rencontre de nouveau. On était devenus copains. Chaque nuit vers 3 heures, moment où je rentrais, elle me guettait, et on discutait, parfois jusqu'à la pointe du jour. Cela dura jusqu'à l'entrée des Allemands à Paris, lorsqu'elle disparut. Elle avait un talent extraordinaire pour camper un personnage ou une situation, et, dans ses gestes, une allure de tragédienne. Une nuit que je m'étais déchaîné contre tout ce monde qui dormait, contre ces *pouilleux* de partout, comme je les nommai, elle fit un mouvement digne de la plus belle scène du monde, avec ses mains et son visage tournés vers le ciel : « Et le pouilleux d'en haut ! »

### 2 octobre

Gare du Nord – Saint-Denis, Enghien – On ne peut même pas regarder au-dehors : tout y est d'une laideur de cauchemar. Quant aux gens, dans le train – un frisson de dégoût intolérable, presque religieux.

Tous ces théologiens qui veulent être à la page. L'un d'eux, plus ou moins disciple de Chardin<sup>28</sup>, qui ne voyait que l'avenir, quand je lui ai dit qu'il oubliait le péché originel m'a répondu : « Vous êtes trop pessimiste. »

Comment expliquer à ces gens qu'il n'y a pas une *théologie de gauche* ?

### 14 octobre

Nervosité de fin du monde. Comment résister *physiquement* à tant d'ébullition ?

Mes indignations, je suis loin de les avoir usées ; elles me tiennent, et ce sont elles qui *m'usent*...



J'ai, presque tous les jours, des accès où j'attaque tel ou tel, en paroles en imagination. Soliloque d'un polémiste.

On dépense sa fureur comme on peut.

Telle est ma capacité de souffrir que j'ai du chagrin à la chute même de mes ennemis.

Le mot qui revient le plus souvent sous ma plume et dans mes ruminations intérieures est « *malaise* » – dans son double sens : physiologique et métaphysique.

Tout jugement moral est *faux* à la base. Le bien et le mal n'ont aucune réalité intrinsèque ; c'est qu'ils sont précisément des jugements. L'*abstention* est une manière d'impératif pour quiconque a réfléchi à ces choses.

Plus je vais, plus je m'aperçois que les êtres que je comprends le moins sont ceux que je connais le mieux. Mes amis sont des énigmes.

*Vivre* est pour moi un problème qu'il me faut résoudre chaque jour – comme si c'était pour la première fois.

Au milieu des amertumes, n'oublie pas la pensée de la mort, la plus consolatrice, la plus fortifiante de toutes les pensées.

Il n'y a pas d'homme plus méprisable que moi. Je viens de disserter pendant trois heures sans interruption chez des amis, au lieu de rester chez moi, et travailler, travailler...

La seule manière de vivre sans drame est de supporter les défauts des autres sans *jamais* vouloir qu'ils s'en corrigent. D'ailleurs ils n'y arriveraient pas, car tous les défauts sont inentamables. (Car c'est le propre d'un défaut de ne pouvoir être entamé.)

J'ai horreur de revoir des amis de jeunesse, comme de revoir tous ceux qui ont joué un certain rôle dans une période donnée de ma vie. Par eux, je

mesure soit ma déchéance, soit la leur, ou, le plus souvent, les deux à la fois.

Paris, c'est-à-dire le roman, la peinture et le théâtre – les formes *extérieures* de l'esprit (on n'ose dire : *commerciales*)

### 29 octobre

Brouillard légèrement doré, et ces feuilles couleur de cuivre, au Luxembourg. Mais l'automne *en moi* est plus avancé encore.

Petre Tutea<sup>29</sup>. Le seul vrai génie que j'aie jamais rencontré. Mille mots d'esprit disparus pour toujours, comment donner une idée de sa verve ? et de sa folie ? Un jour que je lui avais dit « Tu es un mélange de don Quichotte et de Dieu », sur le coup, il en fut très flatté, mais le lendemain matin très tôt, il vint me voir, et la première chose qu'il me dit fut : « Cette histoire de don Quichotte ne me plaît pas. »

Teilhard de Chardin – le seul antidote qu'on ait trouvé à la bombe atomique. Pauvre humanité.

### 1er novembre

Au Luxembourg, les feuilles tombent comme des confettis. Diverses pensées me sollicitent, dont aucune ne m'est propice.

### 15 novembre

J'ai rêvé la nuit dernière que X., mon pire ennemi, me donnait un baiser sur la bouche. J'en ai ressenti un tel dégoût qu'il m'a été impossible de me rendormir.

Sénèque contre la critique : « C'est une maladie des Grecs de chercher combien il y avait de rameurs au vaisseau d'Ulysse ; si *l'Iliade* est antérieure ou non à *l'Odyssée*, et si toutes deux sont du même auteur. »

Dans un article, publié dans un hebdomadaire britannique, un professeur dit que se poser des questions de métaphysique n'a pas plus de sens que de demander : « What is the colour of Wednesday ? »

Je viens de livrer au *Mercur*e l'article sur le Démiurge. J'en suis terriblement mécontent, mais il m'a été impossible, faute d'inspiration, de le faire meilleur. Cependant, à paradoxe, après l'avoir rendu, je sentis que j'aurais pu l'améliorer considérablement, à la faveur d'un état fiévreux qui s'est emparé de moi. Quelle comédie !

Gare du Nord. Une pendule y indique les minutes : 16 h 43 – Cette minute-là, je songeai qu'elle ne reviendra jamais, qu'elle a pour toujours disparu, qu'elle a sombré dans la masse anonyme de l'irrévocable. Que la théorie de l'éternel retour me parait futile et sans fondement ! Tout disparaît pour toujours. Je ne reverrai jamais cet instant-ci. Tout est *unique* et sans importance.

L'orgueil puant du « scientifique » qui fait de la philosophie ou du philosophe qui se réclame des sciences. Quiconque se forge une « vision du monde » devient odieux et insupportable. Mais il y a pire : les auteurs de systèmes. Ce sont de véritables monstres, eux.

Les deux esprits de l'Antiquité que, pour des raisons différentes, j'aime le plus, ce sont Épicure et Tacite. Je ne me rassasie pas de la sagesse de l'un et de la prose de l'autre.

(Je ne vis pas dans tel ou tel regret, je vis dans le regret *en soi*.)

22 novembre 1964

L'autre jour, me suis levé vers 5 h 30 du matin et suis sorti faire un tour. Vers 6 h 30, j'entends, avenue de l'Observatoire, un oiseau *s'essayant au chant*, avant *l'arrivée* de la lumière. Cet oiseau, le premier sans doute qui se soit réveillé, m'avait plongé dans une grande exaltation... Quand j'entendis tout à coup des grognements affreux dans le voisinage. Impossible de savoir d'où ils venaient. Puis je compris : deux clochards dormaient par terre entre la bordure du trottoir et une voiture. Un d'eux faisait un cauchemar, certainement, car ils n'avaient ni l'un ni l'autre l'air d'être réveillés. Place Saint-Sulpice, un spectacle autrement atroce m'attendait. Dans la vespasienne qui s'y trouve, j'avise une petite vieille, une clocharde sans doute, qui était en train... J'ai poussé un cri d'horreur et, furieux, j'entrai... dans l' glise, où justement un prêtre bossu, à l'œil malin, expliquait à une

quinzaine de déshérités les merveilles du christianisme, comment le Seigneur, devant l'imminence de la fin du monde, ne nous quittera jamais et qu'il sera avec nous, quoi qu'il arrive. Je dois reconnaître que sa démonstration paraissait convaincante, à en juger d'après l'air pénétré de l'assistance.

L'écho profond qu'éveille en moi toute allusion à l'évanouissement des désirs...

*La chute dans le temps* vient de paraître. Je refuse de donner des interviews, comme je refuse de faire quoi que ce soit pour le lancement du livre. « Ce serait vraiment dégradant », ai-je dit à quelqu'un. « Mais, alors, pourquoi l'avez-vous publié ? Vous êtes inconséquent », me dit-on. « Sans doute, mais il y a des degrés dans l'impudeur », fut ma réponse.

Il n'y a qu'une maladie incurable : la peur – celle qu'on apporte en venant au monde et que le monde entretient, justifie, stimule.

— Le sage dont j'ai le plus besoin, c'est Épicure. Je m'épuise dans la nostalgie de l'ataraxie.

Ni Sophocle, ni Eschyle, ni Euripide n'ont écrit des comédies. Époque heureuse où un auteur ne pouvait faire que ce qu'il était !

La littérature moderne est née de la confusion ou, si l'on veut, de l'équivalence des genres. Il est « choquant » que Shakespeare ait pu écrire avec une égale aisance des tragédies et des farces.

« Quand on parle amoureusement de Dieu, tous les mots humains ressemblent à des lions devenus aveugles, qui chercheraient une source dans le désert. » (Léon Bloy)

Je me rappelle le grand effet qu'avait fait sur moi cette phrase, il y a trente ans. Depuis, j'ai rompu avec *l'hyperbole* systématique de Bloy, que je trouve maintenant presque illisible, mais *grandiose*.

Dîner bourgeois. Dire des astuces, c'est le défaut intolérable des Français, le vice national. Il y avait là un monsieur très riche qui se voulait spirituel : toute discussion était impossible, à cause de sa volonté de placer un « bon mot » sur n'importe quoi. L'astuce, qui est l'esprit dégradé,

empêche qu'on débâte d'un problème. D'ailleurs l'esprit même, Benjamin Constant l'a défini justement « tirer des coups de fusil sur une idée ».

Vouloir paraître plus intelligent qu'on n'est est assommant. Le défaut contraire, fréquent chez les Anglais, est autrement supportable.

Viser à l'esprit !

## 2 décembre

Dans le métro, hier soir. Effroi insoutenable devant ces squelettes recouverts de chair.

La pensée confuse est une suite d'idées qui s'enchaînent sans nécessité ; c'est une pensée qui, au lieu d'avancer, déborde en tous sens et finit par être submergée par elle-même. Elle est comme un fleuve qui, faute de pouvoir suivre un cours régulier, se noierait dans sa propre eau.

J'ai poussé assez loin l'indifférence aux mobiles des actes. Par bonheur, ma nature, avec ses vices, devait réagir contre cet empiétement par la sagesse.

Épicure a écrit plus de trois cents volumes ! Heureusement qu'ils se sont perdus ! Le plus grand des sages, un polygraphe ! Quelle déception.

Retrouver cette page où Kierkegaard parle de *Job* et de tout ce que celui-ci a signifié pour lui.

Ce que le même *Job* et l'Ecdésiasle ont été pour moi, eux et les sermons du Bouddha, lus après d'intenses soûlographies.

Attitude équivoque devant nos calomniateurs : nous ne savons s'il faut leur en vouloir ou les remercier d'avoir fait le vide autour de nous.

Rencontré un critique littéraire, célèbre avant guerre, et qui m'a dit avoir déposé (comme un débutant !) un manuscrit il y a des mois chez Gallimard sans avoir reçu de réponse. Tout à Paris est réglé par les lois de la vogue.

Le lecteur vrai est celui qui n'écrit pas. Lui seul est capable de lire un livre *naïvement*, – unique manière de *sentir* un ouvrage.

Trop lucide pour avoir du caractère.

Quand, dans mon village, après la guerre de 14, on introduisit l'électricité, ce fut un murmure unanime de la part des paysans. « C'est le diable, c'est le diable », pouvait-on entendre un peu partout. Quand enfin, on la fit installer dans les églises (il y en avait trois !), ce fut la consternation. « C'est l'Antéchrist, c'est la fin des temps. »

Je dois avouer que ces gens simples, coupés du monde, avaient vu juste, c'est-à-dire *loin*. À l'époque, les méfaits du progrès technique n'étaient pas évidents, et, eux, ils avaient du mérite de s'en être alarmés *par instinct*.

Mais à quoi bon ressasser ces banalités ?

Ma manie d'accuser tout, dieux et hommes indistinctement, pour ne pas mesurer ma responsabilité dans les misères que j'essuie.

Il est infiniment plus méritoire de croire que de ne pas croire.

Dieu même ne pourrait dire où j'en suis en matière non pas de foi, mais de religion. J'adhère si peu à ce monde qu'il m'est impossible de me considérer comme un incroyant ! Par cette inadhésion j'appartiens au « religieux » (pour parler comme Kierkegaard).

Quand j'étais tout jeune, je me rappelle l'effet qu'avait produit sur moi le titre roumain de *La Bête humaine* de Zola : *Bestia umană*. L'ouvrage se trouvait à l'étalage d'une librairie de Sibiu et il y était resté de longs mois.

Tacite – l'écrivain que j'admire le plus : je ne me rassasie pas de le lire. Ses formules m'enchantent : elles nourrissent, elles stimulent tout ce qu'il peut y avoir d'amer en moi. Il n'est pas de poison qui me comble davantage.

Tacite : « Le bienfait conserve son mérite tant qu'on croit pouvoir s'en acquitter ; quand il s'élève trop haut, on remplace la reconnaissance par de la haine. »

« Pour les sages eux-mêmes, la passion de la gloire est la dernière dont on se dépouille. » (« Etiam sapientibus cupido gloriae novissima exuitur. ») (*Histoires*, IV, 6)

C. M. – médecin, homme parfaitement honnête, me dit avoir été très ébranlé par *La chute dans le temps* au point de se demander si tout ce qu'il faisait avait le moindre sens. Cependant il me pose la question :

— Est-ce que vous pensez vraiment ce que vous dites, êtes-vous *sincère* ?

J'essaie de lui démontrer que sa question ne tient pas debout : « Quel intérêt pourrais-je avoir à mentir ? Qui tromper ? Je n'ai pas de lecteurs, je ne suis donc l'esclave de personne. J'écris pour moi. Et d'ailleurs je ne me considère pas comme un écrivain. »

On voit à quel point l'homme de plume est suspect et déprécié. Dans ce qu'il fait on ne voit qu'un exercice. La littérature est ainsi assimilée au journalisme. Pour donner l'impression de sincérité, peut-être ne faudrait-il rien publier de son vivant.

Pour ruiner l'attachement à soi, il faudrait nous éduquer à mépriser ou à oublier notre figure et notre nom. Détruisons nos miroirs et notre signature. Désapprenons à nous regarder.

Être un esprit combatif – et ne pouvoir se réclamer d'aucune certitude !

18 décembre

Sept ans depuis la mort de mon père. C'est-à-dire qu'il ne reste plus rien de ce qu'il fut, rien, sauf le squelette.

Un découragement si profond qu'on se demande comment ce monde s'arrange pour y survivre.

Je ne peux imaginer jeunesse plus tourmentée, plus malheureuse que la mienne. Et cependant quelle plénitude dans ces années funestes !

Personne n'est modeste, parce qu'on ne peut l'être. L'impossibilité est physique, donc sans remède.

Seul Baudelaire me semble avoir eu un sentiment plus vif de l'irréparable que moi. (Puisque je viens de parler de la modestie...)

Un écrivain ne devrait pas lire ce qu'on écrit sur lui. C'est très mauvais de se voir « expliqué », de savoir qui on est et ce qu'on vaut. Toute illusion sur soi est féconde, fût-elle source d'erreurs, ou précisément parce qu'elle est source d'erreurs, donc de « vie ».

Ne compte que ce qu'on écrit par nécessité, par besoin intérieur. Tout le reste est *absolument* inutile.

Dès que je sors de mes obsessions, je m'ennuie. C'est pour cela que je tourne en rond et que je dispose de si peu de « sujets » dont je puisse parler.

Le malheur d'avoir envie mais non la faculté de travailler.

J'ai un besoin viscéral de l'horrible ; je n'arrive pas à m'en passer. Chacun cherche son équilibre comme il peut et où il peut.

### 25 décembre

Hier soir, me trouvant par hasard à minuit dans les parages de l'église Saint-Séverin, j'y entrai avec la foule. Au moment où les curés se mirent à faire le tour de l'église, précédés d'un diacre (?) qui agitait l'encensoir, je faillis éclater de rire. C'est que j'avais lu *le même jour* que, sous les premiers empereurs chrétiens, brûler de l'encens c'était sacrifier aux anciens dieux et que celui qui le faisait risquait la peine capitale s'il était découvert. Ainsi on allait à l'improviste dans les maisons des païens, et malheur à ceux chez qui on sentait l'odeur d'encens !

Les deux poèmes de Dylan Thomas qui m'ont profondément remué :

« And death shall have no dominion<sup>30</sup> »

et

« The force that through the green fuse<sup>31</sup> » –

De ce dernier la fin surtout : « And I am dumb to tell the lover's tomb

How at my sheet goes the same crooked worm<sup>32</sup> » –

Quel dommage que le scepticisme ne puisse pas être une religion.

Tout nouveau-né est pour moi un malheureux de plus, comme tout mort un de moins. – C'est chez moi une réaction mécanique. Condoléances pour



la naissance, félicitations pour la mort.

J'ai beau me scruter, je ne trouve ni attitude ni affectation dans mon comportement ; je serais plutôt heureux qu'il y en eût un peu.

Presque toutes les sottises que profèrent les intelligents comme les imbéciles viennent d'une arrière-pensée *finaliste*. (Exemple Fénelon : « L'eau est faite pour soutenir ces prodigieux édifices flottants que l'on appelle des vaisseaux. »)

Le scepticisme est un état de *défascination*.

Ma tristesse est au fond religieuse. C'est pour cela qu'elle est incurable.

Il y a des gens qui trouvent de l'intérêt à mon dernier livre. Mais, moi, je n'oublierai jamais l'ennui que je ressentis en août lorsqu'il me fallut lire deux fois les épreuves.

### 27 décembre

Cette nuit je ressentis jusqu'à la nausée l'impossibilité de l'Éternel Retour. J'entendis sonner (à la chapelle de la Sorbonne, je pense) je ne sais quelle heure. Mais, à l'instant même, je compris que cette minute-là ne reviendra jamais, qu'elle est pour toujours engloutie, et qu'aucune vie ne la retrouvera en aucun temps.

H. M. – Réflexion sur la sensation, sur *ses* sensations.

Pourtant, ce qui importe c'est, en s'exprimant, de faire perdre au lecteur (et à soi !) le chemin qui le conduise à la source de nos pensées.

Penser, c'est transfigurer nos sensations, c'est les oublier, c'est ne les considérer que comme une matière informe, dont on ne se sert que pour les jeter.

Transformer toute sensation en problème. Se borner à l'idée. Faire le minimum de « psychologie ».

Lu dans une interview d'un professeur soviétique de « style » (il dirige une école pour écrivains) que seul un génie a le droit d'employer « trois adjectifs à la file ». Il a raison... En principe, il ne permet à ses élèves d'en employer qu'un seul.

J'ai beau chercher un mot qui convienne tout à fait à l'essence de l'homme, c'est toujours à « *profanateur* » que je reviens. Impossible de trouver rien de mieux.

Je vois une photo de moi dans les journaux : Suis-je bien moi ? Et ces éloges me touchent-ils vraiment ? Si je pouvais conserver le même détachement à l'égard des attaques ! Être immunisé contre la louange mais non contre la calomnie.

J'aime les sensuels qui ont horreur de la chair (l'Ecclésiaste, Baudelaire, Tolstoï).

L'Ennui : temps *enrayé*.

Dès qu'on se manifeste d'une façon ou d'une autre, on se fait des ennemis. Si on veut se faire des amis ou garder ceux qu'on a, l'abstention est de rigueur.

Faire de la psychologie à ses propres dépens, se guetter, jouer le rôle d'indiscret vis-à-vis de soi-même.

### 30 décembre

« In solche Nächte wissen die Unheilbaren : wir waren<sup>33</sup> » (Rilke)

Nuit épouvantable ; le vent me traversait les os et mes pensées m'excluaient de l'avenir.

30 décembre – Je viens de lire l'article contre moi, paru il y a une semaine dans *Combat*. Bassesse et violence sans précédent. Effet presque nul sur moi. Pourtant on m'y traite d'« assassin par tempérament ». Ni plus ni moins. J'aime bien dire de moi que je suis un « assassin », mais dès qu'un autre l'affirme, je trouve son affirmation insensée et calomnieuse. D'un autre côté, je crois à l'utilité de la calomnie. Et cette croyance me soutient en même temps qu'elle neutralise les effets de l'attaque.

On ne peut se fâcher contre quelqu'un qui vous traite de « monstre ». Pourquoi ? C'est que tout monstre est seul, et la solitude, fût-elle celle de

l'infamie, suppose une idée positive et un état de grâce à rebours.

Quelqu'un a appelé le rêve « un roman à clef ». Merveilleuse définition !

31 décembre 1964

Cet après-midi, de mon lit, je contemplais le ciel d'un gris sombre, menaçant. Le vent soufflait comme par une tempête au bord de la mer. Sans le sentiment du moi, sans la vanité, sans cette profonde mesquinerie qui nous attache à notre rien, qui pourrait vivre et se démener au milieu d'un monde qui nous ignore, au milieu des êtres pour lesquels personne ne compte ?

Dans un instant, il va falloir sortir, voir des amis, fêter ensemble la fin de l'année, etc.

Je voudrais rester seul et pleurer.

A. B. considère mon livre comme un « exercice cynique », « une pure virtuosité ». Si on peut se méprendre à tel point sur moi, j'en porte en partie la responsabilité : ces paradoxes dont j'use, cet air sceptique que je me donne (au lieu d'affecter le scepticisme, je devrais plutôt le professer, puisque aussi bien *j'y crois*), ces railleries à mon propre sujet, cette façon de minimiser tout ce que je fais...

Mais je dois dire que toutes ces manières émanent chez moi d'un scrupule de délicatesse : je rougirais de proclamer mes mérites, quels qu'ils soient, même le plus minime. C'est pour épargner les autres que je me fais plus petit que nature, et que je tourne mon être même en dérision.

« Celui qui cultive une vigne épuisée accuse le temps et fatigue le ciel de ses plaintes. Il ne voit pas que tout dépérit insensiblement, que tout ce qui vit, épuisé par la longue suite des ans, s'achemine au cercueil. » (*De natura rerum*).

Tous les passages « pessimistes » de Lucrèce me conviennent, là surtout où il a l'air de sentir la fatigue des choses, l'épuisement de la matière.

« Déjà la terre affaiblie, épuisée par l'âge, ne crée plus que de chétifs animaux, elle qui créa tant d'espèces et qui enfanta le corps puissant des grands fauves. »

Cette vision désolante finit par vous donner une sorte de courage : la vraie « grandeur » vient de l'abolition des dieux. Quand plus rien ne reste devant nous, ce qui survit, c'est nous-mêmes, et notre solitude.

Quand les autres commencent à croire en nous, le risque pour nous est de les suivre, de renchérir sur eux. Ce danger est particulièrement grand pour l'écrivain : il est perdu dès que ses livres *existent*. Son public le tue.

Les relations les plus difficiles et les plus compliquées sont avec nos amis, parce qu'ils nous connaissent et que nous les connaissons. L'amitié est une chose pratiquement impossible. C'est là peut-être la raison pourquoi on ne cesse d'en faire l'éloge. (Il est vrai que ce genre d'exercice n'a plus cours que dans les écoles. Cela fait un *sujet* : un point c'est tout)

Le seul aspect intéressant du problème, c'est celui des *amitiés tragiques* (du type Nietzsche-Wagner). (Dans cette sorte d'amitié, c'est presque toujours l'admirateur qui se dresse contre l'admiré.)

# 1965

1<sup>er</sup> janvier 1965

La nuit dernière, dans le métro, deux ivrognes, espèce mi-clochards, mi-je ne sais quoi, discutaient passionnément. Ils en voulaient à Dieu sait qui, ils menaçaient, ils prenaient des airs entendus, et, de temps à autre, chuchotaient, clignaient de l'œil. L'un, maigre, ressemblait à un poète déchu époque 1900, l'autre, gros, immonde, sans yeux, sans visage, la tête en forme de boule où les orifices étaient soupçonnables sans plus, écoutait plus qu'il ne parlait, et s'épanouissait, s'enflait encore si possible, jusqu'à éclater, au fur et à mesure que l'autre s'échauffait. Ils étaient là tous les deux, aussi importants que n'importe qui dans la cité, emportés eux aussi par la folie ou l'illusion.

Georges Poulet me somme de me calmer, de renoncer à me tourmenter, à être le suppliciant et le supplicié tout ensemble. Je le voudrais bien. Mais j'ai dépassé ce stade où l'on peut encore *choisir*. Je suis en conflit avec la Création, et il ne m'est pas donné de reculer. Sans compter que j'ai un besoin physique de me colleter avec les lois de ce monde. J'ai trop souffert pour que je puisse souffrir moins. Je ne peux revenir sur mon sort. Je suis là pour témoigner contre l'univers, et contre moi. Pour exulter aussi à ma façon.

Pour moi, écrire, c'est me venger. Me venger contre le monde, contre moi. À peu près tout ce que j'ai écrit fut le produit d'une vengeance. Donc, un soulagement. La santé pour moi consiste dans l'agression. Je ne redoute rien tant que l'effondrement dans le calme. L'attaque fait partie des conditions de mon équilibre.

Les Juifs, parce que mal traités par les rois goths, « collaborèrent » avec les Arabes lorsque ceux-ci envahirent et occupèrent l'Espagne. Au début de l'occupation, ils assurèrent même les fonctions de police dans les villes.

Sept siècles plus tard, les rois catholiques décrétèrent leur expulsion. (Et on accuse les Juifs d'avoir trop bonne mémoire, de ne pouvoir ni oublier ni pardonner !)

Impossible de ne pas découvrir des constantes dans l'histoire. C'est ce que le XVIII<sup>e</sup> appelait le « fanatisme », la « superstition ». – Mais ces tares ne sont pas l'apanage de la religion, puisqu'on les retrouve dans toute forme de foi, partout où il y a un *enthousiasme* quelconque.

Le mot extraordinaire de Verkhovenski à Stavroguine : « Je vous ai inventé en vous regardant. »

Toute ma vie j'ai rêvé d'un ennemi passionné et cependant honnête. Malheureusement je n'ai rencontré sur mon chemin que des ennemis dont j'ai eu à rougir.

(Le malheur de n'avoir recruté que des ennemis dont on a eu à rougir.)

Les gens ne parlent que de ce qu'on cache. Le défaut dont on est le plus honteux, c'est celui-là qui alimente les conversations. A-t-on commis une faute dans le passé, moins on la confesse, plus les autres y reviennent et la commentent.

4 janvier 1965

Ce matin, au lever, sentiment accablant, irrésistible, de la duperie universelle. Même nos souffrances ne riment à rien, et tout est comme si rien n'avait été jamais.

Impossibilité quasi absolue d'écrire. Je succombe au seuil de chaque mot. Je suis amputé de tous les mots.

Je suis *métaphysiquement* juif.

Job – mon patron.

Se méfier des penseurs dont l'esprit ne fonctionne qu'à partir d'une citation.

Balayons de notre mémoire tous les textes.

On a le sens de la nuance ou le sens de la formule.  
Je suis dans le second cas, hélas !

J'ai quatre-vingts pages de notes sur le polythéisme. Mais pour en faire un article, il y faut une impulsion qui me manque. J'adore les ébauches, la préparation, les travaux d'approche. Qu'on ne me demande pas davantage !

Nous serions tous beaucoup plus normaux si on nous avait appris, dans nos catéchismes, que le Créateur était suspect et même coupable.

Paris – cimetière où les tombeaux ont plusieurs étages.

Je ne me consolerais jamais de la médiocrité de mes ennemis.

Ce qui devrait nous rendre modestes, c'est de n'avoir pu susciter des haines dont nous soyons fiers.

Mon article « Le mauvais démiurge » vient de paraître dans le *Mercur de France*. Mon incertitude et mes scrupules sont tels sur tout ce que je fais, qu'il m'a fallu le lire *trois fois* pour lui trouver un certain mérite...

Si détrompés que nous soyons, nous paraîtrons un jour nécessairement naïfs car l'avenir dépassera de loin nos visions les plus noires.

J'ai la faiblesse de me considérer comme un des hommes les moins dupes qui aient jamais existé.

Pour pouvoir travailler, il me faut un aiguillon, une obligation contractée envers quelqu'un, il me faut aussi prendre date, car de moi-même je me laisse aller, ou je m'abîme dans mon incuriosité.

Pendant des siècles les hommes n'ont fait qu'envier ceux qui allaient venir après eux ! La superstition de l'avenir est abolie à jamais.

De plusieurs côtés on me parle de mon fond (s) chrétien. Est-ce vrai ? Est-ce faux ?

Plus je vais, plus je m'aperçois que personne ne peut échapper à ce qu'il est : c'est là une loi absolue.

À X – qui se frappe terriblement parce qu'il se croit responsable du suicide de sa femme – j'explique que le suicide était en elle, qu'elle n'attendait qu'un prétexte pour se tuer, et que, si lui est coupable, c'est de lui avoir donné ce prétexte ; un point c'est tout « Le suicide était en elle, comme le remords était en vous », lui dis-je.

Qu'est-ce que le remords ? C'est la volonté de se trouver coupable, c'est le plaisir de se dévorer, de se voir et de se sentir plus noir que nature.

Quelle que soit la calomnie qu'on vous jette à la figure, il faut aller de l'avant comme si de rien n'était, imperturbable et sans illusions.

« Je me suis lancé dans la vie avec une voie d'eau dans la cale dès le début. » (Kierkegaard)

S'il est vrai que les hommes ne puissent vivre qu'en obéissant à quelque chose d'extérieur à eux, alors mon drame consiste dans la désobéissance, dans le refus de tout ordre objectif.

Je mets Epicure au-dessus de Socrate. Épicure, le grand libérateur.

Quand on combat quelqu'un, on se met nécessairement de plain-pied avec lui. Les adversaires se ressemblent. Mieux : deux ennemis sont le même homme *divisé*.

La haine a sans doute des vertus vitales. On ne peut s'en dispenser tant qu'on vit. Abdiquer, c'est ne plus l'éprouver. Mais l'éprouver – quel abaissement, quelle déchéance !

Qui aime la liberté doit se prêter, pour la sauvegarder, à n'importe quelle lâcheté.

La pire damnation pour moi serait de vivre sous un ciel éternellement serein : les nuages sont mon unique ressource en poésie.



En France, on ne connaît pas la nostalgie, on n'y connaît que le *cafard*.

Chaque fois que je me concentre sur le « phénomène vital » (!), que j'en sonde par l'obsession les profondeurs, j'ai la sensation nette d'être au bord de la folie.

Comment en effet penser à la « vie », sans perdre la raison ?

Le pays dont je rêve : la Mongolie-Extérieure – où il y a plus de chevaux que d'hommes (et où les enfants apprennent à monter à cheval avant de savoir marcher).

17 janvier

La nuit dernière, je suis rentré vers 3 heures du matin, saisi dans la rue d'une angoisse à peine supportable. Heureusement que j'ai pu m'endormir ; sans quoi, elle aurait fait éclater mon esprit.

L'Homme est ma bête noire.

Dans la rue, hier soir vers 11 heures, une femme en pleurs m'aborde... « Ils ont zigouillé mon mari, la France c'est de la pourriture, heureusement que je suis bretonne, ils m'ont enlevé mes enfants, ils m'ont droguée pendant six mois etc. etc. »

Au début, je n'avais pas remarqué qu'elle était folle, tant son chagrin paraissait réel (et il l'était d'ailleurs). Je l'ai laissée monologuer pendant plus d'une demi-heure, convaincu que de parler la soulagerait. *Après*, je pensai que chacun de nous, dans nos récriminations, nous faisons comme elle, nous sommes comme elle, sauf que nous n'allons pas les débiter devant le premier venu. Moi-même, ne m'arrive-t-il pas souvent de me croire persécuté, victime des hommes, du sort, etc.? Si je donnais libre cours à ces humeurs, ne serais-je pas comme cette pauvre femme ?

Du matin au soir, je m'épuise à *vouloir* travailler.

Du plus loin que je puisse me souvenir, peur malade des gens. J'en sais maintenant la raison : c'est que, enfant encore, ce qu'ils faisaient, eux, ne m'intéressait pas. Il en est de même aujourd'hui. Je ne discerne aucune

réalité dans ce qu'ils font et je me trouve tout à fait inapte à collaborer à leur œuvre. Je me sens exclu de leurs actes, je ne suis propre à rien.

Dans ce monde d'avortons et de pouffiasses, il s'agit malgré tout d'être *digne*.

Je flaire un salaud dans tout homme qui s'institue en *censeur*. (Mœurs littéraires de Paris : tout le monde y *surveille* tout le monde, avec une sévérité dont l'Église, à ses pires moments, ne serait pas capable.)

X, le seul écrivain digne de respect, et qui ne se commet avec personne, pour sa plus grande chance. Encore faut-il ajouter qu'il doit ces avantages à une infirmité (celle de Rousseau).

Être *forcé* à la solitude, être mis physiologiquement dans l'impossibilité de faire des concessions et de se prêter à des compromis, est-il cadeau plus utile que la nature puisse faire à quelqu'un ?

Déjeuner chez une amie. Furieux à la fin. Elle me dit : « Votre livre est déprimant. Vous ne laissez rien subsister. Dostoïevski n'est pas déprimant, ni Baudelaire, ni même Tchekhov. » Pendant tout le repas, elle, si délicate d'habitude, n'a fait qu'insister sur les pénibles effets que laisse au lecteur ma *Chute*. J'avais envie de lui dire : « Mais je ne vous ai pas obligée à le lire. Un essai n'est pas une œuvre d'art. Il ne doit ni charmer ni exalter. Je constate, un point c'est tout. Un artiste crée, *fait* de la vie ; moi, je l'analyse, cette vie, sans penser aux conséquences, sans me soucier du bien-être ou du malaise qui en résultera pour le lecteur. »

Les compliments négatifs sont pires que les injures. On ne doit pas vanter le talent de quelqu'un en lui disant : « Vous n'avez pas de génie », ni même lui faire observer *qu'il n'est pas Dieu*. C'est un manque de générosité que de formuler des restrictions dans l'éloge qu'on adresse à quelqu'un, dans la formule même de politesse dont on use à l'égard de qui que ce soit.

Le droit à l'insolence devrait être réglementé. On ne devrait pouvoir en user qu'après un concours des plus rigoureux. Que dire d'un pays où tout le monde croit de son devoir d'être insolent !

Ces crises d'angoisse, j'aimerais bien pouvoir en préciser l'origine, les *localiser* ; car je sens bien qu'elles sont en relation avec ma physiologie, j'entends que je les ressens à l'état diffus dans mon corps, sans qu'il me soit possible de les rapporter à tel organe ou à tel autre. C'est comme une douleur éparpillée, dirigée vers *le futur*, alors que la douleur même est toujours *actuelle*, présente. L'angoisse est donc un malaise grave et soudain qui envahit l'avenir (ou la *conscience* de notre avenir), c'est une perturbation aiguë (?) de notre sensibilité temporelle.

Ce monde a beau être odieux, il *m'inspire* néanmoins, je n'ai pas jusqu'ici trouvé un sujet qui pût le remplacer sérieusement. Je suis collé à ses misères, que dis-je ? je me suis identifié avec elles, au point de m'en sentir indistinct.

Dans le « monde », il n'y a que Paris où, dans une société de vingt ou trente personnes, on puisse discuter littérature, sans que personne ait la moindre qualification pour en parler. La France est le seul pays où la moyenne soit tolérable.

J'ai plus gueulé qu'un autre, et cependant je suis un homme qui a refoulé ses cris.

On ne peut haïr que ce à quoi on ressemble secrètement (et à son insu). Il faut s'interroger sur ses haines, c'est la seule manière de s'en défaire. Ce sont elles, ces haines, qui nous révèlent et nous démasquent. On ne doit s'y livrer qu'avec l'arrière-pensée d'en triompher et de les liquider.

Une œuvre de quelque poids ne procède pas de recherches verbales, mais du sentiment absolu d'une réalité. Ni Saint-Simon, ni Tacite ne trempèrent dans la littérature. Ils étaient écrivains, ils n'étaient pas littérateurs. Un grand écrivain vit *dans* le langage ; il ne s'en préoccupe pas de l'extérieur. Il ne médite pas sur le style ; il a son style à lui. Il est né avec son style.

Les dieux de l'Olympe, quand ils descendaient sur terre, prenaient le plus souvent l'apparence d'un animal. Cela en dit long sur l'estime où ils tenaient les hommes.

De nouveau, enrhumé.

« Ne juge personne avant de te mettre à sa place. » Ce vieux proverbe (d'où vient-il ?) rend tout jugement impossible, car nous ne *jugeons* quelqu'un que précisément parce que nous ne pouvons nous mettre à sa place.

Comprendre, ce n'est pas seulement pardonner, mais aussi s'abstenir, renoncer à l'idée même de verdict.

On n'est écrivain qu'aussi longtemps qu'on est avide de parler de soi-même. Quand on en est las, on est tout près de déposer la plume.

Il ne faut pas prendre trop de distance avec ses propres sensations. On risque, en s'en éloignant trop, de n'y plus prendre le moindre intérêt.

Ma mère vient de m'écrire à propos des reproches et des remords que je me fais avec ou sans raison : « Quoi que l'homme entreprenne, il le regrettera toujours. »

Mes « sources », c'est dans ma tribu qu'il faut les chercher, et non dans mes lectures.

À M<sup>me</sup> B. qui me parle de mes livres, je réponds qu'ils n'existent pas pour moi, et qu'ils sont comme si je ne les avais jamais écrits. Et cela est vrai. Ils ne me sont d'aucun recours, ils ne m'aident ni ne peuvent m'aider. Je devrais être absolument indifférent quand on les attaque.

Mon temps n'est pas le temps de l'action : agir, c'est vivre dans le présent et le futur immédiat. Mais je ne vis que dans un passé lointain et dans un avenir plus lointain encore.

On dit (la science dit) que la Grande-Bretagne sera complètement submergée et recouverte d'eau dans cinq cent mille ans. Si j'étais anglais, ce fait à lui seul suffirait pour me paralyser et justifier mon refus de l'acte.

Je me sens aussi détaché de mes livres que de tel ou tel événement de mon passé, qui maintenant n'éveille plus aucun écho en moi.

N'existe que ce qu'on fait pendant qu'on le fait. Dès qu'on sort de l'agitation, on entre dans le danger du recul.

La générosité, c'est la faculté de se faire des illusions sur ceux qu'on aime. S'en faire sur ceux qui nous aiment est, au contraire, une faiblesse universelle, sur laquelle il est inutile d'épiloguer.

Juifs et chrétiens – un malentendu de deux mille ans.

Tout s'arrange en apparence, et rien au fond. Tout le monde fait cette constatation, et personne n'en tire les conséquences. C'est grâce à cet « illogisme » que l'histoire avance.

Je ne connais rien de plus évident ni de plus inacceptable que l'idée de fatalité. On ne peut pas échapper à ce qu'on est, et cependant c'est ce qu'on tente jour après jour. Nous sommes cloués à nos maux. Ils s'éclipsent, ils reparaisent, ils s'éclipsent à nouveau, etc.

Mais nous en défaire, cela est hors de notre pouvoir. Sentir dans son corps le règne de la fatalité, c'est avoir physiologiquement une destinée juive.

De quelque côté qu'on se tourne, on retombe dans la vieille idée d'une malédiction originelle.

Jouer au génie incompris, c'est de toutes les poses la plus pénible (c'est ce que fit un André Suarès tout le long de son existence).

Il est vrai que vouloir *étonner* par la modestie ne vaut guère mieux.

Rejeté par le Temps.

Tout le monde est condamné, et cependant tout le monde va de l'avant. Dans ce paradoxe réside toute la beauté, toute l'excuse du monde.

De toutes mes années, de toutes mes souffrances, qu'est-il resté ?  
Quelques pages – que je ne relis jamais.

Il neige. Et je pense à cet hiver (1937 ?) où j'écrivais à Brasov *Lacrimi si Sfinti*<sup>34</sup> – tout à fait en haut de la colline (Livada Postii) d'où j'avais vue sur les montagnes. Quelle solitude ! Ce fut l'époque culminante de ma carrière d'avorton élégiaque.

Je joue dans le monde le brave type. L'affabilité est mon masque. Il est vrai que j'en ai assez d'être sinistre – ce que je suis toujours quand je reste seul.

Si on veut savoir ce qu'est la vie, ce qu'elle vaut, il importe de se rappeler que la seule chose qui nous réconcilie avec elle est le sommeil, c'est-à-dire ce qui précisément n'est pas elle, ce qui est sa négation.

J'ai horreur des gens qui *méditent* sur l'art, j'ai en aversion le philosophe dans chaque homme, à plus forte raison dans chaque artiste. Si j'étais poète, je serais comme Dylan Thomas, qui, lorsqu'on se mettait devant lui à expliquer ses poèmes, se jetait par terre dans des convulsions réelles ou feintes...

Napoléon perdit trente mille hommes à la bataille de Wagram, sans en ressentir aucun remords. De la mauvaise humeur seulement. – Mais à quoi bon relever ces choses ? Le remords n'est connu que par ceux qui n'agissent pas, qui ne peuvent agir. *Le remords leur tient lieu d'action.*

— Vous aboutissez à l'impasse.

— Erreur. J'ai *commencé* par l'impasse.

... D'où le sentiment que, *du moins de ce côté-là*, rien ne me limite et que *je* suis entièrement libre.

Être habité par l'esprit de Dieu – l'antipode de la malédiction. Et pourtant les Juifs réussirent ce paradoxe d'être dans la bénédiction et la malédiction tout ensemble.

« In aer, timpu-i despàrtit de ore<sup>35</sup>. » (Arghezi)

Seul le désespoir le mettait en verve.

La hantise de mon inachèvement devait inévitablement prendre une tournure religieuse. Le regret, dans son ultime essence, est religieux. C'est même lui qui caractérise tout homme susceptible de prier.

Pourtant les prophètes ne vivent pas dans le regret. C'est qu'ils sont à la fois animés et ravagés par l'avenir, par ce qu'ils auront à *regretter* dans l'avenir.

Churchill. La postérité se souviendra beaucoup moins de lui que de son ennemi. Hitler était un monstre. Avantage s'il en fut en matière de gloire.

Pour moi, écrire, c'est mettre en accusation. « Analyser », même, c'est accuser, et cela s'entend puisque l'analyse est une entreprise destructive.

Robert Amadou m'écrit une lettre d'une insupportable suffisance, où il parle de mes connaissances sommaires de théologie à propos de mon article du *Mercur*. Le démiurge, dit-il, n'est pas méchant ; il joue seulement, il tire les ficelles... Suivent des précisions dont on se demande d'où il les a tirées. Il me reproche sur un ton cinglant de m'être trompé sur le sens de l'immaculée Conception. Hélas ! il a raison. J'avais pris ce dogme dans le sens que lui donne le vulgaire, c'est-à-dire que Jésus a été conçu sans acte sexuel, alors qu'il s'agit de Marie, du fait qu'elle a été conçue sans péché.

J'aime ces hérésiarques, dont les œuvres furent détruites, et dont il ne reste que quelques phrases tronquées et mystérieuses à souhait.

Tout ce que nous accomplissons, tout ce qui sort de nous aspire à oublier son origine, et n'y arrive qu'en devenant notre ennemi. De là le coefficient négatif qui s'attache à tous nos triomphes.

« Quand il m'arrive de jeter un regard sur mon *Zarathoustra*, je me promène pendant une demi-heure dans ma chambre, incapable de me rendre maître d'un intolérable accès de sanglots. » (Nietzsche, *Ecce Homo*).

La rancune est de même essence que le regret, puisque, tout comme celui-ci, elle se réduit à l'impossibilité d'oublier.

Être compris est une humiliation plus grande que d'être incompris. La fosse commune est préférable aux funérailles nationales.

J'ai toujours déploré mes premiers mouvements – car trop généreux et trop naïfs. C'est à cause d'eux que me sont venus et que me viennent mes ennuis.

J'attends une visite. Je donnerais tout pour qu'elle n'ait pas lieu. Il y a si peu d'êtres que je puisse attendre sans arrière-pensée, et sans terreur.

*Commencer* – mon cauchemar. Le premier geste me paraît toujours le plus difficile, car le plus contraire à ma vision des choses et aussi à mon besoin de laisser les choses en l'état.

Ma stérilité m'apparaît comme une punition divine. Je ne puis l'expliquer par des raisons naturelles.

La souffrance m'a fait ; la souffrance va me défaire. Je suis son œuvre. De mon côté, je lui rends service : elle vit à travers moi, elle subsiste par mes sacrifices.

(Il existe une solidarité étrange entre le malade et sa maladie.)

Mes maux me traînent après eux. Où aboutirons-nous ?

Je dois écrire un article sur les nouveaux dieux. J'ai plus de notes qu'il ne m'en faut pour le faire, et cependant je ne peux démarrer.

— Pour écrire, il ne faut pas dominer la matière, connaître le sujet, mais ressentir l'impulsion qui vous met en branle et qui vous fait trouver des mots pour les idées qui attendent, muettes, prostrées.

Il m'est arrivé d'avoir eu pitié même d'un bout de métal, de n'importe quoi, tellement tout ce qui existe m'apparaît délaissé, malchanceux, incompris. Le granit, il souffre lui aussi peut-être. Tout ce qui a forme souffre, tout ce qui est séparé du chaos pour poursuivre un destin séparé. La matière est *seule*. Tout ce qui est seul. Personne, aucun dieu qui puisse délivrer ce monde d'une si vieille solitude !

M. m'écrit qu'il aime *La chute dans le temps*, et que mes autres livres lui apparaissent comme des « rodomontades métaphysiques ». Cependant, à propos de ces mêmes livres, il avait fait une conférence où il me comparait à Pascal, ni plus ni moins.

Comme j'ai le droit de me méfier et de n'accorder aux éloges aucun crédit, d'où qu'ils viennent !



En écoutant une cantate de Bach chez G. M. – : J'ai indubitablement un fond (s) religieux, qui s'exprime dans le sentiment très accusé de ma déchéance, dans cette certitude de vivre à un niveau d'existence inférieure à celui auquel j'étais destiné. (Par *niveau* j'entends *ordre métaphysique*.)

Somme toute, je n'aurai lu avec passion que deux romanciers : Dostoïevski et Proust.

... Serait-ce parce qu'ils ont un rythme à eux, que je n'ai trouvé nulle part ailleurs ? ou serait-ce la fascination qu'exerce sur moi cette forme de halètement où ils sont insurpassables.

Il n'est impatience plus voluptueuse que d'attendre quelqu'un, ami de préférence, qui doive vous raconter les infamies qu'il a commises depuis la dernière fois que vous l'avez vu.

En France, tout émane d'une « expérience littéraire » ou y ramène. Toute œuvre y procède d'une autre œuvre. La littérature y remplace l'*existence*, et tout y évolue aux dépens du vécu.

Mourir, c'est changer de genre, c'est se renouveler.

Seul peut se permettre d'être *sincère* l'écrivain sans public parce qu'il ne s'adresse à personne.

Les persécutés, les malheureux, les malades – ce sont – *dans l'absolu* – les gens le moins à plaindre. Car si on ne se souvient que de ce qu'on a souffert, ce sont eux qui, en fin de compte, auront vécu avec le plus de profit. Les autres, les chanceux, ont bien une vie, mais non le *souvenir* d'une vie.

Je ne sais ce que nous avons perdu en naissant, mais nous avons sûrement perdu par l'existence, de même que nous perdrons par la mort.

Même son sourire était violent.

Plus je m'acharne à dénoncer la déchéance des autres, plus la mienne propre m'apparaît évidente, irrécusable.

Foutaises que tout ce qui n'est pas entretien muet avec ce qu'il y a de plus caché en nous !

Il m'arrive d'être content qu'on me vole mon temps ou que je le gaspille à droite et à gauche, bêtement ; – cela me sauve de la malchance d'avoir dit plus que je n'avais à dire, de la honte d'avoir laissé une « œuvre ».

Tout homme en possession ou sous la domination d'une doctrine est condamné à vivre dans le faux et à faire du faux. Être vrai et faire vrai ne se rencontre presque jamais. C'est que l'homme a été à jamais perverti par *l'idée*, c'est-à-dire par des simulacres.

### 21 février

Quatre jours en Sologne. Il est réconfortant de penser qu'il puisse y avoir un paysage si chargé de poésie à une heure de Paris. – La Sauldre du côté de Romorantin – et puis le canal de la Sauldre de l'étang du Puits jusqu'à La Motte-Beuvron. Marcher dans l'enchantement.

Délice de ne pas penser ! Et de *savoir* qu'on ne pense pas.

Mais on dira : savoir qu'on ne pense pas, c'est encore penser. Oui, sans doute, mais la « pensée » s'arrête à cette constatation : elle ne va pas plus loin. Elle se fige dans la perception de sa propre absence, dans la volupté de sa suspension.

Il n'est pas d'exclamation plus pathétique que celle du dernier poète païen, Rutilius Namatianus : « Plût aux Dieux que la Judée n'eût jamais été conquise ! »

L'oscillation entre l'extase et le ricanement – je suis cela, et rien d'autre.

Chez mon coiffeur. J'attends une bonne demi-heure. Derrière le paravent, le patron bavarde. Je pensais qu'il s'occupait d'une cliente. Quand enfin il fait son apparition et qu'il me dit qu'il faisait sa déclaration d'impôts, je lui dis : « ... Si j'avais su, je serais parti. – *Il n'y a pas que les cheveux* », me répond sa femme sur le ton le plus insolent. Mon sang n'a fait qu'un tour. Et pourtant je me suis tu, contre mes habitudes. Cette

victoire sur moi-même était si inattendue que j'en ai retiré une grande satisfaction.

Ne compte que le livre qui est planté comme un couteau dans le cœur du lecteur.

Tous mes désirs en souffrance, toutes mes passions en congé.

L'envie de briller, l'« intelligence », on ne la rencontre que chez les vaniteux. Parlez à un Anglais, à un Allemand ou même à un Américain, ils ne voudront pas vous en imposer, ils ne feront rien pour paraître plus doués qu'ils ne sont ; rien non plus pour vous divertir. L'« esprit » est cabotin, et ne se rencontre pas chez les races solides. Les Grecs anciens et les Français – peuples des tréteaux – en ont presque le monopole. Le Français pense pour *autrui* ; ainsi pensait le Grec. Éblouir par tous les moyens, même par la profondeur...

Est ennuyeux quiconque n'a pas de vanité, quiconque ne veut faire aucune impression. Le vaniteux peut être exaspérant, mais non ennuyeux. Que faire avec quelqu'un qui ne vise à aucune sorte d'effet ? Que lui dire ? Et qu'attendre de lui ?

La poésie occidentale a perdu l'usage du cri. Exercice verbal, démarche de saltimbanques et d'esthètes. Acrobatie d'épuisés.

Je ne puis penser à mes humiliations futures sans un sentiment presque hallucinant de lâcheté.

-  
28 février.

Dimanche – Visité le Muséum d'histoire naturelle. Devant des images représentant des dinosaures, une mère dit à son fils : « Comment qu'ils ont pu prendre ces photos ? »

Il y a bien des années, je lisais *Le Bateau ivre* à quelqu'un qui ne le connaissait pas (et qui d'ailleurs était étranger à la littérature) :

« *On dirait que ça vient du tertiaire* », fut sa remarque lorsque j'en finis la lecture.

La chose que je supporte le plus difficilement, c'est l'humiliation. Mon incapacité chronique de gagner de l'argent – et tout ce qui en résulte comme mortifications. – Orgueil blessé – orgueil malade.

L'unique réalité bénéfique, positive, réside dans *l'oubli*. L'oubli de nos hontes, de nos défaites, de nos peurs.

Tout le monde en fait trop, depuis Napoléon jusqu'à... C'est par exigence de symétrie que d'autres restent en deçà de ce qu'ils pourraient faire. J'appartiens à cette catégorie – par fatalité et non par option. Je ne sais quel poids me dre toujours en bas. Ce plomb dans le sang ! La merveille est que je ne sois pas plus déchu que je le suis.

À ma façon, je suis un héros : vivre *tout en sachant ce que je sais* — c'est là un exploit dont peu de gens, j'en suis sûr, seraient capables.

## 2 mars

Nuit atroce. Des heures et des heures durant lesquelles il me semblait que je pensais, que des idées se pressaient dans mon cerveau. Aucune d'elles n'a résisté à la lumière du jour, aucune dont je puisse me souvenir et la formuler. Des fantômes : un point c'est tout.

Il s'est illustré par l'échec, toute autre gloire lui était interdite.

« Je suis étranger sur terre et dans le ciel. » (Lermontov) Je suis fils de *l'ennui* russe. Comment douter de mes origines slaves ?

## 2 mars 1965

Qu'on ne soit pas un dieu pour ceux qui nous connaissent, mille et mille exemples en témoignent. Le plus illustre est celui du Bouddha et de son cousin (le nom m'échappe) qui *l'enviait*, qui essayait de lui nuire, qui ne croyait pas en lui. Mais il fallut que ce fût un cousin. Un ami de jeunesse aurait pu d'ailleurs aussi bien jouer ce rôle. Tout le monde peut se faire des

illusions sur nous, sauf nos amis. Ce sont eux qui détruisent la légende qui se crée autours de nous, et qui n'attendent que notre mort pour nous réduire vraiment à rien. – L'amitié comme destructrice de mythes.

Au début de la Révolution, on ne citait que Rousseau, à la fin, Tacite.

Il est étrange que personne n'ait perçu mes affinités avec Swift, ni même l'influence qu'il a eue sur moi.

En face du défilé des vogues philosophiques ou autres, il faut avoir la dignité d'un dieu dont aucun temple ne se réclame.

Tous mes défauts – et peut-être tous mes mérites – viennent de mon impuissance à écrire « au courant de la plume ».

À mes ennemis : Si vous vous prenez pour des purs, je suis heureux d'être un salaud.

### *La chute dans le temps*

C'est un livre sans poids, sans passion. Je ne me pardonne pas d'avoir écrit quelque chose d'aussi ennuyeux – d'aussi fâcheusement transparent.

Lu une vie de Branwell Brontë.

Dans ce que j'écris, se trouvent, il me semble, plus de souffrances, plus de « vécu » que chez la plupart de mes contemporains. Mais s'agit-il là vraiment d'une supériorité ?

Mars – Air de printemps. Mon cerveau s'embrouille et s'obscurcit, comme toujours au changement de saison. Un organisme comme le mien ne s'accommoderait que d'une température éternellement la même. Mais laquelle ? C'est ce que je voudrais bien savoir.

J'ai toujours été frappé dans tout ce que j'ai aimé.

« Qu'est-ce que le remords ?

— Ce sont les affres de la peur, qui punissent la faiblesse d'avoir tenté les œuvres de la force. » (Paracelse)

Éveillé au milieu de la nuit, dans l'impossibilité de me rendormir, je m'en consolais en me disant que ces heures dont je prenais conscience, je les arrachais au néant, et que, si j'avais dormi, elles ne m'auraient jamais appartenu, elles n'auraient même jamais existé.

Rien ne date plus vite qu'une révolte.

Je ne peux vivre qu'à Paris, et j'envie tous ceux qui n'y vivent pas.

J'ai vraiment la sensation d'être *tombé* ici-bas, et de n'y trouver aucun emploi d'aucune sorte.

Il fut un temps où j'étais heureux d'être dehors, de parcourir des rues et des rues : je m'y sens maintenant étranger et n'y descends qu'à contrecœur.

10 mars

Hier soir à l'église des Billettes, la *Passion selon saint Jean*. On lit avant l'Évangile de Jean où, tout au moins à partir de l'arrestation de Jésus, on n'entend qu'une diatribe contre les Juifs. L'antisémitisme chrétien est le plus virulent de tous, car le plus profond et le plus ancien. On se demande comment on peut lire des textes pareils *en public* !

Tous ces critiques littéraires, dramatiques, etc. Passer sa vie à juger les productions des autres, faire fonction de dieu, mais d'un dieu stérile, incapable d'un sursaut de *vie*.

Cette sensation de froid qui m'accable périodiquement... et qui, lorsqu'elle me pénètre, rend dérisoires toutes mes tentatives ou tentations d'être.

Ma chance est de n'avoir pas sous la main quelque poison efficace.

Il n'est pas de prière *originale*. On doit prier comme tout le monde. C'est là que réside une des grandes difficultés de la foi.

Ce qu'on demande à un ami, c'est de mentir, c'est de ne pas nous dire la vérité. C'est pour cela que l'amitié est une chose si éprouvante, et si impure. Le souci permanent de délicatesse qu'elle suppose est antinaturel. On se sent à l'aise avec tout le monde, sauf avec les amis.

À force de me pencher sur mes misères passées et mes misères futures, j'ai négligé celles du présent : ce qui m'a permis de les trouver plus tolérables que si j'y avais dépensé mes réserves d'attention.

Quand on est porté au cafard, rien n'y invite autant que le bleu du ciel. C'est que sans doute le symbole de la sérénité ne peut qu'irriter une humeur noire. Il s'agit en l'occurrence d'une sorte d'intolérance physiologique.

Il n'y a pas d'utopie *noire*, pour la raison que l'enfer a toujours bel et bien existé, et qu'il est à la portée de tout le monde, y compris des naïfs.

Il n'est pas toujours vrai que nous aimons, comme le prétend La Rochefoucauld, ceux qui nous admirent ; il arrive même souvent que nous les méprisons. Nous sommes inconsolables de n'avoir que ceux-là pour *exagérer* notre valeur, pour se faire des illusions sur nous. Et si nous ne méritions pas mieux ?

Plus une littérature se développe et se raffine, moins le « sentiment » y compte. À partir d'un certain moment il en est banni presque complètement. La littérature en devient une technique et rien de plus – comme en France à l'heure actuelle.

Ce que je cherche au fond, ce n'est pas le salut, mais la consolation, mieux : une parole (une seule !) de consolation ; et c'est ce que je ne peux trouver nulle part.

... Tel est l'état de celui qui est né affligé.

Du népenthès aux « tranquillisants ».

Homère dans *l'Odyssée*, IV, 220 : « Celui qui en boit [du népenthès] ne versera pas une larme dans la journée ; même si son père, si sa mère avaient expiré devant lui, même si un frère, un fils bien-aimé avaient été égorgés par un fer ennemi, sous ses yeux. »

On me demande d'écrire sur Paulhan, de présenter le cinquième volume de ses *Œuvres complètes*.

Mais pour écrire sur Paulhan, il me manque cette gaieté de l'esprit où il excelle, lui, cet enjouement si français auprès duquel tout ce que je peux dire et faire est d'un lourdaud.

Par une sorte de complicité instinctive, j'ai toujours été du côté des perdants, que leur cause fût bonne ou mauvaise – indifféremment

Pour le bien général, il vaut mille fois mieux s'occuper de soi-même que des choses qui regardent les autres.

Les imperfections de la Création éclatent à chaque moment et en chaque détail. Quel bousillage !

Si je pouvais exprimer ce que je ressens ! Mais je ne suis pas à la hauteur de mes sensations. Être, par la faute de la parole, au-dessous de soi, ne trouver pas de mots pour ce qu'on est, accordés à ce qu'on éprouve ou subit, vivre constamment en deçà de sa propre réalité...

Marc Aurèle à soi-même (forge ce néologisme) : « Prends garde de *césariser*. »

La flatterie agit sur moi comme sur les autres. Mais au rebours d'eux, lorsque j'en constate les effets sur moi, j'en souffre (sans, à vrai dire, y demeurer insensible). Toujours est-il qu'elle ne me surprend jamais ; et que je suis toujours conscient lorsque j'en jouis.

Le français est une langue dont la sève est tarie ; c'est pourquoi, poème, roman, philosophie, tout y apparaît comme un exercice, comme un tour de virtuose.

Aux visiteurs qui voient ma table de travail, et qui me demandent : « C'est là que vous écrivez ? » – j'ai envie de répondre « Je n'écris *nulle part*. »



Je viens de refuser d'écrire la préface au cinquième volume des *Œuvres complètes* de Paulhan. Soulagement tout d'abord, puis mauvaise conscience, malaise, dégoût de soi. Je n'aime pas être ingrat.

Seigneur, aidez-moi à supporter les heures, faites qu'aucune ne soit aussi lourde que j'imagine qu'elles sont toutes.

Tous mes sentiments, je les projette dans les objets. Je perçois le désespoir de la matière, le sens comme s'il s'agissait d'un être, cette table devant moi est sans espoir ; ainsi en est-il de toute chose. Et je lutte contre cette désolation objective, contre ce tumulte, contre cet écroulement interne du monde matériel – je lutte comme je peux contre moi-même.

Le naufrage de mes ancêtres, mon sang les charrie, il est le rendez-vous de toutes ces épaves.

Il visait à l'inefficacité des anges et il n'était pas loin d'y atteindre.

La chose que j'aime le plus au monde, c'est marcher. Et voilà que depuis quelques mois un orteil congestionné, qui me fait mal dès que je bouge, est venu contrarier ma dernière passion.

D'une manière ou d'une autre, j'ai toujours vécu de « charité » (bourse, aides, prix, etc., etc.). J'ai mis mon œuvre (!) au-dessus de ma dignité (au prix de quelles humiliations !).

Tant de mots inutiles et extraordinaires...

Tous ceux qui ont misé sur nous et que nous nous sommes employés à décevoir.

Je suis à coup sûr déchu (un déchu, plutôt) mais mon excuse est que ma déchéance vient de loin et qu'elle relève d'un autre ordre que celui de la physiologie ou de l'histoire.

Le sentiment de l'inanité n'empêche pas de goûter la vie, mais il empêche d'y réussir.

Tout compte fait, la bêtise est préférable à la vulgarité (laquelle est malheureusement compatible avec l'intelligence et même avec l'esprit).

On n'a peur de l'avenir que lorsqu'on n'est pas sûr de pouvoir se tuer (si besoin était).

Alors que l'animal conserve ses sens intacts, l'homme n'est devenu homme qu'en les affaiblissant, qu'en les *sacrifiant*.

Ni Bossuet, ni Malebranche, ni Fénelon ne parlent des *Pensées* : apparemment, Pascal ne leur semblait pas assez *sérieux*.

Je ne sais pas ce que je cherche dans ce monde. Et personne ne peut le sauver, ni pour soi ni pour autrui. Cette « ignorance » tourne chez moi en obsession, en malaise : j'y pense sans arrêt

La volupté que je ressens devant tout propos amer sur la Connaissance.

Souffrir, souffrir, souffrir. –

L'essence de la vie réside dans la peur de mourir. Si cette peur disparaissait, la vie perdrait sa raison d'être.

Plaquons tout, ayons le courage et la pudeur de crever dans la solitude, comme les éléphants et les rats.

X croit *honorer* Dieu par sa foi.

Ne désespère pas : si tout le monde t'abandonne, tu pourras toujours compter sur tes douleurs.

J'ai beau faire, je ne peux *oublier* le scepticisme.

« Vous êtes arrivé à une impasse », me reproche tel ou tel, curieuse objection. Est-ce qu'on dirait des *Fleurs du mal* qu'elles mènent à l'impasse ?

Quand je réfléchis à une chose, je pense encore moins à la *solution* que n'y penserait un poète.

J'ai pris une leçon de russe. Mais je ne veux pas continuer : à quoi bon encombrer ma mémoire de tant de mots ? Et pourtant c'est une langue qui me touche en profondeur.

Relu *Custine (Lettres de Russie)*. Je ne connais pas de livre plus pénétrant et plus prophétique.

En fouillant dans un dictionnaire je tombe sur cette citation : « Le temps détruit jusqu'au moindre vestige » – qui me donne un véritable frisson métaphysique. À la vérité, le frisson était en moi – n'importe quelle autre banalité l'aurait suscité.

Que la Matière continue son jeu, je m'en désintéresse.

B. écrit dans un journal allemand que les meilleurs stylistes, parmi les essayistes en France, sont Roger Caillois et moi : acceptons que l'affirmation soit vraie. Cherchons-en la raison profonde : Caillois écrit bien parce qu'il bégaie ; moi, parce que je bredouille. Jamais je n'aurais fait un effort de style si j'avais pu articuler bien.

Ceux qui ont la parole facile (les orateurs ou les causeurs) écrivent généralement mal. C'est la difficulté de s'exprimer, ce sont les obstacles, les gênes que rencontre la parole, *le parler*, qui nous contraignent à peser (ou à *caresser*) les mots lorsque nous écrivons. (Que l'on songe à l'exemple de Valéry, ce bredouilleur type.)

Un jour cette chair n'adhérera plus à mes os. (Si on veut conserver quelque équilibre et regarder avec un rien de confiance l'avenir, il faut songer à tout, sauf à sa propre chair.)

22 mars

Hier visite chez R. – Impossible de me rappeler son nom, en sa présence. Ce supplice a duré quelques minutes, et il m'a paru d'autant plus intolérable que je n'avais pas besoin de me rappeler le nom de mon ami. Je devine

maintenant l'angoisse des gâteaux qui parfois n'arrivent pas à retrouver leur propre nom.

Aussi loin que je puisse remonter dans mon passé, je n'y trouve que malaise, ambition inassouvie, peur d'entreprendre et plus encore, peur de réussir..., violence qui se dévore elle-même, avidité éternellement tournée en souffrance.

La plupart des rêves sont de la mauvaise littérature. Mais il en est qui sont on ne peut plus significatifs : ce sont ceux où apparaissent *nos ennemis*.

Le laconisme peut être signe de rigueur aussi bien que de paresse.

25 mars

Me suis levé avec un besoin de vengeance. Mais je ne sais pas contre qui me venger.

Je viens d'acheter en occasion un livre sur Fontenelle et un autre sur le Bouddha ! Est-ce un simple hasard ? Je ne pense pas. Ces deux esprits qui n'ont en apparence rien en commun sont en réalité également détrompés, bien qu'à des niveaux différents. Toujours est-il que je me sens apparenté aux deux, parce que je comprends aussi bien le désabusement frivole que le désabusement sérieux. L'important est qu'on soit revenu de tout ; le reste est une question de nuance.

Une conversion (à n'importe quoi) est le moyen le plus sûr d'éviter une crise de folie.

Dans la vraie désolation, on ne peut penser qu'à Dieu, que l'on soit croyant ou non.

Je dois écrire un article, qui, tel que je l'ai conçu, doit être antichrétien. Je ne peux pourtant pas m'y mettre ; je ne me sens pas en veine de vilipender ni Dieu ni le Fils. La foi est une immense réalité, et on ne saura jamais quelle perte l'homme a subie depuis qu'il ne fait plus usage de la prière.

Au fond, nous étions faits pour prier, et pour rien d'autre.

Les passionnés et les abouliques, pour des raisons opposées, ont un fonds religieux.

Dormir, et puis dormir. Il n'y a que le sommeil qui puisse me redonner une partie de l'énergie qu'ont dévorée mes années d'insomnie. Toute veille est déperdition, usure, et c'est très justement qu'on parle d'un sommeil *réparateur*.

Je viens de faire, pendant quelques longues minutes, l'effort de me voir tel que me voient les autres. Eh bien, je n'y suis pas arrivé, malgré mon don de me dédoubler. On ne peut être extérieur à soi. Et quand on se dit : « Je suis étranger à moi-même », il s'agit presque toujours d'une illusion, d'une déformation poétique.

Faire partie d'un pays au destin mineur mais tragique. (Tragédie de second ordre. C'est de par naissance que j'ai été amené à m'intéresser aux pays qui n'ont pas réussi, et dont les desseins ont toujours été traversés par l'Histoire.)

Lutte quotidienne contre l'affalement, contre une fatigue despotique, immémoriale.

Je ne suis pas « amer » par bile ou esprit de vengeance, mais par avidité, par volupté d'amertume précisément. Je ne peux m'en passer, et, toutes les fois que je la rencontre, que ce soit dans la vie ou dans la littérature, je me précipite sur elle et je m'y vautre. Elle est la pâture idéale du déchu. C'est d'elle qu'il a besoin et ne lui donnez rien d'autre si vous voulez le combler.

Dimanche à la campagne. Me suis promené du côté de Saint-Chéron, sur le plateau. Crise de mélancolie, sentiment cuisant que je serai toujours *seul*, quoi qu'il arrive. – Tant que je marche et que je me fatigue, tout va bien, dès que je m'arrête, je suis repris par mes humeurs et mes pensées habituelles.

La « nature » elle-même ne peut m'aider ; au contraire, elle favorise mon cafard. Combien est fausse l'idée que j'ai que, si je vivais à la campagne, je serais tout autre, guéri de mes obsessions. La vérité est que le silence et la

solitude ne peuvent me détourner de mes misères, et qu'il n'y a pas de *lieu* ici-bas où je puisse être différent de ce que je suis. Le bonheur n'est pas un remède à la mélancolie ; au contraire, il l'aggrave, car elle se nourrit avec une même avidité de nos plaisirs que de nos douleurs. Tout lui convient, à *nos dépens*.

Qui êtes-vous ? Je suis un *étranger* – pour la police, pour Dieu et pour moi-même.

La sincérité – chose impossible dans l'amitié. X, un ami dont je n'estime pas particulièrement l'intelligence ni le goût, me dit – sur quel ton ! – la déception que lui a causée mon article sur le Demiurge. Sur le coup, son jugement m'a laissé froid ; puis, il m'a fait « quelque chose ».

Je suis comme tout le monde, et tout le monde est comme moi. Personne ne supporte la vérité sur soi. Il faut mentir ou périr.

On ne s'attroupe qu'autour des vendeurs d'illusions, en philosophie comme en tout. Le vide se fait toujours autour de celui qui ne s'abaisse pas à *proposer*.

Perdre la confiance en soi-même, c'est cela la mort dans la vie – ni plus ni moins.

Si la peur de la mort disparaissait, tout deviendrait d'une simplicité effrayante.

Tant qu'on craint la mort, on est un esclave, eût-on tous les dons ou tous les biens qu'un mortel puisse avoir.

Être libre, c'est ignorer cette peur.

30 mars

Nuit affreuse.

Après certaines veilles, nous n'avons plus le choix qu'entre commencer une vie nouvelle, ou en finir.

Certains sont nés pour espérer ; – d'autres, tout le contraire. Personne n'est responsable de son désespoir.

Pour expliquer les vicissitudes des choses humaines, le Destin, c'est ce qu'on a inventé de mieux. Et qu'est-il, sinon la Providence décapitée ?

Il faut s'habituer à ne rien posséder. En ce sens, j'ai fait un bon apprentissage pendant les vingt-cinq ans que j'ai passés dans les hôtels. Une bibliothèque est une propriété, un fardeau. Ne rien accumuler, même pas les années, se détacher de son passé et de son avenir, affronter le présent, non, s'y résigner.

Une religiosité *athée*, telle est la *Stimmung*<sup>36</sup> des contemporains.

La scène où le roi Lear, voyant Edgar en loques et presque nu, déchire ses vêtements, cette scène m'émeut le plus de toute la pièce.

L'autre jour, comme je me promenais seul à la campagne, je me suis souvenu soudain des vers de Hölderlin, que j'aimais citer autrefois :

« Tu m'as toujours crié ta solitude  
Au cœur de la beauté du monde,  
O mon bien-aimé ! » —

Je suis tout ensemble un déchu, et un théoricien de la déchéance.

Depuis toujours j'ai le sentiment de la nullité universelle, et pourtant, je continue *comme si de rien n'était*. Cette inconséquence exprime à elle seule tout le mystère de la vie.

(P. S. « Comme si de rien n'était » – C'est peut-être beaucoup dire. Je ne me sens chez moi ni dans la vie ni dans la mort : le sentiment de l'inanité générale me paralyse, au contraire, à chaque instant et m'empêche de faire face à la « réalité ».)

Il faudrait que j'explique un jour pourquoi je passe d'échec en échec.

L'autre jour, chez mon éditeur, j'ai essuyé un refus qui *normalement* aurait dû me mettre en colère et m'obliger à faire une scène, le n'ai rien dit, je me suis contenu, et j'ai bien fait. Savoir se dominer – ce qu'on ne peut faire *naturellement* que si l'on est issu d'une nation d'esclaves.

Quand on vit d'une façon permanente dans un malheur abstrait, le malheur concret, quand il survient, est si imprévu qu'on ne sait pas comment y faire face.

Je suis renversé par la quantité de livres qui ne me disent rien, qui ne me regardent pas, et auxquels il m'est impossible de reconnaître une valeur objective. Je *sais* qu'ils n'auraient pas dû être écrits.

Je ne peux écrire que dans l'excitation, dans la fureur. Or, à cause de ma gastrite et d'autres infirmités, je me bourre de calmants ; je sabote de ce fait moi-même mon travail, mon « inspiration », mon « œuvre ». — Sans fièvre, je ne vauds rien, et je m'interdis tout excès, c'est-à-dire tout ce qui me permettrait d'avoir un minimum de rendement.

Le Français *sait* qu'il est intelligent ; de là viennent tous ses défauts.

### 1<sup>er</sup> avril

Ce matin, avant de me réveiller, j'ai fait un cauchemar d'une horreur si savante, si élaborée, que je défie peintre ou visionnaire de jamais pouvoir en imaginer un pareil. Quant à essayer de le décrire, je ne m'y risquerai pas.

### 2 avril

Hier soir, à Saint-Séverin, *L'Art de la fugue*, à l'orgue.  
— Voilà la *réfutation* du « Mauvais Demiurge », n'ai-je cessé de me répéter pendant deux heures.

Les nuits où nous avons dormi sont comme si elles n'avaient jamais été ; restent seules dans notre mémoire celles où nous avons souffert, où nous n'avons pu fermer l'œil, de sorte que la somme de nos nuits est la somme de nos insomnies.

### 3 avril

Après des journées et des journées d'abattement, aujourd'hui, pendant quelques heures, euphorie ininterrompue. Dire qu'il y a des gens qui vivent à peu près toute leur vie dans cette exaltation quasi paradisiaque !



Abtiens-toi de réprimander qui que ce soit. Si les hommes pouvaient changer, ils changeraient. Mais ils ne le peuvent. Et toi, moins encore qu'eux.

Je suis fasciné par Soloviev. Tout ce que je lis sur lui me bouleverse (j'aimerais pouvoir en dire autant de son œuvre).

Il ne pouvait sentir Tolstoï : les prophètes ne *coexistent* pas. Des deux, c'était lui, Soloviev, le plus vrai, et c'est lui seul qui a été le plus près de la sainteté. Il donnait tout, il se dépouillait dans la rue de ses vêtements (et parfois de ses souliers !) qu'il distribuait aux mendiants. Il était ce que Tolstoï aurait voulu être.

On dit de Heidegger : « Il a fait ça et ça. C'est impardonnable de la part d'un philosophe » – « D'un *sage* », faudrait-il dire. Or Heidegger n'est pas un sage, ni ne prétend l'être.

Il n'y a rien de plus stérilisant pour un poète que de lire d'autres poètes. De même, lire des philosophes et rien qu'eux (c'est ce que font les prof.), c'est se condamner à n'avoir jamais une seule pensée philosophique.

Estomac, intestins foutus. Je ne digère presque plus rien. Des légumes à l'eau – ou la mort, tel est le seul choix qui me reste.

Cette nuit, *en rêve*, je disais à un critique dramatique : « Au théâtre, j'ai trop souvent le sentiment que je pourrais jouer aussi bien que tel ou tel acteur. Cela me gâche tout le plaisir. Aussi ai-je pris le parti d'y aller de moins en moins. »

5 avril – 17 h 15.

Il me faut aller me promener, autrement je suis *sûr* que j'entreprendrai quelque chose contre moi. Mon Dieu, (mais à quoi bon ?)

Il faut que je surmonte cette crise, une des plus terribles que j'aie essayées dans ma vie. Mes maux m'assiègent et ruinent mon courage. Si je n'étais pas malade, je reprendrais le dessus, j'en suis certain. Mais la

maladie, comment la combattre ? Autant déclarer la guerre à la matière. Mon corps ne m'appartient pas, il relève d'elle, de la matière, justement.

La pauvreté, la maladie, la mort Ce sont états *durables*, et donc vrais. Tout le reste n'est qu'accident et duperie.

Si je sors de cette épreuve, je fais le vœu de ne plus rien considérer comme *mien*.

Le dépouillement est le grand secret. Si on peut se mettre en dehors de sa propre vie et la traiter comme si elle appartenait à un autre, on doit en arriver à vaincre la peur et même mépriser sa propre mort.

L'antidote à l'ennui : c'est la peur. Il faut que le remède soit plus fort que le mal.

Toute ma vie n'aura été qu'une expérience alternante de l'un et de l'autre.

Que n'ai-je la force de me tenir pour un survivant !

Que de fois n'ai-je pas dit et écrit que je n'étais pas *d'ici* ! Maintenant c'est presque fait.

Ma tactique est la seule bonne, la seule efficace : *user* mon désespoir, l'affaiblir et le réduire à force d'y penser et de l'analyser.

6 avril

Hier soir, salle Pleyel, la *Passion selon saint Jean*, avec le Berliner Chor. Émotion intense, « Mourir ne signifie rien, la mort est une forme de la joie » – tel était le refrain que, de mon côté, je chantais.

Soloviev, quelques instants avant d'expirer, fit une prière pour les Juifs, vu « les grandes épreuves qui les attendent ». C'était en 1900. À sa mort, on pria pour lui dans toutes les synagogues de Russie.

Il m'est impossible de traiter d'un problème *objectif* à moins que ce ne soit des *maux* des autres, c'est-à-dire de ce qui, chez autrui, me fait penser à

moi.

8 avril 1965

Mon anniversaire. J'ai donc cinquante-quatre ans.

Il m'aura fallu toute une vie pour m'habituer à l'idée d'être roumain.

J'emploierais bien mieux mon temps à prier qu'à écrire des articles.

Les absents ont toujours raison – dans la vie littéraire. L'écrivain ne doit pas se *montrer*.

Anxiété métaphysique et mauvaise digestion, – la mélancolie naît de leur rencontre.

Le véritable écrivain sacrifie à son œuvre tout, même l'honneur.

10 avril

Nuit atroce. Les mêmes maux. Peut-être suis-je condamné. Ce qui importe, c'est de ne pas se laisser aller au désespoir, et, s'il faut s'en aller, se mettre au-dessus de tout regret.

Le vieux Ciotori<sup>37</sup> est mort écrasé par une voiture. Poor Yorick !

13 avril

Cette nuit, comme je ne cessais de percevoir l'écoulement des secondes, des minutes, des heures (l'écoulement ! elles « passaient » à peine), je me disais que, si j'avais dormi, ces instants n'eussent même pas existé pour moi, et qu'ainsi tout n'est pas négatif dans la calamité de veiller.

On ne peut s'empêcher de penser que les morts échappent à tous nos troubles, et qu'il y a quelque avantage à devenir à jamais *indifférent*.

Quand je lis que tel ou tel produit « apaise » la douleur, je sais bien qu'il en est une que rien n'apaisera jamais.

Biologiquement, je suis un déchet de l'« Évolution ». Mais l'homme en général l'est, si on y regarde bien.

13 avril

Le médecin que j'ai vu hier pour mes intestins me demande si j'ai « des idées de suicide ». – « Toute ma vie je n'ai eu que ça » – fut ma réponse. Il me regarda d'un air content, je veux dire *niais*.

Toutes les fois ou presque où je *voulais* ne pas commettre quelque infamie (la vengeance en est une, la pire peut-être), je faisais un effort pour me voir *mort* – et cela me calmait et me radoucissait. Notre cadavre n'est pas sans présenter quelque intérêt.

C'est chez moi un besoin périodique de me replonger dans le bouddhisme. Cette fois-ci j'y résiste. Pourquoi ne pas finir le texte sur les dieux ? Je ne le peux : c'est, dans l'état où je suis, un sujet trop extérieur à mes troubles, c'est presque de la politique (et c'en est effectivement).

Elle est juste la remarque que le spécialiste est l'homme *qui apprend de moins en moins* de choses.

Si tout est illusoire, il n'y a de *réel* que l'illusion précisément.

L'homme est sans conteste une apparition extraordinaire, mais il n'est pas une *réussite*.

Un cor infecté. Opération. Pâques aux antibiotiques.

Je n'ai pas le sens du péché, ni même celui du mal – je n'ai que celui du malheur.

L'esprit ne fonctionne que lorsqu'on éprouve une gêne. Tout acte de pensée dérive d'une sensation contrariée.

Les trois villes que j'ai le plus aimées : Sibiu, Dresde, Paris.  
Dresde n'est plus. Paris me pèse. Sibiu est inaccessible.

Je ne pense pas qu'il y eût jamais enfance plus sauvage (copil al naturii !<sup>38</sup>) que la mienne. Cela explique bien des choses, cela explique en fait *tout*. J'ai toujours ressenti, en un autre sens que Freud, « *das Unbehagen in der Kultur*<sup>39</sup> ».

L'enterrement de Ciotori au cimetière de Bagneux. Nous sommes arrivés quelque peu en retard. Devant la tombe à moitié remplie, je n'ai pu m'empêcher de dire à Lupasco<sup>40</sup> : « C'est insensé ! » – Il n'y avait plus aucune trace du Vieux, et toutes ses facéties. Bientôt plus personne ne s'en souviendra. Cependant quel raseur, grands dieux !

Il y a toujours chez moi un manque de convictions, qui explique tous mes échecs et auquel je n'ai jamais pu remédier.

Je n'ai jamais eu de religion (dans le sens étymologique) puisque je n'ai jamais été *relié* à rien. Je n'ai eu que la nostalgie de la religion, le *soupir* religieux.

Je n'ai aimé qu'une chose : être libre, j'entends qu'on me laisse tranquille, qu'on ne s'occupe de moi d'aucune manière. C'est pour cela que l'empressement, les cadeaux me gênent autant qu'une insulte. Je n'aime dépendre de *personne*. C'est là la source de ma solitude et de mon incroyance.

22 avril

Pendant cinq heures j'ai *combattu* pour m'endormir, j'ai pris même un suppositoire à la morphine. Vers 4 heures du matin, enfin quelque chose a cédé et je coulai dans la béatitude de l'inconscience.

La seule chose dont on ne puisse parler si on ne l'a pas connue, c'est l'insomnie. Ce que Shakespeare dit sur le sommeil vient d'un homme qui visiblement ne pouvait pas dormir ou dormait mal. En cette matière on *n'invente* pas.

La littérature, la philosophie, la religion, *tout* accorde trop d'importance à l'homme.

Les années ont fait de moi un expert dans le néant de toute chose.

Après chaque nuit blanche, le monde apparaît un peu plus décoloré qu'avant.

Qui êtes-vous ? Je suis le Détrompé.

Au milieu de la nuit, se précipiter sur l'exquis somnifère.

À mesure qu'on approfondit les choses, on s'aperçoit que la distinction entre bien et mal est dépourvue de tout fondement métaphysique.

Dans un livre sur le bouddhisme zen de A. W. Watts, je lis ceci : « But the anxiety-laden problem of what will happen to me when I die is, after all, like asking what happens to my fist when I open my hand, or where my lap goes when I stand up <sup>41</sup>»

Dix jours après l'opération au pied, j'ai dit au chirurgien que j'avais peur d'une infection ; il enlève le pansement, et me répond sur un ton de reproche et de triomphe : « Votre orteil est valable. »

Un orteil *valable* ! C'est d'après les adjectifs qu'on devrait juger les gens.

À chaque fois que je veux travailler, il y a quelqu'un qui m'en empêche, et ce quelqu'un n'est pas toujours moi.

Le Français qui manie si bien l'ironie ne s'en est pas fait le théoricien comme maint Allemand qui n'en connaît pas l'usage pratique et serait bien embarrassé s'il avait à s'en servir. Seul Kierkegaard a fait les deux.

La différence énorme entre une conversion spontanée et une palinodie forcée.

Sans doute aucun, l'institution la plus oppressive de tous les temps fut l'inquisition. Je ne pourrai jamais me convertir au catholicisme, à une religion qui a pu donner naissance à quelque chose d'aussi monstrueux.

Pendant la dernière guerre, à Zurich, Joyce et Musil habitaient tout près, et cependant ils n'ont fait aucune tentative pour se connaître, pour se

rencontrer. Les *créateurs* ne communiquent pas entre eux. Ils ont besoin d'admirateurs, et non *d'égaux*.

X n'est pas un homme, mais une ébauche d'homme ou, pour employer le langage de la paléontologie, un hominien.

Je viens d'écrire un article contre le christianisme ; à la fin, je n'ai pu m'empêcher de le regretter, et de le dire, en ruinant du coup toute l'architecture de mon texte. Je me suis presque toujours converti aux idées que j'avais commencé par attaquer (*l'Iron Guard*, hélas<sup>42</sup>!).

Dans l'occurrence, je m'étais proposé de faire l'apologie du polythéisme, en me plaçant dans la perspective de la tolérance, donc à un point de vue presque politique ; et puis, *à la faveur* de mes ennuis de santé, comme je recouvrais mes anciennes angoisses, le christianisme nécessairement m'aida à les supporter ; le paganisme est trop extérieur, il n'offre rien qui puisse nous soulager au plus fort de l'inconsolation.

Les hommes me font tellement souffrir que, bien malgré moi, je ne puis faire que réfléchir sur leur sort, les haïr et m'apitoyer sur eux et sur moi.

La seule manière de rejoindre autrui en profondeur, c'est de s'occuper de soi et uniquement de soi, de ce qu'il y a de plus profond en soi. Les « altruistes », les philanthropes, les esprits « généreux » ne comprennent et n'aident réellement personne ; ce sont des gens qui ont de l'énergie à dépenser, un point c'est tout.

### 3 mai

Depuis deux semaines, je me trimbale en chaussons à cause de l'opération qu'on m'a faite au pied gauche. Aujourd'hui, après une petite promenade, au moment où, pour rentrer, je traversai la place de l'Odéon, un clou rouillé m'est entré dans le même pied.

En permettant l'homme, la nature a commis une erreur de calcul.

### 7 mai

Nuit infernale. Impossible de dormir, malgré les deux suppositoires que j'ai pris. Ce n'est pas sans raison (et sans quelque pressentiment) que j'ai publié *La mort d'Ivan Ilitch*.

Il est des nuits si éprouvantes qu'après elles on devrait changer de nom, puisque aussi bien on n'est plus le même.

Ai terminé un article *contre* le christianisme. Comme toujours je finis par épouser la cause que j'ai violemment attaquée, et je passe dans le camp adverse.

La chose la plus difficile est d'écrire un petit billet où il s'agit de remercier quelqu'un qui vous a envoyé un mot élogieux, aussi bref que délicat.

16 mai

Je suis dans un état où *physiquement* je comprends qu'on puisse transporter des montagnes – par-delà toutes les métaphores de la foi.

Empêchez-moi, Seigneur, de succomber à ce feu, à mon feu ou au tien – qui sait ?

22 mai

Il me suffit d'imaginer combien tel ou tel, souvent un inconnu, *doit* s'ennuyer, pour que son ennui devienne mien et me submerge.

Les animaux de même espèce ne se tuent pas entre eux. L'homme seul tue l'homme. C'est le grand reproche qu'on lui fait. – Mais, entre nous soit dit, cette anomalie n'en est pas une. Qui tuer, sinon l'homme, qui autant que lui mérite ce traitement ?

J'accuse tous les gens d'être des malades mentaux. Comme si je n'en étais pas un ! J'arrive à me contrôler ; – sans quoi j'*épaterais* les psychiatres.

Qu'est-ce qui est *religieux* ? C'est quelque chose qui s'approfondit en nous aux dépens du monde, c'est une progression vers un silence chantant.



Je ne me sens *réel* que lorsque tout s'évanouit, sauf ce que j'espère trouver quand j'*écoute* ma solitude.

Je suis fait de tout ce qui m'échappe.  
(Mon être se réduit à tout ce qui le nie.)

J'ai maigri, j'ai l'air d'un spectre. Tout le monde me demande : Qu'avez-vous ? Vous êtes souffrant ? etc. – Sortir dans le monde est devenu pour moi un cauchemar.

Règle à suivre : ne dire à personne : Vous avez mauvaise mine. On ne peut imaginer le mal qu'on fait par cette commisération déplacée. L'autre jour, rentré chez moi vers 2 heures du matin, j'ai été si saisi par l'air dont on m'avait regardé pendant le diner qu'il m'a été impossible de dormir de la nuit.

Je ne suis pas bouddhiste, mais je partage les obsessions du bouddhisme.

L'attachement à l'existence.

J'ai bien envie d'aborder encore une fois ce sujet dont je n'ai pas cessé de parler depuis que je « pense ». – Ce sont toujours mes infirmités qui m'y poussent. Avec une santé comme la mienne, que puis-je faire d'autre que méditer sur mon *peu* d'existence ?

Toute souffrance est combat. Peut-être même le seul combat réel. Qu'est-ce à côté la dépense d'énergie d'un lutteur ?

Que la multiplicité soit le fruit de l'ignorance ou même d'un déséquilibre mental, il m'arrive de le penser ; le plus souvent cependant, je m'y refuse, par réflexe, par habitude, par instinct

Tentation et refus du « monisme ».

Il faudrait apprendre à convertir la douleur en mission, à être *fier* de souffrir. Je m'y emploie parfois, avec un succès tout relatif. Et pourtant mon salut est là, s'il peut y avoir de salut pour moi.

On ne se souvient que des moments où on a souffert, moralement ou physiquement. Tout le reste, le « bonheur » donc, c'est comme s'il n'avait jamais existé.

Ai lu dans le métro une lettre de Mozart à Da Ponte, écrite quelque temps avant sa mort : « Je sens à mon état que l'heure sonne ; je suis sur le point d'expirer, je suis au terme, avant d'avoir pu jouir de mon talent... Je termine, voici mon chant funèbre, je ne dois pas le laisser imparfait. »

Il terminait *La Flûte enchantée* et travaillait au *Requiem*.

Je pense au vieux Ciotori. Il achetait trois ou quatre journaux chaque jour. Maintenant dans sa tombe, que lui importent les dernières nouvelles ! « *Il est devenu indifférent* » – ainsi, paraît-il, dit-on de quelqu'un qui vient de mourir dans certains pays d'Amérique Latine.

Phénomène nouveau : il n'y a pratiquement plus de *heimatlos*<sup>43</sup> parmi les Juifs. Ils ont tous un passeport. Cela représente un tournant dans leur histoire. Mais ce qui a changé, c'est leur statut juridique seulement ; quant au statut métaphysique, aucune modification.

Il faut souffrir jusqu'au bout, jusqu'au moment où l'on cesse de *croire* à la souffrance. Arrivé ce moment, dépose les armes et quitte la scène.

L'écrivain professionnel est une invention de l'ère bourgeoise.

Juvénal, le dernier poète important de Rome ; Lucien, le dernier écrivain de grande classe de la Grèce.

L'un et l'autre ont *travaillé* dans l'ironie. Deux littératures qui finissent par la satire.

« Émotivité » – ce mot horrible dont se servent les médecins incompetents – exprime bien pourtant l'état où je me trouve habituellement.

Je dois écrire une petite préface pour l'édition de poche du *Précis*. Je me trouve très embarrassé. C'est par faiblesse – et par besoin d'argent – que j'ai consenti qu'on mît à la portée de tout le monde un ouvrage aussi « destructeur ». Je dois prévenir le lecteur qu'il faut qu'il le lise à contre-

courant, qu'il n'en savoure pas le fiel. S'il est jeune, il risque d'en subir l'effet démoralisant. Il s'agit donc d'une mise en garde, avec tout ce qu'elle peut avoir de prétentieux et de pénible. Ça a l'air de vouloir dire : « Attention ! Vous allez lire un livre dangereux ! Soyez prudents, et ne le prenez pas pour un Évangile, ne croyez pas que tout ce qui y est dit soit vrai. J'ai parfois exagéré, je suis allé souvent trop loin. Ne me suivez surtout pas etc etc. »

Depuis que j'ai écrit le *Précis*, je n'ai eu qu'une ambition : surmonter le lyrisme, évoluer vers la *prose*...

Ce que je suis, ce que je sais, tout vient de mes infirmités. Ce sont elles qui m'ont appris à être *différent*.

L'homme étant voué à la maladie, le moindre de ses gestes a valeur de *symptôme*.

Comme je ne garde la mémoire de rien, même pas de ce que j'ai écrit moi-même, il m'arrive de me répéter assez fâcheusement Pour échapper à cet inconvénient, il faudrait que je me relise avant de commencer n'importe quel travail.

J'ai décidé de ne plus me soigner : advienne que pourra. J'ai vécu cinquante-quatre ans : qu'ai-je encore à attendre de la « vie » ? Les maux dont je souffre viennent de loin : ne dérangerons plus les médecins.

On ne peut changer *d'hérédité*.

L'action érosive de la nuit : comment cette pauvre chair peut-elle y survivre ?

J'ai vu ce matin, à Cochin, un grand spécialiste de rhumatologie. Après avoir attendu deux heures, mon tour est venu. J'ai expliqué mon cas, le fourmillement permanent dans les jambes depuis trente ans. Le spécialiste m'examine rapidement et se tourne vers ses élèves : « C'est *subjectif*. » Et il me renvoie, pour mon plus grand soulagement. Visiblement il m'avait pris pour un toqué.

Presque toutes les pensées de Pascal paraissent être conçues vers 3 heures du matin, au milieu d'une veille douloureuse.

Que le catholicisme s'est vidé de tout contenu ! Parce que dans mon dernier livre j'ai parlé de chute, de péché, de malédiction, dans les revues catholiques on me traite de *nihiliste* ! Évidemment, si j'y avais abordé quelque problème « social »...

De tous les malheurs, les plus intolérables, ce sont ceux qu'on a prévus. Or, comme je suis fait de l'étoffe de Cassandre...

Si on cesse d'avoir peur de la mort, la vie devient tout à coup belle, fascinante, et entièrement inutile.

Un malade, souffrant d'une arthrose, me disait l'autre jour qu'au moindre écart de régime sa maladie *le rappelait à l'ordre*.

Et c'est bien cela le rôle de la maladie : elle nous rappelle à l'ordre, elle ne permet pas *l'oubli*.

C'est dans l'*attente* que se manifeste, que se révèle l'essence du temps. Quelle supériorité de ne plus rien attendre !

En littérature, la grande loi est le mépris. Les écrivains s'excluent.  
*Incompatibilité.*

Quelqu'un me demande un témoignage sur Valéry. Je me défile ; presque tout le monde se défile, les jeunes surtout. Pourtant j'ai admiré et j'admire toujours Valéry, bien que je ne le relise plus.

16 juin

L'homme pendant l'ère glaciaire. J'y ai songé toute la journée d'hier.

Au bout d'une demi-heure, nous n'avions plus rien à nous dire. La conversation a duré encore une pleine heure mortelle. Et rien n'est pire qu'une conversation qui se survit.

Ai rencontré X, un Roumain dont j'ai oublié le nom. Un imbécile parfait. Cependant je l'ai supporté pendant une demi-heure, parce que c'est le seul être humain qui ces derniers mois m'ait dit que j'avais bonne mine...

Qu'ils sont difficiles les rapports avec les êtres ! C'est une très grande consolation de penser qu'il y a des choses.

La susceptibilité du raté.

C'était au lendemain de la Libération, au Luxembourg. Il y avait W. K., un réfugié allemand, J. C. N. et moi-même. Au moment où nous sommes assis sur un banc, j'eus la mauvaise inspiration de dire : « Trois ratés. » – W. K., qui habituellement me témoignait quelque considération, se fout tout à coup en colère, devient agressif, m'insulte presque, et montre la plus mauvaise humeur pendant tout le reste du temps que nous passâmes ensemble. Impossible de le calmer. À mon insu, j'avais frappé juste. C'était peut-être le seul mot que je n'eusse pas dû prononcer en sa présence. Je l'avais blessé sans le vouloir.

16 juin

Cet après-midi, d'un coup, la peur, *l'accès* de peur dont je connais les affres mieux que personne.

L'homme est un animal surmené.

Ionesco me dit que le monologue de Hamlet ne contient que des banalités. C'est possible. Mais ces banalités épuisent l'essentiel de nos interrogations. – Les choses profondes se passent d'originalité.

De nouveau cette envie de pleurer, que j'ai connue à Brasov, du temps que j'écrivais *Lacrimi si Sfinti* en 1937 (?) <sup>44</sup>

Je vis à une température de cosmogonie.

La terreur où vivait l'homme des cavernes, il n'est personne qui puisse l'imaginer mieux que moi. Traqué partout par les bêtes sauvages, ses descendants devaient le venger. On sait ce qui en est résulté.

De quelle peur nous avons hérité !

Malheur à l'écrivain qui n'a pas subi d'injustices, qui a sa place !

Un écrivain compris est un écrivain surfait.

« Lev Nikolaïevitch, prie pour nous ! »

Combien ses contemporains se sont mépris sur Tolstoï ! C'est lui qui avait besoin qu'on priât pour lui. D'ailleurs, il avait pitié de lui-même, il était plus misérable que n'importe lequel de ceux qui l'appelaient au secours.

Je me dépense *en deçà de l'acte*, je m'épuise sur place ; c'est pourquoi l'énergie me fait défaut, quand il s'agit d'entreprendre tout de bon.

Tous mes problèmes auraient été résolus si j'avais reçu le don de prier.

17 juin

Nuit atroce. Tout est remis en question.

Le mieux qu'un auteur puisse faire est d'oublier ses propres livres. Il n'y a rien de plus comique que de se relire.

Plus je vais, plus je m'aperçois que je suis « coincé ». Ma liberté de mouvement est de plus en plus compromise par mon état de santé. Mon corps m'échappe, je n'en suis plus maître, si tant est que je l'aie jamais été.

Il fut un temps où je croyais que j'avais une mission. Ce temps doit être bien révolu, puisque j'ai peine à m'en souvenir.

Il est incroyable à quel point je pense à Pascal. Ses thèmes sont les miens, et ses tourments aussi. Ce qu'il a dû souffrir, *si j'en juge d'après moi !*

Peu d'hommes se sont évertués autant que moi à n'avoir pas de destin.

La terre : 5 milliards d'années.

La vie : 2 ou 3

À quoi bon se troubler, se tourmenter ? Ces chiffres contiennent toutes les consolations dont on a besoin. Il faudrait s'en souvenir dans les moments où l'on se prend au sérieux, où l'on *ose* souffrir.

Je ne me rassasie pas de lire sur Napoléon. C'est là une passion d'aboulisme.

Des écrivains de là-bas viennent me rendre visite. Je n'ai rien à leur dire, je ne connais pas leurs œuvres, j'ai presque oublié *notre* langue. Je me fais l'impression d'un patriarche débonnaire et désaffecté, chez lequel on vient en pèlerinage. Me voilà « figure ».

On apprend beaucoup plus de la conversation d'un mauvais que d'un bon écrivain. Le mauvais fait un effort, alors que l'autre, l'ayant déjà fait dans son œuvre, s'en dispense dans la vie.

Tous mes livres sont des demi-livres, des *essais* au sens propre du terme.

Pendant cinquante ans je n'ai cessé de lutter et de m'ennuyer. Continuons, si les dieux le veulent. – Ma santé est ébranlée depuis l'âge de dix-sept ans. Cela fait trente-sept années d'insécurité, d'attente et de peur.

Aurais-je jamais cru, jeune, que j'arriverais à un âge aussi avancé ? Tout cet espace de temps qui m'a été accordé sans que je le demande. Il s'agit donc d'un don que je n'ai pas su utiliser.

Mon prochain article sera sur le *squelette*. Musée de paléontologie. C'est donc cela qui survit, tout ce qui reste de nous, tout ce qui reste de tout Hamletiser dans un musée. Non, Hamlet dans un musée.

Il faut que j'écrive une petite préface pour l'édition de poche du *Précis*. Je n'y arrive pas ; je ne peux dire ni du bien ni du mal de ce livre : c'est comme s'il avait été conçu par un inconnu. Il ne m'appartient pas, je n'en suis pas l'auteur. Et je ne peux même pas le renier, puisque la vision des choses dont il part est toujours juste à mes yeux.

Du reste, il m'est pénible d'écrire sur mes œuvres maintenant que je me suis enlisé et que je ne produis plus rien.

Mes nerfs sont ébranlés – jusqu’au ridicule.

Sur commande, je ne peux écrire sur rien, même pas sur moi.

Est-il possible que je sois tombé si bas ? Ai-je tant péché contre les dieux ?

L’esprit ne résiste pas à la dégringolade du corps.

Cette peur qui me ronge, qui m’asservit et m’écrase, j’arrive parfois à en être le maître ; mais bientôt elle se venge, et se saisit de moi avec plus de virulence qu’avant.

On ne peut rien contre la peur ancestrale, contre la peur innée.

### 23 juin

Nuit blanche. L’insomnie m’assèche les veines et m’enlève le peu de substance qui me reste dans les os. Des heures à me retourner dans le lit sans aucun espoir de perdre enfin connaissance, de m’évanouir dans le sommeil. C’est une véritable mise à sac du corps et de l’esprit.

La peur rend *conscient*, – la peur morbide, et non la peur naturelle. Sans quoi les animaux auraient atteint un degré de conscience supérieur au nôtre.

### 25 juin

La mort – « la meilleure amie de l’homme ». – Il est étrange, me disais-je cette nuit, que ce soit Mozart qui l’ait dit (dans la lettre à son père mourant).

Je l’ai dit et ne cesse de le redire : il ne saurait y avoir de bonheur sur terre que pour ceux-là seuls qui ne peuvent imaginer l’avenir.

(= Le bonheur est l’apanage de ceux qui ne peuvent imaginer l’avenir.)

(= Il n’y a de bonheur que dans l’impossibilité / l’incapacité d’imaginer l’avenir.)

L’énorme tristesse qu’expriment les yeux d’un gorille. C’est un animal élégiaque. Je descends de son regard.



Insomnie, insomnie.

Ce qui est curieux le long de ces nuits, c'est qu'on arrive à se réconcilier avec la mort. Or cette réconciliation est, ou devrait être, le but suprême de l'homme.

Visité l'exposition Marcel Proust à la Bibliothèque nationale. Tous ces fantoches dont Proust a fait des géants, des monstres ; toutes ces femmes conventionnelles promues au rang de déesses (ou, par l'importance qu'elles prennent et qu'elles ne méritent pas, de caricatures) ; tous ces manoirs, ces clochers, ces villes d'eau, ces plages mesquines, investis d'un pouvoir magique et transfigurés ; — l'art consiste dans la capacité de magnifier. C'est à juste titre qu'on parle du monde de Proust ; il a créé effectivement un *monde*. (Il l'a créé plus qu'il ne l'a décrit.)

L'homme, en tant qu'animal, est vieux ; mais, en tant qu'animal historique, il est récent. Il est même un *parvenu*, qui n'a pas eu le temps d'apprendre comment se *tenir* dans la vie.

Le lit où Proust est mort, qu'on pouvait voir à l'exposition de la Bibliothèque nationale.

29 juin

Passé trois jours à Dieppe. Cette rumeur de la mer depuis des millions d'années – et nos angoisses d'un instant.

Je me rappelle que, pas loin, à Varengeville, il y a une douzaine d'années, me trouvant au bas de la falaise, j'avais été frappé, foudroyé par la fragilité de la chair, auprès de la durée du roc. Tout cela, c'est la banalité même. Cependant quand on éprouve ces contrastes, un grand déchirement s'opère dans notre esprit.

Endzeiterwartung. <sup>45</sup>

Ce sentiment étrange lorsqu'on est lâche, qu'on le sait et qu'on savoure sa propre lâcheté.

Je connais toutes les formes de lâcheté sauf l'*intellectuelle*. J'ai, indéniablement, un certain courage devant le papier blanc.

(Je dois ajouter aussi que je n'ai jamais écrit une seule ligne contre mes convictions.)

J'ai vécu cinquante-quatre ans avec la *sensation* que la vie était inconcevable.

Il n'y a pas sous le soleil d'individu plus lamentable que moi.

Il n'y a guère que Baudelaire qui ait éprouvé autant que moi la hantise du malheur.

(Qu'on me passe cette vanité !)

## 2 juillet

Hier à l'hôpital, j'ai attendu mon tour pendant deux longues heures. Deux vieilles femmes jacassaient à côté de moi. Ces bavardes immondes, elles veulent aussi vivre, elles s'entêtent à durer, alors que leur existence ne s'impose à personne et ne rime absolument à rien. Il est incroyable que Raskolnikov, après son acte salutaire, se soit empêtré, non pas dans le remords, il est vrai, mais dans une sorte de malaise et de confusion.

La nature ne connaît pas le remords.

J'aimerais *tout* oublier et me réveiller un beau jour devant une lumière vierge, comme au lendemain de la Création.

La mélancolie rachète cet univers, et cependant c'est elle qui nous en sépare.

Sur l'élaboration secrète des larmes.

Comment peut-on ne pas prier ?

« La littérature comme procédé » – titre d'un article dans une revue de jeunes. Que cela en dit long sur le goût de ces émasculés !

Angoisse à retardement.

3 juillet

Suicide d'Henry Magnan.

Je l'avais vu il y a huit jours. Un être exquis et assommant, comme on n'en trouve que parmi les alcooliques. La boisson rehaussait ses qualités et ses défauts. Au point où il en était, il n'avait pas d'autre issue.

Conversation téléphonique avec X, où il emploie des expressions comme « historicité » à tout propos, alors qu'il s'agissait de questions administratives et de rien d'autre.

6 juillet

Accès de cafard qu'un fou m'envierait. Il me faut gagner la rue, car, seul, chez moi, j'ai peur...

Si c'est comme ça, je vais me reconvertir à la poésie.

Pascal, Dostoïevski, Nietzsche, Baudelaire – tous ceux dont je me sens près ont été des malades.

Pour un malade, il est infiniment plus aisé de concevoir le paradis que la santé.

Enterrement de Magnan.

La laideur du Père-Lachaise passe l'imagination. Il faudrait le raser tout de suite, et le transformer en jardin. À quoi bon ces tombes horribles, inutiles, insultantes ? On reste stupéfait que de pareilles choses peuvent exister. Cet entassement frise la folie ou la foire. Il n'y a plus d'espace pour les morts ; il n'y en pas davantage pour les vivants.

Il n'y a pas de remède à la peur essentielle.

Le seul drame est le drame métaphysique. Tout le reste, des balivernes.

Ma machine est toujours en réparation (comme ces vieux engins qui ne sortent du garage que pour y retourner aussitôt).

Il n'est rien que j'aime autant chez Pascal que son dégoût des sciences.

Depuis 1937, les événements de ma vie sont liés au jardin du Luxembourg. J'y ai remâché tous mes chagrins.

N'écrire que par nécessité. S'exercer au silence. *Sous-produire*.

« À 600 millions d'années de distance, *tout près de nous en somme* » (c'est moi qui souligne).

J'emprunte cette citation à Teilhard de Chardin, bien entendu. Le sens du ridicule n'est pas de mise en paléontologie.

Je marche des heures, je m'imprègne des rues, parcours des quartiers qui défient l'Enfer – tout cela pour oublier mes impossibilités, pour échapper à ces pensées qui me corrodent dès que je reste en tête à tête avec elles.

Qui a le goût du doute a le goût de la torture. Dans le scepticisme entre indéniablement une part de masochisme.

Qui me guérirait de mon cafard me débarrasserait du même coup de tous mes maux. À moins que mes maux ne soient la cause de mon cafard.

J'ai remarqué le soulagement que j'éprouve à avoir une grammaire pendant mes heures noires.

Le mot qui me vient le plus à l'esprit, que je sois dehors ou chez moi, est duperie. À lui seul, il résume toute ma « philosophie ».

De tout ce qui est censé appartenir au « psychique », rien ne relève autant de la physiologie que l'ennui. On le sent dans la chair, dans le sang, dans les os, dans n'importe quel organe pris isolément. Si on le laissait faire, il démolirait jusqu'aux ongles.

Relu quelques nouvelles de Tchekhov, qui fut mon dieu pendant les années de guerre. Déçu. Il explique trop ses personnages, il fait trop de commentaires sur eux. Ce qui le sauve, c'est son désespoir. Il n'y a peut-être pas d'écrivain qui ait atteint à un si haut degré de désolation.

Jamais le Français ne rit *wholeheartedly* (?), du fond du cœur. C'est un rire cérébral – qui n'a rien de contagieux ni de franchement humain. La fausse gaieté de Paris.

Cynique et cependant élégiaque.

Les deux écrivains français les plus importants du siècle, Proust et Valéry, furent des mondains.

Plus je vais, moins j'ai envie de tricher. L'âge enlève toute chance au farceur que j'aurais pu être.

« Connais-toi toi-même » – On n'a jamais exprimé en une formule plus brève l'état de malédiction.

On n'est jaloux que de ceux qu'on connaît intimement.

Quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, on est battu avant de commencer le combat.

« La vérité demeure cachée pour celui qu'emplissent le désir et la haine. » (le Bouddha)

... C'est-à-dire pour tout *vivant* comme tel.

30 juillet

Mort de Manuel Núñez Morante, pharmacien à Santander, esprit suprêmement cultivé, et peut-être l'ami le plus *sincère* que j'aie eu ces dernières années. Il m'avait proposé au début du mois sa maison de Castille pour les vacances. Il y avait installé une grande bibliothèque, consolation et recours pour la retraite, pensait-il. Il est mort à quarante-cinq ans, d'une crise cardiaque, lui qui ne redoutait que le cancer.

Ce Morante, qu'il était charmant dans sa fébrilité ! Mon chagrin n'est pas violent, mais il sera durable.

Après des nuits de veille, on est aspiré, on est happé par le vide.

J'ai passé une semaine vouée entièrement aux travaux de jardinage, près de Nantes, chez mes amis Nemo. Ne pas penser est un bonheur ; *savoir* qu'on ne pense pas est un bonheur encore plus grand. C'est celui dont j'ai joui durant ces merveilleuses journées où, du matin au soir, j'ai manié la pioche.

Le salut par les bras. Il y a quelque chose de rédempteur dans le travail manuel.

Insomnie à la campagne. Une fois, vers 5 heures du matin, je me suis levé pour contempler le jardin. Vision d'Éden, lumière surnaturelle. Au loin, quatre peupliers s'étiraient vers Dieu.

Le Vent, cet agent métaphysique.

(En l'écoutant souffler dans une cheminée à la campagne.)

Hier soir, conversation avec un Chinois de Hong Kong. Extrêmement intelligent et insaisissable. Son mépris total pour les Occidentaux. J'ai eu nettement l'impression qu'il m'était supérieur, sentiment que je n'ai pas souvent avec les gens d'ici. Ses réponses avaient toujours plusieurs sens. Il a fait des études d'économie politique. Nous avons parlé de Lao-tseu. Ne croit pas à la philosophie occidentale, qu'il trouve verbeuse, superficielle, extérieure, car dépourvue de réalité, de *pratique*. Avec cela, très chaleureux, et faisant plus de gestes qu'un Espagnol.

Écrire un texte sur le délectable état d'être *conscient* de ne pas penser.

Serait-ce la conscience du vide ? Il y a plus : *l'agrément* de savoir qu'on ne pense pas.

Il faut avoir la naïveté d'un écrivain pour croire qu'écrire signifie penser.

Ces amis trop empressés qui vous rendent des services qu'on ne leur a pas demandés. La pire forme d'indiscrétion. On ne devrait pas s'occuper de nous sans notre consentement.

Tout ce que je pense des choses est résumé dans cette formule d'un représentant du bouddhisme tibétain : « *Le monde existe, mais il n'est pas*

*réel. »*

La hantise de l'agrégat, le sentiment de plus en plus vif que je ne suis qu'une rencontre éphémère de quelques éléments. C'est un signe d'éveil que de se sentir composé, et non un bloc sans faille.

(La méditation du squelette)

(L'utilité de méditer sur le squelette)

Pour supporter l'idée de la mort, il faut avoir toujours présente à l'esprit cette chose si simple et si difficile à accepter, à savoir que nous sommes constitués d'éléments, soudés ensemble pour un moment, et qui n'attendent que de se séparer. L'idée du « moi » comme réalité substantielle, telle que nous l'a enseignée le christianisme, est la grande pourvoyeuse de nos terreurs. Comment en effet accepter que *cela* cesse qui avait l'air de tenir si bien ensemble ?

Je pense soudain à Benjamin Constant, avec lequel j'ai tant de points communs ! Comme lui, je n'ai que des convictions *impulsives*.

Flaubert, attaques d'épilepsie dès la vingt-deuxième année. Pourquoi l'ai-je pratiqué si peu ? Sa maladie me le rend plus proche.

On a très bien dit de Rivarol qu'il a gaspillé son temps à faire « *des ricochets sur l'eau, avec des pièces d'or* ».

J'éprouve périodiquement le besoin de me plonger dans le bouddhisme. À chaque fois, il s'agit bel et bien d'une intoxication.

Le Vedânta et le bouddhisme – le soi et la négation du soi – deux manières de s'accommoder de la mort et d'en triompher.

Essence ou agrégat.

Entité ou « formation ».

Moi ou suite discontinue, série d'instant de conscience momentanés.  
Réalité de la personne ou l'irréalité de *l'ego*.

7 août – Crise de colère à la gare d'Austerlitz, à cause de l'insolence d'une employée. J'en ai été malade toute la matinée. La vie est intolérable dans un pays où tout le monde est aussi irascible que moi.

Il est des colères qui vous enlèvent la peau, la chair, et vous réduisent à l'état de squelette tremblant.

J'ai essayé de relire *Les Hauts de Hurlevent*. Même les livres extraordinaires finissent par dater. Rien ne change autant que le langage de la passion.

13 septembre 1965

Je viens de passer un mois merveilleux à Talamanca (Ibiza), c'est-à-dire que j'ai réussi le miracle d'escamoter si longtemps tous mes problèmes. Vivre au niveau des objets, il n'est pas d'autre solution.

Le soleil est une réponse ou peut en être une.

Il ne faut pas que je m'exagère le paradis d'Ibiza. J'y ai passé plus d'une nuit blanche. Tout au début, il m'est arrivé d'aller avant le lever du soleil au bord de la mer. Solitude parfaite. Promenade qui, dans un autre cadre, eût pu être sinistre. Je me rappelle cette nuit où, sur un chemin solitaire, je méditais sur mes maux... « Tout le monde dort, sauf moi », était mon refrain imprononcé. Quand un chien vint à ma rencontre me faire fête pendant un bon moment. Je regagnai la maison que j'habitais, tout à fait réconcilié avec les choses, avec moi-même.

J'ai l'intention d'écrire un essai sur cet état que j'aime entre tous, et qui est celui de *savoir* qu'on ne pense pas. La pure contemplation du vide.

« Nulle créature ne peut atteindre au plus haut degré de nature sans cesser d'exister. » (Saint Thomas d'Aquin)

Voilà la réponse anticipée aux aberrations du Surhomme.

L'homme est condamné à être ce qu'il est. Il ne peut changer de nature. Il ne pourrait même (pas) *s'améliorer* impunément. Sa nature est d'être déchu. À plus forte raison sa carrière.



Pendant plus d'un mois je n'ai pas écrit une seule ligne. Écrire est une habitude et un métier. Si on ne s'y adonne tous les jours, quand on s'y remet, après une longue interruption, c'est un véritable tourment.

Et quand je pense qu'on me paie pour *produire* !

16 septembre

Suis sorti me promener vers 6 h 1/2 du soir. Affluence folle. Je n'ai jamais autant haï Paris. Il faut à tout prix que je m'en évade. Je ne suis pas assez déchu pour y vivre.

Sade n'est ni un écrivain ni un penseur ; c'est un *cas*, et rien de plus.

(Les surréalistes, Blanchot, Bataille, Klossowski se sont complètement mépris à son sujet)

Toute sensation de cruauté *m'inspire*. Je vis dans une cruauté *à vide*, dans une férocité abstraite, philosophique, irréalisée. Dans mon esprit une bête de proie s'entortille et se convulse.

L'esprit de démesure dans mes rapports avec moi-même. Je me traite ou trop bien ou trop mal. Je n'ai pas trouvé le chemin le plus court vers mon centre.

Je me suis rappelé certains détails précis d'une liaison vieille de trente ans, à Brasov. Tout *cela* est fini, mort, comme si cela n'avait jamais existé. J'ai cinquante-quatre ans : où sont allées les *sensations* que j'ai éprouvées durant cet espace de temps ? Les ai-je *senties* vraiment, puisque toutes sont disparues ? Je suis un étranger qui a mon âge. Je ne retrouve pas mon identité, je ne sais plus qui je suis.

La sainte ignorance.

Pour une réhabilitation de l'ignorance.

Je me dépense à vide, je suis dévoré par une fièvre dont j'ignore l'origine.

Je voudrais être seul, seul, seul. Et chez moi il y a un défilé quotidien de gens auxquels je n'ai rien à dire. Il faudrait changer de quartier, de ville, de

pays, de continent, etc. etc.

19 sept

Sept heures de conversation ininterrompue !

Ne m'intéressent que les questions religieuses, et les circonstances font que je ne parle que de politique.

B. T., un ami d'enfance, m'écrit qu'il est amer parce qu'il n'a pu « se réaliser ». C'est une amertume qui n'est pas justifiée. Chacun se réalise à sa façon. Et ceux qui pensent qu'ils sont restés en deçà de leurs possibilités se trompent. Ils n'ont qu'à regarder ceux qui ont abouti, qui ont tout donné, et qui, soit mérite, soit chance, sont connus : des épaves, des loques, des *ratés*. – J'ai horreur de tous ces gens qui se sont *réalisés*, et qui figurent comme tels aux yeux du monde. Je n'ai rien à apprendre d'eux, je m'ennuie auprès d'eux ; alors que les autres, quelle impression de richesse à leur contact ! Fuyez tous ceux qui ont une œuvre derrière eux !

« En philosophie une question se traite comme une maladie. »  
(Wittgenstein)

Rien ne m'étonne et ne me dérange davantage qu'un Français *confus*. La langue refuse le chaos mental. Être confus, c'est pécher contre elle, contre son génie.

Penser en français, c'est se couper du chaos, de tout ce qu'il apporte de richesses et de surprises.

Je n'aime pas le positivisme logique, je n'aime pas désarticuler (démanteler) proposition après proposition, et m'appesantir sur chacune d'elles avant, pendant et après le travail d'analyse, de *sape* méthodique.

J'aime mieux peser un mot qu'une proposition, je n'ai rien d'un logicien.

Toute vérité est un fardeau.

Une vérité nouvelle, un fardeau de plus.

Méditer, c'est s'opposer au foisonnement des idées, c'est faire en sorte qu'une seule vous retienne pendant longtemps et qu'elle ait le privilège d'occuper exclusivement l'esprit.

La méditation : monopole d'une idée sur toute l'étendue de notre esprit. En somme, une monomanie *féconde*.

La seule chose qui me fasse absolument du bien est le travail manuel. Rien d'autre ne saurait me rendre heureux, car rien d'autre ne suspend agréablement le tourbillon des interrogations sans réponse.

C'est le fait d'un malade mental que de croire que ce monde existe, et c'est également d'un malade mental, que de croire qu'il n'existe pas.

### 26 septembre

Toute la matinée, sensation de bonheur, de félicité même. Ce sont nos humeurs, et rien d'autre, qui décident de notre vision du monde. Mais sur ces humeurs nous n'avons aucun pouvoir.

Pour supporter la mort, pour l'affronter avec détachement, il faut admettre que cette vie est pure apparence, qu'elle est au fond irréaliste – autrement, on ne peut se résigner à mourir.

Wittgenstein, je *savais* qu'il devait être un homme étrange : il parle trop souvent de la douleur dans ses analyses logiques ! Il était hanté par le suicide, nous dit Bertrand Russell dans une page de souvenirs sur lui.

Un philosophe dans le sens ancien du mot, ce Wittgenstein ; ayant hérité d'une grosse fortune, il l'a distribuée pour s'en défaire, et est allé se faire instituteur dans un village (en Autriche, je crois).

Birault, qui est malade du cœur, dit à Gabriel Marcel : « Je ne vois pas pourquoi je travaillerais pour terminer mes deux thèses, alors qu'il n'est pas sûr du tout que je puisse vivre encore six mois.

A. – J'ai pour lui de l'amitié, mais non pas d'estime. Ou plutôt : il *existe* pour moi par l'automatisme de l'amitié.

### 28 septembre

J'ai entrepris un « commentaire » sur le nirvâna. Mais j'ai perdu presque le courage de le continuer : une lettre où ma mère me décrit toutes les difficultés qu'elle rencontre (elle doit s'occuper avec ma sœur des trois enfants de mon neveu) me fait du coup entrevoir la futilité de mes préoccupations métaphysiques.

Cet état de combustion permanent.

Cet après-midi, en pensant que mon dernier livre est passé à peu près inaperçu, j'ai eu une réaction *d'auteur*, c'est-à-dire que j'en ai voulu à tout le monde.

Il faut un très grand courage pour désespérer. Le contraire est vrai aussi.

Se mettre à l'unisson d'un être ou de quoi que ce soit, j'y arrive de plus en plus mal. N'être pas de niveau.

L'euphorie est une peur *exaltante*.

Personne autant que moi n'a peut-être souffert davantage de la présence immédiate des êtres. Tout voisinage, de quelque sorte soit-il, me rend littéralement malade. (J'ai le « complexe » du voisin.)

Toutes les « bonnes choses », on les paie tout de suite. Sexualité, gueuletons, etc. Le plaisir est un état exceptionnel dont la nature n'a pas l'air de s'accommoder. (Le plaisir est une faveur que la nature n'accorde qu'à regret.)

1<sup>er</sup> octobre

Je viens de jeter à la poubelle une masse de lettres. C'est du passé, c'est du passé. Tout cela est mort. Débarrassons-nous-en. Oublions.

Cette vieille terreur : chaque moment devient du passé, *sous nos yeux* ! Il faut un inconcevable degré d'insensibilité pour supporter l'écoulement du temps, lorsqu'on en a pris une conscience aiguë. L'idée de *présent* est encore plus effrayante que celle de passé ou d'avenir.

Des journées, des semaines, des mois, durant lesquels je ne peux rien faire, rien *sentir* : je suis bois, je suis pierre, je suis abstraction. Je me refuse à imaginer ce que peut présager un tel état. C'est comme si tous les êtres étaient morts, et moi, le survivant – plus mort encore qu'eux.

Nous avons fait de l'Histoire une sorte d'entité, un temps en soi, une *essence* de devenir.

Quelle volupté de lire les Anciens, de ne pas sentir *l'histoire* à l'arrière-plan de leurs réflexions !

Je ne mets de passion que dans les futilités et les questions métaphysiques. Tout ce qui s'étend entre les deux, c'est-à-dire la « vie », me déroute et me paralyse ; je n'y adhère en tout cas pas.

Des heures de paisible euphorie. Et dire qu'il en est qui connaissent cela toute leur vie ! Mais ils ignorent la chance qu'ils ont – autrement, *de bonheur*, ils perdraient la raison.

6 octobre – Désormais je n'emploierai plus le mot *Dieu*.

Des mois et des mois de mauvaise humeur. Chacun doit faire son métier. Je ne fais pas le mien, qui est tout de même d'écrire. D'où ma rancœur contre tout le monde, alors qu'il serait plus simple de m'en prendre à moi-même. Mais cela même je l'ai fait : j'ai épuisé les griefs que j'ai mérité de m'adresser.

L'homme n'est pas seulement un animal malade, mais il est le *produit* de la maladie.

C'est là une chose que j'ai souvent dite, mais que j'ai besoin de redire. C'est ce qu'on appelle s'inventer des excuses.

Avec des nerfs comme les miens, le mieux serait de rester au lit toute la journée et de ne se soucier que de l'éternité.

Pour éviter les redites, il faut se relire, c'est-à-dire affronter une épreuve terrible pour un auteur : connaître *l'ennui* qu'ont dû subir tant de ses

lecteurs au contact de ses livres.

### 8 octobre

Hier soir, à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, je me disais en écoutant un motet de Bach que, en fait de *nervosité*, il n'y a guère que Hitler qui m'ait dépassé..., et que par tempérament j'étais un Hitler sans fanatisme, un Hitler *aboulique*...

De ceux qui en ont parlé, seul Henri Hell a lu *La chute dans le temps*. Pourquoi rendre compte d'un livre si on n'a pas eu la curiosité de l'ouvrir vraiment ? Et puis un compte rendu doit être fait à coup de citations, qui seules peuvent donner une idée du ton de l'ouvrage. Mais pour faire ces citations, il faut lire. Ce serait trop demander à nos critiques.

Rimbaud a émasculé la poésie pour un siècle. Le véritable génie rend impuissants tous ceux qui viennent après lui.

Les *Ko'an* dans le Zen et l'interprétation des rêves dans la psychanalyse – les deux choses les plus arbitraires (fantaisistes) qui se puissent concevoir.

Je ne suis pas un écrivain, je suis quelqu'un qui cherche ; je mène un combat spirituel ; j'attends que mon esprit s'ouvre à quelque lumière qui n'a pas de nom dans nos langues.

Ces crises d'absence en pleine rue, pendant lesquelles j'entrevois tout à coup la solution de tel ou tel des problèmes qui me préoccupent. Et puis, en rentrant, quand j'examine à tête reposée la solution entrevue, je m'aperçois qu'il ne s'agissait le plus souvent que d'une légère euphorie philosophique sans aucun aboutissement fertile.

### 11 octobre

Hier, dimanche, j'ai fait plus de vingt kilomètres en bordure de la forêt de Lyons, spécialement dans l'admirable vallée de la Lovrerrie (en partant de Gisors). Aujourd'hui, euphorie et frénésie philosophique. Mon cerveau ne fonctionne que lorsque j'exerce mes muscles. J'écrirai un jour un *Traité de la Marche*.

Chaque saison me serre comme un étau.

OM MANI PADME HUM <sup>46</sup>

Rencontré X – Pendant plus d’une heure il a tapé sur presque tous ses amis, ensuite sur nos connaissances communes et finalement sur tout le monde. Tel l’a déçu, tel autre aussi. Mais qui est-il pour avoir le droit de n’être pas déçu ? Qu’a-t-il fait qui justifie ses prétentions ? Ce n’est même pas un raté. Mais en « liquidant » les autres, il s’arroge des mérites et se donne du courage pour se croire supérieur à ses semblables. Ces horribles gens fielleux, il n’y a rien de pire. Ne plus jamais médire de personne !

Je suis plongé dans le Zen. Il faut que je m’en arrache. Le texte que je veux écrire sur l’aspect positif de l’expérience de l’irréalité, je dois le tirer de moi-même, de mes réflexions et surtout de mes *sensations*.

Sur le *satori*, on ne lit pas ; on l’attend, on *l’espère*.

14 octobre

Cet après-midi, je me suis allongé pour « méditer ». Je n’ai pu y réussir, en revanche des souvenirs extrêmement précis, vieux de *quarante ans*, ont surgi à la surface de la conscience. Comment se fait-il que dans l’intervalle ils se soient tellement effacés ? S’ils n’étaient pas apparus aujourd’hui, les expériences qu’ils évoquaient auraient à jamais disparu dans le néant.

« ... cet homme [Mirabeau] qui brava souvent l’opinion publique mais soutint toujours l’opinion générale. » (M<sup>me</sup> de Staël)

(Cela s’applique à Sartre tout spécialement.)

Il n’y a que deux attitudes *légitimes* dans la vie : *le dilettantisme* ou *le vedânta*.

« Le monde est l’ombre de Dieu. » (Ibn Arabi)

Mais il est peut-être plus vrai de dire :

Dieu est l’ombre du monde.

Jeannine Worms faisait l’autre jour la remarque que les gens n’osent pas dire d’un décédé : il est mort, mais le plus souvent : il n’est plus.

Cependant, et c'est cela qui est terrible, l'euphémisme est bien plus brutal que l'expression courante. *Il n'est plus !*

Ces bouffées de violence presque quotidiennes, pendant lesquelles j'imagine des massacres, des révolutions sans précédent où je me vois mêlé et y jouant un rôle capital... C'est ce côté de ma nature qui fait que je ne suis pas vraiment chez moi dans l'abstraction pure. Penser même est pour moi une forme de violence – une manière de faire valoir ma cruauté inexercée.

Le péché le plus grave, le péché sans rachat : le péché d'indiscrétion.

« De tous les maux, les plus cruels sont ceux qu'on s'inflige à soi-même. » (Sophocle, *Œdipe roi*)

Paroles prononcées par le messager du palais à la fin.

### 22 octobre

Fureur ininterrompue toute la matinée. Pour quelqu'un qui lit et médite sur le nirvâna depuis quelques mois, c'est un résultat !

Il faut que j'écrive quelque chose d'important, j'entends quelque chose qui me rachète à mes propres yeux. Ce sera comme toujours le fruit de l'exaspération. Je n'en peux plus, il faut que j'éclate, que je me réhabilite, que je brise le charme de ma déchéance.

### 23 octobre

Tout à l'heure, j'ai rencontré dans la rue la femme de chambre de l'hôtel Racine (pendant la guerre) et, en réponse à mon « ça va ? », elle me dit : « Ça suit son cours. » Cette réponse archi-banale m'a tout d'un coup profondément troublé, autant qu'une imprécation du roi Lear. C'est l'idée de « cours », donc de *temps*, etc. etc.

De tout temps, les mots ont éveillé en moi un profond écho, surtout les mots usés, mais chargés quand même de signification. Parfois, n'importe quoi, l'expression la plus éculée, s'élève au rang de révélation. C'est que



moi-même j'étais virtuellement dans un *état* de révélation, et que je n'attendais qu'un *signe* pour que l'extraordinaire eût lieu.

Je cherche le salut, et non pas l'équilibre. Je cherche le nirvâna — ou la tragédie.

D'aussi loin que je me souviens, le bouddhisme m'a toujours tenté. Mais je l'ai aussi toujours repoussé *au dernier moment*. J'aime la quête de la délivrance plus que la délivrance. Sans quoi, depuis longtemps, j'eusse trouvé la paix et la sérénité, et peut-être plus. Quand je pense que parmi les peurs les plus « sérieuses » que j'ai éprouvées dans ma vie, celle de devenir saint n'était pas la moindre.

Je commets tous les jours sans exception une action au moins qui relève indéniablement de la débilité mentale. De la débilité, non de la folie.

23 octobre

Angoisse intense. Depuis tant de temps que je m'emploie à combattre ma peur de mourir, j'aurais dû en triompher. Mais non ! Elle est trop vieille, elle me saisit de temps en temps, avec une violence redoublée. Humiliation sans nom. Ce qui m'a calmé aujourd'hui, c'est de penser au nombre incalculable de morts depuis que la « vie » a fait son apparition. Ces vivants, hommes ou non, ils sont tous morts, pour ainsi dire, sans difficulté. Parmi eux, certains durent souffrir de cette peur bien plus que moi ; et pourtant ils sont passés de l'autre côté sans trop d'embarras. À vrai dire, ce n'est pas la mort, c'est la maladie que je redoute, l'immense humiliation qui s'attache au fait de traîner dans les parages de la mort. Je ne suis pas assez *modeste* pour savoir souffrir. Toute épreuve m'apparaît comme une insulte, comme une provocation du destin. Tant qu'on ne sait pas souffrir, on ne sait rien.

Je suis affligé d'une distraction chronique. Toute concentration prolongée me fatigue et m'ennuie. Heureusement que je suis un obsédé ; or l'obsession vous *oblige* à vous concentrer, elle est concentration automatique.

« Vous avez eu tort de miser sur moi ! » est-on tenté, dans les moments de découragement, de dire à ceux qui attendent de nous je ne sais quels miracles. Rester en deçà de ce qu'on aurait pu faire, de ce qu'on aurait *dû* faire... il n'est pas constatation plus amère.

Le tourment comme besoin, comme appétit, comme nécessité vitale.

Il y a six mois que je n'ai pas écrit une seule ligne ! Cela m'arrive pour la première fois depuis que je suis « écrivain ».

À tout penseur il faut un minimum de cynisme, sous peine d'imbécillité.

Ma peur de la vie est d'essence religieuse (je le crois du moins).

S'en prendre tout le temps à soi-même, ce que je fais sans arrêt, c'est sans doute faire preuve d'un souci, d'un scrupule de vérité ; c'est atteindre, c'est frapper le vrai coupable. Malheureusement c'est aussi le paralyser, l'effrayer, et, par là même, le rendre incapable de s'améliorer.

L'excès de vérité envers soi-même est incompatible avec l'action. Il est même néfaste.

Philippe II ordonna qu'on construisît près de l'Escorial un hôpital dont le règlement prévoyait entre autres : « Pour donner l'extrême-onction aux moribonds, qu'on ait une chambre à part, afin que ce spectacle n'affecte pas les autres malades... Quand l'un d'eux sera à l'agonie, que l'on fasse sonner la cloche, afin qu'au monastère et au village on prie pour lui et qu'il ne meure pas comme une bête. »

27 octobre

En fouillant dans de vieux papiers, je suis tombé sur mon livret militaire, avec une photo où je fais tout au plus dix-huit ans. J'en avais en réalité vingt-cinq. Cette rencontre inattendue avec ma jeunesse, ce fut pour moi un couteau planté en plein cœur. Quel écoulement de temps depuis ! Et à quoi m'auront servi toutes ces années ? J'ai souffert, j'ai écrit quelques livres, j'ai...

Depuis six mois je ne prends que des calmants (homéopathiques). Comment mon esprit fonctionnerait-il ? Il est endormi, en tout cas gêné par ces extraits de plantes, par ces remèdes de bonne femme. Cependant, ce sont ces remèdes dont mes entrailles ont besoin. J'ai sacrifié l'esprit, je *me* suis sacrifié pour un rien de santé.

La folie : incapacité de *différer* l'exécution d'une idée. Dans la folie, l'idée se confond avec l'impulsion.

Le malheur d'être un impulsif doublé d'un apathique.

Plus on avance en âge, plus on se déshonore. Déshonorons-nous donc.

Tout en sachant que, en dernière instance, tout est *irréel*, je m'emballe bêtement pour telle ou telle chose. Je m'emballe, je ne me passionne pas, c'est-à-dire que je n'y prends pas un intérêt *réel*.

La souffrance mise à part, rien n'existe vraiment. Tout ce qui n'est pas elle s'inscrit dans une échelle des apparences, existe plus ou moins.

Avec ma façon de voir le monde, je ne devrais me tourmenter à cause de rien. Mais je me tourmente sans arrêt, sauf dans ces moments où je me persuade véritablement que rien n'a d'existence intrinsèque. Quel soulagement alors !

Ma mission est de me rebeller contre l'homme. Je ne le lâcherai pas de sitôt.

J'ai fini presque toujours par adopter les opinions de ceux que j'avais combattus. (*l'Iron Guard*<sup>47</sup> que j'avais détestée au début, devint pour moi de phobie obsession.) Maistre, après l'avoir attaqué, j'en ai subi la contagion. L'ennemi triomphe insidieusement d'un homme sans caractère. À force de penser *contre* quelqu'un ou quelque chose, on en devient prisonnier, et on en arrive à aimer cette servitude.

La conscience que je ne fais pas mon devoir empoisonne tous mes instants. Au lieu de travailler, je me trémousse ou me lamente.

Mon scepticisme ne peut rien contre mon remords. À quoi bon avoir douté de tout pour en arriver à sombrer dans des crises d'ordre moral ? Que l'on se réalise ou non, quelle importance cela a-t-il ? Je me suis fait une certaine idée de moi. Bien. Que je n'y corresponde en aucune façon, que je ne sois pas à la hauteur de cette idée, n'est-ce point naïf que de s'en faire ? J'ai des restes d'ambition et de dignité dont il m'est difficile de me débarrasser.

L'ultime simplification – la Mort.

La gêne, le malaise que nous éprouvons devant ceux qui nous « admirent ». Est-ce la peur de les décevoir ? est-ce la peur qu'ils nous déçoivent, eux ? qu'ils soient trop au-dessous de nous, et l'humiliation de n'avoir rencontré ou mérité mieux en fait de fervents ou d'adulateurs ?

Décidément, La Rochefoucauld s'est trompé. Nous n'aimons pas nécessairement ceux qui nous admirent. Nous ne les aimons même pas du tout.

L'humour de tous les vaincus.

À peu près tous les matins, au réveil, je suis, pendant mettons une demi-heure, dans un état d'ébullition : toutes mes vieilles rancunes surgissent une à une. Puis la fureur retombe, et le soir, je me couche dans l'apathie.

Ce n'est pas à une œuvre que j'aspire, c'est à la vérité. Ne pas produire, mais *chercher*. Mes préoccupations ne sont pas d'un écrivain, seraient-elles d'un sage ? Pas davantage. Je voudrais être un *libérateur*. Rendre l'homme plus *libre* à l'égard de lui-même et du monde ; et pour qu'il y arrive, lui permettre de se servir de *tous les moyens*. Ne s'embarrasser d'aucun scrupule pour vaincre la servitude. L'émancipation au prix du déshonneur.

Rien n'est plus contraire à ma nature que de vouloir faire un livre. Je ne crois qu'aux valeurs spirituelles, aux valeurs qui comptent en elles-mêmes et pour elles-mêmes, et qui sont d'autant plus réelles qu'elles ne donnent aucun signe matériel de leur présence. Un livre est une trace dont on doit se méfier et s'éloigner. Un livre est un dépôt, une *lie* de l'esprit.

Travailler des mois sur un sujet qu'on n'arrive pas à cerner ni à définir, qu'on ne *voit* même pas distinctement, piétiner dans le vague – c'est mon cas ! Je m'interroge sur les *limites de la conscience*, je tourne et retourne ce problème, et le problème m'échappe, *comme s'il n'existait pas*. Et il se peut effectivement qu'il n'existe pas.

J'ai vu un petit livre hier : *Comment guérir de la peur ?* – Je l'ai feuilleté, sans rien y trouver qui me fût d'aucune aide. Qui me guérirait de la peur me guérirait de moi-même. Après, j'entrerais dans une santé *intolérable*.

Dharmanairâtmya = inexistence en soi des choses, pensée ou matière.

On ne peut rien dire de rien. C'est pourquoi on peut impunément écrire des livres sur tout.

Le malheur est qu'un bonheur *conscient* n'est plus un bonheur et qu'un bonheur qui s'ignore n'en est pas un davantage.

« Aidez-moi à supporter mon bonheur ! » Voilà un appel qu'on n'entend jamais – et qu'il m'est arrivé quelquefois de vouloir articuler.

On a calculé que, pour construire sa coquille, une *huître* doit faire passer dans son corps environ cinquante mille fois son poids d'eau de mer.

Je ne suis que le lieu où divers maux luttent entre eux pour la primauté.

Une des raisons pour lesquelles, dans le yoga, on réglemente la respiration, c'est parce qu'elle est considérée comme une prière continuelle.

Plus je suis mécontent de moi, plus je me mets en colère contre les autres. Quelle chance ont les fats ! Ils sont presque toujours de bonne humeur. Le spectacle qu'ils offrent n'est pénible qu'aux atrabilaires.

Depuis un certain temps, je suis devenu insensible à la poésie. Ma folie est en baisse, après six mois de calmants. À ce compte, même un furieux qualifié descendrait au niveau d'un aboulique.

Seul m'inspire le spectacle, ou alors l'idée, de la déchéance. Nul autant que moi n'était mieux fait pour savourer le Péché originel et s'en imprégner jusqu'à l'ivresse.

Elle est juste, bien que ridicule, la remarque de certains « hérétiques » bouddhistes : le Bouddha connaît tout en fait de salut, mais il ne connaît pas tous les insectes.

Pline, habitant la campagne, écrit sur les occupations des citadins : « Il semble que, pris à part, et au moment où on s'en acquitte, chacun de ces actes soit indispensable ; et pourtant, lorsqu'on les veut considérer de loin et tous ensemble, ils n'ont aucune importance et ne laissent aucun souvenir. »

Le désir – réalité universelle. Le regret même n'est qu'un désir *qui a changé de direction*. Le désir de ce qui n'est plus.

On me reproche d'écrire, et de me mettre ainsi en contradiction avec mes idées ; on me reproche *en même temps* de ne pas écrire assez. Tous ces reproches viennent de la même source. On m'en veut d'une inconséquence qui est moins grave que celle dont on vient de témoigner.

C'est entendu, vu mes principes, je ne devrais rien publier. Mais je publie si peu ! À peine un peu plus que ce que j'écris. Et puis je ressens le besoin d'expliquer et même de justifier ma stérilité.

La peur de décevoir ceux qui nous admirent nous fait souhaiter l'anonymat et nous éloigne de nos talents.

La mélancolie peut à elle seule occuper et combler toute une vie.

Dès que je perçois physiologiquement le passage du temps, je m'apitoie aussitôt sur moi et sur tout.

Je suis littéralement submergé par le passé, par mes souvenirs les „ plus lointains. Je suffoque de nostalgie.

Sur *Çankara*

« Le savoir, dit-il, n'est le savoir que s'il a pour objet l'Être, la réalité éternelle ; toute conscience qui concerne l'impermanent, l'apparent, est un non-savoir. Les passages des Écritures qui s'appliquent à l'Être en soi nous apportent le savoir, la *vidya* ; mais ceux qui nous font connaître un brahman contingent, un brahman créant et agissant, un brahman objet de culte, relèvent de la nescience, de l'*avidya*. » (Oltamar, *Histoire des idées théosophiques dans l'Inde*, p. 171)

J'aurais dû, dans mon article sur le démiurge, parler de la distinction entre le brahman supérieur et le brahman inférieur.

Pour supporter échec après échec sans le recours consolateur à la Malédiction, il y faut de la « grandeur d'âme », ou alors infiniment d'humour.

Il y a quelque chose de pire que l'antisémitisme : c'est l'anti-antisémitisme.

#### Dimanche 14 novembre

La Ferté-Alais, Boutigny, Maisse, en longeant l'Essonne, une des rivières les plus poétiques des environs de Paris.

#### 16 novembre

La nuit dernière, à la suite d'un cauchemar (un combat avec un assassin !), j'ai poussé des cris, des rugissements qui auraient pu réveiller l'immeuble. Je les ai très bien *entendus* moi-même, non sans éprouver une honte profonde.

Je suis plus capable de pitié qu'un autre, mais ma pitié est fantasque, non agissante, irréelle, et elle s'adresse à n'importe qui, sauf à des contemporains.

J'aime tout, l'homme excepté. Quand je pense à lui, je vois rouge.

Si je ne peux aller de l'avant, c'est que j'ai trop vécu dans l'euphorie de la défaite.

17 novembre

Je dois répondre à quelques lettres. J'écris l'adresse sur l'enveloppe, ensuite je prends le papier et, après avoir marqué : Monsieur ou Madame, je m'arrête, *frappé* par le dégoût. Je n'ai rien à dire à personne, je suis depuis longtemps entré dans l'incommunicable.

Qui rêve en nous, quel est cet inconnu qui chaque nuit conçoit de nouvelles monstruosité avec une invention et une fécondité dignes d'un génie ?

Je ne suis sensible qu'au côté négatif, destructeur, du temps. Pourtant, le temps est aussi « croissance », « vie », « progrès » – Dans le germe même je discerne l'amorce de la putréfaction. Je ne vois du temps que son côté impur.

« ... la magie du mot juste » (Baudelaire). Cette magie, combien je la connais ! Et le mal qu'elle m'aura fait ! C'est là qu'il faut chercher la source de ma stérilité. (Source d'une stérilité ! !)

La *tristesse* selon Dieu, et la tristesse selon le démon.  
C'est cette dernière que je connais hélas !

Dimanche

Galerie de minéralogie. Ce que la Nature a pu travailler, ce qu'elle a pu se dépenser, pour mettre au point cette variété de formes et de couleurs ! Ni l'application ni l'imagination ne lui font défaut. L'art n'est rien à côté.

Cela fait plus de deux ans que je n'ai pas vu X, auquel j'ai de grandes obligations. Au lieu de m'en vouloir, de m'accuser moi-même, c'est *lui* que je déteste. Je le rends responsable de ma négligence et de mes procédés.

L'époque inconcevable où le Temps *préparait* ses premiers instants.

J'ai le positivisme logique en horreur. Considérer la métaphysique comme une « maladie du langage », comme le produit d'une « syntaxe mal faite », va à l'encontre de tout ce que je pense et sens, de tout ce que je suis.



Tout, même la maladie, plutôt que *l'absence* de tout.

22 novembre

Je n'ai pas pitié de moi, mais je me fais pitié, je rougis de mes misères. La honte et la désolation *sans phrases*.

Je suis oublié, et je mérite de l'être. Il y a une limite à la veulerie. Je n'éprouve que deux plaisirs, je n'ai plus que deux intérêts : lire et manger. Un animal-lecteur, une bête à bouquins.

Moins on est productif, plus on s'attache au peu qu'on a fait. Les écrivains stériles sont si hantés par leurs œuvres qu'ils ne comprennent pas que les autres puissent faire autre chose que de les lire et relire.

« J'accomplis en moi ce qui manque à la passion du Christ. » (saint Paul, Colos. I, 24)

Quel orgueil ! Plus grand que celui de son maître.

Via negationis...

Écrire sur le drame de la stérilité chez l'écrivain, de la sécheresse chez le mystique. Le manque d'inspiration chez l'un, l'impossibilité de prier chez l'autre.

Dans les deux cas, l'absence d'extase.

(C'est une bénédiction que d'être frappé de stérilité, *si on n'a pas à gagner sa vie*. Pendant ce temps on n'use pas sa substance, on ne *s'appauvrit* pas. C'est un état excellent, à condition de n'y pas persévérer. Quand on y persiste, on aboutit au remords et au drame.)

Tout ce que je pense en politique est contenu dans la réflexion de Montesquieu : « Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheur qu'à la servitude. » (*Dialogue de Sylla et d'Eucrate*)

Le remords est pour moi la seule modalité d'atteindre à la concentration d'esprit. Tout le reste est dispersion, *distraction* – ce préambule, au dire des psychiatres, de l'aliénation.

« La nature est une maison hantée, mais l'art est une maison qui essaie d'être hantée. » (Emily Dickinson)

Je n'entends pas faire l'exégèse de son sourire...

Vu le manque d'écho de tout ce que j'écris, ne devrais-je pas me taire et me reclure en moi-même ? Non, je dois continuer comme si de rien n'était, je dois suivre ma loi.

Lady Montagu – à soixante-huit ans, il y avait onze années qu'elle ne s'était pas regardée dans un miroir, par horreur de la vieillesse.

Il y a en moi du moine et de l'esthète, et sans, il va sans dire, aucune possibilité de synthèse. À chaque instant, quelqu'un *en moi* proteste et se lamente, en attendant de prendre le dessus.

Tous mes malheurs viennent de ce que je suis trop attaché à la vie. Je n'ai rencontré personne qui l'aimât autant que moi.

Tant qu'on n'a pas touché aux extrémités de l'humiliation et de la honte, on n'a pas le droit d'aborder les grands problèmes.

Le calvaire de la stérilité, de l'esprit *muet*.

29 novembre 1965

Je ne veux plus voir personne, tellement j'ai honte de moi. Je ne sais vraiment plus sur qui exercer mon mépris, je me trouve plus bas que ceux qui n'existent même pas à mes yeux.

On me téléphone pour me demander si je connais un écrivain roumain du nom de Mihail<sup>48</sup>, dont la mère se trouve à Paris (pour des droits en Allemagne). J'ai été *remué*. Sébastien, écrasé à la Libération par un camion, venait d'être nommé attaché culturel à Paris. Il y eût fait une grande carrière car on imagine difficilement Roumain plus français que lui. Quel esprit fin ; quel homme admirable et ravagé ! Et il est inconnu. Et moi qui me plains à longueur de journée et maudis mon sort, quelle leçon ! Il faut s'habituer à penser aux injustices dont les autres sont victimes pour pouvoir oublier les

siennes. Je ne devrais pas me lamenter, je n'en ai pas le droit ; d'un autre côté, je ne peux pas pousser des hosannas. Il me faut trouver le ton juste entre l'horreur et la jubilation.

Selon une légende estonienne, que cite Grimm, « le vieux dieu, quand les hommes trouvèrent leur demeure trop étroite, résolut de les disperser par toute la terre, et de donner à chaque nation sa propre langue. En conséquence, il mit sur le feu un chaudron d'eau, ordonnant aux diverses races de s'en approcher, chacune à son tour, et de choisir les sons qui leur convenaient dans les gémissements de l'eau captive et torturée. » (Max Müller)

Cela fait six mois que, pour soigner mes tripes, je me bourre de calmants : je suis littéralement *ivre* de tisanes, intoxiqué de sédatifs. Mon corps en a profité ; mais mon esprit en a été submergé : il est engourdi, paralysé par tant de soins contraires à ses besoins et à sa nature. Comment écrire, comment travailler quand je me suis employé à l'assagir, à le *calmer*, à le stériliser ? Sans le tabac et le café, je n'aurais peut-être rien écrit (en français, toutefois). Or cela fait deux ans que je ne fume plus, et six mois que je n'ai avalé une seule gorgée de café. Feuilles de cassis, romarin, thym – tout l'arsenal de l'homéopathie ensuite – comment avec ces produits soporifiques faire fonctionner le cerveau ? Que la santé me coûte cher !

Dans le fait d'être incompris, il entre autant d'orgueil que de honte. D'où le caractère équivoque de tout échec. On en tire vanité d'une part ; et on se mortifie de l'autre. Qu'elles sont impures, nos défaites !

Ce tremblement de peur, qui est une sorte *d'inspiration* à rebours, et que je préfère à la morne neutralité où je croupis habituellement.

### 3 décembre 1965

Je suis en train de corriger les épreuves du *Précis*, pour la collection « Idées ». Ce livre, où pourtant j'ai mis tous mes défauts, combien il me déçoit ! Je le trouve emmerdant, plein de redites, lourd sous ses apparences alertes, « dépassé », trop lyrique, et fâcheusement « Spätromantik ».

Au fond je suis un romantique attardé, sauvé par le cynisme.

« Je me voyais mourir du désir de voir Dieu et je ne savais où je devais chercher cette vie dont j'avais soif, si ce n'est dans la mort même. »

(Thérèse d'Avila)

*Se concentrer*, c'est vite dit ; encore faut-il savoir *sur quoi*. On ne le sait que sous le coup d'une passion. Et les passions ne s'inventent pas. Les problèmes oui, mais un problème n'est rien.

4 déc.

Hier soir après minuit, en corrigeant les épreuves du *Précis*, le fragment « Philosophie et prostitution » m'a remué plus que de raison. De cette émotion soudaine, la cause ne fut sans doute pas le texte mais l'état où j'étais, le léger tremblement intérieur qui devait m'empêcher de dormir.

Ku no shaba  
ya Sakura ga sakeba  
Saita to te

\*

Souffrance que ce monde-ci :  
Même quand les fleurs y fleurissent.  
Et malgré les fleurs.

(*Le Haïku* par Georges Bonneau)

Le grand avantage qu'il y a à aller voir du monde, c'est de se dire qu'on a tout pour être heureux pourvu qu'on reste seul avec soi.

Grimod de La Reynière, gastronome, qui disait que si la Terreur avait continué « la France aurait perdu jusqu'à la recette de la fricassée de poulet ».

6 décembre

Je suis renversé à quel point le *Précis* est un livre destructeur. Il faut plus de courage pour le lire que pour l'écrire...

J'ai toujours été sensible à la dégringolade des autres. Celle de d. G. aux<sup>49</sup> élections m'a fait quelque chose. Il y a quelques jours, j'ai failli lui envoyer, pour qu'il s'y penche à loisir, la "maxime" de Lao-tseu. « Se retirer, à l'apogée de son mérite et de sa renommée, est la voie même du ciel. »

Dans tout ce que j'ai écrit, il y a tant de mauvais goût ! Je devrais contrôler mes humeurs, au lieu de m'y laisser aller. Mais le mauvais goût appartient à ma nature ; m'en débarrasser, c'est se débarrasser de moi-même.

J'ai attaqué le christianisme dans tous mes livres. Je m'aperçois que je ne le hais plus, que je n'ai plus de sentiments *troubles* à son égard, et j'éprouve même un certain remords d'en avoir médité.

Ma grande faiblesse est de n'être pas parvenu à ne pas prendre la vie au sérieux.

(= Prendre la vie au sérieux – est une faiblesse que je n'ai pu éviter.)

Ai fini de corriger les épreuves du *Précis* (que j'ai écrit il y a dix-sept ans). En fin de compte, il est moins nul que je ne pensais en commençant à le relire. Personne ne saura les souffrances et les humiliations dont il est surgi, du moment que moi-même je les ai oubliées.

Moi, qui ai fait l'éloge de la colère, chaque fois que j'arrive à la dominer, je m'en félicite et me sens content de moi ! – À l'exception de la sexualité, toute supériorité pour l'homme se réduit à un triomphe sur la nature.

« L'un des meilleurs poètes de ce temps [La Renaissance], le cardinal Bembo, secrétaire particulier de Léon X, dissuadait un ami de lire les épîtres de saint Paul : le latin en était médiocre et la pratique en risquerait de lui gâter son style. » (Funk-Brentano, *La Renaissance*, p. 89)

« ... ma *volage* patrie » (Voltaire)

Cet adjectif convient idéalement à la France.

Dans une lettre du 22 octobre 1782, adressée à un certain Le Noir, le marquis de Sade dit : « Ce n'est pas d'une imagination trop vive que proviennent des erreurs du genre des miennes, c'est d'un tempérament usé. »

Le marquis était à l'époque enfermé au donjon de Vincennes.

*Vous serez seul dans votre cercueil* – titre d'un roman de la Série noire.

Il est curieux combien on aime le macabre et on recule devant le tragique. (Le macabre, c'est la forme *grotesque* du tragique.)

Fût-il le nôtre, un admirateur est toujours détestable. On ne sait pas comment réagir à son égard : faut-il le garder ou l'écarter ? Le malheur est qu'on ne peut lui en vouloir. Plutôt que de nous en défaire, attendons qu'il use son enthousiasme.

Dans nos veines coule le sang des singes. Il faut s'habituer à y penser pour ne pas en devenir fou.

L'état que je comprends le mieux, c'est la désolation qui incite à la prière mais qui ne dépasse pas le stade de la velléité – c'est ce qu'on pourrait appeler la probabilité improbable de la prière...

L'anxiété est signe de vie ; c'est elle qui nous maintient dans le temps ; qui nous permet de nous y affirmer. S'en défaire, la bannir de notre conscience, c'est se priver du meilleur auxiliaire que nous ayons dans les conflits de tous les jours.

On me demande une notice autobiographique pour un dictionnaire d'auteurs américain. Je ne peux me résoudre à la rédiger. J'ai horreur de penser à moi en tant qu'auteur, je ne me sens pas écrivain et d'ailleurs ne le suis pas. L'idée de parler de mon "œuvre" me donne la nausée. On ne peut avoir plus de dégoût pour ce qu'on fait et pour ce qu'on est.

Je suis comme ce fou qui à toutes les questions qu'on lui posait répondait : « Ich will meine Ruhe haben » (je veux avoir la paix). C'était au cours de psychiatrie, à Berlin, chez Bonhoffen (?), à la Charité.

Je n'aime que les écrivains d'humeur, parce qu'on entend, quand on les lit, leur respiration et qu'on les *voit* presque. Ils peuvent être exaspérants ; ils n'ennuient jamais en revanche.

12 déc.

Concert Varèse, à Gaveau<sup>50</sup>.

Musique qui préfigure et qui commente l'« âge atomique ». Admirable vision de fin du monde. C'est l'art et non la philosophie qui *sent* les menaces qui planent sur notre espèce. Pas plus que celle-ci, il (l'art) ne

semble jouir d'un avenir rose. D'ailleurs au point où il en est, comment pourra-t-il *évoluer* ? Vers quoi ? Seul reste, comme solution, l'*éclatement*.

Je connais des heures, voire des journées de légère euphorie. Elles se passent entre la pensée et l'absence de pensée. On s'accommode de tout, on supporte tout, et, ô merveille, on se supporte soi-même, on ignore le dégoût de ce qu'on est.

Le violon (comme le sonnet) appartient au passé. C'est la périphérie de l'orchestre de jadis qui est maintenant à l'honneur : tambour, trompette, etc.

À des sentiments souterrains il faut des instruments en conséquence.

### 14 décembre

L'avantage d'écouter une œuvre sans y participer, c'est qu'on peut froidement en étudier l'architecture. Hier soir, vide de toute possibilité de sentiment, j'ai suivi *Le Messie* comme s'il se fût agi d'une construction formelle. C'est ainsi qu'on devrait lire certaines œuvres, ou plutôt les relire pour voir si lors du premier contact on n'a pas été trompé par l'émotion.

Sainteté et exhibitionnisme. Les stylites. L'écrivain est un stylite *dans le siècle*.

Par mon obsession du Destin, je me sens plus près de l'Antiquité que du christianisme (dont je n'accepte que l'idée de péché originel).

H. M. sur la mescaline. Quatre, cinq, six ou combien de livres a-t-il écrit là-dessus ? Ici le mot de Voltaire s'impose : « Le secret d'ennuyer, c'est de vouloir tout dire. »

Quand je n'attaque pas, je m'endors.

Mon « genre » : pensée obsessionnelle – style acrobatique.

« *Se perdre* en Dieu » – je ne connais pas d'expression plus belle.

L'anxiété n'est autre chose que la rumination de l'avenir.  
(L'anxiété n'est autre chose que l'esprit fixé sur l'avenir.)

Il faut que je secoue cet assoupissement mortel où je suis tombé.

Malgré l'horreur que j'ai des hommes, je me résigne mal à n'être rien pour eux. Cette inconséquence de ma part me fait souffrir et m'humilie.

Le sentiment que je n'ai pas tout dit se heurte à chaque instant au sentiment qu'il n'y a plus rien à dire. Et ce qui en résulte, c'est justement rien.

Sans la certitude absolue de l'inanité universelle, je ne sais comment je parviendrais à survivre à certains accès de honte devant le gaspillage que je fais de ce qu'on peut nommer mes *dons*.

« *Ich habegenug* » – la cantate que G. M. m'a fait entendre l'autre jour m'a profondément remué, spécialement la fin avec ce ton d'allégresse dans « *Ichfreue mich auf meinen Tod.* »

Schopenhauer avait horreur du bruit, spécialement du claquement des fouets dans la rue.

Il enviait les chauves-souris parce qu'elles avaient les oreilles pourvues de revêtements hermétiques.

... Qui n'aurait-il pas envié de nos jours ?

20 déc.

Le problème le plus important pour moi a toujours été celui de l'acte ; c'est le problème même de tous les abouliques. Cette chose si simple – agir – est pour eux un mystère, une réalité inaccessible. Ils s'en préoccupent donc, non sans susciter quelque étonnement chez ceux qui les regardent. Car à quoi riment ces êtres qui consacrent plus d'*énergie* à la pensée de l'acte qu'à l'acte même ?

Dans le livre d'Alan Wood sur Bertrand Russell, je trouve ceci : « Bertrand Russell was a child who began asking questions, as soon as he could speak – in fact, three days after he was born, his mother wrote that “He lifts his head up and looks about in a very energetic way.”<sup>51</sup> »



Quand on veut à tout prix avoir de l'humour, on tombe inévitablement dans la niaiserie.

25.

Noël Le bonheur tel que je l'entends : marcher à la campagne et regarder *sans plus*, m'épuiser dans la pure perception.

26 déc.

Ai marché aujourd'hui cinq heures sans m'arrêter, le long de l'Oise.

Il n'y a guère qu'une thérapeutique pour les maux de l'esprit : c'est la fatigue physique, le *mouvement*.

28 déc.

J'ai passé tout ce dernier temps à lire sur le zen jusqu'à la saturation. Et maintenant, après la tentation, de nouveau le dégoût de la sagesse : je retombe en moi-même. Fort heureusement. Car la sagesse n'est pas ma voie.

Je n'en reviens pas du degré d'ambition que je constate autour de moi. Pourquoi tous ces gens se poussent-ils comme cela ? Je pourrais en trouver une explication quelconque, mais j'y renonce. Le désir *chez autrui* me stupéfie.

J'ai des explosions de colère tant qu'on veut. Mais je ne peux me mettre *en état de passion*.

Je peux sans difficulté reprendre tous les jours le contact avec les choses, mais avec les êtres ! Ils me font peur, je ne sais *où* les rencontrer, à quel niveau me hausser ou m'abaisser pour me trouver de plain-pied avec eux.

28 déc.

Cette nuit, je me disais qu'à la déchéance où je suis parvenu, seule pourrait m'arracher une œuvre qui fût un cri et un rachat, un autre *Précis* mais *sans lyrisme*.

E. ne connaissait pas la peur (ni la pudeur). Elle est devenue folle.

Il n'y a rien de plus *morbide* que l'excès ou surtout l'*absence* de peur. Seul un déséquilibré tremble excessivement – ou pas du tout.

Les intervalles, les lacunes de l'instinct de conservation, relèvent toujours d'une *incertitude* organique.

Tout est rien, c'est entendu ; mais soi-même ne peut être rien pour soi ; on ne saurait s'indure dans la vanité universelle. Le *moi* survit à ses certitudes, le moi *s'obstine*.

L'envie est le sentiment le plus bas, donc le plus *naturel*.

Il est dit dans *Les Récits hassidiques* (Buber) que le grand Mag-gid, Dov Baer de Merritrsch, « venant à être assez connu dans le monde, le Maggid se mit en prière, suppliant Dieu de lui révéler de quel péché il s'était rendu coupable ».

Le plus grand péché qui existe au monde, c'est l'indiscrétion. Celle des bienveillants, de ceux qui nous aiment.

(Sainte Indifférence, où es-tu ?)

### 31 décembre

Je ne peux écrire que sur ce que j'éprouve ; or, actuellement, je n'éprouve *rien*.

J'ai cessé de « produire » pour un certain temps. J'essaie de n'en tirer aucune amertume (– et aucune vanité). Comment ai-je pu être attaché à tel point au fait d'écrire ? J'ai beau faire, ma stérilité présente est pour moi une expérience douloureuse. Des mois et des mois traîner avec ce dégoût, cette impuissance effarée devant la page blanche ! – Que va m'apporter 1966 ? Mon apathie va-t-elle me quitter ? J'ai passé une année de demi-mort. Vais-je enfin renaître ? Je n'ai même pas la force d'être triste. Or la tristesse fut l'orgueil de mes jours. Que vais-je devenir, grands dieux ?

Ce qui me paralyse, c'est que je trouve tout le monde naïf, les grands esprits inclusivement. Je suis stupéfait de constater à quel point un Nietzsche m'apparaît, malgré son brio, ou plutôt à cause de lui, d'une juvénilité qui prête à sourire.

Je me sens beaucoup plus près d'un Pascal et surtout d'un Marc Aurèle.  
Il n'y a rien à faire : je mûris.

# 1966

## 1<sup>er</sup> janvier 1966

Suis allé me balader sur la Marne, du côté de Tribarldon (?). Les inondations donnent à la rivière l'allure du Mississippi. Cinq heures de marche avec, presque tout le temps, le vent debout. Joie de bouger, de me dépenser physiquement, mais derrière cette joie je sentais la présence d'une mélancolie qui, à un certain moment, faillit même déclencher une crise de larmes. Tout cela, sans la complicité d'aucune pensée.

## 2 janvier

Hier soir dans le métro, une grosse maquerele immonde, parlant mal le français avec un accent sud-américain (?), caressait la main d'un jeune homme fluet, également étranger, son mignon sans doute, un Arabe vraisemblablement. Le spectacle était si horrible qu'on a du mal à s'en remettre. Je ne connais aucun animal qui puisse m'inspirer une répulsion pareille. Cette affreuse pouffiasse m'a littéralement rendu malade. Il n'est pas admissible que l'être humain puisse prendre des apparences semblables.

Le cafard s'annonce presque toujours par l'envie de fredonner de vieilles rengaines. Le rappel du passé nous place d'un coup devant l'évidence de l'irréparable. On ne peut soutenir imperturbablement la *sensation* de l'écoulement du temps ; l'idée même de cet écoulement est dure à supporter. Quand je pense que tous les instants que j'ai vécus sont à jamais abolis, je m'étonne de mon empressement à en vivre d'autres.

Que j'aie été dans ma jeunesse un ambitieux, cela ne fait pas de doute ; que j'aie cessé de l'être, non moins. Si je m'en félicite parfois, le plus souvent je m'en afflige, car, sans ambition, si je suis devenu en quelque sorte supérieur à moi-même, j'ai perdu en même temps le ressort même de mon être.

Sur les quais, dans toute une boîte pleine de romans policiers anglais, je trouve un saint Jean de la Croix format de poche ! C'est, je pense, à cause

du titre : *The Dark Night of the Soul*. Il est vrai aussi que la couverture en était trop *voyante* et que la confusion était possible, sinon inévitable.

Montrez-moi l'homme qui ne *juge* personne, je le déclarerai un saint. Exister, c'est juger, c'est être injuste. Car tout jugement l'est, vu que personne n'est responsable de ce qu'il est ni même de ce qu'il fait. La culpabilité est à la surface, au niveau des conventions. Elle n'a plus aucun sens dès qu'on descend vers le fond des choses.

Si je pouvais m'abstenir de tout jugement de valeur ! Chaque fois que j'en porte un, je suis fier sur le coup, puis m'en repens, et j'en rougis presque. Ma tendance est tout d'abord à accabler, puis à excuser tout le monde. – C'est un signe de cynisme que de se prononcer sur quoi que ce soit.

3 janvier 1966

La nuit dernière, pendant une assez longue veille, de nouveau la hantise de l'écoulement du temps : chaque instant qui passait, je *savais* qu'il passait et que je ne le reverrai jamais. Cette succession de points, chacun douloureusement irréversible, on n'en prend pas conscience tant qu'on agit ni même tant qu'on réfléchit. Elle est perçue uniquement dans ces moments où nous sommes extérieurs à notre existence, où nous n'enregistrons en nous qu'un grand silence qui devrait normalement se muer en prière au lieu de ruminer son propre déroulement.

Tant qu'un ami est vivant, nous nous plaisons à le critiquer, à révéler ses vices aux autres, à ceux qui ne le connaissent pas intimement. Quand il meurt, nous éprouvons un véritable chagrin. C'est ce qui ne nous arrive tout de même pas lorsque disparaît l'un de nos anciens ennemis.

Quatre heures de monologue pendant lesquelles j'ai déballé mes méchancetés les plus secrètes.

Et dire que j'ose critiquer les autres. Quelle lèpre !

Il vaut mieux un style ferme et vide qu'un style mou et grouillant de pensées. (Après avoir essayé de relire Amiel.)

5 janvier

J'ai appris hier soir, à un dîner, qu'on vient d'interner P. Celan dans une maison de santé, après qu'il eut tenté d'égorger sa femme. En rentrant tard dans la nuit, je fus saisi d'une véritable peur et eus tout le mal du monde à m'endormir. Ce matin, au réveil, j'ai retrouvé la même peur (ou angoisse, si on veut), qui, elle, n'a pas dormi.

Il avait un grand charme, cet homme impossible, d'un commerce difficile et compliqué, mais auquel on pardonnait tout, dès qu'on oubliait ses griefs injustes, insensés, contre tout le monde.

L'esprit n'est presque rien quand on l'envisage dans l'optique de la folie. Il est à la merci d'un accident, il fonctionne par la grâce d'une chimie impure. Qu'un peu de sang s'érige en grumeau, et son sort est réglé. Mieux vaut ne pas s'appesantir sur ces misères.

Quand je pense à toutes les astuces que j'emploie *pour ne pas travailler*, quel pas en avant ne ferais-je pas si je m'en servais dans un dessein d'efficacité ?

J'imagine souvent que je monte sur le toit et que j'attrape le vertige, et que je suis sur le point de tomber, en poussant un cri. « Imaginer » n'est pas le mot juste, car c'est plus fort que moi, je suis *obligé* d'imaginer ce genre d'acrobatie. La pensée du meurtre doit venir de la même façon.

Vers 1934 je me trouvais à Munich. J'y vivais dans une tension qui même actuellement, quand j'y pense, me fait frémir. Il me semblait alors qu'il ne me manquait pas grand-chose pour fonder une religion, et cette éventualité m'inspirait les plus grandes terreurs.

... Depuis, je me suis calmé... dangereusement.

Plus je vais, plus je m'aperçois que ce ne sont pas des hystériques comme Nietzsche qui peuvent m'être de quelque secours, mais des esprits posés, qui ont conquis la sérénité de haute lutte, tel Marc Aurèle.

« Bientôt la terre nous couvrira tous, ensuite elle-même changera ; tout prendra d'autres formes à l'infini, et puis d'autres encore à l'infini. Que l'on réfléchisse à ces transformations, à ces altérations qui se succèdent comme des flots avec rapidité et l'on n'éprouvera qu'une profonde indifférence pour tout ce qui est mortel. » (Marc Aurèle)

Que je suis sensible à la douceur de ces banalités ! qu'elles me font du bien ! Je suis vraiment *heureux* quand je les lis ou les médite. Tout commentaire sur notre insignifiance, tout ce qui y a trait, me remplit d'aise, et flatte ce que j'ai de meilleur et de pire.

N'être contemporain de personne.

X m'écrit pour me dire qu'il voudrait parler de mon « œuvre » trop mal connue. Je ne sais que lui répondre. À la vérité, je n'aime ni qu'on s'occupe ni qu'on ne s'occupe pas d'elle. Ceux qui me veulent du bien me fatiguent presque autant que ceux qui me font du mal. Divine neutralité !

Je sais ce qu'il faut faire pour être un sage, mais il me manque l'étoffe pour en devenir un.

Mon aptitude à la tristesse est l'obstacle majeur qui m'empêche d'accéder à la sagesse.

Dans un bureau de perception, plus de vingt personnes qui travaillent dur, penchées sur des papiers qui ne les regardent pas et auxquels il est humainement impossible qu'elles prennent le moindre intérêt. Parmi elles, une fille qui a l'air d'un ange quelque peu abîmé. Il vaudrait mieux pour elle qu'elle fasse le trottoir. Peiner huit heures par jour sur des chiffres ! À quoi on a réduit les êtres ! Qu'une fille de ferme préfère la ville à la campagne, ou qu'un paysan échange sa liberté contre l'usine, voilà qui est tout à fût incompréhensible.

Ce que je comprends de moins en moins, ce sont les natures fortes, généreuses, fécondes, en perpétuelle *émanation*, toujours contentes de produire, de se manifester, *d'être*. Leur énergie me dépasse, mais je ne la leur envie pas. Elles ne *savent* pas ce qu'elles font...

La chose dont on se lasse le plus rapidement et le plus profondément, c'est la gratitude. Remercier, remercier du matin au soir, pendant toute une vie, non, cela n'est pas supportable à la longue.

Je suis né au milieu d'un peuple d'esclaves ; c'est là qu'il faut chercher l'incroyable peur que j'ai de l'autorité, de toute autorité, quelle qu'elle soit.

Dès que je vois un homme en uniforme ou derrière un guichet, un employé de l'ÉTAT, je perds tous mes moyens.

Le drame des gens trop doués (Sartre) qui peuvent aborder le genre qu'ils veulent, qui produisent par délibération, par décision, qui peuvent être n'importe quoi, parce qu'ils ne sont rien.

Ce que j'ai de meilleur, je l'ai gaspillé dans des conversations, dans ma jeunesse surtout. Mes livres, tant roumains que français, ne sont qu'un bien misérable reflet de ce que j'étais, de ce que je suis. Mes monologues frénétiques d'autrefois, ils ne subsistent même pas dans mon souvenir. Je me dépensais avec une générosité que je regrette maintenant ; elle est usée, il n'en reste que des bribes.

Même si je la possédais encore, je ne pourrais plus la supporter, la soutenir *physiquement*, faute d'énergie et de vitalité. Un certain corps est nécessaire à certaines vertus.

La cruauté est la « chose » la plus ancienne que nous possédons. Elle est bien à nous. Elle n'est jamais fausse, puisque ses origines se confondent avec les nôtres. On dit si souvent de tel ou tel que sa bonté n'est qu'apparente, alors qu'il est très rare de parler de cruauté affectée, simulée (alors qu'on parle rarement de cruauté...). La bonté est récente, acquise, elle n'a pas de racines profondes dans notre nature. Elle n'est pas *héritée*.

Je suis invité à une sorte de congrès à Hambourg. Je vais sans doute refuser. L'idée d'y aller, d'y rencontrer des gens surtout, me donne la nausée. Quant à participer à la discussion, c'est au-delà de mes forces.

*La généalogie de la morale*, c'est un livre qui annonce aussi bien le nazisme que la psychanalyse. L'importance de Nietzsche est d'avoir été le prophète de mouvements et de doctrines qui s'excluent.

L'idée d'écrire sur le musée de Paléontologie m'est venue au moment où, arrivé à un degré inquiétant d'amaigrissement, je me trouvais particulièrement apte à réfléchir sur le squelette en général. Je me sentais solidaire de toutes ces ombres, je n'étais plus qu'une créature en os, la chair ne m'étant plus qu'un souvenir.



Tous les jours je me félicite de souffrir de moins en moins de n'être rien aux yeux des hommes.

Si peu d'estime que j'aie pour moi, il m'arrive d'être indulgent à mon égard. Heureusement qu'il y a les autres ! Leurs défauts me rendent plus justes envers les miens.

Tant que je vivrai, je croirai que notre nature est déchue. Ce qui fera que jamais je ne pourrai rompre tout à fait avec *l'essentiel* du christianisme.

Ne jamais demander à quelqu'un d'écrire sur moi ; de mon côté, ne jamais écrire sur personne. (Ah ! les obligations, le drame de la gratitude, etc. Plutôt me tuer que de me prostituer, d'écrire sans conviction.)

Je peux faire verbalement plus d'une démarche intéressée ; mais dès que j'écris, je suis inhibé. C'est que, comme j'écris peu, je crois forcément à ce que j'écris : les mots ont un poids pour moi, une réalité. Je me sens responsable envers eux, sans compter que chacun d'eux a pour moi le privilège d'être irremplaçable.

Pourquoi je ne cesse de pratiquer Marc Aurèle, Épictète, le Bouddha, le Zen et le reste ? Pourquoi j'y ai recours presque tous les jours ? Qu'est-ce que j'en attends ? – Je ne vois qu'une réponse : apprendre à ne pas (plus) souffrir, et à minimiser mes misères. Par mes propres moyens, je n'y arrive pas : et c'est bien cela ma *misère*.

C'est par la musique que se créent les liens les plus profonds entre les êtres.

On devient virtuellement un sage lorsqu'on voit de quelles folies sont capables ceux qu'on estime.

J'aurais quelque considération pour mes capacités si je supportais ma période actuelle de stérilité avec indifférence ou humour. Mais je m'en afflige outre mesure – ce qui de la part d'un « cynique » est une inadmissible faiblesse.

L'anxiété – ce fut elle le *Unterton*<sup>52</sup> de ma vie.

La clef de tout, c'est l'humiliation, et ce qui en résulte. Tout tourne autour d'elle ; ce que nous faisons en secret, c'est de la ruminer, en attendant d'exploser.

J'ai si peur d'être humilié que, pour ne pas m'y exposer, je préfère me tenir à l'écart. Ne faisons rien, c'est plus sûr. Le *Moi* est une plaie ouverte. Si nous voulons ne pas souffrir, il faut que nous *contournions ce moi*, que nous nous arrangions à vivre sans lui. C'est vite dit. De toute façon, il est là. On doit s'en accommoder, sous peine de saigner – interminablement.

Les succès rendent désabusé ; on les accepte comme une évidence ; au contraire, devant chaque échec on réagit comme si c'était le premier ; l'expérience n'y joue aucun rôle, elle n'est d'aucune utilité.

Quelle est profonde l'expression *s'armer* de patience ! Mais c'est justement de quoi on est le moins capable.

Ce que j'ai pu souffrir en cachette ! Tant d'épreuves et de terreurs dont je n'ai pas su triompher ! Ce furent mes compagnes invisibles, qui empêchèrent que ma solitude ne fut parfaite.

14 janvier

Dans la rue, tout à l'heure, crise soudaine de doute, sentiment d'être incompris, rejeté, à côté de ce qui se fait, quasi-certitude d'une existence épisodique, sans écho, fourrée dans l'anonymat, si tant est qu'elle en soit jamais sortie.

L'incroyable attraction qu'exercent sur moi les déçus, ma solidarité avec eux, le fait que je m'en estime un et que j'en suis un effectivement – tout cela remonte à mon adolescence, à mes nuits blanches étendues sur des années, à ma volonté lésée, à mon inappropriation au monde.

Pour échapper aux séductions de l'orgueil, il n'y a qu'une attitude, celle que préconise Ignace de Loyola (à vrai dire elle est courante dans le christianisme) : considérer que tous nos dons, toutes nos réussites, ce n'est pas de nos mérites qu'ils viennent, mais de la bienveillance de Dieu à notre égard : nos œuvres elles-mêmes, c'est à lui que nous les devons, à son

assistance, à sa grâce, à sa miséricorde. Si nous sommes exceptionnels, cette exception, cette excellence est voulue en haut ; elle nous est donnée ; nous n'avons aucun droit de nous en targuer. Voilà, peut-être, la seule démarche qui mène à l'humilité. Encore faut-il, pour s'en servir avoir la foi.

### 15 janvier

Si je ne me retenais pas, j'aurais, je crois, une crise de larmes *sans sujet*. C'est-à-dire sans sujet *apparent*, car elles émaneraient, ces larmes, pour parler comme M<sup>lle</sup> de Lespinasse, *de tous les instants de ma vie*.

La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais au Japon. Des rues japonaises, des visages japonais, des paysages japonais – quel travail cela suppose, quelle usure du cerveau pour *inventer* ces formes que je n'ai jamais entrevues. La conversation même eut lieu, je ne dis pas en japonais, mais dans un idiome que je ne sais pas...

Il n'y a pas de quoi s'étonner si le lendemain on est fatigué, si on bâille et qu'on ait une forte envie de dormir en pleine journée.

Il n'y a rien de tel qu'un livre de grammaire pour nous aider à vaincre la mélancolie.

La grammaire est le meilleur antidote contre le cafard.

S'appliquer à un idiome étranger, fouiller dans des dictionnaires, poursuivre passionnément des vétilles, comparer plusieurs grammaires de la même langue, faire des listes de mots ou de tournures qui n'aient rien à voir avec nos humeurs – autant de moyens de surmonter le cafard. – Pendant l'Occupation, je portais sur moi des listes de mots anglais que j'apprenais par cœur dans le métro ou en faisant la queue devant les bureaux de tabac ou les épiceries.

### 17 janvier

Hier dimanche, ai passé six heures dans la forêt de Rambouillet. Avec la neige, ce fut une exaltation ininterrompue. C'est comme si j'avais retrouvé mon enfance.

Nietzsche me fatigue. Ma lassitude va parfois jusqu'au dégoût. On ne peut accepter un penseur dont l'idéal se place aux antipodes de ce qu'il

était. Il y a quelque chose d'écœurant chez le faible qui prône la vigueur, chez le faible *sans pitié*. Tout cela est bon pour les adolescents.

Voir jusqu'au fond des choses, dans leur dernière vacuité.

Sur ma fiche d'assuré social figure la mention : écrivain non salarié. Si on ajoutait un autre *non* devant écrivain, la formule serait exacte et ma situation bien et nettement définie.

Deux très vieilles femmes habitent en dessous. L'une me dérange avec sa T. S. F. ; l'autre, étant sourde, parle et on lui parle très fort. Elles sont économiquement faibles, elles traînent depuis des années leur agonie, elles me fichent un cafard monstre. Je les hais, ces punaises, qui, au lieu de mourir tranquillement, se signalent à mon attention aussi souvent qu'elles le peuvent. Seraient-elles usurières, que j'aurais à leur égard des tentations à la Raskolnikov. Mais même sans cela, j'éprouve souvent des tentations de cet ordre ; et si je ne les mets pas à exécution, c'est que je suis trop lâche et trop normal.

Ce que je demande à un écrivain, c'est d'écrire *correctement*. Qu'un livre soit bien ou mal écrit, cela m'apparaît tout à fait secondaire. Le « style », qui fut mon obsession pendant si longtemps, ne m'intéresse plus : j'y croyais du temps que je « jurais » par Valéry. Maintenant, c'est la substance, le « contenu » qui me requiert. D'ailleurs il me répugne de plus en plus de souscrire à la vieille disjonction entre forme et contenu. Balayons ces faux problèmes. Il faut tâcher de se faire comprendre, un point c'est tout ; demeurer, si possible, intelligible, c'est un but à la fois difficile et modeste. Tenons-nous-y. Le reste ne compte pas.

C'est tout à fait à tort qu'on m'attribue ou qu'on me reconnaît du « style ». Je n'ai pas de style, j'ai, comme l'a remarqué Saint-John Perse, un « rythme ». Et ce rythme correspond à ma physiologie, à mon être, c'est ma cadence organique, mon halètement d'hystérique qui réussit à passer dans mes phrases. Mais cette faculté que j'ai d'y projeter mon mouvement intérieur, c'est une erreur de l'avoir assimilé à un « style » ou à un talent quelconque. Non, je n'ai ni talent ni style, j'ai un ton cadencé, qui vient, entre autres, de mon état à peu près constant d'anxiété.

J'ai trop récriminé dans ma vie ; il est temps que je m'assagisse. Seulement j'ai un besoin organique de rouspéter, je perdrais mon équilibre si j'arrivais à neutraliser mes mécontentements. Laissons donc nos humeurs s'exercer et se déchaîner, suivons-les, puisque aussi bien sans elles nous manquons d'identité, nous ne sommes rien.

Je viens de lire sur la « maladie de l'angoisse » un article de René Guénon, empreint du plus intransigeant dogmatisme. Est-il possible d'écrire avec tant d'assurance et avec un orgueil d'autant plus condamnable qu'on fait profession d'impersonnalité, qu'on dénonce avec vigueur et à chaque fois le moi ?

Il y eut en France, dans la première moitié du siècle, trois esprits intraitables, aussi différents que possible, mais qui, au nom de l'Intelligence, se sont révélés d'un fanatisme outrancier : Maurras, Benda, Guénon. Trois maniaques de l'intelligence.

### 21 janvier samedi

Ce matin, au lieu de travailler, je suis allé dans une librairie où j'ai fouillé pendant plus d'une heure, *sans aucune nécessité*. J'y ai retourné des bouquins qui ne m'intéressaient nullement, et le comble est que je savais que je ne trouverais rien qui valût la peine. Tout cela pour escamoter le devoir, non, l'obligation de me mettre à ma table de travail. L'habitude que j'ai prise de remettre au lendemain est un crime contre moi-même. Au bout d'une heure de « bouquinage » inutile, ma tête tournait Et je suis rentré avec un sentiment de honte et de dégoût dont je n'arrive pas à être le maître. Un individu foutu, un *misérable* dans tous les sens du mot. Comment en suis-je arrivé là ? Il n'est guère que le sentiment de ma dégringolade qui soit plus grand que ma dégringolade même.

La seule chose qui pût me passionner maintenant, ce serait d'écrire un *interminable* essai sur la Déchéance, sur toutes les formes qu'elle affecte ; et si je ne le fais pas, c'est que tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent porte précisément là-dessus. Ce serait dégrader, comprimer en système les fragments contradictoires que j'ai conçus au gré de mes humeurs.

Qui me guérira de mon terrible « Bildungstrieb<sup>53</sup> » ? Mon amour des livres, le besoin que j'ai de me « cultiver », la soif d'apprendre, d'emmagasiner, de savoir, d'accumuler des vétilles sur toutes choses – qui en rendre responsable ? J'aime mieux, pour des raisons de commodité, mettre ces défauts sur le compte de mes origines : issu d'une nation où l'analphabétisme était la réalité dominante, par ma curiosité insatiable ne suis-je pas un phénomène de réaction ? ou mieux, ne dois-je pas *payer* pour tous mes ancêtres aux yeux desquels un seul livre existait, ce qu'ils appelaient *le* livre, c'est-à-dire la Bible ? Il est à la fois agréable et humiliant de penser qu'il y a quelques générations les *miens* étaient des sauvages, des *indigènes*. Juridiquement ils étaient esclaves, dans l'obligation d'ignorer tout ; je me sens moi dans celle de tout apprendre : c'est pour cela que je lis tout au point que je n'ai plus le temps nécessaire à mes propres élucubrations. Je les néglige pour voir ce qu'ont *dit* les autres. La consommation de livres que je puis faire n'a d'égale que celle d'aliments : j'ai en effet constamment faim, et rien ne me rassasie – en mangeant ni en lisant. Boulimie et aboulie vont ensemble. J'ai besoin de *dévorer* pour me sentir exister, pour être. Je me rappelle qu'étant enfant, il m'arrivait parfois de manger à moi seul autant que toute la famille. Un besoin ancien donc de me *rassurer* par la nourriture, de trouver des certitudes par un acte bestial, d'échapper à mes balancements, au vague et à l'indéfini où je vis par quelque chose de précis, d'*animalique*. Quand je vois un chien ou un cochon se précipiter sur la nourriture, je le comprends fraternellement. Et dire que depuis des mois et des mois mes lectures portent essentiellement sur le renoncement, et que les livres que j'aime le mieux sont ceux de philosophie hindoue.

Les livres que je lis avec le plus d'intérêt sont ceux de mystique et de diététique. Y aurait-il un rapport entre eux ? Sans doute, dans la mesure où mystique implique ascétisme – ce dernier n'étant en somme qu'une question de *régime*.

Tout homme qui se manifeste a son heure de gloire, si fugitive soit-elle.

Dimanche

À la campagne dans les environs de Paris, on ne rencontre que des ouvriers portugais, avec lesquels il est impossible de s'entendre. Cela *change* même le paysage. Du fait qu'on n'arrive pas à se faire comprendre par ces nouveaux indigènes, on a l'impression qu'on est quelque part, très loin de Paris. Sensation bienfaisante qu'on aimerait éprouver chaque jour.

X – râleur, toujours mécontent Quelqu'un a bien dit de lui : « Il a le pessimisme *des petites gens*. »

Rien n'est à la fois plus convaincant et plus exaspérant que le pessimisme. Quand je lis un livre *noir*, j'y adhère *tant que je le lis*-, dès que j'ai cessé de le lire, je m'en veux de l'avoir approuvé, je m'en détourne et cherche par tous les moyens à en ruiner les thèses. Cela m'arrive à l'égard même (je dirais surtout) de mes propres productions, sombres à souhait. Après chacune d'elles, je ressens une forte envie de la nier, elle et tout ce que j'ai fait ; mais je n'y parviens pas, je ne peux répudier mon *Lebensgefühl*<sup>54</sup> ni en adopter un autre, puisque celui que j'ai se confond avec la quasi-totalité de mes expériences, avec mon existence même. Il m'est impossible d'en changer ou de lui préférer un autre.

L'anxiété, poussée très loin, grave et chronique, peut mener soit à l'héroïsme, soit à la veulerie. Dans le premier cas, elle se retourne contre elle-même dans une exaspération soudaine, dans le second, elle s'affaisse irrémédiablement sur elle-même. C'est cet affalement qui est la règle, c'est lui qui exprime la condition commune, l'essence de chacun de nous, alors que l'héroïsme n'est qu'un phénomène insolite, voire monstrueux de l'anxiété.

Ce que je dois aux livres destructeurs, négateurs, « acides ». Sans eux, je ne serais plus en vie. C'est par réaction contre leur poison, par résistance à leur force nocive, que je me suis affermi et que je me suis collé à l'être. Des livres *fortifiants*, puisqu'ils éveillèrent en moi tout ce qui devait les nier. J'ai lu à peu près tout ce qu'il faut pour sombrer ; mais c'est précisément pour cela que j'ai pu éviter le naufrage. Plus un livre est « toxique », plus il agit sur moi à la manière d'un tonique. Je ne m'affirme que par ce qui m'exclut.

Je suis sûr que la « civilisation » doit disparaître, mais ne vois pas par quoi on pourrait la remplacer.

Le *Précis* et la *Tentation*, mes « meilleurs » livres au dire des critiques, datent terriblement à mes yeux, à cause de la « poésie » qui s'y trouve, poésie, il faut bien le dire, vieux jeu, romantique à plaisir, pas contemporaine du tout. L'influence de Rilke, du *premier* Rilke, fut des plus fâcheuses pour moi ; ensuite la lecture presque quotidienne de Shelley pendant l'Occupation m'a trop arraché à l'actualité, au « goût » littéraire plus récent. Je comprends très bien qu'en Allemagne, pays où tout procède par décrets, et où on a *décrété* que seule compte l'avant-garde, je n'aie aucun succès.

La bougeotte, telle est ma maladie. Je ne peux tenir en place, dès que je *m'arrête* je deviens nerveux, et suis pris d'un tremblement secret. Je m'engourdis, je m'ennuie dans ma chambre. Je me réveille, je me sens vivre, je *m'amuse* uniquement quand je prends la résolution d'en sortir. Être dehors à tout prix, *oublier* au milieu de la tourbe. Seul, c'est le remords, c'est *l'éclat* de mes défauts, c'est l'intolérable évidence de ma déchéance, présente, envahissante, *éblouissante*. – Depuis toujours, un mauvais principe a dû se glisser dans ma volonté, une tare congénitale qui l'a marquée et affaiblie pour toujours. Je ne peux *vouloir* qu'en dehors du temps, et je me sens un Hercule dès que je m'imagine dans un monde qui supprime les conditions mêmes de l'acte.

Si je veux qualifier mon état, je trouve que la meilleure expression serait : « On m'a jeté un sort. » Car ce que je ressens, je ne peux m'empêcher de l'attribuer à l'intervention de quelqu'un ou de quelque chose, d'une force hostile venant de l'extérieur et nullement placée dans l'intimité de mon être. *Cela*, non, ne peut venir de moi, je ne peux être ainsi ; cela s'est abattu sur ma tête. Du temps qu'il y avait des dieux et des démons, les choses étaient plus simples, s'expliquaient plus facilement, et il faut le dire, plus *naturellement* : on savait où se trouvait *l'ennemi* ; maintenant qu'on nous dit de le chercher en nous-même, nous nous sentons embarrassés, sans compter que notre expérience, nos sensations plutôt le situent ailleurs, hors de notre être, probablement parce que pendant tant de siècles on nous a appris à procéder ainsi ; le fait est que cette interprétation



nous vient spontanément à l'esprit, et que ce serait mentir que de soutenir le contraire.

25 janvier 1966

Cet après-midi, chez le coiffeur. On me confie à l'apprenti qui, d'entrée de jeu, me fait une entaille, avec le rasoir, du côté de l'oreille gauche. Je sens ma colère monter, je me lève pour partir, ensuite me rassieds comme si de rien n'était. Pour un être aussi irascible que moi c'est une victoire. Cela n'aura pas été absolument inutile de pratiquer la littérature bouddhique : j'y aurai appris l'orgueil de triompher de ma propre nature. Pour une même histoire, il y a quelques mois j'aurais déclenché un véritable bordel et serais rentré écoeuré, malade, furieux et submergé par la honte.

Schopenhauer remarque que la France, la nation la plus légère, a produit Rancé, le fondateur de l'ordre le plus sévère de tous ; il aurait pu ajouter que l'Italie, le pays le plus frivole et le plus vide, a produit Leopardi, le poète le plus pessimiste qui ait jamais existé.

Dans ma jeunesse, il m'est arrivé de passer des vacances dans un village des Carpates, pas très loin de Sibiu (Rlul-Sadului). Je me souviens d'un matin, après une nuit blanche, du tour que je fis dans le petit cimetière envahi d'herbes. Les croix, toutes en bois, en étaient recouvertes. Sur une d'elles, point de nom, rien que ces mots à peine lisibles, effacés presque et d'une écriture on ne peut plus gauche : « Viafa-i speranjâ, moartea-i uitare<sup>55</sup> » Il y a peut-être plus de trente-cinq ans de cela, mais l'émotion que déclencha en moi cette épitaphe est aussi vive qu'en ce moment-là.

Vive l'Angleterre ! Vive l'Anglais timide, constipé, rigide !

C'est ce que j'avais envie de crier après la visite d'un professeur polonais, nullement antipathique, mais indiscret au-delà de toute limite.

27 janvier

Ce matin, crise d'indignation, puis attendrissement et dégoût, sentiment d'être victime d'une injustice abominable, etc. Et moi qui me croyais débarrassé du complexe de l'incompris.

Je n'ai jamais pu gagner *normalement* ma vie, je vis et j'ai toujours vécu *par la bande*, si j'ose parler ainsi.

Fiche d'impôts. Il faut que je m'invente des *revenus* ! Ce mot à lui seul a sur moi l'effet d'un vomitif.

La Vacuité est pour moi tout ce que fut l'ex-Dieu.

Ne pas laisser sa plume courir, reculer devant les mots, excréter l'abondance, s'étrangler à force de raccourci – prendre modèle chez... chez qui ? Il faut déprolixiser la littérature et, plus encore, la philosophie.

Les Français ont tous les défauts, sauf un : ils ne sont pas obséquieux. Ils l'ont assez démontré pendant l'Occupation ; je n'en ai vu aucun qui, dans la rue ou ailleurs, se soit aplati devant l'occupant ou qui ait pris un air servile (la Collaboration est tout autre chose ; les collaborateurs se sont *vendus* : cela est différent). C'est là où les Français ont une nette supériorité sur les Allemands, lesquels, dès qu'ils sont battus, deviennent rampants. Mais même en dehors de la défaite, ils sont toujours à plat ventre devant un supérieur hiérarchique : leur obéissance est à base de lâcheté civile et non de consentement à l'ordre. Que l'on songe aux rapports du prof et des étudiants dans les universités : la vraie ou fausse cordialité dissimule une relation de Dieu à des simples mortels. Du temps que j'y ai passé, dans ces universités, je me rappelle avoir été écœuré par l'air béat de ces blondasses, toujours en extase devant leur maître. Dire qu'il fut un temps où j'avais conçu une vraie idolâtrie pour cette nation ! Mon emballement a cessé il y a belle lurette. Je n'en continue pas moins à me le reprocher, et à m'accuser d'aveuglement et de stupidité. Ce qui a dû me fasciner chez ces ci-devant Germains, c'est le fait de n'avoir rien de commun avec eux. Le drame de toute dissemblance *essentielle*, de toute attraction à cause d'une incompatibilité profonde. J'ai toujours, pour mon malheur, cherché dans les autres ce que je ne trouvais pas en moi-même, au lieu de m'en tenir à mes insuffisances et de m'en contenter.

Chaque jour je me demande si je suis un sage ou un malade mental.

D'après les rêves que je fais, j'aurais dû écrire des récits fantastiques, au lieu d'essais tout ce qu'il y a de plus *posé*. Mes nuits ne coïncident pas avec mes jours ; ou plutôt : la nuit je fais des cauchemars concrets, bariolés, dramatiques, tandis que le jour c'est un même cauchemar monotone,

abstrait, on ne peut plus fastidieux, qui se confond avec les ruminations de mon anxiété.

La prolixité de Platon. Diogène déjà lui reprochait la longueur de ses discours.

*Ces Grecs, même les plus grands, avaient en eux de l'avocat.*

L'évolution dans l'école cynique. « Vis conformément à la vertu », avait dit Antisthène ; mais à ce principe socratique était venu se joindre un principe nouveau : « Vis conformément à la nature », disait Diogène (dans *Antisthène*, par Charles Chappuis, Paris, 1854, p. 130).

Diogène :

« Le sage est l'image des Dieux, les Dieux n'ont besoin de rien ; on s'en rapproche d'autant plus qu'on a moins de besoins. »

Rien n'est plus insupportable que le poète qui réfléchit sur la poésie, un Valéry par exemple, pour qui il y a bien longtemps j'avais une manière de culte et qui ne m'est plus rien.

30 janvier

Dimanche dans le *Vexin* (Santeuil, Marine, Char, Neuilly-en-Vexin, Heaulme).

Sur dix rêves que nous faisons, un seul est significatif, et encore ! Le reste – déchets, mauvaise littérature, imagerie grotesque.

Les rêves longs, on dirait que le « rêveur » ne sait pas comment les finir, il s'escrime à trouver un dénouement sans y arriver. C'est exactement comme au théâtre où l'auteur multiplie les péripéties, faute de savoir comment et où s'arrêter.

Est-ce qu'on *s'ennuie* en rêvant ? Je crois qu'oui, bien qu'il me soit difficile de me ressouvenir d'aucun rêve dont l'ennui ait été la substance.

Passer toute une soirée dans la compagnie d'un homme qui vit dans le mensonge, qui est une ordure et qui ignore (ou ne croit pas) qu'il l'est, vous laisse un dégoût qui vous hante encore le lendemain et vous gâte votre journée.

Si je ne cesse de tourner autour de la sagesse, c'est que j'espère toujours y trouver un remède contre mes obsessions.

X – un salaud qui joue à l'étourdi.

Cette fièvre vide, qui ne mène à aucune découverte, qui n'est porteuse d'aucune idée, mais qui nous donne un sentiment de puissance quasi divin, lequel s'annule dès qu'on essaie de l'analyser. À quoi correspond-il ? Qu'est-ce qu'il vaut ? Impossible de le savoir. Peut-être ne rime-t-il à rien, peut-être est-il plus important que n'importe quelle révélation métaphysique.

Le plus grand service qu'on puisse rendre à un écrivain, c'est de l'empêcher de publier et surtout d'écrire – *pendant un certain temps*. Il faudrait, pour son plus grand bénéfice, qu'il y eût des régimes tyranniques de courte durée, dont ce serait l'ambition de supprimer toute activité intellectuelle. Le danger de l'écrivain, c'est de trop se *dépenser*, de n'avoir pas le temps d'accumuler. La liberté d'expression *sans interruption aucune* est néfaste : elle est attentatoire aux *réserves* de l'esprit.

Le seul sujet que je comprenne à fond est celui du *danger* de la liberté, et du péril auquel elle expose les talents.

Nous étions tous dans les Carpates. Mon neveu devait avoir trois ou quatre ans. Un après-midi, comme des gros nuages passaient il nous appelle : « Venez voir. *Le ciel est parti*. » (En roumain : « Cerul a plecat » Peut-être vaudrait-il mieux traduire : « Le del vient de partir » ou « Le ciel s'en est allé. »)

Un inconnu me demande d'apporter un petit témoignage à un recueil sur Jean Genet. Je refuse. Nous parlons au téléphone de choses et d'autres. Il me dit que Genet est terriblement vieilli, malade, et *qu'il n'écrit plus*. (Comme Genet lui en a fait l'aveu.) « Il n'écrit plus » – ce me fut comme un poignard. C'est exactement ce qui m'arrive à moi-même.

La source de mon « inspiration », c'est la pitié de moi-même. Dès que j'en ressens le moindre accès, je *pense* qu'il faudrait prendre la plume...

Le seul homme *réel* est le paysan (je devrais dire : *était*, puisqu'il a pratiquement disparu en tant que type humain, dans les civilisations industrielles, tout au moins). Faire toujours la même chose, chaque année recommencer la même vie, comme les bêtes, les oiseaux, les insectes – tel est le secret de l'existence véritable. La monotonie dans la nature et non dans l'usine – c'est à cela que l'homme aurait dû se borner, s'il avait agi dans ses propres intérêts.

Ce qu'on appelle instinct *créateur* n'est qu'une perversion de notre nature : nous ne fûmes pas mis au monde pour innover mais pour vivre.

Si j'ai réussi à dominer ou à camoufler certains de mes défauts, la raison en est que j'ai tant souffert de ceux de mes amis que j'ai constamment essayé de remédier aux miens.

### 9 février

Toute la journée, confusion, fièvre, envie de crier, de commettre quelque chose d'important, d'irréparable. Crise de haine contre les cinq continents.

Un homme modeste n'est jamais très malheureux. Il faut une dose de prétention et d'orgueil pour souffrir et se plaindre de ce qui vous arrive. Pour une heure de vraie humilité, je donnerais tous les « talents » que je *crois* avoir.

Par ma lucarne, je vois un bout de nuage éclairé par le soleil, sur un fond d'azur. Le Mont-Blanc n'est pas plus beau.

La maxime stoïcienne selon laquelle nous devons nous résigner sans murmure aux choses qui ne dépendent pas de nous, et même y être tout à fait indifférents, ne tient compte que des malheurs extérieurs, qui viennent indépendamment de notre volonté ; mais ceux qui viennent de nous-mêmes, comment nous en accommoder ? Si nous seuls sommes la source de nos maux, à qui nous en prendre ? à nous-mêmes ? Mais nous oublions vite que nous sommes les vrais coupables, et chacun n'attend que la première

occasion pour trouver n'importe qui et n'importe quoi pour se décharger du poids de sa propre responsabilité.

Dans la vie de tous les jours, les hommes agissent, comme chacun le sait, par calcul ; mais, dans les grandes options, le plus souvent, ils font à leur tête, et on ne comprend rien ni aux drames individuels ni aux drames collectifs, si on fait abstraction de ce comportement insensé, de cet oubli de l'instinct de conservation, si fréquent aux moments décisifs d'une destinée. Que nul n'essaie de déchiffrer le « sens » de l'Histoire, s'il ne perçoit pas cette fatalité qui pousse l'homme à agir contre ses propres intérêts. Tout se passe comme si l'instinct de conservation ne jouait que devant la menace d'une mort immédiate et cessait devant la perspective d'un grand désastre.

Combien d'heures n'aurai-je pas passées à songer aux pleurs que je n'ai pas versés, que je n'ai pu verser !

Toute ma vie j'aurai vécu avec le sentiment d'avoir été *éloigné* de mon véritable lieu ; si le mot : exil métaphysique n'avait aucun sens, mon existence lui en prêterait un. On ne peut être moins de ce monde que moi – c'est pourquoi j'ai tant pensé aux larmes. Je pourrais écrire tout un livre sur elles ; au fait j'en ai écrit un en roumain. Sentir sa chair pleurer, son sang charriant des larmes, c'est de l'intérieur de pareilles sensations qu'on comprend Plotin quand il dit que l'existence ici-bas c'est « l'âme qui a perdu ses ailes ».

Plus je vais, plus j'ai le verbiage en horreur ; or la littérature, sauf quand il s'agit des grands, c'est du verbiage et rien d'autre. À quel point tant de livres que je lis ou feuillette manquent de poids !

On ne *jouit* pas de la santé, personne n'est *conscient* d'être bien portant – alors que le moindre malaise ébranle notre inconscience naturelle. La maladie est la plus grande *invention* de la Vie.

Mes livres ne sont peut-être pas bons – du moins ont-ils le mérite de surgir de *toutes* mes souffrances.

Il ne faut jamais renier ses origines, quelque lieu qu'on ait d'en rougir. C'est une apostasie honteuse et d'ailleurs physiquement impossible, une

contradiction dans les termes : c'est un refus de l'identité, c'est comme si on proclamait : « Moi, je ne suis pas moi », chose qu'on peut dire assurément, mais qui ne correspond à rien — à moins qu'il ne s'agisse d'une tournure rhétorique ou d'un paradoxe de circonstance.

### 11 février

Déjeuner avec des Roumains. Soulographie. J'ai bu la valeur d'une bouteille de bordeaux. Impossibilité de maintenir le contrôle de mon «cerveau». J'ai déconné pendant des heures. Que tout cela est stupide!

« Geniu pustiu<sup>56</sup> » — c'est la clef de mon pays.

Le *Précis* a paru en livre de poche. Je l'ai vu à la *Samaritaine*. Après cela, on n'a plus qu'à se jeter dans un égout.

Plus nous sommes mesquins, plus nous sommes *près* de la « vie ». Car il n'y a que dans les petites choses que tous nos défauts parviennent à se faire valoir, à donner leur maximum. Plus l'objet d'une passion est insignifiant, plus elle s'anime et s'exaspère. Les vraies folies ont presque toujours lieu pour des riens.

-

-

### 12 février

À l'instant, la lumière s'étant éteinte, je compris soudain ce qu'était la nuit en soi, celle de la tombe y compris.

J'ai tellement honte de moi que, si je pouvais pleurer, je pleurerais. Ce serait, peut-être, le seul mode de vaincre cette honte-là.

Chaque fois que je lis sur Luther, je comprends, mieux qu'à la lecture d'autres biographies, pourquoi je manque de *trempe*.

Dans le conflit qui l'oppose à Cajetan à Augsbourg, je suis tantôt de son côté, tantôt du côté du légat. Celui-ci était un raffiné, un sceptique, un esprit hautement civilisé, et donc pourri – en face d'un barbare qui croyait à tout ce qu'il disait. Duplicité italienne – naïveté germanique.

La Réforme vaut largement la Révolution française. Donc, les Allemands ne sont pas si exempts d'esprit révolutionnaire. Seulement ils

s'émancipèrent sur le plan spirituel bien avant de s'émanciper politiquement.

Leur rupture avec Rome, qui était pourtant inscrite dans leur nature et leur destinée, on dirait qu'ils ne s'en sont jamais remis.

Plus je vieilliss, plus je manque de caractère. Toutes les fois que j'en fais preuve, je me fais l'effet de quelqu'un qui n'a absolument rien compris.

Les hommes entiers, intègres, ceux qui, en religion ou en politique, *puent la foi*, je les envie plus que je ne les méprise.

Je ne sais qui, de mon cœur ou de mon esprit, est le plus *brisé*.

Une fille m'avait dit au début de la guerre : « Quand je pense à vous, c'est le mot *ondoyant* qui me vient le plus souvent à l'esprit »

Tout ce qui procède d'un déséquilibre bien marqué suscite un vif écho, en littérature tout particulièrement. Et s'il est très vrai qu'une œuvre ne saurait surgir de l'indifférence, ni même de la sérénité, cette indifférence positive, cette indifférence décantée, achevée, presque triomphale, c'est la raison pourquoi, dans des moments difficiles, dans des moments de déséquilibre précisément, on trouve si peu d'ouvrages qui puissent calmer ou consoler. Comment le pourraient-ils quand ils sont eux-mêmes le produit de l'inaisement et de l'inconsolation ?

On me demande tout le temps d'écrire sur tel et tel. Je refuse. Au point où j'en suis, la plupart des œuvres dont il s'agirait de parler m'apparaissent comme des pirouettes et rien d'autre, et je m'en voudrais de m'y appesantir et même de les lire. J'ai pratiquement rompu avec les littérateurs, de quelque genre soient-ils.

L'écrivain qui se respecte redoute plus qu'il ne souhaite le succès.

Les Roumains. À notre contact tout est devenu frivole, même nos Juifs. Nous les avons stérilisés, nous leur avons fait perdre leur génie, surtout leur génie religieux. Point de rabbins miraculeux chez nous, point de hassidisme. Le scepticisme viscéral de notre race leur aura été funeste. Leur séjour parmi nous a été pour eux plus néfaste qu'une assimilation. Nous les



avons rendus presque aussi *superficiels* que nous ; un peu plus, et nous les aurions entièrement assimilés.

Luther – le plus grand tempérament religieux depuis saint Paul.

J'aime les tempéraments agressifs et contradictoires, violents et déchirés, et qui par leurs excès vous stimulent, et vous désarçonnent. Mon aboulie a besoin de fouet.

Si j'avais un minimum de convictions pour pouvoir mener campagne pour ou contre quelque chose ! Mais j'ai énervé, exténué, vidé mes convictions, l'une après l'autre, et toutes ensemble.

Les obsédés devraient se garder d'être féconds, écrire le moins possible, sous peine de se répéter.

Il n'est de grandeur que là où un homme se trouve seul contre tous. Le désespoir ou l'hérésie.

On est mille fois plus heureux dans la « société » d'un vantard que dans celle d'un pleurnichard. J'ai horreur de ceux qui se plaignent toujours, sans rime ni raison. Quel plaisir au contraire de passer une heure avec un Gascon ! Voilà enfin quelqu'un qui doit faire un *effort* pour être déçu. J'en connais un qui, renvoyé à cause de sa tuberculose, m'a annoncé la chose comme un exploit.

Du Gascon au don Quichotte l'intervalle est minime.

Comme je disais à un collabo que les Juifs avaient été les agents les plus efficaces de la culture allemande, il m'a répondu : « Les Allemands ont détruit leur plus grand *capital*. »

Si les Allemands ont excellé en métaphysique, c'est qu'ils sont de tous les peuples celui qui est le plus dénué de bon sens.

D faudrait tous les jours faire appel à un autre dieu pour pouvoir affronter cette peur qui se renouvelle au bout de chaque nuit.

Toute la littérature contemporaine, dans la mesure où elle procède de Rimbaud et des surréalistes, est fondée sur la disconvenance des images.

Le Démoniaque s'appelle en hébreu *Ialdabaôth*, c'est-à-dire « fils du chaos ».

Joyce et Wittgenstein (je l'ai lu dans des notices biographiques sur eux) aimaient particulièrement Tolstoï, et surtout son petit conte : « Combien de terre faut-il à un homme ? »

Tout à coup, je me souviens du premier film que j'ai vu (en 1919 ?) à Sibiu, au cinéma « Appollo ». Le film s'appelait, si je ne me trompe, *La Dame de la Mer (Doamna Mării)* (? ?) Je me rappelle le *bouleversement* que je ressentis à la vue de la mer s'agitant sur l'écran. Cette sensation, je n'aurais jamais dû l'oublier ; et cependant elle ne me revient qu'aujourd'hui, quarante-cinq ans après !

Pourquoi l'homme m'intéresse au point d'en faire mon unique préoccupation ? Ne serait-ce pas là une voie détournée pour masquer l'obsession que j'ai de mon cher petit moi ?

Pour un écrivain comme pour n'importe qui, il vaut mieux finir conspué qu'applaudi. Dans l'ignominie on est plus près de l'essentiel que dans la gloire.

Je viens de relire quelques pages du *Précis* (paru en livre de poche !), et *cela m'a fait quelque chose*. Mon émotion, j'ai fini par m'en apercevoir, n'était pas due à la qualité du texte, mais aux souvenirs qui y sont attachés, aux épreuves dont il est surgi.

(Permettre que ce livre tombe dans les mains de n'importe qui me semble imprudent. Il a de quoi écraser un faible et affaiblir un fort. Quelle quantité de venin j'avais accumulée pour pouvoir l'écrire !)

Quand j'écrivais le *Précis*, je me rappelle avoir répété assez souvent : « Je vais régler son compte à la Vie. » Il s'agissait, il faut bien le dire, d'une exécution. Tous mes livres procèdent du même esprit

18 février

Il est minuit passé. Tension nerveuse voisine de l'épilepsie. J'ai envie de crier. Tous mes membres me font mal. Je me contiens pour ne pas éclater en morceaux. On n'est rien du tout, mais on peut être quelqu'un par ce qu'on ressent.

Je suis indigne de mes sensations.

Combien de fois par jour il m'arrive de dire : « La Délivrance ! Tu n'y as aucune aptitude. Tu ferais aussi bien de ne plus en parler. » – C'est que, pour dire la vérité, je constate à chaque occasion que le « vieil homme » est en moi aussi énergiquement présent que si je n'avais fait aucun pas vers la sagesse.

Je connais mes défauts et je sais en même temps que je ne peux m'en corriger. Que me reste-t-il d'autre à faire que les revendiquer ?

Les vaniteux seuls sont amers.

19 février.

Il fait printanier. Et, comme toujours, cette douceur prématurée me plonge dans un cafard tour à tour mélodieux et atroce. – Mes os craquent de partout ce qui est chez moi le signe même qui annonce le renouveau.

Je décèle chez moi, et pour ma plus grande humiliation, des réactions *d'auteur*, là où je m'y attendrais le moins. Cette surprise m'est pénible à chaque coup, et elle se répète fâcheusement. Je n'ai pas de prise sur mon fond, sur mon *être*, je n'ai aucun moyen de contrôler mes secrets, mon *moi*.

20 février

Fumé hier soir, pour la première fois de ma vie, du haschisch, en quantité insuffisante, puisque je n'en ai ressenti aucun effet marqué, sauf un certain agrément (qui pourrait bien n'être qu'une illusion).

Le roumain – la langue la plus laide et la plus poétique qui soit. Et si les Roumains ne sont pas grands poètes, la raison en est que la langue n'offre aucune résistance, et ne constitue aucun obstacle à franchir. La tentation de la facilité est grande, et il est compréhensible qu'on y cède.

Il est consolant qu'il y ait un Piotr Rawicz<sup>57</sup> à Paris.

J'ai horreur de me *manifester*. Et, comme je l'ai écrit à quelqu'un, je suis foutu, car je commence à tirer les conséquences de mes idées. Plus je m'y conforme, plus je me sens en porte à faux par rapport à l'existence. Se retirer indéfiniment en soi, comme Dieu après la Création !

Dürer, le Greco, Van Gogh.

Il ne faudrait jamais écrire pour *faire* un livre, c'est-à-dire qu'il ne faut pas écrire avec l'idée de s'adresser aux autres. Il faut écrire pour soi-même, un point c'est tout. Les autres ne comptent pas. Une pensée ne doit s'adresser qu'à celui qui la conçoit. C'est là la condition indispensable pour que les autres puissent avec fruit se l'assimiler, se la faire leur vraiment.

La hantise de *l'œuvre* à créer, à *laisser*, me semble de plus en plus puérite. Il faut *être* quelqu'un, l'œuvre est secondaire : une superstition somme toute assez récente. Combien les civilisations *orales* valaient mieux que la nôtre ! En fait, même l'Antiquité avait le préjugé de l'écrit. Il faut remonter à Homère, pour trouver un monde qui était encore dans le vrai.

L'horreur, la peur du livre dans l'univers rural : D. Ciotori qui écrivait à la campagne, en Olténie, ses souvenirs sur son enfance, raconte un jour à son voisin, un certain Coman, qu'il sera question de lui dans son livre. Là-dessus, Coman lui dit : « J'ai sans doute beaucoup de péchés. Mais je ne croyais pas que j'étais si bas pour que vous me mettiez dans un livre ! »

J'ai le plus grand mépris pour les écrivains qui se prétendent et se croient maudits, alors qu'ils mènent admirablement leurs affaires. Tel qui joue au solitaire, et qui figure dans les revues, fait la cour aux jeunes, et ne manque aucune occasion de faire parler de soi. Tout cela, avec un air en apparence distant ; en réalité, avec le plus grand désir d'être partout *présent*.

Tout écrivain est haïssable, parce que écrivain. Peut-être faudrait-il généraliser : Est haïssable quiconque s'emploie à *œuvrer*, d'une façon ou d'une autre.

L'avantage de vivre à Paris, c'est de pouvoir exercer son mépris où et quand on veut ; c'est une faculté qui s'épuise vite ailleurs, faute d'objets ; ici, elle s'épanouit, au contact surtout des talents. On dirait que plus quelqu'un est doué, plus il doit décevoir *au niveau spirituel*.

S'astreindre au minimum, j'en ai fait ma devise. En mourant, j'aimerais dire : « Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais pu. »

Orgueil à rebours, je le crains. Laisser supposer des dons qu'on n'a pas ou qu'on possède seulement en germe, n'y a-t-il pas là quelque duperie, pour ne pas dire malhonnêteté ?

Tout homme qui cherche l'éloge ou seulement l'approbation prouve qu'il est insuffisamment orgueilleux.

Le poète qui médite sur le langage prouve que la poésie l'a quitté.

Misère des misères ! Aujourd'hui, les poètes écrivent sur la poésie, les romanciers sur le roman, les critiques sur la critique, les philosophes sur la philosophie, les mystiques sur la mystique.

Ce qu'on fait est devenu le seul objet du faire ; le métier s'est substitué au réel ; le procédé à l'expérience ; partout une déficience en originel, en vécu ; la réflexion prime tout ; le sentiment n'est plus de mise nulle part – c'est comme s'il n'y avait plus rien à sentir.

Chaque fois que j'abandonne un projet ou manque à un devoir, je ressens tout d'abord un soulagement, puis quelque honte. C'est le soulagement que je poursuis ; si la honte parfois n'est pas là, lui, il ne s'est jamais fait attendre.

S'accepter tel qu'on est, seul moyen d'éviter l'amertume. Dès qu'on « se refuse », au lieu de s'en prendre à soi, on s'en prend aux autres, et on ne secrète plus que du fiel.

Les hommes se partagent en deux catégories : ceux qui cherchent le sens de la vie sans le trouver et ceux qui l'ont trouvé sans le chercher.

Les malades sont d'une cruauté à toute épreuve : ils n'ont pitié de personne – (C'est là une vérité qui souffre exception) (C'est là un exemple typique de demi-vérité).

Je ne me sens aucune affinité avec aucun écrivain bien portant (en existe-t-il ? disons, pour simplifier – du genre Goethe).

À un groupe d'étudiants qui m'invitent à faire une conférence, je réponds que « je perds tous mes moyens devant la face humaine ». Parler en public me paraît inconcevable ; d'ailleurs j'en suis tout à fait incapable. Il s'agit d'une incapacité morbide. Dès que je suis devant une multitude (même intime, dans un salon), je cesse d'articuler, je me sens comme une bête muette, et rattaché soudain à un univers *d'avant* la parole. J'ai souvent pensé à La Rochefoucauld refusant d'entrer à l'Académie par peur d'avoir à y faire le discours de rigueur.

En écoutant chez G. M. deux cantates de Bach, exaltation confinant à la félicité.

Je suis capable d'horreur ou de ravissement mais non de bonheur. J'ai sauté l'intermédiaire entre les deux extrêmes.

Mes maux m'occupent tant que ceux des autres me sont un poids intolérable. Je n'ai pas *d'espace* à allouer aux souffrances étrangères ; les miennes m'ont submergé, m'ont fait capituler.

Mes crises de découragement culminent toujours dans des accès de cruauté.

### 23 février

Le désespoir c'est *ça*, cet état où je suis en ce moment, et qui ne se laisse pas exprimer.) e voudrais m'en arracher, dormir un nombre incalculable d'heures, jusqu'à ce que je perde le souvenir de ces instants atroces : Qui m'enlèvera ce vinaigre de l'esprit ?

Ma lâcheté devant la « vie », cette formalité que je n'arrive pas à remplir. Que tout est officiel, même l'existence, même l'ÊTRE.

Je ne vaincrai pas la peur, c'est entendu, mais je ne m'en laisserai pas abattre non plus. Nous vivons ensemble et finirons peut-être par faire bon ménage.

Un esprit malade, rongé d'obsessions, ne peut se sauver que par la suppression temporaire de la réflexion, par une *cure d'idiotie*.

Tous les hommes cherchent le plaisir – la proposition est vraie, à condition d'y ajouter qu'il en est qui cherchent la douleur et que c'est là aussi une poursuite du plaisir. C'est l'hédonisme à rebours.

Il faudrait être comme Atman, « joyeux et sans joie », comme il est dit dans la Katha-Upanishad.

*Ailes ist einerlei ! Alis of no avail<sup>58</sup> !* j'aurai vécu en m'accrochant à toutes les tournures qui traduisent la Vanité de tout.

### 27 février

Humeur massacrate, incapacité de regarder personne dans les yeux, tristesse homicide.

Dimanche après-midi. Suis entré à Saint-Séverin. Il n'y avait à peu près personne, sauf l'organiste qui improvisait, ou plutôt tâtonnait. Mais j'étais dans un tel état de réceptivité que le moindre accord me touchait, me soulevait, me faisait frissonner.

### 28 février

Un auteur dramatique est un homme d'action. Avec chaque pièce qu'il fait jouer il livre une bataille. Je pense à Ionesco, au drame de chaque « générale ». Il faut du courage pour affronter ou seulement envisager un four. J'ai écrit en français cinq livres ; à part le premier, aucun n'a marché. Mais l'échec, je m'en suis à peine aperçu. C'est que le destin d'un livre ne se décide pas en une soirée. Immense avantage.

Il vaut mieux ne plus écrire que d'écrire un livre comme un autre. Éviter à tout prix de se répéter. Il ne faut pas jouer à son propre jeu. Rien n'est pire

que l'automatisme, en pensée surtout. Ne pas se laisser aller à la facilité du Non.

Je viens d'acheter les deux volumes de souvenirs de Matila Ghyka<sup>59</sup>. J'ouvre le premier, et je vois sa photo en jeune enseigne de vaisseau, enfin celle de ministre plénipotentiaire, surchargé de décorations. L'unique fois que je le vis fut à Londres, deux ans avant sa mort, dans une maison pour vieillards indigents. Il avait l'air hagard, misérable, égaré, comme s'il venait de sortir d'une crise d'apoplexie. Nous échangeâmes quelques propos conventionnels. Pour lui faire plaisir, je lui dis : « Accepteriez-vous qu'on vous donne un prix à Paris, celui de l'Académie par exemple ? » Sa figure s'illumina soudain. – Le contraste entre cette épave et ces brillantes photos que je viens de regarder a failli me donner le vertige ; il m'a donné en tout cas le cafard et je me suis mis au lit, comme pendant un grand chagrin.

Il est à peine croyable à quel point je me sens proche d'un La Rochefoucauld. J'en vois la raison dans une identique et malade inaptitude à l'illusion.

Ne rien écrire qui ne soit arraché à ton être – ne rien écrire en vue d'une œuvre, mais de la vérité.

Chacun de nous, sa vie durant, ne cesse de s'étonner d'être précisément celui qu'il est. Le drame de l'unicité est inépuisable et insoluble.

On est d'autant plus avancé dans la vie spirituelle qu'on trouve inutile ce que font les autres. (Cela n'a rien à voir avec la réaction de l'égoïste qui, lui, pourrait s'exprimer ainsi : « J'appelle inutile tout ce que font les autres. »)

Tout le monde me paraît trop *naïf*, même l'Ecdésiasite.

Si depuis un certain temps j'ai tant de mal à écrire, c'est que je ne prise plus ni la violence ni la provocation ; or c'est dans l'une et dans l'autre que mon esprit se trouve à l'aise et fonctionne sans effort. La pondération, que je me suis imposée, me coupe tous mes moyens. La sagesse est mon désastre.



J'ai toujours voulu être seul, sinon unique, mais jamais être à la tête des autres, de personne. Commander, exercer une autorité même spirituelle, me répugne absolument. Je voudrais être tout sauf un dieu. Toute forme de consécration, la suprême tout particulièrement, me met rien qu'à l'idée hors de moi. Je n'aime que l'effacement, avec l'orgueil que cela implique. Être quelqu'un à l'insu du monde, c'est ce à quoi j'aspire par nature, plus encore que par calcul ou « idéal ».

Un homme ne peut s'améliorer que si, par quelque accident, il arrive à perdre ses ambitions.

N'importe où mais surtout à Paris, il n'est pas de plus grand plaisir que celui que suscite la chute d'une renommée. On perd son nom en effet ; la gloire en était la consécration.

Sur la cheminée dans ma chambre, une statuette du Bouddha et une coupure de journal représentant un chimpanzé. Ce voisinage est-il dû au hasard ? Oui, cependant il correspond à mes préoccupations à l'heure actuelle. Les débuts de l'homme et la Délivrance.

Chaque jour, à un moment donné qu'il m'est impossible de prévoir, surgit ce malaise qui s'approfondit, qui s'insinue en moi et m'assujettit : c'est l'angoisse qui se signale et s'affirme, c'est son heure ; elle manque rarement au rendez-vous.

Mon désespoir vient presque uniquement de mon aboulie, laquelle est en contradiction avec une exigence morale secrète qui existe en moi et y persévère malgré mes convictions si proches de l'univers des abouliques. J'ai une nostalgie plus ou moins inconsciente de l'action, de l'efficacité, du *faire*, toutes choses que je méprise en théorie ; mais nos théories n'ont rien à voir avec nos réalités profondes.

Je suis superstitieux jusqu'au ridicule, je ne suis pas tout à fait entré dans le jeu de la civilisation – par ce que j'ai de vrai, j'appartiens au monde d'avant le concept, d'avant les simagrées de la raison.

Si j'ai tant maigri depuis un an, la raison en est que je doute terriblement de moi, et, ce qui est plus grave, que je ne m'accepte pas. Je me refuse, avec la conséquence que mon organisme même en est ébranlé. Pour garder son poids il faut un minimum de confiance en soi et d'espoir. Je passe mes journées dans une désolation stérile qui m'use, qui *m'allège* dangereusement.

Dans l'Inde antique, sagesse et sainteté se confondent. Qu'on imagine la synthèse parfaite d'un stoïcien et d'un mystique chrétien, pour en avoir l'équivalent (tout relatif, d'ailleurs).

Ma pensée est monocorde. Et pourtant les maux qui l'ont alimentée sont on ne peut plus divers. Elle les a assimilés tous, et n'en a conservé que l'essence, laquelle leur est commune.

Si j'ai compris quelque chose dans la vie, j'en suis redevable à ma qualité de *vaincu*. L'échec, sur le plan philosophique, c'est *tout profit*.

Dès qu'on se sent radicalement seul, tout ce qu'on éprouve relève plus ou moins de la religion.

Entre l'inquiétude métaphysique et l'inquiétude à l'état pur, sans raison, la différence est à peu près nulle – cependant la première est presque normale et la seconde est nécessairement morbide.

L'homme qui a *complètement* vaincu l'égoïsme, qui n'en conserve plus aucune trace, ne peut plus durer que vingt et un jours, est-il enseigné par une école védantique moderne.

14 mars

Me suis levé ce matin avec l'idée de travailler. Ayant pris quatre tasses de thé très fort, je me mis à ma table de travail. On me téléphone, on me téléphone encore. Ensuite une invitation à déjeuner au dernier moment. Impossible de refuser, pour de multiples raisons. Je reviens à la maison vers 17 heures. Sommeil, malaise, ennui. Je pense me coucher tôt Dîner avec des amis, décidé au dernier moment.

Tous ces attentats sont perpétrés par téléphone, cet instrument diabolique, dont je n'arrive pas à me débarrasser.

Dans les moments d'extrême fureur contre moi et les hommes, je m'accroche à Dieu. C'est encore ce qu'il y a de plus solide.

L'homme étant un animal égotant, le moindre de ses gestes a valeur de *symptôme*.

L'homme passera.

J'aime cette croyance hindoue suivant laquelle certains démons sont le résultat du vœu qu'on a fait dans une vie antérieure de s'incarner dans un être, ennemi mortel de Dieu ; car par la haine on est amené à penser davantage à Lui que par l'amour.

« L'âme me fait l'effet d'un cheval traduit en hollandais. » (Lichtenberg)

18 mars.

*L'Idée fixe* de Valéry au... théâtre. Ennui sérieux, presque mortel. *L'esprit* est intolérable quand il vient d'une manière automatique, à jet continu, et qu'il se réduit à une suite de pirouettes et d'astuces. Et puis il y a chez Valéry ce fétichisme de l'intelligence, de *son* intelligence, qui est proprement exaspérant. Le brillant ne vaut rien, et surtout ne supplée pas à l'émotion.

Jusqu'en 1950 (pour donner une date !) j'ai cru en Valéry. Mais depuis je n'ai fait que m'en détacher, au point qu'aujourd'hui il m'est tout à fait étranger.

12 avril

Un hassid, disciple du Ba'al-Chem, avoua qu'il avait bien eu l'intention de publier un livre s'il avait été sûr d'avoir pour unique but « le plaisir de son Créateur ». Mais, comme il en doutait, il y renonça.

17 avril

Fini l'article pour la *N. R. F.* – « Paléontologie<sup>60</sup> ». Divagations au Muséum. Comme toujours quand j'ai terminé un travail, soulagement au

début, puis doute. J'ai passé tout un mois, non, plusieurs, à méditer sur le squelette et la charogne. Résultat : quinze pages à peine... Le sujet, il est vrai, n'invite pas à la prolixité.

Maladie réelle ou maladie imaginaire, pour moi c'est tout un. Je veux dire que je souffre toujours *quelque part*, que j'ai une conscience exaspérée de mon incapacité de me bien porter. Plus que mon corps, mon *être* me fait mal.

La chose la plus stupide, la moins « philosophique » qui existe au monde est d'envier qui que ce soit. Je ne connais aucun *vivant* dont j'aimerais être jaloux. S'il s'agissait d'objets, tout changerait.

#### 24 avril

Dimanche après-midi. Je sors me promener. Ennui mortel. Je téléphone à des amis, qui m'invitent chez eux. J'accepte. À peine ai-je accepté que mon ennui redouble, devient angoisse et fièvre. Que n'aurais-je pas donné pour rester seul, pour dévorer mon état. Impossible. Je ne pouvais pas ne pas y aller. Et j'ai parlé pendant quatre heures de choses et d'autres. Maintenant le remords est venu relayer l'ennui. Quel gâcheur !

La peur de souffrir est l'obstacle majeur à l'accomplissement d'un être, à l'ambition et au désir d'avoir un « destin ».

Tous ces temps derniers, j'ai tourné autour de la philosophie hindoue. Mais j'en ai marre – pour le moment. Dans tout ce que j'entreprends me guette la saturation. Derrière chacune de mes sensations se cache l'ennui, ma *sensation fondamentale*. C'est lui qui est la *vérité* de tout ce que j'éprouve, c'est lui le *fond* de ce que je suis, non, de qui *est*, de tout ce qui est.

J'aime lire des biographies, me repaître des manies des autres, y trouver une justification des miennes. Si jamais maniaque hanta cette terre, ce fut moi.

Une des dernières dispositions prises par Schopenhauer avant sa mort est la suivante : « Rempli d'indignation par la honteuse mutilation que des

milliers d'écrivains sans jugement font subir à la langue allemande, je me vois contraint à la déclaration suivante : Maudit soit tout homme qui, dans les futures réimpressions de mes ouvrages, y aura changé sciemment quoi que ce soit, ou une phrase ou seulement un mot, une syllabe, une lettre, un signe de ponctuation ! »

Est-ce le philosophe, est-ce l'écrivain en lui qui le fit parler ainsi ? Les deux à la fois plutôt, et cette combinaison est très rare. Ce n'est pas un Hegel qui eût proféré pareille malédiction ! Ni aucun autre philosophe de grande classe, Platon excepté !

Goethe, qui était très indulgent envers ceux qui critiquaient ses ouvrages littéraires, était intraitable dès qu'il s'agissait de ses travaux scientifiques, particulièrement de sa théorie des couleurs (à cause d'elle, il s'est fâché avec ses meilleurs amis).

Quand on écrit, le temps de l'élaboration, on trouve que c'est important tout ce qu'on a dit – quand c'est enfin écrit ou publié, quel réveil ! Toute création est un rêve (et cela est vrai de la Création même).

### 28 avril

L'autre jour, je regardais, rue Médicis, passer Sartre tenu par le bras par une jeune fille blonde à la grosse tête. Il avait l'air guindé, habillé et chaussé à l'italienne, avec des souliers pointus et de hauts talons, tiré à quatre épingles. À le voir ainsi, pimpant et guilleret, je ressentis un malaise. À cause de sa laideur ? Pas précisément, car, de toute évidence, il a beaucoup de charme. Je ne puis m'expliquer à vrai dire ce malaise, mais je me figure qu'il ressemble à celui que devaient ressentir devant Voltaire ses contemporains quelque peu éblouis et certainement excédés par la monstrueuse notoriété du bonhomme.

Avoir peur de son ombre. Comment ne pas en avoir peur ? J'ai cinquante-cinq ans, et c'est la première fois de ma vie que je « réalise » que j'ai, moi, une *ombre* – et ce n'est pas moi qui la projette, c'est elle qui me projette.

### 30 avril

Beau temps ; une multitude considérable. Fourmilière démente, insensée. Vivement le Jugement dernier !

Avec l'âge, je perds de plus en plus le goût du paradoxe. C'est la *vérité* qui m'importe, et non l'expression pour elle-même. Fuyons le brillant comme la peste.

Mes accès d'humeur sombre m'empêchent d'avoir une ligne de conduite dans l'ordre spirituel. Je passe d'un état à l'autre, sans aucune *utilité*.

Quand on est travaillé par trop d'impulsions contradictoires, on ne sait plus à laquelle céder. *Manquer de caractère*, c'est cela et rien d'autre.

Je ne sais toujours pas si je veux ou non être inconnu. Si j'avais la gloire, je suis à peu près certain que je ne pourrais pas la supporter, en tout cas je la supporterais plus mal que je ne supporte ma quasi totale obscurité.

N'écrire pour personne, même pas pour soi, ne serait-ce point là le seul moyen d'accéder à la vérité et de la refléter ? (de se mettre de niveau avec la réalité ?)

« Metaphysics is the finding of bad reasons for what we believe on instinct. » (F. H. Bradley)

(« La métaphysique est la recherche de mauvaises raisons pour justifier ce que nous croyons instinctivement. »)

## 2 mai

Humeur sombre au possible. Je viens de voir une fille mère, logée dans une petite chambre en sous-location, avec un bébé de sept mois et un garçon de trois ans. Ni gaz ni possibilité de chauffage.

Le Luxembourg sous un ciel d'été, plein de monde. Idées de suicide. Je ne vois vraiment pas pourquoi je traîne encore au milieu de cette tourbe.

De nouveau, tentation du désert.

Précipité dans un état de non-désir.

*L'àquoibon* a son utilité. Poussé par des accès d'indignation, j'ai écrit, ces temps derniers, des lettres d'insulte à plusieurs « personnalités ». Je n'en ai envoyé aucune : je me suis même apitoyé sur les « insultés », j'ai trouvé que j'avais été injuste à leur égard. Les hommes ne peuvent pas être autres qu'ils sont. Pourquoi les déranger dans leurs habitudes et dans leurs vices ? Chaque fois que, dans ma vie, j'ai déchiré une lettre sortie d'un mouvement d'humeur, je m'en suis félicité. D'ailleurs, en tout et pour tout, en ai-je envoyé une dizaine depuis que j'existe ? à peine. Restons en dehors du jeu, laissons les autres s'y consumer.

Je suis étonné de mes ressources en tristesse ; d'où peuvent-elles provenir ? Elles sont inépuisables à la lettre. Quel progrès spirituel pourrais-je faire avec ce poids dans le sang ?

Quand je parle de « délivrance », je ne fais pas de littérature ; je réponds à un appel surgi de mon esprit et de ma physiologie, de tout ce que j'ai de bon et de mauvais, de tout ce qu'il y a de *religieux* dans ma désolation. Le seul « mythe » auquel j'adhère sans restriction est celui du Paradis perdu.

Mes états habituels, disons, prédominants : pitié, dégoût, désolation, horreur, nostalgie, regrets en série.

D'où peut dériver cette tristesse *inhumaine* ? J'en vois la cause dans un double désastre : métaphysique et physiologique.

Cafard cosmique. Je n'y échappe qu'en me réfugiant au lit et en me couvrant la tête. Oubli bienheureux, fuite, enfoncement dans une lâcheté suprême.

La cruauté comme produit du cafard. Le *goût* de la cruauté est inséparable du cafard. Besoin de lire des livres sur la Terreur.

Bounine raconte dans ses souvenirs que le prince Kropotkine, revenu en Russie pendant la Révolution, y avait été fêté. Mais bientôt on le délaissa. Il dut changer plusieurs fois de logement jusqu'à ce qu'il ait fini par habiter un tout petit appartement minable – abandonné de tous. Il était très âgé, et n'avait plus qu'un idéal : obtenir une paire de bottes feutrées.

Il faut s'habituer à l'idée d'être oublié, s'y résigner ensuite, s'en réjouir si possible. Le plus ridicule est d'en souffrir.

Tel imbécile me téléphone pendant plus d'une demi-heure. Il n'a rien à me dire, je n'ai rien non plus à lui dire, mais comme je n'ai pas la force de raccrocher brutalement, je mérite le châtement qu'il m'inflige par ses propos stupides. En un certain sens, il me rend service : il me révèle la profondeur de ma lâcheté, de ma prétendue « délicatesse ».

Le soulèvement de dégoût chaque fois qu'on me demande si j'écris et sur quoi, etc. Si on savait ! Honte, remords, exaspération – que n'entre-t-il pas dans le drame de l'écrivain qui n'écrit pas ?

A., que je déteste autant qu'il me déteste : un Trakl vide, un Trakl qui n'aurait plus que des tics. Un poète sans substance. Mais si la froideur est un mérite, la sienne est excellente. Chaque mot pesé et repesé. Poésie à dose homéopathique. Un peu de souffle, Messieurs !

Répéter les propos qu'on a tenus contre nous, c'est très grave. Se méfier de ces indiscrets qui en apparence nous veulent du bien. Ils répètent avec la même facilité nos remarques venimeuses. Les haines profondes naissent presque toutes des propos rapportés. Celui qui nous dit ce qu'on dit de nous est notre pire ennemi. Il est impossible de ne pas prêter créance à une calomnie qu'on a débitée sur nous et qu'on nous communique. Que nous sommes vulnérables !

Je me plains des autres mais ne suis en rien meilleur qu'eux. J'ai tous les vices que je dénonce en eux. Et ce qui est plus grave, c'est que je m'aperçois que tel de mes défauts que je croyais avoir dominé et surmonté est en fait plus vigoureux que jamais et n'attend qu'à se manifester. Je suis un violent que sa lâcheté fait paraître sage. Sans cette lâcheté de quoi ne serais-je pas capable ! Il faut bien dire aussi que j'aime ma tranquillité et que je n'ai aucun intérêt à faire valoir mes impulsions, mes instincts véhéments. Fondamentalement, j'ai un tempérament épileptique.

Ce que nous redoutons le plus, ce sont les propos que tiennent sur nous ceux de nos ennemis qui furent, à un certain moment, nos amis. Comme ils nous connaissent à fond et qu'ils n'ont plus aucun intérêt à nous ménager, ils portent sur nous des jugements d'une vérité insoutenable et sans appel.



*L'iniquité* n'est pas un mystère mais l'essence *visible* de ce monde.

Quand on nous rapporte un jugement défavorable ou calomnieux à notre adresse, au lieu de nous fâcher, nous devrions penser à tout le mal que nous avons dit des autres, et trouver que c'est justice si on en dit également de nous. Mais cela n'arrive jamais. Et de tous les hommes, les plus vulnérables, les plus susceptibles et les moins enclins à penser à leurs propres défauts sont les médisants. Il suffit de leur citer le moindre propos débité contre eux, pour qu'ils perdent contenance et se déchaînent.

Le père de Saint-Simon avait soixante-dix ans lorsqu'il eut son fils. Comme il s'occupa de son éducation, il lui imposa le style et la langue du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Cela explique bien des anomalies et des curiosités qu'on rencontre chez le mémorialiste.

### 7 mai

Une violence qui ne peut pas s'exercer, qui, rentrée en soi, est obligée de végéter, de croupir, d'attendre indéfiniment son heure – ainsi m'apparaît mon cas.

(P. S. Je viens de penser que si jamais je commettais un crime, l'observation ci-dessus constituerait presque une pièce à conviction...)

Quel dommage que je ne sois pas romancier ! Tout ce qui en moi est impur, trouble, mauvais, tout ce qui est méfait et velléité de méfait serait si bien endossé par un personnage, par un assassin irréel !

Dîner en ville. Un Français d'origine polono-russe, auquel je demande s'il sait encore assez bien le russe pour pouvoir lire un poème, me dit : « Je n'ai pas essayé, je n'ai pas le temps. »

La femme de ce monsieur, une pouffiasse d'une bêtise monstrueuse, quand je lui dis qu'en Russie il n'y a plus que quelques personnes très cultivées qui sachent le français, me répond : « En Russie tout le monde est cultivé, tout le monde est intelligent. Ce n'est plus comme avant. »

« Il faut pour être heureux, avoir l'estomac bon et le cœur mauvais. »  
(Fontenelle)

« Le plus grand secret du bonheur, c'est d'être bien avec soi. »  
(Fontenelle)

Sur Fontenelle, M<sup>me</sup> Geoffrin disait qu'il apportait tout dans la compagnie « excepté ce degré d'intérêt qui rend malheureux ».

J'aime cette secte juive du XVIII<sup>e</sup> siècle, je crois, dans laquelle on se convertissait au christianisme par goût et passion de la déchéance.

J'ai remarqué que dans tous les moments essentiels de ma vie, après quelques réflexions d'un ordre, disons, *élevé*, mes pensées prenaient invariablement une tournure mesquine, terre-à-terre, voire grotesque. Il en a été, il en est toujours ainsi, dans toutes mes crises : —dès qu'on fait un bond capital hors de la vie, la vie se venge... et vous ramène à son niveau, au-dessous même de son niveau.

La cruauté et la pitié, l'une et l'autre *abstraites, cérébrales*, sont mes traits caractéristiques. *Tyran* ou *ermite*, voilà à quoi je serais bon : un monstre dans les deux cas.

Le plus clair de mes journées se passe dans une fièvre métaphysique *sans pensée*.

« Une morne histoire » de Tchekhov, une des meilleures choses qu'on ait jamais écrites sur les *effets* de l'insomnie, ou plutôt sur l'irruption de l'insomnie dans une existence.

Ce qui rend un livre intéressant, c'est la quantité de souffrance qui s'y trouve. Ce n'est pas les idées, ce sont les tourments de l'auteur, qui nous requièrent ; ce sont ses cris, ses silences, son impasse, ses contorsions, ses phrases chargées d'insoluble. En règle générale, est *faux* tout ce qui ne surgit pas d'une souffrance.

Que le véritable secret du bonheur consiste à « être bien avec soi », ce mot de Fontenelle, s'il s'applique à quelqu'un c'est bien à moi-même, mais *négativement*. J'ai beau me démener, je n'arrive pas à me réconcilier avec moi-même, je suis toujours en mauvais termes avec mon « être ». Ma fureur n'a pas de bornes, que j'en sois l'objet ou que ce soit l'univers — indifféremment.

Un Indien de l'Amérique du Sud, converti au christianisme, se lamentait de devenir la pâture des vers au lieu d'être mangé par ses enfants, sort honorable qu'il aurait eu s'il était resté fidèle aux croyances de sa tribu.

Si jamais regret fut légitime, c'est celui-là.

Je suis fait pour supporter les coups métaphysiques, mais non les coups du sort. J'ai transformé, pour n'avoir pas à les résoudre, toutes mes difficultés pratiques en problèmes. Face à l'insoluble, je respire enfin...

Les Juifs ne sont pas un peuple, mais une destinée.

Je m'intéresse de plus en plus à la Mongolie, dont la carrière historique flatte mes goûts. On trouvera difficilement un autre exemple de gloire aussi grande suivie d'une décadence aussi lamentable.

« La mort n'est figurée, aux yeux de l'homme moderne, ni par le jeune homme qui abaisse une torche, ni par une Parque, ni par un squelette ; lui seul n'a pas trouvé de symbole pour elle... » (Max Scheler, *Mort et survie*, Aubier, Paris, p. 41)

14 mai

Nervosité d'Apocalypse

J'ai déplacé ma table de travail *quatre fois*<sup>61</sup> ce matin, dans l'espoir de trouver l'endroit propice pour « œuvrer ». Je sais bien que le vice est en moi, et non dans la table, cependant la comédie a duré toute la matinée.

Il est dommage que je ne croie pas à la psychanalyse, car j'aurais grand besoin qu'on débrouillât d'une façon quelconque mon cas. Du reste je relève beaucoup plus du confessionnal que de cette technique suspecte.

À propos de ce que dit Scheler sur la mort. Si l'homme moderne n'a pas trouvé de symbole pour elle, c'est que, n'ayant plus aucune croyance religieuse précise, où trouverait-il les éléments nécessaires à l'élaboration d'un symbole ? À quelle image s'accrocherait-il si pour lui la mort n'est qu'un *processus* et rien d'autre ? Un processus n'évoque pas précisément une image ni, à plus forte raison, un symbole.

*Logia*, les propos du père Pouget, publiés par Jacques Chevalier. Je n'en ai trouvé aucun qui m'ait frappé vraiment. Tout était dans l'homme, dans sa présence, dans ses inflexions. Cette impression de profondeur *visible*, de sainteté, ne se dégage pas du texte. Même la sainteté est une question d'*accent*.

Cela fait penser à ces conversations brillantes, voire remarquables qui perdent tout leur sel dès qu'on les met sur le papier. Les figures qui nous fascinent, il faut en parler, il faut en tracer le portrait, mais il ne faut pas vouloir en donner une idée par les propos qu'elles tenaient. – Dans le *Portrait de M. Pouget*, le meilleur vient de Guitton, de ce qu'il dit sur la physionomie et les singularités du père.

Tout m'est difficile, car chaque instant équivaut à un obstacle. Le Temps est morcelé en une infinité d'entraves, qui l'arrêtent et m'arrêtent. Cette discontinuité est un autre nom de la désolation.

Si je *savais* à quel point je suis pitoyable, je me tuerais, c'est certain.

Il est à la fois étrange et normal qu'un homme aussi impropre au salut que moi en ait fait l'unique thème de ses méditations.

15 mai

Dimanche à la campagne, après une nuit d'insomnie. Tout me semble irréel dans cette belle forêt de Compiègne : y suis-je vraiment allé ? Le monde n'existe que pour celui qui dort ; pour celui qui veille et doit affronter le jour, tout tourne au rêve.

Se démettre, « présenter sa démission », abandonner, capituler, prendre congé et surtout congédier, être congédié,... etc., etc... je trouve un plaisir presque *sain* à toutes les nuances de l'échec.

X, critique littéraire, romancier etc. – Il n'y a pas de remède à sa confusion intrinsèque, à son chaos congénital.

M. Blanchot parle de l'« obscénité malhonnête » (?) de Chateaubriand, qu'il oppose à je ne sais quelle « pureté » de Sade...

Manquer de justesse et de bon sens à ce point, c'est confondant.

### 19 mai Ascension

Que le cafard ait un substrat organique, il faudrait être fou pour le nier ; ou, il faudrait ne jamais avoir éprouvé vraiment le cafard.

Le plus souvent le cafard est une fatigue qui s'ignore.

Le plus souvent le cafard est le beau nom d'une fatigue qui s'ignore.

Ou bien : c'est une fatigue à nuance/tendance métaphysique.

Pour certains, la perspective de mourir (Proust, Hitler...) les pousse dans une rage d'activité : ils veulent *tout* terminer, conclure leur œuvre, s'éterniser par elle ; plus un instant à perdre, ils sont stimulés par l'idée de leur fin – pour d'autres la même perspective les paralyse, les amène à une sagesse stérile, et les empêche de travailler : à quoi bon ? L'idée de leur fin flatte leur apathie, au lieu de la secouer, alors que chez les autres elle excite toutes les énergies, les bonnes comme les mauvaises.

Qui a raison, où est le bon sens ? Il est difficile de le dire, d'autant plus que les deux réactions se justifient. Tout dépend de nos inclinations, de notre nature. Pour connaître quelqu'un véritablement, il faudrait savoir ce que *déclenche* en lui la pensée de sa fin : est-elle exaltante ou engourdisante ? Heureux ceux qui se mettent à besogner parce qu'ils pensent qu'ils vont mourir, qui trouvent dans cette idée une impulsion des plus dynamiques ! Moins heureux ceux qui déposent les armes et attendent, car ils ont *trop* de temps pour envisager leur terme. Ils meurent pendant tous les instants qu'ils consacrent à l'idée de la mort : ce sont des moribonds au sens plein du mot, des moribonds *inépuisables*.

La Mongolie, pays que j'aime puisqu'il y a plus de chevaux que d'hommes. Un journaliste anglais raconte qu'un jeune homme indigène lui a dit, se plaignant que son pays dépassait à peine un million d'habitants : « Nous avons pourtant dominé la Russie, la Chine et l'Inde. »

Depuis sept cents ans, la Mongolie est en décadence. C'est même une décadence unique, *sans précédent*, une déconfiture historique hallucinante. Un pays qui a tout perdu. Le plus grand empire qui fut jamais (en étendue, s'entend) réduit à un petit peuple, voué apparemment à la médiocrité. Mais son destin n'est peut-être pas scellé. Il vaut mieux être mongol que d'appartenir à un pays sans passé et sans avenir. Si j'étais mongol, je serais aussi orgueilleux que si j'étais juif – (au nom d'un passé si insolite).

21 mai

Aujourd'hui, en feuilletant un mauvais livre sur Rimbaud, je tombe sur la reproduction de la fiche de l'hospice de la Conception, où Rimbaud était interné, retour à Marseille. On y lit : Profession : *Négociant*... J'en ai ressenti un coup au cœur. Rarement une chose *que je savais* m'a donné émotion si violente. Après un pareil *choc*, fuir dans quelque désert paraît l'unique issue qui s'offre encore à l'esprit.

La chose la plus grave pour un écrivain, singulièrement pour un poète, est de jouer à son propre jeu.

Avoir du doût/talent, c'est savoir *biffer*. L'accumulation de trouvailles est une accumulation de faiblesses.

Il vaut mieux décevoir par laconisme que par profusion.

Dans tous les moments de vide, de néant intérieur, de sécheresse sans appel, je m'accroche au langage, pis : à la grammaire.

Livre attachant de Gusty Herigel sur les compositions florales au Japon.

À force de vouloir me corriger de mes défauts, je ne sais plus où j'en suis.

*Ikebana* – nom japonais de l'art d'arranger les fleurs.

Je crois que je serai le plus mauvais psychiatre imaginable, parce que *je comprendrai* tous mes malades et leur donnerai raison.

Mozart et le Japon sont les réussites les plus exquises de la Création.

Je me dis parfois : Tu es l'homme le plus *usé* que je connaisse. – Exagération ou non, peu importe ; mais il est de fait que tout le monde à côté de moi me paraît d'une incroyable fraîcheur, tant physique que morale. Cette impression vient aussi de ma vieille, de ma délirante conviction, à savoir que je suis le seul à n'être pas dupe, que tous les autres sont crédules, gobeurs, à jamais enfoncés dans l'illusion, inaptés au réveil, à la vérité, à l'irréremédiable.

Pouvoir visiter la Terre après une guerre atomique en règle est un désir légitime mais...

Pour moi, toute saison est une épreuve : la « nature » ne change et ne se renouvelle que pour *me frapper*.

Je pense à tel poétastre qui s'est senti offensé parce que, dans le *Mercur*, je figurais avant lui. Je lui en veux et ne lui en veux pas, en même temps. Mon premier mouvement est de vengeance mais la réflexion m'invite à l'oubli, sinon...

Chez moi, le pardon est toujours un second mouvement, fruit de la conscience que j'ai de l'inanité de tout *geste*.

24 mai 1966

S., fils d'une amie, vingt et un ans, depuis des mois est tombé dans une crise de dépression dont il ne peut sortir. On doit lui faire un traitement dans une clinique. Insomnies, dégoût de tout, etc. Je pense que mon état est à mi-chemin entre le sien et l'état normal.

D. veut me faire parvenir un manuscrit où il est question des horreurs qu'il a connues dans les prisons de là-bas. Mais ses souffrances n'intéressent *ici* personne : comment le lui dire ? C'est là-bas qu'elles auraient une signification et un écho, et une valeur *littéraire* ; en Occident, elles n'ont même pas une portée anecdotique.

— Les gens de mon pays ont le chic pour souffrir inutilement et mal à propos.

Je suis né dans un pays où l'activité essentielle de chacun consistait à *regretter*. Mes ancêtres n'étaient assurément pas tournés vers l'avenir. Et ce n'est pas moi qui les en blâmerais. Race élégiaque, sceptique, déshéritée.

Vernissage de D. Th. — J'y rencontre Léonor Fini, que je n'avais pas vue depuis des années, et qui me fait grise mine : pourquoi ? Ce n'est pas la peine d'aller dans le monde si on ne peut pas dissimuler ses sentiments.

24 mai

Suis allé à un cocktail où je ne connaissais personne. Gêne, malaise, dégoût. Qu'y cherchais-je, grands dieux ?

Quand on est pauvre, on a des obligations et les obligations impliquent des humiliations. Aller dans le monde en est une pour moi (... en est devenue une, plutôt, car il fut un temps où une curiosité stupide me faisait courir les salons).

Un dîner où il y a plus de quatre personnes est une épreuve. À la vérité, toute « société » me rend cafardeux au départ, puis furieux.

J'accepterais d'aller dans le monde si les gifles y étaient permises.

Notre Père le Cafard.

Il est inélégant de se plaindre de la vie tant qu'on peut s'aménager une heure de solitude par jour.

Tous les engins, tous les outils même, que l'homme crée se transforment en instruments de torture et se tournent contre lui. Cela est particulièrement vrai de tout ce qu'il forge pour son plaisir.

Le sens de mon existence ? Accumuler des stupeurs...

Il faut s'effacer quand on lit un poème, et ne pas s'y substituer, ce que font tous les Français quand ils s'obstinent à en lire. Ces trémolos, ces emportements rhétoriques, ce cabotinage, ces inflexions nasales détruisent la musique *interne*, inavouée, du poème par une sorte de surenchère de mélodie vulgaire, faussement pathétique. Le théâtre est la cause de cette falsification, de cet attentat à l'essence de la poésie – il faudrait interdire aux acteurs, aux actrices surtout, de dire le moindre vers, en France, bien entendu. Les femmes prennent une voue éplorée ou hurlante, on dirait qu'elles subissent un viol. C'est toujours ce besoin de se mettre en avant, de jouer, qui est un trait national, et qui est si funeste à *l'expression*, au *dire*. L'acteur est l'ennemi du poème.

« En 1928 le Maître Takeda invita à Sandai les principaux Maîtres de Fleurs du Japon, et j'ai pu assister à ces réunions. Chacun d'eux devait produire des travaux représentatifs de sa manière d'interpréter l'art floral.



Ils commençaient le matin de bonne heure, et leurs œuvres étaient exposées dans des vases choisis avec soin. Jusqu'au soir, c'était un défilé ininterrompu de visiteurs compétents et respectueux qui ne se lassaient pas d'admirer la perfection et la diversité infinie des œuvres réalisées sur un seul et même thème.

À la fin de la semaine, les Maîtres se réunirent pour la dernière fois. Au cours de cet ultime entretien, on exprima le regret que les fleurs ayant servi aux arrangements dussent être tirées de leurs vases le soir même afin de libérer ces derniers pour les leçons du lendemain. Les fleurs ne pourraient ainsi arriver à leur plein épanouissement. Leurs heures étaient comptées... Les Maîtres résolurent d'honorer, par cet acte solennel, ces fleurs qui depuis toujours sont coupées pour servir aux compositions florales, puis jetées lorsqu'elles sont fanées, ou bien, suivant une coutume ancienne, abandonnées au courant d'une rivière.

Ils décidèrent donc à l'unanimité d'enfouir les fleurs dans le jardin du Maître Takeda. Une stèle fut dressée portant, sur sa *face*, cette inscription : "À l'âme des fleurs sacrifiées", tandis qu'à l'avers on traça le nom des Maîtres présents. »

(Gusty L. Herrigel, *Le Zen dans l'art japonais des compositions florales*, Lyon, Paul Derain, 1961)

### 22 mai

Des heures pendant lesquelles je ne fais que pleurer sans larmes, me lamenter intérieurement et murmurer des romances cafardeuses comme une jeune fille chlorotique ou une putain désaffectée.

Je m'intéresse aux religions orientales, je suis hanté par la délivrance, par la pureté, par le nirvâna, et cependant *quelqu'un* en moi me chuchote : « Si tu avais le courage de formuler ton vœu le plus secret, tu dirais : "*Je voudrais avoir tous les vices.*" » »

Heidegger parle de Hölderlin comme s'il s'agissait d'un présocratique. Appliquer le même traitement à un poète et à un penseur me semble une hérésie. Il est des secteurs auxquels les philosophes ne devraient pas toucher. Désarticuler un poème comme on le fait d'un système est un crime contre la poésie.

Chose curieuse : les poètes sont contents quand on fait des considérations philosophiques sur leur œuvre. Cela les flatte, ils ont l'illusion d'une promotion. Que c'est pitoyable !

Seul l'amateur sincère de poésie souffre à cause de cette immixtion sacrilège des philosophes dans un domaine qui devrait leur rester interdit, qui leur est interdit *naturellement*. Ū n'y a pas un seul philosophe (Nietzsche ?) qui ait fait un seul poème acceptable ! (H y a, il est vrai, des systèmes à tendance poétique, Platon, Schopen-hauer ; mais il s'agit là de la vision, ou d'une œuvre marquée par la fréquentation des poètes, Schopenhauer.)

Mon ami X –, on me demande ce qu'il devient. Il *administre* sa gloire – fut ma réponse.

Il est ridicule de mourir.

On aime vraiment un ami que lorsqu'il est mort.

Le Temps est ma vie, mon sang ; les autres – des vampires qui en vivent, et qui m'épuisent. Quiconque *méfait signe* me ravit ma substance, l'entame en tout cas.

Le drame de l'Allemagne est de n'avoir pas eu un Montaigne. Quel avantage pour la France d'avoir *commencé* par un sceptique !

Jakob Taubes me dit que son fils qui a treize ans ne croit plus en Dieu : « Quand je fais mes devoirs de mathématiques, je les fais sans l'aide de Dieu. » Et il ajoute : « Pendant la guerre quand Hitler tuait les Juifs, *Dieu se promenait sur une autre planète.* »

Élie Wiesel, Juif de Sighet, au nord de la Transylvanie, me raconte qu'il est retourné dans sa ville natale, il y a deux ans. Rien n'y avait changé, sauf que les Juifs n'y étaient plus. Avant d'être emmenés par les nazis, ils avaient caché bijoux et tout, dans la terre. Lui-même y avait enterré une montre en or. Arrivé à Sighet, il descend à l'hôtel, et, en pleine nuit, s'en va chercher la montre. Il la retrouve, la regarde, mais ne peut l'emporter. Il a la

sensation de faire un vol. La ville fantôme, sa ville, il n'y rencontre personne de connu, il est le seul survivant du massacre.

### 5 juin

Dîner hier soir chez les Bosquet avec Beckett qui n'a presque pas ouvert la bouche et qui est parti précipitamment après la fin du repas. Est-ce la loquacité de Jacqueline Piatier qui l'a exaspéré ? Je ne sais. Était-il ivre ? Il est pénible de voir odieux un homme qu'on respecte. Toute la soirée il a fait des gestes brusques, comme un névropathe à tics, qui m'ont rendu littéralement malade. Son angoisse ou son exaspération, il me l'a transmise – il a gâché ma soirée.

Ne regarde ni en avant ni en arrière, regarde en toi-même, sans peur ni regret. Nul ne descend en soi tant qu'il demeure dans la superstition du passé et de l'avenir.

### 9 juin

Hier, promenade à la campagne. Presque dix heures de marche entre Limours et Rambouillet. De nouveau, ces oiseaux. Chacun chante sans se soucier de l'autre, chacun se répète sans fin. La nature, c'est le refus de l'originalité.

### 8 juin 1966

La radio de la vieille qui habite en dessous marchant trop fort, je suis descendu, et ai commencé à hurler comme un fou, avec une voix qui me terrifiait moi-même. Résultat, palpitations, mal à l'estomac, au foie, mal partout.

C'est par réaction contre mes humeurs, contre mon tempérament que je me suis tant attaché au *nirvâna*.

Toute ma vie, j'ai vécu dans des situations fausses. La raison en est que je ne me suis jamais identifié pleinement avec quoi que ce soit. Toujours à côté, en apparence en règle avec tout, en réalité irrégulier en tout.

Tout un secteur de mon « être » relève du psychiatre. La plupart de mes obsessions sont morbides, donc stupides, je veux dire stériles et inutilisables.

Au lieu de m'en savoir gré, les amis me reprochent de ne rien écrire, de ne rien publier.

10 juin

Ma lâcheté devant les autorités. Je perds tous mes moyens devant quelqu'un qui a qualité officielle. En quoi je suis bien le descendant d'un peuple d'esclaves, humiliés et battus pendant des siècles. Dès que j'ai affaire à un uniforme, je me sens dans mon tort. Que je comprends les Juifs ! Vivre toujours en marge de l'État ! Leur drame est le mien. À vrai dire, issu d'un peuple dont la malédiction est médiocre, mais malédiction quand même – j'étais fait pour deviner la malédiction par excellence.

Que je hais ma poltronnerie, mon manque héréditaire de dignité.

Cet après-midi je suis passé par les transes du dégoût de soi, je me suis même exécré jusqu'à une fureur meurtrière. Je me demande parfois par quel miracle j'arrive à me supporter encore. Haine de moi voisinant le cri ou les larmes.

Quoi que je fasse, je ne prendrai jamais racine dans ce monde.

Le jour où je n'ai pas souffert, je n'ai pas vécu.

Dans un monde où chacun en fait trop, je me suis astreint avec succès au minimum : mon tempérament m'y poussait du reste. Mais j'ai le mérite d'avoir composé avec mes lacunes une sagesse.

Rhinite chronique, catarrhe tubaire – il n'en faut pas plus pour haïr le monde et se haïr. Il ne s'agit là que de mes maux les plus fréquents. Mais l'estomac, le foie, les nerfs, les jambes...

J'ai hérité d'un corps dont je ne sais plus que faire. Ah ! ces parents qui ne surent s'abstenir !

Dans des accès d'orgueil, se rappeler la façon dont on a été conçu ; rien n'invite plus à la modestie, même pas la mort. Le processus innommable auquel on doit d'être, il ne faut pas y songer trop souvent si on veut conserver un rien de respect pour soi-même.

Je lis dans un livre de psychiatrie : « Pour qu'il y ait angoisse, il faut qu'il y ait une vie en jeu. »

— Pas du tout ! L'angoisse n'a pas besoin d'un danger extérieur ; généralement elle vit sous une menace *sans objet*.

### 11 juin

Nuit atroce. Vomissements, dégoût... avec des tripes pareilles on ne peut aller bien loin.

Lu hier soir un article de Cyril Connolly sur Leopardi : « This way to the Tomb ». – Un titre pour moi.

Après certaines nuits, il faut tout recommencer. C'est comme si on retournait de l'Enfer.

*Dégobiller* n'est jamais un acte purement physique.

Que de vomissements irréalisés n'ai-je pas tramés le long des jours ! Un mammifère éccœuré s'il en fut.

### 14 juin

18 heures. Un tel besoin de solitude que rien que de penser à un visage humain me donne envie de crier.

*Un peu plus tard* : me mettre au lit et pleurer, c'est tout ce que je désire.

On ne demandera pas de l'originalité à nos humeurs noires : le propre du cafard est de ne pas se renouveler, et ce qui le rend si terrible, c'est son inépuisable monotonie. Plus il revient souvent, plus on a du mal à s'en défaire. Lorsqu'on y est exposé, il n'est aucun moyen de l'esquiver. Invétééré, il est incurable ; il s'étoffe, il grandit, il pèse sur nous de tout son poids. Comment ai-je pu en accumuler tant ?

### 16 juin.

Accablement. Mot qui définit aussi bien la canicule que mes humeurs dans n'importe quelle saison.

À y bien réfléchir, la nature est aussi déséquilibrée que l'homme.

Je me cramponne au doute pour ne pas tomber dans le désespoir et au désespoir pour ne pas m'enfoncer dans le doute.

*Enfoncer* est bien le mot : je m'enfonce dans tout ce qui m'est donné d'éprouver, dans tous mes *états*.

« Vous êtes un *gastrique* », m'avait dit il y a une dizaine d'années quelqu'un qui venait de lire le *Précis*.

Il avait raison, et cependant il était loin du compte : en fait d'infirmités, je suis bien pourvu et ne redoute la concurrence de personne, je ne suis pas un *parvenu*.

Toute *présence* me contrarie, me fait mal. Mon obsession du *désert* vient de tout mon être, de ma physiologie en particulier. J'aurais dû naître avant l'apparition des vivants.

P. C. que je savais à Sainte-Anne, je l'ai rencontré par hasard hier soir dans la rue. J'eus peur comme devant une apparition. Je me rappelle à quel point j'étais *retourné* quand, il y a quelques mois, j'ai appris qu'il venait d'être interné.

Malgré un siècle de psychiatrie, nous ne sommes pas habitués à la folie ; elle apparaît toujours « honteuse » et on la dissimule par tous les moyens dans les familles ; cependant, quand quelqu'un en est atteint, tout le monde le sait et en parle, sauf les proches parents du patient.

J'aime qu'un style ait la clarté de certains poisons.

17 juin

Erwin Reisner est mort.

Reisner, mort à soixante-seize ans, est un homme que j'ai toujours aimé et admiré. Je l'ai connu à Sibiu vers 1931. Aujourd'hui, devant aller déjeuner en ville, au moment où j'arrangeai mon nœud de cravate, je me disais que lui, Reisner, a échappé à tout cela.

Que certains cherchent auprès de moi consolation et appui, c'est là une des choses qui me déroutent le plus. Incapable de résoudre aucun de mes problèmes, je me vois obligé de trouver une solution à ceux des autres.

Je suis surpris et déçu de voir que la mort de Reisner n'ait pas suscité en moi un chagrin digne de l'idée que j'avais d'un tel ami.

Si je comprends facilement les infirmités des autres sans y compatir toujours, c'est que j'ai épuisé mes réserves en pitié sur moi en soignant mes maux continuels, en y pensant surtout.

Si on s'appesantissait d'une manière absolue sur chaque cas, je suis sûr qu'on arriverait à absoudre tout le monde, les grands criminels y compris. Tout jugement moral porté sur autrui procède d'un examen insuffisant, d'une connaissance superficielle. Bourreaux et victimes sont faits de la même pâte – c'est la conclusion à laquelle on parvient quand on a bien scruté leur nature et leurs mobiles.

Je n'arrive pas à avoir un poids normal, je maigris *depuis des années*, seuls prospèrent mes ongles, comme chez les cadavres.

Les ambitieux se recrutent parmi les tarés. (Mon apathie prouverait-elle que je suis *normal* ?)

S'il est vrai qu'Épicure vomissait deux fois par jour, ce détail à lui seul nous fournit la clef de son *ataraxie* et nous dispense d'en chercher ailleurs les raisons. Quelle révolution dans l'organisme, dans l'« âme » même, quand on dégueule ! On comprend bien alors qu'on veuille paix, sérénité, et qu'on exècre toute sorte de trouble.

Il ne devrait y avoir biographie que de nos maux.

Simone Weil – cette femme extraordinaire, d'un orgueil sans précédent, et qui se croyait sincèrement modeste. Une telle méconnaissance de soi chez un être aussi exceptionnel est confondant. En fait de volonté, d'ambition, et d'*illusion* (je dis bien, illusion) elle aurait pu rivaliser avec n'importe quel grand délirant de l'histoire contemporaine. (Elle me fait penser à une sorte de Sorana Gurian, le génie en plus.)

Depuis un peu plus de six ans, je mène une campagne systématique contre mes ambitions. *La chute dans le temps* en est une manifestation, une attaque, la plus claire, mais non la plus efficace. Le vrai travail de sape je le pratique en secret et en silence dans ce retour continu sur moi-même, contre moi-même.

19 juin

Toujours le même regret de voir la médiocrité de mon chagrin à l'occasion de la mort de Reisner, alors que normalement je devrais être dans le dernier accablement. Je suis trop prisonnier de mes infirmités pour avoir l'esprit libre, c'est-à-dire ouvert aux malheurs objectifs. – Il y a ensuite le fait que je ne puis plaindre les morts, quelque attachement que j'aie pu avoir pour eux, vivants.

*Renoncement au Salut* – le thème de mon prochain article, j'y pense de temps en temps, mais n'avance en aucune manière. Tout tourne autour de cela : prouver que le renoncement au salut est la forme suprême du renoncement.

Jakob Taubes m'a dit cette chose effarante, à savoir que les épreuves récentes des Juifs n'ont produit aucune prière *originale* susceptible d'être adoptée par la communauté et dite dans les synagogues.

19 juin

Après une semaine de beau temps, avec quelle satisfaction je contemple le ciel couvert ! L'azur permanent me rendrait fou. Les nuages, j'en ai un besoin physique. Du reste, je m'accorde automatiquement avec eux : ils sont *moi*.

Bergson avouait qu'il ne pouvait pas lire *du Nietzsche* ; que dirait-il aujourd'hui s'il voyait que nous ne pouvons pas lire du Bergson ?

L'orgueil philosophique est le plus stupide de tous. Si un jour par miracle la tolérance s'instaure parmi les hommes, les philosophes seront les seuls à ne pas en vouloir et à ne pas en bénéficier. C'est qu'une vision du monde ne peut pas s'accorder avec une autre vision, ni l'admettre, encore moins la justifier. Être philosophe, c'est croire que vous êtes le seul à l'être, que personne d'autre ne peut avoir cette qualité. Seuls les fondateurs de religions ont une mentalité pareille. Construire un système, c'est de la religion *en plus bête*.



Il y a en moi quelque chose, dont je n'arrive pas à définir la nature, qui fait que je ne serai jamais en règle avec ce monde.

Souffrir, c'est *produire* de la connaissance.

Le moindre courant d'air réveille mes maux d'oreilles et ma sinusite. La fraîcheur que cherchent les autres, je la fuis : je ne la supporte que stationnaire, immobile. Il faut que l'air *s'arrête* ; autrement il me tue.

*Odyssée de la Rancune* – est le fruit direct de mes ennuis avec mon nez et mes oreilles. J'aurais pu mettre comme sous-titre : O. R. L.

Rien n'est pire que le crétinisme qui prend le masque de l'intelligence. (C'est ce qu'on voit chez tous ceux qui se servent d'un jargon philosophique ou autre.)

L'angoisse *en grande tenue*, comme l'appelle Cyril Connolly. Le déploiement de l'*Angst*.

Porter un jugement moral sur autrui, s'ériger en censeur, est le propre d'une canaille. Il s'agit, bien entendu, de ceux qui portent ce genre de jugement d'une manière systématique, des esprits intraitables, de tous ceux qui ne montrent aucune indulgence devant les faiblesses des autres. Je pense à X, l'homme de toutes les compromissions, exempt de scrupules dans ce qu'il fait comme dans ce qu'il écrit, mais qui ne manque aucune occasion pour reprendre et incriminer tout le monde, c'est-à-dire tous ceux qui valent mieux que lui.

22 juin

Vu hier soir, P. C., sorti d'une clinique psychiatrique après six mois (ou davantage). Tout à fait rétabli, sauf une expression douloureuse et un léger vieillissement *inquiétant*.

Il y a en moi du déconneur et du trappiste.

Mon tort est d'avoir trop réfléchi sur les êtres, et pas assez sur l'être.

25 juin

*Pleurer et dormir*, en d'autres termes revenir à l'enfance, c'est tout ce que je veux en ce moment.

Il faudrait que je lise moins de livres théologiques — il faudrait surtout que je me détache de l'Orient — en somme, que je revienne à mes impuretés.

De la génération Sartre-Bataille, il n'est guère que Simone Weil qui m'intéresse.

Je ne suis en verve que lorsque je *dénonce* mes misères.

*Mes misères* ! la seule chose à laquelle je m'intéresse vraiment. Tout ce que j'ai écrit se ramène à une ruminantion sur elles ; elles furent toujours la matière même de mes réflexions, l'unique objet de mes hantises. C'est pourquoi je devais inévitablement me tourner vers les religions, j'emploie à bon escient ce pluriel, car c'est à travers elles que j'ai cherché à comprendre ma multiple déchéance.

Comment se fait-il qu'il y ait si peu de gens *bien* ? J'en ai assez de ces ébauches d'humanité, de ces caricatures, de ces êtres à demi réussis.

26 juin

Accès d'ennui qui tuerait un éléphant. Il y a dans l'ennui une cruauté *qui se dissout* et qui, en se dissolvant, ronge et détruit notre chair, notre moelle.

(Dans mes accès d'ennui, c'est l'estomac et le cerveau qui sont le plus *atteints*. C'est comme s'il s'y formait un poison, un corrosif, un acide agressif et anéantissant.)

Que le ciel préserve mes ennemis de pareilles sensations, qu'il leur en épargne la connaissance.

L'anxiété n'est provoquée (conditionnée) par rien ; elle cherche à se donner un contenu, et, pour ce faire, tout lui est bon. De là la disproportion entre un état, en lui-même considérable, et les misérables prétextes auxquels il s'accroche. L'anxiété est réalité *en soi*, qui *précède* toutes ses formes particulières, toutes ses variétés ; elle se suscite, elle s'engendre elle-même. Elle est « productivité infinie », et, comme telle, plus propre à être formulée

en termes de théologie que de psychiatrie. Pour en saisir la nature, il faut dépasser les limites de la psyché, remonter à la souveraineté de l'être même. Elle est en effet *souveraine*, et il n'est guère d'attribut qui lui convienne mieux.

Sorana Jopa<sup>62</sup>, à laquelle Marga Barbu devait porter une lettre de ma part (mais qui se trouva dans l'impossibilité de venir me voir avant son départ), me fait téléphoner de Bucarest par la même M. B. qu'il ne faut pas lui écrire, qu'elle sera absente de Bucarest pendant tout un mois, etc. Le vrai motif, je n'en puis douter, est la *peur* – peur que je ne lui écrive des choses qui pourraient la compromettre (ce qui est proprement ridicule puisque personne n'est plus prudent que moi quand j'écris là-bas). L'ironie veut que, dans la lettre qu'elle m'avait adressée après vingt-cinq ans de silence (*forcé* il faut bien le dire), il n'était question que d'anonymat, d'annihilation de l'ego – et toute la sauce krishna-murtienne. Cette lâcheté, poussée si loin, bien qu'explicable, m'a fortement déplu. Cette paysanne qui discourait sur le Néant (comme P. T. l'avait appelée) m'avait toujours inspiré un malaise atténué par un rien d'admiration, maintenant il ne demeure en moi que le souvenir de ce malaise. J'ai tort, je le reconnais, et ma sévérité me condamne. Je suis étonné de me voir si injuste et si mesquin.

Elle est juste l'observation de Simone Weil, selon laquelle le christianisme était au judaïsme ce que le catharisme devait être à l'égard du christianisme...

Le moment le plus étrange de la douleur physique est lorsqu'elle nous surprend en pleine nuit. Elle est alors illimitée, comme cette nuit, qu'elle *imite*.

Quand on est pénétré, comme je le suis, du sentiment de l'inanité générale, tout paraît ridicule, ce sentiment même. Vu de trop haut, un vertige, fût-il métaphysique, se dégrade.

29 juin

Si cet univers était nettoyé de la vie, il n'y aurait pas lieu de s'en plaindre.

(En entendant une voix horripilante.)

Les Romains et les Anglais ont pu fonder des empires durables parce que, dépourvus d'esprit philosophique, et réfractaires aux idéologies, ils n'en ont imposé aucune aux nations qu'ils asservissaient. C'étaient des administrateurs et des parasites sans *Weltan-schauung*<sup>63</sup>, et donc sans véritable tyrannie. Alors que les Espagnols, avec leur catholicisme borné, ont vu s'écrouler vite leur empire, et les Allemands, avec leur esprit de système qu'ils ont transporté de la philosophie en politique, ont échoué après seulement quelques années. La même chose attend les Russes. Les idéologies n'aident à l'expansion que pour mieux la gêner. Les Turcs ont exercé une si longue hégémonie parce qu'ils ne demandaient aucune adhésion théorique, aucune *croyance*, aucun assentiment profond aux peuples soumis. Il n'est pas facile d'être autoritaire et sceptique. C'est pourtant cette contradiction qui fait le véritable Maître.

Mes défauts sont assurément grands ; mais enfin ce ne sont que ceux d'un indolent, ceux des autres, des actifs, des ambitieux entreprenants, m'apparaissent mille fois pires, car ils troublent et incommodent mon indolence même, ils empiètent sur ce que j'ai de plus sacré.

(Peut-on parler d'indolence à propos de quelqu'un qui ne cesse de se tourmenter, qui est donc *actif* à sa manière ? Je suis un paresseux *sui generis*, un agité sur place, dévoré par une fureur sans rendement)

### 2 juillet

Rentré à 3 heures du matin, complètement ivre. Aujourd'hui, gueule de bois, vomissements, une excitabilité morbide. Me suis disputé bêtement chez un libraire avec un autre client.

Il est incroyable ce que E. peut manger et boire. À 2 heures du matin, nous avons pris un second dîner. Lui a commandé des escargots.

### 3 juillet

J'ai essayé de relire le traité de Schelling sur la *Liberté* que j'avais lu en Roumanie il y a une trentaine d'années. Grosse déception. Fumeux, abstrait au possible, et d'une subtilité à vous taper sur le système. On comprend

qu'après des élucubrations pareilles, le matérialisme s'imposait comme une réaction salutaire.

### 6 juillet

Je me prépare pour aller à la mer ; j'aurais besoin plutôt d'une maison de santé, d'un asile...

Tout ce temps-ci, j'ai énormément lu, en pure perte, et par lâcheté, par *peur de travailler*.

Si je ne suis pas fou, c'est uniquement parce qu'il n'y a pas eu de fous dans ma famille.

Hier, à la bibliothèque de l'institut pédagogique, j'ai feuilleté le vieux dictionnaire roumain-français de Damé. Tous les mots roumains – d'une force, d'une poésie extraordinaire ; leur équivalent français, creux, insipide, conventionnel, *didactique* ; c'est du *latin* au pire sens du mot.

### 6 juillet

Cet après-midi, en me promenant au Luxembourg, j'ai été foudroyé par la sensation – pourtant si habituelle chez moi – de l'inanité. Ce fut comme une torsion du vide sur lui-même. J'ai décidé d'écrire un *Essai sur le Cafard*, dans l'espoir qu'en analysant ce mal si mien, je pourrais arriver à en compromettre la virulence. Car il n'est pas possible de continuer avec des états pareils.

Dans le scepticisme, le doute n'est pas un moyen, mais un *but*, c'est-à-dire le salut même. Car seul le doute peut nous délivrer, et nous éloigner de nos attachements. Ce qui pour le commun des mortels est un état à peine tolérable, presque un cauchemar, pour le sceptique est une manière de perfection, en tout cas un aboutissement, un état *positif*.

(Le scepticisme ou le salut par le doute.)

Ce qu'il faut de résignation ou de courage pour ne pas se briser ou se dissoudre, pour conserver sa figure et son identité !

Pour vivre longtemps, il faut vaincre la « volonté de vivre », l'attachement obstiné à la vie. Le Bouddha est mort octogénaire, Pyrrhon, nonagénaire.

Théoriquement, il m'est aussi indifférent de vivre que de mourir ; pratiquement, je suis travaillé par toutes les angoisses qui ouvrent un abîme entre la vie et la mort.

Revu Petru Comamescu<sup>64</sup> après vingt-cinq ans. Plaisir de voir qu'il n'a pas changé ; malaise qu'il n'ait justement pas changé.

(Tous ces amis qui sont passés par tant d'épreuves, et qui ont malgré tout gardé une fraîcheur, une fébrilité, une jeunesse, que nous autres, à l'abri des coups du sort (politiques, s'entend) n'avons su conserver. C'est précisément parce que nous n'avons pas souffert aussi intensément qu'eux que nous sommes si aigris, l'aigreur étant justement le signe d'une souffrance incomplète.)

Je passe des heures au téléphone à écouter les ennuis des autres ; mon rôle est celui d'un confesseur – guetté par le dégoût.

Le jugement d'un écrivain \* sur un autre écrivain ne vaut rien. Autant tenir compte de l'opinion d'une concierge sur une autre concierge.

\* (J'entends d'un écrivain contemporain sur un autre écrivain contemporain.)

Tout à coup, je pense au début de ma lettre de condoléances à la veuve de Reisner, écrite il y a un mois : « Je suis étonné qu'un homme aussi remarquable ait pu mourir »...

C'est absurde, mais c'était dit en allemand.

10 juillet

Après-midi accablant. Je regarde les gens au Luxembourg, immobiles, prostrés sous la chaleur. Qu'attendent-ils donc ? Ils attendent la mort, ils sont déjà morts. – J'en ai assez de regarder ces têtes de condamnés. Fuyons !

12 juillet

Cet après-midi, à la bibliothèque de la mairie du VP, j'ai entendu, venant de la cour ou peut-être de la rue, une très vieille rengaine qui me retourna complètement. Je ne fus pas long à en trouver la raison : j'avais très peu dormi durant la nuit dernière ; mes nerfs étaient anormalement réceptifs.

J'ai raconté tout à l'heure au téléphone à Fred Brown que si on supprimait les cartes illustrées il n'y aurait plus de tourisme, les gens ne voyageant que pour pouvoir envoyer des salutations à ceux qui ne peuvent pas bouger.

Je n'ai plus goût que pour les anecdotes, et la métaphysique hindoue.

Les Atrides et les Habsbourg.

Pascal et Hume – j'ai pratiqué pas mal le premier, très peu le second, mais je fais grand cas des deux.

Les Allemands ont fait la théorie de l'ironie, par incapacité d'en faire un usage pratique. J'en fournis deux preuves assez concluantes. Au directeur d'une revue presque clandestine, qui paraît deux fois l'an, j'écris que tout irait bien ici-bas si sa revue paraissait tous les jours... Il me répond par retour de courrier : J'ai une bonne nouvelle. La revue va paraître *quatre* fois par an. – L'autre, c'est le directeur du *Merkur*, auquel j'avais écrit que, pour que les Allemands soient un peuple *bien*, il faudrait supprimer la *bière* et l'*université*. Là-dessus il me répond que si je vais à Munich, il se fait fort de me faire changer d'idée sur la bière, etc. etc.

Ma paresse mentale est telle que chaque idée, si elle n'est pas instantanée, fulgurante, m'apparaît comme une corvée : elle est lourde, obscure, et je dois péniblement la soulever, la traîner vers la lumière.

En dehors de Paris, il n'y a guère que parmi les Juifs d'Amérique, rendus encore plus névrosés par la psychanalyse, que mes « écrits » aient trouvé quelque écho.

Il me faut tous les jours ma ration de doute. Je m'en nourris littéralement. Jamais scepticisme ne fut plus organique. Et pourtant toutes mes réactions sont celles d'un hystérique. Donnez-moi des doutes et encore

des doutes. Ils sont mieux que ma nourriture, ma drogue. Je ne peux m'en passer. J'en suis intoxiqué pour la vie. Aussi bien quand j'en trouve un, n'importe lequel, je me précipite dessus, je le dévore, je l'incorpore à ma substance. Car ma capacité de les assimiler, les doutes, est sans bornes ; je les digère tous, ils sont ma subsistance et ma raison d'être. Je ne peux m'imaginer sans eux. Donnez-moi des doutes, encore et toujours des doutes.

Toute exaltation implique un appétit de périr. Ce qui triomphe à la limite de l'extase, c'est la volonté de disparaître, *l'ivresse de l'irréparable*.

Quand je crie : Seigneur ! – Il *existe* l'espace de mon cri. Cela suffit : que puis-je souhaiter de plus ?

14 juillet

Dans la rue, en regardant les genoux d'une jeune fille, l'idée m'est venue tout naturellement qu'il s'agissait là d'un squelette, d'un *détail* de squelette, et qu'il n'y avait pas lieu de se laisser troubler par quelque désir que ce soit.

Quand une fois le scepticisme s'est emparé de notre esprit, même si nous arrivons à nous en débarrasser, nous y retombons cependant périodiquement : c'est un mal intermittent ; on passe de rechute en rechute, chacune ayant son caractère et son intensité propres.

La densité démographique des plages et des cimetières.

16 juillet

Aperçu dans la rue à un intervalle de quelques minutes Adamov et Sartre, tous les deux vieilliss. Si j'ai changé en proportion, ce qui me paraît inévitable, quelle tristesse !

Eugen Barbu<sup>65</sup> écrit dans son *Journal* que je n'ai aucune raison spéciale d'être malheureux, que je cultive l'inquiétude (*neliniçtea*) pour elle-même – tout cela sans méchanceté, et sans aucune intention de me nuire, avec sympathie plutôt. Il fait état d'un entretien que nous eûmes à Paris, il y a un an. – Comment serait-il possible que l'on devinât de l'extérieur mes infirmités ? D'une certaine façon, il est bien qu'on croie à la gratuité de notre malheur, et nous devrions nous-même finir par y croire.



Dans le *Sunday Times* de cette semaine je viens de lire un article de Raymond Mortimer *contre* Marc Aurèle, qui aurait été un « prig » (pédant), un philistin, un hypocrite. Évidemment on peut tout dire. Je me suis foutu en colère et j'ai failli écrire une lettre d'insultes à l'auteur. Puis *en pensant à l'empereur*, je me suis calmé. Quel besoin aussi de lire des journaux ?

Quand je pense à tous ceux que je connais bien, amis ou non, et que je m'interroge sur les mobiles qui les font œuvrer (je songe à ceux qui ont « réussi »), je vois presque toujours un vice ou plutôt une non-virtu, qui explique leur activité, leur fièvre productrice. A. — la passion morbide de l'argent, dont il ne fait pourtant aucun usage : c'est seulement l'impossibilité de refuser quelque offre que ce soit ; de même ce vieillard G. qui court le monde pour ramasser du fric, dont, pas plus que A., il ne se sert ; B. ambitieux, soif de publier ; C. — peur d'être oublié, besoin d'omniprésence ; D. ambition presque autodestructrice... mais à quoi bon ce défilé ? Quiconque s'agite, c'est sous l'impulsion de quelque raison inavouable, et qu'il ne s'avoue même pas à lui-même, qu'il ignore peut-être. Toute action est foncièrement impure. C'est le monstre en nous qui nous fait sortir de nous-même.

19 juillet

Je n'ai toujours pas réussi à contenir ma colère contre l'imbécile qui a *exécuté* Marc Aurèle. J'ai imaginé toutes sortes de formules d'insulte pour venger la mémoire d'un penseur auquel je recours toujours dans mes moments d'épreuve.

Ma réaction violente est cependant en contradiction flagrante avec tout ce qu'a enseigné le grand stoïcien. Mes emportements me rendent bien indigne de lui.

Nul mieux que moi n'a autant besoin de sagesse ; nul également qui en soit aussi incapable.

Je suis stupéfait de constater que je suis aussi mauvais, sinon pire, qu'un autre. Je retrouve en moi tous les bas instincts que la morale dénonce. Et s'ils sont si virulents chez moi qui ai fait tout de même quelques efforts pour m'en débarrasser, combien plus forts ne doivent-ils pas être chez ceux qui ne se surveillent ni ne s'analysent ?

Écrire une lettre m'assomme, alors qu'il fut un temps où rien ne me plaisait autant. C'est que je suis devenu incurieux des êtres, et que personne ne m'intéresse assez pour que je prenne la peine de l'entretenir de quoi que ce soit.

(Le peu de cas que Pyrrhon faisait d'autrui : quand il parlait avec quelqu'un, si celui-ci le quittait, il continuait de parler comme si de rien n'était. Comme je voudrais avoir *la force d'indifférence* du grand sceptique. Je retrouve en moi plutôt l'aigreur d'un Chamfort que la sérénité et le détachement dont faisait preuve le sage antique.)

J'aurais voulu dire, au critique anglais qui accuse Marc Aurèle d'être un simple imitateur qui n'a proféré que des banalités, que la grandeur du sage couronné vient d'un *ton* à lui qui transfigure les truismes, et leur confère une valeur pathétique, plus importante qu'une réflexion originale ou un paradoxe, qu'ils participent, ces truismes, de la prière, d'une prière désenchantée et légèrement amère qui l'empêche de dégénérer dans la fadeur.

L'esprit d'incuriosité.

19 juillet

J'ai pensé aujourd'hui que ce glissement, non que cet affalement quotidien dans le sommeil, devrait nous réconcilier avec la mort, puisque le processus ou l'« événement » est pareil. Cela explique pourquoi on meurt sans difficulté *si on se laisse aller*. Cesser de philosopher sur la mort est la vraie manière d'apprendre à mourir.

Je pense naturellement à la mort, comme d'autres pensent naturellement à la vie. Mais au fond dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une seule et même obsession exprimée différemment.

Chez moi, « l'horreur et l'extase de la vie » sont absolument *simultanées*, une expérience de chaque instant.

Un défilé de gens chez moi : j'ai l'impression d'être quelqu'un qui donne des audiences, sans motif, sans objet, sans nécessité. Des heures

irrélles en compagnie de fantômes, et moi-même, ne suis-je pas plus irréel qu'eux tous ?

Il y a une certaine poésie dans l'ennui ; il n'y en a pas dans le cafard. Comment expliquer le phénomène ?

Magny se fait avec sa flûte à la sortie des salles de concert, ou à la terrasse des cafés, dans les 20000 francs par soirée. Il ne se rase jamais seul ; il va tous les jours chez le coiffeur et change tout le temps d'hôtel. Il pourrait, s'il « travaillait » toute la journée, se faire environ 60000, donc presque 2 millions par mois. Dorénavant, c'est moi qui tendrai la main aux mendiants, de loin le métier le plus lucratif à l'heure actuelle. Les bourgeois ont mauvaise conscience ; eux, ils en profitent

J. P. Jacobs m'écrit de Berlin qu'il a en horreur et dont la laideur l'épouvante. Toutes mes impressions sur cette ville où j'ai séjourné en 1934-35 remontent à la surface de ma conscience. J'y ai mené une vie d'halluciné, de fou, dans une solitude presque totale. Si j'avais le courage ou le talent d'en évoquer le cauchemar ! Mais je suis trop faible pour pouvoir me replonger dans de telles horreurs. Il reste que ce séjour-là m'aura marqué à jamais. C'est le summum négatif de ma vie.

P. V. qui a loué une maison en Bretagne me raconte ses entretiens avec une paysanne qui croit à la réincarnation. Il est très emballé par les traditions celtiques qui continuent souterrainement. Je lui demande si la paysanne sait lire et écrire. – Oui, elle lit même des *livres d'occultisme*, me dit-il...

Kleist et Rodolphe (le héros de Mayerling) – cherchent et trouvent tous les deux des femmes avec qui se tuer. Ces propositions de suicide en commun, à quoi peuvent-elles bien correspondre ? Est-ce peur de mourir seul, ou, ce qui est plus probable, besoin d'en finir *dans cette plénitude* qui doit nécessairement précéder la mort *partagée* ?

On ne peut pas être dieu, ni même devenir dieu pour les siens. Le pire ennemi du Bouddha fut un de ses cousins.

— Jésus dit : « Un prophète n'est pas reçu dans sa ville, et un médecin n'opère point de guérison sur ceux qui le connaissent. » (*L'Évangile selon Thomas*)

Un peuple auquel on a interdit l'opinion et auquel on a donné en échange une idéologie, un stimulant, un « coup de fouet ». Il y a cinquante ans on riait du « péril jaune » ; maintenant, c'est un truisme. Ce qu'on appelle l'« accélération de l'histoire » n'est qu'un changement de rythme qui s'est opéré dans le passage de l'invraisemblable à l'évidence (n'est qu'une conversion plus rapide de l'invraisemblable en évidence).

24 juillet

J'ai réfléchi cette nuit que si jamais j'ai quelque mérite, c'est d'avoir donné expression à une forme inusitée de scepticisme : le scepticisme *violent*.

Le secret de Charles de Gaulle est d'être un esprit à la fois chimérique et cynique. Un rêveur *sans scrupules*.

Qui êtes-vous ? Je suis *l'homme que tout dérange*. Je veux qu'on me laisse tranquille, qu'on ne s'occupe pas de moi, qu'on ne s'intéresse pas à moi. Je m'emploie à susciter à mon égard une incuriosité totale. Et cependant...

Tout ici-bas me fatigue, tout. Je continue néanmoins. Même moi j'ai des côtés de lutteur. Je résiste à mes défaillances, je *supporte* mon état de santé, je me supporte. Cela frise l'héroïsme.

28 août 1966 Retour d'Ibiza.

Je ne suis capable que d'une seule forme de courage : le courage de désespérer. (C'est toujours ça !)

Ce qui est mauvais dans ma façon d'écrire, ce sont les vestiges du style philosophique. Et ce qui rend quelque peu ardue la lecture de mes livres, c'est la suppression des phrases intermédiaires, explicatives, apparemment superflues mais au fond nécessaires car elles allègent la tâche du lecteur. Mais comme j'ai écrit chacun de mes textes trois ou quatre fois, ces phrases

parasites mais utiles je les y ai supprimées avec acharnement. Peut-être ne faudrait-il publier que le premier jet, c'est-à-dire la version où on s'explique à soi-même ce qu'on veut « démontrer », « prouver », ce qu'on croit qu'on a découvert.

En métaphysique, comme en tout, je me comporte en trouble-fête. C'est le don le plus certain que je possède, et qui diminue avec l'âge (et à cause de mes prétentions à la sagesse).

(Dans ma jeunesse, partout où j'allais, j'aimais foutre le bordel. Dîners, réunions, séances littéraires, que ce fût dans un milieu intellectuel ou bourgeois, partout je créais la confusion et le tumulte par des sarcasmes ou des provocations. Tout cela ne tenait à vrai dire pas à quelque volonté préméditée de scandale, mais à une hystérie incœrcible, à une soif d'autodestruction *ournée vers l'extérieur*.)

Les écrivains qui n'ont rien à dire racontent leurs rêves. C'est une des pires formes de paresse ou de vide.

(Cela tient aussi à la psychanalyse, dont l'influence en littérature est aussi profonde que néfaste.)

À peine rentré à Paris, le téléphone sonne. Le cauchemar recommence.

Un inconnu m'envoie le Questionnaire Proust. Y répondre c'est comme répondre à un interrogatoire de police. En principe, il ne faudrait jamais répondre aux lettres des lecteurs. Presque toujours, quand je l'ai fait, j'ai eu à m'en repentir. Seuls les fâcheux s'adressent aux auteurs.

Relu – pour la cinquième, sixième fois – *La Douce*. Aussi bouleversé qu'à la première lecture. – Il n'y a guère que Dostoïevski et Shakespeare qui réussissent à me faire atteindre des extrémités que par moi-même j'entrevois seulement. Ils me mettent au sens propre hors de moi, ils me projettent au-delà de mes limites.

J'ai beau m'insurger contre la *passion*, sans elle tout est creux ici-bas, elle est un souffle qui traverse le vide et nous le masque. Dès qu'elle se calme, le vide est plus terrible qu'avant. Comment faire ?

Pourquoi y a-t-il les autres ? Les autres – ce sont ceux dont je ne m'accommoderai jamais.

Je veux être seul et n'y arrive pas. Je suis, comme on dit, *agressé* continuellement par des gens avec qui je n'ai rien en commun. *Je* n'ai besoin de personne et je vois tout le monde. Le bonheur d'être à Ibiza, dont j'étais assez conscient je n'ai pas su l'apprécier comme il le méritait.

Corriger mes textes traduits en anglais ou allemand, être obligé de me relire *avec la loupe*, quel supplice ! Le mal que j'ai eu à les écrire, le perpétuer, le retrouver en essayant de les déchiffrer en une autre langue ! Écrire dans une langue d'emprunt pour ensuite se corriger dans une autre langue d'emprunt, tout cela est un peu trop.

Humeur massacrate – état idéal pour concevoir l'extraordinaire.

Tout compte fait, ce que je cherche, c'est la vérité. C'est la raison pourquoi je ne suis pas *écrivain*, ou ne le suis qu'accidentellement.

29 août

Ai aperçu de loin X – écrivain de grande réputation. Il avait l'air repu et content de soi. Quoi lui dire ? J'ai fait semblant de ne pas le voir.

Je tourne autour des mêmes choses, j'ai refoulé certaines obsessions, je ne les ai pas dépassées. Il faut avoir vraiment la passion de la nuance pour discerner les différences qui existent entre les textes que j'ai écrits tant en roumain qu'en français, depuis plus de trente ans. Au fond je n'ai fait que broder sur les mêmes thèmes, et les approfondir *par endroits*. En cela je ressemble à tous les écrivains *mal portants*, qui ne peuvent quitter l'espace étroit de leurs maux.

Il faut que chacun épuise la dose de folie qui lui fut départie à sa naissance et qu'ensuite, il disparaisse.

Je viens de parcourir dans la *N. R. F.* d'août les « pensées » d'un certain G. P. – Furieux, je jette la revue. C'est prétentieux. Parler de soi, quand on n'est rien, commencer son texte en parlant de son âge, ensuite commenter Barthes, trouver que sa position est « tragique », *etc.* Est-il possible qu'on publie des choses pareilles ?

Se méfier du fragment : on croit y mettre beaucoup, mais le lecteur n'est pas obligé de suppléer à vos déficiences de talent, ni de trouver significatifs vos silences proclamés. Je me rappelle le mauvais accueil qu'on a fait à mes *Syllogismes* – il était légitime. Quelle idée de rassembler quelques maximes et de leur donner un titre pompeux ! Tout cela se lit en un quart d'heure. Enfin, j'ai voulu faire mon petit La Rochefoucauld, et j'en ai été puni. Il est bien difficile l'art de ne pas se faire d'illusions sur soi. On ne l'apprend jamais, surtout quand on croit qu'on l'a appris (comme ce fût mon cas).

Une des rares choses que j'ai apprises : résister à l'envie de publier.

Mais un indolent peut-il s'en faire un mérite ? Dans l'occurrence je tire seulement le bénéfice de mes défauts, je profite de mon inefficacité. De quels échecs et de quels désastres ne m'a-t-elle pas préservé jusqu'à présent ! Si j'avais exécuté tout ce que j'envisageais de faire, si tous mes désirs eussent été autant d'actes, je serais aujourd'hui fou ou fusillé.

Quand on est seul, même si on ne fait rien, on n'a pas l'impression de gaspiller son temps. Mais on le gâche presque toujours en compagnie.

Je n'ai rien à dire ? Qu'importe ! Ce *rien* est réel, est fécond, car il n'existe pas d'entretien stérile avec soi. Quelque chose en sort toujours, ne serait-ce que l'*espoir* de se retrouver un jour.

Ce qui me frappe le plus quand je songe à mon passé, ce sont moins mes déceptions que mes enthousiasmes. Si j'écrivais un jour mes souvenirs, je devrais les intituler : *Histoire d'un enthousiaste*. D'un enthousiaste que je me suis employé à saper (plus même que les circonstances extérieures ou le contact des hommes), d'un enthousiaste renversé.

La pensée, dans son essence, est destruction.

Plus exactement : *dans son principe*. On pense, on commence à penser pour rompre les liens, pour dissoudre les affinités, pour compromettre la charpente du « réel ». Ce n'est qu'ensuite qu'on peut essayer de la consolider. C'est qu'alors la pensée se ressaisit et s'insurge contre son mouvement naturel.

Dans presque tous les domaines je ne rencontre que des gens qui *croient* savoir et qui ne savent pas. Rien n'est pire que de *s'imaginer* connaître. Je

pense ici particulièrement aux traducteurs qui se contentent de l'illusion de comprendre. Un auteur n'est pas tenu à la rigueur ; un traducteur l'est, il est même *responsable* des insuffisances de l'auteur.

Je mets un bon traducteur au-dessus d'un bon auteur.

On ne se souvient que des heures, des journées ou des mois où on a souffert. Le « bonheur » n'a pas de mémoire : si vivre, c'est se souvenir, alors avoir été heureux, c'est comme si on n'avait pas vécu.

La maladie ne nous détruit qu'en apparence, car c'est elle qui sauve, qui perpétue, qui rend éternellement actuel le temps pendant lequel elle s'employait à nous nuire ; inversement, le temps où nous nous sommes bien portés a disparu à jamais ; et s'il laisse des traces, aucune n'est *consciente*, aucune ne se signale à notre esprit. En ce sens, la santé représente une perte, un passif autrement grave que la maladie.

Ce qui m'empêche d'innover en français, c'est que je veux écrire *correctement*. Ce scrupule, poussé jusqu'à la nuance, vient du fait que j'ai commencé à « composer » en cette langue à trente-sept ans. C'est exactement comme si j'écrivais en une langue morte, et on sait la différence, selon Meillet, je crois, entre une langue vivante et une langue morte – c'est qu'en cette dernière on n'a pas le droit de faire des fautes. (L'obsession de la *faute* me gâche tout le plaisir d'écrire en français. C'est ce que j'ai appelé « la sensation d'être dans une camisole de force » – que me donne toujours cet idiome – trop rigide à mon gré. Une langue dans laquelle je ne peux pas *m'oublier*, – dans laquelle je suis contraint, crispé, empoté, une langue dont les règles me paralysent et me hantent, et m'enlèvent tous mes moyens. *Un prophète foudroyé par la grammaire.*)

Nous oublions ceux que nous avons insultés, blessés ; mais, eux, ne nous oublient pas. (Je pense à tel poète qui me poursuit de sa haine : il paraît que je lui ai dit des choses désagréables dans une discussion sur Sainte-Beuve ; je m'en souviens à peine. Les propos que nous tenons sur les autres ne concernent que ceux-ci, nous n'y prêtons aucune attention. Qu'est-ce que cela peut nous faire que de traiter quelqu'un *d'idiot* ?.)

À Talamanca, la barmaid de *Melodia*, était entichée de... Talley-rand. Elle n'avait lu sur lui que le livre de Duff Cooper, mais cela avait déclenché



chez elle une véritable passion, puisqu'elle était allée visiter le château de Valençay. Tous les jours j'allais lui raconter – en anglais ! – quelque mot de son idole, dont je me souvenais pendant la nuit. Mais comment traduire ces trouvailles si délicates, ces tours imperceptiblement ironiques, ces riens si concentrés, si significatifs ? Même estropiés par moi, Ann les aimait tous, puisqu'ils venaient de Lui.

Un matin, à Ibiza, j'assistai au départ d'un sous-marin français, qui y était depuis quelques jours. Au moment où il quitta le port, il se tourna – avec quelle grâce – de façon qu'on pût le voir de profil : sa silhouette noire, son allure funèbre – on aurait dit qu'il transportait le corps d'un héros – me remuèrent jusqu'aux larmes. Il faut dire que cette tourelle sombre sous un soleil éclatant avait de quoi vous toucher.

Dans les vieilles civilisations, spontanéité et vulgarité vont de pair. Pour les raffinés, le naturel n'est admis que si on le souhaite, c'est-à-dire à l'état virtuel. Ceux qui le possèdent sont considérés comme grossiers ou ridicules.

## 2 septembre

J'ai repris mes promenades de nuit autour du Luxembourg, je suis redevenu automate.

Tout le monde a grossi pendant les vacances ; moi seul me suis retrouvé avec ma maigreur. La *chair* n'est pas mon fort.

Je me suis imposé une philosophie sceptique pour pouvoir contrecarrer mon tempérament malheureux, mes affolements, mes réactions d'humeur. À chaque moment j'ai besoin de me dominer, de freiner mes impulsions, de combattre mes indignations auxquelles je ne *crois* pas, mais qui surgissent de mon sang ou je ne sais d'où. Le scepticisme est un *calmant*, le plus sûr que j'aie trouvé. J'y ai recours en toute occasion ; sans lui, j'éclaterais à la lettre.

On ne sait une langue étrangère que lorsqu'on peut y raconter une anecdote.

Tous les peuples sont maudits. Le peuple juif l'est plus que les autres. Sa malédiction est automatique, évidente, sans lacunes. Elle va de soi.

Le Juif roumain est anti-roumain ; le Juif américain anti-américain, et ainsi de suite. Mais le Juif français n'est pas anti-français. Il *n'ose* pas l'être. Pourquoi ?

La France a – ou plutôt a eu – le monopole du *prestige*. Il s'est créé en sa faveur un préjugé favorable dont tout le monde entend profiter.

X, un imbécile, me téléphone pendant une demi-heure pour me donner des nouvelles qui ne m'intéressent pas. Cet attentat contre mon temps me laisse complètement désarmé, et fourbu. C'est ce que doit ressentir celui qui se *souvient* d'une séance de torture. À l'autre bout du fil, il y avait effectivement un tortionnaire.

Socrate, la veille de sa mort, était en train d'apprendre un air de flûte. « À quoi cela te servira-t-il ? lui dit-on. – À *savoir cet air avant de mourir*.

### 3 septembre

Hier soir, rue Guynemer, je regardais, appuyée sur son mari, une nordique (?) aux cheveux d'or. Elle avait tant d'allure que je ne pouvais en détourner les yeux. Comme le couple marchait sur l'autre trottoir, je me mis à les suivre ; en les dépassant, je constatai avec horreur qu'elle avait une voix caverneuse, désagréable au possible, et qu'ils parlaient une langue d'une laideur à peu près intolérable. Elle était, de près également, jolie ; cependant comment pouvait-elle préférer des sons pareils ? Elle n'avait aucune excuse d'avoir une voix semblable. Je m'éloignai sans regret.

Ce matin retour d'Enghien, j'ai assisté au métro de la Gare du Nord à une scène pitoyable. Des deux côtés on attendait le métro. Sur le quai d'en face, une fille d'à peu près vingt-deux ans appelle un homme d'une quarantaine d'années qui s'éloigne d'elle. O revient. Elle se blottit contre lui, pleure, trépigne ; il s'éloigne, elle crie, elle trépigne ; lui fait des gestes, elle recommence de plus belle. Il y a une valise qu'elle soulève et laisse tomber à plusieurs reprises. Finalement il revient, prend la valise et la fille se colle à lui, soupire, et ils disparaissent ensemble. Était-elle sa femme, sa maîtresse ou... sa fille ? Son comportement à elle et d'ailleurs son

comportement à lui justifiaient les trois hypothèses, tant leurs rapports paraissaient troubles et cependant *normaux*.

De l'extérieur, tout clan, toute secte, tout parti, paraissent homogènes ; de l'intérieur, la diversité y est aussi grande que possible. Les conflits dans un couvent sont aussi réels et aussi fréquents que dans n'importe quelle société. Même dans la solitude, les hommes ne se rassemblent que pour *fuir la paix*.

On s'est intéressé à Socrate pendant des siècles ; on voyait en lui le philosophe même, un modèle et aussi un personnage énigmatique. Il ne nous concerne pour ainsi dire plus, sa figure a perdu tout mystère ; il *n'inquiète* plus personne.

Le dernier qui l'ait pris au sérieux fut Nietzsche. Mais depuis il a cessé d'être un problème. C'est que pour nous, malgré son démon, il n'est pas assez compliqué et ses interrogations pas assez dramatiques. De toute façon, pour nous, il est trop *raisonnable*, et nous ne voyons guère ce que nous pourrions commencer avec lui. Ses perplexités méthodiques ne sont plus pour nous un *départ*. Son ironie ne nous paraît pas avoir plus de sens que le sourire de la... Joconde. Des arcanes épuisés, des faux abîmes.

*Rêve, plaisanterie, imposture* – dans les moments essentiels, funèbres même, je ne trouve que ces trois mots qui m'aident à saisir l'existence. Car, dans ces moments, elle n'apparaît pas tragique, mais irréaliste. Devant une tombe, fût-ce celle d'un ami, il est absolument impossible de penser qu'exister soit un phénomène *sérieux*. Tout se passe comme s'il y avait une tricherie au départ, à *la base*. C'est du moins le sentiment quasi constant que j'ai des choses de ce monde.

Une chose que j'ai comprise très tôt, et qui m'a préservé de bien des folies : le martyr se réduit à un conflit avec la police. Tout est préférable à ce mode de « dialogue ». Se détruire dans des conditions pareilles, et à un niveau si bas, c'est se déshonorer.

Et cependant le martyr (politique surtout) tire peut-être sa valeur et son prestige de ce consentement à s'abaisser, et à souffrir par ce qu'il y a de plus innommable dans la société.

« La musique pourrait en quelque sorte subsister sans que l'univers existât. » (Schopenhauer)

### 5 septembre

Ai rencontré hier soir K. G., Juif hongrois que je connais de longue date (depuis 38, je crois). Il parle un français odieux, il le sait et il en souffre. Tous les gens dont je lui parle, il me dit ne pas les aimer, il les trouve antipathiques. Il reconnaît leur valeur intellectuelle, mais ne les aime pas comme hommes. « Raymond Aron, je l'estime comme penseur, mais l'homme, je ne peux le souffrir. »

Laid, sardonique, crispé, et, bien entendu, malheureux, K. G. sait, et pourtant refuse de se l'avouer, que tout le monde le trouve antipathique, il ne trouve aucun charme à personne. Il accuse les autres de ce dont on l'accuse lui-même. Je ne peux m'empêcher de lui dire : « Mais R. Aron a énormément de charme *comme homme*. – Peut-être, me réplique-t-il, mais pas comme professeur. J'ai passé ma thèse avec lui comme patron. Il a été odieux ».

Au fond, G. met tout le monde mal à l'aise, ce qu'on ne peut lui pardonner. Il veut se rendre agréable, et il n'y arrive jamais ; il trouvera toujours le mot malheureux qui vous blessera, alors qu'il voulait vous faire un compliment. S'il n'avait pas le recours d'accabler les autres, de les rendre responsables de ses mauvaises relations avec eux, sa vie serait un enfer. Il s'agit pour lui d'une réaction d'autodéfense dont il n'a pas conscience. Que ne fait-on pas pour se supporter soi-même !

Nous en sommes tous au même point. Au lieu de dire : « Tel ne m'aime pas », nous préférons le taxer d'horrible ou de malappris *en général*. En matière de connaissance de soi, éluder la vérité, c'est se conformer à l'instinct de conservation, c'est céder à un impératif vital.

Chaque fois, avant d'écrire une lettre, petite crise de neurasthénie. Il m'est si difficile d'entrer en contact avec celui auquel je m'adresse ! Je ne me trouve jamais au niveau qu'il faut pour communiquer avec lui. D'où l'effort, soit pour m'élever, soit pour m'abaisser, suivant la qualité du « correspondant ».

Se désavouer sans nécessité absolue, il n'est rien de plus pénible. Je pense à D. N., qui, par trois articles de reniement, a détruit sa propre

légende et annulé six années de souffrances. Le masochisme ne mène à la gloire que s'il est habilement dirigé.

Dans la volonté de martyr il entre du masochisme, de la provocation et un immense orgueil à base de dépit.

Tout martyr murmure intérieurement : « Je leur montrerai de quoi je suis capable. » Ce disant, il pense autant à ses ennemis qu'à la *galerie*.

Un soir à Ibiza, seul en face de la mer, j'eus le sentiment très net de l'absurdité de l'honneur ou, si on veut, de l'honorabilité. Comme les vagues venaient se briser contre les rochers, je me disais : « Que peut me faire l'opinion des hommes ? Si tous, sans exception, me prenaient pour un scélérat, un monstre, pour la honte de l'espèce, en quoi cela me concernerait-il ? Ces vagues, ces étoiles, cette nuit, quel rapport ont-elles avec l'homme ? Et quelle réalité pourrait avoir, au milieu des éléments, un jugement de valeur, fût-il porté par l'humanité dans son ensemble ? » Et je pensais à mes réactions d'écorché, à mes rancœurs, à mes défaites ou alors à mes emballements, et je me disais qu'il fallait être vraiment bien bête pour souffrir ou jubiler à cause de quoi que ce soit. Dès que je suis *dehors*, j'entends devant un arbre, un roc, devant un paysage *sans présence humaine*, je prends d'emblée une leçon d'indifférence, qui me comblerait si elle survivait au premier contact avec l'homme.

Rêve idiot. J'avais rendez-vous avec les *deux* filles de Bergson. Après des complications sans nom, nous réussîmes à prendre le train d'Ocna-Sibiu – lui (!) ; la voie était en réparation, le train avançait à peine ; les filles ne savaient pas le roumain.

Est-il possible que le cerveau n'ait rien d'autre à faire qu'à inventer des conneries pareilles ? Quels secrets deviner là-dedans ? – Ce qui manque à la psychanalyse, c'est le sens du ridicule. Une discipline, théoriquement séduisante, pratiquement grotesque. Il est inconcevable que tant d'intelligences l'aient prise au sérieux.

Je ne connais rien de plus pénible qu'une vie réussie, comblée, bien que superficiellement il soit agréable de voir un visage radieux qui *émane* du contentement.

En relisant quelques poèmes de Leopardi j'ai compris à quel point j'étais guéri du romantisme – *quant à la forme* ; mais non pas quant au fond.

Au lieu de *travailler*, je tourne et retourne des ressentiments (j'allais écrire des pressentiments) ; mes humeurs sont mes problèmes.

Me suis levé avec la *certitude* d'avoir été battu, d'être passé par les mains de plusieurs tortionnaires tous plus experts les uns que les autres. Cela s'appelle *sommeil*.

Je suis le seul contribuable en France qui déclare plus qu'il ne gagne. Quels que soient mes revenus, je ne peux déclarer au-dessous du minimum vital. Il y eut des années où j'étais pourtant bien au-dessous. Sur ce chapitre, silence, tout détail équivalant à une honte ou à une lamentation.

Je n'aime pas les gens qui s'entêtent, qui veulent qu'on parle de tous leurs actes, l'agonie y comprise, qui ne savent pas s'effacer au bon moment et qui ne devineront jamais la volupté qu'il y a à se savoir oublié, à être l'artisan de l'oubli où on est tombé.

Tant qu'on envie la réussite de qui que ce soit, fût-ce d'un dieu, on est un vil esclave comme tout le monde.

Nul ne se réjouit vraiment du succès de ses amis : on ne peut supporter la réussite de ceux qu'on connaît bien, alors qu'on se résigne volontiers à celle d'un inconnu ou de n'importe qui qu'on a peu pratiqué. L'histoire d'Abel. – C'est cela la forme la plus évidente et la plus quotidienne de la malédiction.

La véritable élégance morale est l'art de déguiser ses victoires en défaites.

Après une *pointe*, je n'ai plus envie de « penser ». Le fragment, la boutade, la maxime, vrai attentat contre l'esprit. (L'« esprit » est ennemi de l'esprit.)

Une race intelligente et sans mystère. La femme n'y a aucun « coefficient » poétique. Elle n'est bonne que pour l'amour et la conversation.

Il n'y a pas de « nostalgie » gauloise, seulement du « cafard ». La mélancolie n'est pas de par ici.

« L'idole voudrait ne voir jamais son sculpteur, ni l'obligé son bienfaiteur. » (Baltasar Gracián, *L'Homme de cour*)

À lire : Adolphe Coster, *Baltasar Gracián*, 1913.

Si on m'avait prédit que je passerais des mois et des mois sans musique et que je m'en accommoderais ma foi pas trop mal, j'aurais giflé l'auteur de cette prédiction. C'est pourtant ce qui m'est arrivé cette année. La musique s'éloigne, elle *n'étoffe* plus ma vie. Ma sécheresse actuelle en est-elle la cause ou l'effet ? Je ne puis trancher.

10 septembre.

Nuit épouvantable. Mes nerfs – sous l'effet de la chaleur – comme du linge tordu. Et puis ces douleurs dans les jambes, ce fourmillement à longueur de nuit. Toujours cette rencontre avec son corps, toujours en face de ce fléau.

« Comprendre, c'est comprendre comme vrai. Mais voir une thèse comme fausse, c'est nécessairement ne pas la comprendre. » (Le père Valensin)

Cette affirmation est typiquement théologique, je veux dire que ce genre de paradoxe inutile, de subtilité à côté, est caractéristique de la mentalité du théologien (ou du logicien).

Pour quelqu'un de réussi, cent ratés, non mille.

M. Lusseyrand, professeur de français en Amérique, me dit l'impossibilité d'avoir une conversation profonde, intime avec un Américain en *anglais*, lequel se livre aussitôt s'il parle français. – C'est que dans sa langue, l'Anglo-Saxon est prisonnier de tous les clichés, les lieux communs, les préjugés qu'on lui a inculqués ; alors qu'en une autre langue, rien ne le retient d'être ce qu'il est secrètement, c'est-à-dire véritablement, d'être lui-même et non ce que la société en a fait.

Cela est vrai peut-être de tout le monde et non seulement de l'Anglo-Saxon (encore que chez lui le phénomène ait une acuité plus grande, du fait des interdits qui dominent tout tant en Amérique qu'en Angleterre).

Plus j'y pense, plus je trouve qu'Athènes devait être un enfer. Sur un si petit espace, réunir tant d'esprits opposés, obligés de se connaître, de se parler, de se quereller !

Entre le mystère et l'obscurité concertée, il y a un abîme. La littérature contemporaine, remplie de la seconde, est exempte du premier.

(Il n'y a rien de plus ridicule que de vouloir être obscur pour faire profond.)

Tel qui fait de la littérature illisible depuis des années et qui se répète sans vergogne, pourquoi s'arrêterait-il puisque tout marche si bien pour lui et qu'on crie à la révélation après chacune de ses productions ?

Je ne connais rien de plus pénible que les accès d'ennui pendant une conversation, les trous qu'ils y pratiquent et la peur de la voir s'arrêter tout de bon. Personne ne sait partir à temps, avant que le sujet abordé ne soit irrémédiablement épuisé. « Allez-vous-en ! » ai-je envie de crier au fâcheux qui ne peut quitter le fauteuil où il s'est affalé... *en tortionnaire*.

Il n'est pas d'injustice que j'ai commise de propos délibéré ou par saute d'humeur, qui parfois tout de suite, parfois des années après, ne m'ait inspiré un regret cuisant. Mes torts n'ont jamais manqué de fournir matière à mes tourments.

« De toutes les monotonies, celle de l'affirmation est la pire. » (Joubert)

### 12 septembre

Ce matin, en nettoyant pièce par pièce le revêtement métallique du radiateur à gaz, le bruit qui en résultait a réveillé en moi des sensations étranges : où avais-je entendu les mêmes « groupes » de sons, le même tintement, et la même discontinuité sonore ? Au bout d'une heure, je trouvais : aux concerts du Domaine musical, le dernier *cri* de la musique. En maniant un objet d'usage domestique, j'étais en pleine avant-garde sans m'en douter.



Relu des pages de Schopenhauer. Ce qui survit, c'est le moraliste et l'homme d'humeur. Le côté proprement philosophique date : toutes ces références à la volonté, à propos de n'importe quoi, font penser à une lubie ou à l'insistance d'un maniaque.

Pour une époque comme la nôtre qui aime l'obscurité à tout prix, mes écrits ne présentent aucun intérêt : ils sont trop clairs... Mais cette époque facile ne saurait imaginer quel combat j'ai mené, d'abord contre moi, ensuite avec la langue, pour acquérir ce semblant de clarté qu'on méprise tant autour de moi.

La pitié est le seul sentiment qu'on devrait légitimement éprouver envers tout être, envers le salaud lui-même.

L. veut voir si j'ai la ligne du suicide ; mais je cache mes mains, et plutôt que de les lui montrer, je porterai toujours en sa présence des gants noirs.

Le reproche le plus grave qu'on peut adresser aux révolutions, c'est que, sous l'effet de la peur, lettres, journaux intimes sont sacrifiés, et que ce sont les possesseurs et les auteurs qui s'en débarrassent ; ils n'en laissent pas le souci à la police.

(La destruction du journal de M<sup>me</sup> de Rémusat au retour des Bourbons<sup>66</sup>. Elle y avait jour par jour consigné ses entretiens avec Napoléon et avec les gens de la cour. Ses « Mémoires », écrits après, n'en sont qu'un pâle reflet, fruit du souvenir.)

### 12 septembre

Hier soir, une femme qui était suivie par un nègre m'appelle au secours. Je m'approche et le nègre met sa main dans sa poche. J'ai compris. C'était boulevard Arago. La bonne femme ne risquait rien, mais je risquais tout, bêtement. Je les ai abandonnés à leur conversation, non sans en éprouver un sentiment de honte.

Mon cerveau n'est pas en très bon état, et je ne vois que des déséquilibrés.

Après avoir feuilleté un livre d'images sur l'Espagne :

*Rien de qui est espagnol ne m'est étranger.*

14 septembre

Explosion de colère dans un magasin de régime. Depuis des mois que j'y vais, je n'ai cessé de haïr la bonne femme qui est, je crois, la patronne. Elle est horrible, odieuse, elle porte des lunettes et vous regarde en dessous. Pour comble d'ironie, la maison s'appelle « La vie claire ». Je n'y suis jamais allé sans *pressentir* que j'allais éclater. Aujourd'hui on m'offre deux pains de seigle extrêmement plats (on aurait dit qu'on les avait passés au laminoir) et on me dit qu'ils valent moins cher (un franc chacun) parce qu'ils ne sont pas levés. « Donnez-m'en alors un seul », dis-je. La bonne femme fit un rictus intolérable, qui me mit hors de moi. Je jetai la pièce d'un franc et partis furieux. Devant des gueules pareilles comment pourrais-je rester maître de moi ? Et pourtant il le faudrait. Chaque matin, en sortant de chez moi, je devrais me proposer de garder mon calme quoi qu'il arrive. Il est vraiment humiliant de ne pouvoir se surveiller. Mais cette incapacité n'est pas accidentelle : elle est inscrite dans ma nature.

14 septembre

J'ai rencontré hier M<sup>me</sup> (?) qui habite l'immeuble et dont le mari est mort il y a deux mois. Je l'ai arrêtée pour lui présenter encore une fois mes condoléances. Elle m'a jeté un regard terrible, plein de haine et de cruauté. J'en fus surpris et bouleversé, parce qu'elle se mit aussitôt à pleurer. Je compris que ce que j'avais pris pour de la cruauté et de la haine n'était rien d'autre que le désespoir.

J'ai beau savoir qu'il n'est pas noble de considérer la reconnaissance comme un fardeau, je la ressens néanmoins ainsi. Je ne suis pas *libre* quand je me trouve en face de quiconque m'a obligé : c'est comme s'il occupait une place plus haute dans une hiérarchie invisible ; je suis son subalterne. Les relations entre nous s'en trouvent faussées ; plus de sincérité possible ; la contrainte intervient. À quoi bon entretenir encore des rapports avec lui ? Nulle spontanéité de ma part ni de la sienne ; le bienfait dont il est l'auteur se dresse à chaque instant entre nous et nous paralyse tous les deux.

Je n'ai jamais compris qu'on pût accepter de plein gré la servitude d'avoir des *disciples*. On est toujours esclave de celui qui vous imite.

J'ai une assez grande expérience des hommes et des choses. Cependant elle ne me sert à rien, ou presque, dans la vie de tous les jours. Théoriquement, en revanche, elle m'est d'une énorme utilité. Mais, encore une fois, je n'en retire aucun bien.

J'ai fait le tour de tous les gens que je pourrais envier. À la fin, j'ai constaté que je n'aimerais changer mon sort contre celui de personne. Tout le monde en est au même point. C'est cela le fait d'être unique. Même un crapaud est unique ; tout ce qui respire est unique. Le plus grand génie n'est rien à côté de cette merveilleuse unicité. Comment se fait-il alors que l'envie soit le sentiment le plus profond, le plus ancien qu'éprouve la créature ?

Lu quelques pages du dernier volume du *Journal* de Goncourt avec un dégoût énorme. Est-il possible qu'un écrivain soit concierge à ce point ?

Il y a une certaine bassesse d'âme à vouloir, quand nous sommes malheureux, que les autres s'intéressent à nos malheurs.

Je pense à la veuve désespérée de l'autre jour. En la quittant je me suis dit que les plus grandes souffrances, dans la perspective de l'absolu, ne sont qu'un jeu et qu'il faudrait éduquer les hommes à se moquer de leurs épreuves. Mais, avant tout, il faudrait tout faire pour les empêcher de s'attacher profondément à quoi que ce soit : détruire la superstition de l'amour, extirper la racine des idolâtries, le culte pour un être et même pour une idée. Car tant que nous croyons qu'il y a quelque chose de *réel* ici-bas nous nous y cramponnons et l'exaltons, ce qui en résulte pour nous, c'est un nombre incalculable de souffrances. Postuler l'universelle fantasmagorie est donc une œuvre salutaire et même un devoir auquel nul cœur charitable ne devrait se soustraire.

Ce qui me frappe le plus chez les critiques d'aujourd'hui (critiques littéraires, plastiques, philosophiques, etc.), c'est l'insistance, la volonté de méthode et de système qui leur permet de dissimuler leur manque de talent et de se faire pardonner l'ennui sans bornes qui se dégage de leurs productions. Dès qu'un littérateur se déguise en philosophe, on peut être sûr

que c'est pour camoufler ses défauts, son absence de dons, son inspiration déficiente. *L'idée*, ou le semblant d'idée (c'est tout un pour le public), quel paravent ! Le plus souvent rien ne se cache derrière. La parade, l'étalage d'idées qu'on déploie dans les commentaires critiques, c'est du vol à peine dissimulé, on prend les pensées d'un autre, on les tourne et on les retourne, on les compare et on les oppose dans une sorte de ballet indigne d'un esprit sérieux, et on s'érige en juge tout le temps qu'on pille la fortune d'un misérable qui, lui, a produit quelque chose de direct et de vivant.

15 septembre

La même question obsédante : « Que faites-vous, que préparez-vous ? – *J'attends* », ai-je envie de répondre à tout le monde. Mais la juste réponse serait plutôt : « Est-ce que j'ai la gueule d'un homme qui doit faire quelque chose ? »

À partir d'aujourd'hui je vais me remettre à mon texte sur *les difficultés du renoncement*.

Autour de moi, tout le monde se démène, *s'affirme*, alors que moi je me *dévore*, je me *dévore*.

*L'Oraculo Manual* de Baltasar Gradin ressemble *par le ton* au *Tao-tô-king*. Mais il se pourrait qu'il y eût entre ces deux petits livres des analogies plus profondes, des correspondances mystérieuses. Est-ce illusion de ma part ? ou s'agit-il d'une impression légitime ? À vérifier tout cela.

Ce grand personnage qui a trahi tous ses amis et toutes les causes ne manque jamais d'aller à la messe dans les villes et les pays qu'il visite. Comment ose-t-il s'adresser à Dieu ? Que peut-il lui dire ? Il s'agit bien de Dieu ! Quiconque se réclame publiquement d'une religion en fait par là même fi. ( ?)

Plus je vais, plus le sentiment de l'irréalité tourne chez moi en la certitude d'une farce générale. Des mouches tragiques tous et toutes.

« Le talent a-t-il donc besoin de passions ? Oui, de beaucoup de passions réprimées ». (*Joubert*)

16 septembre

Au milieu de la nuit, je me suis réveillé à la suite d'un cauchemar si terrible que ma première pensée fut que ce réveil serait définitif, que je ne me rendormirais plus jamais.

Chose étrange, seule l'impression laissée par le cauchemar subsiste dans mon esprit ; toute l'affabulation en a disparu ; il m'est impossible de m'en souvenir.

« Un ennemi est aussi utile qu'un Bouddha. » – Combien je comprends cela ! Je dois à mes ennemis d'avoir commis moins d'erreurs que je n'en aurais fait autrement. Ils ont *veillé* sur moi, ils veillent toujours : ma gratitude à leur égard est sans bornes.

Je suis stupéfait de la persistance de mes défauts. Je me plains d'être empêché de travailler par des visites importunes. C'est vrai. Mais il est plus vrai encore que je m'empêche de moi-même de faire mon devoir, que j'ai le génie de gâcher *mon* temps. Cet après-midi, alors que rien ne m'obligeait à sortir, j'ai passé deux heures à la bibliothèque du VI<sup>e</sup> à feuilleter bêtement des livres plus ou moins intéressants. Cependant non ; j'ai regardé des photos de la Grèce, des lies grecques – *pour la première fois de ma vie*. Tout ce que j'aime s'y trouve. Une nouvelle passion est née. Pourvu qu'il y ait des cyprès quelque part, je ne demande pas davantage, je me déclare satisfait de ce monde. C'est le préjugé roumain contre les Grecs qui fait que je n'ai jamais voulu aller dans leur pays. Tout cela est bête, monstrueusement bête.

Heine raconte que dans son enfance, à Düsseldorf, on croyait qu'en faisant descendre au bout d'un fil le doigt d'un pendu (de préférence innocent) dans un tonneau de bière, la bière augmentait en volume et en qualité. Et Heine ajoute : « Aufgeklärte Bier-wirte pflügen ein rationaleres Mittel anzuwenden, um das Bier zu vermehren aber es verliert dadurch die Stärke<sup>67</sup>. »

Je ne connais rien de plus insupportable que l'ironie continue, sans faille, sans répit, qui ne vous laisse pas le temps de respirer, et encore moins de réfléchir. L'ironie qui devrait être délicate et *occasionnelle*, – devenue

grossière, c'est-à-dire automatique ! Même elle est vouée à dégénérer, à suivre la loi commune.

Tous ces professeurs, Heidegger en tête, qui vivent en parasites de Nietzsche, et qui s'imaginent que philosopher, c'est parler philosophie. – Ils me font penser à ces poètes qui se figurent que la mission d'un poème est de chanter la poésie. Partout le drame de l'excès de conscience : s'agit-il d'un épuisement des talents ou d'un épuisement des thèmes ? Des deux sans doute : défaut d'inspiration qui va de pair avec défaut de matière. Disparition de la naïveté ; trop de jonglerie, *d'habileté*, dans les choses capitales. L'acrobate a supplanté l'artiste, le philosophe lui-même n'est qu'un pédant *qui se trémousse*.

M. F. dit que l'importance de Nietzsche vient de ce qu'il fut un des premiers à s'être intéressé à beaucoup de domaines (philologie, psychanalyse, politique, etc.) Que dire alors de Hegel ? Au contraire, il s'est borné à un domaine autrement limité. C'est Spengler qui a raison quand il soutient que l'époque des grands philosophes, qui embrassèrent tous les domaines, est terminée, que la philosophie s'est spécialisée comme n'importe quelle branche de savoir.

Condition essentielle si on veut *penser*, s'abstenir de réfléchir sur la philosophie.

Dans la rue, une fièvre extraordinaire s'était emparée de moi : que de choses me restent à dire ! Je ne suis pas perdu puisque je suis capable d'éprouver des sensations aussi fortes, aussi rares.

« Je suis peut-être le dernier des hommes mais je ne reconnais à personne le droit de me juger. »

Je pense à Erwin Reisner, philosophe véritable, mort inconnu, et à tel autre, imposteur, qu'on célèbre partout. Mais à quoi bon s'arrêter à ces évidences de toujours ? Le mérite n'est récompensé que lorsqu'il se rencontre chez un ambitieux sans scrupules. Et tout homme de valeur *qui a réussi* est cela.

C'est un sentiment assez curieux que d'appartenir à un pays *sans monuments*, à un pays dont la seule ressource est l'avenir, et qui n'a peut-être pas plus d'avenir que de passé.

Si je peux faire pas mal de choses sans conviction (et presque toute mon existence quotidienne se déroule de cette façon) il m'est en revanche impossible d'écrire sans y croire, par simple exercice ou par nécessité. Tout ce que j'ai écrit (je ne parle pas de mes lettres, celles-là je ne leur accorde aucune importance et d'ailleurs la plupart ne furent dictées que par la politesse), tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai publié correspond à ce que j'ai effectivement pensé au moment où je l'ai conçu. C'est curieux ce respect pour la plume, vu mes dispositions sceptiques. Je devrais, si j'étais conséquent avec certaines de mes idées, ne reculer devant rien, affirmer n'importe quoi et soutenir n'importe quelle cause. Si je peux mentir dans la conversation, je ne le peux devant la feuille blanche : il m'est impossible d'être *poli* en écrivant. Il faut croire que j'ai un fonds d'honnêteté, de naïveté en tout cas. *Les scrupules d'un cynique* – ce serait plus qu'un titre de livre, ce serait l'enseigne de ma carrière. Tiraillements dans l'équivoque.

#### 18 septembre 1 heure du matin

Désespoir sans nom. Je viens de passer la soirée avec des amis ; tout s'y est bien passé, et cependant je n'ai même pas la force de me déshabiller, je voudrais me jeter par terre et pleurer.

#### 19 septembre

Les autres n'ont pas le sentiment d'être des imposteurs, et ils le sont ; moi... – je le suis autant qu'eux, mais je le sais et j'en souffre.

(Pour avoir cherché le vrai, il était inévitable de tomber sur le faux et de le découvrir dans tous les gestes des autres, et des siens propres.)

Avoir de la tenue, c'est savoir dissimuler ses joies et ses chagrins, ne faire rien qui puisse susciter chez un tiers envie, mépris ou attendrissement.

La seule partie intéressante d'une doctrine de salut (qu'il s'agisse de religion ou de politique, il n'importe), c'est la partie destructrice.

De nouveau la désolation et ce goût de cendres qui imprègne tout mon être.

On me reproche ma stérilité, alors qu'elle est ma raison d'être et mon titre de gloire. Je ne vaudrais quelque chose que parce que j'écris *peu*. Ma position philosophique répugne aux développements. Dès que je m'explique, je me liquide moi-même.

X, de réussite en réussite, il s'est vidé complètement ; il s'est enlisé dans ses succès. Pour rester soi-même, il ne faut à aucun prix se conformer à l'image que les autres se font de nous-même. Même connu, même célèbre, on doit vivre comme s'il n'y avait que soi et...

Entre la mystique et le « nihilisme », la différence est purement verbale, je veux dire que toute expérience du néant est d'ordre mystique.

-  
20 septembre

Quelqu'un sonne à la porte. Je regarde par le judas. Je n'ouvre pas. C'est D. L. qui ne veut jamais téléphoner avant. Ces visites inopinées me rendent malade, elles équivalent à un viol de domicile, à une profanation de la solitude.

On ne peut tromper l'*Angst* que par des lectures frivoles ou techniques ; par rien en tout cas qui touche à l'« âme ».

Je n'arrive pas à comprendre comment, vu ma passion pour des paysages, j'ai pu tant médire de cette terre.

*Les paravents* de Genet. Une opérette à rebours. Quitté à l'entracte, écoeuré, déçu, exaspéré : quelle idée d'aller voir ce spectacle bien « parisien » ! quelle idée aussi d'aller au théâtre ! Il y a un tas de « plaisirs » qui ne signifient plus rien pour moi. À vrai dire tout ce qui est *spectacle* m'ennuie. (Ennui pour ennui, je préfère encore une pièce de théâtre à la lecture d'un roman.)



Rabbi Mikhal avoua un jour à ses fils : « La bénédiction de ma vie, c'est que jamais je n'ai eu besoin d'une chose avant de la posséder. » (*Les Récits hassidiques*)

### 21 septembre

Cette opérète ordurière de Genet – que tous ces gros mots, que tout l'arsenal de la vulgarité et de l'obscurité passe sans que personne ne s'en émeuve, comment l'expliquer ? C'est uniquement par l'usure du langage : ces mots ont perdu toute leur fraîcheur, toute leur virulence, ils ont été trop employés, et on les emploie toujours trop dans la conversation. Il n'est guère d'expression touchant la sexualité dont on ne puisse faire usage en société. En une autre langue, n'importe laquelle, une pièce comme celle de Genet serait proprement intolérable. En roumain, impossible. En français, tout est vidé de son contenu, *plus aucun mot ne garde encore sa valeur d'image*. Donc plus rien ne choque, plus rien n'est indécent. Que dire d'une langue où nommer tel acte ou tel organe n'est pas plus grave que de dire *fourchette* ?

Chaque jour je me propose de ne plus voir personne, de n'accepter plus aucun rendez-vous. Et puis le téléphone sonne, et quelqu'un qu'il m'est impossible d'expédier sans plus s'en prendre à mon temps, veut s'en saisir et me le voler.

Quand on est étranger au milieu d'une nation qu'on a adoptée de gré ou de force, on ne voit plus, après un certain temps, que ses défauts, et on devient aveugle aux vertus que ces défauts supposent. Je ne distingue plus que les côtés négatifs des Français – cependant, je commence à redevenir équitable à leur égard depuis que mes compatriotes m'assaillent : combien leurs défauts sont pires que ceux des Français !

Personne n'est plus religieux que moi. Ni moins. Je suis à la fois plus près et plus loin de l'Absolu que n'importe qui.

À en juger d'après les jeunes, on assiste à la *nietzschéisation* de la France.

Depuis des années je n'écris que sur les vertus de l'indifférence, et il ne se passe pas de jour que je ne traverse une crise de violence qui, non réprimée, justifierait un internement. Par bonheur, ces débats véhéments se déroulent entre moi et moi, mais, à vrai dire, toujours à cause de quelqu'un. Je ne suis pas encore capable de haines imaginaires ; mes délires ne manquent pas d'objet.

Voir toute une salle admirant d'office, tous ces jeunes gens ayant peur d'avoir une opinion, peur surtout de ne pas aimer ce qu'on doit aimer. C'est à se demander si la gloire à Paris n'est pas au-dessous, qualitativement, de celle de n'importe où, et si l'envie d'y être connu ne relève pas de quelque infirmité.

Un passionné qui ne sait où placer ses passions, à quoi les accrocher.

Si toutes les heures que je consacre aux autres, je les employais à mieux me connaître, la route vers la vérité, vers la vérité envers moi-même serait déblayée.

Mon malaise chaque fois qu'on me demande ce que je fais. Les gens n'ont pas encore compris que je suis impropre au « faire », que pour moi il s'agit simplement de laisser passer le temps, en fait de passer avec lui...

Pensé de nouveau à l'utilité de l'ennemi. Encore faut-il qu'il soit un *bon* ennemi, c'est-à-dire qu'il s'occupe de nous sans désespérer, et tout prêt à signaler, à divulguer la moindre de nos défaillances.

Tôt ou tard, on doit tirer les conséquences de ses idées, c'est-à-dire *payer*. Et c'est alors, et alors seulement, que l'œuvre se retourne contre son auteur. Je pense à S. B., qui ressemble de plus en plus à ses personnages : c'est leur revanche ; ils l'obligent à déchoir, à descendre aussi bas que, lui, il les avait fait descendre.

J'ai assez parlé de l'impossibilité théorique de vivre ; maintenant cette impossibilité m'a tout l'air d'être devenue pratique. Mais ne l'a-t-elle pas toujours été ? Quand est-ce que j'ai été dans le coup, à *même* l'être ?

Mon scepticisme n'est que la transcription théorique de ma neurasthénie.

La preuve que, pour parler avec Rivarol, la *probité* définit la langue française, c'est que le subjonctif y abonde plus que dans d'autres. Le français ou le respect de l'incertitude.

### 23 septembre

Hier soir, il était, disons, ivre. Il a parlé, sur un ton mi-badin, mi-sérieux, de son « œuvre ». Mon œuvre à droite, mon œuvre à gauche. – Au fond, tous les écrivains en sont au même point, et c'est ce qui les perd. Ils sont prisonniers, esclaves obnubilés de ce qu'ils ont fait. Ils n'en reviennent pas. « J'ai une œuvre », c'est ce que chacun répète sans cesse. Et pourtant, cette œuvre, la manière la plus sûre de la gâcher, de la rater, c'est d'y songer sans arrêt. On doit écrire pour dire quelque chose, non pour réaliser une œuvre. Tout se dégrade si c'est fait *en vue* d'un livre. Rien ne vaut que ce qui est pensé pour soi-même, que ce qui ne s'adresse à *personne*.

Il m'est absolument impossible de savoir si je me prends ou non au sérieux. Le drame du détachement, c'est qu'on ne peut en mesurer le progrès. On avance dans un désert, et on ne sait jamais où on en est.

Je pense à H. M. qui affecte d'ignorer ce qu'on écrit sur lui, mais qui en réalité est au courant de tout Sa solitude même est une stratégie ; avec l'air de vivre sur une autre planète, il gagne à chaque coup sur celle-ci. C'est à propos de lui qu'on peut citer le mot connu, sur je ne sais plus qui : « X est un ermite qui connaît l'heure des trains. »

On parlait l'autre jour du succès de certains auteurs auprès des femmes. Une jeune fille, en citant le nom de X, s'étonnait qu'on pût coucher avec lui, même si on l'admirait. Elle ne pouvait concevoir l'acte physique avec un tel gros, bouffi, congestionné. Je crois avoir trouvé une réponse. Un écrivain qui a réussi, qui est célèbre, fait figure de *conquérant*. Et X en est un ; il l'a emporté dans une bataille, il a écrasé ses adversaires. Il l'emporte, et il *dicte* ses conditions. C'est là une vieille loi, à laquelle les femmes sont inconsciemment sensibles. De leur part, il s'agit en l'occurrence du *consentement au viol*. Quand les défenseurs cédaient, la cité était livrée à l'ennemi : même si les femmes le haïssaient, elles l'admiraient dans leur for intérieur. Il avait gagné. L'écrivain horrible physiquement exerce le même genre de fascination. Lui aussi, à sa façon, est maître de la Cité.

J'ai la passion de l'indifférence.

L'Extase est la chose que tout le monde cherche par tous les moyens – et la seule qui soit vraie ne s'obtient que par le renoncement. Le renoncement n'est pas un « moyen » ; le renoncement est « tout ».

De temps en temps, un jeune homme m'écrit. Je ne sais que répondre. C'est toujours à propos du *Précis*. J'ai beau avoir « fait » plusieurs livres, on n'en connaît qu'un seul ; les autres, qui sont peut-être meilleurs, on n'en veut pas parce qu'ils sont moins hystériques. Le lyrisme déchaîné est pris pour de la force, et on confond rhétorique et énergie.

Je ne veux faire aucune concession à mes lecteurs, je ne veux pas jouer à mon propre jeu pour leur faire plaisir. L'avantage de n'avoir pas eu de succès est de pouvoir poursuivre introublé son chemin, de n'être pas arrêté en route par des appels ou des récriminations. On ne trahit personne, sauf ces quelques lecteurs qui ne veulent ou ne peuvent vous suivre, qui se sont fixés à une certaine image de vous, dont ils n'entendent pas se séparer. Avançons sans eux. D'ailleurs j'aurais honte d'avoir une *clientèle*. Le disciple est mon cauchemar. Je ne pardonnerais pas à ceux qui m'imiteraient. J'aime mieux un ennemi qu'un compagnon.

Et ce que je déteste par-dessus tout, c'est de me reconnaître et de me retrouver dans quelqu'un.

On appelle quelqu'un un *vieil* ami quand on constate qu'on n'a plus rien à se dire.

Je m'aperçois à chaque rencontre que je n'ai presque plus rien de commun avec les gens que je fréquente, je devrais dire avec les hommes en général.

Il n'y a pas de différence fondamentale entre une vieille amitié et un vieux ménage : dans les deux cas, la même usure, le même néant.

De tous côtés on me reproche de ne rien produire, alors que chez moi la stérilité est postulée ; elle est même mon mode de « réalisation ».

L'homme qui me déprime le plus, c'est le satisfait de soi. Je n'entre pas dans ses raisons, sa réussite ne m'en paraît pas une, la vanité qu'il en tire

me semble ridicule ou démente, même si elle est considérée comme légitime par tous. C'est que pour moi toute réussite extérieure est pire qu'un échec, et je prends en pitié quiconque s'élève selon le monde.

Quand je veille bien tard dans la nuit, je suis visité par mon mauvais génie comme le fut Brutus par le sien avant la bataille de Phi-lippes...

Un ami qui n'est pas sincère, et qui ne nous sonde que pour nous espionner, est pire qu'un tortionnaire.

Règle générale : tout ami est envieux. C'est tout juste s'il ne jalouse jusqu'à nos défaites.

Quand j'aime quelqu'un, c'est presque toujours pour ses défaites, et quelquefois seulement pour ses réussites.

24 septembre

Depuis dix jours il fait si beau que l'idée d'être à Paris m'est un supplice de chaque instant.

Toute la matinée j'ai remâché les reproches que m'a faits hier M. E. : Que se passe-t-il ? Pourquoi n'écris-tu plus ? etc. etc. J'aurais dû lui répondre que Wittgenstein en tout et pour tout n'a écrit que le quart de ce que j'ai produit, moi, et que par rapport à lui, à E., il, W., n'était – si le nombre des livres était l'unique critère – qu'un misérable raté. Mais je me suis tu, car visiblement, il était trop content de lui-même pour qu'il pût supporter sans réagir la moindre insinuation blessante.

Je me suis astreint à la *concision* ; – les amis, au lieu de m'en savoir gré, ne cessent de me l'imputer à crime.

Ce qu'a fait M. E. avec moi depuis trois semaines, je l'ai mérité, ne serait-ce qu'en punition de ce que j'avais fait envers Mircea Zaprafan, à Sibiu, il y a une trentaine d'années. Pendant toute une nuit, je lui avais reproché de gaspiller ses talents dans les bistrots, de ne rien lire ni écrire, d'être un « Songoromester<sup>68</sup> » (?) dans le bordel de Tilea ; comme un tortionnaire, je m'étais acharné contre lui, croyant que de retourner le couteau dans la plaie était une action charitable, que j'allais l'aider à s'amender, etc. À 5 heures du matin, il éclata en sanglots. Tel fut le seul

résultat de mon réquisitoire. J'avais pensé agir en ami : en réalité, ce ne fut qu'un exercice de cruauté ; je m'étais servi de lui pour donner libre cours à mon besoin de m'affirmer impunément par le sarcasme. Ce qui m'arrive maintenant n'est que justice, et j'aurais mauvaise grâce de m'en plaindre.

Sur la mort, il ne faut citer que les Anciens ; – les chrétiens en ont faussé le sens. – Quel gâcheur, ce Sauveur !

24 septembre.

Visite de R. F. professeur de français à l'université de Buffalo. Origine polonaise. Ses parents sont morts à Auschwitz. En 1942, il est déporté. Il avait douze ans. Dans une gare, il saute d'un train et monte dans un train de marchandises. Quand *son* train (avec les déportés) part, il *est pris d'angoisse* ; il se trouve dans un wagon plein de sacs de patates. Il en mange – il se sauve à Toulouse où il travaille dans une ferme. Après la Libération, il va en Amérique où il fait tous les métiers...

Il me dit qu'il est content, qu'il a une jolie femme, qu'il aime l'Amérique, qu'il est bien payé – le contraire de ce que racontent la plupart des intellectuels américains d'origine européenne, presque tous aigris. Ce qu'une bonne nature peut opérer : lui, qui aurait dû être désespéré, il ne l'est pas du tout. On est *né* heureux ou malheureux.

Le charme de la poésie contemporaine réside dans l'arbitraire absolu de l'image.

Pour nous astreindre efficacement à la modestie, il faudrait nous rappeler toujours que tout ce qui nous arrive n'est au fond un *événement* que pour nous seuls.

« Alors, tu es *résigné* ? » me dit E. I. – Non, mais j'ai des *accès* de résignation.

Tout ce que mon passé comporte de *futur irréalisé* !

Le cri est ce qui s'accorde le mieux avec ma nature, mais j'ai perdu et l'habitude et l'envie de crier. Aux antipodes du lyrisme. Mes seules

accointances avec la poésie sont dues à mon désir de pleurer, pourtant lui-même assez rare et de moins en moins *exaltant*.

### 25 septembre

Après minuit. Tout à l'heure, en faisant ma promenade autour du Luxembourg, je pensais qu'il y avait en moi un penchant à la négation extrêmement accusé et dont dérivent tous mes autres goûts, en premier lieu celui sur la mystique. Tout m'ennuie, sauf quand il s'agit de détruire ce monde.

La chose la plus difficile pour moi est de faire des *projets* et d'y croire. Si j'en fais de temps en temps, c'est uniquement pour des raisons pratiques.

Un pape qui perdrait la foi et qui déserrerait le Vatican après une profession publique d'athéisme...

Essayé de relire Suso, Tauler et même certains textes d'Eckhart (*Le livre de la consolation divine*) ; je n'ai pas pu ; c'est une forme de mystique que j'ai dépassée. Ce dieu trop personnel du christianisme ne me dit plus rien, ni non plus cette ferveur directe, lyrique et quasi érotique qui m'enchantait tant à une autre époque de ma vie. Après avoir fréquenté un certain temps le bouddhisme, il est impossible de revenir aux mièvreries chrétiennes (Maître Eckhart excepté, malgré ce que je viens de dire). On a besoin de quelque chose de plus impersonnel et de plus radical aussi, je dirais de plus *définitif*...

Impossibilité d'écrire. Je recule devant tous les *sujets*.

Sans la quasi-permanence de mes maux physiques, je tomberais dans un marasme digne d'être envié par le plus expert des fakirs.

Henri Thomas m'a raconté, il y a bien longtemps, qu'il avait vu dans un cimetière normand un tombeau avec l'inscription : X, né le..., mort le..., – et en dessous : *Propriétaire*.

Lu un article sur la destruction du ghetto de Varsovie. L'héroïsme juif qui s'y déploie rejoint celui de la lutte contre Hadrien, Vespasien et Titus. Un intervalle de presque deux mille ans. Quelle vitalité !

Je pense à X, un moine de mes amis, qui venait à Paris pour voir *son* notaire.

Valéry reproche à Nietzsche d'avoir été trop homme de lettres ! Lui, Valéry, qui, malgré ses airs dédaigneux, n'était que cela !

Des cloches. Cela fait si étrange à Paris. À travers elles, le passé se lamente en même temps qu'il envoie un avertissement au présent et une sommation à l'avenir.

Procrastination. La passion de l'ajournement poussée jusqu'à la manie. Je ne respire que lorsque je remets à plus tard. Mais cette sensation de liberté est éphémère ; elle tourne vite en remords, et je suis désespéré de n'avoir pas fait ce que j'aurais dû exécuter même en n'y croyant pas.

Cet écrivain qui, depuis des années, évoque dans sa chronique hebdomadaire l'heure de sa mort ; ce qui ne l'empêche pas de faire œuvre de partisan et de céder à des humeurs de concierge.

L'idée de la mort ne nous améliore pas ; elle multiplie et aggrave nos difficultés déjà existantes et nous rend encore plus impropres à les résoudre. On s'en aperçoit facilement chez ceux qui en sont obsédés : tout leur est plus difficile qu'aux autres. Pourquoi ? Parce qu'ils pensent à *la* mort, beaucoup plus qu'à *leur* mort.

Songer à sa propre mort rend quelquefois bon, le plus souvent mesquin ; cela se comprend : on se penche sur ses intérêts personnels, on se préoccupe de sa personne, on s'enfonce dans des terreurs sans portée métaphysique – alors que la mort en général est susceptible d'affecter autrement le cours de nos pensées. C'est tout l'intervalle qui sépare la contemplation d'une tombe et celle d'un cimetière.

Quand mon esprit se décroche des mots, comment fonctionne-t-il alors ? quelle est son identité ? *qui* est-il ? existe-t-il encore ?

Ma malédiction : j'aime prendre un livre entre mes mains, et c'est toujours avec joie que j'en ouvre un, *quel qu'il soit*. Mais je n'ai pas de bibliothèque : c'est mon salut.



J'ai le bonheur de pouvoir ne pas lire les livres dont on parle. Je les parcours, il est vrai, des années après, quand on en est revenu. La déception de ces anciens dupés, je la partage souvent, mais non pas toujours.

Il m'est impossible de préciser mon sentiment à l'égard de mes livres. Ils sont miens et pourtant... Je suis obligé d'y penser et de les juger, puisqu'on m'en parle ; mais combien plus libre, plus moi-même ne serais-je pas s'ils n'existaient point, et que le temps employé à les écrire, je l'eusse consacré à me détacher joyeusement du monde et de moi-même !

J'ai dépassé toutes les choses une à une, mais je n'ai pas dépassé l'univers ; – j'ai dépassé l'univers, mais non point les choses.

De ces deux propositions, laquelle est vraie ? laquelle exprime l'état où je suis, l'étape que j'ai atteinte ?

Je n'en sais rien, je n'en sais rien.

Il ne faut écrire et surtout publier que des choses qui fassent mal, c'est-à-dire dont on se souvienne. Un livre doit remuer des plaies, en susciter même. Il doit être à l'origine d'un désarroi *fécond* ; mais par-dessus tout un livre doit constituer un *danger*.

J'ai troublé quelques êtres – je n'en ai sauvé aucun. À moins que le trouble ne soit un symptôme de salut.

29 septembre

Enfin je respire : le mauvais temps est revenu.

Le désir de paraître intelligent augmente les capacités d'une intelligence. Toute vanité stimule. Ceux qui en sont dépourvus demeurent en deçà d'eux-mêmes, laissent inexploitée une partie de leurs dons.

(Tout à l'heure, je rencontre par hasard X, que je n'avais pas vu depuis des années. Nous avons passé un peu plus d'une heure ensemble, temps qu'il a mis à profit pour se vanter ; mais à force de chercher à dire des choses intéressantes sur soi, il y est parvenu, en partie bien entendu. Il eût été infiniment plus ennuyeux et pénible s'il s'était adressé seulement des

éloges *raisonnables*. En exagérant, il a frôlé l'esprit, et a même failli en avoir.)

Il n'y a plus que des jeunes. Enfants subventionnés, issus des allocations familiales. Ils ont quelque chose d'irréel : de la chair contre de l'argent. M'est avis que cette chair ne vaut rien. – Avant, on engendrait par erreur ou par nécessité ; – aujourd'hui pour toucher des suppléments et payer moins d'impôts. Cet excès de calcul ne peut pas ne pas nuire à la qualité du spermatozoïde.

Si je me suis tant passionné du sort des Allemands et des Juifs, c'est parce que, avec une égale fatalité, tout ce qu'ils entreprennent se retourne contre eux-mêmes. Ils ont toujours été victimes de ce qu'ils aiment le plus. Les uns et les autres ne sont pas *diplomates*.

(La fatalité chez les Juifs : ils ont joué un rôle considérable dans l'avènement du communisme, ils y ont adhéré avec une ferveur quasi religieuse : dès qu'il s'est installé quelque part, il les a rejetés au bout d'un certain temps. Ainsi ils ont toujours *payé* cher leurs emballements comme les Allemands leurs rêves de puissance.)

Sur Susan Soca<sup>69</sup>

Des dieux qui habitent au-delà de la prière  
La livrèrent à ce tigre, le Feu. »

(Borges)

*Verhängnis* (= fatalité, décret de la Providence, chose funeste), le mot que j'aime le plus de la langue allemande.

Après un mois de beau temps, ciel couvert. Je me trouve bien dans la compagnie des nuages ; – quand je les vois glisser au-dessus de moi, je les sens frôler mon cerveau.

Lamentation et dérision – les deux activités pour lesquelles j'ai le plus d'aptitudes.

Dans la guerre de Troie, il y a autant de dieux d'un côté que de l'autre. C'est là une vue juste dont les modernes sont incapables, eux qui veulent que la « raison » soit d'un seul côté. Homère était autrement objectif.

Tout ce qui relève de la biologie justifie avec une égale force l'émerveillement et le cynisme.

### 2 octobre

Jackson Mathews m'a emmené ce matin à l'église russe de la rue Daru. Touché, remué profondément par le service, par les *voix*. C'est la première fois de ma vie que j'ai ressenti quelque fierté à être *orthodoxe*.

Son sourire interminable.

Il était expert dans l'« À quoi bon ».

(La neurasthénie, c'est l'automatisme de l'à quoi bon.)

S'il y a quelque chose de justifié dans ce bas monde, c'est justement cette ritournelle interrogative.

J'ai écrit à un théologien japonais, qui vit, paraît-il, dans un endroit solitaire, que le pire qui nous soit arrivé après la perte du paradis, c'est celle de la solitude. Que j'envie cet homme qui ne doit sûrement pas connaître le fléau des visites !

### 3 octobre 1966

Rencontré ce soir vers 23 heures Beckett. Nous sommes entrés dans un bar. Nous avons parlé de choses et d'autres, de théâtre et puis de nos familles respectives. Il m'a demandé si je travaillais. Je lui dis que non, je lui explique l'influence néfaste qu'a le bouddhisme, que je ne cesse de fréquenter, sur mes activités d'écrivain. Toute la philosophie hindoue exerce sur moi des effets anesthésiques. Et puis je lui dis que j'en suis arrivé à tirer les conséquences de mes théories, que je me suis *convaincu* moi-même de ce que j'ai écrit, et que je suis devenu *mon* disciple. Et que si je voulais redevenir écrivain il me faudrait faire le chemin inverse de celui que j'ai parcouru.

Je ne sais, mais je devais avoir quelque chose de triste et de pitoyable, car quand nous nous sommes séparés, Beckett m'a tapoté deux fois sur l'épaule comme on fait à quelqu'un qui se croit perdu et pour lui témoigner de la sympathie en même temps qu'on veut lui laisser entendre qu'il n'a pas à s'en faire, que tout va bien. En fait, je méritais pitié et encouragement. Que je suis désarmé en ce monde ! Et ce qui est plus grave, c'est que je ne vois pas pourquoi il ne faut pas l'être.

4 octobre 1966

J'ai dit hier soir à Beckett que le gros, l'immense volume de Sartre sur Genet était un phénomène aussi monstrueux qu'Auschwitz.

Le peu que je fais, c'est en dépit de ce que je *sais*. Mon savoir serait-il mon ennemi ? Non point de moi mais assurément de mes *actes*. Je n'ai pas une vocation de fakir, bien que, dans l'absolu, la catatonie me semble une extrémité souhaitable et légitime.

L'attitude métaphysique par excellence – L'homme qui médite devrait imiter certains reptiles et s'enrouler sur lui-même, indéfiniment.

J'ai tant médité de la vie que, maintenant, pour lui rendre justice, je ne puis trouver aucun mot qui ne sonne faux.

Je songe d'un coup à ce film sur la carrière de Churchill. On y voit vers 1924 quelques scènes de la vie allemande de l'époque, notamment une manifestation nazie : Hitler y paraît au premier plan, et il a tout à fait l'air d'un fou d'asile, avec ses yeux égarés, ses traits tendus et affolés, son visage *béant*. Une balle qui l'aurait abattu aurait sauvé des millions de vies. Mais la Providence a protégé le monstre et l'a comblé de jours...

À l'égard de tout ce qui est important, en commençant, comme il se doit, par Dieu – on ne peut avoir qu'une attitude équivoque.

Cette amie anglaise qui travaille sur l'autobiographie. Cela n'a aucun sens. Toute œuvre est-elle autre chose ? Un écrivain objectif est celui qui camoufle son moi ; le subjectif, l'étale. Mais les deux ne parlent en dernière

instance que d'eux-mêmes. Un écrivain qui parle d'autre chose que de soi commet un abus.

Ce que j'aime le plus, ce sont les soupirs impersonnels, les douleurs qui n'ont pas de *nom*.

Je ne connais pas d'expression plus chargée de sens que celle de « frappé par le Destin », par un dieu complètement anonyme, par un dieu sans tête mais qu'on écrit avec une majuscule pour bien marquer *de qui* il prend la place.

*Vanini* – ce philosophe libertin qui a fini sur l'échafaud en 1618 (?) à Toulouse, qui a simulé la foi et fait l'apologie de plusieurs religions et, à l'intérieur du christianisme, de plusieurs ordres – par pur intérêt et aussi pour pouvoir les saper du dedans – enfin un vrai Napolitain. J'ai une forte envie de lire ses *Dialogues*. Un philosophe décapité pour cause d'athéisme.

Pendant des siècles des esprits se sont battus et ont risqué leur vie pour se libérer de Dieu. Et nous, au milieu du XXe, nous regrettons les chaînes qu'il représentait et ne savons que faire d'une liberté pour laquelle nous n'avons fait aucun sacrifice, que nous n'avons pas conquise. Nous sommes les héritiers ingrats de l'athéisme héroïque, les épigones de la révolte, une masse de rebelles qui déplorent secrètement la disparition des « superstitions », des « préjugés » et des anciennes « terreurs ».

4 octobre 1966

Quand je fais un petit somme au milieu de la journée, aussitôt que je me réveille je me mets à fredonner quelques rengaines de musique tzigane hongroise. Cela me replonge à l'instant en pleine Europe centrale et déterre plus d'un souvenir.

Le violoniste, l'acteur, le conférencier, etc. – il me semble inconcevable qu'un homme qui se respecte puisse souhaiter et accepter des applaudissements.

On peut penser à la mort tous les jours et « persévérer dans l'être » ; il n'en va pas de même si on pense sans cesse à *l'heure* de sa mort ; celui qui

n'aurait que cet instant-là en vue commettrait un attentat contre tous ses autres instants.

Borges a écrit un poème sur le tango. Je comprends cela. « Qu'on me donne mon tango quotidien ! » ai-je envie de m'écrier. Je porte en moi une Argentine secrète.

Je ne sais pas pourquoi je me tracasse tant à cause de la traduction de mes livres. Mes traducteurs (Marthiel exceptée) ont toujours l'air de me faire une faveur, une concession : ils traduisent n'importe qui, mais quand il s'agit de moi, c'est toujours la même chose : on dirait qu'ils font un sacrifice, qu'ils perdent de l'argent pour me faire connaître. Pour moi, tout cela est extrêmement humiliant, et j'ai fini par en avoir assez. Si mes petits livres valent quelque chose, on les traduit un jour ; sinon, pourquoi se démener pour eux ? De toute façon ils ne me *rappo*rtent rien : ni argent, ni rien d'autre. Liquidons ces ennuis qui m'exaspèrent, et m'empoisonnent inutilement. Que je garde mon fiel pour une meilleure cause !

Adieu au renoncement.

Le désir renaît éternellement de lui-même. Folie que d'imaginer en triompher. Il est de la nature des maladies incurables. Le désir est INCURABLE.

Je viens de (re) lire « Paléontologie », dans la livraison d'octobre de la *N. R. F.* Ce texte que je croyais mauvais, il l'est beaucoup moins que je ne pensais. Il n'est clair qu'en apparence ; en réalité, j'y ai fourré pas mal de choses, et à la lecture, il m'a paru fatigant. Il l'est sans doute en effet.

S'il y a un raté de l'absolu, c'est bien moi. Je le dis avec toute la fierté nécessaire.

Là où l'homme a sûrement *innové*, c'est dans la peur ; c'est elle qu'il a façonnée, diversifiée, transfigurée, et aggravée. Son invention la plus originale est la peur *sans raison*, la peur continuelle, à tout propos, la peur qui mine l'esprit (ou qui émane plutôt d'un esprit miné).

Je ne connais personne (même pas E. I.) qui soit plus *atteint* que moi dans sa substance. Exister se ramène dans mon cas à un triomphe de chaque

instant sur moi-même. J'ai peut-être pris goût à ce combat et à ces victoires. Car je ne vois pas comment je pourrais expliquer autrement la durée de ma carrière.

### 5 octobre

Ce soir, durant ma promenade habituelle autour du Luxembourg, je n'ai cessé de fredonner des refrains espagnols, assez fort apparemment puisque tout le monde se retournait. J'étais dans une de ces crises où l'exaltation l'emporte sur la dépression. On devait, de l'extérieur, me prendre pour un fou ou, vraisemblablement, pour un *heureux* (non de la terre mais de Dieu sait quoi). Et en un certain sens, je l'étais, heureux. Car j'ai pu revivre en pensée toute cette nuit de Talamanca où je me levai brusquement vers 3 ou 4 heures du matin pour aller aux rochers abrupts qui surplombent la mer *pour en finir*. J'étais en pyjama, avec par-dessus un ciré noir ; et je suis resté quelques heures sur ces rochers quand la lumière vint chasser mes pensées noires. Mais même avant le lever du soleil, la beauté du paysage, ces agaves sur le chemin, le bruit des vagues, le ciel enfin, tout cela me parut si beau que mon *projet* me sembla non avvenu et en tout cas précipité. Si tout est irréel, ce paysage l'est aussi, me disais-je. C'est possible, c'est même vrai, fut ma réponse ; mais cette irréalité me plaît, me séduit, me console. La beauté n'est pas une illusion complète, c'est une illusion entamée, un *début* de réalité.

### 6 octobre 1966

Six heures de marche dans la région de Dourdan sous un soleil supportable pour moi. Tout le temps sensation d'être comblé, de ne désirer rien d'autre, de n'attendre plus rien des choses ni de personne puisque tout m'était *donné*. Quel contraste entre cette délicieuse fatigue physique et le morose travail intellectuel ! Ce n'est que lorsque je suis de niveau avec la nature que je suis content.

Des gens autrement pourvus que moi me demandent des lettres de recommandation pour diverses fondations étrangères. Depuis quand les clochards doivent-ils garantir ceux qui ne l'ont jamais été ?

Je me défends de plus en plus contre les dangers de la poésie. J'évolue dans le sens contraire du *Précis*, dont le mauvais style contaminé par la

lecture des romantiques (anglais surtout) est pour moi un perpétuel reproche. Ne pas céder à la tentation du lyrisme, se dégager des relents nietzschéens, c'est tout ce à quoi j'aspire ; d'ailleurs j'y ai réussi en partie. Le besoin de rigueur l'emporte chez moi sur l'hystérie ; plus justement : je *veux* que ce besoin l'emporte.

Giza vient de se marier en Argentine. Je dois lui écrire un mot pour la féliciter, moi, qui considère le mariage comme une institution purement et simplement abominable. Mais il faut être charitable et essayer d'imaginer le bonheur avec les yeux d'autrui. Convertir mes répugnances en normes, embêter les autres avec mes impossibilités, c'est le fait d'un malappris : c'est ce que j'ai été toute ma vie.

Les quelques Espagnols que j'ai connus, je me suis toujours bien entendu avec eux : ils étaient tous un peu fous, et leur folie était réelle, elle n'était ni jouée ni littéraire ; en bref, elle n'avait rien de *parisien*.

À ma connaissance, on n'a pas insisté assez sur l'importance du suicide chez Dostoïevski. C'est pourtant, après l'humour, l'aspect qui me frappe le plus chez lui.

### 8 octobre.

Il est un peu avant minuit. Angoisse. Je sens qu'elle est d'origine organique et que je n'ai aucun pouvoir sur elle. Humiliation de ne pouvoir s'en arracher, d'être happé par elle.

Mon corps est mon maître. Je m'en aperçois dans mes crises, de quelque nature qu'elles soient. Toute *intensité* va chez moi avec une modification dans l'organisme, avec un trouble qui s'y produit et qui souvent se mue en déséquilibre ; – en un déséquilibre *positif* quelquefois.

Tout néophyte est un trouble-fête. Dès que quelqu'un se convertit à quoi que ce soit, il faut cesser de le fréquenter. La conviction comme facteur de rupture.

Je ne sais comment cela se fait, mais pour moi tout est difficile, chaque acte, le plus élémentaire, prend les proportions d'un problème. Je suis né dans la gêne, j'y vis, j'y persévère : elle est ma condition naturelle. Rien de



plus normal pour moi que d'être mal à l'aise, que d'être à côté et hors de toute chose.

9 octobre – Dimanche après-midi

Cafard qui s'élève jusqu'au ciel.

Un journal (Tagebuch) empêche peut-être de travailler ; en revanche il rend service, il remplace utilement un ami. C'est déjà quelque chose que de pouvoir se passer de confident.

Ce matin, de nouveau à l'Église russe, grâce à Jackson Mathews qui y va tous les dimanches. Ces voix profondes, venues d'un autre âge, j'en ai ressenti de nouveau la bienfaisante influence. Dans un certain sens, c'est comme un retour à mon enfance. Je n'ai pas la foi ; l'avais-je pourtant alors ? Il me semble que j'en fus dépourvu à toutes les époques de ma vie. N'empêche que c'est quand même une *tentative* de rejoindre mes origines. Je m'exerce à me retrouver.

Mon « Lebensgefühl<sup>70</sup> » : tout ce qui arrive n'est qu'un jeu insensé, à peine relevé par quelque vague intention démoniaque.

(Tout ce qui émane du Démon a un sens, fut-il négatif, un but, fût-il destructeur. Je traîne trop de doutes après moi pour pouvoir croire sincèrement soit au Bien soit au Mal, pour m'incliner devant la souveraineté de l'un ou de l'autre.)

« Je me sens dans un état tel que, si j'avais la tête sous l'eau, je ne sais si je donnerais le coup de pied pour remonter. » (Keats dans une lettre du 1<sup>er</sup> juin 1818 à Benjamin Bailey.)

Si les lettres de Keats sont si belles, peut-être les plus belles de la littérature anglaise, c'est qu'elles sont toutes marquées par la proximité de la mort.

À Paris, la seule manière de rester soi-même est de ne pas s'intéresser aux choses qui y ont cours. Dès qu'on se met au diapason de la ville, on est perdu.

Si j'ai tout de même une certaine idée de moi, c'est que j'arrive à affronter les jours avec la vision que j'ai de l'avenir. Quel sort guette

l'homme, vers quelles destinées il s'achemine, je le pressens, je le sens, je le *sais*, et pourtant je réussis à me traîner tant bien que mal ; – il me paraît au contraire qu'un autre n'y parviendrait pas, que moi seul puis la soutenir. Je me flatte peut-être. Mais si on devinait ce que je devine !

Inanité du Progrès : toute acquisition nouvelle suppose une perte, un abandon, un refus de la chose qu'elle remplace. Le gain ne compense presque jamais la perte. Mais ce faux gain est inévitable, il attire tout le monde, personne n'ose le mépriser, en sorte qu'il est bien vrai de dire que le Progrès est fatal, mais fatal comme l'est une maladie, un fléau, un sinistre. (L'électricité a été saluée comme une bénédiction ; cependant c'est d'elle que dérivent la plupart des horreurs dont nous souffrons. Combien les paysans de chez nous avaient raison de la considérer, au moment où on la leur avait imposée, comme une œuvre du Diable.)

La France « arriérée » d'avant-guerre est sur le point de disparaître ; elle se modernise vertigineusement, aux dépens de son génie.

Le véritable orgueil est si rare qu'il mérite qu'on se prosterne devant lui toutes les fois qu'on le rencontre.

On supporte les humeurs de quelqu'un mais non ses prétentions.

Toute chose importante, succès ou échec, qui nous arrive n'est importante que pour nous, cela ne l'oublions jamais, si nous voulons comprendre le comportement des autres à notre égard. Ce qui est un événement pour nous est bagatelle aux yeux de nos amis et même de nos ennemis. La seule manière d'éviter l'infatuation ou l'acrimonie est de considérer que rien d'important précisément ne saurait nous arriver, que ce que nous appelons événement n'est qu'accident plus ou moins dérisoire. – Tout cela est simple, évident et cependant irréalisable, le propre de l'individu étant de faire une montagne de tout : se réjouir et souffrir, c'est magnifier des riens, c'est gonfler des vétilles.

Le poète qui a dit les choses les plus profondes sur la poésie est Keats, dans ses lettres. Infiniment plus lucide que n'importe lequel de ses

contemporains, Coleridge inclus, ou même les romantiques allemands, Schlegel et Novalis y compris.

Par inclination naturelle je suis porté au ressentiment ; j'y cède souvent et le remâche, et ne m'arrête que lorsque je me *rappelle* que j'ai envié tel ou tel sage, que j'ai même souhaité lui ressembler.

11 octobre 2 heures du matin.

Silence presque total. Ah ! si tous ces gens persévéraient indéfiniment dans leur sommeil ! Ou si l'homme redevenait l'animal muet qu'il fut !

J'aimerais sans restriction aucune la naïveté si on pouvait la distinguer toujours de la bêtise.

L'impertinence est le trait essentiel du Parisien, et sans doute du Français en général, sauf quand il *oublie* qu'il est français ; ce qui lui arrive quelquefois.

J'écrirai sur ma porte :

Toute visite est une agression,

ou

N'entrez pas, soyez charitable,

ou

Tout visage me dérange,

ou

Je n'y suis jamais,

ou

Maudit soit qui sonne,

ou

Je ne connais personne,

ou

Fou dangereux.

Je suis étonné de la quantité de fâcheux qui se traînent sous le soleil. Quoi se dire l'un à l'autre ? Épargnez ma solitude, ai-je envie de m'écrier. C'est pour n'avoir pas su défendre la leur, que tant d'amis ont fini en fantoches, en loques, en caricatures.

La tristesse mène au radotage. Il en est ainsi de tout état dont on ne peut sortir, y compris la joie. (Bien qu'à vrai dire, il ne peut y avoir de joie permanente, alors que la tristesse le devient facilement et presque automatiquement. La joie excessive et durable est plus proche de la folie que la tristesse grave. C'est que celle-ci se justifie par la réflexion et même par la simple observation, alors que l'autre participe du délire. Il est impossible d'être joyeux par le pur fait de vivre ; il est normal d'être triste dès qu'on ouvre les yeux. La perception comme telle peut conduire au désabusement : les animaux sont presque tous tristes... Il n'y a guère que les souris qui paraissent gaies.)

L'acte le moins *spirituel* est de créer une œuvre et de s'y attacher. Il m'apparaît souvent inconcevable que les grands mystiques aient tant écrit, qu'ils aient laissé un nombre aussi important de livres. Ils croyaient sans doute y célébrer Dieu et rien d'autre : ce qui est vrai en partie seulement, car ils y parlent moins de Lui que d'eux-mêmes.

Il n'y a aucune formule, aucune *pensée* qui, analysée, examinée a fond, ne se réduise en poussière. Cela, il faudrait toujours s'en souvenir lorsqu'on est content de quelque trouvaille que ce soit.

Dans l'ordre de l'esprit, le premier mouvement est d'orgueil, le second, autrement important, de modestie. D'habitude, on s'en tient au premier.

Tout homme qui n'est pas mort a temps meurt deux fois.

La pointe est la mort de la pensée.

14 octobre

Hier, longue conversation avec un garde-chasse, près de *Bordes* (à quatre kilomètres de Cemay). Il me raconte que la forêt est devenue quelque chose d'incroyable, que des couples, en plein jour, s'y mettent tout nus, qu'il en a surpris plusieurs en train, comme il dit, de «bien faire». Il leur en veut parce qu'il a une fille de seize ans, laquelle est tombée a plusieurs reprises sur des amoureux en pleine activité. Par vengeance, il a dressé plusieurs procès-verbaux. Une fois, un industriel lui aurait proposé cent mille anciens francs pour ne pas donner suite à l'affaire. Il aurait refusé : l'industriel aurait été condamné à deux mois avec sursis, la femme à un mois. Une autre fois, un

monsieur est venu le supplier de retirer son procès-verbal, parce que sa femme, mère de deux jeunes lycéens, avait été surprise avec son amant dans la forêt. « Que diraient mes enfants en l'apprenant ? » – La chose s'était passée ainsi. Le garde-chasse passait en civil. Il aperçoit le couple plus ou moins nu, il les engueule. L'homme lui dit que cela ne le regarde pas. Là-dessus, il va prendre son uniforme et son fusil et revient. Le couple le supplie, il est inflexible. C'est le mari, le cocu, qui était venu le supplier pour éviter le scandale. C'était trop tard. Ce qui est grave, c'est que ce garde-chasse, qui a l'air d'un brave type, a pris goût à ce genre de spectacle ; il guette sûrement les couples, il regarde ce qui se passe dans les voitures arrêtées dans de petits sentiers. Il est devenu *voyeur*. Avec quelle volupté il me répétait à chaque fois : « Attentat à la pudeur ! » Cela l'excite visiblement. Il a pourtant une bonne tête, et il n'est sûrement pas méchant, mais il est vicieux, sûrement. La maison qu'il habite avec sa femme et sa fille est au milieu de la forêt assez loin du village. Il doit s'y ennuyer. Et il s'amuse aux dépens de ces malheureux Parisiens qui ne veulent pas prendre le risque de commettre un adultère à l'hôtel. Ils ne savent pas ce qui les attend à la campagne. Il est incroyable que la loi octroie de tels pouvoirs à un pauvre type, qui, par un simple procès-verbal, peut détruire une carrière et même une existence. Il devrait avoir le droit de percevoir une amende, mais non de livrer à la justice des innocents, fussent-ils industriels. Mais les gens du peuple n'ont pas plus de cœur que les autres.

Hölderlin n'est pas allé visiter la Grèce. Quand on veut ressusciter des dieux morts, il ne faut pas hanter le sol qu'ils ont foulé. On ne peut les faire revivre que de loin. Le tourisme coupe tout lien *vivant* avec le passé.

Mon plus grand plaisir, quand j'ai à traiter d'un sujet, est de lire des livres qui ne s'y rapportent pas. Cela me donne une très vive sensation de liberté – analogue à celle d'un élève qui trompe son professeur ou qui échappe à quelque surveillance gênante.

André Breton – faux esprit révolutionnaire, poseur distingué, le contemporain qui s'est pris le plus au sérieux. Il croyait que ses querelles avec ses amis étaient *objectivement* des événements. Il a su être quelqu'un avec une œuvre quelconque.

On est écrivain parce qu'on n'a pas pu être orateur... (D'après mes théories, les bègues devraient tous être des génies...)

Avoir des prétentions, c'est quand même quelque chose, c'est vouloir *être* plus qu'un autre. Il y a donc un soupçon de drame derrière le jeu pénible du prétentieux.

Chacun croit que ce qu'il fait est difficile, qu'il n'est pas apprécié à sa juste valeur, etc. etc. L'autre jour à la campagne, quand j'ai dit au garde-chasse : « Votre métier est agréable », il m'a jeté un regard furieux. « Agréable ? » me dit-il comme si je l'avais insulté. « Ce n'est pas ce que je voulais dire. *Il est dur mais agréable.* » Là-dessus il se calma. La formule lui plut ; il la répéta à haute voix : « Dur mais agréable. »

### 16 octobre

L'espèce de long pont en métal qu'on a érigé le long de la berge, en face du Louvre, est d'une laideur insoutenable et j'en ai ressenti l'horreur comme une insulte personnelle. Je ne savais pas que j'aimais tant cette ville.

Les médecins en France sont acceptables ; en Allemagne, nuls.

La vie n'est possible que dans les pays qui ont le génie de la médiocrité. La moyenne y est excellente. C'est peut-être cela la *civilisation*.

Un penseur n'intéresse que s'il cache des drames ou des hontes.

La prolixité de Kierkegaard. Sensation très nette qu'il ne peut s'arrêter, submergé qu'il est par un flot verbal parfois intolérable (au lecteur). Mais tout cela est sauvé par le pathétique.

La prolixité est le plus grand péché... intellectuel. Platon lui-même n'en fut pas exempt. On ne s'en défend qu'en prenant les mots en grippe ou, mieux encore, en s'astreignant à la paresse.

Ce qui est écrit sans passion finit par ennuyer, même si c'est *profond*. Mais, à vrai dire, rien ne peut être profond sans une passion visible ou secrète. Secrète de préférence. Quand on lit un livre, on sent bien où l'auteur a peiné, où il s'escrime et *invente* ; on s'ennuie avec lui, mais dès qu'il s'anime, une chaleur bienfaisante, même s'il s'agit d'un crime,

s'empare de nous. Il ne faudrait écrire que dans un état d'effervescence. Malheureusement le culte du *travail* a tout gâché, en art spécialement. De lui, de ce culte, vient la surproduction, véritable fléau, qui est funeste à l'œuvre, à l'auteur, au lecteur même. Un écrivain ne devrait, dans le meilleur des cas, ne publier que le tiers de ce qu'il a fait.

Je ne peux entreprendre quelque chose qu'en faisant abstraction de l'avenir. Dès que j'y pense, je perds tous mes moyens. Tellement il m'apparaît inconcevable.

Saint-Simon appela M<sup>me</sup> de Maintenon la « sultane manquée ».

17 octobre

Ma mère m'écrit qu'elle est tombée dans une mélancolie « qu'on dit, ajoute-t-elle, être celle de la vieillesse ». Ah ! cette artériosclérose familiale. Je m'y sens exposé, malgré le régime que je suis. L'hérédité, c'est la plus terrible sorte de fatalité qu'il y ait. Dire que notre sort, et, ce qui est plus grave, nos idées, la direction qu'elles doivent prendre, étaient toutes là, virtuellement, au rendez-vous d'un spermatozoïde et d'un ovule. Il y a là de quoi perdre courage. S'en souvenir dans les moments où on se prend trop au sérieux.

Dans le christianisme, l'ascèse est inconcevable sans la foi ; le yoga n'y serait pas possible. L'exercice pur, la discipline en soi, détachée de tout credo, participe de l'aberration ou du nihilisme, aux yeux du chrétien.

On se fait une idée de soi ; cette idée est folie pure, puisque personne n'y souscrit ni même ne la comprend ou l'imagine. On vit néanmoins avec elle, et on ne se doute même pas qu'elle ne rime à rien sauf par à-coups, dans ces trous, dans ces intervalles qui rompent pour un instant la continuité de la dite folie. S'agit-il alors de lucidité ? ou d'une folie encore plus grande ?

Bénis soient mes échecs ! Je leur dois *tout* ce que je sais.

17 octobre

Cet après-midi, à propos d'une vétille (conflit avec un restaurateur grec d'à côté), je me suis fichu en colère au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. En arriver là, quelle honte !

Toute violence est souffrance. Il faut plaindre un homme qui perd le contrôle de soi : il s'expose trop souvent au ridicule. Et le ridicule est souffrance justement.

Mon admiration pour Talleyrand. Un homme conséquent avec lui-même, qui ne croyait à rien et *qui l'a démontré*. Toute sa carrière : un jeu savant parmi des convaincus ou des marionnettes. Il a élevé au rang d'art le manque de scrupules. Il a trompé et trahi tout le monde ; en même temps il a rendu plus de services à la France que ceux qui se croyaient et étaient sincèrement patriotes.

« Instant et Cause. Le discontinu dans la pensée philosophique de l'Inde », thèse assez remarquable de Lilian Silbum, est dédiée au Bouddha ni plus ni moins. C'est comme si on dédiait à Jésus une thèse sur la philosophie au Moyen Âge.

18 octobre

Sur le plan spirituel, toute souffrance est une chance ; sur le plan spirituel seulement.

Pendant des heures je me suis retourné au lit ; j'espérais mettre à profit cette veille forcée, trouver quelque vérité à quoi m'accrocher ou dont je puisse tirer quelque vanité : peine perdue.

Au marché, une femme horrible, avec une tête d'aigle, s'est mise à m'engueuler parce que je venais de passer entre elle et le stand. « Vous n'êtes pas poli. Un monsieur ne doit pas passer devant une femme, etc. » Elle insiste. Faiblesse incroyable de ma part, qui essaie de me justifier et m'énerve autant que la bonne femme. Là-dessus, comme toujours, sensation de malaise physique. Décidément, l'indifférence, je n'y accéderai que mort.

« L'acte ne colle pas à l'homme » – vérité des Upanishad, au contraire du bouddhisme, qui se fonde sur la souveraineté de l'acte.

Le mégalomane est un homme qui dit tout haut ce que chacun pense de soi tout bas.



Ce que ça veut dire le vice. Aujourd'hui, comme j'allais à la bibliothèque du VI<sup>e</sup>, je m'étais proposé de rendre les livres sans en prendre d'autres, pour que je puisse, débarrassé d'eux, mieux travailler. Arrivé à la bibliothèque, j'ai fouillé *pendant une heure* pour justement en emporter d'autres. Fureur sans nom, lorsque j'ai vu qu'il n'y avait rien à faire, que mon vice étant la lecture, il me faut le satisfaire à tout prix. J'ai besoin de la présence *matérielle* de livres chez moi, livres *empruntés* ; d'aussi loin que je me souviens, cela a toujours été ainsi, dans toutes les villes où j'ai vécu, en Roumanie, en Allemagne, en France. D'ailleurs, inutile de vouloir se corriger d'un vice quand il est si invétéré ; s'en défaire, autant vaudrait se supprimer. La plus grande faute qu'on puisse faire à l'égard de quelqu'un, c'est de l'attaquer dans ce qu'il a de plus intime, de plus durable, de plus lui-même : son vice. Il faut au contraire ou le flatter, ce vice, ou n'en point parler ; mais le dénoncer, c'est se faire de celui qui y est sujet un ennemi mortel. Puisque ce vice n'est pas une chose extérieure, adventice, mais intérieure, et pour ainsi dire immanente, laissons-le prospérer en nous et en autrui, puisqu'il n'y a pas moyen de l'en arracher. Un vice profond est inextirpable ; le serait-il, qu'il serait remplacé par un autre, pire. Nulle guérison. Heureusement, serait-on tenté de dire. Car tout vice est une certitude. La preuve en est qu'il remplit bien une existence, et satisfait les plus difficiles.

Le mal est dans l'accumulation, dans la *possession*. Du moins, sur ce plan-là, le sort m'a préservé. Quiconque dispose de biens n'est plus lui-même, surtout si c'est lui qui les a amassés ; car il s'y attachera beaucoup plus que s'il les avait reçus en héritage, à cause du travail et des soucis qu'ils lui auront coûtés. Ce ne sont pas les fortunes acquises, ce sont les fortunes héritées qu'on gaspille. Regardez la gueule de ceux qui ont réussi, qui ont *peiné*, je veux dire. Vous n'y découvrirez pas la moindre trace de pitié. Ils ont l'étoffe dont on fait un *ennemi*.

Je me suis replongé dans le bouddhisme, dont le poison est trop fort et trop séduisant pour que j'y résiste. Pourtant je m'étais promis de ne plus toucher à l'Orient.

18 octobre 1966 1 heure du matin. – Mort de ma mère.

Je l'ai appris par un télégramme arrivé ce soir. Elle avait fait son temps. Depuis quelques mois elle donnait des signes inquiétants d'extrême vieillesse. Pourtant ce matin même, j'ai reçu d'elle une carte postale du 8 octobre, qui ne trahissait aucun fléchissement mental. Elle y disait qu'elle était en proie à une mélancolie qu'on dit, ajoutait-elle, être celle de la vieillesse. – Ce soir, il y avait J. M. chez moi ; on fêtait son anniversaire. Quelqu'un sonne ; je n'ouvre pas. Quelques minutes plus tard, je suis allé voir s'il y avait un mot ou quelque chose. Rien. Une heure après, étant allé chercher un livre, je vois un télégramme glissé sous la porte. Avant de l'ouvrir, je savais déjà ce qu'il contenait. Je suis entré sans dire un mot sur ce qui s'était passé. J. M. pourtant vers 11 heures me dit qu'il s'en allait, que je devais être fatigué, que j'étais pâle. Pourtant j'ai caché de mon mieux mon chagrin, et je crois avoir été très *gai* tout le temps. Mais un travail secret devait s'opérer en moi qui transparaissait sur mon visage.

Tout ce que j'ai de bon et de mauvais, tout ce que je suis, c'est de ma mère que je le tiens. J'ai hérité de ses maux, de sa mélancolie, de ses contradictions, de tout. Physiquement, je lui ressemble trait pour trait. Tout ce qu'elle était s'est aggravé et exaspéré en moi. Je suis sa réussite et sa défaite.

### 19 octobre.

La jeune littérature française d'aujourd'hui fait penser à de mauvaises traductions de textes embrouillés. Des traductions de l'allemand.

Phénomène nouveau en littérature : on y peut employer n'importe quel mot, forger n'importe quelle insanité linguistique. Dans la quantité il y a nécessairement des trouvailles. Après trois siècles de langage émasculé (par la faute de l'Académie et de Racine), de langage parfait et pauvre, la langue revient à la liberté qu'elle connut au xvF. Elle eût dû continuer Montaigne. Quelle chute quand on pense que de lui on est arrivé à Voltaire ! Ni l'anglais, ni l'allemand, ni l'espagnol (le russe encore moins) n'ont subi la censure d'une institution ni n'ont été victimes de la superstition du « goût ». Ce sont des langues qui se sont développées naturellement comme un arbre ou une mélodie.

Le français, langue de serre depuis le XVIIe, est en train de s'émanciper ; il redevient *sauvage*. Mais n'est-il pas trop tard ? Peut-il encore avoir un destin ? Il est permis d'en douter. Du moins redevient-il vivant et libre tel qu'il était à ses débuts.

19 octobre

La mort de ma mère, c'est comme ma mort, puisqu'elle m'a transmis toutes ses infirmités. Je sais à quoi m'en tenir sur mon avenir.

Il y a dans ma famille une propension au découragement ; de nous tous, notre mère tenait mieux le coup, elle était la plus intrépide. Aussi avec quelle ténacité a-t-elle résisté à la mort !

Impossible de détacher mon esprit de ce qui doit se passer à Sibiu. Les miens presque tous réduits à la misère, ramassant tout ce qu'ils doivent posséder pour sauver les apparences, c'est-à-dire préparer des obsèques convenables à notre mère.

Devant la mort, comment dire : « cela est à moi, cela est mien », comment dire : moi ? Devant elle, tout est imposture, tout ; elle-même peut-être n'est que l'imposture suprême.

Avec mon état de santé, il est incroyable que j'aie pu durer si longtemps. Je suis sans cesse malade depuis l'âge de dix-sept ans. Toute ma vie n'a été que souffrance et réflexion sur la souffrance. Ces rhumatismes, ce fourmillement perpétuel dans le nerf sciatique et maintenant dans tous mes nerfs, ces douleurs au changement de temps, ces nuits passées à me recroqueviller dans le lit comme un serpent frappé de je ne sais quelle malédiction, – parfois j'en ai bien assez malgré ma soif, mon inextinguible soif.

On ne peut pas *discuter* avec la douleur physique.

Ma mère ne souffre plus. C'est comme si elle n'avait jamais souffert, jamais existé.

La chose qui m'humilierait le plus, c'est d'avoir le succès de tel et tel, de voir paraître des études, des livres sur moi. Je supporte infiniment mieux l'état d'inconnu qui est le mien que je ne ferais de cette situation-là : avoir un nom bien établi, je ne connais défaite plus pénible.

L'obsession de la tombe m'a enlevé l'envie de la gloire ; je n'en garde que l'idée et vaguement le goût. Elle est pour moi une impossibilité que je ne regrette pas et qui, si elle était possible, me déshonorerait à mes propres yeux.

19 octobre

J'ai écrit à mon frère que la mort de notre mère était une délivrance et même une *solution*. Ce dernier mot est proprement horrible, d'autant plus qu'on pourrait croire que c'est une solution pour nous, alors que bien entendu ce n'en était une que pour ma mère.

Ce matin, juste pendant le temps qu'on devait la mettre en terre à Râçinari, la princesse G. me téléphone pendant une demi-heure pour me demander des renseignements sur la possibilité de faire traduire en anglais les « mémoires » de son mari. J'aurais pu couper court et lui dire que j'avais d'autres soucis, mais je préfère même ce genre de conversation aux phrases conventionnelles dont elle m'aurait gratifié si je lui avais dit que j'étais en deuil.

Doreen, une amie anglaise, qui se croit ou qui est atteinte d'un cancer, vient de téléphoner pour dire qu'elle passera dans deux heures pour faire ses adieux. Elle quitte définitivement Paris pour Nice. Que va-t-il falloir lui dire ? comment éviter le faux, les mensonges, la pitié ? On ne devrait jamais parler aux autres de ce qui nous concerne profondément. Les ennuis de santé, d'argent ainsi que les deuils, il faudrait qu'ils fussent une fois pour toutes bannis de la conversation. Quel manque de charité ! Ce serait enlever aux hommes le plaisir de se plaindre, le plus grand des plaisirs.

Ce qui est incompréhensible chez les Juifs, chez des gens si fins, si raffinés, c'est leur acharnement, c'est ce côté *conquistador* qui m'avait toujours frappé chez eux et qui ne cesse de m'émerveiller et de me dérouter. À côté d'eux, chaque fois que j'en fréquente un, je vois mon aboulie dans toute son horreur, dans toute sa gravité. Je l'ai déjà dit ailleurs mais je ressens le besoin de le redire, tellement ce trait me semble réel, important, impénétrable. C'est là que doit résider la clef de leur longue pérégrination.

20 octobre

Reçu de ma sœur une carte postale du 12 octobre, donc six jours avant la mort de ma mère, où elle dit : « Uneori are o indiferență pentru toate<sup>21</sup>. »

La visite de Doreen. Elle a tant de charme et d'esprit, et son anglais est si beau, que ce fut un véritable enchantement. Sa façon de parler de sa maladie, à la fois comme d'une chose grave et d'une vétille, force

l'admiration. Ensuite quand elle raconte une anecdote ! Personne n'y met un accent pareil. C'est bouleversant de... finesse.

Essayé de relire du Bloy, ses *Journaux*. C'est passionnant au début, ensuite pénible. L'automatisme de l'injure, du chantage, de la pose *surnaturelle* (si je puis m'exprimer ainsi) est lassant à la longue. Cependant on y trouve des accents qui ne sont qu'à lui. Une hargne unique. Je le lisais il y a exactement trente ans, en 1936 à Sibiu, pendant mon service militaire. Un capitaine, Alexiu, en avait toute l'œuvre ou presque : 22 volumes. Je les avais tous lus, je crois. Je ne retrouve pas mon enthousiasme d'alors, mais il serait injuste de parler d'une déception. Il résiste beaucoup mieux que pas mal de ses contemporains qu'on lit encore.

La sagesse est de laisser les choses en l'état. Chaque fois que j'ai essayé d'y remédier, je m'en suis trouvé plus mal, à cause de complications imprévues et à vrai dire imprévisibles, inhérentes à tout changement, *même en bien*.

Tout vient trop tard pour certains : ils sont nés *posthumes*.

Ma mère est morte dans un quasi-désespoir ; mon père, dans un désespoir complet.

(Il faut être juste : leur destin comparé à ceux qui sont morts dans des camps de concentration, paraît, est enviable : tous les deux sont morts comblés d'années – et de maladies.)

Elle n'est pas complètement émoussée, ma faculté de m'attendrir. Mon cynisme est de surface, verbal, abstrait. Quand je fais du mal, je suis si gauche ! Novice dans l'art de nuire – en pratique, je le répète, car en théorie je me sens de taille à concurrencer le Démon.

L'héroïsme est puéril. Il faut regarder *plus loin*.

Ma mauvaise habitude d'écrire seulement sous le coup de l'« inspiration » est cause que je suis arrivé à un âge où l'on a déjà derrière soi une œuvre sans que, moi, je puisse me vanter d'en avoir produit une.

Tant s'en faut. Des *bribes*, voilà le résultat de tant d'années de labeur différé. Mais cela était inscrit dans mes os, dans mon sang...

Bloy cite la devise d'un vieux cadran solaire : « Il est plus tard que vous ne croyez. »

La tristesse vide, sans pensée existe, malgré les airs profonds et ratiocinants qu'elle affecte, non, qui lui sont naturels.

Tard dans la nuit, quand on ne sait plus que faire de sa vie ni de sa mort.

J'ai voulu être oublié et j'y suis arrivé sans peine.

### 21 octobre

L'effet est tout à fait étrange que m'a produit une lettre de ma mère, qu'elle a envoyée le 12 octobre et que j'ai reçue seulement aujourd'hui, trois jours après sa mort. Comme un message d'au-delà de la tombe. C'est, chose caractéristique, la seule missive depuis le printemps où elle ne me donne pas de nouvelles de sa santé, ni ne se plaint de ses maux de tête.

Fi !

### 22 octobre

Pour moi, le bonheur est d'être dehors, marcher. Assis, je suis en proie à une irrépressible nervosité. L'homme n'a pas été fait pour être fixé à une chaise. Mais peut-être ne mérite-t-il pas mieux.

Une originalité *qui ne rime à rien*, voilà ce que j'ai envie de dire de la plupart des écrivains dont on parle.

La mort de ma mère a remué tout mon passé : il s'est réanimé soudain. À l'instar des morts, j'ai moi aussi ma vie derrière moi.

La mort d'un être cher, on la ressent comme une insulte personnelle, comme une humiliation qui s'aggrave du fait qu'on ne sait à qui s'en prendre : à la Nature, à Dieu, ou au défunt lui-même. Il est exact qu'on en veut à ce dernier, et qu'on ne lui pardonne pas aisément d'avoir choisi ce

parti. Il aurait pu attendre encore, nous consulter... Il ne dépendait que de lui qu'il vécût encore. Pourquoi cette précipitation, cet empressement, cette impatience ? Il serait encore vivant s'il ne s'était pas tant *hâté* vers la mort, s'il n'y eût pas donné son consentement avec tant de légèreté.

On m'a raconté le cas d'une femme, sourde depuis trente ans, qui vient de recouvrer l'ouïe à la suite d'une opération, et qui, atterrée par le bruit, a demandé qu'on lui redonne sa surdité. Elle se trouve dans l'impossibilité de dormir, sa vie est un cauchemar. Il lui est arrivé ce qui arriverait à n'importe quel homme mort il y a, disons, cinquante ans, et qu'on ressusciterait. Il redemanderait sa tombe.

Cela m'a rappelé ce que me disait un jour Henry Corbin : s'étant mis l'appareil, il va à la fenêtre ; il recule horrifié, devant le vacarme qui monte de la rue. Ce jour-là il fut content, et presque heureux d'être coupé du monde extérieur.

#### 22 octobre 2 heures du matin.

Retour de mon habituelle promenade autour du Luxembourg. Accès de ? ? ? <sup>72</sup>. Le Rien comme fond de tout, la non-réalité essentielle de ce monde, même des affections. Qu'est-ce qu'un être ? comment peut-on appeler * tre* une figure vouée à la ruine nécessairement, instable et fragile d'une façon absolue ? Non, il n'est rien nulle part à quoi on puisse s'accrocher. Est-il possible qu'on ne vaille pas plus ? Oui, c'est possible. Je regarde vers le lit comme l'unique issue. Retombons dans l'inconscience, retournons à une époque d'avant les questions, d'avant l'*homme*, d'avant la plus grande erreur de la nature.

Je viens de finir le *Journal* de Bloy (Cochons-sur-Marne, l'invendable). Déception, irritation. Décidément, je ne retrouve pas l'emballement d'il y a trente ans. On a dit de lui qu'il « d shonorait la pauvreté ». Le mot est juste. Quelle idée aussi de ma part de relire un... pamphlétaire ! La rage automatique, l'impertinence par système, la calomnie, la bave, l'épilepsie ininterrompue de la part de quelqu'un qui visait à la sainteté et qui n'était qu'un homme de lettres, un maniaque doué, un gueulard hors-ligne. Comme écrivain, il est parfois extraordinaire, dans l'invective évidemment. Quel dommage qu'il n'ait pas surveillé ses *adverbes* ! Ils sont le plus souvent

inutiles ou intolérables. Mais enfin c'était quelqu'un, et on n'a pas fait mieux depuis dans le genre râleur.

#### 24 octobre

Je viens de me rendre compte que X, vieil ami comme on dit, se comporte à mon égard en fourbe, qu'au fond il me veut du mal, qu'il me jalouse bien que je sois à côté de lui un clochard. J'ai tort de m'en faire, ayant tant de fois dénoncé les illusions de l'amitié. Si détrompé qu'on soit, on garde des côtés naïfs, on ne coïncide pas avec ce qu'on *sait*.

#### 25 octobre

L'exposition Vermeer à l'Orangerie. Ma réaction devant la *Vue de Delft* (que je connaissais déjà) a été, comme toujours devant les choses exaltantes : le cafard est dépassé, il est mineur, il faut le surmonter...

Cette lumière, cette gloire *intime* chez Vermeer vous fait oublier tout ce qu'il peut y avoir d'inférieur ici-bas.

#### 26 octobre

Six heures de marche entre Étampes et Dourdan. – Souzy, Villeconin, Breuillet, Étréchy. Presque personne sur les routes, en semaine. Ensuite, quel bonheur d'entrer dans un petit village sans bruit, sans enfants, sans signe fâcheux de vie !

Tout ce que j'ai écrit est le produit du cafard. Mais je ne vis pas toujours dans le cafard, donc mes écrits ne donnent qu'une image incomplète de ce que je suis. J'ai dépensé ma gaieté dans la vie, dans les conversations ; il n'en est pas resté pour mes livres : je leur ai réservé tout le fiel que je possède. Je ne peux écrire que sous la pression de mes humeurs noires ; elles diminuent dès que j'en extrais quelque formule. Il ne s'agit dans mon cas ni de philosophie ni de littérature, mais tout simplement de thérapeutique. Cela est peut-être agréable et utile pour moi, non pour le lecteur. Il s'agit bien du lecteur !

Sur M<sup>me</sup> de Staël : « Il y avait dans son âme trop d'habitudes passionnées pour quelle n'ait pas beaucoup aimé, trop d'imagination dans son esprit pour qu'elle n'ait pas cru souvent qu'elle aimait. » (M<sup>me</sup> de Rémusat)



Depuis de longues années, le matin au réveil, à la place du cerveau, sensation d'une steppe.

Dans un livre sur Talleyrand, il est question de sa « soif de mépriser » – qui me semble le trait le plus marquant du personnage.

En fait d'absolu, je n'ai pas dépassé le stade de la *tentation*.

Mon frère s'étonne (ou s'émerveille) que ma mère ait gardé le sourire, morte. « Pe faja imobilâ a mamii era un zâmbet care m'a uluit Pàrea câ a mûrit fericitâ<sup>73</sup> » C'est qu'effectivement elle a dû mourir heureuse. Elle a été délivrée de ses souffrances, elle a trouvé ce qu'elle cherchait, même si elle ne souhaitait pas consciemment la mort

Je pense, tout au rebours, au masque de Rolland de Renéville : y transparaissait une horreur, une teneur, un *recul* ; c'est qu'il ne voulait *d'aucune façon* mourir, et qu'il n'avait pas sujet de se plaindre de la vie. La mort ne pouvait rien lui apporter. Aussi tout son visage exprimait-il l'inconsolation.

### 3 novembre

Il neige. La ville est complètement blanche et enterrée. Que je comprends l'aboulie russe, *l'aciainia*, Oblomov, Katorga et l'Église orthodoxe !

Il doit neiger aussi à Râjinari, sur la tombe de ma mère. La nuit dernière, j'ai vu, ce qu'on appelle vu, cette tombe et ma mère étendue dans son jeune cercueil.

Ai songé au poème d'Emily Brontë, *Remembrance*.

N'oublie pas de faire la différence entre frénésie et prolixité.

Je ne trouve pas de vraie frénésie chez les écrivains actuels ; en revanche une inflation verbale à *toute épreuve*.

Un *faux* problème, nous appelons ainsi un problème qui a cessé de nous intéresser.

Quand je reçois un livre de maximes, de notes, de fragments de n'importe quel ordre, mon premier mouvement est d'exaspération — et le second également.

Paris – ville où il y aurait quelques gens intéressants à voir mais où on voit n'importe qui, sauf eux. On y est mis en croix par les fâcheux.

### 5 novembre

Tenir un journal, c'est prendre des habitudes de concierge, remarquer des riens, s'y arrêter, donner aussi trop d'importance à ce qui vous arrive, négliger l'essentiel, devenir écrivain dans le pire sens du mot.

Il est très mauvais d'écrire *sur* quelqu'un. Il faut s'intéresser aux problèmes, ou alors au *sens caché* des expériences que l'on vit.

Je ne me sens aucun lien avec les écrivains d'aujourd'hui, en France tout au moins, je me détache de plus en plus de la littérature en général. Je m'intéresse *définitivement* à autre chose.

Sentiment de solitude totale à Paris (malgré les gens que j'y rencontre, mais ce ne sont pas des écrivains).

X, Y, Z, etc. – Qu'est-ce qu'il leur coûte de faire leurs livres ?

La vie, à ses plus beaux moments, n'est tout au plus qu'un équilibre d'inconvénients.

Il est facile de minimiser le rôle de l'individu dans l'histoire. Cependant si Hitler avait été tué lors de l'attentat de juillet 1944, combien de vies eussent été épargnées ! Des millions !

Une nation, la plus sérieuse d'Europe, et l'Europe elle-même, livrées à un malade mental. Cela explique l'effacement de ce coin du monde.

J'aurais horreur d'exercer aucune influence ; – je voudrais néanmoins être *quelqu'un* – par mon inefficacité. Troubler les esprits, oui, les diriger, non.

Du matin au soir se mettre en frais pour des gens qu'on méprise.

Quand Rostopchine, le futur auteur de l'incendie de Moscou, jeune officier encore fut présenté à Souvarov, celui-ci, sans lui adresser la parole, fit trois culbutes, ensuite, s'adressant à Rostopchine : « Monsieur, combien de poissons y a-t-il dans la Neva ? » Rostopchine, sans se déconcerter, dit un chiffre quelconque. Souvarov, impressionné, lui tend alors la main.

... Voilà une des meilleures histoires zen qui soient.

Je viens de lire, dans un livre sur sainte Thérèse, le chapitre sur les exhumations successives de la sainte.

C'est le côté morbide de l'Espagne qui m'a fasciné, et c'est principalement à cause de ses obsessions funèbres que j'ai aimé ce pays.

Thérèse d'Avila, étant morte au couvent d'Alba, la tradition veut que deux religieuses ont « profané » la tombe de la sainte pour lui subtiliser son cœur. C'est qu'elles savaient que le corps était réclamé par l'évêque d'Avila. Ce qui est certain, c'est que ces deux religieuses furent « pénitencières », et qu'elles disparurent dans on ne sait quel couvent ou prison.

J'ai le goût du cadavre et cependant je n'aime pas le christianisme.

Quand on passe du christianisme au bouddhisme, la supériorité de celui-ci sur l'autre est écrasante. Nous avons tout simplement perdu notre temps en nous soumettant à la Croix.

(Cependant quand je pense au Greco, à Rembrandt, ou alors à Maître Eckhart, ma répugnance au christianisme m'apparaît excessive, injustifiée. Que faire ?)

Faire tout de sa vie, sauf de la littérature. C'est vite dit : c'est que justement on ne peut en faire que cela.

Quand je ne m'abaisserai plus à aucun chagrin...

Mais c'est cela la mort. La vie, c'est l'*aptitude* au chagrin.

Impossible de s'adresser à quelqu'un dans le chagrin, surtout si ce chagrin on le partage. « Ni la vie ni la mort n'ont aucune importance. Il s'agit seulement de sauvegarder les apparences, car il n'y a rien au-delà » – c'est tout ce que j'ai pu trouver en guise de consolation pour ma sœur. J'aurais mieux fait de m'abstenir.

### 8 novembre

Salle Gaveau. Récital de la claveciniste Zuzana Ruzickova. Les *Variations Goldberg*. La première fois depuis au moins cinq mois que je vais à un concert. Enthousiasme et plénitude.

### 11 novembre

J'ai regardé longuement le cèdre du Liban du Jardin des Plantes. Sa place n'était pas là. Je me suis plus à l'imaginer contre un arrière-plan de désert. La présence d'autres arbres alentour le diminue.

### 12 novembre

Promenade dans la forêt de Rambouillet. Six heures de marche. Matinée ensoleillée, puis brouillard divin.

J'ai lu dans un livre – vieux jeu – sur le langage qu'une métaphore « doit pouvoir être dessinée ». Tout ce qu'on a fait de « valable » en littérature depuis Rimbaud, lui étant l'initiateur, est la négation de cette définition, qui ne s'applique au vrai qu'aux classiques ou à la littérature d'inspiration didactique. La métaphore *cohérente* a vécu.

Dans un livre de grammaire, on définit le pléonasme comme un *excès* dans la recherche de la « propriété des termes ». – Définition juste.

Avec la langue française j'ai engagé un combat qui est loin d'être terminé, qui ne le sera jamais. Avec un tel ennemi !

Tout est épreuve ici-bas, même le plaisir.

Le drame de faire partie d'une nation *improvisée*.

### 16 novembre

Lu la vie de Frederick Rolfe<sup>74</sup>, le « baron Corvo » de Symons. Très forte impression. Ce Rolfe est notre maître en déchéance.

Ai aperçu V. G. – et ai fait semblant de ne pas le voir. Mon dégoût de lui est-il justifié ? Je m'étonne de mes indignations. Qu'importent les salauds ! Et d'ailleurs qui est salaud ?

De nouveau, envie de prier, de pleurer, de me dissoudre, de n'être rien, de revenir au zéro initial, d'avant *toute* naissance.

*L'eau* me semble inconcevable. C'est comme si je la voyais pour la première fois et que j'en ignorasse jusqu'à présent complètement l'existence. Je redécouvre l'univers, je renais tous les jours. Pourvu que cet état de révélation ne cache rien de morbide. Une telle virginité « métaphysique » peut-elle, à mon âge, présager rien de bon ? Le fait est que je ne cesse d'être frappé par la présence des choses, par leur nouveauté, par leur caractère insolite, de *jamais vu*. Une seconde naissance ? ou...

Je suis en face des éléments, je les perçois comme au lendemain de la Création.

Dissimuler ses rancunes, c'est là tout le secret de l'homme *comme il faut*.

Ne pas se venger est la chose la plus difficile, la plus antinaturelle qui soit. Mais en se vengeant, on se met exactement au niveau de celui qu'on veut sanctionner.

Se venger ou ne pas se venger – toute la morale est là. Elle n'a pas d'autre problème.

### 18 novembre

Une revue de province m'invite à collaborer à un numéro sur le suicide. Je refuse par un petit mot. Une petite phrase en est extraite et publiée en tête dudit numéro, comme si je l'avais écrite exprès ! Voici la phrase en question :

« L'idée du suicide m'a accompagné dans toutes les circonstances de ma vie graves ou frivoles. Il s'agit bel et bien d'une obsession salutaire tout compte fait, du moment qu'elle m'a permis jusqu'ici de résister à l'urgence de me détruire. »

Je suis un grand amateur de biographies, comme tous ceux qui n'ont pas de « vie ».

Byron est exaspérant ; mais il y a en moi quelque chose de foncièrement impur qui fait que je l'envie toutes les fois que je lis un livre sur lui. Mon côté sardonique sans doute. Ma jalousie de Satan vient de là aussi.

J'aurais aimé vivre à l'époque romantique, mais notre temps ne me déplaît pas outre mesure.

Essayé vainement pour la dixième fois de lire en français *Holz-wege*<sup>75</sup>. Je me demande ce que peut susciter dans un cerveau « jeune » ce style exaspérant, souvent inintelligible, apparemment profond. En allemand, il ne manque pas de beauté, bien qu'il témoigne d'une démesure et d'une prétention tout à fait insupportables.

On peut lire le Journal d'un écrivain ; ce sont des fragments où il y a de la vie. Mais ce que je peux consommer de moins en moins ce sont des maximes, des pensées, des formules oraculaires qui signifient tout et rien. Quand je songe que j'en ai écrit, moi-même, je suis pris de dégoût ! Oublions !

### 19 novembre

Il faudra que je me décide quand même à écrire *La Nuit de Talamanca*, projet que j'ai honteusement abandonné.

### 20 novembre

La *place des Vosges*, avec ses arbres assez dépouillés où pendent encore quelques feuilles jaunes, jamais elle ne m'a semblé aussi belle qu'aujourd'hui : et je me disais en la contemplant cet après-midi : « Elle réhabilite Paris. » (J'aurais dû dire plutôt : « Elle me *console* de Paris. »)

Il y a un côté aberrant dans le gnosticisme qui m'explique l'intérêt que j'y prends.

Je me suis remis aux *confessions* de saint Augustin – pour la énième fois de ma vie. J'aime et déteste ce rhéteur. Mais enfin c'est quelque chose tout de même que d'écrire ses mémoires à *l'intention* de Dieu.

Remercier d'un livre qu'on n'a pas pu lire est une besogne à laquelle je n'arrive pas à m'habituer, malgré une vieille pratique.

Seuls les soucis nous empêchent de devenir tous fous. Sans eux l'existence serait proprement infernale. D'abord, ce sont eux qui nous empêchent de penser à la mort ; ensuite...

### 23 novembre

Plus on essaie de se distraire de soi-même, plus on risque de devenir l'unique objet de ses (propres) pensées.

Plus j'ai horreur des hommes, plus je dois en voir. Je paie cher d'être *libre*, de ne pas avoir une occupation précise. Mes obligations sont autant de servitudes. Si haute est l'idée que je me fais de la solitude, que chaque rendez-vous m'apparaît comme une crucifixion.

James Joyce. Correspondance.

Il a fait ma conquête à cause de ses... *ennuis de santé*. Le gang des *mal portants*.

Ce qui fait que je n'aime pas réellement *Ulysse*, c'est qu'il est trop *élaboré* ; c'est presque un roman... didactique. Et puis il lui manque ce rythme haletant qu'on trouve chez Dostoïevski et Proust.

Ce qui est extraordinaire, c'est d'avoir *conçu* pareil livre. L'idée première m'en impose presque plus que l'exécution. D'ailleurs je n'ai jamais pu le lire que par bouts, et jamais intégralement. C'est un tissu de « potins », la *somme* du déconnage, les divagations d'une concierge *universelle*.

La seule façon de sauver les créatures, c'est de les aimer en Dieu, selon la recommandation de saint Augustin, qui écrit une belle page là-dessus, en se souvenant de la mort d'un de ses amis, adolescent.

Chaque fois que j'ai quelqu'un à rencontrer, je le *hais* ; puis je lui pardonne. C'est l'effet du soulagement mais aussi le regret d'avoir été injuste à son égard.

### 24 novembre

Mort de ma sœur. Cinq semaines après ma mère. C'est mon frère qui me l'apprend par un télégramme libellé ainsi : « *Et notre sœur est morte*<sup>76</sup>. »

Ma sœur morte, mon beau-frère invalide et mon neveu désemparé, perdu, incapable de s'occuper de ses trois enfants, me voilà moralement obligé de les aider, de subvenir à leurs besoins, moi qui ai toujours tout fait pour ne pas me perpétuer, pour n'avoir pas *d'héritiers* (? !), par une sorte d'horreur instinctive de partager les responsabilités de tout le monde d'un côté, de l'autre, par une vive répulsion pour tout ce qui est *avenir*. Me voilà maintenant bien puni, et mis devant des obligations qu'il ne m'est pas possible d'esquiver. J'ai aidé ma famille jusqu'à présent en dilettante ; désormais ce sera plus sérieux. Une époque *nouvelle* commence pour moi.

Dans les moments de chagrin, envie folle de travailler. Symptôme *sain* chez moi.

### 24 novembre

Je n'ose absolument pas imaginer la désolation qui doit régner dans la maison de mon beau-frère. Il ne reste plus de ma famille que mon frère et moi.

### 25 novembre

Depuis bientôt deux ans ma pauvre sœur se plaignait, dans chaque lettre, d'être fatiguée, épuisée. Ce refrain m'était devenu intolérable. Maintenant elle a trouvé le repos. Je ne peux pas la pleurer. On ne peut pas pleurer quelqu'un qui a déposé un fardeau.

Excepté ma mère, nous avons tous souffert, dans notre famille, d'une fatigue chronique.

Quand je lis Tolstoï, je le préfère à Dostoïevski, et quand je lis celui-ci, je le préfère au premier.

Pour faire diminuer ma capacité de souffrir, j'ai fait appel au scepticisme. Je fais de chaque doute un anti-tourment. C'est que le doute, formulé, conscient, est un tourment dépassé, donc un remède.



26 novembre – Aujourd’hui, on a dû mettre en terre ma pauvre sœur, je suppose.

Cela fait, je crois, trente ans depuis la dernière fois que je l’ai vue. Mon chagrin a nécessairement quelque chose d’abstrait. Comment pleurer quelqu’un dont on garde à peine l’image ? Pour retrouver vraiment ma sœur, il me faut remonter à mon enfance.

### 27 novembre

Presque plus de feuilles aux arbres dans le jardin du Luxembourg.

On ne désire la mort que lorsqu’on se porte à peu près bien ; on la redoute dès qu’on est tant soit peu malade.

Minuit – Promenade à demi funèbre autour du Luxembourg. Songé aux possibilités d’aider ce qui reste de ma famille. Les trois enfants de mon neveu sont pratiquement à ma charge. Et je n’ai aucun revenu *réel* !

*Prier* indique un certain degré de désolation ; mais tout cela n’est rien comparé au besoin qu’on prie pour nous. C’est là la désolation même.

*Guarahani* – l’île où abordèrent les trois caravelles de Colomb le 12 octobre 1492. Les indigènes reçoivent les étrangers avec toutes les prévenances possibles. Quatorze années après, l’île était complètement déserte, les indigènes ayant été massacrés ou déportés.

### 28 novembre

Cet après-midi, à Saint-Séverin, un orchestre allemand répète pour le concert de ce soir. Une heure de Händel – Concerto pour orgue et orchestre, concerto grosso (lequel ?). Ce que j’aime dans ce genre de concert, c’est qu’on étudie un morceau, qu’on le répète parfois trois ou quatre fois. On finit par s’en imprégner. Sensations que je ne puis qualifier, tout adjectif ici étant nécessairement pompier.

... Ai allumé deux bougies pour ma mère et ma sœur...

Ce plaisir, à Saint-Séverin, d’entendre un orchestre qui joue pour vous seul et pour Dieu..., car il n’y avait dans l’église personne d’autre. Et puis

ces chaises vides ont quelque chose d'exaltant J'avais l'impression de *sentir*, de *vibrer* à la place de tous ceux qui n'étaient pas là.

On peut ne pas aimer *Ulysse*. Mais après lui, on ne peut plus supporter les autres romans.

-  
29 novembre

Reçu ce matin une carte postale de ma sœur. Elle l'a écrite le 18 du mois ; six jours après, elle n'était plus.

Je pense soudain à ces journées dans les Carpates où, dans le silence irréal, j'écoutais le frémissement de l'herbe sous une brise imperceptible.

Quand les malheurs se répètent, on y devient petit à petit insensible, et on se dit que Job a été tout, sauf un sage.

J'espère arriver un jour à ce stade où le mot *malheur* n'aura pour moi plus aucune signification ni attrait.

À quelques exceptions près, mes « livres » ne trouvent crédit qu'auprès des ratés, des déçus, des déshérités (femmes surtout), des adolescents, en somme auprès de l'informe et de l'inabouti.

L'envie n'est pas un « sentiment », mais une humeur à base physiologique, une réaction organique, aussi involontaire qu'une sécrétion. On pourrait en dire autant de n'importe quel phénomène nommé *affectif*.

L'envie n'existe qu'entre frères, amis, voisins, qu'entre gens de même catégorie et de même valeur.

30 novembre

Suis resté cet après-midi au lit deux heures dans une sorte de torpeur pendant laquelle je m'interrogeais sans cesse si je dormais ou non.

Les types auxquels je ressemble : Oblomov, Kirilov, Adolphe et...  
Tout cela en plus lâche, en plus désespéré.

1 h 1/2 du matin – L'éternité d'avant nous et celle d'après ne se distinguent, dit Schopenhauer, que par « l'intermède du rêve éphémère de la vie ». Cette banalité « romantique », lue à cette heure-ci, après un tour à travers la ville, m'a bouleversé comme une révélation. Tout ce qui a trait à notre inconsistance me touche automatiquement. Le « romantisme » est sans doute usé, mais il n'est pas faux. Entre le *néant* et les *glandes lacrymales* il y a communication directe, dans mon cas tout au moins.

Cl. M. – malentendu ridicule. Chez E. I., à un dîner, comme je lui disais que sa femme n'avait pas changé (je ne l'avais pas vue depuis son mariage), il m'a répondu : « Que voulez-vous ? Onze ans, ça compte ! » Il avait compris que sa femme avait changé. Pendant tout le dîner, il n'avait cessé de m'attaquer ; de prendre en tout le contre-pied de ce que je disais ; à la fin, j'avais éclaté, et l'avais rendu plus ou moins ridicule.

Ce qui est curieux, c'est que je n'aie rien fait pour rétablir la vérité. J'aurais pu aussitôt redresser la situation. Mais, au fond, le malentendu m'arrangeait, je l'avais inconsciemment *choisi*.

Que faites-vous à Paris ?

— Nous nous méprisons les uns les autres.

*Histoire et utopie* est peut-être le livre qui m'exprime le mieux.

Un écrivain ne doit pas exprimer des idées, mais son être, sa nature, ce qu'il est et non ce qu'il pense. On ne peut faire une œuvre vraie que si l'on sait être soi-même.

Qui a fait une « crise de dépression » y sera toujours exposé, il la portera en lui, et il n'en guérira jamais.

(À propos de J. B. qui m'a dit qu'il ne lisait plus mes livres parce qu'il était sorti de sa « crise de dépression ».)

Etre « déshonoré », – très bien. Devant qui ? Quand on se sent *seul* en face de tous, on ne peut perdre son honneur que devant soi, pour soi ; on ne reconnaît pas aux autres la qualité de juges.

En dehors de la mort, tout est imposture, *j'ai le regret de le dire.*

Je dois écrire cette *Nuit de Talamanca*, mais je n'y arrive pas. Je ne suis pas d'humeur à m'étendre sur le suicide, bien que le sujet me soit on ne peut plus familier.

La civilisation est un mal, j'en suis sûr ; mais il est inutile et même ridicule de le répéter, après tant d'autres, d'autant plus que ce mal est inévitable et sans remède. L'homme ne pourra en guérir qu'en se détruisant.

### 3 novembre

Le contact avec les gens m'use. Je ne peux absolument pas comprendre comment les hommes d'affaires, les politiques, les commerçants s'arrangent pour voir tant de monde sans en crever.

Dix siècles de rigueur, de métaphore cohérente, de langage sclérosé ont été abolis en quelques années, grâce en partie au surréalisme, à la vogue de Rimbaud, aux influences de la science. C'est à ce stade de langage disloqué qu'il est possible de traduire pour la première fois en français des auteurs réputés jusqu'ici intraduisibles.

### 3 novembre

L'idée qu'un dieu existe et qu'appelé au secours il répond est si extraordinaire qu'à elle seule elle peut tenir lieu de religion.

Il n'est rien de plus humiliant que de demander de l'argent, sous quelque prétexte que ce soit. Heureusement qu'il y a la sagesse ou le cynisme pour nous permettre de triompher de scrupules aussi dérisoires.

La seule manière pour moi de retrouver quelque confiance dans *l'être* est de cesser de fréquenter les êtres. J'en vois trop, et suis hélas !

trop détrompé à leur égard. Ce sont la plupart des marionnettes sinistres au contact desquelles aucune naïveté n'est permise. Ainsi ma tendance au sarcasme s'accroît de jour en jour.

Mon beau-frère vient de m'écrire que ma sœur est morte, comme ma mère, d'une hémorragie cérébrale.

Dans le faire-part, ces « ràmâçitele pàmînteçi » me frappent douloureusement. Comment traduire ? « Dépouille mortelle », c'est plat ; les « restes mortels », impossible. Je traduirais carrément par les « *déchets mortels* », mais ce n'est pas là style de faire-part.

7 novembre

Lu quelques pages de Bloy et quelques autres des *Entretiens* d'Eckermann avec Goethe. Ciel et terre. Impossible d'imaginer esprits plus dissemblables.

Goethe est ennuyeux, mais tout compte fait fécond ; Bloy est amusant, mais décevant ; on n'en tire aucun profit. Un tempérament pour Américains du Sud.

Ces pressentiments d'extase dont on ne sait quoi faire et qui, inexploités, disparaissent sans laisser de traces. Sans en laisser ?

Dès que j'envoie un texte à une revue, je n'ai qu'une idée en tête : le réclamer pour le refaire, tellement j'ai peur, non, la certitude, qu'il ne vaut rien. Mais la force me manque d'écrire la lettre nécessaire, et je deviens d'un coup fataliste pour ne pas me faire de mauvais sang.

Mon beau-frère m'a écrit une carte postale où il n'y a pas une plainte, ni aucune trace d'affolement ou de désolation rhétorique. On dirait un Anglais. Cela m'a ému bien plus que s'il eût donné expression à un violent désespoir. Son accablement doit être sans bornes ; d'autant plus j'apprécie sa retenue.

Paul Bourget (vers 1910 ?) : « Quatre barrières nous séparent de la barbarie : le Grand État-Major allemand, la Chambre des lords d'Angleterre, l'institut de France et le Vatican. »

-  
-  
-

8 novembre

J'entends les cloches de Saint-Sulpice, je crois. Émotion soudaine. Irruption du passé dans une époque sinistre comme la nôtre. C'est tout de

même un autre bruit que celui des voitures.

La science a tout gâché. Et elle n'a rien à nous offrir. Elle est vide, ou alors satanique. Elle détruit toutes les apparences. Si elle est quelquefois bénéfique, dans son essence elle est pernicieuse. On s'en serait passé volontiers.

La seule tâche grandiose qui revienne encore à l'homme est de se détruire. S'employer à autre chose, c'est se répéter, faire du *sur place*.

9 novembre

Hier soir, *Le Messie* à Pleyel.

Pour atteindre à la clarté, j'ai dû sacrifier une bonne partie de mon « moi », mes côtés les plus intimes, mes expériences les plus profondes. La clarté est exclusion : je me suis rejeté moi-même pour être clair.

Cet effort m'a épuisé. J'ai commis un attentat contre ma nature. Tout cela, à cause d'une fausse idée du « style » !

Nietzsche, qui a voulu bouleverser tant de choses, n'est au fond qu'un *naïf*. Il traînait après lui trop d'innocences.

Le malaise qu'on a de lire sur soi un article, même favorable, surtout favorable. Sensation d'autopsie, sentiment très net d'être *posthume*. Et puis toutes les observations qu'on nous fait sous forme d'éloge ou de critique empiètent sur nous, nous mettent mal à l'aise, et sont aussi mal venues que le commentaire du prof sur une composition. Et c'est effectivement cela : l'*élève* Cioran qui lit l'appréciation du maître. Quel métier que celui de critique ! Un bon point pour moi est de l'avoir eu toujours en horreur.

Ce qui est rassurant, c'est que les écrivains dont on parle seront, sauf de rares exceptions, nécessairement oubliés avant d'être morts. Le trépas littéraire est plus cruel et plus juste que le trépas proprement dit.

Un auteur trop souvent cité, on finit par ne plus avoir envie de le lire. Son nom est profané à force de circuler. On préfère lire quelqu'un de moins

connu et même de moindre talent, ne serait-ce que parce qu'il n'appartient pas à tous.

Il est impossible d'avoir une vertu sans le vice qui y correspond.

L'avarice n'est peut-être que la forme sordide de l'anxiété.

Trouver le mobile secret de quiconque a fait quelque chose dans la vie.

### 11 décembre

Dimanche. Six heures de marche entre Dourdan et Étampes. Balade on ne peut plus exaltante à travers des champs, sur des sentiers boueux. – Ce soir, anxiété sans nom.

Une amitié qui a duré quelques années, si elle se dénoue, on doit accepter le fait sans aigreur ; elle devait finir un jour. Que l'on se souvienne seulement de ce qu'elle fut, non de ce qu'elle est devenue !

### 12 décembre

La peur que doit ressentir l'assassin, je l'ai devinée cette nuit. J'avais tué quelqu'un et j'en avais enfoui le cadavre sous une dalle dans une rue sombre d'aspect moyenâgeux. Je ne sais comment je me suis trahi dans une conversation. On va aller soulever la dalle. Impossible de me rendormir pendant quelques heures.

Chaque fois que je surprends en moi l'homme de lettres, je ne sais plus où cacher ma honte.

Hier, dimanche, durant la promenade. Dans un village près d'Étampes – Bouthinvilliers (?), une merveilleuse petite église, et, attenante, une remise où on peut voir une pompe contre l'incendie et un corbillard désuet, tel qu'il devait y en avoir il y a un siècle. Rien que d'y jeter un regard, je fus pris d'un cafard violent. La veille j'avais reçu de mon beau-frère deux photos de ma sœur étendue sur le catafalque.

Chaque fois que je reprends les *Entretiens* d'Eckermann, je suis stupéfait de voir à quel point Goethe s'était mépris sur ses contemporains. Il n'aimait

que les fausses valeurs, en littérature tout au moins. Ses considérations sur ses « rivaux » sont d'un cuistre ; mais toute réflexion générale est admirable.

13 décembre

Il fut un temps où j'invoquais la peur pour me délivrer de l'ennui. N'importe quoi me paraissait préférable au vide, à la désolation du vide.

Bloy parle du « scepticisme noir » et de l'« occulte médiocrité » de Pascal. Cette « médiocrité », occulte ou non, ne me semble pas *absolument* fausse, car il est certain qu'il y a chez Pascal un excès de bon sens qui parfois ne manque pas d'être décevant.

Je pense à ma mère, à ma sœur, à Reisner, à Mircea Zaprafan, – des êtres pour qui j'existais et qui existaient pour moi. Que puis-je faire avec tant de tombes sur le dos ?

Paul Valet, à qui j'ai raconté au téléphone que j'avais la responsabilité de trois enfants, me dit que c'est très bien, qu'en général les enfants lui sont chers, car, me dit-il, « je n'aime pas l'existence, mais j'aime la *vie* ».

Ce qui me faisait le plus peur dans mon enfance, c'était les histoires sur les inhumations prématurées, sur les morts qu'on a entendus remuer, etc.

Je passe par une phase de non-religion, j'entends par une insensibilité au *caché*. C'est comme si tout s'était vidé de tout mystère et qu'on vécût dans un incompréhensible dépourvu de signification.

14 décembre

Il y a maintenant trois ans et cinq mois que j'ai renoncé au tabac et au café, il y a maintenant trois ans et cinq mois *que j'ai perdu mon âme*.

La chose la plus bête qu'on puisse faire, c'est *d'étudier* la philosophie. On peut étudier un problème, mais il est absurde de se borner à... l'ensemble des problèmes. Dire que je suis passé par cette erreur-là !

J'ai vu ma sœur pour la dernière fois en 1937, je crois ; mes parents en janvier 1941. Depuis, de rares photos, et celles sur leur lit de mort (excepté



celle de ma mère, je veux dire, sa dernière image, qu'on n'a pas voulu m'envoyer, je ne sais pas pourquoi : pour ne pas trop m'attrister ?)

Je songe aux années 1933-34-35, à la folie qui s'était emparée de moi, à mes ambitions démesurées, au délire « politique », à mes visées positivement démentes, – quelle vitalité dans le déséquilibre ! J'étais fou sans fatigue. Maintenant, je suis fou avec fatigue. À vrai dire, je ne suis même pas fou, je conserve seulement le résidu de mes anciennes folies. La fatigue, elle, loin de s'être retirée, elle est au contraire en expansion, elle bat son plein. Où va-t-elle me mener, je n'en sais rien.

J'ai horreur de faire la moindre démarche pour mes livres ; j'en fais pourtant de temps en temps, et toujours avec un vif sentiment de dégoût.

J'aurais besoin d'être intoxiqué par une drogue qui me donnât la vigueur de mes vingt ans, ou c'est d'un fouet que j'aurais besoin plutôt, pour qu'il secouât ma surnaturelle apathie.

Je ne peux plus lire que des livres détachés, de glace, exempts de toute vibration, ou alors des livres-ouragan, qui vous emportent et vous laissent au milieu de votre plus grand péril.

Jour après jour, je vois se défaire l'image que je me suis forgée de mes ambitions et de mes dons. Je descends la pente, et mon cerveau se voile, s'obscurcit.

15 décembre

Exposition Picasso<sup>27</sup>. Un plagiaire universel. Toutes les formes d'art y sont représentées : on dirait qu'il s'est employé à feuilleter des albums et ensuite... Démesure ; ce n'est pas l'œuvre d'un homme qu'on regarde, mais celle de quarante. Il a suivi toutes les modes : opportunisme unique, extraordinaire. Imitateur génial, charlatan super doué. Syncrétisme, récapitulation générale avant l'avènement de l'art abstrait.

Tout cela est du passé, que dis-je ? c'est *le* passé. Le passé résumé en un homme. Emballément et déception. Il y a quelque chose de malhonnête, de faux dans cette surproduction. Quelqu'un dont la carrière n'est pas à imiter – sur aucun plan. Picasso ? C'est un génie à *tout faire*.

Cet après-midi, prostration. Ai dormi deux heures. Ménageons notre cerveau (ou plutôt ce qui en reste).

Ces oscillations sans fin entre la ferveur et l'aigreur.

Il faut avoir pitié de tout le monde. Autrement on réagit en pamphlétaire – comme tout le monde, justement.

Gabriel Marcel se montre très inquiet parce que les théologiens allemands, lui a-t-on dit, ne croient plus à la résurrection. J'essaie de l'apaiser et d'épouser son angoisse par pure amitié, bien entendu.

Rencontré à la bibliothèque de la Sorbonne le prof H. G. qui me serre la main sans me dire un mot. Je suis un écrivain mis au rebut. Du temps qu'on parlait de moi, on me traitait autrement.

(Quand on est trop amer, on se rend ridicule.)

### 17 décembre

Ce matin, ne pouvant pas dormir, me suis levé de bonne heure et suis allé me promener, à l'heure des oiseaux et des boueux.

Lu les pensées de Démocrite. Banalité confondante. Mais le personnage était autre chose. Ces anciens avaient une vie ; ils n'étaient pas fades comme nos modernes professeurs.

Le mariage de Hitler avec Eva Braun eut lieu quelques heures avant leur suicide. On appela en hâte un fonctionnaire, lequel posa à chacun d'eux séparément la question réglementaire : « Êtes-vous aryen ? » Ils répondirent affirmativement. Si Hitler avait dit : « *Non* », c'eût été la réponse la plus extraordinaire de l'Histoire.

### 19 décembre

Hier, six heures de marche entre Maintenon et Rambouillet. Seule « activité » dont je sois content.

Lu des lettres de Gottfried Benn à des femmes, avec le plus vif intérêt. Que cela nous change de Rilke !

Nous avons été jetés dans ce monde pour y connaître le drame de ne pouvoir pleurer.

J'ai un tel besoin de sommeil, qu'il me faut faire un effort pour ne pas m'y laisser sombrer. Qui est fatigué ? mon cerveau ou quoi ? Il me faudrait reprendre du café ; mais ce serait la ruine physique en quelques mois, le retour à l'époque héroïque de ma gastrite.

### 20 décembre

Sensation de poésie refoulée, étouffée, sensation de poésie asphyxiante.

Dans les rêves, ces conversations interminables sur des sujets *difficiles* me fatiguent, m'épuisent, et, au réveil, me mettent en fureur.

Depuis des années, mon *attention* fout le camp ; elle se concentre sur tout, sauf sur quoi elle doit se pencher ; n'importe quel sujet la requiert, excepté celui qu'il me faut approfondir. Volupté de la distraction. M'écarter de l'essentiel à tout prix, de *mon* ( ? ? ? ? )<sup>78</sup> essentiel, telle paraît ma loi. Je suis né pour la digression. J'aime me rouler dans l'accessoire.

Je pensais que j'arriverais un jour à n'avoir plus pitié de moi-même, à m'émanciper de cette obsession malsaine ; les années n'ont fait que m'y enfoncer davantage, que m'y river irrévocablement.

Dire qu'il fut un temps où je craignais d'être canonisé *de mon vivant* ! Quelle chute depuis ! À cette époque-là, j'étais sûrement quelqu'un. Nous évoluons à nos dépens. C'est la raison pour laquelle il y a si peu de saints.

Il me serait incomparablement plus aisé de vivre sans trace de croyance que sans trace de doute. Le doute destructeur, le doute nourricier...

### 22 décembre

Aigreur de chaque cellule. L'*acidité* est la constante de ma physiologie.

Il y a en moi un enragé et un sceptique qui ne peuvent se mettre d'accord sur rien. Je suis la somme de leurs désaccords.

Le doute me plonge dans un état d'ivresse.

Le véritable sceptique *veut* douter ; il se lance dans le doute et s'y évertue à chaque moment.

Chaque jour je me propose de me venger contre tel et tel, et chaque jour je m'emploie avec succès à neutraliser, à ruiner mes projets de vengeance.

La fausse image qu'on se fait de nous, il ne faut pas la corriger. L'éloge à côté vaut la calomnie. Laissons l'erreur circuler. Surtout pas de démenti. La vérité sera rétablie un jour ; peut-être aussi ne le sera-t-elle jamais. Qu'importe !

J'ai lu la mort de M<sup>me</sup> de Montespan dans la traduction anglaise des *Mémoires* de Saint-Simon par Francis Arkwright. C'est si puissant, si vivant que la mauvaise traduction ne constitue pas un obstacle à l'émotion.

#### 24 décembre

Hier soir, en écoutant au téléphone le bulletin météorologique, j'ai ressenti une forte émotion à l'endroit où il était question de « pluies éparses ». Ce qui prouve bien que la poésie est en nous et non dans l'expression, encore *qu'éparses* ait de quoi susciter une imperceptible vibration.

Il n'y a pas de sensation *fausse*.

La ville est vide, le ciel couvert, presque noir. On dirait l'attente d'une catastrophe. Réveillon selon mon cœur.

Pour moi, le bonheur c'est très simple : *ne pas penser à l'avenir*.

#### 25 décembre

Hier soir, chez les Corbin, audition du *Messie* ; puis, un chœur russe – un chant liturgique de Glazounov – tout à fait extraordinaire. Trois heures

d'émotion intense.

Ce qui est terrible avec la musique, c'est que, après elle, plus rien n'a plus aucun sens, car rien, mais absolument rien, ne tient le coup lorsqu'on sort de ses « merveilles ». Tout paraît dégradé, inutile, quelconque à côté d'elle. Je comprends qu'on puisse la haïr et qu'on soit tenté d'assimiler ses merveilles à des prestiges, son « absolu » à un mirage. C'est qu'il faut réagir à tout prix contre elle *quand on l'aime trop*. Personne n'en a mieux compris le danger que Tolstoï ; il l'a dénoncée avec vigueur, il savait qu'elle pouvait faire de lui ce qu'elle voulait. Et il se mit à la haïr pour n'en pas devenir le jouet.

Il est inutile d'écrire sans émotion. C'est là chez moi un préjugé dont je n'arrive pas à me débarrasser – pour mon plus grand dam. Car, en fait d'émotion, je suis de plus en plus déficient. Il me semble que je descends de plus en plus vers la sensation, que je m'y enlise, et que je m'achemine ainsi vers une terreur froide.

*Dormir* : la chose la plus intelligente qu'on puisse faire. Pouvoir sortir à *volonté* du temps !

Il est dégradant de mourir. Devenir soudain *objet* !

Dès que j'aborde un problème, je débouche sur l'insoluble. Si je cessais de m'interroger, ne serait-ce pas là un moyen de progresser enfin ?

26 décembre

Six heures de marche entre Arpajon et la vallée de Chevreuse. Dans un petit village, au lavoir, une Portugaise pousse ces lamentations entrecoupées de ces chansons déchirantes où éclate tout ce qu'il y a de profond et de fascinant dans la *saudade*. Je m'abrite derrière le mur du lavoir pour entendre sans être vu. Effet extraordinaire dans ce village désertique et gris de ces intonations, de ces appels d'une mélancolie si lointaine. Je pense en même temps à mon séjour à Brasov, où les chants des boniches hongroises me plongeaient dans un cafard mélodieux parfois insoutenable, et qui me jetait dans l'hystérie.

*Destin* – B. T., qui était fou de Paris, qui avait fini un livre sur la Défense de la Civilisation par cette affirmation incroyable, exaspérante et

magnifique : « Après la Raison, la France est le plus grand honneur de l'homme », – B. T., dis-je, est resté en Roumanie pour s'y morfondre, et moi, qui avais idolâtré d'autres pays, suis venu m'étemiser dans celui-ci avec lequel j'ai les rapports les plus étranges.

Pour que j'aime un pays, il faut qu'il soit, par certains côtés, con. La France ne l'est pas du tout, hélas !

C'est quand je suis allongé que les « idées » me viennent, que je me sens en tout cas moi-même. *Debout*, je suis plus ou moins livresque, je vis en parasite, je n'arrive pas à éliminer l'accessoire.

Tant que je ne ferai pas quelque chose qui me réhabilite à mes propres yeux, je vais traîner à longueur de journées ces humeurs aigres, ces sarcasmes automatiques, cette désolation où s'étale mon inspiration vacante, et le deuil de ma fierté. En moi, il y a *quelqu'un* qui m'a abandonné. Je devrais moi aussi songer, comme Eveline, à la *Virgen de los Desamparados*, que dis-je ? lui adresser des prières. Ma vie – quel naufrage de l'intérieur, par mes déficiences, par ma propre *faute* ! J'ai créé moi-même les conditions idéales pour la gâcher, j'ai *élaboré* ma déchéance.

Une carte de vœux, signature illisible, venue de Bucarest, où il est question de mes « succès », de l'« honneur » que je fais à mon pays, où on m'assure que j'y suis « aimé et admiré » – me plonge dans la perplexité et la gêne : si ces gens savaient quel pauvre type ils « aiment et admirent » ! À moins que toutes ces effusions ne soient qu'emballement et hyperbole balkaniques – ce qui me semble le plus vraisemblable.

Effet de la « libéralisation » en Roumanie : les gens se précipitent sur n'importe quel livre, pourvu qu'il ne soit pas de propagande. Mais des déconvenues inévitables les attendent. Ainsi, on a vendu *en une semaine six mille* exemplaires de la *Phénoménologie de l'esprit*. Quand, quelque temps après, on publia la *Logique* le nombre d'acheteurs diminua considérablement.

Un ami me raconte que, pendant la propagande pour la collectivisation, il essaya, dans un village près du Danube, de convaincre un paysan de la supériorité des méthodes nouvelles, et des avantages qu'il aurait à travailler à des heures fixes, en commun, comme un fonctionnaire, du rendement plus important, etc., etc., etc. Mais le paysan qui, prudent, ne voulait dire ni oui

ni non, montre seulement du doigt, en guise de réponse, un oiseau qui venait de voler au-dessus de leurs têtes. Il n'osa pas parler de liberté, mais il eut le courage d'en désigner le symbole...

Se méfier de ceux qui nous imitent. Le spectacle d'un « disciple » est on ne peut plus désolant. Quelle leçon d'humilité. Voilà ce que finalement nous avons enfanté, voilà le singe dont nous sommes le modèle. Nous-même n'étions qu'un singe –, un singe réussi, *arrivé*.

29 décembre – 1 heure du matin.

Nous avons un besoin profond qu'il y ait quelqu'un bien au-dessus de nous qui ait pitié de nous. C'est là l'origine de la religion et il ne faut pas la chercher ailleurs.

— À cette heure-ci il faudrait prier. Si je le pouvais !

Les gens ne s'intéressent qu'à ce que nous cachons. Tout ce que j'aurais voulu dissimuler de mon passé a fini par se savoir, parce que nos amis et nos ennemis, c'est de cela précisément qu'ils aiment à parler. C'est en dénonçant nos secrets qu'ils commencent par nous vanter ou noircir.

Savoir encaisser sans répondre, sans même envisager l'éventualité d'une vengeance – c'est là la clef de tout, c'est là un art que je m'évertue depuis si longtemps à apprendre sans y réussir, sinon à de rares moments, mais alors même comment savoir si ma victoire n'est pas le fruit de la lâcheté.

Renoncer à se venger non dans l'immédiat mais dans l'éternité, encaisser tous les coups pour toujours. L'omniprésence de la vengeance, voilà l'écueil contre lequel butent toutes les utopies, voilà l'obstacle majeur et invincible à l'instauration du Paradis.

Je veux refouler ma vengeance, mais elle agit secrètement, et je me venge sans le savoir dans les moments même où je me rengorge, où je me flatte d'être plus avancé en sagesse que n'importe quel autre mortel. Mon sang charrie de la vengeance ; elle l'épaissit, l'alourdit, elle...

Rentrer en soi, y entendre ce silence aussi vieux que l'être, plus ancien même – le silence antérieur au temps.

Au Louvre, la *Peinture japonaise* du XIIe au XVIIe siècle. Triomphe absolu du précis et du vaporeux tout ensemble. Tant de rigueur unie à tant de délicatesse, il n'est guère en Occident que les Français qui en soient, qui en aient été capables.

Chacun sa drogue ; la mienne, c'est le scepticisme. J'en suis intoxiqué. Mais ce poison me fait vivre, et, sans lui, il me faudrait quelque chose de plus fort et de plus pernicieux.

J'explique à Edem Hallier que lire Blanchot, c'est intéressant pour la sensation de se noyer qu'on a toujours, qu'on lise n'importe quoi de lui. À partir d'un certain moment on perd pied, puis on coule sans *aucune sensation de vertige*, sans non plus l'effroi de l'abîme, puisqu'il ne s'agit que d'un *moment* inintelligible du texte, où l'on tourne en rond comme dans un tourbillon fade ; – puis on remonte à la surface, on nage, on comprend *de nouveau* ; après un certain temps, assez bref, on se noie derechef, et ainsi de suite.

La faute en est à l'auteur, esprit profond mais fêlé, c'est-à-dire incapable de distinguer entre la pensée et le néant de pensée ; chez lui souvent l'esprit tourne à vide, sans qu'il s'en rende compte.

En se tournant vers le christianisme, Rome s'intéressait et se convertissait à un dieu non seulement étranger, mais encore subalterne ; elle adoptait la religion d'une *colonie* – la plus méprisée de l'Empire. Quand une civilisation ne peut plus s'appuyer sur ses dieux, quand elle les a *épuisés*, elle cherche son salut ailleurs ; elle se sauve en *périssant*.

J'ai lu un livre sur *Treblinka*<sup>29</sup>. Cauchemar invraisemblable, à peine imaginable. C'est l'horreur absolue, mécanique ; c'est le *système*. Tous ces livres se ressemblent ; les bourreaux sont des fantoches, des fonctionnaires ; conventionnels, genre pauvre type ; les chefs toujours « beaux » avec l'inévitable sourire sarcastique ; l'académisme de l'horrible ; – déchéance égale des tortionnaires et des victimes. Cependant, toujours vivace, l'étonnement qu'on a devant la destinée *impénétrable* des Juifs. Tous les autres peuples ont une histoire ; eux seuls ont un *destin*.



# 1967

2 janvier 1967

Tout un après-midi à envoyer des cartes de vœux en français et surtout en roumain. Je ne reviens pas à ma langue maternelle, j'y retombe, je m'y noie. Le naufrage natal.

— Je viens d'écrire à une amie de Sibiu qui m'évoquait dans sa lettre le charme de son jardin à Gura-Râului – qu'en venant en Occident j'ai commis peut-être une erreur, que chacun devrait vivre et mourir dans le paysage où il est né. Au fond, les paysans ont raison et leur genre de vie est – était plutôt – le seul raisonnable, le seul « humain » (si ce mot conserve encore un sens).

Dans *Treblinka*, on voit, à un certain moment, des Juifs, qui avaient perdu toute leur famille dans les chambres à gaz du camp, donner un spectacle (concert, danse, boxe) devant leurs bourreaux, qui applaudissaient à tout rompre, de même que les Juifs présents (environ un millier, et qui étaient justement préposés à ces fameuses chambres). Tout est si horrible, si fou, si invraisemblable, que le lecteur, arrivé ici, glisse hors de la réalité. Et, de fait, cet enfer paraît un rêve, car on ne peut pas se le représenter et on ne peut pas y croire.

3 janvier

Entendu un madrigal de Monteverdi. Aussi beau qu'un chœur russe.

On m'a cité l'exemple d'un chien quelque peu décati, qui, jaloux d'un autre chien, plus jeune, qu'on avait amené à la maison, s'est mis à boiter pour provoquer la pitié et donc la faveur. Quand il n'était pas vu, il marchait et courait normalement.

Le désir de gloire n'est qu'une des expressions les plus subtiles de l'appétit de puissance.

Le drame de ne pouvoir prier... Prier qui ? quoi ? Ah ! mon Dieu !

L'impossibilité de la solitude comme phénomène de damnation. Rien ne rappelle mieux l'enfer que la cour de Versailles. Saint-Simon est le grand historiographe des réprouvés.

Dans un livre sur Héradite, une image saisissante : quelques pierres, tout ce qui reste du temple d'Éphèse qu'Érostrate avait incendié par désir de gloire.

Les Êphésiens avaient interdit qu'on prononçât son nom, tellement ils furent horrifiés par son geste. Ce fut sa grande chance. Ce qu'on *voue* à l'oubli est sûr de survivre.

Ce qu'on appelait, dans le style de la piété classique, janséniste plutôt, les « *talents de perdition* ».

Chaque être émerge d'on ne sait où, pousse son petit cri et disparaît sans laisser de trace.

À visiter, dans le Marais, au 6 rue d'Orléans, la maison où Lucile de Chateaubriand est morte le 18 brumaire an XIII.

Ma gastrite m'a guéri de mon romantisme. Voire !

L. G. – mon ennemi le plus acharné qui ne cesse de me calomnier depuis une vingtaine d'années. Il a créé le vide autour de moi ; les critiques qui m'avaient soutenu me détestent, plus aucune revue ne me demande ma collaboration. Il m'a empêché d'entrer à la Recherche, il m'a fait perdre plus d'un ami.

Et cependant je lui dois beaucoup. Sans sa campagne de dénigrement, tout aurait été trop facile pour moi, j'aurais aujourd'hui un *nom*, c'est-à-dire que je serais un cadavre. Je le suis peut-être aussi comme ça, mais d'une autre façon, plus honorable, du moins à mes yeux. Je serais entré à la Recherche, j'aurais fait une thèse, donc rien du tout. Je dois, oui, mes livres, à L. G., et si j'existe d'une certaine façon, c'est grâce à lui. J'entends exister non pas tant littérairement que spirituellement. L'isolement par rapport aux hommes qui comptent, le sentiment d'être rejeté, en dehors, à côté, d'être un paria, – tout cela est bienfaisant à la longue. Si je ne me méprise pas tout à fait – n'est-ce point réconfortant d'en être redevable à quelqu'un qui s'est spécialisé dans la haine de moi ?

5 janvier

Trois heures de veille au milieu de la nuit. Une multitude de pensées m'ayant visité, maintenant que j'en veux isoler quelques-unes, les plus intéressantes, je n'en trouve aucune. Si, celle sur le sommeil : mais je l'avais eue une autre fois.

Mes affinités avec l'esprit juif. Goût de la dérision, un certain penchant à l'autodestruction, obsessions malsaines ; agressivité ; mélancolie tempérée ou aggravée par le sarcasme, selon les heures ; complaisance à la prophétie, sentiment d'être victime, toujours, même dans les moments de bonheur.

M. S. – le seul *sage* de ma génération. Sa sagesse lui vient sans doute de naissance, mais les événements y ont contribué en une bonne mesure. S'il était resté à Paris, il aurait écrit des livres, fait une carrière universitaire, en somme il aurait eu une existence quelconque ; là-bas, durant vingt ans de silence, et quel silence !, il a compris des choses qu'il n'aurait même pas pu deviner s'il était resté ici. Quand on dit qu'il a raté sa vie, on dit une bêtise. Nous autres qui avons l'air d'avoir réussi, c'est nous qui avons raté la nôtre, et il est très vrai que, par rapport à lui, nous sommes des déçus.

« Nous employons aux passions l'étoffe qui nous a été donnée pour le bonheur. » (Joubert.)

7 janvier 1967

Cet après-midi, en regardant ces géraniums, dehors, sur l'appui de la fenêtre, menacés par un froid intense (le premier jour d'hiver), j'ai été littéralement pris de *pitié* pour eux et les ai rentrés dans l'appartement avec un soin que je ne porterais pas à mes semblables. (On peut aimer une fleur mais pas un homme.)

Je hais l'homme ; mais ne peux pas dire : je hais *l'être* humain. C'est qu'il y a dans ce mot *être* quelque chose qui n'évoque précisément pas l'humain. Quelque chose de lointain, de mystérieux, d'attachant, toutes choses étrangères à l'idée du prochain.

J'aurais tant besoin d'un homme qui a *trouvé* !

9 janvier 1967

Hier, dimanche, dans un tout petit patelin près de Dourdan (Ponthévrard ?), le patron d'un bistrot où j'étais pérorait devant trois ouvriers agricoles on ne peut plus abrutis ; l'un surtout, grand, d'aspect maladif, le regard fixe et inquiétant, habillé en clochard, avait l'air de ne rien comprendre aux discours de ce monsieur avantageux, beau parleur, vantard à l'excès, et qui, chose inouïe, devant une telle audience, se livrait à de véritables pirouettes verbales. Ainsi, à un certain moment, comme il parlait de je ne sais quelle vente, il dit : « *X jugea et jaugea* le terrain. »

Le patron, j'ai cru comprendre qu'il était de Lille : un *Gascon* du Nord. L'importance extraordinaire du *langage* à tous les niveaux de la société. C'est là que le Français est dans son élément. Trait éminemment positif de la nation. Là réside le secret de son prestige.

Je lis un livre sur Râmakrishna (de Mukerdji). Je suis stupéfait de constater, encore une fois, combien important est le rôle de la *volonté* chez les saints. Je devrais dire : de l'ambition, de l'orgueil. Le côté *conquérant*. Le besoin d'être unique. À trente ans, après en avoir passé douze voués à la méditation et à la prière, il dit à la déesse Kali, qu'il adorait : « ô Mère, si je ne reçois pas aujourd'hui même l'illumination, je m'ôterai la vie demain. »

Il l'obtint ; ce qu'il entendait par Illumination, c'était *voir* la Face de la Mère. Avec cette vision, qui le changea radicalement, il vécut quelques jours sans manger ni boire, dans l'expérience continuelle de la lumière. « Parfois, pendant qu'il parlait, le rayonnement de son visage devenait si intense que ceux qui l'écoutaient étaient forcés de se voiler la face pour n'en pas être aveuglés. » (Mukerdji, *Le visage du Silence*, Paris, 1932)

Faux poètes, faux prophètes, faux dieux...

Dans un monde qui n'est pas *réussi*, comment les êtres le seraient-ils ? Combien en ai-je connu dont je puisse dire qu'ils l'aient été ? Quelques-uns, que je pourrais nommer, s'ils avaient un *nom*. Mais justement ce ne sont pas des *auteurs* – en aucun sens. Aucune œuvre n'entrave leur marche. Ils sont libres, parce qu'ils ont écarté d'eux la tentation de quelque forme de succès que ce soit. Je devrais dire : ils *étaient*. Car certains ne sont sûrement plus de ce monde.

Je me sens complètement bloqué. Je n'arrive pas à écrire ma *Nuit de Talamanca*. Je n'ai nulle envie de traiter du suicide. Et cependant il me répugne d'abandonner un sujet. Celui-ci, il faut absolument que j'en parle, autrement il finira par m'empoisonner.

Râmakrishna rappelle par plus d'un côté saint Séraphin de Sarov. Il est étrange que des hommes de cette taille aient pu vivre au XIX<sup>e</sup> siècle, âge étranger à la sainteté. (Mon étonnement est stupide : il eût été sensé si l'un et l'autre avaient vécu à Paris ou à Londres. Mais la sainteté a déserté l'Occident. Pour toujours ? Pour aussi longtemps que notre civilisation n'aura pas changé de style.)

Je suis surpris de voir à quel point mes idées m'ont influencé. Il me semble que ce n'est que maintenant que je les comprends vraiment. Elles s'incarnent, elles prennent définitivement possession de moi. Jusqu'à présent elles n'étaient que des obsessions, ou des idées justement. Les voilà enfin élevées ou dégradées (comme on veut) en fatalités. Comment m'en délivrer ?

Je suis devenu mon propre disciple. Je suis victime de mes vues. J'étouffe à mon école. Et cependant, tout ce que j'ai appris, tout ce que je sais, aurait conduit un autre droit à la plénitude, à *la plénitude du vide*, c'est-à-dire à la sagesse.

Il n'y a que les hommes possédés d'une grande ambition qui font de grandes choses, parce qu'ils concentrent toute leur énergie sur un seul point. Ce sont des obsédés incapables de dispersion, de négligence, de désinvolture.

... Je suis un obsédé qui appartient à la catégorie des *distracts*. Tel est le secret de mon inefficacité.

C'est une chose extraordinaire que de pouvoir mendier. Je n'ai pu le faire que par lettres... Quel lamentable *sannyasin*<sup>80</sup> !

Pour faire une œuvre il faut être imperméable à l'ennui.

L'Ennui est l'équivalent affectif du Doute. (On pourrait dire aussi : l'Ennui prépare au scepticisme, est le terrain où celui-ci pousse.)

Dès qu'un sage veut avoir des disciples, il est suspect Cela est vrai aussi d'un poète ou d'un saint.

Il est incroyable qu'on veuille contempler dans les autres sa propre image dégradée, et qu'on se démène pour adorer sa caricature.

Je croyais, il y a bien des années, que j'étais *menacé* de sainteté, qu'il n'y avait pas moyen d'y échapper. Cette terreur me semble maintenant proprement inconcevable et je me demande si j'étais sain d'esprit à l'époque où je la ressentais.

Ce dont je ne suis plus capable, c'est de faire des livres. Pour cela, il faut une innocence que j'ai perdue depuis longtemps. Tout auteur, en tant qu'auteur, est un naïf.

J'aime cette idée hindoue suivant laquelle on peut confier son salut à quelqu'un d'autre, à un *saint* de préférence... Râmakrishna demande à un grand acteur ivrogne, déchu, inapte à se sauver par ses propres moyens, de s'en remettre à lui, de lui permettre de prier à sa place ; l'acteur hésite, puis y consent – C'est vendre son âme – à Dieu.

Essayé de lire le *Doctor Faustus* de Thomas Mann. Impossible. Ça fait vieux jeu. C'est ennuyeux, c'est *boche* en diable. Délaiage prétentieux. Le pays de la métaphysique et de la musique n'a produit, *ne pouvait* produire aucun grand roman. (C'est au fond l'esprit métaphysique qui est le plus opposé au roman en tant que tel.)

Ensuite, cette prose lente, méthodique m'horripile. Elle est supportable chez un Tolstoï ; mais en dehors de lui, elle est partout soporifique.

### 11 janvier

Demeurer inconnu est un avantage qu'il faut une grande force morale pour pouvoir supporter. Mais si on y parvient, le gain est évident. Moins on existe pour les autres, plus on acquiert de réalité en profondeur.

De 12 h 30 à 14 h 10 cours de Lacan, à l'École normale. Talent de chef d'orchestre. Il sait vous prendre par des emballements soudains, par l'altérence de l'andante et de l'allegro. Maître de soi comme le sont les

clowns ou les curés. Donne tout le temps qu'il parle l'impression de penser, de *chercher*. Sait admirablement se rendre parfois incompréhensible. Emploie sans arrêt des mots allemands – le moyen le plus sûr d'en imposer aujourd'hui, en France.

Cafard ancestral, aigreur qui me ruine, abattement. Je ne sais quelle soif diabolique m'empêche de dénoncer mon pacte avec mon souffle.

On me jugera sur ce que j'aurai écrit, et non sur ce que j'aurai lu. Cette lapalissade, je la perds trop souvent de vue. Je m'attribue quelque mérite après chaque bouquin que j'ai dévoré.

À quoi sont dues ces terreurs subites ? Il serait trop facile d'en rechercher la cause physiologique, et d'ailleurs elle ne les expliquerait pas. Les réduire à des accès morbides ? Comme s'il y avait quoi que ce soit de pathologique dans le fait qu'un rien tremble parce qu'il se perçoit *soudain* comme rien !

L'anxiété est mon aliment, mon *ordinaire* ; j'en reçois invariablement ma ration quotidienne. Les jours heureux n'en sont pas démunis. Le contraire est vrai plutôt.

Ne jamais employer les mots « mythe » et « structure » me semble le premier devoir d'hygiène mentale.

13 janvier

Ces cris en pleine nuit, qui déchirent, qui pourraient déchirer tous les sommeils.

Pour mener à bien une œuvre, pour la commencer même, il faut y croire. Ce qui est mort en moi, c'est la *foi*, l'état de foi, l'acte d'adhésion initial faute duquel rien ne peut démarrer.

La prise qu'a la musique sur nous en pleine obscurité. La lumière s'interpose entre nous et elle ; la lumière est un obstacle.

Il est tout de même curieux que plus j'avance en âge, plus le fait de mourir *m'étonne*. J'ai toujours cru que le contraire arriverait. Mais plus j'y

pense, plus je trouve que la mort est inconcevable, inadmissible, et honteusement banale.

Au fond on est là pour épuiser les quelques dons qu'on a apportés en naissant ; l'exercice fini, on devrait se retirer sans vouloir profiter des quelques bribes de vitalité dont on dispose encore. Si on savait mourir à temps ! Non ! Si on savait se tuer à temps !

Ma position philosophique est faite d'une double tentation : celle du Vedânta et des Madyanika (s). L'absolu et le vide ; la suprême réalité ; la suprême irréalité.

Je pense à tel et à tel ; l'idée de les inviter – et je ne puis faire autrement – me rend malade. La quantité de gens qu'il faut supporter ! – Pourtant S. G. – malgré son âge avancé – est charmant ; — mais le moyen d'entretenir une conversation avec sa femme durant deux ou trois heures !

À maints égards, je suis plus sociable que beaucoup de gens. Cependant quelle peur j'ai des êtres ! Et combien je comprends ceux qui ont réduit leur existence à un dialogue avec Dieu !

Je pense à Dieu à la fois par peur et par nostalgie de la solitude.

Ce qu'il y a de plus profond en nous, c'est le *souci* religieux. Dès qu'il s'empare de nous, on dirait que nous remontons aux sources mêmes de notre être. Et d'ailleurs cela est vrai, puisque la religion se confond avec nos commencements, avec ce qu'il y avait de meilleur en eux.

Il y a chez Héraclite un côté Delphes et un côté manuel scolaire de son temps, un mélange de propos foudroyants et de rudiments (pour tout ce qui concerne la physique notamment). Un visionnaire et un instituteur. Un philosophe ne devrait jamais utiliser les données scientifiques de son époque. Mais alors ? Qu'il pense *en dehors* de la science tout simplement.

Julien l'Apostat.

Drame de toute apostasie. En quittant le christianisme, en devenant l'ennemi, il n'a fait, au fond, qu'y rester fidèle d'une autre manière, puisque la religion reniée le hantait au point de ne pas pouvoir s'en détacher.



Le transfuge, le traître, le converti obsédé par sa conversion, ne change pas de passion, il lui donne une autre direction, un autre sens. Tout apostat violent, qui s'épuise à dénoncer son ancienne fidélité, prouve qu'au fond il n'en a pas trouvé une nouvelle. L'anticommuniste est resté communiste, en ce sens qu'il reste axé sur le communisme, qu'il en fait malgré lui le centre de sa vie. Donc son ancienne passion n'a pas changé essentiellement. Pour cela, il aurait dû l'*oublier*.

Les obsédés, que ce soit dans la vie ou dans la littérature, se répètent forcément : ils ne peuvent sortir du cercle étroit de leurs préoccupations, ils retombent toujours en eux-mêmes.

En tant qu'écrivain, l'obsédé est un radoteur supérieur.

L'orgueil extraordinaire de celui qui emploie un jargon inaccessible. Quand, étudiant, je me servais de celui de la philosophie, je méprisais tous ceux qui n'en faisaient pas usage.

On dépouillerait Heidegger de son langage, c'est-à-dire qu'on exposerait sa philosophie avec des termes courants, Heidegger perdrait, non pas son importance qui est réelle, mais son prestige qui est, comme le mot l'indique, illusion, tromperie.

Au lieu de jouir du présent, je ne fais qu'imaginer ce qui en sera l'exacte et la terrible négation ; de fil en aiguille, je tombe inévitablement sur la mort. Il s'agit bien de savourer l'instant, après de telles...

La virtuosité dans tous les domaines est signe de néant ; elle n'existe pas à l'aube d'une civilisation. C'est pour cela qu'il y a tant de vérité dans les commencements et si peu dans la réussite et l'achèvement. En tout ne compte que le *moment* du désir. Ce qui vient après n'est que figinage, routine, complaisance.

Une demi-heure dans l'étude d'un notaire pour l'authentification de ma signature en bas d'une déclaration de renonciation à la succession de ma mère.

Toutes ces femmes à lunettes qui tapaient des chiffres m'ont fichu un intolérable cafard. Les putains de la rue Saint-Denis, tout à côté, me semblent autrement pourvues par le sort. Dire qu'on peut condamner un être humain à rester assis chaque jour huit heures devant une machine à écrire !

Je me sens plus démuni devant un notaire que devant un tortionnaire.

D'habitude, quand les parents meurent, on va chez le notaire pour toucher des biens ; moi, j'y vais pour renoncer à mon dû. Mais la succession est fictive en l'occurrence. Je signe des papiers pour renoncer au néant.

Adamov se meurt dans un hôpital parisien. Cette nouvelle m'a remué plus que je n'aurais cru. Les amitiés défuntes ne sont pas nécessairement des amitiés mortes.

« ... Cette ivresse d'éloignement qui précède et facilite le suicide. »  
(Drieu, *Récit secret*)

Ce qui rend ma position extrêmement difficile à supporter, c'est que, ayant tout démoli autour de moi et sans doute en moi, je dois vivre et je vis dans l'équation existence = destructibilité. Or il faut un rien de solide ici-bas si on veut conserver non pas sa raison mais son courage. Mais justement je n'ai plus de courage, et n'affronte mes « problèmes » que par persuasion, par exercice, par mensonge.

19 janvier

Ce matin, au lit, je pensais à ces millions de damnés qui, à Paris, doivent se lever pour aller faire une besogne qu'ils n'aiment pas – s'ils l'aiment, ils méritent leur sort.

Là où il n'y a pas de *volonté*, il n'y a pas de conflit. Ce n'est pas avec des abouliques qu'on fait des tragédies. Cependant l'absence de volonté peut être ressentie plus douloureusement qu'une destinée tragique, encore qu'elle intéresse plus la psychiatrie que la littérature.

On fait des *progrès* jusqu'à trente ans. Après, on tâtonne, on s'achève, on se perfectionne, on se prépare au déclin.

On devrait mourir vers la cinquantaine. C'est ce qui arrivait avant. La science représente la consolidation de la décrépitude. Elle a volé au secours des cadavres. Il fallait laisser les gens s'éteindre comme ils l'ont toujours fait. Non contente d'avoir dérangé l'économie de la nature, la science y a introduit encore une note d'indiscrétion, voire d'indécence. Car il est

malséant de traîner, d'étaler sa carcasse au-delà d'un certain nombre d'années.

C'est malheureux à dire, mais ce qui reste de quelqu'un, disons d'un écrivain, c'est son œuvre. Notre dépouille n'est rien, absolument rien. Travaillons malgré tout, puisque aussi bien nous n'avons pas la force d'âme de vouloir disparaître sans laisser de traces. Faire un livre, c'est un signe d'abdication métaphysique. Abdiquons.

Dès que je tombe sur une explication psychanalytique d'un auteur (ou de n'importe quoi), je suspends la lecture. Cette facilité à émettre des hypothèses si arbitraires sur les secrets des gens m'horripile. D'ailleurs le plus souvent il ne s'agit pas de secrets, mais de déficiences assez simples que cette méthode funeste complique à souhait.

Néanmoins nous sommes tous des psychanalystes dans les jugements que nous portons, dans nos conversations surtout. On peut repousser en bloc la doctrine et en être imprégné secrètement : c'est ce qui nous arrive à tous. Je ne connais personne qui en soit indemne, qui n'en ait pas été contaminé. En ce sens, il est vrai de dire que Freud domine notre époque. Nos *réflexes* sont freudiens et marxistes. Cela est plus important que ce que nous pensons délibérément.

J'essaie de m'expliquer mon goût pour cette crapule de Talleyrand. Je crois en avoir trouvé la raison : cynique en pensée, je ne puis l'être dans la vie ; or j'admire tous ceux qui ont ce courage, qui savent braver l'opinion autrement qu'en paroles. Le cynisme pratique me fut à peu près interdit ; je m'en console en lisant n'importe quoi qui a trait à des types comme Talleyrand.

On n'aime que les auteurs qui souffrent, dont on sent les douleurs et les tares secrètes. Tout lecteur est un sadique qui s'ignore, et il n'est pas de cri dont il ne soit avide. C'est un insatiable que l'enfer seul assouvirait, s'il pouvait en être le spectateur, le *critique*.

-

-

20 janvier

Une religion est un art de consoler. Quand le curé vous dit, à vous qui êtes dans l'affliction, que Dieu *s'intéresse* à votre détresse, cela est une consolation dont l'équivalent, en efficacité, ne se trouvera jamais dans une doctrine séculière. On se demande comment, une fois le christianisme liquidé, les hommes se comporteront dans leurs épreuves. Peut-être qu'à l'avenir le besoin de consolation se fera-t-il moins sentir, et que *l'espoir* ayant diminué le contraire diminuera d'autant.

Avec l'âge, un tas de défauts que j'avais réussi à refouler ou camoufler émergent et se découvrent. Qu'y puis-je faire ? Sont-ils vraiment miens ? J'en constate l'existence et les vois s'épanouir en témoin plutôt qu'en sujet. Ils sont là, ils m'envahissent, et je me sens trop vieux pour pouvoir m'en corriger. Et d'ailleurs s'ils sont là, c'est parce que précisément j'avais essayé, à un autre âge, de les atténuer, voire d'en triompher : ils se sont effacés seulement, et maintenant, avec une vigueur nouvelle, ils me traitent en vainqueurs. Si je les avais laissés tranquilles, ils auraient prospéré en leur temps, se seraient usés et aujourd'hui à peine en ressentirais-je la présence.

Je lis les entretiens de Gustav Ianouch avec Kafka<sup>81</sup>, dont les propos me rappellent ceux que tient Élisabeth d'Autriche à l'étudiant grec Christomanos. Il s'agit, bien entendu, du *ton*, non du contenu, de ces propos.

Regret, remords, syndérèse.  
J'ai la nostalgie *coupable*.

Dans toutes les périodes de longues persécutions, il survient un moment où les victimes sont aussi dégradées et aussi méprisables que leurs bourreaux.

Cet hiver doux me mine et fait fondre toute ma résistance, toute mon énergie. Ma substance s'amenuise jusqu'à l'inexistence. Je suis de plus en plus celui qui perpétue le souvenir de lui-même, un *signe* de celui que je fus.

Le fanatique est volontiers ascète. J'aime manger – comme tous les hommes sans convictions profondes.

(Ce qu'on peut dire, c'est que les ascètes se recrutent parmi les fanatiques et non parmi les sceptiques, qu'il est impossible de s'imposer des rigueurs (?) si on n'est pas capable de *souffrir* pour une idée. C'est toujours la même histoire : être *borné* pour être fort. *L'instinct* implique manque d'horizon.)

### 21 janvier

Nuit affreuse : ai-je rêvé ou pensé, je ne sais plus, à l'état de décomposition où devaient être ma mère et ma sœur. Je les *voyais*. De quoi perdre le sommeil ou, au contraire, de s'y engouffrer pour toujours.

### 23 janvier

Je me réveille et m'endors dans le remords.

Mon drame est d'avoir dit son fait à l'existence. Tout ce que je pourrais y ajouter est accessoire. On ne peut se renouveler qu'en se reniant ; mais je ne peux pas me renier, je n'en ai même pas l'envie, car il s'agit chez moi, non d'une conception mais d'un sentiment de la vie. Et on ne change pas de sentiment. Autant essayer d'abolir toutes mes expériences passées. Pour mon malheur, je crois à mes idées parce que je les ai auparavant toutes vécues, senties, éprouvées. Enfermé dans mon univers, je ne puis en sortir qu'en détruisant ma mémoire.

Chez moi, tout est instantané, véhément, sans continuité. D m'arrive presque tous les jours de me souvenir d'un propos désagréable qu'on a tenu sur moi en ma présence ou qu'on m'a rapporté ; cela suffit pour que ma rancœur se mette à fonctionner comme si c'était une glande... Ma réaction ne dure, comme je l'ai dit, qu'un instant – un instant d'humiliation, car il me révèle les profondeurs de ma mesquinerie, de mon néant spirituel. Peut-être les autres réagissent-ils de la même manière ; mais ils ne doivent pas en être conscients, car autrement comment pourraient-ils être si contents d'eux-mêmes ? Je ne le suis pas de moi-même, c'est entendu. Mais cela ne m'avance pas tellement dans l'ordre moral. On n'est pas moins mesquin parce que l'on sait qu'on l'est.

### 24 janvier

Tous les matins, au réveil, cafard maison. *Après*, ça commence à s'arranger.

On cesse d'être écrivain, dès qu'on ne s'intéresse plus à sa propre vie. Le détachement de soi ruine un talent. Quand on a détruit la matière première de l'inspiration, on ne s'abaissera pas ensuite à aller puiser dans des ersatz.

Je me retrouve, je me considère de nouveau comme un être vivant, toutes les fois que la musique me touche, qu'elle me suggère l'idée de pleurer.

Regardant l'oreiller de mon lit. Quel meilleur appui pour la tête d'un mort !

Dans mes rêves, toujours des départs pour des continents que je ne veux pas visiter. Au moment où il faut enfin partir, je me réveille, avec un grand soulagement.

On peut aimer n'importe qui, sauf son voisin.  
(À la rigueur on peut aimer son prochain mais non son voisin.)

La chose la plus grave, et aussi la plus fréquente, est non pas de tuer mais d'humilier. C'est peut-être cela la cruauté dans l'ordre moral. On la rencontre précisément chez ceux qui ont été beaucoup humiliés. Ils ne peuvent ni oublier ni pardonner ; ils n'ont qu'une idée : humilier à leur tour. Ce sont des tortionnaires subtils qui savent cacher leur jeu et qui se vengent sans qu'on puisse les accuser d'inhumanité.

Une soirée passée avec des écrivains, il faut au moins une semaine pour s'en remettre.

28 janvier

Deux philosophes dialoguent à la radio. Phraséologie prétentieuse, vide total de pensée. Que sont rares les types réussis !

Le désir de concision, poussé trop loin, compromet l'essor, voire le mouvement de la pensée. Il faut laisser aux mots courir leur chance. Si on les surveille continuellement, ils cessent de véhiculer des idées, ils ne *transportent* plus rien. La même stérilité menace le penseur comme l'artiste

trop *rigoureux*. Il n'est point de création, dans aucun domaine, sans un minimum de chaos. Que chacun se ménage une zone d'obscurité et d'irréflexion à l'intérieur de l'esprit, sans quoi il succombe à une transparence mortelle.

La poésie qui approche de la prière est supérieure et à la prière et à la poésie.

Le plus terrible dans la vie est de ne plus *chercher*.

Le mystérieux phénomène de la déchéance.

31 janvier

Cet après-midi, comme j'avais très mal dormi la nuit dernière, j'ai fait la sieste. Plus d'une heure de sommeil lourd, si lourd, qu'en m'éveillant, j'ai eu nettement la sensation d'avoir coïncidé pendant des siècles, des millénaires, avec la matière brute. La nostalgie de la mort n'est peut-être pas autre chose que ce désir de coïncidence, de retour définitif à l'état de non-conscience et d'irréflexion.

J'aime *l'effondrement* dans le sommeil, la sensation d'y être englouti, comme s'il s'agissait d'un abîme maternel, de l'enveloppant univers d'avant la naissance.

Les gens qui ont beaucoup souffert finissent, à quelques exceptions près, dans l'arrogance et non l'humilité. Ils vous jettent à la figure leurs malheurs, et n'ont de cesse que vous souffriez autant qu'eux.

Je pense à X. Il a beaucoup enduré dans sa vie, il a été humilié, c'est entendu. Mais la façon dont il traite les gens est odieuse. Et il ne sait pas qu'il est cruel. Il croit que tout lui est dû ; il est sans pitié. Pour accepter ses façons, il faudrait être un saint. Il se croit bafoué parce qu'on n'accepte pas de s'abaisser devant lui. Ce qu'il veut, c'est vous humilier, et rien d'autre. Mais il ignore qu'il est inhumain parce qu'il n'imagine même pas que vous puissiez avoir votre dignité aussi. Il a été persécuté ; il est devenu persécuteur. Par malheur il se croit toujours victime. Il n'en est que plus impitoyable.

Si ce qu'on fait ne doit pas conserver quelque réalité dans cinquante ans, il ne faut pas le faire : c'est du temps perdu. Ce jugement est strictement

littéraire ; il n'a aucune valeur *dans l'absolu*, c'est-à-dire dans quelques siècles ou quelques millénaires. Viser à la durée, c'est être naïf, c'est croire qu'affronter le « temps » puisse valoir quelque chose dans l'éternité ; – on n'y atteint pas par des « œuvres », par des « créations », mais par cette concentration sur soi, par ce repli qui *supprime* l'histoire, qui l'abolit pour un moment qui paraît justement intemporel, qui l'est du reste.

### 3 février

Les ennuis nous permettent de supporter les jours sans trop nous en révéler la nullité.

À vrai dire, cela n'est pas vrai pour moi. Car je préfère regarder en face le néant du temps que d'avoir à la remplir avec des tracas, des projets et des semblants de passion.

Tout ce que l'homme fait – du bâillement au martyr – n'a pour but que la fuite devant la vision nette de sa propre déchéance. Entreprendre n'importe quoi et à tout prix pour ne pas voir les choses telles qu'elles sont, – les choses et soi-même.

Ainsi tous trompent et se trompent. Race de tricheurs hallucinés.

Je me sens égaré parmi eux. Je n'ai pas besoin de leurs illusions : j'arrive à vivre sans me mentir. (« Vivre », peut-être est-ce trop dire.)

Les révolutions sévissent uniquement chez les peuples où l'impertinence est à l'état endémique.

Comprendre, c'est saisir par l'imagination ce qui se cache derrière une phrase, un poème, une mélodie, ce qu'il en a coûté d'efforts pour les concevoir. Écoutant tout à l'heure de la musique tyrolienne, je me disais qu'elle signifiait quelque chose pour moi uniquement pour autant que je percevais et sentais l'espace, les hauteurs, le paysage, les vallées, les rivières et la nostalgie qui en émanait. En tout, il faut remonter aux origines ; toute autre démarche est superflue. Être contemporain des commencements...

### 4 février 1967

Le bouc émissaire. On ne peut s'en passer, son existence est réclamée par la constitution biologique de chacun. Quelqu'un doit payer pour nos fautes et nos échecs ; si nous nous en considérons comme seuls responsables, quelles complications, quelles tortures supplémentaires. Avoir



*bonne conscience*, c'est tout ce que nous demandons : le bouc émissaire remplit cet office.

Il faut un effort presque surhumain pour pouvoir nous incriminer en *tout* nous-mêmes. Mais quand nous avons fait l'effort, nous avons la sensation nette que nous approchons de la vérité. Hélas ! nous n'en devenons pas plus modestes mais plus orgueilleux.

(Aujourd'hui même R. J. m'a dit une chose désagréable : j'ai failli me fâcher. Elle avait pourtant raison. J'ai fait un effort sur moi et ai vaincu mon mouvement d'humeur. Se reconnaître coupable, fautif, avouer sincèrement ses torts, accepter toute critique juste, – c'est là une chose rare, un événement. Nous ne sommes dans le vrai que lorsque nous comprenons nos ennemis où, ce qui est plus difficile, nos amis, juges autrement sévères.)

Je suis entouré, assailli, submergé par la calomnie. Et la seule chose que je puisse me permettre est de la laisser faire : elle me pourvoie en solitude, elle me protège contre les hommes, elle les éloigne de moi sans que j'aie à lever le petit doigt.

Dès que quelqu'un réussit, il est menacé. *Aboutir*, c'est échouer — presque toujours. On ne résiste pas au succès, cette épreuve, la plus grande qu'un homme puisse subir. L'échec peut mener au salut ; la réussite, rarement sinon jamais.

### 6 février

Il paraît que Paul Celan se serait suicidé. Cette nouvelle non encore confirmée me remue plus que je ne puis dire. Depuis des mois je suis moi aussi *agité* par ce « problème ». Pour ne pas avoir à le résoudre, j'essaie d'en déchiffrer la signification.

### Du 7 au 12 février,

Dole, Frasné, Lausanne, *Thorens*, les Glières, La Clusaz, Annecy ; en moyenne, dix heures par jour dehors, En contemplant le *Parmelan*, je pensais à *l'indifférence au salut* dont il m'apparaît comme un exemple « vivant ».

### 13 février 1967

Ma belle-sœur vient de m'écrire une lettre où elle me dit que mon frère se trouve au seuil d'un effondrement total. Après la mort de notre mère, il aurait dit qu'il ne passerait pas l'année. Vint ensuite la disparition de notre sœur. Il paraît qu'il souffre d'une « insatisfaction » profonde, qu'il croit avoir raté sa vie, qu'il se lamente de ne pas s'être « réalisé ». Cette obsession, elle est bien de chez nous, où elle a pris une forme tout à fait malade, bien qu'on la trouve partout, même dans les sociétés les plus heureuses. On devrait pourtant s'en défaire, car qu'est-ce que cela peut bien signifier : être « réalisé » ou non ? « Réalisé » par rapport à qui ? Mon expérience est assez longue : c'est parmi les gens dits non réalisés que j'ai trouvé les spécimens humains les plus intéressants, alors que les autres, ceux qui aux yeux de l'homme moyen ont réussi, n'étaient que pur néant. Eux qui s'étaient « réalisés » manquaient précisément de « réalité ».

Mais comment écrire ces choses à mon frère ?

L'influence apaisante des sommets. Cinq jours en communion avec eux. Supériorité sur le désir. Quelle leçon d'indifférence ! Nullité de la haine, du remords, du regret, de l'*quoi bon* et du reste.

Je suis né au pied des Carpates. (Les Alpes sont les Carpates *arrivées*.)

Montagnes – volonté de sortir du temps, d'en percer les barrières.

Sensation nette, matérielle et métaphysique à la fois, du dépassement de l'ici-bas. Donc plus besoin de chercher, de poursuivre le salut. L'apaisement *au-dessus* de la vie. Inutilité de l'effort, vanité de la quête.

Pendant ces cinq jours en plein air, j'ai vérifié encore une fois que j'étais fait pour mener une vie *saine*, au niveau de la « nature ». L'ambition m'épuise, la compétition m'aigrit. Le contact de l'homme éveille tout ce que j'ai de mauvais. Il fut un temps où je croyais à la *puissance*. C'est un ancien rêve qui ne m'a pas complètement quitté. Inconsciemment je souhaite toujours devenir *quelqu'un*. Tant qu'il en sera ainsi, je serai toujours déchiré, rongé, insatisfait. La paix suppose le triomphe sur l'ambition, l'aspiration passionnée à l'anonymat.

Si mes écrits ne trouvent pratiquement aucun écho, c'est qu'ils ne répondent pas aux besoins de mes contemporains. Ils sont trop subjectifs, c'est-à-dire inopportuns. Je ne suis pas le mouvement, je n'appartiens à

l'époque que par la frénésie. Ensuite je n'apporte aucune illusion ; or on ne se rassemble pas autour d'un message lucide jusqu'à la destruction.

Je crois avec Calvin qu'on est prédestiné au salut ou à la réprobation dans le ventre de sa mère.

*Vorherb-estimmung*<sup>82</sup>.

C'est le Bouddha qui a vu juste, qui a touché à l'essentiel. Tout tourne autour de la douleur ; le reste est *accessoire*, et presque inexistant (puisque aussi bien on ne se souvient que de ce qui fait mal).

Mes petits-neveux m'écrivent pour me remercier des choses que je leur avais envoyées. Pour ces trois enfants je suis un appui, un espoir, l'oncle d'Amérique et Dieu sait quoi encore ! Si les pauvres savaient !

Les responsabilités qu'on a fuies dans sa jeunesse, on les retrouve sans pouvoir cette fois-ci y échapper, dans sa vieillesse. Quelle punition pour avoir tant détesté le mariage ! La Providence guette le célibataire et le châtié : il fait pour elle figure de déserteur. Au fond elle ne lui pardonne pas d'avoir compris, d'avoir refusé d'être dupe, d'être comme tout le monde.

#### 14 février

Cet après-midi j'ai pensé de nouveau que rien n'est resté de ma mère et de ma sœur, qu'elles ont disparu comme si elles n'avaient jamais vécu, et que la même chose arrive à tous, et qu'il en a toujours été ainsi et qu'il en sera de même, inéluctablement *Rien, rien*, – c'est à en perdre la raison. Cela pourtant je l'ai toujours su, et je suis étonné de me voir, à mon âge, en proie à des stupeurs aussi naïves.

(Elles sont mortes, ma sœur et ma mère, il y a trois mois, mais ce n'est *qu'aujourd'hui* que j'ai *réalisé* vraiment qu'elles ne sont plus. Chagrin à retardement Plus *actif* peut-être que l'autre.)

Ma faculté de découragement dépasse les limites du... morbide. Elle est proprement inconcevable.

Je suis prédestiné à la perdition ; aucun dieu ne pourra jamais rien pour moi.

La Prédestination me fascine autant qu'autrefois le Malheur. En réalité, c'est le même mot. Ne pouvoir être autre qu'on est. Je suis *inchangeable*, et

j'en souffre à chaque instant. Donnez-moi un autre moi-même !

Je vais rassembler les trois essais déjà publiés (« Le mauvais démiurge », « Les nouveaux dieux », « Paléontologie »), et vais y ajouter : « La Nuit de Talamanca », « Pensées étranglées », « Humeurs ». Cela fera un petit volume bien acide qui portera le titre du premier chapitre : *Le mauvais démiurge*.

L'iniquité n'est pas un « mystère », mais une évidence, une évidence universelle. C'est ce qu'il y a de plus *visible* ici-bas.

16 février 1967

Aujourd'hui, sensation de honte d'une violence intolérable. Quel gâcheur je suis ! Voilà des mois que je ne fous rien, que je me traîne d'un jour à l'autre avec l'espoir toujours annulé que je finirai par travailler. Et je retombe toujours dans mon apathie, mes remords etc.

Je voudrais être à la fois *connu* et *inconnu* ; et, s'il fallait à toute force choisir, je préférerais l'obscurité (je crois).

(En toute honnêteté, il est dangereux de se prononcer sur des choses pareilles. Si bien qu'on se connaisse, il existe des secteurs où notre lucidité est en défaut. Où j'en suis en ce qui regarde l'opinion des autres, je n'en sais strictement rien. J'observe toujours avec regret et parfois consternation à quel point des vétilles peuvent me blesser. Ma vulnérabilité est une défaite quotidienne que j'enregistre sans pouvoir y porter remède.)

18 février

Bu hier soir chez S. T. quatre whiskies très forts. Rentré à 3 h 1/4 du matin. Aujourd'hui, gueule de bois.

On a observé (De la Vallée-Poussin) que l'antinomie qui existe dans le bouddhisme entre la *transmigration* et la *non-substantialité du moi* est parallèle à celle qui oppose dans le christianisme la liberté humaine et la toute-puissance divine.

« L'acte ne colle pas à l'homme » – vérité des Upanishad ; – pour le bouddhisme, c'est le contraire, puisqu'on pourrait le désigner comme la doctrine de la souveraineté de l'acte.

J'aime le mot de Yeats sur Wilde : « ... à cause de tout le sang à demi civilisé qui coulait dans ses veines, il ne pouvait endurer le labeur sédentaire de l'art créateur... »

23 février

Je déteste des écrivains à la Rousseau qui ont marqué plusieurs générations et dont les idées ont eu un rayonnement disproportionné à leur valeur. De faux soleils.

Mes penseurs : Pascal, Marc Aurèle, Montaigne à la rigueur, qui n'ont eu aucune *influence*. J'entends aucune influence sur les *événements*. Ils n'inspireront jamais des Robespierre ; leurs tours ne sont faits pour aucune *tribune*.

Ce qui m'intéresse vraiment, ce n'est pas produire mais *comprendre*. Et comprendre signifie pour moi discerner le degré *d'éveil* auquel un être est parvenu, c'est-à-dire sa capacité de percevoir le coefficient d'irréalité dont est affecté chaque phénomène.

Je m'en veux d'être *moi*.

Je viens de lire une lettre de Disraeli dans laquelle il engueule Robert Peel parce que celui-ci ne l'avait pas inclus dans son équipe ministérielle. La lettre est pleine d'aigreur. Je me suis dit : Pourquoi l'a-t-il écrite ? Quelle importance d'être ministre ou non ? Ne devait-il pas mourir de toute façon ? N'est-il pas mort en effet ?

... C'est à peu près le raisonnement que je tiens à mon intention, chaque fois qu'il s'agit de prendre une décision – pour justement empêcher que je la prenne.

Il n'y a pas de sainteté sans un certain goût du scandale. Cela est vrai dans tous les domaines. Tout homme *dont on parle* prouve qu'il n'est pas entièrement pur d'une certaine inclination à la provocation.

(Le génie est la forme la plus voyante et la plus accomplie de la Provocation.)

Toute « conception de la vie » est un obstacle à la vérité. Il faut se débarrasser d'un système comme d'un vieux costume. Un homme libre a triomphé de toutes les conceptions, en commençant par les siennes.

Inanité de tous les points de vue.

D'une trentaine d'élèves de Simone Weil, seules deux furent reçues au bachot (lycée de Saint-Étienne, je crois).

Cela me rappelle quelque chose : mes élèves de Brasov eurent un sort pareil. Je reçus même une admonestation du ministère.

Je lis, entre l'admiration et l'exaspération, une vie de Simone Weil. Son immense orgueil me frappe encore plus que son intelligence.

Faire quelque chose qui *arrête* l'histoire, qui *suspende* le devenir.

J'ai toujours rêvé d'une anti-création.

Ce à quoi je suis le plus sensible, c'est à la chute de quelqu'un, fût-il mon ennemi.

Je ne m'intéresse qu'à *l'autre* versant d'une destinée, et je ne m'anime qu'au spectacle d'un déclin. C'est là que je vois un être *se réaliser* vraiment ; c'est là qu'il commence à exister *pour lui*. On n'est soi-même que si les hommes nous tournent le dos.

### 1<sup>er</sup> mars

Hier, visite de M<sup>me</sup> P. C. – Description de l'enfer. Impossible de dormir après de pareilles révélations.

### 2 mars

La femme de S. G. – Lui, gentilhomme anglais, ironique, distingué, discret ; elle, bavarde, agressivement banale (la *recherche* dans la banalité !) ; au contact de son esprit, tout propos qu'on avance se dégrade, il suffit qu'elle s'en empare. Un Horace Walpole qui aurait épousé une cuisinière française. (Quelle souffrance de l'entendre, elle, parler de Joyce !) La vulgarité, chez une femme spécialement, c'est l'excès d'amabilité ; – c'est dépasser toute borne dans l'envie d'être agréable, gentille. La vulgarité ? La chaleur greffée sur la bêtise.

Avec l'âge, je redeviens timide.

Tous mes mouvements de bonté, je les dois au scepticisme.

— On ne peut être bon sans scepticisme.

— Le scepticisme rend la bonté possible.

— Sans mon scepticisme, j'eusse été un monstre.

— Le scepticisme a tué en moi la bête de proie.

### 6 mars

Cette nuit, il devait être 5 heures, je me suis réveillé en sursaut, avec cette question : « Où va cet *instant* ? – À la mort », fut ma réponse. Et je me rendormis.

Cherché pendant plus de deux heures mes déclarations d'impôt des cinq dernières années pour pouvoir compléter une déclaration que m'envoient les Allocations familiales. C'est à devenir fou. Que je sois mêlé à ce bordel. Comme si je faisais partie de la *société* ! J'ai toujours payé des impôts sur des revenus plus ou moins fictifs, en tout cas exagérés par moi – pour pouvoir justifier de ma condition d'*écrivain*. Comme si j'étais écrivain !

Que suis-je, grands dieux ? Il y a longtemps que j'ai renoncé à être quoi que ce soit.

### 7 mars

J'ouvre une revue : tout ce que j'y lis me semble *faux*, sans nécessité, dérisoire. Décidément, la littérature comme telle ne m'intéresse plus, si tant est qu'elle m'ait jamais intéressé.

Si je pouvais me convertir à quelque chose, à n'importe quoi – et que tout cela soit liquidé !

Ce qui est terrible, c'est de se plaindre de ses difficultés devant un riche, et l'entendre, lui, se plaindre plus que vous, de sorte qu'à la fin on est obligé de s'apitoyer sur lui. Il faut bien consoler plus chanceux que soi !

Je pense de plus en plus aux souffrances qui n'ont aucun sens, qui ne servent à rien, et je m'insurge contre l'illusion chrétienne qui leur confère à toutes une grande, une immense signification.

Le paganisme, tout compte fait, se leurrerait moins. Avec le christianisme, sentiment d'être dupé, lors même qu'il me comble. Revenons aux Anciens.

Quelle erreur d'avoir *cru* en la sainteté !

Regardé un traité de *Calcul opérationnel*. C'est insensé. C'est plus étrange que le vice.

Je me suis toujours plaint d'avoir été rejeté par l'Histoire. J'eusse eu bien davantage sujet de me plaindre si elle m'avait adopté.

Plus de huit millions d'hommes tassés autour de la Seine et dont la mission est de se tourmenter, de se guetter, de se faire souffrir nuit et jour.

Je crois que je vais rompre avec le christianisme, même avec les mystiques. J'ai perdu ma ferveur d'autrefois, et mes fièvres sont de plus en plus *froides*.

Ce n'est pas en dehors de la société, c'est en dehors de l'humanité que je me sens. Est-ce tout à fait gratuitement que jadis j'avais l'obsession de l'ange ? J'y pensais sans arrêt. Et puis l'obsession s'est effritée. Ainsi toute ma vie n'est qu'une suite de *cessations*.

### 8 mars

Frechtmann est mort. Suicide ? Très vraisemblablement. Je l'ai connu en 1950, si je ne me trompe. C'est un an après qu'il m'avait parlé de sa première crise. Il revenait d'Italie, je crois. À quelque deux cents kilomètres de Paris, dans le train, il ressentit une sensation étrange. C'était, m'avait-il dit textuellement, comme s'il venait « de perdre son âme ».

C'est grâce à lui que je lus *La Guerre et la Paix*, livre qui a priori me rebutait. Il m'en avait fait, en quelques mots, une « description » des plus alléchantes. Il disait, je m'en souviens, que c'était le roman qui faisait le mieux sentir le passage, l'*avance* du temps, et que ce temps progressait *par masse*. Un esprit fin, ravagé, avide et dur.

Toute innovation, en matière de patrimoine biologique, est à la longue funeste. Les mutations sont suspectes. La *vie* est conservatrice ; elle ne supporte pas la révolution. L'équilibre, la prospérité pour elle, c'est la répétition, le « cliché », le *déjà vu* – éternellement.

... c'est-à-dire tout le contraire de l'art.



10 mars

Soirée avec Eugène I. – qui fut pendant trois heures constamment en verve.

Au Luxembourg. Un oiseau qui sautillait, je me suis mis à l'envier : il ignore la neurasthénie, celui-là, me disais-je. Pourtant il doit en connaître quelque équivalent, car je ne pense pas qu'il y ait un seul être animé qui n'ait jamais éprouvé une forme quelconque de cafard.

Le cafard est universel. Même les poux doivent le connaître. Aucun moyen de s'en prémunir.

Je me détache de l'Orient, je retourne aux poisons occidentaux, à ceux qui m'ont miné depuis toujours.

Je pense à J. G., et à quelques autres qui se sont intéressés au scepticisme : tous un peu déséquilibrés, rongés, mal à l'aise dans leur peau. C'est leur état qui détermina leur curiosité ; le doute était chez eux une conséquence, et non une cause de leur équilibre instable. Ils ne pouvaient être autre chose que plus ou moins sceptiques. En matière philosophique, il n'y a pas d'options, il n'y a que des fatalités.

Il faut s'agripper à une tache, s'y plonger ; c'est la seule manière de supprimer cet intervalle qui nous sépare des choses et dont est faite la conscience. Conscience, c'est-à-dire non-participation, mon état habituel.

Toute prière participe, littérairement, du « fragment » : c'est une maxime quelque peu développée et dénaturée par le lyrisme.

Ce que je *sais* détruit ce que je *veux*.

M. E. soixante ans.

Son incroyable inaptitude au vieillissement.

Je viens d'un espace qu'avaient hanté ces Thraces qui pleuraient à la naissance des hommes et se réjouissaient à leur mort.

Bismarck, au faite de sa grandeur, s'accusait d'avoir provoqué trois guerres et causé la mort de 80 000 hommes. C'était vers 1877 qu'il fut pris de remords. Moins d'un siècle après, Hitler... mais celui-ci ignorait le remords. Il était trop fou pour cela.

### 13 mars

Hier, dimanche, six heures de marche le long du canal de l'Ourcq, dans la direction de La Ferté-Milon.

Ennui tuant à la maison. Il faudrait sortir. Mais j'ai peur de sortir, j'ai peur de tous les *points* de ce monde, de ce monde même – j'ai peur de mon incuriosité.

Je me souviens des époques où je souffrais d'un ennui *carabiné* : adolescent – des heures dans les parcs de Sibiu, avec un livre à la main ; dans le *Stadtpark* – le piano me mettait dans des transes ; à Bra<sup>o</sup>ov, plus tard, en haut de la Livada Poçtii, rien que d'entendre les boniches hongroises chanter, je me roulais sur mon lit en pleurant ; puis les premières années, à Paris, rue du Sommerard, ennui fou, démoniaque, destructeur.

Ma première crise d'ennui dont je me souviens parfaitement, à Drâgifani, pendant la Première Guerre mondiale. Je devais avoir cinq ans ; un après-midi d'un déchirement vide mais ineffaçable. Mon ennui se confond peut-être avec ma peur du monde, avec mon recul devant tout ce qui en relève.

Plus je vais, moins je trouve de choses qui me permettent de persévérer... Et pourtant j'aime les peupliers, et tous les paysages dont l'homme est immédiatement absent.

Hier, dimanche, un pêcheur venait d'attraper un gros gardon (?) dans le canal de l'Ourcq. Le poisson était là, par terre, en bordure du chemin de halage. Il respirait péniblement et avait dans les yeux une expression qui devait bien être de l'angoisse. Car, au fond, que signifie être angoissé, sinon ne pas être dans son *élément* ? Ce naufrage sur du solide.

Ce qui me caractérise en propre, c'est l'horreur de me *manifeste*. La perspective d'être *présent*, où que ce soit, me donne la chair de poule. Je me

suis rabattu sur le Vide par besoin de sécurité...

Paul Tillich raconte que lorsqu'il se mit à enseigner la théologie en Amérique, en 1933, ses étudiants acceptèrent sans difficulté ses vues assez peu orthodoxes sur Dieu, Jésus, la Trinité, l'Église ; mais lorsqu'il toucha à l'idée de Progrès, ce fut un concert de protestations... « En quoi allons-nous croire si vous nous enlevez cette croyance ? » C'étaient des étudiants d'une Divinity School qui réagissaient ainsi.

Le Progrès est une idée judéo-chrétienne. Les Prophètes et l'Apocalypse *corrigée*, amendée, émasculée en sont les grands responsables. Le Jugement dernier comme accomplissement, comme couronnement ; le Jugement dernier *en rose*.

Trois livres de Chestov qu'on vient de rééditer coup sur coup. Je n'ai pas envie de les relire. Cela me reporterait trop loin en arrière. Chestov m'a libéré de la philosophie. C'est une dette de reconnaissance que j'ai à son égard. Mais je ne veux pas me replonger dans ses livres. Je n'ai plus besoin de ses leçons de *désarroi*. J'y ai fait assez de progrès tout seul depuis tant d'années.

Si j'ai travaillé mes écrits, ce n'est pas pour le « style » mais pour la clarté. Celle-là, j'aurai payé cher pour y atteindre. Mais y ai-je vraiment réussi ?

15 mars

De nouveau, une de ces nuits où tout est remis en question. Sensation nette de chair affolée. Toute la matinée, le cerveau en compote.

Exposition Bonnard<sup>83</sup>. Voilà un peintre qui a fait toujours la même chose *en approfondissant*, et non en cherchant l'épate comme un Picasso, victime de ses multiples dons, faiseur inouï, imposteur génial.

16 mars

De nouveau, maux de nez, d'oreilles. – Ces infirmités chroniques qui se signalent en chaque saison, qui font acte de présence par excès de courtoisie, et qui paraissent elles-mêmes fatiguées de ce cérémonial si usé.

... Et moi-même j'en ai assez de réclamer un autre corps.

Puisque ma *mission* est de souffrir, je ne comprends vraiment pas pourquoi j'essaie d'imaginer mon sort autrement, encore moins pourquoi je me mets en colère contre des *sensations*. Car la souffrance est surtout cela. Mais nous en faisons un univers : c'est pourquoi elle nous paraît définitive et intolérable.

Corriger la traduction anglaise (américaine) de *La Tentation d'exister*, quel supplice ! Me relire me donne la nausée. Patauger dans mon passé, oh !

Mon frère me demande de lui envoyer ce que je publie. Il ne sait pas que je n'écris plus rien. Comme il est assez malheureux comme ça, je ne veux pas le rendre encore davantage en le mettant au courant de mon lamentable état. Qu'il garde du moins quelques illusions sur moi ! Ça peut le soutenir en quelque sorte, si tant est que rien puisse encore le soutenir.

S'endormir avec *la vue claire* d'un de ses défauts qu'on n'osait pas s'avouer. C'est ce qui m'est arrivé hier soir, à ma grande honte, non, à mon grand honneur.

C'est assez étrange de relire un texte qu'on a écrit il y a pas mal d'années, avec le sentiment qu'on n'en est pas l'auteur, que cela ne vous concerne pas directement. – Est-ce de moi ou n'est-ce pas de moi ? – De toute façon, je ne suis plus le même, sans cependant être un autre. Cette relecture forcée de la *Tentation* est pour moi une source de malaise.

X – flatteur maladif. Tant que nous sommes en tête-à-tête, ses compliments ne me gênent pas et je n'y fais même pas attention. Dès qu'il les prodigue devant témoins, je me sens mal à l'aise à l'idée que ceux-ci pourraient croire que je « marche », que j'attends ces éloges ridicules.

Dès qu'on sait que quelqu'un est flatteur par tempérament ou intérêt, tout ce qu'il vous dit, en bien, est non avvenu.

X, femme peintre, fréquente des philosophes, entre autres S. L. – La discussion, l'autre jour à un dîner, tombant sur Nietzsche, elle dit : « Nietzsche incarne la *logique du contradictoire*. » Cela vous gâte une soirée.

Vu, à la devanture d'une librairie catholique, un livre au titre stupéfiant :  
*La joie de vieillir.*

L'Église, – quelle entreprise d'escamotage !

18 mars

On obtient ici-bas tout, sauf ce qu'on désire le plus secrètement, le plus ardemment. (Un désir secret est nécessairement irréalisable : il n'ose s'avouer, parce qu'il *sait* qu'il ne peut aboutir ; et il s'exaspère, il s'échauffe précisément parce qu'il ne peut se manifester, s'étaler.)

Il est sans doute juste que ce à quoi nous tenons le plus ne puisse pas se traduire en acte, que l'*essentiel* de notre vie reste caché et non actualisé. Il serait tout de même trop beau qu'une existence aboutisse alors que c'est uniquement dans la mesure où elle n'aboutit pas qu'elle EXISTE.

Pour un auteur, son œuvre ne l'aide pas du tout à vivre. Elle ne compte pas pour lui, elle est comme si c'était celle d'un autre. Mes livres, quand il m'arrive de les apercevoir dans une librairie, ne me semblent avoir aucune relation avec moi. C'est comme des chambres, des maisons dans lesquelles nous avons vécu il y a longtemps. Nous y songeons rarement ; elles sont *vides*, elles ne remplissent plus aucune fonction dans notre vie. Elles ne nous sont plus rien.

Le délire est plus beau que le doute, mais le doute est plus *solide*.

Faute d'avoir pu accepter les sacrifices qu'exige l'extase, je me suis rabattu sur le Doute, qui s'accommode et du drame et de la frivolité.

L'extase est une récompense qui ne va qu'à ceux qui se sont imposé un martyre, qui se sont torturés sans nécessité *extérieure*.

À Montparnasse, j'ai aperçu un type qui y fréquentait les cafés il y a une vingtaine d'années et que je connaissais assez bien. L'âge l'a tellement marqué que, pour ne pas avoir à en observer de plus près sur lui les effets, j'ai préféré faire semblant de ne pas le reconnaître.

Je pense au visage de A. R. de R., dans son cercueil, avant la « fermeture », il y a trois ans de ça. Quel désespoir ! Impossible d'imaginer face humaine moins pacifiée. Pas un seul instant il ne s'était réconcilié avec la mort.

Se réconcilier avec la mort – c'est très bien, mais après quel *intérêt* peut-on encore avoir à vivre ? Sans les *surprises* de la peur, l'existence n'aurait plus d'attrait. Novalis avait si bien senti que la mort était le principe *romantisant* de la vie ! Sans elle tout est plat, tout est sans saveur. La mort est l'arôme de l'existence. Elle seule prête goût aux instants, elle seule en combat la fadeur. Nous ne pouvons supporter la Vie que grâce au principe qui la détruit. Nous devons tout, disons : *à peu près tout*, à la mort. Cette dette de reconnaissance que nous consentons à lui payer de loin en loin a quelque chose d'exaltant, de COMBLANT (si on peut s'exprimer ainsi).

Personne n'est plus vulnérable, plus « écorché » que moi : – et je ne fais que rabâcher sur le détachement, le renoncement, le nirvâna.

Écouté à la radio, le Sermon sur la Mort de Bossuet. Cette répétition de *Messieurs* lorsqu'il s'agit d'évoquer la pourriture ne laisse pas d'agir et d'émouvoir. Je sais bien que *Messieurs* avait son sens plein, que le mot n'était pas dégradé encore ; il n'empêche...

C'est de la provocation de regarder quelqu'un dans les yeux, même si on le connaît bien et depuis longtemps.

Il faut s'évertuer à un regard *abstrait*.

(Il faut que le regard soit émancipé des êtres.)

Trente ans en arrière. Je me souviens d'un article, paru dans un canard roumain, où j'étais encensé avec indécence. On y disait que j'avais écrit le meilleur livre paru depuis Eminescu. C'était, aux dimensions balkaniques, une manière de gloire. De tout cela, rien n'est resté. – Il vaut mieux penser aux moments où nous ne serons plus qu'à ceux où nous avons été. Se retremper dans *l'oubli* futur. Futur, c'est beaucoup dire. L'oubli est déjà là – nul besoin de l'attendre.

Il faudrait toujours songer à plus déshérité que soi. Pense à P. C., à l'heure présente peut-être « encamisolé » à Sainte-Anne. Tu conserves encore l'avantage de pouvoir te dominer ; que peux-tu souhaiter de mieux ? Être maître de ses mouvements, sinon de ses humeurs, c'est un exploit, une réussite quand on ne sait plus où on en est par rapport à rien.

À propos de X, L. G. me dit : « Il mange par peur de la mort, il s'est réfugié dans la boustifaille. »

De fait, la boulimie est une conséquence de l'angoisse – ou de l'idiotie.

Si je ne savais pas me défendre, je passerais mon temps à écrire sur mes contemporains, et, ce qui est plus grave, sur mes amis. J'ai refusé de le faire sur Paulhan, Michaux, et, maintenant, sur Beckett. Je ne peux pas m'étendre sur des écrivains dont les mérites sont reconnus presque unanimement. À quoi bon écrire sur quelqu'un qu'on a *compris* ? Ces numéros de *L'Herne* ont quelque chose de massif et de funèbre : c'est une dalle funéraire qu'on jette sur un vivant. Cela fait enterrement, et c'est même pire qu'un prix Nobel.

D'un autre côté, je ne puis admettre que des gens qui se tiennent à l'écart et qui font profession de mépriser le monde des Lettres acceptent ces hommages recueillis de partout, mendiés à droite et à gauche. Qu'est-ce que cela peut leur faire, ces éloges conventionnels, lourds, importuns ? Décidément, je ne comprends pas (je ne *veux* pas comprendre plutôt). Des entreprises pareilles peuvent avoir un sens dans l'Université ; mais pour les écrivains ? *Mélanges, Festschrift* – tout cela c'est ce qu'il y a de plus fâcheusement universitaire, et vient, comme il se doit, de l'Allemagne.

Les rares lettres que j'écris sont des lettres de refus. J'ai horreur d'écrire sur les autres. J'ai la réputation de quelqu'un revenu de tout, et cependant on me demande de partout de l'admiration. Comme si j'en avais à prodiguer ! Je n'admire que quelques réussites et quelques échecs extrêmes. Mais je n'aime pas les grands noms, les vedettes – les gloires démesurées, disproportionnées, même si j'ai de l'amitié ou de l'estime pour ceux qui en subissent les bienfaits ou les méfaits.

La chose la plus difficile est de renouveler ses admirations. On n'admire vraiment que jusqu'à vingt ans. Après, ce ne sont qu'emballlements ou

caprices.

J'ai changé d'avis sur tout le monde, sauf sur Shakespeare, Bach et Dostoïevski. D'eux trois, c'est sur Bach que se placerait ma préférence. On peut dire de lui : Celui-là *ne déçoit* jamais.

Dans l'*Observer*, à propos de la fuite de la fille de Staline, je lis que, durant l'époque de Khrouchtchev, elle était une pestiférée, personne n'osait lui parler. Un jour, à l'institut où elle travaillait, quelqu'un l'aide à enfiler son manteau. Elle en fut émue jusqu'aux larmes. C'était Siniavski, – qui devait être condamné plus tard à sept ans pour sa dénonciation trop vigoureuse du stalinisme.

J'ai la pitié dévorante.

Plus que de moi, c'est de la Création dans son ensemble que j'ai pitié.

Je ne sais pas à quoi la musique fait appel en nous ; mais il est certain qu'elle touche une zone qui est inaccessible à tous les autres moyens, à tous les autres bouleversements, *folie* y compris.

Je rêvai que je détruisais mot après mot, que je les biffais tous. Un seul devait survivre au massacre et demeurer intact : *solitude*.

En littérature, tout ce qui n'est pas impitoyable est ennuyeux.

Je crois sans présomption que pour ce qui est de la perception et même de l'expérience du vide je suis allé aussi loin que tel ermite hindou ou tibétain ; – car tout ce que je fais et tout ce que je pense tourne autour de cette irréalité fondamentale.

Cependant je n'ai ni la force ni l'envie de rompre avec ce monde. À quoi bon une rupture avec *ce qui n'est pas* ? Mais cela n'est pas une réponse. Je crois que je n'ai pas de vocation spirituelle, c'est bien cela ; je suis fait pour comprendre, non pour servir de modèle, encore moins me *réaliser*.

Dans le livre sur Râsinari, que mon frère vient de m'envoyer, je lis, au chapitre de *Bocete*<sup>84</sup>, la lamentation d'une fille qui a perdu sa mère il y a quelques années : Où es-tu ? dit-elle. Pourquoi n'écris-tu pas ? Est-ce que là où tu es, il n'y a pas de papier ? Ou peut-être *l'encre a-t-elle séché* ?



C'est du plus pur humour noir. J'avoue que cette histoire d'encre m'a retourné.

Ai aperçu chez Plon, l'académicien H. M., quatre-vingt-un ans, l'air plutôt misérable. On me raconte qu'il y a quelques années on l'a trouvé évanoui, dans son bureau (le plus lamentable de la maison). On appelle le directeur, lequel, quelque peu ému, dit à l'assistance tout bas : « Vous savez, il ne mange pas toujours à sa faim. »

Cynisme et bêtise. Évidemment, avec ce qu'on lui donnait par mois.

J'aime les vieilles civilisations coupées du monde, fermées sur elles-mêmes, qui ont remâché pendant des siècles toujours les mêmes problèmes, civilisations *obsédées*, qui ont trouvé leur formule de salut il y a longtemps et ne vivent que pour la tourner et la retourner dans tous les sens sans y ajouter rien de nouveau. Mais c'est cela le véritable travail d'approfondissement.

À deux kilomètres de mon village natal, il y a un hameau habité uniquement par des bohémiens. Vers 1910, Pàcalà (l'auteur du livre sur Ràjinari) y va accompagné d'un photographe. Il réussit à rassembler les bohémiens qui acceptent de se laisser photographier, sans à vrai dire savoir très bien ce que c'était. Au moment où on leur dit de ne plus bouger, une vieille s'écrie : « Ils sont en train de nous voler notre âme ! » – Là-dessus tous se précipitent sur les deux visiteurs, qui ne réussirent à s'en tirer qu'en promettant de leur donner tout l'argent qu'ils veulent.

23 mars – Hier soir, il était environ 23 heures, je faisais ma promenade habituelle autour du Luxembourg, une voiture passa qui fit un bruit étourdissant : on aurait dit un moteur qui explose. D'un coup, une nuée d'oiseaux s'envolèrent affolés ; tous ceux qui dormaient du côté de la rue Guynemer.

— C'est bien fait pour eux, me suis-je dit. Quand on est oiseau, on ne vient pas s'établir à Paris.

Cette nuit, j'en suis sûr, j'ai trouvé la définition de la liberté. Quant à l'avoir *retenue*, c'est une autre chose.

L'émotion que j'ai ressentie l'autre jour en lisant dans un *bocete* : *l'encre a-t-elle séché ?*, était sans doute explicable. Hélas ! je viens de constater que l'histoire du manque de papier, d'encre ou de plume, revient dans presque tous les *bocete*. C'était donc un cliché, un procédé, de la *littérature*.

D'ailleurs je ne me fais aucune illusion sur le génie poétique de mes *consàteni*<sup>85</sup> : on n'imagine pas gens plus moqueurs ; or, le génie satirique est antipoétique par définition.

Je suis décidément vieux : mon enfance m'est présente plus que jamais, et tout ce que j'ai vécu depuis m'a l'air d'un souvenir lointain, presque d'une illusion. Ainsi, arrivé à un certain âge, ce qui demeure, ce sont les débuts et la fin, tout sauf l'*existence*.

On souffre dès qu'on a besoin de quelqu'un ou de quelque chose. S'arranger pour dépendre du moins de choses et de gens possible. Il faut se résigner à la *pauvreté*, *l'anonymat* et la *mort*. Réduire au maximum ses ambitions, accepter l'obscurité, s'habituer à l'idée de disparaître.

... Tout ça, c'est facile à souhaiter, mais quand il s'agit de passer à l'acte ! N'empêche qu'on peut faire certains progrès.

T'en ai fait déjà pas mal, j'ai *compromis* presque tous mes désirs...

La mélancolie ne serait-elle pas un signe de vieillissement précoce ? Si cela est vrai, je suis *sénile* depuis toujours.

Si j'étais *honnête*, c'est-à-dire si je tirais les conséquences de ce que je sens et de ce que je sais, je devrais fuir dans la solitude (couvent, désert, etc.) ou me soûler du matin au soir.

Hélas ! j'ai des *désirs*. Je suis sûr que, retiré du monde complètement, je ne pourrais pas oublier la *femme*. Il faut donc me résigner à vivre comme j'ai toujours vécu : dans le tiraillement, entre l'obsession du squelette et l'obsession de la chair.

On ne peut supporter ce monde qu'en état d'ébriété. Encore faudrait-il que cet état durât vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Mais même alors tout ne serait pas résolu, la pire lucidité, la plus destructrice en tout cas, étant celle qui surgit dans les interstices de l'ébriété précisément : lucidité fulgurante – comme une entaille de l'esprit.

C. M. Nous avons été « amis ». Il disait du « bien » de moi et je l'en remerciais. Un jour le mensonge a craqué. Et notre amitié aussi.

Cette fille que je n'ai pas vue depuis des années, et qui, au téléphone, me dit d'entrée de jeu : « Il paraît que vous n'écrivez plus rien »... je trouve cela inconcevable.

Qu'est-ce que cela peut leur faire, à tous ces gens, puisque aussi bien ils n'ont même pas lu ce que j'ai déjà publié.

### 24 mars

Hier soir, parlé pendant cinq heures. J'ai la voix enrouée aujourd'hui. Quelle dépense absurde d'énergie. Il eût été infiniment plus sage de laisser parler les autres puisque aussi bien ils n'attendaient que ça. Mais j'ai coupé la parole à tout le monde.

Ce que j'ai fait de mieux, ce sont des prières dégénérées en maximes.

Visite d'un professeur japonais, Tadoo Arita, et de sa femme. Décidément, ce peuple a de la classe. Pas la moindre trace de vulgarité ! Ils ont du « style » comme les Français devaient en avoir en un autre siècle et comme les Anglais en ont encore quelque peu. Raideur et grâce – paradoxalement combinées.

Penser, c'est *troubler*.

### 25 mars

Veille de Pâques. Paris se vide. Ce silence si inhabituel comme en plein été. Que les gens d'avant l'ère industrielle devaient être heureux ! Mais non. Ils ignoraient complètement leur bonheur, comme nous nous ignorons le nôtre. Il nous suffirait d'imaginer dans le détail l'an 2000 pour que nous ayons par contraste la sensation d'être encore au Paradis.

Journée extraordinairement belle. Tout à l'heure, au Luxembourg, même cette odieuse fourmilière paraissait acceptable tant le ciel, d'un bleu suprême, rehaussait tout, jusqu'à l'homme.

La verve de Händel. Il a plus d'allant mais moins de profondeur que Bach.

Quand on a compris que rien n'a de réalité intrinsèque, que rien n'est, et qu'on ne peut accorder aux choses même pas un statut d'apparences, on n'a plus besoin d'être sauvé : on est sauvé, – *et malheureux à jamais*.

Je traîne après moi des lambeaux de théologie... Nihilisme de fils de pope.

Pâques. Rentrer chez soi, après avoir couru les rues vides, avec l'idée de se coucher pour longtemps, pour toujours.

D'où peut venir ma propension à l'ennui ? J'en ai toujours souffert, dans toutes les villes, dans tous les lieux où j'ai vécu, à tous les âges. Je n'ai pas l'impression que j'en souffre moins maintenant. J'incline à croire que cette disposition tient à mon tempérament, à ma physiologie, à l'état de mes artères, de mes nerfs, de mon estomac, aux maux chroniques dont la nature m'a gratifié avec une libéralité insensée.

Je ne vois guère que Baudelaire et Leopardi qui en aient éprouvé les affres avec une intensité analogue.

Toute souffrance morale sans cause évidente est morbide. Or l'ennui est une souffrance de ce genre.

À vrai dire, chaque fois que je l'éprouve il m'apparaît comme légitime, raisonnable, justifié. Quel autre sentiment pourrait m'inspirer ce monde ?

Il en est ainsi de la peur, du dégoût, et même de l'enthousiasme.

Ne pas oublier qu'il y a exactement trente ans j'ai écrit un livre sur les *Larmes et les Saints* – sur les larmes plus que sur les saints. Cette envie de pleurer que j'aurai connue depuis ma période d'insomnies (de vingt à vingt-sept ans).

Selon la doctrine du Bouddha, il existe cinq obstacles au progrès spirituel : la sensualité, la malveillance, l'inertie physique et morale, l'inquiétude et le doute.

Tous ces obstacles, je les connais bien ; j'arriverais à surmonter les quatre premiers, qu'il me serait impossible d'avoir raison du dernier, le doute chez moi étant le mal par excellence, *mon* mal, l'empêchement même à quelque progrès que ce soit.

J'ai toujours mis la vérité au-dessus de mon salut. Ou plus exactement : ce que j'appelle la vérité ne s'accorde jamais avec mon salut.

Mon sentiment de la vie est destructeur de ma vie.

Dans mes conversations directes ou téléphoniques, je ne trouve presque jamais le mot propre quand il s'agit d'une question délicate ou parfois administrative. Mais je le trouve inmanquablement dès le départ de l'interlocuteur ou dès que j'ai raccroché. Ce retard, qui témoigne de quelque vice de mon esprit, me met toujours en rogne et aggrave mon malaise habituel.

Je crois avoir défini l'anxiété comme une *mémoire de l'avenir*.

Et en effet, l'anxieux est quelqu'un qui se rappelle, qui *voit*, non, qui a *vu*, ce qui *peut* lui arriver.

Le Bouddha s'est donné tant de mal pour arriver à quoi ? à la *mort définitive*, – ce que nous sommes, nous, *sûrs* d'obtenir sans méditation, sans extinction du désir, sans nostalgie du nirvana.

... la seule différence est que pour le bouddhiste est volupté tout ce qui nous est terreur.

... il est vrai aussi qu'on peut, dans le bouddhisme, réaliser le nirvâna dès cette vie, c'est-à-dire savourer, avant la mort, le plaisir de ne plus être (une mort voluptueuse dans la vie).

Depuis bien longtemps – combien d'années ? vingt, trente ? – *penser* pour moi se réduit le plus souvent à un dialogue avec le Bouddha.. à une querelle souvent, car si j'ai les mêmes obsessions que lui, je n'en tire pas les mêmes conséquences.

(En voilà une idée ! Me comparer avec le plus grand illuminé qui fût jamais ! Mais je ne me compare pas, je discute avec lui. Les croyants ont bien le droit de s'entretenir avec Dieu. Pourquoi n'aurais-je pas, moi, celui

de me définir par rapport à quelqu'un qui ne fut qu'un homme et se donna pour tel, bien qu'il eût pu, à juste titre, s'attribuer le statut d'une divinité ?)

Sartre – essayé de lire ou relire certains essais. Malaise. Trop systématique. Mauvaise foi permanente. Rien de *profond*. Il vise au brillant, souvent il y atteint. Je ne sais pas pourquoi il me fait penser à un Giraudoux rigoureux, germanique. Ironie ininterrompue, lourde, ironie *alsacienne*. Avec cela, *précieux*, oui. C'est par là qu'il s'apparente à Giraudoux. Je n'ai besoin ni de l'écrivain ni du penseur. Je lui préfère n'importe qui. Je suis injuste à son égard, mais je ne vois pas la nécessité de lui rendre justice. Et quelle signification cette élégance aurait-elle, puisqu'il m'est inutile ?

Ce qui me gêne chez Sartre, c'est qu'il veut toujours être ce qu'il n'est pas.

28 mars

Un livre de vous qu'on a traduit n'est plus le vôtre : c'est principalement celui de votre traducteur, puisqu'il vous a imposé son style. Il faudrait donc le signer avec lui, et le présenter comme un ouvrage écrit en collaboration.

Les Allemands et les Juifs ont ceci de commun qu'ils inspirent des sentiments violents, pour ou contre ; jamais ou presque jamais des sentiments *normaux*.

Le secret de l'Histoire, c'est le *refus du salut*.

Ces gros nuages, traqués par le soleil, vus à travers ma lucarne, me dispensent du monde extérieur : ils me comblent chez moi, et remplacent tous les paysages dont je rêve.

La prose de Mallarmé ; je ne connais rien de plus illisible. Je pense à X qui l'imité, et que je ne peux pas lire non plus.

Mon horreur du monde est impure, équivoque et peut-être suspecte, c'est ce qui m'a permis sans doute de durer si longtemps.

Mon combat avec la langue française est un des plus durs qui se puissent imaginer. Victoire et défaite y alternent – mais je ne cède pas. C'est le seul

secteur de mes activités où je montre quelque acharnement. Partout ailleurs, je me fais un devoir de flancher.

### 28 mars

La *grâce*, c'est cette joie qui, sans que nous sachions d'où elle vient, s'empare de nous certains jours pendant une heure ou deux.

La joie, celle qui nous submerge et à laquelle nul ne pourrait résister, comment admettre qu'elle procède de nos organes et qu'elle n'ait pas sa source en Dieu ? comment ne pas l'assimiler à la grâce ? On voit très bien comment le glissement a pu s'opérer, et comment de la physiologie on est passé à la théologie. Ce glissement est tout ce qu'il y a de plus naturel et de légitime. C'est témoigner de beaucoup de frivolité que de ne pas le concevoir et approuver. Toute joie nous vient de Dieu, comme toute tristesse, du Démon.

La joie est dilatation ; et toute dilatation participe du bien. Mais la tristesse est resserrement (avec l'infini comme arrière-plan, infini qui l'écrase au lieu de la libérer).

(Si je croyais *vraiment* que la joie nous est donnée par Dieu, j'en voudrais à celui-ci de me l'accorder si rarement ; mais même si elle ne venait que de moi, elle est si chargée de substance, de réalité, qu'à cause d'elle je croirais en Dieu par besoin de gratitude, car elle, cette joie, est si dense, si pleine, si divinement *lourde*, qu'on ne peut la supporter sans une référence suprême.)

Je me suis replongé dans la philosophie hindoue et je retombe dans cette alternance d'apaisement et de désespoir inhérent à cette philosophie. Le bouddhisme mahâyâna, dont je me sens pourtant si près, me désarçonne complètement. La dialectique de Nâgârjuna, celle de Çandakîrti, de Çantideva – elle détruit tous les concepts, toutes les superstitions, pour que la vacuité plus que jamais raffermie en tant que seule « réalité », on s'y accroche et on y puise consolation et force pour dompter ses passions. La visée morale est évidente derrière ce déploiement d'arguments destructeurs : on anéantit tout, pour trouver la paix au bout. Tant que quelque chose *est*, on vit dans le trouble. Anéantissons l'édifice de nos pensées et de nos « volitions » et reposons-nous sur ses décombres. Il n'y a de *paix* que si l'on a deviné que tout est phantasme ; dès que quelque chose existe, on entre dans le drame. Il faudrait dire dès qu'on *croit* que quelque

chose existe, – car il ne s’agit que de nos folies et de nos emballements lesquels ne cachent rien derrière eux, puisqu’il n’y a rien qu’eux.

Ce qu’on peut reprocher aux Juifs, c’est que chacun d’eux tend à occuper trop de place, que rien ne le satisfait et qu’il ne cesse de s’étendre, de se manifester. Ils ne connaissent de *limite* en rien. C’est leur force et leur faiblesse. Ils vont trop loin en tout, et il est inévitable qu’ils se heurtent aux autres, à ceux qui voudraient avancer eux aussi mais n’en ont pas les moyens.

Minuit Cette amertume récurrente, que ne puis-je en guérir ! Elle plaide hélas ! contre moi. Encore faut-il ajouter qu’elle survient à des heures tardives, quand il s’agit de dresser le bilan de la journée (comme s’il m’arrivait jamais de dresser bilan pareil ! ce serait ruiner toutes mes habitudes, tous mes défauts).

N’importe qui est plus content de soi que moi de moi-même. Mais je ne devrais pas mépriser les autres d’être fiers de ce qu’ils sont. C’est là que gît ma faiblesse. – Quand je pense que cet après-midi je méditais sur la joie, que j’y étais tout entier. Que je m’y noyais.

Le français est une langue qui ne supporte pas la candeur, qui répugne aux sentiments trop sincères, trop *vrais*. On dirait qu’il a été à jamais marqué par la corruption subtile, par l’abstraction perverse du XVIII<sup>e</sup>.

En dehors du sommeil, rien ne *m’aide*, rien ne m’est favorable. Une heure de sommeil en pleine journée me régénère pour quelques heures, et fait fonctionner mon esprit.

Ce sont mes infirmités, mes fatigues, mon intérêt *forcé* pour les questions de physiologie, qui m’ont amené à me méfier de la métaphysique. Peut-être n’ai-je fait aucun progrès durant tant d’années ; du moins aurai-je appris ce que c’est qu’un *corps*.

Le mot *charnel* a pour moi son plein sens, je veux dire que toutes mes idées je les ai vécues dans ma chair. Ma chair les a toutes censurées, vérifiées, *souffertes*.

On ne décrit pas un sourire.



Quatre jours (du 29 mars au 3 avril).

Montargis, Saint-Fargeau, Coulanges-sur-Yonne, Châtel-Censoir, Arcy-sur-Cure, Voutenay

— une centaine de kilomètres au bas mot. Fatigue reposante. La marche est mon salut.

J'aimerais écrire un parallèle entre *Çankara* et *Nâgârjuna* – deux types de penseurs opposés. J'incline visiblement pour le second.

Les écrivains qui datent le plus, ce sont ceux qui ont été contaminés par la philosophie.

*L'art de la désolation*, cela pourrait me servir d'enseigne.

« Le mystère est l'apanage de la barbarie. » (Fontenelle)  
Le mot le *plus français* que je connaisse.

Je n'écrirai plus que des fragments ; – ma pensée, déjà brisée, je la *pulvériserai*. Ce sera ma façon d'avancer.

5 avril

Toute forme de *progrès* est une déviation, dans le sens où *l'être* est une déviation du néant.

Il fut un temps où je souffrais d'être inconnu ; – maintenant j'y éprouve une certaine jouissance.

(Est-ce que Chamfort, est-ce que Joubert étaient *connus* ? ou *traduits* ? Ils ne le sont même pas aujourd'hui).

De temps à autre quelqu'un se démène pour moi, à l'étranger, auprès de tel ou tel éditeur. Invariablement, on me répond : refus. Je m'y attendais, mais cela ne fait pas toujours plaisir de se voir.

« recalé » partout, et à chaque « examen », d'autant plus que ces démarches sont faites indépendamment de moi : le plus souvent on m'en communique seulement la réponse négative. N'accordons pas à ces vétilles plus d'importance qu'elles ne méritent.

Sur le toit d'une maison voisine, un couvreur espagnol s'exerce au flamenco, sous un ciel d'un gris sinistre. Cette voix rauque et plaintive me remue profondément. Si je m'écoutais, je partirais sur l'heure pour l'Andalousie.

Lu l'autobiographie d'Ignace de Loyola. N'importe quel conquérant paraît un aboulique auprès de lui.

La seule *réforme* qui me conviendrait serait celle de ma volonté.

On sent chez Ignace une volonté obstinée de résister à la « vaine gloire ». Il y a résisté en effet, mais pour tomber dans un *orgueil* énorme, et tel qu'on pourrait en trouver difficilement un pareil.

Supporter un rôle subalterne sans aigreur est beaucoup plus difficile que d'être un exclu, un réprouvé. Cette dernière condition comporte de grandes satisfactions d'orgueil. Elle est une réussite à rebours.

6 avril

Passé l'après-midi avec une dame qui voulait me connaître. Pendant deux heures elle m'a parlé d'elle-même. À la fin, elle m'a consacré tout de même cinq minutes. Cependant elle n'est nullement antipathique, elle est même *humaine* dans le meilleur sens du mot.

Livre sur tel, colloque sur tel autre, tout le monde écrit sur tout le monde. Le cirque de la grande stérilité. Siècle des critiques. Synchrétisme funeste. L'intelligence qui s'épuise sur elle-même.

Le plus beau titre : *Exclamations*. Hélas ! Il est pris – par sainte Thérèse.

Parfois j'incline à penser qu'il vaut mieux sacrifier sa vie à une œuvre que de vivre.

Mais parfois, je pense le contraire. Et, dans les deux cas, j'ai raison.

Je pourrais avaler tous les jours un livre de souvenirs. Faute de pouvoir écrire mes mémoires, je me penche sur ceux des autres, j'aime *dévorer* des vies.

Je suis le moins sage de tous les sages, mais sage tout de même...

8 avril 1967

Mon anniversaire. Passons.

Dans tout ce que j'ai écrit, je n'ai pas rendu à la sexualité l'hommage qu'elle mérite.

Moins je pense au passage du temps, plus je m'accommode des actes. L'attention à l'écoulement des instants est en tout point ruineuse pour la *santé*. Si on veut supporter la vie, il faut *oublier* le temps.

Léon Bloy ou Nietzsche ou Dostoïevski – ce que j'ai aimé en eux, c'est la souffrance et l'exagération, ou plutôt : les *exagérations* de la souffrance.

Rilke, Chestov, et tant d'autres pour lesquels j'avais un culte ! – tout cela est du passé. J'ai appris à me *déseballer*, à vrai dire je n'ai pas fait autre chose.

10 avril

Hier soir, chez Knipers, comme Jacoba Von Velde me demandait ce que je pouvais manger, et si mon régime était très sévère, je lui ai répondu qu'en principe je mangeais tout, même du *cadavre*. Elle me dit m'avoir fait du poisson. Un cadavre, lui ai-je répondu. – Un cadavre *propre*, me répliqua-t-elle.

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, quel auteur à la mode aurait pu imaginer que Saint-Simon, petit duc oublié, compterait un jour comme le plus grand écrivain français ?

J'ai des poussées de passion qui frisent la démence, moi qui hésite sur tout et doute de tout. Sans cette dualité essentielle à ma nature, je serais maintenant en prison ou en quelque camisole de force.

Feuilleté le numéro de la *N. R. F.* consacré à André Breton<sup>86</sup>. Le personnage, extrêmement borné, ne méritait pas tant de considérations qui forcément ne pouvaient apporter rien de nouveau. J'ai cessé de m'intéresser à lui quand j'ai appris qu'il détestait Dostoïevski et la musique.

Il a plus d'affinités avec Bossuet qu'avec Rimbaud, et ce qu'il y avait de meilleur dans sa prose venait de Valéry. Un inquisiteur au petit pied – quant à sa carrière. Mais il a eu l'avantage énorme – du point de vue de l'histoire littéraire – de s'identifier avec un mouvement jusqu'à en être l'enseigne. Et dans ce qu'il a fait et dans ce qu'il a écrit, il est l'antipode de ce qu'il a prôné. Le théoricien du délire emploie un style qui est la distinction même ; rien de plus concerté, et parfois, de plus constipé. Cette contradiction fondamentale me prévient en sa faveur, parce qu'elle l'*humanise*. Autrement il m'apparaîtrait comme trop hautain et trop engoncé. Une carrière pour *thèses*, une destinée qui comble les universitaires.

La plus grave erreur qu'un écrivain puisse commettre est de proclamer qu'il est méconnu.

On a le droit de se plaindre en tant qu'homme mais non en tant qu'écrivain.

L'erreur de croire comme S. L. que la contradiction est signe de vitalité, alors que l'individu, comme la collectivité, succombe à ses « contradictions », comme on le dit si bien quand on analyse la précarité d'un régime. Plus celui-ci renferme de contradictions, plus il est menacé. Il y a une tension sans contradictions : c'est cela la *vitalité* – dans l'histoire, aussi bien que dans la vie individuelle.

Avoir une conscience morale, se faire des scrupules, connaître le remords, – tout cela signifie que l'on n'a pas franchi l'horizon humain, qu'on n'a pas vu au-delà de l'homme et qu'on en fait encore grand cas.

Je ne me considérerai comme un homme libre que le jour où, à l'exemple des grands assassins et des grands sages, je m'élèverai au-dessus du remords.

À Toulouse, au Moyen Âge, chaque année, le samedi saint, le grand rabbin était giflé en public à cause du déicide commis par ses ancêtres.

André Breton. La mort d'un Inquisiteur.

(La contradiction entre ce qu'il voulait faire et ce qu'il a fait. Le théoricien de la spontanéité qui a écrit la prose la plus concertée depuis

Valéry – dont il est, avec Caillois, le plus grand continuateur. Éléance parfaite, d'autant plus étrange qu'il se réclamait de Rimbaud.)

Dans une interview de Claude Simon, celui-ci dit qu'il s'efforce de s'abstraire du récit, de n'y pas intervenir à la manière du romancier ordinaire qui s'érige en juge ; il veut être parfaitement objectif, laisser les choses et les êtres se livrer eux-mêmes.

... Et je pense que si Saint-Simon est aujourd'hui le prosateur français le plus vivant, c'est parce qu'il est présent dans chaque ligne qu'il écrit, qu'on le sent palpitant, haletant, derrière chaque « sortie », chaque charge, chaque adjectif.

Il écrivait, il ne faisait pas la théorie de l'art d'écrire, comme on le fait communément en France, pour le plus grand dam de la littérature. Tous ces types exsangues, sclérosés, ratiocineurs, ils manquent de tempérament, ils sont subtils et ennuyeux : ce sont des cadavres prolixes, déguisés en esthéticiens. Ils n'ont pas une âme, mais une *méthode*. Tous, ils n'ont que ça. Que je déteste tous ces littérateurs, que leur *talent* m'est inutile !

Je me dis parfois : Personne ne parle de toi. C'est comme si tu étais mort depuis longtemps.

Et puis j'ai honte de cette aigreur. Tout ce que j'ai à faire, c'est de continuer comme si de rien n'était – et de travailler pour mériter mon propre respect. Car ce n'est pas le mépris des autres, c'est le sien propre qui fait mal. Tant que je serai mal avec moi-même, les applaudissements des dieux eux-mêmes ne pourront me faire fléchir en ma faveur.

Il faut être bien avec soi, se conformer à l'idée qu'on s'était faite au départ de ses propres capacités et ne pas les trahir par veulerie, nonchalance et dégoût de soi.

Depuis des années, je vis *au-dessous* de mes ambitions et de mes forces. On n'est pas plus traître à soi-même que je le suis. C'est le seul domaine où j'excelle vraiment. La vitalité de mes remords défie l'imagination.

L'indifférence sied à la vieillesse. Je pense à X, octogénaire, qui s'agite à propos de n'importe quoi. On dit qu'il est « vivant », alors qu'il n'est que ridicule et lamentable. Il ne faut pas s'intéresser à tout, à aucun âge. L'excès de curiosité est signe de frivolité et d'infantilisme.

Penser, c'est refuser, éliminer, *trier*. La disponibilité excessive supprime justement le tri ; pour elle, tout est important ; – ce qui revient à mettre sur le même plan catastrophes et vétilles.

En matière de prose, il n'y a aucune règle ; *si, être avare d'adverbes*.

Dès que j'ai pris une décision, je m'en repens, et j'emploie tous les moyens, inclusivement le déshonneur, pour la remettre en question et pour que l'effet en soit annulé.

Je ne comprends pas comment quelqu'un d'aussi indolent que moi puisse tant songer à la Destruction. Ne serait-ce point parce qu'elle est la seule forme d'*activité* qui ne me paraisse pas avilissante ? Et pourtant bâtir, croître, édifier sont infiniment plus lents, et plus délicats et plus complexes qu'anéantir. Cela est vrai ; – mais anéantir donne un sentiment de puissance et flatte quelque chose d'obscur, d'*originel* en nous, qu'aucune *œuvre* ne saurait susciter. Ce n'est pas en construisant, c'est en détruisant que nous pouvons deviner les satisfactions secrètes d'un dieu.

L'homme n'a vraiment le sentiment de se dépasser que lorsqu'il médite quelque méfait.

Ne pas écrire sur des auteurs avec lesquels j'ai des affinités. C'est indécent. C'est parler de soi d'une manière à peine déguisée. Mais ce jeu ne trompe personne.

Tout triomphe a quelque chose de profondément abject, si l'on en juge d'après la gueule du triomphateur. Malheureusement, le vaincu, s'il avait gagné, aurait pris la même expression que son rival plus chanceux. Rien à faire : dans tout succès il y a un élément de dégradation.

Je compte bien que je n'aurai jamais l'occasion de crier victoire. Un dieu veille sur moi.

Dès que j'étudie de plus près un sujet, je m'aperçois que tout a été dit sur lui, et que, pour le renouveler, il faut le gauchir, le fausser, le réduire à quelque formules non évidentes. C'est ce qu'on appelle *originalité*.

La crétinisation par la philosophie – phénomène nouveau en France. Jusqu'à présent l'Allemagne seule paraissait en avoir le privilège.

Je tombe dans le livre de Foucault *Les mots et les choses*<sup>87</sup>, que je n'ai nulle envie de lire, sur une phrase où il met *sur le même plan* Hölderlin, Nietzsche et Heidegger. Seul un universitaire pouvait commettre une telle faute de *lèse-génie*. Heidegger, un prof à côté de Nietzsche et Hölderlin ! – Cela me rappelle ce critique qui s'est permis d'écrire : « de Leopardi à Sartre » – comme si de l'un à l'autre il pouvait y avoir la moindre filiation. Un poète, un esprit suprêmement vrai d'un côté, un faiseur doué, mais faiseur, de l'autre.

Ce genre de rapprochements, cette confusion des valeurs me mettent hors de moi.

17 avril

Paris et la région parisienne ont plus de 9 millions d'habitants dans vingt ans, il y en aura 14. C'est terrifiant.

Hier, dimanche, dans un village, Mauchamps, tout près de Saint-Sulpice – des-Favières – un jeune Parisien tenait ce langage à la propriétaire du seul bistrot du pays : « Vous comprenez on bâtera ici un entrepôt, il y aura vingt camions qui transporteront du matériel du matin au soir, on ouvrira de nouvelles routes, le terrain sera plus cher, la commune se développera, vous aurez des clients, votre épicerie se développera, il y en aura peut-être d'autres, je veux dès maintenant m'acheter une maison, je suis sûr que mon exemple sera suivi », etc. etc. La propriétaire du bistrot, une vieille femme, écoutait ravie, presque en extase. J'avais le frisson dans le dos. J'aurais tué cet *enthousiaste* séance tenante. Et j'aurais dû le faire.

Né dans les montagnes, toute plaine exerce une grande attraction sur moi. La Beauce comble mes appétits de steppe, de Puszta ; il me suffit de la regarder en y projetant un soupçon de désolation. Ce qui ne me coûte rien.

Simone de B. venait de mourir. Je la veillais avec Sartre, qui se révéla exquis. Nous parlâmes de choses et d'autres. Il me dit : « C'est très bien votre "grammaire roumaine" (!) » Je ne cessai de répéter à qui voulait m'entendre : « Quel homme délicieux ! »

Il fait très beau. Et ce soleil me fait penser que ma mère et ma sœur ne sont plus là pour en jouir. La Mort n'est rien ; la mort de quelqu'un est tout.

On n'envie que des amis, des voisins, des connaissances, des gens qui travaillent dans le même secteur et dans la même direction que nous, qui partagent nos idées, qui nous ont fait du bien etc. En somme, l'histoire d'Abel.

Je voudrais disparaître en moi-même comme un escargot ou une tortue, ou imiter la misanthropie du hérisson.

Si quelque chose *était*, la peur de ne pouvoir s'en saisir deviendrait l'unique sensation. Puisqu'il n'y a rien, tous les instants sont parfaits et nuls, et il est indifférent qu'on en jouisse ou non.

J'attaque tout le monde et personne ne s'en aperçoit.

La violence gratuite – est-il rien de plus pénible ? S'épuiser à donner des coups dont aucun ne porte, attaquer tout le monde sans que personne ne s'en aperçoive, lancer des flèches dont on est le seul à ressentir le poison !

Je pense à G. Si on lui demandait de l'argent, il en ferait une maladie. Mais si vous lui demandez un service qui implique un grand nombre de démarches embêtantes, il n'hésitera pas un seul instant à vous le rendre. La conclusion à en tirer est qu'on peut être avare et cependant généreux.

À vrai dire, il y a deux catégories de généreux : la première dont G. est un exemple. L'autre, c'est un J. P. S. qui, à ce qu'on dit, aide largement à peu près n'importe qui, mais ne se *dérange* pas, ne perd pas son temps à courir pour régler les besoins d'un autre. – Il y a donc les avares, et les prodigues-commodes. Lesquels préférer ? Ils se valent. Ni les uns ni les autres ne sont mesquins, égoïstes, salauds.

19 avril

E. me téléphone de Lucerne, où il est censé faire une cure dans une clinique. Il est 10 heures du matin, et il me dit qu'il n'en peut plus ; qu'U ne peut sortir de ses crises de dépression et il me demande comment je fais pour vivre. Je lui réponds que c'est justement la question que je me pose, et que je *m'admire* de pouvoir continuer. Cependant je ne bois pas et j'ai dit à



E. que l'alcool était diabolique, que tant qu'il s'y adonnera, il ne pourra sortir de l'enfer.

Il avait une voix rauque, *convaincante*, déchirante au possible. Sa gloire malsaine, absurde, *mauvaise*, n'a fait qu'aggraver son état et ses problèmes. Elle a le visage de la malédiction.

### 20 avril

E. téléphone à minuit exactement de Zurich. Il pleure, il soupire, il miaule presque, me dit avoir bu dans la soirée une bouteille de whisky, qu'il est au bord du suicide, qu'il a *peur* ; il me demande d'aller le voir à Zurich à son hôtel ou tout au moins de l'appeler à 6 heures du matin. Nous parlons toujours des mêmes choses, je le supplie de cesser de boire, de quitter la Suisse et de venir s'installer dans une clinique à Paris, ou en banlieue, pour qu'on puisse le voir. La solitude lui est néfaste. Je lui ai dit qu'il faut absolument qu'il se rende maître de l'alcool ; il me dit qu'il ne peut pas ; qu'il a essayé et qu'il sait qu'il ne peut y arriver.

Cette conversation m'a retourné ; son état m'inquiète, à peine ai-je pu dormir quelques heures. Ce matin, à 9 heures, il téléphone de nouveau : il est beaucoup mieux. La conversation continue sur un ton moins pathétique mais aussi « sérieux ». Je lui ai dit que s'il ne renonce pas, ne fût-ce que pour une semaine ou deux à l'alcool, il est perdu. Aujourd'hui, je lui ai dit : ne bois pas, si tu en ressens l'envie, prends un catéchisme, dis quelque prière. Il me dit qu'il ne pouvait plus le faire, qu'il avait essayé dans le passé mais que maintenant cela lui était impossible. Et il recommence ses plaintes, ses récriminations : On ne me joue plus en Allemagne, etc. Je lui ai dit que tout cela n'a aucune importance, et que ses problèmes (gloire, amour, etc.) il ne peut pas les résoudre par l'alcool, lequel au contraire ne fait que les aggraver. – « J'aurais dû rester un petit fonctionnaire, modeste, ne s'occupant que de sa femme et de sa fille, j'aurais été infiniment plus heureux », me dit-il. Il est évident que la diminution de sa gloire le met hors de lui. Il me dit qu'il est habitué à ce qu'on sache son nom quand il va dans un hôtel – enfin il a pris le pli des vedettes. Sa « gloire » est un poison, une drogue, dont il ne connaît que les inconvénients, dont il ne tire aucun plaisir réel : une torture, une punition, une véritable agonie, mais dont il ne pourrait pas se passer.

Que ma vie soit un naufrage, la preuve en est que personne ne me jalouse. Des fous peuvent me haïr mais non pas m'envier : je vis trop au ralenti pour cela. N'importe qui peut me devancer. C'est là mon grand avantage qui me préserve de bien des coups.

Enterrements dans mon pays. Al. Căpărian me raconte qu'à Lan-crâm, le village natal de Blaga, au bord du tombeau de celui-ci se tenaient la veuve et les « amantes », trois ou quatre. À un certain moment de la « cérémonie », une de celles-ci éclate en pleurs hystériques : les autres la suivent immédiatement et ça devient un concert de lamentations. Seule la veuve est ou paraît impassible.

Pour calmer ou morigéner les « pleureuses », elle leur dit : « Ce n'est pas la peine de pleurer, il est bien plus heureux là où il est. » Phrase conventionnelle, aussi conventionnelle que les larmes de ses « rivales ».

Enterrement d'un autre poète. Au moment où on descendait dans la tombe le cercueil de Ion Barbu, sa « maîtresse » se jette dessus en hurlant : « Terre, sais-tu qui tu vas engloutir ? » On n'a pas pu me dire si la femme de Barbu, une Allemande, était là, je veux dire si elle vivait encore<sup>88</sup>.

E. me téléphone deux fois par jour de Zurich. Le matin il me promet de ne pas boire, le soir, il est soûl et me parle de suicide. Et moi, qui en ai fait l'apologie, je m'emploie à l'en détourner.

Feuilleté le livre de Barthes sur Racine : assez remarquable mais étouffant. Quel langage ! Un critique ne devrait jamais pratiquer des traités de *psychologie*, encore moins de psychanalyse.

Barthes appelle Jules Lemaître (qu'il n'a pas lu) un critique vulgaire. Mais si Lemaître avait employé le jargon philosophique de son temps, il ne serait évidemment pas vulgaire, – il serait *illisible*.

Ce qu'on appelle aujourd'hui renouvellement de la critique, c'est adopter un langage extérieur, étranger à la littérature. Ne pas parler comme les écrivains mais comme les philosophes, les sociologues et le reste. Toute la critique actuelle est faite au nom soit de Marx, de Freud, de Heidegger, soit au nom de n'importe quelle discipline nouvelle dont on a adopté la terminologie.

La pensée de l'impermanence aurait dû m'apporter la paix, une paix durable j'entends ; en réalité, elle n'a fait que me sauver dans des moments difficiles, un point c'est tout ; le reste du temps, j'ai dû me débrouiller *seul*. Cela signifie bien que je n'ai pas une vocation spéciale pour la délivrance.

Je pense de nouveau à E., à la scène de l'autre jour, à minuit, pleurant comme un enfant au téléphone, dans cet hôtel de Lucerne, et me disant qu'il devait se tuer mais qu'il n'avait pas la force de le faire, que la *peur* l'en empêchait, qu'il fallait l'aider à ôter ce dernier obstacle. Détresse sans nom comparable à celle de Marilyn Monroe, *vedette* elle aussi.

De deux choses je suis sûr : l'alcool et la gloire sont œuvres diaboliques. Il ne faut pas s'adonner au premier, il ne faut pas chercher la seconde. Ce sont deux périls qui ne me concernent pas, bien que j'aie effleuré le premier dans ma jeunesse.

Hier soir, j'expliquais à un Anglais que lorsqu'un Français raconte un événement dont il a été témoin, il s'accorde une place privilégiée, il se met au centre de l'histoire. Une demi-heure avant, je lui avais raconté l'entrée de de Gaulle à Paris, à la Libération. Il était si grand, il dépassait tellement les autres, que, moi, qui étais place de la Concorde, je pus l'apercevoir à l'Étoile, au moment où il s'apprêtait à descendre les Champs-Élysées. – Et j'ai ajouté pour mon Angliche : « Quand tout à l'heure, je vous décrivais cette scène : de Gaulle à l'Étoile, et moi, place de la Concorde, c'est *en Français* que je réagissais, c'était vraiment un *réflexe français* qui m'avait dicté la description. »

Le vert tendre des bouleaux sur un fond gris-mauve dans les collines entre Maisse et Milly-la-Forêt.

Je me suis toujours voulu *extérieur* à tout. N'avoir aucune conviction ni même *notion* ; car toute forme d'idée suppose un *contact*, c'est-à-dire une complicité avec l'illusion. Au-delà de tout. C'est cela. Être de plain-pied avec le rien.

Plus je retourne les choses, plus il m'apparaît que les seuls êtres qui soient allés au bout de tout ce sont ceux qui ont tourné le dos au monde.

Dans le livre de Foucault<sup>89</sup>, il est question souvent de la « finitude anthropologique ». J'imagine l'effet que de telles formules peuvent faire sur les jeunes. Évidemment, ça fait plus *calé* que « misère de l'homme », « l'homme comme animal condamné », ou « la durée infime » de l'histoire humaine.

De toutes les impostures, la pire est celle du langage, parce qu'elle est le moins perceptible aux abrutis de notre temps. Il faut dire que Heidegger a ouvert la voie, et que, pour un philosophe, s'il veut faire l'expérience de l'ostracisme, s'il veut éprouver dans sa carrière ladite « finitude », il n'a qu'à rejeter le jargon et employer le langage courant, sensé. Le vide se fera automatiquement autour de lui.

#### 24 avril.

En *ce* moment même, partout dans le monde des milliers et des milliers d'hommes sont en train de mourir, tandis que, moi, j'empoigne mon stylo sans trouver un seul mot pour commenter leur agonie.

La vengeance, – le seul problème moral. La vengeance est une délivrance dont on ne se relève pas.

Soit qu'on se venge, soit qu'on ne se venge pas, on est malheureux. Peut-être vaut-il mieux choisir le malheur de ne pas se venger.

« Quoi que l'homme fasse, il le regrettera toujours », m'a écrit ma mère quelque temps avant de mourir. C'était son testament. Je reconnais bien là la philosophie de notre tribu. Je n'ai rien inventé. J'ai perpétué seulement le désabusement de mes ancêtres.

#### 25 avril

Déjeuner agréable avec des amis. Rentré mécontent de moi. Toute discussion me déprime. Pourquoi ?

Par nature, j'aime affirmer, je n'aime pas avancer des arguments et ceux des autres me déplaisent... Je suis fait pour le monologue violent. J'ai horreur de me « justifier ». J'étoufferais dans un Parlement où je serais comme cet Écossais, Hamilton, qui, ayant passé sa vie à la Chambre des Communes, n'y a fait qu'un seul discours.

Dans un vieux livre de psychiatrie, on distingue entre l'ennui *acquis* et l'ennui *originel*.

Eh bien ! le mien est originel. Je suis né avec lui, il me précède même. Je me suis ennuyé dans le ventre de ma mère.

M. Arland me demande un article pour la *N. R. F.* Je vais en écrire un sur le suicide (en partant de la récente « discussion » téléphonique avec E.). Au fond, c'est revenir au thème de *La Nuit de Talamanca*, restée à l'état de projet.

28 avril

Pendant plus d'un mois j'ai travaillé sur Saint-Simon, pour une éventuelle version anglaise, de concert avec Marthiel Mathews. L'entreprise s'est révélée disproportionnée à mes forces et, ce qui est plus grave, très peu rentable. Immense soulagement à l'abandonner.

1<sup>er</sup> mai

Rien ne m'exaspère autant que de lire un philosophe ou un critique qui vous dit à chaque page que sa méthode est « révolutionnaire », que ce qu'il dit est important, qu'on ne l'a jamais encore dit avant etc. etc. Comme si le lecteur n'était pas capable de s'en apercevoir par ses propres moyens ! Sans compter qu'une invention dont on est trop *conscient* a quelque chose d'indécent. *L'originalité* doit être sentie par les autres, non par soi-même.

La lecture, – le plus grand plaisir passif.

L'Église, dans son passé, a commis tant de crimes qu'il est inexplicable qu'il puisse y avoir encore des conversions. Comment se rendre solidaire des forfaits dont elle s'est rendue coupable ?

De toutes les réflexions, les plus futiles sont celles sur la littérature. La critique est ce qu'il y a de plus stérile ; il vaut mieux être épicier qu'écrire sur les *autres*.

Il faut lire un livre et ensuite le jeter ; inutile d'en parler, de le résumer et de le commenter. À quoi bon en peser les mérites et les défauts ? S'il est bon, on se l'incorpore à sa propre substance ; s'il est mauvais, il aura été

cause d'une perte de temps. Un point c'est tout Pourquoi réfléchir indéfiniment sur ce qu'on a lu ?

Ces moines qui, au temps du Bouddha, se servaient d'un crâne comme bol à aumônes. Le Bouddha leur défendit de mendier avec un crâne, à cause de la peur qu'ils inspiraient aux gens.

Je viens de lire les *Réflexions sur le suicide* de M<sup>me</sup> de Staël. Très mauvais. L'essai fut publié en 1814. Dans sa jeunesse, dans son écrit sur *L'influence des passions*, elle avait tenté une justification du suicide. Dans celui-ci, c'est le contraire... Elle avait dû l'écrire vers la fin de 1811, car elle y consacre quelques pages au suicide de Kleist, qu'elle appelle Mr Kleist « poète et officier de mérite ». Visiblement elle commente le double suicide d'après les gazettes et elle ne sait pas qui était Kleist. Mais quelles accusations grandiloquentes lancées contre la femme qui a abandonné sa petite fille pour partager la mort d'un exalté ! Si on avait prêté à M<sup>me</sup> de Staël la gloire de Kleist, et qu'un jour elle ne serait rien à côté de lui, qu'en eût-elle pensé ? Demain soir, je vais voir au Théâtre des Nations, *Le Prince de Hombourg* en allemand. C'est cette coïncidence qui m'a frappé en lisant la dame de Coppet.

L'urine de vache était le seul remède dont les moines étaient autorisés à se servir dans les premières communautés bouddhiques. Et quand on y réfléchit, c'était juste et normal. Si on poursuit la paix, on ne peut y accéder qu'en rejetant tout ce qui est facteur de trouble, c'est-à-dire tout ce que l'homme a ajouté à la simplicité originelle. Multiplier les remèdes, c'est en devenir l'esclave. Ce n'est pas là la voie de la guérison, ni du salut. Rien ne révèle mieux notre déchéance que le spectacle d'une pharmacie : tous les remèdes qu'on voudra pour chacun de nos maux, mais aucun pour notre mal essentiel, pour celui dont aucune invention humaine ne peut nous guérir.

J'aime ces moines qui, dans les premiers temps du bouddhisme, se servaient d'un crâne en guise de bol à aumônes. Rien n'invite tant à la paix que le commerce quotidien avec les symboles qui la nient.

La sagesse ? L'art de se dépandre. L'insensé s'emballe, le sage se dépand.

3 mai 1967

Après avoir lu les règles que le moine bouddhique doit suivre (interdiction de ne rien posséder, en dehors de sa bure et de son écuelle), je suis allé à la banque chercher de l'argent. J'en ai profité pour vérifier mon compte, modique, il est vrai, mais compte quand même. Pendant que je le lisais, le contraste entre mes lectures et mes méditations d'un côté et cet acte infâme de petit boutiquier m'apparut si intolérable que j'en rougis de honte. J'aurais commis une profanation que je n'eusse été moins dégoûté de moi-même. Mais, au fait, c'est bien d'une profanation que je venais de me rendre coupable.

Il peut y avoir du bonheur dans l'attachement mais la béatitude n'apparaît que là où toute attache est rompue. La béatitude n'est pas compatible avec ce monde. C'est elle que cherche le moine, c'est pour elle qu'il détruit tous ses liens, c'est pour elle qu'il se détruit.

Je n'arrive pas à accepter mon indifférence au salut. Je ne la crois pas sincère. Et cependant c'est elle dont je vois l'image en tout : la mer, la montagne, un grain de poussière, ce cahier, ce crayon ; – tout me fait penser à elle, tout l'évoque, tout en est le reflet voire l'illustration.

Le monachisme n'est que le *code* du renoncement, le renoncement *administré*.

L'amertume – le sentiment le moins *spirituel* qui soit. Avec elle, on est sûr de ne pas avancer vers la pureté, le dépouillement. On ne se figure pas un saint *amer*. C'est le sentiment *mondain* par excellence, l'expression la plus adéquate de l'ici-bas, et de l'impossibilité absolue d'être d'ailleurs.

J'aime tout ce qu'on peut aimer ici-bas, et cependant mes pensées, l'une après l'autre, sont happées par un invisible couvent.

4 mai

Au Jardin des Plantes, j'ai regardé longuement un flamant rose qui, dans sa cage, allait et venait le long du mur, parcourant à quelques centimètres près la même distance, c'est-à-dire au maximum deux mètres. J'ai commencé à crier, dans l'espoir que ma vocifération le ferait changer de

place, car ce mouvement uniforme, aggravé par l'élégance des pas, me mettait hors de moi. Malgré mon intervention, il continuait, comme si de rien n'était, ses mouvements d'une monotonie intolérable, qui déclenchèrent en moi une véritable angoisse. Finalement, voyant qu'il ne m'écoutait pas, je l'*abandonnai*.

Marianna Sora me téléphone ce soir vers 22 heures, d'un café. Elle est seule. Hélas ! j'ai envie de travailler. Je lui donne rendez-vous la semaine prochaine. La conversation au téléphone terminée, je suis pris de remords. Voilà quelqu'un venu de si loin, et qui trouve, après dix-huit ans, ses anciens amis inaccessibles. Si on était vraiment humain, on n'aurait pas à Paris un seul instant pour soi. Il est néanmoins désagréable de voir qu'on n'y peut préserver sa solitude que par dureté, voire grossièreté.

5 mai

Me suis levé dans l'anxiété, dans une anxiété, si je puis dire *objective*, c'est-à-dire que j'avais l'impression que mon *état* venait de l'extérieur, qu'il était celui des choses, que j'étais contaminé par elles, qu'elles m'avaient communiqué leur tremblement, leur profond malaise, leur attente convulsée, leur terreur tout court.

*Attaquer*, ne fût-ce que pour le plaisir d'attaquer, c'est prouver qu'on a des convictions, c'est montrer qu'on croit à quelque chose, ne serait-ce qu'à ce plaisir-là justement.

6 mai

Hier visite de J. R., une Berlinoise très agréable. Nous avons parlé de tout et de rien, pendant *cinq* heures !

Toute habitude est un vice. Et le vice n'est qu'une habitude suprême.

J. P. S., dans la *N. R. F.*, écrit sur la mort : « la non-valeur la plus absolue ». La formule est fautive également quant au fond et à la forme. On ne peut pas dire : « le plus absolu » ; c'est comme si on disait : « le plus infini ». Quant à dire que la mort est une « non-valeur », c'est une pure absurdité.



Je m'épuise en paroles par nervosité et empêche les autres de parler pour n'avoir pas à m'attendrir sur moi-même ou à exploser.

J'ai le vin loquace. D'où le dégoût de soi consécutif aux libations.

Toute la journée besoin de pleurer sans aucune larme en vue.

J'ai horreur de développer, d'expliquer, de commenter, *d'appuyer*, j'ai horreur de tout ce qui rappelle le philosophe, donc le professeur.

La philosophie : une pensée *étalée* (comme on dit d'une *bourse* qu'elle s'étale, s'étend). Je n'aime que la pensée ramassée, *foudroyée* dans une formule.

J. P. S. – comment un homme aussi doué peut-il croire à tant de choses ? Et comment peut-il courir après le succès quand son œuvre est terminée et que ce qu'il y ajoute ne fait qu'en diminuer la valeur ?

C'est comme si j'avais été parachuté entre deux idiomes : lequel choisir ? J'en suis toujours à me le demander, aucun ne répondant tout à fait à mes caprices profonds.

Nous réalisons chacun le contraire de ce que nous voulions faire. Cela est la clef de chaque destinée, en même temps qu'une loi de l'histoire. Hitler, qui est arrivé en tout point à la négation de ce qu'il avait projeté, pourrait bien être le symbole de l'homme en général.

Il est absolument impossible de dire vers quoi tend l'humanité ; elle est à chaque instant dépassée par ce qu'elle enfante ; elle ne cesse d'être une surprise à elle-même. Celui qui en a le moins perçu l'essence est Hegel. L'histoire est tout autre chose que ce qu'il a imaginé qu'elle est.

Parfois je me dis : la vérité réside dans l'ennui

ou

L'ennui est la vérité même.

Ce que j'entends par là est ceci :

L'ennui n'est *complice* de rien, ni dupe. Il résulte de la distance qu'on a de toute chose, du vide intrinsèque de toute chose ressenti comme un mal à la fois subjectif et objectif. Il n'entre donc dans ses opérations aucune

espèce d'illusion ; il remplit les conditions d'une recherche. L'ennui est une *investigation*.

Les malheureux sont les gens les plus égoïstes parce que, beaucoup plus que les heureux, ils ne peuvent penser qu'à eux-mêmes. Ils sont entièrement absorbés par leur malheur auquel ils sacrifient tout le reste. C'est uniquement quand leur malheur diminue qu'ils sont capables d'imaginer celui des autres et d'y compatir. La générosité n'est pas, comme on le croit, le propre de ceux qui souffrent ; elle peut parfois l'être de ceux qui ont souffert. Mais cela même n'est pas du tout sûr.

Tout le monde n'a pas la chance d'une infortune spéciale.

10 mai

J'attends une amie d'enfance, Ricâ B. – que je n'ai pas vue depuis au moins trente-cinq ans. Comment vais-je réagir ?

Dans ma jeunesse, en Roumanie, le dérangement mental, l'insomnie, les singularités, la mélancolie, le génie et même le talent, si insignifiant fût-il, – on les expliquait invariablement soit par la masturbation, soit par la syphilis. À l'époque, il était aussi aisé d'être malade que psychiatre. On ne se foulait d'un côté ni de l'autre. C'était le beau temps, *l'ancien régime* des détraqués.

16 mai

A. G., journaliste officiel, sans aucune culture, me téléphone ; je lui demande ce qu'il fait, il me répond qu'il s'agite du matin au soir, pour, précise-t-il, aboutir, un jour, à être enfermé entre quatre planches.

Le sentiment de la nullité universelle, de l'inutilité flagrante de tout, est bien un sentiment *national*, et que je partage avec tous mes compatriotes.

Visites, visites. On me dévore, on me vampirise. Il faudrait supprimer le téléphone ou quitter Paris. – Mes compatriotes me tirent en arrière, me ramènent à mes origines, à tout ce à quoi je n'ai cessé de tourner le dos. Je ne veux plus me souvenir de rien. Au diable mon passé, mon enfance et le

reste ! – On n'échappe pas à ce qu'on a voulu fuir. Je suis poursuivi par des fantômes, mal exorcisés, de mes premières années.

D'un coup, j'ai pensé à N. Herescu, mort il y a quelques années, et j'ai vu son crâne complètement décharné. Un ami à l'état de squelette. Vision à peu près intolérable. C'est pour ne pas l'avoir que les gens s'affairent et dirigent leurs pensées vers l'avenir *immédiat*. Le pire pour celui qui veut vivre est d'approfondir certaines choses. Il n'est pas bon de penser *au-delà* de la chair.

H. M. – complètement absorbé par *l'idée* de son œuvre au point de ne pouvoir plus penser à autre chose. Devenir l'esclave de ses propres livres ! Chacun est puni pour l'œuvre qu'il a commise.

Tous les embêtements que nous subissons dans la vie, il faut les considérer comme des châtiments que nous recevons pour tous ces instants d'insouciance pendant lesquels nous ne songions pas que d'autres souffraient ou mouraient.

On m'apprend que ma sœur fumait *cent* cigarettes par jour !

Quiconque veut *laisser* une œuvre n'a rien compris. Il faut apprendre à s'émanciper de ce qu'on fait. Il faut surtout renoncer à avoir un nom, et même à en porter un. Mourir inconnu, c'est peut-être cela la *grâce*.

12 mai

Tout engagement que je prends tourne inévitablement au cauchemar, et cela d'autant plus que je n'ai pas assez de force de caractère pour ne pas le respecter.

Littérairement, une erreur rare vaut mieux qu'une vérité connue, éprouvée, banale ; spirituellement, c'est tout le contraire.

L'*insolite* n'a aucune valeur sur le plan spirituel. C'est la *profondeur* seule qui compte, le degré d'approfondissement d'une expérience.

Cocktail chez une jeune Japonaise. Il faudrait apprendre le sourire *nippon*. Le reste est accessoire.

Marie Stuart et Lady Macbeth.

Depuis que je suis complètement *adonné* à la prose, je ne lis plus Shakespeare.

L'autre jour chez les Collin, je disais que tous les Roumains étaient des imposteurs. Mounir Hafez me pose la question : « Est-ce que vous, vous vous considérez comme en étant un ? – En un certain sens, oui », ai-je répondu, sans pouvoir préciser ma pensée. Ce que j'aurais voulu lui dire, c'est qu'est imposteur quiconque, par excès de lucidité ou pour une autre raison, n'arrive pas à s'identifier avec quoi que ce soit. Dans mon esprit, l'imposteur n'est pas celui qui volontairement se donne pour ce qu'il n'est pas mais celui qui ne peut être l'expression de rien, qui conserve une trop grande distance avec tout ce qu'il fait pour pouvoir incarner une idée ou une attitude. C'est l'homme des simulacres, non délibérément mais fatalement Il convient d'ajouter que, dans le langage courant, ce n'est pas là ce qu'on entend par imposture, laquelle signifie toujours une volonté de tromper.

#### Pentecôte

Je songe à ma jeunesse, à tant de frénésie dépensée en pure perte — et à tous ces articles où j'ai mis le meilleur de moi-même, répandus dans des journaux dont le nom même m'échappe.

Je conçois qu'on écrive sur Dieu, mais non sur un écrivain !

L'idée d'enfer est une de celles qui font le plus d'honneur aux religions qui l'ont conçue, et c'est l'insistance avec laquelle le christianisme en parle qui rachète celui-ci à mes yeux.

Je m'en veux de n'avoir pas le don du renoncement, le seul dont il soit légitime de tirer orgueil. Mais un renoncement dont on est fier n'est plus un renoncement.

Que Dieu ait pitié de nous. Tout vaudrait mieux que la pitié de soi.

#### Pentecôte. 2 heures du matin.

Comment ai-je pu me laisser submerger par les autres ? Puisque je n'ai pas su défendre ma solitude, je mérite ce qui m'arrive.

15 mai

Sensation d'homme battu, moulu, crucifié. – Cerveau *atteint* : cette certitude ne réussit pas à m'affoler, tant elle est vieille.

« En retrouvant, après plusieurs années, une personne que l'on a connue enfant le premier regard fait presque toujours supposer que quelque grand malheur a dû la frapper. » (Leopardi)

Depuis deux ou trois ans que je revois mes amis d'enfance, je vérifie à chaque rencontre le bien-fondé de cette remarque.

J'observe chez moi depuis quelques années des défaillances de mémoire, une lamentable incapacité de me concentrer, signes visibles d'un ramollissement du cerveau. Ces artères, que je les hais !

-

-

16 mai

Dîner chez G. dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est complètement dénué de scrupules, ainsi qu'en témoigne sa vie. Toute la soirée il n'a pas cessé de porter des jugements d'ordre moral sur tel et tel, n'admettant pas qu'on fit la moindre concession en rien. On se serait cru en présence d'un héros ibsénien. Même envers ses amis, il a montré la même intransigeance : à l'en croire, presque tous sont des salauds.

Se méfier des gens intraitables et surtout de ceux qui s'érigent en justiciers.

Le style *triste* – genre M. Blanchot Pensée insaisissable, prose parfaite et incolore.

On me demande : « Vous travaillez ? – Oui, à un article sur le suicide. »  
– Ma réponse coupe l'envie aux gens d'en savoir davantage.

18 mai

Je crois fermement que si j'ai pu tenir le coup jusqu'ici, c'est parce qu'à chaque tristesse qui a fondu sur moi j'ai opposé une tristesse plus grande encore pour la neutraliser, l'amadouer, de sorte qu'étant abattu j'ai cherché

à l'être davantage ; – pour ne pas succomber au premier abattement, je m'en suis imposé un second plus fort. C'est la salutaire politique du pire, – salutaire pour moi en tout cas. C'est une méthode qu'il est difficile d'appliquer, mais elle est la seule pour ceux qui se voient assaillis presque journellement par des accès de découragement.

En enfer, pour m'en accommoder, je demanderais qu'on me fît passer d'un cercle dans un autre et qu'on les multiplie indéfiniment : un autre pour chaque jour, avec toutes sortes de nouvelles tortures.

Sur l'impossibilité pour un Occidental de *s'assimiler* les doctrines orientales. Le témoignage d'un catholique qui dit n'avoir rencontré aux Indes aucun Européen qui ne fût orgueilleux, plein de soi, incapable de s'impersonnaliser. Un hindou lui aurait dit qu'il faudrait envoyer ces chercheurs de sagesse soigner des lépreux pendant un an.

Il n'y a rien à faire : on ne peut agir que si on *oublie* que les apparences sont apparences, que si on les prend pour des réalités. Autrement on... tombe dans la contemplation.

Si *ce* monde est vide, *l'autre* ne l'est pas moins. Le salut est creux si la perdition est supposée l'être.

Le Néant pour le bouddhisme (à vrai dire pour l'Orient en général) n'a pas la « connotation » quelque peu sinistre qu'il comporte pour nous. Il se confond avec une expérience limite de la lumière, ou si on veut, c'est un état d'éternelle absence lumineuse, de vide rayonnant ; – c'est l'être qui a triomphé de toutes ses propriétés, un non-être suprêmement positif puisqu'il dispense un bonheur sans matière, sans substrat, sans aucun appui dans quelque monde que ce soit.

20 mai

Cela fait du bien d'écrire sur le suicide ou plutôt de penser qu'on va le faire. Point de sujet plus *reposant* ! Réfléchir à l'art de se tuer rend presque aussi libre que l'acte même. Qui se tue en pensée (l'art de se tuer en pensée) n'est plus un esclave.

22 mai

Dimanche, dans la région de Boutigny. L'Essonne, j'ai pu m'en assurer encore une fois, est la rivière la plus poétique des environs de Paris.

24 mai

Hier, avec Jerry Brauer, nous avons fait pas mal de magasins pour acheter des boucles d'oreilles...

À minuit, crise de rage et palpitations.

Avec Henri Michaux, j'ai trois préférences en commun : Angèle de Foligno, la Brinvilliers, Saint-Simon.

Crise de méchanceté voisine de la folie. J'aimerais tout détruire, et poursuivre même mes ennemis défunts jusque dans leur tombe.

J'ai cherché l'absolu, – point de doute là-dessus. Et plus je le cherchais, plus, par dépit de ne pouvoir y atteindre, je reculais vers le doute.

(Cette poursuite, il est étrange que je la mette au passé, alors qu'elle continue dans exactement les mêmes conditions qu'avant.)

Je viens de téléphoner à mon éditeur. Dans deux services différents, on ne connaissait pas mon nom. Cela m'a vexé, et puis j'ai eu honte d'avoir été vexé. Qu'est-ce qu'on peut être *petit* !

Relu quelques pages de saint Augustin. Quelle passion ! Le récit de sa conversion.

Notre drame : vivre à une époque où l'on n'a pas à quoi se convertir.

(Il y a plutôt lieu de s'en féliciter. Mais il n'est que trop vrai que n'importe quel récit d'une conversion a quelque chose d'exaltant et invite à une *mutation*.)

Écrire un livre, le publier, c'est en être l'esclave. Car tout livre est un *lien* qui nous attache au monde, une chaîne que nous avons forgée nous-même. Un « auteur » ne parviendra jamais à la pleine délivrance : il ne sera qu'un velléitaire pour tout ce qui regarde l'absolu.

Tel rabbin hassidique, projetant un livre mais n'étant pas sûr de pouvoir l'écrire pour le seul plaisir de son Créateur, dans l'incertitude préféra y renoncer.

29 mai

Veillé des heures et des heures. Dans le silence de la nuit, c'est comme si les hommes n'existaient pas. On se croit – et on *est* en effet – seul sur terre.

La seule chose qui pourrait me soulager, ce serait d'attaquer violemment tel ou tel. Mais cette échappatoire ne m'est plus permise : elle serait un démenti infligé à tout ce que je pense et à tout ce que je professe. Me tenir à l'écart est devenu en effet ma règle de conduite, une question d'honneur intellectuel.

Il m'est de plus en plus difficile d'écrire, j'en ai marre de cet éternel règlement de comptes avec la vie...

Au lieu d'écrire, je dis du mal de tous ceux qui écrivent. C'est cela le raté. Je me souviens de ce peintre, dans un village du Perche, qui barbouillait les murs des restaurants (paysages horribles avec étang, etc.) et qui tapait sur tous ses collègues, à commencer par Picasso, qu'il appelait « Pique-assiette » !

L'aigreur n'est acceptable qu'au niveau spéculatif, à l'état de pure abstraction : du fiel *décanté*.

J'avais promis il y a quelques mois de donner un texte en juin. En promettant, j'avais le sentiment que le délai était si lointain qu'il n'arriverait jamais. L'échéance est là pourtant. C'est comme cela que doit surgir, de toutes les heures, celle de la mort.

J'ai le délayage en horreur, je n'aime pas décrire un processus mais présenter un résultat. Ce qui m'intéresse c'est *l'aboutissement* d'une pensée. D'où mon goût des moralistes et des écrivains « stériles ».

On se lasse plus vite d'un admirateur que d'un ennemi. C'est que l'ennemi presque toujours nous vaut et quelquefois nous dépasse, alors que l'admirateur nous est nécessairement inférieur. Et d'ailleurs ne se met-il pas dans une position subalterne en nous infligeant un piédestal ?

On a remarqué justement que, sur le plan religieux, les Juifs n'étaient pas réformateurs mais seulement innovateurs. Donc fidèles à l'esprit et à la lettre de la Loi, traditionalistes endurcis.



Ils se sont rattrapés sur le plan politique : là ils sont plus que réformateurs – révolutionnaires.

2 juin

Au téléphone, discussion avec E. I. sur les perspectives de l'État d'Israël, dont je mets la viabilité en doute après les événements récents. « Il faut tout faire mais il n'y a rien à faire », lui dis-je en conclusion, puisqu'il y a « malédiction ».<sup>90</sup>

5 juin

Vers 1919 (j'avais huit ans), je couchais, à Ràsinari, dans la chambre de mes parents. Souvent mon père lisait à haute voix quelque livre, le soir, pour ma mère. Un jour je fus particulièrement frappé par des choses qui ne ressemblaient pas à l'ordinaire. Il était question d'un moine russe qui faisait des folies avec des religieuses dans un couvent. Mais c'est surtout un détail qui s'est gravé pour toujours dans ma mémoire. C'est quand le père de Raspoutine, sur son lit de mort à Pokrovskoïe, dit à son fils : « Va à Moscou, conquiers la ville, ne recule devant rien et ne te fais pas de scrupules, *car Dieu est un vieux cochon.* » Cette phrase lue par mon père qui était prêtre me bouleversa, *et me libéra.* Il va sans dire que pendant ces lectures, je dormais d'habitude ; mais ce soir-là, le démon me tint éveillé. Je crois que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Si mes parents avaient pu se douter que j'étais à l'écoute !

Si la plus grande satisfaction qu'on puisse atteindre dérive de l'entretien avec soi dans la solitude, la forme suprême de « réalisation » est la vie érémitique.

Autrui : quelqu'un qui m'empêche d'être *moi.*

Quand on est seul, on est *illimité*, on est comme Dieu. Dès que quelqu'un est là, on se heurte à une *limite*, et bientôt on n'est plus rien, tout juste quelque chose.

6 juin

La 12<sup>e</sup> étude de Chopin, écrite à Stuttgart, en 1831, lorsqu'il apprit la chute de Varsovie.

Mort d'André Thérive. J'ai lu sa *Clotilde de Vaux* trois fois.

Tout fout le camp chez les êtres, sauf le regard et la voix : sans l'un et l'autre, on ne pourrait reconnaître personne au bout de trente ans.

### 8 juin

Obsèques de Thérive. C'est inouï que de voir, entre quatre planches, un esprit aussi vif, aussi ironique. Dans l'église bondée, je regardais tous ces cadavres verticaux... Et le curé, qui faisait les gestes d'un pharmacien préparant quelque potion.

### 9 juin

Je suis envahi par mes compatriotes. Ce matin, un ami de là-bas arrive. Je ne l'ai pas vu depuis 1937. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire : « Pourquoi venez-vous tous à Paris ? Il faut aller visiter la province, ou l'Italie. À Paris il n'y a rien à voir. »

Reparler le roumain est pour moi une catastrophe linguistique. J'ai décroché de cette langue, j'ai lutté contre elle, et j'ai essayé — avec un certain succès — de briser tout lien affectif qui m'y attachait. Tous les progrès que j'ai pu faire en français sont dus à mon détachement d'elle. Mais elle se venge maintenant, elle veut remettre en cause toutes mes acquisitions, tous mes gains.

... Ce qui est mauvais dans ces visites, c'est que, à force d'évoquer des événements d'il y a longtemps, je me laisse submerger par des souvenirs qui acquièrent une telle force, que, par leur insistance, ils me distraient de mes préoccupations. Je n'ai que faire de mon passé, je ne vois pas comment je pourrais l'exploiter intellectuellement ni d'ailleurs littérairement : il ne me sert à rien, il me gêne seulement. Et il me gênera de plus en plus, car il ne cesse d'affirmer ses droits à la vie, à la re-vie plutôt. Tout l'y aide hélas ! — mon vieillissement précoce en premier lieu, avec ce réveil de la *première* mémoire.

Je trouve très juste l'observation d'un moraliste selon lequel l'espérance est un *instinct*.

### 13 juin

J'étais de mauvaise humeur en me levant. Fort heureusement, de l'étranger me vient une lettre, flatteuse au possible, fausse presque

totallement, qui m'a vite remonté. Je savais bien que les éloges qu'on m'y prodiguait ne correspondaient à rien, qu'importe ils tombaient juste au moment où il fallait : je ne pouvais les refuser, j'en avais besoin. On a beau se méfier de la flatterie, elle agit, elle fait son chemin, elle correspond pour chacun à une nécessité.

Hier soir, visite d'un ami de Sibiu, que je n'ai pas vu depuis une trentaine d'années. Impression catastrophique. Dans le temps c'était un toqué gentil, ridicule, aimable ; il est devenu maniaque, grotesque, pénible. Toute la soirée, il a débité des vétilles. Impossible de lui soutirer rien d'important ou seulement de précis ni sur lui ni sur personne. Il a emporté des conserves et des biscottes, et me dit ne dépenser qu'un franc par jour pour la nourriture, c'est-à-dire le café qu'il prend tous les soirs. Durant les trois heures qu'il est resté chez moi, il a fait des calculs : comment aller à tel endroit sans dépasser telle somme, etc., etc. Il m'a fait penser aux personnages des *Âmes mortes*. Cependant il est médecin, il a lu bien des livres (sa bibliothèque à Sibiu était remarquable), il est le premier psychanalyste (le seul à vrai dire) de Roumanie. N'empêche, c'est une larve qui était là devant moi. Après son départ, j'ai piqué une crise de cafard et me suis juré de ne jamais retourner dans mon pays. Il me serait insupportable d'essayer des déceptions en série. Du moins une expérience pareille aura le mérite de m'avoir guéri de toute *home sickness*.

Le contact d'un sous-homme a toujours quelque chose de fécond. Quelle meilleure occasion d'entrevoir l'avenir de l'homme lui-même !

« Un trouble de mémoire sur l'Acropole » de Freud. Il est incroyable à quel point tout ce qu'a conçu cet homme participe de la divagation. De la divagation habile. Une facilité d'hypothèse poussée jusqu'au délire. On se lance dans n'importe quelle explication ; plus elle est invraisemblable, plus elle séduit. C'est l'arbitraire et c'est l'aventure déguisés en science. La vogue de la psychanalyse évoque celle du mesmérisme, de la physiognomonie (Lavater), du magnétisme animal, etc. Nous avons besoin d'expliquer tout d'un point de vue extrêmement borné, d'ériger en principe universel une trouvaille ou une marotte. La manie philosophique est funeste à la Vérité.

Visite d'un inspecteur des Allocations familiales. On m'impose pour que je fasse marcher cette entreprise. C'est à en perdre la raison.

Tout représentant d'une autorité m'inspire une insurmontable terreur.

*Le dernier piéton.* Tel je m'apparais.

Mon scepticisme est le déguisement de ma neurasthénie.

Il n'y a rien de plus vivant et de plus méprisable que la colère.

L'échec appelle l'échec – c'est une loi que je vérifie tous les jours à mes dépens. Toute défaite fait boule de neige.

Je veux bien me prononcer sur quelques sujets et m'en tenir là. J'ai horreur d'esprits comme Sartre qui veulent imprimer leur marque partout. Limitons-nous, contrarions notre funeste tendance à l'expansion, soyons *moins* que ce que nous sommes naturellement, cessons de nous gonfler. La vérité réside dans le resserrement. C'est ce qu'on appelait autrefois *gôût*.

« Si Dieu te veut dans un corps débile, qui es-tu pour en être irrité ? »  
Ces Pères du Désert décidément avaient remède à tout.

À quelqu'un qui me demande pourquoi je ne rentre pas dans mon pays :  
— De ceux que j'ai connus, les uns sont morts, les autres, c'est *pire*.

3 juillet

Une semaine à Dieppe. À partir de Berneval, promenade sur la falaise jusqu'à Pleny. Sentier « peureux » (comme disent les paysans). Un des spectacles les plus beaux que j'aie jamais vus.

Contre Baudelaire, il faut remarquer que la civilisation ne fait *qu'accentuer* les traces du péché originel.

7 juillet

Tout *présent* est déjà mort. Il n'y a de *vivant* que l'avenir. Cela est si vrai qu'on ne peut agir qu'en oubliant l'aujourd'hui pour ne songer qu'à demain. Le remords, tourné vers le passé, est le grand ennemi de l'acte.

Le secret de l'ici-bas, je dirais le miracle, ce n'est pas l'espoir, c'est la *possibilité* d'espérer. La vie s'épuise dans cette possibilité, la vie *est* cette possibilité même.

Que je suis au-dessus de ce que j'aurais voulu être !

D'un autre côté, si j'ai compris certaines chose, c'est en vertu de cet échec.

J'expliquais aujourd'hui à Piotr Rawicz<sup>91</sup> que ma politique était celle de l'escargot : me cacher, me retirer, ne *sortir* qu'à l'occasion. Il me répond que ce n'est pas si simple, qu'on est quand même sollicité par le monde. J'en conviens. « Je suis un *faux* escargot », lui dis-je.

J'attends Ion Frunzetti. Trois quarts d'heure de retard, et il n'est pas encore arrivé. Que mes compatriotes n'aient pas le sens du temps, je les en félicite *dans l'abstrait*. Quand il s'agit d'un rendez-vous, c'est autre chose.

Il va sans dire que la ponctualité ne peut rien signifier pour quelqu'un qui vit dans une durée indifférente, dans une sorte d'éternité... quotidienne. Mais aussi, dans ces conditions, il faut rester chez soi, et ne pas aller dans des pays où toute minute compte.

*N'a fost să fie – It wasn't to be.*

Impossible d'en trouver une traduction française satisfaisante.

Chagall offre une toile à Jean Wahl. Un des enfants de celui-ci, de dix ans, peintre *à ses heures*, se met à retoucher l'œuvre du maître. Il paraît qu'il y avait des imperfections !

11 juillet

Hier soir, parlé de 21 heures à 3 heures du matin.

12 juillet

Visite aux abattoirs de la Villette. Ces taureaux qui ne veulent pas entrer à la boucherie, qui, sans doute, à l'odeur sentent ce qui les attend, et qu'on pousse de derrière. Un d'eux, au moment où il allait entrer, lança un mugissement déchirant. Un autre avait dans les yeux une expression d'une angoisse contagieuse, terrible.

On dit : ils ont peur parce qu'ils voient. Mais non, ils ont peur, avant de voir, à l'extérieur. C'est sans doute l'odeur.

L'abattoir israélite – le plus cruel. Au moins cinq minutes d'agonie. Ensuite, ce demi-rabbin avec le couteau à la main pour pratiquer la saignée, quel spectacle odieux !

Tout le temps que j'étais dans ces abattoirs, ai pensé aux camps de concentration. C'est l'Auschwitz des bêtes.

Il fait trente degrés dans ma chambre. J'écoute du Chopin, extrêmement accordé à la canicule.

### 13 juillet

J'ai passé hier plus de sept heures avec Ion Frunzetti. À un certain moment, comme je lui avais dit qu'il fallait se méfier et ne pas raconter des choses qui pourraient le compromettre, il me dit qu'il n'avait pas peur, qu'il n'avait rien à redouter, que pour ce qui lui restait à vivre, deux ou trois ans tout au plus... là-dessus, comme je m'étonnais d'un tel propos, il me dit qu'il souffrait d'une maladie fatale de la moelle épinière, qu'un médecin le lui a dit, ne sachant pas que la radio était la sienne... il m'a été impossible de rien lui dire parce qu'il n'y avait rien à dire. Et la conversation a continué comme si de rien n'était. C'était la meilleure façon de procéder.

Si jamais je deviens fou, je serai un fou furieux.

-  
-

### 17 juillet

Mes vacances seront « entièrement » consacrées à l'essai sur le suicide. Une obsession devenue « devoir » aura ceci de bon qu'elle ne me laissera pas le temps de m'ennuyer. Ce sera autant de gagné.

En écoutant du Händel – La musique, je sais qu'elle me touche vraiment quand, grâce à elle, mourir ne signifie plus rien pour moi, parce que je ne peux pas mourir, parce que je suis à jamais au-dessus de la mort. Ce miracle seule la musique l'opère et, peut-être, toute forme d'extase.

Du 18 au 28 juillet, à la Cré, chez les Nemo. Séjour inoubliable dans la plus parfaite maison que j'aie jamais habitée.

### 29 juillet

Nervosité surnaturelle. Ma main tremble. Je ne peux rien écrire, même pas une réclamation.

Un peu de détachement, c'est tout ce que j'ose espérer. Je suis un cadavre tremblant.

Ce qui m'a toujours étonné, c'est qu'il y ait des êtres qui misent sur moi, qui s'acharnent à croire que je ne les décevrai pas. Mais je les déçois, car je suis le *décevant* par excellence, et presque par métier.

Dix jours de jardinage. Ça vaut tout de même mieux que dix jours de bibliothèque. Entre bêcher et bouquiner, mon choix est fait. De plus, j'aime mieux manier une pelle qu'une plume.

Mes pensées ont toujours évolué dans les parages du suicide. Elles n'ont jamais pu *s'asseoir* dans la vie.

### 30 juillet

J'ai le sentiment *précis* de l'irréalité de tout. Il ne s'agit pas là d'une impression mais d'une certitude. Toujours la conscience du jeu universel, de la sarabande des apparences.

Un chanoine anglais, très connu, vient de lancer, à un dbngrès de je ne sais quoi, que Jésus devait être pédéraste parce qu'à son âge il aurait dû être marié ainsi que l'exigeait la coutume de son temps ; de plus, il s'entourait principalement d'hommes...

Toute l'Angleterre actuelle est là. Un pays où l'homosexualité est le problème dominant et presque le seul.

### Paris – le 25 août. 1 heure du matin.

Une semaine *extraordinaire* à Londres dont j'aime la poésie sinistre. C'est là que j'aurais pu me *réaliser*, si tant est que je puisse me réaliser quelque part.

### 28 août

Je ne suis peut-être pas un esprit religieux, mais seul un esprit religieux peut me comprendre.

(En lisant un manuscrit de George Bălan sur mes livres roumains.)

Pour trouver enfin un peu d'équilibre, il s'est fait sauter la cervelle.

Dans la hantise du suicide se disputent l'attachement à la vie et la honte d'être vivant ; mais c'est la honte qui prédomine.

17 septembre

Une semaine de marche dans le Lot et en Corrèze. Creysse, Carrenac. À la Roche-Cannillac, sur la porte d'entrée du cimetière :

« Nous avons été ce que vous êtes  
Vous serez ce que nous sommes. »

Cette inscription idiote et vraie m'a gâché les vacances. Et cependant elle résume toutes mes hantises, tout ce que je pense à chaque moment.

Si je ne croyais pas à la validité de mes obsessions, je me prendrais pour le plus grand imposteur qui fut jamais.

-

-

23 septembre

Mon secret ? Un amour *morbide* de la vie. (En finissant mon texte : « Rencontres avec le suicide. »)

J'ai rêvé que j'étais condamné à un mois de prison. Je trouvais la prison intolérable. Chaque instant m'était un supplice. Quel pauvre type, me disais-je. Et soudain je pensai que ma sœur avait fait quatre ans de bagne, mon frère sept ! Et de honte je me réveillai en sursaut.

Le 19 août au British Muséum. Les momies. Celle d'une cantatrice. Son portrait. Les yeux *gais*. Gais depuis trois mille ans. Ces *ongles* qui percent les bandelettes, c'est à vous rendre fou.

Vivre peut avoir une certaine signification, mais non une importance.



Les choses n'ont de l'importance que par rapport au *présent* ; dès qu'elles n'appartiennent plus qu'au passé, elles ont toute l'irréalité du révolu. Le bien et le mal sont également catégories du présent. Le vrai crime est le crime récent ; dès qu'on en évoque un perpétre il y a longtemps, il serait ridicule de porter un jugement moral sur lui. Avec le recul plus rien n'est bon ni mauvais. C'est pour cela que l'historien qui prend parti, qui se mêle de juger le passé, réagit en polémiste : il fait du journalisme *dans un autre siècle*.

Rien de ce que je possède ne m'appartient en propre, devrait-on se répéter sans cesse ; et si on s'en pénétrait vraiment, on ne ferait plus de mauvais rêves.

*Avoir* – vocable maudit, source de trouble et d'inquiétude. *Ma vie* ! Comment peut-on dire : ma vie ? Il faudrait pouvoir dire : « Tout m'appartient sauf ma vie. »

23 septembre 1967

Écouté des disques de Chaliapine : ballades populaires russes et quelques morceaux sacrés.

Cela a réveillé toute ma *passion* pour la Russie.

-  
28 septembre

À la campagne, près de Saint-Sulpice-de-Favières, une perdrix blessée se traînant dans les champs. Elle ne pouvait pas s'envoler. Quelque chasseur, quelque assassin plutôt, a dû la viser dimanche dernier. Cela m'a fait plus de peine que si j'avais vu un homme dans la même condition, incapable de marcher.

30 septembre

Oliver Brachfeld est mort le 2 septembre à *Quito*, Ecuador. Dire que je le voyais tous les jours en 1938-39. C'est l'époque de *La Source* – où on se rencontrait 3 fois par jour, avec lui et Maria.

Ces années passées ensemble, elles sont balayées maintenant par sa mort.

J'ai rarement rencontré un homme si radicalement incapable d'être méchant ! Quel charme il avait ! Et comme il savait se faire pardonner sa laideur ! Pourvu qu'il pût parler, il ne demandait pas mieux. Sa vanité était

enfantine, à fleur de peau, ridicule et donc nullement gênante. Tout le début de mon séjour à Paris est lié à son nom, tout mon avant-guerre au Quartier latin.

Minuit et demi.

Désespoir sans nom. Terreur et désir tout ensemble de mourir *immédiatement*.

Est-il possible qu'en ce rien de chair, de sang et d'âme soient logés tant de souffrances, tant de tourments ?

La chose la plus nécessaire et la plus inconcevable est qu'un dieu ait pitié de nous.

1<sup>er</sup> octobre

Dîner hier soir avec E. I. – Le repas ne m'a pas réussi. Ne pouvant dormir, je me lève vers 6 heures et me promène. Le ciel était d'une beauté extraordinaire : bleu séraphique, avec une lune sur commande. Quand tout serait vulgaire, la lumière de l'aube ne le serait pas. Il faudrait la considérer tous les jours pour redevenir pur...

Mes déplacements durant l'été. À Londres, dans les musées, ou dans les châteaux (Windsor) – toujours marcher sur des tombes (Westminster)... ou alors à la campagne, en France, dans la Cor-rèze, traverser les villages avec leur cimetière en évidence. Partout ce rappel à l'ordre, à *la réalité*.

Le « néant » a une connotation funèbre en Occident. Il n'y est pas un adjuvant du salut : il en est l'empêchement.

De même, tout ce qui rend *libre* y est marqué d'un coefficient négatif. La liberté, c'est la *dépossession*, c'est l'inappartenance voulue, souhaitée, cultivée.

Le cher Oliver, il est devenu indifférent. Rien de ce qui nous regarde ne le regarde plus.

Dire que l'humanité ne se compose que de morts, puisque les vivants ne sont que des morts futurs !

Le sarcasme est moins profond que la piété mais il renferme plus de vérité ; on est plus *sûr* avec lui ; et c'est peut-être le seul ton qu'il faille employer lorsqu'on parle de la « vie ».

Sans la conscience du malheur, je serais le plus grand imposteur qui fût.  
(Il y a imposture là où l'excès de lucidité n'est pas accompagné par la conscience du malheur.)

### 3 octobre *Gloom*.

Abattement mortel. Tout ce que je relis, j'entends, vois, me plonge dans le noir, me ronge, me précipite dans les ténèbres.

(Rencontré X, marchand de tableaux, retour de Cuba, dont il parle comme d'un paradis. À l'en croire, Che Guevara est le plus grand critique d'art d'aujourd'hui !)

J'ai fini mon article sur le suicide. Il m'est absolument impossible de savoir ce qu'il vaut. Il m'inspire les plus grands doutes, et je n'ose le livrer. Pourtant il le faut, je l'ai promis à Marcel Arland.

Homère emploie à plusieurs reprises l'expression : *jouir de sa douleur* (dans la prière de Priam à Achille entre autres), ce sentiment si moderne.

### 4 octobre

L'automne de toute chose.

On peut se pardonner un crime mais non une bassesse.

### *Prière ou cynisme*

Ce sont les deux seules formules qui permettent chacune de surmonter n'importe quelle épreuve. *L'idéal* serait de pouvoir les pratiquer à tour de rôle ; car, à la fois, il y faudrait la synthèse de Dieu et du diable – en une seule et unique personne ; *tant de contradiction*, nul être, même imaginaire, ne pourrait contenir.

Mon neveu, père de trois enfants, a été abandonné par sa femme qui a pris un amant dont elle a deux enfants. Ce neveu, je viens d'apprendre qu'il ne donne plus un sou pour sa progéniture à lui, on le soupçonne même d'envoyer la moitié de son traitement à son épouse infidèle ! Et c'est moi qui dois pourvoir aux besoins de ces trois enfants dont lui, le père, se désintéresse.

Il y a trois ans, Paulhan m'avait demandé – par l'entremise d'un jeune poète – d'écrire la préface du sixième volume de ses *Œuvres complètes*. J'ai refusé, malgré une certaine dette de reconnaissance que j'avais contractée à son égard. J'ai eu sans doute tort de ne pas m'incliner. Mais au moment où l'on me demanda la préface j'étais si en dehors de tout, que si Dieu lui-même m'avait imploré d'écrire sur Lui, j'aurais refusé.

Après-midi. Une heure avec une Roumaine – qui m'a exaspéré, qui, pour se rendre intéressante, s'est mise à me contredire point par point. Manque de simplicité, de confiance en soi, qui la pousse à se donner des airs. Aucune finesse dans l'esprit, mais quand même une sorte d'intelligence. Qui me délivrera de mes compatriotes ?

Il y a si peu de gens *bien*. Et il est si difficile d'être quelqu'un !

10 octobre

On ne pardonne à personne de l'avoir déçu ; on lui en voudra toujours.

Minuit. Pour moi, le bonheur est inséparable de l'anxiété.

L'Allemand peut être pessimiste mais non sceptique. Le scepticisme exige un raffinement dont il n'est pas capable.

11 octobre

J'ai cherché inutilement, pendant deux heures, boulevard Lenoir, deux robinets pour la cuisine, vieux modèle, hélas !

— Des commerçants, impolis jusqu'à la provocation. Visité le marché aux puces dudit boulevard. Fatigue, écoëurement : comment a-t-on pu réunir tant de monstres sur un espace aussi étroit.

Tout ce que je fais est en contradiction avec ce que je prône. Je vante l'indifférence, et du matin au soir je suis au bord de l'épilepsie.

(J'ai raté ma vie : j'aurais dû être épileptique.)

Le scepticisme est la *foi* des esprits ondoyants.

On ne peut traduire que les auteurs *sans style*. D'où le succès des médiocres, ils passent facilement dans n'importe quelle langue !

Ce Japonais qui dit qu'il fallait comprendre le « *ah !* » des choses.

J'ai aspiré à devenir un saint – et ne suis devenu qu'un saltimbanque.

On n'est *éveillé* que lorsque tous les autres dorment, on n'est présent à soi qu'en pleine nuit.

La fin du monde, non, la fin de l'homme, de quelque façon qu'elle doive arriver, est le seul et l'unique *espoir*.

Je me fais l'effet d'un moine qui paie des impôts.

12 octobre

Gueule de bois.

Samedi. Déjeuner avec G. B., médecin, un vieil ami. Il me demande sur quoi j'écris. Je lui dis que je viens de terminer un essai sur le suicide. Là-dessus, d'un air navré, il me dit : « Cela ne m'étonne pas de toi. »

Quand je pense que dans sa jeunesse il ne jurait que par Scho-penhauer ! (Il faut ajouter que *même* Schopenhauer condamnait le suicide.)

Le même ami me demande combien je gagne par mois. Impossible de lui dire la vérité : cela aurait créé un malaise. J'ai donc menti, je lui ai dit que je me faisais dans les 1 000 francs. Ce qui lui sembla ridiculement peu. Mais s'il avait su la réalité !

*Boileau* – le grand désastre dans l'histoire littéraire de la France. Il a émasculé les esprits pour des siècles.

Dimanche à la campagne. Près d'Épernon, au milieu des pins verts, un marronnier (?) jaune, *frappé* par l'automne.

Lundi 16 octobre

Je me suis levé dans la rage, une rage invincible se portant sur n'importe quoi : idée, être, chose.

J'aime ce mot de Baudelaire sur *Les Fleurs du mal* – fruits de quinze ans de « fureur et de patience ».

*L'ignominie* de la mort dite naturelle.

-

-  
16 octobre

Cet après-midi, à la banque, sur le point de remplir un formulaire pour toucher un chèque, il m'a été impossible de me rappeler le numéro de mon compte. C'est-à-dire que je n'étais sûr que des derniers chiffres, mais non des premiers. Il a fallu m'en aller soudain ; ce qui dut frapper l'employée, qui avait l'air consternée (car je me suis retourné pour la regarder).

Est-ce des symptômes de cette « imbécillité » dont se plaignait Baudelaire ? (« aujourd'hui je ressentis l'*aile* de l'imbécillité »). J'ai les plus grands doutes sur l'avenir de mon cerveau.

Baudelaire, toute sa vie, n'a gagné que 15 000 francs.

17 octobre

Ce matin, au marché, une bonne femme est passée avant moi sans m'en demander l'autorisation. Pendant cinq minutes j'ai dû me faire violence pour ne pas éclater. Mes idées m'imposent de la tenue. Si je suivais mon tempérament, je foutrais le bordel partout.

Honte, sentiment accablant d'incompétence.

17 octobre Minuit et demi.

Un an depuis la mort de ma mère. C'est comme si elle n'avait pas vécu. Elle *existe* encore seulement dans le souvenir de mon frère et de moi ; pour le reste, oubli. Peut-on appeler *survivre* le fait de se perpétuer dans la mémoire de deux êtres frêles et menacés ?

18 octobre

Je suis définitivement sur l'autre versant de la vie.

C'est si vrai qu'on n'échappe pas à son destin !

Je suis né dans telle tribu. Eh bien ! cette tribu me poursuit, empiète sur moi, m'enrichit ou m'appauvrit, me *tient* : je n'y puis rien. Mes

compatriotes m'assaillent, dévorent mon temps : – mais c'est normal, puisque pour eux le temps n'est rien, puisqu'il ont, eux, toujours du temps. Pourquoi penseraient-ils au mien ? De toute façon, pour eux, cela n'a aucune importance, que ce soit le leur ou celui des autres. C'est pourquoi ils aiment tant palabrer.

Aller chez quelqu'un, c'est prouver qu'on ne l'estime pas, qu'on fait bon marché de sa solitude ; respecter un être, c'est respecter sa solitude, et rien d'autre. Le grand crime, c'est empêcher quelqu'un d'être seul, d'être lui-même.

L'indiscrétion – péché s'il en fut. Si j'étais croyant, je ne voudrais pas *déranger* Dieu avec mes prières.

Discussion avec S. sur l'avenir de notre pays. Toujours les mêmes appréhensions et les mêmes perplexités. Malédiction d'un peuple écrasé par l'histoire. Là-dessus, je n'ai plus rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit ailleurs. Fatalisme : – misère des misères.

Dans les textes bouddhiques, le nirvâna est assimilé à la *fraîcheur*...  
Le *climat* nous poursuit, surtout lorsqu'il s'agit de métaphores.

Nietzsche, à tout prendre, n'est qu'un très grand naïf.

### 19 octobre

Journée extraordinairement belle. De Saint-Rémy-lès-Chevreuse jusqu'à Saint-Chéron – par des détours – nous avons marché pendant six heures. Le bonheur pour moi : *marcher sur une route solitaire*. C'est dire qu'on ne peut plus aller à la campagne le dimanche.

### 20 octobre

Concerto en *ut* mineur de Benedetto Marcello – pour hautbois et orchestre.

S. m'a raconté une chose épouvantable. Après une conférence sur E., la sœur de celui-ci vint le remercier de n'avoir pas parlé de leur mère, car, dit-elle, « mon mari est antisémite et il ignore que ma mère était juive ».

L'antisémitisme est odieux et d'une cruauté inimaginable.

La musique d'église orthodoxe (russe, s'entend) fait penser à un Monteverdi mongol.

24 oct.

Stérilité, dégoût, impossibilité de travailler, de produire ne fut-ce qu'un semblant d'idée. Le cerveau foudroyé.

26 oct.

Cet après-midi, suis resté couché pendant deux heures dans un état de néant voisin de la dépression et de je ne sais quoi : j'ai médité sur le Vide et j'ai même failli en faire l'expérience.

27 octobre

Hier soir, à un dîner très agréable, j'ai parlé sans arrêt, j'ai dit n'importe quoi. Ce matin, en me réveillant, je me suis fait des reproches : au lieu d'aller voir des gens et de palabrer, tu ferais mieux de réfléchir au sujet dont il te faut traiter : le Vide. Le Vide ? Mais tu y étais en plein hier soir, et jusqu'au cou.

Martin Buber, après avoir joué à l'apôtre pendant quarante ou cinquante ans, a découvert l'amour... physique tout à fait à la fin de sa vie. Les lettres qu'il a écrites à sa maîtresse représentent, paraît-il, un reniement des idées qu'il avait professées jusqu'alors. C'est pourquoi ses disciples ne veulent pas qu'elles soient publiées. Le prestige d'Israël en souffrirait. Au fond, Buber aurait dû écrire des *Confessions* ; au rebours de celles de saint Augustin, les siennes eussent été une *conversion* à la sensualité, une réhabilitation des sens aux dépens de l'âme.

Qu'est-ce qu'on peut faire d'un calomniateur ? Le tuer ou lui pardonner. Le tuer serait plus simple et plus facile.

Les seuls moments qui me comblent sont ceux où, en marchant ou en faisant quelque travail manuel, mon esprit s'assimile aux objets, *est* objet.

30 octobre

J'ai remarqué que lorsqu'il s'agit de penser au Vide, à l'Impermanence, au nirvâna, la meilleure position est couchée ou accroupie. C'est la posture



même où ces thèmes furent conçus.

Il n'y a qu'en Occident qu'on pense *debout*. De là viendrait peut-être le caractère fâcheusement positif de sa philosophie.

Ce qu'il y a de plus profond en nous, c'est le désir de se venger. Être malheureux, c'est être dans l'impossibilité de se venger, c'est reculer indéfiniment la vengeance.

Entretenir des pensées de vengeance est, sur le plan spirituel, plus grave que se venger. Car la vengeance consommée, on se refait moralement ; l'espoir d'une « régénération » subsiste en tout cas ; alors que la rumination interminable de la vengeance nous envenime et nous rend impropres à tout progrès spirituel. L'assassin est plus près du salut que l'obsédé du crime.

On me demande : Est-ce que vous avez subi l'influence de X et de Y ? – Non. Je n'ai eu que deux maîtres : le Bouddha et Pyrrhon.

Tout « contemporain », si profond soit-il, n'est jamais qu'un journaliste.

Mon amour de Bach m'a repris. J'aime l'écouter dans l'obscurité. J'éteins la lumière, et je me délecte dans un caveau. Parfois c'est comme si j'entendais de la musique *après* ma mort.

Combien de fois par jour je me dis à moi-même : « Tu es un malade mental ! »

Cela se passe ainsi : je me propose de ne pas faire telle ou telle chose. Mais je *sais* que je la ferai. Et au moment où je la fais, je me répète la formule.

Toussaint. Je ne sais plus dans quelle Upanishad (il y en a tant) j'ai lu que « l'essence de l'homme est la parole, l'essence de la parole est l'hymne ».

Je viens d'entendre la *Missa Solemnis*. Cela ne me touche pas. Beethoven n'a pas le sens du divin. En dehors de ses quatuors, il me laisse froid. Ce détachement remonte à loin.

Sauf Pyrrhon, Épicure et quelques autres, la philosophie grecque est décevante : elle ne cherche que... la vérité ; au contraire la philosophie

hindoue ne poursuit que la délivrance : ce qui est autrement important.

Le maire (?) d'Andorre, dans son discours de bienvenue, disait l'autre jour à de Gaulle : « dans vos pérégrinations successives et transcendantes... » On aurait dit qu'il s'adressait à un dieu.

### 2 novembre

Je regardais hier, de mon lit, les nuages qui passaient avec une célérité alarmante. Et je me disais que c'est selon le même rythme que nos pensées se succèdent, s'annulant l'une l'autre, du fait de leur instabilité même.

Accès classique de *self-pity*. Sentiment légitime autant que méprisable. J'avais pensé l'avoir épuisé et surmonté. Mais non, il est là, intact. Cependant cela fait un certain temps depuis qu'il me semblait que j'en avais triomphé. Mais on ne triomphe de rien d'essentiel.

### 6 novembre

Hier soir, vers minuit, un Espagnol (ou Sud-Américain) me demande de lui indiquer la station de métro la plus proche. Comme il ne comprenait pas le français, je m'exécute assez mal en espagnol. Là-dessus, pour me remercier, il me tape sur l'épaule, me serre la main comme si nous étions de vieilles connaissances.

Quelques jours avant, un Anglais me demande l'adresse d'une boutique rue de Tournon. Je l'accompagne jusqu'à la boutique, qui est fermée. Là-dessus je m'informe auprès du concierge sur l'heure d'ouverture. Je veux lier conversation avec l'Anglais, lui dis que cet été j'avais visité Londres ; pas moyen de lui arracher un mot. Si, un seul : *I appreciate*.

L'*empressé* et le *constipé* : de ces deux types d'humanité, c'est le second évidemment qui a plus de classe.

### 7 novembre

Envie de pleurer sans tristesse. Au contraire, la béatitude de l'irréalité.

La *vacuité*, seule conclusion *positive* à laquelle m'ait conduit mon scepticisme.

De Roumanie, on ne cesse de me demander des services de toutes sortes. Or moi qui ai tant de mal à m'occuper de mes propres affaires, où puiser le

courage et l'énergie pour m'occuper de celles des autres ? Et je laisse de côté la question argent...

### 11 novembre

Je vis en même temps dans la précipitation et la nonchalance.

En regardant la lune. Y aller, c'est assurément un exploit extraordinaire mais dépourvu de toute signification spirituelle.

*L'être est aisé, l'être est contagieux ; le non-être ne l'est pas. C'est là un grand malheur.*

J'ai beaucoup de contacts avec l'esprit français mais aucune affinité profonde.

### 13 novembre

Nuit *mémorable* : souffrances dans tout le corps. Je n'étais pas loin de penser que la liquidation générale était imminente. Elle l'est depuis trente ans – mais depuis un certain temps tous mes maux deviennent singulièrement *précis*.

En allant aux Chemins de Fer, porter un colis, je me suis surpris à dire : « Je porte ce colis pour quelqu'un qui va mourir. »... À tel point le sentiment de l'instabilité a pris possession de moi.

Tout sujet, dès que je l'approfondis quelque peu, m'ennuie à mourir. Je viens de consacrer un mois au Vide. J'en ai marre, marre. Vite une autre marotte.

... Et cependant le vide est mon pain quotidien, je m'en nourris littéralement.

« Personne ne peut toucher au fond de l'âme que Dieu seul. » (Maître Eckhart, *De la Naissance éternelle*.)

### 24 nov.

Nuit épouvantable. Veillé jusqu'à 4 heures. Les vieilles douleurs dans les jambes, ce fourmillement mystérieux qui n'a cessé de me torturer depuis

trente ans, et cela tous les jours, et presque toutes les heures. J'en ai marre, marre.

### 1<sup>er</sup> décembre

Ce matin, cherchant dans le dictionnaire le sens exact d'un mot, je suis tombé par hasard sur *mûr*, et sur un exemple des plus banals : « Un fruit bien mûr... *qui se détache de la branche* »

— Ce dernier bout de phrase m'a précipité dans le plus noir cafard. Je suis tellement investi par l'automne !

Le *quintette pour clarinette* de Mozart. Je viens de l'entendre, et me souviens que vers 1936 à Berlin, un jour que je l'écoutais sur mon poste à galène (?), ma *Wirtin*<sup>22</sup>, qui était une énorme et méchante pouffiasse, était venue frapper à ma porte pour me dire, à la fin du morceau : « Wunder schön nicht wahr<sup>23</sup> ? » Comment ce monstre était-il sensible à une œuvre d'une si profonde mélancolie (et que Mozart composa l'année de sa mort, en même temps que le *Requiem*) ? C'est la question que je m'étais posée alors.

J'aime bien cette idée d'Albert le Grand : le monde est un accident de Dieu, *accidens Dei*.

### Dimanche 3 décembre

Dans ce bistrot de *Sainte-Mesme*, près de Dourdan, viennent boire les vieillards qui habitent l'asile au bout du village. Visiblement ils s'ennuient. L'un d'eux veut faire de l'esprit. Il n'est que grotesque. Je pense aux vieux que décrit Gulliver. Tous ces types ont travaillé toute leur vie pour aboutir à cela. Ils sont veufs, et plus ou moins abandonnés par les leurs. Combien plus humaine, plus naturelle et plus charitable est la conduite des cannibales quand ils dévorent père et mère ! -

Avant, dans les campagnes, on étouffait le vieillard impotent sous son oreiller. Maintenant avec la sécurité sociale, les retraites, etc. — on conserve précieusement ces fantômes.

Alvarez de Paz cite, entre autres obstacles à la contemplation, – la trop grande « préoccupation de la santé ».

### Lundi

Cet après-midi – Visite de Hans Newmann et de M<sup>me</sup> von Mas-senbach, qui se plaint que ses souliers la gênent. Là-dessus, je lui en propose une paire que je voulais envoyer en Roumanie. Elle me dit : « Mais pour qui, maintenant que votre mère et votre sœur sont mortes ? » Je lui réponds que cela sert de monnaie d'échange, et qu'une paire d'aussi excellente qualité suffit à faire vivre une personne pendant un mois. Elle les prend néanmoins, sans scrupule, elle qui vient de s'acheter pour 18 millions de francs anciens un appartement en Italie ! – Tout cela sans un mot de remerciement.

### 5 décembre

Fini le texte sur le Vide !

Plus d'un mois en contact avec la pensée orientale, exclusivement. N'ai lu presque rien d'autre. J'ai l'impression de revenir d'un monde très lointain et cependant très proche. Et maintenant il faut me tourner vers Valéry, c'est-à-dire vers quelqu'un que je n'ai pas pratiqué depuis de longues années. Vais-je le *retrouver* ? C'est possible mais point sûr. Enfin la préface doit être faite, en dépit d'une déception éventuelle<sup>24</sup>.

Quand je pense qu'un constipé comme Gide a pu dominer la littérature en France pendant cinquante ans !

L'être est une découverte ; le vide, une conquête. L'indélivré n'est pas un conquérant ; il n'est qu'un *frénétique* de la délivrance.

Susan Sontag écrit, dans sa préface à l'édition américaine de *La tentation d'exister*, que mon essai sur les Juifs est le chapitre le plus superficiel, le plus hâtif du livre. Je pense au contraire que c'en est le meilleur et de loin. À quel point ces critiques manquent d'instinct ! Un texte aussi passionné ne peut être « cursory<sup>25</sup> », je l'ai porté en moi pendant des années. Et quelle idée de déclarer une chose superficielle parce qu'on ne l'aime pas !

Ne jamais lire les critiques : les auteurs seulement. Toute la critique relève de la *dissertation*. C'est pédant et ça se veut plus intelligent que

nature. J'ai remarqué en effet que presque tous ces fruits secs qui écrivent des comptes rendus *forcent* leur intelligence et voudraient faire croire qu'elle produit des idées sans effort, comme par mégarde. Mais que tout cela est laborieux et prétentieux ! Restons *en deçà* de nos possibilités et de nos dons : c'est la seule manière de conserver quelque décence.

La critique impressionniste était la seule lisible. Maintenant n'importe qui se croit autorisé à faire des théories à propos de n'importe quoi. C'est ce que j'ai appelé la « crétinisation par la philosophie ».

Écrire des lettres est une perte de temps. Mais cela vaut mieux qu'aborder un « sujet » et le traiter *sérieusement*.

De tout ce qu'a écrit et pensé Schopenhauer ne restent vivantes que ses explosions d'humeur. Chaque fois qu'il parle de son système, et Dieu sait s'il y insiste, il est ennuyeux, cela fait rengaine ; dès qu'il oublie qu'il est philosophe, et qu'il doit rester fidèle à ses théories, il est on ne peut plus vivant. Ce qui reste d'un penseur, c'est son tempérament, c'est-à-dire ce qui fait qu'il *s'oublie* ; c'est par ses contradictions, par ses caprices, par ses réactions imprévisibles et incompatibles avec les lignes fondamentales de sa philosophie, qu'il amuse, qu'il déroute, qu'il intéresse.

Le mieux est de parler d'un thème quel qu'il soit, *en oubliant ce à quoi on croit*. Rien n'est plus stérilisant que la peur de se contredire, d'autant plus qu'on ne se contredit pas réellement, si on suit la ligne de son tempérament, si on se laisse aller à soi-même.

Nous sommes aujourd'hui merveilleusement placés pour comprendre quelle chose abominable dut être pour le patricien ou l'esthète antique l'avènement du christianisme.

L'entreprise de vivre et de mourir aurait-elle une base réelle, serait-elle autre chose qu'une illusion étoffée, qui la mènerait jusqu'au bout ? Ce qui la rend alléchante, c'est sa nullité intrinsèque et sa qualité d'univers. Elle est tout parce qu'elle n'est rien.

Après tant d'années d'éloignement de toute musique, réconciliation *définitive* maintenant.

Si je suis contre le jargon, c'est parce qu'il crée une suffisance proprement énorme et que celui qui l'emploie, qui en fait étalage, qui le cultive, est un individu puant. Les philosophes, même les bons, sont dans ce cas.

Cette préface sur Valéry – ah ! que j'ai horreur de *juger*. Le métier de critique est abominable. Ne jamais écrire sur personne, s'abstenir de tout réquisitoire.

### 7 décembre

Ce matin à la radio, un prof, parlant des sophistes anciens, les incriminait, à la suite de Socrate, d'avoir vendu leur enseignement, de s'être laissé payer par leurs élèves, d'avoir fait des « tournées » dans les villes les plus importantes pour y gagner de l'argent avec des « conférences », etc.

... Et vous, aurais-je dit à ce cuistre, c'est sans doute *pour rien* que vous faites chaque semaine ces communications savantes et ineptes...

Je n'ai aucune envie de relire Valéry. Tout ça me paraît poussiéreux et inutilement intelligent. Il a confondu préciosité et pensée.

Mon ennemi numéro 1, mon détracteur en titre, ce calomniateur professionnel, L. G. fait le tour du monde et me sape aux yeux de quelques amis que je crois avoir par-ci par-là.

... Aimez vos ennemis... Mais si cela était possible, il y a longtemps que le paradis serait instauré sur terre. En réalité, nous haïssons tout le monde : amis et ennemis, avec toutefois cette différence que nous ne savons pas que nous haïssons nos amis. Mais nous les haïssons *d'une certaine façon*.

Ce qu'il y a au fond du cœur, c'est l'amertume : elle est la *lie* de l'âme. Il ne faut pas trop la remuer.

### 9 décembre

La chair, ce n'est pas de la matière ; ou alors c'est une matière *tragique*.

14 décembre

Hier soir, à l'Odéon, *Delicate Balance* de Albee. Deux heures d'ennui. La pièce n'est pourtant pas mauvaise. Mais je ne peux plus supporter un dialogue *normal*, encore moins bourgeois. Des discussions qu'on n'admettrait pas chez soi, car trop banales, aller les écouter ailleurs ! Je suis *sorti* de tout cela. C'est vraiment intolérable. Je ne peux plus supporter que le théâtre d'« avant-garde », à condition que le spectacle ne dépasse pas une demi-heure.

Je ne suis capable que d'actions spasmodiques ; tout procède chez moi par accès ; la continuité me fait défaut, et en actes et dans la pensée. Ma charité est intermittente mais je pourrais être bon et même généreux à condition que cela n'implique aucun engagement ni aucune responsabilité : ce qui est impossible et même contradictoire. J'ai peur de me lier à quoi que ce soit ; or, il faut le dire, faire et même vouloir le bien représente une terrible chaîne.

*Être* aussi est une responsabilité. La liberté est hors l'être.

Le Juif est la synthèse extrêmement réussie d'un Français et d'un Allemand : vivacité et ténacité ensemble, réunies et confondues.

Le Français a ceci de commun avec le Juif qu'il croit que tout lui est dû.

L'ermite est quelqu'un qui ne prend des responsabilités qu'envers soi ou envers tout le monde mais en aucun cas envers une personne définie. On court dans la solitude pour n'avoir personne à sa charge ; soi-même, et Dieu, suffisent.

L'insolence des cimetières.

Voir dans la calomnie des *mots* et rien d'autre est la seule manière de la minimiser, de la réduire à rien et de la supporter sans en souffrir. Désarticulons n'importe quel propos qu'on tient sur nous, contre nous, *isolons* chaque vocable, traitons-le avec l'indifférence que mérite un adjectif, un substantif, un verbe.

... Sinon il faut liquider le calomniateur.



Je n'ai jamais été quoi que ce soit, je n'ai jamais appartenu à rien — je n'ai jamais eu de convictions ; — tout au plus ai-je été mené par des obsessions ; encore ont-elles fini par succomber à mes doutes.

Depuis l'âge de quinze ans, je ne fais rien d'autre que d'attendre de découvrir un sens à la vie ; c'était la manière la plus sûre de ne lui en trouver aucun. Il eût été tellement plus simple de vivre au lieu de faire semblant !

Le problème du pardon, j'y reviens toujours. Peut-on pardonner les injures ? Peut-être que oui mais on ne peut pas les *oublier*. La rancune qu'est-elle sinon l'*impossibilité d'oublier* ?

Si on éliminait les sentiments *faux*, que resterait-il de la « psyché » ? Mais ce genre de sentiments sont le produit de la condition singulière de l'homme, du fait qu'il n'a pas de place *fixe* dans la nature, et qu'il doit ruser *doublement* par instinct et par raison. C'est l'animal le moins *sincère* qu'on puisse imaginer.

### 16 décembre

La maladie est une immense réalité, la propriété essentielle de la vie — non seulement tout ce qui vit, mais encore ce tout ce qui *est*, y est exposé : la pierre elle-même y est sujette. Le vide seul n'est pas malade ; mais pour y avoir accès, il faut l'être. Car personne de *sain* ne saurait y atteindre. La santé *attend* la maladie ; la maladie seule peut conduire à la négation salutaire d'elle-même.

Quelle ironie ! Il y a deux ans quand Guy Dumur m'avait demandé pour *L'Express* un article sur Valéry, j'avais refusé parce que, lui avais-je dit, je n'aime pas revenir sur un auteur qui a marqué dans ma vie mais dont je me suis détaché complètement aujourd'hui.

Eh bien, maintenant je le relis presque en entier, ainsi l'ont voulu les circonstances et ma condition financière...

Le « mystère » de l'iniquité dont parle l'Apôtre, oui sans doute ; mais plus important, plus significatif est celui de la déchéance, loi secrète de tout

être, *lot* plutôt que loi ; car la déchéance participe du *destin* plutôt que de la nature.

Dans le phénomène de la vie elle-même est inscrite une immense possibilité de déchoir ; tout vivant est virtuellement un déchu, et même plus que virtuellement.

-

-  
17 décembre

Tour à pied dans la Beauce. Journée magnifique. Le ciel n'est beau qu'en hiver. Arrivé dans un village, Moulineux, à quelque dix ou quinze kilomètres, d'Étampes, je fus saisi et secoué par l'ennui qui y régnait, qui y planait, qui émanait des rues, de chaque maison et singulièrement de cette Beauce. On ne pourrait vivre au milieu d'un tel abandon, de ce désert qu'on cultive, de cet infini corrompu par l'agriculture. Non, je ne pourrais supporter cette confrontation quotidienne avec tant d'espace. Mais le cafard n'était pas dans l'étendue si vaste que j'avais sous les yeux mais en moi ; je l'avais apporté de Paris. Marcher au milieu d'une si parfaite et si pure solitude, avec le poison, ou le microbe, – en soi-même !

18 décembre

Valéry a compté dans mon évolution intellectuelle, non, dans la prise de conscience que j'ai eue du langage. Mais depuis longtemps il ne m'intéressait plus. J'en avais tiré tout ce qu'il y avait à en extraire. Pourquoi relire tout cela que je connais et qui ne m'apporte plus rien ? Je ressens un malaise à repasser à travers tant de formules brillantes et souvent creuses ; ce langage *paré* me fatigue, — et toutes ces prétentions seraient intolérables s'il n'y avait comme contrepartie un très réel désabusement qui se hausse parfois jusqu'au désespoir *intellectuel*.

(Que c'est fastidieux de *juger* un esprit, soit en le louant, soit en le blâmant ! Et qu'il est pénible de se livrer à ce genre d'activité pour des raisons strictement économiques.)

L'espèce, la nôtre, doit disparaître et elle disparaîtra beaucoup plus tôt qu'on ne pense. Je crois dur comme fer à la future sous-humanité. De même

que les grands sauriens s'écroulèrent sous leur masse, de même l'homme succombera à son ambition, à ses crimes, et à son génie.

J'essaie de relire *Note et digression* (1919) que Valéry a écrites pour la réédition de son *Introduction à la méthode de Léonard*. Impossible, c'est du pinaillage ; tout y est verbal en diable ; ensuite j'ai horreur de ce texte qui m'a influencé dans le temps, qui m'avait donné le goût de la « phrase », – hélas ! ce sont des phrases, du papillonnage, des *mots*, des mots ; tout cela est trop brillant, et fastidieux à la fin ; un jeu de langage qui se veut subtil et qui l'est mais qui, une fois qu'on n'en est plus dupe, ne peut plus vous séduire. Cela manque de substance, cela vous laisse sur votre faim. Quand je pense à tout ce que j'aurai à relire avant de pouvoir expédier cette préface ! Se méfier du style comme de la peste. Il faut qu'il y ait une réalité derrière, comme chez Proust ; autrement, cela tourne à vide. Le demi-oubli où est tombé Valéry est justifié. Il ne faudrait jamais revenir sur ses emballements ; il est vrai que, en l'occurrence, ce n'est pas par goût, c'est par nécessité que j'y suis revenu – Les auteurs que nous avons dépassés nous ennuiement forcément. Même Nietzsche, je ne le relis pas sans mal.

Un auteur m'est gâté dès qu'il me faut le lire pour en parler. La véritable lecture est naïve, désintéressée. Elle seule donne du plaisir. Que je plains les critiques !

J'aime lire comme lit une concierge : m'identifier à l'auteur et au livre. Toute autre attitude me fait penser à l'espion ou au détective. Ou au dépeceur de cadavres.

On se fait une idée de soi-même. Fort de cette idée, on se présente devant quelqu'un, qui, on s'en aperçoit bientôt, ne la partage aucunement.

L'humiliation est toujours double : aux yeux d'autrui, et à ses propres yeux. C'est cette dernière qui explique pourquoi elle affecte un être en profondeur.

Un écorché qui s'est érigé en théoricien du détachement.

Réconciliation avec la musique. Je trouve dans ses chimères ce que la sagesse n'a su m'offrir avec ses préceptes. Irréalité pour irréalité – optons pour l'irréalité sonore.

Mes défauts sont trop grands pour qu'ils puissent s'amender au contact des sages.

Il est indigne de se laisser abattre, sans doute, mais si l'abattement était en vous, avant, bien avant, l'occasion censée l'avoir déclenché ?

Je dois freiner mon découragement, car si je le laissais suivre sa pente naturelle, il me mènerait *loin*...

Dans le domaine de l'esprit, et dans celui de la pratique, tout est en fin de compte *prétention*, c'est-à-dire illusion.

Dans mon article sur le Vide<sup>96</sup>, j'aurais dû faire la comparaison entre la *Blossheit* de Tauler, la nudité, et la *cunnyâta*, la vacuité mâhâyaniste. Mais ce genre de rapprochements n'intéresse que les érudits, à condition que des citations et des références y abondent.

Je réagis aux « indélicatesses », aux humiliations, comme n'importe quel écorché. Mais après avoir souffert, je me reprends, je me raisonne. Mes prétentions au détachement m'aident toujours, non pas à parer les coups, mais à les « digérer ». Dans toutes les blessures d'amour-propre, il y a un premier et un second temps. C'est dans le second que se révèle utile notre entraînement à la « sagesse ».

Plus je relis Valéry, plus j'ai envie de venger Pascal des pages stupides que V. lui a consacrées.

Le mot d'Henri de Régnier sur Mallarmé : un mélange de Platon et du prince de Ligne.

Je n'aime que des œuvres d'allure romantique ou alors brutales, cyniques ; je déteste la littérature proprement dite, celle qui n'est qu'exercice, « métier ».

Il faut écrire en ne pensant ni au passé ni au futur, ni même au présent ; il faut écrire pour celui qui, *sachant* qu'il va mourir, tout est suspendu pour lui, sauf le *temps* où se déroule la pensée de sa mort. Et c'est à ce *temps-là* qu'il faut s'adresser. Écrire pour des *gladiateurs*...

S'il y a un déclin de la poésie, il commence au moment où les poètes prennent un intérêt *théorique* au langage.

Je *n'apprécie* réellement que le Bouddha et Pyrrhon – le premier a pris rang de dieu, le second était *autre chose* qu'homme.

Quand je passe des jours et des jours au milieu de textes où il n'est question que de quiétude, de contemplation, de renoncement, il arrive que l'envie me prenne de sortir dans la rue et de casser la gueule au premier passant.

### 24 décembre

Forte envie de pleurer. Que c'est ridicule ! Il faudrait avoir plutôt envie de penser. Mais je me sens aussi incapable de produire des idées que des larmes.

### 25 décembre 1967

Écouté chez les Corbin, comme l'année dernière le même jour et à la même heure, *Le Messie* de Händel. La même impression de puissance et de continuité dans l'inspiration. Pas une lacune, pas une fatigue, pas un relâchement du mouvement, pas une défaillance du souffle. Ou en trouver, en littérature, l'équivalent ? Quelque chose de comparable je crois l'avoir ressenti à unejreprésentation vers 1935, à Berlin, du *Roi Lear* avec Werner Kraus. – Encore les impressions sont-elles incommensurables les unes aux autres.

### 27 décembre

Ma mission est de douter de tout jusqu'à l'explosion du cerveau.

Dans le *Ten o'clock de Whistler*, Mallarmé traduit « glorious day » — par « journée glorieuse » !

Ce qui ruine le plus sûrement un esprit, c'est la multiplicité de ses dons, sa vaste curiosité, son *protéisme*.

Mallarmé et... Céline, leur point commun, c'est de s'être créé tous les deux un langage bien à eux et de ne pouvoir jamais y déroger, en aucune circonstance (les lettres de Mallarmé à Méry Laurent, par exemple !)

### 30 décembre

Quand le Bouddha lui-même m'apparaît comme *naïf*, je sais que j'ai atteint une extrémité dangereuse, et qu'il est temps de reculer.

Il est assez attristant de penser qu'on a dit ce qu'on avait à dire, qu'on a proféré son *Non* à toutes choses.

### 31 décembre

Aujourd'hui, j'ai fait une trentaine de kilomètres dans la région d'Étréchy et de Boutigny. Chute de neige, routes solitaires. Être seul sur une route, rien qu'avec ses pensées, et même sans elles ! – que j'aime cela. Loin de ces villes de cadavres, car Paris n'est qu'un cimetière frétilant.

Quand on a *fait* quelque chose, on est content. Il faudrait dépasser cette satisfaction qui succède à la chose réalisée. Il faudrait tout dépasser, dissocier à jamais l'acte de la sensation.

# 1968

1<sup>er</sup> janvier 1968

Je n'ai qu'une religion : Bach.

Il y a une élite d'anxieux : le reste, c'est l'humanité.

Avec quelle patience j'ai édifié mon malheur !

Ai écouté, ce matin, un sermon de Genève où le bon pasteur disait : « Nul de vous ne peut être certain de ne pas mourir durant cette année qui commence. »

Ce côté *mal élevé* du christianisme en a assuré le succès. Toute religion est excès d'indiscrétion, *viol* d'âmes.

On me demande des actes, des preuves, des œuvres, et tout ce que je peux offrir ce sont des pleurs *transformés*.

X – grande âme tant qu'on veut mais mauvais peintre. Il n'était pas fait pour s'accrocher au monde visible encore moins pour vivre de la couleur. Il est trop le parasite *de l'autre monde*.

Je dois écrire sur Valéry, et n'y arrive pas. C'est qu'il appartient malgré tout à la littérature (il avait beau s'en défendre, il en relevait essentiellement) et ces derniers temps j'en étais à mille lieues. Tout ce qui est littérature m'est étranger. Je m'apprêtais à étudier Nâgârjuna, et son concept de *çunnyâta*, qui est tout de même autre chose que le Néant valéryen.

Dans mon texte sur le suicide, j'ai oublié de préciser que le suicide est chez moi une idée et non une *impulsion*. Cela explique les contradictions, les lâchetés, les tâtonnements que ce grand sujet m'inspire.

Je reçois de Roumanie, de Sibiu plus précisément, une photo de 1936 prise dans les Carpates ; on y voit des paysans, des bergers, et quelques citadins hétéroclites parmi lesquels, avec beaucoup de mal, je me découvre enfin. C'est bien ma tête, je la reconnais, je n'ai pas tellement changé que je n'arrive pas à identifier ma gueule d'il y a plus de trente ans ; – mais ce qu'il m'est tout à fait impossible de me rappeler, c'est cette excursion-là, les circonstances qui l'ont entourée. Quant au lieu même, nul souvenir même approximatif. Une chose dont on ne se souvient pas, c'est comme si elle n'avait jamais existé. Les trois quarts de mon passé m'échappent complètement ; les trois quarts de ma vie ne font plus partie de ma vie. D'un coup ce mot *oubli* auquel je n'ai jamais prêté grande attention m'apparaît intolérablement lourd de signification et de menace.

« Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer. »

Ce mot de La Rochefoucauld s'applique si bien à mes rapports avec Valéry. Il fut un temps où je le lisais avec délice ; cette période est révolue ; il faut maintenant que je revienne à lui pour en parler ; il m'est impossible de retrouver, je ne dis pas l'ardeur, mais *le faible* d'autrefois. On ne devrait jamais accepter des travaux de commande, si besogneux soit-on.

Je viens d'écrire à une amie roumaine qui m'annonce qu'elle est grand-mère : « Les années nous dévorent et un beau jour nous nous réveillerons vieux et complètement ridicules... »

Le prosateur doit éviter la poésie comme la peste. La poésie doit demeurer pour lui une tentation dont il s'applique à triompher. Qu'on sente chez lui la possibilité – ou le regret – de la poésie. Autrement, on fait du Voltaire.

3 janvier 1968

Je viens de rencontrer Celan que je n'avais pas vu depuis un an ; il a passé quelques mois dans un hôpital psychiatrique, mais n'en parle pas. Il a tort, car s'il en parlait, il n'aurait pas cet air *gêné* (et qu'on a toujours quand on dissimule quelque chose de capital que *tout le monde est censé connaître*).

Il est vrai qu'il n'est pas facile de parler de ses crises. Et quelles crises !



J'ai essayé de faire quelque chose pour tel ou tel. En vain. Il n'en pouvait être autrement. Comment ferais-tu quelque chose pour autrui quand tu ne peux rien faire pour toi ? Pour sauver quelqu'un, il faut avoir fait auparavant son salut. Un indélévéré ne saurait aider personne. On ne s'accroche pas à une épave.

Après des mois de lectures « spirituelles », je suis revenu à la littérature. Elle n'est pas si méprisante que ça, elle ne s'occupe que de damnés, elle fournit les vedettes de l'Enfer. Et la vie spirituelle, qu'est-elle sinon le *refus* de l'Enfer, donc une rumination ininterrompue sur l'Enfer.

-  
4 janvier 1968

Je suis fondamentalement (!) *extérieure* à tout ce qu'on fait ici-bas.

Je lis par devoir des choses impersonnelles. Mais ce n'est pas d'elles que j'ai besoin. J'ai besoin de prières.

Est impersonnel tout ce qui n'est pas prière. Tout ce qui n'est pas prière n'est rien. Comment peut-on vivre sans prier ? Mais *qui* prier ?

*(La prière : la terreur, et la mélodie, qui accompagnent la dissolution du cerveau)*

On ne rémunère que les travaux de parasite, de maquereau, les articles critiques, les textes sur tel et tel ; on me paie six cent mille pour une préface, alors que tous mes livres ne m'ont rapporté pendant tout un an que quatre-vingt mille francs anciens.

Elle est très juste cette idée de Musil que les philosophes sont des *Gewalttäter*<sup>97</sup> et que les grands systèmes ont toujours été contemporains des régimes tyranniques.

6 janvier 1968

Mes « *Rencontres avec le Suicide* » ont paru dans la *N. R. F.* Je les ai relues. Grosse déception. Cela ne *résiste* pas. J'ai presque honte d'avoir pondu quelque chose d'aussi clair, d'aussi fâcheusement transparent, d'aussi dépourvu de tout mystère.

Ces instants sans pitié où nous nous voyons tel que nous verrait un Indifférent, un revenu de tout.

7 janvier 1968

Des années et des années pour se réveiller de ce sommeil où se vautrent les autres ; et puis des années et encore des années, pour échapper à cet intolérable réveil.

Je vois exactement ma place dans le monde : un point, et même pas ; pourquoi souffrir puisque je *suis* si peu ? Que je me fixe à cette vision, que je *cultive* cette illusion de point ! Je m'y applique, et j'y réussis. Et puis, de nouveau, ce point se dilate et se gonfle. Et tout recommence.

Cet après-midi, suis allé à Valvins pour voir la maison que Mallarmé y habitait. Ensuite j'ai cherché au cimetière sa tombe, sans, *heureusement*, la trouver.

Tout bien pesé, le suicide est l'acte le plus *honorable* qu'un homme puisse commettre.

Blanchot. Il a le génie de tout obscurcir. Le critique le moins *lumineux* qui soit. Si on veut s'embrouiller les idées sur une œuvre, on n'a qu'à lire le commentaire qu'il en a fait.

Un ami me dit assez justement de Mallarmé et de Valéry qu'ils étaient des « petits bourgeois mégalomanes ».

E. R. me donne à lire son manuscrit que Gallimard vient de refuser. Je le lis, le trouve intéressant, et rassure l'auteur : il trouvera certainement un éditeur. Là-dessus, il me répond : « J'en suis convaincu, mon livre est *unique*. »

Et, en un sens, il avait raison. Mais on peut dire aussi que tout livre est unique, comme chaque être l'est. Tout le monde imite tout le monde, c'est entendu ; mais cette imitation n'est jamais parfaite ; il y a des déformations et des écarts ; c'est ce qu'on appelle *originalité*.

Le rôle d'un critique est de rendre intelligible une œuvre obscure ou volontairement obscure. Le critique doit être plus clair que l'auteur ; à quoi bon lire un commentaire plus difficile que l'œuvre qu'il commente ?

(Blanchot est le critique le plus profond et le plus exaspérant que je connaisse.)

Un auteur qui écrit en Suisse des livres improbables, dont personne ne parle, m'en envoie le dernier en date, et me dit, dans la dédicace, que nous sommes également « méconnus »... Ce qui est, peut-être, vrai ; mais il est riche, et n'a pas *besoin* d'être reconnu, il ne lui faut pas écrire des préfaces pour vivre, il peut s'en tenir à ses divagations.

Dès que quelqu'un se convertit à une foi quelconque (religieuse ou politique), on l'envie tout d'abord, puis on le méprise.

J'ai regardé à la Sorbonne le fichier Valéry : énorme, disproportionné, ridicule. Un livre en allemand, une thèse sans doute : « Der Begriff der "absence" bei P. V.<sup>98</sup> »

Cette bibliothèque où fourmillent des jeunes spectres, où l'air est pestilentiel, et les employés odieux, m'a fichu un terrible cafard. Un cloaque d'imbéciles que l'Université, dans tous les pays du monde.

13 janvier 1968

Qu'on le veuille ou non, le suicide est une « promotion » – un imbécile qui se donne la mort n'est plus un imbécile.

Je croyais que je me débarrasserais de l'idée de suicide rien qu'en en parlant. Mais ce n'est pas si simple. On n'en vient à bout qu'à la faveur du gâtisme ou d'une conversion, je veux dire d'un éblouissement perpétuel.

14 janvier

Dimanche matin – Je viens d'entendre à la radio un sermon sur les enfants et la mort, où on citait des extraits de lettres de petites filles surtout (dix ans environ) malades, ou des mots de mourants, de mourantes plutôt, car il s'agit toujours de gammes. En terminant, le curé sanglotait presque, et moi, j'ai failli pleurer...

— P. S. Eh bien, j'ai pleuré. Je ne connais rien de plus poignant que les dernières paroles d'un enfant. Ce curé en a cité quelques-unes, qui m'ont profondément remué. Ce genre de pathétique est sans doute *facile*, mais qu'importe !

Je n'oublierai jamais l'émotion que je ressentis, il y a bien longtemps, lorsque je lus dans Barrés, l'« anecdote » suivante : un enfant (sept, huit ans) malade était tombé dans un complet mutisme. Il était veillé par son père. Un jour l'enfant rompit le silence, pour dire seulement ces mots, et quels mots : « Père, cela m'ennuie de mourir. »

Othon, dans Tacite, dit avant de se donner la mort :

« La meilleure preuve que ma résolution est irrévocable, c'est que je n'accuse personne : accuser les dieux et les hommes est le fait de quelqu'un qui tient encore à la vie. »

C'est mon cas hélas ! puisque aussi bien je passe mon temps en imprécations – *muettes*, il est vrai. Pas toujours muettes, devrais-je ajouter.

« Il est ridicule de te révolter contre des choses qui ne dépendent pas de toi », je me répète dix, vingt fois par jour. Et je me révolte néanmoins, et je continue malgré la justesse apparente de la maxime stoïcienne, qui, tout de même, me sert quelquefois et qui n'est donc pas intégralement inutile.

Le Français est généreux dans ses idées, et mesquin dans ses actes, charitable en théorie, sans cœur en pratique. Sa force, sa ténacité, son relatif sérieux viennent de ce contraste, heureux *pour lui*.

Ce temps doux et humide en hiver, cette torpeur *hors de saison* éveillent en moi le malfaiteur.

16 janvier

Le rêve en est encore à la pensée *par images*.

Ce matin, je me suis réveillé en sursaut ; mais il me fut impossible de faire le départ entre l'état de sommeil et celui de veille ; le rêve se perpétuait dans ce dernier état, et il était si saisissant que je n'arrivais pas à en sortir.

J'ai remarqué que, même dans mes rêves, je ressens le besoin de me mettre en colère, et que je m'y querelle plus que dans l'état de veille.

Quand il me faut mener à bien une tâche qu'on m'a confiée et que j'ai assumée par nécessité ou même par goût, tout me semble important, tout me séduit, sauf elle.

Tant est développé chez moi le goût des entreprises inefficaces, qu'il n'est pas de jour où je ne remette en question ma naissance.

Et pourtant cette remise en question n'est pas si dénuée de sens que ça, car c'est bien la naissance qui est un des facteurs les plus importants du malaise d'être. Elle n'en est pas la cause ; la cause, il faut la chercher dans les raisons qui rendent toute naissance possible. Il faut donc remonter plus loin, au désir.

Avec ce que je sais, avec ce que je sens, je ne pourrais donner vie sans me mettre en totale contradiction avec moi, sans être malhonnête intellectuellement et criminel moralement.

Il est curieux que cette attitude soit déjà vieille chez moi, *avant* même d'avoir des idées précises là-dessus. L'horreur d'*engendrer* m'est venue très tôt ; elle répondait à ma terreur, non, à ma soif et à ma terreur devant le fait de vivre. Je n'ai jamais admis la sexualité en dehors du plaisir. Sa fonction proprement dite m'a toujours inspiré une aversion insurmontable. Jamais je n'aurais de mon propre gré accepté de prendre la responsabilité *d'une* vie.

Penser par vocation ou par profession : dans les deux cas, il y a *nécessité*. La seule différence est que l'une est interne, l'autre externe. *En quantité*, cette dernière l'emporte de loin sur la première ; presque toutes les lumières et les inventions *secondaires* lui sont dues. Les scories en somme, la quasi-totalité du bagage humain.

Mallarmé exigeait qu'on rayât du dictionnaire le mot « comme ».  
L'instinct juste du poète.

Depuis un certain temps, je vis pratiquement dans la clandestinité – quant au monde littéraire.

Il m'arrive de me mettre dans l'état où doivent se trouver les croyants ; mais le *supplément d'adhésion* que cet état exige pour qu'il devienne *foi*, je ne puis le fournir. Je remplis parfois les conditions psychologiques de l'acte de croire sans la *conviction* qui le rendrait inséparable de la présence de Dieu. Cette présence n'est pour moi qu'une supposition ou une possibilité, jamais une donnée ou une certitude. En somme, je peux bien désarticuler le mécanisme de la foi d'après mes propres expériences mais sans, à aucun moment, posséder la *faculté de croire*.

Tout ce que je suis, le peu que je vaudrais, j'en suis redevable à l'extrême timidité de mon adolescence. Mon côté *Tonio Kröger*.

Je réunis en moi tous les attributs du « pauvre type » – avec quelque chose de plus que je ne saurais définir mais qui *doit* exister, j'en suis à peu près sûr...

Avec l'âge, je suis de moins en moins sensible à la poésie, et de plus en plus ouvert au langage *brut*.

Ce qui joue contre moi, en tant qu'écrivain, c'est qu'on ne peut me « comprendre » que si on se met au niveau d'abattement où j'étais quand j'ai écrit tel ou tel texte.

Sur le plan moral, tout est préférable à la stagnation. Une bassesse est un bond en avant, nul doute là-dessus. Elle vous fait vivre, elle vous donne un coup de fouet ; elle a quelque chose d'un héroïsme à rebours, ne serait-ce qu'à cause de l'« intensité » qu'elle comporte. Une bassesse quand vous l'avez commise délibérément ou automatiquement, il n'importe, ne vous laisse jamais indifférent ; elle compte dans votre vie, elle est une manière d'événement. Elle est quand même un *triomphe*, puisqu'elle donne du tonus...

Ne survivent que ceux qui apportent une *formule de salut* dans n'importe quel domaine. Mais leur survivance ne va pas au-delà de la durée de cette formule : le christianisme deux mille ans, l'hitlérisme dix ans.

G. M. – qui doit être octogénaire, vient d'avoir une légère attaque. Il ne se frappe pas du tout : il parle de l'*avenir* comme n'importe qui. C'est

confondant et c'est prodigieux. Le fait de vivre participe du scandale et du miracle.

Un imperceptible affolement dans les milliards de cellules qui peuplent le cerveau, en faut-il davantage pour voir l'anxiété se substituer à celui qu'on était, pour prendre notre nom, pour empiéter sur tous *nos* moi possibles ?

Quiconque n'est pas mort jeune *mérite* de mourir.

20 janvier

Se lever le matin avec l'idée expresse de faire quelque bassesse.

Mes deux vertus, mes deux vices : l'indolence et la violence, la veulerie et le cri, le regret et le couteau.

Chaque être en tant qu'être me met hors de moi. J'étais fait pour dialoguer avec quelque ombre de dieu.

Tout compte fait, il y a eu plus d'affirmations que de négations jusqu'ici. *Nions* donc sans remords. Les *croyances* pèseront toujours plus lourd dans la balance.

22 janvier

Mes « *Rencontres avec le suicide* » m'ont paru lamentables quand je les ai lues dans la *N. R. F.*, il y a deux semaines. Aujourd'hui j'ai vu Jacqueline Bour et Jean Denoël, chez Gallimard, qui m'ont dit avoir été remués par le ton qu'elles dégagent. Aussi les ai-je relues maintenant, et je trouve qu'en effet elles expriment un sentiment vrai et presque profond... J. B. m'a dit qu'il est étrange de publier en revue des choses pareilles ; c'est exact ; mais il m'a été absolument impossible de tirer de ces notes quelque chose de cohérent et d'impersonnel.

Plus je vais, plus je m'aperçois que je ne peux rien résoudre, qu'il n'y a de solution à rien ; mais je reconnais que les autres, si on les force à réfléchir un peu, en arrivent presque tous aux mêmes conclusions...

23 janvier 1968

L'Ange exterminateur, la Bête de l'Apocalypse, et n'importe quel génie de la Destruction, c'est d'eux que je me sens proche, ce sont eux mes « frères ».

Je ne me sens contemporain que de la Genèse et de la Fin.

Les Français, peuple à la fois léger et dur.

25 janvier

Je disais l'autre jour à M<sup>me</sup> B. : « Tout est duperie, j'en suis certain. On peut trouver un certain charme, dans cette duperie, j'en conviens volontiers. Cependant il faut juger de l'entreprise sur le résultat. Or, le résultat n'est pas seulement décevant, mais désespérant, mais terrible. La conclusion de toute vie, même de la plus belle, donne nécessairement l'impression de faillite. »

Haïr quelqu'un, c'est fournir la preuve qu'on le vaut, qu'il n'y a pas de différence d'essence entre lui et soi.

Que je regrette de n'être pas né résigné ! Je suis né vaincu : c'est moins bien.

C'est quand on est content de son sort qu'on a le plus envie d'en finir.

J'ai besoin du *mauvais* démiurge comme d'une indispensable *hypothèse de travail*. M'en passer équivaldrait à ne rien comprendre au monde *visible*.

Je dois écrire sur Valéry, et c'est de Mallarmé, son maître, que je me suis entiché.

Combien de fois, chaque jour, avoir réagi tour à tour en dieu et en pauvre type !

J'ai un faible marqué pour la sagesse chagrine. Je devrais *surveiller* un peu plus mes humeurs.

On peut se comparer sans indécence à Dieu mais pas à Napoléon. C'est ce qu'un Chateaubriand n'a pas compris.



Mon texte sur le suicide représente une rechute, un retour au *Précis* et aux *Syllogismes*, l'emphase en moins (pour le *Précis*).

Je suis l'homme du *refrain*, en musique, en philosophie, en tout. J'aime tout ce qui est obsédant, lancinant, *haunting*, tout ce qui fait mal par la répétition, par cet interminable retour qui touche aux dernières profondeurs de l'être et y suscite un mal délicieux et cependant intolérable.

Je suis en train de corriger la version allemande des *Syllogismes*. Comment ai-je pu écrire un livre si atroce ? Je passe d'un aphorisme à l'autre avec un sentiment de suffocation. On dirait que c'est écrit par un démon *désabusé*-, car le démon peut et doit même être enthousiaste à sa façon ; ici, rien, rien, sinon un sarcasme incurable. Tout ça, c'est bien moi, hélas !

Je ne crois à rien, sauf à la *liberté*. J'avoue cette grande faiblesse. Pour tout le reste, je manque de convictions ; je n'ai que des *opinions*.

Je viens de corriger la version allemande des *Syllogismes*. Quelle fatigue ! Il y a tant de mauvaise humeur dans ce livre que ça en devient écœurant et intolérable. Avec quelle joie, après cet exercice suffocant, n'ai-je pas écouté la Messe que Scarlatti a composée l'année de sa mort ! On fait une œuvre avec de la passion, non avec de la neurasthénie ni même avec du sarcasme. Même une négation doit avoir quelque chose d'exaltant, quelque chose qui vous relève, qui vous aide, vous *assiste*. Mais ces *Syllogismes*, corrosifs en diable, c'est du vitriol, ce n'est pas de l'esprit.

J'aime mieux un écrivain exaspérant qu'un écrivain ennuyeux.

Il n'y a aucun moyen de *démontrer* qu'il est préférable d'être que de ne pas être.

Versalité, revirement, volte-face. Hier, en rentrant d'une promenade à la campagne, je trouve un mot de C. qui m'annonce qu'on a traduit en roumain le texte que j'avais écrit sur Vulcânescu<sup>99</sup> en français et qui devait être lu en français. Là-dessus, je décide de téléphoner à Vivi V., la fille de mon grand ami, et lui dire qu'elle est indigne de son père, qu'elle déshonore

la mémoire d'un si grand homme ; – heureusement qu'elle n'était pas là ! Je demande qu'elle me rappelle dès qu'elle sera rentrée. Elle essaie de m'attendrir, elle prend une voix caressante, et je me dégonfle. On ne peut lutter avec mes compatriotes, je m'en aperçois chaque jour. Ils vous possèdent toujours.

Les gens habitués à mentir, héréditairement faux, sont imbattables, ils vous échappent toujours, ils vous écrasent *avec le sourire*.

## 2 février

Ai accompagné Gabriel Marcel. Il va très mal, grimpe l'escalier avec une difficulté à vous fendre le cœur. Et cependant nulle angoisse, nulle terreur *évidente*. Il va presque tous les soirs au théâtre, il s'intéresse à la guerre au Vietnam, il réagit comme un *vivant*.

Et au fond nous sommes tous dans la même situation : personne n'a le droit de se croire plus loin de la mort qu'un moribond. Tout le secret de la vie réside dans le refus de la mort, et dans rien d'autre. *Organiquement* nous ne pouvons nous résigner à mourir ; c'est un fait inconcevable, que nous ne pouvons admettre, que nous ne « réalisons » pas, que nous repoussons par chaque cellule de notre corps. Encore une fois, en ce refus s'épuise le secret de la vie.

Mon sentiment de la vie : je me trouve au fond d'un enfer dont chaque instant est un miracle.

Un jeune éditeur est venu me voir pour me demander un éventuel manuscrit. Je lui réponds que je lui en donnerai un mais ne sais pas quand, et qu'au moment où j'aurai quelque chose de prêt, sa maison sera très probablement en faillite.

Hier, jeudi 1<sup>er</sup> février, balade dans la forêt de Rambouillet. – Brouillard et crachin. – c'est tout ce qu'il faut pour le marcheur. Le brouillard *rehausse* n'importe quoi en estompant les contours, surtout lorsqu'il s'insinue dans une forêt. Chaque arbre alors y paraît une prière figée.

En écoutant un oratorio de Händel : comment croire que ces implorations exaltantes, ces cris de déchirement et d'allégresse ne s'adressent à personne, qu'il n'y a rien derrière eux, qu'ils doivent se perdre à jamais *dans l'air*.

Combien de fois, en pleine nuit, n'ai-je pas pris mon chapeau pour aller me tuer !

« Arrivé sur la place de la Concorde, ma pensée était de me détruire. »

Dans combien d'autres endroits de Paris et d'ailleurs, n'ai-je pas fait une réflexion et un *vœu* analogue !

« Il faut plus d'esprit pour se passer d'un mot que pour l'introduire. »  
(Paul Valéry dans une lettre à F. Brunot, *Lettres à quelques-uns*)

Ceux qui cherchent *intensément* la Vérité sont souvent dépourvus de talent. Car le talent implique complaisance, et goût de soi, et passion de s'exercer ; il vous arrête en chemin. Il est un obstacle à l'absolu.

Tout talent implique *compromis*, comme tout ce qui se complaît à l'expression.

Jeune, il m'arrivait de me jeter par terre dans un accès d'épilepsie volontaire, et de frapper le sol, sous le poids du vide qui m'écrasait. Je gémissais, je soupirais, en quête d'un sens, d'une réponse.

Je cherche toujours un sens, j'attends toujours une réponse, mais n'ai plus la force de me précipiter, ni même celle de soupirer, de gémir.

*Bach* demeure quand même la plus grande rencontre que j'aurai faite ici-bas.

Je connais bien des gens merveilleusement intelligents mais combien peu, parmi eux, sont capables de jugement.

Au vrai, sauf deux ou trois personnes, je ne vois pas en qui j'aurais confiance, quand il s'agit de jugement justement.

Chez tout écrivain *obscur*, il y a une part de supercherie inconsciente : il veut faire plus profond que nature. À moins qu'il ne s'agisse d'un travers de son esprit, voire d'une tare.

J'ai fini mon Valéry, j'ai essayé de le rendre plus compliqué qu'il n'était.

13 février

J'ai eu à me féliciter toutes les fois qu'au lieu de suivre une impulsion j'ai réussi à la contrecarrer par la réflexion, je veux dire par la *lâcheté*.

Se contenir, c'est céder à un réflexe de déshonneur.

La sagesse est une lâcheté qui ne vous compromet pas.

Le sage est le seul être qui sache combiner lâcheté et dignité.

Le bonheur et le malheur étant des maux presque au même titre, la seule manière de les éviter est d'être extérieur à tout.

Mais oui, on peut vivre avec le sentiment que tout est impossible. Je suis là pour en témoigner.

Toute ma vie, j'ai embrassé des causes perdues, sans préméditation bien entendu, mais par besoin secret de souffrir, par goût inconscient de l'échec ; autrement comment expliquer que j'aie toujours été aux côtés des *épaves futures* ? J'ai flairé en chaque entreprise, même les plus brillantes, le naufrage, et m'y suis donné corps et âme, alors que *naturellement* je suis impropre aux convictions et que toute forme de fanatisme me répugne.

Quelle modestie chez les Anciens ! Épictète dit sur la Providence : « Elle n'a pu faire mieux. »

Quel théologien chrétien aurait eu l'honnêteté de dire la même chose de son dieu ?

Il ne faut jamais être d'accord avec la foule, même si elle a raison.

Pendant des millénaires l'humanité a été *rongée* par l'espoir ; elle aura tout l'avenir pour s'en guérir...

Dès qu'on *visé* quelque chose, dès qu'on éprouve la moindre ambition, on est exposé aux mortifications. Et pour les supporter, ce n'est pas facile. À vrai dire, on ne les supporte qu'en imaginant les *scènes* de la vengeance, le triomphe qu'on aura sur le monstre qui nous aura humilié. La vie en commun ne serait pas tolérable sans le recours idéal à la vengeance, sans l'*espoir* de la vengeance.

L'idée du *prochain* n'évoque pas l'idée d'avenir mais de vengeance, la loi non écrite de toute communauté se réduisant au : *Haissez-vous les uns les autres*. Mais ce qui permet de supporter la haine, ce qui permet d'éviter qu'on en soit submergé et anéanti, c'est l'exutoire imaginé de la vengeance, c'est l'attente de l'heure où l'humiliateur sera humilié.

Si la vengeance disparaissait par miracle, la quasi-totalité des hommes tomberaient en proie à des maladies mentales inconnues jusqu'alors.

La Rochefoucauld est le moraliste qui me plaît le plus. J'aime chez lui cette amertume qui devait être constante, quotidienne pour avoir à tel point imprégné sa pensée. Ensuite quelle délicatesse de tour, quel soin à ennoblir par la forme une bile si ostensible ! Je ne prise rien tant que l'amertume *élégante*.

L'anxiété *précède* toujours les pensées anxieuses. Personne n'est directement responsable de ce qu'il pense.

« Un seul jour de solitude me fait goûter plus de plaisir que tous mes triomphes ne m'en ont donné. » (Charles Quint)

La volonté, qui donne une impulsion à l'organisme, le fatigue et le ruine par là même. Ce sont les abouliques qui conservent leur énergie ; les volontaires usent la leur, et cela d'autant plus qu'ils vivent jusqu'au bout dans l'illusion de la santé.

Je disais l'autre jour à un jeune professeur américain que Yeats était un Shelley *réussi*.

(Par parenthèse, quelle injustice à l'égard de Shelley que j'ai tant pratiqué, et avec quelle ferveur, pendant la guerre !)

La chair *assiégée* – tout est l'ennemi de la chair, tout s'acharne contre elle ; – la chair n'est là que pour permettre à la souffrance de se faire valoir.

L'agonie la plus intéressante est celle de l'ambitieux, du conquérant, de l'intrigant et du cynique.

Talleyrand et Napoléon.

Ce qui pour l'un est apparence est réalité pour l'autre, et vice versa. Est *réel* pour chacun, ce qui le fait souffrir, ce qui est source de tourment. Tout le reste est apparent.

C'est pourquoi il est si malaisé de classer les esprits, de dire qui est superficiel, qui est profond.

Aller très loin dans la frivolité, c'est cesser d'être frivole. La *débauche* est nécessairement « profonde ». Atteindre une limite, fût-ce dans la farce, c'est s'approcher d'extrémités dont, dans son secteur, tel métaphysicien n'est nullement capable.

Feuilleté les deux tomes de Fabre d'Olivet : *Histoire philosophique du genre humain*. Impossible d'en rien tirer. Il explique tout par la combinaison de trois principes : Destin, Providence, Volonté de l'Homme, mais d'une façon si systématique, presque « *more geometrico* », que cela en devient écœurant. Misère de l'occultisme ; surtout misère de toute philosophie de l'Histoire. Hegel, c'est cela *en mieux*.

Ici-bas, il n'y a que les déchus qui aient frôlé l'*essentiel*.

### 3 mars

Admirable balade entre Maintenon et Dreux.

(Ce soir, en rentrant, je me suis dit que savoir tout, c'est *sentir* toute la portée du mot *illusion*, seul vocable qui mérite d'être approfondi.)

Tout homme qui a *compris* est nécessairement un tantinet charlatan ; il n'est jamais tout entier dans ce qu'il dit ni dans ce qu'il fait.

### 4 mars

Hier soir, en me couchant, je me disais que les rêves manquaient de toute signification, qu'ils participaient de la *mauvaise* littérature, et qu'ils n'avaient au fond aucune relation avec notre vie profonde. La nuit même je faisais un rêve où toutes mes obsessions, mettons, philosophiques, défilaient...

Parmi les écrivains, tous sont *faiseurs*, sauf les malades et les malheureux.

Dans l'absolu, la Superstition et la Science se valent : ce sont deux explications, deux interprétations également légitimes, et également inutiles.

### 9 mars

Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent a été pour traduire mes crises de cafard ou pour m'en débarrasser par l'expression. Une fonction thérapeutique, voilà à quoi se réduit pour moi l'acte d'écrire : *faire sauter* la tyrannie de ce cafard. D'où la monotonie de mes livres, qui renferment les mêmes obsessions et le même combat. Jamais peut-être écrits n'ont rempli rôle plus utilitaire. Tout ce que j'ai « fait » est issu d'une nécessité, d'un appel urgent, d'une tension irrépressible. Je n'ai aucun mérite à écrire ce que j'ai écrit. Tout cela est venu du plus *loin* de moi-même : je n'ai fait qu'exécuter un ordre, lui-même fatal, irresponsable, inévitable.

Personne n'a aimé la vie plus passionnément que moi et pourtant j'ai vécu comme si elle n'était pas mon élément.

Je suis en quelque manière théoricien de la déchéance, un parasite et un épigone du Pêché originel.

Il n'y a que les déchus qui aient frôlé l'essentiel. Pourquoi ? Parce que ce sont eux qui sont le plus *près* de la condition de l'homme, parce qu'il n'y a qu'eux en qui nous nous voyons *réalisés*. Le *déchu* est un homme comme nous mais qui n'a pas su garder son secret, qui l'a révélé, qui l'a étalé. C'est pour cela que nous lui en voulons et le fuyons : nous lui faisons grief de n'avoir pas joué le jeu, nous lui reprochons de nous avoir *trahis*.

L'argument des Anciens contre la peur de la mort : pourquoi craindre le néant qui nous attend alors qu'il ne diffère pas de celui qui nous précède – cet argument ne tient pas debout, il est même inconcevable en tant que consolation. *Avant*, on n'était pas, maintenant on est, et c'est cette quantité d'être qu'on représente qui redoute de disparaître. Mais *quantité* n'est pas le mot, puisque chacun se préfère ou, dans le pire des cas, s'égale à l'univers.

Je vis dans l'anxiété comme d'autres vivent dans l'avenir, dans le passé ou dans le présent. L'anxiété est le fond de toutes mes expériences ; elle ne fait pas partie de ma définition, elle est ma définition.

14 mars

Je suis sorti. J'ai vu des gens passer, des filles ignobles, toute la plèbe humaine. Dégoût surnaturel. Tout visage me semble inconcevable. Si, à la place de tous ces « humains » qui se pressent dans la rue, je pouvais voir des chiens ou des sangliers ou des oiseaux, n'importe lesquels !

Ne comptent que les hommes qui ont vu par-delà nos plus rares visions.

Ce monde n'est qu'une pause entre l'anarchie originelle et l'anarchie finale.

*Catéchisme des vaincus*<sup>100</sup> – tel pourrait être le titre collectif de mes livres. J'ai été à jamais *frappé* par le spectacle qu'offrent les déchets de l'humanité. Des déchets ? Mais elle-même n'est rien d'autre que la somme de ces déchets.

Les déchus ? J'en distingue trois catégories : ceux qui avancent, ceux qui piétinent, ceux qui rétrogradent.

Les sages se trouvent peut-être au milieu, parmi ceux qui font du *sur place*.

J. remet son manuscrit sur Robespierre aux Éditions Universitaires. Le directeur littéraire supprime *tous* les imparfaits du subjonctif et les deux points, sous prétexte que cela ne se fait plus et que les lecteurs pourraient être *choqués*.

La substance d'une œuvre est l'impossible – ce qu'on n'a pas pu atteindre, ce qui ne pouvait pas nous être *donné* : c'est la somme de toutes les choses qui nous furent refusées.

Chaque fois que je vois quelqu'un s'accrocher à moi, mettre un espoir dans le plus chétif des êtres, je suis pris d'une véritable crise de désespoir. J'ai tant de mal à me supporter moi-même que l'idée d'une corvée supplémentaire m'apparaît intolérable.



(Une amie de Roumanie m'écrit en me laissant entendre qu'elle n'était pas loin de la mort (maladie ou suicide ?) et que je dois réconforter son mari.)

Chez l'écrivain français l'étrangeté est presque toujours délibérée, donc insupportable.

Gogol allant à Jérusalem dans l'espoir d'une « régénération », et n'y trouvant que la sécheresse qu'il y avait apportée. À Nazareth il s'ennuie comme dans une « gare en Russie ».

Gogol, après avoir livré au feu le second volume des *Âmes mortes*, se mit à pleurer.

Mort de Jean Muselli à quarante-deux ans, d'une crise cardiaque.

Muselli se serait suicidé.

Stere Popescu, à Londres, s'est suicidé à la suite d'un échec.

Une lettre *m'annonce* le projet de suicide d'une amie.

Ces trois nouvelles dans la même journée, c'est un peu trop !

L'instinct de conservation – c'est une réalité ; mais il n'est pas moins vrai que *parfois* il n'y a guère qu'un *fil* qui nous attache à la vie, et que ce fil il nous semble aisé de le couper. Ce qui expliquerait et la difficulté et la facilité du suicide. Tantôt il nous apparaît comme inconcevable, tantôt tentant et même irrésistible.

Se tuer parce qu'on *est*, je le comprends ; mais se tuer à cause d'un échec, c'est-à-dire de l'opinion des autres, cela me dépasse : et cependant la quasi-totalité des suicides procèdent de cela. L'humanité entière me cracherait à la figure, je m'en apercevrais, c'est entendu ; mais je n'en tirerais pas les conséquences. Il n'en serait pas de même d'une impulsion pendant laquelle je distinguerais *trop nettement* la démesure de mon insignifiance.

Plus je vais, plus je trouve qu'il n'y a aucune raison de vivre ni davantage de mourir. Donc vivons et mourons dans la gratuité absolue.

C'est la vie qui se détache de nous, ce n'est pas nous qui nous en détachons. Elle se retire petit à petit, et un beau moment nous nous apercevons que nous lui survivons.

À quel moment un être commence-t-il de se survivre ? Telle est la question qu'on devrait se poser, la plus importante qui soit pour chacun. Je serais enclin à croire qu'on se survit dès qu'on a commencé à comprendre, à distinguer une illusion là où auparavant nous croyions à une réalité. Quand il n'y a plus de réalité nulle part, nous faisons nécessairement figure de survivants, si forte que soit notre vitalité, si impérieux que soient nos instincts. Mais ce ne sont plus que de faux instincts et de la fausse vitalité.

Ma préface à Valéry a été refusée<sup>101</sup>. Je viens de « perdre » plus de 4 000 francs... C'est parce que j'ai dit la vérité, que ce refus a eu lieu. Au fond, on me demandait de *mentir*. Je n'ai pas joué le jeu, il est vrai, mais je m'en félicite. Ces naïfs ou ces malins de la Fondation Bollinger vivent sur un dieu que j'ai traité de *phraseur* ; car Valéry, c'est cela en premier lieu.

Cela fait vingt ans qu'il est le gagne-pain de Jackson Mathews. Celui-ci a réagi brutalement à mes « révélations » : il a défendu son idole, sa raison d'être – financièrement s'entend. Mais je vais me venger » je ne peux pas ne pas le faire, malgré toutes mes prétentions à la « sagesse ».

Insuccès en cascade.

Comment réagir à un *coup bas* qu'un ami vous a porté ? Si on prend une attitude *noble*, on tombe dans le faux ; – si on se venge, on est aussi indigne que lui ; mais du moins, dans ce dernier cas, n'y a-t-il pas de mensonge.

Il ne faut pas avaler le dépit, il faut au contraire le déballer ; unique manière de s'en défaire. Les méchants sont ceux qui emmagasinent de la bile ; on doit s'en libérer, la déverser en toute circonstance.

Pour me venger de cet imbécile de J., j'ai écrit des lettres à nos amis communs, où je l'ai accablé de sarcasmes et d'injures. Quel soulagement après !

Les méchants les pires se rencontrent parmi les timides et les taciturnes : ceux qui n'osent ou ne peuvent *palabrer*.

Toute attitude *noble* est mensongère. On ne peut pardonner les injures, sauf celles qui viennent d'inconnus ; jamais si elles procèdent d'un ami ou d'une connaissance.

On peut oublier, on ne peut pardonner un coup bas. Tout pardon est une attitude et rien de plus. Nous sommes faits d'une matière qui ne s'accorde pas avec le pardon, nous sommes physiquement impropres au pardon.

Il ne faudrait jamais blesser personne : comment faire ? En ne se *manifestant* pas. Car tout acte blesse quelqu'un. Par l'abstention on épargne tout le monde. Mais peut-être la mort vaut-elle encore mieux que l'abstention.

Quelle sensation extraordinaire, pour un écrivain, d'être *oublié* ! D'être posthume de son vivant, de ne plus voir son nom nulle part. Car toute littérature est une question de nom et de rien d'autre. *Avoir un nom*, l'expression en dit long. Eh bien ! n'avoir plus de nom, si tant est qu'on en ait jamais eu vaut peut-être mieux que d'en avoir. La liberté est à ce prix. La liberté, et, plus encore, la délivrance. Un *nom* – c'est tout ce qui reste d'un être. C'est stupéfiant qu'on puisse peiner et se tourmenter pour si peu de chose.

### 22 mars

Ce matin, à la morgue, levée du corps de Jean Muselli. Temps atroce, cadre d'une laideur qui rend la mort et donc la vie plus insignifiantes et plus risibles qu'elles ne sont. Ce métro qui passe à côté, ce pont horrible en face, ces cheminées d'usines, ensuite ces cercueils étalés dans le couloir, et l'affairement des employés, qui clouent des couvercles à tout de bras... C'est en cet endroit qu'il faut aller pour se guérir de tous les tourments qui naissent du fait qu'on prend les choses à cœur. Il n'est pas de chagrin ni de tracas qui survive à un tel spectacle.

Seul point rassurant : Muselli n'avait pas ce rictus des morts qui aurait été si bien en accord avec le personnage qu'il fut.

Il était, comme je le disais tout à l'heure à Dort, *irrégulier* – dans le sens profond du mot. – Il ne pouvait supporter personne, il cherchait la bagarre, il n'était pas fait pour être acteur, pour jouer avec les *autres* ; – il eût dû être poète, c'est-à-dire *seul*, avoir une destinée *singulière* au sens propre du mot.

On est poussé par le *démon* toutes les fois qu'on ne veut pas « jouer le jeu », qu'on dit une vérité qui se retourne nécessairement contre soi.

Merveille de la parole dite et écrite. Mes « sorties » orales et épistolaires contre la trahison de Jackson m'ont calmé. Autrement j'en aurais fait une maladie.

J'ai du regret, voire du remords d'avoir « attaqué » Valéry. – Mais j'ai reçu ma punition – de la part d'un imposteur, il est vrai.

À la morgue, ce matin, une femme du peuple éclate en sanglots au moment où elle aperçoit : son fils ? son mari ? étendu dans le cercueil, pour la levée du corps. Elle seule, dans tout cet univers, était dans le désespoir à cause d'un être, qui n'est rien pour personne. Que tout attachement est fou ! On devrait s'en préserver comme de la peste. *S'attacher*, c'est s'infliger automatiquement des tourments futurs, c'est se punir d'avance.

L'échec en série, l'échec comme destin se rencontre chez celui-là seul qui, inconsciemment, considère toute réussite comme une honte et une humiliation.

J'ai toujours superficiellement souhaité le succès et profondément l'échec.

### 23 mars

Dormi, cet après-midi, deux heures. Engoutissement dans le sommeil, sensation d'y avoir atteint le point le plus profond, le plus inconscient, le plus *lointain* de l'être. Réveillé comme devait se réveiller un dinosaure. – Sensation de ne pouvoir descendre plus profondément, plus bas dans l'inconscience.

Plus je vais, plus je m'aperçois de l'inutilité et de la nocivité de la violence. Mais on ne peut rien contre les réactions d'humeur, contre le tempérament. Dans tout ce qui m'arrive, mon premier mouvement est de violence ; j'y cède et m'y livre jusqu'à la furie, jusqu'à l'épilepsie ; – puis, la fatigue aidant, je me calme et me désintéresse de l'objet ou du prétexte qui m'a mis hors de moi. La conclusion à en tirer est que la *raison* est dans le scepticisme et qu'il faudrait toujours commencer par lui. Mais c'est justement ce dont je suis incapable. Sans quoi, j'aurais depuis longtemps résolu tous mes problèmes.

Ce qui doit rendre la vieillesse supportable, c'est le plaisir de voir disparaître un à un tous ceux qui auront cru en nous et que nous ne pouvons plus décevoir.

Je lis un reportage sur Budapest, dans *Le Figaro*, où il est dit à propos des Hongrois, le peuple le plus infatué qui existe au monde, « ce peuple modeste » !

J'ai toute ma vie aimé piétiner ce que j'ai adoré. On ne se définit que contre ses idoles.

Contrairement à ce que l'on pense, les souffrances attachent à la vie : ce sont *nos* souffrances, nous sommes flattés de pouvoir les supporter, elles témoignent que nous sommes des êtres et non des spectres. Et tant est virulent l'orgueil de souffrir qu'il n'est dépassé que par celui d'avoir souffert.

Les malades sont des affairés : ils sont trop requis par leurs souffrances pour avoir le *temps* de se tuer. On attend à ses jours partout, sauf dans les hôpitaux.

Le véritable suicide n'est pas lié à l'échec mais à la sensation qu'il n'y a aucune issue dans aucune forme de *monde*.

Tout ce qui peut être compris ne mérite pas de l'être.

*Faux* – c'est le mot que j'emploie le plus souvent. C'est sans doute parce que, tout m'apparaissant irréel, je ne trouve pas de vocable meilleur pour rendre cette impression, cette certitude plutôt.

Si j'ai attaqué Valéry, c'est que son influence est stérilisante, émasculante même spirituellement, et littérairement non moins. Ce fut un malheur pour moi de l'avoir pris comme modèle au moment où je me suis mis à écrire en français. Cette prose dévitalisée m'avait bêtement séduit, de même que cette apparence de rigueur, apparence seulement, car, au fond, c'est de la prétention d'un bout à l'autre. C'est un esprit constipé, subtil et pinailleur, qui pouvait aisément tromper le barbare décadent que j'étais. Je

me rappelle que je cherchais partout la perfection, alors que c'est la *sève* que j'aurais dû poursuivre. On change d'idole toujours trop tard. Pourtant je me suis débarrassé de Valéry bien avant d'avoir terminé le *Précis*, et depuis je n'y suis plus revenu, sauf récemment à cause de cette malheureuse préface.

Qu'est-ce qu'une défaite nous apporte ? Une vue plus exacte de nous-mêmes.

*Regretter* est un pli qu'on attrape tout jeune et dont il n'y a pas moyen de se débarrasser ici-bas.

Les uns s'épuisent à espérer, les autres à regretter.

Le regret atteint à la même intensité que l'espoir : il est même de l'espoir *inversé*.

Le regret s'installe comme un vampire, et nous suce jusqu'à la dernière goutte de sang.

À force de regretter, j'ai revécu mon passé indéfiniment de sorte qu'il est exact de dire que j'ai vécu plusieurs vies.

Le regret n'est pas nécessairement dissolvant : il nous fait revivre indéfiniment tous nos moments essentiels, et c'est à lui que nous devons d'avoir connu une vie misérable et une existence comblée.

Il empêche de vivre, cela est vrai ; mais il fait revivre ; et donc on se rattrape. Le regret n'est pas si évidemment nuisible qu'on est tenté de le penser. Il essaie de *sauver* le passé, il est l'unique recours que nous ayons contre les manœuvres de l'oubli, le regret est la mémoire qui *passé à l'attaque*.

### 30 mars

Écouté à la radio des morceaux de Stockhausen, Xenakis, Berio – ensuite en tournant le bouton, je suis tombé sur un menuet ! La musique, quel pas dramatique en avant – vers quoi ? – a-t-elle fait !

Ma passion pour Talleyrand, j'en vois l'explication dans le fait que j'en ai assez du scepticisme en paroles, et que je suis heureux de voir quelqu'un qui l'a traduit en pratique, en règle d'action.

Les prétentions extravagantes du jeune Schlegel de fonder une nouvelle religion *précèdent* celles d'un Mallarmé projetant d'écrire le Livre...

Ce qui me gêne la Révolution de 89, c'est que tout s'y passe sur une scène, que les promoteurs s'y démènent comme des acteurs, que la guillotine même n'est qu'un spectacle. D'ailleurs toute l'histoire de France est une *représentation* : elle est une série d'événements auxquels on assiste plutôt qu'on ne subit. D'où l'impression de frivolité que donne même la Terreur, vue *de loin*.

Je pense soudain à Molinié qui est entré au couvent à cause de Dostoïevski – et de Chariot. (C'est en tout cas, au cinéma, à un film de Chaplin, qu'il eut l'idée de se faire moine. Il disait justement que Chariot, comme lui, était toujours *à côté*.)

Ma mission aura été de recenser les aspects *insupportables* de la vie. Les années ont fait de moi un spécialiste de l'intolérable.

Trouver une formule – et mourir.

L'heure de vérité sonne pour certains, pour la majorité, une seule fois ; pour d'autres, elle ne cesse de sonner.

J'ai tous les instincts d'un trouble-fête et toutes les convictions d'un esprit accommodant.

J'ai à la fois le goût de la provocation et le goût du détachement. Le scandale et la décence.

Je ne connais rien de plus flatteur, quand on a accumulé les défaites, que de les expliquer par la Malchance ; elle explique et excuse tout, elle a des vertus presque magiques : du coup, on est racheté aux yeux de tout le monde... La Malchance réussit là où échoue la Providence. Sans l'idée de Malchance, et ses vertus apai-santés, il y aurait autant de suicides que d'échecs ! Mais dès qu'on pense à Elle, on se calme ; on supporte tout, et on est presque content d'être *frappé* du sort. L'explication par la Malchance est le plus grand truc ici-bas. On n'en inventera jamais de meilleur. On s'en sert dans les lettres de condoléances surtout, et toujours avec une indéniable efficacité.

On peut supporter une conversation archi-banale pendant des heures sans en souffrir. Mais, après, la crise de désespoir arrive, immanquablement. Comment peut-on parler si longtemps sans jamais rien dire d'*imprévisible* ? La bêtise carrément est préférable, de beaucoup, à l'intelligence moyenne, conventionnelle, correcte. C'est que la bêtise déroute, irrite, surprend : elle pose donc des problèmes, alors que...

Je ne crois plus aux livres, j'entends aux livres à publier. Celui que j'ai fini, *Le mauvais démiurge*, attend là et je ne peux me décider à le porter chez l'éditeur. C'est que je ne crois pas utile de publier un *autre* livre. À quoi bon ? Un livre est un *acte de naïveté*. Or j'ai la prétention d'être détrompé au-delà du permis.

#### 5 avril

Quatre jours de marche, de Beaugency à Sancerre. De Sury-en-Vaux à Sancerre, paysage d'Urbino... Sur une route solitaire près de Vailly, rencontre avec une paysanne qui gardait des chèvres. Très intelligente. Nous parlons de la fuite à la ville, des villages désertés, des drames du « remembrement ». Elle nous demande où nous allons à pied comme ça, nous lui disons que nous venons de loin et que nous aimons marcher comme ça, sans but. « Moi, nous dit-elle, j'aimerais bien cette vie errante... » Il y a, dans le petit troupeau, un chevreau qui nous accompagne, qui ne veut plus nous quitter. La paysanne me dit qu'elle a un fils boucher, qui n'aime pas tuer des agneaux, parce qu'ils *bougent* après qu'on les a tués... Et nous parlons et nous parlons. On se croirait dans un village perdu en Roumanie ou en Russie (je pense à cette paysanne que Rilke y a rencontrée dans un village et avec laquelle il s'est entretenu pendant des heures)...

Sentiment de *vraie* vie.

Cette paysanne, parlant de son père, qui a maintenant quatre-vingt-quatre ans, disait qu'avant il se levait en été à 4 heures du matin et travaillait « d'un soleil à l'autre ».

Une obsession est un problème qui, pour n'avoir su le résoudre au moment voulu, nous accompagne toute notre vie.



7 avril

Soirée avec Jane, négresse américaine vivant en Angleterre. Elle me dit son étonnement et presque sa consternation de voir les intellectuels anglais répudier la tradition humaniste européenne et n'admirer plus que le *primitif* en tout ! Je lui dis qu'en France, c'est la même chose, peut-être pire encore. – Ces Noirs, pourquoi ne pas croire à leur avenir ? Ils font parfois montre de plus de bon sens que les Occidentaux, fatigués et dégoûtés d'eux-mêmes, et de leur « civilisation » surtout.

8 avril

Les explosions d'un Requiem.

J'ai reçu, aujourd'hui, jour de mon anniversaire, *La tentation d'exister* en anglais. Enfin !

Je suis loin de la vérité, et ne puis admettre que les autres l'aient trouvée. Au nom de quoi pourrais-je les juger, au nom de quoi pourraient-ils me juger eux, à leur tour ?

J'ai toujours ressenti un irrépressible besoin d'être injuste envers ceux qui ont compté dans ma vie, envers ceux que j'ai vénérés... Désir de me libérer, de briser les chaînes de l'admiration.

Il ne s'agit donc pas d'ingratitude, ce qui serait vraiment trop simple, mais d'aspiration à me retrouver, à être moi-même. Et on ne peut être soi qu'aux dépens de ses idoles.

Cela m'a fait plaisir de regarder et de feuilleter la *Tentation* en anglais. Mais le plaisir n'a pas duré plus de cinq minutes.

Je suis fondamentalement un esprit frivole.

C'est peut-être parce que je suis si hanté par le néant que je m'intéresse si profondément aux riens.

L'idéal : être quelqu'un sans s'asservir à une œuvre, être *sans plus*. Toute œuvre suppose une diminution de notre être. Produire, c'est diminuer, c'est perdre en substance, c'est s'amenuiser, c'est dégringoler métaphysiquement.

Entendu avec beaucoup d'intérêt, à la radio, Adamov racontant des souvenirs sur Artaud.

Dans une province reculée de l'Inde, on expliquait tout par les rêves ; c'est d'après eux aussi qu'on guérissait les maladies et qu'on s'orientait dans les affaires importantes ou quotidiennes. Jusqu'à l'arrivée des Anglais. Depuis qu'ils sont là, disait un indigène, nous ne rêvons plus.

Les Thraces pleuraient à la naissance d'un être. Ce n'est pas par hasard que je suis né dans un espace où l'on voyait les choses un peu différemment qu'ailleurs.

Impossible de ne pas en vouloir à ceux qui nous écrivent des lettres bouleversantes.

Ce qui fait que je ne m'intéresse pas aux révolutions littéraires ni politiques, c'est que toutes me paraissent insignifiantes auprès des mutations, des mises en cause spirituelles telles que celle dont le Bouddha fut l'auteur. À quoi bon se préoccuper du défilé des vogues de toutes sortes dont l'histoire fait état, quand on a devant soi l'exemple d'une expérience qui rend toute autre expérience futile ?

Notre corps nous souffle nos doctrines.

Nous n'avons l'impression de nous connaître en profondeur que dans ce malaise qui succède à une bassesse que nous avons commise.

12 avril

À l'étage au-dessous, ce mort qu'on enterrera demain.

Il faudrait, pendant un certain temps, aller à la morgue tous les jours, pour s'habituer aux cadavres.

13 avril

Enterrement du voisin. Office à Saint-Sulpice. Tout ce qu'a lu et dit le curé – parfaitement *inconcevable*. « Nous tous retrouverons nos corps » (!)

Les symétries, les habiletés de saint Paul, dans une des Épîtres aux Corinthiens : Nous sommes voués à la mort à cause d'un homme et nous

retrouverons la vie à cause d'un autre (quelque chose de pareil). C'est de la rhétorique, on ne peut plus subtile et d'ailleurs efficace : que dire en effet devant un cadavre ? que proférer, sinon des absurdités qui *frappent* et qui consolent à cause de leur totale gratuité ?

Bien que je sois assez « blindé », je ne cesse d'admirer tout ce qui arrive ; je passe de surprise en surprise, de consternation en consternation : à quoi donc m'aura servi mon scepticisme ? à m'étonner un peu plus qu'avant, et à comprendre l'inutilité de mes étonnements.

### Samedi de Pâques.

Partita n° 1 en *si* mineur de Bach.

Le suicide est l'acte le plus normal qu'on puisse exécuter. C'est à lui que toute réflexion devrait aboutir et par lui que devrait se conclure toute carrière. Partout il devrait remplacer la fin involontaire et dégradante. Et que chacun choisisse enfin sa dernière heure.

Je suis stupéfait de l'énergie de mon *taedium vitae*. Il ne se passe pas de jour que je n'en éprouve la vigueur et la virulence. Et cela depuis à peu près l'âge de dix-sept ans. (Pourquoi *dater* un sentiment aussi essentiel ? Autant remonter à ma naissance.)

Pâques. *Ich habe genug*  
*Cantate 82 – Bach.*

Sieste d'une heure et demie. Me suis levé appesanti ayant dans l'esprit, dès le réveil, cette image d'un « Dieu *ébréché* ».

Ai croisé hier, au Luxembourg, J. Weightman, critique anglais, qui tenait sa femme par le bras. Ils ne m'ont pas reconnu. Je les ai suivis de loin pendant quelques minutes. En deux ans, il a vieilli au point d'en être méconnaissable – vieilli, non de tête, mais de *démarche*. On aurait dit un octogénaire encore *solide*.

Au Luxembourg, également. J'y rencontre M. Hafez. Lui aussi a vieilli. S'il m'est arrivé la même chose en proportion – et comment en douter ? – c'est du joli. D'ailleurs M. H. a failli ne pas me reconnaître... quel indice !

Il y a à peu près douze ans, une grippe sérieuse. Au bout de quelques jours, tous mes instincts neutralisés. Plus de peur d'aucune sorte. Si l'on m'avait dit que j'allais mourir dans une heure, je n'aurais eu aucune réaction d'aucune nature. Je ne pense pas que le sage le plus « avancé » puisse atteindre à un état pareil, dût-il avoir derrière lui des années d'exercice dans le détachement. C'était l'Indifférence à son plus haut ou plus bas point (comme on veut).

J'ai dit à Mounir Hafez, aujourd'hui, à midi que les Juifs et les Allemands avaient ceci en commun qu'ils ne pouvaient se réaliser, non, *s'installer* dans l'histoire. C'était à propos de l'État d'Israël dont Mounir prévoit la destruction dans l'avenir immédiat (trois ans, dit-il ; je lui répons que cela durera beaucoup plus).

Ce besoin de proférer quelque chose *d'énorme* qui secouerait le Temps lui-même et le plongerait dans la consternation.

18 avril

*Giardino d'Amore* d'Alessandro Scarlatti.

Vers le milieu de la « sérénade », un morceau de bravoure à deux voix – obsédant, inoubliable : la perfection dans le déchirement.

Quand je pense à tout le tracas que m'avait donné cette édition américaine de la *Tentation*, à toutes les inquiétudes et à toutes les illusions dont elle a pu être la cause ou le prétexte – pour en arriver à quoi ? à rien. Cinq minutes pas plus – c'est toute la durée de l'attention que je lui ai vouée. Quant à la préface, je n'en ai lu que le début.

Ce que je veux au fond, c'est être une de ces « âmes avancées » dont il est question dans les textes « spirituels ».

21 avril

Dimanche. Un ennui tel que le cerveau ne paraît pas à même d'y survivre.

Comment des sensations pareilles sont-elles possibles ? Quel crime doit-on expier par elles ?

Tout est fondamentalement impossible.

J'ai vécu dans l'extase de l'impossibilité.

L'impersonnalité orientale – l'idée, chère à la peinture chinoise, de peindre une forêt « telle que la verraient les arbres »...

En Occident, peinture, philosophie, poésie : c'est toujours *moi, moi, moi...*

22 avril

Méfiez-vous de ceux qui flattent les jeunes, méfiez-vous de quiconque se veut un maître à penser.

Jusqu'à la trentaine, je n'avais qu'une idée en tête : l'extermination des vieux ; maintenant que j'ai dépassé la cinquantaine, celle des jeunes.

Il ne faut jamais faire une chose sans en éprouver l'envie. J'ai écouté cet après-midi – contre mon désir – une partie de la Messe en *si* de Bach, à France Musique. Eh bien, cela ne m'a fait aucun plaisir : ou plutôt ce fut une délectation stérile, sans profit ; alors que d'autres fois, un quart d'heure de jazz vous donne des frissons métaphysiques.

On ne peut aller plus avant dans la stérilité que je ne le fais depuis bientôt deux mois. J'ai atteint le *fond* de cette stérilité, si tant est qu'on puisse parler de fond là où il n'y a rien.

24 avril

Que ne puis-je éclater en morceaux !

Le jour où le suicide ne sera plus une tentation mais un devoir.

La conscience a brisé à jamais l'unité, donc plus de simplicité, donc plus d'innocence.

N'est révolutionnaire que celui qui met en cause le fait même d'exister ; tous les autres, l'anarchiste en tête, pactisent avec *l'ordre établi*.

-

-

25 avril

Cimetière de *Choisel* près de Chevreuse. Je lis sur une tombe rien que ce mot : *Pax*. En effet, la paix est ici. La vie, c'est donc le contraire : l'inquiétude.

*Friedhof* – c'est-à-dire tout ce qu'un vivant n'a pas.

Pas un lieu où l'on soit tranquille, excepté la mort !

(Si tant est que la mort soit un lieu. Mais il n'importe.)

Quand on pense que la théorie du surhomme fut conçue par quelqu'un qui était rongé par toutes les maladies, par un être chétif et suprêmement vulnérable – quelle leçon !

Quand on se lamente à cause de quelque chose, c'est toujours le deuil de soi-même qu'on porte, c'est toujours sur soi qu'on pleure — non par égoïsme mais parce que tout chagrin se nourrit de lui-même, de sa propre substance.

*L'être* n'était pas nécessaire : c'est un luxe ruineux. On devrait apprendre à se passer *de tout ce qui est*.

La lucidité sans ambition n'est rien de plus que le néant. Il faut que l'une s'appuie sur l'autre, que l'une combatte l'autre *sans victoire*, pour qu'une œuvre soit possible, pour qu'on produise quoi que ce soit.

L'hypertrophie ou plutôt le *vice* de la lucidité détruit tous nos actes *futurs*.

Jamais incroyant n'a autant que moi songé à l'urgence d'une prière *postérieure* à Dieu et à la Foi elle-même.

Ce qui est merveilleux dans la pensée de la mort, c'est que toutes les conclusions qu'on en veut tirer sont également légitimes. C'est la pensée la plus *immorale* qui puisse exister.

Ce « besoin maladif de nouveautés arbitraires » qui caractérisait M<sup>me</sup> de Guermantes, Proust aurait pu l'étendre à toute la société parisienne.

Le paradoxe du peuple roumain est d'être à la fois malheureux et frivole.

Armand Robin, ce traducteur étrange qui connaissait *toute* la poésie, un jour que je lui parlais de Tchouang-tseu, me dit qu'il le mettait au-dessus de tous les poètes et de tous les penseurs, et qu'il ne pouvait le comparer qu'à certains paysages dénudés d'Écosse.

On ne peut pas regarder le Temps en face.

Les sociétés prospères sont les plus menacées puisqu'il ne leur reste rien d'autre à attendre que leur propre destruction, le bien-être n'étant pas un idéal quand on l'a, encore moins un rêve quand on en est fatigué.

Dinu Noica<sup>102</sup> vient d'écrire que c'est la nouvelle génération et elle seule qui *mérite* Eminescu.

Il ne faut pas flatter les jeunes, il ne faut pas ajouter à leur orgueil : il est déjà assez grand comme ça.

L'ambition de D. N. a toujours été d'être un *maître à penser*, on ne peut le devenir qu'en flattant les jeunes justement.

Je ne comprends pas qu'on puisse souhaiter avoir des *disciples*. C'est s'enchaîner soi-même, c'est accepter d'être l'esclave de ses singes.

Relu quelques pages de *La métamorphose* de Kafka. On ne peut aller plus loin dans la malédiction par le dégoût.

Vivre dans une ville de je ne sais plus combien de millions d'habitants et penser comme si on logeait dans quelque grotte du désert !

Je voudrais me pétrifier et ne plus songer qu'à la volupté d'avoir vaincu le mouvement.

— Quelle est votre activité ?

— Je déplore.

Tous ces gens, tous ces amis de passage qui dévorent mes heures. (En un certain sens, personne n'a autant que moi souffert de la mort de Staline. Car tant qu'il était en vie, personne ne bougeait et j'étais tranquille !)

Tout est question de distance : d'où on voit un problème.

Le désespoir qui ne débouche pas sur Dieu, qui ne s'y heurte pas, n'est pas un vrai désespoir. Le désespoir est presque indistinct de la prière, il est en tout cas le germe de toutes les prières.

Vivre, c'est perdre du terrain.

Le désespoir qui ne passe pas à l'action tourne en poison.

Le problème de la *responsabilité* n'aurait de sens que si on nous avait consulté avant notre naissance et que nous eussions consenti à être celui que nous sommes précisément.

Au lycée de Sibiu, j'avais trois camarades, fils de paysans illettrés, qui, dans toutes les matières, savaient tout *sans travailler*. Ils écoutaient les cours, renaient tout et valaient, s'ils ne dépassaient, chaque professeur, si spécialisé qu'il fût.

L'un d'eux est devenu pope, un autre officier, le troisième, j'en ai perdu la trace.

### 16 mai

Un conquérant, quand il se met à faire des réflexions philosophiques, c'est que cela va mal. Cela est vrai de tout homme politique, de quiconque *a réussi* mais sent, voit son déclin. (Ainsi de Gaulle disant hier, en Roumanie, sans doute en pensant aux manifestations contre lui à Paris : « Tous les vivants, en tant que vivants, ont des problèmes à résoudre. Il n'y a que les morts qui n'en ont pas. »)

Je suis superficiel de nature, je ne connais à fond que l'inconvénient d'être né.

Tout événement a pour cause et pour effet un malentendu.

### 17 mai

Tous ces jours-ci j'ai passé la soirée dans la compagnie d'amis de passage, dîner après dîner... C'est intolérable. Quel plaisir d'être enfin seul !



Je viens d'apprendre que ma belle-sœur, au moment où mon frère a décidé de la quitter, a fait un monceau dans la cour de tous ses vêtements et de tous ses livres, et y a mis le feu...

17 mai

Lu sur les murs du Quartier :

« La culture est l'inversion de la vie »

et « Je suis au service du désordre »

Est-ce le même étudiant qui a écrit les deux « déclarations » ?

Toute « révolution » se réclame plus ou moins de Rousseau.

Ricà m'apprend une chose assez curieuse. Nous avons, à l'école de Râ\$inari, un camarade qu'on appelait la « petite truie ». Il avait des façons de fille, cousait, faisait la cuisine et louchait affreusement. Il paraît qu'il s'est marié avec une institutrice dont il a eu deux garçons et une fille. Il y a quelques années pendant un voyage, il rencontre, dans le train, un garçon de quinze ans qu'il amène dans un hôtel et qu'il viole. Scandale vite étouffé, car le Parti, dont il est membre, ne veut pas donner suite à l'affaire.

T. H., qui a fait quatre ans de prison, à ma question : Comment avez-vous pu supporter ? me dit : Par l'humour. Si j'avais pris au sérieux ma situation, je n'aurais pu tenir.

Journées agitées, marquées par les étudiants en philo. Je lis sur un carreau de la rue de l'Odéon : « ... pour la transparence des relations intersubjectives ».

Les révolutions se font à coup de brochures. C'est que rien n'est plus convaincant qu'un texte bref qui vous donne l'illusion d'avoir saisi un sujet.

Mes préférences : l'âge des cavernes – et le XVIIIe siècle. Mais les grottes ont débouché sur l'Histoire et les salons sur la Terreur.

Le seul moyen de durer est de minimiser tout ce qui nous arrive. C'est parce que rien n'a de signification en soi, que la vie est ou paraît tolérable.

Ce peuple grammairien. À l'Odéon, occupé par les étudiants, l'un d'eux disait tout à l'heure que les ouvriers n'aiment pas prendre part aux

discussions par peur de faire des fautes de français...

Il y a quelques années j'ai acheté une vieille édition de Marc Aurèle, qui portait la dédicace : « Qu'il vous soit l'ami des heures difficiles et qu'il vous soutienne comme il m'a soutenue. »

Je ne connais pas, appliqué à un livre, d'éloge plus beau que cet « ami des heures difficiles ».

Les enfants se retournent contre leurs parents ; et les parents méritent leur sort. Tout se retourne contre tout, chacun *engendre* son propre ennemi. Telle est la loi.

21 mai

Tout le monde me consulte sur la situation. Comme s'il était possible de prévoir quoi que ce soit.

On parle de « progrès ». Mais que l'on songe à l'Allemagne et que l'on mesure le pas en avant (!) que représente Hitler sur un Frédéric II ! L'Histoire est plutôt une perpétuelle dégringolade.

Le paradis terrestre : une foule... sceptique.

Rien n'est plus lourd de dangers qu'un long bonheur. Aucun individu, aucune société n'y résiste.

Le bien-être est un facteur de dissolution (désagrégation ?). Pourquoi ? Parce qu'il est un état anormal et qu'il atteint les vivants en profondeur. Il est en contradiction avec les instincts, en affaiblit la vigueur, il les sape et les compromet. Le bien-être est aussi rare que funeste : la nature ne l'a pas prévu. L'eût-elle fait qu'elle aurait été inspirée par le démon. C'est à une sensation de sécurité qu'ont dû succomber les dieux ; les hommes paraissent bien tentés de disparaître de la même façon. Mais heureusement pour eux tout prouve qu'ils n'en auront pas la faculté.

Un écrivain doit vivre à *même* la langue et non *méditer* sur elle.

C'est le propre d'une littérature épuisée, vidée de substance, que de tomber dans la *réflexion*.

22 mai

Tu as médité de l'Histoire, tu as cru même pouvoir lui tourner le dos et l'oublier. Elle n'a aucun mal à se faire rappeler à ton bon souvenir.

Il est toujours étrange d'assister à des événements auxquels on n'a contribué en aucune mesure, même pas en tant qu'être vivant.

Quand on croit à une chose ou qu'on la nie, on pense toujours pouvoir la modifier, avoir prise sur elle, la manœuvrer. Mais quand elle vous est complètement étrangère, elle vous échappe et vous ne pouvez en aucune façon trouver le moyen de vous l'assujettir par intérêt ou par haine.

De tous les fondateurs de religion, le Bouddha est allé le plus loin ; lui seul a vu le problème essentiel, unique : vaincre ce monde, en sortir *sans le quitter*. Ni paradis ni enfer ; mais victoire sur ce monde-ci, et sur tous les mondes.

Tant d'années où l'on n'a rien fait d'autre que nouer des liens ; quand on comprend que cela n'a servi à rien, il est trop tard pour les dénouer : on a pris goût aux choses, et il est infiniment plus malaisé de s'en éloigner que de s'y cramponner.

Pour que le détachement fût possible, il faudrait qu'on l'apprît avec l'alphabet et qu'on sût dès l'abord que désirer, c'est transcender le désir, vivre, c'est se mettre au-dessus de la vie.

Les événements, quand on y vit, ont ceci de propre qu'ils empêchent de considérer l'Histoire. Toute *actualité* est nécessairement non philosophique.

Une passion a toujours raison dans l'immédiat : jamais dans le futur.

L'homme qui reste en dehors n'a jamais tort – parce qu'il n'a jamais eu raison.

« Sooner murder an infant in its cradle than nurse unacted desires. »  
(Plutôt étrangler un enfant au berceau que couvrir un désir inassouvi).  
(Blake)

Si on appelait les choses par leur nom, aucune forme de société ne pourrait subsister au-delà d'une seconde.

Ce n'est pas pour rien que la Trappe est née en France. Mais on dira : l'italien ou l'Espagnol ne parle-t-il pas bien plus que le Français ? Sans doute. Mais ils ne *s'écoutent* pas parler ; alors que le Français *savoure* son éloquence, et *n'oublie* jamais qu'il parle ; il en est suprêmement conscient. Lui seul pouvait considérer le silence comme une forme extrême d'ascèse.

Je relis *L'Enfer*. Et je me dis que c'est peut-être le plus beau livre qui ait jamais été écrit. Impression extraordinaire. Mon mépris de la langue italienne n'est pas justifié. Que c'est ramassé, et quelle émotion dans chaque vers !

Walpole écrivait en 1765 que la religion à Paris était *l'athéisme* et que, dans certains milieux, Voltaire lui-même était considéré comme *bigot* (parce qu'il eut la faiblesse de reconnaître l'existence d'un créateur).

Le bonheur de savoir qu'on n'a rien à proclamer.

Février, mars, avril, mai, – j'ai rarement connu époque plus stérile, plus insipide.

« ... l'unique secret du bonheur est de tout abandonner. » (Christine de Suède)

L'anxiété perpétuelle use l'énergie dont on aurait besoin pour ressentir réellement la peur. Aussi est-elle presque une formule de vie, vers laquelle il faut tendre.

Tout ce qu'on connaît à fond cesse de compter pour nous.

Toute *conviction* émane d'un examen insuffisant des choses, ce n'est qu'un point de *vue figé*.

Je peux reconnaître à quelqu'un tous les mérites (je pense à J. P. S.), et cependant le considérer comme un pauvre type. Pourquoi ? Parce que j'ai

plus que le sentiment, j'ai la *sensation* qu'il n'a rien compris, que l'essentiel lui échappe et lui échappera toujours.

J'ai perdu jusqu'à la faculté *d'imaginer* un événement qui me serait favorable.

1<sup>er</sup> juin 1968

Devant l'*Odéon*. Au milieu d'un groupe d'étudiants plus ou moins anarchistes, un monsieur d'un certain âge vend *La Lumière*, organe des guérisseurs (?), et parle de « Dieu » comme seule réponse aux grandes questions. La discussion s'échauffe, les étudiants deviennent agressifs, et l'un d'eux demande au monsieur en question :

« Savez-vous en quoi consiste la preuve ontologique ? »

— Je ne suis pas savant », répond le vieux colporteur.

Il faudrait renoncer à chercher l'*essence* de quoi que ce soit. C'est un mauvais pli que notre esprit a pris que de vouloir, en toute occasion, fixer l'évanescence et en trouver la raison durable. Il n'y a rien *derrière* rien. Mais il peut y avoir quelque chose en nous. C'est ce à quoi il importe de s'accrocher.

Ne pas lire les écrivains *dont on parle*.

Lire uniquement par besoin et par hasard, comme cela vient. À peu près tous les livres que j'ai lus à cause de tel ou tel article n'ont pas eu de lendemain. Des phénomènes d'époque, et rien d'autre.

Il vaut mieux lire par goût un auteur *dépassé* que par snobisme un auteur dans le vent. Dans le premier cas, on s'enrichit avec la substance d'un autre, dans le second, on consomme sans profit.

Lire des auteurs *inactuels* dans les époques troubles, c'est la meilleure désintoxication qui soit.

La bombe atomique est l'espoir... inconscient du siècle.

Parler de la bombe atomique participe du journalisme et de l'Apocalypse, du mauvais goût en somme.

*Vacillité*, trait essentiel de M<sup>me</sup> de Maintenon, selon Saint-Simon.

Dans son très mauvais livre *Autoportrait*, le peintre américain Man Ray raconte qu'ayant commencé à faire de l'insomnie, il avait décidé d'en finir. En conséquence, une nuit, il mit son revolver à côté du lit avec l'idée de s'en servir au cas où le sommeil ne viendrait pas. Il s'endormit profondément et l'insomnie ne revint plus jamais par la suite...

Ce « miracle » ne fut possible que parce qu'il avait pris *sérieusement* la décision de se tuer. Son « inconscient » préféra dormir plutôt que mourir.

La lâcheté rend subtil.

Royer-Collard écrivait, en 1837, à Tocqueville : « Il n'est pas toujours besoin de marteau contre des édifices mal construits ; un coup de vent peut suffire... »

Timon d'Athènes a commencé comme danseur. Bon début pour un sceptique.

### 6 juin

P. V., médecin en banlieue, me dit que durant ces dix derniers jours il y a des gens qui ont vieilli de dix ans, tant la perspective de perdre tout par la guerre civile les aura marqués. La *possession* ! Impossible de me sentir solidaire du bourgeois, quel qu'il soit.

Si chacun voyait distinctement l'infime place qu'il occupe dans la société – et dans l'univers – les choses iraient très bien, sans accrocs. Mais comme chacun vit comme s'il était le centre de tout, tout ne peut que mal tourner. La modestie, si elle était possible, et qu'elle fût compatible avec la vie, serait l'unique recours. Encore faudrait-il qu'elle fût vécue par tous, ce qui est inconcevable. On dirait qu'un vivant n'est vivant que parce qu'il ne peut être modeste.

Remuer une société, c'est réveiller la mégalomanie qui est plus ou moins endormie dans le cœur de chacun.

Gobineau, dans une lettre à Tocqueville, raconte que le spectacle de 48 l'a tellement rempli d'horreur, que, s'il n'avait pas été marié, il serait entré dans un couvent. Ses idées sur l'inégalité des races, sur l'abâtardissement

des Blancs, les enfants dégénérés, etc. ont leur origine dans l'expérience qu'il a faite durant la Révolution de 48. Elles sont donc principalement une *vengeance* d'aristocrate.

Je ne connais rien de plus fatigant qu'un incompris, qu'un méconnu. Il ramène tout à lui ; ses ricanements recouvriront à peine les éloges qu'il ne cesse de s'adresser et qui suppléent largement, trop largement à ceux qu'on ne lui a pas accordés. Vivement ces gens, si rares à la vérité, qui ont réussi et qui sont plus modestes qu'on ne le dit. Eux, du moins, n'ont pas tout le temps des récriminations à faire et leur vanité nous console de la morgue des vaincus.

Tacite loue Nerva d'avoir su « concilier deux principes jadis incompatibles, le principat et la liberté ».  
(comme qui dirait socialisme et liberté)

Est-il vrai qu'il faille de la générosité pour n'être pas amer ?

La différence entre un homme d'action et un penseur est qu'un penseur ne fait et ne peut faire – jamais – une faute tragique ; c'est pour cela qu'il ne *joue* et ne peut jouer sa vie – alors que l'homme d'action ne fait que cela.

### Dimanche

Après un mois d'ankylose, le premier jour à la campagne. Marche pénible, faute d'entraînement. Pour écrire avec facilité, il faut écrire tous les jours ; pour marcher, de même.

### Lundi

Ai aperçu Adamov au Luxembourg. D avait l'air *heureux*. Cela fait tant d'années que nous ne nous parlons plus ! Pourquoi ? À Paris, on ne sait jamais où on en est avec personne. Un mot qu'on a dit quelque part et qui est parvenu transformé aux oreilles de tel qui l'a répété à tel, etc.

On ne voit pas pour quelle raison les amitiés dureraient plus que les passions ou les sentiments ordinaires (estime et le reste).

Replongé (*réfugié*) dans Tacite.

L'Antiquité pour moi est lui – et Eschyle.

Tocqueville, dans une lettre de 1858, – un an après la parution des *Fleurs du mal* ! – écrit à Gobineau que Lamartine est le dernier grand poète et qu’il faudra attendre longtemps pour voir surgir un génie aussi remarquable. Il reproche à Gobineau de douter de la France, alors qu’elle a des esprits aussi éminents que Thiers, Vuillemain, Cousin !!!...

On n’est malheureux que parce qu’on a une idée trop nette sur le bien et le mal.

11 juin

La nuit dernière, pendant les bagarres, vers 4 heures du matin on a sonné le glas à la Sorbonne. Je ne sais pourquoi j’ai pensé à la Saint-Barthelemy.

À l’âge où j’écrivais en roumain *Cartea Amâgirilor*<sup>103</sup> (vingt-cinq ans ?) je vivais avec une telle intensité que j’avais littéralement peur de finir en fondateur de religion... À Berlin, et à Munich, j’ai connu des extases fréquentes – qui demeureront à jamais les *sommets* de ma vie. Depuis, je n’en ai plus eu que des simulacres.

Entre un peuple vif mais sans jugement, et un peuple lourd mais réfléchi, comment choisir ? Il faudrait, selon les circonstances, vivre tantôt au milieu du premier, tantôt au milieu du second.

Partout dans le monde, mais particulièrement en France, tout est réglé par un principe de contagion : on ne résiste pas à la mode, quelle qu’elle soit. Il s’agit d’être à la page. Cette manie est une cause de rénovation en même temps que de frivolité. On doit trouver en soi-même un principe de changement ; tout ce qui vient du dehors est insignifiant.

12 juin

La seule « philosophie » vraie est celle de l’ermite qui ne veut rien avoir à faire avec ce monde.

À la longue, la tolérance engendre plus de maux que l’intolérance — tel est le drame *réel* de l’Histoire. Si cette affirmation est vraie, il n’est pas d’accusation plus grave portée contre l’homme.



La loi de l'homme, dans l'état de nature, était de lutter chaque jour pour sa subsistance. Il vivait dans une insécurité continuelle, constamment aux aguets, sans aucun répit, aucune possibilité d'échapper à la peur, non pas de l'avenir, mais du lendemain au sens strict du terme. C'était un lutteur féroce et rusé, qui ne pouvait s'offrir le luxe de s'endormir en paix.

Eh bien, on a fait de cette bête traquée un fonctionnaire, on l'a mise dans une cage où elle n'a plus de soucis ni d'inquiétude. Cela n'est pas *normal*. Un jour la cage sautera. Et la bête retrouvera sa liberté, et ses saines terreurs de jadis.

Je ne connais rien de plus *faux* que l'image que les romantiques allemands se faisaient de la Grèce antique. Tout ce qui en elle relevait de l'avocat et du sophiste, du bavard intarissable et de l'imposteur, de l'histrion surtout, – leur échappait complètement. La Grèce de Nietzsche est fautive aussi : personne moins que lui n'était fait pour sentir ce qu'il y avait d'indubitablement frivole et – comment dire ? – *parisien* avant la lettre chez l'Athénien particulièrement.

Par nature, je suis violent – par option, sceptique. Comment concilier des tendances aussi divergentes ? comment vivre, à chaque instant en contradiction avec soi-même ? De quel côté, en toute occasion, vais-je me pencher ? pour *qui* vais-je me décider ? à quel *moi* me ranger ?

Si seulement on avait le courage de ne pas avoir d'opinions sur quoi que ce soit !

Ou alors en émettre une devrait constituer un acte aussi important que prier. Se mettre en état d'oraison pour oser avoir une opinion ! C'est à cette seule condition que la *parole* pourrait acquérir quelque dignité ou reconquérir son ancien statut, si tant est qu'elle en eût jamais un dont elle pût être fière.

Pourquoi tout silence est-il sacré ? Parce que la parole est, sauf dans des moments exceptionnels, une profanation.

La seule chose qui élève l'homme au-dessus de l'animal est la parole ; et c'est elle aussi qui le met souvent au-dessous.

La parole – instrument de l'élévation et de la chute de l'homme.

C'est seulement de loin en loin que l'homme devrait avoir la latitude d'ouvrir la bouche. Et ce devrait être la fonction essentielle de la société que l'extermination des bavards.

Vers une généralisation de la Trappe.

J'ai combattu toutes mes passions, et j'ai essayé de rester encore écrivain. Mais c'est là une chose quasi impossible, un écrivain n'étant tel que dans la mesure où il sauvegarde et cultive ses passions, où il les excite même et les exagère. On écrit avec ses impuretés, ses conflits non résolus, ses défauts, ses ressentiments, ses restes... adamiques. On n'est écrivain que parce que l'on n'a pas vaincu le vieil homme, que dis-je ? l'écrivain, c'est le triomphe du vieil homme, des vieilles tares de l'humanité ; c'est l'homme *avant* la Rédemption. Pour l'écrivain, le Rédempteur n'est pas venu, effectivement ; ou son action rédemptrice n'a pas réussi. L'écrivain se félicite de l'erreur d'Adam, et ne prospère que dans la mesure où chacun de nous la renouvelle et la prend à son compte. C'est l'humanité tarée dans son essence qui constitue la matière de toute *œuvre*. On ne crée qu'à partir de la Chute.

Tout ce que l'homme fait, il ne le fait que parce qu'il a cessé d'être ange.

Tout acte en tant qu'acte n'est possible que parce que nous avons rompu avec le Paradis.

Tout créateur s'insurge contre la tentation de l'angélisme.

J. Cl. F. me raconte qu'un certain Monod (?), qu'il venait de voir dans la journée, lui avait dit avoir passé quarante jours dans un cercueil au fond d'une cave ! Ce même M. serait devenu par la suite nazi, ensuite franc-maçon, ensuite on ne sait plus quoi.

Les gens *intéressants* ne se rencontrent que parmi les esprits de second ordre, parmi les ratés surtout (bien que ce mot de raté ne signifie pas grand-chose). Un homme qui se voue totalement à une œuvre ne peut se permettre le luxe d'avoir un destin.

Je pense à cette lettre de Schiller où il met Hölderlin en garde contre la prolixité dont les poètes allemands sont coutumiers.

N'importe quelle œuvre allemande, poétique ou autre, gagnerait en force si on la réduisait d'au moins la moitié. Ni Hegel, ni Schopenhauer, ni même Nietzsche ne surent s'arrêter à temps. La manie d'approfondir, de

s'expliquer indéfiniment, de ne rien omettre, fait qu'on les lit avec l'appréhension de ne pouvoir les lire jusqu'au bout.

Dès que je tombe sur un essai philosophique où il est question de « métaphysique » ou de « philosophie » précisément, je l'écarte tout de suite. Je veux voir *penser* et non interroger sur les manières et les disciplines qui invitent à penser. Pascal a parlé de son angoisse *et non* de la psychologie de l'angoisse. Toutes ces branches modernes du savoir sont faites pour ceux qui ne peuvent rien tirer d'eux-mêmes, qui n'ont pas de substance ni même d'expériences sur quoi exercer leur esprit. On devrait philosopher comme si la « philosophie » n'existait pas, comme si on était le premier philosophe. À la manière donc d'un troglodyte ébloui ou effaré par le spectacle qui se déroule sous ses yeux.

« Il ne faudrait rien prendre à cœur » – tel devrait être le premier des commandements (le premier précepte d'un nouveau décalogue).

Je m'en veux chaque fois que je souffre et je ne manque aucune occasion de souffrir.

Le secret de la poésie de Rimbaud par rapport aux contemporains réside dans la destruction de la métaphore ; plus une métaphore est incohérente, plus elle nous agrée et nous frappe.

Les degrés de la destruction de la métaphore.

La logique de la métaphore classique nous apparaît intolérable.

17 juin

Au milieu d'événements importants, le seul rôle auquel je puisse prétendre est celui de spectateur affairé.

La racine de tous les dégoûts est le dégoût de soi-même.

Il s'épuise à se désoler.

Tout chez moi commence par les entrailles, et finit par la formule.

Je vis entre le ricanement et le hurlement

Au milieu : un soupir fracassé.

Il m'arrive souvent de relire des livres que j'avais empruntés à l'institut catholique ou ailleurs ; partout des traces de cendre, résidus de ma rage de fumeur.

J'ai cessé complètement de fumer il y aura bientôt cinq ans, et cet arrêt est la plus grande fierté de ma vie.

Une boutade vaut mieux qu'un traité indigeste.

Plus un philosophe est « profond », plus il prouve qu'il est insensible à l'ennui.

Profondeur et insensibilité à l'ennui sont termes corrélatifs.

Je me suis totalement dégagé de l'Allemagne et de la culture allemande. Et même de la langue.

Les prétentions, la prolixité, la bêtise à système, le snobisme sans nuances, la profondeur bovine, le crétinisme à principes – tout cela m'est devenu heureusement étranger. J'ai triomphé – à vrai dire depuis longtemps – d'une idolâtrie ridicule, infantile, dont j'ai eu tant à souffrir.

Une superstition en moins. Tant mieux.

J'ai une véritable *affection* pour le tour d'esprit de Tocqueville.

20 juin 1968

J'aime bien les esprits passionnés, et raisonneurs, et secrètement blessés, – comme Tocqueville.

Démêler, quand on lit un livre, s'il sort d'une nécessité intérieure ou seulement du travail, telle devrait être la fonction du critique. Mais comme la plupart, en vérité la quasi-totalité des ouvrages, sont le fruit de l'application, le critique y est trop habitué pour pouvoir *sentir* les exceptions.

Jane Howard téléphone de Londres pour voir si nous avons survécu aux « *riots*<sup>1</sup> ». Presque toujours les événements paraissent plus grands de loin que de près.

Même une lettre, pour l'écrire convenablement, demande qu'on soit en état de grâce.

Il faudrait que je reconsidère le « problème » du suicide : il me semble que j'en ai négligé les aspects les plus intéressants. Je pourrais les envisager maintenant, car j'ai remarqué que c'est en été de préférence que je me sens disposé à aborder une telle question. Est-ce la chaleur ? est-ce la lumière ? Le soleil m'a toujours incité à *repenser* ce monde et a suscité en moi des crises de mélancolie parfois insoutenables. Mes « ténèbres » m'empêchent de me mettre à l'unisson avec la splendeur environnante ; du choc entre ce que je ressens et ce que je vois naît cette humeur noire et tout ce qui en résulte.

L'été est la saison des grandes impossibilités. *Le soleil est fournisseur en idées noires*. Rien n'invite tant à la mélancolie qu'un paysage anéanti par la lumière. Fuir les étés comme la peste.

Par un extraordinaire effort de mémoire, il faudrait passer en revue toutes les occasions qu'on a eues de se tuer, tous les moments où l'on en a eu l'idée, pour quelque motif que ce fût.

### 21 juin

J'ai raconté, hier, à Doreen qu'il faudrait que le gouvernement mît à la disposition du public quelque salle ou quelque bâtiment où les gens pussent se rencontrer, parler, faire des discours, se soulager en paroles. Elle me répond que dans l'ancienne Chine les femmes, quand elles étaient en colère ou qu'elles avaient quelque sujet d'affliction, montaient sur de petites estrades, dressées spécialement pour elles dans la rue, et y donnaient libre cours à leur fureur ou à leur tristesse. Cette « institution » me semble autrement efficace que la méthode psychanalytique ou le confessionnal.

Voltaire écrit sur Charles d'Autriche qu'il ordonna l'ouverture des tombeaux de son père, de sa mère et de sa première femme : « Il baisa ce qui restait de ces cadavres, soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens rois d'Espagne, soit qu'il voulût s'accoutumer aux horreurs de la mort, soit qu'une secrète superstition lui fit croire que l'ouverture de ces

tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne. » (*Le Siècle de Louis XIV*)

Il est quand même difficile de s'habituer au cadavre *qu'on sera...*

Toute idée qui *réussit* est nécessairement une pseudo-idée.

Tous ces compatriotes qui s'accrochent à moi, qui s'imaginent que je puis représenter un appui, alors que toute mon existence est en porte à faux, sinon complètement en l'air. Comment leur expliquer ma situation ? et comment me croiraient-ils ? Des désemparés qui courent après une épave.

22 juin

Suis allé au marché. Pour quatre œufs, j'ai attendu une demi-heure. Crise de nerfs, fureur, ces femmes bavardes me mettent hors de moi. J'ai attendu uniquement pour me démontrer à moi-même que j'étais maître de mes nerfs, que je pouvais me contenir, et j'ai supporté effectivement toutes ces bonnes femmes sans hurler. Mais après, *j'ai failli* hurler.

C'est toujours la même histoire : tout effort que nous faisons sur nous-même se retourne contre nous ou nous nous retournons contre lui. La santé, c'est donner libre cours à ses humeurs, c'est être ce qu'on est.

Tout à l'heure, je regardais, boulevard Saint-Germain, les gens passer. Il me semblait que c'était pour la première fois que je contemplais des êtres de cette espèce. Tous m'étaient étrangers.

*Qui* étaient-ils ? D'où venaient-ils ? Dans quelle catégorie de vivants les classer ? Quel nom poser sur eux ?

D'un coup, la révélation :

— Mais ce sont tout simplement des singes !

(Je veux dire que jamais je n'ai eu un sentiment si net et presque contraignant de *nos* origines. On ne devrait jamais les perdre de vue lorsqu'on parle de l'homme.)

« Je voudrais bien avoir la vertu d'être indifférent au succès, mais je ne la possède pas. » (Tocqueville, dans une lettre à M<sup>me</sup> Swetchine)

Ce qui m'effraie, c'est que j'ai fait de grands progrès dans cette « vertu ». Et cela n'est pas bon pour mon « rendement ». Il faut que je me surveille et que je freine ces appétits d'anonymat.

Envie d'être plus abattu que je ne suis, et le suis pourtant autant qu'on peut l'être, – pire accès de « *despondency* », de « *dejection* », de mélancolie virulente et démodée.

On peut tomber dans la démence par l'automatisme du découragement – simple mécanisme.

La seule valeur à laquelle je crois est la liberté.

Une œuvre, si on y travaille, empêche de voir la réalité en tant que réalité : ou plutôt en tant que non-réalité. Ce qui est dans ce qu'on n'est pas et *ce qui n'est pas dans ce qu'on est*, discerner cela, seul y est propre un esprit émancipé de toute besogne, comme de tout projet. Une œuvre à laquelle on est attelé est une entrave, un obstacle, puisqu'elle paralyse l'envol libre de l'esprit ; ensuite elle l'empêche d'accéder à la pensée de l'irréalité, parce qu'elle est, cette œuvre, infiniment réelle pour celui qui y travaille et la fait ; elle lui apparaît, au fur et à mesure qu'il l'élabore, comme indubitablement existante, il s'y attache, elle se substitue à la « réalité », elle fait fonction de réalité. C'est pourquoi un esprit engagé, agissant, efficace ne saurait avoir qu'une vision abstraite de l'irréalité, et non une *expérience*. Cette expérience est le privilège des esprits volontairement *vacants* et qui, pour percevoir le vide extérieur, le vide *en tout*, l'ont auparavant senti et *soigné* en eux-mêmes. Débarrassons-nous de tout si nous voulons connaître le tout, son essence, c'est-à-dire *ce qu'il n'est pas*.

L'homme *vacant* – lui seul est à même de descendre au plus profond de l'être, là où il n'y a plus d'être dans l'être, où ce qui est est indistinct de ce qui n'est pas, où tout *est* et n'est pas – à jamais.

La passion du suicide.

Le suicide est une question d'impatience. On en a marre d'attendre la mort. Un peu de patience arrangerait tout ça, évidemment. Mais parler de patience à un passionné, c'est tomber à côté...

Rien ne pouvait le troubler, même pas le succès.

Les révolutions sont le *sublime* de la mauvaise littérature.

Le mot *révolution* agit sur un Français à la manière d'un aphrodisiaque.

L'homme, cet exterminateur – Tout ce qui vit va finir par succomber à ses attaques, et bientôt on parlera du dernier pou.

On a dit que le singe étant « sédentaire », l'homme ne pourrait pas être partout s'il en dérivait ; mais une fois qu'il s'en est bien détaché, rien ne pouvait l'empêcher de suivre ses instincts de nomade, d'animal malfaisant avide de s'insinuer partout.

Ce dont j'ai besoin, c'est de m'intoxiquer de... renoncement.

Elle est juste la remarque de Karl Barth, que la foi ne tue pas la volonté mais la met en mouvement.

De même, note-t-il, qu'elle n'étouffe pas l'intelligence mais la met à son service.

La haine est le remède de l'ennui. C'est pourquoi le temps ne paraît pas long dans les époques agitées.

Toute littérature commence par des hymnes et finit par des exercices.

25 juin

Tout à l'heure aux Presses universitaires, devant l'accumulation de livres sur la linguistique, j'ai piqué une crise de nerfs, et j'en suis sorti furieux et éccœuré.

La véritable équation n'est pas vie = douleur, mais vie = illusion. Tant qu'un être peut se tromper, il vit, il cesse de vivre dès qu'il n'y arrive plus. C'est l'illusion qui est le moteur et le secret des actes.

Il faudrait que le suicide fût une question de convenance (s), de bienséance, d'honneur « bourgeois ».

Je m'attache aux biens de ce monde tout comme un autre. Et chaque fois que je le constate, m'en désole et n'y puis rien. Dans le temps, je n'avais qu'un costume, et je m'en trouvais bien ; maintenant, j'en ai cinq, six ou



sept, et j'en veux encore d'autres. C'est un détail un peu ridicule, mais « éclairant » et pénible.

Si mon désir de renoncement dépassait le stade d'une envie, et qu'il devînt une obsession et une nécessité, quel pas en avant !

Mais chez moi tout reste velléité, déchirement, contradiction, appétit inassouvi.

### 27 juin

Ce matin, au lit, j'ai *réalisé* d'un coup que j'étais vieux : cinquante sept ans ! Je venais juste de me réveiller, en fait je dormais à moitié. Cette constatation, dans un état de demi-rêve, m'a retourné. À quoi m'auront servi tant d'années ? À trouver quelques formules contre Dieu et contre moi.

Les Blancs méritent de plus en plus le nom de *Pâles* que leur donnaient les Indiens d'Amérique.

Impossibilité de discuter avec quelqu'un qui se réfère à un « dieu ».  
(Impression de malhonnêteté que donnent les livres de théologie)

Il n'y a rien à faire, pour tout ce qui est attitude devant la vie, je ne peux me fier qu'aux Anciens. Des Modernes, ne m'intéressent que les extravagances, le cabotinage, les caprices et un rien de tragique dont ils ne sont pas conscients.

Dans l'histoire, tous les malheurs viennent des jeunes. Autant dire de la vie.

Tant que les jeunes estimeront que l'inexpérience est un critère à la fois de la vérité et de l'action, on doit s'attendre à des *événements*.

Deux manières de se tromper : être jeune et être vieux.

On ne peut réprimer un sourire toutes les fois qu'on parle avec un jeune ou avec un vieux.

Les jeunes ne valent quelque chose que s'ils sont contrariés et surtout persécutés.

Je suis un *curieux*, fatigué de tout le monde.

Entendre Bach dans les grands magasins, pendant qu'on achète un caleçon !

Chaque fois que je plonge dans quelque traité de théologie, j'en sors vite, tant m'est insupportable l'importance démesurée qu'on y accorde à Dieu et à l'homme.

Tout le monde trahit tout le monde. L'infidélité universelle.

La liberté, comme la santé, on n'en jouit pas quand on la possède : l'une et l'autre, dégradées en évidences, tant qu'elles sont là, deviennent des miracles aussitôt qu'on les a perdues. Personne ne *clame* qu'il se porte bien ou qu'il est libre : et cependant, c'est ce que devraient faire tous ceux qui détiennent cette double chance. Rien n'est plus caractéristique de notre lot que l'impossibilité où nous sommes d'être *conscients* de notre bonheur.

Ma seule excuse : je n'ai rien écrit qui n'ait surgi d'une grande souffrance. Tous mes livres sont des résumés d'épreuves et d'inconsolations, quintessence de tourment et de fiel, tous ils ne sont qu'un seul et même cri.

27 juin

Suis allé à *Sainte-Geneviève*, après plus de trente ans. C'est en effet en 1935, que j'y allais avec Bucur Jincu et Zoïta<sup>104</sup> ! Émotion très vive. Quand je pense que pendant tant d'années je suis passé si souvent devant cette bibliothèque sans y entrer !

Je reçois à l'instant une lettre de Sorana Jopa, qui m'annonce sa visite pour le mois d'août. Colère, fureur, exaspération. Je *sens* que je n'ai *rien* à lui dire, que ses problèmes ne m'intéressent plus du tout, qu'il est ridicule de reprendre les divagations d'il y a trente-cinq ans, et tout cela à Paris et en roumain ! Non, non et non ! De plus elle a soixante-dix ans ; – ce qui me paraît inconvenant et terrifiant. Il est vrai que je n'ai que treize ans de moins qu'elle, donc rien du tout comme différence. Il n'empêche que ce *Temps*

*retrouvé* auquel j'assiste depuis trois ans, ce défilé de fantômes, ces conversations centrées sur mon passé ne sont pas bénéfiques pour moi. Bien au contraire. C'est comme si je n'habitais plus la France !

D'ailleurs je n'y ai plus d'amis. Ceux de là-bas les ont évincés – à mon plus grand regret. Il faut que je me libère de mes origines. Elles me tirent trop en arrière et m'enlèvent même le peu d'envie que j'ai d'avancer.

Toutes ces lettres de Roumanie me rendent littéralement malade. Des amis ou des inconnus qui comptent sur moi, qui viennent à Paris *pour moi* ! – Quand je pense à quel point je suis un poids pour moi-même, l'idée d'être un appui pour quelqu'un d'autre me donne à la fois le vertige et le dégoût.

J'ai toujours eu un certain goût de la destruction, mais sur le plan métaphysique et impliquant l'émiettement du cosmos comme exigence minimum.

1<sup>er</sup> juillet

Hier, dimanche, promenade à la campagne, du côté de Sermaise.

À cause de la canicule, débauche de parfums : fleurs, arbres, herbes – on aurait dit qu'ils rivalisaient *d'odeur*.

Je suis en train d'écouter le quintette pour clarinette – qui a marqué dans mon existence. Chaque fois que je l'entends, je ne puis oublier que Mozart l'écrivit en même temps que le *Requiem* – c'est-à-dire pendant la dernière année de sa vie.

Je lis dans un livre sur le Zen : « le doute et la crainte, l'envie et la haine, tous les autres sentiments contraires à la foi. »

Ces sentiments négatifs qui « divisent », ne sont nullement contraires à la foi ; en soi, oui, mais non en fait : les guerres de religion ont bien eu lieu dans des époques où la foi dominait. Ce qui me semble vrai, c'est que la foi est compatible avec tous les sentiments que théoriquement elle exclut. Elle prospère même et s'épanouit dans la mesure où elle est inconséquente avec elle-même.

Pour la paix de l'esprit, et, à plus forte raison, pour la méditation, il n'y a rien de tel que d'être « oublié ». C'est la meilleure condition, si on veut se

retrouver. Plus personne entre soi et ce qui compte : on est de plain-pied avec l'essentiel. Plus les autres se détournent de nous, plus ils travaillent à notre perfection : ils nous sauvent en nous abandonnant.

En écoutant le quatuor en *ré* mineur de Fauré : c'est de la dentelle, ce n'est pas du génie.

Faire autre chose que de l'extraordinaire est vraiment inutile.

Faire une œuvre qui n'intéresse personne. J'y ai presque réussi.

3 juillet

Nostalgie du Déluge.

Cafard sans nom.

Il n'y a rien de plus terrible que le désespoir *spirituel*.

Chaos, sang de plomb, matière piétinée, chair étrangère, corps exproprié.

L'anxiété nous stimule et nous fascine, elle règle tous nos mouvements, elle dispose de nous. Il est donc sage de s'y fier et d'attendre qu'elle nous dispense tout le bien quelle est en mesure de nous octroyer.

La Déception à l'état pur, la Déception comme *source*.

Je suis frappé par ce que dit Retz de La Rochefoucauld : « Il a toujours eu une irrésolution habituelle ; mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution... Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été, par lui-même, bon courtisan, quoiqu'il ait toujours eu bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité, que vous lui voyez dans la vie... »

... *irrésolution*, comment n'y verrais-je pas le trait essentiel de mon caractère ? Je ne puis me *résoudre* à rien. Je balance jusqu'au vertige, je ne puis jamais être d'une opinion ou d'un lieu, être d'un bord ou de quelque part. De moi aussi on pourrait dire à propos de tout ce que j'ai fait ou plutôt eu l'intention de faire : « Il n'a jamais été cela, quoiqu'il... »

Je suis le contraire de l'homme *entier*, j'entends que je n'adhère à quelque chose que partiellement. Je suis l'homme des arrière-pensées, je n'avance que pour me reprendre aussitôt, je ne m'identifie avec rien, sinon avec le rythme de mes prétendues convictions, j'épouse à fond mes incertitudes.

Mon scepticisme est viscéral avant d'être intellectuel. Il est le produit de ma plus intime chimie, il est le porte-parole de mes organes.

La cause de l'irrésolution habituelle dont souffrait La Rochefoucauld, c'est dans sa *mélancolie* qu'il faut la chercher. Car la mélancolie mine tous les actes : on ne peut en commencer aucun qu'elle ne l'ait sapé déjà. Elle est inadhésion au monde ; par là même elle invite à *hésiter* avant d'entreprendre quoi que ce soit à l'intérieur de ce même monde.

Je suis tenté par les extrêmes, par tout ce qui rend l'existence extraordinaire et – dérisoire.

Je ne puis me trouver de niveau avec l'être, toujours au-dessus ou au-dessous, rarement de plain-pied et plus rarement encore *dedans*.

X me dit que les institutions d'ici ont quelque chose de *pourri*. Je lui fais observer que l'expression est inexacte : *sclérosé*, devrait-on dire, car *pourri* signifierait qu'elles conservent encore quelque chose de vivant.

Le Français et l'esprit d'Utopie. La facilité avec laquelle le Français construit un système social, la passion qu'il met à en ériger un, sans tenir compte des données concrètes, irréductibles, est simplement stupéfiante. Alors qu'il manque d'imagination métaphysique (les grands systèmes à l'allemande, il y est tout à fait impropre), il fait en revanche preuve d'invention dès qu'il s'agit de *repenser* la société : là plus rien ne l'arrête, aucune considération d'aucun ordre, aucun rappel à la « réalité » ; il se déchaîne, il délire en raisonnant, il va jusqu'au bout de ses divagations sans se soucier de l'expérience. Il a du « bon sens » en métaphysique, c'est-à-dire qu'il n'est pas métaphysicien ; il n'en a presque pas dans ses visions « sociales » ; c'est pourquoi il y fait facilement figure de novateur, et d'irresponsable, puisqu'il peut y avancer n'importe quelle insanité « généreuse ». Obsédé par l'*égalité*, c'est pourquoi il est si tenté par

l'utopie, car qu'est-ce que l'utopie, sinon construction pure, en soi, à *partir* ou *en vue* de l'égalité instaurée.

L'idée centrale des systèmes utopiques n'est pas la *liberté* mais l'*égalité*. Si c'était la liberté, la construction utopique serait difficile, voire impossible.

Au fond toute utopie est une série de postulats auxquels souscrit seulement l'utopiste (et les naïfs qu'il réussit à convaincre).

Par réflexe de conservation ou par pitié de son avenir, l'écrivain ne devrait s'occuper que de mots, et non de langage, encore moins de linguistique.

Il y a un degré de conscience qui est mortel à toute création, et même à toute *initiative* de l'esprit.

Je sais bien

(... le téléphone ayant sonné, je ne sais plus ce que je voulais dire. Si jamais il y a eu une pensée « étranglée », c'est celle-là.)

J'ai en horreur tout ce qui sort des combinaisons pures de l'intellect, tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, n'a pas été marqué par l'impureté de l'âme.

Je dis à cet Ukrainien français, professeur en Amérique, que Sartre, qu'il estime trop à mon gré, manque de « *tenue* », ou, comme disent les Allemands, de « forme intérieure » (*innere Form*).

Sartre est quelqu'un de trop fabriqué pour être vulgaire ou seulement vivant. Tout en lui est foncièrement irréel. C'est une poupée et un monstre.

6 juillet

Impossible de prendre intérêt à autre chose qu'à l'absolu.

On a parfois envie de crier à tous les ci-devant dieux : « Ayez pitié de nous, tâchez de réexister ! »

Si je lis tant, c'est dans l'espoir de rencontrer un jour une solitude plus grande que la mienne.

On ne s'intéresserait pas tant aux êtres si on n'avait l'espoir de rencontrer un jour quelqu'un plus seul que soi.

### 7 juillet

Des hommes, des hommes, partout des hommes, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit !

L'indifférence *consciente* – la plus haute attitude qu'on puisse adopter ici-bas.

Utopie : être aussi indifférent qu'un idiot et se comporter comme lui mais par réflexion, par délibération.

Rivaliser d'indifférence avec les idiots, s'efforcer par la lucidité d'atteindre à une perfection qu'ils possèdent, eux, de naissance !

Souvent le matin, quand je fais le nœud de ma cravate, je pense à tel ou tel mort récent : X s'en fout, il ne connaît plus *ça*.

### 8 juillet

Je n'ai rien apporté de neuf, sinon une désolation plus lumineuse, car plus nette, plus tranchante.

Je suis si réfractaire aux actes que pour me décider à en exécuter un il me faut auparavant lire une Vie quelconque de Napoléon...

Le suicide étant la conclusion logique de tout, la seule ressource qui nous reste est l'irrationnel.

Tout compte fait, si on ne se tue pas, c'est qu'il y a trop de raisons de se tuer.

En écoutant *Les Sept Paroles du Christ* de Haydn – je me disais tout à l'heure que mon scepticisme est au fond religieux et que ce n'est pas pour rien que les esprits dont je me sens le plus proche sont Pascal et Dostoïevski.

Que je suis content de ces moments où j'arrive à m'élever *au-dessus* de mes doutes ! Jamais, il me semble, je ne suis plus moi-même que dans ces moments-là ! Peut-être parce qu'ils me sont inhabituels.

Le découragement, cette illumination à rebours, nous révèle l'autre côté, l'ombre intérieure des choses. C'est pourquoi il nous donne une si vive sensation de vérité... D'un coup, il nous semble que tout saute, que tout vole en éclats dès qu'il nous *sépare* de tout ; — et cette séparation est connaissance.

(J'ai manqué ma vie *par amour du découragement*.)

« À quoi vous travaillez ? me demande Marga B.

— Je ne travaille pas, je n'ai jamais travaillé », lui ai-je répondu. Cette vieille et invariable réplique que je sors en toute occasion me dispense de toute explication supplémentaire. Est-ce qu'on aurait pu poser une question pareille à Pyrrhon ? Les questions qu'on n'aurait pu adresser à mes modèles, je ne veux pas qu'on me les adresse davantage à moi.

Est-ce que j'ai la gueule de quelqu'un qui *prépare* quelque chose, qui fabrique un livre ?

Cette pauvre Sorana Topa, qui veut venir à Paris discuter de problèmes métaphysiques avec moi. Pour elle qui est seule, je comprends qu'elle ait besoin de parler ; pour moi, qui vois tant de monde, toute rencontre est une épreuve de plus, un supplément épuisant de palabres. L'illusion qu'a chaque visiteur qu'on a du temps pour lui, parce qu'il ne pense pas aux *autres*, à ceux qui avant lui sont venus vous voler, vous *violer* votre temps.

Le fait d'aller tous les jours au marché, quel contact avec la réalité ! Si jamais il y a un endroit où l'on ne soit pas dans les nuages, c'est bien celui-là !

Il y en a qui veulent vivre et mourir en paix ; — il y en a d'autres qui voient les choses autrement. — Ce n'est pas plus compliqué que cela. L'Histoire est simple à la base, multiple et déroutante dans ses manifestations. La folie des agités prévaudra toujours sur la sagesse des pacifiques, — pour la raison que le démon, qui inspire les premiers, est plus proche de l'intimité de la « vie », que le dieu qui conduit les seconds. C'est qu'effectivement la « vie » n'est pas d'essence divine mais démoniaque.

Je suis littéralement *investi* par mes compatriotes. Impossible d'y échapper, sauf à leur déclarer la guerre.



Il y a du malheur à avoir des ambitions ; il n'y en a pas à n'en avoir aucune.

Le seul homme fort est celui qui a *oublié* de désirer.

Mot si juste de ma concierge sur la France envahie par des ouvriers étrangers : « Les Français ne veulent plus travailler, ils veulent tous *écrire...* » me dit-elle.

Elle pensait sans doute au fait que le Français veut devenir fonctionnaire...

J'ai envoyé une lettre à Sorana Topa, où je lui dis que je ne crois pas utile de la revoir, j'entends qu'il m'est extrêmement pénible d'affronter après plus de trente ans des gens qui ont compté dans ma vie. J'ai tellement peur de les décevoir ! Ce que j'aurais dû ajouter, c'est que j'ai également peur d'être déçu par eux.

N'empêche qu'avoir envoyé cette lettre est de ma part un acte de cruauté sans nom. Mais j'en ai assez de ce *Temps retrouvé* perpétuel où je vis depuis trois ou quatre ans.

Cette angoisse qui *précède* toutes les raisons d'être angoissé, qui *invente* toutes ces raisons.

Le processus de l'*angoissement* est le suivant : je sens monter en moi un malaise incœrcible, malaise vide, envahissant, qui se cherche un contenu ou qui veut se fixer à n'importe quoi : le premier prétexte venu lui est bon, elle s'y rue, elle l'enveloppe et le dévore ; elle a enfin trouvé un aliment. Et c'est ainsi chaque jour : un fait divers, une lettre, un coup de téléphone, un souvenir, une sensation, tout, mais absolument tout lui agrée ; elle n'est vraiment pas *difficile*, cette angoisse, elle s'accommode de tout. C'est pour cela qu'elle prospère sous toutes les latitudes. Elle est faite pour triompher, puisque tout lui réussit, même ce qui la combat. C'est un poison qui se fortifie de son antidote.

13 juillet

Suis tombé, dans une Vie de Byron, sur le nom de *Malamocco*, petit patelin près de Venise. Dire que j'y suis allé à plusieurs reprises. Quelle mélancolie d'y penser en ce moment !

J'aime le scepticisme mais le scepticisme *pathétique*. Cette restriction est la clef de ma vulnérabilité.

Comment me défendre du sentiment que la vie n'est rien d'autre qu'un peu de matière *suspecte* ?

Le seul moyen de sauvegarder sa solitude est de blesser tout le monde, en commençant par ceux qu'on aime.

Sartre l'opportuniste, le philosophe rampant.

Chaque solution que l'homme croit avoir trouvée à ses problèmes ne fait que les déplacer, si même elle n'en augmente la gravité.

Rien ne compromet davantage en philosophie que le besoin d'être applaudi.

-

-

14 juillet

Je viens de penser aux journées passées durant l'été de 1944, à Courtenay, dans le Loiret. Depuis, jamais je n'y avais songé d'une façon si précise. Je viens de distinguer, de *voir* le cadre, les détails de la vie que j'y menais, avec les gens et les événements. Tout cela a définitivement disparu. L'idée du *passé* est strictement intolérable. *Ce qui a été*, non, cela est au-dessus de mes forces.

Vivre, c'est se démener en fonction de l'avenir proche. Quand j'évoque n'importe quelle période de ma vie, je sais bien que je n'y vivais que par l'attente. Même maintenant, où je ne devrais plus tellement regarder en avant, droit devant moi, je continue cependant *d'attendre*, je mise sur quelque simulacre de futur.

À tel point l'homme vit dans l'attente, qu'il a conçu l'idée d'immortalité par un besoin précisément d'attente *durant l'éternité*.

Ai-je parlé ici de mon intoxication de tabac ? Je disais il y a deux mois à un chirurgien australien, venu dîner chez nous, que j'avais été un si grand fumeur qu'il m'était impossible de prendre la moindre décision sans

allumer une cigarette, et cette dépendance totale, cet asservissement, j'avais fini par les trouver intolérables. Quand je cessai de fumer, ce fut une véritable délivrance.

Le chirurgien, qui paraissait visiblement intéressé par ce que je disais, m'a raconté qu'il en était arrivé au même point que moi, et qu'une fois, au milieu d'une très grave opération, il s'arrêta brusquement, ne pouvant se décider dans quel sens il devait continuer. Il quitta donc la salle et alla fumer une cigarette dehors. *Puis*, sans difficulté, il *sut* ce qu'il avait à faire, prit une résolution qui se révéla bonne puisque l'opération, contre toutes ses appréhensions, devait réussir.

Depuis que je ne fume plus, je me sens moins capable d'affronter les problèmes de la vie pratique (sans compter la baisse de rendement intellectuel qui s'en est suivie !), mais enfin je n'ai plus le sentiment d'être inféodé à un poison, à un maître impitoyable.

Écrire des livres, écrire des livres. Épicure en écrivit trois cents, et aucun n'est resté.

Si une page, si une « pensée » de moi pouvait me survivre, ce serait suffisant. Et d'ailleurs cela n'a aucune espèce d'importance. Ce n'est pas le respect de la postérité, ni, bien entendu, du présent, qu'il faut rechercher, mais le respect qu'on a de soi-même, c'est cela qui importe : *être en règle avec soi*, tout est là. Et c'est parce que je n'y suis pas parvenu que je suis en porte à faux partout et toujours.

Ce qui importe, ce n'est pas ce que pensent les autres de nous, mais ce que nous en pensons nous-mêmes dans le plus profond de notre être. Si nous nous estimions sincèrement, réellement, tous les mortels pourraient cracher sur nous, que nous ne nous en apercevions même pas. Mais le difficile est d'être vraiment persuadé que la bonne idée qu'on a de soi correspond à celle même que Dieu s'est faite de nous.

Je suis fatigué de tous les drapeaux.

Faire une œuvre, c'est penser à cette œuvre et à rien d'autre. Or je n'arrive pas à penser à ce que je *devrais* faire ; je n'aime faire que ce que je ne dois pas, j'aime trahir ma cause, me poser en ennemi de mon devoir.

Mon Dieu, faites que je ne sois pas le dernier – ou alors que je le sois tout de bon !

Pouvoir se venger comme Dante !

Ce sur quoi je n'ai jamais varié, c'est sur mes doutes quant à l'utilité de la philosophie dans les moments importants de la vie.

La philosophie m'aura aidé à *théoriser* mes malaises, à les transposer en formules, à en trouver l'équivalent, abstrait, conventionnel, quelconque, à les vider, à les appauvrir, à me les rendre supportables.

Depuis le temps que je me ronge, il est étonnant que j'aie encore quoi ronger.

15 juillet

Je pense qu'aujourd'hui Sorana a dû recevoir la lettre inhumaine, bêtement cruelle, que je lui ai écrite et qu'elle ne méritait pas. Que faire ? Il m'est impossible de revenir là-dessus. Mais cette lettre, je n'avais pas le droit de la libeller en ces termes. Il valait mieux me taire, faire le lâche, au lieu de prendre de grands airs dont j'ai honte et même horreur.

Mais si je veux défendre ma solitude, c'est en premier lieu contre des amis que je dois le faire, ce sont eux qui empiètent réellement sur elle, qui s'y insinuent. Les indifférents nous protègent. Nos ennemis nous aguerrirent.

Seuls nos amis nous affaiblissent, car avec eux, c'est le drame permanent, un climat de blessures subtiles – néfaste au possible pour notre équilibre, et notre santé « morale ».

C'est sans doute par une précaution instinctive que j'ai « liquidé » tous mes amis. Je me défends comme je peux contre tous ceux à qui je suis censé avoir des comptes à rendre. Car les amis sont des censeurs terribles, et il faut les redouter et les fuir sous peine de complications sans nom.

16 juillet

« Ne laisse jamais la mélancolie t'envahir, car elle empêche tout bien. »  
(Tauler, *Sermons pour le bon emploi de la journée*)

Je devrais chaque jour, au lever, faire mienne cette exhortation.

Je donnerais beaucoup pour savoir si je cherche vraiment la paix.

Une journée sans rendez-vous, sans palabres, sans répétitions écœurantes des mêmes propos, sans les sempiternels commentaires sur les « événements », sans le baratin pro-ou anti-révolutionnaire.

Georges Bilan me raconte qu'emportant de Solesmes le règlement de Saint-Benoît, il l'ouvre au hasard et la première chose qu'il lit est que le religieux, qui, pour une raison ou autre, s'absente du couvent ne doit pas raconter, une fois rentré, ce qu'il a vu ou fait dans le monde. Sans doute pour ne pas donner des *idées* aux moines.

Pour parler de la crise religieuse qu'il traverse, Bilan est allé voir Gabriel Marcel, sur ma recommandation. Celui-ci, très ému, s'est levé, en pleine discussion, pour lui tendre la main, en guise de communication. Bilan, soit influence roumaine, soit russe, baise sa main... Ce geste, inusité et même inconcevable en France, a sûrement profondément touché G. M.

Le moment le plus critique pour un prophète est celui où il finit par se pénétrer de ce qu'il débite...

La dualité de ma nature et de mes goûts : je viens de prendre à la bibliothèque les *Sermons* de Tauler et un livre sur Néron.

Entre le Dépouillement et la Férocité.

Sorana a répondu à ma lettre. Sa réponse est on ne peut plus *noble*. Elle a compris que j'étais malheureux et a vu et senti ce qu'il y avait de faux dans mon effronterie, dans mon refus de la revoir.

P. S. Mais maintenant justement je *pourrais* la revoir.

Je ne veux pas revoir mes anciens amis. L'idée de cette confrontation me met hors de moi. Je ne veux pas voir à quel point ils sont déchus et je ne veux pas davantage qu'ils voient à quel point je le suis moi-même. Vient ensuite cette peur que j'ai devant tout abus d'émotion, et aussi de ces démonstrations dans l'épanchement dont mes compatriotes sont coutumiers. Je n'ai plus envie de mon passé, je vais l'oublier, il ne m'inspire

aucunement, je n'arrive pas à en rien tirer. Que mes anciens amis s'effacent ! Je suis un vieux fou, je fuis mes *témoins*.

À vingt ans, on se fait du suicide une idée trouble et lyrique. Après, elle devient de plus en plus claire et sèche : elle prend petit à petit les contours d'une évidence, et nous ne concevons pas qu'elle ait pu jadis nous paraître *étrange*.

Une existence change à partir du moment où le suicide y paraît *normal*.

Le lecteur fiévreux est toujours mauvais juge. Mais l'auteur fiévreux n'est pas nécessairement mauvais écrivain.

Ce n'est pas la Sagesse, c'est le Temps qui est le remède à tout.

(Cette banalité m'est revenue à l'esprit à propos de ma querelle avec Jackson au sujet de ma préface sur Valéry. Ma fureur est tombée uniquement à cause de l'usure, de l'oubli, et non des réflexions que j'ai pu faire pour me calmer.)

Combien de nuits n'aurai-je pas vécues où toutes mes raisons de persévérer furent remises en cause et où le lendemain ne paraissait pas seulement impossible mais encore inimaginable.

Le tournant pour un prophète est celui où il finit par se pénétrer de ce qu'il débite, où il est submergé par ses vaticinations. À partir de ce moment, comme il n'est plus libre, mais un esclave, un automate, et un désespéré, il s'emploiera à regretter l'époque où il annonçait des catastrophes sans trop y croire, où ses menaces étaient des exercices, et ses appréhensions des ironies.

Le rôle de Jérémie ou d'Isaïe, tant qu'il est sincère, n'est pas commode. C'est pourquoi la plupart des prophètes *préfèrent* être des imposteurs.

19 juillet

Tout à l'heure, me suis mis en colère au bureau de poste, parce qu'on ne voulait pas me délivrer une lettre qui était adressée à un monsieur Cibran.

Chaque jour, ce malheur renouvelé de n'être pas maître de mes nerfs, de me voir en somme dépassé par moi-même.

L'histoire ne se répète assurément pas dans le détail mais elle conserve quelques traits permanents qui font que tout événement, si imprévu soit-il, ne l'est qu'en apparence. Le fonds est le même et dès qu'on gratte on tombe sur les stigmates du singe fourvoyé.

Le soulagement consécutif à toute pensée amère : c'est comme si on venait de se débarrasser d'une forte quantité de bile. On s'en trouve soudain plus doux et plus léger, on se sent pousser des ailes...

Dès qu'il s'agit de « pardon », de « geste généreux », de grands sentiments, de « réconciliation », on tombe dans le faux, dans le théâtral, et on ne sait plus où on en est. Mais *ce faux* n'existe jamais dans les occasions, plus fréquentes, il est vrai, où l'on est mesquin. C'est que, mesquin, on l'est naturellement, sans effort aucun.

Cette S. T. – qui dit avoir soixante-dix ans, c'est avec une véritable terreur que j'envisage de la revoir. Non, il ne faut pas qu'elle vienne. Ce fut de ma part une réaction *saine* que d'avoir refusé de revoir ma mère. Après un certain âge, on ne devrait plus se montrer à ceux qu'on a bien connus, de peur d'abîmer l'image qu'ils conservent de nous.

Hier soir, entre 8 heures et 8 h 1/2, dans le jardin du Palais-Royal, un silence de cloître, au milieu de Paris.

21 juillet

Six heures de marche, sous un soleil actif, dans le Vexin  
— Char, Vigny...

Sur une route solitaire, j'ai réfléchi cet après-midi au fait si banal et si effrayant pourtant du passé, de tout passé en tant que tel : *où* sont les années que j'ai vécues ? Quand je songe que cet instant où je me tourmente rejoindra *dans un instant* l'immense cimetière temporel qu'est chaque existence, je perds les derniers restes d'envie de durer.

22 juillet

Il n'y a rien de plus justifié que la pitié de soi.

Pourquoi je suis un raté ? Parce que j'ai aspiré à la *félicité*, à un bonheur surhumain, et parce que, n'y pouvant atteindre, je me suis enfoncé dans le

contraire, dans une tristesse sous-humaine, animale, pis même, dans une tristesse d'insecte. J'ai voulu le bonheur qu'on goûte auprès des dieux, et n'ai obtenu que cette prostration de termites.

Je ne sais ce qui a pu m'arrêter sur la voie de la félicité. Sans doute n'étais-je pas fait pour elle. Comme toujours dans mon cas, la *prédestination* explique tout.

Je me croyais appelé à devenir un mystique (comme si on *devenait* mystique ! on l'*est*) – mais il faut dire qu'il était dans ma nature d'être un sceptique ou plutôt un *hérétique* du scepticisme.

Au fond, le scepticisme est l'antipode de la félicité. Je suis tombé „ dans le doute parce que je visais trop haut. Le sceptique est un mystique raté. Il échoue dans le doute parce qu'il avait présumé de ses ferveurs, celles-ci l'ayant abandonné, il ne lui restait plus qu'à s'accrocher à une doctrine qui les dénonce, en conteste la valeur, et les réduit à des mouvements d'humeur, superficiels et sans dimension métaphysique : des lubies ou des altérations de la psyché. Le scepticisme est une autopunition : c'est que, le sceptique, effectivement, ne peut se pardonner de s'être arrêté en chemin. Et il se venge contre ce qu'il a poursuivi, il incrimine l'idéal qu'il n'a pu atteindre, il le rabaisse et le ridiculise, il se frappe lui-même à travers son rêve le plus ancien et le plus cher.

23 juillet

Nuit atroce, fourmillement douloureux dans les jambes et tous mes nerfs tendus, suppliciés.

Ce corps assiégé par la douleur.

Pourquoi j'y pense tant, au suicide ? Parce que dès que je remonte *au-delà* de mon passé ou que je me représente le lendemain de ma mort, je n'arrive pas à trouver un sens à l'accident infime survenu entre ces deux durées.

Il n'est pas bon pour l'homme de s'appesantir sur le temps qui précède sa naissance ni sur celui qui doit succéder à sa mort. Cette réflexion est funeste à l'intervalle infime qui s'interpose entre les deux.

*Luther mort*, par Lucas Fortnagel. Un masque terrifiant, plébéen, agressif, d'un sublime porcine.



C'est un signe de grande faiblesse que d'être remué par ce qu'on a écrit soi-même. Le péché de complaisance est le plus lamentable et le plus fréquent.

S'éduquer à ne pas laisser de traces, c'est une guerre de tous les instants qu'on se fait – à seule fin de se prouver qu'on pourrait devenir un sage, que l'on en est presque un..

Un grand problème : comment s'effacer sans en souffrir ?

Je me suis insurgé contre mes ambitions, je les ai étouffées, au lieu de les utiliser, d'en extraire un surcroît de vigueur à l'exemple de tous ceux qui ont fait parler d'eux, qui ont surpassé les autres *en renoncement*.

Avec des restes de passion on aboutit à des restes de pensée.

25 juillet

Pouvoir se tuer et ne pas le faire, c'est être un autocrate qui ne ferait pas usage de son autorité.

Angoisse viscérale, indomptable, envahissante : n'importe quoi, nouvelles ou souvenirs, prend des proportions inusitées, comme s'il s'agissait de catastrophes inouïes. Des vétilles promues au rang de réalités cosmiques. Tout se mue en angoisse, tout est angoisse. Je suis manœuvré par elle, comme un rien du tout, comme un insecte. Sentiment d'intolérable humiliation. Chaque fois que je suis en proie à des grands sentiments négatifs (l'angoisse en est un), j'ai l'impression d'être moins que rien, une honte de la nature. Que peut-on faire contre l'humiliation de ressentir la peur au milieu de cette non-réalité générale où l'on vit ?

Ce monde qui ne vaut pas un crachat est néanmoins capable de me plonger dans des affolements qui n'auraient un sens que pour un croyant.

J'ai réussi l'exploit de connaître tous les tourments imaginables au cœur d'un univers qui pourtant ne m'est rien.

Toutes les hérésies chrétiennes me tentent : ce sont autant de vérités *désagréables* ou *dangereuses* que le christianisme officiel a écartées ou étouffées. C'est là, en elles, qu'est la vie et même la vraie vie.

Si l'homme s'impose de croire à quoi que ce soit, c'est uniquement pour ne pas se tuer, car le suicide est la conséquence logique de la constatation que rien ne résiste à une analyse rigoureuse, à une réflexion cruelle.

Il est étrange que j'en sois à tant parler de suicide, alors que j'aime la vie autant que n'importe qui, mieux que n'importe qui.

Mais depuis longtemps j'ai acquis la conviction (funeste ?) que je suis le seul à avoir tout compris, et que les autres sont voués tous à l'illusion. En dehors du Bouddha et de Pyrrhon, je ne vois partout que des naïfs, de pauvres naïfs brillants.

Je lis quelque part : Néron fut la personnification de la cruauté.

Erreur. Il fut la personnification de la *peur*. C'est tout autre chose.

J'ai toujours vécu avec la conscience de l'impossibilité de vivre. Et ce qui m'a rendu la vie supportable, c'est la curiosité que j'ai eue de voir comment j'allais passer d'un instant, d'un jour, d'un an à l'autre, avec cette conscience-là.

Intrigué par un insoluble, issu du plus profond de moi-même.

27 juillet

Tout à l'heure, j'ai croisé P. C. qui, à mon salut, a tout juste répondu d'une à peine perceptible inclinaison de tête. On aurait dit, avec ses airs onctueux, un évêque distant, hautain, faisant une ébauche de bénédiction pour déguiser une grimace.

Pour ne pas lui en vouloir, il faut que je pense à ses malheurs (à ses malheurs qui l'ont rendu si impitoyable, si exigeant, et si féroce à l'égard de ses amis et de tout le monde). Vivement un homme heureux, pour qu'on puisse le détester sans tant de façons.

Si on pouvait se rendre *inhumiliable*, on résoudrait par là même le problème majeur, – on *serait* supérieur aux dieux.

Si je trouvais une définition exhaustive de l'anxiété, je n'écrirais, je crois, pas un mot de plus et considérerais ma carrière comme triomphalement achevée.

Quand je veux écrire quelque chose en attendant une visite, je me sens aussi gêné que si j'avais une mitrailleuse braquée sur moi.

La tendance qu'a un croyant de considérer comme frivole quiconque n'a pas de convictions religieuses.

À noter, que l'incroyant ne juge pas superficiel un croyant parce qu'il est croyant. Cette différence d'optique en dit long. Qui a raison ? On ne sait. Mais le fait est que tout ce qui est religieux d'une manière ou d'une autre participe d'une certaine profondeur, ne serait-ce que de cette profondeur d'obnubilation sans quoi il n'y a pas de foi. Perdre ses illusions, ce n'est pas être profond. Mais en garder beaucoup, en *acquérir* beaucoup surtout, cela oui, a quelque rapport avec l'esprit de profondeur.

### 28 juillet

Dimanche. Dans un champ près d'Auvers-Saint-Georges (non loin de Chamarande), je me suis allongé et me suis senti soudain solidaire de ce sol, un avec lui. *L'argile* de la Genèse, je la touchais, j'étais comme elle, j'étais elle. La mort n'est que le retour *à ce qu'on est*.

Avec une vision de la vie comme celle que j'ai, n'importe qui se serait tué. J'ai quelque estime pour moi quand je pense que j'ai tenu le coup.

### 29 juillet

Il est évident que celui qui ne pense pratiquement jamais au suicide se tue plus facilement que celui qui ne cesse d'y songer. La raison en est simple : *l'acte* même est violent, rapide et exige une décision prompte, presque irréfléchie. Celui dont la pensée est vierge de toute préoccupation de suicide, une fois qu'il s'y sent poussé, n'aura aucune défense contre cette impulsion subite : il sera fasciné, accablé, aveuglé et finalement vaincu par la révélation d'une issue définitive, qu'il n'avait pas envisagée auparavant ; – alors que l'autre pourra toujours retarder un geste qu'il a indéfiniment retourné dans son esprit, qui n'a pour lui aucune nouveauté, qu'il connaît à fond et auquel il se résoudra froidement, s'il s'y résout jamais.

Penser, c'est temporiser, ce n'est pas agir, c'est...

Lu une Vie de saint Jérôme. Ses macérations dans le désert de Chalcis, ses souvenirs de Rome, sa lettre de Bethléem après le sac de Rome par Alaric. – Le IVe et le Ve siècles – insurpassables en horreur – et en intérêt.

Après 410, les Romaines, violées ou non par les Goths, s'enfuirent de Rome et on les retrouvait sur les plages d'Égypte et d'Asie Mineure, où on les vendait comme esclaves.

Cette lettre de saint Jérôme, je n'oublierai jamais l'impression qu'elle me fit lorsque je la lus pour la première fois il y a bien des années. Elle m'a toujours semblé d'une indéniable actualité.

Le pape vient de condamner les moyens contraceptifs, la « pilule ». Je suis indigné. C'est une mesure criminelle. Ce célibataire imbécile ose se mêler de la vie intime des familles, et vouer au désespoir ou à l'infamie tant de jeunes filles qui ont « fauté »... La jeunesse de Rome, au lieu de protester à tort et à travers, ferait mieux de prendre le Vatican d'assaut.

Je viens de donner une interview pour *Time Magazine* : pendant deux heures j'ai parlé de moi, j'entends que j'ai répondu aux questions qu'on m'a posées sur tous les sujets imaginables.

En France, je ne me serais pas prêté à une opération pareille ; mais comme dans l'occurrence, il s'agit d'un autre continent...

J'ai dit à ce journaliste que la vie était pour moi « an intriguing Nothingness ». Je voulais dire que ce qui rendait à mes yeux la vie intéressante, c'était justement le fait qu'elle était impossible et impraticable. J'aurais dû lui dire que j'étais « a religious-minded nihilist » (un nihiliste à l'esprit religieux).

(Je me rappelle avoir acheté chez Gibert avant la guerre *Lacrimi fi Sfinti*<sup>105</sup>, qui appartenait à une espèce de grand dadaïste arrivé à Paris on ne sait pourquoi, si, pour y faire des études de droit : au bout de trois mois ayant dépensé l'argent qu'on lui avait envoyé pour tout un an, il est rentré en Roumanie. Eh bien, ce type avait marqué en marge des pages une série de notes en partie furieuses, dont la plus juste, quand j'y songe maintenant, me paraît celle-ci : « On remarque chez cet imbécile une tendance persistante à se caractériser. »

Le dadaïste avait raison.)

Nous payons pour tout acte, bon ou mauvais : il se retourne nécessairement contre nous. Le salut réside dans le non-acte. Félicité de l'abstention.

Est-il possible que j'aie consenti à donner une interview pour un magazine qui tire à des millions d'exemplaires ? J'en ai honte mais ce n'est pas la première honte de ma vie. Je ne l'aurais peut-être pas fait mais j'ai quelque envie *d'exister* ailleurs, vu qu'en France je n'ai même pas un statut de fantôme.

J'expliquais tout à l'heure au journaliste américain quelque peu stupéfait que je suis l'œuvre de l'insomnie, que ce ne sont pas des malheurs qui m'ont amené à voir les choses telles que je les vois mais uniquement mes *veilles*, ces nuits où, à vingt ans, je restais des heures le front collé à la vitre, en regardant dans le noir.

Ai vu C. que je croyais intéressant et qui m'a fait l'effet d'un quelconque petit bourgeois s'évertuant au sarcasme.

La vie est sacrée, dites-vous. Très bien. Dans une éjaculation il y a environ 800 millions de spermatozoïdes. Un seul triomphe. Que sont devenus les autres ? N'étaient-ils pas également sacrés ?

... Mes objections sont aussi bêtes que les affirmations qu'elles voulaient détruire.

Tout à l'heure, vers 11 heures du soir, on tournait une scène place Saint-Sulpice. On recommence les mêmes mouvements un nombre considérable de fois, selon le rite bien connu. Un C. R. S., de province visiblement, dit à un de ses camarades (car ils stationnent sur la place depuis un certain temps) : « Après ça, je ne donnerais pour rien au monde dix francs pour voir un film. »

On pourrait tenir le même propos sur toute chose dont on a vu les dessous (amour, etc.).

Cependant des gynécologues aiment, des fossoyeurs font des enfants, des cyniques écrivent, des désespérés font des projets.

Dans mon immeuble habite un ancien comptable, blessé à la guerre, qui se plaint tout le temps de sa santé, se frappe, exagère ses maux. Il a soixante-quinze ans. Je lui dis qu'il fallait prendre les choses avec « philosophie ».

— *Obligatoirement*, fut sa réponse. De l'utilité des adverbes...

Comme tout s'enchaîne et se complique dans la vie ! J'avais accepté par faiblesse cette interview de *Time*. Le journaliste, sans m'en demander l'autorisation, s'est mis à téléphoner à tout le monde (Ionesco, Beckett et Dieu sait qui encore) pour leur demander leur opinion sur moi. Est-ce possible ? Ces gens vont croire que c'est moi qui suis à l'origine de cette démarche. C'est humiliant et stupide – c'est bien fait. Je n'aurais pas dû accepter. Me serais-je abaissé à donner une interview à *Match* ? C'est vraiment stupéfiant. De ma part, c'est une capitulation et un reniement. M'être tenu à l'écart pendant si longtemps pour en arriver là ! Si je pouvais arrêter tout cela, je le ferais. Mais il est trop tard. Je viens de commettre une trahison à l'égard de tout ce que je représentais à mes propres yeux.

(Il est vrai que tout cela ne serait pas arrivé si je n'avais pas subi cette humiliation sans nom chez Gallimard...)

C'est un grand courage que celui de vouloir assumer la condition de méconnu. Je l'ai ce courage, pour la France, mais non pour l'étranger. Est-ce parce que l'opinion de l'étranger m'*indiffère* ?

Je suis pusillanime, j'entends que je suis incapable de me *déranger* pour aucune vérité. Je suis passif, je ne peux que souffrir – pour n'importe quoi, énorme ou dérisoire.

« Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. » – Cette affirmation de Pascal, je l'ai faite inconsciemment depuis mon époque d'insomnies, chaque fois que j'ai lu ou relu un philosophe.

Le solitaire qui pactise avec le monde est plus méprisable que l'homme frivole qui fait profession de frivolité et qui est donc honnête envers soi et envers les autres.

Qu'elle est profonde la remarque de Tacite, que le dernier désir dont le sage triomphe est le désir de gloire (ou plutôt : que la gloire est le dernier préjugé, la dernière vanité dont se dépouille le sage). La force de demeurer *inconnu* est rare, voire inexistante, – chez celui, bien entendu, qui a tâté de la renommée.

Il faut bien que je le reconnaisse : l'idée même de *combattre* pour quoi que ce soit me répugne et me dépasse. J'ai définitivement quitté l'âge où l'on aime se bagarrer, se faire valoir, se mettre en avant. D'ailleurs depuis

des années, je ne fais qu'abandonner mes anciennes positions, que m'acharner au reniement. Je veux qu'on me laisse tranquille !

Et cependant...

Je suis plongé en plein Luther. Et ce que j'aime chez lui, c'est la verve, la fureur, l'invective, l'action. Voilà un homme que j'aime et qui pourtant, à l'opposé de mes goûts actuels, voulait tout remuer, bouleverser. Il me rappelle l'orgueil dément que j'avais dans ma jeunesse et c'est pourquoi, je crois, il me passionne. D'ailleurs je n'ai jamais cessé de me sentir attiré par son tempérament, sa savoureuse grossièreté, son prophétisme *relevé* par la scatologie.

## 2 août

Temps maussade – temps sur commande. Temps selon mon cœur. Mes amis les nuages (j'ai bien parlé des tyrans comme des amis).

L'absence du soleil est toujours avantageuse pour l'« âme ».

(Comment remplacer « âme », par quel mot ? C'est si simple d'y recourir, et si inactuel ! On n'a pas trouvé mieux pourtant. Mais peut-être devrait-on désormais en abolir l'usage – pour toujours.)

Ce trait de mon caractère – Je vis assez retiré, une existence de timoré, loin de tout et sans aucune prétention à l'actualité. Et cependant, il n'y a pas d'événements, de conférence internationale, de réunion de je ne sais quoi, qui ne me donne prétexte à des discours intérieurs, à des proclamations muettes, à des interventions violentes sans gestes, comme si j'étais au cœur de l'histoire présente et un des protagonistes les plus importants.

Et je pense à tous ces gens que je croise journallement dans les rues, et qui parlent seuls et haut, qui gesticulent, qui poursuivent un débat interminable, qui lancent la réplique à un interlocuteur absent, qui se croient à la tribune de la Chambre ou en plein meeting quelque part, ou en pleine révolution – je pense à tous ces gens et me demande si je ne suis pas un des leurs.

Si j'aime tellement Luther, c'est qu'on ne peut rien lire de lui, lettre, traité, déclaration sans se dire : Voilà un homme en chair et en os.

Et, de fait, il n'est jamais *abstrait*, tout ce qu'il avance est plein de sève, il est *lui* partout. C'est le contraire du détachement – cet idéal, si opposé à ma nature, auquel je m'acharne depuis tant d'années en pure perte.

Je me suis lancé dans le scepticisme comme d'autres dans la débauche ou l'ascèse.

La quasi-totalité de nos tourments viennent du fait que nous nous occupons de ce qui ne nous regarde pas. Il est à peu près sûr que seule la taupe a mis au point une formule efficace pour passer les jours.

Incroyable ! La Direction de *Time Magazine* demande de New York à son correspondant à Paris une précision supplémentaire : est-ce que tous mes livres sont aussi *slim*<sup>106</sup> que la *Tentation* ?

Minuit. J'ai pensé tout à l'heure au cours de ma promenade de nuit que la mort avait quand même du bon, et je pensais à cet agité de Muselli, qui ne décolerait pas, et que maintenant plus rien ne trouble, n'indigne, n'irrite. Il a obtenu cette paix très simplement, sans effort aucun, on dirait la fin d'un élu : ce qu'assurément il ne fut pas.

La conception antique, selon laquelle meurt jeune celui qu'aiment les dieux, est sans doute une des choses les plus vraies et les plus insoutenables qu'on ait jamais dites. C'est là un jugement sur la vie dont elle ne peut se relever.

J'ai remarqué que réussissent dans la vie les gens qui ont l'air absent, brouillon, généreux et chaleureux, mais qui au fond ne sont que calcul, ruse, intrigue. Je pense à tel et tel...

J'appelle *naïf* un esprit qui ne sait pas ce que c'est qu'une négation, qui n'en a *épuisé* aucune.

Un prophète du doute plutôt qu'un vrai douteur.

La réflexion sur la vie n'est pas nécessairement sans fin. Elle comporte une limite, puisqu'il est impossible quand on en remâche l'objet de ne pas buter tôt ou tard sur le suicide, qui arrête la progression de la pensée, qui s'érige comme un mur devant la réflexion. Ainsi, lorsqu'on se perd dans le vague du vivre, le suicide se présente comme une borne, un point de repère,



une *certitude*, une réalité positive ; – la pensée a enfin sur quoi ruminer, elle ne divague plus.

Dans le vertige qui s'empare de la pensée dès qu'elle s'applique à la vie, c'est-à-dire au vague même, le suicide apparaît comme un garde-fou.

J'ai toujours peur d'un scandale, je redoute toujours la calomnie contre laquelle il n'y a pas moyen de se défendre.

Mais je me dis : si j'étais mort, qu'est-ce que cela pourrait me faire qu'on dît de moi telles ou telles horreurs ? Pour l'homme le plus honni de la terre, la Mort est non seulement une délivrance mais un acquittement. On n'est plus *coupable*, on n'est plus *monstre* dès qu'on est sous terre. La Mort est vraiment immorale. Le suicide l'est encore plus. On a envie de commettre tous les crimes et de se dire : Qu'importe, une seule balle me délivrerait du remords et je connaîtrais une paix aussi complète que celle dont jouissent les innocents.

6 août

L'anxiété en soi est symptôme de « folie », en même temps que réaction on ne peut plus normale *vu* la qualité douteuse de l'être en tant qu'être.

Promenade à la campagne. Torfou, Saint-Sulpice-de-Favières. Le seul plaisir dans tous ces villages, c'est pour moi l'église. Ce sont d'ailleurs les églises que j'aime le mieux en France, avant même le paysage.

Le scepticisme est ma drogue. Il me remonte – et m'annihile.

1<sup>er</sup> sept. 1968

Dix jours merveilleux chez les Nemo, à la Crétinière, ensuite deux semaines parfaites à Dieppe, dans l'appartement d'Albert.

Depuis quelques jours on parle de l'invasion de la Roumanie<sup>107</sup>. J'en ai assez de toutes ces tragédies prévues par moi depuis si longtemps.

Il est insensé, et même ridicule, de vouloir jouer un rôle à la surface d'une telle planète.

L'enfer véritable ? Ce serait de ne pouvoir rien *oublier*.

C'est le lot de celui qui s'est trop révolté de n'avoir plus d'énergie que pour la déception.

Pascal sur Montaigne : « Il inspire une nonchalance du salut. »

3 septembre

Parlé pendant six heures en anglais. Déconnage sans fin.

« Toutes les fois que je pense à la crucifixion du Christ, je commets le péché d'envie. » (Simone Weil)

Je suis stupéfait de l'orgueil de cette femme insupportable qui a frisé la sainteté.

Sa volonté de martyr, son impudence sublime. Mais qu'est-ce qu'un martyr ? Un mélange de saint et de provocateur.

« Dieu n'a donc le pouvoir de récompenser que les efforts qui sont sans récompense ici-bas, les efforts accomplis à vide... » (Simone Weil)

« L'amour de Dieu est pur, quand la joie et la souffrance inspirent une *égale* gratitude. » (Simone Weil)

Je ne connais pas cet amour, car je ne peux pas dire que mes épreuves me *dilatent*, me mettent dans cette euphorie énergique que connaît le véritable croyant en face de tout inconvénient et même en face des coups du sort. J'ai compris que je n'avais pas de « vocation » spirituelle quand j'ai vu à quel point tout chez moi tournait à l'aigre, les souffrances comme les joies. En ce sens, les *Syllogismes* – le livre qui me révèle le plus – me condamnent.

Une Américaine me demande si je crois à l'efficacité des boules Quiès. Je réponds par la négative. Elle veut ensuite que je lui recommande un moyen de défense contre le bruit. – Il n'y en a qu'un, lui ai-je répondu. – Lequel ? – Le suicide.

Elle n'a pas insisté.

4 sept.

Toute la matinée, une violence intérieure dont je n'arrive encore, dans l'après-midi, à me rendre maître. Besoin d'attaquer presque insurmontable.

L'agressivité est sans doute un trait essentiel, j'allais dire le trait dominant de ma nature. À qui m'en prendre ? Mon choix se porte sur tel et tel. Mais dès que je me penche un peu sur le « sujet », je constate qu'il n'en vaut pas la peine.

On ne devrait attaquer que Dieu. Lui seul en vaut la peine.

M<sup>me</sup> de Lafayette : « C'est assez que d'être. »

Claudélin avait déclaré un jour : « Je suis pour tous les Jupiter contre tous les Prométhée. »

Tout « créateur » est pour trois quarts un destructeur. On crée toujours *contre* quelqu'un ou quelque chose. Tout créateur est *méchant*

Cette île de Polynésie où, pour le moindre affront subi, les indigènes se jetaient d'un pic dans la mer.

Je ne suis pas croyant, ni même religieux, c'est entendu, mais je ne puis plaindre ceux qui n'ont que Dieu.

Ce cri inarticulé au fond de chaque être, cette solitude qui s'étend au-delà de Dieu...

Mon Dieu, faites que je me sauve ou que je périsse.

Quiconque périt est sauvé.

Périr est la formule secrète du salut.

Par quoi l'homme remplacera-t-il la prière, puisque aussi bien il a prié pendant des millénaires ? C'est une habitude, et presque un instinct, qui demande des ersatz.

6 sept.

Tout à l'heure, ayant commis la connerie de passer la rue au feu vert, j'ai failli être écrasé par une voiture qui allait à très vive allure. Je crois que je suis devenu *pâle* sur le coup.

Deux heures et demie du matin. – J'ai dîné chez des amis, à Montmartre. La concierge faisait le service. J'ai parlé tout le temps comme un

hystérique. La concierge a dit à la maîtresse de maison : « Quel homme intéressant ! »

Là-dessus j'ai dit à la maîtresse de maison : « Je veux l'épouser. »

La concierge, qui est mariée, m'a lancé un regard nostalgique en partant. Sans commentaire.

Le doute, comme la foi, est un *besoin*. Le scepticisme est aussi inébranlable que la religion, et aussi durable. Qui sait même s'il n'est pas amené à avoir une carrière plus longue qu'elle.

Pour le sceptique, le doute est une certitude, sa certitude. Il succomberait s'il était forcé d'y renoncer. Aussi ne peut-il s'en passer.

Le sceptique tomberait dans une prostration complète si on lui enlevait ses raisons de douter.

Le doute a des racines aussi profondes que la prière.

En enfer, on peut encore espérer ; mais au paradis, il n'y a plus de place pour l'espoir, il n'y a plus de place pour rien. C'est pourquoi il n'est rien de plus démoralisant que l'idéal réalisé.

### 9 septembre

Cette femme qui a fui son mari et qui a séjourné dans une clinique psychiatrique, je me rends compte que la distance qui nous sépare n'est pas tellement importante, que l'angoisse qui la travaille est bien en moi aussi, moins *apparente* sans doute mais aussi réelle que chez elle, et qu'au fond c'est par accident que j'arrive à me tenir en main. Il est vrai que j'ai eu la chance de pouvoir *commenter* mes états et de m'en rendre maître, ne fut-ce que pendant ces moments où je me les expliquais à moi-même.

L'expérience fondamentale que j'ai faite ici-bas est celle du Vide — du vide de tous les jours, du vide de l'éternité.

Cependant c'est à cause d'elle que j'ai entrevu des états qui feraient pâlir de jalousie le mystique le plus pur ou le plus forcené.

Quand je pense à ce que j'ai voulu faire, je trouve que j'ai cherché une formule de vie, une façon de m'accommoder de l'existence et que mes efforts n'ont pas abouti ni échoué. Le vrai est qu'il m'a été impossible de

me fixer à une de ces formules qui m'ont tenté. Je suis passé par plusieurs étapes ou plutôt je me suis débattu sur plusieurs plans, sans trouver un moment ou un lieu privilégié. Non, je n'ai pas trouvé une formule de vie dont je puisse me réclamer. Cet échec est ma caractéristique et presque ma gloire.

L'autre jour j'ai aperçu dans une allée secondaire du Luxembourg Beckett, qui lisait un journal à peu près comme ferait un de ses personnages. Il était là sur une chaise, l'air absorbé et absent, comme il l'est d'habitude. L'air un peu malade aussi. Je n'ai pas osé l'aborder. Quoi lui dire ? Je l'aime beaucoup mais il vaut mieux que nous ne nous parlions pas. Il est si *discret* ! Or la conversation exige un minimum de laisser-aller et de cabotinage. Elle est un *jeu* ; or Sam en est incapable. Tout chez lui trahit l'homme du monologue muet.

### 12 septembre

Visite d'A. A., que je n'ai pas vu depuis trente-cinq ans. Il était mince, fluet, à peine matériel, et plein d'artifices et de tics, – qu'il a gardés et aggravés durant toutes ces années. J'ai eu un véritable « choc » en le voyant transformé en ce gros monsieur ventru, pesant, mais vif quand même et avec la même volonté de faire de l'esprit à tout prix. Sa vantardise, sa fatuité sont désarmantes. Il se cite sans désespérer, il m'apporte une interview qu'il a donnée je ne sais quand, et qu'il porte dans son portefeuille, il étale ses connaissances et fait nombre de grimaces qui vous donnent envie de rire et qui à la fin exaspèrent. Mais, cela est important, il est sincère et même ému quand nous évoquons des amis communs, vivants ou morts, et il en parle avec pertinence malgré son égocentrisme ridicule. Pas un seul moment il ne m'a donné l'impression d'être un faux-jeton. Il est même affectueux. Pour un personnage comme lui, cela est extraordinaire et invraisemblable. Ce qui fait qu'on ne peut malgré tout le prendre au sérieux, c'est sa voix stridente. On dirait une vieille femme parlant dans un meeting.

Je disais tout à l'heure au téléphone à D. qu'on devrait se suicider à trente-cinq ans, puisqu'il ne faudrait pas aller au-delà, tant *après* on fait une figure lamentable, physiquement. On ne devrait pas accepter le *principe* de vieillir, on devrait refuser l'idée même de ride.

Argintescu a employé une expression très juste : « banalités supérieures », « platitudes supérieures ».

C'est une chose triste qu'un homme d'esprit toujours *sur le point* d'être brillant, au seuil de la boutade – mais jamais du génie.

Expliquer quoi que ce soit par Dieu, c'est céder à une solution de facilité. Dieu n'explique rien, c'est là sa force. D'ailleurs recourir à lui, on ne le fait que lorsqu'on n'ose affronter une réalité et qu'on se lance dans un détour. *Lui*, Il est ce détour.

Je prends parti pour les cathares et pour n'importe quelle hérésie pourchassée par l'Église. Mais si une de ces sectes l'avait emporté, elle aurait été aussi intolérante que l'a été le christianisme officiel. Les cathares, dont j'aime tant certains points de doctrine, eussent, victorieux, surpassé les inquisiteurs.

Pour toute victime en général, si nous voulons rester dans le vrai, ayons une pitié sans illusions.

13 sept.

À mon réveil, je me suis souvenu de la prophétie d'Alexandre Blok : « Le Mongol de ses yeux minces regarde la belle Europe agonisante. »

Je viens de rencontrer C. V. Gheorghiu<sup>108</sup>, *prêtre*. Toujours insaisissable. Je ne sais quoi penser de cet homme. C'est un abîme. Il me raconte son séjour en Turquie, auprès du patriarche Athénagore, son voyage en Grèce, puis ses conflits avec les Roumains de Paris ou de Roumanie. Il officie actuellement dans une église russe qui dépend du patriarche de Moscou, et il tempête tout le temps contre les « bolcheviks ». Il a travaillé avec notre ambassade d'ici et écrit en même temps contre le régime communiste. C'est un mélange de fou, de roublard, de reptile et de Smerdiakov. Le même malaise qu'il y a dix ans, lors de la dernière rencontre que j'eus avec lui. Je ne sais vraiment pas quoi penser de cet homme. Mon sens psychologique se trouve en défaut. Je suis en un certain sens trop « occidentalisé » pour pouvoir le comprendre. Il incarne un phénomène spécifiquement balkanique. C'est une mixture de Roumain, de Russe, de Tzigane et de Grec. Ce que j'avais dit de lui quand je le vis pour la première fois demeure

exact : « Cet homme a trop de défauts pour ne pas avoir de talent. » Extrêmement obséquieux mais au fond agressif et calculateur comme il n'est pas permis de l'être. Quand on s'est rencontré, il m'a embrassé. Dieux !!! Qu'un tel homme soit devenu curé, quelle preuve meilleure que l'Église est foutue ? Et cette petite croix (ou décoration ?) qu'il portait à la boutonnière !

Ce qui me surprend, c'est qu'il ne m'inspire pas le dégoût que normalement il devrait éveiller en moi. Pourquoi ? Parce qu'il est, comme je l'ai dit, un peu ou même beaucoup *fou*, et que à cause de cela il y a en lui quelque chose de *réel*. Et en effet il s'en faut de beaucoup que tout soit mensonge en lui.

Je parlais hier avec Paléologue de la situation de la Roumanie. Et nous nous disions qu'il est dommage que nous n'arrivions pas à nous détacher, à être indifférents. À la vérité, il est difficile d'y arriver, et cela pour la raison que c'est un pays non réalisé et maltraité par l'Histoire. Un Français ou un Anglais peut se dire que son pays a fait son temps, c'est entendu, mais il a réalisé ce pourquoi il était né, il a fait son devoir. Qu'importe dès lors son avenir ? Alors qu'un pays qui n'a pu se réaliser à cause des conditions historiques, qui n'a pas dépassé le stade de la promesse, il est difficile de s'en détacher, justement parce qu'il n'a pas vécu, parce qu'il a été étouffé dans l'œuf.

*Points métaphysiques* de Leibniz. Cette expression me semble du plus haut intérêt.

Chaque fois que j'ai commencé à douter de mes prévisions sinistres, l'histoire est venue les confirmer et me redonner ainsi confiance.

Le pire arrive toujours, oui, mais non à la date qu'on avait prévue. En moyenne, je me suis trompé de dix ans dans mes prophéties.

Toute prévision, même la plus sinistre, se réalise, à condition d'avoir la patience d'attendre un siècle.

Schilem qui était venu me voir il y a un an est mort d'un cancer. Tout le temps qu'il était resté chez moi (trois heures environ) il avait l'air de s'excuser d'être juif. J'ai failli lui dire : « Vos complexes sont ridicules. Être juif, c'est quelque chose, être roumain, c'est rien du tout. Vous avez l'avantage d'être accablé d'un destin prodigieux, pourquoi en être honteux ?

Ce sont les Roumains qui devraient souffrir de vos complexes, car, eux, en effet, de quoi pourraient-ils se réclamer ? Je ne connais rien de plus stupide que le mépris qu'ils montrent pour les Juifs. Ils devraient être fiers d'en avoir un nombre important parmi eux. »

15 septembre

Entendu une émission sur Frédéric II et Voltaire. Le roi mettait Voltaire au-dessus de Sophocle, d'Eschyle, de Virgile ! ! Il déconseillait aux écrivains allemands de pratiquer leur propre langue, dans laquelle on ne pouvait, disait-il, exprimer aucune vérité subtile, aucun sentiment profond. Ce que la France fut au xviii<sup>e</sup> siècle est presque sans équivalent dans l'histoire, car il est douteux qu'Athènes eût, aux yeux des Romains lettrés, le prestige dont jouissait Paris à l'étranger, à l'époque des salons.

Toutes ces choses sont connues et archi-connues. J'en parle pourtant parce qu'elles invitent tout particulièrement à la tristesse, aujourd'hui où la France et l'Europe occidentale dans son ensemble ne sont même plus l'ombre d'elles-mêmes.

L'Histoire n'est qu'une suite de centres d'intérêt et de puissance. Il vaudrait peut-être mieux formuler ainsi cette évidence : une suite de démissions.

Tout ce que j'ai écrit se ramène à un *Petit Inventaire de l'insoluble*.

À vrai dire, j'ai trouvé l'insoluble partout, dans tout acte de vie, car il n'y a d'issue à rien. Qu'on approfondisse n'importe quelle réalité, on verra sur quoi elle débouche.

Du 18 au 24 septembre

Saint-Émilion, la Dordogne (*Cadouin !*), le Lot, *la vallée du Célé*, le causse du côté de Livernon.

Aller le long des rivières et casser des noix comme les enfants et les clochards – c'est cela le bonheur.

Tous les défauts rendent méchant ; car qu'est-ce qu'un défaut sinon la *conscience d'une limitation* ? Or, c'est ce que personne ne peut supporter sans aigreur.



Il ne s'agit pas de travailler mais *d'être*. C'est ce que les écrivains oublient parce qu'ils ont intérêt à l'oublier.

Est *normal* celui qui pénètre le secret de ses aversions. C'est là une connaissance, une opération dont peu sont capables.

I. m'a dit un jour : « Je déteste Sartre parce qu'il ne me cite jamais »  
Seul un homme vrai est capable d'un tel aveu.

27 sept.

Trois heures de conversation avec un journaliste sur Ionesco dont il veut faire le portrait. De tout ce que je lui ai dit, il n'a marqué que quelques anecdotes : rien d'important. Deux feuillets tout au plus ! Je me suis dépensé en pure perte.

Deux heures passées avec Nicolae Comsa, qui, retour de Roumanie, après vingt-cinq ans d'absence (il avait quitté Paris en 1943 pour voir son père malade !), me raconte le sort de nos amis communs. Tristesse sur toute la ligne. Le juge Vâlcu qui pendant dix ans élevait des poules, et Ion Tatu, une manière de génie, qui vendait des glaces.

Le remords : une forme supérieure de radotage, un ressassement poignant, une *dévi*ation du regret.

28 septembre

Ai rencontré Pierre Nicol, que je n'avais pas vu depuis bien des années, car il est à Madagascar, et qui me cite un mot que je lui aurais dit vers 1952 :

« L'Occident est une pourriture *qui sent bon*. »  
En effet, un cadavre parfumé.

Je vois tel ou tel de mes amis dévorés par l'ambition, gâchant leur vie, empoisonnant leur existence, se crevant à la besogne, commettre n'importe quelle bassesse – pourquoi ? Pour qu'on *parle* d'eux.

Anton Golopentia – l'homme le plus délicat que j'aie connu, l'ami exquis dont la mort en prison (survenue il y a quinze ans) m'a bouleversé<sup>109</sup>.

J'ai passé trois heures hier, dans la compagnie de sa fille, qui est intelligente et charmante. Au moment où je pris congé d'elle, elle eut un petit sourire et un éclair dans les yeux qui, soudain, me restituèrent l'image physique de son père.

C'est Golopentia qui me révéla le *Rembrandt* de Georg Simmel et me prêta le *Zauberberg*<sup>110</sup>.

1<sup>er</sup> octobre

Fureur, nervosité. Deux soirées coup sur coup de frustration et d'ennui.

On annonce que l'*âme* est en train de disparaître en France – et sans doute partout.

« La prière de l'homme triste n'a jamais la force de monter jusqu'à l'autel de Dieu. » (Le *Pasteur* d'Herbas, livre rédigé vers l'an 140 de notre ère.)

La littérature contemporaine en France se réduit aux rapports du langage avec lui-même.

A. Bosquet m'a demandé d'écrire un texte sur lui pour un numéro spécial d'une revue belge qui lui est consacré. J'en ai écrit un mais sans complaisance et sans aménité. Je doute qu'il s'en déclare satisfait. Mais tous ces amis qui vous demandent des éloges, ils finissent par vous exaspérer.

3 octobre 1968

Gabriel Marcel m'inflige une séance de télévision, une pièce, *La Tribu* – où des indigènes marocains jouent comme des acteurs de la Comédie-Française.

Ensuite, une séance où Nikita Magaloff joue du Chopin en prenant des airs langoureux. La télé est une honte, une abomination et c'est affligeant que de voir un philosophe de quatre-vingts ans prendre intérêt à des pitreries pareilles.

4 octobre 1968

Pierre Nicol qui est avocat à Luméa (?) à Madagascar raconte que, sur les hauts plateaux, la plaie est le vol des bœufs. Un garçon ne peut pas se

marier s'il n'en a pas volé. Cet exploit est considéré comme une preuve de virilité. Avant, c'était le Conseil des Anciens qui réglait les différends ; aujourd'hui, c'est la justice. On condamne sévèrement le vol d'un bœuf : cinq ans de prison ! Mais quand le voleur rentre dans son village, une fois qu'il a purgé sa peine, on le fête, on tue un bœuf, et c'est un gueuleton général, avec danse et orgie.

Nicol a réussi à faire sortir de prison un de ces voleurs, pourtant coupable. L'individu en question, drapé dans sa « toge », vient au cabinet, étale sa toge par terre, s'y vautre et, en signe de reconnaissance, baise les pieds de son avocat.

Suis allé à la clinique psychiatrique de la Cité universitaire voir Jean-Yves Goldberg. Lui ai posé une trentaine de questions. Ses réponses sont si laconiques qu'on ne peut enchaîner. Un *faraway look*<sup>III</sup>. Il vous tend une main *absente*. Il n'a pas l'air d'avoir peur et il m'a dit qu'il ne sent pas que son état actuel représente un changement par rapport à son état d'avant. Je l'ai quitté dans la rue, étant plus désemparé que lui. Quelques minutes après, j'aperçois place Saint-Sulpice Henri Massis, ombre funèbre, avançant lentement, revenu des enfers pour effrayer les passants. Il y a quarante ans il écrivait *Défense de l'Occident*, un mauvais livre vivant qui suscita un grand bruit. Il y a au moins trente ans qu'il se survit.

Claudiel explique très bien pourquoi Pascal n'a pas marqué dans sa vie. C'est que, s'étant converti brusquement, Il n'est pas passé par toute une période de tâtonnements et de perplexités où justement Pascal est utile pour ceux qui n'ont pas encore trouvé leur voie. En effet Pascal est un penseur pour incrédules. D'où sa « pérennité ».

Toute la nuit, hanté par la figure hagarde, fermée de Jean-Yves Goldberg. Un Sphinx : est-ce de la schizophrénie ? Il existe un degré de silence passé lequel on frise l'état de mort-vivant, la *parole* est signe de vie, et c'est pourquoi le fou qui parle est plus près de nous que le non-fou taciturne, qui ne peut ouvrir la bouche.

5 oct.

Cet Arg. Amza – quel personnage ! Il me téléphone, il m'exaspère, je veux l'expédier – puis il me dit : « Tu ne peux pas t'imaginer le plaisir que

j'éprouve à t'entendre. C'est un plaisir énorme, monstrueux. Je pourrais l'analyser sur quatre pages... »

Là-dessus je lui donne rendez-vous pour cet après-midi même...

J'ai sacrifié deux ans à mes compatriotes ; maintenant, c'est fini. Ils m'ont à moitié dévoré.

7 octobre

Soirée avec H. Michaux

Avant de nous séparer, nous parlons de l'éventualité – lointaine – d'une guerre qui entraînerait la destruction d'une bonne partie de l'humanité. Michaux me demande si cela me ferait quelque chose. Je réponds que oui mais qu'en même temps *j'attends* cette catastrophe que j'ai prévue depuis si longtemps.

Lui, il me dit qu'il lui est indifférent que l'Argentine survive, si ce monde-ci doit disparaître.

Je viens de lire l'étude de Simone Weil sur *l'Illiade*. Vision fausse. Comment peut-elle dire que le monde grec commence par l'épopée et finit par l'Évangile ? Qu'y a-t-il de commun entre Achille et le reste, et les pêcheurs de Judée ?

Parler de *tendresse* à propos de *l'Illiade* ! Ensuite ce jugement stupéfiant : « Les Romains et les Hébreux se sont crus les uns et les autres soustraits à la commune misère humaine, les premiers en tant que nation choisie par le destin pour être la maîtresse du monde, les seconds par la faveur de leur Dieu et dans la mesure exacte où ils lui obéissent. Les Romains méprisaient les étrangers, les ennemis, les vaincus, leurs sujets, leurs esclaves ; aussi n'ont-ils eu ni épopée ni tragédies. Ils remplaçaient la tragédie par les jeux de gladiateurs. Les Hébreux voyaient dans le malheur le signe du péché et par suite un motif légitime de mépris ; ils regardaient leurs ennemis vaincus comme étant en horreur à Dieu même et condamnés à expier des crimes, ce qui rendait la cruauté permise et même indispensable. Aussi aucun texte de l'Ancien Testament ne rend-il un son comparable à celui de l'épopée grecque, sinon peut-être certaines parties du poème de Job. Romains et Hébreux ont été admirés, lus, imités dans les actes et les paroles, cités toutes les fois qu'il y avait lieu de justifier un crime, pendant vingt siècles de

christianisme. » (« *L'Iliade* ou le poème de la force », *La Source grecque*, p. 41)

« L'Évangile est la dernière et merveilleuse expression du génie grec comme *l'Iliade* en est la première. » (p. 39)

### 10 octobre

Jean Paulhan est mort. Ce fut un ami, et puis il devint mon « ennemi ». Il eut le tort de me demander une préface au dernier volume de ses *Œuvres complètes*. Je refusai, en lui faisant dire par l'émissaire qu'il me dépêcha, que je ne pouvais pas écrire sur lui dans *l'état d'esprit* où je me trouvais en ce moment – mais que je parlerais de lui une autre fois dans un texte *pensé*, etc.

Résultat : il m'en a voulu depuis et au Prix des Critiques, il a mobilisé tous ses amis contre moi. Ce geste mesquin de sa part atténua mon « chagrin ». Ce fut quand même quelqu'un.

*L'enjouement* était le trait essentiel de Paulhan. C'était justement sur quoi je ne pouvais pas m'étendre à l'époque où il m'a demandé d'écrire sur lui.

J'ai vaguement feuilleté un livre de Karl Rahner sur saint Thomas. Jargon stupéfiant et écœurant. Au fond, Heidegger, dans ce qu'il a de pire, procède de la scolastique.

Il n'y a pas de rire dans le christianisme.

Je ne pourrais adhérer qu'à une religion où le Créateur se rirait de la Création – un Dieu moqueur.

Tout serait tellement plus simple si on acceptait un Dieu moqueur.

Simone Weil est ridicule : trouver de la pitié dans *l'Iliade* et de la cruauté uniquement dans l'Ancien Testament !

En fait de cruauté, cela se vaut. Le Dieu des armées n'est pas plus féroce, loin de là !, que Zeus et sa bande.

Gengis Khan fit venir le plus grand sage taoïste de son temps, qui l'accompagna dans l'expédition contre Samarcande, Boukara...

Il traita très bien le Chinois. Quant à ce qu'il devait comprendre d'une sagesse aussi subtile ! Cependant la cruauté est parfaitement compatible avec un certain sens métaphysique...

Aller à l'enterrement d'un ami est un signe d'insensibilité. On ne devrait pas se permettre de le voir dans de pareilles circonstances.

L'autre jour, à la conférence d'Élie Wiesel, sur rabbi Nachman, quand le conférencier parla de l'orgueil du rabbi qui disait que si les hommes savaient ce qu'ils lui devaient, ils se prosternerait tous devant lui, j'entendis derrière moi une femme dire à sa jeune voisine, sa fille peut-être : « Ma chère ! »

Paulhan m'avait demandé d'écrire sur lui. Il voulait donc que je le *juge*. J'ai cru bon de refuser. Il se fâcha. Nous n'étions pas faits pour nous comprendre. Il était *insaisissable* – dans le bon et le mauvais sens. À force de se dérober, il finit par n'être plus rien.

Gengis Khan me fait penser à Guillaume le Conquérant. Chez les deux, une cruauté *étrange*, complexe.

13 octobre

Avoir une bibliothèque, dans l'antiquité, était un privilège que ne détenaient pas les particuliers. Aristote paraît avoir été le premier à en posséder une. Les livres étaient si coûteux qu'il était pratiquement impossible d'en amasser, à moins qu'on ne fût roi, *tyran*, etc.

Heureux temps !

*Noica*<sup>112</sup>, à propos du mot « chute », écrit qu'il existe un tragique dans l'ascension aussi. Oui, dans la mesure où elle présage la dégringolade.

Tout bien pesé, il n'y a eu que deux empires : le romain et le mongol. Celui-ci dépassa l'autre en étendue, en puissance et surtout en faste.

Gengis Khan fit tuer un historien persan, qui le dépeignait en un style trop fleuri. Il avait cru qu'on se moquait de lui.

Guénon, Daumal – des fanatiques.

15 octobre

Ce matin, au lit, j'ai pensé à la grande chance que j'ai de n'être pas dévoré par la soif de puissance. À vrai dire, cette soif, je l'ai connue dans

ma jeunesse. Mais j'ai le mérite d'en avoir triomphé. Sur ce plan du moins, je peux parler de *progrès*.

J'ai appris à taper en me servant du *Dernier Homme* de Blanchot. La raison en est simple. Le livre est admirablement écrit, chaque phrase est splendide en elle-même, *mais ne signifie rien*. Il n'y a pas de *sens* qui vous accroche, qui vous arrête. Il n'y a que des *mots*. Texte idéal pour tâtonner sur le clavier de la machine. Cet écrivain vide est quand même un des plus profonds d'aujourd'hui. *Profond* à cause de qu'il entrevoit plutôt que de ce qu'il exprime. C'est l'hermétisme élégant ; ou plutôt de la rhétorique *sans éloquence*. Un phraseur énigmatique. Quelqu'un, un journaliste, l'avait bien dit un jour : un *bavard*.

Alaric disait qu'un « *démon le poussait contre Rome*. »

« Le mélange du grotesque et du tragique est agréable à l'esprit, comme les discordances aux oreilles blasées. » (Baudelaire)

Ces « oreilles blasées » – c'est là qu'il faut chercher l'engouement pour la musique atonale.

On dépense plus d'énergie dans une heure de conversation que dans une heure de marche.

Tout le monde est mécontent d'être ce qu'il est, sauf les Français.

Il n'y a rien de plus ignoble qu'un flatteur. Pourquoi ? Parce qu'on est sans défense contre lui. On ne peut sans ridicule acquiescer à ce qu'il débite en votre faveur : on ne peut davantage le rabrouer et lui tourner le dos. On se comporte bêtement comme si on était content de ses exagérations. Lui croit qu'il vous a eu, et savoure son triomphe, sans que vous puissiez le détromper. Que c'est ignoble !

Attila ne marcha pas sur Rome parce que ses conseillers craignaient qu'il n'eût le destin d'Alaric, lequel mourut peu de temps après le sac de Rome en 410.

Attila se laissa, paraît-il, fléchir.

Il est incroyable à quel point l'esprit est peu capable de prévoir, d'admettre, d'*assimiler* les catastrophes. Je ne vois autour de moi que des gens qui ne *veulent* y croire. Cela vient d'une réaction de défense tout à fait naturelle mais aussi d'un manque de culture historique. Or qu'est-ce que l'Histoire sinon la discipline du pire ? Celui qui la cultive, s'y habitue, y prend goût même...

Ils *n'oseront* pas (c'est ce que se sont dit les Tchèques récemment... jusqu'au moment où ils ont vu). Les Romains ne croyaient pas non plus qu'Alaric oserait. Un homme politique qui se refuse à l'idée de catastrophe est un naïf et prépare la ruine de son pays.

Je suis en train de mettre la dernière main au *Mauvais démiurge*. Lassitude, ennui, « répugnance » profonde ? Il ne faudra pas oublier ces réactions quand on en retrouvera d'identiques chez le lecteur.

Un manuscrit qu'on a gardé trop longtemps à la maison devient un hôte incommode. On ne sait pas comment s'en défaire, comment le mettre à la porte. C'est à ce point d'exaspération qu'on va enfin chez l'éditeur.

C'est par masochisme qu'on cherche un *sens* à quoi que ce soit.

J'ai l'intention d'écrire un essai sur la dislocation de l'Empire romain. Relire Gibbon entre autres.

Tout l'essai doit s'inspirer de la situation actuelle de l'Europe occidentale, qui évoque bien la Rome du Ve siècle.

Je viens de lire un livre sur Genséric.

Les livres d'histoire invitent au cynisme, autant et plus que ceux de biologie.

*Le mauvais démiurge* – tout au long du livre j'ai abusé du mot *vertige*. Il faut l'en chasser avant de livrer le manuscrit à l'éditeur.

Vais-je écrire un article sur la *Völkerwanderung*<sup>113</sup> ?

22 octobre.

Je viens de penser à Marie et à Thesi Tante, comme nous appelions les deux sœurs chez qui, à Sibiu, nous étions en pension. Ces deux vieilles



filles, je suis sans aucun doute le seul être au monde qui pense encore à leur existence – tous les dix ans ! Je me souviens de ce matin où Marie Tante est venue nous annoncer : « *Kinder, Thesi Tante ist gestorben*<sup>114</sup>. » Nous avons tous éclaté de rire – nous, c'est-à-dire les quatre Roumains.

Ce *Mauvais démiurge*, enfin terminé, aucun de mes livres ne m'a laissé aussi indifférent. Et pourtant il est le fruit de quelques années de malaises – mais non de travail hélas ! C'est peut-être la raison pour laquelle je ne ressens aucun soulagement, aucune satisfaction de l'avoir fini. Il ne m'aura coûté aucun effort, je n'ai donc aucun motif de le haïr ni de m'y attacher non plus.

Déterminer à partir de quand un peuple perd son génie.

Ai feuilleté le *Journal* de deux jeunes prêtres italiens, qui parlent de la misère en Sicile, avec un accent de vérité, rare chez les ecclésiastiques. À un certain moment, devant une famille misérable, en plein dénuement, ils disent que, pour la consoler, ils avaient été tentés de se servir d'une citation biblique, mais qu'ils avaient senti à quel point elle serait inutile et même déplacée.

Si le mot noblesse a un sens, il ne saurait désigner que le consentement à mourir pour une cause perdue.

Un manuscrit est achevé quand toute amélioration qu'on y apporte n'est en fait qu'une *anti-trouvaille* (!).

Hier dimanche (27 octobre ?) une trentaine de kilomètres à pied. Sept heures de marche au-delà d'Étampes. Moment idéal d'automne. J'aime le jaune autant que je déteste le vert.

Comme je l'ai dit à S. : l'automne est à point.

28 octobre

J'ai remis aujourd'hui à l'éditeur *Le mauvais démiurge*-Soulagement.

Au point où j'en suis, aller chez un éditeur, c'est me mettre en contradiction avec tout ce que je pense, tout ce que je crois. Mais j'ai besoin

de *trahir* mes convictions les plus intimes, car si mes actes y étaient absolument conformes, je cesserais d'écrire, je cesserais même de me manifester de quelque manière que ce fût. Or je suis encore capable de *sensations*...

À partir d'un certain moment de son évolution, une nation n'a plus que le génie de la capitulation.

31 octobre

J'ai peint la terrasse, murs et grille, pendant quatre heures, durant lesquelles je n'ai pensé à rien. Autant de gagné.

1<sup>er</sup> nov.

Toute la nuit, un tortionnaire invisible me piquait de mille aiguilles. Ce n'était pas un rêve hélas !

J'ai eu tort de saper mes passions ; – on ne peut rien produire sans elles. Ce qu'on appelle la « vie », ce sont elles et rien d'autre.

2 nov.

Je viens d'entendre une émission sur le problème de la mort, *aujourd'hui*. Aucune remarque frappante ou, du moins, émouvante.

Je suis passé de la vision poétique à la vision objective de l'irréalité, du « rêve de l'ombre » à la déception rigoureuse.

J'ai écrit dans *Le mauvais démiurge* que le signe qu'on a tout compris est de verser des larmes sans raison, de pleurer sans sujet. À la réflexion, j'ai trouvé ça cucu, et je me suis proposé de le supprimer. Mais en écoutant hier le *Requiem* de Mozart, j'ai changé d'avis.

*Histoire de la Conversation* – j'aime ce titre d'un livre que je n'ai pas lu et dont l'auteur m'est inconnu.

Quand la Grande Armée passa le Niemen, elle ne rencontra aucune résistance. Personne. Napoléon s'avance seul à cheval dans la forêt, sur quelques kilomètres. Personne. C'est dans des moments pareils qu'il est

vraiment extraordinaire. Qui, en dehors d'Alexandre, aurait fait un geste pareil ?

Je n'ai jamais été en « bonne santé » mais j'ai réussi à ne pas faire trop mauvaise figure comme mal portant.

### 3 novembre

Rêve fantastique sur le point de me réveiller. La mer déchaînée, se retirant inexplicablement, tandis que des flics avançaient dans la vase où se débattaient des noyés : certains sautaient en l'air, décollaient véritablement, comme des hélicoptères.

Toutes les fois que j'ai suivi ma « ligne », j'ai eu lieu de m'en féliciter. Dès que, pour une raison ou une autre, je m'en suis écarté, j'ai donné dans le faux. Mon *moi* est ce qui survit à l'élimination de toutes les influences que j'ai subies.

Toute « influence » est mauvaise, tant qu'elle est perceptible, *sentie*. Si elle est assimilée et surmontée, elle peut être utile.

Oublier tous ceux qu'on a admirés, voilà un impératif salutaire.

L'homme est né d'une volonté de dépassement, et il est devenu folie de dépassement. Se dépasser, se dépasser toujours, telle est sa manie, sa maladie. S'il avait su demeurer en soi, ne pas franchir les limites de son être, vivre sur son fonds, sur son capital au lieu de s'étendre et de vouloir amasser et conquérir, – quelle créature admirable ne serait-il pas !

Je disais hier à un jeune homme que, sans le christianisme, saint Augustin eût été un écrivain quelconque de la fin du monde antique. Mais la religion nouvelle, venue saper, *attaquer* son fonds païen, a suscité en lui une tension des plus violentes et des plus bénéfiques, littérairement s'entend. Il n'y a de forte passion que dans les parages d'un dieu *récent*.

### 5 nov.

Si par miracle la peur de la mort disparaissait, la « vie » n'aurait plus aucun moyen de défense : elle serait à la merci de notre premier caprice. Elle perdrait donc toute valeur et peut-être toute signification. Les sages, en

nous recommandant avec tant d'insistance de nous affranchir de cette peur, ne savent pas ce qu'ils font. Ils ignorent qu'ils sont des destructeurs.

Suis allé à l'exposition de M. On n'a pas le droit de faire la même chose, de se répéter outrageusement. Trois toiles eussent été acceptables et même belles. Vingt – c'est de l'abus. Pourquoi pas cent, pendant qu'on y est ?

Le peintre, le poète, le romancier, le philosophe, etc. travaille, c'est entendu, selon sa loi, et suit son genre : et s'il se répète, ce qui est inévitable, encore doit-il le faire toujours autrement. Sans quoi il tombe dans l'automatisme.

Si on veut *penser*, il faut s'affranchir du souvenir. La pensée avance, elle ne se retourne pas en arrière ; ou si elle le fait c'est en *vue* d'une opération de l'esprit, qui implique forcément le concours de l'avenir.

Il faut regarder devant soi, autrement on s'empêtre dans le regret. La disposition élégiaque est impropre à la pensée, elle en paralyse l'essor. L'esprit vit dans le *possible* même s'il ne cède à aucun mirage.

Quand on regarde en avant, on arrive nécessairement à un résultat, si médiocre, si illusoire soit-il. Être *pratique* c'est d'ailleurs cela et rien d'autre. C'est pourquoi remâcher son passé n'a jamais réussi à personne. L'idée chrétienne de la vie après la mort est essentiellement pratique, « prospective ». On s'accroche à l'avenir, on vit dans le projet, devant soi précisément. Le christianisme est tout ce qu'il y a de positif. Quoi d'étonnant qu'il ait été si entreprenant dans sa carrière historique et qu'il ait toujours favorisé l'action ?

Dans le *Bardo Thôdol*, le *Livre des morts tibétain*, il est dit que, si l'on s'imprègne de l'enseignement qui y est dispensé, il est impossible de l'oublier même si une centaine de bourreaux vous poursuivent.

Livre admirable, illisible dans la traduction française, faite par une bonne femme.

Lu quelques pages d'*Orlando* de Virginia Woolf. Il faut dire que je n'ai pas eu de chance, car je suis tombé sur celles où elle se moque des salons, et du xviii\*, notamment de M<sup>me</sup> du Deffand, qu'elle traite avec une supériorité ridicule, en disant que de tout ce qu'a dit et écrit la grande aveugle il ne restait tout au plus que trois bons mots assez insignifiants au fond. J'ai jeté

le livre que j'ai trouvé exaspérant. Le cercle de Bloomsbury ne valait assurément pas celui de l'amie de Walpole.

Le christianisme – quelle entreprise sadique !

*L'approximation* est la seule certitude que je conçois.

N'écrire sur personne. Penser à des réalités et non à des problèmes, aux choses et non aux idées. Les problèmes et les idées sont des impasses ou des aboutissements. L'important est de penser – ou de *croire* penser – à partir du vivant.

(Il faut penser à partir de soi. Mais c'est la chose en apparence la plus aisée, en réalité la plus difficile, car on n'y arrive que si on a eu la chance d'accumuler des désastres secrets.)

7 nov.

Bazar de l'Hôtel de Ville. Le cauchemar de l'opulence. Accumulation fantastique de tout. Une abondance qui inspire la nausée. Et c'est le magasin le meilleur marché de Paris. On comprend le dégoût qu'éprouvent les jeunes devant la société de consommation. Seulement comment arrêter ce processus de multiplication des objets ? Il est, dans les conditions actuelles, fatal. Et

il ne pourrait être vraiment arrêté que par la destruction, non de *cette* société, mais de toute société.

La physionomie de ces magasins change complètement tous les cinq ans. Avant, pendant un siècle on produisait et vendait le même modèle d'objets, à quelques fioritures près.

Les loups sont très sociables. Ils ont leur langage à eux. Un Anglais qui les a étudiés raconte qu'en Alaska, lorsqu'ils se rendent visite (!), ils s'annoncent par une certaine forme de hurlement et que ce signal est transmis de loup à loup, à travers les territoires qu'ils occupent, de sorte qu'on est prévenu de l'arrivée de tel ou tel bien à l'avance.

Au long des siècles, l'homme s'est épuisé à croire. Il a consacré si peu de temps au doute ! Il est passé de croyance en croyance, d'une conviction à l'autre, et ses doutes ne furent que les brefs intervalles entre ses

emballements. À vrai dire, ce n'étaient pas des doutes mais des pauses, des moments de répit, consécutifs aux fatigues de la foi, de toute foi.

Je suis fait pour l'invective et pour l'oraison sans paroles. Explosion et mutisme.

La quiétude, à partir du XVIIe siècle, était appelée par certains « *oraison du simple regard* ».

8 nov.

J'ai réussi, dans le *Précis*, l'exploit de réunir rhétorique et scepticisme. Je n'en tire aucune vanité, bien au contraire.

L'insolence n'est acceptable que chez les fous.

(D'ailleurs, l'insolence est une forme de folie, le premier degré de la folie.

Être insolent, c'est ne pas connaître sa propre petitesse, son insignifiance, ses vraies limites, – c'est, en d'autres termes, être déséquilibré. L'équilibre signifie savoir ce qu'on est et ce qu'on vaut, connaître ses insuffisances et vouloir y remédier, discerner ses bornes et s'y tenir.)

Je crois que je serais tout différent si j'avais pu vaincre la stupeur d'être homme.

Tout à l'heure une jeune Suédoise m'a abordé en anglais pour me demander de l'argent. Je lui en ai donné, pas beaucoup à vrai dire, et quand j'ai voulu lui dire que j'étais, comme elle, chômeur, je n'ai pas trouvé le mot anglais...

Tous ces jeunes gens qui me demandent de l'argent, parce qu'ils s'imaginent que je suis riche. Ils me voient porter un chapeau, ce qui est à la fois un signe d'aisance et hélas ! de vieillesse. Je ne peux pas leur dire que le couvre-chef a plutôt rapport à mes rhumes qu'à mes moyens...

Je viens de feuilleter le dernier numéro d'*Éphémère*.

Poésie *vitrifiée*. Obscurité... transparente, froide, délibérée, morte. Vers *vitreux*... dans le sens où l'on dit des yeux *vitreux*.

Seul comme un monstre. Qui incarne mieux l'idée de solitude : Dieu ou le diable ?

Napoléon disant à Metternich que pour lui un million d'hommes ne comptaient pas. *Que méfait*, à moi, un million d'hommes ?

Tout ordre de grandeur, tout degré d'excellence, poussé à l'extrême, frise le monstrueux. Le *saint* est un monstre lui aussi – dans le sens où Dieu l'est, comme le conquérant l'est dans le sens où le diable l'est très certainement.

Est monstrueux tout ce qui est unique et inspire *admiration*, c'est-à-dire étonnement, c'est-à-dire mélange de fascination et de peur. Un monstre, même horrible, nous attire secrètement, nous poursuit, nous hante. Le monstre réalise *extérieurement* ce qu'il y a de plus profond en nous, il est le grossissement fantastique de nos avantages et de nos tares intimes. Le monstre est notre porte-drapeau...

Les plus grands malheurs sont les malheurs prévus.

Épicure et Héraclite doivent énormément au fait qu'ils n'ont survécu qu'en fragments.

Un philosophe gagne à être *complété* par ses disciples, vissent-ils deux millénaires après. Leur mission est d'imaginer ce que contenaient les parties disparues, et de combler des lacunes à leur gré.

Ce que je trouve beau, c'est que les étudiants, pendant les événements de Mai, ne se soient réclamés ni de Gide, ni de Valéry ni de Claudel mais d'*Artaud* qui était à peine connu et sûrement méprisé par ces trois vedettes.

Ce que j'aimerais écrire, c'est un livre de consolation, une *Imitation* pour incroyants.

Mais je suis trop divisé avec moi-même, et trop tenté par l'ironie, pour pouvoir, je ne dis pas mener à bien cette tâche mais seulement l'entamer.

Ce sont les contemporains qui saisissent le mieux les ridicules d'un écrivain. Je Usais hier soir un extrait d'un article où Möller fait la parodie de la manière de Kierkegaard. Celui-ci est tellement vénéré maintenant que si quelqu'un s'adonnait à un exercice pareil à celui de Möller, il se disqualifierait. Et cependant Möller a très bien saisi ce qu'il y a d'irritant

dans les écrits de Kierkegaard – dont la prolixité est proprement intolérable. On n’a jamais été aussi profond avec tant d’afféterie.

La vie n’est pas irréelle, elle est le souvenir d’une irréalité.

Pour moi, Dieu n’est rien. Et cependant je connais, comme un autre, ces états d’*invocation*, qui font de Lui quelque chose de plus important que le tout

Le besoin *physique* de quelque chose de suprême, disons de Dieu, n’apparaît vraiment que dans la désolation.

Essence de l’*abandon*. On n’est réellement abandonné que par Dieu. Les hommes ne peuvent que nous lâcher.

Un croyant qui a perdu la foi, la « grâce » pourrait à juste titre accuser Dieu de trahison.

La fameuse « agressivité » que Freud a présentée comme une grande découverte est une des composantes essentielles du Pêché originel. La psychanalyse est pour l’essentiel tributaire de la théologie. Chez l’une et l’autre, la même vision impitoyable de l’homme.

*Les impuissants de génie* – un très mauvais petit livre paru dans une collection médicale, que j’ai feuilleté dans une librairie. Y sont cités entre autres, Hume, Gibbon, Swift, Kierkegaard, c’est-à-dire des esprits franchement *passionnés*.

13 nov.

Gueule de bois.

Cette nuit, ce matin plutôt, au lit, j’ai pensé que je devrais écrire un essai sur l’*attention au temps*. Car la maladie de tous mes jours c’est à l’exaspération, à l’aiguïssement de cette attention qu’elle se réduit. Ce matin donc, en me réveillant, la première sensation que j’ai eue a été celle de l’écoulement des heures, des heures indépendantes de tout acte, de toute référence extérieure à cet écoulement comme tel. Cette conscience éperdue du temps a été mon fléau toute ma vie. Dès mon enfance j’ai perçu la disjonction du temps de tout ce qui n’est pas lui, dès l’enfance j’ai senti l’existence *autonome* du temps, son statut séparé de celui de l’être, son



règne propre. Le règne du temps, le royaume du temps, l'empire du temps. Je me rappelle parfaitement cet après-midi d'été – je devais avoir cinq ou six ans – où tout se vida autour de moi, et il ne me resta plus que la sensation d'un *passage* sans contenu, d'une fuite en soi, d'un écoulement qui me fit peur. Le temps se décollait de l'être à *mes dépens*. Il n'y avait plus de *monde*, il n'y avait plus que du temps. Depuis lors, je ne vis plus qu'accidentellement dans l'événement ; je ne vis plus que dans l'absence d'événement, dans le temps qui ne s'abaisse pas à l'événement.

L'enfer, ce n'est peut-être que la conscience du temps.

Sans la faculté d'oublier, notre passé pèserait d'un poids si lourd sur notre présent que nous n'aurions pas la force d'aborder un autre instant et, pour ainsi dire, d'y *entrer*. C'est pour cela que la vie paraît si supportable aux natures légères, à celles précisément qui ne se souviennent pas.

16 nov.

Bodhidharma (?), qui introduisit le bouddhisme en Chine, s'étant endormi un jour en pleine méditation, pour s'en punir se coupa les paupières.

« Dieu n'est pas sans péché car il fit le monde » (proverbe bulgare). C'est un proverbe bogomile<sup>115</sup>, assurément.

Au fond, l'homme, au lieu d'imiter Dieu, aurait dû faire le contraire : *dé-*créer.

Mais il me semble qu'il y vient, et qu'il y arrivera même.

Concerto n° 17 en *sol* majeur (?) pour piano et orchestre de Mozart.

*Barenboïm*

Aussi beau et aussi déchirant que le concerto pour clarinette.

On est d'emblée saisi d'une mélancolie qui ne vous quitte plus.

J'ai retrouvé aujourd'hui le Mozart que j'ai aimé et sur lequel j'avais écrit à Paris en 1935 un petit texte paru dans *Vremea* : « Mozart et la mélancolie des anges ».

Toujours à propos du concerto de Mozart. C'est extraordinaire à quel point la mélancolie peut *combler* ! Rien à côté d'elle ne compte.

Prajapati s'immole volontairement, se *démembre* : chaque partie de son corps donne naissance à quelque secteur de l'univers. *L'univers comme démembrement de Dieu.*

Se servir des mythologies et des théologies pour des confidences indirectes.

*Les Sept Paroles du Christ* de Haydn par le quatuor danois. C'est beaucoup plus beau sans chœur.

P. V. me dit que la Russie actuelle ressemble à celle de Nicolas I<sup>er</sup>. L'analogie est seulement apparente. Car dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Occident était vigoureux, il *existait* : il y avait l'Angleterre, la France, la Prusse, alors qu'actuellement tous ces pays sont des demi-fictions. La Russie n'est peut-être pas conquérante ; mais le vide occidental l'attire et il se peut qu'un jour elle ne puisse pas résister à l'envie de le combler.

17 novembre

Il neige dru. Toute mon enfance s'étale devant moi.

Je suis encore hanté par le concerto de Mozart.

La mélancolie comme limite, comme degré suprême d'inadhésion au monde, est le propre des âmes religieuses qui ne peuvent croire. La mélancolie est stationnaire : elle *n'avance* pas vers Dieu, elle empêche la foi. Je le répète : il s'agit de la mélancolie qui ne permet pas un état plus fort, plus intense qu'elle (désespoir, etc.), et qui est le maximum qu'on puisse atteindre en fait de refus de l'ici-bas.

17 novembre

Tout à l'heure j'étais au lit, ayant fait un somme dans l'après-midi. En m'éveillant, impossibilité de me lever à cause du froid. Et je pensai à tant d'heures d'autrefois passées de la même façon, et songeant à tout et à moi.

Je me disais : ainsi seras-tu dans ta tombe, seul, seul, seul. Il faut dire que ces moments où nous prenons conscience, avec une intensité extrême, de nos justes dimensions, donc de notre inexistence, sont les plus *vrais*, les plus défendables, partant les plus riches en arguments : ils ont l'évidence de leur côté, sinon la profondeur.

Cette neige que je vois sur les toits réveille les névroses paradisiaques de mes premières armées.

Nous vivons, si nous ne l'avons dépassée, la dernière phase du Dieu des deux Testaments. Quelle autre divinité s'est-elle émiettée d'une manière aussi régulière ?

Quand les dieux s'émettent, des *signes* paraissent. On peut dire que notre civilisation actuelle est l'ensemble de ces signes, que tout le monde perçoit mais que chacun interprète selon ses pressentiments ou ses espoirs.

Ton regret de n'avoir pas vécu au IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle de notre ère est ridicule : tu vis cette même époque *maintenant*. Il faut te féliciter d'une chance qui te permet et te permettra de voir des choses inouïes.

Je dois cesser de penser au temps si je veux m'y insérer.

Si je veux regagner le temps, il faut que je le détruise dans ma conscience, que je ne le perçoive plus en tant que distinct de moi.

18 novembre

Quand je vois *qui* est connu, je m'étonne d'avoir jamais espéré de l'être.

Kœstler s'en prend au Zen en journaliste. Il n'y connaît rien mais il discerne très bien certains côtés douteux. Ce sont ses rencontres qui sont significatives. Ainsi il parle d'un bonze arrivé à l'état de Bouddha, qui venait de s'acheter un appareil de télévision...

Ne jamais demander à qui que ce soit d'écrire sur moi. Je pense ne l'avoir jamais fait. C'est en tout cas une chose horrible. Et c'est cependant ce que fait quiconque vous a rendu un service et, ce qui est plus grave, quiconque a le droit de se croire votre ami.

Feuilleté un ouvrage sur la critique. Tout ce qui est théorie littéraire m'horripile. S'y exercent ceux qui ne *sentent* rien par eux-mêmes.

Le défaut de la littérature française est que la critique y a toujours joué un grand rôle. Un écrivain qui tient compte des thèses de tel ou tel Aristarque !

Boileau et l'Académie – les deux désastres des Lettres en France.

Heureusement qu'un Saint-Simon, ne se considérant pas écrivain, a fait cavalier seul.

Je suis toujours sous le charme (dans le sens fort) du concerto de Mozart. Qu'est-ce qu'il a pu toucher en moi, quelle corde secrète ? Il y a dans Mozart le souvenir d'un *autre* monde, de quelque chose dont notre mémoire, à nous autres, ne garde plus aucune marque.

Sartre a réussi à faire du bon Heidegger mais non pas du bon Céline. La contrefaçon est plus aisée en philosophie qu'en littérature. Cet ambitieux qui s'imaginait qu'il suffisait de *vouloir* pour avoir du talent. Il n'a même pas réussi à donner l'illusion de la « profondeur » : ce qui est très facile pour tout philosophe qui empiète sur les lettres.

### 18 novembre

AI parlé, au déjeuner, avec une jeune fille de dix-huit ans, c'est-à-dire avec quelqu'un qui a *quarante* ans de moins que moi. La différence est à la fois fantastique et nulle.

Il y a, je dois reconnaître, un certain plaisir à bavarder avec quelqu'un qui n'est revenu de rien.

Même les esprits très fins disent des bêtises. Ainsi Chamfort traite les jansénistes comme une bande méprisable, et s'étonne qu'une secte pareille ait eu des partisans comme Pascal et Arnauld.

Après tant de temps, j'ai réentendu du Wagner, le premier acte de *La Walkyrie*. Eh bien, la vieille séduction opère encore jusqu'à un certain point. Cette reprise interminable d'un même motif finit par vous entraîner, et on est fasciné *de guerre lasse*. On n'a plus envie de résister, de faire de l'obstruction, on revient pour un moment, au vieil emballement. Il y a sûrement quelque chose de faux chez Wagner. Mais quelle puissance dans le fabriqué ! Ce n'est pas un dieu, comme le croyait Mallarmé ; c'est un demi-dieu. Nietzsche le jaloussa, ses attaques équivalent à un déboulonnage. Et c'est lui, et non pas Wagner, qu'on *écoute* aujourd'hui. Les jaloux, les mesquins, les guetteurs, les *injustes* finissent toujours par l'emporter.

La répétition insistante d'un motif en littérature est exaspérante (sauf pour les Orientaux, si on songe aux textes bouddhiques) ; en musique, elle finit par devenir obsédante ; elle vous entre dans le sang. Le chant

grégorien, et toutes les prières chantées, rythmées, leur effet vient de là : elles relèvent d'une technique parfaite pour submerger les « âmes ».

J'ai lu qu'à Bombay sur trois millions et demi d'habitants, en 1959, il y en avait sept cent mille qui couchaient dans la rue.

Dans cinquante ans, un tiers de l'humanité couchera dehors.

J'ai cessé de croire à la destruction, c'est-à-dire que je crois toujours à l'avenir de la destruction mais sans y ajouter aucune note sentimentale, aucune nuance d'emballement. Je suis dans la situation d'un démon désabusé.

Le Diable est un fervent, un *espérant* : il croit à toutes les fariboles du romantisme.

Le désabusement du diable équivaut à la « mort de Dieu ». Car un diable qui a cessé d'être entreprenant est tombé aussi bas qu'un dieu défunt.

### 19 novembre

À la bibliothèque de l'institut catholique, scène grotesque. Aux W. -C., où j'entre, un domestique étranger, d'une voix de châtré mais très agressive, me dit qu'il ne fallait pas entrer : il nettoyait et l'eau coulait de partout. Le ton dont il m'a parlé m'a exaspéré et je lui ai répondu sur un ton à moi, le ton des grands jours. J'étais littéralement hors de moi. Il s'en est fallu de peu que je ne lui saute à la figure. Ces réactions participent de la folie, nul doute là-dessus. Je suis constitué pour comprendre à fond les fous furieux et les fous apathiques : les deux formes de démence, je les ai bien en moi.

Ai feuilleté des lettres de Teilhard de Chardin, écrites pendant la guerre. Dans l'une d'elles, datée de Pékin, il déplore que Hitler, en s'associant avec les Russes et les Japonais, ait eu à renier une de ses théories les plus chères : le racisme. Une « perte spirituelle » pour lui, pour Hitler, doit en résulter !! Parler de « perte spirituelle » en se référant à Hitler, c'est faire montre d'une pénible naïveté. Non moins pénible et naïve est la remarque que fait le père au sujet de l'après-guerre : comme résultat de la tension générale à travers le monde, quelles forces constructives ne seront-elles pas libérées dès la fin des hostilités ! Et tout à l'avenant. C'est de l'optimisme à toute épreuve. Voilà un homme qui n'a rien appris des gnostiques ni même du catéchisme. On souffre de se trouver du côté de l'Église, d'admettre la légitimité de sa

défiance à l'égard d'une doctrine qui n'apporte que des illusions et du délire. Quel imbécile ce jésuite ! Ses goûts littéraire : il trouve *L'Idiot* presque illisible et n'en retient qu'un petit paragraphe, plutôt insignifiant à mon goût, qui lui a plu et qu'il cite. Il parle souvent en revanche des romans de Sartre, qu'il lit attentivement sans, heureusement, les admirer.

L'important est que Dostoïevski ne l'accroche pas. Est-il rien de plus révélateur et de plus compromettant ? Quelle meilleure preuve d'indigence spirituelle ?

D'où vient ma peur de *tout* ? D'un déséquilibre nerveux certainement. Mais aussi de l'idée que je me fais des êtres, de *tout ce qui bouge*. Je me défie de *l'existant* comme tel. J'ai peur de ce qui est, non de ce qui n'est pas.

Panikkar fait une observation très juste : si l'Inde a survécu aux Mongols, aux musulmans et même aux Anglais, elle le doit au système des castes. Il est plus facile de détruire une société égalisée qu'une société compartimentée.

Je ne pense pas avoir reçu une seule lettre d'un inconnu qui fût normal. D'un inconnu, bien entendu, qui m'ait écrit en emballé, à qui j'ai apporté quelque chose, et qui m'avouait se sentir des affinités avec moi. Épaves, déchus, malheureux, malades, déchirés, incapables d'innocence, rongés, frappés de toute sorte d'infirmités secrètes, recalés à tous les examens d'ici-bas, traînant après eux leur jeune ou leur très vieux désarroi.

Ils ne m'ont jamais rien demandé, car ils savaient que je ne pouvais rien leur offrir. Ils voulaient seulement me dire qu'ils m'avaient compris...

C'est étrange comment, depuis un certain temps, je vis sous la hantise d'une explosion imminente ; il me semble que je l'entends. Bien des années en arrière, lorsque j'écrivais *La tentation d'exister*, j'avais le sentiment d'un prochain effondrement, de la dégringolade, de la cassure, de l'éboulement.

Tout cela est de l'anxiété à un degré anormal. Il faut s'y résigner et la laisser s'épuiser d'elle-même.

Porphyre commence sa *Vie de Plotin* par ces mots : « Le philosophe Plotin, qui a vécu de nos jours, paraissait honteux d'avoir un corps. »

Je ne connais pas début plus éclatant. C'est l'extraordinaire d'emblée. Il faudrait toujours démarrer ainsi, avec l'*essentiel*.

Modèle de diatribe philosophique : l'attaque de Plotin contre les gnostiques. Exécution parfaite, rigoureuse, mais non nécessairement convaincante.

En lisant (*relisant* serait plus juste) la *Vie de Plotin* par Porphyre, j'ai songé à Wittgenstein. Deux esprits mystérieux et... généreux, deux saints *incanonisables*.

Je suis un sceptique dévasté par toute sorte de nostalgies. Or toute nostalgie traîne des restes religieux.

Un scepticisme menacé par la nostalgie.

### 21 novembre

Pendant deux heures, j'ai essayé de réparer le lavabo où il y avait une fuite. J'y suis arrivé mais je me suis fait mal à la main. C'est toujours de cette façon que finissent mes aventures de plombier.

Il faudrait s'habituer à la vue du sang.

*L'objet* n'a de réalité que pour le travailleur manuel. Il n'en a aucune pour celui qui en parle dans l'abstrait.

J'ai pensé cet après-midi, au lit, aux batailles de Napoléon, ensuite à tel ou tel de mes amis qui se démène jusqu'à la folie pour qu'on parle de lui, à maint et maint écrivain que je connais personnellement ou de réputation, et puis, j'ai remonté le passé jusqu'à Plotin, et je me suis dit : quelle forme de vie représente une erreur *moindre* qu'une autre ? *Qui* préférer ? Ma conclusion fut d'une complaisance à toute épreuve : celui qui reste allongé et médite sur ce que les autres *font*. Paresse ou sagesse ? ou réaction de pauvre type qui veut se donner raison ? Ce qui importe, c'est qu'en optant pour ma forme de vie, pour ma « solution », je n'ai pas eu une seconde le sentiment que je voulais me justifier, m'excuser ; au contraire, je le croyais et je le crois encore en ce moment ; mon point de vue est le seul qu'on puisse défendre dans l'absolu.



Parfois je pense que je suis arrivé aux limites de la conscience, c'est-à-dire qu'il n'y a plus en moi rien d'inconscient ni d'instinctif, que je suis non seulement celui qui se voit, mais celui qui a épuisé le phénomène de *se voir*, et qui donc n'a plus aucune réserve d'existence qui lui permette de se dédoubler, de regarder l'existence, et de se regarder la regardant.

### 22 novembre

Ce matin, vers 3 heures, de l'École militaire à l'Odéon, j'ai pris des petites rues complètement solitaires. Pas trace d'homme. Froid. Et l'idée me vint que je marchais à travers une ville dont tous les vivants avaient été anéantis instantanément (guerre bactériologique ?). Aucune angoisse ni satisfaction. Et je me suis dit qu'on s'accommode vite de la condition de survivant.

Ma faiblesse est de n'être jamais supérieur au mal que je fais.

De nouveau, crise de fureur. Est-il possible que je laisse les jours passer comme je le fais ? Cela fait des mois que je n'ai rien écrit, rien, rien, rien ! Je me démène comme une putain sans clients, je tempête contre tout et me maudis ! Ou je me console de ma stérilité et de mes échecs, en me livrant à cette volupté de savoir que *je n'existe* plus pour personne. Comme si j'avais jamais existé ! *J'invente* cet *oubli* qui, faux ou réel, me donne une amertume apaisante. N'exister plus pour personne ! Mais tout le monde, tôt ou tard en arrive là, nécessairement. C'est la grande consolation du vaincu.

Une misère dont je ne suis pas parvenu à me débarrasser : la douceur de l'apitoiement sur soi.

Ce matin j'ai réfléchi de nouveau aux *possibilités* qu'offre le suicide. Et j'ai vite surmonté mon accès de fureur.

On devrait graver sur le frontispice des mairies et des églises : *Nous sommes tous des vaincus*.

Il est plus facile de vivre avec cette devise qu'avec de faux bulletins de victoire.

J'ai lu, dans un livre de critique, à propos d'un poète du siècle dernier : « indigné des monstruosité de l'histoire, mais désarmé par l'intérêt de son mécanisme ».

... C'est tout à fait mon cas.

Se sentir *surveillé* par Dieu, il n'est pas du tout sûr qu'à l'avenir l'homme éprouve jamais ce sentiment.

Plus l'histoire avance, plus l'homme se méfiera de lui-même, et il connaîtra un jour la peur absolue *devant* soi-même.

Mous nous trouvons au point où le Péché originel a commencé à porter ses fruits, que dis-je ? où il a porté réellement ses fruits, où il est aboli par la perfection de son œuvre, et où l'homme entre dans la phase décisive de sa malédiction. Il s'achemine vers son stade historique. Physiquement l'homme survivra à l'histoire, à son histoire. Le péché originel aura alors épuisé tous ses effets.

Je ne crois pas au Péché dans le sens chrétien. Mais je crois que l'homme est un animal *marqué*, qu'il est réellement affecté d'une tare initiale, et c'est grâce à elle qu'il a glissé de la condition animale à la condition humaine.

De quelle nature est cette tare ? Je ne peux pas la définir, mais je crois bien qu'elle réside dans la force d'un appétit plus grand que l'être qui l'éprouve. Appétit disproportionné aux forces de l'homme, et qui s'est insinué en celui-ci pour le pousser hors de ses limites. Car, sous tous les aspects, l'homme a tenté – avec succès – de sortir de sa nature et de s'en éloigner tragiquement. On peut attribuer à une tare cette force centrifuge, cette force funeste qui l'éloigne de lui-même ; plus il cherche sa vraie nature, plus il s'en écarte et la fuit, et quand il sera arrivé à l'extrême de cette fuite, il éclatera ou sombrera.

Cette tare est à l'origine de ses exploits, elle est cause de sa réussite et, implicitement, de sa ruine.

Post-histoire. Je *vois* distinctement l'homme, une fois sa carrière terminée, et quand il n'aura plus rien à *dire*.

Mes deux obsessions qui n'en font à vrai dire qu'une : le Péché originel et la fin de l'histoire, le démarrage et l'arrêt de l'homme.

Quand on nous annonce une mauvaise nouvelle, un échec auquel nous nous attendions, l'orgueil nous oblige à dire : « Tant pis » ou « ça m'est égal », etc.

Toujours, sans exception aucune, cette indifférence est affectée. Ce qu'on appelle un échec *cuisant*, c'est un échec attendu, sur lequel on a ruminé pendant longtemps. Quand on nous prévient qu'il est bien survenu, qu'il est là, toutes les heures que nous lui avons vouées, pendant lesquelles il était l'unique objet de nos « méditations », s'ajoutent les unes aux autres et se confondent dans une même déception que nous ne pouvons dissimuler qu'en nous donnant des airs de détachement et de supériorité. Mais cette déception accumulée, *arithmétique*, moins elle peut se manifester, plus elle nous dévore en secret ; elle *cuit*, elle nous brûle à petit feu. Rien ne consume davantage qu'elle, et cela uniquement parce que nous n'osons pas la proclamer.

E. B. se met à polémiquer avec Kœstler au sujet du Zen. Pourquoi discuter avec des journalistes ? C'est que E. B. en est lui-même un – en théologie.

On ne combat quelqu'un que s'il vous ressemble, si vous êtes au même niveau que lui. S'aimer, se haïr, c'est reconnaître qu'on est de la même farine.

Être au-dessus des sentiments, au-delà de toute condition.

Pour comprendre les autres, il faut être obsédé par soi-même jusqu'au dégoût, ce dégoût étant un symptôme de santé, une condition nécessaire pour regarder au-delà de ses propres misères.

L'acte suprême de la vie spirituelle est le *renoncement*.

Avoir des *biens*, c'est grave ; mais ce qui est mille fois pire, c'est y être attaché. Car l'attachement comme tel est la source de tous les maux, et le détachement la cause de tous les *véritables* biens.

26 novembre

Je voudrais écrire quelque chose sur le problème du *niveau spirituel*. Mais je ne suis pas sûr que j'en sois capable.

Je pense soudain à ce cimetière de Râsinari où mes pauvres parents se sont confondus avec la terre.

« Dieu lui-même n'est pas sans péché puisqu'il a créé le monde » — ce proverbe bulgare que j'ai cité ici même, je crois, il y a quelques jours, ne cesse de me hanter. J'aurais dû le mettre en exergue au *Mauvais démiurge*. Je suis spirituellement, et géographiquement, un bogomile.

Tout ce qui me met en désaccord avec le monde m'est consubstantiel, est mon bagage de naissance, mon patrimoine héréditaire. J'ai très peu appris par expérience. Mes déceptions m'ont toujours précédé.

26 nov.

Ce temps printanier, cet été de la Saint-Martin, me plonge dans une mélancolie... radicale.

Je ne comprends pas pourquoi Kierkegaard a bataillé contre l'Église. Depuis que j'ai cessé d'attaquer, de me battre par écrit, je ne suis plus l'indignation des autres, et n'en reviens pas qu'un esprit qui a abordé les grands problèmes puisse encore s'en prendre à des institutions.

Mon scepticisme, la longue pratique que j'en ai, a fini par émousser mes griffes. Trop longtemps derrière les barreaux, le fauve ne daigne — ou ne peut plus se précipiter sur personne ; le scepticisme est la cage du philosophe, qui y perd ses instincts ; *après*, il est libre, c'est entendu, plus libre même que n'importe qui, mais sa liberté ne lui sert plus à rien. Il est libre *dans un désert*.

Le scepticisme ? une liberté totale, et inutilisable.

Depuis longtemps, depuis ma prime jeunesse, je sais que je ne suis bon à rien ici-bas. C'est par là, et par là uniquement, que j'ai acquis une sorte de dimension religieuse. Oui, je suis un homme sans emploi « terrestre », quelqu'un en dehors de ce que font les autres. Ma vocation est celle d'un *irréalisé*.

Plus nous faisons des progrès « intérieurs », plus diminue le nombre de ceux avec lesquels nous pouvons *réellement* communiquer. À la fin, nous les perdons tous et ne nous reste plus que le Tout.

Un raté du Doute et un raté de l'Extase. Je crois avoir réussi assez bien ce double échec.

La maladie vous projette hors de l'Espèce. Tout malade est en marge de la zoologie.

Une armée qui avance n'a pas le sentiment ni même le pressentiment de la défaite. L'humanité se traîne en avant, et croit qu'elle va à la victoire. Où elle va réellement, seuls le devinent ceux qui se sont retirés de cette marche, qui en devinent le bout.

La vérité ne se révèle qu'au rejeté, à celui qui ne signera jamais un bulletin de victoire.

Pendant la guerre de 14 mes parents ayant été déportés par les Hongrois, nous, les enfants, sommes restés avec notre grand-mère et une de nos tantes, Stanca (?). Celle-ci nous racontait, tous les soirs, des histoires terrifiantes, d'enlèvements d'enfants, de crimes commis par des démons, de bains à minuit, dans la rivière toute proche, où des fées nues et néfastes prenaient leurs ébats...

Elle avait réussi, cette folle, à nous foutre la frousse, au point qu'aucun d'entre nous n'osait sortir dans l'obscurité. Ma sœur, spécialement, devait être marquée pour toute sa vie. Et moi-même, j'ai traîné à travers les années quelque chose de ces nuits où nous restions figés à nous regarder muets tandis que cette tante maudite parlait, parlait...

« La pire sorte d'homme est celui qui présente à l'état de veille les caractères qu'on lui trouve à l'état de rêve. » (Platon, *République*, 567B)  
Citation à communiquer à *Michaux*, à propos de *Tempérament de nuit*.

Le véritable bonheur, c'est l'état de conscience sans référence à rien, sans objet, où la conscience jouit de l'immense absence qui la remplit.

Tout à l'heure je me suis mis en colère en écoutant les nouvelles à la radio. J'ai senti mon sang « bouillir ». Sur le coup, j'aurais été capable de n'importe quoi. Et puis, je me suis souvenu que je dois me maîtriser et ne plus m'*oublier*. La sagesse est peut-être une invention des peuples vifs, cruels. Les Japonais s'attachèrent au Zen comme à une antidote et un garde-fou ; ils y virent une arme contre eux-mêmes, un remède élaboré par leur caractère pour se défendre de ses propres excès.

Seul un individu – ou un peuple – capable d’excès élabore une sagesse et s’y attache. Quelqu’un de naturellement modéré n’en a pas besoin ; ce sont des *excitants* qu’il sécrètera plutôt.

(Ces explications par le besoin de compensation deviennent à la longue fastidieuses ; elles sont d’ailleurs trop faciles : tout le monde y recourt – par paresse mentale, par automatisme, par mode. S’en servir, c’est paraître astucieux, et à la page. *Avant*, on s’en passait bien ; c’était, il est vrai, des temps où l’on demandait de la sagesse aux gens et rien d’autre.)

Je ne lis plus l’allemand. Cela fait des mois que je n’ai pas lu jusqu’au bout un seul livre dans cette langue qui m’a tant séduit. Elle fait définitivement partie de mes emballements passés. Il y a beaucoup d’éléments qui entrent dans cet abandon. À quoi bon les énumérer ? J’en citerai un seulement : je n’ai pas l’esprit assez clair pour pratiquer plus longtemps sans risque un idiome qui invite à l’équivoque, qui en vit même.

Kierkegaard est profond assurément. Mais il est prolix aussi : c’est à cause de ce défaut qu’il a fait une si grande carrière parmi les professeurs.

(Sa prolixité ne peut être comparée qu’à celle de Platon, non, elle est bien plus grande. Ces solitaires souffrent de trop d’abondance. Ils parlent peu ; quand ils écrivent, ils ne peuvent plus s’arrêter. On voit que la conversation a du bon : elle diminue l’enthousiasme devant le papier blanc.)

Ce qui m’attire chez les mystiques, ce n’est pas leur amour de Dieu, c’est leur horreur de l’ici-bas, à cause de laquelle je leur *pardonne* tous ces soupirs de félicité dont ils sont si prodigues.

Je n’ai jamais pu lire jusqu’au bout Lautréamont. Je me rappelle avoir essayé la première fois à Bucarest, vers 1930 ou 31. Déception. Trop rhétorique. J’ai recommencé deux fois, avec le même résultat. Cette éloquence byronienne me déplait, peut-être parce qu’elle a toujours été chez moi une très vive tentation. Mon premier livre en roumain (*Pe culmile disperării*<sup>116</sup>) et mon premier livre en français, le *Précis*, ont une veine fâcheusement lyrique, contre laquelle j’ai réagi de mon mieux. C’est donc un instinct sain qui m’a empêché d’aimer et de pratiquer *Les Chants de Maldoror*.

C'est peut-être pour les mêmes raisons que j'ai peu fréquenté l'œuvre de Sade. Il faudrait aussi ajouter que j'ai une certaine horreur de tout ce qu'aime le littéraire parisien.

On ne peut comprendre Sade que si on a passé par des époques d'abstinence sexuelle forcée, si courtes qu'elles aient pu être. Il m'est arrivé quelquefois, au milieu des pires obsessions « charnelles », de penser aux affres que dut connaître le Marquis en prison.

L'Occident n'est plus attiré que par le blasphème.

L'athéisme russe et l'athéisme hindou – les deux ont une coloration religieuse. Le français, au contraire, pas du tout. Il est désastreusement laïc.

Toute la nuit des rêves énormes, envahissants, et qu'on ne peut pas démêler une fois réveillé, car ils relèvent du roman policier, genre impossible à avaler. Ces misères enchevêtrées, inextricables, qui usent notre cerveau inutilement et qui font que nous sortons du lit plus exténués que lorsque nous y sommes entrés – il faudrait trouver un moyen de faire disparaître cette sinistre foire nocturne.

Pour Quintilien une phrase où les adjectifs abondent évoque une armée où chaque soldat serait suivi de son valet de chambre.

Quand on écrit, il faut penser au martyr du lecteur et du traducteur. C'est en songeant à ce dernier surtout que l'écrivain devrait faire n'importe quel sacrifice pour être net et compréhensible.

Il ne faut pas penser à écrire des livres, mais à dire quelques choses essentielles, dont on ne rougisse pas à la fin de sa vie.

Un philosophe est quelqu'un qui *explique* indéfiniment sa pensée. De ce mauvais goût l'artiste n'est heureusement pas capable.

*J'appelle non-philosophe celui qui ne peut pas avoir le mauvais goût d'expliquer sa pensée.*

Couchant au Luxembourg enveloppé de brouillard. C'est ainsi que j'imagine un parc danois.

Je suis tellement fatigué de la « phraséologie » chrétienne, que, pour pouvoir lire un texte « spirituel » où Dieu revient trop souvent, je le remplace par Tao – parfois avec un succès complet. Mais cela ne colle pas toujours. Tout ce langage est trop personnel et trop près de l'« amour » profane. Il ne saurait en être autrement d'une religion où tout est dialogue, entretien, relation entre personnes. La faute en est à la qualité du dieu même qui est en cause. Car le dieu chrétien n'est qu'un Jéhovah épuré, en surface seulement.

J'ai beau admirer tel ou tel mystique chrétien, rien ne peut faire que je ne considère ces deux derniers millénaires comme fous, néfastes, égarés. Le christianisme est vraiment une aberration, *dès qu'on se tourne vers les Anciens*. Quand je les oublie, je supporte assez bien la Croix.

Ce qui me plaît dans le christianisme, c'est le côté morbide. C'est le déséquilibre institutionnalisé.

Dans le *Jornal Do Comercio* de Rio de Janeiro du 2 XI 68, un inconnu, Correia de Sâ, vient d'écrire un des articles les plus sérieux qu'on ait jamais écrit sur moi.

Que ce soit dans un « Journal de Commerce », cela me plaît.

### 1<sup>er</sup> décembre

Ai marché pendant six heures sans m'arrêter. Au-dessus de Sermaise, dans les bois, les feuilles tombaient ce matin comme des confetti. J'en ai suivi plusieurs dans leur dégringolade gracieuse, dans leur valse perpendiculaire – et n'ai pu m'empêcher ^ la fin de faire quelques réflexions élégiaques. La mélancolie était de rigueur. Rien n'y a manqué, même pas la comparaison que fait Homère entre les mortels et la « génération des feuilles ».

### *Niveau spirituel*

Pourquoi a-t-on inventé Dieu, les anges, etc. ? Pour avoir *avec qui* parler. (« Désormais tu ne parleras plus avec les hommes mais avec des anges », dit Jésus (?) à sainte Thérèse.) À un certain degré de solitude ou d'intensité il y a de moins en moins de gens avec qui on puisse s'entretenir ; on finit même par constater qu'on n'a plus de *semblables*. Parvenu à cette



extrémité, on se tourne vers ses *dissemblables* (?), vers les anges, vers Dieu. C'est donc faute *d'interlocuteur* (!) ici-bas, qu'on s'en cherche un autre ailleurs. Le sens profond de la prière est celui-ci : l'impossibilité de s'adresser à qui que ce soit ici, non parce qu'on vit à un niveau spirituel élevé mais par sentiment d'abandon...

Alors que dans le cas des saints, des mystiques, il ne s'agit pas d'abandon mais *d'état* limite, d'isolement par impossibilité de dialoguer davantage avec son prochain.

Il n'y aurait pas *d'absolu* si l'homme pouvait supporter un degré extrême de solitude. Il ne s'agit pas de la solitude de l'abandon ; au contraire il peut, à cette extrémité, y avoir une *plénitude* dans la solitude ; mais cette plénitude même est *insupportable*, car trop grande pour un *moi* : l'extase crée Dieu presque automatiquement ; sans quoi elle le tuerait, car justement trop pleine, trop vaste pour un *seul*. Il faut qu'il y ait une *majuscule*, que ce soit Dieu, que ce soit le Vide – suprême personne ou suprême impersonnalité – toute majuscule surgit d'un paroxysme.

## 2 déc.

Cette nuit j'ai pensé au mot roumain : *nimicnicie*, qui vient de *nimic*, de néant, et qui exprime le sentiment de vanité, de frustration, d'inanité. Un sentiment de *néantité*.

On me demande de faire telle ou telle démarche, d'intervenir auprès d'X ou Y.

Il est impossible de faire pour autrui ce qu'on ne peut faire pour soi-même. Ou plutôt : je veux bien risquer et même sacrifier ma vie pour un autre, mais non me *déplacer* pour lui, aller dans un bureau, solliciter, *attendre*.

Les hommes ne suivent que ceux qui leur prodiguent des illusions. On n'a jamais vu d'attroupement autour d'un désabusé.

Je viens de lire sur Paulhan plusieurs articles où on dit qu'il n'était pas insaisissable, qu'on a eu tort de l'avoir cru tel. La vérité est qu'il l'était au plus haut point, tant par nature que par tactique : c'était sa manière de dissimuler son incapacité de se prononcer, c'était aussi la précaution qu'il prenait contre tout démenti futur. Il émettait un jugement équivoque, une

parole d'oracle qui lui permettait de « s'en sortir ». Il avait le génie de la pirouette. Un farceur de grande classe, un « artiste ».

La lecture est l'ennemie de la pensée.

Il vaut mieux s'ennuyer que lire, car l'ennui est pensée en germe (ou vice ou n'importe quoi) – alors que les idées des autres ne seront pour nous que des obstacles ; au mieux, des remords.

On peut aimer n'importe qui, sauf son prochain.

Les religions ont *réussi* parce qu'elles ont nié cette évidence. L'amour du prochain ne pouvant se réaliser, elles ne risquaient pas de se voir dépassées : leurs commandements demeuraient donc toujours « valables », « neufs », surprenants, souhaitables et admis.

Le *paradis* supprimerait toute forme de religion. (En ce sens, les utopies ont raison d'être athées.)

L'existence des religions est le signe le plus révélateur de la perte du paradis.

(Peut-être faudrait-il dire : la terre n'est pas l'enfer, elle est simplement le non-paradis. Il s'agit là d'un peu plus qu'un euphémisme.)

— Qu'est-ce que l'illumination ?

— Voir au fond des mots.

L'illusion, c'est croire aux mots. Cesser d'en être dupe, c'est le réveil, la *connaissance*.

Les Français avaient jusqu'ici de grandes qualités, et les défauts de ces qualités. Maintenant ils n'ont plus que les résidus de ces qualités. Mais les défauts sont restés étrangement intacts.

1934-35 – Ma solitude berlinoise ne se laisse pas imaginer par un homme normal. Comment ai-je pu tenir *nerveusement* ? Jamais je n'ai été aussi près de la dégringolade, et de la sainteté...

Je crois avoir frisé, à la faveur de quelques moments exceptionnels, inouïs, ces limites qu'atteignent souvent les saints, et qui font d'eux des monstres *positifs*, des monstres heureusement et malheureusement inimitables.

Quel que soit le problème qui me préoccupe, je ne peux pas en traiter sans y mettre un rien d'amateurisme, d'insincérité désespérée. Tant est ancrée en moi l'horreur de toute conviction.

Le drame de la curiosité (Adam), du désir (Ève), de la jalousie (Caïn) – ainsi a commencé l'histoire, ainsi elle se continue et ainsi elle finira.

La jalousie est le sentiment le plus *naturel*, le plus universel aussi, puisque les saints eux-mêmes se sont jaloués entre eux.

Deux hommes qui font la même chose sont virtuellement ennemis.

Un écrivain peut admirer sincèrement un torero mais non un confrère.

L'envie est physiologique. Vivre, c'est sécréter de la bile.

Nietzsche et Wagner. Le drame a éclaté à cause de la jalousie du premier, qui a su si bien la camoufler.

C'est par lâcheté qu'on appelle *illusion* ce qui n'est qu'une *farce*.

J'ai lu que dans cinq cent mille ans l'Angleterre sera complètement recouverte d'eau. Si j'étais anglais, cette perspective à elle seule suffirait à me paralyser, à m'empêcher de faire quoi que ce fût.

Chacun a son unité de temps. Pour les uns, c'est la journée, pour d'autres, la semaine, le mois ou l'année. Pour d'autres encore, une vie ou un siècle ou un millénaire. Cette unité est encore à l'échelle humaine ; elle est donc parfaitement compatible avec n'importe quel projet et n'importe quelle besogne.

Mais il en est qui prennent comme unité le temps même et qui s'élèvent souvent au-dessus ; pour eux, quelle besogne, quel projet méritent d'être exécutés ? Qui voit trop *loin*, qui est presbyte en fait de temps, ne peut plus bouger ; ou s'il bouge, c'est par automatisme et non par conviction.

Lu des lettres de Sade à sa femme et à sa belle-mère. Elles furent écrites à Vincennes, de 1778 à 1784. – Pathétiques et prolixes.

6 déc. (?) – De Clichy à l'Odéon, en taxi. Une heure ! Impossible d'avancer. Ces damnés se pressaient les uns contre les autres. La voiture a été inventée pour qu'on puisse aller plus vite. Et voilà qu'elle est devenue,

dans les villes, un facteur d'immobilité. Tôt ou tard, tout ce que l'homme invente, tout engin en arrive à nier sa fonction primitive. On pourrait appeler ce phénomène la *trahison des objets*.

L'homme n'a vraiment pas de chance : tout ce qu'il trouve ne lui sert que pour un moment, puis se retourne contre lui. En traversant Paris, cet après-midi, je me disais que le prophète le plus sombre n'aurait pu imaginer un spectacle aussi atroce que celui dont j'étais témoin et qui est absolument quotidien. J'ai beau essayer de me représenter l'avenir : je n'y arrive pas, je n'ai pas assez d'horreur dans l'esprit.

Tout « progrès » comporte un coefficient négatif ; il n'y a rien à faire.

Ce soir, pendant ma promenade habituelle, j'ai *vu* dans les moindres détails la pièce que je pourrais faire de l'histoire de cette fausse sainte portugaise, Marie de la Visitation, dont j'ai lu les exploits dans un bouquin sur les phénomènes physiques du mysticisme. Elle aurait seule occupé la scène pendant deux heures, et le monologue aurait traité de tous les aspects que comporte une sainteté douteuse mais pathétique. Il va sans dire que cette pièce, après l'avoir parfaitement élaborée dans ma tête, y restera.

On peut croire en Dieu, si on se maintient à un niveau très haut et très abstrait. Mais dès qu'on se rapporte aux accidents quotidiens, qui composent en somme une vie, on n'y trouve rien qui conduise à Dieu, ni même à un dieu. – La foi est une imagination qui refuse le concret, qui ne s'embarrasse pas de ce qui la réprouve. On ne peut croire sans imagination.

Pendant l'Occupation, Picky Pogoneanu, atteint de poliomyélite, étant en poste à Stockholm, est venu se faire soigner à Paris où il a vu tous les grands médecins et tous les grands guérisseurs. Un jour il m'a dit : « C'est absurde toutes ces souffrances que j'endure. Je ne sais quoi en faire. Si j'étais un poète, je pourrais en tirer quelque chose. Je suis diplomate, malheureusement. »

Tout le monde, mon frère y compris, me demande à quoi je travaille, ce que j'écris : or je n'écris pas, ne travaille pas, et, si je l'avoue, on ne me croit pas. Il est d'ailleurs très difficile d'expliquer à autrui qu'on a perdu le goût de ces choses, que l'on trouve indigne de « produire », de se

« manifester », de se rendre « visible », que toute expression relève de l'« homme extérieur », qu'on est sorti du royaume des actes.

C'est toujours le même problème : celui du *niveau spirituel*. Si on n'est pas au même niveau avec quelqu'un, on ne peut pas s'entendre avec lui. Le niveau spirituel se mesure au degré d'éloignement du monde. Mais ce degré, comment l'établir objectivement ? Je sais, quand je parle à quelqu'un, à quoi m'en tenir à son *égard, jusqu'où* je peux cheminer avec lui. Mais lui, il ne sait pas. Il croit me comprendre. Et peut-être me comprend-il à sa façon. Car rien ne dit que, dans un secteur donné, il ne soit allé bien plus loin que moi. Pourtant l'expérience spirituelle, en est capable celui-là seul pour qui comptent de moins en moins de choses, pour qui le cercle de ses intérêts se restreint à mesure qu'il avance.

Il n'importe pas de savoir, il importe *d'être*. Or *être* est l'exploit le plus difficile qui soit. Car, *être*, sur le plan spirituel, c'est n'être *rien*, sur le plan du monde.

13 déc.

Nuit blanche.

Il est incroyable à quel point, au milieu de la nuit, le suicide paraît tout ce qu'il y a de plus normal.

La vérité n'est ni dans la réaction ni dans la révolution. Elle réside dans la mise en question et de la société et de ceux qui l'attaquent.

Au lendemain d'une nuit blanche on est presque toujours en proie au besoin de prophétiser.

La santé, comme la liberté, n'a pas de contenu positif, puisqu'on n'en jouit pas consciemment quand on la possède. Elle ne vous apporte donc rien, elle ne peut enrichir personne. Ainsi, il serait absurde de dire que tel ou tel a fait telle découverte ou a eu telle vision parce qu'il se porte bien. C'est quand on se porte mal qu'on découvre du nouveau, la santé étant un état *d'absence*, puisqu'on ne l'enregistre pas. Il faudrait pouvoir se dire à n'importe quel moment : *Je me porte bien*, et en tirer un bien-être réel, *conscient*. Mais cette prise de conscience serait en contradiction avec la santé et prouverait simplement que celle-ci est compromise ou sur le point de l'être. Toute santé consciente est une santé menacée. La santé est un bien, assurément, mais à ceux qui la possèdent a été refusée la chance de

connaître leur bonheur. Et on peut parler sans exagération d'une punition *juste* des bien-portants.

### 13 décembre 1968

Dire que, dans l'infini du temps, il n'y aura jamais un autre 13 décembre *identique* à celui-ci. L'Éternel Retour est un enfantillage. Tout est *unique* et perdu à jamais.

Normalement, je devrais cesser d'écrire et de me manifester. Oui, si je vivais à une autre époque. Mais à la nôtre, il faut faire un minimum sous peine de crever. Je n'ai pas la *force morale* d'être clochard ; aussi dois-je *produire* (ou *me produire*) de temps en temps.

Cela fait cinq jours que je n'ai pas quitté la chambre. Déjà le monde extérieur me semble lointain, incompréhensible. Il est vrai que dehors, j'ai la même sensation, en moins fort et en moins mystérieux s'entend.

### 14 décembre

Face à face avec le Temps, l'*entendre* couler, assister à l'évanouissement de chaque instant, à cette agonie inépuisable.

Qu'est-ce qu'un instant dans la *vie* du Temps ?

Si on essayait se représenter la *totalité* des instants, j'entends ceux qui se sont écoulés depuis que le monde est monde ! Aucun cerveau ne pourrait soutenir une telle opération, je veux dire que le fait de concevoir cette opération met l'esprit *en danger*.

Ce n'est pas l'aspiration à un autre monde, c'est la lassitude de celui-ci qui fait que les religions m'intéressent.

Quand cela ne va pas, je me mets au lit, tire les rideaux, et *j'attends*. À vrai dire, je n'attends rien, je fais le vide en moi, j'essaie d'oublier tout ce qui me tracasse, hommes ou objets, j'essaie de m'oublier aussi, et je demeure allongé comme si j'étais dans un cercueil au fond de l'univers. C'est cela la thérapeutique de la vacuité : se rendre absent à tout, plonger au plus intime de cette absence, et s'y purifier de toutes ces souillures qui ternissent et encombrant l'esprit. Se dégager et triompher de soi-même, *faire le mort* avec une conscience absolue, c'est-à-dire nulle de tout

contenu, liquider tout l'héritage mental – pour un quart d'heure ou pour une minute.

Deux sortes de vérités : celles qu'on a découvertes par raisonnement, et celles découvertes par la souffrance.

Je ne suis sensible qu'à celles de la seconde catégorie. Cela me limite considérablement.

Cette nuit, j'ai rêvé que Mircea Vulcânescu<sup>117</sup> allait donner une conférence dans une église à Paris. Je vais donc à cette église avec Ionesco. Elle est bondée, et ne ressemble à aucune des églises de Paris. Nous attendons presque une heure. Point de conférencier. Nous sortons, Ionesco s'en va, et je reviens à l'église, où Mircea arrive, escorté, entre autres, de Jeanne Hersch (logique du rêve : J. H. est une amie intime de la fille aînée de Vulcânescu). La conférence est brillante, profonde, mais, à mesure qu'elle s'avance, le conférencier change de visage et je ne reconnais plus mon ami.

(Un détail : au début de sa conférence M. V. s'excuse auprès du public d'avoir été retenu à Versailles... Or c'est à Versailles, en 1938, qu'il nous avait exposé à Noica<sup>118</sup>, à Wendy et à moi-même, sa vision du parc comme monde ayant une fenêtre ouverte sur l'infini...)

J'ai lu une « conjuration » du x<sup>1</sup> siècle, dans laquelle on « invitait » le démon à sortir du malade ou du possédé. Y sont énumérées toutes les parties du corps, même les moindres : on dirait un traité d'anatomie fou. La beauté de cet exorcisme consiste dans cette profusion de détails, dans l'excès de précision, dans l'*inattendu*. Dire au démon : *Sors des ongles !* Cela est absurde et beau.

L'ignorance est un état parfait. Et on comprend que celui qui en jouit ne veuille pas en sortir.

Quelqu'un, tout à l'heure, à la radio, disait que *Saint Glinglin* (?) de Queneau était le chef-d'œuvre de notre temps...

L'arbitraire en littérature est vraiment trop grand. C'est quand on s'en rend compte jusqu'à l'exaspération, que l'on comprend la volupté qu'il y a à cultiver la géométrie.

Qu'est-ce qu'un écrivain, sinon quelqu'un qui grossit tout par tempérament, qui accorde une importance indue à tout ce qui lui arrive, qui *par instinct* exaspère ses sensations ? S'il ressentait les choses telles qu'elles sont, et ne réagissait à leur égard qu'en proportion de leur valeur... « objective », il ne pourrait rien préférer, donc, rien approfondir.

C'est à force de dénaturer tout qu'il atteint à la vérité.

Il est extrêmement difficile d'être imposteur, si on n'y est pas prédisposé. L'imposteur est un sceptique qui n'est pas affligé d'une conscience morale.

Ce qui fait que je continue à me démener, c'est que, secrètement, je suis persuadé que la conscience d'être déchu m'empêche de l'être.

Le déchu qui se juge cesse d'en être un. Tant la conscience que nous avons de notre état nous en rend maître.

Tout le monde répète à satiété que les Grecs n'avaient pas le sens de l'histoire. Cela est vrai seulement en partie. Comment expliquer la vision des *âges* chez Hésiode, qui est spécifiquement une vision historique, si on écarte toute ouverture au devenir historique, à la succession des générations, etc. ?

Quand on pense qu'à l'aurore de la Grèce, en plein monde posthomérique, Hésiode croit que l'humanité en était à l'âge de fer, presque à la fin de l'histoire ! Qu'aurait-il dit quelques siècles plus tard ? que dirait-il aujourd'hui ?

Sauf dans les siècles abêtis par l'idée de progrès, l'homme a toujours cru qu'il était arrivé aux limites du pire. Et cela en dit long sur le devenir humain.

En regardant l'histoire dans son ensemble, on se demande par quel prodige l'homme, sachant ce qu'il savait, a pu renouveler sans cesse ses illusions.

Ce qu'on appelle *expérience*, ce n'est rien d'autre que la déception consécutive à une cause pour laquelle on s'est passionné pendant un certain temps. Plus l'emballement a été fort, plus le sera la déception. Avoir de l'expérience signifie *expier* ses enthousiasmes.



Je n'aurais peut-être rien compris à la vie si je n'avais pas embrassé bêtement, fiévreusement quelques causes qui maintenant me font, lorsque j'y pense, rougir. Mais je dois à ces hontes, à ces « remords », le peu de sagesse que j'ai acquis.

Je viens de commencer à l'instant une lettre « violente » destinée à K. L., « mon » traducteur allemand qui ne daigne pas répondre à mes lettres. Mais je n'ai écrit que la première phrase, car je me suis rappelé, fort à propos, l'effet catastrophique qu'eurent toujours les lettres-ultimatum que j'ai envoyées à mes vrais ou à mes prétendus amis. Au lieu de « clarifier » une situation, elles ne firent que la brouiller à jamais. N'empêche que d'avoir interrompu cette lettre, avec l'idée d'en écrire une autre plus tard, dans le calme, m'a fait l'effet d'une lâcheté impardonnable. Mieux vaut rompre avec tout le monde que d'avaler humiliation après humiliation.

Ne pas confondre verve et talent. La verve le plus souvent est le propre du faux génie.

Sans elle, d'un autre côté, c'est l'ennui. Car c'est elle qui donne du piquant aux vérités et, bien entendu, aux erreurs.

18 décembre

Toute la sagesse consiste à savoir être *perdant*.

La richesse engendre la pourriture.

Le pire : ce sont les loisirs. *L'homme* n'y résiste pas.

Quand l'*automation* aura abouti, il faudra s'attendre à des bouleversements et à des désastres inconnus. Le travail est une malédiction nécessaire, à laquelle l'homme s'est habitué et dont il ne peut pas se dispenser. Cela est si vrai qu'entre l'esclavage absolu et la liberté absolue, il supporterait beaucoup plus aisément le premier que la seconde. Les chaînes offrent une sécurité qu'on ne rencontrera pas dans la liberté qui est un *vertige*.

Les révolutions sont fomentées par les misérables (les miséreux) et les oisifs : les uns par nécessité, par désespoir ; les autres par ennui, par haine de soi. Les oisifs *languissent* après les bouleversements. Pour des motifs contraires, les deux extrêmes de l'échelle sociale se rencontrent. Ainsi

s'explique le rôle qu'a joué l'aristocratie en 89 et dans l'agitation politique durant le XIXe siècle en Russie. De même, l'intelligentsia d'origine bourgeoise dans les mouvements révolutionnaires d'aujourd'hui. Au fond, tous les repus se haïssent secrètement et souhaitent être balayés d'une manière ou d'une autre. Ils préfèrent, en tout cas, que ce soit avec leur propre concours. C'est là peut-être l'aspect le plus intéressant, le plus caractéristique de toute révolution.

Il faudrait s'habituer à l'idée qu'on n'a rien à gagner à vivre ni d'ailleurs à mourir. À partir de cette certitude on pourrait *organiser* convenablement son existence.

L'état le plus mauvais, le plus dangereux pour un mortel est la tristesse. En elle, il réalise intégralement sa condition de mortel, en elle, il est mortel d'une façon absolue.

J'ai été pendant longtemps amoureux de la tristesse, donc en état de péché. Car la tristesse est un péché contre l'espoir. Combien la théologie a raison ! Il ne faut pas soupirer après ce qui nous nuit. Or la tristesse est exactement cela, j'entends la tristesse *qu'on aime*, qu'on cultive, qu'on savoure.

La tristesse n'est pas un malheur extrême mais un malheur constant.

Il faut *humilier* l'homme. Les dangers qui en résultent sont bien moindres que ceux que suscite son arrogance.

Un animal naturellement arrogant – le seul moyen de l'assagir est de lui montrer de quelle boue il est pétri.

Mais on ne doit pas sous-estimer les dangers de l'humiliation.

De qui ai-je eu le plus à souffrir ? De ceux qui furent humiliés. J'ai peur de tous ceux qui ont souffert. Je tremble devant une victime innocente.

### 20 décembre

J'ai appris hier soir que le père de Simone Weil était épileptique. Cela explique énormément de choses, sauf bien entendu l'essentiel.

Hier soir, M. -M. Davy me disait que je n'avais pas raison de mettre l'accent sur le péché originel, qu'il n'était pas vrai que Jésus est venu pour racheter l'homme, etc. D'après elle, il est venu pour que l'homme devienne Dieu. Cela m'a paru tellement absurde au milieu d'un repas !

Feuilleté un livre sur saint Paul. Toujours la même antipathie devant cette figure sinistre, terrifiante – *que je comprends si bien*.

On parlait hier soir de la survie. Tout le monde avait l'air d'y croire. Mais si on croit à ce qui est proprement inconcevable, pourquoi ne pas croire à n'importe quoi ? pourquoi émettre des doutes et suspecter quelqu'un ? On devrait être conséquent et dire amen à tout.

Dès qu'un écrivain a trouvé son genre, il est foutu.

Un jeune critique, parlant d'un des premiers ouvrages de Michaux, *Équateur*, le qualifie d'*ontologie anecdotique* (!).

Évidemment on peut tout dire.

Le fou comme tel n'est rien. Il ne présente d'intérêt que pendant la durée de temps où il *sait* qu'il est fou. Il ne s'agit pas à vrai dire d'intervalles lucides qui peuvent être des moments confortables mais de cette angoisse où, tout en étant lucide, il se *sent* fou. Curieusement les « intervalles lucides » coïncident avec *l'oubli* de la folie. C'est pourquoi ils ne sont pas significatifs.

Tous les écrivains que j'ai attaqués, j'ai fini par me sentir plus ou moins solidaire d'eux.

Ce ne sont pas nos amis, ce sont nos ennemis qui *marquent* dans notre vie.

24 déc.

Comment réagir devant le flatteur désintéressé, qui vous complimente parce qu'il est dans sa nature de le faire ? Lui dire de cesser, c'est l'insulter : autant lui dire de cesser d'être ce qu'il est. Le mieux est de subir son encens. Lui sera content de lui-même, et vous par lassitude, *l'imiterez*.

Évidemment, il ne s'agit pas du fourbe, du calculateur ni même du flatteur par pitié, par générosité, qui veut vous rendre heureux parce qu'il vous trouve trop lamentable – non il s'agit seulement du flatteur-né, du flatteur par tempérament, – d'un malade en somme.

Le plus pénible est lorsqu'il vous encense devant témoins – qui croient que vous marchez, que vous exultez. Le mieux, dans ce cas, est de considérer la flatterie comme une épreuve et de la supporter avec résignation, comme on supporte un tas d'autres inconvénients plus ou moins quotidiens.

### 24 déc.

*Le Messie* de Händel.

Le commentateur de la radio *ose* dire que Händel était indifférent en matière de religion, qu'il s'en moquait même, au témoignage de ses contemporains. Cependant Händel lui-même a avoué que pendant qu'il travaillait au *Messie* il eut le sentiment de vivre au ciel...

Le sublime *continu*...

### 25 déc.

Le signe que j'aime un morceau de musique, qu'il s'adresse à ce que j'ai de plus caché, c'est l'envie que j'ai, lorsque je l'écoute, d'éteindre la lumière, si c'est de nuit, de fermer les persiennes, si c'est de jour. C'est comme si on l'écoutait au tombeau. Bach, c'est ainsi que je l'écoute de coutume, – Bach, mon compagnon le plus fidèle à travers les années.

Dans un bistrot à la campagne j'ai lu, dans *France-Soir*, un reportage sur le vol lunaire des trois astronautes américains. Le journaliste y parle de la prière que Borman a composé le jour de Noël et qu'il a communiquée à ses camarades de la N. A. S. A. Et le journaliste ajoute : « Ce furent quelques minutes de *malaise*. » Ce qu'il voulait dire, d'après le contexte, c'était : « quelques minutes *d'émotion* ». Le malaise était peut-être pour lui, en aucun cas pour les amis du cosmonaute.

### 26 décembre

Une jeune cantatrice allemande me demande quelle est la vraie signification de ma passion pour Bach. Je lui réponds que Bach est pour moi un *anti-doute*.

(C'est presque un calembour, et j'ai horreur des calembours.)

La pitié de soi comporte une mélodie secrète qui la rend supportable et même agréable.

Toute la journée j'ai été intrigué par une mouche – spectacle insolite en plein hiver – qui n'a pas cessé de se démener dans ma chambre. Ce soir je la vois atterrir sur ma table, sans faire attention à moi, sans me craindre : elle reste, elle si sautillante par nature, immobile pendant quelques longues minutes. Elle s'est arrêtée sur cette enveloppe blanche, en pleine prostration. Je m'apitoie sur elle, je *pense* à elle, mais comment l'aider ? D'un coup, elle s'envole et fait le tour de la pièce. Je me sens délivré et presque joyeux.

Je trouve dans un livre sur Bertrand Russell cette remarque juste : « On peut définir un classique comme un livre que les gens croient connaître sans l'avoir lu. »

### 27 décembre

Ce matin, en me réveillant, la première chose à laquelle j'ai pensé a été celle-ci : l'intuition la plus profonde que l'homme ait eue est celle du jeu universel.

Dès qu'on cesse de souffrir et qu'on pense à toutes les souffrances de toujours, à leur incroyable inutilité, au fait qu'elles ont disparu aussi radicalement que ceux qui les avaient endurées, on ne peut se défendre de considérer tout cela comme un spectacle qui ne saurait amuser personne, même pas un dieu. L'à *quoi bon*, refrain banal et cependant terrifiant, l'emporte en fin de compte sur toutes les promesses et sur toutes les illusions. Il est, cet à *quoi bon*, la vérité ici-bas, et même la vérité tout court. J'ai vécu cinquante-sept ans, et, en fait de révélation philosophique, j'avoue n'avoir pu trouver mieux.

Musique et mathématiques, oui, – langage, non. Faire un bond hors des mots !

Marie-Madeleine Davy, qui a bien connu Simone Weil et a écrit petit livre sur elle, m'a dit l'autre jour qu'elle n'aimait pas chez le *goût du malheur*. – C'est justement ce que, moi, j'aime chez elle. D'ailleurs je ne puis m'intéresser à un être que s'il a ce goût-là, si le malheur le préoccupe en tant que réalité et problème, s'il en fait la substance de ses méditations. Mais pour pouvoir y songer à un tel point, il y faut, on doit reconnaître, non

pas la grâce mais une espèce de grâce dont l'incroyant bénéficie autant que le croyant.

Toute lettre d'inconnue est troublante. Les femmes ont une manière directe, un *ton* à elles que les hommes ne peuvent attraper sans tomber dans l'afféterie.

Une œuvre ne compte, *n'existe*, que si elle est préparée dans l'ombre aussi minutieusement que l'est un coup par un bandit.

Dans les deux cas, ce qui importe, c'est la *quantité* d'attention.

28 déc.

*Neige*, – c'est-à-dire mon enfance, c'est-à-dire le bonheur.

29 déc.

Il neige – et j'écoute « *Jesu, meine Freude* ».

Que puis-je désirer de mieux ?

(La bonne femme responsable de l'émission, ne sachant pas le sens du mot « *Freude* », dit, une fois le motet fini : « Nous allons entendre de Bach quelque chose de moins *triste* ! »)

Mon intérêt profond pour les Juifs et pour tout ce qui est juif. Des *cas*, tous. Simone Weil, Kafka. Des figures d'un *autre* monde. Eux seuls ont du mystère. Les non-juifs sont trop *évidents*.

J'essaie d'écrire quelque chose de gentil à tel ou tel pour le Nouvel An. Je n'y arrive pas, je ne *sens* pas la *présence* de celui auquel je voudrais ou devrais m'adresser. Il n'est guère que la passion ou l'intérêt qui trouve immédiatement le langage qu'il faut. Le détachement est par malheur triomphe sur le langage. Le détachement *n'inspire* pas : il barre le chemin vers les mots.

Dès qu'on cesse d'aimer le langage, on passe de *l'autre côté*. C'est l'amour du mot qui nous relie aux vivants.

C'est dans ce sens seulement qu'on peut admettre que le langage soit qualifié de *saint* (ô Valéry !).

Je vais m'accrocher à ces cahiers, car c'est l'unique contact que j'aie avec l'« écriture ». Cela fait des mois que je n'ai plus rien écrit.

Mais cet exercice quotidien a du bon, il me permet de me rapprocher des mots, et d'y déverser mes obsessions, en même temps que mes caprices : l'essentiel et l'inessentiel y seront également consignés. Et ce sera tant mieux. Car rien n'est plus desséchant et plus futile que la poursuite exclusive de l'« idée ». L'*insignifiant* doit avoir droit de cité, d'autant plus que c'est par lui que l'on accède à l'essentiel. L'anecdote est à l'origine de toute expérience capitale. C'est pourquoi elle est autrement captivante que n'importe quelle idée.

Il est très rare de rencontrer un esprit *libre*. Et s'il en existe, ce n'est pas dans les livres. Quand on écrit, on porte mystérieusement des chaînes. Mais il arrive qu'un être se délivre et se révèle dans un entretien intime, où il s'écarte nécessairement de ses convictions habituelles, où même il se plaît à en montrer les failles. On n'est libre qu'au milieu de ses doutes et de ses faiblesses – et hérétique par rapport à soi-même.

Je disais tout à l'heure à un Allemand qu'il est ridicule de parler de philosophes existentiels, et de les mettre dans le même sac. La différence entre Pascal et Heidegger est celle d'un *Schicksal* et d'un *Beruf*<sup>19</sup>.

J'ai parlé presque sans arrêt pendant deux heures et demie. *Après*, où trouver la force d'écrire et surtout la *naïveté* ? Car il existe dans la conversation un scepticisme extrêmement néfaste à toute *création*.

La « démocratie » est un phénomène de vieillissement, disons de maturité, d'incuriosité... instinctuelle (!), d'épuisement. La France fut mûre pour le régime parlementaire *après* Napoléon. La démocratie n'est possible que si un peuple est fatigué de l'aventure, que s'il a perdu le goût de la provocation et de la conquête. Cela est vrai pour beaucoup de pays, sauf l'Angleterre. Cette restriction est importante. Car c'est le seul pays qui peut se permettre le luxe de conquérir et de débattre. (Et le Sénat romain ?)

Je pense soudain à ce maquisard qui, étant pris par les Allemands, au moment où le lieutenant allait ordonner l'exécution, lui dit : « Vous n'avez pas honte de faire fusiller un tuberculeux ? »

Ce coup de génie lui sauva la vie.

Tout est une question de génération. Si celle qui vient après vous ne s'intéresse pas à votre œuvre, vous êtes comme si vous n'aviez jamais vécu. J'ai parlé à un sociologue allemand (trente ans environ) de Simmel. C'est tout juste s'il connaissait son nom !

Le Progrès est l'*injustice* que chaque génération montante commet à l'égard de celle qui l'a précédée.

On a publié en volume les « poésies » de Simone Weil. Quelle erreur ! Elle n'avait rien d'un poète. Imitatrice de Valéry ; de la non-poésie. Dans sa prose, il n'y a pas un atome de lyrisme. En revanche, une fermeté, une rigueur souveraine.

On ne devrait pas, comme Valéry, écrire des « pensées » dès l'aurore mais attendre la fin du jour, heure autrement propice aux aphorismes, ces petits bilans plus ou moins quotidiens.

N'avoir pas la foi, est-ce une infirmité ou une injustice ? Ni l'un ni l'autre.



# 1969

1<sup>er</sup> janvier 1969

Me suis promené entre Étréchy et La Ferté-Alais. Neige et brouillard, un brouillard si doux que les arbres paraissaient de la fumée immobilisée. J'ai rarement vu un paysage aussi poétique. Tout était irréel – et puis, à cause du verglas, les routes étaient désertiques.

Suis entré dans un bistrot à Villeneuve-sur-Auvers où j'ai entendu une rengaine américaine (anglaise ?) « Those were the days » qui, par son accent élégiaque, m'a remué plus que de raison.

Hier soir, écouté chez les Corbin le troisième concerto pour piano et orchestre de Rachmaninov. À part quelques moments très beaux, beaucoup de remplissage qui gâte le morceau. De plus en plus, je deviens incapable de tolérer le délayage en musique et, bien entendu, en littérature. Enfler un texte ou un morceau de musique, sauf les très grands, tout le monde s'y emploie. Je n'accepte plus rien d'office. Presque partout des valeurs douteuses, fausses. Ici-bas est le règne de l'inessentiel.

Je ne peux plus lire Nietzsche ni m'y intéresser. Il me semble par trop *naïf*. Il y a déjà longtemps que j'ai cessé de l'admirer. Une idole en moins. Lui aussi s'est complu dans la prolixité, le remplissage, le diffus *grandiose*.

Il y a trois ans à peu près, Pierre Oster, un jeune poète, est venu me demander d'écrire une préface au sixième volume des *Œuvres complètes* de Paulhan. J'ai refusé. J'ai considéré alors que Paulhan était devenu mon ennemi, et ne l'ai plus revu. J'ai dit à tout le monde que nous étions brouillés, que Paulhan était vindicatif.

Or, l'autre jour, je rencontre Pierre Oster, et je le rends plus ou moins responsable de cette brouille. Je lui demande en quels termes il a présenté à Paulhan mon refus. Il me répond qu'il ne lui en avait pas parlé du tout, que Paulhan lui avait donné quelques noms dont le mien, et que Paulhan n'avait pas été informé de ma réponse négative.

Pendant trois ans j'ai vécu sur l'idée de la *vengeance* de Paulhan, or cette vengeance n'était précisément qu'une idée forgée dans mon esprit.

2 janvier 1969

« Ma vie est l'hésitation devant la naissance. » (Kafka)

... C'est ce que j'ai toujours ressenti.

Je me souviens très mal des gens et des lieux. Comment y demeurerai-je fidèle ? La fidélité suppose une bonne mémoire. La mémoire est la condition et le fondement de la vie morale.

On peut dire aussi que la mémoire est la base de tous les mauvais sentiments, en commençant par la rancune. Qui oublie, qui *pardonne* ? Celui dont la mémoire, défectueuse, ne *conserve* pas toutes les offenses.

La *fidélité* et le *ressentiment* ont le même fondement. Qui est capable de l'un est capable de l'autre. Y sont inaptes les esprits décousus, futiles, désinvoltes (les *sauteurs*). Ils ne se font tuer pour personne, et ils ne tuent personne.

Quand j'écrivais en roumain, je pensais que je devrais écrire en une autre langue, en allemand ou en français. J'ai opté pour le français. Maintenant que je l'ai pratiqué pendant pas mal d'années, je voudrais lui fausser compagnie et me tourner vers l'anglais...

Je disais tout à l'heure à Piotr Rawicz<sup>120</sup> : « Dès qu'on touche un fixe, on devient français. »

Ce n'est pas son cas, ni le mien – malheureusement.

Je lui disais aussi qu'il était dangereux d'avoir un chez soi. Ainsi depuis que j'ai un appartement j'ai cessé d'écrire. Dans des conditions normales, il faut au moins être épileptique pour faire quelque chose de *bien*.

L'insécurité est synonyme de dynamisme.

On me dit que je devrais donner des cours dans une de ces facultés qu'on vient de créer. Je veux bien. Mais des cours de quoi ? De *neurasthénie* ? C'est à peu près la seule spécialité dont je puisse me réclamer et où j'aie acquis quelque autorité.

4 janvier

Je suis une nature foncièrement incroyante et foncièrement religieuse : je suis un homme sans certitudes et je pourrais dire, comme l'Autre, que mon royaume n'est pas de ce monde.

Je pense à tel ou tel de mes connaissances. Ce sont des gens plutôt gais, pleins d'entrain, en société tout au moins. Vous leur téléphonez, vous les prenez au dépourvu : ils ont une voix sépulcrale, on dirait celle d'un spectre enrôlé. Que se passe-t-il avec eux ? Quand sont-ils *vrais* ? dans le monde ou seuls ?

L'homme qui m'a fait le plus de mal est Valéry. J'ai eu la naïveté de croire, comme lui, que le langage était tout. C'est d'ailleurs là une superstition française. Non, le langage n'est pas tout, il n'est presque rien. Un Dostoïevski ou un Tolstoï n'en ont fait aucun cas. Si on a quelque chose à dire, on le dit, un point c'est tout. La recherche du *bien-dire* est une des entreprises les plus oiseuses qui soient. Saint-Simon n'a pas médité sur le langage. Et pourtant – ou plutôt : à cause de cela – il est peut-être l'écrivain français le plus puissant. Méditer sur l'« écriture » équivaut à une castration. Littérature d'émasculés. L'obsession du *dire* dévirilise.

Toute influence qu'on subit, si elle se prolonge trop longtemps, se révèle stérilisante et néfaste. La haine du disciple contre le maître est signe de santé. On ne devient soi-même que par le rejet des influences, à condition, bien entendu, que ce rejet soit l'effet d'une exigence profonde, d'un appel intérieur, et non de la fatigue ou de l'insolence (comme cela arrive dans la quasi-totalité des émancipations littéraires ou philosophiques).

« Tu m'as appris trop de choses, je ne te le pardonnerai jamais », murmure le disciple en regardant le maître s'éloigner. Subir une influence, c'est admettre qu'un autre *travaille* pour nous.

Kafka : juif et malade, donc doublement juif ou doublement malade.

Si j'avais été français, je crois que je n'aurais prêté aucune attention à l'écriture. Mais c'est le drame du métèque, de songer sans cesse qu'il manie une langue qui n'est pas la sienne. Ensuite, vivre dans un pays où le tour de phrase compte n'arrange pas les choses.

Le « style », c'est le mensonge même.

Tout lecteur est un parasite qui s'ignore.

N'importe qui peut *faire* (quel mot !) un livre. Et effectivement presque tout le monde s'y applique et y réussit plus ou moins.

Mais un livre ne doit pas exposer ou résoudre un problème. Un livre devrait être un défi, une sommation suprême, un ultimatum. À qui ? C'est un secret que seul l'auteur connaît, s'il le connaît. La quasi-totalité des livres sont inutiles, car il leur manque ce secret justement.

Qu'est-ce qu'une *œuvre* ? C'est la manière dont tel ou tel s'est colleté avec l'univers. – Mais il ne s'est pas colleté du tout ! – Très bien. Il ne s'agit donc pas d'œuvre mais de production. Le premier venu peut produire.

Je dois faire le prière d'insérer du *Mauvais démiurge*. Or je viens de relire – en diagonale – le premier chapitre qui a donné le titre au livre. C'est une suite de proclamations haletantes, à mi-chemin entre, disons, une Épître de saint Paul (!) et un article de journal. Une théologie à bon marché, mais qui est néanmoins surgie du plus intime de moi-même.

Ce sang qui monte soudain à la tête dans la moindre humiliation, dans la moindre honte. Les mêmes symptômes que dans l'envie de se venger.

Quand je passe devant un cimetière je me dis : Voilà un endroit où ni l'ambition, ni la déception, ni le serrement de cœur, ni le ressentiment ni, ni..., n'ont cours.

On rétorquera : Ni le bonheur, ni la joie, etc. Cependant que sont ces vestiges du paradis auprès des marques si nettes, si visibles, si cuisantes aussi que laisse toute forme de malheur ?

Tout vivant est ambitieux : c'est cela sa malédiction. C'est parce qu'on est ambitieux qu'on ressent l'humiliation et la honte. Je ne suis heureux que lorsque mes ambitions s'effacent, s'endorment.

Dès qu'elles se réveillent, l'inquiétude reprend. Ce qu'on appelle la *yjg* est un état d'ambition. L'instinct de conservation c'est encore je l'ambition, au niveau le plus bas, le plus universel. La taupe qui creuse ses couloirs souterrains est ambitieuse. Elle est partout, l'ambition, sauf sur le visage des cadavres.

Dès qu'on va au fond des choses, tout saute. Et puis, plus rien ne bouge.

7 janvier

Rue de l'Ancienne-Comédie, on décharge des caisses de vin. Un clochard passe et en emporte une. Un flic l'arrête. Le clochard est complètement ivre à 9 heures du matin ! Quand le flic l'appelle devant témoins « cet individu », le clochard fâché : « Individu, moi ?

— Ce monsieur », enchaîne le flic.

Ce soûlographe avait l'air si déchu que je n'ai pas pu ne pas éprouver à son égard un *frisson* de pitié.

Quand je me sens trop bas, trop lamentable, je me dis en guise de consolation : « Ressaisis-toi, reprends courage, tu aurais pu, tu as failli même, être ivrogne. »

Un historien remarque très justement que les premiers chrétiens n'étaient pas fâchés qu'on les prit pour des Juifs, parce que la religion des Hébreux était admise par les lois de l'Empire romain. Mais en même temps, note l'historien, les chrétiens subissaient les effets de la grande impopularité qui était attachée à tout ce qui était juif.

Insomnie. Au milieu de la nuit, je me suis vu *produire* des sensations douloureuses.

C'est pendant les persécutions de Néron que le départ entre chrétiens et Juifs devint très net. Néron ne persécuta que les chrétiens.

*Écouter* la pluie est une opération qui se suffit à elle-même. Je ne vois pas pourquoi on penserait à autre chose.

À peu près toute expérience est une expérience *complète*, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune raison d'en essayer une autre. Cela est vrai en théorie.

Chacun a fait dans sa vie une expérience extraordinaire (privilegiée ou néfaste) qui sera pour lui, à cause du souvenir qu'il en garde, l'obstacle majeur à sa métamorphose intérieure.

8 janvier

Lu des poèmes d'Akhmatova, en une mauvaise traduction. Qu'importe. Le souffle et la puissance seuls comptent. Je songe surtout aux poèmes de la

période stalinienne, les plus désespérés. À côté, ces recherches formelles de la poésie française d'aujourd'hui me semblent dérisoires, voire grotesques.

9 janvier

Un jeune ingénieur de Roumanie m'envoie ses vœux par lettre *recommandée* ! Il souhaite que j'aie le prix Nobel... Mes compatriotes sont en général des pauvres types. L'intuition primitive que j'eus de mon pays, de son absence de destin, me semble de plus en plus juste. Entre-temps, je me suis fait des illusions à la faveur de quelques heureux contacts.

Un individu, comme un peuple, ne vaut que vaincu. (Je pense aux Juifs.)

Dès que quelqu'un a réussi, il ne présente plus aucun intérêt. Ce qui pouvait attirer chez les Allemands, pendant les deux dernières grandes guerres, c'était la quasi-certitude qu'ils allaient à la catastrophe.

Il ne s'agit nullement ici de la fascination de l'échec pour lui-même mais de cette chose capitale que dans l'échec se révèle l'essence, la *vérité* d'un être. C'est là qu'il est réellement lui-même, et non dans l'illusion et l'arrogance de la réussite. C'est pourquoi un héros n'est vraiment héros que dans l'effondrement qui est sa punition glorieuse.

Cela revient à dire que la vérité est dans la souffrance ou plutôt que la souffrance *est* vérité.

J'ai lu quelque part qu'en Inde un Rousseau ou un Schopenhauer ne sont pas pris au sérieux parce qu'ils ont vécu en contradiction avec leur pensée. Nietzsche ne devrait pas davantage être pris au sérieux, ses « idéaux » étant à l'opposé de ce qu'il était. De fait, Nietzsche n'a pas fait carrière en Inde. Mais en Occident, son triomphe est dû précisément au désaccord entre sa vie et sa pensée. Pourquoi ? Parce que ce désaccord se prête à des développements psychologiques interminables. C'est ce qu'on pourrait appeler la *biographie* d'une pensée, la passion intellectuelle de l'anecdote.

Le bonheur de mourir sans postérité.

Plotin, au dire de Porphyre, s'était pris d'amitié pour un sénateur romain, qui avait renvoyé ses esclaves, liquidé sa maison et ses biens, et qui couchait et mangeait chez des amis, parce qu'il ne possédait plus rien... Ce sénateur, était-ce un sage ? un saint ? ou un *décadent* ? Du point de vue de l'Empire, il était sans doute un décadent mais le point de vue de Plotin était

assurément tout autre, et c'est le seul qui compte à nos yeux. Vive la décadence, si elle doit produire des exemplaires humains de cette *trempe*.

Le maréchal Antonesco, qui était peut-être un fou, a néanmoins fait preuve de sagesse et d'humanité : il a sauvé la vie à au moins six cent mille juifs roumains. Pas un mot de reconnaissance, pas un monument, pas une rue qui, en Israël, rappelle son nom<sup>121</sup>.

Lu un poème bouleversant de Nelly Sachs, « Chor der Gerette-ten<sup>122</sup> ».

G. B. m'écrit que mon frère a étalé devant lui et lui a confié (?) tout ce que j'ai conçu et publié, et aussi tout ce qu'on a fait paraître sur moi jusqu'à mon départ à l'étranger. Je me sens *posthume*...

Le vide est la dimension métaphysique du silence.

(ou : le vide est la nuance extrême du silence).

Heidegger dit *Être* – avec le même accent dont on disait naguère *Dieu*.

D'ailleurs, depuis un siècle, pour l'essentiel, on ne fait que remplacer Dieu.

Toutes les majuscules remplacent Dieu.

Dans une traduction d'une lettre de Pessoa, le traducteur emploie l'expression « crise psychique » – il aurait fallu : « crise morale », car il ne s'agissait pas d'un découragement quelconque mais d'une révision de son attitude envers ses semblables. Chez Pessoa, c'est presque la crise de Tolstoï. Une crise d'ordre moral donc.

J'ai essayé de lire les *Lettres* de Broch. Peu intéressantes et mal traduites. Le traducteur ne fait aucune transposition, ne recherche aucune équivalence, c'est de l'allemand en français.

Je suis l'homme des rengaines, j'aime la mélancolie quelque peu vulgaire et même sordide. Cela fait mal aux nerfs et cela me met dans des dispositions on ne peut plus métaphysiques.

Toutes les grandes interrogations métaphysiques commencent par le cafard.

Ce besoin de sortir hors de moi et de ne plus m'arrêter, d'aller au-delà de toutes les limites qu'on a jamais franchies, de m'arracher au royaume du cerveau.

Désespoir « sans motif », sans la conscience du malheur, sans aucun sentiment de déchéance, – désespoir pur, – et de nouveau, la certitude – nullement triste – que le suicide est la seule issue, la seule consolation, la porte, la grande porte. Passer de l'autre côté *en contournant la mort*.

Le désespoir ne me déprime pas, il me soulève. Le désespoir est autre chose que la désolation, il est flamme, une flamme qui traverse le sang.

Plus je pense aux lieux qui furent ceux de mon passé, moins j'ai envie de les revoir. Je voudrais m'évader de mon passé mais il s'agrippe à moi, il me tire en arrière, et plus je fuis en avant, plus je me rapproche de mes origines. Ainsi toute vie revient à son point de départ – qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

11 janvier

Dans *Match*, une photo de la Terre – prise par les astronautes. Cette boule sur laquelle nous nous démenons, tourmentons, entredéchirons ! Qu'elle paraît infime ! Dire qu'on y meurt et qu'on y vit ! C'est à elle, à son insignifiance, qu'il faudra désormais penser au milieu de n'importe quel tracas ou chagrin. D'ailleurs, c'est ce que j'ai toujours fait plus ou moins, avec un succès tout ce qu'il y a de plus relatif.

Un critique américain rendant compte de *La tentation d'exister* m'appelle un « Bédouin de la pensée ».

Est-ce que Pascal était d'avant-garde ?

J'ai remarqué que ce sont les demi-imbéciles qui croient à l'avant-garde et les malins qui en parlent. Jamais je n'ai vu un esprit sérieux qui y prêtât la moindre attention.

11 janvier

Cocktail donné par Germaine Bré chez M<sup>me</sup> Marks avec laquelle j'ai parlé de la Mort, thème de ses méditations en ce moment. J'aurais voulu lui



dire qu'à cause de la mort, je n'ai rien pu faire avec *conviction*. J'ai toujours vécu *à côté*, je ne me suis jamais identifié avec aucune des opinions que j'ai professées. La mort est la grande génératrice d'intervalles. À cause d'elle on n'est jamais *dans le coup*, et on fait, en toute rencontre, figure d'improvisateur ou de survivant, de débutant et de -. Elle m'a fait tout gâcher, mais en même temps elle m'a fait tout supporter. Rien que de penser à elle, on supporte toute *possibilité* de chagrin.

On parle de réussite, de réussite.

Chaque instant qui passe est un échec. Je crois que l'essence du temps est échec, et c'est pourquoi le temps est si prenant, si entraînant aussi. On ne sait quelle forme prendra cet échec, on en ignore le visage. Et cette ignorance fait le « charme » de la vie.

J'ai toujours prêté très peu d'attention aux idées et croyances de quelqu'un. C'est ce qu'il *était*, c'est cela qui m'intéressait. Ce que vous *êtes*, non ce que vous croyez ou pensez, c'est cela qui compte.

Catholiques, protestants, juifs – non, ce qui compte, c'est ce qu'un homme *est*. Le reste est bagatelle. Malheureusement ce *reste* seul est pris en considération par le monde.

12 janvier

Cinq heures de marche dans la forêt de Rambouillet. Les arbres, la nuit venue, dépouillés et noirs, étaient comme des prières gelées.

Dans l'obscurité, la forêt est une imploration muette.

13 janvier

J'ai reçu de Klett les extraits de presse parus sur l'édition allemande *d'Histoire et utopie*.

Il n'y a rien à faire : tous ces intellectuels allemands sont marqués par l'Université. Leurs critères sont scolaires. Ils sont professeurs dans l'âme. Une nation didactique. Aussi leur « bêtise », leur « snobisme » ridicule. Parce que dans le prière d'insérer, l'éditeur a eu le mauvais goût de me comparer à Nietzsche, dans tous les comptes rendus on s'emploie à démolir cette comparaison, au lieu de la passer sous silence. C'est la facilité des lourdauds, des esprits pesants.

Ensuite, ce besoin de coller une étiquette. *Nihilismus, nihilismus*. Tant qu'à faire, on préfère les Français.

Deux affirmations contradictoires m'ont retenu : l'une qui dit que je suis en avance sur notre temps, l'autre que je suis un épigone du XIXe siècle.

Ce que je suis ? Un « penseur » de l'humiliation. (Je devrais dire : *ce que je voudrais* être – plutôt que : ce que je suis. Mais peut-être le suis-je en effet.)

Dans les comptes rendus de mes livres, on se sert d'habitude des pointes que j'ai dirigées contre moi-même. Rien n'est plus malhonnête et plus bête que d'exploiter l'auto-ironie d'un... autre, et d'en tirer avantage pour l'écraser.

14 janvier

« Tod und Verklärung<sup>123</sup> ».

La mort, il est vrai, a un côté « transfiguration » mais le côté humiliation est plus évident, plus fréquent.

Mourir : délivrance ou humiliation ?

De ce Cocteau que j'ai toujours méprisé, je trouve cette remarque dans des lettres que publie une revue : « Ne pensons jamais à la gloire qui est une bonne blague. (On n'imagine pas une fleur qui rêverait de finir dans un vase...) »

Lu un article sur Armand Robin où on disait qu'il parlait trente langues. Or les langues qu'il avait apprises, il pouvait les lire mais n'en parlait aucune. Il m'a avoué un jour qu'il était incapable de s'exprimer en un autre idiome que le français. – En réalité, il ne connaissait pas toutes ces langues mais il avait une merveilleuse faculté de les deviner.

L'expression : « Tout *et* rien » à la fois, si elle s'applique à quelque chose, c'est à la sexualité, disons à l'orgasme.

Détail extrêmement important : la mère de Churchill, une New-Yorkaise, avait du sang indien.

En fait d'écriture (!), je puis me vanter d'un double succès : j'ai réussi à me débarrasser du jargon philosophique (germanique), et des afféteries littéraires (Valéry, etc., etc.)...

Je n'ai pas de vocation spirituelle. Je suis fait pour souffrir ici-bas *sans plus*.

Peux sortes d'insurrections dans l'histoire : celle des exploités et celle des parasites. Il s'agit de ne pas les confondre.

j'ai demandé un jour à Armand Robin pourquoi il ne traduisait pas Chouang-tseu. Il me dit qu'il le ferait peut-être un jour, qu'il le considérerait comme le plus grand poète qui fut jamais. – À quoi. Je compareriez-vous ? – *Aux paysages dénudés du nord de l'Écosse*. C'est ce qu'il y a de plus beau au monde, ajouta-t-il.

Je lui ait dit que je les connaissais. Il en parut ému.

16 janvier

L'orgueil juif et l'orgueil allemand ensemble !

(C'est cette conjonction extraordinaire qui m'a fait tant admirer les Juifs allemands.)

L'autre jour je parlais ici même de la « philosophie de l'histoire » d'Hésiode. Mais oui, elle me semble plus « exacte », plus « réaliste » que celle de Hegel, et elle fait plus aisément comprendre *ce qui ne va pas* dans l'évolution de l'humanité que ne le fait le schéma hégélien, tout plaqué sur le développement humain et d'un simplisme à peine croyable, malgré une obscurité voulue.

Un long rêve d'une beauté inouïe. Vision de montagne comme je n'en ai jamais eu, paradis déroulé sous mes regards fascinés – où ai-je puisé ces merveilles ? et comment sont-elles sorties de mon cerveau, où ne loge que le sinistre ?

La maladie rend haineux. Pourquoi ? Parce qu'elle est une défaite *de chaque instant*.

Je ne suis ni un penseur, ni un homme d'action (!), ni, ni, ni, ni, ni, tout ce qu'on voudra, – je suis un élégiaque de la fin du monde.

Tout ce qui est dissolvant frise la poésie.

Les mots *prier*, *pleurer* ont encore un sens pour moi. À l'égard du *concept*, je ne me suis jamais comporté en citoyen. J'appartiens, à maints égards, à un stade « dépassé » de l'homme.

Armel Guerne m'a envoyé sa traduction des nouvelles de Stevenson. Hier soir, vers minuit, comme je changeais d'accoutrement pour faire ma promenade nocturne, j'eus l'impression d'être le Dr Jekyll se déguisant pour aller faire un mauvais coup...

J'ai beaucoup plus que le sens métaphysique, j'ai le sens *morbide* de la *Verganglichkeit*<sup>124</sup>. Je suis littéralement malade de la caducité universelle, je n'arrive pas à m'en passer, j'en suis intoxiqué. Tout est périssable, intrinsèquement, absolument. J'en suis si persuadé que j'en tire des conclusions contraires : une immense consolation et une désolation sans nom.

Je viens d'écouter (pour la combien de fois ?) le *Requiem* de Mozart, et, dans un moment d'enthousiasme, je me suis dit que c'est lui, peut-être, l'homme le plus complet, le plus frivole et le plus profond, qui a su exceller dans les dentelles et dans les ténèbres, et qui est resté aussi pur dans la gaieté que dans l'extrême désolation.

Un *portrait* n'est intéressant que si l'on y consigne les ridicules. C'est pourquoi il est si difficile d'écrire sur un ami ou sur un auteur contemporain qu'on respecte. Ce sont les ridicules qui humanisent un personnage.

20 janvier

Tous mes enthousiasmes se sont « attachés » à des causes dont l'issue ne pouvait être que désastreuse.

J'ai l'instinct des causes perdues.

Dans un livre, *Ma vie chez les Brahmanes*, l'auteur, une femme, raconte une visite chez un sannyasin cultivé, qui allait vers la montagne pendant la

période des pluies. Elle va le voir, accompagnée de son guru. Ils sont trois dans la véranda où habitait le sannyasin. Ils restent assis pendant trois heures sans se dire un mot, et se séparent de même.

Quelle leçon !

J'ai lu ce matin l'histoire ci-dessus, elle ne sort pas de mon esprit. J'en suis hanté, elle me trouble profondément, et je sais pourquoi. Parce que tout ce que nous faisons, parce que tout ce que je fais, moi, c'est exactement le contraire : je crois aux vertus du silence, je ne m'attribue quelque réalité que lorsque je me tais, et je parle, je parle, et nous parlons tous. Le vrai contact entre deux êtres, et entre les êtres en général, ne s'établit que par la présence muette, par la non-communication *apparente*, comme l'est toute communion véritable, par l'échange mystérieux et sans parole qui ressemble à la prière intérieure.

L'excès de clairvoyance rend *fumiste*.

Hier soir, de 21 heures à 2 heures du matin, j'ai parlé sans désespérer chez des amis, très agréables d'ailleurs. La veille, j'avais été bouleversé par cette histoire de sannyasin silencieux !

22 janvier

Rien ne me paraît plus absurde que d'aller quelque part pour y chercher la sagesse. Si je ne la trouve pas dans ma petite chambre sous le toit, je ne la trouverais pas davantage sur les hauteurs des Himalayas.

Non seulement je mène une existence marginale, mais je suis *marginal* en tant qu'être. Je vis à la périphérie de l'espèce, et ne sais à qui ni à quoi m'affilier.

« La connaissance vaut mieux que les pratiques ascétiques ; la contemplation l'emporte sur la connaissance, et sur la contemplation le renoncement au fruit des actes ; le renoncement conduit immédiatement à la paix du salut. » (la *Bhagavad-Gîtâ*)

On ne pourrait pas vivre si on n'accordait pas d'importance à ce qui n'en a pas.

Dans ma vie, j'ai lu ou tenté de lire dix, vingt fois la *Gitâ*. Chaque fois j'ai été plus ou moins déçu. C'est seulement maintenant que j'ai l'impression de l'avoir comprise, c'est-à-dire d'être de niveau avec les questions qu'elle soulève. Quant à les *vivre*, à les traduire en expérience, j'y arriverai peut-être en une autre existence... sûrement pas en celle-ci.

La *Bhagavad-Gitâ*. Le secret de sa vitalité réside dans la quantité de contradictions, disparates, incompatibilités qu'elle contient. Il y en a pour toutes les exigences et donc pour tous les goûts, pour les actifs et pour les indolents, pour les saints et pour les tièdes, à condition qu'on reconnaisse la primauté de Brahman et qu'on fasse fi du reste tout en s'y adaptant suivant les circonstances.

La *Gitâ* est *extensible* ; chacun peut la tirer de son côté. Il en est de même du *Tao-Tô-king*, des *Évangiles*, et de n'importe quel livre inspiré *qui ne date pas*, parce qu'il s'adresse à n'importe qui.

Le malaise qu'on ressent chez son éditeur, quand vous êtes un auteur dont les livres ne se vendent pas. Votre présence ne rime à rien dans *sa* maison. On pense, au bordel, à la putain sans clients et qui redoute les regards du patron.

Je viens de lire la longue préface de Mircea Popescu à la traduction italienne *d'Histoire et Utopie*. Il s'y trouve pas mal de citations de mes livres, toute une série de paradoxes, une débauche de propos démoniaques et frivoles, un jeu d'esprit infernal, des concetti lucifériens ; un esthète de l'Apocalypse. « *J'ai changé*, je ne suis plus le même », me suis-je dit en lisant tout cela. Je suis plus rassis mais aussi plus mûr, moins acrobate. J'ai perdu cet esprit de provocation qui faisait mon « talent » (?) mais j'ai gagné en revanche en dignité, en ennui, en vérité.

J'ai rencontré Hirsch, le directeur commercial de Gallimard, que je n'avais pas vu depuis longtemps : « Que devenez-vous ? me demande-t-il. – Je me suis retiré du monde », lui ai-je répondu. – Et lui : « Mais le monde s'est-il retiré de vous ? »

Aujourd'hui, j'ai médité sur la *Gitâ*, et cette nuit, j'ai cherché un bistrot qui eût une boîte à musique, pour y écouter la rengaine à la mode et que

j'aime assez, je dois dire : « Those were the days » de Mary Hopkins.

*Macbeth* ou *Les Possédés* – voilà le livre que j'aurais aimé écrire...

25 janvier

Je me trouve en 1969 à peu près dans la situation où j'étais en 1949, lorsque je publiai le *Précis*. Je n'ai pas une seule revue où je puisse faire paraître quoi que ce soit, je me sens complètement coupé du monde « littéraire ». C'est un mal pour un bien. Si on veut *être*, il faut faire le vide autour de soi. Cultivons-le donc, ce vide, agrandissons-le, substituons-le à tout ce qui est.

Chaque être devrait vivre et mourir dans l'endroit où il est né. Enfant, j'étais extrêmement attaché à mon village, je l'aimais uniquement. Je n'oublierai jamais la terreur, l'effarement, la *douleur*, que je ressentis lorsqu'il me fallut aller en ville pour mes études secondaires. Je me vois encore le premier jour, une fois mes parents, partis, à la fenêtre de cette pension allemande. Quel serrement de cœur, quel déchirement ! Je n'ai trouvé quelque chose de semblable que chez Emily Brontë, inconsolée d'avoir quitté Haworth, et y revenant après l'épisode de Bruxelles.

On est d'autant plus attaché à un endroit qu'il est loin de tout. Mon village était tapi dans une vallée : les Carpates partout. C'était pour moi le bout du monde, ou le centre, plutôt le centre.

Cela dit, y fûssé-je resté, les problèmes *essentiels* que j'aurais eu à y affronter n'auraient été nullement différents de ceux que j'ai eu à envisager ici. À partir du moment où l'on fait abstraction de l'histoire, il n'y a plus de lieu privilégié. Que l'on habite un trou perdu ou quelque métropole, cela revient au même, dès qu'il s'agit des vraies questions, des questions *sans réponse*.

Toute névrose est une méditation ininterrompue.

Je viens de lire *Gelassenheit*<sup>125</sup> de Heidegger. Dès qu'il emploie le langage courant, on voit le *peu* qu'il a à dire. J'ai toujours pensé que le jargon est une immense imposture. Pour mettre les choses au mieux, on pourrait dire : le jargon est l'imposture des gens honnêtes.

Mais c'est être indulgent que de présenter les choses ainsi. En réalité dès qu'on saute du langage vivant pour s'installer dans un autre, fabriqué, il y a une volonté plus ou moins inconsciente de tromper.

Violent et intolérant par tempérament, j'étais fait pour agir. Voilà vingt ans, sinon plus, que je m'emploie à être inagissant, et, ma foi, j'y suis parvenu.

Un homme n'est intéressant que s'il raconte ses souffrances, ses échecs, ses tourments. Dans l'*Autobiographie* de Karl Jaspers que je viens de lire, ne sont vivantes que les pages consacrées à ses expériences douloureuses pendant le régime nazi.

Le danger pour moi est de me laisser prendre au prestige des formule trop vastes, trop honorables, telles que Délivrance, etc.

... Je ne peux rester fidèle à moi-même que si je préserve mon fonds de cynisme, par quoi il faut entendre un doute *outrancier*, c'est-à-dire rigoureux, *conquérant*. Et en effet chez moi le doute s'étend, envahit, occupe l'espace de ma pensée.

Je voudrais en arriver à mettre dans le même sac les arrogants et les âmes en peine. C'est de la différence qu'on fait entre les uns et les autres que naissent tous les malentendus.

(Cette différence est pourtant le fondement moral de l'ici-bas. Si on veut la supprimer, il faut supprimer du même coup l'ici-bas.)

Le degré suprême de liberté est atteint dans l'extase de la vacuité. Tout, à côté, est chaîne, esclavage, inféodation.

On ne fait quelque chose de bien que si l'on est *inconnu*. Je ne me sens *moi* que lorsque je *n'existe* pour personne.

Je peux dire de même : je ne pense à Dieu que lorsque j'ai fait le vide autour de moi au point que plus rien n'existe, sauf Lui.

28 janvier

La cantate « *Ich habe genug* » – L'allégresse de « *Ich freue mich auf meinen Tod*<sup>126</sup>. »



Le remède de la fatigue ? Écarter la pensée, se borner à la perception. Redécouvrir le regard et les objets, d'avant la Connaissance.

Peut-être fallait-il s'en tenir à l'état de larve, se dispenser d'évoluer, demeurer libre et inachevé, s'inaugurer dans le ratage et s'épuiser interminablement dans une extase embryonnaire.

Exaspéré par la lecture, dans *Question III* de Heidegger, du dialogue : « Pour servir de commentaire à *Sérénité* ».

En français, cela n'a aucun sens, et en allemand, c'est une *Wortspielerei*<sup>127</sup>.

Je viens de lire quelques pages de ma préface à *Ivan Ilitch*. J'y attaque Tolstoï en apparence seulement. Presque tout, quant au fond, est dirigé contre moi-même.

À vrai dire, je ne m'intéresse pas à *moi* mais à mes malaises. Et même pas à mes malaises mais à ce qu'ils recouvrent ou à ce qu'ils révèlent, à l'être donc ou à la négation de l'être.

N'est universel que le drame individuel. Si je souffre vraiment, je souffre beaucoup plus qu'un individu, je dépasse la sphère de mon moi, je rejoins l'être des autres. C'est pourquoi la seule manière de rester dans la vérité est de nous occuper de ce qui nous regarde – uniquement.

29 janvier

Depuis que le monde est monde, il n'est aucun acte, aucun événement dont je voudrais avoir été l'agent. Que rien ne porte mon nom.

Mais il doit y avoir un mot que j'aurais aimé avoir dit, mais pour l'instant, je ne vois pas lequel.

Tout à l'heure, j'ai feuilleté les gros livres d'Emst Bloch, au Goethe Institut. J'ai pensé les emporter, puis j'y ai renoncé. C'est trop fouillé, et aussi trop didactique pour moi. Tout ce qui est allemand m'est devenu étranger.

Dans l'écrit de Kandinsky : *L'Élément spirituel dans l'art*, il est fait tout le temps allusion à Maeterlinck, le grand homme de l'époque (c'était un peu avant la guerre de 14). Aujourd'hui, qui lit encore Maeterlinck ? Je pense à tel ou tel de mes contemporains dont on parle partout et qui dans dix, dans vingt ans...

Un théologien, Guardini, a dit très justement que « la mélancolie est quelque chose de trop douloureux, elle s'insinue trop profondément jusqu'aux racines de l'existence humaine pour qu'il nous soit permis de l'abandonner aux psychiatres ».

« Ein ungewöhnlicher Gedanke auch das gewöhnliche Wort ungewöhnlich macht [128](#) » (Th. Haecker)

Haecker attaque tout le monde au nom de l'humour. Mais le christianisme, qu'il oppose à tout le monde, en a-t-il, de l'humour ? On n'imagine pas une religion qui en soit plus dépourvue.

Haecker parle de l'humour des Allemands ! Cela prouve que lui-même en manque.

Chez les Anglais même l'humour n'est qu'un *tic* – combien louable et salubre !

Il n'y a que deux peuples qui aient un humour profond, significatif, captivant : les *Juifs* et les *Gitans*. Deux peuples déracinés, errants. Cela jette une lumière sur l'essence de l'humour.

Pour traduire demain avec une Anglaise à titre d'exercice, je viens de taper un texte d'une dizaine de lignes sur l'Égypte par Gabriel Bounoure, homme exquis, esprit délicat. J'ai dû me faire violence pour aller au-delà de la première phrase, tant la prose saturée de poésie me paraît inavalable. Dire qu'il fut un temps où j'aimais ça ! Il faut rendre à la poésie sa liberté en la chassant de la prose. Je vois bien par quel côté Proust est menacé.

Si je pouvais supporter le soleil, j'irais dans les pays chauds, car j'aime cette sensation *intense* de futilité qu'on y éprouve au milieu des nuits. Ibiza !

Une traduction est mauvaise quand elle est plus claire, plus intelligible que l'original. Cela prouve qu'elle n'a pas su en conserver les ambiguïtés,

et que le traducteur a *tranché* : ce qui est un crime.

Je pense à Morante, cet ami de Santander, qui s'était constitué une bibliothèque extraordinaire, où il a englouti des millions, pour la lire plus tard près de Palencia, dans la maison de campagne qu'il s'était achetée. Il est mort à quarante-huit ans d'une crise cardiaque. Cet homme charmant, chaleureux et fou, je ne le regrette pas assez à mon gré.

30 janvier

Le Français est l'être le moins poétique qu'on puisse imaginer.

Jamais je n'ai rencontré en France un paysan qui m'ait dit que le paysage au milieu duquel il vivait était *beau*. Et pourtant le Français est naturellement peintre ! Comment expliquer ces contradictions ?

La *nostalgie* n'est pas française. Or elle est la source secrète de toute poésie.

On devrait déclarer *sacrée* toute mesure qui réduirait le nombre des humains.

Je ne cesse de me passionner pour ce problème : la disparition de notre espèce. Rien ne m'excite tant que d'imaginer ce spectacle, de *voir* la terre libre d'hommes, peuplée seulement d'insectes et de quelques bêtes rescapées.

Avant le remembrement les champs étaient des jardins, avec leurs haies, leurs bosquets, leur physionomie propre, leurs contours individuels, irréguliers, *vivants*. Maintenant on se croirait en Amérique : un désert ensemené.

Après la disparition du cheval, on assiste à celle de l'arbre.

L'époque la plus malheureuse de ma vie : de dix-neuf à vingt-cinq ans. Je ne peux pas comprendre comment j'ai réussi à tenir. Insomnie perpétuelle. Tension nerveuse qui me fatiguait et qui exigeait que je fusse couché toute la journée : j'ai passé effectivement la plupart du temps allongé, comme dans un sana.

C'est pendant cette période que j'ai *compris*, que je me suis éveillé à l'atroce. Les vérités que j'y ai découvertes, j'ai eu beau m'employer à les oublier, je n'y suis pas parvenu.

Dans son *Essai de sémantique*, Michel Bréal écrivait : « Le nom se vide rapidement de sa signification étymologique qui pourrait devenir un embarras et une gêne... Plus le mot s'est détaché de ses origines, plus il est au service de la pensée. »

Toute la philosophie de Heidegger procède d'une thèse exactement opposée. Elle se fonde sur la légitimité, voire la nécessité de l'étymologie dans la recherche de la vérité. On dirait que pour Heidegger penser, c'est revenir au sens originel des mots.

La thèse de Bréal va pour le rationaliste, pour l'« intellectualiste » comme on disait naguère. Celle de Heidegger s'accorde parfaitement avec les exigences de la philosophie existentielle.

Je me rends compte de ce que mon style a de forcé. Il est à la fois trop nerveux et trop travaillé. Mon premier jet est toujours le meilleur mais il n'est pas clair en général, sans compter que les répétitions et les tics y abondent. D'ailleurs, un étranger devrait se méfier de son « premier jet » où ses « ignorances » risquent de s'étaler. Il ne peut être vraiment naturel, puisqu'il écrit dans une langue d'emprunt, *étrangère* à sa nature, une langue plaquée, surimposée. Il importe qu'il fasse oublier qu'il l'a apprise tardivement. C'est tout ce qu'il peut espérer en fait de *naturel*.

30 janvier 1969

... Une illettrée fera des expériences spirituelles plus profondes que quelqu'un de cultivé, car elle n'aura pas la faculté de penser à autre chose, elle s'identifiera avec ce qu'elle ressent et ira jusqu'au bout, parce que toute possibilité de tricher, toute tentation de jeu intellectuel, lui sera refusée.

À propos de sa stigmatisée, P. N. me raconte encore ceci. Elle serait tombée, il y a trente ou quarante ans, d'une échelle, et se serait cassé la colonne vertébrale. Jésus lui serait apparu pour lui dire qu'elle sera sauvée si elle accepte de souffrir *pour lui*, et de refaire toutes ses souffrances. Elle accepte. Depuis, tous les jeudis elle ressent des douleurs atroces, elle saigne, et elle hurle comme une possédée. On a cru qu'elle était la proie du diable mais on s'est ravisé par la suite. Elle aurait ordonné à son curé de créer partout des demeures où l'on se réunit pour prier et pour faire des retraites. Le curé en aurait fondé une trentaine, car il paraît qu'inspiré par elle, il aurait rassemblé dans les deux milliards d'anciens francs.

Je dis à P. N. qui me demande ce que je pense de... Dieu qu'il m'est absolument impossible de l'imaginer comme une personne, et même que si j'y arrivais, je ne pourrais croire qu'un esprit si puissant, à vrai dire infini, s'occupe de la vie quotidienne de trois milliards d'habitants et qui seront bientôt le double, que l'idée de Dieu n'a qu'un sens : inventer quelqu'un avec qui parler quand on n'a plus à qui s'adresser, et qu'on est seul, seul, seul. – Tout le reste est anthropomorphisme et blague.

Je viens de feuilleter la biographie de Kafka (la jeunesse). Les images de Prague et les mœurs qu'on y évoque me rappellent Her-mannstadt. J'ai vécu à l'autre bout de l'Empire austro-hongrois.

Si on veut connaître un pays, il faut lire ses écrivains médiocres, qui seuls en reflètent véritablement les défauts, les tics, les vertus et les vices. Les autres écrivains, les bons, réagissent d'habitude contre leur patrie, ils sont honteux d'en faire partie. Aussi en expriment-ils imparfaitement l'essence, j'entends la nullité quotidienne.

#### Naissance de la *peur*.

Le 3 septembre 1943 je reçus, à l'hôtel Racine, la visite d'un Roumain, grand, sombre, sinistre, et bête, que je connaissais depuis longtemps, et qui n'était encore jamais venu chez moi. Alerte. Je vois mon visiteur devenir soudain plus sinistre que nature. Il me dit : « Aujourd'hui c'est l'anniversaire de la déclaration de guerre. Les Alliés sont venus bombarder le Sénat, où se trouve l'État-Major de l'aviation allemande. Pourquoi suis-je venu vous voir aujourd'hui ? On va nous bombarder, et je vais mourir. » – Là-dessus, il se mit à pleurer. Ce spectacle me parut si comique que je faillis éclater de rire. Mais je réussis à me contenir. J'essayai de raisonner le bonhomme en lui disant que les Alliés n'allaient tout de même pas bombarder le centre de Paris, qu'ils déchaîneraient l'opinion contre eux, que d'ailleurs les services allemands installés au Sénat n'étaient pas tellement importants, etc., etc. Mes arguments ne le convainquaient toujours pas. Il soupirait, se lamentait, en tâchant néanmoins de faire le minimum de bruit possible. Je n'en revenais pas. Cet individu bâti en athlète, énorme et sérieux, n'était plus qu'une loque. L'alerte dura une demi-heure, durant laquelle j'ai vécu intérieurement entre le rire et la stupeur. Mais cette visite devait me marquer. Alors qu'auparavant, je n'avais aucune espèce de

crainte durant les alertes, j'en vins à en ressentir par la suite. Le misérable m'avait communiqué sa frousse. Car rien n'est plus contagieux qu'elle...

Suis allé à la clinique de la rue d'Assas pour me faire déboucher l'oreille. La bonne femme à la caisse me demande : « Vous travaillez en ce moment ou vous êtes chômeur ? »

Me voilà du coup plongé, abîmé dans la société. Si la bonne femme m'avait demandé : « Est-ce que vous êtes toujours assassin ? », sa question m'aurait créé un malaise moindre.

L'utopie relève de l'infantilisme. Elle comporte un procédé de pensée qui me donne la nausée. Rien n'est plus contraire à ma nature, à mes idées, à mes *sensations*. Cela ne m'empêche pas de reconnaître qu'elle représente une constante de l'esprit humain, et que l'homme ne saurait se passer de divagations utopiques, s'il veut agir, enseigner, prôner, etc. On ne remue pas la société avec les Maximes de La Rochefoucauld.

Je hais les aigris, mais je leur dois beaucoup : c'est par réaction contre eux, par exaspération devant leurs ritournelles, que j'ai réussi à adoucir par-ci par-là les idées amères que je me suis faites des êtres. Si je ne voyais qu'eux, je verserais dans un optimisme niais. Tant il est intolérable de retrouver chez les autres la caricature de nos obsessions, de nos tourments, ou de nos tics.

Je viens de faire la sieste pendant une demi-heure, et me suis réveillé avec une forte sensation de fatigue au cerveau et une plus forte encore de l'immense réalité du temps, du temps où je n'ai quoi chercher, où toute incursion m'est défendue, où je n'ai même pas la latitude de m'égarer.

Chaque matin, après le sommeil, je me retrouve devant le temps, parfois en posture de vaincu, parfois d'indifférent. Mais parfois aussi de conquérant, où je fonce, je fonce vers je ne sais quoi.

Dès que quelque chose se déränge en nous, notre conscience du temps est affectée. Pourquoi ?

... « pendant toute mon activité littéraire, j'ai eu besoin toujours davantage, jour après jour au cours des années, de l'assistance de Dieu, car il a été mon seul confident... » (Kierkegaard, *Point de vue...*)

*car il a été mon seul confident*

C'est là la seule forme de foi que je puisse concevoir et l'unique rôle qui puisse être départi à Dieu.

D. – quelqu'un que je n'apprécie pas, racontait une anecdote si stupide que je m'éveillai en sursaut. Les gens que nous n'aimons pas *brillent* rarement dans nos rêves.

J'écris à mon correspondant américain qui a rompu avec Rome, et qui ressent une profonde horreur devant le monde moderne : « Le drame de vivre et de mourir est le même, que l'on vive dans une caverne préhistorique ou au cap Kennedy. Il faudrait que l'homme se libère de la superstition de la science ou plutôt qu'il considère la science comme un mal inévitable et, soyons objectifs, *intéressant*. »

Je ne vis pas dans le renoncement mais dans l'*idée* de renoncement. Comme tous les faux sages.

Je soupçonne quelque peu ma sincérité lorsqu'il m'arrive d'avancer qu'il n'y a rien qui mérite d'être.

Deux titres que j'aime : *Rétractations* de saint Augustin, *Exclamations* de sainte Thérèse.

Il y a une demi-heure, sur une affiche apposée sur la grille du cloître Saint-Sulpice, et qui annonçait *L'Art de la fugue*, un imbécile a écrit en gros caractères : *Dieu est mort*. À propos de Bach, du musicien même qui témoigne que Dieu peut ressusciter, dans l'hypothèse qu'il soit défunt, le temps que nous entendons telle cantate ou telle fugue précisément.

Le crétinisme contemporain n'a pas de limites. C'est d'ailleurs sûrement un jeune qui a écrit cette formule-là, éculée, stupide, ne signifiant plus rien. On dirait une devise électorale, tellement c'est bête.

L'athéisme agressif m'a toujours paru aussi odieux que l'intolérance religieuse. D'ailleurs il n'est rien d'autre que de la religion à rebours. Les Églises et les anti-Églises sont également suspectes et engendrent la même espèce de maux. On ne devrait être ni pour ni contre aucun dieu. Toute prise

de position en ces matières est de mauvais goût. C'est le moins qu'on puisse dire.

### 2 février Fontainebleau.

Désert d'Appremont.

Je racontais à S. cet après-midi le serrement de cœur, le grand chagrin que je ressentis lorsque je fus amené à Sibiu, au lycée. J'aurais tout donné pour demeurer à Râsinari, auquel j'étais passionnément attaché. Je n'avais aucune envie d'apprendre, je voulais rester dans mon village pour n'y rien faire, pour traîner le long de la rivière ou escalader les montagnes alentour. Je circulais pieds nus jusqu'en novembre, et c'est dans cette rivière glacée qui coulait à côté de notre maison que j'ai attrapé, dès l'âge de six ans, des rhumatismes qui me tourmentent toujours.

Se souvenir, et ne pas pleurer...

Le regret est un état automatiquement poétique.

J'ai la fâcheuse habitude de répondre aux lettres. Cela m'a livré à un tas de raseurs.

Il est vrai d'un autre côté que celui qui ne répond pas à mes lettres est foutu pour moi. Je n'ai aucune confiance en lui et je ne lui pardonne pas sa goujaterie ou sa négligence.

### 3 février

Le « sentiment » est dépassé.

L'impertinence chez un écrivain sert presque toujours à masquer l'indigence, sinon la nullité du fond.

Les seuls types bien en Allemagne étaient les Juifs. Eux disparus, il n'est plus resté qu'une sorte de Belgique monstre.

Un peuple qui n'a plus de mission est comme un artiste qui se répète, non, qui n'a plus rien à dire. Car se répéter, c'est prouver qu'on croit à ce qu'on dit. Mais une nation finie historiquement n'est même plus capable de rabâcher ses devises de jadis, qui lui avaient assuré sa prééminence.



À Paris, la moindre couche de neige est considérée comme une calamité. Dans mon pays où il y avait parfois deux mètres de neige, personne ne se lamentait. Il est deux sortes de peuples : les *gâtés* et les *résignés*.

J'appartiens à une nation où l'échec est endémique.

Il est certain que j'ai toujours eu une prédilection *théorique* pour les larmes.

Le cafard à tous les niveaux, du tango à l'Apocalypse. Tel est mon climat habituel.

Vers 1940 mon idéal était d'avoir de l'argent, de m'installer dans un hôtel somptueux, de faire mettre dans ma chambre un tapis épais et doux, de me vautrer dessus, et de pleurer.

La vie n'a sûrement aucun sens. Mais cela n'a aucune importance tant qu'on est jeune. Il n'en va pas de même à partir d'un certain âge. Là on commence à s'en préoccuper. L'inquiétude devient problème, et les vieux, qui n'ont plus rien à faire, s'y appliquent, sans avoir le temps ou les capacités de le résoudre. Ce qui explique pourquoi ils ne se tuent pas en masse, comme ils devraient le faire s'ils étaient un tantinet moins absorbés.

Ma mission est de tirer les gens de leur sommeil de toujours, tout en sachant que je commets là un crime, et qu'il vaudrait mille fois mieux les laisser y persévérer, puisque aussi bien lorsqu'ils s'éveillent, je n'ai rien à leur proposer.

D'un coup j'imagine mon appartement submergé par l'eau, et par peur de me noyer, je sors précipitamment. Ce n'est pas un rêve, c'est une peur entre deux réflexions. L'anxiété remplit chez moi l'intervalle entre les pensées.

Je reçois à l'instant les épreuves (les trois quarts, à vrai dire) du *Mauvais démiurge*. C'est un petit livre, une brochure. Quelle misère ! Je suis pris d'un désespoir soudain et n'ai même pas envie de parcourir tout cela. D'ailleurs j'ai une sacrée horreur de me relire.

Rompre à jamais avec tout ce qui est scolaire, professoral, pédant, instructif, à la page, « objectif », « profond », « significatif », « connu », « réputé », etc., etc., etc...

À chaque fois que je lis dans un livre solennel (hélas ! à peu près tous le sont) que le doute n'est pas sérieux, que le douteur en disant que tout est douteux met ses propres affirmations en question, etc. — (c'est du reste exact), j'ai envie de crier : « C'est vrai le sceptique se contredit à chaque instant, — *et puis après ?* La proposition : “Rien n'est sûr” est la plus sûre de toutes les propositions incertaines. Le sceptique reconnaît sa vulnérabilité non comme une faiblesse mais comme une force. Il est honnête avec lui-même au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Telle est sa fierté. »

Je suis en train de corriger les épreuves du *Mauvais démiurge*. Jusqu'à présent le seul chapitre sérieux m'a semblé être « Paléontologie ». Mais c'est dur à lire et emmerdant.

Ces pages m'ont coûté tant de souffrances et de réflexions, et maintenant que je les vois là, mortes, gisantes en face de moi, je les trouve décevantes, insuffisamment pensées, à demi ratées, et pas nettes du tout. La clarté n'est pas mon fort, hélas ! J'ai toujours eu l'esprit quelque peu embrouillé, comme tous ceux de ma nation.

Je viens d'entendre à la radio quelques échantillons de musique des républiques soviétiques : Turkestan, etc. — Je suis frappé par certains traits qui rappellent la musique populaire roumaine. Le fonds oriental de mon peuple est évident. Nous sommes venus d'Asie, comme tout le monde du reste.

Écrire une lettre de condoléances qui ne soit ni bête ni fausse, il y faut du génie.

Je n'ai pas écrit avec mon sang, j'ai écrit avec toutes les larmes que je n'ai jamais versées. Même logicien, je serais encore élégiaque. L'exclusion du Paradis, je la vis chaque jour, avec la même passion et le même regret que le premier banni.

Maintenant que je ne puis retirer le *Démiurge*, qu'il est imprimé, je ressens une honte voisine de la terreur. Encore un livre que j'aurais pu faire meilleur. Mais enfin je ne l'ai pas fait, et je ne peux m'en prendre qu'à moi. La comédie dure depuis toujours : les scrupules et les paniques impuissantes.

5 février

Je suis bogomile<sup>129</sup> et bouddhiste. C'est du moins ce qui ressort du *Mauvais démiurge*.

Cet après-midi je suis allé payer ma cotisation à la Société des gens de lettres. En un an, on n'a cité de moi absolument rien, à la radio ni ailleurs, puisqu'à mon compte il y avait : néant. Boycottage ? Indifférence ? Je me suis installé dans la condition confortable de « philosophe inconnu ».

Exposition Baudelaire.

En sortant je me suis rappelé avoir écrit quelque part, dans un de mes livres roumains, je crois : « Depuis Adam – jusqu'à Baudelaire », mais à propos de quoi, je ne m'en souviens plus.

Baudelaire, dont je ne lis plus les poésies (elles sont trop classiques), est un des esprits qui ont le plus compté dans ma vie. C'est sa figure qui m'hanté. Il survivra à son œuvre : il est *grand* en lui-même. Il vous obsède alors qu'il y a longtemps que vous ne le lisez plus. Il n'y a guère que Pascal qui m'ait *préoccupé* autant. *L'homme en eux*.

6 février

Je ne peux ouvrir une revue sans tomber sur un article sur le langage. Même dans cette vieille et inutile *N. R. F.* C'est devenu une obsession. Je crois que je vais finir par me *retirer* de la littérature française. On dirait que ces gens n'ont vraiment rien de mieux à faire que de pratiquer cette espèce de masturbation en commun qu'est ce bavardage autour des mots. Je me sens absolument *seul* en France, littérairement s'entend. C'est un pays où tout est régi par la mode, depuis à peu près cinq ou six siècles...

Akhmatova, comme Gogol, n'aimait rien posséder. Tout ce qu'on lui donnait, cadeaux, etc., elle le distribuait à droite et à gauche. On retrouvait

ainsi un châle qu'on lui avait offert chez quelqu'un d'autre, cela après quelques jours seulement.

J'aime énormément ce trait qui rappelle les mœurs des nomades, lesquels ne peuvent ni ne veulent rien emmagasiner, et pour cause. Tout chez eux est provisoire par nécessité et philosophie. J. de Maistre parle de je ne sais plus quel prince russe qui couchait n'importe où dans son palais, qui n'y avait pour ainsi dire pas de lit *fixe*, car il avait le sentiment d'y être de passage.

Tous ces gens avaient le sentiment d'être entrés dans la vie en coup de vent.

Depuis que j'existe, mon seul et unique problème a été : Comment ne *plus* souffrir ? Je n'ai pu le résoudre que par des échappatoires, c'est-à-dire que je ne l'ai pas résolu du tout.

Sans doute ai-je souffert beaucoup à cause de diverses infirmités mais la raison essentielle de mes tourments a tenu à *l'être*, à l'être même, au pur fait d'exister, et c'est pour cela qu'il n'y a pas pour moi d'apaisement. J'ai vécu dans la nostalgie du pré-monde, dans l'ivresse antérieure à la création, dans l'extase pure de tout, j'ai été contemporain de Dieu s'entretenant avec lui-même, plongé dans son propre abîme, dans la félicité d'avant la lumière, d'avant la parole.

L'attribut dominant de la sagesse est le désabusement. Cela marque bien la différence entre sagesse et sainteté. Un saint n'est jamais désabusé. Et en effet quel sens pourrait bien avoir un saint *déçu* ?

je suis en train de lire un texte tout à fait excellent d'Antoine Ber-xnan sur le Romantisme allemand. À peu près toutes les citations qu'il y donne me sont connues, je peux même dire que j'ai vécu longtemps avec elles. Novalis, Schlegel. Tout cela s'éloigne, c'est *mon* passé, ma jeunesse. Le côté *littéraire* de l'aventure me semble dater. Mais le fond reste, je devrais dire les réflexions de fond, telles que celles de Novalis sur la maladie, la mort, le suicide, ou de Schlegel sur le fragment. Mais tout ce qui est divagation sur le *moi* m'irrite. Ça sent la philosophie de l'époque.

De mon pays j'ai hérité le nihilisme foncier, son trait fondamental, sa seule originalité. *Zâdârnicie, nimicnicie*<sup>130</sup> – ces mots extraordinaires, non

ce ne sont pas des mots, ce sont les réalités de notre sang, de mon sang.

Il est tout de même inouï que j'aie pu écrire un livre sur les larmes. Je n'en reviens pas. Ce que j'ai pu souffrir dans ma jeunesse et depuis ! C'était ma « vocation », il n'y a pas d'erreur. Souffrir à cause de l'ennui, de l'énorme ennui qui m'a poursuivi dès l'enfance, souffrir ensuite de tous les maux inhérents à une constitution fragile et à des nerfs prédestinés au déséquilibre. J'ai hérité toute la mélancolie de ma mère. Mais ma mère était active, résolue, entreprenante, elle savait résister aux sollicitations de son mal, alors que j'y cède, le cultive, m'y complais. Il faut bien le dire : plus la mélancolie est profonde, plus elle se laisse aimer et on s'y enfonce jour après jour. Heureusement qu'il me reste le plaisir de lire et de marcher. Sans quoi, je serais au cabanon.

### 9 février

Sept heures de marche dans la région de Dourdan. L'admirable cimetière de Rochefort-en-Yvelines, d'où l'on a une vue qui rappelle... Uzès.

Dès qu'on dit à quelqu'un *la vérité*, carrément, il se fâche. Mais il se fâche alors même qu'on la lui dit avec ménagement. Pourquoi ?

Parce que ce qu'on vous demande, ce n'est pas la vérité, qu'on connaît et qu'on n'ose reconnaître explicitement, mais un mensonge agréable. C'est pour cela qu'on vient vous consulter. On attend de vous une illusion et non un diagnostic. Car chacun, plus ou moins inconsciemment, sait à quoi s'en tenir sur soi.

Ai écouté un disque anglais : extrait de Gulliver, le chapitre sur les *Yahoos*. Jamais l'horreur d'être homme, le dégoût, l'aversion physique et morale qu'il inspire, n'a été poussée si loin. Je connaissais bien le texte en français, en anglais il est encore plus fort. Gulliver rentré chez lui après cinq ans d'absence, en embrassant sa femme, s'évanouit de dégoût. Il venait de chez les chevaux, et il ne peut supporter la *puanteur* de l'animal humain. L'homme sent mauvais, c'est un monstre puant, telle est la conclusion de Swift. On conçoit qu'il ait eu la sexualité en horreur et qu'il soit mort vierge. Aucun ascète à aucun moment de l'histoire, n'est allé aussi loin que lui. Un odorat trop fin rend impraticables les actes les plus importants de la

vie. La sainteté elle-même n'est peut-être que la terreur, la panique devant certaines odeurs.

Les élèves de treize, quatorze ans lisent Freud. Cette pornographie quasi scientifique où il s'est illustré me donne la nausée. Mais elle passionne les jeunes, les oisifs, les faux médecins, les déséquilibrés de toute sorte, et aussi ceux qui veulent avoir la clef d'un tas de phénomènes qui, à vrai dire, n'en comportent pas. N'empêche que nous sommes tous des psychanalystes – pour la raison que le mode d'explication que propose cette prétendue science est tentant, apparemment compliqué et profond, mais au fond facile et totalement arbitraire. Y recourir est devenu presque un besoin. Les explications théologiques étaient autrement intéressantes mais elles ne sont plus de mise. Quand on aura liquidé la psychanalyse, un pas vers la liberté intellectuelle aura été accompli.

Délivrez-nous de la psychanalyse, nous nous délivrerons après des maux dont elle parle.

Le fragment est mon mode naturel d'expression, d'être. Je suis né *pour* le fragment. Le système en revanche est mon esclavage, ma mort spirituelle. Le système est tyrannie, asphyxie, impasse. Mon antipode, en tant que forme d'esprit, est Hegel et, à vrai dire, quiconque a érigé ses pensées en corps de doctrine. Je hais les théologiens, les philosophes, les idéologues, les...

Heureusement que Job n'explique pas trop ses cris. (Je suis peut-être coupable d'avoir trop commenté les miens...) Il ne faut jamais trop insister sur ce qui surgit de nos profondeurs.

Toute ma vie j'ai voulu être autre chose : Espagnol, Russe, Allemand, cannibale – tout, sauf ce que j'étais. En insurrection permanente contre le sort, contre ma naissance. Cette folie de se vouloir différent de ce qu'on est, d'épouser en théorie toutes les conditions sauf la sienne.

Il n'y a qu'un mot pour qualifier le peuple dont je suis issu et auquel je reste fidèle puisque je retrouve en moi tous ses défauts : *mineur*. Ce n'est pas un peuple « inférieur », c'est un peuple où tout tourne à la miniature (pour ne pas dire à la caricature), même le malheur.

11 février

J'ai aboli en moi l'idée de mission, et même de devoir.

Il est certain qu'il fut un temps où je croyais en moi, où je ne doutais pas que je n'eusse un rôle à remplir...

Maintenant j'y vois clair. Les « aveugles » seuls ont une mission ou s'en assignent une. L'unique mission que je m'attribue encore est d'*observer*, de voir les choses comme elles sont : c'est le contraire d'une mission.

Il y a quelques années, à Munich, ayant demandé un renseignement, le bonhomme auquel je m'étais adressé, me dit : « Vous prenez la première rue à gauche, ensuite vous traversez la place (je ne sais plus laquelle) en *diagonale*. » – Il s'arrête pour me dire : « Savez-vous ce que signifie *diagonale* ou voulez-vous que je vous l'explique ? »

Toute l'Allemagne est là. Nation atrocement didactique.

Ce qui est certain, c'est que tout est duperie. Cette certitude une fois établie, rien n'est résolu. Les vrais problèmes ne font que commencer. Et pourtant, en stricte rigueur, il ne devrait pas y avoir de problèmes, vrais ni faux, après le constat de l'universelle duperie. Mais l'être survit à la rigueur. C'est même là le caractère essentiel, la définition même de l'être. L'être est *l'incroyable* à l'état permanent.

Je lis dans les souvenirs d'Ilia Ehrenbourg sur Remizov que celui-ci avait l'habitude de baptiser tous ceux qu'il connaissait ou du moins qu'il voyait souvent. Je ne l'ai vu que deux ou trois fois et, effectivement, il m'appelait par un nom dont il m'est impossible de me souvenir.

Mon *Démiurge* est peut-être décevant ; du moins n'a-t-il pas de redondances trop gênantes. Mon nom figurera peut-être un jour dans une anthologie du laconisme.

Il y a dans le début et la fin des *Variations Goldberg* un accent, un *souvenir* d'un autre monde.

Marthe Robert à propos de Freud : « l'héroïque trivialité de sa leçon ».

Autant Freud comme homme et comme écrivain m'intéresse, autant je déteste sa doctrine dont les exagérations monstrueuses m'écœurent.

Freud avait beaucoup d'esprit et très peu d'humour. J'entends qu'il n'avait pas assez de distance avec son œuvre. C'est un prophète, un chef de secte, un réformateur « religieux ». Il a constamment confondu sa mission avec la vérité, au grand préjudice de celle-ci. On ne se figure pas esprit moins objectif, parmi les hommes de science, bien entendu. Il y avait en lui du fanatique, de l'homme de l'ancienne Alliance.

Sonates pour violon de Bach.

Il faut s'émanciper, non seulement en musique mais encore en philosophie, et en tout, de l'*orchestre*.

Il y a dans le début des *Variations Goldberg* un accent de sérénité et de déchirement, qu'on voudrait entendre *après* la mort.

J'accepte que ma vie soit un échec total, selon le monde.  
Mais alors pourquoi ces accès de désespoir ?

*Tioutchev* – J'ai toujours soupçonné que ce poète devrait m'intéresser. Les quelques poèmes que j'ai lus de lui m'ont intrigué. Ils étaient hélas ! trop mal traduits. C'est une figure étrange, dans le genre de Tchaadaïev.

Le sceptique peut être tout sauf *révolutionnaire*. J'entends révolutionnaire sincère, de bonne foi. En effet, comment imaginer un sceptique enthousiaste ?

Je m'étais passionné pour l'utopie. Dès que je l'ai un peu approfondie, je m'en suis dégoûté. La même chose m'est arrivée avec tout, sauf avec les grands doutes et les grands déchirements. Je suis à l'opposé de l'utopie en tout. Entre elle et l'Apocalypse, mon choix est fait ; un choix de tempérament. Toutes mes options sont organiques, viscérales avant d'être intellectuelles, élaborées, conscientes. *je suis prisonnier de mes organes*. J'ai pensé en avoir fini avec les poètes. Mais je les comprends bien, trop bien à mon gré, ceux d'entre eux surtout qui ont eu le goût du désastre personnel.

13 février

Ce matin de nouveau j'ai pensé que le suicide était l'unique solution, que tout le reste n'est que pis-aller.



Marthe Robert écrit sur Freud qu'il a trouvé la vérité, « une vérité universelle, la plus simple et la plus lourde de conséquences qu'ait jamais cachée l'histoire de l'esprit ».

Cette affirmation monstrueusement exagérée, presque délirante, conclut l'étude qu'elle a consacrée à « Freud à Vienne » et qui figure dans son livre *Sur le papier*. C'est la dernière phrase du livre. Donc l'auteur a pensé qu'elle est très importante. Ce n'est pas une affirmation à la légère. Laissons de côté cette bêtise ridicule. Venons-en au problème *réel*. Freud haïssait Vienne, à cause de l'antisémitisme qui y régnait. Marthe Robert fait une description assez exacte du phénomène. Mais elle oublie de parler de la condition des autres minorités. Du point de vue d'un Serbe ou d'un Roumain, les Juifs avaient une situation privilégiée dans la double monarchie. Tous ces peuples traités comme des esclaves méritaient qu'on évoquât un peu leur condition. Pas un mot. Je n'ai pas envie de continuer, car si l'antisémitisme me dégoûte, les jérémiades *de l'autre côté* ne me font pas meilleur effet.

J'ai décidé d'écrire un essai sur la calomnie. J'essaierai d'y décrire la figure du calomniateur. Chacun a le monstre qu'il mérite. L'individu qui vous guette jour et nuit, l'ombre qui vous suit, et dont on sent la présence horrible, maléfique, l'être bilieux, sinistre qui veille et contre lequel on ne peut rien. Il est aussi puissant que le démon, il est le démon – car il est omniprésent, indiscret, curieux, fureteur, si près de vous ! L'amour le plus passionné ne rapproche pas autant deux êtres que ne fait la calomnie : le calomnié et le calomniateur sont absolument inséparables, ils constituent une unité « transcendante », ils sont à jamais soudés l'un à l'autre. Rien jamais ne pourra les disjoindre. L'un fait le mal, l'autre le subit. Mais s'il le subit, c'est qu'il s'y est habitué, qu'il ne peut plus s'en passer, qu'il le réclame même. Il sait que ses vœux seront comblés, qu'il sera rassasié, qu'on ne l'*oubliera* pas, qu'il est éternellement présent dans l'esprit du diffamateur.

On peut lancer n'importe quoi contre vous. Tout le monde marchera.

Le calomniateur est plus qu'un ennemi, l'ennemi se tient *devant* vous : lui, derrière, il vous *suit*, il vous poursuit, il frappe dans l'ombre, le calomniateur est hideux, il a les façons du traître, il ne se mesure pas avec vous comme le fait l'ennemi, il vous nuit sans *risque*, il vous tue sans avoir la dignité d'un assassin. C'est une espèce de malédiction basse, d'ordure

prédestinée, de vampire vil qui s'attache à votre nom et à votre sang, et les dévore tous les deux.

Je reviens à la musique, j'y suis revenu déjà, après une pause de six ou sept ans. J'ai l'impression d'avoir retrouvé ce que je possède, ce que je *recèle* de meilleur. La musique est *l'être* de mon essence — si j'ose employer ce langage barbare.

Quand on reste toute la journée chez soi et qu'on voit peu de monde en général, la visite d'un inconnu prend l'air d'un événement, d'un viol, d'une aubaine et d'un désastre. Que va-t-il apporter, lui, qui vient de ce monde lointain auquel on n'appartient plus depuis longtemps ?

Théologie athée. Des théologiens qui se disent tels tout en voulant se passer de Dieu, et même en s'en passant très bien. Je ne connais pas de forme plus originale d'autodestruction.

Je veux faire (!) un livre composé de fragments, de notes, d'aphorismes — uniquement. C'est peut-être une erreur, mais cette formule est plus près de ma nature, de mon goût pour l'inachevé, bien dit, que ces essais élaborés où il faut maintenir une apparence de rigueur aux dépens de la vérité interne.

La vie est extraordinaire, dans le sens où l'acte sexuel est extraordinaire : *pendant*, et non après. Dès qu'on se met hors de la vie et qu'on la regarde du dehors, tout s'effondre, tout paraît duperie, comme après l'exploit sexuel.

Tout plaisir est extraordinaire et irréel, et il en est ainsi de tout acte de vie.

Je ne suis influencé par personne. Je parle d'après moi. C'est ridicule de citer Schopenhauer ou Nietzsche ou qui que ce soit pour définir mon « *Lebensgefühl*<sup>131</sup> » lequel me vient de mes ancêtres et de ma propension à convertir mes déboires en malheurs et mes malheurs en calamités. On ne broie pas du noir à cause de ses lectures.

La tâche de nos ennemis est de nous *inventer* un passé. Ils y arrivent aisément, vu que les autres ne demandent qu'à les croire.

Ce siècle – sous l'influence de la critique historique du siècle dernier, de la manie biographique, de la psychanalyse, de l'obsession du « secret » – s'emploie avec acharnement à « démasquer » tout le monde. Mais on « démasque » un imposteur, on ne démasque pas quelqu'un qui n'a jamais prétendu être autre chose qu'il était. Mais justement on ne conçoit plus cette intégrité ni d'ailleurs cette conformité à soi-même. Et peut-être ce genre de fidélité n'est-il effectivement plus possible.

Ça n'a jamais été dans mes intentions de laisser une « œuvre », mais d'exprimer, aussi brièvement que possible, mon sentiment sur ce qu'on appelle vie et mort. Je me suis donc placé en dehors de l'art. Mes écrits ne sont pas d'un écrivain. Le fait d'écrire en lui-même ne m'intéresse en tout cas plus, si tant est qu'il m'ait jamais intéressé.

17 février

Colette aurait dit de Bach : « Une sublime machine à coudre. »

Il n'y a rien de pire que l'esprit parisien.

Dans la bibliothèque de Bach se trouvait *L'histoire des Juifs* de Joseph. Cela s'explique chez un si grand lecteur de la Bible. Ensuite les Juifs sont si présents dans ses Passions !

Anna Magdalena Bach a survécu de dût ans à son mari et est morte dans le plus grand dénuement. À l'époque l'industrie du disque ne faisait pas vivre les veuves...

20 février

Je viens de lire un petit livre sur l'expédition d'Égypte. C'est extraordinaire. Relu *avec émotion* la lettre de Bonaparte à Joséphine : « Les grandeurs m'ennuient, le sentiment est desséché, la gloire est fade. »...

Bach était regardant, processif, querelleur, avide de titres, etc. Eh bien ! qu'est-ce que cela peut faire ? Schweitzer, citant les cantates où le cantor avait pris la mort pour thème, affirme que personne d'autre n'en eut autant la nostalgie que Bach. Cela seul importe. Tout le reste est... musique.

Mon malheur est d'être incapable d'états neutres autrement que par la réflexion et l'effort. Ce qu'un idiot obtient de naissance, il faut que je me démène jour et nuit pour y atteindre par à-coups.

Les deux hivers que j'ai passés à Berlin comptent parmi les plus « maudits » de ma vie. C'était du Malte Laurids Brigge<sup>132</sup> non à Paris, mais dans la froide, la sinistre ville prussienne. Si j'avais le courage moral de décrire un jour toutes les expériences que j'y ai faites ! C'est là que s'est élaborée ma vision des choses, c'est là que j'ai tiré toutes les conséquences de mes insomnies commencées vers ma vingtième année. Le mieux serait de ne plus y songer. Ne remuons pas l'Enfer.

Alors qu'il éclate à la vue que la gloire et le bonheur sont incompatibles, comment expliquer que tant de gens poursuivent la première ? Ils la poursuivent pour les mêmes raisons que le premier homme se tourna vers l'arbre de la science, vers les prestiges, le clinquant du savoir, aux dépens de la véritable vie. La fausse immortalité contre la vraie, le paraître contre l'être. L'homme est futile et misérable, il veut laisser des traces *visibles*, et il n'y arrive qu'en frétilant devant ses semblables, au lieu de tendre vers Dieu, et comme Lui, s'ensevelir en soi, refuser de se manifester, s'abîmer dans le bonheur de ne laisser aucune marque nulle part, épouser la condition d'inconnu, se perdre dans l'extase de l'anonymat.

Mon Dieu, je voudrais être plus inconnu que vous, me tapir dans l'essence de l'essence de ce par quoi vous êtes toujours le tout autre, *l'autre* irrémédiablement, le sommet de la non-communion, l'intransmissible, l'incommunicable hypostasié, étranger à toute genèse, à tout éclatement *dans* l'être.

### 21 février

Il faut à tout prix se dégager de ses origines. La fidélité à une tribu ne doit pas dégénérer en idolâtrie (les Juifs). Le nationalisme est un péché contre l'esprit – péché universel – malheureusement.

Les stoïciens n'étaient pas si mal que ça et on n'a pas fait mieux que leur conception de l'homme comme citoyen du cosmos.

On a beau trouver ridicule l'idée de progrès, le christianisme représente un sacré pas en avant sur le judaïsme : c'est toute la distance d'une tribu à l'humanité.

Le nazisme, c'est l'esprit de l'Ancien Testament appliqué aux Germains, le nazisme, c'est le Jéhovah allemand.

J'ai remarqué mon incapacité de m'entendre avec qui que ce soit qui est marqué par l'Université. Dès que je dépiste le moindre élément *didactique* dans l'esprit de quelqu'un, je considère qu'il est inutile de continuer l'entretien. J'aime mieux les dilettantes qui sont du moins amusants. Ensuite, comme j'ai la manie de lire, je n'éprouve pas le besoin d'apprendre par la conversation ; elle est pour moi un divertissement, et rien d'autre. Malheur à ceux qui veulent m'instruire ! J'aime mieux dîner avec un mondain qu'avec un *spécialiste*.

Macbeth – mon frère. (Le *temps* aura été ma forêt de Dunsinane.)

22 février

Je me suis couché après 3 heures du matin. En me réveillant je pensai de nouveau à ce qu'on dit dans certains pays d'Amérique latine sur quelqu'un qui vient de mourir : « Il est devenu indifférent. » C'est dans Keyserling que j'ai lu cela, il y a bien des années, et depuis j'y pense de temps en temps avec « émerveillement ». L'*indifférence* ! La mort, cette promotion à l'état d'indifférence. La mort est un *avancement*.

6 heures du soir. J'écoute les *Variations Goldberg*, le ciel est bleu pâle, un oiseau y passe en vitesse, il *rentre* sans doute.

Bach. Tant de virtuosité et de profondeur – il n'y a guère que Shakespeare qui ait réuni avec la même force ces deux réalités irréconciliables.

Je viens d'apprendre qu'Abellio se lève à 5 heures du matin pour écrire jusqu'à 9, heure à laquelle il va au bureau. Et moi... Mais à quoi bon ?

Je ne fais rien, c'est entendu. Mais je *vois* les heures passer – et cela vaut peut-être mieux que de les remplir.

Ce ne sont pas les pessimistes, ce sont les *décus* qui écrivent bien.

« car je ne tends qu'à connaître mon néant » (Pascal).

... C'est ce que j'ai fait toute ma vie, et pourtant je n'ai pas eu la récompense de la foi. Il est vrai que, la foi, je ne l'ai pas attendue. Or cette attente est un autre mot pour la grâce.

J'ai mis dans mes livres le *pire* de moi-même. Heureusement, car autrement quelle quantité de poisons n'aurais-je pas accumulée ! Mes hargnes, mes humeurs d'assassin, mes rancunes, mes livres en débordent – mais cela était peut-être nécessaire, sans quoi je n'aurais pu sauvegarder quelque apparence d'équilibre, de « raison ». Je parle surtout de mes écrits roumains, où le délire est partout.

Toute ma vie j'ai été victime d'injustices. J'aurais pu y échapper ou les dissiper. Par masochisme je les ai subies, comme j'ai subi des calomnies sans essayer de les combattre, rien que par plaisir secret d'être *victime*.

La Défaite de 40, l'Occupation et la Libération, – ces trois événements que j'aurai connus de près m'ont convaincu que l'homme était capable de tout et que l'illusion est un *péché*.

J'ai toujours payé pour toutes mes erreurs – le plus assurément pour celle de vivre.

28 février

On me reproche certaines pages de *Schimbarea la fatâ*<sup>133</sup>, livre écrit il y a trente-cinq ans ! J'avais vingt-trois ans, et j'étais plus fou que tout le monde. J'ai feuilleté hier ce livre ; il m'a semblé que je l'avais écrit dans une existence *antérieure*, en tout cas mon *moi* actuel ne s'en reconnaît pas l'auteur. On voit à quel point le problème de la responsabilité est inextricable.

Combien de choses j'ai pu croire dans ma jeunesse !

Cela fait vingt ans, que dis-je ? trente, qu'on me calomnie, que je fais figure de réprouvé. La saveur forte de l'injustice. En un certain sens, je n'aimerais pas qu'on fût équitable à mon endroit. Il est bien plus *fécond* d'être rejeté, et même oublié, qu'*admis*. Je ne tiens pas à être *bien vu* de mes semblables.

1<sup>er</sup> mars

Il faudrait laisser dire. Un jour la vérité sera rétablie. Tout vaut mieux que l'abaissement. L'injustice est nécessaire à l'esprit ; elle le fortifie, l'épure. Une victime est toujours, en fait de lucidité, *au-dessus* de ses persécuteurs. Être victime, c'est *comprendre*.

Eugène Ionesco avec lequel j'ai parlé longuement au téléphone de la Garde de Fer<sup>134</sup>, et auquel je disais que j'éprouve une sorte de *honte intellectuelle* à m'être laissé séduire par elle, me répond très justement que j'ai « marché » parce que le mouvement était « complètement fou ».

Benjamin Fondane<sup>135</sup> m'a raconté le cas suivant : Pendant dix-huit ans un Russe (blanc sans doute) avait suspecté sa femme de le tromper. Il ne lui en avait jamais parlé mais souffrait énormément en cachette. Après dix-huit ans d'agonie morale, il lui pose la question : elle lui répond avec une franchise irrésistible que ses craintes étaient absolument sans fondement. Il passe aussitôt dans la chambre à côté, et se fait sauter la cervelle. Il n'avait pu supporter l'idée d'avoir souffert inutilement pendant un si long temps.

Je viens de rencontrer Goldmann chez Gabriel Marcel, puis nous nous sommes promenés, ensuite nous sommes entrés dans un café. Il m'a accompagné jusqu'à chez moi. C'est un homme qui a un certain charme. Pendant vingt ans il m'a fait une réputation d'antisémite, et m'a créé énormément d'ennuis<sup>136</sup>. En une heure nous sommes devenus *amis*. Que la vie est curieuse !

Un marxiste ne peut pas comprendre l'ennui en soi, l'anxiété en soi. J'en parle à Goldmann en lui citant Pascal. Il soutient que les conditions économiques, sociales où avait vécu Pascal ont changé, qu'il n'y a pas de raison de s'accrocher à l'« angoisse ».

L'histoire n'est qu'un malentendu interminable. Les jeunes en France jurent par Mao. Demain on révélera ses crimes, on le dénoncera comme on l'a fait pour Staline. Rien ne sera changé : on se trouvera une idole de rechange, le plus loin possible, pour qu'elle ne soit pas vue de près, pour qu'elle ne puisse pas décevoir tout de suite.

Heureusement qu'il y a la vanité. Sans quoi, on ne pourrait avoir raison de personne. Mais avec elle, on est sûr de pouvoir l'emporter sur un géant ou sur un *convaincu*. Le chatouillement est bien plus efficace que la force ou le fanatisme.

Eugène me téléphone. Il me dit qu'il ne peut plus rien écrire ni lire, qu'il voudrait attaquer les « jeunes » mais qu'il ne sait comment...

J'essaie de lui expliquer que cela n'a aucune espèce d'importance si, pour le moment, il ne peut plus rien écrire, que son œuvre est là, qu'elle existe, et qu'une pièce en plus ou en moins n'importe guère. Il me répond qu'il sent qu'il a encore quelque chose à dire. Je lui réponds que cela est sans doute vrai mais qu'enfin l'important est d'avoir dit ce qu'il avait à dire sur la mort, l'unique problème qui compte, et que le reste est secondaire. Mais il me dit qu'il est rongé par le remords, qu'il se tourmente.

Je pense que j'ai avec lui des affinités profondes, que nous sommes presque aussi anxieux l'un que l'autre, mais que son malheur actuel est plus grand que le mien. Il me fait une peine infinie qui confine au désespoir. À quoi sert la fortune, la gloire, si on est plus misérable que le plus inconnu et le plus déshérité des hommes ?

Voltaire à la fin de sa vie, se demandant en quoi consiste le bonheur, répond : « Vivre et mourir inconnu. »

J'ai remarqué chez moi que depuis que je souffre moins d'être négligé, oublié, « inconnu », je suis beaucoup plus heureux qu'avant. Dans ma jeunesse je souhaitais le tam-tam, je voulais qu'on parlât de moi, je voulais être influent, puissant, envié, il me plaisait d'être agressif, d'humilier les gens etc., etc., eh bien j'étais plus malheureux que maintenant. Depuis que je conçois que je puis très bien *n'exister* pour personne, je me sens soulagé *mais pas comblé* – ce qui prouve que le vieil homme est loin d'être endormi.

Au début de son mariage, Tolstoï écrivait : « J'ai constamment l'impression d'avoir volé un bonheur immérité, illégitime et qui ne m'était pas destiné. »

... J'ai eu toute ma vie, pour tout ce qui m'arrivait de *bien*, le sentiment que cela *ne m'était pas destiné*.



Mon sentiment dominant en ce qui me concerne est d'être victime d'une grande injustice – mais laquelle, il me serait difficile de le dire.

Est maudit celui qui pense et sent qu'il l'est.

### 7 mars

On a presque toujours intérêt à supprimer un adjectif.

À cause du Marché commun et du remembrement des terres, la paysannerie française a disparu en moins de *cinq* ans. Les conséquences en seront incalculables. Quand un pays perd ses paysans, il se coupe de ses traditions, de sa continuité historique, d'une classe peureusement *arriérée*, car elle exerce une sorte de frein, d'entrave utile, sans quoi il irait de secousse en secousse. Il faut qu'il y ait des novateurs mais il faut non moins qu'il y ait des méfiants, des soupçonneux, des *consternés*. La peur du changement est aussi inhérente à la vie que l'avidité du neuf.

J'aime la campagne – et j'habite une métropole ; j'ai horreur du style et surveille mes phrases ; suis un sceptique fieffé – et lis principalement les mystiques... et je pourrais continuer ainsi indéfiniment.

### 9 mars

Dimanche printanier. Promenade entre Dourdan et Auneau. Sur une voie ferroviaire pratiquement désaffectée, – une petite maison à un passage à niveau. La basse-cour. Un coq tout rouge tourne autour de la maison, et puis s'arrête pour, dans un moment convulsif, pousser je ne sais quel appel, incompréhensiblement appelé chant. La plaine s'étend à perte de vue. À l'horizon, un clocher. Dans ce cadre, le cri dudit coq m'a fichu soudain un accès de désespoir.

### 10 mars

J'ai écrit donc il y a un an un texte sur Valéry, qui devait figurer comme préface au VIII<sup>e</sup> volume des *Œuvres complètes* publiées en Amérique. La préface fut refusée car trop négative, trop éreintante.

La nuit dernière j'ai fait un rêve. Valéry, relativement jeune, venait me rendre visite pour me remercier de ma préface, on ne peut plus exacte, plus juste... Ensuite nous sommes allés dans un bistrot pour y jouer au billard (?)...

Je repense à cette histoire de coq hier. La Beauce – fascination du plat. Et aussi, émotion devant cette image du *cri dans le désert*. Symbole de ce que je suis, de mon existence marginale, de mon inefficacité. L'apitoiement sur soi est la source d'à peu près toutes les émotions déchirantes, disproportionnées, inexplicables.

En lisant un article de ma façon paru dans *Hermès*<sup>137</sup>. J'excelle dans le *manque* de rigueur.

Une certaine vibration ne va pas de pair avec la rigueur.

Le coq. Le cri dans le désert. Gémir, parler, hurler, cela peut avoir un sens dans une chambre, dans une salle – mais dans cette étendue plate, dans cet espace *pur* ? – Le verbe exige la possibilité, l'idée d'une limite, un minimum de frontière, un semblant d'univers clos. Tout ce qu'on peut faire dans le désert, c'est *prier*. Pourquoi ? Parce que la prière est censée s'adresser à Quelqu'un *sans bornes*.

Je suis infiniment plus proche de la musique et de la poésie que de la sagesse ou la religion. C'est que pour moi l'absolu est question d'humeur. Il exige de la continuité, c'est précisément ce qui me manque.

Je suis trop cafardeux pour pouvoir fournir l'effort nécessaire au moindre perfectionnement intérieur. Je ne peux être que celui que je suis. Comme Dieu...

Je me trouve en position fautive vis-à-vis de tout le monde, puisque je ne suis avec personne, et que j'ai abandonné tour à tour les diverses croyances que j'ai pu défendre.

Trois heures de discussion avec Ioan Alexandru (vingt-six ans), de tous les jeunes Roumains, le plus vrai, le plus profond.

J'appelle discussion essentielle celle qu'on pourrait avoir aussi bien avec soi comme seul interlocuteur.

Dire des choses qui émanent du tréfonds de son être, parler de Dieu, du suicide, de tout ce qui ne regarde que soi.

Il y a très peu d'êtres qui vous donnent la sensation qu'ils cherchent la vérité, qu'elle *existe* pour eux. I.A. fait partie de ces rares esprits.

Le *passé*. Cet après-midi en fouillant dans la soupente de ma chambre je suis tombé sur une lettre de L. contre M. – (un conflit violent à propos d'une fille qui, un an après, s'est révélée méprisable).

En la lisant, je ressentis douloureusement l'irréalité de tous les rapports humains. Ce qui il y a vingt ans était révolte, fièvre, n'est plus rien maintenant. Vingt ans ? Un mois, dix jours suffisent.

Il y a dans ma soupente un nombre important de lettres qui remontent à trente ans. Je ne veux pas les relire. Ce serait trop décourageant. C'est à croire qu'en dehors de l'*instant*, tout est irréel. — On ne pourrait pas vivre si on pensait que l'*instant est instant*, n'attend qu'à devenir passé, est déjà passé.

Ces lettres enfouies là, elles ont compté dans ma vie, je les ai attendues, elles furent cause de tant de mes tourments, elles gisent là je n'ai aucune envie de les parcourir. L'une d'elles, à l'écriture particulièrement belle, je la prends ; elle venait de mon père, une des dernières qu'il m'ait écrites. Je ne l'ai même pas lue jusqu'à la fin mais tout juste une phrase, où il me conjure de faire *mea culpa* pour arrêter la campagne déchaînée contre moi dans la presse roumaine, à la suite des propos que j'ai tenus sur la Roumanie, dans *la tentation d'exister*. Tout cela s'est tellement refroidi, tout cela est plus mort que la mort, tout cela est du passé.

11 mars 1969

Hier soir au vernissage de l'exposition Max Ernst. Il y avait la femme de Mandiargues, Bona, qui portait un grand chapeau. Naturellement je ne l'ai pas reconnue, et je ne lui ai pas dit bonjour. Je ne reconnais que les monstres (parmi les femmes surtout). D'où ma terreur à ce genre de réunion.

Ai rencontré E. qui me dit qu'il n'aime pas la campagne, qu'il est l'homme des villes : « C'est, me dit-il, mon côté judéo-baudelairien. »

Printemps et suicide sont pour moi deux notions connexes. C'est que le printemps représente une *idée* pour laquelle je ne suis pas mûr, ou plus exactement qui n'entre pas dans mon système.

La rivalité entre les saints, la jalousie qui existe entre eux, fait croire que vraiment la *perduta gente* l'est sans exception.

Même le Bouddha était détesté par les sages de son temps. À tous les niveaux, la même misère. Et on s'étonne que tel plumitif déteste tel de ses collègues.

Il n'y a pas d'issue à ce mal. L'histoire d'Abel et de Caïn résume toute l'histoire, elle rend même celle-ci superflue. Les intuitions *originelles* sont presque toujours définitives. Il faudrait les remâcher et ne s'en écarter que par goût du paradoxe.

On peut concevoir l'orgueil cosmique, se croire égal ou même supérieur à Dieu. Ça oui, mais rivaliser avec des hommes, être quelqu'un à leurs yeux, non, décidément.

C'est pourquoi j'apprécie le mystique si « simple » soit-il, qui réduit ses relations à celles avec Dieu.

### 12 mars

Soirée merveilleuse avec Octavio Paz et sa femme.

Je pense à la visite l'autre jour du jeune poète roumain I. A. Il m'a parlé de Jésus comme si ce dieu venait à peine d'être décroché de sa croix.

Voilà le résultat de la propagande athée. On interdit la religion aux gens ; ils la découvrent en secret, et ils croient qu'elle vient de naître, alors qu'elle est finie et même morte.

Cet après-midi, chez le coiffeur, j'ai très bien perçu l'indistinction entre la violence intérieure et l'inspiration en tant qu'états *vécus*, que sensations. Mais s'il s'était agi d'écrire, de *dire* quelque chose, je crois que j'aurais compris que cette fièvre véhémence n'avait de commun avec l'inspiration que cet état d'heureuse anxiété qu'on vit dans l'une et l'autre.

### 15 mars

Chaque peuple, à un certain moment de son histoire, se croit *élu*. Et c'est alors qu'il donne le meilleur et le pire.

### 17 mars

On a dit de Talleyrand qu'il était un rebelle pour la monarchie, un transfuge pour la noblesse et un apostat pour l'Église.

C'est le traître le plus élégant, le plus raffiné, le plus acceptable qui ait jamais été.

Tout à l'heure, une Roumaine, M<sup>me</sup> K., m'a demandé ce que je pensais du « bonheur », et si j'étais heureux.

Ce genre de questions ne comporte pas de réponse, j'y ai répondu pourtant d'une manière emberlificotée, diffuse, alors qu'il eût été plus simple de dire que même si j'étais heureux, je ne le serais pas, car le fait primordial chez moi est la *superstition du malheur*.

J'ai tort de me plaindre de mes compatriotes, et de leurs questions indiscrettes, car elles ont leurs avantages : elles vous provoquent, vous irritent, vous remuent, vous... Elles vous font le même effet que certains procédés brutaux employés dans le Zen pour susciter le « satori<sup>138</sup> ». Une connerie, pourquoi ne déclencherait-elle pas l'illumination ? Elle vaut bien un coup de poing en pleine figure.

Dans mon article sur G. M. la chose la plus difficile a été de parler de sa vieillesse. Comment y faire allusion sans blesser ? Les euphémismes sont encore pires que l'emploi brutal des formules courantes. Peut-être le mieux serait-il de passer sous silence ce délicat chapitre. Mais comment ? – J'ai horreur quand un jeune me parle de mon âge. Je me sens plus *jeune* que tout le monde, je ne me sens pas d'âge, je me suis égaré dans le temps.

Je sais d'où vient ma passion pour Talleyrand : c'est que toute sa vie il s'est trouvé dans de *fausses situations*, c'est pourquoi il a pu trahir tout le monde.

Ai vu une jeune Roumaine. Il est certain que mon peuple a du charme, et même qu'il n'a rien d'autre.

Le scepticisme et le charme.

Investi par les êtres, j'essaie de m'en dégager – sans grand succès, il faut bien le dire, car j'habite au cœur même de la plus grande foire qui soit. Seulement chaque jour je parviens à me ménager quelques heures d'entretien avec celui *que je voudrais être*.

Selon Bossuet, c'est *Cain* qui créa la première ville, pour avoir où *étourdir ses remords*.

L'extraordinaire figure de Talleyrand.

Le lendemain de la scène où Napoléon le traita de « merde dans un bas de soie », T. alla aux Tuileries et profita d'un moment où N. était près de lui, pour lui baiser la main. Déjà il complotait avec Metternich et se faisait payer par la cour d'Autriche.

T., c'est l'opportunisme *de qualité*. Il n'embrassa jamais une cause perdue. Il déserta la monarchie, la Révolution, l'Église, l'Empire dès qu'il sentit que l'avenir était *ailleurs*. En trahissant, il ne faisait que suivre le mouvement de l'histoire, et, en l'occurrence, répondre aux aspirations des Français. Au fond, il trahissait parce que ces derniers changeaient. Son génie fut de savoir *quand* commencer à trahir. Il n'attendait jamais le dernier moment, il s'y prenait dès le premier indice de faiblesse de la part du régime ou du maître qu'il servait.

J'aurais aimé avoir le cynisme de Talleyrand. Malheureusement trop d'ancêtres humbles et honnêtes contrarient mes ambitions et gênent mes mouvements. Je suis trop faible pour secouer une si lourde hérédité.

Chaque jour est pour moi un triomphe sur le cafard. Donc je suis un *loueur*. Qu'est-ce que le cafard ? C'est l'état où s'exprime dans le quotidien la disconvenance entre le monde et soi, c'est le malaise d'une disparate sans issue. Au faîte ou au plus bas de ce malaise, la question qui vient à l'esprit est invariablement la même : « Qu'est-ce que je cherche *ici* ? »

25 mars

Ce matin bouffées d'activité : j'ai donné deux coups de téléphone.

*Le mauvais demiurge* doit sortir la semaine prochaine. Cl. Gallimard m'avait dit de lui faire signe avant, pour qu'il donne l'ordre qu'on redistribue mes autres livres en même temps. Pourquoi téléphoner ? J'ai fait toutes les considérations *raisonnables* en faveur de l'abstention : à quoi bon s'occuper de son « œuvre »... etc... Et puis j'ai téléphoné quand même. J'ai remarqué que mes décisions positives, je les prends sans conviction et malgré moi.

Feuilleté une vie de Mahomet. Quand on s'est occupé un peu de bouddhisme, l'Islam paraît pitoyable.

Il est ridicule d'affirmer que les religions se valent. Elles ne se valent pas du tout.

Nous sommes peut-être égaux devant Dieu, mais la façon de chacun d'exprimer ce nivellement est unique, et il y a une hiérarchie dans l'expression de ce sentiment de dépendance.

Je n'aime au fond que les religions qui ont dépassé l'idée de Dieu. C'est pourquoi je mets le bouddhisme si haut.

L'état dont j'ai le plus besoin est l'allégresse. Sans elle, on ne peut rien faire de vivant. Tout ce qu'on fait grâce à elle est bon même si ce n'est pas profond. Mais il se pourrait que la « profondeur » ne fût qu'un préjugé.

La pensée libre, détachée, alerte qui ne se fixe à rien, j'en suis incapable, pour la raison que chez moi tout est soit caprice, soit obsession, c'est-à-dire frivolité ou lourdeur.

27 mars

Ai eu une discussion hier avec une Anglaise sur les préjugés. Elle soutient que ceux de l'Angleterre sont bien pires que ceux de France. Je lui répons que chaque nation en a et même que ce sont eux qui en assurent la cohésion. Politiquement, c'est la même chose. Que fait un nouveau régime ? Il introduit de nouveaux préjugés aux dépens des anciens, etc. etc...

On peut dire aussi que les *mœurs* d'un pays sont autant de préjugés, *d'interdits*. Quand une société n'en a plus, elle s'effondre.

^jais ce sont eux qui la cimentent. Les mœurs sont donc des préjugés élaborés lentement, des préjugés *consolidés*.

Le maniement des idées exige moins de talent que le maniement des mots.

Par application, on peut devenir philosophe mais non écrivain.

Dans les articles qu'on a écrits en Amérique sur la *Tentation*, on s'est servi des attaques que j'ai dirigées contre moi-même et dont la *Tentation* est

pleine. Ce procédé est facile et presque malhonnête. Je m'en suis servi moi-même dans mon article sur Valéry. Ça fait *intelligent*...

La métaphysique et, à plus forte raison, la théologie sont d'un anthropomorphisme scandaleux. L'une et l'autre se réduisent à une suprême coquetterie de l'homme, en extase devant son propre génie. Dès qu'on jette un regard sur ses divagations, il n'en reste pas une qui échappe au ridicule.

Je ne pense pas qu'il y ait plaisir plus complet que de piétiner ce qu'on a adoré.

J'ai remarqué que quand ça ne va pas très bien, *mentalement j'entends*, j'ai toujours envie de *proclamer*.

Maux de tête où les idées gémissent, parce qu'elles voudraient *naître* et qu'elles n'y arrivent pas.

Avoir pitié de son *esprit* – tomber dans le désespoir intellectuel.

Le mot lucidité que j'emploie souvent, on le traduit en anglais par « *lucidity* » – vocable peu courant tant en Amérique qu'en Angleterre, – alors qu'en France n'importe qui l'emploie. Ainsi, pas plus tard qu'hier, à la radio, un chauffeur de camion s'en servit tout naturellement, à propos d'un accident. Je sais bien qu'il ne pensa pas au sens philosophique du mot, mais peu importe. Ce qui compte, c'est que le mot soit familier et banal. Dans les pays de langue anglaise, il est presque *technique*. Cet exemple montre que la *fréquence* avec laquelle un mot est employé devrait guider en premier lieu le traducteur dans le choix des équivalents.

Je viens de recevoir l'exemplaire justificatif du *Mauvais démiurge*. Je l'ouvre, et la première chose sur laquelle je tombe est une faute de français.

Cet après-midi je vais à la bibliothèque du VI<sup>e</sup>. J'ouvre un livre sur les Indiens d'Amérique. Avant même d'en lire une phrase, la pensée me vint que les Blancs finiront comme eux, qu'on les mettra dans des parcs, dans des réserves, pour qu'on puisse en garder quelques échantillons. Qui seront les nouveaux maîtres ? les Noirs ? les Jaunes ? ou les deux ensemble ?



Quelle revanche ! Ce sera le retour en force des Mongols ! Le réveil de tous ces peuples étouffés par les Blancs – qui, maintenant débiles, abouliques, rongés par la drogue, par la mauvaise conscience, idiotisés par le remords, n’attendent plus que l’heure d’être brimés, écartés, aplatis.

30 mars

Le christianisme m’est inutile. Sauf sur deux ou trois points (lesquels ?), il représente un recul par rapport à l’Antiquité. Vingt siècles *perdus*.

En sortant de chez les Masui, je tombe nez à nez avec Salah Sté-tié, qui habite, ce que j’ignorais, le même immeuble. Je vais donc chez lui : conversation on ne peut plus fructueuse de presque deux heures. Le poste qu’il occupe et les obligations diverses qui en résultent ne l’ont nullement abîmé.

1<sup>er</sup> avril

Hier toute la journée, et la matinée d’aujourd’hui, – service de presse. Bavardages de toutes sortes.

Au moment de finir, un employé d’un certain âge (soixante ?), un étranger, qui a l’air triste, accablé, me dit à ma très grande surprise : « Vous savez, j’*approuve* ce qu’il y a dans votre livre. » Et il me demande une dédicace. Très intrigué, je lui dis : « Vous savez, je ne suis à vrai dire pas un écrivain. J’écris de temps en temps par besoin. » Il me dit : « Oui, il faut sortir ce qu’il y a dedans. Cela aide aussi *les autres*. – Cela aide également soi-même. – Mais oui », me dit-il. Son nom est Antoine Sanchez, donc ce n’est pas un Français. Il fait partie du service de l’expédition, ce qu’il y a de plus « bas » dans une maison d’édition. Et c’est là que j’ai trouvé mon vrai lecteur.

2 avril Hier soir, chez Ionesco, j’ai revu, après trente ans, L.P. Est-il possible que le temps abîme les êtres à tel point ? L’impression immédiate qu’elle me fit était celle d’une grande malade au seuil de la mort. Elle avait l’air de ne rien comprendre à ce qu’on disait, posait des questions stupides, à côté. Je comprends bien qu’elle ne soit pas au courant de ce qui s’est passé pendant toutes ces années. Mais on a parlé entre autres du péché originel. Cela n’exige pas qu’on soit à la page. Mais ce qui est le plus grave, c’est qu’elle donnait l’impression qu’elle était sur le point de pleurer ou

qu'elle pleurait même. À cinquante-quatre ans, elle fait l'effet d'une petite vieille, ratatinée, déjetée, courbée. J'ai horreur de revoir les gens que j'ai connus dans ma jeunesse. Pour une femme, c'est de l'impudeur de se *montrer* après un quart de siècle.

L'horreur que j'ai à revoir mes anciens amis vient du fait qu'ils me rappellent d'une façon brutale que, moi aussi, j'ai vieilli : c'est ce que je sais *d'une manière abstraite* ; mais eux, ils viennent confirmer et illustrer cette certitude qui, sans leur trop concret exemple, garderait un rien de vague et de douceur.

Le péché n'est pas d'être triste mais d'aimer la tristesse. Je l'ai cultivée par tous les moyens, à vrai dire par besoin et nullement par coquetterie. J'ai aimé les rengaines espagnoles, hongroises, argentines, j'ai aimé la tristesse sous toutes ses formes, à toutes les latitudes, à tous les niveaux, du plus bas au plus élevé.

Écouté à la radio de la musique orthodoxe russe, c'est bouleversant, c'est profond, c'est sublime. On est remué jusqu'aux larmes.

Il n'y a pas de grand peuple sans dimension intérieure ou, si l'on veut, sans accents profonds. (Les Français font exception ; mais non, il y a les cathédrales, il y a Port-Royal.)

Il est certain qu'on est marqué par l'espace « culturel » (?) d'où on vient. La Transylvanie conserve une forte empreinte hongroise, « asiatique ». Je suis transylvain, donc... Plus je vais, plus je me rends compte que j'appartiens non seulement par mes origines mais encore par mon tempérament à l'Europe centrale. Le fait d'être né à la périphérie de l'Empire austro-hongrois, trente ans de séjour parisien ne l'effaceront pas.

#### 4 avril

Entendu ce matin deux critiques discuter poésie religieuse (aujourd'hui c'est Vendredi saint) – l'un d'eux emploie des machins comme « complexification laïcissante ».

Je ne suis pas écrivain, car je n'aime pas écrire. Je cherche non pas la « vérité » mais la *réalité*, dans le sens où peut la chercher un ermite – qui a tout quitté pour elle.

Je veux savoir ce qui est *réel* et pourquoi on ne peut pas s'en saisir.

Le début des *Variations Goldberg* n'a aucune relation avec l'ici. bas ; c'est vraiment le *souvenir* d'un autre monde. Ce qui vient après participe en grande partie de l'exercice. Mais le commencement !

Il faut s'arracher à ses origines, à la superstition de la « tribu ». Je suis roumain, très bien ; cependant je ne peux absolument pas supporter la musique populaire roumaine (*doïna* exceptée<sup>139</sup>). En revanche, la musique hongroise me remue, me bouleverse, m'atteint jusque dans mon sang. Les Hongrois sont nos ennemis. Mais en un certain sens ces ennemis me sont plus proches que mes compatriotes. Quelle conclusion en tirer ?

*Le mauvais démiurge* ne peut être *sent* que par quelqu'un *d'atteint*.

Mes livres, c'est là leur excuse, jettent quelques lumières sur le phénomène de l'autodestruction. Dans ce secteur, je peux à certains égards prétendre à la dignité de modèle.

Je n'arrive pas à penser que mon livre soit tout à fait mauvais, je crois même qu'il contient quelques vérités ; ou plutôt que c'est un livre raté *qui a du fond*. C'est aussi, les *Syllogismes* exceptés, ce que j'ai écrit de moins lyrique. Je m'arrête : qu'il est odieux d'être content de soi !

8 avril 1969

C'est mon anniversaire. Je l'avais complètement oublié. *Cinquante-huit* ans bien sonnés. Ai passé l'après-midi sur la plage de Berneval, en pensant à quoi ? à rien, sinon à *sentir* les éléments. Temps radieux : on se serait cru dans quelque Ibiza du Nord.

Au pied d'une falaise, on ne peut s'empêcher de *penser* cosmogonie, non, de vivre cosmogoniquement. On remonte malgré soi vers l'hystérie des origines, vers les contorsions primordiales. On perçoit la terre livrée à ses démons, présentant la carrière qui l'attendait. Etc. etc.

À leur manière, en regardant les vagues, ressasser l'inconcevable fait d'exister.

9 avril

La pensée est indiscretion, *empiètement*.

penser, c'est ne pas laisser les choses en place – c'est un travail je dislocation.

La pensée est la forme la plus subtile de l'agressivité.

Même s'il parle de pitié, le penseur le fait en esprit *capable de tout*.

La tension secrète qui se cache derrière toute pensée en révèle la nature aventureuse, implacable – brutale. Il faut une âme *dure* pour pouvoir mener une pensée jusqu'à ses dernières conséquences – aucun grand penseur n'y est allé de main morte.

En haut des falaises, à Belleville-sur-Mer, par une journée radieuse : la rencontre de la brume et du soleil, ces bords de falaises sans arbres, ce désert au-dessus du plus bel abîme... Je me rappelle le mot d'une Anglaise à Piana, en Corse, en regardant la mer : « It is just sublime. » Il y a des mots qu'on a honte de prononcer, et cependant il faut avoir le courage de le faire.

*Algèbre des valeurs morales*, de Jouhandeau, vient de paraître en livre de poche. Je l'avais lu avant la guerre, au début avec enthousiasme, ensuite avec indifférence, voire agacement.

Trente ans après, la même réaction. Il n'est pas aisé d'être *quelqu'un*. M. J. fait le plus souvent l'effet d'un personnage falot. Il *joue* avec les concepts de la morale et, ce qui est plus ennuyeux, avec ceux de la mystique. Presque jamais on ne trouve chez lui un vrai désespoir, mais seulement des désespoirs instantanés.

Dans la *Quinzaine*, une photo de Nietzsche, sans doute de la période de l'*Umnachtung*<sup>140</sup> qui ressemble étrangement à l'autoportrait de Van Gogh, au seuil du délire.

Je viens de lire sur Nietzsche par Klossowski un article qui ne rime à rien, qui se veut profond et qui n'est que tarabiscoté. On ne sait pas où l'auteur veut en venir. Et cela est la chose la plus grave qu'on puisse reprocher à un écrivain. D'ailleurs le flou et le mystérieux sont très cotés, auprès des jeunes qui, incapables d'une pensée nette, se réjouissent inconsciemment quand ils retrouvent leurs défauts chez leurs maîtres.

Les grands réformateurs religieux furent presque tous soit épileptiques, soit malades de l'estomac. Le premier cas, on le comprend et personne ne s'en étonne ; le second paraît moins évident, et cependant rien n'invite davantage à tout bouleverser qu'une lente, qu'une laborieuse digestion.

-

-

11 avril

Quel plaisir de vivre dans une ville où personne ne vous connaît ! On y est dans la position d'un malfaiteur qui se cache, la peur en moins.

Pas de téléphone, pas de transistor : que peut-on souhaiter de mieux ?

Mer déchaînée. Cet après-midi, j'ai voulu m'acheter une casquette de pêcheur. Mais je me suis dit que j'étais indigne d'en porter une, vu les dangers que ces marins affrontent. Cette réflexion sensée m'est venue en lisant une inscription, près du phare : « Secours aux naufragés ».

Ce que je dois à l'*Iron Guard*<sup>141</sup>. Les conséquences que j'ai dû tirer d'un simple emballement de jeunesse furent et sont si disproportionnées, que par la suite il m'est devenu impossible de me faire le champion d'une cause, fût-elle inoffensive ou noble ou Dieu sait quoi.

Il est bon d'avoir payé très cher une folie de jeunesse ; par la suite, on s'épargne plus d'une déception.

Le nationalisme est un péché de l'esprit. Appartenir à un peuple n'a pas de signification profonde (excepté pour les Juifs peut-être). La seule communauté véritable est celle qui est fondée sur la « famille spirituelle », et non nationale ni idéologique. Je ne me sens solidaire que de ceux qui me comprennent et que je comprends, de ceux qui croient en certaines valeurs inaccessibles aux foules. Tout le reste est mensonge. Un peuple est une réalité sans doute ; – une réalité historique, et non essentielle. Quand je pense à l'effervescence où j'étais dans ma jeunesse à cause de ma tribu ! Quelle folie, grands dieux ! Il faut s'arracher à ses origines, ou tout au moins les oublier. J'ai tendance à m'y reporter, sans doute par masochisme, par goût de l'esclavage, des « chaînes », de l'humiliation.

Les moments superficiels dans ma vie, les moments hystériques furent ceux où l'Histoire compta plus que tout – ce fut l'époque de mes égarements.

Je n'ai été dans la vérité, dans l'essentiel que lorsque je réagissais comme s'il n'y avait que moi et le Tout, je n'ose dire Dieu.

Silence originel, antérieur au Chaos. On peut penser que quelque chose devrait en procéder, le monde par exemple. Loin du fracas *de* Paris, le repos des êtres et des choses vous paraît si anormal qu'il vous inspire des fantaisies cosmogoniques.

Dieppe, vers minuit, sous la pluie : dans les rues désertes, vision de roman noir. On a presque peur, et on a du plaisir à avoir peur, tant ces sensations relèvent de la littérature.

#### 12 avril Retour à Paris.

Avec Bach, la vie serait supportable même dans un égout.

P. N., d'éducation catholique et de droite, ne peut pas se consoler que Jésus ait été juif. Je lui explique que c'est cela même qui est extraordinaire. Mais les préjugés...

P. N., qui a vécu une quinzaine d'années en Afrique noire, en conserve la nostalgie, et ne peut se réadapter à la vie de Paris, qu'il trouve, à juste titre, horrible. Il me dit que tous les Français qui ont vécu aux colonies réagissent comme lui. Il m'a dit le plus grand mal des Noirs, qu'il trouve malhonnêtes, paresseux, veules, corrompus ; en même temps il croit à leur avenir, il les trouve sains, et il me cite le mot récent de l'évêque de Dakar, selon lequel les Noirs viendront évangéliser les Européens...

Moi aussi, je crois à l'avenir des Noirs. Ces Blancs, on finit par en avoir assez. Et d'ailleurs, eux ils en ont assez d'eux-mêmes, et ils l'avouent et le hurlent à qui mieux mieux.

Ils ont épuisé leur capital d'illusions, ils ne savent plus à quoi se raccrocher ; ils sont intérieurement *vaincus*, les Occidentaux tout au moins, car les Russes paraissent intacts.

Il faudrait que je lise Gobineau. Il doit avoir quelques intuitions qui se sont vérifiées, qui, aujourd'hui, ont pris un caractère d'évidence. Ce qui est

curieux, c'est que ce sont les Russes, Soloviev, Blok qui ont senti la faiblesse des Blancs, des Occidentaux – au nom, il est vrai, du danger jaune. Mais le « danger » jaune et le « danger » noir ne sont pas incompatibles : l'un et l'autre représentent ce qu'il faut bien appeler *l'avenir*.

La succession des générations, la lutte des générations, est plus importante, pour comprendre l'Histoire que la lutte des classes. Le « nouveau », le « changement », le « devenir », – tout cela n'existe que parce que chaque génération ressent le besoin de tout remettre en cause. Il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'une duperie, mais d'une loi biologique et spirituelle, à moins que cette loi ne soit, elle-même, l'expression d'une duperie plus fondamentale.

Je me suis reproché toute la journée d'avoir écrit que la profondeur n'avait de sens qu'aux époques où le moine était considéré comme l'exemplaire humain le plus noble. Pourtant, ce soir, j'ai plutôt bonne conscience : en effet, comment estimer quelqu'un d'autre que celui qui a renoncé au *siècle* ? Je ne mettrais au-dessus de lui que celui qui aurait renoncé à *tous* les siècles.

Mais, au fond, renoncer au siècle ne signifie pas à *ce* siècle mais bien à tous.

Ma conception du suicide est bien simple : il m'apparaît comme l'unique solution, si on veut aller au fond des choses. À la surface, en revanche, on peut transiger, différer, tricher, *écrire*.

À la surface, il existe autant de solutions qu'on voudra, provisoires, utiles sans plus.

Il pleut. Ce bruit régulier dans le silence de la nuit a un rien de surnaturel.

Je me demande ce que je ferais si tous les êtres disparaissaient soudain et que je fusse le seul survivant. Je crois que je *continuerais*.

Essayer d'extraire l'essence de chaque journée, et si possible, de chaque heure, comme si mon temps m'était compté. Et – il l'est, à moi comme à chacun. Mais on n'y pense pas assez, et c'est ainsi qu'on perd son temps, qu'on le laisse passer sans tenter d'en retenir la substance, si substance il y a.

*Ricaner* ou *prier* – tout le reste est accessoire.

Ma mission est de souffrir à cause (?), pour (?) tous ceux qui souffrent *sans le savoir*. Il faut que je paie pour eux, que j'expie leur inconscience, la chance qu'ils ont d'ignorer à quel point ils sont malheureux.

Rien ne me manque dans l'ordre physique ou psychique, j'ai tout ce qu'il faut pour être normal, et le suis du reste. Il n'en demeure pas moins que j'ai tout ce qu'il faut pour être *taré*, et le suis d'ailleurs.

La meilleure manière de penser est de se mettre au lit, de se couvrir la tête, et de laisser l'esprit exulter ou se désoler à son gré. Mais pour méditer, il faut qu'il s'impose un thème et qu'il s'y tienne. Car méditer, c'est se refuser à l'improvisation et à l'aventure. La méditation est le contraire de l'aventure spirituelle ; elle est descente en soi-même ; or toute aventure, même spirituelle, implique l'idée d'étendue, de conquête intérieure par *des moyens extérieurs*.

Tout à l'heure, rage rentrée contre un prétendu ami – poète à ses heures. Oh ! que la rage fait vivre, qu'elle est dynamique ! Elle a tout à coup secoué mon aboulie, réveillé mes instincts, et m'a projeté parmi les vivants.

Le temps s'adoucit, s'amollit : cela me vaudra quelques crises de cafard maison ! Le printemps est mon ennemi héréditaire.

Et d'ailleurs, comme moi, il est trop *équivoque*.

Je disais tout à l'heure que je suis taré. C'est par ce côté aussi que je suis « religieux ». Je n'ai pas la foi, mais je remplis certaines des conditions qui y poussent, je suis mal à l'aise dans ma peau, dans mon enveloppe *terrestre*. Il me faudrait accéder à une autre forme d'insécurité : c'est tout ce que je puis espérer face aux certitudes du croyant.

Paris est une ville où l'on passe son temps à parler un mauvais français avec des étrangers de passage.

Toute chair est une possibilité de plaie.



« Chair » est un mot chrétien, puisqu'on en a fait le siège du péché.

J'ai le christianisme en horreur, et cependant je le comprends dans ce qu'il a d'horrible justement.

Faire, c'est difficile ; défaire, c'est facile. Sans cette facilité, le mal n'existerait pas. La mort non plus.

On écrit un livre pour tout le monde, sauf pour ses amis. Pour eux, c'est un cadeau empoisonné dont ils se réjouissent avec une grimace.

### 16 avril

De nouveau les affres du doute sur soi. Pourquoi ? d'où peuvent-elles venir ? à quoi bon douter de soi puisque, en principe, je me suis mis hors du règne des actes, donc hors des valeurs et de leur hiérarchie ?

En réalité tout se passe à peu près ainsi : d'un côté, le vieil homme est très vigilant en moi ; de l'autre, j'ai fait un bond hors de sa sphère ; – entre ces deux extrémités, il n'y a rien, c'est-à-dire que personne n'occupe l'espace qui était auparavant occupé par *moi*.

Je pense tout à coup à Shelley, poète selon mon cœur, je veux dire que, à mes yeux, personne jamais n'a fait plus poète que lui, même si ses poèmes, sauf les petits, sont pour la plupart illisibles (ce qu'on ne dira jamais d'un Hölderlin).

La mort est la variété la plus étrange – et la plus naturelle à la fois – du fiasco, de l'insuccès, de l'échec.

Il n'y a pas de *four* plus complet que la mort.

Si mon père, lui qui avait été déporté pendant la guerre de 14 à Schopron, me voyait écouter à Paris pendant des heures de la musique tzigane hongroise, qu'en penserait-il ? Mais, à vrai dire, cette musique appartient si organiquement à ce monde d'Europe centrale dont je relève, que toute forme de réaction chauvine à son égard est déplacée.

Je me sens roumain et hongrois dans l'âme, et peut-être plus hongrois que roumain.

Mon drame : un violent engagé sur le chemin de la sagesse, un violent qui s'émascule, qui réfrène tous ses mouvements. Quelle est ma vraie nature, quelles sont mes envies ? C'est de gifler, de cracher à la figure des gens, de gueuler, de traîner quelqu'un par terre, de le piétiner, de rugir, de me contorsionner.

Je me suis exercé à la sagesse pour humilier ma rage, et ma rage se venge aussi souvent qu'elle peut.

Celui qui n'a pas connu de grandes colères ignore tout du suicide, qui est un phénomène de rage.

Ai rencontré au Luxembourg A. J. Traits tirés, voix éraillée (professeur, ses élèves parlent en classe et il doit forcer ses cordes vocales pour se faire entendre : par qui, puisque personne ne l'écoute. Mais il ne sait pas qu'il se fait chahuter depuis le début de sa carrière dans l'enseignement), l'air perdu, mais toujours passionné pour des choses rares, pour les *autos sacramentales* de Calderôn, par exemple. J. est athée, fâcheusement laïque, et voilà qu'il ne traduit – *pour son plaisir* – que des choses contraires à ses convictions. C'est qu'il est secrètement croyant, autrement il n'aurait pas pris une position si nette contre la religion.

Cet après-midi, au téléphone, J. W. me dit qu'elle est d'accord avec *Le mauvais démiurge* mais pas avec le Vide, qu'elle aime se battre, mener la lutte, et qu'elle a choisi le théâtre précisément pour cela. Elle m'explique comment ce goût de s'affirmer, de ne pas céder lui est venu. Quand elle était petite, on l'appelait à l'école « you-pine ». Elle en souffrait, et se débattait, mais finalement elle avait compris qu'il n'y avait rien à faire, que, quoi qu'il arrive on l'appellerait toujours ainsi ; et que donc, si les choses sont comme cela, il n'y a pas de raison d'abdiquer, qu'il faut se rebiffer, suivre son chemin, ne pas tenir compte de ce que disent les autres, aller de l'avant. Cette obstination extraordinaire, je ferais bien de la prendre comme modèle, ou tout au moins de la singer.

Plus que jamais, il faut que j'éloigne de moi la pensée d'en finir, car j'ai trop de raisons de m'y agripper et la traduire en acte. Débarrassons-nous-en – pour un certain temps tout au moins.

Le pessimiste est l'homme le moins équipé pour supporter *un* malheur. C'est qu'il a trop réfléchi sur *le* malheur même, et qu'il y a perdu cette force native, ces réserves de vitalité qui permettent d'affronter le terrible enfin incarné.

Je l'ai consigné souvent dans ces cahiers, et je l'ai même écrit dans mes livres, mais j'y reviens encore parce que cela est si vrai. Un malheur prédit, quand il survient enfin, est dix, cent fois plus dur à supporter qu'un malheur qu'on n'attendait pas. C'est que pendant toute la durée de nos appréhensions, nous l'avons vécu d'avance, et quand il surgit, ces tourments passés s'ajoutant à ceux du présent, forment ensemble une masse d'un poids intolérable.

Il n'y a qu'un seul problème : celui de la mort. Débattre d'autre chose, c'est perdre son temps, c'est faire montre d'une incroyable futilité.

... C'est ce que les religions ont si bien compris. D'où leur supériorité sur la philosophie.

J'ai écrit dix livres : cinq en roumain, cinq en français. Du premier jusqu'au dernier, ce sont les mêmes obsessions qui reviennent, se retirent, reparaissent encore. À vingt ans j'avais en moi tous les éléments qui devaient aboutir au *Démiurge*.

Un bogomile du XXe siècle.

Czapski<sup>142</sup> cet homme merveilleux, m'écrit que mon livre heurte le « lecteur » et l'oblige à se « mettre *debout* ».

21 avril

Cette nuit j'ai réfléchi à la vie, à l'aventure, à l'erreur prodigieuse qu'elle représente à la surface de cette matière hostile, et j'ai été pris d'un mouvement de pitié pour elle, et pour l'infinité des vivants, pour cette improvisation tragique qu'est tout individu.

« Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès. »  
(Pascal)

Épictète et Montaigne sont prolixes, le premier surtout. La force de Pascal vient de la concision. Il avait le génie de la formule.

Mon fonds est peut-être chrétien ; mais je suis païen par tout le reste.

Ce matin, je me suis levé. Puis ne voyant aucune raison de me lever, je me suis recouché, ai tiré la couverture sur ma tête et..... j'ai pascalisé.

Ioan Alexandru, après avoir lu mon livre, m'écrit qu'il prie pour moi et que cela lui fait de la peine que « l'âme d'un Transylvain puisse descendre à de si lourdes ténèbres ».

Je ne déteste pas qu'on ait pitié de moi, et Ioan Alexandru a fait preuve d'instinct en réagissant ainsi. Comme il est profondément religieux, il a ressenti mieux que les autres l'incroyable dérégulation où je suis.

Le délaissement, l'abandon, etc., si ces états ne jouaient pas un si grand rôle dans la mystique, jamais elle ne m'aurait requis. Mais je l'aime, car j'y retrouve mes plaies.

Au plus fort de mes insomnies (j'avais dépassé la vingtaine), ma mère avait, si j'ai bonne mémoire, fait dire une messe pour moi. Ce n'est pas une mais trente mille qu'il eût fallu. C'est ce chiffre qu'avait indiqué Charles Quint dans son testament. Son âme avait vraiment besoin de repos. Mais ce « repos », c'est dans la vie qu'il est nécessaire. Le trouble qui attend mon âme *après*, je n'y songe pas autrement.\*

Beckett, à propos du *Démiurge*, m'écrit : « Dans vos ruines je me sens à l'abri. »

#### 24 avril

Reçu une autre lettre de Ioan Alexandru, très belle, où il me dit que mon livre l'a plongé dans la tristesse. Il se sent presque blessé dans ses sentiments chrétiens. Que vais-je pouvoir lui répondre ? Il ne semble pas concevoir l'existence, cependant réelle et légitime, du *réprouvé*. Il me parle du *Père* avec une ferveur qui me dépasse. J'ai l'impression d'être Ivan devant Aliocha.

Qui est dans *l'erreur*, lui ou moi ? Il croit, lui, être dans la vérité, alors qu'il n'est que dans *l'espoir*. La *vérité* est une chose plus terrible qu'il ne

pense, et il se pourrait, ce qui l'étonnerait fort, que j'en fusse plus près que lui.

Et le croyant et l'incroyant souffrent d'une même forme d'orgueil : seul le contenu varie. Tous les deux croient détenir la vérité ; autrement ils ne pourraient pas vivre. Mais ce mot de *vérité*, on ne devrait pas s'en servir. Y avoir recours, c'est de la présomption et même de l'impudeur.

Troisième symphonie de Brahms. Parfois je me demande si, après Bach, ce n'est pas Brahms que je préfère : où trouver souffle tragique comparable au sien ? C'est peut-être lui le dernier grand musicien de l'Occident.

Je n'aime pas les lettres où il est question d'idées, mais d'ennuis. C'est pourquoi je lis celles de Cicéron, relire serait le mot exact, car je les connaissais déjà. Que cet homme est vivant, et comme il dévoile ses défauts, malgré le souci qu'il a de laisser à la postérité l'image d'un caractère sans failles. Mais on ne voit qu'elles, et c'est pour cela que cet avocat a survécu.

Rien n'est plus emmerdant que de lire des lettres *spirituelles* où il n'est question que de *l'âme*, et jamais des tracas quotidiens. En tout, il faut du *mesquin*, pour qu'on ait l'impression du vrai. Si les anges se mettaient à écrire, quel ennui ne se dégagerait pas de leurs ouvrages, de leurs lettres ! La *pureté* est ce qui passe le plus difficilement, parce qu'elle n'est pas compatible avec la vie et qu'elle est essentiellement irréaliste.

Le désespoir est mon état *normal*. C'est pour cela que je le supporte si bien.

Le chagrin rend théâtral.

27 avril

Je pense de nouveau à Ioan Alexandru. Quelle idée de prier pour moi ! J'en aurais peut-être besoin mais il me semble qu'il y a une part de présomption chez le jeune homme. Car c'est se mettre bien au-dessus du misérable que *d'oser* prier pour lui.

Ensuite sa prière aurait un sens seulement si nous avions le même dieu. Mais il fait appel à une autorité dont je ne relève pas.

Je ne voudrais pas attraper la foi parce que je suis plus malheureux que je ne l'ai jamais été. Il faut être *fort*, continuer sans appuis, sans béquilles, sans l'assistance de personne. Je ne veux pas recourir à Dieu parce que je suis coincé. L'homme auquel je pense le plus c'est Marc Aurèle, qui seul peut m'être d'un certain secours. Pour le moment, cependant je ne le pratique pas, de peur d'une déception.

Je disais hier à Eugène I. que je ne connais rien de plus vrai que ce que Voltaire dit du bonheur : « Vivre et mourir inconnu. »

Eugène n'en parut pas trop convaincu.

### 28 avril

L'origine de toutes nos servitudes réside dans l'attachement. Plus on veut être libre, moins on se lie aux êtres et aux choses. Mais une fois qu'on y est lié, s'en défaire, quel drame.

Nous commençons à vivre en nous créant des liens ; plus nous avançons, plus ils deviennent forts. Vient un moment où nous comprenons qu'ils représentent autant de chaînes, qu'il est trop tard pour secouer, car nous y sommes trop habitués.

Conversation de trois heures, extrêmement intéressante, au Jardin des Plantes, avec Jean Hémery. Nous avons beaucoup parlé de mystique, de *Dieu*, c'est-à-dire que j'ai tenté de lui expliquer ce paradoxe bien mien : Dieu me paraît inconcevable ordinairement, mais à certains moments, je puis concevoir que je m'adresse à lui, sans que j'y croie réellement.

Paul Valet me dit, à propos du *Mauvais démiurge*, que c'est du « bouddhisme frénétique ».

### 30 avril

Après deux semaines d'intolérable angoisse, une étrange euphorie ce matin. La « vie » se défend comme elle peut.

Tout ce qui me travaille, ces nostalgies de toutes sortes, ces déchirements hurlants, ce cafard souterrain, et ces frissons d'au-delà de tous les mondes – c'est par la musique que j'aurais pu les exprimer, et c'est à bon droit que je peux me déclarer raté parce que je ne suis pas musicien.

Cette blessure secrète de n'être pas musicien.

Dinu Noica<sup>143</sup> m'écrit très justement que mes « Nouveaux dieux<sup>144</sup> », c'est ma position d'il y a trente ans mais retournée, renversée. Et il me cite un mot que j'avais dit à l'époque : « J'envie Jésus, car il a réussi un grand coup dans l'Histoire. »

L'expression roumaine : *a dat lovitura* a une nuance vulgaire qu'il n'est pas facile de rendre en français.

Plus on lit sur Freud, plus on se convainc qu'on a affaire à un fondateur de secte, à un prophète intolérant déguisé en homme de science.

6 mai

Fouad-El-Etr, retour du Liban, me raconte que sa mère met chaque jour le couvert pour tous les membres de la famille qui sont absents. Ainsi, il a un frère qui est à Berkeley depuis des années : sa place à table est marquée, le couvert mis, il est *présent*.

Ces Orientaux ont un très grand charme. Fouad est un peu fou. Je l'ai accompagné un bout de chemin avant de m'en séparer. Place Saint-Sulpice (il était 1 heure du matin), il me demande quel est mon signe astrologique. Je ne comprends pas. Le mois de votre naissance, me dit-il. Je lui dis que c'est avril, le Bélier. Là-dessus, Fouad me dit que c'est le seul signe qu'il déteste, qu'il a même en horreur. Et il éclate en un rire énorme et s'en va sans aucun autre commentaire.

J'ai lu ce matin quelques pages sur la Terreur, qui m'ont ragailardi. L'horreur, j'en ai un besoin organique et n'arrive pas à m'en passer. J'aurais aimé être fds de bourreau.

Georges Roditi me reproche d'avoir attaqué trop injustement le christianisme et d'avoir dit trop de bien du monde païen. J'ai exalté celui-ci, il est vrai, mais parce qu'il était *superficiel*, et attaqué la religion nouvelle parce qu'elle était trop *profonde*, par quoi j'entends qu'elle était une source de malaises plutôt que de salut.

G. R. n'a pas vu que « Les nouveaux dieux » était une attaque politique et non religieuse. Il m'accuse d'avoir commis une exagération « volontaire et consciente ».

En réalité, il ne s'agit pas d'exagération, mais d'exaspération. J'ai été simplement exaspéré par le christianisme. Mon texte, à mes yeux, se confondait avec un « certificat de décès », qui, naturellement, ne peut pas ne pas fâcher les croyants.

Mon affirmation de tout à l'heure : « J'aurais aimé être fils de bourreau. » On dira que c'est une provocation ou une boutade ou Dieu sait quoi. Qu'est-elle pour moi ? Une vérité, mais une vérité du moment, une vérité d'humeur, qui n'a pas de caractère permanent, mais qui est issue spontanément de l'état où j'étais quand je l'ai *ressentie*. Car c'est cela : une vérité éprouvée, sentie, surgie de l'« âme » et non du raisonnement. Car il n'est que trop vrai que je vis dans l'horreur non pas par option mais par fatalité. L'horreur est le sel de la vie, l'horreur est tourment, et j'ai tellement souffert dans ma vie que je ne peux plus vivre sans souffrir. C'est pour cela que le mot de Thérèse d'Avila m'a poursuivi pendant tant d'années : « Souffrir ou mourir » – et que j'ai cru, dans ma folie, que j'avais une certaine prédisposition à la sainteté. Je peux comprendre les saints, un point c'est tout ; quant à vouloir *rivaliser* avec eux (c'est ce à quoi je visais il y a trente ans à l'époque de *Lacrimi fi Sfinti*<sup>145</sup>), c'est une prétention grotesque – et pathétique.

Je me rappelle avoir lu, à Sibiu, un texte où il était beaucoup question de l'infini, de la vie intérieure, de Dieu, je crois, et, après la clôture de la séance publique, Matei C. m'a dit en français : « Monsieur, vous êtes un saint. »

Qui pourra jamais me dire cela maintenant ?

J'ai une somme énorme de langueur – *dans l'esprit*. Je souffre d'une nostalgie généralisée. Nostalgie de quoi ? D'une dernière exclamation.

7 mai

Nuit terrible. Ce vieux, cet atroce fourmillement dans les jambes (aucun médecin n'a pu me dire ce que c'était). Il n'y a pas de raison qu'on ne meure pas pendant des veilles aussi éprouvantes.

Publier un livre, cela comporte les mêmes emmerdements qu'un mariage ou un enterrement. Lettres de félicitations ou de condoléances. Triomphe du genre conventionnel.



je me suis rappelé tout à l'heure le destin tragique de la famille Barcianu à Râsinari. Que ne suis-je romancier ou mémorialiste !

Hier soir, autour du Luxembourg, j'écoutais un ami m'expliquer la situation politique après l'échec du général<sup>146</sup>. J'y prêtais une oreille plutôt distraite, quand, du côté du lycée Montaigne, j'aperçus quelqu'un qui, tête baissée, longea le mur, riait et parlait tout seul, avec un rapide mouvement des lèvres, et tout à fait indifférent au monde extérieur. Je ne le reconnus que lorsque j'étais à un mètre de lui. J'eus un serrement de cœur et presque un accès de désespoir. Il me regarda, et ne s'aperçut même pas de mon passage, bien qu'il n'y eût personne dans la rue, à cette heure tardive (il était à peu près 11 heures du soir).

Quand on sait les longs séjours qu'il a faits dans diverses maisons de santé, sa tentative de tuer sa femme et ensuite de se suicider, comment ne pas ressentir une angoisse affreuse, et les pressentiments les plus terribles et les plus légitimes ? Il y a deux ans, comme je le croyais à Sainte-Anne, je l'ai rencontré après minuit rue Garancière. J'eus un saisissement très vif, et lorsqu'il vint vers moi je me demandai si ce n'était pas un fantôme.

Cette fois-ci, je suis certain qu'il est au seuil d'une nouvelle crise. Une mimique pareille, je n'en ai vu que dans des hospices d'aliénés. Quel rire agité et *self-sufficient* ! Un dieu foudroyé rirait ainsi. Le rire d'un être coupé de tout, sauf de ses fantasmes. À qui s'adressait-il ? *quoi* déclenchait tant de mobilité dans son visage ? Quand j'y songe, j'ai encore un frisson dans le dos.

Il n'y a que Bach qui puisse me réconcilier avec la mort.

La note funèbre est toujours présente chez lui, même dans l'allégresse. Note funèbre et séraphique. Mourir *au-dessus* de la vie, et de la mort, triomphe au-delà de l'être.

Dépasser la vie au centre, au cœur de la mort, et la mort.

*Un agonisant pleurant de joie* – Bach est souvent cela.

J'avais une vitalité sans bornes ; mes émotions l'ont ruinée.

On s'habitue petit à petit aux iniquités dont on est victime, on finit même par les aimer.

Elles font partie du décor et de l'économie de notre existence, elles se confondent avec.

Lu de Paulhan, dans le numéro spécial de la *N. R. F.* qui lui est consacré, quelques lettres d'un ton intime et parfois profond qui me font regretter la « rupture » survenue entre nous, en très grande partie par ma faute. J'ai fait à son égard preuve d'ingratitude. Mais aussi quelle idée de sa part de m'avoir demandé d'écrire sur lui. C'est là une faute très grave à mes yeux et je ne puis la pardonner à ceux qui la commettent. J'ai horreur de parler de ceux qui m'ont rendu service. Paulhan croyait que je ne pourrais pas dire non. Là-dessus, il s'est trompé, et, naturellement, s'est vengé.

Que tout cela est idiot !

Dans les lettres de Paulhan, on voit qu'un André Suarès faisait figure de grand homme, c'était même lui *le* grand homme. Quelle erreur ! C'était du toc solennel, du « sublime » fabriqué. Creux, prétentieux, faux, délayé. Ce Suarès était si persuadé de sa supériorité qu'il a fini par en convaincre ses contemporains. La postérité est moins indulgente.

Si nous pouvions nous borner à *regarder* ! Mais le malheur veut que nous nous entêtions à *comprendre*.

9 mai

Après la conférence de Imre Toth<sup>147</sup>, à la Société de Philosophie, un monsieur malingre, et plein de tics prend la parole.

J'ai dit à Imre T. que ce monsieur-là m'a inspiré de la confiance, parce qu'il avait l'air dégénéré.

— Ce n'est pas un dégénéré, c'est un Arabe, fut sa réponse.

Le concept *d'Être* ne s'applique pas à la *vie*. Ou plutôt : la « vie » comporte dangereusement peu d'être.

Le concept d'être ne s'applique qu'à Dieu, qu'à l'inconcevable.

Il est complètement idiot de prétendre renoncer au *moi*, à l'amour-propre, à la vanité et à l'orgueil ; tout cela ne se dépasse pas, mais dès qu'on s'imagine en avoir triomphé, on tombe dans une suite sans fin de mensonges. Le *moi* est incurable. N'en parlons plus. On ne guérit pas du moi.

Si jamais homme s'est dévoré lui-même, c'est bien moi.

Quand de Maistre dit que le temps est « *quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir* », il exprime une pensée qui chez moi a une valeur de sentiment et presque d'obsession. C'est vraiment comme cela que je vis le temps. Je ne cesse de me demander ce que le temps *attend*.

Nier, c'est souffrir.

je ne connais personne qui ait *nié* autant que moi. J'ai inventé la *négarion sanglotante*.

Ce n'est pas la mort, c'est la naissance qui est l'heure de vérité.

Un livre doit provoquer une lésion dans l'âme du lecteur.

Publier, c'est s'exposer à être jugé par n'importe qui ; et non seulement jugé, mais *vu*. L'écrivain est nécessairement exhibitionniste. Il faudrait pouvoir penser *pour soi* et pour personne d'autre. Ne pas se *montrer*, ne pas se divulguer, ne pas dévêtir son esprit. Avoir la pudeur de ses secrets, ne pas jouer avec ses profondeurs.

10 mai

Le scepticisme n'est peut-être que le résultat d'un manque d'imagination.

Je ne m'entends en profondeur qu'avec les Juifs.

Nous avons des tares communes.

Un penseur *abandonné*.

J'ai toujours attaché beaucoup de prix à la conversation dont il m'est arrivé de faire la seule *excuse* de vivre.

A. J., que j'ai vu au maximum deux fois dans ma vie, me téléphone pour me dire qu'il était amoureux. Suivent quelques détails. L'indiscrétion est sans doute une forme d'originalité. Mais j'aime les originaux foudroyés, qui forcément ne prétendent pas à l'originalité, qui sont inconsciemment excentriques ; des *numéros* par fatalité.

Chez Bach, l'exultation et la désolation sont également vraies, également fréquentes. C'est pourquoi il est si normal, si complet. C'est ce à quoi je devrais m'évertuer, en multipliant mes *bons* moments de manière qu'ils soient symétriques des mauvais. Mais ceux-ci l'emportent tellement en nombre, en poids, et en signification !

### 11 mai 1969

Dans la forêt de Dourdan. Journée merveilleuse. Dans le train, au retour, j'ai pensé qu'il n'y avait aucune raison pour que le soleil n'explose pas sur l'heure, et que cet événement serait à maints égards une solution.

Hier soir, dîner avec le Dr Z. et son fils, qu'il adore et auquel il permet tout. Celui-ci se comporte en tyran, méprise visiblement son père, qui pourtant est un grand spécialiste en ophtalmologie. Malaise toute la soirée. Ce fils despote, c'est ainsi que j'imagine ce qu'aurait été le mien si j'en avais eu un, ai-je dit à S. après le départ du *couple* tragique.

### 12 mai

Swift aimait La Rochefoucauld. Je m'en doutais mais je n'en étais pas sûr. L'auteur des *Maximes* est le patron de tous les esprits amers.

L'« histoire des idées » – les professeurs y excellent. Il est donc préférable de s'occuper de n'importe quoi d'autre. Laissons à ces parasites intellectuels champ libre.

La quantité d'imbéciles et de fous que j'ai pu admirer !

Quand je pense à mon passé, la honte me submerge. Tant d'emballements qui me disqualifient

En 1950, je mangeais à Sainte-Barbe ; un jour que j'y allais, je jette un coup d'œil à la vitrine d'une librairie de la rue Cujas : un tas d'ossements s'y étalaient. J'allais en détourner mon regard, quand j'aperçus en haut de ce sinistre amoncellement le *Précis de décomposition*. Je ne le contemplai pas longtemps...

On n'aime pas *voir* les choses auxquelles on pense. L'image *intérieure* suffit. C'est ainsi que l'obsédé de la mort s'en tient à l'obsession et négligerait volontiers la mort même...

Je viens de lire, dans une vieille Histoire de l'Église, des pages sur Jovinien, saint Basile et quelques autres. La lutte entre l'orthodoxie et l'hérésie, à l'époque, ne paraît pas plus raisonnable ni plus absurde que celle des idéologies d'aujourd'hui. Le moule est le même, seul le contenu change ; – ce qui fait que l'Histoire est, à chaque instant, si curieusement neuve et si ridiculement vieille. La forme des conflits ne se modifie nullement ; les prétextes, les croyances et les folies qui les déclenchent seuls changent. Que l'on se dispute à cause de la Vierge ou à cause de la Révolution, les passions qui entrent en jeu, leur intensité et leur durée, se ressemblent étrangement : les modalités mêmes de la controverse sont quasi identiques, dès lors que dans les deux cas il s'agit de *croyances*. L'important est de croire – tout le reste est accessoire.

La femme était *quelqu'un* tant qu'elle avait le sens de la pudeur. Elle ne l'a plus, elle dévoile tout pour rien, elle détruit l'illusion en empêchant l'imagination de travailler. De quel manque d'instinct elle fait preuve ! Elle croit s'émanciper, et elle ne fait que se détruire. Déjà elle ne vaut plus rien. Un des derniers grands mensonges qui faisaient le charme de la vie vient de s'annuler.

Il est impossible d'être bon chrétien sans une sorte de désespoir *aimant*. C'est justement ce désespoir que je ne connais pas.

### 13 mai

Ce sont les « mauvais désirs », les vices, les passions douteuses et condamnables, le goût du luxe, l'envie, l'émulation sinistre, etc. qui font marcher la société, que dis-je ? qui rendent possible l'existence, la « vie ».

J'aime offrir des résultats non des processus. Je produis des résidus. Le dépôt de la pensée, la lie plutôt.

La prière est le résidu du désespoir.

Ma mélancolie *magyare*.

Depuis que j'ai collé cet adjectif à mon mal, je ressens un soulagement. C'est comme si je savais de quoi je souffre.

14 mai

Ce matin, au marché, je me suis rappelé la parole bouddhique suivant laquelle tout ce qu'on mange est voué à la putréfaction. Je crois même que le texte est plus clair, et qu'il dit que tout aliment n'est que de la pourriture.

Le bouddhisme n'est pas « pessimiste ». Le bouddhisme, c'est la sérénité consécutive à une liquidation générale..., la béatitude de la non-possession.

Je sors de certaines siestes comme d'une tragédie.

Vers 1946, le peintre X me dit de monter dans son atelier, pour m'y montrer ses toiles. Je les vis et ne les ai pas aimées. Par politesse, je lui demandai s'il en vendait beaucoup. – Aucune et cela fait vingt ans que je peins. Sur un mur, en grosses lettres, je pus lire : « L'ennui, fruit de la même incuriosité. » – Baudelaire est la providence des vaincus.

Je devrais écrire un livre sur les Irlandaises (prof d'anglais) de Paris. *Miss d'Arcy* : quand je lui ai récité les vers de Dowson :

« I am not sorrowful but I am tired  
Of everything that I ever desired<sup>148</sup>. »

elle ajouta : « *The man was crazy*<sup>149</sup>. »

Ou cette autre – quel était son nom ? – qui éclatait de rire à la moindre faute que je faisais. Ou telle autre qui n'avait que « Almighty God » à la bouche.

Une nation profondément originale l'est même dans ses exemplaires médiocres.

Une nation sans préjugés ne vaut rien. D'ailleurs cela n'existe pas.

La force d'une nation, ce sont ses préjugés. Elle doit s'en débarrasser petit à petit ; sinon elle s'effondre. Une nation finie est une nation qui n'a plus de préjugés à liquider.

16 mai

Mon objection contre le christianisme : il n'aide que si on a la foi, alors que le bouddhisme est d'un grand secours, quelles que soient vos croyances. – Je me méfie d'une religion où l'on a des rapports si compliqués, presque mesquins, avec un dieu personnel auquel on ne peut pas croire si on n'a pas la grâce, c'est-à-dire si, lui, il ne vous l'accorde pas,

– tandis que le bouddhisme ne fait appel qu'à la réflexion, à l'effort vers la connaissance.

Tout excès d'alcool ou de nourriture, je le paie cher. Mon état de santé me condamne à ce que je déteste le plus au monde : la prudence, la médiocrité alimentaire.

Hier, au Jardin des Plantes, une otarie, sortie de son bassin, somnolait au soleil. Cette masse de graisse, hébétée, prostrée, n'a cessé de me hanter : on trouverait difficilement meilleure image de l'ennui stupide, épais » primordial...

(Cette otarie aboulique, c'est *moi*. C'est pourquoi elle me poursuit et m'obsède.)

Tout ce qui est en marge des êtres suscite en moi un écho immédiat.

Hier, à l'exception d'une heure, j'ai parlé de 9 heures du matin à minuit, en français, en roumain et en allemand, en mutilant à plaisir chacune de ces langues. Épuisement et dégoût.

Pour celui qui écrit très peu, ou même qui a cessé d'écrire, entretenir une correspondance, c'est une manière de se maintenir en activité et de rester fidèle au métier qu'on a abandonné. C'est aussi s'empêcher de se rouiller. Et puis une lettre bien tournée nous donne plus de satisfaction qu'une conversation, si intéressante soit-elle.

Je viens de parcourir un numéro spécial d'une revue sud-américaine consacrée à Heidegger. Avec quelle volupté ces « philosophes » se gargarisent de *Nada* ! Il faut dire qu'ils y ont été préparés par la mystique espagnole ; quant à la terminologie de l'auteur de *Sein und Zeit*, elle ne doit pas les rebuter, car elle ressemble à celle de la scolastique, qu'eux ont dû pratiquer dans leurs collèges catholiques.

La chose la plus difficile est de faire une expérience philosophique profonde et de la formuler sans avoir recours au jargon d'école, lequel représente une solution de facilité, un escamotage et presque une imposture.

Relu Suétone sur César et le chapitre de Carcopino dans *Profils de conquérants*. Je n'arrive cependant pas à me faire une image même approximative de l'homme du Rubicon. La raison en est que je suis habitué à voir dans les dictateurs romains des monstres ; or César n'en était pas un, – ce qui fait qu'il est plus complexe et moins définissable ; parfois même il est très normal ; oui, c'est cela, un homme extraordinaire et cependant normal. Le motif de son assassinat : il a *pardonné*, après Pharsale, à trop de monde ; – c'est ce qui devait à la longue paraître intolérable à tous ses amis qui l'avaient trahi. Il avait humilié les républicains en les traitant sans rancune. Il n'inspirait pas assez de peur. Et si on l'a tué, ce n'était pas parce qu'il était tyran mais parce qu'on craignait qu'il ne le devînt.

Tout à l'heure, j'ai vu, sur le camion des Éditions du Seuil, écrit en très grosses lettres : *Tout Baudelaire en un volume*.

Si Baudelaire avait prévu une telle horreur, celle qu'il éprouvait pour le monde moderne aurait dégénéré en fureur convulsive.

Un type comme César paraît avoir été étranger à tout sentiment religieux profond. C'est pour cela qu'il croyait descendre des dieux ou pouvoir s'élever à leur rang.

On applaudissait au meurtre de César sous la monarchie (sous Louis XIV déjà) et on le considérait comme un désastre sous la République (sous la troisième, à cause des incohérences du régime).

Je n'admirerais qu'un homme déshonoré et heureux. Voilà quelqu'un, me dirais-je, qui fait fi de l'opinion de ses semblables et qui puise bonheur et consolation en lui-même.

Dans la *Quinzaine* un document « sensationnel » : le père de Baudelaire aurait été prêtre. L'auteur de l'article finit par une citation des *Journaux intimes* sur la tendance à la mysticité et les « conversations avec Dieu » du poète dans son enfance. – C'est ridicule. Les fils de prêtres (j'en sais quelque chose) ne sont nullement mystiques. Mais le problème n'est pas là. Comment croire qu'un esprit aussi porté à la provocation et au scandale que Baudelaire n'aurait pas exploité cette anomalie ? Avoir comme père un prêtre ordonné et qui a viré pendant la Révolution, quelle aubaine pour la figure qu'il voulait faire, et pour le genre qu'il se donnait devant ses contemporains ! L'auteur de l'article ne cite que deux témoignages tout à



fait secondaires où l'on voit Baudelaire avouer qu'il était fils de prêtre. À vrai dire, la question ne m'intéresse pas. Mais je vois bien quel parti la critique va tirer dorénavant de cette révélation. Ils auront trouvé le pourquoi de l'obsession du péché et, à vrai dire, de tous les thèmes des *Fleurs du mal*. La syphilis *expliquait* bien plus et bien mieux.

Pendant des années j'ai vécu avec le sentiment que j'étais le seul homme normal et que tous les autres étaient fous, fous à lier. La vie me paraissait dure à supporter sous le poids d'une pareille différence, d'un tel privilège. Par la suite, j'en vins à porter un jugement plus nuancé sur moi et sur autrui. N'empêche que, de temps en temps, la flatteuse obsession reparaît et me gâte mes jours.

Il y a vingt-cinq ans, le poème qui fut un événement pour moi, ce fut *The Garden of Love* de Blake. J'y voyais le type de déception selon mon cœur.

Même jeune, quand j'étais capable d'enthousiasmes et de frénésies, j'aimais et pratiquais tous les hommes amers. J'avais déjà le pli, sinon la superstition, de la déception.

-

-

19 mai

Quand quelqu'un n'a rien à dire, il devient critique littéraire – et quand il a encore moins à dire, il devient critique des critiques. C'est la stérilité au second degré.

M<sup>me</sup> Beckett vient de me téléphoner. Elle a une très belle voix. Cela fait plus de deux ans qu'elle n'a pas fait signe. Elle m'apporte une très bonne nouvelle. Sam serait hors de danger. L'abcès qu'il avait au poumon se serait cicatrisé. C'est avec un véritable soulagement que j'ai appris cette nouvelle. Comme on m'avait dit qu'il fallait redouter le pire, je ressentais une oppression rien que de songer qu'un homme aussi habitué à l'horrible ait encore à l'éprouver dans sa chair. Sam est un homme extraordinaire, et cependant attachant, le seul contemporain incurablement noble.

Il y a quelque vingt-cinq ans, je reçus la visite d'un jeune homme aux longs cheveux, qu'une voisine quelque peu folle m'avait recommandé comme un « génie ». Nous avons parlé de choses et d'autres, d'un voyage

que ce farfelu avait fait en Amérique, de ses projets, de ses idées, etc. Dans tout ce qu'il me disait il y avait quelque chose qui n'allait pas, qui me mettait mal à l'aise. Il se prétendait écrivain et n'avait rien écrit, il voulait écrire, en même temps il n'en voyait pas la nécessité, et tout à l'avenant. À un certain moment de l'entretien, il se lève, me regarde fixement, je me lève aussi, ses yeux brillent, il est crispé, halluciné et avance lentement vers moi. Je me rappelle avoir fait cette réflexion : « Ce génie veut m'assassiner », et me reculai d'un pas, avec la ferme intention de lui donner un coup de poing en pleine figure s'il avance encore vers moi. Il s'arrêta net, eut un geste nerveux, comme s'il se faisait violence, et, que, autre Dr Jekyll, il résistât à quelque sinistre métamorphose, puis se calma, et retourna s'asseoir à l'autre bout de la table, et esquissa un sourire contraint. Je me suis bien défendu de lui poser des questions sur ce qui venait de se passer ; au contraire je repris le dialogue à peu près où il fut interrompu et n'eus qu'une idée : le voir partir au plus tôt. C'est ce qu'il fit. Je ne l'ai plus jamais revu ni n'ai voulu par la suite demander de ses nouvelles.

En fin de compte nous ne sommes là que pour nous moquer de l'univers.

### 20 mai

La délivrance comme « état de non-pensée ».

Ne peut être heureux qu'un homme libre – libre de tout lien, de toute attache, c'est-à-dire l'homme dont la vie n'a aucun « sens », selon le monde.

Comprendre tout – et ne pas être amer ! –, c'est à cette quasi-impossibilité qu'il faudrait s'astreindre et appliquer tous ses efforts. Pouvoir dire : « Plus rien ne m'abuse » – et finir dans l'allégresse.

César assassiné, la communauté juive de Rome se rassemble pour le pleurer. C'est qu'il était le vainqueur de Pompée, responsable de tant d'atrocités commises à Jérusalem.

### 21 mai

Visite à Port-Royal.

Dans un pays où l'on a pris la religion au sérieux, la foi disparue, c'est la passion idéologique qui l'emporte. Le Français *croit* aux idées. Cela peut

avoir des conséquences fâcheuses, comme en témoigne l'histoire de France. Les Anglais ne connaissent pas leur bonheur.

Port-Royal. Au milieu de cette verdure, se tourmenter à cause de subtilités théologiques ! Au bout d'un certain temps, toute croyance paraît inintelligible ou gratuite comme la contre-croyance qui l'a ruinée. Seul subsiste le doute que l'une et l'autre inspirent

À propos de l'histoire de « fils de bourreau » – Nouvelle version.  
*Besoin physique de déshonneur. J'aurais aimé être fils de bourreau.*

Toute chose (comme toute doctrine), qu'on approfondit trop finit par vous stériliser. Cela est particulièrement vrai d'un écrivain ; — quant au spécialiste, il ne court aucun danger : il est stérile de naissance.

Tel débile mental qui *sent* le temps, qui en est victime, qui en crève, qui en connaît et n'éprouve rien d'autre, qui est temps à chaque instant, réalise ce qu'un métaphysicien n'atteint que par à-coups, et un poète par inspiration, par miracle.

25 mai

J'ai ruminé, au marché, cette « pensée » de l'autre jour, à savoir que nous ne sommes ici que pour nous moquer de l'univers, que l'existence n'a peut-être pas d'autre sens. Se mettre en question, soi et le monde, et se moquer de l'un et de l'autre. Puis, se moquer de la moquerie, et ainsi de suite.

Les rapports les plus compliqués, les plus terribles, les plus indéfinissables que nous ayons, ce n'est pas avec nos supérieurs ou avec nos ennemis, mais avec nos amis. Chacun d'eux est un ennemi virtuel. Donc, on a tout à craindre de lui : il faut être sur le qui-vive. Tandis qu'avec un ennemi, nous savons à quoi nous en tenir. Dans nos relations avec lui, le pire est derrière nous. Et ce qui est rassurant est qu'un jour il pourrait devenir notre ami. Cet espoir est du plus grand secours *tant qu'il ne se réalise pas*. Car, réalisé, nous rentrons de nouveau dans l'incertitude et la perplexité.

Quand je m'examine un peu de près, je n'en reviens pas que j'aie pu connaître de longs emballements et même des passions. Et c'est pourtant la vérité.

Toute ma vie, j'ai prétendu au détachement ; je ne l'ai jamais éprouvé véritablement. Il n'empêche que j'y ai aspiré avec ardeur, et que, pour camoufler mon échec, j'ai fait semblant d'être supérieur à tout

Je suis le lieu de tant de mouvements contradictoires, et cela à propos de tout, que je me demande par quel prestidigitation j'arrive encore à esquisser un geste.

26 mai

Ce qui ne va pas dans l'Histoire, c'est qu'elle est écrite par des professeurs, gens paisibles, et qui décrivent des existences tumultueuses. D'un autre côté, quand des esprits actifs, des militants, se muent en historiens, ils sont incapables de respecter la vérité ou seulement d'y tendre.

Dans les époques troubles, si je jouais un rôle important, je ressemblerais plutôt à Cicéron, esprit hésitant, et n'entrant dans un parti que pour regretter celui qu'il venait de quitter.

Hier soir, à la Grille, comme je parlais incidemment d'Étienne le Grand, Yvonne Lupasco me demande qui il était : « C'est le Napoléon roumain », ai-je répliqué...

27 mai

Ceux qui ont trop de dons n'en ont en réalité aucun, et ils font en tout du médiocre.

Les doctrines passent – les anecdotes demeurent.

Je me dénationalise de plus en plus. Comment ai-je pu tant sacrifier à mes origines ? Je n'appartiens pas au monde ; comment appartiendrais-je à une patrie ?

L'expérience du nirvâna est aussi complète, aussi enrichissante que celle de l'être, si même elle ne l'est pas davantage. Car le nirvâna représente plus

que l'être, c'est l'être traversé, assimilé, et dépassé, c'est l'être supérieur à lui-même.

Stuart Gilbert (quatre-vingt-un ans), – la dernière fois que je suis allé dîner chez lui, en ouvrant la porte répondit à ma question : « Comment allez-vous ? – Je me survis. »

La société est un système, un corps de jalousies.

Il n'est pas facile de savoir qui vous envie. En principe on est envié toutes les fois qu'on exécute quelque chose qu'un autre, *connaissance ou ami*, aurait voulu accomplir. Un inconnu ne vous jalouse pas ou rarement ; la condition essentielle de la jalousie est qu'on connaisse votre gueule. C'est pourquoi celui qui ne se montre pas, qui se cache, n'est pas l'objet de ce sentiment éminemment naturel et bas.

28 mai

Je viens d'apprendre par Gabriel Marcel, auquel Bosquet a demandé un article, qu'on prépare au *Monde* une double page sur moi. J'ai écrit à Bosquet une lettre solennelle pour le prier de n'en rien faire et de suspendre le projet. L'idée qu'on puisse quémander des articles, qu'on mobilise mes amis, me rend malade. J'ai tant souffert moi-même à cause de cette indiscretion pratiquée à Paris qui consiste à vous demander d'écrire sur tel ou tel, que l'idée qu'on inflige la même torture aux autres, et à cause de moi, me met au supplice. J'essaie de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour tuer en germe un projet qui m'est si contraire. Je viens de téléphoner à Piotr Rawicz<sup>1</sup> pour lui demander de m'y aider. Il ne comprend pas mon refus ni mon acharnement. Je lui réplique qu'un tel projet est contradictoire avec ce que je suis et pense, et qu'après avoir écrit sur le suicide, je ne veux pas qu'on me mette en vedette. Il insiste, et me dit que tout cela devrait m'être indifférent. Je lui réponds : « Je ne suis pas totalement imposteur. » Par quoi j'entendais que mon scepticisme n'était pas complet, que je croyais encore à la tenue, que j'avais encore des préjugés, que je prisais des choses comme le respect de soi. Ma théorie est, en effet, que lorsqu'on a compris certaines choses, tout ce qu'on fait *après* manque de sincérité et frise donc l'imposture. Mais je n'ai pas compris les choses jusqu'au bout, je ne me fiche pas de tout, je crois encore à ce que j'écris, et accepter qu'on me rende hommage, c'est renier l'essentiel de mes idées. – Accepter un prix, c'est

autre chose, puisqu'il s'agit d'argent. Mais des éloges ramassés, sollicités, non, non, non. je ne peux être complice d'un tel déshonneur.

« Ich will meine Ruhe haben, Ich will meine Ruhe haben<sup>150</sup> » – je n'oublierai jamais cette réponse qu'un fou répétait devant un psychiatre qui l'interrogeait à Berlin, pendant ses cours. Il est vrai que le fou avait commencé par dire qu'il s'était acheté L'AIR tout entier, afin d'être seul, et de vivre en paix.

Rien n'est plus humiliant que de se savoir apprécié, de penser que ses « mérites » sont reconnus. Non qu'il faille chercher l'« injustice » mais il faut l'accepter quand elle vient, et, à la rigueur, l'attendre.

Le pire est d'être un réprouvé couvert de lauriers.

28 mai

Le suicide : mourons avant de mourir.

Naître étant une catastrophe, nous sommes tous des rescapés de la naissance.

Rome n'a produit que deux écrivains : César et Lucrèce. Tous les autres écrivains sont venus des provinces.

C'est sans doute mon obsession de la naissance, avec la mise en cause de celle-ci, qui m'a rapproché du bouddhisme.

Il importe d'avoir le courage de ne s'appuyer sur aucune religion ni sur aucune philosophie.

21 mai

J'ai fait dans « Les nouveaux dieux » une apologie des dieux païens. Il n'est pas sûr que j'aie eu raison. Épicure (et Lucrèce) les détestait ; et il ne les a gardés qu'en les éloignant du monde ; car c'étaient des fâcheux et des importuns, mais leur importunité était sinistre.

Malgré mes restes de religion, je crois qu'il vaut mieux se débrouiller seul qu'avec des dieux.

Gabriel Marcel se dit « révolté » par mon livre.

Cette réaction me rappelle celle de mes parents, il y a trente ans, après la lecture de *Lacrimi fi Sfinti*. Ils m'avaient même écrit qu'un livre comme celui-là, j'aurais dû le faire paraître après leur mort. La lecture en fut pour eux une épreuve insupportable : ils se mirent au lit...

Tout à l'heure, en allant au marché, j'ai croisé une jeune femme enceinte (dernier mois selon les apparences !). Dégoût, nausée. Et j'ai pensé sur le coup que c'est à cette horreur-là que ma mère devait ressembler quand elle me portait.

(Ce mot terrible qu'elle m'a dit un jour : « Si j'avais su, je me serais fait avorter. »)

Je me rappelle, il était à peu près 14 heures après le déjeuner. Je venais de m'effondrer sur le canapé avec force soupirs et en disant que je n'en pouvais plus. Je devais avoir vingt, vingt et un ans. Peut-être moins. Je souffrais d'insomnie. Avec des somnifères, j'arrivais à dormir trois, au maximum quatre heures. Je me réveillais toujours à la suite de quelque cauchemar intolérable. J'aurais dû tenir le journal de ces terribles nuits. Toutes mes réserves de poésie s'y sont écoulées. *Après*, je ne pouvais être que prosateur. À mesure que le sommeil revenait, je perdais ce que je pouvais avoir de lyrisme.)

### 30 mai

À 5 heures du matin réveillé par ces douleurs mystérieuses dans les jambes, et qui me martyrisent depuis une trentaine d'années, au moindre changement de temps. Les médecins n'y comprennent rien. Passons... Je me suis levé et promené sur les quais. A cette heure matinale, peu de voitures, et j'ai l'impression que la ville est à moi.

Mais c'est la lumière d'avant le soleil qui me met dans un état de bonheur *spécial* – cette lumière vierge, cette *première* lumière.

*Le mauvais démiurge* – œuvre d'une vipère mélancolique. On peut en dire autant de tout ce que j'ai écrit.

Le premier Espagnol que j'aie rencontré dans ma vie, ce fut en 1936. Il me dit *devant témoins* : « *J'aime la mort et le sublime.* »

La superbe connerie espagnole.

(Cet Espagnol se disait disciple de Unamuno. Ce n'est pas étonnant. Il y avait chez le maître, non seulement en puissance mais encore en acte, du mauvais goût tant et plus.)

Concevoir la pensée comme un venin autodestructeur, comme le produit d'une vipère dressée contre elle-même.

« L'humanité contemporaine des nations dites civilisées, en dessous de trente ans ignore le sourire ou le rire et n'a point de regard dans l'œil... »  
(Armel Guerne, lettre du 28 mai 1969)

Dans l'Antiquité, on croyait que se baigner était un moyen de chasser le chagrin. Saint Augustin, à la mort de sa mère, prit un bain qui, avoue-t-il, se révéla inefficace.

Parmi les Anciens, Crantor fut l'auteur d'un livre de consolation, qui s'est perdu, où il énumérait toutes les raisons philosophiques qu'on pouvait invoquer pour vaincre la douleur morale. Une sorte *d'imitation* païenne. Le livre de Crantor s'appelait *De l'affliction*. Tous les moralistes devaient y puiser.

... C'est un livre pareil qu'il me plairait de pouvoir écrire. Mais il faut reconnaître que c'est là un sujet totalement épuisé, à cause de son éternelle actualité.

En ce moment j'ai *mal*. Cette sensation n'a de sens que pour moi ; elle coïncide avec ma vie – maintenant en tout cas. Cet événement crucial en ce qui me regarde est inexistant et presque unimaginable pour le reste des êtres. Sauf pour *Dieu*, si ce mot était autre chose qu'un mot. On saisit ici le rôle de la religion et ce qu'elle a d'irremplaçable, d'unique.

Je n'ai jamais su de façon précise en quel sens je suis religieux, et si j'ai autre chose qu'un fonds religieux. Peut-être suis-je une nature religieuse à *rebours*. À vrai dire, je ne peux fournir aucune précision là-dessus. Je suis « religieux » comme l'est tout être qui se trouve à *l'orée* de l'existence, et qui ne sera jamais un vrai *existant*.

Il y a une certaine forme de déséquilibre qui participe automatiquement de la religion. Mais quelle est cette forme ?



*L'extraordinaire* argument dont Plutarque s'est servi à l'intention de sa femme après la mort de leur fille : « Pourquoi pleurer, tu n'étais pas affligée quand tu n'avais pas encore d'enfant ; maintenant que tu n'en as plus, tu en es au même point. »

À propos de l'optimisme de Dinu Noica<sup>151</sup>.

Le sage, disait quel Ancien ?, est heureux même dans le taureau de Phalaris<sup>152</sup>. Je crois que ce propos s'applique vraiment à Noica.

2 juin

Dimanche, inoubliable promenade. Sermaise, Plateau, Boissy-le-Sec, Sermaise.

Ce qu'est pour un Allemand la *Weltanschauung*, est pour un Français l'*Idéologie*.

Je n'arrive pas à me rassasier de *L'Art de la fugue*, géométrie tendre, exercice sur fond métaphysique.

Tout à l'heure, chez Gabriel Marcel, j'ai rencontré Friedrich Weinreb, mathématicien et théologien juif qui m'a fait une très grande impression. Son air de rabbin hassidique, ses observations sur le monde contemporain, son interprétation du mythe de l'arbre de la science et de l'arbre de vie...

Pendant que nous parlions de ces choses, un évêque du Ruanda (?) fit son apparition. Il parla de son pays, et la chose la plus triste qu'il dit fut celle-ci : les gens y achètent un transistor contre une chèvre.

3 juin

Je ne connais rien de plus humiliant qu'un rêve. Celui auquel je pense et que j'ai fait il y a deux heures est si stupide et si inconcevable que rien que d'y songer j'ai envie de ne plus jamais rêver.

L'énorme réputation de Heidegger. Tout le monde s'est laissé prendre à son immense imposture linguistique. Pourtant mon opinion sur lui est faite. Ce que m'a dit Ioan Alexandru sur l'entretien qu'il eut avec le grand homme m'a édifié : aux questions simples et profondes que le poète roumain lui posa, le philosophe répondit par des banalités. C'est que ne

pouvant user de son jargon habituel il ne pouvait rien dire dans la langue courante, vivante, normale. La tricherie était impossible.

Je pense à *Weinreb* – incarnation de tout le *mystère* d'un peuple.

« Le jour où il [Germanicus] périt, on lança des pierres contre les temples, on renversa les autels des dieux, certains particuliers jetèrent à la rue les lares de la famille ou exposèrent leurs enfants nouveau-nés. »  
(Suétone)

Pendant l'ère chrétienne je ne pense pas que, à l'occasion d'un deuil public, on ait jeté des pierres contre les églises. Que doit-on en conclure ?

Il est vrai qu'on les a transformées (pendant la Révolution) en écuries.

J'ai parlé longuement avec D. de R. de Par., ce poète roumain qui vit d'expédients et qui ne recule devant rien. Il n'en est pas à une escroquerie près. Son genre de vie est inconcevable à un Occidental. Mais moi, j'y reconnais tout de suite l'incroyable nihilisme du Bucarestois, et, à vrai dire, de l'ancienne Valachie.

Ce Par. est allé à Berne où il est resté six mois sans payer, en réussissant, à force de mensonges, à embobiner le propriétaire. Que faisait-il ? Rien, paraît-il. Il demeure dans sa chambre, il ne lit même pas. Étrange. D. de R. est allé le voir. Par. l'invite au restaurant, et commande le meilleur vin, sans payer un sou, naturellement. C'est prodigieux. L'escroc est un être nécessairement mystérieux, car c'est un homme dont l'existence s'appuie sur un mensonge *insondable*.

-  
4 juin

L'autre jour, en présence de Friedrich Weinreb et de Fischer-Bamicol, comme je racontais que dans les pays primitifs (Roumanie, par exemple) les paysans illettrés considéraient que lire un autre livre que *le Livre* (la Bible) était un signe de perversité, Gabriel Marcel me répondit qu'il rejoignait les analphabètes de mon pays, puisque tous les livres qu'il a (les murs de son appartement en sont tapissés) ne lui servent plus à rien, ses yeux étant trop fatigués pour qu'il puisse lire encore.

Tout ce qui est *style* me fatigue au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Quand je pense que je me suis prosterné moi-même pendant si longtemps devant cette idole !

La philosophie « païenne », qui s'était employée à démolir les dieux, lorsqu'elle vit le christianisme s'avancer et sur le point de vaincre, fit cause commune avec le paganisme, dont les superstitions lui semblèrent préférables aux extravagances chrétiennes. Ironie : en attaquant les dieux et en les ruinant, la philosophie croyait apporter une contribution capitale à la libération des esprits, alors qu'elle devait en fait les livrer à une nouvelle servitude plus accablante que l'ancienne, le Dieu qui allait remplacer les dieux étant pire qu'eux.

On objectera : mais la philosophie n'est pas responsable de l'avènement de ce Dieu, ce n'est pas lui qu'elle recommandait. C'est vrai, mais elle aurait dû comprendre qu'elle ne démolissait pas les dieux impunément et que dans l'histoire presque toujours un mal qu'on combat est remplacé par un mal plus grand. Le monothéisme judéo-chrétien est le *stalinisme* de l'Antiquité.

Il faudrait, devant l'inévitable, ne réagir *d'aucune façon*. Je m'en alarme, et c'est la raison pour laquelle je ne m'estime pas... autant que je le voudrais.

Le malaise que je ressens toutes les fois (deux ou trois fois par an) que je vais chez « mon » éditeur. La raison en est que j'ai toujours peur d'y rencontrer des écrivains, l'engeance au monde que je déteste le plus. Je ne leur pardonne pas les défauts que je retrouve en moi. Un écrivain supporte la vanité d'un peintre, d'un musicien, ou de n'importe qui, sauf celle d'un autre écrivain. Cela est vrai de tous les métiers, et je suspecte les balayeurs de rues des mêmes sentiments d'intolérance les uns à l'égard des autres. C'est pourquoi celui qui aspire à la tranquillité doit fréquenter des gens qui ont des goûts et des occupations différents des siens. J'aime parler à un avocat, médecin, infirmier, artisan, mais j'ai horreur de la conversation des plumitifs.

Le doute est le commencement et, peut-être, la fin de la philosophie. Carnéade, lors de sa célèbre ambassade à Rome, y parla une première fois en faveur de l'idée de justice, – le lendemain contre<sup>153</sup>. Dès ce jour la philosophie, jusqu'alors inexistante dans ce pays aux mœurs rudes et saines, y fit son apparition. Qu'est-elle donc cette philosophie ? *Le ver dans le fruit.*

La philosophie, dans ses intentions tout au moins, ne mine pas les vertus, elle veut même les préserver, mais en réalité elle les affaiblit ; mieux : elle ne peut naître que si elles commencent à vaciller. Et la philosophie, malgré elle, leur porte un coup fatal à la longue.

Il est étrange, il est incroyable de songer qu'on accepte de vivre tout en sachant que dans le meilleur des cas, on n'atteindra que les années dévolues à *un* mortel. Mais même si on allait jusqu'au bout des temps, le problème serait le même. C'est vraiment *l'être* qui est en cause, cet *être* après lequel tous soupirent, et qui cependant n'arrange personne.

### 5 Juin

Qu'est-ce qu'un martyr ? C'est un orgueilleux hors pair et un monstre d'égoïsme... intellectuel, car il ne veut ni ne peut concevoir les raisons des autres. Et puisqu'on ne s'incline pas devant sa volonté, il préfère périr que de céder.

On peut *admirer* un martyr, on ne l'*apprécie* pas.

On aime mieux la société d'un sophiste que d'un martyr. Le martyr n'entre pas dans vos raisons, le sophiste, lui, entre dans *toutes* les raisons.

On ne *discute* pas avec un candidat au martyre.

Le fanatisme est la mort de la conversation.

Je viens de lire un livre sur Franz Jägerstätter, ce paysan autrichien qui s'opposa à Hitler et qu'on exécuta pour refus de porter les armes.

De l'utilité de l'ennemi.

Seul nous rend service celui qui crée le vide autour de nous.

Ma reconnaissance va à ceux qui m'ont rendu plus seul, qui ont malgré eux, mais qu'importe, contribué à mon affermissement spirituel.

Nos proches sont ceux qui sont le moins enclins à reconnaître nos mérites. Les saints ont toujours été « contestés » par leurs amis et leurs voisins. N'oublions pas que le Bouddha eut les plus redoutables : son cousin et seulement ensuite le diable.

Nous ne comptons qu'après de ceux qui ignorent nos antécédents.

La chose la plus difficile au monde est de dire quelque chose qui ait une apparence de réalité, c'est-à-dire qui aille au-delà des mots.

Il ne faudrait jamais écrire sur personne. J'en suis si persuadé que chaque fois que je suis contraint de le faire ma première pensée est d'attaquer celui dont je dois parler, *même si je l'admire*.

Combien de déceptions conduisent à l'amertume ? Une ou dix mille, suivant le sujet.

Toute déception qu'on étouffe, escamote ou combat, alimente secrètement l'insatiable amertume. Il n'est que la déception reconnue, proclamée, qui ne devienne pas source d'aigreur. Mais dès qu'on veut être « noble », « décent », on sauve les apparences mais on s'abîme en profondeur.

Le cheval ne sait pas qu'il est cheval. – Et puis après ?

On ne voit pas ce que l'homme a gagné à savoir qu'il est homme.

Je suis tombé dans un livre d'histoire sur cette interrogation sensée : « Peut-on se figurer saint Paul venant prêcher à Rome au temps de Caton le Censeur ? »

C'est en me dévorant que j'ai trouvé tout ce que j'ai trouvé. Je me suis *diminué* pour pouvoir entrer dans certaines vérités.

7 juin

Ce matin j'ai repensé à l'ambassade de Caméade à Rome<sup>154</sup>, au IIe siècle avant notre ère. Caton le Censeur assista aux jeux dialectiques du Grec et en

fut effrayé. Il demanda au Sénat qu'on donnât satisfaction aux délégués d'Athènes, afin qu'ils retournent chez eux au plus tôt, tant leur présence lui parut nuisible et même dangereuse. La jeunesse romaine ne devait pas frayer avec des esprits aussi dissolvants. Carnéade et ses deux compagnons semblaient, sur le plan spirituel, aussi redoutables que l'étaient les Carthaginois sur le plan politique et militaire.

Les empires naissants craignent par-dessus tout la contamination intellectuelle, qui vient presque toujours des vieilles nations.

On ne peut pas renouveler le scepticisme mais on peut toujours en multiplier les applications.

9 juin

Balade dans la région de Dourdan.

Contre les stoïciens.

Si nous nous éduquons à devenir indifférents aux choses qui ne dépendent pas de nous, et que nous arrivions à les supporter sans nous en affliger ni nous en réjouir, que nous reste-t-il à faire, à *éprouver*, étant donné que presque tout ce qui survient est indépendant de notre volonté ?

Les stoïciens ont raison en théorie. En pratique, tout joue contre eux. Du matin au soir, nous ne faisons que prendre position pour ou contre des choses sur lesquelles nous ne pouvons rien. La « vie », c'est cela, c'est une tentative folle de sortir de notre impuissance ; la « vie », c'est la course à la fois voulue et inévitable vers (... le téléphone vient de sonner, et j'ai oublié ce que je voulais dire).

Je viens de rédiger une notice autobiographique pour un journal. Je ne connais rien de plus éprouvant que de parler de mon passé par dates. Ce genre de littérature ressemble à la nécrologie. C'est comme si je m'enterrais moi-même dans un... dictionnaire.

On creuse sa propre tombe toutes les fois qu'on parle de soi en style de dictionnaire.

2 heures du matin. Pendant quatre heures je me suis promené dans Paris avec J. F. Nous avons parlé de la situation de la Roumanie et de ses

malheurs de toujours. Il m'a dit : « Dans ma prochaine réincarnation, je ne voudrais pas être roumain. »

### 10 juin

À la suite de la conversation avec J. F. de la nuit dernière.

Il a été effrayé de ce que je lui ai dit sur l'homme, à savoir que tout ce que celui-ci fait finit par se retourner contre lui-même. J. F. me rétorque que, personnellement, il se sent solidaire de tout ; il me montre une étoile, et il me dit qu'il se sent solidaire d'elle. Je lui réponds que j'ai aussi une sorte de sentiment cosmique mais que néanmoins je me sens *marginal* par rapport au cosmos, et qu'en général je vis avec un sentiment quasi permanent d'inappartenance. J'essaie de lui expliquer comment j'en suis arrivé à vivre, à durer, malgré ma conviction profonde que le suicide *est* la seule issue, la seule solution *raisonnable*. Mais là-dessus je m'embrouille... car je n'arrive pas à rendre intelligible ce paradoxe où je me suis fourré.

À propos du sentiment « cosmique » – Un ver de terre qui se sentirait solidaire de la... terre, qui proclamerait cette solidarité, quelle serait notre réaction à son égard ? Est-ce que nous le mépriserions moins ? Et quelle signification *objective* pourrait avoir cette prise de conscience ? Nous sommes *ce* ver-là. Et pourtant nous nous refusons à admettre notre « peu de réalité ». Car la « conscience » rend orgueilleux et l'orgueil empêche la conscience d'être elle-même. L'orgueil obnubile.

Mélange de sage et d'esthète, un réprouvé élégant.

La ponctualité n'existe que dans les sociétés qui ont perdu tout sens métaphysique ou religieux, dans les sociétés désacralisées. Les sociétés anachroniques ignorent le temps ; les rendez-vous y ont lieu n'importe quand.

### 11 juin

Vidé par des heures et des heures de bavardages.

Je suis dévoré par la *Conversation*.

Un mot, disséqué, ne signifie plus rien, n'est plus rien. Comme un corps qui, après l'autopsie, est moins qu'un cadavre.

12 juin

Ioan Alexandru m'écrit qu'il vient de faire un pèlerinage à Assise, et que dans la chapelle de saint François il a prié, entre autres, pour moi. Quelle fatigue ! Jamais je n'ai été aussi sincèrement loin du christianisme que maintenant. Même Maître Eckhart m'irrite, malgré ses extraordinaires dons d'écrivain.

J. T., revenu de Londres, me disait que l'Angleterre lui a fait l'impression d'un bateau dont les matelots seraient fous et le capitaine ivre. Les Anglais savent que leur pays n'a pas d'avenir, qu'il est même perdu, mais ils n'en souffrent pas, ils acceptent leur effacement comme une évidence sur laquelle il ne faut pas s'arrêter.

Je dis à mon ami que c'est exactement la constatation que j'avais faite lors de mes voyages en Angleterre, qui me fait penser à la Rome du IV<sup>e</sup> siècle, sinon du V<sup>e</sup>.

(Le drame de ces nations sans paysans, sans réserves biologiques et qui ont un passé trop riche, trop lourd.)

Il y a quelques années, la compagnie Laurence Olivier donna à Moscou *Roméo et Juliette*. Le spectacle fut si réussi et si émouvant, que les spectateurs, à la fin, s'embrassèrent dans un enthousiasme spontané, comme s'il se fût agi de la messe de minuit à Pâques.

Où, en Occident, trouverait-on tant de fraîcheur, d'ardeur et de *piété* ?

Je viens d'écrire à Arçavir<sup>155</sup> que sans l'orgueil de l'échec la vie serait à peine tolérable. C'est là la clef de la sagesse, pour ceux qui ne sont pas sages. Très sincèrement, je pense qu'il n'y a pas de défaite plus grave que le succès, l'approbation, le consentement, le *bravo*, d'où qu'il vienne, même des solitaires. Je ne connais pas d'humiliation pire que celle d'être reconnu. Plutôt au fond d'un égout que sur un piédestal.

(C'est pourquoi je ne me pardonne pas quand je conçois la moindre amertume à cause du silence qu'on fait autour de mes activités – *imperceptibles*, je dois le reconnaître.)

Il n'y a de religieux en moi que le dégoût du monde.

Mais ce dégoût même est impur. Ainsi s'expliquent mes relations intermittentes et inabouties avec l'absolu.



J'ai promis il y a quelques jours à Marcel Arland un article pour la N. R. F. Je ne savais pas à vrai dire sur quoi il porterait. En attendant, je me disais que je le ferais sur le problème des « niveaux spirituels », mais je sentais que présentement le thème ne me convenait pas. En allant tout à l'heure au marché, j'ai feuilleté chez un libraire le dernier numéro de la *Quinzaine*. Un article méchant de Gandillac sur *Hermès*<sup>1</sup> où entre autres il cite un bout de phrase de ma façon : « la douceur d'avant la naissance ». Eh bien, me suis-je dit, je vais traiter pour la N. R. F., de la *naissance*, de ce que j'ai appelé un jour la *catastrophe* de la naissance. J'ai senti tout de suite que j'étais d'humeur à le faire, et cela d'autant plus que je ne ferais qu'apporter un complément au *Démiurge*.

Je ne connais rien de plus triste qu'une *carrière* qui commence. D'où mon horreur des mariages, des débuts de toute sorte. Devant chaque cas je ne pense qu'à la déception qui *couronnera* tant de promesses et d'illusions.

### 15 juin

Tous ces jours derniers, je m'étais promis de ne plus boire. Hier soir, je suis rentré tout à fait ivre.

Paseyro, Hennein, Messadier – mes compagnons d'hier soir m'ont entrepris à cause de mon article sur A. B. qu'ils méprisent tous avec une passion pour moi incompréhensible et en tout cas exagérée. J'ai essayé de me « justifier », sans y parvenir – naturellement.

Quelle ville horrible où tout le monde juge tout le monde. Par réaction, je me sens porté à l'indulgence. Quand je dis du mal des gens, fussent-ils des « salauds », je suis pris de remords. On devrait *pardonner* à tous.

### 16 juin

L'insomniaque est par nécessité un théoricien du suicide.

Passé toute la matinée dans un sous-sol, du côté du pont de Neuilly, où est installé l'Office des réfugiés. Impression on ne peut plus déprimante, analogue à celle qu'on a dans les hôpitaux, la préfecture de police, les gares, le métro, et partout où on fait la queue. Mais ici, parce que tout le monde est étranger, et que la plupart ne parlent pas français, on se sent encore plus rejeté, plus en marge qu'ailleurs. On est enfin réduit à ses justes

proportions, on ne compte presque pas, on est ce qu'on est, *rien*, alors que dans des dîners etc., où l'on débite des impertinences au milieu de convives incompetents et admiratifs, on perd de vue sa propre insignifiance et on se croit sans peine le centre du monde.

Il est bon de s'entretenir avec plus déchu que soi. Hier soir, avec Marion, durant cette promenade quasi philosophique, j'ai senti qu'à côté d'elle j'étais encore plein de vitalité, d'allant, de courage. Et je lui expliquais qu'on n'avait pas besoin, pour vivre, d'avoir des raisons théoriques très fortes, que la vie se justifie si on aime les arbres ou Bach, ou n'importe quoi. Mes « arguments », je voyais bien qu'ils n'avaient pas de prise sur elle, et que sur moi elle avait une avance importante, même considérable, et qu'en conséquence, pas plus que son psychiatre, je ne pouvais rien pour elle.

J'ai sur ma table une reproduction de la tête du Bouddha de Java, qui se trouve au musée de Leyde. Je ne connais pas de figure qui exprime autant de douleur *assumée*.

23 heures. Rencontré dans la rue Paul Celan. Nous nous sommes promenés pendant une demi-heure. Il a été exquis.

A. B. à la radio me reproche d'écrire, de publier, de signer des dédicaces. ... Mais Lao-tseu a écrit lui aussi et, peut-être, a-t-il fait quelques concessions comme tout le monde.

Les censeurs les plus impitoyables sont suspects. Je pense à B. qui se prête à tout, qui ne demande qu'à vendre une conscience qu'il n'a pas..., et qu'on achète cependant – eh bien, à l'entendre, lui, c'est un saint qui n'accepte aucune compromission, et les autres sont des salauds, plus ou moins bien entendu, car, dans ses incriminations, il daigne introduire quelque gradation.

Tout à l'heure, devant la devanture d'une librairie, j'ai eu un mouvement de – comment dire ? fureur en songeant à mon sort... littéraire. Mais je me suis aussitôt calmé en pensant que je serais plus furieux encore si j'étais reconnu.

(Je n'ai jamais ressenti un mouvement dans un sens sans éprouver le mouvement contraire *presque en même temps*. Tant est grand chez moi le souci... d'objectivité.)

Certains moments chez Bach me font penser qu'il avait atteint à cette extrémité où *tout* ne lui paraissait qu'un jeu que Dieu s'offre à lui-même. Cette impression *d'irréalité divine* qui se dégage de *l'Art de la fugue*, des *Variations*.

Tout le monde *sans exception* me reproche mon amitié avec A. B. Et je dois dire que ces reproches ont parfois du poids.

### 24 juin

Chaque matin la même histoire : je commence par me sentir mal à l'aise. Puis cette sensation s'atténue, et les choses ne s'arrangent que le soir, plus précisément vers minuit.

Par tempérament, je suis bavard, et pourtant tout ce que je puis avoir de bon, je le dois au *silence*.

### 27 juin

L'article que je dois écrire sur la « catastrophe de la naissance », je ne le *vois* pas, il ne se dessine pas encore dans mon esprit Comment transformer des pressentiments, des sensations en problèmes ? Comment *formuler* des malaises ?

Pour le remercier de son article sur le *Précis* et qu'il avait intitulé joliment « Pavane pour une civilisation défunte », j'ai écrit à André Maurois que les esprits dont je me sentais le plus proche étaient Job et Chamfort<sup>156</sup>. C'est peut-être ce que j'ai dit de plus exact sur moi-même.

### 2 juillet

Nous parlions, hier soir, Jacques Borel et moi, des dangers de pratiquer une autre langue que la sienne, et il me disait qu'après un séjour assez long en Angleterre ou en Amérique il faisait des anglicismes. Encore l'anglais est-il pour lui une langue étrangère. Mais que dire de moi, après quelques heures de conversation en roumain ! Le danger est autrement grave, surtout

si la discussion porte sur des sujets sérieux, à caractère quelque peu intime, comme sont par exemple les problèmes religieux. Ainsi l'année dernière, au bout d'un après-midi d'entretien philosophique avec Ioan Alexandru, sur des questions de foi, j'eus l'impression d'être *sorti* du français et qu'il ne me restait qu'à y rentrer, voire à le réapprendre.

Les jours passent l'un après l'autre, et je ne produis rien. Je suis *miraculeusement* frappé de stérilité.

D'un autre côté, au point où j'en suis arrivé en fait de détachement, cet état de sécheresse devrait m'apparaître comme un bon signe, comme une illustration de mon accomplissement et de ma maturité.

Tel n'est pas le cas, et le dépit, et le remords et la rage me rongent de me voir au-dessous de celui que j'étais. Telle est la misère de l'homme contaminé par l'acte, par le culte de l'acte.

« La vie est une perpétuelle déviation qui ne nous permet même pas de prendre conscience du sens dont elle s'écarte. » (Kafka)

10 juillet

Je ne doute jamais tant de moi que lorsque je reçois une lettre d'éloges frénétiques.

Au Luxembourg, avec Gabriel Marcel, qui me dit que si on inculque le sentiment de respect pour les vieillards, c'est peut-être pour leur donner confiance, pour les détourner du sentiment qu'ils sont inutiles, ou à charge.

Aristote, Thomas d'Aquin, Hegel – les grands asservisseurs de l'esprit, qu'ils ont enchaîné par la cohérence et la terreur de leurs systèmes. La pire forme de despotisme est le *système*, en philosophie et en tout !

Jours de stérilité sans nom. Je ne fais rien de bon ni même de mauvais. Néant sans faille, honte complète.

Enesco, en parlant de Bach, disait « l'âme de mon âme ». Cette expression simple et apparemment naïve traduit exactement mon sentiment à l'égard du Cantor.

Les grandes chaleurs communiquent un sens du mystère : c'est comme si on était à proximité du désert.

Il est vrai que la canicule met les nerfs à l'épreuve et les rend plus sensibles à l'insaisissable.

Le tremblement des feuilles certains jours d'été.

La plus grande rencontre de ma vie : Bach. Après c'est Dostoïevski ; après, les sceptiques grecs, après c'est le Bouddha... après, mais qu'importe ce qui vient après...

Il est incroyable qu'on puisse me demander conseil, *à moi* !

Mais ce qu'il y a de plus incroyable encore est que, des conseils, j'aime à en donner, que j'en prodigue au premier venu.

24 août

Rentré de Dieppe. Sinusite, maux de tête etc., etc., etc.

25 août

J'ai remarqué que je ne suis méchant que lorsque je suis profondément mécontent de moi-même.

Malheureusement cela m'arrive souvent. J'en veux à tout le monde dès que je me... désapprouve.

Les *Syllogismes de l'amertume* viennent de paraître en allemand. Je les ai donc relus dans cette langue où, curieusement, ils paraissent encore moins sérieux qu'en français. N'empêche que plus d'un d'entre eux m'a rappelé tel événement douloureux. C'est peut-être le livre le plus *personnel* que j'aie écrit : tout y est confiance, de la boutade à la « pensée » la plus élaborée.

Je suis stupéfait de voir ce que j'ai pu souffrir dans mon passé. Je n'ai fait que cela, car, en effet, qu'est-il résulté de tant d'années, en fait de travail ? Rien, sinon quelques brochures.

-

-

30 août 1969

Visite de deux Roumains, dont l'un me dit qu'il est mon cousin (!). Il me raconte que mon oncle Tavi, celui pour qui le vieux baron avait déshérité ses sept filles, vit dans une installation de camping, dans un village, sa maison à Brasov appartenant à son fils et à sa fille, avec lesquels il s'est disputé. Cependant, à ce qu'il paraît, il garde sa bonne humeur et, à soixante-douze ans, il est plus resplendissant que jamais. Quand je pense que, en 1937, ce même oncle qui était avocat à Brasov où j'étais professeur au lycée me disait qu'il gagnait par jour ce que je gagnais en un mois !

Il était fou, bête et sympathique. Et il paraît qu'il l'est resté.

Les défauts de mes compatriotes sont purement et simplement ahurissants. Manque de substance, élasticité incroyable, *inconsistance généralisée*. Ce sont des Slaves italianisés. Il faut un minimum de trempe, autrement on n'a pas affaire à de la psychologie mais à de la gélatine.

Ces deux Roumains qui sont venus me voir, étant transylvains, ne parlent naturellement pas le français. Ils se sont adressés à la concierge en allemand et en hongrois, et ils étaient étonnés qu'elle ne les comprenne pas. Ils m'ont même dit que c'est peut-être par germanophobie qu'elle ne voulait pas leur répondre en allemand...

Qui a dit que « Dieu ne parle que de Lui-même » ?

Que nous sommes faits à sa ressemblance !

Quatre heures et demie du matin. Celui qui est obsédé par soi ne pense pas aux autres mais peut très bien penser à Dieu. C'est pourquoi on voit tant d'authentiques croyants incapables néanmoins de charité. C'est qu'ils sont plus ou moins modelés sur l'Égoïste suprême.

De 18 à 21 heures merveilleuse conversation avec Lavastine. Nous avons parlé de tout... Quel plaisir que de voir un homme que tout amuse, et avec lequel on peut parler du Vedânta en se tordant de rire !

Le thème de la naissance n'en est pas un, je me suis lancé dans un mauvais sujet et sur une mauvaise piste.

J'ai mauvaise conscience. Au lieu de me mettre à l'article promis à la *N. R. F.*, je vais me balader en Espagne ! Il est vrai que, en août, je pensais que

je le finirais, or les notes que j'avais prises se sont révélées inutilisables et à côté de la question.

Sur la naissance, il faudrait écrire dans un style oraculaire, essayer de ne rien expliquer, entretenir des clairs-obscurs, l'équivoque ; comme on le fait toutes les fois qu'on écrit sur un sujet qu'on n'a pas bien démêlé, à la manière de mes contemporains.

Ce matin, émission sur les Vikings, avec des extraits des sagas, d'une grande beauté, particulièrement les passages relatifs à l'Amérique, le Vinland, le pays du vin, comme elle y est appelée. Quand on songe à ce qu'ont été les Scandinaves qui sont allés jusqu'en Perse, et ce qu'ils sont aujourd'hui, il faut être un imbécile fieffé pour ne pas croire à la décadence !

L'épopée des Vikings a quelque chose de plus beau, et malgré leur piraterie, de plus pur que celle des Conquistadors, qui faisaient même très « peuple », alors que les Nordiques, ne fut-ce qu'à cause de leur taille, avaient un autre style.

(Je crois que Gobineau a saisi quelque chose d'important malgré tout et malgré le discrédit où sont tombées ses idées, je devrais avoir le courage de le lire, car je n'ai jamais été même tenté de lire *Essai sur l'inégalité des races*, bien que, chose curieuse, je l'aie acheté à Sibiu, vers 1929, il y a donc quarante ans !)

Personne autant que moi ne souhaite avoir la paix : les autres sont tous des fâcheux, justement parce qu'ils sont autres. Tout le monde me fatigue, car je me dépense dans la conversation autant qu'un épileptique dans ses crises.

12 septembre

Retour d'Espagne. Une semaine sur le chemin de Compostelle, à pied. Moment suprême : à Estrella, un dimanche soir, bal sur la place principale de la ville : une centaine d'enfants de trois à dix ans (principalement des fillettes) se mettent à danser, avec un brio et un sérieux stupéfiants. Je dis *sérieux* car ce qui m'a frappé, c'est qu'elles dansaient comme si on ne les regardait pas : – pour elles-mêmes. Il y avait là quelque chose de religieux, d'initiatique. J'ai rarement assisté à un spectacle plus prenant, plus *convaincant*. Je songe surtout à une toute petite fille qui devait avoir tout juste trois ans et qui se trémoussait seule, le bras droit levé en l'air, et avec une telle solennité qu'il me fut difficile de dissimuler mon émotion de spectateur emporté par une expérience si inattendue.

Ce qu'il y a de réel, si réalité il y a, ne peut pas passer dans une *opinion* ; une opinion n'est rien, même pas une vue de l'esprit.

Une « vue de l'esprit » – c'est cela tout, y compris *l'être*.

### 13 septembre

Cet après-midi, je me suis souvenu de l'histoire suivante : il y a une dizaine d'années, place de l'Odéon, en plein été, deux étrangères âgées, portant de grands chapeaux, et qui devaient être hollandaises ou suissesses, m'ont demandé où se trouvait Notre-Dame.

— Il n'y a pas de Notre-Dame. Cela fait vingt ans que je suis à Paris, et, si elle existait, j'aurais pu tout de même la voir.

Là-dessus, les bonnes femmes, sans dire un mot, s'éloignèrent sous le coup de la plus vive terreur.

Ce qui est curieux, dans l'affaire, c'est qu'il ne s'agissait pas de ma part d'une plaisanterie. J'avais au contraire l'air très sérieux, et je l'étais d'ailleurs. Je me sentais bizarre...

### 14 septembre

J'ai jeté une partie des lettres qui s'étaient accumulées dans un coin de l'entrée. J'y ai trouvé quelques ébauches et parfois quelques missives en règle et de ma façon, qui étaient là parce que, heureusement, j'avais hésité à les envoyer aux destinataires. C'est fou ce qu'on peut faire sous l'effet de la colère. On ne devrait jamais écrire une lettre sous le coup d'une *mauvaise* émotion.



Ramasser, manger des noix le long du chemin de Compostelle et parler à des bergers !

Wittgenstein : – très emballé par les écrits moralisants de Tolstoï ; par ce qu'il y a de plus mauvais dans l'œuvre de celui-ci.

Je viens de feuilleter un livre sur Bernard Shaw. Quand on pense qu'on le comparait avant la guerre à Shakespeare ! Les auteurs à succès devraient, pour devenir modestes, pratiquer ce genre de biographies.

Il n'y a pas un atome de poésie dans la vie, ni dans l'œuvre de Shaw. C'était un journaliste extrêmement doué et chez qui l'humour était *automatique*, presque à l'état de réflexe.

### 17 septembre

Je disais hier soir à Henri Michaux que le raté est un être mystérieux ; il jouit du plus grand des avantages : celui de ne s'être pas réalisé.

J'écris sans passion sur des choses invivables.

Tout à l'heure, en faisant ma promenade nocturne, avenue de l'Observatoire, une châtaigne tombe à mes pieds. « Elle a fait son temps, elle a parcouru sa carrière », me suis-je dit. Et c'est vrai : c'est de la même façon qu'un être achève sa destinée. On mûrit, et puis on se détache de l'« arbre ».

Rien n'est pire qu'un imbécile ombrageux.

### 20 septembre

La rentrée. Samedi après-midi, boulevard Saint-Michel. Comment croire que cette foule de jeunes, impropres à rien, puissent permettre à la « société » de continuer comme auparavant ? D'ailleurs la « société », ce sont eux qui la constituent. Ces filles pratiquement nues, ces garçons aux longs cheveux, quelle sinistre dégueulasserie ! Tout cela craquera, inexorablement !

Mes compatriotes sont mes vampires. Ils dévorent mon... temps.

Quelle folie d'avoir répondu à leurs lettres ! Désormais c'est fini. Je ne veux plus en voir aucun.

j'ai besoin d'avoir l'esprit libre. Les visites me mettent hors de moi, me font donc *sortir* de mes problèmes.

L'homme qui ne sait pas défendre sa solitude n'a pas le droit de se plaindre d'être une loque.

je suis roumain : il faut le payer. Eh bien ! je le paie.

### 21 septembre

Relu quelques pages de Tacite. La mort de Britannicus. Dès que celui-ci tombe sous l'effet du poison, les moins prudents s'enfuient ; mais les autres ne bougent pas et regardent fixement Néron. Après un moment de silence, le festin continue comme si de rien n'était.

On me demande de donner des cours à Chicago. Comme si je pouvais parler d'autre chose que de moi !

Le Bouddha, devant ses disciples, prend une fleur de lotus et sourit. Tous se demandent quelle est la signification de ce geste. Un seul en comprit le sens : il sourit lui-même.

Je me sens assiégé par l'automne.

*J'use* ma mauvaise santé. Que pourrais-je faire d'autre ?

Il y a ceux qui peuvent vivre et ceux qui ne peuvent pas. Mais ces derniers vivent aussi, si on peut appeler de ce nom l'interrogation insensée à propos de tout et de rien.

V. me téléphone. Il me dit qu'il est plus inadapté que jamais. Mais il l'a toujours été. Et cependant il vit, mais lui seul sait comment.

*Concerto pour viole et orchestre* de J. C. Bach.

### 29 sept.

Hier dimanche. *Église de Gallardon*. J'y suis allé parce que j'avais lu il y a longtemps que Iorga y était allé à cause de cette église justement.

#### 4 octobre

J'ai passé la soirée d'hier chez Jacoba Van Velde. Elle m'a décrit longuement le glissement dans la folie de son ami Fritz Kuipers, qui devait traduire le *Précis*, et ne l'a pas fait, je crois. La première crise a éclaté il y a onze ans, à 6 heures du matin, par un rugissement. Fritz commença par dire que Jésus n'était rien, que c'était lui le véritable crucifié et qu'il allait prendre sur lui toute la souffrance du monde.

Il fallait voir Jacoba, dans son français plus qu'approximatif décrire les scènes bouleversantes pendant les crises qui transformaient Fritz en monstre odieux, lui qui, dit-elle, était, normalement, si bon, si doux. Un jour elle le secoua et lui cria : « Fritz réveille-toi ! *Qui es-tu ? où es-tu ?* » Il la regarda avec des yeux exorbités, sans la comprendre.

Maintenant il est dans une déchéance complète. Son père, sa mère et une de ses sœurs se sont suicidés. Une autre de ses sœurs est internée. L'autre jour, il est allé à Amsterdam, à la morgue, *donner* son cadavre pour des recherches de médecine. Il va sans doute se suicider bientôt...

#### 13 octobre

Service funèbre. Mort de M<sup>me</sup> Doré. J'ai pensé pendant l'office que le christianisme ne correspondait plus à rien. Au lieu de ces simagrées, on devrait lire un beau texte, faire entendre quelques pièces pour orgue et puis laisser l'assistance pendant une dizaine de minutes penser et méditer en silence sur l'« événement ».

À la fin de la cérémonie, le mot de Renan m'est venu à l'esprit : « Nous vivons du parfum d'un vase vide. »

L'idée de naître est bien plus terrible que celle de mourir car elle ajoute à la terreur de la mort la vision de l'inutilité de la naissance.

La pensée de la mort se double du sentiment de l'inutilité de la naissance.

Pour avoir trop pensé à la mort, j'en suis arrivé à ne la plus redouter ; en revanche je ne puis m'arracher au sentiment qu'il est inutile de naître.

Celui qui a dépassé la peur de mourir en arrive à ne plus songer qu'à l'inutilité de naître. Qu'y a-t-il gagné ?

Mes compatriotes, ils m'emmerdent au-delà de tout ce qu'on peut imaginer ! Ce n'est pas le temps qu'ils me dévorent, c'est le fait de penser à ces rendez-vous souvent pénibles qui m'exaspère. Comme tous les nerveux, je suis plus sensible à l'*attente* d'un événement qu'à l'événement lui-même. Si j'ai quelqu'un à rencontrer, je ne peux pas ne pas y penser tout le temps (plus ou moins), suffisamment en tout cas pour que cette expectative me paralyse ou m'affole.

### 14 octobre

Quand quelqu'un n'est pas d'accord avec vous sur des sujets essentiels, il vous taxe d'insincérité, car il ne peut concevoir que vous puissiez honnêtement suivre une autre démarche que la sienne. D'où la tendance de l'athée à considérer comme hypocrite le croyant, et celui-ci... etc.

j'ai remarqué qu'à peu près tous ceux qui mettent systématiquement en doute la sincérité des autres sont des individus douteux voire des imposteurs.

Quelle prétention de croire pénétrer l'être intime de quelqu'un et de le juger *de l'intérieur*, ainsi que Dieu est censé le faire !

Rencontré ce matin Paul Monnet qui me dit qu'à la Foire de Francfort, quarante pour cent des livres relevaient de l'érotisme et de la pornographie, et que le livre religieux n'y occupait pratiquement aucune place.

Le réel est ce qu'on *croit*-, une opinion dégénérée en certitude.

Le réel est ce qu'on pense, ce qu'on *sent*. Dans l'apathie le réel s'efface, s'évanouit. Le réel est une question de degré de sensibilité, il diminue et s'estompe à mesure que notre indifférence s'accroît.

Je ferme les yeux : le monde extérieur cesse d'exister. Je fais un effort pour le ressusciter. J'y arrive pour peu de temps. Le mieux est de rouvrir les yeux...

Je ne peux donner que le résidu d'une pensée. Tout ce que j'ai écrit, c'est la lie de mon esprit.

L'autre jour, chez des amis, j'ai rencontré V. que je n'avais pas vu depuis longtemps. Nous parlons de choses et d'autres, du fanatisme de tel ou tel, et je lui dis que je n'ai rien trouvé qui me permît de sortir de mon scepticisme.

« Votre scepticisme vous a bien réussi, me dit-il : vous êtes le seul de ma connaissance qui n'ayez pas changé en vingt ans. Vous êtes toujours aussi jeune que lorsque je vous ai rencontré pour la première fois. »

Cela me fit plaisir pendant deux ou trois minutes. Ce qui est grave, c'est que ce plaisir fut réel, véritable, ressenti. Sur le coup, j'ai réagi comme tout le monde, vite je me suis ressaisi, car l'idée ne me quitte pas, qu'on ne doit pas être dupe.

En naissant j'ai rompu un pacte. Avec qui ?

15 octobre

« On n'est fort que de ce qu'on croit et non pas de ce que l'on sait. »  
(Maine de Biran)

Sur la terrasse, au mur de gauche, quelques feuilles de vigne subsistent encore. Le vent les fait tressaillir. Je suis au seuil d'un *haïku*. Autant s'arrêter.

J'ai essayé à l'instant de me figurer l'image que les autres se font de moi, ce que je suis pour eux ; impossible d'y arriver. J'ai pensé par exemple à B. ; eh bien, je sais qui il est, comment les autres le voient, je sais tout de lui, sauf comment il se voit, lui-même.

Mon sentiment habituel est que je n'existe pour personne ; et pourtant il paraît que si. Quand je parais quelque part, je sais ce qu'est chacun, comment on voit chacun ; le seul *inconnu* pour moi, c'est moi.

S'aimer soi-même est chose absurde, incroyable, insensée : aimer quelqu'un dont on ne sait rien !

Un bonze de la secte bouddhique japonaise kousha dit à un visiteur occidental : « Méditez seulement une heure sur l'inexistence du « moi » et vous vous sentirez un autre homme. »

Je me suis allongé sur le lit et me suis mis à méditer sur ce thème. Mais à vrai dire j'ai pratiqué cette méthode toute ma vie : combien de fois ne me suis-je pas mis à réfléchir à l'irréalité de tout, *donc* du moi ? Je n'en suis pas devenu un autre homme, mais la méditation en question m'a toujours servi.

20 octobre

Mes rhumes m'ont gâté l'existence.

Hier, à Versailles, dans l'avenue qui mène au château, un coup de vent souleva les feuilles mortes qui tourbillonnèrent dans l'air.

### 22 octobre

Trois personnes seulement accompagnèrent la dépouille mortelle de Leibniz.

Je ne peux plus lire Nietzsche. Il fait trop partie de mon passé.

La littérature allemande est devenue elle-même au moment où elle s'est émancipée de l'influence française. *Avant*, elle manquait singulièrement de génie.

Il y a une médiocrité qui n'est *réussie* qu'en France et qui...

La France a le génie de la médiocrité. La médiocrité française a un caractère particulier qui lui permet de suppléer au génie.

Promenade dans la vallée de Chevreuse. Cimetière de Choisel.

Être seul dans un bois et *entendre* les feuilles tomber tout autour de soi.

Dans le cimetière de Choisel (un des plus beaux que je connaisse) y y avait trois bonnes femmes qui regardaient les tombes. L'une d'elles était très âgée, et cependant elle n'avait pas l'air d'être troublée par ce spectacle si étrange que sont ces morts si bien dissimulés.

L'automne est bien plus *démonstratif* qu'un cimetière. L'automne dans un cimetière, cela fait presque double emploi.

Tout est appelé à *tomber*. C'est même cela le sens profond du temps.

### 23 octobre

Ces étudiants par centaines de mille.

Et quand je pense que j'ai dû faire, pendant tant d'années, de grands efforts pour oublier ce que l'Université m'a appris, pour effacer les traces qu'elle a laissées en moi ! Les traces, non, les souillures.

Samuel Beckett. Prix Nobel. Quelle humiliation pour un homme si orgueilleux ! La tristesse d'être compris !

Beckett ou l'anti-Zarathoustra.

La vision de la post-humanité (comme on dit post-chrétienté).

Beckett ou l'apothéose du sous-homme.

24 octobre

O. C. me raconte la fin de Sorin Pavel, l'homme qui me faisait toujours penser à Stavroguine. Il était donc à Sibiu, il va voir son médecin qui diagnostique une pneumonie. S. P. va aussitôt dans un bistrot et boit douze demis de bière glacée. Le soir même il meurt d'une crise cardiaque.

O. C. me dit que Sorin Pavel était un « raté ». Je lui dis que les seuls Roumains intéressants que j'aie connus avaient été des ratés, que ce qu'on appelle de ce nom est le mode authentique, la manière véritable dont un Roumain peut *donner son maximum*, que c'est là que se manifeste le génie propre de la nation.

Tous les Roumains qui ont compté dans ma vie : Sorin Pavel justement, "Jutea, Zaprajan, Cràciunel, et le plus grand de tous, Nae Ionescu, étaient des « ratés », c'est-à-dire qu'ils se réalisaient dans la « vie », sans s'élever ou s'abaisser à une « œuvre ».

L'homme a été *trompé* par les dieux. On ne peut pas comprendre autrement l'Histoire.

Naissance et culpabilité sont concepts corrélatifs.

Culpabilité *objective*, serais-je tenté de dire : une faute dont on ne peut être responsable, bien qu'on puisse imaginer qu'on le soit ; — ainsi, je peux m'attribuer la faute de ma naissance mais personne ne me considérera comme « fautif ».

Dans quelle mesure suis-je responsable de ma naissance ? — Je le suis pour autant que je suis *content* d'être né.

25 oct.

J'oscille tout le temps à l'égard de la mort entre le « mystère » et le « rien du tout », entre les Pyramides et la morgue.

*L'anti-Zarathoustra.*

Il est plus que vraisemblable que l'avenir sera au sous-homme plutôt qu'au surhomme.

C'est ridicule de parler de surhomme, puisque l'homme depuis qu'il existe ne fait que se dépasser, s'arracher à ses origines ; mais il ne s'en arrache que pour mieux y retomber, et lorsqu'il sera le plus loin de ses commencements, c'est alors qu'il tombera plus bas qu'il n'a jamais été. Il paiera cher sa volonté d'élévation et de dépassement.

Je vois l'homme s'amenuisant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

Toute vision lyrique du monde, à la Nietzsche, m'est devenue insupportable.

S'il faut parler à tout prix de « mystère », la naissance en est un et bien plus considérable que la mort.

*Se manifester* est peut-être un péché.

26 octobre

Balade dans le Vexin. À Villetre, près de Chars, les cloches se mirent à sonner à 4 h 1/4. Leur son me rappela celui que faisaient les cloches à Ràsinari. Je m'arrêtai ému. Cinquante ans en arrière !

À la fin de la guerre de Cent Ans, il y avait à Paris 24 000 maisons abandonnées ; en 1435, Limoges ne comptait plus que *cinq* habitants.

27 oct.

Je ne comprends pas pourquoi je m'occupe tant de moi-même.

Prométhée *mal élevé*.

Je viens de lire l'essai de Kant sur l'« insuccès de toute théorie rationnelle ». L'écrit est de 1791. Le philosophe a attendu la vieillesse pour apercevoir les côtés sombres de la vie. Dans son crépuscule, on discerne le pressentiment des infirmités qui allaient l'assaillir. Il y a là un côté humain auquel on ne peut pas rester indifférent.

... D'autres ont vu ça à vingt ans.



De toutes les tristesses, la plus terrible est celle de la consécration.  
Il est mille fois préférable de mourir méconnu.

Mes prétentions à la sagesse... Je les ai trop dénoncées pour qu'elles ne cachent pas un brin de réalité.

29 octobre

Il y a un côté juvénile chez Nietzsche qui m'exaspère.

À l'entrée du Bon Marché, je suis tombé sur Miss d'Arcy, l'Irlandaise qui me donnait des « leçons » d'anglais pendant l'Occupation. Comme une figue parvenue au dernier degré de ratatine-ment. Autrement, inchangée. Toujours les mêmes histoires. Elle me raconte comment sur les quais de la Seine, elle a dit à un jeune homme aux longs cheveux qu'il était sale, qu'il devait se laver, parce qu'il sentait mauvais etc. – Pendant l'Occupation, à chaque fois que je la rencontrais au Mahieu, et qu'il y avait là quelque soldat ou officier allemand, elle me parlait très fort en anglais, pour se faire remarquer et éventuellement pour susciter quelque protestation de l'occupant. Jamais rien n'arriva, l'Allemand était indifférent, comme l'est actuellement le hippie qu'elle a engueulé.

Ce besoin qu'elle a toujours eu d'être *présente*, de savoir tout sur les gens ; avec cela, une imbécile ou presque.

Quand je lui ai dit que Beckett venait d'avoir le Nobel, elle me répliqua aussitôt : « C'est un Irlandais. » Et ses yeux ternes s'allumèrent aussitôt.

Lebensgefühl

Mon sentiment de vie : ein völlig unbrauchbarer Mensch<sup>157</sup>.

Je ne peux servir à rien, et je ne veux servir à rien.

Je ne connais personne qui soit plus inutilisable que moi. C'est là pour moi une évidence que je devrais accepter tout simplement sans en tirer la moindre vanité. Tant que j'en serai fier, je n'aurai fait aucun pas vers la sagesse.

Je m'éloigne de plus en plus de l'exclamation. Est-ce fatigue, vieillesse ou seulement bon sens ?

La vanité est comparable au feu, au sang, au souffle : c'est elle qui fait marcher la machine.

Elle n'est donc pas superficielle, frivole, éphémère : elle est substance. Où elle manque, tout manque.

(Après une conversation avec mon plombier, qui n'a cessé de se vanter durant tout l'entretien. Et, ma foi, il avait raison.)

-

-  
30 oct.

*Réfléchir*, c'est peser les choses, c'est sentir ce qu'elles valent. Cela est mauvais.

C'est pourquoi le travail manuel est si salutaire. Des choses, il empêche justement de mesurer le *poids*, excepté leur poids physique... Examiner leur valeur intrinsèque, leur teneur est l'œuvre de la réflexion. Rien ne survit à cet examen.

Réfléchir va plus loin que penser ; penser n'engage à rien ; on peut être un penseur profond et *n'avoir rien compris* ; la réflexion se situe à un autre niveau : on peut avoir tout compris, sans même faire figure de penseur. La réflexion est une calamité intime, consubstantielle ; et qui n'a rien à voir avec les diverses épreuves qu'on peut subir. C'est une *lumière* de naissance.

Toute ma vie je me suis employé à peser les choses, à essayer de voir ce qu'elles valent. Activité *contre nature* par excellence.

Nietzsche est sans aucun doute le plus grand *styliste allemand*. Dans un pays où les philosophes écrivaient si mal, devait naître par réaction un génie du Verbe, comme il n'en existe même pas *chez un peuple amoureux de langage, comme l'est le peuple français*. Car il n'y a pas en France l'équivalent d'un Nietzsche – sur le plan de l'expression, j'entends de l'intensité de l'expression.

De temps en temps j'aperçois l'ombre d'Adamov dans les rues, je dis bien *l'ombre*, car c'est un revenant que cet homme charmant, profond et sans talent. Nous ne nous parlons plus depuis des années. Qu'importe ! Je me souviens de nos conversations, de sa voix, de ses yeux de Christ arménien, et de ses incroyables défauts. En somme, une forte personnalité.

Lupasco<sup>158</sup> : peut-être l'homme le plus *vivant* que j'aie jamais connu.

31 oct.

Ce matin, j'ai pensé soudain à la *mère* de Kant !!  
Le ciel mauve, *entre* le couchant et la nuit.

Il est dit dans le Psaume 32 qu'est heureux l'homme « dans l'esprit duquel il n'y a pas de fraude ».

Job, Chamfort, et le cafard magyar – ainsi je *me* résumerais.

Un dieu *personnel* est absolument inconcevable. De quel trouble profond doit surgir la foi !

Ce matin, bien que ce soit la Toussaint, je me suis réveillé dans l'allégresse. Dire qu'il y a des gens qui connaissent cet état tous les jours en se levant ! Comment peuvent-ils se séparer de *cette* vie ? La mort devrait être réservée aux seuls cafardeux.

Mircea Zaprajan<sup>159</sup>, cet ami exquis, ce génie qui a gaspillé sa vie et qui a dit mille et mille mots dont personne ne se souviendra jamais. Du temps où je le voyais à Sibiu, il buvait ferme. Je le grondais presque tous les jours mais parfois je me soûlais avec lui. Une nuit, c'était en été, vers 3 heures, comme il était particulièrement ivre et que je lui disais qu'il devrait changer de vie, il ouvrit la fenêtre, et de sa voix rauque, profonde et retentissante, il cria vers le ciel : « Pardonne-moi, Seigneur, car je suis roumain ! »

2 nov.

Vernon. *Fourgues*. Découverte de la vallée d'*Epte*.

« Tout artiste vient au monde pour dire une seule chose, une seule toute petite chose, c'est cela qu'il s'agit de trouver en groupant le reste autour. »  
(Paul Claudel, dans une lettre du 10 déc. 1910 à Jacques Rivière)

Je devrais m'arrêter au phénomène de la naissance, ne pas remonter au-delà. Mais je ne le peux pas, je me traîne de plus en plus en arrière, je

rétrograde vers je ne sais quoi, je passe de commencement en commencement. Un jour peut-être réussirai-je à atteindre l'origine même, pour m'y reposer enfin, ou m'y effondrer.

Je ne me sens vraiment moi-même que dans ces états d'au-delà du désespoir.

5 nov.

Le phénomène tout à fait nouveau dans les Lettres en France, c'est la disparition de l'ironie.

Pédants, cuistres, contaminés par ce qu'il y a de pire dans la philosophie allemande, les esprits sombrent dans la gravité, lors même qu'ils sont tentés par la révolte. Ou alors quand ils ne sont pas graves, ils sont impertinents. Mais l'impertinence n'est pas l'ironie. Ou plutôt elle en est la dégradation, et la pénible contrefaçon.

Un mot de *Barrés*.

Il écrivit à un jeune homme qui venait de publier un livre un peu trop débordant sur un roi d'Espagne : « C'est très coloré, et bosselé, et excessif comme il convient... car l'art doit être une caricature qui ne se laisse pas reconnaître pour telle. »

Il ne faudrait écrire que pour soi, éliminer tout didactisme. On *explique* aux autres ; à soi-même, on suggère tout au plus. Il n'y a rien de plus fâcheux qu'une *théorie* dans un journal intime.

Ludwig Marcuse (ne pas confondre avec son homonyme célèbre<sup>160</sup>) parle, à propos de Heidegger, de *paranoia etymologica*.

Gertrud Kantorowicz, en voyage avec tous les inédits de Simmel, les a tous perdus, sa valise ayant été dérobée pendant qu'elle était au wagon-restaurant. Les lettres de Tsvetaeva à Pasternak, une centaine, il les avait confiées à une amie, bibliothécaire à Moscou. Pendant toute la guerre, pour préserver un trésor aussi important, elle les portait dans sa serviette chaque jour ; elle les portait le matin au bureau et les rapportait le soir. Un jour elle oublia sa serviette dans le métro et ne put jamais la retrouver, malgré d'innombrables démarches.

De tous nos semblables, ce sont nos ennemis auxquels nous ressemblons le plus. Ce n'est pas pour rien que nous nous intéressons à eux et eux à nous.

### 8 novembre

Dans *La Croix*, on dit, à propos du *Démiurge*, que c'est je livre d'un esthète du désespoir, que l'auteur n'est pas sincère etc.

Il est impardonnable de mettre en doute la sincérité d'un écrivain parce qu'il ne partage pas vos opinions. À ce compte, tout adversaire est un imposteur.

Mais en ce qui me concerne, je ne suis adversaire de personne. Et ce critique imbécile n'a même pas remarqué que je n'étais nullement hostile à la religion, bien au contraire.

Tout pessimiste est un humoriste.

Ce thème de la naissance est on ne peut plus stérile. J'ai « choisi » une impasse, et m'étonne de ne pas avancer !

Les grands systèmes du XIXe – Hegel, Schelling, Schopenhauer, Hartmann – s'apparentent aux systèmes gnostiques.

Toutes ces grandes constructions métaphysiques ne pouvaient surgir qu'au milieu d'une nation si visiblement dépourvue d'ironie et de bon sens.

L'ironie est la mort de la métaphysique.

Relu du Heidegger : cas unique de profondeur et d'imposture.

Le manque de « probité » de la langue allemande. L'imposture est donc à l'origine.

### 12 novembre

Promenade hier entre Saint-Chéron et Dourdan. Tous les arbres couleur rouille. Le soir, traversant un bois, j'ai songé à Lenau. Il y avait là tous les motifs : Waldeinsamkeit, Herbststimmung, Weh-mut<sup>131</sup> etc., toutes choses dont la poésie actuelle n'aurait que faire.

Claudiel est la plus forte personnalité de la génération Valéry-Gide. Ces imbéciles de surréalistes qui l'avaient ridiculisé, que sont-ils auprès de lui ? Quand on pense que Breton parlait de lui avec mépris ! Mais qu'est Breton à côté ? Je n'aime ni le théâtre ni les *Odes* ni les commentaires sur la Bible ; mais la figure de Claudiel dans son ensemble est impressionnante.

On doit supporter une infamie comme on supporte une infirmité.

Tout ce qui nous arrive est épreuve, le bien comme le mal. Le bien surtout.

La vengeance est une libération. Ne pas se venger, c'est s'empoisonner.

Est *impur* quiconque n'a pas la force de se venger ou alors de surmonter le désir de se venger.

La mélancolie est l'avidité langoureuse de l'insoluble.

On naît sage – ou on le devient après avoir aimé puis trahi toutes les causes.

La gaieté est mon masque, mon salut.

Un velléitaire de la violence. Tous ceux auxquels je n'ai pas cassé la gueule sont autant de reproches que je me fais et qui empoisonnent mon existence.

15 novembre

Concerto pour piano et orchestre de Chopin, écrit à dix-neuf ans ! Quelle profondeur et quel brillant !

La veine la plus « authentique » chez moi, c'est la veine romantique. Je me suis trompé d'époque – et, j'ajouterai, d'histoire, de monde, d'univers, *d'être*.

Il était orgueilleux, il aurait voulu verser les larmes *les plus rares*.

17 novembre

À l'exception de *Ecce Homo*, je n'aime plus le dernier Nietzsche. Ce qui m'en éloigne, c'est la mégalomanie dont il ne se départ jamais. Cela me plaisait quand j'étais jeune ; maintenant j'ai changé de *ton*.

(Pourtant *Ecce Homo* est ce qu'il a écrit de plus délirant. Sans doute. Mais là il est *au-delà* même du délire des grandeurs.)

Ce qu'on a appelé la « folie de *la foi en soi-même* », c'est ce qui me manque le plus, c'est ce qui s'éloigne de moi à mesure que j'avance en âge.

Un peuple est foutu quand il ne peut plus enfanter des dieux, quand il s'en cherche ailleurs ; cela est vrai en politique plus encore qu'en religion.

Pendant tout le XIXe siècle, la France a imité sa propre Révolution ; en ce siècle-ci, elle ne peut plus imiter que les autres.

Ma vie « intellectuelle » a commencé par ma foi en ma mission (l'époque de la *Schimbarea la fatâ*<sup>162</sup>). À vingt-trois ans j'étais prophète ; et puis, cette foi s'est affaiblie, et d'année en année j'ai assisté au déclin de ma croyance en une mission à remplir, en une influence à exercer. J'ai bien peur (?) que ce ne soit le sceptique en moi qui ait gain de cause en tout dernier lieu. Avec l'âge, je suis devenu *modeste*, c'est-à-dire de plus en plus normal. Or un homme quelque peu équilibré ne peut pas s'arroger une mission, ni croire passionnément en lui-même. Quand je pense qu'en 1936 (?) à Munich, je vivais avec une telle intensité que j'en étais venu à penser qu'une religion nouvelle allait surgir dans les Balkans, tant ma fièvre me donnait confiance en moi. Une confiance qui me terrifiait, car je ne croyais pas que je pourrais supporter encore longtemps une tension pareille.

(J'ai suivi exactement le trajet opposé à celui de Nietzsche. J'ai commencé avec... *Ecce Homo*. Car *Pe culmile disperării*<sup>163</sup>, c'est cela : un défi adressé au monde. Maintenant tout défi me paraît trop enfantin, et je suis trop sceptique pour en commettre encore un.)

Ma mission est de ne point en avoir. Ce n'est tout de même pas pour rien que je me suis occupé un peu de bouddhisme.

Tendre au nirvâna, c'est s'émanciper de l'idée de mission, avec tout ce qu'elle a de démoniaque, et aussi de fortifiant.

18 novembre

Si l'humanité aime tant les *sauveurs*, hallucinés qui s'arrogent une mission, qui croient fanatiquement en eux-mêmes, c'est parce qu'elle

s' imagine que c'est en elle qu'ils croient.

Conversation de presque trois heures avec un jeune éditeur italien, principalement sur l'avenir de l'Europe. Les choses que je lui ai dites me semblent l'avoir démoralisé.

On n'apprécie que les écrivains qui ont de l'influence, des disciples, qui font école, qui ont une postérité ; en somme, qui ont des *semblables*.

20 nov.

Si on ne méprise, on ne peut pas s'affirmer. Chaque génération minimise ce qu'a fait la précédente ; sans quoi, elle n'aurait pas la force de se forger une originalité.

À la question : Qu'est-ce que le nirvâna ?, le Bouddha ne répond pas, mais on ne répond pas davantage à celle de Pilate : Qu'est-ce que la Vérité ?

21 novembre

Depuis que j'ai écrit et *publié* mon texte sur le suicide, l'obsession que j'en avais a considérablement diminué. Ce qui prouve qu'il n'est pas si mauvais que ça d'être auteur.

-  
22 novembre

Chacun creuse sa propre tombe. Mon frère, en refusant d'épouser la fille du président de la République roumaine, est devenu vulnérable. Eût-il fait cette concession (de taille, je le reconnais), il n'aurait sûrement pas fait sept ans de prison.

Quand je n'aurai plus rien à dire, il faudra que je me retire ou me tue. Y arriverai-je ?

La vivacité qui dépasse certaines limites dégénère en vulgarité.

La vulgarité, c'est la vivacité sans finesse mais non sans intelligence.

Un sot n'est pas vulgaire, il est simplement sot. La vulgarité exige un certain niveau, et aussi certaines prétentions.



Le plus souvent, on tombe dans la vulgarité quand on veut être au-dessus de ce qu'on est. L'imitation *visible* frise la vulgarité.

### 23 novembre

Mon destin est de finir comme un chien, me suis-je dit ce matin en me réveillant. N'ayant pas la force de me lever, j'ai laissé ma mémoire vagabonder, et je me suis vu enfant grimper dans les montagnes de Rasinari. Un jour je tombai sur un chien attaché à un arbre depuis longtemps sans doute, et qui était si maigre, si *transparent*, si vidé de toute vie, qu'il ne put ni aboyer ni se réjouir de ma présence. Il n'eut que la force de me regarder sans bouger – cependant il était *debout*. Depuis quand était-il là ? et n'eût-il pas été plus charitable de le tuer que de le condamner à mourir de faim ? Je le contemplai quelques instants, puis, pris de peur, je m'enfuis.

Il y a un fonds de lâcheté dans toute appréhension. Rien ne peut tourner bien en fin de compte ; cela on devrait le savoir, et en même temps avoir le courage de ne pas y penser.

Pour l'anxieux, il n'y a aucune différence *qualitative* entre le succès et l'échec. Sa réaction envers l'un et l'autre est finalement la même. Les deux le dérangent également.

Balade dans la forêt de Fontainebleau. Tout le temps une angoisse diffuse, que je me suis refusé à analyser.

D'après un de ses disciples Alain avait coutume de dire : « Tout ce qui va mal va de soi. »

Une nation, une civilisation plus encore, disparaît, quand y disparaissent les *interdits*.

L'euphorie est le parent pauvre de l'extase.

Goethe est le dernier maître ès banalités. Il faut remonter à l'Antiquité pour retrouver ses pairs...

Je me reproche de n'avoir rien fait pour éviter de naître.

25 novembre

Il n'y a qu'une seule chose qui compte : suivre sa nature, faire ce qu'on était appelé à faire, n'être pas indigne de soi-même.

Toute ma vie par *peur de me trahir* j'ai refusé toutes les chances qui s'étaient offertes. C'est pourquoi, mon premier mouvement devant le succès est le recul.

S'il est vrai que ce qui distingue une langue vivante d'une langue morte est que dans la dernière, on n'a *pas le droit de faire des fautes*, alors le français est une langue morte.

Quand deux Français se disputent, s'ils ne se livrent pas à des voies de fait, ils se reprochent, dernier argument, des fautes de français. Éviter à tout prix toute faute, et même toute incorrection, dans une lettre d'injures. C'est ce péché de forme qu'on vous reprochera le plus gravement, et on passera à côté du *fond*.

La *Hudson Review* publie mon texte sur Valéry, suivi de celui d'Auden. Le ton de ce dernier est le *bon*, sans ricanements, sans griefs, sans insinuations, sans cette constante mauvaise humeur qui dépare le mien. On n'a pas le droit de s'ériger en juge : à quel titre me suis-je fait l'inquisiteur littéraire de Valéry ?

Il y a une réponse : je ne lui pardonne pas d'avoir compté dans ma vie, de m'avoir *marqué*. J'ai horreur de l'ingratitude, mais je ne peux pas m'empêcher de l'éprouver, surtout lorsqu'elle se situe à une certaine altitude.

Et puis je lui en veux de m'avoir trop fait croire au style, ou, comme on dit aujourd'hui, à l'écriture. J'y ai trop sacrifié. Quel gaspillage de temps pour des *petits riens* !

La confiance en soi est bonne pour produire mais non pour découvrir. Les vérités se dévoilent en deçà ou au-delà de cette assurance, dans l'incandescence ou dans le froid de la conscience.

Tous les gens que j'aime, que je vénère plutôt, ont été incapables de gagner leur vie...

La seule chose qui puisse me racheter dans l'état de misère morale où je suis, c'est d'écrire un livre qui soit plus *moi* que les autres.

Tout désir chez moi suscite un contre-désir ; en tout cas, le désir contraire. De sorte que, quoi que je fasse, seul compte ce que je n'ai pas fait.

J'ai réfléchi ce matin au lit aux raisons pour lesquelles Weininger<sup>66</sup> m'avait tellement passionné dans ma jeunesse. J'aimais évidemment sa haine de la femme. Mais ce qui me séduisait, plus encore, c'est que, juif, il détestait sa « race », comme, moi, roumain, j'avais horreur de l'être. Ce refus des origines, cette incapacité de se résigner à être ce qu'on est, ce drame de se rêver autre, je connaissais tout cela ; mais il me semblait que Weininger était allé le plus loin possible dans cette volonté, dans cette recherche d'autodestruction, qu'il y représentait un cas limite, *le cas*.

Qui n'a pas eu le courage de se tuer en pleine jeunesse se le reprochera toute sa vie.

Dans mon cas, ce n'est pas de courage qu'il s'agit. J'ai *différé* : un point c'est tout. Au bout d'un certain temps, on s'avise qu'il est trop tard, qu'on a manqué trop d'occasions, et qu'il faut se résigner.

Chez moi, la peur de l'avenir est greffée sur le *désir* de cette peur, je souhaite qu'il m'arrive ce que je fuis.

Depuis que j'ai cessé d'écrire sur l'Histoire et, en partie, de songer à ce qu'elle a d'incroyable ou d'effrayant, je suis beaucoup plus serein qu'avant. Il faudrait étendre l'opération à tous les secteurs, et en arriver à ne penser plus à rien. Ce serait là la sérénité parfaite.

Il est évident que Dieu était une solution, et qu'on n'en trouvera jamais une autre qui soit aussi satisfaisante.

Du matin au soir, hors de moi, inutilement. Qu'un arbre doit être heureux ! et une pierre !

Ces violences intérieures, qui n'aboutissent à rien, me consomment bêtement et m'empêchent de me concentrer sur quelque problème

impersonnel. Elles me réduisent à l'état de volcan grotesque.

Je ne réagis jamais tout de suite à la calomnie : je la laisse se répandre, et n'interviens qu'au moment où elle est acceptée par tous, où plus personne n'est disposé à m'écouter. *Ich bin nun einmal so*<sup>164</sup> !

### 28 novembre

J'ai remarqué que je ne pouvais accepter un don (disons carrément : en argent) que si, d'une façon ou d'une autre, cette acceptation est liée à une humiliation de ma part. C'est là le prix que je paie, que je dois payer pour m'absoudre à mes propres yeux de l'indignité qui consiste à mendier *honorablement*.

J'ai vécu toute ma vie comme un clochard. Un clochard auquel on a donné, et qui n'a pas sollicité.

Depuis longtemps j'ai compris que je n'avais rien à apprendre des philosophes, et je ne sais pas pourquoi je m'obstine à feuilleter leurs livres. Il est vrai que je leur préfère les théologiens qui ont sur eux l'avantage de se mouvoir dans l'étrange et l'invérifiable : leur supériorité sur le philosophe est celle du vicieux sur le vertueux.

Deux choses qui ont énormément compté dans ma vie : musique et mystique (donc *extase*) – et qui s'éloignent...

Entre vingt et vingt-cinq ans, *orgie* des deux. Mon goût passionné pour elles était lié à mes insomnies. Des nerfs incandescents, chaque instant gonflés jusqu'à l'éclatement, envie de pleurer par un intolérable bonheur...

Tout cela a été remplacé par l'aigreur, l'affolement, le scepticisme et l'anxiété. En somme, une baisse de la température intérieure – qui explique seule pourquoi je suis encore en vie. Car s'il m'avait fallu persévérer à l'état d'ébullition, depuis longtemps j'aurais sauté.

Je suis le type même du négateur assoiffé de quelque chose d'autre, de quelque catastrophe *oui*.

... et qui est désespéré de ne l'avoir pas trouvé de ce côté-ci de la naissance.

La grosse flatterie roumaine. Un écrivain de là-bas m'envoie son dernier livre avec la dédicace suivante : « Au divin E. C., son admirateur fébrile. »

L'hyperbole est le vice national. Je n'en suis pas exempt hélas ! À force d'entendre des gens exagérer, on exagère soi-même petit à petit, et l'imitation devient habitude. Il faut dire aussi qu'il y a une espèce de chaleur dans l'exagération et même de générosité, et qu'on voudrait parfois trouver chez les Français, si calculés, si froids dans leurs compliments. On dirait que lorsqu'ils en lâchent un, ils perdent dix kilos ! Tant ils se font violence et ont l'air mal à l'aise. C'est qu'ils en attendent, eux, ils n'aiment pas en faire.

L'originalité n'est pas un critère. Paganini est plus original que Bach.

Je lis un petit livre assez astucieux et très méchant de Gracq. Il y attaque Cocteau et des gens de cet acabit, morts dès leur vivant. À quoi bon dépenser tant de verve en pure perte ?

Je pense à mon article sur Valéry, si injuste, si inutilement agressif et ricanant. J'ai un véritable remords de l'avoir écrit. C'est un aboiement de roquet. Quelle honte !

Le portrait de Marguerite Jamois dans *Lettrines* de Julien Gracq est un chef-d'œuvre. Elle avait joué avec beaucoup d'éclat le rôle de *Maya*<sup>165</sup> – « Et ce rôle, comme il arrive exceptionnellement l'avait accomplie et physiquement épanouie – non pas comme Jeanne d'Arc pour Ludmilla Pitoeff, mais comme j'ai vu, pendant la guerre, l'étoile jaune donner soudain port, noblesse, et je ne sais quel feu ensorcelant à certaines Juives. »

### 3 déc.

Tout à l'heure à la radio, J. L. Barrault, en parlant d'Artaud, disait que, dans le théâtre, il fallait s'élever sans perdre contact avec le public, avec la foule, mais que Artaud le perdait, car il était malade.

La remarque est très juste : la maladie fait perdre le contact avec la multitude. Elle va à l'essence, à l'Un.

On ne peut penser qu'un malade ne songe pas à Dieu, à ce qui survit quand tout a disparu.

Dieu est ce qui survit à l'évidence que rien ne mérite d'être pensé.

Minute de recueillement : savourer la volupté de ne penser à rien, se reposer dans la conscience d'une nullité étale, d'un arrêt dans le suprême.

Dans le magasin de régime que je fréquente depuis des années, la vendeuse, une vieille fille laide, antipathique, me tape sur le système. Aujourd'hui, à une remarque déplaisante qu'elle a faite, j'ai répondu sur le même ton, sans toutefois faire un éclat à cause des gens qui se trouvaient là. – Quand on déteste quelqu'un depuis longtemps, il est humainement impossible d'éviter une sortie. C'est pourtant ce qu'il faudrait faire. Dans l'occurrence, je savais qu'un jour, pour un rien, je me mettrais en colère contre cette bonne femme. S'il n'y avait eu personne, j'aurais fait un scandale qui m'aurait empoisonné pendant des jours. Que ne puis-je être un peu anglais ! Je devrais porter un chapeau melon afin de me rappeler en toute rencontre qu'il faut suivre un modèle en tout point différent de ma nature.

Lu quelques pages de Schopenhauer. Relu plutôt. C'est moins ce qu'il dit que la passion avec laquelle il le dit qui fait qu'on peut le lire encore. Un philosophe passionné est une chose si rare qu'il faut le célébrer plutôt que le suivre. Ce que j'aime chez Schopenhauer, ce sont ses manies, ses lubies, ses boutades, ses extravagances, et ce mélange de gravité et de mauvaise foi, relevées par l'humour, qui en font le plus grand des moralistes allemands après Nietzsche.

(Sur Nietzsche il a l'avantage de l'humour dont le poète de *Zarathoustra* est complètement dépourvu. Nietzsche était trop pur, il avait trop peu vécu au contact des gens, ensuite il était trop emporté par un souffle tragique pour être capable de cette forme de scepticisme que suppose l'humour.

Schopenhauer avait aussi un côté « canaille », et il était infiniment plus près d'un Voltaire que Nietzsche qui s'en croyait l'héritier.)

Je pourrais dire de moi ce qu'a dit de soi, avec moins de vérité, Sainte-Beuve : « Je n'ai donné à personne le droit de dire : *Il est des nôtres.* »

Ma « préface » à Valéry a paru dans la *N. R. F.* – Ce que je reproche à Valéry, c'est le *manque de modestie*. On n'a pas le droit de s'attribuer un statut qui ne s'appuie sur rien, encore moins de mépriser ceux qui ont eu l'honnêteté de proclamer leurs limites. Je m'insurge contre le délire des

grandeurs chez les autres, parce que je n'ai plus la chance d'en éprouver les bienfaits. Je suis sorti en effet de tous les délires, et m'en désespère secrètement. J'envie la folie de tout le monde.

Je voudrais écrire un essai sur la *conscience*, thème qui me hante depuis toujours et que j'ai abordé, sans l'approfondir, dans tout ce que j'ai écrit.

Les *degrés* de la conscience.

Blake : « Il vaut mieux étrangler un enfant dans son berceau que de garder au cœur un désir non satisfait. »

Toute la psychanalyse est déjà là.

Le pape Innocent IX avait commandé un tableau où il était figuré sur son lit de mort, et qu'il regardait toutes les fois qu'il lui fallait prendre quelque décision importante.

Il faudrait que je me procure le livre de Rank sur le *Traumatisme de la naissance*.

Cette crise d'ennui que j'eus à cinq ans (1916), un après-midi que je n'oublierai jamais, fut mon premier et véritable éveil à la conscience. C'est de cet après-midi-là que date ma naissance en tant qu'être *conscient*. Qu'étais-je avant ? Un être sans plus. Mon *moi* commence avec cette fêlure et cette révélation tout ensemble qui marque bien la double nature de l'ennui. D'un coup je sentis la présence du rien dans mon sang, dans mes os, dans mon souffle, et dans tout ce qui m'entourait, j'étais vide comme les objets. Il n'y avait plus ciel ni terre, mais une immense étendue de temps, de temps momifié.

Sans l'ennui je n'aurais pas eu d'identité. C'est par lui, et à cause de lui, qu'il me fut donné de me connaître. Ne l'aurais-je jamais éprouvé, que je m'ignorerais totalement, que je ne saurais pas qui je suis. L'ennui est la rencontre avec soi – par la perception de la nullité de soi-même.

je suis né cet après-midi d'été où j'avais cinq ans et où il me fut donné d'assister à l'évacuation de l'univers opérée sous mes yeux.

L'ennui est morbide s'il se répète souvent, s'il devient chronique. L'ennui peut être une crise ou une aventure organique, une fantaisie, un épisode métaphysique ; comme tel, il ne compte pas ; mais s'il *s'organise*, s'il devient chronique, il subjugué tout l'être.

Je viens de parcourir un texte où C., esprit rigoureux, archi-classique, s'exerce au fantastique. Cela fait faux, cela fait pastiche. On ne devrait jamais s'essayer à un genre pour lequel on n'est pas fait. Le tort de l'intellectuel, en France, est de croire qu'il peut se faire valoir dans n'importe quel domaine, qu'il suffit d'être astucieux pour y exceller, et que, par raisonnement, on peut suppléer au don. En fait, on ne devrait pas s'aventurer là où l'on n'est pas appelé. Une vocation ne s'invente ni ne se fabrique. Il faut avoir le courage de suivre sa loi et de ne pas s'en écarter, avec l'arrière-pensée de s'enrichir, de se renouveler. On ne se renouvelle pas, on ne s'enrichit pas en faisant des pirouettes. On divulgue seulement ses limites et ses prétentions.

8 décembre 1969

Hier, dimanche, sur ce plateau près de Dourdan, la neige avait tout recouvert. Mer étale gelée. Un coq avançait seul. Sa démarche guindée, son allure avantageuse, sur ce fond d'infini féérique et morne, me firent comprendre que du ridicule au fantastique il peut n'y avoir qu'un pas.

Le sol blanc et le bois gris combinent la féerie avec le sinistre qui la rehausse et la complique.

En écoutant aujourd'hui, à la radio, Ruggiero Ricci, jouant la partita n° 1 de Bach, j'ai senti qu'il ne fallait pas renoncer, qu'on n'a pas le droit de se laisser aller, et que, pour ce qui me concerne, j'ai le devoir de me ressaisir.

Dans son essai sur *Pœ et la France*, Eliot écrit : « Une complète inconscience du style peut signifier que la poésie n'a pas encore fait son apparition ; une complète indifférence au sujet peut signifier que la poésie est arrivée à sa fin. »

9 décembre

Lu avec plaisir *Découvertes* d'Eugène. Le ton y est détaché, et parfois presque serein, tel qu'il convient à quelqu'un qui s'arrache de plus en plus à



sa vie et même à son œuvre.

Je ne connais rien de plus bête que d'avoir une « œuvre », et de s'en réclamer. Ceux qui n'ont jamais rien écrit ni publié ne connaissent pas leur bonheur, et leur extraordinaire liberté. Une œuvre est une chaîne, peut-être la pire, parce qu'elle ne se *laisse* pas oublier.

Retrouver dans *La naissance de la tragédie* l'histoire de Midas et de Silène – sur le bonheur de n'être pas né.

Dans cinq ans, les jeunes, enfin chômeurs, vont foutre un bordel sans nom. Actuellement ce sont des retraités de vingt ans, qui vivent aux frais de leurs parents ou de l'État. Quand ils verront qu'il n'y a aucune issue pour eux, il se soulèveront. *Après*, la terreur sera inévitable, et elle s'exercera contre eux.

On ne se sent exister que dans l'agressivité, dans le besoin de casser la gueule à n'importe qui.

(Les jeunes, aujourd'hui, circulent en bandes ; or les bandes n'ont de raison d'être et ne peuvent durer que si elles tendent à se détruire les unes les autres.)

Dès qu'on affecte un ton prophétique, il y a un début de rassemblement. Mais quand vous doutez, qui voulez-vous qui accoure ? Le doute n'est pas une trompette.

Le mauvais goût grandiose de Claudel, qu'on rencontre partout dans son œuvre, et singulièrement dans son épitaphe :

« Ci-gît la semence de Paul Claudel. »

L'énorme vanité de ceux qui n'ont pas réussi, qui ne sont pas reconnus, et qui n'oublient pas un seul instant leurs mérites. Combien plus supportable est la vanité de l'homme qui a fait ses preuves et qui, très souvent, las de son succès, s'emploie à le minimiser !

12 déc.

Je ne connais rien de plus triste ni de plus pathétique que la vie de Nietzsche à Sils-Maria, entre autres, où il faisait l'empresé auprès de vieilles dames anglaises et russes, et les suppliait de ne pas lire ses livres. Il avait un respect spécial pour les femmes pieuses. – Dans toute l'histoire de la philosophie, il n'est personne qui autant que lui ait vécu à tel point en contradiction avec, je ne dirais pas ses idées, mais avec sa morale. C'était un agneau qui se rêvait loup.

Écrire sur le suicide, c'est l'avoir dépassé.

La bonté est la qualité suprême qu'on puisse posséder. Elle n'est malheureusement jamais acquise ; on naît avec elle, et au cours de la vie, elle peut s'améliorer ou se corrompre mais elle ne saurait surgir d'un effort, d'un calcul d'altruisme et de générosité. Si on n'est pas bon de nature, on ne le deviendra jamais ; et ce qui est très grave, c'est que le plus souvent cette qualité ne se rencontre pas chez les grandes intelligences. C'est comme si elle était inconciliable avec le fonctionnement de l'esprit. On l'a assez dit qu'elle était plus fréquente chez les simples. Et cela est malheureusement vrai, encore que, quand ceux-ci se mêlent d'être méchants, ils le sont bien plus que les compliqués, et, ô merveille, d'une manière plus raffinée, plus astucieuse.

Je voudrais être bon, en tout cas meilleur que je ne suis. Je ne saurais y parvenir qu'en renonçant à porter un jugement sur les gens. Mais cela est impossible, car je suis un homme d'humeur (s), c'est-à-dire que je me sens viscéralement enclin à juger, à détester donc, mes semblables, presque tous odieux, il faut bien en convenir. J'ai toujours pensé que l'homme n'a pas été *réussi*, et que Dieu ou la Nature ne pouvait pas s'y prendre autrement, qu'il y avait une sorte de fatalité qu'il fut ce qu'il est.

Comme tout individu condamné à l'introspection, j'ai l'homme en horreur. C'est que je l'ai trop pratiqué en profondeur pour pouvoir me permettre le luxe de la moindre illusion à son égard. – Il n'empêche qu'on reste stupéfait à l'idée que d'un spermatozoïde a pu surgir quelquefois un *saint*

Vu hier soir *Les ombres de la mer* de Yeats. La salle vide. La jeunesse actuelle ne peut pas aimer une pièce si foncièrement, si totalement poétique. Et je la comprends. Il faut un minimum de cynisme qui corrige l'excès de poésie ; autrement on risque de tomber dans le fade, le puéril, le sublime, l'exsangue. Beckett, à chaque fois qu'il risque de tomber dans le lyrisme ou la métaphysique, fait pousser quelque hoquet à ses personnages, et ce retournement contre soi-même, par quoi le « héros » se reprend en main, est on ne peut plus heureux, et plus actuel. Yeats est un grand poète, mais son théâtre n'est que du très bon Maeterlinck.

Exposition Giacometti<sup>166</sup>.

Peintre et sculpteur surfait. On aurait dû faire un choix et l'exposer dans une ou deux salles, au lieu de le *diluer* dans toute l'Orangerie.

Ses dernières années sont admirables. Pourquoi avoir sorti son œuvre d'avant-guerre ? Il n'est original et frappant qu'à partir du moment où il s'est *trouvé*, c'est-à-dire les années où il *girafise*, où il amincit le corps et la tête au point de leur enlever épaisseur, masse, poids. C'est un attentat des plus subtils contre la matière, la lourdeur. Giacometti avait le génie de l'amenuisement ; même quand il est grandiose, il l'est dans le... diminutif.

Il y a quelque chose de ridicule à vouloir « faire » une œuvre. Mais comment désigner le refus de s'y mettre quand on en a les moyens ?

14 déc.

Dans un article sur l'Inde, Béguin s'étonne que les hindous soient incapables de dater exactement leurs monuments. Un guide, dit-il, « hasardera un millésime qui sera faux de trois ou quatre siècles ».

On se demande quelle importance peut avoir pour des gens qui vivent en dehors de l'Histoire de savoir que tel temple date de tel ou tel siècle, qu'il a cinq ou neuf siècles d'ancienneté. Le point de vue historique n'a aucune valeur quand il s'agit de réalités spirituelles.

Les sermons du Bouddha remontent, paraît-il, au rv\* siècle avant notre ère. Quand on les lit par nécessité intérieure et non par curiosité philosophique, est-ce qu'on pense qu'ils furent conçus à une époque si lointaine ? Est-ce que la *douleur*, dont il y est principalement question, représente une réalité située dans le temps ? Souffrons-nous moins qu'on ne

souffrait alors ? Le tourment n'a pas de date ; seule change la manière de le traduire.

Tout choix en tant que choix est-il nécessairement mauvais ? Non en théorie, oui en pratique. Encore, faudrait-il ajouter, qu'il soit inévitable. Car on ne peut pas ne pas choisir, et le manque même de choix est le choix par excellence.

La violence est ce qui me définit en propre. Et de ne pouvoir l'exercer, de devoir la refouler, emmagasiner, je me sens à côté de celui que je suis réellement. *Irréalisé* par modération, veulerie, « sagesse », réflexion, atavisme. – *L'explosion*, non, le *besoin d'explosion*, c'est cela que je ressens, et comme je sais que je ne peux pas exploser, je me consume en regrets, je m'épuise à me haïr, je m'en veux de n'être pas à mon propre niveau, – je voudrais me casser la gueule par exaspération contre mes accommodements, mes concessions, mes résignations. Je n'en peux plus à force de me contenir. Il va falloir hurler enfin – hurler pour ne plus hurler.

Nietzsche, les premiers jours de sa folie, ne cessait de demander des femmes... Réaction d'un grand chaste.

Erwin Rhode, parlant d'une visite qu'il fit à Nietzsche, deux ans avant l'effondrement, dit : « Il semblait venir d'une région que personne n'habite. »

### 15 décembre

Depuis que j'écris sur la naissance, je n'ai jamais rencontré tant de difficultés à traiter un sujet. On peut mettre en question la vie, la mort et n'importe quoi, on s'en accomode, c'est normal. Pourquoi ne l'est-il pas du tout d'aborder, d'attaquer la naissance ? Pourquoi ce malaise quand j'en parle, pourquoi cet air de non-conviction ? mieux, de trahison ? – C'est qu'il est antinaturel, anti-soi-même, de s'en prendre à ses commencements, de mettre en cause ses origines. C'est comme si tous les points d'un parcours étaient méprisables, sauf le premier : on dirait qu'il est invulnérable et même sacré. On peut se défaire sans peine de Dieu, de *l'origine*, mais non de sa propre naissance, de son origine à soi. C'est

pourquoi toutes les fois que je m'attaque à ma naissance, j'ai la sensation de perpétrer un crime sans pareil, et de me libérer en même temps de tout et de moi-même : une libération sans précédent, pleine de risques, la plus grande dont soit capable un mortel.

Je viens d'écrire à Christoph Schwerin, qui a fait une chronique intéressante dans un journal allemand sur les *Syllogismes* sous le titre « Job parmi les moralistes », que j'aimais, comme Job justement, « la lèpre et la syntaxe ».

Il faudrait penser à chaque moment qu'on n'en a plus pour longtemps, et *travailler*, se réaliser, achever ce qu'on a à terminer ; certes — mais on peut tout aussi bien se dire que, puisqu'on n'en a plus pour longtemps (qu'importe que ce soit un mois, un an, dix ans ou davantage !), il n'y a pas de raison de se dépêcher, qu'il est plus sage de tout abandonner, qu'une œuvre ne vaut pas plus que l'absence d'œuvre.

Les deux attitudes ont leurs héros. Encore faut-il préciser que seuls ceux qui représentent la première sont connus, les autres, faute de laisser de traces, la postérité ne pouvait s'en occuper.

Qu'importe que je vive ou que je meure ou — mais c'est tout. Il n'y a pas un autre choix. Quelle pauvreté !

18 déc.

*Qu'importe* ! — c'est le mot qui me vient le plus souvent à l'esprit quand je me trouve dans quelque perplexité. C'est, si on veut, un tic mais un tic révélateur, et non un automatisme.

La grande chance de Nietzsche de finir comme il a fini.

Je me connais — intolérablement.

Nietzsche, pendant les dernières années de son *Unmachtung*<sup>167</sup>, muet, prostré, regardait fixement pendant des heures ses mains.

Comme Macbeth après le crime.

La liberté, la fantaisie, le bienheureux débraillé avant de naître.  
Naissance et menottes sont pour moi des synonymes.

La naissance comme entrave, comme chaîne, ce n'est pas là le sentiment courant, général ; mais on peut y venir ; il suffit de la considérer longtemps et d'y réfléchir plus que de raison (comme c'est mon cas hélas !).

19 déc.

Ce matin, je me suis emporté au-delà de tout ce qu'on peut imaginer contre « mon » plombier, qui est venu, avec un retard de deux mois, finir un travail qu'il n'avait pas terminé lors de l'installation d'un radiateur à gaz.

(J'ai si honte de mon emportement que je n'ai qu'une idée : demander des excuses à ce plombier insolent.)

C'est fait, j'ai téléphoné au plombier.

La chose la plus grave est de perdre le contrôle de soi-même.

Il fut un temps où j'aimais insulter les gens. Je le fais encore à l'occasion malgré moi, et toujours avec un vif remords après.

Jeune, j'avais la volupté de me créer des ennemis – maintenant je ne sais que faire de ceux que je traîne péniblement après moi.

Je suis un obsédé, je devrais donc être un fanatique, et je ne le suis pas.

La satisfaction d'avoir fait une œuvre qui n'intéresse personne, on ne peut pas dire qu'elle soit sans mélange. Il n'empêche qu'elle existe, et que, même impure, elle est une source d'orgueil et quelquefois de volupté.

Dans le Japon féodal, la vendetta était autorisée légalement, – car on n'avait pas « le droit de vivre sous le même ciel » avec le meurtrier d'un père ou d'un frère – à condition d'en prévenir les autorités judiciaires en bonne et due forme, en fixant une date limite pour l'accomplissement de la vengeance.

Dès qu'on se sent bafoué et qu'on pense à l'injustice, tout devient Amertume des Amertumes.

La joie n'est pas un mystère : c'est tout simplement une sensation pure – qu'on n'éprouve qu'à ces rares moments où disparaît l'obsession d'être

victime, où l'on ne jalouse plus personne, où l'on pardonne à tous, où l'on est envié par un dieu.

La joie : plus rien ne me regarde de ce qui m'arrive, et d'ailleurs plus rien n'arrive, ni ne saurait arriver. C'est une lumière qui se dévore elle-même, inépuisablement ; c'est le soleil *à ses débuts*.

Il n'y a de joie que là où la victoire d'un autre, fût-ce sur nous-même, n'est pas une défaite pour nous : la joie est un moment de suprême invulnérabilité.

Les faibles, les malades, les grabataires qui *osent* proposer un nouveau credo à l'humanité : Nietzsche, le plus lamentable et le plus *espérant* de tous.

Il est passé du pessimisme au délire ; et c'est pourquoi il a eu tant de disciples, la plupart grotesques.

22 déc.

Merveilleuse promenade hier dans la forêt de Rambouillet.

Du haut du rocher d'Angennes (?), enveloppé dans le brouillard on avait l'impression de se trouver quelque part dans le Jura.

Lu le *Journal du Docteur Faustus* de Thomas Mann. Tout y est quelconque, sauf les trois ou quatre pages sur Gerhart Hauptmann. Il est curieux de voir un homme en fin de carrière, si rempli de vanité. À quoi bon reproduire tous les compliments de ses amis ? Quand on sait qu'aucun éloge n'est intrinsèquement sincère, le mieux est de n'en jamais faire état.

Le français est peut-être plus beau que l'anglais, mais une voix anglaise est toujours plus mélodieuse, plus émouvante qu'une voix française.

Ces voix de tête, quel cauchemar !

Toute fureur contre moi ou contre les autres finit chez moi en fureur contre ma naissance ; mieux, tout ce qui m'arrive participe de la fureur, de sorte que cette malheureuse naissance, qui devrait m'être indifférente, que j'aurais dû oublier comme chacun oublie la sienne, s'installe au centre de mes préoccupations et se substitue à ma vie, à mon être même.

Seule une « cure » pourrait me guérir, me libérer de ma naissance. Mais laquelle, grands dieux, laquelle ? J'ai employé trop souvent le sarcasme comme remède, pour que maintenant je trouve soulagement dans quelque thérapeutique naïve.

Je n'aime que l'éclatement, et je considère que la seule période de ma vie qu'on puisse qualifier d'héroïque est celle de mon premier livre roumain *Pe culmile disperării*<sup>168</sup>; à chaque moment je sentais que le moment d'après pourrait bien n'avoir jamais lieu. S'il y a quelque chose d'inexplicable dans mon existence, c'est le fait que j'aie pu survivre à tant de fièvre, d'extase et de folie. Nulle camisole de force n'aurait été assez solide pour résister à mon délire. J'avais des pouvoirs surnaturels, et j'étais la créature la plus faible en même temps. Je tremblais nuit et jour, je répandais dans mes paroles et mes gestes mon manque de sommeil, je prodiguais mon désarroi, je suais mes terreurs.

23 déc.

Le plus grand changement intervenu dans ma vie réside dans mon attitude devant mes ennemis, à supposer que j'en aie encore.

Jeune – à vrai dire jusqu'à quarante ans ! – je ressentais un besoin profond, presque organique de me créer des ennemis : je voulais, je tenais à en avoir à tout prix et je m'en suscitais par tous les moyens. Allais-je quelque part ? je ne manquais pas d'exécuter quelqu'un dont les propos – ou la gueule – m'irritaient. J'aimais provoquer le bordel partout, je m'employais aussi à être injuste. J'y arrivais facilement, et je m'en trouvais mieux.

Maintenant, tout conflit me cause un malaise, et si je me fais un ennemi, ma première pensée est de me réconcilier avec lui, quel qu'il soit, et si méprisable qu'il soit. Je n'ai plus assez de vitalité ni de confiance en moi ou d'orgueil, pour pouvoir *m'occuper* encore d'un ennemi. Un fardeau me suffit, je ne peux plus me charger de celui des autres. Or avoir des ennemis, il y faut un goût très développé de la responsabilité. C'est ce dont je manque de plus en plus, et même tout à fait.

24 déc.



Ai pensé à A. B., avec ce grand soulagement qu'on ressent lorsqu'on liquide une amitié fondée sur un malentendu.

Cette idée saugrenue que j'ai de ne pouvoir m'imaginer comblé que si j'avais vécu avant l'apparition de l'homme ou après son effacement. Côtayer mes *semblables* m'est une défaite de chaque moment, un cauchemar insoutenable.

Avoir des *semblables*, et devoir les côtoyer est un cauchemar insoutenable. C'est un peu plus qu'une marotte que de ne pouvoir s'imaginer comblé qu'avant l'irruption de l'homme ou après son évanouissement.

J'aurais peur d'avoir la foi, tant je me fais une haute idée des obligations qu'elle comporte.

Il me semble insensé, et ridicule, de se réclamer de Dieu, et de se comporter comme le reste des mortels. C'est cependant ce qui arrive. Depuis longtemps le croyant a cessé d'être un phénomène étrange, impénétrable, inouï. Quand il existe, il est comme tous les autres. C'est comme s'il n'existait pas.

Mes affinités avec Swift. Je me demande parfois s'il n'est pas *le malheureux* que j'ai le plus admiré.

Noël – Silence extraordinaire. Rien que ce fait devrait me rendre heureux au possible. Je connais mon bonheur mais n'ai pas la force de le vivre.

Il est vrai que je ne peux m'empêcher de penser au retour des gens.

26 déc.

Claudé, dans son *Journal*, quelques jours avant sa mort, dit qu'on ne doit pas appeler Dieu infini mais inépuisable. Comme si cela n'était pas à peu près la même chose ! N'empêche que ce souci d'exactitude, ce scrupule théorique au moment où il note que son « bail » avec la vie est sur le point de cesser à quelque chose de beau et de réconfortant, de noble surtout.

Je regrette de n'avoir pas la force de me désintéresser complètement de mon « œuvre » (si je puis appeler ainsi les quelques opuscules de ma

façon).

### 27 décembre

Rêve interminable.

Mon frère était à Paris. On partageait un grand appartement avec les C., propriétaires de l'immeuble que j'habite. Mon frère, un bel après-midi, alla se coucher dans le lit des C., lesquels vinrent *humblement* s'en plaindre à moi.

Il est certain que le rêve est la revanche que chacun prend impunément. Dans le rêve on est presque toujours *quelqu'un*, fût-ce au milieu d'un cauchemar. C'est là que le déshérité triomphe. *Si on supprimait les rêves, il y aurait des révolutions tout le temps.*

Hegel – le philosophe le moins lu et le plus cité.

L'idée de fouler cette terre sans y laisser la moindre trace est en elle-même on ne peut plus exaltante. Pendant qu'on la conçoit on se sent plus pur, et plus mûr que les autres.

En ce moment même, aucun reproche venu des hommes ou des dieux ne saurait m'atteindre : j'ai aussi bonne conscience que si je n'avais jamais existé.

Dimanche – Vemon, Vétheuil par la route des crêtes. Neige et brouillard, *donc* le bonheur, presque la félicité.

À un certain moment, enveloppé dans la brume sur ce chemin qui domine la Seine, je me suis répété ce mot capital de Valéry : « le sentiment d'être tout et l'évidence de n'être rien », sans en éprouver aucun frisson désespéré. Une grande assurance au contraire, le sentiment d'une certitude sans faille.

### 29 décembre

Écouté ce matin une discussion entre de vieux généraux et quelques historiens non moins vieux sur la guerre de 14, – qui y mettaient une passion aussi forte que si elle venait de finir.

La vie, c'est l'avenir ; tout ce qui rentre dans le passé paraît arbitraire (?), bête, et totalement vain. Se souvenir en pleine angoisse nue ce qu'on redoute n'aura plus aucune réalité ni aucun sens un jour, que le passé guette tout ce qui arrive, que le passé est pire que la mort.

*Les nations.* Une nation s'affirme par l'orgueil et l'arrogance. Tant qu'elle conserve la conscience de sa supériorité, elle constitue un danger ; d'un autre côté, c'est grâce à cette mégalomanie qu'elle crée des valeurs et se définit elle-même. Vient un moment pour elle où ce processus de dilatation et de prise de conscience décline, où elle passe de défaite en défaite, jusqu'à ce qu'elle cesse de croire en elle-même. Elle s'humanise, *elle perd son orgueil, elle ne compte plus.* L'Empire romain de la fin, l'Angleterre d'aujourd'hui, la France après la guerre de 14 etc.

— Quel est le sens de l'Histoire ? Permettre à des peuples d'exercer et de liquider leur génie.

Tout à l'heure, tel général parlant de Foch disait que celui-ci était doublé d'un diplomate, car il avait compris qu'il fallait ménager la susceptibilité des Américains. Aussi, au lieu d'intégrer leurs soldats dans des unités françaises, il comprit qu'il valait mieux accepter le principe d'une contribution indépendante ; c'est ainsi que se constituèrent les divisions américaines...

Trente-cinq ans plus tard, il n'y avait plus d'armée française... Que l'on compare la force américaine à la débilité française. La première nation du monde est devenue une nation provinciale...

L'histoire universelle est *cela*, et rien d'autre : des énergies, des forces qui se substituent. L'heure *sonne* pour telle ou telle nation. Mais il en est pour qui l'heure ne sonne jamais, qui sont condamnées à traîner dans la pénombre de l'histoire. Pas nécessairement pour leur malheur.

Depuis toujours, tous les hommes ont vécu en vain, et sont morts en vain. La grande erreur, c'est donc bien la naissance.

La vérité, il faut bien le dire, est intolérable, l'homme n'est pas fait pour la soutenir ; aussi l'évite-t-il comme la peste. — Qu'est-ce que la vérité ? Ce qui n'aide pas à vivre. Elle est tout le contraire d'un *appui*. Elle ne sert donc

à rien, sinon à nous mettre dans un équilibre instable, propice à toutes les formes de vertige.

Je sens tout de suite si un livre est *nécessaire* ou non, si une admiration est sincère ou non.

Je pense à Jean Guitton admirable portraitiste. Il a *réussi* tous ses modèles, sauf le pape Paul VI. Ici, c'est la profession du modèle qui a tout déterminé. Le portrait sent le métier, l'effort ; il y a là une accumulation de détails peu significatifs, un délayage pénible. Et puis, écrire sur quelqu'un sans pouvoir faire la moindre réserve ! Un jour le pape amena son visiteur à une terrasse, invisible de l'extérieur, d'où Paul VI domine la ville sans être vu. Là, il se mit tout à coup à prier, les mains jointes, comme s'il avait été seul. Cela ne s'imposait pas, et l'interviewer le sent bien mais puisqu'il écrit une apologie, il fallait trouver une justification à un geste si inattendu. Il ne fallait pas en chercher une, il fallait traduire son malaise, et donner libre carrière à son étonnement

Voilà donc un livre *sans nécessité*.

(Un livre sans nécessité est un livre qui aurait été meilleur... s'il n'avait pas été écrit.)

Beethoven – génie impur.

L'histoire de l'homme et de Dieu est l'histoire d'une déception réciproque.

31 déc.

Une œuvre n'a de poids que si on y sacrifie sa vie. Un livre devrait être un vampire : sucer notre sang.

(Deux de mes livres correspondent plus ou moins à cette exigence : mon premier écrit en roumain, et le premier écrit en français. *Pe culmile disperării*<sup>169</sup> et le *Précis*. Les autres m'ont coûté moins de substance.)

La Terre, cette boule vue de la lune, dire que des milliards de *sujets parlants*, pour employer le jargon de la linguistique, y souffrent et se font souffrir les uns les autres !

Je n'en reviens pas qu'il y ait des astronautes qui prennent leurs propres maux au sérieux.

Je me sens si petit que j'ai envie de miauler. Comment se fait-il qu'on puisse être si peu ?

Explosion d'une ombre.

*Bilan de 1969*

Mon découragement avant tout acte. J'aurai vécu année après année dans l'ivresse de l'impossible.

# 1970

1<sup>er</sup> janvier.

Ce matin, au lit, sensation physique, *visuelle* même, du temps comme un torrent qui nous emporte...

« Le mot que tu n'as pas dit est ton esclave.  
Le mot que tu as dit est ton maître. » (De qui est-ce ?)

Analyser, c'est défaire ; connaître, approfondir, aller aux éléments, c'est se livrer à une œuvre de destruction. C'est ce que fait quelquefois le philosophe et presque toujours le critique. Toute connaissance est un attentat à l'intégrité de l'être.

Dès qu'on essaie de se vaincre, il y a souffrance, allégée par la satisfaction inhérente à tout effort – inutile – sur soi.

On a dit qu'un philosophe chrétien ne peut pas être, à strictement parler, un philosophe, parce qu'il ne cherche plus, parce qu'il a trouvé.

Oui, sans doute. Mais un philosophe chrétien *risque* toujours de perdre sa foi, en croyant la posséder, et ce risque, qu'alimente son inquiétude, fait qu'il n'a jamais réellement trouvé.

2 janvier

Cinq coups de téléphone. Cinq *opinions* différentes ; cinq mondes clos. Il est impossible d'accéder à la vérité par des opinions ; toute opinion m'apparaît comme un point de vue *fou* sur la réalité.

Toute présence humaine m'inspire, suivant mes humeurs, de la gêne ou de la terreur. Je ne me sens jamais *naturel* en face d'un humain.

Si on m'enlevait l'un après l'autre tous les désirs que j'ai pu concevoir, au plus profond de moi, résiderait encore, inentamée, inattaquable : la nostalgie du désert.

Si, en agissant, nous pouvions nous voir, parcelle de matière se démenant dans l'illimité, nous arrêterions aussitôt. L'horizon borné est la condition de

l'acte, et même de l'aventure. On ne pourrait se mouvoir si on *se* voyait, et encore moins si on se voyait dans l'« infini ».

Toutes les fois que je passe rue Servandoni, et j'y passe souvent, je ne peux m'empêcher de songer devant l'immeuble où se cacha Condorcet pendant la Terreur, que c'est là qu'il écrivit l'essai sur le progrès indéfini de l'esprit humain. Quelle ironie d'exalter juste à ce moment-là, le « progrès » ! Mais en fait il en est le premier théoricien explicite et le prophète.

(Je pense au cas de mon ami Dinu Noica<sup>170</sup> qui, sortant de prison, remercie presque ses bourreaux de leurs attentions à son égard. Eût-il été condamné à mort, il aurait écrit un essai sur le bonheur. Il y a là peut-être un goût du paradoxe, superbement déguisé.)

4 janvier 1970

On sent chez les fils de Bach la volonté de se distinguer de leur père, non en approfondissant mais en multipliant les écarts voyants. Toujours l'originalité est plus facile que la profondeur. *Inventer* est une fuite ; et on y arrive à la suite de n'importe quel dérèglement ; descendre dans l'intimité des choses ou de soi-même suppose une concentration, un surmenage non tant de l'esprit que de l'âme.

Je disais hier soir à Sanda Stolojan qui me parlait de négation, de *mes* négations, qu'il ne fallait pas se laisser impressionner par les mots, qu'une négation passionnée est une affirmation, et qu'au fond tout était affirmation.

Le diable affirme, il affirme *contre* Dieu. Une négation pure, totale, serait celle qui ne se définirait pas *contre* quelque chose. Mais il n'y a pas de négation en soi. Il est donc vrai de dire que nier, c'est affirmer à rebours. La négation est une affirmation renversée. C'est pourquoi le négateur n'est pas forcément un désespéré ; il lui arrive même de vivre comme les autres.

Même le dernier des ratés, surtout lui, a le droit de dire : « Mon heure n'a pas encore sonné. »

Qu'elle sonne réellement, peu importe ; mais cet espoir est le fond de toute aventure. Survient la mort : c'est une façon de s'affirmer, de se signaler, de croire que, cette fois-ci, c'est *arrivé*.

J'aime mieux être un objet de réprobation que de sollicitude. Le succès me nuit, me diminue à mes yeux, sape ma confiance en moi-même, alors que l'échec est mon aphrodisiaque.

Après chaque défaite, je me ressaisis, je reprends goût à la vie. Autoflagellation ininterrompue, ancestrale, – source de vigueur.

Freud est le saint Thomas d'Aquin de la jeune génération. Une nouvelle dogmatique.

Socrate devait être un grand emmerdeur – ou en tout cas, tel il devait apparaître aux yeux de ses non-admirateurs, c'est-à-dire la grande majorité des Athéniens.

Sur la première page du *Herald Tribune*, une photo : dans une école du Sud, aux États-Unis, des enfants blancs, autour d'une table ; à une autre table, une petite négresse seule, le regard infiniment triste. Ces écoliers blancs la rejettent, ne veulent pas lui adresser la parole. Un jour l'Amérique devra payer cher ce préjugé terrible, explicable et pourtant inadmissible.

Je m'entends mieux avec les Juifs roumains qu'avec les Roumains « proprement dits ». Ce fut déjà ainsi, il y a trente-cinq ans, avant le malentendu créé par la *Iron Guard*<sup>171</sup>. Avec les Juifs, tout est plus complexe, plus dramatique et plus mystérieux qu'avec ces bergers et ces paysans enfoncés dans leur destin malheureux, et cependant quelconque.

Rien n'est pire qu'un drame dépourvu de portée, qu'une souffrance non significative. C'est le cas de mon pays.

Mais finalement c'est le cas même de la Terre, si l'on se place au point de vue de Sirius ou simplement de... Paris.

Il faut donc se mettre dans la tête que toute valeur est une question de distance : *d'où* me voyez-vous ?

Il est vrai que la proximité physique ne signifie rien, si intérieurement on est plus loin que si on habitait une autre planète. On peut être à mille lieues d'une chose tout en étant à côté. C'est ainsi, que la faculté la plus importante de l'homme est celle *de s'abstraire*, de n'être pas là où il est. C'est pourquoi il peut porter sur soi un jugement si impersonnel et si dévastateur.



Cette photo de la petite négresse me hante. Beaucoup plus que des articles, des livres ou des manifestations antiracistes, cette image m'a éclairé sur un drame dont je n'avais qu'une connaissance abstraite.

« “Préférerais-tu, mon cher Apollodore, me voir mourir justement plutôt qu'injustement ?” et il [Socrate] accompagna ces mots d'un sourire » Dans Xénophon.

C'est la réplique que donna Socrate après sa condamnation, à Apollodore qui lui avait dit : « J'ai beaucoup de peine, moi, de te voir mourir injustement. »

C'est peut-être la plus belle réplique de Socrate, *à cause du sourire*.

L'argument de Socrate, en face de ses amis qui lui proposaient l'évasion avant et après la condamnation, était que mourir maintenant, c'était bien mourir, au seuil de la vieillesse et de la déchéance, et qu'il n'y avait pas pour lui une occasion meilleure pour disparaître. Tout lui semblait préférable aux humiliations de l'âge. Quelle leçon pour les Modernes qui ne s'attachent à rien d'autre qu'à retarder leur mort. Il faudrait inventer une nouvelle honte : celle de vieillir. Socrate aujourd'hui aurait accepté les projets d'évasion de ses amis et il se serait, sinon abaissé, en tout cas quelque peu incliné devant ses juges. C'est toujours la même histoire : nous avons désappris l'art de nous effacer à temps. Nous vivons jusqu'au bout l'infamie de vieillir. Se vautrer dans la décrépitude, c'est ce qui définit en propre la société depuis pas mal de siècles.

L'incroyable, le stupéfiant orgueil de Socrate dans son discours devant ses juges. Il y avait de quoi mettre hors de soi des gens qui ne pouvaient concevoir qu'on osât se placer si au-dessus des autres citoyens.

Au lieu d'écrire, je fais de bonnes actions. J'apaise ma conscience pour écarter de moi des remords autrement importants, puisqu'il s'agit de mon être même, et des pouvoirs qu'il peut contenir.

9 janvier

J'ai trois amis octogénaires qui ont été révoltés par ma « Paléontologie<sup>172</sup> ». J'y faisais, il est vrai, l'apologie du squelette.

Je disais, hier soir, à des amis qu'il y a trois événements dans ma carrière : ma naissance, le renoncement au tabac et ma mort.

Je peux dire qu'il y a deux périodes dans ma vie : avant et après avoir cessé de fumer. Avant, trente ans de nicotine, de fièvre, d'« inspiration » ; après, désintoxication, donc stérilité. La dernière cigarette que j'ai fumée, cela remonte à six ans. Depuis je ne peux plus écrire, sinon avec effort, délibération, répugnance. Pendant cinq ans, avant de cesser de fumer, j'ai mené un combat quotidien contre cet esclavage qu'était devenu pour moi la cigarette. Trois paquets par jour ! Je n'en pouvais plus. La première fois que j'ai cessé cela avait duré cinq mois, pendant lesquels je me considérais comme le dernier des hommes. Il faut tout faire pour éviter de s'asseoir à une habitude aussi funeste. Depuis que je ne fume plus, je me sens complètement déchu, mais *libre* !! Et quand je me méprise, je me dis que j'ai pu m'arracher au plaisir le plus grand que j'éprouvais dans ce monde : allumer une cigarette. C'est le seul triomphe véritable sur moi-même, ma seule victoire.

Preuve irréfutable que je suis totalement désintoxiqué : une nuit, dans un rêve, j'étais en train de fumer. Je me réveillai aussitôt avec une sensation de dégoût.

La hantise de la naissance, ce n'est au fond que la hantise du passé, l'omniprésence du passé. Mais avec cette hantise on ne peut pas être, on peut tout juste *exister*.

C'est d'une exacerbation suprême du souvenir que naît l'obsession de la naissance. D'une avidité aussi : celle de l'impasse, de la *première* impasse. Il n'y a d'ouverture, ni de joie qui vienne du passé : mais uniquement du présent, et d'un avenir émancipé du temps.

### 13 janvier

Cafard insurmontable. Suis allé chez Gibert feuilleter des bouquins. Qu'aurais-je fait dans un petit patelin ? Je doute que la « nature » puisse m'être de quelque secours dans des moments pareils.

Si j'étais croyant, je m'occuperais de Dieu. Ne l'étant pas, je m'occupe de moi...

Charles Quint avait la bougeotte, Philippe II, son fils, s'est claquemuré dans l'Escorial.

On hérite une tendance à l'exagération, mais non une forme d'exagération.

Le génie politique de la France est un génie verbal, c'est le génie de l'euphémisme. On appelle le déficit *impasse*, la guerre *pacification* ou *événements* (les événements d'Indochine, d'Algérie) actuellement, on ne dit pas qu'on est pro-arabe, mais on parle de la politique *méditerranéenne* de la France.

Un écrivain ne peut être apaisé que s'il cesse de penser au destin <sup>1</sup> de son œuvre.

Conscience veut dire *poids*.

La part de conscience dans une sensation, c'est autant de retranché de la sensation.

Un livre n'a de réalité que s'il peut être lu dans cinquante ans ou dans cent. – Si ce n'est pas le cas, l'auteur a perdu sa peine. Il aurait dû faire n'importe quoi d'autre. Mais le bonheur ou le malheur veut que chacun, en écrivant, croie inconsciemment qu'il travaille, pour l'éternité. Peut-être que sans cette illusion implicite, non déclarée, sentie en tout cas, nul ne pourrait se mettre à la besogne.

Pour moi, le contentement et presque le bonheur, c'est de me promener et regarder sans donner une expression intellectuelle à mes impressions, sans rien *formuler*.

Il est 1 heure du matin. Ce silence extraordinaire justifierait à lui seul l'adhésion à une forme quelconque *d'espoir*.

Quelle proscription que la naissance !

On devrait se dire chaque jour : je suis un de ceux qui, parmi des *milliards*, se traînent sur la terre. *Un*, et rien de plus. Cette constatation peut

conduire à n'importe quelle conclusion, elle justifie tout : débauche, vertu, suicide, travail, crime, paresse ou frénésie.

D'où il faut déduire qu'en fin de compte chacun a raison de faire ce qu'il fait.

16 janvier

« Je mourrai à Paris – un jour dont j'ai déjà le souvenir. »

C'est pour finir demain... C'est pour cela que nous mourons autant ? Pour tout juste mourir que nous devons mourir à chaque instant ?

César Vallejo<sup>173</sup> :

« decha tan desgraciada de durar »

(bonheur tellement malheureux de durer).

Être quelque chose d'une manière totale – c'est ce à quoi on devrait aspirer.

Être vivant est assurément un grand avantage ; être mort en est un autre, plus grand encore.

17 janvier

Hier j'ai pensé de nouveau à la légitimité du suicide mais sans la moindre trace d'émotion, ou même de sensibilité : comme on pense à une évidence qui n'exige aucune participation affective. Et comme si toute autre solution était à écarter d'emblée.

18 janvier

Ce n'est pas *ma* naissance qui m'importe, c'est *la* naissance. Mon obsession est cosmogonique. Je suis poursuivi par *l'origine*. C'est elle qui m'intrigue, c'est elle que j'aime et que je hais.

19 janvier

J'ouvre les *Poésies* d'Alvaro de Campos (Pessoa), et je tombe sur « *Seja o quefôr, era melhor naoter nascido.* »

Quoi qu'il en soit, mieux valait n'être pas né.

C'est une erreur de croire qu'il y ait une relation directe entre le sentiment du malheur et la mise en cause de la naissance. L'incrimination

du fait de naître a des racines profondes : et elle aurait lieu, alors même qu'on n'aurait aucun grief contre l'existence. C'est que le phénomène de naître envisagé en lui-même est si déroutant pour la raison, si lourd de conséquences et si étrange en dehors de toute autre considération, qu'il est plus facile de l'accepter comme une anomalie que comme une évidence. Je n'en reviens pas d'être né. Du reste qu'un autre aussi soit né ne me plonge pas dans un moindre étonnement. Tous les *nés* m'affolent.

### 21 janvier

*Feindre* de croire, d'espérer, d'exister, c'est le maximum de réalité qu'on puisse atteindre.

Je pense à la soirée passée, l'autre jour, en compagnie de Sorin A. Si j'ai ressenti un certain malaise, c'est parce qu'U rappelle, dans sa physionomie et dans ses gestes, Mircea, son oncle. Cet air de famille me gêne toujours. C'est de ma part une réaction ridicule, mais je n'y peux rien. De là vient peut-être mon attitude envers ma famille, la peur que j'ai eue à revoir ma mère, et maintenant mon frère.

### 23 janvier

Hier, élection d'Eugène à l'Académie. Il m'a dit, terrifié : « C'est pour toujours, pour l'éternité. » – Je le rassure : « Mais non, pense à Pétain, à Maurras, à Abel Hermant et à quelques autres. Ils en furent chassés. Tu auras peut-être aussi l'occasion de commettre quelque acte de trahison. » – Lui : « Il y a donc de l'espoir. »

Toute cérémonie de consécration ressemble nécessairement à un enterrement. Toute gloire est funèbre. Du vivant de l'écrivain tout au moins.

### 26 janvier

Exposition Klee<sup>174</sup>.

Une heure d'enchantement. À la fois joli et profond, poétique et réfléchi. Rarement exposition m'a comblé autant.

Tant qu'on cherche un bouc émissaire, on reste prisonnier du vieil homme. C'est lorsqu'on prend la responsabilité de ses propres échecs qu'on commence à être un homme libre. Mais cette forme de responsabilité est en contradiction avec les tendances les plus profondes de notre nature.

Écouté beaucoup de Chopin ces derniers jours. Je comprends que Nietzsche fou, c'était la seule musique à laquelle il réagissait encore. Parfois on a l'impression que même mort, elle vous touchera encore.

(Je me propose de faire le mois prochain un tour à Nohant... Je ne cesse de songer à Valdemosa.)

Je viens de recevoir une lettre d'Yvon Belaval où il me dit tout le bien qu'il pense de mon article sur Valéry. La lettre est extrêmement bien tournée. Et elle m'a convaincu ! Je viens en effet de relire quelques pages de mon article. O miracle, il m'a semblé bon et même juste...

À quel point nos jugements sur les autres et sur nous-mêmes dépendent de suggestions extérieures et de circonstances !

Plus je vais, plus je m'habitue aux réalités les plus sombres (suicide, horreur de la naissance etc.) sans aucune arrière-pensée de chagrin et de désolation. Je conçois l'irréparable sans tristesse. Je suis jusqu'au cou dans l'inconsolation objective, évidente, impersonnelle. Pleurs avec des yeux éternellement secs.

« La fin du monde des chrétiens, avec son Jugement dernier et son partage entre les justes et les injustes, est pathétique. Une fin du monde provoquée par une énorme bombe fait de l'effet, il est vrai (mais elle est grotesque. Une telle fin du monde, tant pour les chrétiens que pour les marxistes, est intellectuellement inadmissible-Ce serait une fin du monde bouffonne. » (Ian Kott, *Shakespeare, notre contemporain*, p. 124)

Ce raisonnement est faux ; car la bombe atomique est le résultat de tout le *savoir* humain ; elle est un aboutissement, elle est aussi un symbole. Si elle avait été inventée *par hasard*, et qu'elle fût un simple explosif comme un autre, oui, la fin par elle serait grotesque ; mais elle, par son apparition même, est devenue l'emblème du Jugement dernier. On ne voit pas ce qu'il pourrait y avoir de bouffon en cela.

Pourquoi le suicide est-il une « solution » ? Parce que lui seul est une réponse bien à nous à une naissance que nous n'avons pas choisie ; un acte personnel opposé à un acte où l'on n'est pour rien. Le suicide est la revanche suprême du « moi ».

Un Job anémié par le scepticisme.,  
Mes doutes ont sapé mes forces et il est étonnant Qu'ils m'aient laissé assez d'énergie pour pouvoir encore envisager de me détruire.

« Mélancolie *désordonnée* », comme on dit en langage mystique, c'est cela mon mal, et rien d'autre.

Elle vient du fait qu'on « pèse des choses qu'on ne devrait pas peser ».

« Si la présence de la mort est amère, du moins met-elle fin à toute amertume. » (Susso)

La vérité est que tout est pourri au départ. Je vois dans chaque enfant un futur Richard III.

Pendant ces longues nuits dans les cavernes, des Hamlet sans nombre devaient circuler de-ci de-là, car il est permis de penser que l'époque héroïque du tourment métaphysique se situe bien avant cette médiocrité générale, consécutive à l'irruption de l'Histoire.

Tout attachement est souffrance et cause de souffrance. *Tant qu'on ne s'émancipe pas des êtres, on vit dans la pure vulnérabilité.*

De l'obsession du suicide je suis passé à celle de la naissance tout à fait naturellement. Cette dernière est plus effrayante que la première. Car il y a toujours un rien de coquetterie dans tout *jeu* avec le suicide ; – au contraire, c'est le sérieux le plus complet qui règne dans le débat intérieur regardant l'événement de naître.

Relu l'épisode sur Francesca de Rimini<sup>175</sup>. À chaque fois le même bouleversement.

Les ressources poétiques de l'italien sont plus riches que celles du français. Pour m'exprimer bêtement, le français est trop abstrait pour s'adresser à l'âme ; c'est un idiome dés-*animé*, qui a perdu son âme, à force de se contrôler, de se prendre en main.

*La Torah* – Dieu la créa, selon la tradition juive, deux mille ans avant le monde !

Jamais peuple ne se crut plus *important* ! – Attribuer à son livre sacré une telle ancienneté ! croire qu'il *précède* la Création ! – C'est comme cela qu'on se crée un destin.

### 3 février

À la radio, ce matin, des extraits de *L'Art de la fugue* – Commencer la journée par cette œuvre suprême, c'est une véritable bénédiction.

Le refus du christianisme de la part des Juifs, on ne peut le qualifier autrement que de génial.

(Et il faut dire que la malédiction qui pèse sur les Juifs est une malédiction *géniale*, je veux dire *unique*.)

Le bouddhisme, la suprême tentative de mettre un terme à la naissance. C'est cela le nirvâna.

« Désormais il n'y aura plus de naissance », ainsi parlerait l'ange de l'apocalypse bouddhique.

Être original, c'est facile ; on y arrive avec des trucs (Borges, par exemple) ; être profond est difficile, voire impossible. Il y faut, entre autres, des infirmités... surmontées, et mille et mille secrets non divulgués.

### 8 février

Visite au Louvre. J'y ai regardé les Rembrandt, puis ai passé à toute vitesse devant les peintres français du xvii<sup>e</sup>, xvni<sup>e</sup>, et de l'ère napoléonienne. La peinture, tout comme la poésie, ne commence en France qu'avec la seconde moitié du siècle dernier.

J'ai été frappé par le *Vieillard* de Rembrandt, car c'est là l'*essence* de l'âge, et, je dirais, des *rides*.

Je sais pourquoi l'énorme entassement du Louvre m'a exaspéré, pans la matinée, je venais de fermer avec rage le second volume de la correspondance de Martin du Gard et Gide. On y trouve, il est vrai, quelques lettres excellentes du premier. Pourquoi ne les avoir pas rassemblées dans un tout petit volume ? pourquoi imposer au lecteur la corvée de lire, ou de feuilleter, deux gros volumes ? alors qu'un choix



judicieux aurait été si simple ? N'importe quel homme de goût aurait pu le faire sans difficulté.

Le Louvre, c'est précisément le choix qui y manque. Cela fait à la fois musée historique et bazar.

Tout l'après-midi j'ai fredonné intérieurement des rengaines hongroises. Ma « sensibilité » est magyare mais ma vision des choses, le *pli* de mon esprit est « valaque ».

### 12 février

Trois jours loin de Paris. Beaune, Autun, Semur-en-Auxois.  
(Le Jugement dernier au fronton de la cathédrale d'Autun).

Mon père avait l'habitude, tous les matins au lever, de raconter ses rêves à ma mère. J'avais ce rituel en horreur, et n'en voyais pas la justification. Quand je pense que depuis Freud cet exercice est pratiqué partout, singulièrement par ceux qui devraient y être hostiles, les « intellectuels » !

(Michaux, ce matin, au téléphone m'a longuement parlé de ses rêves et du rêve en général avec un profond sérieux. Et cependant, il est un des rares à ne pas partager les vues extrêmes des psychanalystes, ces *naïfs* qui s'adonnent à la subtilité, qui en vivent.)

Être métaphysicien ou espion, deux conditions intéressantes vraiment ; les autres...

Trop réfléchir sur un mystère, c'est le dépoétiser – ce n'est pas le percer.  
« Rien ne console, parce que rien ne remplace. » (Marie Lenéru)

### 13 février

Je ne serai pas un mendiant *ingrat*. La seule manière de supporter un bienfait est de l'*oublier*. Autrement c'est un poison mortel.

Ceux qui ont des dons trop multiples et trop divers sont incapables de créer une œuvre qui *marque*.

Rien ne pourrait corriger ma vision des choses : si on m'offrait la terre ou même l'univers sur un plateau, je continuerais à voir la naissance comme

je la vois.

Lu une lettre d'Étiemble sur Brasillach, si empreinte de haine qu'on voudrait presque prier *par dégoût*. Tant est horrible le spectacle qu'offre celui qui pousse la rancune jusqu'au délire.

### 16 février

Sous la Terreur, lors d'une visite domiciliaire chez la marquise de Condorcet, celle-ci, bonne dessinatrice, fit rapidement le portrait de ceux qui venaient l'arrêter, tous membres du Comité révolutionnaire. Résultat : on la laissa chez elle...

Hier, dimanche, balade splendide dans la Beauce.

### 17 février

Hier soir au théâtre Récamier (on y donnait *Oh les beaux jours* de Beckett), Jacqueline Piatier m'entreprend sur un article pour une page du *Monde* consacrée à Caillois<sup>176</sup>. Comme toujours, mon premier mouvement est négatif. Cependant, à l'entracte, je lui donne une réponse positive. La raison de mon revirement est des plus simples : Caillois, auquel Bosquet avait demandé de contribuer à la double page qu'on avait faite pour moi en juillet dernier, avait refusé. Si j'avais refusé à mon tour, j'aurais eu l'air mesquin *à mes propres yeux*. J'ai cru bon d'accepter pour échapper à des complications de conscience...

### 19 février

Hier, dîner : palabres, palabres, palabres. Ce matin, une telle lassitude, que je me suis surpris à envier les morts.

La mauvaise cuisine et le bavardage, l'une me tue et l'autre me vide.

E. me téléphone hier, légèrement éméché. Il me dit qu'il ne cesse de s'émerveiller quand il pense à sa carrière, de petit prof en Roumanie, ensuite de travailleur chez Ripolin et de correcteur au bulletin de l'Hôtel de Ville : pour aboutir enfin à l'Académie. Je lui réponds qu'il n'y a aucune différence essentielle entre sa nouvelle condition d'académicien et celle de jadis où il était presque clochard, qu'on ne doit accorder aucune importance aux promotions et que le mieux est de les oublier.

### 20 février

Soirée hier, avec les Beckett. Sam était en forme et même en verve. Il m'a raconté qu'il était venu au théâtre par hasard, par besoin de délasserement, après avoir écrit des romans. Il ne pensait pas que ce qui n'était qu'une distraction ou une tentative allait prendre une telle importance. Il a ajouté, il est vrai, qu'écrire une pièce pose une somme de difficultés, parce qu'on doit se *limiter*, et que cela l'intriguait et le tentait, après la grande liberté, l'arbitraire et l'illimité du roman, où il n'y a vraiment pas de bornes. En bref, le théâtre comporte des conventions : le roman n'en suppose presque plus.

### 23 février

Service funèbre, à Saint-Sulpice, pour une vieille de mon immeuble.

J'ai suivi les « textes » que le curé a lus. Pas un auquel j'aie adhéré. Impression de faux d'un bout à l'autre.

Et ce Christ – juge et empereur – quelle dérision ! Cette vieille, qui m'a emmerdé pendant des années avec sa T. S. F. – oser dire que Jésus l'attend avec les anges au Paradis !

Non seulement les simagrées du catholicisme sont à rejeter mais encore presque toute la « mythologie » chrétienne.

### 24 février

De nouveau, je retombe dans l'obsession de la naissance. Tant que je n'aurai pas terminé et *publié* l'essai que j'ai commencé sur cet impossible sujet, il me sera impossible de n'y pas songer de temps en temps et même fréquemment.

Minuit juste. Je me sens *seul* en présence d'un désespoir plus fort que moi. Et de nouveau je me réfugie *avant* ma naissance.

Mon lieu, ma patrie est, comme pour les mystiques, ce rien qui *précède* Dieu.

Hier, à la campagne, j'ai fait cette réflexion que je fais, à vrai dire, chaque jour mais, en ville, moins longuement qu'au milieu d'un paysage : je suis un insecte qui se balade pour une durée brève, et je ne comprends pas pourquoi, *sachant cela*, je m'enchante de tout ce que je vois, pourquoi

je suis ravi de regarder des arbres, de contempler des nuages, une rivière ou une fleur.

Fin août 1939, quelques jours avant que la guerre n'éclate, je rencontrai, boulevard Saint-Michel, un certain Bernard qui appartenait à la mission française en Roumanie. Il me dit ses inquiétudes et l'horreur que lui inspirait l'idée d'aller se battre : Que voulez-vous ? J'aime la vie, j'aime lire un livre, j'aime les femmes, j'aime regarder une cathédrale...

La *cathédrale* était vraiment inattendue et ce mot, dans la bouche d'un personnage quelconque et dans des circonstances pareilles, m'émut profondément.

### 3 mars

Le caractère éruptif de mes anxiétés.

Le moindre motif d'angoisse déclenche en moi une angoisse *totale*. Et c'est plus fort que moi, je ne peux stopper ce processus automatique, j'arrive seulement à en atténuer les effets en me raisonnant, en me répétant que rien, absolument rien n'est digne de nous faire souffrir.

Nul trappiste, même le plus acharné, n'a vécu plus que moi dans l'intimité de *Memento mori*. Je n'ai jamais oublié que j'étais mortel ; or on ne peut se démener que si on n'y songe que de temps en temps, à la manière de tout le monde.

Dans l'article sur Caillois, j'ai écrit que le néant était une version *plus pure* de Dieu, et que c'est pourquoi les mystiques plongent de préférence.

Jacqueline Piatier a lu en entier *La Chute dans le temps*. Souvent, dans nos conversations, elle y a fait allusion, et j'ai vu qu'effectivement elle la connaissait. Et je croyais aussi qu'elle en avait saisi l'esprit véritable. Erreur. Hier, au *Monde*, comme je lui disais qu'il y avait une part d'acrobatie chez Caillois : *Non, chez vous*, me répliqua-t-elle, car la *Chute* se termine en disant exactement le contraire de ce qu'elle avait commencé par soutenir.

Elle a pris donc pour un *jeu* le revirement de la fin ! Elle n'a rien compris, ou pas plus qu'un journaliste *intelligent*.

6 mars 1970

Berdiaev dit à juste titre que Soloviev, comme personnage, est plus intéressant que son œuvre. Et il ajoute que Soloviev n'était pas une créature de la terre mais de l'air.

7 mars

Au T. N. P. – *La Danse de mort* de Strindberg.

Un écrivain que j'ai si peu pratiqué et avec lequel je me sens tant d'affinités. Quelqu'un qui aimait se torturer plus encore que je le fais, moi.

On peut être certain que l'homme n'atteindra jamais à des profondeurs comparables à celles qu'il connut pendant des siècles d'entretien égoïste avec *son* Dieu.

Dieu est quelqu'un qui *se dévore* depuis toujours, – je ne puis l'imaginer autrement. L'univers n'est que le spectacle d'un rongement suprême.

Déjeuner avec Christophe Schwerin et Hélène. Je m'emballe et leur explique ma vision de l'Histoire. Je liquide époque après époque, je leur « démontre » la supériorité du révolu, et leur dis que, tout compte fait, c'est à Adam qu'il faut remonter pour trouver une formule de vie acceptable.

— Même après la chute ?

— Oui, même après la chute. Car Adam était encore près du paradis, et en conservait un souvenir précis.

8 mars

Le moment de lucidité suprême pour un auteur est celui où il perçoit sans illusion aucune la valeur exacte de son œuvre. Il se comporte à son égard comme le ferait *un ennemi honnête*.

Il faudrait avoir la force et le courage de ne jamais se citer, encore moins de faire la moindre allusion à ses propres productions.

N'imiter jamais les Français : ne parler pour rien au monde de ses succès, si modestes soient-ils, et si quelqu'un d'autre y fait allusion, changer de sujet tout de suite.

On paie cher toute lâcheté – mais aussi tout acte de courage.

11 mars

Hier soir, *En attendant Godot*. Très grande pièce. Après quinze ans, elle n'a pas pris une ride.

12 mars

*Fluctuations* – je voudrais écrire un livre qui porterait ce titre.

Je me sens *extérieur* aux affaires humaines. Chaque jour, la première chose à laquelle je pense, au réveil, est que tout se passe en dehors de moi, et que ce *tout* est une agitation dépourvue de sens.

— Du temps que je faisais de la bicyclette, j'allais souvent du côté de Saint-Cloud et d'en haut j'avais une vue sur la ville. L'idée d'y être quelqu'un, de m'y faire un nom, me paraissait absurde, et sympathique plutôt la perspective de n'y être rien.

Mais en dehors même de ces réactions purement subjectives, ce qui me frappait, c'était l'*insensé* de ce conglomérat humain, où tout le monde tourmente tout le monde – fourmilière grotesque et condamnée.

L'autre jour j'ai fait une démarche auprès de Robert Gallimard au sujet de mes livres qu'on ne trouve nulle part, même pas dans les deux librairies de la maison, où l'on dit qu'ils sont épuisés. Ma démarche, naturellement, n'a mené à rien. J'ai honte de l'avoir faite. Car c'était me mettre en contradiction flagrante avec moi-même et ce que je pense en général, que de manifester la moindre humeur au sujet de mes livres, de leur sort surtout.

Être fort, ce n'est pas regarder en face le danger mais le désespoir, ce danger renforcé, ce danger au deuxième, que dis-je ? au millième degré.

Quand on a vécu des jours et des jours dans la crainte d'un danger terrible, si finalement elle se révèle sans objet, on n'a pas la force de s'en réjouir, car on a épuisé toutes ses réserves d'énergie dans la lutte contre le découragement et la peur.

Un sage en train d'écrire... Imagine-t-on pareille monstruosité ? Cependant mon cher Marc Aurèle...

Râmana Maharshi n'a pas prononcé une seule parole pendant trois ans.

Eugène m'annonce qu'Adamov vient de mourir. Nous ne nous parlions plus. Il y a duc ans ou davantage, à la suite de je ne sais quoi, il se mit à me tourner le dos. Qu'importe.

À cause de lui, j'étais allé à Girolata<sup>177</sup>, qu'il considérait comme l'endroit le plus beau du monde.

Un souvenir « inoubliable » : en plein été, par une chaleur torride, je le trouve au lit, avec Jacky. Lui, était vraisemblablement nu, et il paraissait, avec cette couverture grise tirée à mi-corps, un Christ byzantin.

Son charme « arménien », foncièrement non français. Il fut un temps<sup>s</sup> (1950-1955) où de savoir qu'Adamov était au Quartier et que je pouvais le rencontrer quand je voulais était pour moi une panière de certitude et même de consolation. Je sortais et j'allais faire tous les cafés où il était censé être.

Ces années pendant lesquelles on ne se parlait pas, je l'apercevais souvent et son visage, marqué par la maladie, d'une couleur grise, presque noire, me remplissait d'effroi.

Hier, promenade à Chantilly.

Au musée, un curieux portrait de Molière. Celui de Talleyrand aussi ; on dirait une belle vieille femme, avec un rictus *rentré*.

Aujourd'hui grève de journaux. Ce qui fait dire à Eugène qu'Adamov n'a pas de chance. Comme si, *là où il est* (cette expression est d'une inadéquation, d'une bêtise sans nom), Adamov était encore sensible aux éloges ! L'avantage de la mort est de vous mettre objectivement dans la situation d'un cynique absolu. Rien ne compte plus : le plus grand cynique, avec une peine infinie, est à cent coudées au-dessous de n'importe quel cadavre.

Toute attitude, fût-ce celle du vivant le plus détaché, le plus arraché à tout, est une farce auprès de la souveraineté de la moindre carcasse. Il n'est de sagesse parfaite que là où toute vie a été évacuée.

De là vient le sentiment de gêne philosophique, voire d'infériorité, qu'on éprouve devant un mort.

Devant une carcasse, je voudrais voir celui qui oserait se lancer dans une justification de la naissance.

Lu la conclusion-testament de Bertrand Russell<sup>178</sup>. Que de naïvetés de la part de quelqu'un qui, toute sa vie, a fait profession de scepticisme.

En fouillant dans un tiroir, pour y chercher une photo, j'en ai trouvé un tas remontant à vingt, à trente ans. Est-ce possible que ce jeune homme, à l'allure quelque peu romantique, soit *moi* ? Et mes amis, comment croire que ce sont bien eux ? Ce que le temps fait de nous ! Notre identité à travers les années n'est garantie que par le *nom* ! Il faudrait en changer tous les cinq ans. Il est vraiment impossible de croire que l'on ait été celui qu'on est devenu.

Dans la rue, tout à l'heure, l'agitation des gens me sembla ridicule, grotesque. « Adamov est devenu indifférent à tout cela », me suis-je dit. C'est ce que je me répète à la mort d'un ami.

Vers 1950 (?), Adamov fonda une revue, dont il ne parut à ma connaissance qu'un seul numéro : *L'Heure nouvelle*. Elle portait en épigraphe : *L'heure nouvelle est pour le moins très sévère*.

L'air dont A. citait Rimbaud ! Arrivé à *sévère*, il regardait vers un impossible ciel, avec un air de croyant meurtri.

La preuve que quelqu'un a compté pour vous est que vous vous sentez *diminué* lorsqu'il meurt. C'est une perte de réalité qu'on subit – d'un coup on existe moins.

Adamov était certainement à l'intérieur de mon horizon, et à ma façon j'ai participé à sa longue agonie.

### 18 mars

Cet après-midi, au lit, j'ai essayé de me rapprocher de l'état où se trouve notre cher Adamov. J'ai fermé les yeux, et me suis laissé envahir par cette pesanteur *d'avant* le sommeil. À un certain moment, j'ai pu percevoir ce rien, cette réalité infinitésimale qui me raccrochait encore à la conscience (à la conscience d'être vivant). Étais-je *au seuil* de la mort ? Un instant après, je n'étais plus rien, coulé à pic au fond d'un gouffre, *sans aucune trace d'anxiété*. Mourir est peut-être aussi simple.

(Oui, sans doute, si la mort n'était qu'une expérience ; mais elle est l'expérience même. Et d'ailleurs quelle idée d'expérimenter de mourir, de *jouer* en somme avec un phénomène qui ne survient qu'une seule fois. On



expérimente ce qui se répète et non l'unique. N'empêche qu'on s'exerce à la mort, soit par contamination chrétienne, soit par goût morbide, soit enfin par solidarité avec des amis disparus.)

« Débarrassez-moi de ma naissance ! » – ce n'est pas ainsi que s'exclamerait un chrétien. Mais c'est là le cri ancien de toute l'Asie et de la tragédie grecque, à vrai dire, de toute tragédie.

### 19 mars

*Syllabes* – à proposer comme titre de revue.

Une chose perd toute réalité, dès qu'elle se réalise. L'immense poids du futur. Un événement qui se dessine, qu'on attend ou redoute, c'est un univers ; dès qu'il survient, il perd sa magie ou sa terreur.

Tout cela est évident mais c'est là une évidence capitale. *Il faudrait pouvoir réagir à l'égard de l'avenir avec le détachement qu'on a vis-à-vis du passé, atteindre à une omniscience désabusée, faire en somme mieux que les morts.*

### 20 mars

Enterrement d'Adamov.

Levée du corps.

Qu'un cercueil peut être odieux !

C'est à ça que conduit la naissance ! Raison suffisante pour la détester.

Hier soir, dans le métro, une jeune fille (seize, dix-sept ans), assise, m'a proposé sa place. J'ai décliné, naturellement. M'offrir sa place, à moi, qui venais de faire, dans l'après-midi, vingt-cinq kilomètres à pied ! Elle avait l'air plutôt frêle, et je doute qu'elle puisse faire la moitié de ce que je viens de faire. N'empêche qu'à ses yeux, j'étais un vieux. Et je le suis, en effet, avec cette gueule de bagnard *reposé*.

Je *sais* que je suis vieux ; mais je ne le *sens* pas ; normalement je me comporte comme un type de trente ans tout au plus, et je ne sentirais pas le ridicule qu'il y aurait à faire la cour à une fille de vingt ans. C'est cette illusion de vigueur, cette insensibilité « instinctive » au passage du temps, qui fait qu'on se croit soustrait aux atteintes de l'âge.

### 27 mars

Toute la soirée d'hier, jusqu'à 1 heure du matin, entretien extraordinairement intéressant avec Marie-France Ionesco.

Quintette à corde en *ut* majeur opus 163 de Schubert.

### 28 mars

Nous distribuons nos livres à nos amis, nous y mettons des dédicaces affectueuses, nous croyons qu'ils vont nous lire, qu'ils s'apitoieront sur nous ou nous admireront. Erreur que tout cela. Nous n'aurons fait qu'exciter leur mauvaise humeur. En somme, des exemplaires sacrifiés.

... Cependant, quelque part, un inconnu nous lira religieusement et attendra des années avant d'oser nous faire signe.

Une idée, dès qu'elle s'incarne, tourne au grotesque. Ainsi en est-il des êtres mêmes. Si on pouvait se maintenir dans une éternelle virtualité, ne jamais sombrer dans la naissance.

### 31 mars

Suis allé au *Monde* corriger les épreuves de mon article sur Caillois ; les caractères en sont si petits que j'ai eu mal aux yeux en le lisant. Ensuite, toutes les nuances de langue et de pensée sont effacées dans cette grisaille de mots minuscules. Je ne me suis pas foutu en colère, heureusement !

### 1<sup>er</sup> avril

Hier je suis allé au *Monde* pour corriger l'article sur Caillois. J. P. m'avait dit qu'elle y avait pratiqué des coupures. Sur le coup je n'eus qu'une faible réaction de dépit, vite réprimée. Puis, je cessai d'y penser. Mais hier soir en me couchant et ce matin, au réveil, ce dépit surmonté en apparence, éclata en fureur. Que c'est bête !

Personne ne *se frappe* autant que moi, et à propos de tout. Car n'importe quoi est prétexte à tourment. Et je n'y peux rien. C'est pourquoi l'Orient m'a toujours fasciné, l'Orient, j'entends le bouddhisme.

Calle de la Amargura – c'était à Valdemosa.

Imagine-t-on en France une rue de l'Amertume ?

Je pense aussi au *Paseo de los Tristes*, à Grenade.

### 3 avril

Exprimer une obsession, c'est s'en débarrasser au profit d'une autre. Ainsi, si je pense moins au suicide depuis que j'en ai parlé un peu longuement dans *Le mauvais démiurge*, c'est que je suis tombé dans une obsession voisine : celle de la naissance. Mais de toute façon, cette relève est salutaire, elle est source de renouvellement, cause de *respiration*.

Il y a donc catharsis, – purification et soulagement par l'expression. Une idée qui nous poursuit et nous gêne, c'est en la formulant que nous nous en débarrassons. Or formuler un mal, c'est le projeter, c'est le mettre *hors* de nous, c'est le chasser de notre substance, c'est exorciser le démon. Or les obsessions sont les *démons* d'un monde sans foi. (Il faut les exorciser, comme on faisait pour ceux-ci.)

Heidegger – créateur de langue, novateur abusif.

Nietzsche n'a pas renouvelé la langue, il a fait seulement un sort à certains mots.

« Il a été un temps où le temps n'était pas », lit-on dans un texte antique.

Le refus de la naissance coïncide avec la nostalgie de ce temps d'avant le temps.

Le refus de la naissance n'est rien d'autre.

### 3 avril.

Pour combattre l'astrologie, saint Augustin soulève l'objection des *jumeaux* : voilà deux êtres, nés au même moment, et dont les destinées sont tellement dissemblables.

Ce qu'on doit reprocher à la psychanalyse, c'est que pour elle tout est significatif, tout a un sens ; or nos activités, en commençant par nos rêves, comportent une part considérable de déchets. Eh bien, pour le psychanalyste il n'y a pas de déchets, il n'y a que des symboles.

### 4 avril

Symbole du néant : un article qui ne dure qu'un jour.

Dès qu'une attente est comblée ou déçue, on entre dans l'irréparable, c'est-à-dire qu'on glisse dans le passé.

Quelle masse d'instantanés morts, quel poids de passé il me faut traîner !

Cet après-midi ai dormi une heure. En me réveillant, j'ai senti peser sur moi l'immensité de ces moments que j'ai traversés jusqu'ici. Sensation d'écrasement confinant au désespoir. Je crois avoir poussé un grognement à l'instant même du réveil, tant ma terreur était profonde.

10 avril

On demande un jour à Fontenelle, presque centenaire, comment il a réussi à n'avoir que des amis et aucun ennemi.

— C'est en suivant deux axiomes : tout est possible et tout le monde a raison.

Je sais pourquoi je m'intéresse tant au scepticisme : c'est-à-dire à cause de la négation qu'il suppose, et aussi de la cruauté – une cruauté si habilement dissimulée. Je doute, donc je détruis.

Depuis des jours et des jours, indifférence à tout, mais spécialement à mon « œuvre ». Je n'y crois plus, c'est comme si je n'avais rien écrit. Je ne m'intéresse plus à ce que je suis, pourquoi m'intéresserais-je à ce que j'ai écrit ? Il me faut me séparer de mon passé — et de mon avenir. M'inventer une sorte de présent.

Cet après-midi, je me suis souvenu de l'expérience, de la *sensation* la plus extraordinaire de ma vie. C'était à Berlin (en 1934 ?), un matin, il était 11 heures moins quelques minutes, j'allais prendre le métro aérien à la station *Bellevue*, quand soudain j'eus un frisson « surnaturel », la certitude que *tout* le temps de toujours s'était concentré en moi, culminait en moi, et que c'était moi qui le faisais avancer, que j'étais à la fois le créateur et le porteur du temps.

Cette sensation ne dura pas longtemps : un éclair, mais d'une fulgurance et d'une intensité à peine tolérable, bien qu'elle fût liée à une impression de bonheur inouïe.

(Ce genre d'expérience est devenu très rare avec l'âge. C'est que les états extatiques (ou quasi) que j'ai éprouvés dans ma vie étaient liés à mes

insomnies, à l'intoxication des veilles, à la folie est au délire des nuits blanches, qui me mettaient, durant le jour, dans un état fiévreux, on ne peut plus épuisant. Si j'avais continué à ressentir des extrémités pareilles jamais je ne serais parvenu à vivre si longtemps. Je n'aurais sûrement pas dépassé la trentaine.

On ne vit que parce qu'on s'est rendu indigne d'une certaine fièvre.)

### 16 avril

Vu hier un toubib. Il m'a trouvé de la tension. Maladie de famille.

### 21 avril – Mardi

À 3 heures du matin, réveil. Impossible de dormir. Douleurs d'estomac. Le remède, le poison plutôt que M. m'a donné pour la tension me démolit. À 4 heures me suis levé, habillé et ensuite j'ai fait un tour dans la ville jusqu'à 6 h. Paris est merveilleux, avant le jour, et au moment même où le jour s'annonce. Du côté de Notre-Dame, les oiseaux se manifestaient assez bruyamment, à partir de 5 h moins le quart.

### 24 avril

J'ai ouvert ce matin une anthologie de textes religieux, et suis tombé tout de suite sur ce propos du Bouddha :

« Aucun *objet ne vaut qu'on le désire.* »

Impression extraordinaire. J'ai fermé le livre, car après pourquoi lire encore ? et quoi ?

C'est une vérité qui m'a percé le cœur, bien que je vive avec elle depuis des années et que je me la répète tous les jours (que je me la murmure plus ou moins consciemment). Mais enfin tomber sur elle tout à coup à un moment où l'on avait besoin qu'elle *vînt* de l'extérieur et qu'elle fût dite par quelqu'un qu'on met au-dessus de tous les hommes, cela c'est autre chose !

La seule manière d'être supérieur à tout le monde est de ne rien désirer. Quand on triomphe du désir, quelle béatitude ! Donc la béatitude totale ne peut être que la victoire sur tous les désirs !

Qu'est-ce que le paradis ? C'est le monde *d'avant* le désir.

Et c'est effectivement le désir qui a détruit le paradis.

### 25 – Veille de Pâques

Les gens qui nous ont humiliés, qui nous ont fait du mal, ne nous en veulent plus du tout ; ils ont oublié la blessure qu'ils nous ont infligée.

Seules les victimes ont de la mémoire. C'est pourquoi la rancune est si bête. Elle n'atteint que celui qui la nourrit. Si on pouvait pardonner vraiment, le paradis s'instaurerait tout de suite sur terre.

(À propos de l'oubli. Les pamphlétaires qui du matin au soir accablent tout le monde sont étonnés de trouver qu'ils ont des ennemis. Ils s'étaient simplement déchargés de leur mauvaise humeur sur tel ou tel, et ils ne comprennent pas après qu'on leur en tienne rigueur.

Il ne faudrait jamais prendre au sérieux une insulte, une calomnie. Chaque fois que je l'ai fait, je m'en suis mal trouvé, et l'ai regretté.)

Exister : – un assez long détour pour me débarrasser de la naissance.

## 26 – Pâques.

Aucune signification.

Les Français qui ont connu des Roumains ne les aiment pas. On les comprend : ils ont des défauts voisins.

Vendredi dernier, un acteur irlandais Mac Gowran, seul pendant plus de deux heures, a interprété des parties de l'œuvre dramatique et romanesque de Beckett. J'ai été frappé par les affinités qui existent entre la *Weltanschauung*<sup>179</sup> de Sam et la mienne. Fondamentalement, la même impossibilité d'être.

Je ne pense plus au suicide, tant il me paraît naturel, acceptable. Autrefois l'idée que je m'en faisais était toujours précédée ou accompagnée de quelque amertume. Plus maintenant. Elle relève de l'évidence, de toutes ces choses qu'on *oublie* de faire.

## 27 avril

Toute ma vie j'ai pensé à la mort, et maintenant que j'en approche je constate qu'il ne m'a servi à rien d'y avoir tant songé, et qu'il eût été bien plus profitable pour moi de ne point m'en soucier. C'est que la pensée de la mort n'aide pas à mourir.

Personne n'a aimé autant que moi ce monde, et cependant me l'aurait-on offert sur un plateau, même enfant je me serai écrié : « Trop tard, trop tard ! »

Même la souffrance, une fois finie, paraît aussi irréelle qu'un rêve. Qu'est-ce qui demeure de ce qui paraît être ?

Tant qu'on souffre, on ne peut concevoir que *cela* qu'on éprouve puisse disparaître ou, qu'en cessant, il n'en reste rien. Et cependant c'est ce qui arrive, sauf, bien entendu, pour la *déformation* de notre optique que suscite une longue série de douleurs. La maladie *marque* l'esprit, mais elle-même s'évanouit comme si elle n'avait jamais été, comme l'euphorie, par exemple.

Je me sens coupable d'être. (Mais cette culpabilité me stimule, me plaît...)

Cet après-midi, suis allé à l'hôpital. Salle d'attente. Qu'attendent tous ces gens ? Vivre un peu plus, ne pas mourir *normalement*.

Et je pensais à un hôpital des mouches, où elles se feraient soigner pour aller jusqu'à la fin de la saison, ou, encore, une salle d'attente pour éphémères, afin d'obtenir une heure ou une minute de plus.

### 30 avril

Passé la soirée d'hier avec Christophe Schwerin et la fille de H. von Hofmannsthal, veuve de Heinrich Zimmer.

H. v. H. avait dix-sept ans. Un jour il reçoit au lycée (Gymnasium) un grand bouquet de roses rouges de la part de Stefan George. Il en fut très confus, à cause de ses camarades qui le raillèrent.

Dans *Mythes et symboles*, Zimmer dit que l'Inde est la Vie qui réfléchit sur elle-même.

Lovecraft écrit une nouvelle qui n'est que le récit d'un cauchemar. Dans une lettre à un ami il se demande s'il a le droit de se faire payer pour une production dont il ne peut assumer entièrement la responsabilité...

Si tout ce que j'ai écrit est si visiblement sinistre, c'est que je ne noircis le papier que lorsque l'envie me saisit de me foutre une balle dans la peau.

Exposition Czapski Cet homme chaleureux : on voit bien qu'il n'est pas d'ici. Presque tout le monde est polonais. Presque. On s'en aperçoit au sourire *sincère* que les gens ont quand ils se parlent.

### 3 mai

Près de Saint-Sulpice-de-Favières, il y a un petit patelin, *Mau-champ*, dont la petite église en pierre est des plus touchantes. Quel réconfort de la retrouver, chaque fois ! Mais aujourd'hui, horreur, je vois qu'on a construit une sorte de remise attenante à un entrepôt, nouvellement ouvert. L'église en est écrasée. On ne peut imaginer profanation pire. Heureusement que je me suis *proposé* de ne plus jamais me mettre en colère devant la barbarie des civilisés.

L'homme souille tout ce qu'il a créé. Par bonheur restent quelques arbres, sur lesquels il ne peut encore rien.

Du temps qu'elle était femme de Scarron, M<sup>me</sup> de Maintenon avait écrit, sous le pseudonyme de Fanchon, un traité d'érotisme, le premier de ce genre publié en France (dit-on).

### 5 mai

Qu'est-ce qu'une crucifixion unique, auprès de celle, infiniment répétée, de l'insomnie.

La lâcheté peut être une forme de délicatesse.

« Absolu » – mot dont il ne faut se servir que lorsqu'on ne peut pas faire autrement, dans des cas vraiment désespérés.

J'ai relu, l'autre jour, deux pages du *Précis*, avec un détachement complet, et aussi un dégoût du pathétique qui s'y étale. De la mauvaise poésie, partie d'un réel malheur. Quel dommage que je n'aie pas su employer un autre ton ! Avec plus de froideur, j'aurais fait un bon livre. Avec ma manie d'élever la voix, je ne pouvais que le rater.



Qui voudrait *me* connaître devrait tenir compte de mon faible pour le Régent, dans lequel je me suis souvent retrouvé, reconnu.

Mes côtés frivoles, je les vois en lui réalisés, et portés à une expression suprême. Il était comme moi (!), « né ennuyé » (Saint-Simon) — et il ne pouvait ni aimer ni haïr vraiment. Une existence en bribes.

Je me suis toujours fait une haute idée de mes propensions à la frivolité. Hélas, je suis moins futile que je m’imagine l’être.

*Exister* est ma façon d’être futile.

Toute existence est une concession à la futilité.

### 7 mai

Paul Celan s’est jeté dans la Seine. On a retrouvé son cadavre lundi dernier.

Cet homme charmant et impossible, féroce avec des accès de douceur, que j’aimais bien et que je fuyais, par peur de le blesser, car tout le blessait. Chaque fois que je le rencontrais, j’étais sur mes gardes et je me surveillais au point qu’au bout d’une demi-heure j’étais exténué.

### 8 mai

Toute vérité est invivable. Toute vérité est, en dernière instance, ruineuse. On dirait que sa mission est de nuire.

Si toutes les apparences se valent, si elles sont également irréelles, pourquoi exécuter encore un seul geste, puisque tout geste est apparence, et irréalité ? La vie est l’amour des apparences et rien d’autre.

Mais quand, par moments, on s’arrache à ces apparences, où est-on, au-delà de la vie ou à côté ? ou alors rejoint-on autre chose de plus *important* ?

Mais peut-il y avoir quelque chose *d’important* qui ne ressemble pas du tout à la vie ?

### 9 mai

Lu quelques lettres de Proust où il sollicite des décorations. Autrefois, ce genre de faiblesse m’aurait écoeuré, maintenant, mon intérêt pour l’auteur s’en accroît. C’est que ces faiblesses sont le fait d’un être vivant, *concret*, et non d’un masque ou d’un symbole. Et puis, dans le cas de Proust, ces démarches n’ont rien d’anormal, il ne prônait pas le détachement.

### 10 mai

Hier soir, Christiane Vaubourg m'a montré quelques devoirs de son neveu (treize ans), élève d'un lycée de province. L'un surtout m'a frappé, où il avait à décrire la neige. Le petit bonhomme, en guise de préambule, explique qu'il emploiera jusqu'au bout le *on*, préférable au *je* ou au *nous*, pour, dit-il, améliorer la qualité de son style. À treize ans !

Quoi d'étonnant que toute la littérature française d'aujourd'hui soit obsédée par le langage et qu'elle soit tout près d'y succomber ! Dans ce pays on passe sans transition du biberon à l'écriture.

Si je pouvais dire quelque chose d'unique, de terrible, de définitif sur la naissance !

### 11 mai

Nuit atroce. Ai songé à la *sage* résolution de Celan.

(Celan est allé jusqu'au bout, il a épuisé ses possibilités de résister à la destruction. En un certain sens, son existence n'a rien de fragmentaire ni de raté : il s'est pleinement réalisé.

Comme poète, il ne pouvait aller plus loin ; il frisait, dans ses derniers poèmes, la *Wortspielerei*<sup>180</sup>. Je ne connais pas de mort plus pathétique ni moins triste.)

Klee aimait citer : « L'art du dessin, c'est l'art de l'omission. » (Liebermann) On pourrait définir ainsi l'art de l'aphorisme.

Pour moi, écrire, c'est *omettre*. Tel est le secret du laconisme, et de l'essai comme genre.

### 12 mai

Cimetière de Thiais. Enterrement de Paul Celan.

Dans l'autobus, de la porte d'Italie au cimetière, la laideur de la banlieue m'a semblé si épouvantable qu'arrivé au cimetière, qui est beau, j'ai eu une sensation de délivrance.

Hier soir, Michel Random m'a raconté l'histoire suivante : les singes qui vivent en groupe rejettent ceux d'entre eux qui ont frayed avec des hommes.

Ils ont fait néanmoins une seule exception, pour celui qui s'était attaché à Râmakrishna.

Ceux qui cherchent, et trouvent, du « mystère » partout ne vont pas nécessairement au fond des choses ; le « mystère » correspond le plus souvent à un tic de l'esprit plutôt qu'à un sondage et à une véritable enquête.

Faut-il détester son siècle ou tous les siècles ?

Voit-on le Bouddha quitter le monde *à cause de ses contemporains* ?

L'hermétisme, en littérature, est quelquefois signe de subtilité, et presque toujours d'impuissance (et de charlatanisme).

13 mai

Faire des projets, quand nos amis sont sous terre !

Malheur au bienfaiteur qui a abusé de notre capital de gratitude.

Presque chaque jour je reçois un livre que je n'ai nulle envie de lire, et qui presque toujours me déçoit, car tous ces gens n'ont rien à dire ; ils remâchent ce qu'ont dit d'autres, lesquels eussent été plus sages de se taire.

La seule chose profonde, extraordinaire que l'homme ait découverte est le silence, et c'est aussi la seule chose à laquelle il ne peut se tenir.

Si je pouvais me taire pendant un an, au bout de l'expérience, je me déclarerais dieu...

Cela même prouve que je ne suis pas digne du silence, puisque j'en tire des conclusions de bavard.

(Et puis il faudrait cesser de parler de dieux, tant en bien qu'en mal. Cela n'avance ni la connaissance ni la conduite qu'on doit avoir devant la vie.)

L'hermétisme est acceptable chez tel ou tel, dans des cas extrêmement rares. Il est ridicule comme mode.

Rien de pire que l'obscurité comme procédé. C'est ce qui arrive en France aujourd'hui.

Ce qui en littérature n'est pas fatalité est exercice.

J'aime la marche, je n'aime pas la gymnastique.

18 mai

Tout à l'heure, en écoutant du Bach, au lieu que ma mémoire s'épure, elle s'est mise à déterrer de vieilles rancœurs que je croyais enfoncées, oubliées, des souvenirs humiliants au possible, des réactions viles, odieuses et tout ce qui dans mon passé est susceptible de m'inciter au dégoût complet de moi-même.

J'ai souvent observé sur moi cet effet néfaste de la musique. Elle a le don de remuer nos profondeurs, donc notre lie aussi. Tout n'est pas métaphysique en elle. Loin de là !

Je m'intéresse à certains aspects de l'actualité, c'est vrai. Mais chaque fois que j'y porte mon attention, je me dis que c'est stupide, que je me mets en contradiction avec moi-même, avec mes convictions, et que lorsqu'on déplore d'être né, on ne s'occupe pas de la situation politique dans tel pays ou des propos tenus par tel ou tel. Cependant c'est comme cela, et je n'y peux rien.

À une répétition de *La dernière bande*, comme je disais à M<sup>me</sup> B. que Sam était vraiment désespéré et que je m'étonnais qu'il pût continuer, « vivre », etc. – elle me répondit : « Il y a en lui un autre côté. »

Cette réponse s'applique, toutes proportions gardées, à moi aussi.

19 mai

Sciatique.

20 mai

Sciatique également.

Mes maux suivent une politique qui demeure pour moi impénétrable. Parfois ils se concertent et vont ensemble, parfois chacun fait cavalier seul, très souvent ils se combattent, mais qu'ils s'entendent ou qu'ils se chamaillent, c'est toujours à mes frais.

22 mai

Chez mon percepteur. Une dame au regard froid, presque méchant. Elle trouve que je ne gagne pas assez, ou plutôt que je n'ai pas déclaré assez.

— Vous êtes bien habillé. Votre complet est neuf.

— Ce sont des amis qui m'habillent.

— Et pour manger ?

— J'ai l'avantage d'avoir une gastrite. Je suis au régime. Je ne vais jamais au restaurant.

### 31 mai

Des inondations ont ravagé la Roumanie. Un pays submergé par la Nature et l'Histoire.

Je suis allé porter des affaires à l'ambassade.

Je suis allé au *Monde* corriger les épreuves de mon article sur Bec-kett, que j'ai trouvé insuffisant<sup>181</sup>.

On n'écrit avec passion, avec vérité, que lorsqu'on est *coincé*. L'esprit travaille sous pression. Dans des conditions normales, il chôme, il s'ennuie, il ennuie.

### 11 juin

Seconde sonate pour violon de Bach, dans l'interprétation de Szeryng (?)

Toutes les fois que je me méprise, je devrais songer à l'écho que suscite Bach en moi, et me dire que je ne suis pas si nul ni si vide que ça.

### 12 juin

Je me disais ce matin au lit qu'il m'a manqué une condition essentielle pour me réaliser pleinement : être juif.

J'ai été ainsi fermé à une expérience capitale du malheur.

### 13 juin

Soirée avec Suzanne B. Je crois comprendre que mon article sur Sam a déplu à celui-ci. Et en effet il n'est pas bon. Mais il n'empêche qu'on se sent vexé comme s'il s'agissait d'un refus. Rentré à la maison, fatigué, désespéré.

Décision « importante » : ne plus jamais écrire dans les « journaux ».

Ce que j'ai cherché depuis que je cherche, c'est un moyen de supporter la vie. Je n'ai évidemment rien trouvé, à moins que la recherche n'ait été le moyen...

« Le vide traître des miroirs qui n'oublie rien. » (Arthur Symons)

À propos de mon article sur Beckett, discussion par téléphone avec Paul Valet. Nous sommes tombés d'accord que le surhomme de Nietzsche était ridicule (car théâtral), alors que les personnages de Beckett ne le sont jamais.

Les personnages de Beckett ne vivent pas dans le tragique mais dans l'incurable.

C'est la misère, ce n'est pas la tragédie.

En plein jour je tire les persiennes, je bouche les fenêtres, et m'allonge en me couvrant la tête. Ce contact avec la nuit et ce demi-sommeil me font du bien : c'est un état où je rejoins quelque chose de très primitif, de très proche de la matière, et des origines en tout cas. Suprême cure. Tout ce qui diminue l'activité de la conscience est salutaire.

Relu des poèmes de Trakl. Sans enthousiasme. Je suis étonné de mon détachement progressif de toute poésie en général. J'y vois un signe de maturité funeste, de lassitude et de vieillissement ; – mais aussi de connaissance, de *réveil*. Plus d'images, plus de langage (car la poésie hélas est principalement cela), mais des sensations extrêmes, et on ne peut plus froides.

Entretien téléphonique très utile avec Paul Valet, médecin sans clients, comme moi auteur *sans* lecteurs. L'un et l'autre marginaux en diable, et totalement inutilisables.

Entente profonde avec tous ces Juifs profonds et clairvoyants. De plus en plus, il n'y a qu'avec eux que j'arrive à m'entendre.

Si la « probité » est, à en croire Rivarol, la qualité dominante de la langue française, la langue allemande, en revanche, en est complètement dépourvue. Car c'est une langue à laquelle on ne peut pas *se fier*, qui vous échappe, qui se dérobe, et où la tricherie et l'imposture peuvent se donner librement cours, car c'est une langue, dans tous les sens du mot, *élastique*.

J'aimerais être désastreusement libre. Libre de tout. Libre comme un mort-né.

Ces Pères grecs qui disaient que le moine est exempt de *curiosité*. C'est ce à quoi je me suis employé toute ma vie avec un vif insuccès.

Cela a sûrement un sens profond que j'aie écrit tout un livre sur les larmes (– et les saints).

Tout ce que j'ai écrit se ramène à cela, à des larmes *agressives*.

*Un troglodyte et un esthète.*

Si on pouvait pénétrer le secret de l'euphorie. Elle vient d'une façon plus étrange – et plus rare – que l'abattement, elle a quelque chose de carrément divin.

Au départ et au bout de toute joie, il y a un dieu.

23 juin

Friedemann Bach

Fantaisie en *mi* mineur.

(Chercher le livre de l'abbé de Nys)

En un certain sens, Friedemann est un plus grand *novateur* que son père !  
Et cependant !

L'important est *d'approfondir*, non d'inventer des formes nouvelles. En art, inventer, c'est désintégrer les formules de la génération précédente.

Inventer, c'est posséder le génie de la désintégration. Faire exploser une forme rigide, *consacrée*.

Dès qu'on s'élève un peu au-dessus des affaires humaines, on s'aperçoit qu'elles sont démunies de tout sens, et qu'il est impossible de les prendre au sérieux et d'y participer.

Je ne sais vraiment pas pourquoi je me démène, et fais ce que les autres font.

Je pourrais peut-être en finir. Mais non, car cela signifierait que j'ai encore quelque doute relatif à la futilité universelle, alors qu'elle est pour moi l'évidence même. On ne peut pas se tuer quand il est si *clair* qu'il n'y a aucune raison d'agir. Ce qu'on peut faire encore, c'est « vivre », savourer l'existence en dehors de tout acte.

Je me détache du suicide, parce que j'ai dépassé la quête d'une *solution*.

Mon « Lebensgefühl<sup>182</sup> » est infiniment plus proche des païens, des Grecs que des chrétiens. Dans le christianisme ne me plaisent que quelques excès, et l'hystérie qui en dérive.

Devant toute forme d'infortune, je réagis comme le chœur dans la tragédie. Je n'ai que faire de la Providence.

Aimer ses semblables quand ils se chiffrent par milliards !

Je pourrais aimer l'homme, une fois qu'il aura disparu de la surface de la terre – pas avant. Qu'il disparaisse, pour qu'on puisse le regretter !

Je me souviens de cette discussion après minuit, où Michaux me disait quelque peu naïvement que tout de même l'homme a fait des choses et qu'il envisageait avec une certaine tristesse le destin de notre race. « C'était tout de même quelqu'un », avait-il l'air de dire.

Et c'est vrai.

Ces entretiens tardifs, il ne faut pas les évoquer de jour ; ils sont même incompatibles avec les vérités diurnes. Ces entretiens ont toujours quelque chose de sincère, de profond, et *donc* de naïf.

Nous parlions de l'homme *au passé*, et cela tout naturellement. Et cependant Michaux est un « optimiste ». Ses propos sur la « mentalisation » progressive de l'humanité, vision presque teilhardienne qui me laissa perplexe. Un homme aussi lucide se leurrer à tel point ! Mais il avait des accès de « scientificité ». Étrange ! Nous fréquentions des documentaires scientifiques au Grand Palais ! Il *croyait* à la science. D'ailleurs, il était, il est, minutieux comme un savant. Son œuvre aurait pu être écrite par un entomologiste angoissé, à l'esprit corrosif ! Il y avait en lui *du Swift*. C'est pour cela qu'il n'est pas un vrai poète. C'est un *observateur* et non un *visionnaire*. Entre le document et l'hallucination.

Personne de moins insensé, de moins fou. Un halluciné *dans un laboratoire*. J'ai songé à propos de lui à ce mot méchant de Forain : « Un ermite qui connaît l'horaire des trains. »

« At once terrifying and boring », écrivait un critique anglais sur un des livres de M. sur la mescaline.

26 juin 1970

Nos compatriotes, à cause de leur manque total de principes dans la vie pratique ressemblent aux Arabes : veulerie, je-m'en-foutisme, arbitraire, non-respect de la parole donnée, « bordélisme »...



Cette jeune femme roumaine, à laquelle son père, paysan de quatre-vingt-deux ans, dit : « Nous avons eu Nixon, cela n'a rien donné, ensuite de Gaulle, rien non plus. Le seul espoir, c'est encore les Russes, qui sauront nous "mettre à genoux" pour toujours. »

Les Grecs anciens et les Juifs – les plus doués de tous les peuples.

La solution ? *L'inconscience*. Le repos dans l'inconscience.

C'est ce vers quoi s'oriente le « processus cosmique » (!).

L'homme aspire, dans ses ultimes profondeurs, à rejoindre sa condition initiale, *d'avant* la conscience.

L'Histoire n'est peut-être que le détour qu'il emprunte pour rejoindre ses origines.

On peut imaginer que l'homme va vers un plus grand degré de conscience. Mais jusqu'où ? Il doit y avoir une limite au-delà de laquelle on ne peut aller impunément.

Un théologien (Testugière) note l'absence du mot « joie » dans Marc Aurèle.

Cette belle pensée que j'ai lue quelque part, à savoir que le temps était une « distraction de l'âme ».

« *Dear Barbarian Sovereign* » – c'est ainsi que les Chinois s'adressèrent à la reine Victoria, vers 1840, car pour eux barbare était toute personne vivant hors des frontières chinoises. « En 1858, l'année des traités de Tien-Tien, il fut stipulé que le terme *barbare* ne devrait plus être employé dans les documents officiels chinois pour désigner le gouvernement ou les sujets de Sa Majesté britannique. » (*Vie et langage*, nov. 1968)

Plus d'un théologien chrétien des premiers siècles, voyait dans Jésus celui qui a délivré l'humanité de la terreur des *astres*. Cela est vrai, à condition d'ajouter tout de suite que le christianisme y a substitué la terreur de l'Enfer : aux Chaldéens ont succédé les prédicateurs.

28 juin

*Marx et Gobineau* – les deux prophètes les plus actuels.

Remonter aux origines, à l'origine, c'est constater, c'est analyser un *vice de fabrication*.

Faire une œuvre *digne* de Dieu. (En écoutant une cantate de Bach).

Je suis porté à voir tout phénomène comme l'aspect morbide d'un autre phénomène plus vaste. Ainsi le temps m'apparaît comme une maladie de l'éternité, l'Histoire comme une maladie du temps, et la vie comme une infirmité de la matière.

Dans ces conditions, qu'est-ce qui est *sain* ? L'éternité ? Mais j'y vois une *diminution* de Dieu.

Depuis des années, mon seul propos se ramène à ceci : ne plus *m'agiter*.  
– Vivre sans agitation, et presque sans *acte*.

Pour Héraclite le monde était « éternellement vivant ».

Mon dessein : exister à côté de ce « feu éternellement vivant ». En dehors de cette ébullition cosmique. L'impératif de se refroidir.

1<sup>er</sup> juillet

Hier soir dîner avec Michaux. Il me parle de mon article sur Bec-kett et me dit qu'il n'est pas d'accord avec moi sur la « vie », laquelle est, à son avis, une chose extraordinaire.

Ce n'est pas la première fois que je suis frappé par l'« optimisme » de Michaux. Cela ne me dérange pas du tout, et je trouve très beau, qu'après avoir été pendant si longtemps crispé et malheureux, on en arrive à une vue sereine des choses. Une belle « vieillesse » (bien qu'on imagine difficilement quelqu'un de moins « vieux » que Michaux).

Il me parle de son voyage à New York, dont il fait un portrait terrifiant. Une ville de tueurs. Rien de ce qui s'y trouve ne trouve grâce à ses yeux. J'aime bien ces réactions d'humeur, qui sont si vivifiantes pour l'auditeur. Michaux m'accuse d'être bavard. Mais de toute la soirée je n'ai pas eu le temps de placer un mot. Tant mieux, car d'habitude je suis intarissable. J'ai pensé aussi que M. était souvent seul, il a besoin de se « défouler » de temps en temps.

Le *fado* me comble autant que la musique hongroise. Quelle nostalgie ! On ne la ressent que si on vit en étranger. C'est que la nostalgie suppose une patrie perdue. Ma nostalgie est religieuse. Car, pour ce qui est de patrie, j'ai beau avoir perdu la mienne, je n'en ai pas la nostalgie.

Je suis mal dans l'être, auquel pourtant des liens incroyablement forts m'attachent.

2 juillet.

Il y a un mois, j'ai eu à corriger la traduction américaine de la *Chute* ; voici maintenant les épreuves, qu'il me faut lire d'un bout à l'autre.

Je ne connais pas de supplice comparable à celui de se relire, et, ce qui est pire, de corriger son propre texte dans une langue qu'on ne connaît pas bien.

Penser à un texte qu'on va écrire, l'élaborer intérieurement, y songer jour et nuit, cela oui, c'est un plaisir ; le rédiger ensuite, cela l'est moins ; le lire et le relire en un autre idiome, eh bien, c'est là le châtiment de l'avoir conçu.

J'appelle *travail* tout effort exempt de plaisir, ou plutôt : un effort qui vous diminue à vos propres yeux.

À l'occasion du moindre emmerdement, je me dis que si je n'avais pas existé, je n'aurais pas eu à l'affronter. Aussi chaque jour suis-je obnubilé par l'avantage de n'avoir jamais été.

Il faut se comporter comme si on n'était pas en vie, à la manière d'une ombre désinvolte.

Il faudrait trouver la raison pour laquelle la chose, la seule, qui me fasse encore plaisir est le travail manuel. Il me semble que j'aie rejoint le point de départ de l'homme, que je suis en train de retrouver le temps bienheureux *d'avant* le cerveau.

8 juillet

Je suis frappé par ce qu'il y a de véritablement vivant dans tous les sentiments bas. Quand on les éprouve, on se sent ragaillardé, ressuscité, de plain-pied avec la zoologie universelle.

Je suis fâché de faire pareille constatation, de la vérifier plutôt, et cela d'autant plus que je ne mets rien au-dessus du détachement.

Platon, Kierkegaard trop prolixes à mon gré. Presque tous les philosophes le furent. Pascal excepté.

Je perds mon temps à écrire des lettres – assez conventionnelles, il faut bien le dire. – Être *vrai*, c'est blesser et *se* blesser. Je peux bien me faire du mal à moi, et je m'y emploie de mon mieux, mais je n'aime pas *viser* autrui, du moins pas directement.

« Les métaphysiciens sont des musiciens sans don musical. » (Carnap)

« ... Pour tracer une limite à la pensée il faut pouvoir penser les deux côtés de cette limite. » (Wittgenstein)

Longue discussion, hier soir, avec un poète hongrois (Pildusky) sur Simone Weil, qu'il considère comme une sainte. Je lui dis que je l'admire également mais qu'elle n'était pas une sainte, qu'elle avait en elle trop de cette passion et intolérance qu'elle détestait dans l'Ancien Testament dont elle est sortie et auquel elle ressemble malgré le mépris où elle le tenait. C'est un Ézéchiël ou un Isaïe féminin. Sans la foi, et les réserves que celle-ci implique et impose, elle aurait été d'une ambition effrénée. Ce qui ressort chez elle, c'est la volonté de faire accepter à tout prix son point de vue, en brusquant, en violentant même l'interlocuteur. J'ai dit encore au poète magyare qu'elle avait en elle autant d'énergie, de volonté et d'acharnement qu'un Hitler... Là-dessus, mon poète ouvrit de grands yeux et me regarda intensément, comme s'il venait d'avoir une illumination. À mon étonnement, il me dit : « Vous avez raison... »

Je hais les gens qui font de l'esprit, et je ne hais pas moins ceux qui sont incapables d'en faire.

Essayer de dire avec des mots ce que les mots ne peuvent pas dire.

J'écris des lettres. C'est à peu près ma seule activité. Si du moins elles valaient quelque chose, mais elles sont remplies d'excuses, d'échappatoires,

de demandes et de plaintes, des lettres d'un pauvre type. Et quand je pense au mal qu'elles me donnent. J'écris des futilités qui m'épuisent. Je n'ai pas la patience de me ruer sur une pensée et ensuite de m'y fixer. Elle m'ennuie aussitôt, et si j'y reviens, c'est en obsédé, non en esprit qui médite.

(Je suis un obsédé, je ne suis pas un penseur. Je ne médite que sur mes obsessions.)

J'aimerais écrire des variations sur « l'île des Bienheureux<sup>183</sup> ». Mais au fond ce serait retomber dans l'Utopie. Le sujet m'attirerait encore peut-être, mais à condition de l'envisager sous un autre angle.

12 juillet

*L'Art de la fugue.* Quand j'entends Bach, je *crois*.

Vu l'exposition sur l'expressionnisme européen<sup>184</sup>. Je n'y ai aimé que Kandinsky.

J'y ai vu deux toiles de Ludwig Meidner, sur lequel j'avais écrit un article en 1932 !

(Parfois j'incline à penser que je suis un enfant de l'expressionnisme.)

Edvard Munch fait penser à Strindberg.

Mes peintres : Kandinsky et Klee.

Après vingt-trois ans de service, la gouvernante de Gabriel Marcel se retire, fatiguée, malade, en Bretagne. G. M., pendant qu'elle est encore chez lui, lui écrit une lettre de remerciements, car il considère que la parole ne suffit pas pour exprimer sa gratitude à l'égard d'une servante aussi dévouée. Beau geste qui fait « Vieille France », et qui, connu, semblerait incompréhensible aux Français d'aujourd'hui.

En matière de philosophie de l'histoire on ne fera jamais mieux qu'Hésiode.

*L'Histoire comme marche au pire.*

Depuis des mois et des années que je prends des calmants, quoi d'étonnant que mon esprit se soit éteint ? On ne combat pas impunément la

folie.

Les *Variations Goldberg*.

Repensé tous ces jours-ci au mot d'Enesco sur Bach : « l'âme de mon âme ».

Walter Kirschberger, tout à l'heure, a fait une observation intéressante, en réponse à sa femme qui me qualifiait de « pessimiste », que je n'étais pas pessimiste mais *désabusé*. (Comment traduire ce mot en allemand ? Nous n'avons trouvé que *enttäuscht*. Mais ce n'est pas exactement cela.)

En fait de langage, à l'encontre de mes contemporains, je vais de plus en plus vers le dépouillement et une transparence *voulue, conquise*.

Les sentiments faux suscitent un langage faux. Je m'en aperçois aux lettres qu'il me faut écrire. Celles qui prolongent une correspondance qui depuis longtemps a perdu sa raison d'être trahissent ce malaise dès la première ligne ; d'autres, même si elles manquent d'intérêt, ont quelque chose de vivant, à cause du plaisir qu'on a en pensant au destinataire.

J'ai dépassé l'âge où on écrit des lettres passionnées, injustes, agressives, ou tendres. En d'autres termes, je ne peux plus en écrire que d'incolores et de raisonnables. Quelle dégringolade ! Au fond, j'ai été amené à réfléchir sur le thème de la sagesse à cause d'un amoindrissement progressif de mes capacités et de mes dons.

Lavastine est au bord de la folie par rage de ne pouvoir écrire un livre. S'il n'en écrit pas, nous pourrions – avec raison – continuer à dire de lui que c'est un homme extraordinaire ; au contraire s'il réussit, comme tout le monde, à en terminer un, nous ne pourrions plus porter le jugement en question.

27 juillet

Une semaine dans la propriété des Nemo, près de Nantes. L'idée de bonheur est inséparable de celle d'un jardin.

M. N. Il a vécu toute sa vie dans l'illusion ; la maladie est venue : il ne sait pas comment s'en accommoder, il l'escamote, ou réagit à son égard avec des caprices de vieille coquette. Il m'a dit : « J'ai assez vécu. » Sur le

coup, il était sincère, mais j'ai senti qu'il n'était pas encore assez mûr pour un tel aveu, qu'il eût aimé ne jamais proférer.

Yvonne N. m'a dit avoir lu mon article « L'horreur d'être né » pendant que M. était au plus mal. J'ai failli lui dire que c'était la lecture la plus appropriée à la circonstance, ou la plus déplacée.

Tout homme qui, comblé d'années, récapitule sa vie peut tout aussi bien se dire : « Je suis content d'avoir existé » que « Il eût mieux valu n'être pas né. » Les deux réactions sont également légitimes, et tout aussi *profondes*.

Très suggestive comparaison que fait Berdiaev entre Netchaïev et Ignace de Loyola. Le révolutionnaire comme ascète...

S'il me fallait choisir entre l'ascèse et la débauche, c'est vers la dernière que j'inclinerais.

D'ailleurs la débauche est, elle aussi, une lutte contre la « chair » ; elle abuse de celle-ci, elle l'exténue et l'appauvrit. Aussi bien arrive-t-elle au même résultat que l'ascèse, par des méthodes diamétralement opposées.

« Celui qui est enclin à la luxure est compatissant et miséricordieux, ceux qui sont enclins à la pureté ne le sont pas. » (saint Jean Climaque)

L'ascétisme est pure folie. La haute idée que je m'en faisais autrefois ne cesse pas de m'étonner. Lutter contre la « bête », contre la « chair », autant vaut se tuer tout de suite.

Tout ce qui touche à la sexualité est illimité, et décevant. C'est un faux infini. Mais infini quand même.

Le désir ressemble à une maladie dont on ne voudrait pas guérir.

Il y a un an, à Dieppe, j'écoutais une émission à la B. B. C. pendant laquelle, un romancier anglais, Ellis (?), disait, en réponse à la question d'une auditrice sur le sens de la vie, qu'il eût préféré n'être pas né. Et il ajoutait qu'il n'a rien contre l'existence, qu'il a été plutôt comblé par elle, et qu'il est content de la carrière qu'il a faite, etc. Mais, tout à fait en passant, il ajouta, que, jeune, pendant *ânq* ans, il avait dû garder le lit à cause de je

ne sais plus quelle infirmité dont il est parvenu à guérir. Comment n'a-t-il pas vu que c'est grâce à ces cinq années de misère physiologique qu'il a pu porter ce jugement sur la naissance, avec un ton de grande conviction et même d'émotion. Jamais, sans une expérience pareille, il n'aurait pu s'élever à ce *haut* refus. À quel point les gens peuvent être inférieurs à leur propre expérience !

Combien de fois ne suis-je, moi-même, resté *au-dessous* de mes négations ! Combien de fois n'ai-je pas été indigne de moi-même !

Si on veut neutraliser un ennemi, si on veut s'en débarrasser, le meilleur moyen est d'en dire du bien. On le lui répétera, et il n'aura plus la force de vous faire du mal : il sera incapable désormais de vous nuire ; vous avez brisé son ressort, il est hors d'usage.

Tout à l'heure à un poste anglais, écouté une émission sur la vie de C. M. von Weber. L'Angleterre lui avait commandé un opéra. Weber accepte et se met à composer *Oberon*, mais sa maladie, la tuberculose, s'aggrava. Son médecin lui dit que s'il accepte de mener une vie tranquille et s'abstient de tout effort, il pourra vivre encore des années ; sinon, il n'en a plus pour longtemps. Weber continue de travailler à son opéra, qu'il achève à Londres où il meurt peu de temps après l'avoir terminé.

Et j'ai pensé à quel point j'étais un pauvre type, moi, qui au lieu de me mettre à la besogne, ne fais que me soigner, suis un régime débilisant, car calmant, prends des médicaments qui nuisent au peu d'élan dont je dispose. Ce n'est pas la santé, ce n'est pas la durée (les années) qui compte, c'est l'œuvre. Mon horreur, tant théorique que pratique, du *faire*, m'aura joué bien des tours.

Vers 1935, P., général roumain, me disait que le paysan roumain ne portait pas le pain à sa bouche mais se penchait, baissait la tête, comme si, à chaque fois qu'il en mangeait, il lui rendait hommage et s'inclinait devant cette nourriture à demi sacrée pour lui.

De quels siècles de misère ce respect quasi religieux du pain *quotidien* ne doit-il pas surgir !

Dieppe – Je suis dans un très grand salon qui donne sur la mer, et qui fait penser à quelque intérieur de romans anglais ou russes du siècle dernier.



30 juillet

Mécontentement de soi frisant le délire.

Je ne déteste pas la vie, je ne souhaite pas la mort, je voudrais seulement n'être pas né.

Je préfère à la vie et à la mort la non-naissance. La volupté de ne pas naître. Plus je vis, plus je m'adonne à la volupté de ne pas naître.

Des types comme moi n'auraient jamais dû exister. Je suis le produit d'une inadvertance, je n'étais pas prévu dans les décrets de la Création.

C'est curieux et affligeant : plus je vais et plus je m'intéresse à la théologie et de moins en moins à la mystique. C'est là un début de dépérissement spirituel, que je puis constater sans voir comment y remédier.

Le langage de la piété m'exaspère, et si je continue à lire les théologiens, c'est parce qu'ils sont si merveilleusement secs : des raisonneurs presque cyniques à force d'abstractions et d'acrobaties, pour qui Dieu importe peu au regard des démonstrations et des subtilités dont il est le prétexte.

Je fais peu de cas de quelqu'un qui se passe sans difficulté du Péché originel.

J'avoue que j'y ai recours dans toutes les circonstances de la vie, et que sans cette idée je ne vois pas comment j'éviterais une stupeur permanente.

(Sans l'idée du Péché originel, la stupeur serait le seul sentiment accordé à tout ce qui survient et à tout ce qui nous arrive. Elle est, cette idée, un principe explicatif d'une valeur universelle, qui nous permet de comprendre toutes les misères qui nous accablent, et principalement celles qui sont liées au fait d'être homme. Car qui dit homme dit Péché originel incarné, actuel, plus vivant que jamais. Un scandale initial préside à nos destinées, initial et inépuisable...)

Balade à Offranville. C'est ici que pendant l'été de 1947, j'ai décidé de rompre avec le roumain. J'y traduisais Mallarmé, je m'en souviens ; à un certain moment, je *réalisai* l'absurdité et l'inutilité totale de mon entreprise. Ma patrie avait cessé d'exister, ma langue de même... À quoi bon continuer d'écrire dans un idiome accessible à un nombre infime de compatriotes, en réalité à une vingtaine tout au plus ? Je décidai sur-le-champ, d'en finir, et

de me *vouer* au français. Deux ans après le *Précis de décomposition* était terminé, non sans une peine considérable.

Ciel bleu (exceptionnellement) et littoral trop vert. J'ai pensé, entre Varengeville et Pourville, au séjour d'il y a dix ans (à peu près) à la Ciotat. Rien ne vaut un couchant sur la Méditerranée.

Ce vert intense ne m'inspire pas. Je rêve depuis des années du désert, et je suis écrasé d'un ciel vert, d'une mer verte, d'un paysage super-vert. Ces pâturages ne me disent rien. Le paradis, par quelle aberration l'a-t-on presque toujours imaginé de cette couleur normande ?

Dans un village à quelques kilomètres de Dieppe, Aupegard (?), discussion avec la boulangère. Elle nous raconte qu'elle s'en va à Sainte-Geneviève-des-Bois, près de Paris, qu'elle en a assez de ce village où les gens sont renfermés (elle et son mari viennent de Touraine) et où ils n'ont encore jamais pénétré dans une seule maison. On se parle sur le pas de la porte, mais personne ne vous invite à l'intérieur. Ils sont drôles, ces Normands, Vikings casaniers, crétinisés par l'excès de lait et d'alcool.

### 1<sup>er</sup> août

Mauvaise nuit. J'ai essayé de réfléchir sur des sujets sérieux et n'y suis pas parvenu. Il n'empêche que, dès l'arrêt du sommeil, je compris que j'étais *conscient*, que je venais de sortir d'un état de *plénitude* et de *néant* : car le sommeil n'est rien d'autre que cette contradiction. On est *arraché* du sommeil, on en est banni : la conscience est en exil. L'inconscience seule est une patrie.

On accepte sans trop de frayeur l'idée de sommeil éternel ; en revanche, un réveil *éternel* (l'immortalité si elle était concevable serait bien cela) est intolérable, tant en pensée qu'en fait : il vous donne le frisson.

N'être jamais né : imaginer la vie *d'avant* la naissance comme un sommeil *sans commencement*, remontant en tout cas à quelque origine inimaginablement lointaine, un sommeil « infini » dont on est fâché que l'on ait été arraché. La nostalgie de cette infinité d'avant n'est que le regret de voir interrompu un état où l'on pressentait la conscience sans la désirer..., où la non-manifestation était une volupté, troublée malheureusement par l'immanence de l'être.

Pour moi le désir du non-né se ramène à un appétit de non-manifestation. J'ai horreur du *manifesté*. Je voudrais m'évanouir dans le non-manifesté, m'y évanouir ? non, le rejoindre, car j'en dérive.

L'idolâtrie du virtuel, l'amour presque maladif de ce qui échappe à l'actualisation. *Le fétichisme de ce qui précède tout acte.*

Tout ce que je pense ne fait qu'affaiblir mon « caractère », ma « vitalité », mes possibilités d'affronter les difficultés et les tracasseries, l'avenir en un mot.

Du mieux que j'ai pu, j'ai démolé l'une après l'autre les raisons qui incitent d'ordinaire les hommes à s'accomplir, à *vider* leur destinée, à être eux-mêmes. Je n'aurai donné qu'une certaine ressemblance de ma véritable image. Je me suis voulu *incomplet*. J'ai gâché mes chances par fidélité à moi-même.

## 2 août

Au début de l'Occupation, je voyais souvent Pierre de Lapparent, un drôle de type, intelligent, dogmatique, et malade (il devait mourir de tuberculose, dans un sanatorium, en 1943). Je lui en veux rétrospectivement de m'avoir inoculé un mépris de Claudel, dont il se plaisait à résumer l'œuvre par une formule aussi frappante qu'idiote : « Je suis un con, je suis un con, je suis un con. » Il la répétait, cette formule, chaque fois que le nom de Claudel était cité en sa présence. Comme il avait du goût, j'ai partagé d'office ses préventions, dans ce cas-ci surtout. C'est la relecture vers 1950 (?) de *L'introduction à la peinture hollandaise* qui m'a révélé le Claudel prosateur.

Se méfier dès que quelqu'un exprime un refus tranché, sans nuances.

La bêtise que j'ai commise à la suite de tant d'autres, de croire à la jeunesse. Du moins ai-je compris. De là ma méfiance envers tous ceux qui lui font la cour, qui la flattent (Sartre, etc.), qui, par calcul ou spontanément, s'attachent à elle, en pensant qu'elle les sauvera du danger de devenir inactuels. Vouloir être à la page, c'est courir le risque de dater. Il faut aborder les problèmes en dehors de toute idée d'actualité, de toute superstition de moment historique. Le moyen sûr de dater est d'avoir été actuel, d'avoir trop compté à une époque donnée.

Mais en dehors de tout, je n'aime que les esprits qui ont vécu dans l'ombre, qui n'ont pas eu d'influence sur leur temps, qui n'ont été et ne

seront jamais *importants*, les *oubliés* qui auront toujours des lecteurs discrets et passionnés, mais d'une passion rentrée, qui exciteront toujours la ferveur, mais une ferveur solitaire, une vraie ferveur.

Suis en train de lire *Ce que je crois*, de Teilhard de Chardin, avec un vif intérêt, fait principalement de stupeur : comment peut-on être si naïf ? Cette gnose en apparence grandiose qu'il élabore est puérile en fait, et je n'en reviens pas qu'on s'y attache en plein XXe siècle ! Le père y fait étalage d'un optimisme... hallucinant. C'est la Croix qui danse dans le Cosmos, une sorte de Carnaval universel ! Cette marche vers la Perfection, vers la Plénitude (ce jésuite, décidément, m'aura à jamais rendu odieuse toute majuscule par l'abus extraordinaire qu'il en fait), vers des suprêmes accomplissements, où l'a-t-il vue ? La lecture des Évangiles et de Bergson par un visionnaire a permis l'élaboration d'un système qui existe, dans la mesure où le délire existe.

#### 14 août

Cette foi cosmique de Teilhard, elle ne manque pas d'un certain souffle. Si j'étais croyant, j'y souscrirais. Elle apporte quelque chose au chrétien qui veut *renouveler* ses illusions.

Tour du port par un après-midi ensoleillé.

Le bonheur réside dans la perception pure. Aucune considération n'y doit entrer, aucune réflexion d'aucune sorte. Le bonheur est *passif* par essence.

En lisant trois pages sur saint Paul dans une Histoire de l'Église, je n'ai pu m'empêcher de penser à Marx. Il est certain qu'ils ont des affinités, et qu'ils appartiennent à la même « famille spirituelle ».

#### 15 août

Personne n'a été autant que moi pénétré de la futilité de tout, et personne non plus n'aura pris au tragique un si grand nombre de choses futiles.

Notre « niveau spirituel » est proportionné à nos défaites. Qui dit *intérieurité* dit nécessairement échec dans la « vie ».

Hier, à Saint-Valéry (Osmoy), près de Neufchâtel, une église désaffectée, très vieille, dont le clocher penchait. Au cimetière, quelques vieilles tombes, recouvertes par l'herbe.

J'aime ces cimetières normands au milieu du village. À Ràsinari plus que n'importe où ailleurs, le cimetière dominait tout ; c'était le centre de la commune. Les morts y étaient présents, comme partout ici, en Normandie, comme aussi à Haworth.

Je songe soudain à « Lines written in dejection near Naples », ce poème de Shelley, qui résume à lui seul plusieurs années de ma vie, et, peut-être, ma vie. En un certain sens, tout le *Précis* n'est qu'une variation sur ce poème. Il n'y a guère que *Rugăciunea unui Dac* d'Eminesco, qui ait joué un rôle analogue pour moi<sup>185</sup>.

J'appelle cafard un état qui produit spontanément des pensées de suicide et de meurtre.

Le cafard est un suicide ou un meurtre *irréalisé*.

En écoutant *Le Messie* : comment un tel bonheur d'invention est-il possible du commencement à la fin, sans le moindre fléchissement ? C'est miraculeux. En plus, une sorte d'allégresse et même de gaieté qui n'existe pas chez Bach. Dans quelle œuvre littéraire trouver une réussite aussi constante, un nouvel univers *dans chaque chapitre* ?

Ce que j'aime chez Claudel, c'est la violence, la forte et saine violence. (On ne la trouve ni chez Gide, ni chez Valéry.)

L'incroyable minceur de la poésie française. Le côté « paysan » de Claudel l'a préservé du danger d'anémie.

Claudel est une *nature* ; les autres sont des écrivains.

Se cramponner au papier blanc jusqu'à ce qu'on le voie rouge, et qu'on réagisse comme un taureau...

21 août

Retour de Dieppe.

Suzanne B., hier soir, me racontait que Sam perdait un temps fou avec des gens de second ordre et qu'il s'occupait de leurs affaires. Je lui ai demandé d'où pouvait venir cette étrange sollicitude. – De sa mère, me répliqua-t-elle, qui aimait soigner des malades ou s'occuper des misérables, et s'en détournait dès qu'ils allaient mieux ou étaient hors du pétrin.

*Écrire un commentaire sur Hésiode.*

Remords d'avoir écrit des méchancetés sur Valéry. Je viens de lire un petit texte sur lui. Ce sont les souvenirs d'Aubry, qui dit n'avoir pas connu un homme plus délicieux.

De quel droit l'ai-je jugé d'une position de supériorité ?

Je ne lui ai jamais pardonné de m'avoir conduit vers l'idolâtrie du langage (et des *retouches*). Refaire indéfiniment un texte, c'est lui qui me l'a appris. Le goût désastreux de la perfection.

Pourquoi désastreux ? Parce qu'il mène à la stérilité.

25 août

L'homme aime à se tourmenter, même la quête du salut n'est qu'un autre tourment, – le plus subtil et le mieux camouflé de tous.

Une étudiante italienne qui fait une thèse sur "moi" est venue me poser des questions, pendant trois heures. En y répondant j'avais l'impression de parler de quelqu'un d'autre. De toutes les activités, la moins agréable est celle de se commenter soi-même, de s'expliquer, de se disséquer. Une pensée trop élucidée est nécessairement une pensée quelconque.

L'Italienne, une Calabraise, m'a dit qu'elle approuvait ma vision des choses. Cependant elle connaît très peu de choses. Elle n'a même pas entendu parler des *Possédés*, je me demande même si elle a lu un seul livre de Dostoïevski. Mais elle est intelligente, et paraît comprendre assez bien la démarche tortueuse de l'esprit sollicité par le doute et l'extase.

26 août

Sanda Golopenfia me raconte que l'université américaine de Bloomington où elle vient de passer un an comprend quarante mille

étudiants et la ville du même nom trente mille habitants seulement.

Une telle anomalie est annonciatrice de désastre.

Dans ces sociétés dites avancées où le plombier est aussi rare que le génie, seul prolifère le faux intellectuel, l'universitaire nul et prétentieux, qui s'érige en révolutionnaire pour dissimuler son néant.

27 août

Écouté une émission littéraire. Toujours le même défaut : la vanité étalée, vice français par excellence. Décidément, les Anglais ont plus de classe.

J. D. raconte qu'en 1956, à un dîner chez le consul de France à Washington, il y avait un vieux monsieur qui portait une redingote râpée, une chemise en celluloïd (?) et qui restait là sans ouvrir la bouche. C'était, dit-il, Saint-John Perse. – Tout est faux dans ce portrait. Saint-John Perse est bavard, s'habille bien, et, quand je l'ai vu pour la dernière fois en 1965, donc à peu près dix ans après l'année qu'indique J. D., il paraissait n'avoir pas dépassé soixante-cinq ans. Ses cheveux étaient noirs (*teints*, il est vrai, mais qu'importe ?).

Je ne connais rien de pire que l'esprit parisien, qui se réduit à briller aux dépens des autres. Médisance systématique par vanité, ressort du génie français.

Toute passion est un moyen d'autodestruction.

J'ajouterai : le moyen le plus sûr et le plus direct.

Je n'ai pas eu des passions, mais des emballements.

Seulement, à cause de l'époque, ils m'ont fait prendre pour un fanatique, et j'ai subi les conséquences de mes caprices comme s'il se fût agi de convictions.

28 août

Douleurs partout et désespoir constant.

De plus, ai entendu à la radio allemande une émission sur la manière dont les Américains et les Anglais ont livré à Staline les réfugiés russes, tant civils que militaires. Des scènes dignes de Treblinka et d'Auschwitz. L'émission était faite par un certain Eckstein, Juif allemand naturalisé américain. Et quand on pense que les Anglo-Saxons ont bonne conscience.

À entendre des horreurs pareilles perpétrées par ces blondasses qui n'ont que les Évangiles à la bouche, on se dit qu'il est stupide de préférer une nation à une autre, et que le mépris pour l'homme en général est l'unique attitude sensée.

29 août

Être méconnu, incompris, solitaire, – je ne vois pas ce qu'il faut de plus pour être heureux.

La seule forme de cruauté que je puisse comprendre et pratiquer, la cruauté par désespoir.

J'ai un tempérament de pamphlétaire, et cependant toute outrance, donc toute injustice que je commets, me rend malheureux, plus malheureux en tout cas que celui que j'ai blessé.

30 août

Revu, après trente ans, Sorana Jopa<sup>186</sup>. Toujours trouble-fête, toujours posant des questions à côté et créant une gêne assez pénible, il faut bien le dire. Hier soir, elle avait – plus que d'habitude – l'air d'une paysanne russe, égarée dans une ville. Si elle était restée à la campagne, elle aurait certainement été l'âme d'une secte quelconque, dans son bled.

Une emmerdeuse passionnée de métaphysique. Toute sa vie elle a parlé d'effacement, de dépassement du moi, et en fait elle n'a jamais pu dissimuler ses fortes « ambitions », ses velléités de domination, son tempérament impérieux.

Je n'ai jamais vu une femme plus apte à vous mettre mal à l'aise.

La présence de Sorana à Paris me dérange considérablement : c'est comme si toute une partie de mon passé était là devant moi.

Je voudrais détruire tous les témoins de ma vie, tous ces reproches qui se dressent devant moi. Et maintenant cette grosse Sorana, comme un fantôme alourdi surgi du fond des années (sa voix a une douceur d'outre-tombe ou plutôt : la douceur d'un autre monde).

« L'erreur de naître » est peut-être le texte le moins bon de tout ce que j'ai écrit et en même temps celui qui m'a demandé le plus de peine.



Pourquoi ? Parce qu'on ne peut s'attaquer à un sujet qui soit le plus opposé à nos impulsions les plus naturelles. C'est cela « penser contre soi ». Écrire sur le suicide, c'était relativement facile, parce que c'était commenter un penchant profond et que chacun, ne fut-ce *qu'à un degré minime, connaît*. Mais à quoi rime le refus de la naissance ? On meurt, on peut se tuer mais on ne peut pas annuler un fait sur lequel nul n'a aucun pouvoir. C'est le type du faux problème ; et cependant rarement obsession m'a dominé avec une pareille force.

Pendant les inondations en Roumanie, quelqu'un de là-bas a dit à un journaliste de la radio parisienne que toute l'histoire de la Roumanie est une succession de fléaux.

Une amie d'ici, de gauche à sa façon, se montra choquée qu'un représentant d'un pays progressiste pût tenir pareil langage. – Mais c'est le langage même de mon pays, et il s'y traduit le sentiment qu'il a toujours éprouvé en face de l'Histoire – fut ma réponse.

31 août

Je ne me suis préoccupé de religion, je veux dire de mystique, que dans mes périodes d'hystérie, de fièvre, de folie. Je pouvais alors comprendre toutes les formes d'excès, les religieuses comme les autres. À froid, aucun dieu ne résiste.

Comment une douleur peut-elle se muer en idée ?

L'autre jour j'ai entendu à la radio *First Construction in Métal* de John Cage, que j'ai aimé (e).

Dieu, le grand Étranger.

Le petit poème d'Emily Dickinson qui commence par :

« The Soul selects her own Society  
Then shuts the Door<sup>187</sup>... »

En le relisant ce soir, j'ai pensé à Frechtman qui, ici même, me l'avait récité un soir avec un accent pénétré.

Ce pauvre Frechtman s'est pendu il y a quelques années.

En dehors de l'expérience, c'est-à-dire de la souffrance, tout est de second ordre, non, de troisième main. C'est pour cela qu'on trouve si peu de livres *vrais*.

Je n'ai jamais lu que pour chercher dans les expériences des autres de quoi expliquer les miennes.

Il faut lire, non pas pour comprendre autrui, mais pour se comprendre soi-même.

Lu, dans un livre de Montchrulski un extrait du Journal de Sou-slova, relatif à ses relations avec Dostoïevski ; la scène se passe à Baden-Baden, dans la chambre de la jeune fille : nette impression que D. souffrait de la tare de Mychkine : l'impuissance. D'où l'étrangeté de ses rapports avec l'étudiante. Si dans ses romans l'homme et la femme ne se *rencontrent* pas, s'ils se tourmentent l'un l'autre, c'est que pour D. la sexualité se réduit au *viol* ou à l'*angélisme*. Ses personnages : des débauchés et des anges, presque jamais des *hommes*. D. n'en était pas un assurément. À peu près tous les êtres « compliqués » dans l'amour sont des déficients sexuels.

De plus en plus il ne s'agit plus pour moi de créer mais de comprendre. Au diable une « œuvre » nouvelle ! Je veux découvrir une vérité nouvelle.

Sorana m'a dit que je ne valais rien quand j'affirmais que je n'étais à mon avantage que lorsque je doutais.

Mais je ne suis pas un douteur, aurais-je dû lui répondre, je suis un fou qui doute, un exalté sans croyances, un frénétique dépouillé de ses transes, un fanatique brisé.

Un livre doit être écrit sous le coup de la fièvre. Autrement il n'est pas *contagieux*.

Quelle folie de ma part que de vouloir singer le ton froid des sages ! La sagesse, l'idée en tout cas que je m'en fais, est mon tombeau. Elle me paralyse depuis des années, m'empêche de mettre en valeur mes mauvais instincts, mes « talents ».

Elle me jette dans un équilibre ruineux.

Deux hommes ont sur moi un effet stimulant et m'ont toujours donné envie de travailler, de faire quelque chose, de vouloir à tout prix laisser

quelque trace : Napoléon et Dostoïevski. (Par parenthèses, deux épileptiques !)

Tout à l'heure, coup de téléphone de Sorana qui me parle en français : sa voix est d'une douceur remarquable. Il est strictement impossible qu'elle ne soit pas le reflet de quelque harmonie intérieure ou tout au moins d'un désir de paix et de sérénité. Si cabotine qu'elle soit, elle ne saurait feindre à tel point la pureté (dans la voix du moins). Sa manie de rayonner, d'être présente, d'influencer, de *troubler*, c'est cela qui fait qu'on la fuit. On n'est plus jeune pour se plaire à être tyrannisé.

Je viens de penser à l'instant que Marie-France Ionesco est un être supérieur.

Les Français furent un grand peuple tant qu'ils eurent de forts préjugés, qu'ils vécurent à l'étroit, et qu'ils amassèrent. L'avarice chez eux fut un signe de grandeur. Ils thésaurisèrent de l'argent, et en même temps des vertus.

La paysannerie française est en voie de disparition. C'est un coup fatal porté à la France, qui perd par là même ses réserves, son *fonds*. Elle ne s'en remettra jamais.

L'avarice a été pour elle une sauvegarde.

3 sept.

À quelqu'un qui reprochait à Mauriac<sup>188</sup> ses préventions et ses rancœurs, il répondit : « Quand on a une âme, comment n'aurait-on pas de l'animosité ? »

G. D., qui n'est qu'un petit journaliste, a cru bon d'exécuter les romans de Mauriac sans la moindre indulgence. C'est de la rhétorique, c'est toujours la même chose, à vingt ans je les trouvais déjà illisibles, etc. etc. Comment peut-on parler sur ce ton quand soi-même on n'est rien ? Et je pense à moi-même, à la façon désinvolte de traiter Valéry, de le prendre de haut, de le taxer d'esprit mondain, de voir dans le poète un simple versificateur et tout à l'avenant. J'aurais eu le droit d'être exigeant, si je m'étais attaqué aux domaines où il s'est illustré. Moi qui n'ai écrit un seul vers, j'efface d'un trait *Le Cimetière marin* ! Quelle imposture ! Il faudrait

se garder de tomber dans l'injustice, et surtout d'écrire sur les autres dans un moment d'humeur.

Mon corps me fausse compagnie.

Je viens d'écrire à mon frère que tout ce qui me reste est de me faufiler entre des infirmités anciennes et des infirmités récentes, trouver en somme un *modus vivendi* avec la mort.

Ce fourmillement presque ininterrompu dans les jambes m'apparente à Marat qui, à cause d'une démangeaison permanente, restait des heures dans sa baignoire.

4 sept.

LB. pense tout le temps à la retraite, s'il aura de quoi vivre, etc. Je lui ai dit qu'il ne fallait pas regarder si loin, qu'on devrait organiser sa vie en fonction d'un an tout au plus, et qu'il faudrait laisser l'avenir tranquille, au lieu de le solliciter en y songeant sans cesse. J'aurais dû ajouter que le mieux est de ne pas se tracasser trop et d'envisager, en cas d'impasse, l'éventualité d'un suicide plus ou moins « beau »...

L. B. m'a dit à la fin qu'il me trouvait « tonique ». Évidemment je le suis avec des gens plus dégonflés que moi.

Je ne peux m'empêcher de penser à l'image qu'André Frossard a employée pour caractériser de Gaulle, le lendemain de sa chute et en guise d'hommage : « De profil il fait penser à une bête du désert morte de dégoût »

Je fais partie de la dernière catégorie sociale – officiellement. Je n'en tire aucune vanité. J'ai l'échec modeste.

5 sept.

La messe, à Notre-Dame, des obsèques de François Mauriac à la radio.

Le français est une langue outrageusement désacralisée. Quand l'archevêque de Paris a prononcé tout à l'heure l'expression l'« adorable Trinité », j'ai eu un sursaut de dégoût. Ensuite ce refrain d'une imploration à Dieu, « Nous t'en prions », a quelque chose de ridicule : c'est là le

langage de la conversation. L'abolition du latin est un coup mortel porté au catholicisme (en France tout au moins).

Comment prier en français ? On peut s'adresser à Dieu dans toutes les langues, sauf dans celle-ci.

Le christianisme est irrémédiablement perdu si d'ici la fin du siècle il n'est pas soumis à de terribles persécutions. L'Église devrait travailler en secret à l'avènement au pouvoir des athées, les seuls qui pourraient encore le sauver.

J'aime une grande volonté dans un corps débile. Pour mon malheur, je n'ai su commander à mes misères physiques, j'en ai subi au contraire la tyrannie. Dostoïevski (ou Calvin) me semble l'exemple le plus admirable de la victoire de l'esprit sur la « physiologie ».

Vers la fin du siècle dernier, Meredith avait dit à Valéry : « Ce n'est pas le cerveau, c'est l'estomac qui est chez l'écrivain atteint en premier. » – Quelle vérité !

Mon admiration malade pour l'Allemagne a empoisonné ma vie. C'est la pire folie de ma jeunesse. Comment ai-je pu vouer un culte à une nation si peu intéressante au fond ? Des médiocres suprêmement obstinés, sans aucune indépendance d'esprit. J'en veux à la philosophie, car c'est elle qui m'avait poussé à cette vénération morbide. Si je suis guéri d'une maladie, c'est bien celle-là. Si je la décrivais un jour par le menu, et telle que je l'ai vécue, on m'enfermerait dans un asile d'aliénés, on me punirait *pour avoir été fou*. Ce serait l'unique cas de ce genre et je serais le premier à souscrire à cet internement.

Avoir la solidité « morale », la trempe d'un grand assassin.

Mon Dieu !

(Si je pouvais décrire exactement la condition où l'on est quand on pousse cette exclamation, cet appel qui n'en est pas un, ce cri sans écho !)

7 septembre

Sur le canal du Loing, entre Moret et Nemours, à une écluse près de Grez. Un garçon (quatorze ans ?) s'amène avec sa ligne, au bout de laquelle pendait une poule d'eau, qui avait mordu à l'hameçon. Il faut la tuer pour qu'elle ne souffre pas longtemps, dit une bonne femme. Une toute jeune fille s'apitoie sur la petite bête, la caresse et dépose un baiser sur son plumage. Je propose qu'on la jette dans l'eau, vu que la noyade est l'espèce de mort la plus agréable. La jeune fille la dépose au bord du canal. Mais la bonne femme dit qu'il faut la tuer ; la jeune fille la ranime et la confie à l'éclusier, une brute. Il la prend et, d'un geste violent, lui fracasse la tête contre une pierre, et la jette ensuite. La jeune fille est frappée d'horreur.

Détail important. Dostoïevski a beaucoup lu Voltaire. Il voulait même écrire un « *Candide* russe ».

Je suis persécuté par mes compatriotes, par leur indiscretion, par leur mauvaise éducation, leur manque de délicatesse.

Une femme que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam me demande de but en blanc, quand je lui ai dit que je n'irais pas le lendemain dimanche à l'église roumaine : « Tu es athée ? »

J'avais échangé avec elle quelques paroles seulement pendant une soirée chez les I.

Je suis apatride dans tous les sens, et par choix. J'ai consacré trop de pensées, – et trop de chagrins ! si on peut dire – à ma tribu pour qu'elle puisse m'intéresser encore. Elle m'a dévoré, cette infortunée engeance. Et ses rejetons sont les vampires de mon temps. Ils en consomment minute après minute.

La Garde de Fer<sup>189</sup> ? Les *Possédés* de droite, adeptes de l'orthodoxie idéologiquement à l'opposé de ceux qu'avait dénoncés Dostoïevski, mais psychologiquement très analogues.

Phénomène non roumain. Aussi bien le chef de la G. de F. était-il slave. Une sorte de Letman.

Au moment où j'ai attaqué l'utopie<sup>190</sup>, alors que mon intention était de la défendre, j'ai trahi mes options profondes, mes convictions inconscientes.

On parlait avec S. T. des Grecs anciens, subtils, « avocats », ondoyants, sophistes, etc., mais qui avaient en même temps une autre dimension.

— Qu'est-ce qu'ils auraient été sans elle ? me demande S. T.

— Des Roumains – fut ma réponse.

Le désespoir collectif est le facteur le plus puissant de ruine. Le peuple qui y tombe ne s'en relève jamais tout à fait.

Le désespoir détruit les « mœurs ». C'est ce qui est arrivé en Roumanie, où le peu de traditions qu'il y avait a été balayé en un rien de temps.

Le désespoir mène à l'héroïsme ou à la veulerie. À la veulerie surtout.

Ioan Alexandru, jeune poète roumain, très croyant, est allé chez Heidegger, auquel, après une discussion assez longue, il a baisé la main en s'agenouillant. H. en a été bouleversé, et il a dit à Stefan T. que le peuple roumain avait très certainement un avenir religieux... Il s'est même proposé d'écrire quelque chose là-dessus.

... Soyons sceptiques plus que jamais.

Ion Bilan, mon camarade, avait publié avant la guerre un volume de poèmes sous le titre *Febre ceresti* (Fièvres célestes), et depuis, de loin en loin, collaboré à des journaux littéraires. Aujourd'hui, il a une retraite de 2000 lei. Le « socialisme » a du bon, décidément.

Je ne connais rien de pire qu'une longue conversation avec quelqu'un qui vous donne l'impression qu'il n'a pas une âme, plus précisément qu'il est de la matière non *animée*.

Je dis bien : qui n'a pas une âme, et non qui n'a pas d'âme, vu que cette dernière expression vise l'absence de bonté. Il s'agit de tout autre chose, d'avoir en soi du feu ou tout au moins des cendres non refroidies.

11 sept.

Dans ma prime jeunesse, le fait d'appartenir à une nation sans mission, sans destin, condamnée à jouer un rôle insignifiant, me tourmentait et m'humiliait ; aujourd'hui, j'accepte cette évidence, je ne dis pas avec indifférence, mais avec un minimum d'aigreur.

Le contact avec mes compatriotes, ces dernières années, m'aura guéri de tout tourment et enlevé toute illusion. Médiocrité générale, deux ou trois cas

exceptés. Ce n'est pas possible, avec une semblable matière humaine, d'entretenir un seul espoir démesuré. Or, par inclination et goût, j'ai toujours cherché et apprécié la démesure.

Ma seule constante : le goût de la démesure. Goût seulement, et non passion. Toujours est-il que, sans lui, l'ennui m'aurait réduit en poussière.

12 sept.

Je disais hier à Vasco Popa<sup>191</sup> que la littérature française d'aujourd'hui était dominée par *Mallarmé et Lénine*, par deux esprits qui n'avaient absolument rien en commun, par une figure super raffinée et stérile et un Tartare visionnaire et érudit.

Aujourd'hui, pendant deux heures, sans discontinuer, Sorana<sup>192</sup> m'a parlé du silence, unique vérité. Elle m'a dit que la seule chose qu'elle ait aimée réellement dans mes livres est : « Tout mot est un mot de trop. » Les contradictions de S. sont si évidentes et si totales, qu'elles en deviennent intéressantes. Anti-russe, on n'imagine pas quelqu'un de plus scythe qu'elle. Elle prêche l'effacement, l'absence de moi, le dépassement de l'individualité, et sa personnalité est on ne peut plus présente, plus envahissante. Elle m'a parlé longuement de son conflit avec le régime, et cependant elle est d'une incroyable prudence, et n'a rien fait qui puisse la compromettre. Mais à quoi bon dénombrer ces anomalies avec un air de reproche, quand ce sont elles qui la rendent si vivante ? Quelle vitalité, et quel cabotinage aussi ! quelle vanité même. Pas un instant elle n'a oublié de me parler de ses productions littéraires, et combien de fois ne s'est-elle pas citée elle-même, comme ferait un auteur parisien ! Seulement, on ne lui en veut pas, car c'est une *nature*, et quelle intelligence alerte, aiguë ! À la fin elle m'a demandé si je croyais à la *despàrtire* (séparation). Je dis *non*, mais sans conviction. – Tu ne crois donc pas à la mort, car la mort est l'unique *despàrtire*. – J'essaie de reculer, et lui dis pour finir que je suis partagé, que je reconnais etc. etc. Non, me dit-elle, la mort n'est pas une séparation ; et, en disant cela, elle ferme les yeux, et prend une expression pénétrée, voluptueuse.

Si elle avait été belle, quelle carrière n'aurait-elle pas faite, et cela dans tous les sens du mot. Elle parle à propos de n'importe quel homme de sa



« beauté » ou de sa « laideur », et, à plusieurs reprises, elle m'a rappelé qui avaient été ses premiers amants, tous plus ou moins célèbres.

Enfin, c'est quelqu'un, et combien j'ai été ridicule il y a deux ans de refuser de la revoir !

14 sept.

Sorana vient de me téléphoner, pour me parler du *Mauvais demiurge*, qu'elle a lu hier. Ses observations et ses critiques sont extrêmement pertinentes, elles sont de loin ce qu'on m'a dit de plus aigu sur mon livre. Mais là où elle se trompe, c'est quand elle croit qu'elle a dépassé ma position, qu'elle est sortie de ces marécages où je patauge. En réalité, elle est très vivante, donc foncièrement impure. Quel malheur qu'elle ait rencontré Krishna-murti ! Elle aurait dû rester fidèle à sa propre nature et ne pas essayer de la fausser par la religion de l'amour universel et de la victoire sur le moi. N'empêche qu'elle a bien saisi mes contradictions et mes impossibilités, de même le côté « religieux » de mon « être » (quel mot !).

Les illusions de Sorana. Elle m'a reproché ce matin un geste d'impatience que j'ai fait samedi au café. Nous y étions en pleine conversation, quand un violoneux âgé vient quêter. Je lui ai donné de l'argent. Là-dessus, il nous demande si nous voulons qu'il nous joue quelque chose. Je lui dis que nous sommes engagés dans une conversation à caractère urgent, et que ce n'était pas la peine qu'il nous joue quoi que ce soit. Il fut ravi de mon refus, et se confondit en remerciements. Il gagnait du temps. Or Sorana a trouvé que je l'ai humilié, et que j'ai commis à son égard un geste inhumain !

Lucidité et aveuglement peuvent aller de pair et font même bon ménage.

Un autre trait de Sorana. Elle a décidé de ne plus « juger » personne. Très bien. Seulement comme elle est d'un tempérament passionné, on sent bien qu'elle ne peut s'en abstenir, et, à chaque fois, elle porte un jugement, souvent très sévère, sur la personne dont on parle, quitte à se reprendre aussitôt en répétant qu'il ne fallait émettre aucune opinion injuste sur son prochain etc.

On ne doit pas s'embarrasser d'une doctrine quelconque ni même d'un « idéal » opposé à sa nature. Ce qui arrive à Sorana avec sa « théosophie » m'advient à moi avec mes prétentions à la sagesse. J'y aspire parfois, il est vrai, mais n'y atteins jamais et le fait de m'y reporter tout le temps ne fait

qu'augmenter l'intensité de mes malaises. Il faut se laisser aller à ses penchants naturels, si on veut demeurer dans le vrai. Si on est monstre, qu'on le reste ; si on est ange, donc monstre également, de même.

*Jeux de massacre* d'Eugène Ionesco. Je n'ai pas l'impression de sortir d'un spectacle mais d'un lieu où l'on m'a passé à tabac. Pièce puissante et déroutante, une Danse macabre où le comique n'est pas assez présent. Est-ce qu'on pourrait faire une pièce sur un bombardement ? L'Apocalypse est belle à cause du langage, de la poésie. Ni l'un ni l'autre ne sont perceptibles dans ces *Jeux de massacre*. Mais enfin la pièce, ou plutôt le spectacle, *existe*. Vraiment, on en sort moulu.

Dans *Le roi se meurt, quelqu'un mourait*. Ici, c'est la mort anonyme, impersonnelle, puisque les gens qui y meurent sont des symboles ou des types, qui relèvent en fin de compte de la statistique.

On ne devrait pas confondre tragédie et horreur. Dans Shakespeare, ce sont des *individus* qui tuent ou sont tués. En l'occurrence, les personnages n'ont même pas de nom, c'est une *masse* qui succombe. Ce n'est même pas du Grand Guignol, c'est un cauchemar intense et parfois grossier. Mais encore une fois, un cauchemar qui existe.

La figure de Gobineau me séduit – sans doute à cause du cachet tragique de sa vision de l'histoire, et aussi de la somme incalculable de malentendus liés à son nom.

Ce que j'aime chez Dostoïevski, c'est le côté démoniaque, destructeur, l'obsession du suicide, l'épilepsie en somme.

Il est tard. J'entends la pluie. Il m'est indifférent d'exister ou de ne pas exister. D'ailleurs je ne sais pas que j'existe, j'entends que je ne le sais pas encore. Bientôt la gêne caricaturale que procure un cor me rappelle à l'ordre, à la conscience de l'existence.

Toujours cette terrible comédie de cette charogne qu'on traîne avec soi.

Tout au long du XIXe siècle, l'intelligentsia russe était athée, je veux dire que par l'athéisme elle s'émancipait et s'affirmait. Aujourd'hui, étant donné que l'athéisme a abouti, elle est croyante, j'entends qu'elle veut s'arracher à l'incroyance et s'émanciper *par la foi*. Quelle ironie !

Des lettres de Céline. Le seul écrivain dont il dise du bien c'est... Paul Morand (j'allais oublier Henri Barbusse). Proust, pour lui, est presque un zéro. Décidément, un auteur ne saurait reconnaître quelque valeur qu'à ceux qu'il méprise.

Il faudrait écrire l'histoire des opinions des écrivains les uns sur les autres. On ne pourrait pas la lire sans en éprouver un dégoût... définitif.

18 septembre

Hindus, « ami » de Céline, dit que les Juifs ne devraient pas en vouloir à Céline : est-ce que les femmes en veulent à Strindberg ?

Sans doute. Mais il n'y a pas eu un Hitler misogyne, qui se serait mis à exterminer les femmes. Les femmes n'ont pas souffert à cause de Strindberg. Mais les Juifs peuvent penser avec raison qu'avoir écrit contre eux au moment où Hitler sévissait constitue un acte grave.

Le tort de Céline est de n'avoir pas écrit un *pour et contre* les Juifs, mais seulement un contre.

La raison profonde de l'antisémitisme : les Juifs font trop parler d'eux, ils sont trop présents, ils ne se font pas oublier, ne serait-ce que par tactique, par habileté. Je me rappelle le mot qu'avait employé à leur sujet le docteur Druard, type du Français modéré, « vieux style » : ils sont *encombrants*.

Leur orgueil démesuré, raçon de leurs talents. Justement la *démésure*, c'est ce qu'ils ont en commun avec les Allemands. Ils ne savent jamais s'arrêter à temps, et, en tout, vont jusqu'au bout, avec une *passion de l'excès* unique dans l'histoire. (Je pense ici particulièrement à Freud, qui s'est comporté, et dans ses écrits et dans ses actes, comme un fondateur de secte. La psychanalyse n'est pas une méthode, mais un simulacre de religion. Et d'ailleurs, ce n'est pas pour rien que le psychanalyste remplace le confesseur.)

Les dieux antiques se moquaient des humains ou, quand ceux-ci étaient riches et heureux, précipitaient leur chute. Le Dieu chrétien est moins railleur et moins envieux. Aussi les hommes n'ont-ils même pas la consolation de pouvoir l'accuser de leurs malheurs, c'est ici qu'il faudrait chercher la raison ultime de l'absence (ou de l'impossibilité) d'un Eschyle chrétien. Le Dieu *bon* a tué la tragédie. *Zeus* a mérité autrement de la littérature.

La teneur en réel de la littérature française diminue à vue d'œil. Pourquoi ? Parce qu'un peuple qui ne veut plus jouer aucun rôle, qui se plaît à abdiquer, qui trouve ses délices dans la démission, ne peut être fécond sur le plan spirituel – base de toute conquête, spirituelle ou autre, pour avancer ou se réaliser. Avec des jouisseurs, on piétine, c'est-à-dire qu'on *court* vers le bonheur, et cette course n'est qu'une fuite sur place.

Paul Valet me téléphone ; il me cite des proverbes juifs, fort beaux ; mais les proverbes arabes sont encore plus beaux ; il m'en cite un : « *Ne méprise que celui qui comprend.* »

19 sept.

Hier soir, pendant plus d'une heure promenade à pied, et discussion avec Jerry Brauer, de Chicago. La dernière fois que nous nous sommes vus (cela remonte à quatre ou cinq ans) le dialogue fut moins aisé, car l'optimisme bien américain de Jerry ne pouvait pas admettre mes vues sur l'avenir. Maintenant, nous sommes au diapason. En quelques années, Jerry, si typiquement américain, a compris. Du même coup, plus d'illusions. J'en déduis que son pays lui-même commence à voir les choses autrement et qu'il ne s'agit pas d'une « conversion » strictement individuelle.

« Ne méprise que celui qui comprend. » – Comme proverbe, c'est admirable ; – comme « pensée », cela pourrait avoir l'air d'un paradoxe gratuit.

On peut envisager le cas de celui qui « comprend » : il *sait*, c'est-à-dire qu'il ne cherche plus ; ou bien : comprendre, c'est faire abstraction du « mystère », ne pouvoir s'y ouvrir, être organiquement superficiel... L'homme profond ne comprend pas... L'idée fondamentale, c'est que la *vérité* ne réside pas dans le *savoir*.

Ce qu'on appelle « pessimisme » n'est rien d'autre que l'« art de vivre », l'art de goûter la saveur amère de tout ce qui est.

B. T. dit à tout venant qu'il ne peut vivre qu'à Ràsinari et Paris.

Si je pouvais lui dire qu'il se fait des illusions sur ce lieu-ci, et qu'il est peut-être mieux partagé que moi ! Vivre là où l'on est né devrait être la loi de tout être. Qu'y a-t-il de commun entre moi et cette ville ? Une certaine

fièvre, c'est tout, mais c'est superficiel. Naître et mourir au même endroit, se faire des illusions et les perdre en marquant de ses pas la même boue. Soudain me revient à l'esprit la couleur de la terre dans ce cimetière de Râsinari autour duquel j'aurai passé le plus clair de mes premières années. Est-ce là de la mauvaise littérature ? Tout souvenir nostalgique a forcément quelque chose de désuet et de provincial, de douteux littérairement. S'il n'y avait pas la littérature, cette maudite littérature, tous les sentiments seraient *vrais*. Et rien ne serait dépassé jamais. Tout serait actuel, éternel, vivant, et rien ne tomberait sous la tyrannie meurtrière du bon et du mauvais goût. Sauvez-nous, Seigneur, retirez-nous de ce royaume où règne en maître ce monstre sans égal qu'est le Goût !

20 sept.

Une lettre de Stefan Jincu, en réponse à la mienne où il était question de son frère, Petre, décédé récemment, m'apprend que ce dernier, quelques mois avant de mourir, rassemblait des lettres de ma jeunesse écrites à son autre frère, Bucur, pour écrire quelque chose sur mes « débuts ». Quelle ironie ! Adolescent, je n'admirais personne autant que ce Petre, romantique et cynique, ambitieux et insouciant, ayant tous les dons requis pour une carrière exceptionnelle (pour celle d'un révolutionnaire surtout) et qui ne devait pas tenir ses promesses. Qu'importe ! Après tout, il y a une espèce de beauté à voir un grand orateur devenir petit employé, effacé, inconnu, presque misérable.

Jeune, j'aimais écrire des lettres. Elles se sont presque toutes perdues. Sorana, qui en possédait quarante, les a jetées au feu, par frousse, pendant l'époque stalinienne. Tout le monde a dû en faire autant. Je ne saurai donc jamais quelle fut ma vraie figure, il y a quarante ans ! Je le regrette malgré tout, car il m'arrive parfois de penser que je ne suis qu'un reflet insignifiant, voire la caricature de celui que j'étais en ces lointaines années de fièvre et de folie. Car j'étais fou, et je savais énormément de choses...

21 sept.

Hier, au musée Carnavalet, contemplé le portrait de Talleyrand. Extraordinaire finesse du visage, et un sourire imperceptible, exactement comme j'imaginai qu'il devait être.

À côté de lui, Napoléon fait plébéien, et les têtes de la Révolution, vulgaires (Danton, quelle gueule !).

Chez Robespierre, en revanche, une distinction concertée, apprêtée, une anémie étudiée, voulue.

La psychanalyse, j'y vois le phénomène le plus révélateur de la dégringolade spirituelle de l'homme.

Minuit –. Tout à l'heure, dans ce square minuscule devant le Sénat un coup de vent fit tomber les feuilles d'un arbre avec une telle rapidité, que je n'eus pas le temps d'éprouver cette émotion que je ressens toujours aux premiers signes de l'automne.

22 sept

« Tu étais au-dedans de moi et j'étais, moi, en dehors de moi-même. »  
(Augustin)

Plus je vais, plus je me trouve a-chrétien. Avec l'âge c'est le contraire qui aurait dû arriver. Est-ce une baisse du niveau intérieur, est-ce au contraire un mûrissement ? Je ne sais. Mais il est certain que je me rapproche de plus en plus de la sagesse pré-chrétienne, et que les tragiques grecs éveillent en moi un écho plus profond que ne font les Évangiles.

Jérusalem s'éloigne au profit, je ne dirais pas d'Athènes exactement mais de tout le monde païen.

Je ne comprends bien, je ne *sens* que le langage de la Fatalité.

Je sais pourquoi je préfère la vision grecque à la chrétienne. C'est que les Grecs, au temps de la tragédie, voyaient dans les dieux des forces impitoyables, *sans miséricorde*, qui n'avaient qu'une idée : satisfaire leurs caprices aux dépens des mortels, donc en tous points pires que ces derniers. Cette vue me semble plus juste, en tout cas plus en accord avec ce qui arrive, que la conception chrétienne d'un dieu bon et compatissant, dont l'inefficacité, il faut bien le dire, saute aux yeux. Zeus était un salaud tout-puissant : on s'attendait à n'importe quoi de sa part, puisqu'il était capable de tout. Quand un malheur survenait, on implorait la divinité, mais on ne se faisait aucune illusion sur son assistance. « L'idée que le dieu soit bon n'est jamais entrée dans une tête grecque avant Platon, car moins encore que

celle de justice, l'idée de la bonté divine n'est impliquée dans la notion de puissance. » (Festugière).

Le dieu chrétien ne fait que nous décevoir : il promet ce qu'il ne peut tenir, alors que Zeus et ses comparses ne promettant rien ne pouvaient décevoir. C'étaient à la fois des protecteurs et des ennemis, qui ne toléraient chez l'homme qu'une seule forme de démesure : dans le malheur. Partout ailleurs, ils étaient jaloux, et un bonheur insolent de leurs esclaves suscitait immédiatement leur jalousie sauvage. Tout cela fait vrai, s'accorde avec le « réel », – alors que dans le christianisme nous sommes dans le mensonge, sublime sans doute, mais mensonge néanmoins.

Je racontais cet après-midi à Piotr et à sa femme que je m'occupe depuis quelques années de trois enfants : ceux de mon neveu, que je leur envoie des vêtements qui viennent de la femme la plus riche de Paris... Toujours est-il qu'à un certain moment ces trois déshérités étaient les mieux habillés de Sibiu. Sans un sou en poche, abandonnés de tout le monde, ils étaient du dernier chic. Ce qui tourna contre eux, car ils perdirent la tête, au lieu que si je ne m'étais pas inquiété de leur tenue vestimentaire, ils auraient fait un effort pour être décents ou ils auraient eu une conscience plus nette de ce qu'ils étaient. D'ailleurs tout bienfaiteur est nuisible. Je pense au grand mal que m'ont fait tous ceux qui m'ont aidé. Sans leur appui, j'aurais eu à me débrouiller seul, à faire un effort supplémentaire, à m'affirmer, etc., j'aurais produit davantage, alors que, toutes les fois qu'on m'a aidé, j'en ai profité pour ne rien faire. On comprend la stérilité des fils à papa. Pourquoi se démener pour entreprendre quoi que ce soit ? Les animaux de luxe ne valent rien... comme animaux. De même l'homme qui n'est pas coincé ; il n'a pas besoin de faire un effort sur soi ou *contre* autrui, il se laisse aller et voit les années passer sans fruit. L'immoralité de la philanthropie !

Minuit et demi. Tension intérieure incroyablement forte et sans raison. Il faudrait que je dirige mon attention sur un sujet au lieu de laisser mes facultés s'annuler l'une l'autre dans une réflexion vagabonde.

*Inconvénient* – un des mots que j'affectionne le plus. Et il est bien vrai, que je ne vois que le côté négatif des choses. Pas tant négatif que douloureux. Un crucifié sans foi. Un calvaire païen !

24 sept.

De plus en plus je fais des fautes d'omission (je saute des lettres) ou des fautes tout bonnement, qui révèlent un dérangement profond dans ce système de transmissions qu'est le cerveau.

Exemple : aujourd'hui même, dans une lettre, après avoir écrit : vous aurez, j'ai corrigé ainsi : vous *aurais* – ce qui est une insanité, vu qu'il ne s'agit pas d'une inadvertance mais d'une erreur *réfléchie*, et si grossière qu'elle en devient inquiétante. Il est vrai que ce genre de misères ne sont fréquentes qu'après une mauvaise nuit. L'insomnie fout le bordel dans mon esprit, naturellement déséquilibré. Je frise le gâtisme après des veilles prolongées. *Le sommeil ou la folie*, tel est le choix devant lequel je me trouve depuis une... quarantaine d'années.

### *Les Trachiniennes* (Sophocle)

Hyllos, fils d'Héraclès, dit à la fin de la pièce : « Gardez-moi, compagnons, beaucoup d'indulgence pour ce que je dois faire, et reprochez aux dieux ces événements. Le dieu qui avait engendré ce héros, le dieu qu'Héraclès appelait son père, le laisse souffrir ainsi ! » et il conclut : « ... tant d'affreuses morts, tant de souffrances inouïes, toutes œuvre de Zeus. »

Imagine-t-on une tragédie chrétienne (c'est presque une contradiction dans les termes) où Dieu serait rendu responsable des malheurs immérités survenus aux héros ?

Le passage du temps, le temps en soi, réduit à une essence d'écoulement, sans la discontinuité des instants, c'est dans les nuits blanches qu'on le perçoit, qu'on l'enregistre et qu'on le vit. Tout disparaît. Le silence se fait immense. On écoute, on n'entend rien, on ne voit rien. Les sens ne sont plus tournés vers l'extérieur. C'est qu'il n'y a plus de *dehors*. Ce qui surnage à cet engloutissement universel, c'est ce passage à travers nous et qui est nous, et qui ne cessera qu'avec le sommeil ou le jour.

Tout à l'heure, en sortant de chez moi, au moment où je traversais la rue Racine, soudain me vint à l'esprit la tombe de Celan. Et c'est alors que j'ai compris qu'il était mort, c'est-à-dire que je ne le reverrai jamais.

(C'est ce que signifie « réaliser » la mort de quelqu'un. Car ce n'est pas lorsque nous apprenons qu'il n'est plus et que nous assistons à ses obsèques, que nous comprenons qu'il est mort, mais lorsque nous songeons tout à coup à lui, sans nécessité apparente, des mois ou des années après.



Je n'aimais pas particulièrement Celan – sa susceptibilité le rendait souvent odieux, ensuite, en une circonstance, il s'est comporté, à mon égard, d'une façon scandaleuse, il était même capable d'être féroce – mais enfin il avait un sourire, un des plus beaux que j'aie jamais connus, et si, tout à l'heure, j'ai eu quelque chose comme une émotion en pensant subitement à lui, c'est que il *existait* pour moi.)

24 sept. 1970

On dit : les Anciens n'avaient pas le sens du péché. Sans doute. Mais le problème est le suivant : ignoraient-ils le remords ? Ce serait absurde de l'affirmer. Et s'ils le connaissaient, ils avaient bien à leur façon ce sens dont les chrétiens tirent un si visible orgueil.

Dans *Les Troyennes*, Hécube dit que Troie devait périr, car trop heureuse. C'était la conception antique. Héraclès est puni pour avoir réussi dans toutes ses entreprises (il y a aussi la jalousie d'Héra, car Zeus, son mari, l'avait conçu avec une mortelle, Alcmène).

(Parfois, en songeant à cette vision commune aux tragiques grecs, je ne peux m'empêcher de penser que ce monde occidental, alourdi par des richesses sans nom, composé de jouisseurs mécontents, absurdement insatisfaits de leur sort, connaîtra le sort de Troie, car les dieux sont jaloux, et ici, comparé au reste du monde, le « bonheur » (et la quête du bonheur) a atteint la cote d'alarme.)

« Le dernier saint », c'est ainsi qu'avait intitulé Merejkovski une étude écrite avant la guerre de 14, sur Séraphin de Sarov.

Je voudrais écrire un article, portant le même titre, sur Ràmana Maharshi. Il y a, il y aura toujours un dernier saint. (À Ràmana Maharshi, les Occidentaux n'ont cessé de poser des questions sur les problèmes sociaux. Comme s'il appartenait à un saint de les résoudre. Un saint n'est ni progressiste ni réactionnaire, il est au-dessus de ces querelles. Il ne s'intéresse pas à la misère immédiate de l'homme, mais à sa misère intrinsèque ; c'est à elle qu'il s'emploie à remédier, si tant est qu'il s'y emploie, car la plupart du temps il la constate seulement et la fait connaître. Au fond, il ouvre les yeux d'autrui : il combat l'aveuglement spirituel. Un

point c'est tout. Il n'a pas de solutions, ni de réponses. Il propose un exemple, qui est... inimitable.)

25 sept

Nervosité, frénésie. Je suis sorti me promener, ce qui était une formule sage. Malheureusement, me suis arrêté à la première librairie sur mon chemin et en ai rapporté un tas de livres dont j'aurais pu aussi bien me passer.

Si je détenais l'empire du monde, ma pensée constante serait d'abdiquer. Charles Quint est peut-être l'homme que je comprends le mieux. Un conquérant fatigué du monde – tel est mon modèle d'humanité, et la seule version d'héroïsme que je supporte.

Ce Juif arménien, Milton Hindus, qui a été le premier être humain à s'intéresser à Céline réfugié au Danemark, ne comprend pas la frénésie et l'hystérie de ce dernier, il n'en devine pas la cause exacte. Or Céline lui répète inlassablement qu'il souffre d'insomnie, qu'il prend parfois un soporifique toutes les heures. C'est là qu'il faut chercher l'explication d'une fièvre furieuse et presque ininterrompue. « De toute façon, je ne peux pas dormir », ne cesse de lui dire Céline, et lui, l'exégète se perd en conjectures, et ne comprend rien.

Quand je me suis occupé de Maistre, au lieu d'essayer d'expliquer le personnage en accumulant données sur données, il aurait fallu simplement rappeler aux lecteurs éventuels qu'il dormait trois heures par nuit tout au plus. Cela suffit pour faire comprendre l'extravagance, la passion, le frémissement et la violence d'un écrivain ou de n'importe qui. Ce détail capital, le plus important assurément, j'ai négligé de le donner. Omission regrettable, quand on songe que l'humanité se partage en deux catégories irréductibles : les *dormeurs* et les *veilleurs*, qui représentent deux mondes incapables de communiquer, tant ils relèvent de vérités et d'univers différents.

Chaque fois que j'attends une visite, je sens affluer des pensées qui demandent à être exprimées et qui se bousculent les unes les autres, et finalement se détruisent, submergées par mon impatience et mon irritation.

Combien de fois, je me vois esquisser un mouvement généreux ; puis, je me ravise, car obliger c'est faire des indiscrets et des fâcheux. Donner, c'est être la victime future de celui qui se croit tout permis parce que vous avez montré quelque empressement à son égard.

Pour sauvegarder sa solitude, s'exercer à une mesquinerie méthodique.

26 sept.

Hier, excellente soirée avec Sam et Suzanne. Si l'adjectif « noble » a un sens, il s'applique à Sam, il est fait pour lui.

Mon pays : ce n'est pas une patrie, c'est une plaie, une blessure qui n'arrive pas à se cicatriser.

(Un Juif pourrait en dire autant : être juif n'est pas une condition mais une plaie.)

Une chose qui s'est réalisée ne présente plus aucun intérêt, à moins qu'elle ne se prête à des développements tragiques. En d'autres termes, tout événement non malheureux perd vite son caractère d'événement.

(Ou : c'est le malheur seul qui transforme un fait en événement. La Mémoire, donc l'Histoire, si elle devait délivrer son dernier message, c'est ainsi qu'elle le formulerait : « Malheur à l'événement qui n'est pas funeste ! Il périra sans trace ! »)

Permissive society. Tout est permis dans les mœurs ; relâchement général. De même dans le langage : éclatement de la syntaxe, de la « rigueur », – chose nouvelle en France. Triomphe de l'ambiguïté, de l'à peu près, destruction de la nuance.

Je disais hier à un compatriote, T., qu'on peut aujourd'hui s'exprimer de n'importe quelle façon, mais essayez de rédiger votre testament, et vous verrez qu'on ne peut se passer de l'*ancienne* précision. Les choses importantes exigent toujours un minimum de minutie et de compétence, quand vos intérêts sont en jeu. On peut sans doute délirer, mais en littérature le délire doit rester à l'intérieur de certaines limites. Autrement...

Mon malheur, dans mes livres français, est d'avoir voulu faire du... style. Réaction de métèque, compréhensible mais inexcusable.

À Yuste, Charles Quint demanda qu'on ne l'appelât plus *Sire*, et qu'on renonçât à le traiter comme un empereur. « Je ne suis plus rien », disait-il.

L'idée de se dépouiller du pouvoir remontait loin. Bien des années auparavant, il en avait exprimé le désir au duc de Gandia, le futur François Borgia, qui, comme lui, devait se démunir de toutes ses charges et de tous ses titres.

Ce qui est inouï, dans le cas de Charles Quint, c'est sa goinfrerie. Goutteux, il ne cesse de manger, et, par surcroît, du gibier. Son médecin italien le supplie de renoncer à la bière ; il répond qu'il n'en fera rien. Tout cela se combinait – assez étrangement, U va sans dire – avec sa grande lassitude et sa volonté de dépouillement.

Toute ma vie, j'ai été fou d'abdication. Mais je n'avais pas quoi abdiquer. N'empêche que j'aurai pratiqué une infinité de petits renoncements, qui valent bien ensemble un dépouillement de grand style.

Gegen den Tod ist kein Kraut gewachsen<sup>193</sup>.

Soirée emmerdante, soporifique. Ennui qui confine au désespoir, à la rage.

Il y a des hommes qui dégagent l'ennui par leur simple présence, sans rien dire ; et quand ils parlent !...

Le véritable tortionnaire n'est pas celui qui vous frappe mais celui qui vous ennuie.

Quand on s'ennuie en la présence de quelqu'un, il faut se dire qu'on subit une épreuve, qu'on visite malgré soi quelque chambre de torture.

Un de mes souvenirs les plus précis et les plus déchirants de mon enfance. J'avais neuf ou dix ans. On m'emmena à Sibiu, dans une voiture-charrette. Je me trouvais derrière, sur la paille. J'aperçus la coupole d'une des églises de la ville. Mon cœur se serra. On m'arrachait au paradis de ce village natal que j'idolâtrais.

29 sept.

Il y a à peu près une dizaine d'années, comme je me plaignais chez un médecin de ma mauvaise digestion, il me dit : « Il faut manger dans la joie.

– Si je pouvais manger dans la joie, je ne serais pas venu vous voir », fut ma réponse.

Si je pense à cette histoire, c'est qu'elle m'est venue à l'esprit à propos de la visite que fit S. Beckett récemment à Jean Ménétrier, médecin quelque peu hérétique, qui lui posa de but en blanc la question : « Êtes-vous optimiste ? »

Poser cette question à l'auteur de *Fin de partie* !

Personne n'a le droit de jouer avec notre temps. C'est plus grave que de jouer avec notre propre vie.

Je ne comprends pas comment un croyant peut souhaiter s'entretenir avec quelqu'un d'autre que Dieu, et être connu des hommes, alors que l'intimité de *Celui qui est* devrait lui suffire.

Réputation, notoriété, gloire, etc., – toutes ces misères ne devraient avoir de sens que pour des mécréants. Cependant les croyants réagissent exactement comme ces derniers, ce qui prouve bien qu'on n'échappe pas au vieil homme.

On peut concevoir un Dieu arbitraire, vindicatif, capricieux à la manière de Jahvé ou de Zeus mais non un Dieu père, bon, empressé comme on dit l'être celui des chrétiens.

S'il y a un miracle, c'est que cette figure idéale de Père – que la réalité ne justifie à aucun moment – ait pu se justifier pendant deux mille ans. Le « théisme » est à vrai dire un modèle de système délirant

La foi est une chose extraordinaire, à condition de ne pas essayer de la traduire en concepts. Toute formulation lui est fatale.

Sans le catholicisme, l'Espagne n'aurait pas eu d'histoire : c'eût été un « bordel » permanent, un chaos ininterrompu. L'Église a su endiguer la folie de ce peuple et le concrétiser. La misère et Dieu – une nation qui s'est *nourrie* de Dieu.

Comment expliquer qu'un Pascal ait pu dépenser tant de génie et de temps pour écrire ses *Lettres* ; dont l'intérêt nous paraît aujourd'hui minime et même nul ? Toute polémique date, toute polémique avec les hommes. Dans ses *Pensées*, le débat est avec Dieu. Cela nous regarde encore un peu.

Quand on lit de suite quelques tragédies antiques, on s'aperçoit avec stupeur (pourtant on le savait bien...) qu'il s'agit d'un genre littéraire et qu'elles en respectent les exigences et les « trucs ».

Sans doute. Mais le *souffle* est là, et ça vous empoigne comme s'il ne s'agissait pas de littérature.

À propos du « vieil homme »

Tout à l'heure, allongé à cause de la canicule (fin septembre), je me suis pris à songer à des événements bien révolus, quand la figure de P., un Roumain d'origine tzigane, surgit du passé. Cet individu me fit, à un certain moment, beaucoup de tort. Sur le coup, il me fut impossible de me venger. Entre-temps il est mort. Néanmoins, la haine soudaine que j'ai ressentie à son égard – et à l'instant – m'a surpris par sa violence. S'il avait été présent, je l'aurais égorgé. Il est vrai que cette fureur n'a pas été longue, puisque cinq minutes après je devais me lever et consigner cette risible fureur. Mais l'important est qu'elle ait pu avoir lieu, vingt-cinq ans après l'incident ! Si j'avais sanctionné le misérable en temps voulu, je ne penserais plus à lui et il y a belle lurette que je lui aurais pardonné.

L'angoissé-né *cherche* l'angoisse, tout ce qui peut la lui procurer, stimuler, intensifier ; – de même que celui qui a le goût du « péché » ne ratera aucune occasion qui pourra entretenir ce goût, satisfaire cette inclination. Il est donc impossible de guérir une angoisse de nature (« constitutionnelle », comme on dit), sans ébranler *l'équilibre* du patient, c'est-à-dire son angoisse même, base de son existence et de sa prospérité. Qu'on ne touche pas aux anxieux, devrait être le premier article du credo de tout psychanalyste. Les confesseurs, eux, le savent très bien, c'est la raison pourquoi ils conservent leurs fidèles, mieux que les autres, leurs clients.

Je ne connais rien de plus desséchant que le positivisme anglo-saxon. C'est dans les pays où pullulent les sectes religieuses où la croyance est facile et la foi généralisée, qu'est né par réaction ce courant dont les analyses réduisent la pensée à une anatomie de la proposition. L'anti-métaphysique systématique est aussi lassante que la métaphysique à tout prix.

On ne peut faire de la métaphysique avec cette distance ironique que suppose l'analyse logique teintée de scepticisme.

J'ai inventé une forme spéciale de scepticisme : le scepticisme haletant, frénétique, combinaison de fièvre et de raisonnement, avec prépondérance de la première.

30 sept.

J'ai beau croire à la liberté, il m'est néanmoins difficile d'admettre qu'elle ait plus de réalité que la nécessité. Nous sommes libres superficiellement mais nous ne le sommes pas en profondeur. Normalement tout se passe comme si j'étais le maître absolu de mes actes et même de mon « destin » ; dès que je m'examine un peu plus sérieusement, je m'aperçois qu'il n'en est rien.

La liberté n'a de sens que pour un bien portant ; elle n'en a presque pas pour un malade.

Est-ce qu'on est libre de ne pas mourir ?

À propos de la répugnance du Russe à accepter le Droit et l'État, on a dit qu'en Russie il y avait plus de saints que d'honnêtes hommes.

« Malheur à vous quand tout le monde dira du bien de vous ! » (Luc 4,26)

Quelle parole extraordinaire ! Mais le Christ prophétisait par là même sa propre fin. Tout le monde dit du bien de lui, même les anti-chrétiens, même les incroyants les plus endurcis, *surtout eux*. Il est donc menacé, que dis-je ? il est déjà liquidé. Son règne a passé. Il savait comment il serait rejeté par l'approbation universelle.

« Le silence rapproche l'homme de Dieu et le rend sur la terre semblable aux anges. » (Séraphin de Sarov)

Le saint a raison de dire que le silence nous rapproche de Dieu. C'est quand tout se tait en nous que nous sommes à même de *Le* percevoir, Lui, c'est-à-dire quelqu'un ou quelque chose qui ne résiste pas à l'analyse mais qui remplit néanmoins notre silence.

Tout silence dont on est conscient, qu'on cultive ou qu'on espère se ramène à une possibilité d'expérience mystique.

Le silence va plus loin que la prière, puisqu'il n'est jamais plus profond que dans l'impossibilité de prier...

Saint Séraphin de Sarov a passé quinze ans dans une réclusion totale. La porte de sa cellule ne s'ouvrait même pas à l'évêque qui visitait de temps en temps l'ermitage. C'est après cette longue période de solitude et de silence qu'il commença à faire des miracles.

30 sept.

À propos d'un de mes compatriotes, Gabriel Marcel me dit qu'il l'a trouvé un peu « âpre ».

Excellent euphémisme pour désigner quelqu'un de mal élevé.

Faire des miracles, c'est se substituer à Dieu. (Cela n'est pas tout à fait vrai, car c'est tout de même avec l'aide de Dieu que tel saint — ou tel thaumaturge — tente de violer les lois de la nature. Il ne croit en tout cas pas qu'il y arrive tout seul. Même les charlatans comptent inconsciemment sur le surnaturel.)

La sainteté n'a aucun sens si on l'assimile à l'humilité. Elle est au contraire un phénomène d'orgueil incandescent.

Toute analyse tue. Au diable la philosophie ! Il n'y a que l'impulsion, l'élan, le délire, la « danse », – toutes choses qui empêchent de penser, qui sautent par-dessus la réflexion.

La révolte est un signe de vitalité, en même temps que d'indigence métaphysique. Quand on est allé, je ne dis pas au fond des choses mais d'une *seule* chose, on peut encore se révolter mais on ne croit plus à la révolte.

Sartre est pour moi un mystère. Comment peut-on être à tel point exempt du sens du ridicule ? Son origine alsacienne y est sans doute pour beaucoup. Voilà un homme qui supplie le tribunal de le faire arrêter, qui l'implore à tous les procès où il sert de témoin, qui vient déclarer qu'il n'est pas un « homme de paille » du gauchisme, qu'il en approuve les idées, pas toutes mais presque, – et le tribunal demeure insensible à ses implorations. La philosophie ne semble pas compatible avec l'humour. Et je songe à un



philosophe de mes amis, qui dit : *il m'admire* (ou : elle) à propos de tous les gens qu'il connaît bien.

Journée passée dans l'hébétude.

L'hébétude comporte un travail de gestation philosophique. C'est une espèce d'abrutissement profond, d'*attente* d'idées.

1<sup>er</sup> octobre

Soirée hier chez les D.

Quel déconneur je peux être !

(Si j'ai réussi à m'en sortir jusqu'ici, c'est grâce à mes talents de déconneur – je devrais écrire un livre : *L'art de déconner* – le boute-en-train doublé d'un pauvre type.)

Il était philosophe, il ne redoutait pas d'être illisible, il y prétendait même.

R. Abellio accorde une trop grande importance aux femmes, tant dans son système que dans la vie : c'est une preuve nette que quelque chose ne va pas... Ses considérations sur la « femme *ultime* », opposée à la femme... (comment l'appelle-t-il ? disons *superficielle*), sont puérides et attristantes ; elles témoignent d'une grave inexpérience ou déficience. Dans le meilleur des cas elles sont d'un inassouvi.

Et pourtant l'homme a du charme ; on ne comprend donc pas pourquoi il est si généreux envers l'autre sexe. (Il est vrai que, dès que quelqu'un parle de femmes, il est suspect, quelle que soit la manière dont il s'y prend pour les définir. On dirait qu'elles constituent un sujet réservé aux adolescents, aux gâteux et aux impuissants de tout âge.)

Mon rêve : avoir une « propriété », à une centaine de kilomètres de Paris, où je pourrais travailler de mes mains pendant deux ou trois heures tous les jours. Bêcher, réparer, démolir, construire, – n'importe quoi, pourvu que je sois *absorbé* par un objet quelconque – un objet que je manie. Depuis des années déjà, je mets ce genre d'activité au-dessus de toutes les autres ; c'est elle seule qui me comble, qui ne me laisse pas insatisfait et amer, alors que le travail intellectuel, pour lequel je n'ai plus de goût (bien que je lise toujours beaucoup, mais sans grand profit), me déçoit parce qu'il réveille en

moi tout ce que je voudrais oublier, et qu'U se réduit désormais à une rencontre stérile avec des problèmes que j'ai abordés indéfiniment sans les résoudre.

Mes compatriotes, au lieu de venir en Occident, feraient bien d'aller en Russie, où ils rencontreraient plus facilement des interlocuteurs qui auraient à peu près les mêmes problèmes qu'eux. Comment ne voient-ils pas que c'est là leur centre spirituel, que c'est là qu'on cherche ce qu'ils espèrent, et que c'est encore là que les questions d'ordre spirituel ont le plus d'acuité et d'urgence ? Mais ils viennent ici où ils trouvent ce qu'ils fuient et où personne ne peut leur apporter une réponse, une aide véritable, un espoir enfin. Quel malentendu !

3 oct.

S'imposer le silence pendant de longues années, n'adresser la parole à personne, et cela par décision personnelle et sans aucune contrainte extérieure, – celui qui y arriverait n'aurait-il aucune « vocation » religieuse qu'il posséderait les pouvoirs surnaturels d'un saint.

Mais, justement, comment prendre cette décision sans des dispositions religieuses, sans une inclination plus ou moins consciente à la sainteté ?

Coup de pompe hier soir, chez des amis que j'aime bien. Pendant tout le dîner, c'est tout juste si j'ai ouvert deux fois la bouche pour dire des banalités à pleurer. Malgré la verve de R. C., je me suis ennuyé mais mon ennui, je le sentais bien, avait une base organique, était dû à une fatigue curieuse (j'avais pourtant fait un somme l'après-midi), et, malgré ma bonne volonté, il m'a été impossible de m'animer. J'étais éteint. L'ennui a presque toujours des causes internes, que j'arrivais à neutraliser du temps que je buvais ; depuis que je suis sobre, il me domine, je suis à sa merci, il est comme une forme impersonnelle qui m'assujettit et me terrasse. Il est d'essence diabolique. Pour le fuir, j'ai entrepris le peu que j'ai « réalisé » ; mais les lacunes énormes, la somme considérable d'absence qui définit ma « carrière », c'est à lui que je le dois. Je le sens bien dans mes entrailles, dans tout mon organisme, au plus profond de ma physiologie. Le mal inextirpable par excellence. L'homme qui s'ennuie pourra déplacer des montagnes, il fera mieux que l'homme de foi, mais ce qu'il ne pourra empêcher, c'est de s'ennuyer.

Comment définir l'ennui ? Un mélange de mauvaise digestion et de catastrophe cosmique.

Eh bien, je vais *travailler*. La décision est prise, et tant pis pour moi.

Que je regrette d'avoir écrit mes livres dans ce style « constipé », noble, balancé, artificiel. Pas une fois ce lyrisme dégueulasse, sans lequel nulle vie, nul souffle ! J'ai hurlé, la grammaire à la main ! Tragédie du métèque !

En fait d'Ennui, je ne crains personne. Même pas... qui ? Baudelaire ou quelque empereur romain ?

J'aurais été anachorète, j'aurais certainement perdu la foi. Je suis fait pour être en contradiction avec ma condition : un traître à son destin. Et cependant je n'ai rien fait pour éviter le mien. Je m'y engouffre depuis toujours. Il est curieux que je n'en ai pas atteint le fond. Il n'en a pas peut-être, il est vide, vraisemblablement.

Je ne peux produire que dans un climat de passion ; dès que je suis maître de moi, je ne vau plus rien. Fuyons la sagesse, toutes les sagesse. Les calmants me font périr.

### 5 octobre

« La Religion catholique détruira la Religion protestante, et, ensuite, les Catholiques deviendront Protestants. » (Montesquieu, *Cahiers*, I, p. 420)

C'est fait – Montesquieu est l'esprit le plus *solide* du XVIIIe siècle et peut-être de tous les siècles français.

À quelques exceptions près tous ceux qui se sont intéressés à mes productions m'ont lâché. À qui la faute ? Parfois je pense que les coupables, ce sont eux ; parfois, moi. Qu'importe ! On ne doit pas se plaindre de voir se raréfier ces censeurs déguisés en thuriféraires. L'extraordinaire malaise en présence d'un « admirateur ». Sentiment d'être surveillé, guetté, menacé. En revanche, quelle liberté de n'être observé par personne !

*Boredom*, *Langeweile*, *aburrimiento*, *plictisealà*, – n'ont pas de valeur poétique ; seul *l'ennui* a réussi à conserver ses multiples fonctions.

Lucien Goldmann est mort. C'est l'homme qui m'a fait le plus de mal dans ce monde, qui a répandu dans Paris pendant *vingt* ans des calomnies atroces sur mon compte, qui a mené une campagne systématique contre moi, avec un succès total, puisqu'il a réussi à faire le vide autour de mon... nom. N'importe qui, à ma place, aurait eu des réactions à la Céline. Mais j'ai réussi à surmonter une tentation aussi basse qu'explicable et humaine. Je me suis réconcilié avec lui, et je lui ai même pardonné<sup>194</sup>. Il y a dix ans, sa mort m'aurait réjoui ; – maintenant, elle m'inspire des sentiments contradictoires où se trouve de tout, même du regret.

(Je ne lui en ai jamais voulu réellement. En secret, j'étais content qu'il m'ait rendu odieux ; sans ses calomnies, j'aurais été accepté, adopté, et, au lieu de me concentrer, je me serais dispersé. Il est sans doute fâcheux d'avoir un ennemi actif ; mais, par certains côtés, c'est profitable, car il vous empêche de vous endormir dans le confort et la sécurité. Sans lui, ma vie, depuis 1950, aurait pris une autre tournure. Je crois même que j'aurais pu faire une carrière... universitaire. Mais il m'a barré le chemin partout, car il était puissant étant omniprésent. Si j'étais entré au C. N. R. S., j'aurais fait une thèse, nécessairement illisible, comme toute thèse. Je ne sais pas ce que valent mes livres ; du moins sont-ils *mes* livres, et les ai-je écrits pour moi seul ; c'est pourquoi ils ont mérité de trouver quelques lecteurs. Il faut toujours savoir gré à un ennemi de vous ramener à vous-même, de vous sauver de la dispersion et du délayage, de travailler malgré tout pour votre plus grand bien. Il y est arrivé en vous infligeant des épreuves, des humiliations et des souffrances sans nombre, par quoi il espérait vous détruire. C'est le contraire qui est arrivé. Aussi est-ce lui le véritable vaincu.)

Les autres trouvent que c'est normal de pardonner à ses ennemis. Mais je voudrais bien les voir suivre d'aussi beaux préceptes. On peut pardonner à un ennemi ; mais, comme disait Mauriac, on ne peut *oublier* qu'on lui a pardonné. Il n'est rien de moins pur que le pardon.

Jeune, mes rancunes étaient vivaces, et fécondes : elles me stimulaient ; vieux, elles sont sans vigueur, et n'apparaissent plus que sous forme *d'accès*, fréquents ou rares, selon le cas. Plus de continuité, de permanence. Un phénomène de dévitalisation.

*Acrimonie* – j’aime ce mot. Il me fait penser à une joie *qui a mal tourné*.

À la fin de la dernière guerre, tout le monde ressemblait à Hitler, même les vainqueurs, surtout eux. D’ailleurs ils n’ont pu le vaincre qu’en l’imitant de plus en plus, qu’en *s’identifiant* à lui. Jamais ils n’auraient pu l’écraser avec des méthodes démocratiques, humaines, libérales. Ils ont terminé la guerre sans pitié, sans ménagement, sans discernement, – exactement de la façon dont lui l’aurait finie, s’il avait pu l’emporter. En voulant abattre un monstre, Churchill et Roosevelt l’ont imité, avec peine au début, puis tout naturellement. Staline, lui, n’eut aucune difficulté : il y arriva d’emblée, et fit mieux. Quand vainqueurs et vaincus emploient les mêmes procédés, ils se valent et aucun d’eux n’a l’autorité morale de parler au nom du Bien.

Il faut pardonner, pour la simple raison que c’est difficile et presque impossible. Tout le monde est mesquin et ne pense qu’à la vengeance. Ne *pas se venger* est le seul exploit moral, le geste le plus beau qu’on puisse commettre. Chaque fois qu’on ressent l’envie de se venger, on devrait songer que cela appartient aux autres, que c’est facile, puisque tous y arrivent, et qu’il n’y a de noblesse que dans la singularité du pardon, fût-il impur.

J’ai le goût du regret et non celui du repentir. C’est toute la différence entre un esprit littéraire et un esprit religieux, chrétien surtout.

Ce que nos ennemis veulent, ce n’est pas tant notre défaite que notre humiliation. Cela paraît moins féroce, cela paraît comporter un vague air d’humanité. Il n’en est rien. Car une défaite, c’est clair, c’est irréparable, c’est fini, on s’y résigne, on s’y habitue, et puis on recommence, alors qu’une humiliation, on ne l’oublie jamais : c’est pour la vie.

Céline a commencé par être un écrivain, un grand, et a fini par devenir un cas, non moins grand.

Je n’ai jamais entrepris une œuvre de longue haleine et n’en entreprendrai sans doute pas à l’avenir. Je le dis avec soulagement plutôt qu’avec aigreur. (L’aigreur entre dans le dosage de la plupart de mes sensations, elle en constitue tantôt l’ingrédient majeur, tantôt la lie. La lie surtout.)

On ne peut admirer quelqu'un que s'il est aux trois quarts fou. L'admiration n'a rien à voir avec le respect.

Deux esprits rebelles auront marqué ce siècle, par des méthodes diamétralement opposées : Lénine et Gandhi. Le premier est idolâtré par des continents entiers, le second par des individus isolés, par des solitaires. Le contraire eût dû avoir lieu. Mais la non-violence, incroyable que cela paraisse, ne séduit pas les foules.

Le génie particulier de la tragédie antique : le héros n'y est pas libre, et il n'est pas un automate non plus. Les dieux décident tout, et cependant il est décrété coupable. Cas spécial de fatalité. Il n'est donc pas vrai que la liberté soit la condition primordiale de la tragédie. Le héros y est mené par des forces qui le dépassent ; n'empêche que nous suivons ses péripéties comme s'il pouvait en changer le cours. Sur un fond de nécessité absolue, l'illusion salvatrice de la liberté.

Quel personnage, dans l'ère chrétienne, nous inspire une pitié semblable à celle que nous éprouvons pour Œdipe ?

J'aime bien *ce : il n'y a rien à faire* qui se dégage, comme conclusion suprême, de la fin de n'importe quelle tragédie antique. Et, à la vérité, quoi d'autre sous-entendre ou articuler à propos de n'importe quel dénouement ?

L'homme moderne ayant perdu le sens profond de la fatalité (auquel il a substitué la superstition du progrès) a perdu par là même le goût de la lamentation. Au théâtre on devrait, toute affaire cessante, ressusciter le Chœur, et aux funérailles et aux autres grandes occasions, les pleureuses.

Un siècle d'impiété systématique a donné naissance à la Révolution française ; le même phénomène s'est reproduit en Russie. Dans les deux cas, l'athéisme était inévitable et nécessaire, après les abus de l'Église et l'épuisement de la foi. Dans les deux cas aussi, après les excès du régime révolutionnaire, le non moins inévitable retour à la religion. L'histoire ne comporte pas de lois ; elle a en revanche des constantes, qui sont des manières, des semblants de lois.

Le français est devenu une langue provinciale. Je ressens cette dégringolade comme un deuil. Une perte dont je ne parviens pas à me consoler. La mort de la Nuance.

### 6 octobre

Deux « événements » bouleversants dans ma vie : *Le Roi Lear* avec Werner Kraus – et la description par Magny, le clochard, de cette scène, un dimanche matin où sa mère, devant lui et son père, s'est mise à danser nue, à la suite d'une dispute qui l'amena au bord de la folie. Je me rappelle que j'ai dû m'appuyer contre le mur au moment où Magny me racontait comment sa mère enleva son chapeau, son manteau, son corsage, sa jupe, et tout, et commença une danse lascive devant son mari et son fils, collés contre le mur, dans une terreur indicible. J'ai oublié la fin de la scène : la mère, soudain réveillée de ce somnambulisme en plein jour, s'effondra dans un fauteuil et se mit à sangloter.

Hegel, Fichte – et Nietzsche – le processus de « Selbstvergötterung »<sup>195</sup> de l'homme.

Ce qui me frappe le plus dans la philosophie allemande, c'est le manque de modestie. Le *Geist*<sup>196</sup> peut tout. Mais le *Geist* n'est rien d'autre que l'homme. C'est une position d'orgueil, et quel orgueil ! On comprend qu'elle séduise les adolescents ou les professeurs, parce que ni les uns ni les autres se sont frottés aux véritables problèmes de l'existence.

Les grands systèmes métaphysiques allemands sont à côté de la réalité. On n'y peut pas recourir dans des moments graves, dans des moments d'épreuve. Deux exceptions : Schopenhauer et Nietzsche, — parce que moralistes plutôt que philosophes.

La chose la plus grave que les nazis aient commise, ce n'est pas les camps de concentration, mais l'étoile jaune. Il est moins grave d'être tué que d'être humilié.

Pendant la guerre, je suivais les cours d'agrégation d'anglais. Une jeune fille qui me plaisait, mais que je ne connaissais pas personnellement, s'amena un jour avec cette terrible étoile sur sa robe noire. Spectacle intolérable. À quelques mois de là, elle ne fit plus son apparition. Fut-elle déportée ? ou s'était-elle enfuie ?

Oui, la mort est mille fois préférable à l'humiliation.

(À vrai dire les camps réunissaient les deux, car l'humiliation précédait nécessairement la mort, étant donné qu'on ne vous tuait pas d'emblée. Dans la vie « normale » aussi, la maladie, avant d'*aboutir*, qu'est-elle sinon une humiliation ponctuée de quelques pauses plus ou moins longues ?)

Je disais, cet après-midi, à un écrivain hongrois que le français était une langue juridique, qu'elle convenait parfaitement aux notaires, et qu'elle était faite pour qu'on y rédige des contrats (car elle est ennemie de l'équivoque).

Je lui disais aussi qu'elle seule savait jouer sur les nuances et qu'au fond sans elle la conversation n'aurait aucun sens.

### 7 oct

Patricia Blake, jeune Américaine, qui vient de faire un voyage en Roumanie, m'a dit hier que les Roumains se livraient tous à une perpétuelle *self-hatred* : elle les appelle curieusement les Juifs du Sud-Est, car, d'après elle, la haine de soi est le trait fondamental des Juifs. (Oui, lui ai-je répliqué, mais ce trait s'accompagne chez eux d'un grand orgueil, explicable et légitime, qui n'existe pas chez le Roumain, lequel n'a comme compensation que le nationalisme, un nationalisme d'ailleurs désespéré et qu'il ne connaît que par à-coups, dans des accès de fièvre...)

Hier, à cette heure-ci, je bavardais au café. Aujourd'hui, je savoure le silence, je suis conscient de l'avantage de ne pas parler, de la supériorité automatique qu'on a sur celui qui se dissipe en paroles. Ce qu'on désigne par *vie spirituelle* n'est peut-être rien d'autre qu'une *attente muette*.

Je suis un des plus grands bavards qui furent jamais. Je *devais* donc découvrir les vertus du silence. Dommage que je m'en sois avisé si tard.

La preuve que la « civilisation » est un échec est que l'homme n'a le sentiment de retrouver le paradis que là où elle n'a pas laissé de trace. Mais on dira : C'est possible, mais l'homme ne peut vivre sans les acquisitions de cette civilisation. Cela est indubitablement vrai, mais cela prouve, si on a encore besoin de preuves, qu'il est *perdu* sans remède et que son sort, quoi qu'il entreprenne maintenant, est scellé.



Petru Comarnescu<sup>197</sup> se meurt d'un cancer aux poumons. Je lui ai écrit une lettre, à laquelle il n'a pas répondu. Il a raison de se taire. Le mot que je lui ai envoyé était sans doute gentil mais au fond indiscret, puisqu'il n'était qu'un adieu déguisé. Il a dû le sentir, et peut-être m'en a-t-il voulu. Car à quoi bon rappeler à un mourant qu'il va mourir ? Il le sait, et ce qu'il souhaite, c'est l'oublier précisément.

Ma vieille passion pour la philosophie religieuse russe, comment l'expliquer ? Voilà une forme de pensée qui dans ses contenus ne me convient pas, à laquelle je ne souscris pas, et cependant elle me fascine, comme tout ce qui est extrême, aventureux, invérifiable. Il faut dire aussi que j'y ai trouvé des aperçus qui m'ont permis de comprendre certaines choses ; elle ne pouvait de toute façon me laisser indifférent, puisqu'elle se réclame en grande partie de Dostoïevski. Donc...

Je suis un incroyant qui ne lit que des penseurs religieux. La raison profonde en est qu'eux seuls ont touché à certains abîmes. Les « laïques » y sont réfractaires ou impropres.

Il fut un temps (dans ma jeunesse) où je m'étais fait une réputation de méchanceté. Je disais du mal de tout et de tous, je détestais la terre et le ciel. Cependant jamais depuis je n'ai connu comme en ce temps-là des crises de pitié aussi intenses, aussi autodestructrices.

Ne dramatisons pas. L'humanité a connu des angoisses incroyablement plus intenses que celles que nous ressentons aujourd'hui — songeons aux pestes, à l'attente de la fin du monde, aux invasions barbares. Oui, sans doute. Mais elle n'avait pas les moyens de précipiter elle-même la « fin du monde ». Les dieux pouvaient toujours intervenir, et d'ailleurs c'étaient d'eux que devait venir la fin. Maintenant on sait qu'elle se prépare dans des laboratoires et qu'elle peut surgir à tout moment soit par calcul, soit par inadvertance. C'est ce qui rend l'aventure humaine si intéressante. Car c'est une aventure avant tout.

Cette honte qui s'empare de nous après avoir dit ou écrit une banalité.

Rien n'est plus affligeant que l'évidence, en littérature surtout.

Une évidence est une pensée *sans lendemain* ; pourquoi ? parce qu'elle est acceptée. Seules les pensées qui déroutent ou fascinent ont un avenir.

Pourquoi les défauts et les vices s'aggravent-ils avec l'âge ? Parce qu'ils s'usent moins que les vertus et qu'ils sont aussi plus à nous, plus individuels, alors que ces dernières paraissent – et sont d'ailleurs – plus impersonnelles, plus abstraites et plus conventionnelles. Elles n'ont pas de *visage*, alors que les vices et les défauts portent la marque de l'unicité, tout en étant des attributs universels de l'homme.

Être roumain : un drame *sans signification* ; alors qu'être juif – c'est le contraire : un drame chargé de trop de signification.

Péguy aurait dit que Dante a visité l'enfer « en touriste ». – C'est vrai.

J'ai éteint tout à l'heure la lumière et me suis allongé. Le monde extérieur, dont je n'entends que la rumeur indistincte, a cessé d'exister. Il ne subsiste plus que moi et... C'est là le hic. Il n'importe. Des ermites ont vécu trente, quarante ans dans cet excès de silence et de muette conversation avec soi. Que n'ai-je le courage de répéter tous les jours une séance pareille, où l'on est supérieur à soi-même, où l'on est donc loin de toute sensation d'aigreur et de déchéance ! C'est ce passage du moi au soi qui compte et qui n'a de valeur que si on peut le renouveler à chaque instant, de telle manière que le moi finisse par être complètement résorbé dans l'autre, dans sa version impersonnelle.

Je viens de parler avec Sanda S. de Nenea. Elle disait que c'est dommage que pendant les quarante ans de séjour en Allemagne il n'ait rien produit. Qu'importe, lui ai-je répliqué. C'est un *personnage* ; et cela vaut mieux que d'avoir écrit un gros livre sur Aristote ou sur quelque autre philosophe. S'il avait fait une œuvre et qu'il se fût « réalisé », nous ne serions pas en train de parler de lui depuis plus d'une heure. L'avantage d'avoir une vie est rare. C'est le seul qu'aient nos compatriotes. Mais enfin il compte.

Nenea n'est pas un raté, car il n'est pas amer, il n'en veut pas aux autres, à ceux qui ont accompli quelque chose : *l'œuvre* qu'il n'a pas faite ne l'obsède pas, il ne connaît pas le remords. Il ignore toutes ces tares qui font du raté un écorché. Nenea aime boire, manger et entendre les autres déconner. Un cynique qui a exploité à fond la naïveté allemande.

13 octobre

Cinq heures du matin. Silence extraordinaire, qui me donne une sensation de sécurité, mieux : de *souveraineté*.

Il est ce qui nous manque le plus, ce qui en tout cas me manque le plus : c'est pourquoi, lorsque je le retrouve, fut-ce au cœur d'une nuit blanche, je me sens un autre homme, je jubile, je ne regrette pas l'inconscience réparatrice du sommeil. Le *silence* est la grande excuse de l'insomnie, la seule compensation qu'elle offre. Il faut dire qu'elle est de taille.

La première rébellion, c'est celle des anges. (L'homme vint après : un épigone.) Donc même auprès de Dieu, le mécontentement grondait. C'est à croire qu'à tous les niveaux de l'« être », on supporte mal une condition de subalterne et qu'on ne pardonne à personne sa supériorité. La jalousie règne peut-être parmi les termites, en tout cas dans tout le règne animal. On peut même concevoir une fleur *envieuse*. Encore que...

Dans certaines figurations picturales de la Passion, au Moyen Âge, on représentait au pied du Christ sur la Croix le crâne d'Adam. Selon une légende Jésus a été crucifié à l'endroit même où Adam avait été chassé de Paradis.

Un texte peut être considéré comme définitif ou tout au moins achevé lorsque toute correction qu'on y apporte se révèle, à la réflexion, une erreur, une amélioration désastreuse.

14 oct.

A. A. m'envoie le *Journal* de Vlasiu où il est beaucoup question de moi tel que j'étais en 1938-39.

Celui que j'étais dont parle Vlasiu, j'ai beau faire, je ne le retrouve pas : il m'échappe, il a la consistance d'un spectre. Il est vrai qu'on ne voit pas très bien comment on peut se retrouver lorsqu'on est évoqué par un sauteur, par un escroc à la fois bilieux et plein de charme, paysan madré et cabotin comme pas un.

Le *Journal* de Vlasiu devrait me dégoûter à jamais d'en tenir un. Le genre en effet est odieux : un ramassis de ragots presque toujours. Si j'en consigne ici quelques-uns, c'est uniquement pour entretenir en moi l'illusion d'écrire, de faire quelque chose.

15 octobre

Un fleuve immense sur lequel je flottais. Eliade me suppliait de ne pas m'abandonner, de ne pas me laisser couler. Je lui répondis que, du moment que je suis atteint de je ne sais quel mal sans remède, il valait mieux que je disparaisse au plus tôt, et que j'avais horreur de mourir comme tout le monde. En me réveillant, je gardai vif le souvenir de ce fleuve d'une extraordinaire majesté, et qui figurait pour moi la mort idéale.

Est-ce possible qu'un pauvre type comme moi ait pu faire tant d'envieux ? – Cela est aussi indéniable qu'inconcevable.

Chaque saison m'apparaît comme un mode spécifique d'agression dont je suis la victime de choix.

« Un matin que l'abbé Macaire revenait de sa cellule avec une charge de feuilles de palmier, le diable vint à sa rencontre armé d'une faux de moissonneur. Il voulut en frapper l'ascète, mais il ne le put pas. Alors il s'écria : "J'endure une terrible violence de ta part, ô Macaire ; j'ai envie de te mettre à mal, et je ne le puis pas. Et pourtant tout ce que tu fais, je le fais plus que toi : tu jeûnes quelquefois, et moi, je ne mange jamais. Tu veilles souvent, et moi, jamais le sommeil ne m'a pris. Mais en une seule chose tu me dépasses, je l'avoue." Macaire demanda quelle était cette chose. "Ton humilité, répondit le diable, et elle seule m'a vaincu." » (*Vitae Patrum* III, 124 cité par I. Hausherr)

Dans le texte de la page ci-dessus, le diable est bien défini : un ascète, peut-être le plus grand de tous (il ne mange ni ne dort !) et cependant un vaincu. Bien qu'il domine la terre, il n'a pas de royaume propre, parce qu'il n'a qu'une seule pensée : s'opposer à Dieu, et cette obsession l'empêche d'être autonome, de régner en paix, de profiter de sa puissance. Il est jaloux, il est donc à la merci de celui qu'il jalouse. Et cette servitude, c'est lui-même qui l'a créée.

16 oct.

J'ai envoyé à MA. un texte sur la « Naissance », qui ne me satisfait pas : pourquoi satisferait-il quelqu'un d'autre ? J'attends un mot d'approbation,

comme tous ceux qui ne sont pas sûrs de leurs productions. Ce qui est grave en l'occurrence, c'est que, tout en étant mécontent de mon « travail », il m'a été impossible de l'améliorer. La seule chose que je pouvais faire était de m'en débarrasser, de le donner à imprimer. Non, il y avait une autre possibilité : le détruire.

Je pense à cette fille que j'avais abordée un soir, boulevard Saint-Michel, au début de mon séjour à Paris, et qui m'avait dit qu'elle était si seule qu'elle regardait le réveille-matin comme un être vivant, comme une présence : ça fait un peu de bruit, ça marque le temps, ça bouge presque.

La solitude des grandes villes.

Elle m'avait même dit, je crois, qu'elle le caressait parfois, ce réveil. Elle m'avait dit aussi : « Mon seul contact avec la vie est par mon réveil. »

Qui a le sens de l'équité doit choisir le désert.

Il est impossible de tomber à Paris sur quelqu'un dont l'originalité ne soit pas livresque. Où trouver des *natures* ? Céline fut le dernier dont le point de départ n'ait pas été *littéraire*.

La chose que j'ai le plus à me reprocher dans mon passé est l'arrogance intellectuelle.

Mais à la vérité je la retrouve chez tous les jeunes d'aujourd'hui qui s'agitent. Il s'agit donc d'une constante, d'un vice de l'âge.

Il est facile d'écrire et de parler sur un ton péremptoire. C'est qu'il est plus aisé d'imiter Jupiter que Lao-tseu.

Tel qui s'imagine penser ne fait au fond que décréter. Il assume un rôle de législateur ou de dieu : c'est plus commode et cela fait plus d'effet.

Au commencement de toute carrière intellectuelle, on devrait obligatoirement faire un stage dans quelque établissement où l'on enseignerait le scepticisme. Ce serait une *initiation* aux mystères et à l'humilité du doute.

La modestie ne désespère jamais. C'est là le privilège et la tare de l'orgueil.

Le grand changement intervenu dans ma vie en 1941, quand j'ai cessé de m'intéresser aux autres. Avant, n'importe quel passant, et surtout *passante*, excitait ma curiosité. Je voulais tout savoir sur elle, et je n'hésitais pas à l'aborder. Cette curiosité n'a fait depuis que diminuer. *L'autre* n'est plus mon affaire.

Il n'est pas vrai, comme le prétend Nietzsche, que le mépris des autres est plus dur à supporter que le mépris de soi-même. C'est ce dernier qui vient en tête ; c'est aussi le plus rare, le plus difficile, car nous faisons tout pour l'éviter ; mais quand il est plus fort que nous, quand il surgit de nos profondeurs, il est infiniment plus accablant que l'autre, qui s'abat sur nous de l'extérieur, et que nous arrivons à oublier de temps en temps, alors que celui qui émane de nous se maintient durablement dans un état d'acuité et d'omniprésence.

#### *La mort du calomniateur*

On se sent plus seul. On s'était habitué à sa présence, on entendait l'écho des horreurs qu'il débitait, on aimait presque cette atmosphère d'infamie qu'il s'efforçait de créer autour de vous et qui avait l'avantage de vous isoler un peu plus de vos semblables. Et voilà que tout d'un coup il n'est plus là. Plus personne qui veille sur vous, qui ne pense qu'à vous !

J'ai vu pas mal de mes compatriotes qui ont fait des années et des années de prison. Ils n'en gardaient un souvenir ni bon ni mauvais. À la vérité, cette épreuve n'en fut pas une pour eux, puisqu'elle ne les avait pas marqués profondément. Aucune œuvre n'en est surgie. C.N. philosophe, n'en parle jamais dans ce qu'il écrit, n'y fait aucune allusion. Six ans au bagne ne l'ont pas transformé intérieurement. On dirait qu'allant de prison en prison, il a fait du tourisme involontaire. Comment expliquer ce phénomène ? S'agit-il d'insensibilité ? d'une *psyché* débile, ou simplement de cette passivité qui résulte d'un esclavage séculaire ? Je crois plutôt qu'il faut incriminer le frivole scepticisme national, qui se refuse à approfondir, à intérioriser la sensation.

On *sent*, et puis on n'y pense plus. Ce qui a donné un peuple d'habiles, de non-métaphysiciens et de non-mystiques, incapables d'attachement et de ressentiment. Tel qui est sorti de prison serre, à l'occasion, la main de son ancien geôlier. On ne peut pas être plus superficiel ni, il faut le reconnaître, plus « humain ».

Plus on va, plus les défauts de famille s'accusent. On retrouve en soi-même tel trait de ses parents plus vif même que chez eux, et cette « retrouvaille », démoralisante au possible, vous fait comprendre à quel point la « liberté » est un mot creux : on est libre en effet, mais libre uniquement d'être ce qu'on est. Ce qui correspond à la définition la plus exacte qui soit de la *nécessité*.

(On ne choisit pas son destin, on est choisi par lui. On ne peut être ce qu'on n'est pas ; on peut sans doute s'y astreindre. Quant à y réussir, c'est une autre affaire. Il faut n'avoir fait aucune expérience profonde pour croire qu'on est libre et qu'on peut faire de soi ce que l'on veut. Un incurable a beau vouloir être bien portant, il ne le sera jamais. De même, l'homme n'a qu'une seule latitude : celle de vouloir la liberté. Heureusement pour lui, il confond *vouloir et atteindre*... C'est sa grande chance, son illusion salvatrice.)

Bussotti<sup>198</sup>

La musique contemporaine donne l'impression d'un *coïtus inter-ruptus*. Ça a l'air de venir, et puis ça ne vient pas. Le *climax* est toujours raté, escamoté, à vrai dire impossible. C'est la plus belle démonstration d'impuissance, dont pourtant les auteurs ne sont pas responsables : c'est le stade où la musique est arrivée qui explique ce halètement tragique, ce désir de faire et l'impossibilité d'y arriver. Cela ne peut pas se *nouer*.

*Se tenir à la page* est le propre d'un esprit qui ne poursuit rien de personnel, qui est impropre à l'obsession, c'est-à-dire à un problème *sans fin*.

Le grand staretz d'Optime Poustyne, le P. Ambroise (modèle sans doute du Zossima des *Frères Karamazov*), dit un jour à quelqu'un qui était venu le consulter : « Vous devez m'écouter et m'obéir dès le premier mot. Si vous discutez avec moi, je suis capable de vous céder, et ce ne serait pas pour votre bien. »

N'ont de succès que les théories qui, en apparence, expliquent tout (comme la psychanalyse) et en réalité rien. On peut en dire autant de mainte théorie politique : une idéologie ne s'étend que pour autant qu'elle touche à

toutes les sphères de la vie et qu'elle se mêle de ce qui ne la regarde pas. Elle devient ainsi une explication universelle, un viol universel plutôt.

X. Son style : cascade d'adverbes. Quel misérable tic ! S'il pouvait n'en employer aucun ou tout au moins n'en point abuser, il serait agréable à lire. Mais il a trop pratiqué dans sa jeunesse des auteurs tonitruants.

« Que le soleil ne se couche pas sur votre colère » (saint Paul) –  
C'est à moi que s'adresse cette intimation.

J'ai remarqué que même ceux qui pensent à la mort et en parlent sans cesse (E. I. par exemple) se comportent comme s'ils ne devaient jamais mourir, exactement à la manière des gens qui, eux, n'y pensent jamais.

On a beau remâcher le seul problème qui importe, on n'en tire aucune conclusion dans la pratique, et on vit comme si on ne devait jamais mourir. On peut concevoir la mort, mais on ne peut pas la *réaliser*. Et si on la réalisait vraiment, si on pouvait faire cet acte de complète compréhension, il serait impossible de ne pas en tirer les dernières conséquences : le *désert*. Le monachisme des premiers siècles fut le résultat d'une « réalisation » pareille.

Pour demeurer dans le vrai, pour éviter le faux et le paradoxe facile, il faut ménager certaines banalités et les mêler à des considérations plus personnelles et plus aventureuses. L'originalité à tout prix, cela est bon pour les littérateurs ; mais dès qu'on poursuit quelque vérité d'ordre spirituel, on ne cherche plus *l'effet*, et le *dire* cesse de compter.

Je suis pris parfois d'un désir de solitude tel que l'image du désert apparaît spontanément à mon esprit. Saint Antoine est resté vingt ans complètement coupé du monde. Vingt ans ! Pourrait-on supporter un pareil isolement sans le secours de la foi ?

En dehors de mes insuffisances spirituelles, ce qui me rend impropre à la vie d'ermite, c'est mon *régime*. Il n'y a pas de maisons de diététique dans le désert.

Je viens de feuilleter deux gros volumes sur les hésychastes<sup>199</sup> par le théologien byzantin Grégoire Palamas. Déception, sensation d'inutilité, de



« coupage » de cheveux en quatre. Des pages et des pages sur la lumière divine, mais rien de concret, de nourrissant, de fécond. Quand je compare ce traité au *Récit d'un pèlerin russe*, quelle différence, quelle saveur dans ce dernier, auprès duquel le premier n'est que du fatras, du fatras byzantin néanmoins.

Pour ce qui est de la philosophie de l'histoire, je ne vois pas de différence qualitative entre celle de Joachim de Flore et celle de Hegel. Deux constructions aussi ordonnées, aussi arbitraires et aussi caduques.

Si Thalès, au début de la philosophie, a dit que « tout est rempli de dieux », à la fin de la philosophie on peut dire, non seulement par exigence de symétrie mais encore par respect pour l'évidence, que « tout est vide de dieux ».

Il n'y a, en dernière instance, que deux recours : le *doute* ou le *désert*.

Comment choisir ? Les deux formules me conviennent et m'attirent également. Par malheur, on ne peut les vivre simultanément. Tel que je suis, si j'adoptais l'une d'elles, je regretterais aussitôt l'autre. Cependant, soyons honnête, il est plus aisé d'être sceptique qu'ermite.

Le scepticisme est presque le point central de mes interrogations. Qui voudrait écrire quelque chose de correct sur moi devrait analyser la fonction qu'il a remplie dans l'ensemble de mes préoccupations et de mes hantises.

24 oct.

On m'a demandé un petit texte sur l'imaginaire, pour un livre auquel collaboreront des écrivains et des peintres. Je n'ai aucune envie de traiter ce thème. Je dois néanmoins m'exécuter.

C'est cela ce qu'on appelle *écrire*. C'est-à-dire parler d'un problème qu'on ne *voit* pas.

C'est une sorte d'instinct qui nous permet un dosage heureux du paradoxe et de la banalité. Cela ne s'apprend dans aucun art d'écrire.

29 oct.

Je viens d'écrire pour un ouvrage collectif un petit texte sur l'image, plutôt contre elle, qui pourrait être signé par le croyant le plus orthodoxe. Et cependant je n'ai jamais été aussi loin d'une conversion à quoi que ce soit. Il s'agit d'une « poussée » mystique, d'un état fébrile qui me saisit de temps en temps.

Diogène, s'il eût vécu aux premiers siècles de notre ère, eût rivalisé avec les ermites les plus extravagants.

Les cyniques furent les saints du paganisme.

Ce qui reste d'un être : quelques paroles saugrenues, quelques gestes insolites, soit par leur héroïsme, soit, le plus souvent, par leur inconvenance.

Il n'y a pas à dire : j'aime, j'ai toujours aimé les positions extrêmes, et les sentiments les plus outrés.

30 oct.

Je reçois des lettres de jeunes qui ont lu le *Précis*. Tous sont plus ou moins déséquilibrés. La plupart de pauvres types (au fait, le titre du livre aurait dû être : *Manuel du pauvre type*).

Aider les autres, c'est très bien ; l'ennui est que cela leur donne des droits sur nous.

Tout bienfait asservit. Il vous met à la merci du bénéficiaire.

Il n'est pas de relations plus tortueuses, plus subtiles et plus perfides qu'entre celui qui donne et celui qui reçoit. Lequel dépend de l'autre, lequel est tenu à la délicatesse et aux égards ? Le bienfaiteur en tout premier lieu.

Il est aussi humiliant de donner que de recevoir.

Toute forme de commerce entre les hommes se solde par une humiliation.

Un misérable est un raseur qu'on *doit* supporter.

La charité ignore l'idée de *raseur*. C'est pourquoi elle est si difficile à pratiquer.

Avec l'obsession de la caducité, on ne peut rien accomplir. Cette obsession est donc nuisible, malsaine. Oui, sans doute, mais elle correspond

à une vision juste, elle est dangereusement près de la vérité. *L'acte* serait donc mensonge et fruit de mensonge ? – Oui, c'est cela même.

On n'approche de cette vision juste que lorsque tout fout le camp : dans les « crises de dépression », dans les malheurs, les catastrophes, les cauchemars, la « gueule de bois », les nuits blanches.

Un texte farci de citations, que prouve-t-il ? Modestie ? lâcheté ? ou compétence ? Plutôt que tout cela, une volonté de marquer que le sujet ne vous concerne pas directement.

### 1<sup>er</sup> novembre

Toussaint. Promenade le long de l'*Essonne*, de Grainville à Malesherbes. D'une beauté extraordinaire. Il me semble n'avoir jamais vu un automne pareil. Tout est or et cuivre.

Le « beau » n'a de sens qu'appliqué aux apparences. Analysez ces paysages : rien n'en reste. Pour les goûter, il faut se laisser aller à la sensation, et s'épuiser dans la perception.

Tout près de Malesherbes, le cimetière de Nanteau, qui domine le village du même nom et la vallée. J'y aperçois une jeune femme enceinte, venue fleurir quelque tombe. Comment ne pense-t-elle pas qu'elle *porte* un mortel, un futur cadavre ? S'il y a deux choses irréconciliables, c'est l'image de cette fécondité insolente au milieu de ces croix sinistres, ce ventre proéminent, agressif et ces tombes si terriblement modestes. Une promesse et la fin de toute promesse ! L'illusion et l'aboutissement.

### 2 novembre

Si j'avais eu un fils, il aurait été un assassin.

C'est là chez moi une très vieille conviction, et qui a présidé à plusieurs résolutions importantes que j'ai prises durant ma vie.

« ... comprenant que son temps touchait à sa fin... »

Je lis cela dans une biographie. Jamais cette expression ne m'a frappé autant que ce matin. À vrai dire, elle ne m'a jamais retenu. C'est pourtant bien de cela qu'il s'agit pour chacun de nous, du temps qui nous est imparti. Il faudrait dire : *Mon temps touche à sa fin*.

Ce n'est pas moi qui meurs, c'est *mon* temps qui s'épuise – ce temps qui me fut donné...

Finalement, vivre se réduit à un processus impersonnel sans signification en soi. J'existe, je *remplis* un intervalle, j'occupe un petit bout de temps, et rien de plus.

Lettre recommandée de P. M., qui me demande pourquoi je n'ai pas répondu à sa lettre de septembre. Il s'imagine que j'ai négligé de le faire parce qu'elle était trop *sombre*. Je ne puis dire à ces anciens amis à quel point je suis détaché de notre *ginte*<sup>200</sup>. Ensuite, il y avait dans sa lettre quelque chose qui m'a mis de mauvaise humeur : il y disait que j'étais son *seul* ami. Je n'aime pas cette manière brutale de s'accrocher à moi, de me rendre responsable du sort d'autrui, cette mise en demeure d'amitié, cette dramatisation de rapports qui devraient rester abstraits. Je comprends, je comprends la solitude des gens de là-bas. M. me dit que depuis plus de deux mois il n'a vu personne. C'est tragique mais je *l'envie*. Ici, je vois presque tout le temps des gens que j'aimerais autant ne jamais rencontrer, je dois me défendre, préserver ma solitude, réduire au minimum mes rendez-vous. Eux, là-bas, s'imaginent qu'on n'a qu'eux, qu'ils sont au centre de nos préoccupations. J'ai fait une grosse erreur en renouant avec mes anciens amis : je ne peux que les décevoir. Car je n'ai rien à leur apporter sous aucun rapport, et eux, non plus, car leurs histoires se répètent forcément, et, c'est, en fin de compte, toujours la même chose. J'en ai marre, marre, marre.

On dit des morts : les *disparus*. Et ils sont bien disparus en effet. Sans laisser de trace, et comme s'ils n'avaient jamais été. On croit employer un euphémisme, en réalité *disparu* est plus fort, plus terrible que *mort*. *Trépassé* aussi est un faux euphémisme.

Dans l'idée de *disparition* il y a une nuance de désertion, de fuite, d'infidélité, qui s'accorde assez bien avec le fait de mourir, de foutre le camp.

4 nov.

« Il est dit qu'un moine *tc'an* (Zen chinois) entra dans un temple et cracha sur la statue du Bouddha. Quand on le critiqua, il dit : "Je vous prie, montrez-moi un endroit où il n'y ait le Bouddha." » (Récit sur la transmission de la Lumière, *Histoire de la philosophie chinoise*)

Le sentiment religieux se réduit au sentiment de l'omniprésence du divin. Mais on ne *sent* pas toujours le mystère. Le plus souvent, on ne le perçoit que par à-coups et de loin en loin. Ainsi on a des accès de religiosité. Il n'existe pas un *état* religieux durable. Le plus souvent le croyant *se rappelle* qu'il est croyant : il sait qu'il l'est, lors même que sa foi paraît éteinte ou évanouie.

Au fond, je fais tout ce que font les autres, mais je ne le fais plus d'une façon *instinctive*. C'est ce que j'ai appelé une autre fois : vivre *sans conviction*. C'est-à-dire qu'on éprouve à peu près tous les appétits et toutes les satisfactions communes, mais quelque chose s'est brisé ; et s'il n'y a pas brisure, il y a détachement ; on n'est plus *dedans*, il est impossible de s'identifier à quelque acte que ce soit, pourtant on exécute tous les actes, on fait partie extérieurement de la société, voire de *la foule*. Mais on a vu *derrière* les choses, on en a perçu la non-réalité, la foncière vacuité. Un intervalle se creuse toujours entre soi et l'acte, entre l'acte et la chose. On cesse pour toujours d'être *entier*. On ne sera plus jamais tout un avec ce qu'on fait. Il n'y aura plus de soudure entre le soi et l'être. Car il n'y aura plus jamais *d'être* dans l'ancien sens du mot. Tout est devenu apparence ? Non. Mais plus rien *n'est*, plus rien ne ressemble à ce que c'était avant. *Ce n'est pas le réel qui est transfiguré, c'est le vide.*

De bonne heure, je me suis éveillé au sentiment de l'universelle précarité.

Les uns s'éveillent au Durable ; les autres au Précaire. Tel fut mon cas : en tout, je n'ai perçu que ce qui ne peut pas durer. Je me suis éveillé à l'*Insubsistant*. De bonne heure, l'*Insubsistant* fut mon idole. J'étais ivre de précarité, et le suis encore. Je savais que rien n'était appelé à durer, j'en souffrais et m'en délectais en même temps. Même le granit est décevant, comme tout ce qui a commencé.

Toutes proportions gardées, Diogène était aussi détaché de la vie que le Bouddha. (Ou plutôt : Diogène était un Bouddha cabotin, un Bouddha *numéro*. Fondamentalement, il était aussi attaché aux apparences que le sage hindou.)

On décèle chez le cynique des velléités de sauveur, il voulait effectivement l'amélioration des hommes. Ses extravagances n'étaient pas gratuites. La foule le sentait bien, et les raffinés aussi. On l'aimait et on le

redoutait. Sa supériorité sur le Bouddha est de n'avoir pas eu une doctrine cohérente, élaborée, d'avoir voulu rendre les hommes *libres* et rien d'autre. Libres, et non *libérés*. (La libération n'est peut-être qu'une chaîne de plus, la plus subtile en apparence, la plus lourde en fait, car on ne s'en débarrassera jamais.)

5 nov.

Crise de nerfs dans la rue. Au kiosque de journaux, j'ai failli me disputer avec la bonne femme ; au marché, j'ai engueulé la vendeuse qui, voyant mon absence, voulait visiblement me tromper. Que c'est affreux ! Je savais qu'en sortant de chez moi, n'importe quoi me mettrait hors de moi. Dire que j'ambitionnais autrefois d'être l'émule du Bouddha !

Ce qui est rassurant, c'est le mépris de Diogène pour Platon.

(Diogène avait *compris* ; Platon, non. Le cynique était un sage ; le « divin », non.)

J'ai lu dernièrement, je ne sais plus où (si, à l'instant, je m'en souviens, dans le *Journal de Genève*), qu'il est heureux que je ne sois pas chef d'État, dictateur, ou le maître du monde, car, avec mes idées, je ne tarderais pas à tout faire sauter. Ce matin, en effet, j'aurais eu le pouvoir de régler le sort du monde, eh bien, je n'aurais pas hésité à en finir.

(L'homme que je hais le plus au monde, c'est Hitler ; cependant je ne puis m'empêcher de penser que, en fait de *nervosité*, c'est l'être auquel je ressemble le plus.)

Ressentir des impulsions destructrices, ce n'est pas être *méchant*, c'est être seulement déséquilibré.

On peut être *bon* et *monstre*, ange et assassin, en même temps. La pureté est compatible avec les instincts les plus effrayants. Méfiez-vous de tous ceux qui ont failli être des saints !

L'éditeur a publié toutes les pages que je lui ai envoyées, excepté une, dans laquelle il était dit que « j'aurais aimé être fils de bourreau ».

J'ai toujours souffert d'être né de parents honorables. Mais c'est là une chose qu'on ne peut pas dire, parce qu'on ne sait pas comment la faire comprendre et accepter. J'eusse préféré avoir des monstres comme

antécédents, ne serait-ce que pour pouvoir les haïr. J'ai toujours envié ceux qui avaient des raisons de détester leurs parents.

### 6 novembre

La mort n'a de sens que dans le monde de la pluralité, de la diversité. Elle cesse d'être un objet de fascination ou de terreur, dès qu'on s'élève à la vision de l'Unité. Dans l'Un, il n'y a pas de vivants, il n'y a pas de morts. C'est une vie qui ne ressemble pas à la mort. C'est peut-être cela ce qu'on appelle la *paix*.

Tant qu'on ne s'est pas élevé au-dessus du vivre et du mourir, on demeure prisonnier des *pires* apparences.

L'idée de la mort ne harcèle que ceux-là seuls qui ne peuvent s'arracher au multiple et au divers, c'est-à-dire la presque totalité des vivants. Et c'est précisément pour cela qu'ils s'appellent eux-mêmes mortels.

Pourquoi n'appelle-t-on pas un chien, un rat, un cheval *mortel* ? Pourquoi on ne le dit que de l'homme ?

Sans doute parce que lui seul sait qu'il meurt. Celui qui ne le sait pas ne meurt pas. C'est dans ce sens qu'au Paradis l'homme était éternel. Il y mourait mais il ignorait qu'il mourait. La béatitude de la non-connaissance, l'homme ne la retrouvera jamais. L'éternité est le privilège du non-savoir. Elle est perdue pour l'homme, qui ne pourra plus y atteindre et la vivre, mais qui en fera d'autant plus l'objet de ses pensées.

*L'image* n'a de réalité et de signification que dans le monde de la diversité, dont elle est vraiment l'expression ; dans l'Un, elle n'a pas sa place.

Je viens de parcourir le *Journal* de Klee. Quelle déception ! Qu'importe ! Je n'oublierai jamais la sensation de plénitude que j'ai ressentie à l'exposition de son œuvre, il y a quelques mois.

Les critiques confondent verbiage et souffle, prolixité et puissance.

Tous ces romans illisibles dont on dit tant de bien, je préférerais le poteau d'exécution à l'obligation de les lire.

Je suis à tel point irrité par tout ce qui est inutile, de trop, dans un livre, qu'il en est vraiment peu dont j'arrive à entamer la lecture. Je sens, à n'importe quelle page où j'ouvre un ouvrage, ce qui s'y trouve de

superfétatoire, tout le remplissage enfin qu'on appelle communément « littérature ».

Si je dois quelque chose aux moralistes français, c'est le culte de la concision, l'horreur du délayage, la perception que j'ai de l'imposture dans les Lettres, en philosophie, et dans le commerce quotidien. Or, pour moi, verbiage et imposture sont termes équivalents (Peut-être même que toute « littérature » n'est qu'imposture. Les exceptions sont rares. Mais elles existent.)

Le pessimisme – une maladie de famille. Tous les miens en ont souffert. Mon frère en est au même point que moi. Mon père, un anxieux caractérisé, redoutant tout, honnête incroyablement, modeste et sans envergure ; – ma mère, ambitieuse, cabotine, gaie et amère suivant le moment, active, obstinée, d'une rare vanité, et extrêmement capable, d'un tour d'esprit bien plus fin que mon père, au fond ravagée intérieurement et déçue. J'ai hérité de presque tous ses défauts, et de quelques-unes de ses qualités, mais je n'ai rien de son énergie ni de son acharnement. À côté d'elle, je ne suis qu'un velléitaire, qu'un aspirant, qu'une promesse (à soixante ans !).

Tout à l'heure en écoutant *Le Messie*, je ne cessais de répéter : « le sentiment d'être tout et l'évidence de n'être rien » (Valéry). Dans cette opposition symétrique s'épuise le sens de tout ce que j'ai pensé et senti. C'est là ma formule, ma devise, et toutes les fois que je me la redis je m'en veux d'avoir traité Valéry si cavalièrement.

*Admirer* – c'est ce qu'on peut faire de mieux ici-bas, et de plus noble. C'est le sentiment le plus exaltant, et le seul qui remplace avantageusement le sentiment religieux. Il y a dans l'admiration une plénitude qui n'existe pas dans la vénération, cette dernière impliquant un rien d'acharnement et de crainte, alors que l'autre a quelque chose d'autonome, de souverain, de triomphal.

### 9 novembre

Aristote définit l'*espoir* : rêve de l'homme éveillé, (dans Diogène Laërce).

Tension 14 – grâce à l'homéopathie !



À Paris, on ne peut plus voir un seul animal véritable. Le chien et le chat sont trop humanisés pour mériter d'être rangés parmi les rivaux ou les victimes de l'homme. L'un et l'autre font figure de traîtres. Et ils le sont en effet. Les « collabos » de la zoologie.

Dans la matinée, je me suis remis au lit et pendant une demi-heure j'ai réfléchi au Vedânta, avec le sentiment de l'avoir compris ou plutôt senti. Il me semble que j'ai perçu pour la première fois le sens de l'Atman et du Brahman, leur communication et aussi la possibilité de leur identité. Le Vedânta est plus exaltant que le bouddhisme, mais le bouddhisme est plus direct, plus terre à terre, et aussi plus radical ; ensuite, avec lui, on court moins le risque de se tromper, de sacrifier à une illusion. En effet, cela ne veut rien dire de *revenir* du bouddhisme, puisque le postulat sur lequel il s'appuie est que *tout* est illusoire, donc de quoi pourrait-on revenir encore, une fois qu'on s'en tient audit postulat ? Alors que le Vedânta, s'il déclare ce monde illusoire, il pose en revanche le Brahman et l'Atman, ces deux en un, comme suprême réalité. Or tout ce qui affirme et proclame le réel, l'absolu si l'on veut, court le risque d'être infirmé ou d'inspirer des doutes. Il est facile de revenir de *l'être* ; mais quand on bâtit, comme le Bouddha, sans se soucier de l'être ni même du non-être on ne voit pas de quoi on serait revenu. L'être seul peut décevoir ; mais quand on le remplace par rien, ce *rien*, nécessairement simulacre de l'être, comment décevrait-il puisqu'on n'en attend précisément rien ?

10 novembre

Mort de de Gaulle.

Mort de Comarnescu<sup>201</sup>.

Je relis, après trente ans, *La légende de la mort* d'Anatole Le Braz, et je ressens la même impression que jadis : que la Bretagne ressemble à la Roumanie de mon enfance ! Je pense à ces bonnes femmes qui, à Râsinari, venaient voir mon père pour lui raconter leurs rêves prémonitoires et leurs terreurs de toute sorte.

Le monde primitif est le monde de la panique. Ma vision du passé est fautive : plus on remonte vers les origines, plus on s'enfonce dans la terreur.

Mais l'inverse est vrai aussi : plus on va vers l'avenir, plus on se rapproche d'une forme de terreur nouvelle, insolite, et sans doute aussi

intense que celle des commencements.

Vraiment, on ne sait plus !

Tout *est* rien, donc tout *est* d'une certaine façon, tout existe *en tant que* rien.

(Le rien, en ce sens, relève du sentiment et non du raisonnement.)

J'avais promis à F. B. de me prêter à une émission pour la T. V. suisse qui durerait dix minutes. F. B. est venu, accompagné de trois techniciens, qui se sont installés dans l'appartement, en ont pris les dimensions, m'ont « manipulé » à leur guise. Cela durera encore deux jours. Je me laisse faire. J'ai l'impression d'assister à mon enterrement, moi, vivant.

Il ne faudrait rien accepter. Mais j'aime bien F. B., et ne pouvais sans grossièreté le refuser. D'ailleurs il avait l'air gêné, et s'est excusé du dérangement, etc.

### 12 novembre 1970

J'aurais dû, en 1937, quand je quittai la Roumanie aller en Angleterre. Je n'ai rien de commun avec les Anglais, ils sont maîtres d'eux-mêmes, ils ne sont ni expansifs ni agressifs, ils répugnent à la confiance, ne se mettent pas en colère. J'aurais appris auprès d'eux un peu de *tenue*.

Auprès des Parisiens, dont je partage tous les défauts, je ne décolère pas. Ils ont le don de me mettre hors de moi, par leur irritabilité, leurs façons impertinentes, leurs airs avantageux, leur vanité – tous défauts qui ne me sont nullement étrangers. Chaque jour je dois faire un effort sur moi – le plus souvent sans effet – pour ne pas me quereller avec les gens, lesquels justement n'attendent pas mieux ; ils sont même déçus, mécontents si on se contient, si on ne se prête pas à la comédie de la rage. Avec les Anglais, j'aurais goûté une paix, une sérénité, un détachement, un équilibre peut-être feint, peut-être imité ; mais cette sorte de contagion est tellement bénéfique pour les natures insatisfaites, rongées, hystériques !

À quoi m'aura-t-il servi de peiner, de m'agiter, de me tourmenter, pour arriver aux mêmes conclusions que l'Ecclésiaste, que Job, que Pyrrhon – que tous ces esprits qui se sont voués au doute et à l'anxiété ? À quoi bon donner une version nouvelle d'un ahurissement réalisé, « parfait » ?

Une grande passion, qui s'épuise et disparaît, que laisse-t-elle après elle, sinon un goût d'irréalité ? Une vie, passionnée ou non, c'est la même chose : elle ne laisse rien de solide après elle, car toute vie *au fond* aurait pu ne pas être, et, évanouie, elle n'est pas plus vraie ni plus réelle qu'une passion dépassée. J'ai souvent l'impression que j'ai en effet *dépassé* ma vie, non dans le sens que je me survis mais que je n'ai plus quoi vivre, que j'ai compris ce que cela, vivre, signifie justement.

La vie est quelque chose d'extraordinaire – *qui n'a aucun sens*. C'est cela le paradoxe que je vis chaque jour.

Autant dire qu'elle participe de la nature du monstre, qu'elle est monstrueuse dans son essence.

J'ai sécrété des doutes pour neutraliser mes délires. Par là même j'ai saboté ma mission et paralysé mes dons.

De Gaulle, sa force fut de n'avoir jamais pardonné à personne.

Un opportuniste... intraitable, un emballé... malin. Qu'on imagine un Talleyrand affichant des *convictions* !

### 16 novembre

Pour dix minutes d'émission, quatre jours d'emmerdements. Donc la télévision suisse allemande est venue chez moi. Hier, dimanche, la concierge est montée et, d'un ton autoritaire, m'a dit qu'elle ne permettait pas qu'on prit des vues de la cour et de l'escalier, qu'il fallait l'autorisation du propriétaire qui n'était pas là. Que faire ? Je demandai à mes amis helvètes de renoncer à photographier l'immeuble. Mais l'attitude de la Hausmeisterin<sup>202</sup> m'a irrité. Sur le coup, je me suis contenu, car il eût été ridicule de faire un éclat. Quelques minutes après, pâle de colère, pour m'en décharger, je me suis mis à écrire sur un bout de papier des insultes à l'adresse de cette dame. Ce qui me calma aussitôt. J'ajoute que cet exercice « littéraire » fut facilité par l'opérateur, qui me demanda de faire semblant d'écrire pour qu'il puisse me prendre en flagrant délit d'activité.

Je me rappelle avoir dit à un théologien teilhardien, qui avait l'air de minimiser le péché originel : « *Mais le péché d'origine est votre gagne-pain ; sans lui vous mourriez de faim, car votre métier n'aurait plus aucun sens.* »

Pour toute réponse il me traita de « pessimiste ».

« Mais s'il n'y a pas de péché d'origine, pourquoi Jésus est-il venu ? Pour racheter qui et quoi ? »

Il parut insensible à cette objection. Qui dirait qu'aujourd'hui seuls les incroyants se soucient de sauvegarder la foi ?

Dans l'interview à la télévision suisse, j'ai dit que les seuls contemporains véritables sont ceux avec qui nous avons des affinités spirituelles, et que, par exemple, Lao-tseu m'est plus proche que Sartre. J'aurais dû dire à la place du sage chinois : Pascal, à cause de la symétrie. (Car on peut dire que Sartre est un anti-Pascal ou plutôt qu'il est apascalien, comme on est apolitique ou amusical.)

Le scepticisme est la volupté de l'impasse.

Dans l'absolu, il importe peu qu'on soit escroc ou saint.

L'esprit confus n'est pas un esprit profond, mais un esprit qui ne sait pas ce qu'il veut dire ni où il veut en venir.

(Pendant l'entretien avec F. B., je m'étais engagé sur une fausse piste, je ne voyais pas comment continuer, j'ai senti que je perdais pied : ce que je disais pouvait paraître profond ; en réalité cela ne voulait rien dire. Je pense à tel ou tel qui pense pouvoir donner le change, et il le donne en effet auprès d'imbéciles.

Le danger de l'improvisation est soit de dire le contraire de ce qu'on voudrait soutenir, soit de s'embrouiller, de s'enliser. Je connais d'expérience ce double risque, et c'est pourquoi j'ai si peur de me produire devant un public.)

Il m'est très difficile de répondre à la question qu'on me pose souvent sur les raisons de mon intérêt pour la mystique. Cela fait maintenant quarante ans que je m'en « occupe », d'une façon intermittente il est vrai, mais avec une curiosité passionnée, jamais démentie.

Je suis un sceptique *incomplet*. Toute la part en moi qui n'a pas été absorbée ou dévorée par le doute se tourne vers ce qui en est l'opposé. D'où ce pressentiment de l'extase, qui représente ce secteur de mon être que le scepticisme n'a pas réussi à envahir.

Le cas extraordinaire de Mollie Flancher. Un jour son médecin lui dit qu'il est pressé parce que sa femme l'attend avec un poulet qui ne doit pas refroidir. La malade change, tout de suite après, de personnalité : elle devient *autre* pendant *treize* ans ! C'est un trou dans sa vie : elle ne se souvient de rien, c'est comme si elle n'avait pas vécu ces longues années. Au bout de treize ans, elle revient à sa personnalité d'avant et la première chose qu'elle demande à son docteur est si le poulet avait été bon.

Tout état *intense* est nécessairement morbide, qu'il s'agisse de l'amour, de l'enthousiasme ou de la terreur. Normalement, on devrait s'en tenir aux besoins, les satisfaire, et éviter tout ce qui pourrait les compliquer, les « approfondir ».

Je crois avoir fait une expérience plus terrible que Proust du « temps retrouvé ». Ce n'est pas à une réception que j'ai revu mes amis et mes relations d'autrefois, c'est pendant dix ans que j'ai eu à subir leur défilé effrayant.

Avoir des *visions*, – comment un psychiatre, un pauvre type, pourrait-il comprendre pareil phénomène ?

De vingt à vingt-cinq ans, pendant ma période d'insomnies, je pouvais comprendre n'importe quel phénomène « surnaturel », et par pure introspection, car je le sentais en moi-même ; je m'estimais capable, non seulement de le ressentir et de l'imaginer, mais encore de le *produire*. Sans être croyant, donc sans l'aide de la foi, je pouvais me mettre dans la peau du mystique le plus fervent, le plus « échevelé ». Je savais exactement ce que signifiait l'état de grâce, et j'y accédais sans recourir à Dieu, en me laissant simplement aller à mes impulsions et à mes fièvres, à mes nuits blanches surtout. L'énorme quantité de veilles que j'ai pu accumuler alors ! J'en ressens encore le poids et l'horreur, horreur compensée de temps en temps par des explosions de joie à peine tolérables, tant elles étaient fortes, *soulevantes* (?), tant elles m'emportaient vers des extrémités hors de proportions avec ce que je pouvais supporter. Elles forçaient les barrières de ma nature.

18 novembre

Je suis un élève de Job, mais un élève infidèle, car je n'ai su acquérir les certitudes du Maître, je ne l'ai suivi que dans ses cris...

Dostoïevski est, après Gogol, le plus grand génie satirique de la Russie. L'admirable portrait grotesque des byroniens russes que je viens de lire dans le recueil de *Récits polémiques*, de la Pléiade<sup>203</sup> ! C'est de la même veine que *Les Possédés*, pour le côté caricatural s'entend.

Il existe deux savoirs : celui qui est indifférent aux conséquences pratiques, et celui qui les envisage et en tient compte. Le vrai savoir est le premier : il ne recule devant rien ; il ne se soucie pas des réactions « humaines » ; il accepte la « vérité », fût-elle fatale à l'homme. – L'autre est fait de ménagements.

C'est un savoir « inférieur », de second ordre, un savoir *utile*, un savoir qui aide à vivre, qui *ment* par conséquent.

Chacun sa démente : la mienne est de me croire l'homme le plus détrompé qui fut jamais. L'excès de cette prétention en prouve l'irréalité. N'empêche que parfois j'ai la sensation que personne n'est ni ne pourra être moins dupe que je ne l'ai été à certains moments, à certains moments seulement. Car tout est chez moi occurrence, date, instant, *sensation* précisément.

La seule révolution, le seul bouleversement qui m'intéresse, et qu'à vrai dire, je conçois, est l'Apocalypse.

Une mutation sociale n'est pas assez *importante*.

### 19 novembre

Saint Augustin : toute la rhétorique de Cicéron, avec une dimension intérieure. Prolixité d'orateur et pensée profonde. Quelle rencontre !

### 20 novembre

Ce matin, au lit, certitude lumineuse : on ne vit *qu'en vue* de la mort. C'est elle qui est tout ; la vie n'est rien. Et cependant la mort n'a aucune réalité, j'entends qu'il n'y a pas quelque chose qui soit la mort, indépendamment de la vie. Mais c'est précisément cette absence d'autonomie, de réalité distincte, qui rend la mort universelle, omniprésente : elle est vraiment partout, parce qu'elle n'a pas de limites et qu'elle défie, comme Dieu, toute définition.

Hier, journée assez euphorique. J'essayais de m'affliger, de penser qu'au fond je suis voué à la mort, que je suis virtuellement mort comme tout vivant ; cette évidence terrifiante n'avait aucune prise sur moi, je continuais à me réjouir sans motif, poussé par je ne sais quelle force mystérieuse – et c'est sans doute cette jubilation d'origine mystérieuse que ressentent tous ceux qui s'affairent et combattent, qui *produisent* tout court. Ils ne veulent ni ne peuvent penser à la mort ; y penseraient-ils, que cela ne tirerait pas à conséquence, comme ce fut le cas pour moi dans cette journée « bénie ».

Le personnage que j'étais vers 1938-39, tel qu'il ressort du *Journal* de Vlasiu, je le revois mais il n'a aucune réalité, sinon celle de ces êtres qui nous ont poursuivis, dans nos rêves, pendant longtemps et qui, après, se sont évanouis.

Si, à une distance de trente ans, ma vie d'alors m'apparaît ainsi, comment s'étonner qu'une fois disparus, nous ne soyons plus rien pour ceux qui nous survivent ?

Je me vois petit, presque fantomatique, comme on voit quelqu'un au bout d'une longue vue disposée pour éloigner les figures. Ou alors : j'ai l'air d'être au bout d'un tunnel, ombre au fond d'une ombre.

Hier soir, X voulait nous lire, ne fut-ce qu'un chapitre, de ses mémoires. J'ai tout fait pour l'en dissuader. Ce besoin d'approbation que tout écrivain ressent, l'écrivain l'éprouve encore plus fortement. Je reconnais le ressentir très vivement, mais je me domine. Il faudrait s'habituer à la pensée qu'on ne nous lit pas, ou que, si on le fait, c'est superficiellement et sans conviction. N'attacher aucun intérêt, aucun prix à l'opinion d'autrui, écrire comme si personne ne devait jamais nous lire, c'est ainsi qu'on devrait se comporter. On en serait bien plus content. Oui sans doute, mais on cesserait vite de se manifester, et donc d'écrire.

Ce que j'avais écrit à M. il y a vingt ans demeure vrai : je suis un élève de Job et de Chamfort.

Pourtant, sans eux, j'aurais été le même et j'aurais eu exactement la même vision des choses. Ce que je leur dois ? Rien, sinon la consolation d'une parenté, la conscience rassurante de savoir qu'on n'est pas seul, que d'autres ont gueulé ou ricané de la même façon...

Hier, dimanche, promenade à Milly.

Cette chapelle du XIIIe, profanée une première fois par le barbouillage de Cocteau, l'a été une seconde fois par l'inhumation de celui-ci : cette grande dalle, au milieu, qui couvre un saltimbanque ! Quelle honte quand on pense que, cette chapelle, on y venait prier pendant l'épidémie de peste, consécutive aux croisades.

Dès qu'on écrit sans passion, on ennuie et on s'ennuie. Et c'est pourtant à froid qu'on devrait dire tout ce qu'on a à dire. Je m'y suis essayé en cultivant *l'aphorisme*, ce feu sans flamme. Aussi bien personne n'a été tenté de s'y réchauffer.

Cet après-midi, Celan sera à l'honneur, à l'institut allemand. Il avait du charme, nul doute là-dessus. Et cependant quel homme impossible ! Après une soirée avec lui, on était épuisé, car la nécessité de se contrôler, de ne rien dire qui pût le blesser (et tout le blessait), vous laissait à la fin sans forces, et mécontent, totalement, de lui et de soi-même. On s'en voulait d'avoir été si lâche, de l'avoir ménagé à tel point, et de n'avoir pas explosé enfin.

Hommage à Celan, au Centre allemand. L'acteur qui a lu les poèmes, j'aurais voulu que les acteurs qui lisent des poèmes en France fussent là pour voir comment on doit lire la poésie.

(Un poète français qui a lu trois pages de sa façon, en guise d'introduction à la séance, a cru bon de répéter trois fois *exorbitant* appliqué à l'attention avec laquelle on doit lire Celan. J'ai failli le siffler mais le moment ni le caractère de la solennité ne s'y prêtaient.)

Même Celan, qui avait quelque chose à dire, je suis étonné de voir à quel point il était hanté par les questions de langage. Le *mot* était une obsession chez lui – et, punition méritée, ce qu'il y a de moins réel dans sa poésie relève de cette acrobatie verbale où il devait aboutir.

La poésie actuelle périt par le langage, par l'excès d'attention qu'elle lui voue, par cette idolâtrie funeste.

La réflexion sur le langage aurait tué même Shakespeare.

L'amour des mots, oui ; mais non l'appesantissement sur eux. La première passion est génératrice de poèmes ; la seconde, de parodie de poèmes.



Dès que je me trouve dans une assemblée, quelle qu'elle soit, je me sens mal à l'aise, et porté à l'extravagance et au reniement. Presque toujours je prends le contrepied de ce qu'on y dit, et je désavouerais mes convictions les plus invétérées plutôt que de m'associer à tel orateur ou interlocuteur qui serait de mon avis. Tous ceux qui m'ont connu dans le monde ont une fausse idée de moi, c'est-à-dire vraie, dans la mesure où j'ai un visage social. Ce visage existe, mais il n'exprime même pas mes apparences, mes mensonges. Je comprends que tel ou tel m'ait pris pour un imposteur dès lors qu'à mes propres yeux j'apparais tel quand je me trouve au milieu de mes semblables.

Si j'étais épuré (?) intérieurement, je serais avec les autres comme je suis avec moi-même ; mes impuretés (orgueil, aigreur, vanité, etc.) me mettent mal à l'aise et me font jouer un rôle étranger à ce qu'il doit y avoir de véritable en moi.

Matinée splendide, divine, au Luxembourg. Je voyais les gens passer et repasser, et je me disais que nous, les vivants (les vivants !), ne sommes là que pour frôler quelque temps la surface de la terre. Au lieu de regarder la gueule des passants, je regardais leurs pieds, et tous ces êtres n'étaient pour moi que des pas, des pas qui allaient dans tous les sens, danse désordonnée sur laquelle il serait vain de s'arrêter... J'en étais là de mes réflexions, quand, levant la tête, j'aperçois Beckett, cet homme exquis, dont la présence a quelque chose de singulièrement bénéfique. L'opération de la cataracte, faite à un seul œil pour le moment, est très réussie. Il commence à voir au loin, ce qu'il ne faisait pas auparavant. « Je vais finir par devenir extraverti », me dit-il. Aux commentateurs futurs d'en trouver la raison, ai-je ajouté.

B. me téléphone. Contrairement à mes résolutions à son égard, j'ai été très aimable. S'il m'a fait signe, c'est qu'il a besoin de moi. En septembre, je l'avais aperçu avec une fille dans mon quartier. Cela, il ne le sait pas. Peut-on imaginer que j'aïlle à New York et que je passe près de son domicile sans me manifester ? Cela fait dix ans qu'U traduit des choses de moi. Mes rancunes sont débiles, j'arrive à en avoir raison facilement – *pour le moment*, car elles traînent, c'est leur définition, longtemps et reparaissent quand je m'y attends le moins.

Un sceptique conséquent, professionnel devrait être incapable de rancune.

(Pourquoi « professionnel » ? Parce que, chaque jour, je vais vers le Doute comme d'autres vont à leur bureau.)

25 nov.

Il ne faut écrire que lorsqu'on a quelque chose à dire. J'ai l'impression que, dans maint poème de sa dernière manière, Celan n'a fait appel qu'aux mots, avec tout ce que cela implique : duper et se duper, donner le change, s'entourer de mystère, paraître plus profond qu'on n'est.

Je ne connais rien de plus inutile que d'écrire sur un poète, un peintre, un musicien, sur quiconque a fait une œuvre qui ne peut être goûtée que *sans commentaire*. Toute exégèse est profanation. Un texte expliqué n'est plus un texte, comme un cadavre n'est plus un corps. L'histoire de la philosophie est la négation de la philosophie. On combat avec une idée, on n'en décrit pas les étapes. L'érudition est à proscrire. De même la critique. Retrouvons l'innocence. Soyons destructeurs.

Il existe à Paris un *Centre national des catastrophes*.

L. a tous les dons, *donc* il n'en a aucun. Il reconnaît lui-même qu'il n'a pas de vocation. La vocation est une option ; or, par nature, il ne peut opter. Ce sont précisément ses dons qui l'en empêchent. Il en est conscient et s'en désole.

Il a essayé d'écrire. Échecs sur toute la ligne. Pour faire de la littérature, un minimum de férocité est nécessaire. Lui y répugne, en est incapable ; ses personnages sont des fantoches. Le summum qu'il puisse réaliser est dans le genre triste et gentil. Il tombe dans le conventionnel, *à cause de ses talents*, qui ne peuvent s'affirmer parce qu'ils se neutralisent les uns les autres. Stérile par incapacité organique de se spécialiser, par un obstacle instinctif à l'irruption, donc au talent. Il ne sait pas se limiter : il ne pourra laisser sa marque sur rien.

Kant, dans la *Critique du jugement*, traite des arts qu'il n'a jamais pratiqués ni, à vrai dire, connus ; Nietzsche décrit le mécanisme de la

passion et des passions en général, qu'il a ignorées en tant qu'expériences vécues, mieux que n'aurait fait un jouisseur désabusé. Il les tire de lui-même, comme Kant a fait du Beau et des autres catégories esthétiques. C'est peut-être là la forme la plus pure de la connaissance.

La vérité est dans le découragement. *Donc* le courage, l'espoir est mensonger, non connaissant, faux. Vivre, c'est opter pour le non-réel, le non-vrai.

Il y a un héroïsme de la vérité et un héroïsme du mensonge. Pour lequel se prononcer ? Il en est qui passent toute leur existence de l'un à l'autre, sans pouvoir se fixer. Et peut-être que dans cette oscillation réside le véritable secret, ou tout au moins l'art de ne pas se tromper.

### 26 novembre.

La mystique n'est pas la foi, c'est l'aventure du moi vers l'absolu, c'est l'itinéraire de l'âme ballottée entre la connaissance et la jouissance.

Que je me sens près des écrivains russes, que je les comprends ! Que je vienne de chez eux, ma gueule l'atteste, ainsi que les frissons les plus profonds. Le même besoin de perdre pied..., de s'intoxiquer de vertige, de se rouler dans l'outrance, le même mauvais goût douloureux, crispé.

### 27 novembre

Ce n'est pas *l'absurdité* qui s'oppose au *mystère*, c'est le *rien*. Le mystère est signe d'être. Là où il est, il indique une plénitude *cachée*.

Tant qu'on a le sentiment du mystère, on conserve implicitement une dimension religieuse. Car être *religieux*, c'est *sentir* le mystère, même en dehors de toute forme de foi.

Un sceptique, dans la mesure où il éprouve ce sentiment, *risque* de faire un jour un saut hors du doute.

Je dois reconnaître que je ne ressens pas toujours la présence du mystère. Parfois j'y suis totalement insensible. Ainsi dans *l'ennui*, tout me semble dépourvu d'arrière-plan, de possibilité de déboucher sur quelque chose, sur quelque réalité heureusement inaccessible mais *inexistante*. *L'ennui*, comme évaluation globale du réel, est à l'antipode du mystérieux. Dans l'ennui, plus rien ne nous fascine, même pas le *rien* de l'ennui. (Le mystère fascine, car même l'effroi inspire quelque chose de fascinant.)

« La prière ininterrompue » – telle que l’ont préconisée les hésychastes<sup>204</sup>, je ne pourrais y atteindre, lors même que je perdrais la raison. D’ailleurs, je ne comprends bien que les côtés négatifs de l’ascèse, et je ne m’y intéresserais pas un moment si on n’y trouvait en abondance toutes ces choses que j’aime et que je pratique : « acédie », tentation, démon, sensualité, gloutonnerie, dégoût de soi-même, amour pervers du désert, horreur et nostalgie du monde. J’ai tout du mauvais moine.

Dès qu’on fait profession de doute, on appartient à un *ordre*, avec tout ce que cela suppose, uniforme y compris. Je porte la soutane du sceptique.

Le silence inattendu au milieu d’une conversation vous ramène soudain à l’essentiel, il vous révèle tout ce que l’homme a perdu en inventant la parole.

Je ne puis me résigner à n’être plus rien. Cependant je n’ai jamais été quelque chose. Cela est vrai, avec cette réserve que pendant très longtemps je voulais *être*, et cette volonté je n’arrive pas à l’étouffer : elle existe, puisqu’elle a existé, elle me travaille bien que, *moi*, je ne l’ai plus. Mais c’est elle qui m’a, qui me possède. J’ai beau m’évertuer à la reléguer dans mon passé, elle s’y refuse et me domine car, n’ayant jamais été satisfaite, comblée, elle n’est pas usée, elle s’est maintenue intacte. Mais, moi, je proteste toujours, je ne veux pas me plier à ses injonctions. Quel pétrin !... Je ne m’en sortirai jamais.

30 nov.

Dans les publications françaises d’aujourd’hui le mot « peuple » est écrit, surtout par les jeunes, avec un trémolo qui rappelle la pire rhétorique de 1789. Je viens de parcourir un article imbécile et délirant sur Marat. C’est à peine croyable. L’Histoire ne se répète pas mais comme le nombre d’illusions dont l’homme est capable est forcément limité malgré tout, elles reviennent périodiquement sous une forme plus ou moins déguisée.

J’ai toute forme d’autorité tellement en horreur que je serais le plus malheureux des êtres *s’il me fallait commander à une mouche*.

Caractériser la « démence précoce » comme un « repliement sur soi », ainsi qu'on fait dans les traités de psychiatrie, est ridicule. Ce genre de déments ne se replie sur rien, et on ne peut parler de « soi » à propos de ces objets prostrés.

Le repliement sur soi peut mener à la démence, mais la démence est la cessation de ce repliement. On pourrait dire plutôt qu'elle consiste non pas à se replier sur soi mais loin de soi, car elle est fuite, voire suppression, du soi. Une forme radicale de désertion.

Je sens en ce moment que j'ai énormément de choses à dire mais qu'il n'en sera rien, que je garderai tout pour moi, en moi, puisque aussi bien il ne s'agit que d'une *sensation* de plénitude et d'omniscience, sans la réalité du plein et du savoir.

Les instants de ma vie qui comptent le plus ? Ce sont ceux où je ne faisais rien, où je restais allongé, attentif au passage du temps ou remâchant quelque interrogation. Rien ne vaut la méditation, qui est la forme suprême du loisir. Le temps vide de la méditation est, à la vérité, le seul temps plein. Je rougis de tout ce que j'ai fait, mais je ne rougirai jamais de ce que je n'ai pas fait, des instants, des heures où je ne me manifestais pas, où je n'avais pas besoin d'agir ou de produire, car *j'étais*. C'est cela méditer : ne rien faire mais *être*.

L'homme a vécu pendant longtemps dans cet état, dont il s'est éloigné et qu'il n'essaie pas de retrouver. Il n'y arriverait d'ailleurs pas. La méditation est devenue un *secret*, alors qu'elle devrait être un bien commun, et une donnée banale évidente. Ce fait à lui seul juge et condamne l'homme.

Leçon inaugurale de Raymond Aron, au Collège de France. Pour le sociologue, dit-il, le démon de Socrate et le démon de Hiïer se situent sur le même plan.

Admirable exemple de ce qu'est l'objectivité scientifique, et du drame de cette objectivité.

Tout à l'heure, longue conversation avec Litaize. Il m'a dit qu'il croit qu'il faut précipiter l'évolution du monde industriel pour qu'il cesse et que, sur sa ruine, on rejoigne le paradis, selon la formule de Kleist dans le *Théâtre des Marionnettes*. Je lui ai répliqué qu'à mon avis, cette ruine est

inévitable, qu'on n'a pas besoin de la précipiter, qu'elle est plus ou moins imaginable, sinon en vue, et que je doute que, l'histoire une fois achevée, on aille retrouver le commencement. Non, je ne peux imaginer que le paradis soit retrouvé à la fin. Ce serait trop beau ; ce que je crois, c'est que, à partir d'un tournant capital – épuisement ou catastrophe – il n'y aura plus que des survivants, très vraisemblablement quelques rares idiots. – « Charmant », dit L. Il eut un *réflexe* de Français.

### 7 déc.

De temps en temps je reçois des lettres désespérées, inspirées plus ou moins par le *Précis*, et auxquelles il me faut répondre. Comme la plupart du temps il s'agit de pensées de suicide, je m'applique à en détourner celui qui m'écrit. Car l'y encourager, ce n'est vraiment pas possible pour mille raisons. L'ennui est que mes lettres forcément édifiantes sont on ne peut plus conventionnelles et en contradiction avec ce que je pense vraiment. Ce n'est pas la moindre ironie de ma vie que ce rôle de « soutien moral », de confesseur laïc que j'ai dû assumer. Survivre à un livre destructeur est toujours pénible pour un écrivain.

Paul Valet vient de m'envoyer un mot terrible, où il me dit que c'est la dernière fois qu'il s'adressait à quelqu'un, qu'il allait disparaître sans trace, tout en récusant, me semble-t-il, le suicide. Son désarroi est ancien, héréditaire, je dirais ethnique. Comme tous les siens, il est lui aussi victime de la ruine du Temple.

La Torah, la loi de Moïse, a été surnommée une « patrie portative ».

La Grèce antique n'a pas marqué dans ma vie. Elle ne m'a séduit que par ses « excentriques ».

Je crois que c'était place du Panthéon. Je demandais à Armand Robin pourquoi il n'avait pas traduit Tchouang-tseu. Il m'avait répondu qu'il l'aimait avec passion, et qu'il ne pouvait le comparer à rien, sinon *au paysage dénudé du nord de l'Écosse*.

### 9 déc.

Hitler, Staline – tyrans surgis du peuple, les pires que l’histoire ait enregistrés. À côté d’eux, les tyrans héréditaires ne sont que simples cabotins.

Néron *avec une idéologie* !

On aurait préféré Néron tout court.

En écoutant, à midi, un très beau choral de Bach, je me suis rappelé les insolences de Witold<sup>205</sup>, il y a bien des années, et l’impossibilité où j’étais de réagir, car c’était à un dîner, et j’imaginai comment j’aurais dû le sanctionner, etc., etc. Tout cela dans un mouvement de frénésie et sentant le sang me monter à la tête. Voilà ce que Bach avait suscité en moi ! De honte et de dégoût, je me suis aussitôt réfugié dans mon lit et recouvert la tête pour ne plus voir la lumière.

Il faut beaucoup de courage et de réflexion pour ne pas devenir anarchiste.

10 déc.

J’ai repensé ce matin au début de mon séjour à Bucarest (1928-1929). Quelle avidité ! quelle cupidité devant n’importe quel livre ! Je n’avais aucun ami, la lecture était ma vie, et j’ai lu comme personne n’a jamais lu. Tout ce que je suis devenu par la suite était déjà en germe dans ce petit bonhomme qui lisait quinze heures par jour. Je vivais *sans dialogue*. Dans mon vocabulaire ne figurait pas le mot *l’autre*. Il ne figure pas davantage aujourd’hui. (Si, hélas !)

12 déc.

Les *Variations Goldberg* m’ont tellement remué que j’ai senti le besoin de sortir et de me promener. Soleil général. Au Luxembourg, j’ai fermé les yeux et me suis abandonné à l’écho qu’il a suscité en moi cette musique « superessentielle » (pour parler comme les mystiques). Plus rien n’existait, sinon une *plénitude sans contenu* qui est la seule manière de concevoir Dieu ou ce qui en tient lieu.

*Ethics of the Dust* de Ruskin, je ne lirai jamais un livre qui est sûrement au-dessous du titre, si beau qu’il se suffit à lui-même et vous dispense de lire le livre.

16 déc.

Cette nuit, j'ai trouvé la réponse à la question que m'avait posée Bondy<sup>206</sup>, il y a un mois : « Quel est le sens qu'il faut attribuer à "Zerfall", à "Bitternis"<sup>207</sup> de vos premiers ouvrages ? »

Je crois que l'expérience fondamentale que j'ai faite dans ma vie n'est pas celle du malheur mais du temps, j'entends par cela le sentiment de ne pas *appartenir* au temps, de lui être extérieur, la sensation qu'il n'est pas *mien*. C'est cela qui a fait mon « malheur », c'est là qu'il faut chercher l'explication de la « décomposition » ou de l'« amertume ».

Tout acte suppose la participation au temps ; on agit parce qu'on est dans le temps, parce qu'on *est* temps ; mais que faire, quoi entreprendre quand on est coupé du temps ? On peut sans doute réfléchir et s'ennuyer, mais on ne peut tuer le temps, c'est lui qui vous tue, en passant à *côté* de vous, à côté, c'est-à-dire à mille lieues. (Cette expérience, je l'ai déjà décrite dans le dernier chapitre de la *Chute*. Mais cette nuit, tout cela d'un coup m'apparut nouveau et comme une révélation.)

17 déc.

Walter Kirchberger m'envoie quelques photos de moi qu'a prises sa femme le printemps dernier sur le balcon. U y en a une où j'ai l'air malade, sinistre, spectral, méchant, fichu. Elle m'a littéralement effrayé. Est-ce possible que ce bonhomme atroce soit moi ? oui, c'est possible.

On dirait un anarchiste du siècle dernier qui sort de l'hôpital ou de la prison et qui médite quelque coup.

« Je vous avoue que je commence à croire qu'il n'est pas si difficile de mourir que l'on se l'imagine » – Louis XIV, sur son lit de mort, à M<sup>me</sup> de Maintenon.

J'ai toujours pensé que cette « remarque » du roi le réhabilitait et qu'elle montrait qu'il n'était pas l'esprit fadasse qu'on nous présente.

18 déc.

Au Luxembourg, je rencontre Orenge, que je n'avais pas vu depuis longtemps. – Comment allez-vous ? me demande-t-il. « Je me traîne doucement » ai-je répondu.

Il a compris : « Je *m'éteins* doucement » – et naturellement, a protesté, ne serait-ce que par politesse. Mais je n'ai pas cru bon de rétablir le mot



exact, car il y avait du vrai dans ce qu'il avait compris et ma mauvaise prononciation, je le sentis immédiatement, avait un sens secret.

Il n'y a que deux manières d'atteindre à la délivrance : c'est croire que tout est réel, ou alors que rien ne l'est. Mais cela est bien plus difficile qu'on ne pense, car nous réagissons comme s'il s'agissait de *degrés* de réalité, les choses pour nous étant plus ou moins vraies, plus ou moins existantes. Ainsi nous ne savons jamais où nous en sommes.

21 déc.

Seule solution : continuer comme si de rien n'était ; quoi qu'il arrive, un jour on aura gain de cause. Devant qui ? Qu'importe. Ce qui est certain, c'est que, si l'on reste soi-même, si on a le courage de défendre sa propre cause jusqu'au bout, la somme de défaites qu'on aura connues équivaldra à une victoire.

Je me méprise parce que je n'ai pas la force de vouloir être méprisé par tout le monde.

22 déc.

« La plus grande tentation est de ne pas en avoir. » (Molinos)

Une des propositions condamnées et qui rappelle, par son air de paradoxe, de concision provocatrice, Eckhart.

Le style des mystiques oscille entre le lyrisme effréné et la rigueur fulgurante, entre la prolixité et le laconisme, comme il est tout naturel chez des esprits qui n'ont pas réglé leurs conflits, ni surmonté leurs tiraillements. Ils relèvent de niveaux d'existence très disparates : cette diversité se retrouve dans leur mode d'expression. Un style *uni* conviendrait mal à des consciences ballottées entre des mondes opposés.

On a très bien dit que la puissance déshonore même Dieu.

Je ne pleure pas sur moi, je pleure sur mon envie de pleurer.

Dieu n'a un semblant de réalité qu'au-delà d'un certain degré de solitude. Comment le fixer, ce degré ? Quand j'en approche, je le sais, je le

sens, mais ne puis établir de critère. C'est comme l'envie de pleurer. Pourquoi vient-elle ? On ne le sait. C'est de la même façon que Dieu vient.

23 déc.

Il neige. Il ne peut y avoir pour moi d'événement extérieur plus important. Me voilà en présence de toute mon enfance.

M. L. parle de l'« automatisme du scepticisme » chez moi.

Ce qui est curieux, c'est que, à propos d'un croyant, on ne dit pas qu'il soit tombé dans l'« automatisme de la foi ».

Et cependant la foi comporte sûrement un caractère *machinal* plus poussé que le doute, lequel est recherche, inquiétude, mise en cause perpétuelle, donc renouvellement. Je dirais néanmoins du doute qu'il a une énergie altérée, une vigueur sur le déclin, une fraîcheur de... vieillard.

Le seul motif pour lequel j'aurais aimé avoir la foi, c'est pour pouvoir la perdre.

Je crois que je pourrais avancer spirituellement mais à une seule condition : renoncer à mes velléités d'auteur, et surtout au regret et au remords de ne pas produire. C'est la conscience que j'ai d'être écrivain qui m'empêche de valoir *mieux*.

Écrire est une déchéance ; ne plus écrire devrait être une libération.

27 déc.

Deux heures de promenade dans le parc de Versailles. Je pense à Rilke, et spécialement à un de ses poèmes sur un parc suédois (à moins que ce ne soit danois). Le poète des parcs, de l'espace circonscrit (pas dans les *Élégies*).

On ne peut marcher longtemps dans un lieu fermé, si beau soit-il. J'étouffe dans ce jardin qui, malgré son étendue, me donne la sensation d'avoir été confiné dans une serre. Finalement je n'ai pas eu la force de rester jusqu'au couchant.

28 déc.

G. B. m'écrit que je suis « singurul autentic misde al culturii românești »<sup>208</sup>.

Mes compatriotes ont le génie du superlatif. Ils vous assènent un compliment dont on ne peut se relever. Mais en même temps cette démesure dans l'éloge vous saisit, vous stimule, c'est le coup de bâton dans le Zen.

Ce que G. B. aurait dû m'écrire, c'est que j'étais celui des Roumains qui a connu le plus intensément le sentiment du néant. Et il est bien vrai que c'est là un sentiment essentiel dans toute expérience mystique. Mais il n'est pas assimilable à celle-ci, car il n'en est que le prélude. Le *Tout est tien* du mystique n'est qu'une préparation à l'absorption dans ce *tout* qui devient miraculeusement existant, c'est-à-dire vraiment *tout*. Cette conversion ne s'est pas opérée en moi. La partie *positive* de la mystique m'est interdite. Il est curieux que G. B. qui a lu à peu près tout ce que j'ai écrit n'ait pas perçu cette impossibilité et cette limite.

Pour croire, il faut être tout d'une pièce, il faut aussi aimer la *stabilité*, car Dieu, c'est cela en premier lieu. Ensuite, il faut pouvoir écrire *vérité* avec majuscule. C'est ce à quoi je ne me résignerai jamais.

Tout est capitulation, sauf l'inquiétude, sauf la soif inéteanchée de la vérité.

Sur le bouclier de Pallas Athéna, Phidias avait sculpté son propre portrait – chose que l'Antiquité lui a beaucoup reprochée. Manès Sperber a dit très justement que, si Phidias revenait parmi nous, il détruirait tout de suite la statue de la déesse et ne conserverait que son autoportrait. Est-il exemple plus révélateur de ce qu'est l'art de ce siècle ? et aussi de ce que nous sommes devenus ?

Bloy – je me suis détaché de lui il y a longtemps à cause de son intempérance d'adverbes.

Ces deux Juives extraordinaires : Édith Stein et Simone Weil.

J'aime leur *soif*, et leur dureté envers elles-mêmes.

J'ai tendance à confondre sentiment du mystère et religion. Le premier est une réalité, une *origine*, la seconde, une *construction*, une réalité

élaborée, donc fragile.

### 30 décembre

Lu hier avec le plus grand malaise dans une revue anglaise, une « exécution » d'Éliot qui ressemble à celle que j'ai faite de Valéry. C'est vraiment trop commode d'être injuste. Comment ai-je pu commettre si allègrement un tel *péché de facilité* !

Je ne sais plus à quel propos mais, hier, j'ai eu la perception claire de la ténuité, de l'insignifiance, ou, pour m'épargner moi-même, des limites de mes livres. Jamais je ne les avais aussi nettement ni aussi désastreusement compris. Ils s'effritèrent en un instant devant mes yeux, ils cessèrent d'être réels et même d'avoir existé.

... Pourtant j'y ai mis le meilleur de mon esprit, sinon de mon « âme ». Cela me semble certain. Mais alors d'où vient ce sentiment que j'aurais pu faire mieux ?

### 31 décembre

En France, il n'y a que les esprits frivoles qui soient réalisés, j'entends qui soient parfaits. Ils sont aptes à tout, même à des choses profondes. C'est que la frivolité, en ce pays, n'est pas un accident mais une dimension.

Mais on objectera : Et le jansénisme ? Eh bien ? Il est né par contrainte et par réaction. Le *sérieux* y est toujours hérétique.

(Je sens tout ce qu'une généralité de cet ordre peut avoir de factice et de frivole justement. Mais en même temps je ne peux m'empêcher de penser que les seules personnes sans faille, tout d'une pièce, accomplies vraiment, que j'aie rencontrées ici durant un séjour de plus de trente ans, c'étaient des gens frivoles.)

Mes impressions ne m'intéressent que dans la mesure où j'arrive à les convertir en formules. Toute sensation est une possibilité de pensée. *Vivre* ne signifie rien ; n'importe qui y réussit. J'aime les apparences, et pourtant je suis le contraire d'un peintre, car je ne sais que faire de mes regards, sinon de les fausser en les fourrant dans quelque concept.

À mesure qu'on vieillit, on oublie tous les éloges dont on a été l'objet, pour ne se souvenir que des blâmes et des attaques. Et c'est justice, car les

premiers on ne les a presque jamais mérités, alors que les seconds jettent quelques lumières sur ce qu'on ignorait de soi-même.

T. P. voudrait tellement être « aryen » (quelle folie !), que je suis sûr que dans ses rêves il se voit en SS.

# 1971

1<sup>er</sup> janvier 1971

À l'hôtel Majory, il y a vingt ans, j'avais pris l'habitude d'accrocher pendant deux ou trois mois des photos de gens que j'aime. Devant celle de Schopenhauer, la femme de chambre me dit un jour : « C'est la photo de Monsieur votre père ? »

Bach électronique... (Welt wohin ?<sup>209</sup>)

L'histoire universelle : le déroulement d'une profanation.

(Ce qu'on appelle « progrès » n'est qu'une avance, qu'un pas de plus que chaque génération fait contre la naïveté, la simplicité, l'unité, la pureté etc.)

Saluer l'avenir, c'est se rendre complice des profanateurs futurs.

Et le passé ? ou le présent ? Non moins, car on ne peut bouger sans déranger le repos sacré des éléments.

Le sommeil est l'activité la plus importante et la plus *profonde* du vivant. Quand on y sombre, on a l'impression de rejoindre le chaos avant la naissance de tout germe et quand on en émerge, de traverser en un instant toute l'histoire de la vie, c'est-à-dire quelques milliards d'années.

Le sommeil comme *événement*. Il est capital, et il est significatif que la plupart, sinon la totalité des suicides sont occasionnés par l'insomnie. Le sommeil guérit tout : aucun chagrin n'y résiste. Mais le manque de sommeil grossit le moindre ennui, et convertit une contrariété en catastrophe. On n'imagine pas un visionnaire, c'est-à-dire quelqu'un qui est porté vers l'exagération *extrême*, dormant bien. La démesure est fruit des veilles.

La critique littéraire (et, à vrai dire, toute critique) est un métier déshonorant. Juger dans un fauteuil la *sueur* des autres, essayer de voir si elle est réelle ou feinte, travailler sur le travail d'autrui, ou, pour reprendre l'image, suer sur la sueur... (quelle image !)

La pire forme de parasitisme ; les critiques sont les maquereaux de la littérature.

Toute croyance est fausse – vue de l'extérieur. Mais croire est aussi important que respirer.

(Il ne s'agit pas ici de croyance religieuse, mais de la capacité d'adhésion à quoi que ce soit.)

On paie pour chaque croyance à laquelle on a adhéré, on *l'expie* un jour, comme si le fait d'y avoir souscrit équivalait à un crime.

(On ne vous blâmera jamais pour une absence de croyance mais toujours pour une croyance, ou, si on vous punit pour votre absence de foi (en n'importe quoi), cette punition sera incomparablement plus douce que celle qu'on vous infligera à cause de votre foi.)

On me tourmente pour quelques *oui* que j'ai proférés et on m'applaudit pour tous mes non.

De nouveau ce matin, je suis parvenu, toujours au lit, à faire le vide en moi, et autour de moi. Plus rien, sinon ce rien. Exaltation calme. Bonheur de l'abolition. Ce qu'on appelle *absolu* pourrait bien être cette forme de bonheur. Délice de l'absence de tout. Et pourtant rien ne manque, puisqu'on ne désire plus rien.

Quelle volupté quand on se dit qu'on ne désire plus rien !

3 janvier 1971

Quatre heures de marche. La Beauce entièrement recouverte de neige. Froid intense : – 5°. J'évolue, sur cette petite route, à peine distincte de la nappe blanche : un simple point dans l'immensité. Je suis frappé par l'étrangeté du blanc. On dit, je crois, blanc comme la mort. Sentiment d'avancer sur une autre planète. Totale irréalité. Le soleil était de la partie. Lui aussi irréal. Si tout l'univers était contre moi, si j'étais également abhorré par les hommes et les dieux, rien ne pourrait me toucher ni m'ébranler : que peut-on contre un point ? un point au milieu d'une étendue couleur de néant ? un rien dans le nul ?

Le Français n'aime pas les idées, mais se chamaille pour des idées. La moindre discussion idéologique rappelle les guerres de religion, dont la France a été à jamais marquée. Et aussi par les guerres civiles. Que des gens si intelligents soient capables de tant de méchanceté pendant une

discussion, je n'en reviens pas. Ce qu'on aperçoit chez eux en tout premier lieu, c'est leurs *dents*.

Toutes les fois que je vois quelqu'un débiter des naïvetés ou se lancer dans des diatribes absolument injustes contre un régime qui précisément permet ces diatribes bien que, lui, le déclare oppresseur, je pense à mes prises de position dans ma jeunesse, et mon étonnement cesse aussitôt. Le sens de la justice, j'entends du propos juste, donc raisonnable, est un sens tardif, lorsqu'on a perdu l'envie de faire le fou. Les révolutions, en fait tout changement, sont le fruit de l'inexpérience. Il faudrait naître *vieux*, et, autant que possible, le rester.

J'ai le préjugé de la solitude.

Quelqu'un qui est seul, même s'il défend une mauvaise cause, je me sens plus près de lui que de celui qui se fait applaudir pour une cause excellente.

Je lis dans la *Weltwoche* :

Psychanalyse en Allemagne. Un monsieur d'un certain âge ne peut bouger son bras droit. Les analyses ne révèlent aucune infirmité organique : elles sont on ne peut plus normales. Le psychanalyste n'arrive à aucun résultat ; ses questions, ni les réponses du client ne mènent à rien. Dérouté, le psychanalyste frappe un grand coup : il *crie* : Heil Hitler ! Le bras droit du bonhomme bouge et exécute parfaitement le salut nazi.

4 janvier 1971

En me réveillant ce matin, j'ai eu la sensation que toute la nuit je n'ai fait que remâcher le paysage d'hier, que je l'ai revécu le long des heures sans avoir dormi.

Il n'y a rien à faire, la vie, c'est de la chimie, une chimie spéciale. Faisons de la métaphysique : c'est moins désespérant.

C'est à la faveur du cafard que nous nous souvenons de nos goujateries lointaines que nous avons reléguées au plus profond, au plus bas de notre mémoire. Le cafard est l'archéologie de nos hontes.



« À quoi bon ? » – Je crois qu'on finira un jour par trouver une réponse à toutes les questions, sauf à celle-là. Mais elle seule importe. Les autres, c'est du passe-temps.

(D'ailleurs, est-elle une question ? N'est-elle pas plutôt une réponse qui tue toutes les questions ?)

Avoir l'à *quoi bon* ? dans le sang, être né avec. Il y a une lumière *tarée* dans cette question, et dans celui qui la pose. Fût-on un imbécile, dès qu'on la formule, on n'est plus comme les autres, on ne ressemble plus à personne ; on est unique, et on n'est rien.

5 janvier

Modèle d'agitation vaine : Napoléon. – Comment ai-je pu admirer pendant si longtemps les conquérants ?

L'homme est le type même de l'animal conquérant. Toute son histoire est une suite de conquêtes, et par conquêtes, il ne faut pas seulement entendre les actions militaires mais n'importe quelle entreprise, technique, littéraire, sociale, etc. D'ailleurs on dit bien *conquêtes* scientifiques ; à juste titre, car elles impliquent *viol*, profanation de l'énigme, de l'inconnu, du repos des éléments, en vue d'une augmentation de puissance. Un prédateur qui s'est couronné roi de la terre.

Les livres de « philosophie » vous réconcilient avec la pire forme d'esprit : l'anecdote parisienne, le « mot » ambigu, et même le sinistre calembour. Cela fait du moins vivant et veut dire quelque chose.

Dans un de ces livres (de Levinas) je suis tombé sur l'analyse de la haine. Dans quel jargon ! Vivement les moralistes français !

Jeune, j'aimais Nietzsche, Spengler, les anarchistes russes du XDC', j'admirais Lénine, je pourrais prolonger la liste indéfiniment. – J'aimais les orgueilleux de tout bord, et ils sont légion.

Mais le Bouddha, que j'aime actuellement, ne fut-il pas, lui aussi, un grand orgueilleux ? le plus grand de tous ? Renoncer au monde et prêcher ensuite le renoncement, parce qu'on doit souffrir, vieillir et mourir, n'est-ce pas refuser la condition même de l'homme ? la condition *en soi* ? Quel révolutionnaire, quel nihiliste a visé si haut ? Auprès du prince hindou, le visionnaire le plus fiévreux paraît modeste. C'est vraiment une inspiration inouïe que celle de vouloir *imposer* au monde le renoncement, de vouloir

aussi entraîner tous ses semblables présents et futurs hors du chemin que leur aura tracé la Nature. – C'est quand je pense aux dimensions d'une telle entreprise que je me sens inapte à suivre toute autre forme d'aventure, toute autre volonté de bouleversement. Que les révolutions extérieures peuvent paraître mesquines auprès des révolutions intérieures ! Le Bouddha était donc lui aussi un conquérant, mais un conquérant *sui generis*.

5 janvier 1971

Cela se passe d'après le schéma suivant : je me rends compte, car c'est l'évidence, que *je n'existe* en tant qu'écrivain pour à peu près personne, à Paris surtout ; j'en conçois quelque aigreur qui parfois va jusqu'à la révolte ; – puis je me calme, et me dis que cela vaut mieux ainsi, que j'aurai peut-être un jour... mais cette pensée est bête, et je la rejette aussitôt, car rien ne me plaît autant que de savourer ma condition de passant, après avoir conçu dans ma jeunesse des ambitions démesurées, d'une violence presque indécente.

Je relis Tacite : pour la cinquième, pour la dixième fois ? – Jamais ne s'est rencontré chez un écrivain tant de fermeté et d'amertume. Et aussi une volupté secrète de l'horreur. Quelle vigueur dès qu'il s'agit d'un excès, d'une énormité, d'un crime ! Il est fasciné par l'orgueil qu'il hait en même temps. – « Agrippine rehaussait également l'éclat de sa propre grandeur. On la vit entrer au Capitole sur un char suspendu, honneur réservé de tout temps aux prêtres et aux images des dieux, et qui ajoutait aux respects pour une femme, née d'un imperator, sœur, femme et mère de celui qui occupait le pouvoir, cas unique jusqu'à nos jours. »

On sent qu'il aime l'anomalie, qu'il la cherche, et qu'il la met en vedette. C'est la preuve même que *l'instinct littéraire* était puissant chez lui. Et cependant, chose incroyable, il ne donne jamais l'impression d'en rajouter. Grand écrivain, jamais littérateur.

(Ses détracteurs disent que son œuvre est un tissu de contre-vérités, d'exagérations, de préjugés.

... Quant à moi, j'avoue ne m'en être jamais aperçu, et je ne puis me figurer annaliste plus véridique. Je ne dis pas qu'il dise la vérité, je dis qu'il la cherche et qu'il est de bonne foi. Mais je reconnais qu'on ne peut l'aimer vraiment que si on a le goût du pire, si on est ce qu'on appelle vulgairement un « pessimiste ».)

Si Pascal avait vécu au XVIII<sup>e</sup>, il aurait été Hume.

Ce qui fait l'intérêt des *Pensées*, c'est l'incompatibilité qui s'y exprime. Pascal était né pour dissoudre des vérités ; il s'employa à les consolider. Il n'intéresse plus que par ses contradictions, et par l'insoluble qui est au fond de sa foi, une foi qu'il s'est épuisé, tué à sauver.

Une nation vigoureuse qui adopte une doctrine révolutionnaire en fait le moyen même de son expansion. La France après 1789 ; la Russie après 1917.

Une nation avachie s'avachit encore davantage en épousant une théorie dynamique. Elle survit à peine à la secousse que celle-ci lui donne.

La question essentielle n'est donc pas d'ordre idéologique, mais de stade, de moment historique. *Où en est telle nation ?* c'est cela qu'il faut se demander. Si elle est en pleine dégringolade, elle va continuer à dégringoler. Mais si ses convulsions sont une expression de sa vitalité, elles l'aideront à remonter la pente. Mais une nation, ou une société trop mûre, ne sera jamais capable de se revigorer, de remonter la pente justement. Elle ne pourra plus que se débattre en glissant, en coulant... (C'est bien entendu, à l'Europe occidentale que je pense.)

L'heure sonne un jour pour n'importe quel prophète – même le plus stupide. La divagation sied à l'avenir ; elle est même le seul mode de le prévoir et de l'envisager, car la méditation mûrement conduite est incapable d'en prédire ou seulement d'en pressentir les monstrueuses trouvailles.

Je pose en fait qu'un esprit équilibré, normalement constitué, est absolument inapte à se représenter l'avenir ou à en concevoir seulement un aspect, une face. Cela a toujours été ainsi, et le sera encore plus dans le futur. C'est qu'un esprit normal ne peut sentir, ni imaginer de quoi l'homme est capable en bien, et en mal surtout. Concevoir l'avenir, c'est concevoir une étape de plus vers la fin de l'homme. C'est ce que l'homme justement répugne à se figurer. Une basse sagesse l'en empêche. C'est ici que le prophète montre sa supériorité, et qui vient d'une chose très précise : c'est que son instinct de conservation est profondément entamé. C'est sa faiblesse mais aussi sa force. Car s'il gardait intacts ses réflexes de défense, d'autodéfense, il n'aurait pas l'audace de regarder au-delà du présent.

Les infirmités d'un individu s'aggravent au contact d'une foi nouvelle. C'est qu'elle donne une impulsion plus vigoureuse aux défauts qui sommeillaient tant que l'individu en question ne participait à rien avec passion. Il est vrai que ses qualités se rehaussent aussi et se renforcent. Cela, il le sait ; mais il ignore que ses travers augmentent en proportion. C'est de là que viennent les illusions du néophyte.

À chaque fois que j'achète un meuble, si mince soit-il, j'y vois un ersatz de cercueil.

-  
8 janvier 1971

L'infâme style américain, qui réunit tout ce qu'il y a de plus infect chez les Français, Allemands, Anglais. Mais c'est plutôt du style allemand qu'il se rapproche le plus. Jargon prétentieux grotesque. Peuh ! Lire un essai dans ce charabia est un supplice. Quelle catastrophe que ce continent dit nouveau !

Je peux supporter n'importe quoi, sauf dépendre des hommes. Et si j'ai été si souvent tenté par la foi, c'est parce qu'elle me proposait une humiliation de rechange, vu qu'il est préférable d'être en position d'infériorité en face de Dieu que de ses semblables.

La psychanalyse est utile : elle prouve qu'on peut avancer n'importe quoi, et qu'il y aura toujours assez de gens pour avaler cela. Une usine à divagations.

Jamais on n'a vu une telle facilité d'hypothèse.

9 janvier

Je suis arrivé à un point de stagnation sans précédent dans ma vie. C'est ma période « glaciaire ». Je n'ai qu'à me réfugier dans une caverne.

Je déteste *expliquer*, je hais jusqu'au mot.

10 janvier

Il ne faut écrire une lettre que quand on en a envie. Autrement elle sera aussi ratée qu'un poème sur commande.

Une bonne lettre s'écrit sous le coup de l'indignation, de l'admiration, ou de la haine. Il n'y a pas de lettres *neutres*. Ou s'il y en a, elles ne comptent pas, comme tout ce qui porte la marque d'une usure affective. Quand on ne peut plus être gai ou triste, il faut cesser d'écrire, de correspondre surtout.

Tout à l'heure, au Luxembourg, j'ai pensé à Gide et Valéry jeunes, qui s'y promenaient pleins d'orgueil, et même plus tard en pleine gloire ; mais ce n'est pas cela qui m'intéressait il y a une heure, c'était leur présence physique, *leurs pas*. Je me disais : quel sens cela peut-il avoir de dire qu'ils étaient passés dans cette allée, à cet endroit ? Qu'en est-il resté ?

Je me pose souvent cette question ridicule mais troublante néanmoins. Rien ne reste nulle part de notre passage. Quand je regarde, à Paris, les hôtels où j'ai habité pendant des années, je ne peux plus comprendre que ces lieux aient été le centre de ma vie pendant si longtemps. C'est exactement à cela que se réduit notre passage sur la terre. Sachant ces choses, comment peut-on encore se réjouir ou souffrir ? Mais cette possibilité coïncide avec le « secret » et même le « mystère » de l'existence.

Une traduction est un jugement, un commentaire, c'est un miroir où l'auteur peut contempler à son aise les défauts de son esprit. Une traduction *nous* trahit, plutôt qu'elle ne trahit notre texte.

Quand on avance une idée, on ne peut la développer que si on ne croit pas vraiment aux côtés faibles qu'elle comporte, que si on en fait abstraction. Le penseur *fonce*, il réagit en conquérant, car s'il prenait trop au sérieux les objections que toute affirmation suscite automatiquement, il finirait par ne plus rien avancer.

La vie la plus haute réside dans la contemplation. Rien ne me fera croire que l'action lui soit supérieure. Je dis action, et non activité, car il est évident que la contemplation est *acte*.

14 janvier

Il faut écrire avec un minimum de chaleur ou cesser d'écrire.

(J'ai pratiquement cessé de « produire » à partir du moment où je me suis imposé d'écrire à froid, de renoncer au mouvement, à l'humeur, à l'« ébullition », à ma nature, à moi-même. Il faut que je me retrouve, que je me réconcilie avec mes caprices, avec mes véritables défauts.)

Je vais à la boutique de diététique. Le vendeur bavarde avec une fille, et ne tient nul compte de ma présence. Je me propose de ne rien dire, et me fais violence pour ne pas éclater. J'y parviens.

Au bout de quelques minutes, la fille partie, il me demande ce que je veux. Je prends plusieurs choses, et, à la fin, je lui demande une purée de noisettes. Je vois qu'elle est jaune, et lui dis que je voulais en fait une purée d'amandes. Là-dessus, il me répond : « Il faut savoir ce qu'on veut » – sur un ton d'incroyable impertinence. Oubliant ma décision de rester calme, je prends le pot de purée de noisettes et je le fracasse presque contre la table : « J'ai bien le droit de me tromper, non ! » – Il faut dire que ce vendeur a un sourire ironique, peut-être involontaire, qui me met hors de moi. Je suis sorti du magasin, ayant mal à l'estomac et mal partout. Pour une fois, la théorie qu'il est bon, salutaire de laisser éclater sa colère plutôt que de la rentrer s'est révélée fautive. Car si j'avais réussi à me contenir, à me taire, j'aurais été en meilleur état que je ne le fus en explosant.

Le refoulement n'est pas nécessairement morbide : il peut même être un facteur d'équilibre et même de salut. Car il est des besoins, voire des instincts qu'on ne doit satisfaire que rarement dans de grandes occasions.

Un besoin insatisfait est perdu pour l'esprit. Comprimons nos désirs dans notre propre intérêt ; honorons-les à l'occasion seulement.

Un homme superficiel est quelqu'un qui a donné libre cours à ses impulsions. On ne s'approfondit qu'en les contrecarrant. D'où l'utilité de l'ascèse.

La vie intérieure est l'apanage de ceux qui savent se *surveiller*. Une satisfaction retardée, différée est un triomphe spirituel. Différée, et non contrariée, car il faut que le refus vienne de *nous*. S'il est provoqué par l'extérieur, il mène à l'aigreur et à la stérilité.

15 janvier

La météorologie et moi. Il n'y a que Maine de Biran qui ait vécu aussi intensément le drame d'avoir à subir *dans son esprit* les fluctuations de

température, de *temps* au sens le moins métaphysique qui soit. C'est surtout le dégel, la tendance au radoucissement que je ressens le plus cruellement. Cela ressemble à une maladie aux symptômes déconcertants que je connais pourtant mais qui me surprennent toujours, comme si c'était la première fois qu'ils se manifestaient. Le plus pénible d'eux tous est celui qui me donne la sensation d'un voile sur mon cerveau et qui en dérange le fonctionnement. Le mieux alors est de se coucher, *d'abdiquer* : c'est ce que j'ai fait aujourd'hui, car seul le sommeil remédie – pour un moment – aux effets implacables du climat.

La seule « consolation » est d'oublier qu'on a besoin d'être consolé. – Rien ne console, si ce n'est l'oubli des raisons qui créent le besoin de consolation. Toute activité étrangère au moi est facteur de consolation.

*Le moi égale inconsolation.*

16 janvier

Je pense souvent au *Rien* que Louis XVI avait écrit dans son journal à la date qui devait marquer le début de son agonie : 14 juillet. Nous sommes tous dans son cas, nous ne distinguons pas l'exact commencement de notre déclin.

Dans un livre de psychiatrie, je ne lis que ce que disent les malades, presque jamais le commentaire de l'auteur.

18 janvier

Hier, dimanche, du côté de Mortefontaine, en passant près d'une scierie, l'odeur de bois coupé me plut infiniment. Et je me suis dit que si le cercueil sent aussi bon, on ne doit pas y être si mal.

19 janvier

Conversation téléphonique avec S. St. sur les Roumains. Nous constatons qu'il n'y a pas une seule œuvre *universelle* produite par nos compatriotes. Des poètes oui ; mais pas de prosateurs. Aucun roman important, significatif, rien dans aucun domaine, aucun musicien, aucun philosophe, aucun...

S. St. dit que cela vient du fait que le Roumain manque de *convictions*, qu'il vit dans le semblant. Je réponds qu'on ne lui demande pas de

convictions, mais ce qui est plus grave, c'est qu'il manque d'*obsessions*. Dostoïevski est une somme d'*obsessions* ; – c'est en étant hanté par quelque chose qu'on arrive à posséder un univers à soi, et à le projeter ensuite au-dehors, à faire une œuvre justement. Sans obsessions il n'y a que des caprices. Et c'est cela le Roumain : *une somme de caprices*. S'il tourne tout en dérision, c'est que lui-même n'étant rien, il ne peut concevoir que quelque chose d'autre vaille mieux que lui. Et du moment que rien n'a de réalité pour lui, par quoi serait-il *hanté* ? Rien ne *mérite* cette dignité, rien ne mérite le surmenage de l'attention, de l'examen, de la pensée constante, insistante, *aveuglée*. *L'universel rien*, c'est le climat où il vit, c'est l'assise métaphysique de son existence quotidienne.

Si j'avais vécu aux commencements du christianisme, j'ai quelques raisons de croire que j'en aurais subi la séduction.

Puisque j'ai été capable de m'emballer pour la G. de F.<sup>210</sup>, une secte en somme, comment ne l'aurais-je pas fait pour une religion ? Je hais ce chrétien hypothétique, ce fanatique que j'aurais été il y a deux mille ans, je ne me *pardonne* pas un acte d'adhésion que je n'ai jamais commis.

« La loi éternelle n'a rien fait de meilleur que de nous donner tant de moyens de sortir de la vie...

Il est un seul point sur lequel nous ne pouvons accuser la vie, c'est qu'elle ne retient personne malgré lui. » (Sénèque)

Elle est juste l'idée stoïcienne que mourir est un des *devoirs* de la vie.

Le mal me paraît une réalité si pleine que le considérer seulement comme une *privation* du bien, ainsi que font les théologiens, me semble une *impiété*.

Dès qu'on publie, on entre dans le malentendu.

On pourrait même dire *qu'on ne publie que par amour du malentendu*.

Minuit sous les arcades du Palais-Royal. Personne. Silence incroyable (à Paris !) : on entendait les nuages passer.

C. A. a très justement écrit que si mes productions servent à quelque chose, c'est à *l'éveil* métaphysique : secouer les endormis.



... Donc une activité essentiellement non charitable. Car de quel droit déranger le sommeil des autres ?

Les « salauds » n'admirent que des êtres absolument irréprochables. Ainsi X, qui se prête à toutes les compromissions, qui a oublié même qu'il avait une conscience, vient d'écrire qu'il méprisait tout le monde, sauf Gandhi.

(Plus loin, il fait une exception pour Lénine : comme si on pouvait être en même temps pour la violence et le refus de la violence.)

D'après un récit gnostique, Jésus est monté au ciel pour y déranger la disposition des sphères, de façon qu'on ne puisse plus *prédire*. Cette vue hérétique traduit d'une manière on ne peut plus expresse la répugnance qu'avait la nouvelle génération pour le *fatum*. *Au fond le christianisme ne fut qu'une insurrection* contre le *fatum*. Il réussit à y substituer la Providence, cette forme impersonnelle de Dieu.

(J'ai beau faire, je me sens plus près des païens, et de leurs croyances, que des chrétiens. Cependant quelle différence y a-t-il entre le *Destin et ses arrêts* d'un côté et les *desseins impénétrables de la Providence* de l'autre ? Je n'en vois aucune, sauf peut-être que dans le second cas derrière les décrets de la Providence se cache une personne, Dieu, donc quelque chose qu'on peut faire fléchir par des prières, encore que...)

L'idée de Destin me *plaît*, elle m'a toujours séduit. Comment ne m'aurait-elle pas éloigné du Dieu des chrétiens ?

Une des choses justes que j'ai écrites se rapporte au succès et à l'échec (comme de bien entendu). Alors que dans le premier nous sommes tels que nous nous voyons, dans le second, nous sommes tels que Dieu nous voit.

Marion, cette Polonaise – j'avais noté que les psychiatres ne pouvaient rien pour elle, parce qu'elle est au-delà des mobiles qui font vivre. On ne peut pas guérir un fantôme, ni, à plus forte raison, un délivré-vivant. On ne guérit que ceux qui tiennent de la terre, qui y ont encore des racines, si superficielles soient-elles.

Je déteste mes compatriotes, à peu près autant que Simone Weil détestait ses coreligionnaires. Non pas évidemment pour les mêmes motifs. Car mes

compatriotes, il faut bien le dire, ne représentent rien, ne *sont* rien. On ne peut les accuser à cause des valeurs qu'ils défendent, car ils n'en défendent aucune.

Je disais hier à Sanda S. qu'ils ont réussi le tour de force de rendre les Juifs chez nous superficiels, de leur enlever ce mystère qui appartient à leur « race », de les priver de leur dimension religieuse. Aussi les Juifs chez nous, malgré leur niveau intellectuel bien plus haut que celui des indigènes, n'ont-ils rien produit de bien important. Ils ont été contaminés par la futilité ambiante. Un Kafka chez nous n'aurait pas été possible. Le milieu l'aurait rendu futile, « journaliste », dilettante, vulgairement sceptique. C'est bien cela le trait dominant de notre tribu : le scepticisme vulgaire. Des médiocres totalement détrompés, des nullités, des pauvres types revenus de tout. Cela s'est vu déjà mais peut-être pas sur une si grande échelle. C'est le néant collectif.

(Si je m'acharne avec tant de virulence contre mon pays, c'est parce que je voudrais m'en détacher, ne plus souffrir à cause de lui ; j'ai perdu un temps fou à me pencher sur ses misères, et à quoi cela m'a-t-il servi, sinon à me plonger dans des tourments sans issue et sans fin ? Le mieux est de le détester ; une fois la fureur retombée, le détachement viendra tout seul. Je voudrais tant m'arracher à mes origines, et les oublier !)

Ce qui manque à Simone Weil, c'est l'humour. Mais si elle en eût été pourvue, elle n'aurait pas fait de tels progrès dans la vie spirituelle. Car l'humour fait manquer l'expérience de l'absolu. Mystique et humour ne vont pas ensemble.

Pire que l'humour, c'est l'ironie. L'humour minimise la valeur de toutes nos expériences. Mais, à la rigueur, il permet certaines incursions dans le mystère. Il y eut même quelques saints qui ne dédaignèrent pas les moyens de l'humour. Disons que la sainteté s'accorde avec quelques accès d'humour et même d'ironie. Mais ce qu'elle ne saurait tolérer sans se détruire, c'est l'ironie systématique, l'ironie comme pli de l'esprit, comme *don*, comme talent et comme automatisme. Car elle est l'antipode même de l'extase.

J'ai horreur de lire un livre qui ne va pas avec mes préoccupations du moment. Si nos amis savaient de quel dérangement ils sont les *auteurs*,

quand ils nous envoient leurs œuvres juste au moment où il ne fallait pas.

À vrai dire, tout livre qui arrive est inopportun et indiscret, il empiète sur notre intimité, il viole notre solitude. Ce qui est certain, c'est que ce n'est pas précisément celui-là que nous aurions choisi pour notre lecture du moment.

Jeune, j'aimais me mettre tout le monde à dos ; vieux, je n'ai plus la force de cultiver mes ennemis, d'aiguiser et d'entretenir leur haine. Ma réconciliation avec Goldmann en fut l'exemple éclatant. Il devait mourir bientôt après : il ne put survivre à notre réconciliation.

27 janvier 1971

R. de R., après la mort de sa première femme, décida de se tuer. Il alla s'acheter un revolver, mais il le trouva trop cher, et resta en vie.

L'avarice est quelquefois utile.

L'argument massue contre mon pays est qu'il n'a donné aucun mystique. Personne qui ait fait une expérience vraiment profonde. Entendons-nous : je ne veux pas dire qu'il n'y ait eu personne pour atteindre à l'expérience mystique. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a personne qui *crée* à partir de cette expérience, qui y associe son nom, qui innove en cette matière, ne fût-ce que par quelques formules.

28 janvier

Le pauvre, à force de penser à l'argent, d'en être obsédé, en arrive à perdre les avantages spirituels de la non-possession et ainsi de rivaliser de bassesse avec le riche.

Il faut avoir un minimum d'affinités avec ce qu'on attaque, ou, si c'est une personne, il faut qu'elle soit l'antipode exact de ce qu'on est ; mais par cela même on lui ressemble, bien qu'il ne s'agisse pas d'affinité mais de symétrie. La symétrie est une ressemblance.

Eugène, tout à l'heure, venant de l'Académie, où il a essayé son uniforme pour la réception du mois de février, se dit impressionné par l'atmosphère poussiéreuse qui y règne : des vieux qui attendent de mourir et dont on guette la mort. Il a peur des cérémonies qui entourent le discours.

Quelle folie d'avoir accepté une histoire pareille ! Il le regrette maintenant et invoque comme excuse que s'il a accepté, c'est parce qu'à l'époque, c'est-à-dire il y a un an, il traversait une crise de dépression avec sensation d'abandon, et il avait vu dans l'Académie un endroit où se retirer, une protection, un *asile*.

Quelle erreur que celle des deux Testaments d'avoir personnalisé la divinité ! En créant un dieu à notre image, ils l'ont rendu fragile, vulnérable, éphémère. Le bouddhisme est autrement dans le vrai.

Le drame des Habsbourg est aussi impressionnant que celui des Atrides.

Hélas ! il n'y a plus de barbares purs. Partout, même dans la jungle, une pourriture plus ou moins civilisée.

Aller jusqu'aux limites de son art et plus encore de son être, telle est la loi de celui qui se croit tant soit peu *appelé*.

1<sup>er</sup> février 1971

« ... je ne m'appartiens plus » – telle est la définition de l'homme contemporain.

Cesser de s'appartenir, c'est bien ce que veut dire *aliénation*, le mot le plus galvaudé qui soit.

Christabel me disait hier soir qu'elle était étonnée qu'avec ma « vitalité », j'arrive à avoir une vision aussi sombre de la vie. Je lui ai répliqué qu'elle n'était pas sombre, que j'ai d'ailleurs dit expressément que c'est tout particulièrement dans le bonheur extrême qu'on mettait la naissance en question, que dans la pensée de n'être pas né entre toujours un rien de volupté.

Tout ce qui nous infirme, en nous obligeant à réagir et à nous ressaisir, nous exalte par là même. Quoi de plus bénéfique que les gifles reçues ou imminentes ?

Un des plus réconfortants moments de l'histoire contemporaine : Brandt, à Auschwitz, s'agenouillant en pleurs devant le monument aux victimes du

nazisme<sup>211</sup>.

Je viens de lire un petit livre en apparence inactuel. Mais rien de ce qui concerne le judaïsme n'est périmé. Il s'agit d'une courte autobiographie d'un Juif du XIIe siècle, qui, en Rhénanie, se convertit au christianisme. Ses coreligionnaires veulent le lapider. Finalement il se sauve, et entre dans un couvent. Le néophyte s'appelait « Judas de Cologne » – et son livre « *Histoire de ma conversion* ».

Le fanatisme des Juifs dépasse l'entendement. Mais du moins prouve-t-il qu'on peut être fanatique et subtil ; ce qui chez les autres peuples n'arrive jamais. La singularité des Juifs est totale. Ils sont là pour démontrer que le paradoxe d'être homme est inépuisable, et que les incompatibilités courantes ne les regardent pas, qu'ils les rendent possibles, existantes, par leur exemple où cohabitent tous les contraires.

*Tolérants*, ils eussent disparu depuis longtemps. Leur pérennité est due à leur incroyable sectarisme. Deux mille ans d'ardeur et de haine n'ont pas usé leur vitalité.

Où que j'aille, je me sens étranger. Tout le monde me semble trop *positif*, trop *professionnel*. Je ne fais pas partie de la société, et je voudrais bien m'évader de l'espèce.

« Il n'est pas d'ici » – c'est le seul propos sur moi qui me touche, qui *m'exprime*. Si par hasard on le dit et que je le lise, j'exulte. Enfin sans congénères !

4 février

*Dionysien* et *apollinien* : Nietzsche a fait carrière avec ce schéma. Tous les historiens de l'art, et tous les professeurs de tous les temps, usent de ce genre d'opposition factice, pour échafauder des contrastes en série, à tous les niveaux de l'esprit.

Quand quelque théorie a du succès, soyez certain qu'il s'agit de la formulation nouvelle d'un vieux schéma (*Le cru et le cuit*) de Lévi-Straus). C'est le triomphe de l'esprit géométrique.

J'ai toujours suspecté la philosophie de *naïveté*, je devrais dire d'*orgueil naïf*. Rien de plus facile que de forger des discours divisions à l'aide de catégories. Le *dualisme* comme passe-partout est vomitif. Je pense à la

philosophie de X. Dès qu'on ouvre un de ses livres, on tombe dès la première page sur le schéma-ritournelle, dont tout dérive.

*Penser*, c'est sûrement autre chose. Penser, c'est chercher la nuance, ce n'est pas simplifier. Or la nuance est l'ennemie de la catégorie.

« ... la foule a trop d'yeux pour avoir un regard » (Hugo).

Chaque fois que je lis quelques textes de Freud, et ses lettres en particulier, je suis frappé de sa capacité de foi. Il se dit incroyant. Mais le ton dont il parle de ses découvertes, de sa méthode, de son école, est celui d'un fondateur de secte. Au XVIIIe siècle, en Galicie, il eût été rabbin hassidique.

Si jamais il a obtenu des guérisons, ce n'est pas à cause de son *analyse*, mais à cause de *lui*, de sa présence, de sa forte personnalité. Plus je le lis, plus je crois en lui, en même temps que mes doutes s'aggravent sur le bien-fondé de ses exagérations. Esprit subtil et cependant borné, il avait tous les avantages et toutes les tares d'un sauveur, déguisé en homme de science. Et d'ailleurs son grand truc est d'avoir présenté comme *science* ce qui n'était qu'une théorie, qu'un corps d'hypothèses et de fictions.

Freud cite le cas d'un psychanalyste danois qui souffrait de migraines tenaces, et qui avait suivi sans résultat un traitement chez un autre psychanalyste. Quelques mois auprès de Freud amenèrent la guérison. – On le croit volontiers. C'était un disciple et le contact quotidien avec le Maître ne pouvait avoir que des effets bénéfiques. Quelle cure meilleure que de voir celui qu'on estime le plus grand génie de tous les temps s'intéresser à vos difficultés, à vos conflits, à vos misères ! Aucune maladie ne résisterait à une euphorie aussi exceptionnelle. Un thaumaturge bien habile et pourtant prisonnier de son propre jeu et de ses illusions. Faire des miracles *dans le style de son époque* – cela n'est pas donné à tout le monde.

Ce n'est pas tant les idées que les expériences qui m'intéressent chez un penseur : non ce qu'il a pensé mais ce qu'il a souffert.

J'ai tort, je sais.

Je dois à Valéry d'avoir renoncé à toute forme de jargon.

Alain était en cette matière non moins exigeant : il n'admettait pas des mots comme *mental*, *émotif*.

(C'est pour cela que les philosophes officiels ne l'ont jamais pris au sérieux.)

5 février 1971

Impasse.

L'impasse n'est pas tragique. Car la tragédie *aboutit* à l'effondrement. Elle avance vers la fin, elle se démène *en vue* de la ruine. Elle n'est pas statique, alors que l'impasse l'est nécessairement.

Dans la tragédie, il y a un déroulement, et une conclusion : le temps y joue un rôle capital, alors qu'il est absent de l'impasse, qui appartient au monde de l'identité.

Ce qui frappe chez Freud, c'est son refus de la métaphysique, de toute métaphysique. Dans une lettre à un Allemand qui avait fait une thèse sur les rêves, il dit qu'il se méfie de la propension des Allemands pour la métaphysique, laquelle, dit-il, n'est qu'une *survivance* d'anciennes croyances, une *survival* et une *nuisance* (c'est lui qui cite ces mots anglais).

On pense tout de suite au *Cercle de Vienne*, à Schlick et les autres, positivistes logiques, ennemis farouches de toute spéculation métaphysique. L'Autriche, c'est un fait, n'y paraît pas encline : a-t-elle donné un seul métaphysicien ? Freud de même que les membres principaux du *Wiener Kreis* étaient juifs. L'Autriche a enlevé à ces Juifs, venus la plupart de Galicie, leur dimension religieuse, elle les a rendus moins profonds mais plus *aigus*.

Je suis en train de lire un livre d'Alain sur Lagneau. Cela est subtil et cela ne veut rien dire. Le secret de certains Français de tourner autour du pot.

Il y a longtemps que j'ai lu quelque part ce mot sur Alain : « Alain pense profondément à rien. »

C'est vrai ; et cependant quel esprit délié, indépendant, libre ! Une certaine substance y manque. C'est de la rhétorique sans éloquence : ce qui donne l'impression d'un esprit réfléchi. Réfléchi il l'est, mais il est stérile au fond et point troublant, remuant, fécond. Mais qu'on regrette de n'avoir pas été son élève !

8 fevrier

Un texte de Genet sur Giacometti, ou l'admiration frise l'idolâtrie. Ton excellent mais démesure, à côté. Tant de respect pour un sculpteur mineur étonne. Et cela de la part d'un iconoclaste. On croirait que l'auteur contemple Michel-Ange et s'entretient avec lui. Enfin on doit se réjouir de rencontrer de la naïveté chez ceux-là qui font profession d'en manquer.

Je viens de lire une lettre de Freud à Thomas Mann sur Napoléon. J'ai rarement lu quelque chose de plus arbitraire, de plus évidemment faux, de plus fantaisiste. C'est purement et simplement stupéfiant. Expliquer Napoléon par la jalousie qu'il eut à l'égard de son frère *Joseph*, jalousie convertie ensuite en tendresse, ensuite par le transfert de cette tendresse sur *Joséphine*, et ensuite assigner à la répudiation de celle-ci la cause implicite de son déclin... tout cela est d'une gratuité délirante.

J'allais oublier aussi le paragraphe sur l'attachement à sa mère, veuve très tôt... Tout y est. C'est confondant.

La psychanalyse est une entreprise folle : c'est pour cela qu'elle a réussi, mais c'est pour cela également qu'elle croulera. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette aventure, c'est Freud, le personnage, le héros, et non le savant.

À force de forger des hypothèses et de fonder sur elles une thérapeutique, on finit par obtenir des résultats, c'est-à-dire des illusions de guérison – car c'est bien à cela que se réduit la psychanalyse.

On parle de mon « style ». Mais mon style ne m'intéresse pas du tout. J'ai quelque chose à dire, je le dis, et c'est ce que je dis qui compte ; la manière de le dire est secondaire. L'idéal serait d'écrire sans style ; je m'y efforce, et j'y arriverai. Seule importe la pensée. Le reste est pour les littérateurs.

Je n'aime pas définir des mots (laissons cette besogne aux philosophes) mais des sensations, des frissons, des brûlures. Mes idées ? Des sanglots dégénérés en formules.



Signe de faiblesse : je ne tire pas assez de contentement de mon inaction, je ne demeure pas introublé devant le rendement des autres. Rien n'empoisonne tant que des restes d'ambition, que la lie du vieil homme.

La Russie, l'Espagne, l'Italie et même la France. Peuples tentés par l'anarchie, et où les régimes autoritaires sont la règle.

L'exercice de la liberté n'est possible que chez les nations disciplinées.

En France, les riches eux-mêmes regardent l'État comme un ennemi. Vive l'Angleterre ! est-on tenté de s'exclamer. L'esprit à la fois libre et moutonnier, la routine par consentement, le préjugé accepté délibérément, le refus collectif de l'impertinence, telles sont les conditions qui rendent la vie supportable, et qui ne se rencontrent malheureusement que dans quelques rares pays (en Scandinavie, en Suisse, en...)

Vivent les pays sans imagination, les pays où on ne mêle pas le théâtre et la vie, où les citoyens ne *jouent* pas du matin au soir ! Le pittoresque et la comédie, c'est bon pour le touriste, mais c'est mauvais pour celui qui poursuit quelque dessein inactuel.

Nietzsche s'est lancé avec la connerie du surhomme. C'est vraiment une tache sur sa réputation. Dire qu'un esprit capable d'envolées cyniques d'une rare envergure ait pu se laisser tenter par une vision aussi niaise ! L'enthousiasme en matière de prophétie ne vaut rien. Elle attire les foules et irrite les délicats. *Toute idée trop positive est franchement grossière*, même si elle émane d'un esprit subtil et profond.

### 16 février

Le malaise, n'importe lequel, est l'auxiliaire précieux du penseur. Le malaise plutôt que la maladie, car celle-ci envahissante, dominatrice, tend à se substituer à la pensée, mieux : *à penser* ELLE-MÊME.

Heidegger s'est créé une langue à lui : *une somme de tics*. Plus exactement : il a projeté un souffle de poésie dans le jargon de la phénoménologie.

Un abus de terminologie philosophique relevée par un rien de poésie.

De chacune de ses œuvres, on a envie de dire : un grand livre illisible.

Trakl est traité comme s'il s'agissait d'un présocratique.

Heidegger et Céline – le philosophe et l'écrivain qui, après Joyce, se sont le plus penchés sur la langue pour la pétrir, la torturer, *la faire parler*...

Des tortionnaires du langage.

J'aimerais écrire un essai sur Hitler comme contemporain de l'expressionnisme, sur un illettré en proie à la *Weltuntergangstim-mung*<sup>212</sup>.

Il m'est arrivé de *persécuter* le langage, de le maltraiter et même de le faire souffrir mais jamais au point de le faire hurler.

Je n'ai jamais demandé aux mots de fournir un effort disproportionné à leur capacité naturelle, je ne leur ai jamais demandé de donner leur maximum. Je suis contre le *surmenage des mots*, et je reprocherais volontiers à la poésie contemporaine de manquer de pitié à leur égard. Elle est exigeante au point de les épuiser. Ménageons-les, de peur que, fourbus, ils ne soient plus bons à rien !

En regardant les fauves au Jardin des Plantes : ce qu'est leur cage pour eux, le Temps l'est pour nous. Chacun de nous est enfermé derrière des grilles plus ou moins visibles.

Les hommes continuent uniquement parce qu'ils n'ont rien appris. Si l'expérience des générations précédentes faisait partie du patrimoine obligatoire de chacun, l'Histoire aurait cessé depuis longtemps. La chance – et la malchance – de l'homme est de ne pas naître désabusé.

Tout « système » est caduc. Ce qui est viable chez un penseur, c'est ce qui déroge à la ligne générale de sa pensée, ses *oublis*, ses contradictions avec lui-même, la tentation athée chez le croyant, les velléités mystiques du rationaliste. Car on n'est jamais plus soi-même que dans les moments où on échappe à celui qu'on est censé être.

*Être* chez Heidegger a une portée mystique dont il n'est pas conscient.

On ne peut prononcer le mot *être*, avec ou sans majuscule, sans prouver par là même qu'on est, à sa manière, un croyant. Car il faut avoir des dispositions religieuses pour pouvoir proférer un tel vocable avec conviction, avec assurance. Peut-être même faut-il *croire* pour dire

simplement de quelqu'un ou d'un objet qu'il est ceci ou cela, car ce *est* particulier renvoie automatiquement à *Il est*.

### 24 février

Quatre jours splendides. Nohant – la vallée de la Creuse – la Sologne.

En quatre jours presque cent kilomètres à pied. Sentiment de vie vraie, de réalité, de quelque chose qui n'existe plus.

On ne peut plus voyager qu'en hiver, saison où l'on rencontre le moins la face hideuse du touriste. Villages déserts, routes vides, quel bonheur !

### 27 février

L'état de stérilité se confond avec l'état de clairvoyance. On comprend tout mais on ne progresse pas. C'est de la connaissance, c'est entendu, mais une connaissance... stérile.

Ce qui fait avancer la connaissance, c'est l'enthousiasme et surtout l'horreur. Donc l'esprit en mouvement. La stérilité est immobilité.

Pourquoi, après avoir fait une bonne action, a-t-on envie de suivre un drapeau, n'importe lequel ?

Nos mouvements généreux sont dangereux, car ils nous font perdre la tête. À moins qu'on ne soit généreux parce que, justement, on a perdu la tête, la générosité étant un état d'ivresse avérée.

Les grands mystiques donnent l'impression d'avoir *épuisé* Dieu, et, à la fois déçus et avides, de chercher ensuite quelque chose qui les dépasse. D'où le plongeon dans la déité, dans l'essence *antérieure* à Dieu.

### 6 mars

À Roger M., qui me demandait ce que je pouvais bien faire de toute la journée, j'aurais dû répondre, puisque aussi bien il connaît le taoïsme :

« Je pratique le *wu-wei*, le non-agir. »

### 9 mars

La philosophie de l'histoire d'Hésiode et d'Hérodote va plus loin que celle de Hegel ou de Marx. Le côté incurable de la destinée humaine, la haute antiquité était plus apte à le percevoir que l'époque moderne corrompue par l'idée de progrès.

Je n'aime que les premières intuitions sur le monde (Homère et compagnie, Upanishad, folklore) et les dernières (bouddhisme tardif, stoïcisme romain, quiétisme). Éclairs primitifs et lueurs fatiguées. L'éveil de la conscience et la lassitude d'être éveillé.

La sagesse grecque se résume dans la maxime : « Mortel, pense en mortel. »

(Toutes les fois que l'homme oublie qu'il est mortel, il se sent porté à faire de grandes choses et parfois il y arrive : mais en même temps, c'est cet oubli qui est la cause de tous ses malheurs. Il ne s'élève pas impunément. *Renoncer*, ce n'est rien d'autre que connaître ses limites et les accepter. Mais c'est là aller contre le mouvement *naturel* de l'homme, qui le pousse vers le dépassement, vers la ruine.)

### 9 mars

L'homme n'est homme que dans la mesure où il ne s'accepte pas, c'est-à-dire où il consent à sa ruine.

Les gens qui ont de la classe ne sont pas particulièrement inventifs en fait de langage. Y montrent des aptitudes et de l'originalité les gens loquaces, presque vulgaires, ou du moins qui poussent la vivacité jusqu'à la forfanterie, ou à la dégueulasserie quelque peu délirante.

Le génie verbal est souvent l'apanage de ceux qui font *peuple*.

*L'éducation* nuit à la fraîcheur, à la vigueur du langage.

Céline ne sort pas d'un salon. À peu près tous ceux doués d'un génie verbal que j'ai connus manquaient de manières : ils étaient des *natures*, ils vivaient à même le langage.

Il viendra un jour où le français ne sera pas plus lu que le latin aujourd'hui. (Ce sentiment bizarre de manier une langue presque morte.)

Depuis que je suis dans ce pays, je ne fais que constater son manque d'avenir. Le drame des peuples qui ont un passé ! Mais il existe un autre drame : celui des peuples qui n'ont ni passé ni avenir. La Roumanie par exemple, dont le néant est si établi, si visible, qu'il en est indécent.

Zapratan<sup>213</sup>, Sorin Pavel, Petre Tutea<sup>214</sup>, ou ce Crâciunel, et Nenea aussi, – et tant d’autres, – si typiquement représentatifs de ma tribu ! Vies inabouties, et à cause de cela, intéressantes. Ils ne pouvaient, que dis-je ? ils ne devaient pas se réaliser – peut-être pour rester conformes au génie d’un peuple irréalisé, pour demeurer fidèles à une stérilité native, originelle.

Le secret de mon pays ? Vivre et mourir pour rien. Pendant la dernière guerre, des centaines de mille sont tombés contre les Russes et contre les Allemands. Personne ne le sait. Plus de pertes que n’en ont eu les Américains, ou les Anglais et les Français réunis. En vain...

Parfois j’ai le sentiment que mon « démon » m’a quitté. Voilà où mènent les abus de calmants, la fréquentation du bouddhisme et la volonté de sagesse. À force de me raidir contre mes penchants, de combattre mes défauts, je devais inévitablement m’appauvrir, exténuer mes appétits et mes ambitions, me précipiter dans une sécheresse affligeante, stupide, « noble ».

-

-

12 mars

Ce qui m’a toujours attiré chez les Juifs, c’est leur refus orgueilleux de s’accepter, le tourment de leur excellence, de leur singularité, le rêve perpétuel d’une condition différente, la totale *impossibilité* de leur carrière.

Quand cela ne va pas, et qu’on est mécontent de son sort, on a toujours le recours de se dire qu’on aurait pu être l’un d’eux. La consolation et l’humiliation de n’être pas juif.

« *Mon* » temps

Je vis à la fois au jour le jour (dans tous les sens du mot) et au-delà de tous les jours : l’élémentaire et la suprême mesure du temps. Coexistence difficile, cause de tous les malaises, comme de toutes les consolations.

Hier soir. Dans une petite rue du côté des Halles. Des pans de mur noirs d’une maison lépreuse. Et tout à fait en haut, un trou qui laisse apercevoir une étoile.

P. S., comme nous déambulions hier soir dans des rues minuscules, m’a dit une chose qui m’a frappé : « Quelqu’un devrait écrire un jour sur vos

rapports avec Paris, car il est certain qu'il y a une relation entre l'atmosphère de Paris et votre manière de voir les choses. »

Cela n'est que trop vrai : moi qui n'ai plus d'attaches, je me suis quand même *enraciné* dans Paris. C'est *ma* ville. Ce qui nous est commun, c'est un certain cafard. Un cafard, disons, métaphysique s'est greffé sur le cafard parisien.

La fierté de n'avoir jamais marché derrière un drapeau.

Soleil, « glorious day » etc.

« Le printemps m'a apporté le rire de l'idiot », la chose la meilleure qu'ait dite Rimbaud, selon Pierre de Lapparent.

On est quelquefois si perdu au milieu d'un bonheur intense, qu'on doit se faire violence pour ne pas crier : Au secours !

Je voudrais manquer de toute attache, comme un Christ sans charité, être libre, libre, à l'égal d'un dieu pyrrhonien.

On ne peut chercher la Vérité, si on n'a pas connu pendant longtemps le dégoût de la vie.

Ce dégoût est exigeant, et seule la passion du vrai peut le satisfaire et le calmer.

La Vérité (on a pourtant honte d'employer, en l'occurrence, la majuscule) a été toute ma vie mon unique souci – ou plutôt la peur de me tromper, d'être dans l'illusion, qui, n'étant qu'une recherche indirecte de la Vérité, explique pourquoi je n'ai pas pu la rencontrer.

La chose la plus desséchante, la plus stérilisante est de suivre une doctrine, une religion, un système, pour un écrivain surtout ; à moins qu'il ne vive, comme cela arrive souvent, en contradiction avec les croyances dont il se réclame. Cette contradiction ou plutôt cette infidélité stimule, alimente son talent, le maintient dans un état d'insécurité, de gêne et de honte, particulièrement favorable à la production littéraire.

Je me connais assez bien, et si je ne me méprise pas complètement la raison en est que je suis trop désabusé et trop fatigué pour pouvoir me livrer à des sentiments extrêmes.

16 mars

Exceller dans l'inachèvement.

Il faut dire ce qui est : c'est surtout avec les Juifs que je m'entends en profondeur, parce que, tout comme eux, je me sens en dehors de l'humanité.

Je ne suis pas réactionnaire, j'admets toutes les réformes et toutes les révolutions qu'on voudra. Mais n'exigez pas de moi de croire que l'Histoire ait un sens et l'humanité un avenir. L'homme passera de difficultés en difficultés ; et il en sera ainsi, jusqu'à ce qu'il en crève.

L'homme est *libre* dans la mesure où il peut ne pas agir tout de suite. Seule la défaillance de ses réflexes assure sa liberté. C'est qu'elle lui accorde le loisir de réfléchir, de peser, de choisir. Elle crée un intervalle, un vide entre ses actes. Ce *vide* est l'espace et la condition de la liberté. L'homme est homme par ses insuffisances. S'il n'y avait pas quelque chose de détraqué dans ses réactions fondamentales, il ne serait qu'un automate.

L'horreur de la vie n'est pas un signe de manque de vitalité mais plutôt d'énergie mal employée, dressée contre elle-même.

Chez les peintres, le manque de renouvellement est plus visible encore que chez les écrivains. Pourquoi tel ou tel refait-il toujours la même exposition, en parlant, à chaque fois, d'« œuvres récentes », au lieu d'annoncer carrément qu'il n'y aura aucune surprise ? La seule excuse de la répétition en tout est l'approfondissement, c'est-à-dire qu'on fait la même chose mais *à un autre niveau*. Là où ce phénomène n'existe pas il s'agit carrément d'une imposture plus ou moins consciente.

L'essentiel surgit souvent au bout de longues conversations. Les grandes vérités se disent sur le pas de la porte.

17 mars

Beckett m'a raconté hier soir qu'une étudiante de Nice lui a écrit pour lui demander de protester contre la façon dont on interprète son œuvre dans les facultés des lettres, que c'est là une manière indigne, etc. Sans doute s'agit-il de la critique structuraliste qu'on pratique dans les universités.

Lire un livre pour le plaisir de le lire, et le lire pour en rendre compte, c'est là deux opérations radicalement opposées. Dans le premier cas, on s'enrichit, on fait passer en soi-même la substance de ce qu'on lit ; c'est un travail d'assimilation ; dans le second, on reste extérieur, voire hostile (même si on admire !) au livre, car on ne doit le perdre de vue un seul moment, on doit au contraire y penser sans cesse, et *transposer* tout ce qu'on dit dans un langage qui n'a rien à voir avec celui de l'auteur. Le critique ne peut se permettre le luxe de s'oublier ; il doit être conscient à chaque moment ; or ce degré de conscience exacerbée est finalement appauvrissement. Il tue ce qu'il analyse. Le critique se nourrit sans doute, mais de cadavres. Il ne peut comprendre une œuvre, ni en tirer profit, qu'après en avoir extirpé le principe vital. Je considère comme une malédiction d'avoir à contempler quoi que ce soit pour en parler. Regarder *sans savoir qu'on regarde*, lire sans peser ce qu'on lit, tel est le secret. Tout ce qui est trop conscient est funeste à l'acte, à n'importe quel acte. On ne fait pas l'amour avec un traité d'érotisme à ses côtés. C'est pourtant ce qui arrive un peu partout aujourd'hui. L'importance énorme qu'a prise la critique relève du même phénomène.

La seule utilité de Dieu (ou du concept de Dieu), c'est qu'il permet de rompre avec les hommes sans tomber dans le narcissisme, le délire, le dégoût, les vices du Moi. On reste normal, avec l'illusion d'un appui *objectif*. Au surplus, croire en Dieu vous dispense de croire à quoi que ce soit d'autre : ce qui est un avantage inappréciable. C'est pourquoi j'ai toujours envié ceux qui croyaient, tout en étant incapable de comprendre comment ils s'y prenaient. Il me paraît plus aisé de se croire Dieu que de croire en Dieu.

Sur cent lettres qu'un auteur reçoit, une seule mérite considération. Presque toutes, on ne vous les adresse que dans la mesure où l'on parle de vous dans les journaux et les revues. Elles sont inspirées, non pas par ce que vous avez écrit, mais par ce qu'on a écrit sur vous. Dans tous les secteurs tout est de seconde main. Adonnons-nous à la modestie !

(Je me suis essayé à la modestie, avec des succès divers. Je ne désespère pourtant pas d'y atteindre un jour. C'est pour cela que la mort est là.)



18 mars

Sibylle m'a appris hier soir que Mircea Eliade a eu le 9 courant une crise cardiaque (péricardite ?) et que c'est seulement le 16 que les médecins ont déclaré qu'il était hors de danger. La crise a eu lieu dans une ville du Michigan où il était avec Christinel. Toute la nuit j'ai pensé à cet accident, absolument inattendu. – Car pour moi, il était d'une résistance à toute épreuve. Combien de fois ne me suis-je pas dit que si j'avais fourni le quart du travail qu'il faisait, je serais mort depuis longtemps ! J'ai rarement vu quelqu'un qui autant que lui se soit, si je puis dire, *livrer au surmenage* avec pareille ardeur. En tout, le contraire d'un sage, la sagesse étant le refus d'abuser de ses forces, de ses capacités, de son temps. Ce que M. E. aurait dû apprendre, c'est l'art *de s'ennuyer*. Il ignore le plaisir de ne rien faire. Je forme le vœu qu'il l'apprenne maintenant.

Quatre heures de conversation *en français* avec un ami de mon frère. Pas une seule phrase qui ait été, je ne dis pas correcte : mais acceptable. Une avalanche de solécismes. J'aurais dû lui dire qu'il ne savait pas le français. J'ai reculé car la *surprise* eût été pour lui insoutenable.

J'ai toujours pensé que toute gloire doit s'expier, qu'on doit payer pour l'avoir rencontrée, qu'on ne la connaît pas impunément. Celui qui l'a possédée ne pourra plus s'en passer, et comme, tôt ou tard, elle se dérobe, il essaiera de la conserver à tout prix, il s'y accrochera comme un damné, et il sera effectivement un damné, qu'il la garde ou qu'il la perde.

Seul un *inconnu* peut véritablement communiquer avec Dieu. Les hommes ne s'interposent pas entre lui et l'objet de ses prières. Les avantages métaphysiques de l'anonymat sont immenses...

Être inconnu des hommes, c'est n'avoir pas d'obligations à leur égard, c'est vivre sans responsabilités, c'est-à-dire être à même de disparaître dans l'essentiel.

« Je suis celui qui est... »

Dieu aime le laconisme. Ce serait là une raison d'être croyant.

Il n'y a rien de pire qu'un dieu – ou un écrivain – bavard. *Tout est trop long*. C'est la seule maxime qu'on devrait avoir quand on se met à « créer ».

Lu avec stupeur dans une revue « réactionnaire » un article très violent contre Pascal, présenté comme un individu des plus douteux, et auquel, après trois siècles, on ne pardonne pas *Les Provinciales*. La France est le pays des clans, des coteries, des sectes, et des révolutions et des guerres civiles, *donc* des dictatures. La discussion n'y est possible que jusqu'à un certain point. Quand les esprits s'échauffent, adieu les arguments !

Dans le même article, les jansénistes sont traités comme un gang de brigands. Quand on pense au sort que les jésuites réservèrent à ces brigands, on se demande comment quelqu'un ose encore prendre la défense d'une Compagnie qui a le front de se réclamer de Jésus.

J'ai feuilleté hier un livre de « pensées » de François Rostand, préfacé par je ne sais quel abbé. Le style, le genre, les tours sont de son père<sup>215</sup>, mais le contenu est juste à l'opposé. Ce qu'a démolit le père le fils le rétablit ; aux doutes de l'un se substituent les certitudes de l'autre. Le rejeton, ne pouvant aller plus loin que le géniteur, a changé de direction, non, a refait le même chemin en sens inverse, a lu son père à contre-courant. Tout ce que celui-ci a combattu, l'autre le célèbre, le magnifie. Il est vrai d'ajouter que chez le père la négation était à base d'angoisse, de lucidité excessive, presque tremblante. Une possibilité de prière existait. Mais pour une autre génération.

Il paraît que Pierre Loti a traduit *Le Roi Lear* ! Eh bien !

Cet amoncellement de banalités ! Ce qui n'est pas frappant n'existe pas. *Écrire* devrait être synonyme de *graver*.

21 mars

La Beauce. Ciel couvert, temps brumeux. Des bosquets d'arbres : taches noires, au milieu d'une steppe brune. Tant de poésie à une heure seulement de Paris !

22 mars

Je ne suis pas un exilé mais un *expatrié*.

Breton, pendant la guerre, s'est refusé à apprendre l'anglais pour ne pas abîmer son français. En quoi il a fait preuve d'un grand instinct littéraire.

On ne devrait sortir d'une langue qu'à l'occasion. Lire de l'anglais ou de l'allemand, chaque fois que je le fais, je sens mon français chanceler. Il faut s'en tenir à un seul idiome, et en approfondir la connaissance du matin au soir. Pour un écrivain français, un entretien dans sa propre langue avec une concierge est plus profitable qu'une discussion avec un grand savant dans une langue étrangère.

L'indignation est signe de vie – et d'infantilisme. Chaque fois que je l'éprouve, je m'en réjouis et m'attriste. Je voudrais en arriver à tout accepter, avec le non-étonnement d'un idiot.

La mort n'est au fond que la fin d'une longue indignation.  
Il a rendu l'âme, il a cessé d'être indigné.

Sur des millions de Parisiens, je suis peut-être le seul qui aime avec passion la Beauce, qui considère comme une chance de la trouver si proche, à moins d'une heure de train.

Né dans les Carpates, je devais par contraste être séduit par la plaine, dont le néant horizontal invite plus encore que la montagne à des réflexions de toutes sortes.

Mes prétentions à la sagesse, quelle farce ! – alors qu'il ne se passe pas de jour que je ne ressente des impulsions homicides, purement gratuites d'ailleurs, mais elles sont là, et d'autant plus graves qu'elles ne viennent pas d'un besoin de vengeance légitime, d'une humiliation donnée, de la nécessité d'une réparation. Elles procèdent de mon « moi », de celui qui du matin au soir se donne à lui-même la comédie du détachement. L'appétit de détruire est sans doute vif en moi ; non moins vive est cependant la conviction que j'ai du grotesque à l'échelle cosmique qui contrebalance tout, y compris cet appétit-là.

Je me fais l'effet d'un Raskolnikov qui, parti pour commettre son forfait, s'arrête en chemin pour feuilleter l'Eclésiaste ou Épictète.

Mes contradictions, étant organiques, donc insolubles, m'ont prédestiné à l'échec. J'y cours sans remords, presque triomphalement.

Je suis sans doute le produit de mes deux parents ; mais ce ne sont pas eux qui sont coupables de ce que je suis, ce sont les épreuves de mes vingt

ans, mes douleurs et mes insomnies de l'époque, qui toutes ont donné à mes tares héritées une dimension dont mes parents ne sont pas responsables, eux, qui m'avaient légué des tourments tolérables et modestes, et non ces convulsions et ces cris, ces supplices inconvenants, démesurés.

Ce matin, à la radio, Roland B., cet esprit subtil mais foncièrement faux, s'est plu à vanter les idées de Fourier et jusqu'à son style, qu'il trouve beau et dont il vante les affreux néologismes. Je me rappelle le dégoût avec lequel je me suis détourné des divagations illisibles de cet utopiste. Rarement texte m'a irrité autant. Philosophie d'un imbécile. Un André Breton était béat devant les élucubrations de ce pauvre type.

Au Luxembourg, après-midi divin. Il est impossible d'imaginer ciel plus pur et lumière plus éthérée. Sensation d'au-delà du bonheur. Et cependant je me disais qu'il était impossible de se borner à ce monde-ci sans tomber dans la désolation.

Expliquer un rêve en détail, c'est faire de la très mauvaise littérature. Le raconter purement et simplement, c'est différent. Mais qui, aujourd'hui, relate encore ses rêves, sans les commenter ? Les progrès de la profanation, dans tous les domaines, sont ahurissants.

Désarticuler un rêve comme on désarticule une horlogerie !

Je vois le Paradis comme un endroit où l'on savait tout mais où l'on n'expliquait rien.

Ce L., quelle vitalité ! Elle donne à son jargon même un certain attrait. Derrière tout cela, il y a une espèce de folie haletante, qui ne laisse pas d'être contagieuse, ne fût-ce que pendant la lecture, si pénible soit-elle par ailleurs !

Je ne puis oublier que je viens d'un village où, à la fin de chaque année scolaire, les élèves, divisés en deux catégories, suivant les deux bouts de ce patelin étiré le long d'une rivière, se jetaient les uns aux autres des pierres, comme deux forces ennemies. Je ne me rappelle plus s'il y avait des blessés mais le spectacle, même enfant, ne laissait pas de me fasciner, de m'étonner aussi.

J'ai remarqué qu'après minuit, j'ai tendance à m'apitoyer sur moi. Il me faudrait prendre l'habitude de me coucher plus tôt.

### 24 mars

Fourier a marqué le XIXe siècle. (C'est comme fouriériste que Dostoïevski a été envoyé en Sibérie.) Les penseurs médiocres (genre Teilhard) ont toujours plus d'influence que les autres. Ce sont eux qui sont à l'origine des révolutions. Un grand penseur, au XVIIIe, fut Hume. Au nom de ses idées, trop subtiles, trop profondes aussi, on ne se soulève pas : le doute ne mène pas à l'émeute. Y conduisent en revanche des divagations à la Rousseau, esprit borné mais plein de chaleur.

Je ne prise que l'impassibilité et ne me séduit que le malheur. Avoir aussi fortement le goût du détachement et le goût de la tragédie, c'est avouer qu'on n'est pas appelé à faire le moindre progrès spirituel.

Pendant la Révolution française, Anacharsis Cloots, un Prussien, a déclaré : « Peuple, guéris-toi des individus. »

Naître – suprême indiscretion.

*L'erreur d'exister* est pour moi d'une évidence si contraignante qu'elle en acquiert à mes yeux un caractère positif. On dirait une maladie nécessaire et stimulante.

### 27 mars

Ady a parlé de la « malédiction d'être hongrois ».

Très bien, mais qu'est-elle à côté de celle d'être roumain ?

La Hongrie existe ou a existé : la Roumanie n'a existé ni n'existe. C'est pour cela qu'on peut dire à son propos seulement : « *le malheur d'être roumain* ».

Je pourrais dire de Sibiu ou de Paris ce qu'Akhmatova a dit de Leningrad : « Mon ombre reste sur tes murs. »

Ce qui manque à la poésie française, Baudelaire excepté, c'est le sens du malheur et le souffle prophétique.

28 mars

*L'âge d'or précède l'Histoire ou lui succède.* Les deux visions condamnent le processus historique.

Chaque génération, une fois âgée, a raison de regretter le « bon vieux temps ». En remontant de regret en regret, on retrace l'Histoire, et on débouche sur le *premier* regret – celui de l'âge d'or.

Peut-être même que ce regret va plus loin : n'exprimerait-il pas la nostalgie de ces temps où l'homme n'était pas encore homme ? où il n'y avait que des bêtes et des... dieux ? où la *conscience* n'était pas près de se disjoindre ?

Car, au fond de lui-même, l'homme doit être inconsolable d'avoir quitté sa condition originelle et d'avoir faussé compagnie au reste de la création. Il s'en veut secrètement d'être homme, il n'ose afficher son remords, ni rien entreprendre pour réintégrer ses commencements. Comment s'y prendrait-il ? Il n'y réussirait pas. Aussi le plus simple est-il de continuer jusqu'à l'épuisement, jusqu'au naufrage.

Le destin de l'homme ressemble à celui de Rimbaud. Génie fulgurant, vite épuisé. L'homme va survivre à son génie. Il ne pourra pas continuer très longtemps ainsi. Il va traîner encore quelques millénaires. Puis... La différence entre ce qu'il est et ce qu'il va devenir sera aussi grande qu'entre le poète des *Illuminations* et l'homme brisé de la fin qui, à l'hôpital de Marseille, était inscrit comme « négociant ».

L'homme devra payer pour tous ses dons, pour sa carrière éblouissante. Il est inconcevable, et il serait contre nature, qu'il finisse *bien*. Le spectacle qu'il donnera à un observateur idéal ? « Balayons cette ordure ! » L'homme va sombrer dans la médiocrité et l'épouvante. Cette conjonction, reconnaissons-le, lui accordera un supplément d'originalité. Il ne parviendra jamais à être tout à fait nul.

Je ne trouve rien de plus désolant que de voir les mêmes illusions surgir et resurgir, parfois avec les mêmes formules.

Nous avons tous été fous, donc capables d'illusions, à un certain moment de notre vie. C'est ce qui explique pourquoi toutes les erreurs anciennes crues mortes à jamais ressuscitent et revivent jusqu'à ce qu'elles soient

derechef enterrées, l'homme ne pouvant renouveler indéfiniment sa capacité – ou son stock – de folie.

### 30 mars

Accablement, fatigue, maux de tête. Mon esprit est enrhumé.  
Souffrir d'un rhume héréditaire ! J'ai pris froid en naissant.

À propos de la « malédiction d'être hongrois » d'Ady, j'ai écrit l'autre jour que celle d'être roumain était plus grande.

Ce n'est pas de malédiction qu'il s'agit dans notre cas mais de *malheur*, c'est-à-dire d'un état passif, subi, alors que dans la malédiction il y a une idée *d'élection à rebours*, donc de grandeur, qui n'est pas ordinaire dans le malheur.

### 31 mars

*Magnificat* de Bach.

Remué jusqu'aux larmes. Il est impossible que ce qui s'y exprime n'ait qu'une réalité subjective. L'« âme » doit être de la même essence que l'absolu. Et c'est le Vedânta qui a raison.

Je lis dans une vieille Histoire de la Littérature anglaise, cette chose qui me va au cœur : « Hume était démocrate à la façon de Voltaire : il voulait qu'on fît le bonheur du peuple en ne lui permettant pas d'y mettre la main. »

L'expression : *s'écouter vivre* – je la connais d'expérience. Seulement ce n'est pas ma vie à moi que j'ai écoutée mais la vie tout court, et c'est pourquoi j'ai dépassé mes misères pour comprendre la misère universelle.

Il y a si peu de prophètes qui ne soient pas niais ! Les prophètes optimistes le sont tous.

Pour supporter la vie, il faut être cynique ou niais.

Quand on n'a pas l'avantage d'être cynique ou niais, la vie est une épreuve de chaque instant, une blessure inguérissable.

Toute gloire est une injustice, elle n'a lieu qu'aux dépens des autres. C'est exactement comme une fortune : elle n'a pu être faite qu'au détriment

des moins favorisés. La fortune, comme la gloire, est effectivement une *faveur*.

Demain, mon anniversaire, SOIXANTE ans. J'espère bien penser à autre chose.

Ce que j'ai fait pendant ces soixante ans, il vaut mieux que je n'y songe pas trop. Une vie ! J'ai une vie derrière moi ! C'est effrayant.

Je n'ai presque rien réalisé de ce que j'aurais voulu. L'aurais-je fait, qu'y aurais-je gagné ? En serais-je aujourd'hui plus content ? Sûrement pas. La dent que j'ai contre moi est de n'être pas devenu tel que je me rêvais : ou inféodé à tout ou supérieur à tout. Parti pour aller loin, vers quelque extrémité, je me suis arrêté en chemin et me suis mis à douter de ma mission, et de toute mission.

Je m'enfonce dans la sobriété. C'est l'antipode de l'inspiration. Je ne peux plus élever la voix. Le pathétique est mon ennemi. Il n'en fut pas toujours ainsi.

### 8 avril

Soixante ans donc. Je rends grâce à tous les moments de plénitude que j'ai connus pendant une si longue ou si brève période de temps.

Le temps que chacun de nous aura subi est le seul temps réel. L'autre, celui où nous n'avons pas été et celui où nous ne serons pas, relève de la spéculation et presque de l'hypothèse.

Et cependant, c'est dans ces deux temps-là que j'aurai vécu, beaucoup plus que dans le mien. Telle est la force, la toute-puissance d'une avidité tournée contre soi qu'elle nous impose n'importe quel instant, sauf précisément celui dans lequel on est. Je me suis roulé dans des millénaires d'avant moi et me suis morfondu dans les millénaires d'après. Il eût été si simple de m'en tenir à ce modeste intervalle où le hasard m'a jeté !

À mon âge, à peu près tous les gens que j'admire étaient morts. Aucun n'a eu le mauvais goût de pousser jusqu'à la soixantaine.

À vingt ans, je pouvais tout imaginer : le commencement et la fin du monde, sauf qu'un jour, sexagénaire, je considérerais les années que j'ai



accumulées avec un peu de détachement et un peu de stupeur, comme s'il s'agissait d'un bout de temps dont je ne sais quoi penser et qui ne regarde déjà plus personne.

Société « permissive » – c'est-à-dire société *sans interdits*. Mais une société sans interdits se désagrège à la longue. Car *société* et *interdits* sont termes corrélatifs. C'est pourquoi une société s'accommode mieux de la terreur que de l'anarchie. Le manque de liberté est compatible avec une certaine prospérité ; mais la liberté totale est stérile et autodestructrice. Tel est le drame.

De même le refoulement pour la vie individuelle. Il comporte des inconvénients : mais les inconvénients sont beaucoup plus grands quand il n'y a plus de refoulement, quand plus rien n'est caché, enterré, *intériorisé*. La psychanalyse, en voulant libérer les hommes, n'a fait que les enchaîner – à leur surface, à leurs apparences. Elle les a vidés de leurs secrets, elle les a dépossédés de leur contenu, de leur étoffe, de leur substance. Le refoulement a du bon. Et les psychoses consécutives à sa suppression sont beaucoup plus graves que celles qui résultent du refoulement lui-même.

*Strette* de Paul Celan, les *Élégies de Duino* réduites au squelette et au cri, à un *Krampf*<sup>16</sup> verbal.

L'histoire en général invite au scepticisme, et celle de France en particulier, car entre toutes elle est sanguinaire et déclamatoire.

10 avril

Toute maladie est une initiation.

Au milieu de la nuit ai songé au suicide de mon neveu. J'ai toujours considéré ce malheureux comme un pauvre type : le voilà agrandi à mes yeux et ayant une stature peut-être imméritée, mais qu'importe ! « Ça c'est la fin », a-t-il dit en s'effondrant sur le parquet. Des années durant il a dû se préparer à ce moment, et s'il s'est tué ce jour-là, c'est qu'il ne pouvait plus continuer, il avait atteint *sa* limite (tout comme Celan). Les comparer, quelle folie ! et pourtant, c'est le même drame, le drame de l'insupportable, de ne plus pouvoir continuer, de l'extrémité atteinte, du mur qui se dresse

devant vous jusqu'au ciel : on ne peut pas le faire sauter ; qu'à cela ne tienne : on en finit avec soi-même.

Il y a à peu près sept ans, quelqu'un qui avait aperçu mon neveu me disait que, dans l'unique chambre qu'ils avaient tous (ils étaient *six*), il se tenait dans un coin, pâle, taciturne, maigre, l'air d'un schizophrène. Il ressemblait à ma sœur, une folle, une malheureuse, un être impossible. Pour tous les deux, la mort ne pouvait être qu'une bénédiction. Elle en est une d'ailleurs pour tout le monde. Mais on n'ose pas en convenir. C'est que la peur a une mission à remplir, et la remplit avec une perfection dont les seules failles sont les suicides...

Écrire un essai, un roman, une nouvelle, un article, c'est s'adresser aux autres, les écrire pour eux ; tout ce qui est pensée continue suppose des lecteurs ; mais la pensée discontinue en suppose à peine, elle ne satisfait que celui qui la conçoit, et ne s'adresse qu'indirectement aux autres. Elle ne cherche pas l'écho ; aussi est-elle silencieuse, à peine articulée : une fatigue réfléchissant sur elle-même.

Quand un Français parle d'une réalité (la mort, l'histoire, etc.), ce n'est pas à cette réalité même qu'il pense mais aux mots qui l'expriment. Ainsi sa pensée est-elle exclusivement verbale. On objectera : mais il en est ainsi partout. Sans doute, mais nulle part ce phénomène ne me paraît plus marqué qu'en France. De là vient cette impression que tout ce qui s'y fait et s'y médite n'accède pas à l'intimité des choses mais se réduit à un jeu de miroirs, aux surprises de l'esprit qui ne rencontre en toute occurrence que lui-même.

B. donne merveilleusement l'illusion de la profondeur. Il ne dit rien qui ne semble toucher à l'essentiel. Mais dès qu'on regarde de près, on est ébloui qu'on puisse à tel point ne rien dire avec tant d'apparences contraires. C'est le vide... doré, c'est le néant avec énormément de tenue.

11 avril

À 5 heures du matin, complètement éveillé, je me suis souvenu de la scène suivante, avec une précision de détails proprement hallucinante (sauf l'année) :

En 1935, je crois, nous sommes partis pour plusieurs jours pour faire un tour dans les Carpates, M<sup>me</sup> T., intelligente et putain en diable, sa fille (seize ans, innocente, niaise, gentille), mon frère et moi. Nous étions arrivés dans un endroit très solitaire.

Il n'y avait que deux maisons en bois appartenant au garde forestier. Le soir, après le dîner, par une nuit extraordinairement belle, nous prenons tous les quatre un sentier. Nous devions avoir fait trois ou quatre kilomètres quand une brise légère se fait sentir. Les grands sapins très denses commencent à laisser entendre... (pas de poésie !). Toujours est-il qu'au bout d'un certain temps, on perçoit ce gémissement caractéristique d'une forêt lorsqu'un petit vent agite les sommets des arbres. À un certain moment, ce même gémissement paraît venir tout près de nous, comme si quelque bête avait été aux aguets pas loin de nous. Nous parlions de tout, sauf de *cela*. Mais nous écoutions, et avions l'air inquiet sans vouloir l'avouer. Et plus la conversation s'éloignait de ce que nous ressentions, plus notre inquiétude grandissait. Soudain, la jeune fille éclate en sanglots, et crie : « Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir. » J'essaie de la raisonner, nous nous y employons tous. « Pour vous, ce n'est rien. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire de mourir, *vous avez connu l'amour*. Mais moi, je ne l'ai pas connu, je ne veux pas mourir ! »

Voyant que nous ne pouvions pas la calmer, nous rebroussons chemin à toute allure, secoués par ce spectacle, et presque aussi effrayés que la jeune fille. Nous avons vite regagné notre gîte. Jamais retour d'une promenade n'a ressemblé autant à une débandade, à une fuite honteuse.

Le geste de mon neveu ne me sort pas de l'esprit. Quand je pense que j'ai écrit quelque chose comme « *De la nécessité du suicide* » et que je suis si impressionné quand quelqu'un le commet ! Il est vrai que j'en croyais cet infortuné totalement incapable et que je n'en reviens pas qu'il s'y soit décidé. Je l'ai toujours traité d'imbécile ; j'ai eu tort et m'en repens maintenant. J'aurais pu l'aider aussi un peu plus ; mais qu'aurait-il fait de l'argent ? Il l'aurait dépensé dans des bistrots, et peut-être en serait-il venu à se tuer beaucoup plus tôt

Dans ma famille, personne, en dehors de ma mère, ne s'est révélé capable d'affronter la vie avec confiance et courage. Tous plus ou moins des

désespérés et des timorés, en commençant par moi. Un découragement tribal.

Je suis stupéfait de voir à quel point je me suis éloigné de la poésie, de l'esprit de toute poésie. Ne me retient plus que la prose brève, amère et dure.

Lu des fragments de M. B. sur la mort. Cela ne veut rien dire. C'est de la logomachie admirablement torchée. Il a visiblement quelque chose à dire, mais n'y parvient pas, s'embrouille dans ses phrases merveilleuses, oraculaires et vides. Un exemple magnifique d'impuissance et, disons-le, de prétention presque vertigineuse. Symbole s'il en fut de l'anémie française, du raffinement pur. Il n'est pas permis de manquer de sang à tel point.

Mes disponibilités en fatigue m'épouvantent. Une fatigue innée, comme un talent.

J'ai le don de la fatigue.

Un étudiant kamikaze, avant de partir en mission, écrit à son père : « Permettez-moi de vous demander de répandre autour de vous qu'il faut souvent penser à la mort. »

Quel livre prendre à la bibliothèque ? J'ai hésité longtemps et puis, comme j'avais envie de lire quelqu'un de pitoyable, plein de misères comparables aux miennes, j'ai emporté la *Correspondance* de Baudelaire.

16 avril

Je pense à cette Suissesse allemande, que je rencontrais avant-guerre chez les... quakers, et qui me demandait invariablement : « Lesen Sie immer Pascal und Baudelaire<sup>217</sup> ? »

À la vérité, je n'ai pas énormément pratiqué l'un ni l'autre mais depuis toujours ce sont les deux Français avec lesquels je me sens le plus d'affinités. Plus exactement : ce sont les deux Français auxquels je pense le plus, sans avoir nullement besoin de les relire. Beaucoup plus que les écrivains, ce sont les *hommes* que j'aime, leurs drames, leur manque de santé, et ce sens qu'ils ont de la déchéance *bien dite*.

(Mallarmé, à côté, fait fâcheusement « précieux », et inessentiel. C'est pourquoi il plaît tant à la canaille raffinée d'aujourd'hui.)

Je suis incapable de manier le langage courant dans quelque langue que ce soit, en commençant par la mienne. Je n'arrive à m'exprimer que dans le vague et le général.

On supporte assez bien un chagrin, si on est physiquement en bonne condition. Mais si ce n'est pas le cas, la moindre contrariété devient un chagrin justement, et tout chagrin une épreuve.

(C'est ce qui m'arrive depuis une semaine avec l'histoire de mon neveu. En temps normal, j'aurais réagi médiocrement. En ce moment, à cause de mon état, je ressens avec beaucoup d'intensité un drame qui était prévisible, non pas dans sa forme, il est vrai, car on aurait pu tout croire de mon neveu, sauf qu'il soit capable d'une cruauté aussi désespérée à l'égard de soi.)

Le suicide devrait être le monopole des célibataires.

J'ai tourné le dos à ma « patrie » mais je traîne loin d'elle toutes les obsessions qu'elle m'a léguées, qu'elle m'a inculquées dès ma naissance, avant même.

« Je suis effrayé de la conviction qui règne autour de moi. » (Fontenelle).

17 avril

« Je ne crois en Dieu que quand j'ai mal aux dents », nous avait dit un jour à la maison une servante qui écoutait pendant que nous parlions à table de théologie...

Schopenhauer est « notre philosophe national ». C'est lui qui a exercé, de tous les philosophes étrangers, la plus grande influence chez nous. Qu'il y ait un « pessimisme » roumain, je n'en ai jamais douté.

Tudor Vianu traduit « *Schwermut* » par « *inimà grea*<sup>218</sup> ». C'est tellement mieux que « mélancolie » !

Je n'ai pas la foi, heureusement. Car, tel que je me connais, je vivrais avec la peur constante de la perdre. Ainsi, loin de m'être secourable, me serait-elle nuisible.

Si j'ai cessé d'écrire, la raison profonde en est que j'ai perdu l'espèce de foi que j'avais dans la langue française. Il y avait un combat entre moi et elle, je l'aimais et la détestais ; j'y suis devenu indifférent. Il n'y a plus de malentendu entre nous, plus de drame.

J'ai essayé – en vain – de convaincre Jerry que je ne pouvais pas aller donner des cours aux U. S. A., que je ne vois pas de quoi je pourrais parler, et que pour moi l'idée même *d'enseigner* me paraît inconcevable, qu'au surplus à mon âge on ne peut se lancer dans une carrière universitaire etc.

Cette comédie dure depuis dix ans ! Mais comment persuader quelqu'un qui est *lié* qu'on n'a presque plus aucun lien avec rien ?

N'avoir plus de langage commun qu'avec Dieu, qu'avec le grand Muet.

J'ai dit à Jerry que je ne pouvais parler qu'à table. Il me répond qu'aux séminaires en Amérique on peut manger des sandwiches et boire de la bière.

L'innocence américaine n'a pas de bornes !

Ai-je perdu toutes mes ambitions ? Parfois j'incline à le penser. Mais si cela était vrai, j'aurais dû perdre aussi les amertumes qui y sont inhérentes. Or ce n'est pas le cas donc je conserve encore des ambitions. Hélas !

L'ennui est une souffrance, apparemment indépendante des organes.

L'ennui est le type même de la souffrance, non localisée : elle est partout et nulle part.

Les gens impertinents donnent l'impression d'intelligence. Ils réussissent à peu près toujours à donner le change. Aussi abusent-ils de leur impertinence, pour soutenir leur réputation. Tel est souvent le cas des Français.

C'est un grand défaut que de vouloir paraître plus intelligent qu'on est.

Être exaspéré par la vanité des autres, c'est prouver qu'on en a soi-même autant qu'eux.

Les gens qui ont des défauts identiques et surtout voisins ne peuvent se supporter les uns les autres. Le Français tolère l'Allemand mais non l'Espagnol ni l'Anglais dont il se sent méprisé.

Il faut soigner ses mépris et ne pas les distribuer à la légère.

18 avril 1971

Minuit. Tout à l'heure je disais à S. St. que j'ai tout tenté du côté de l'expérience mystique, et que, faute d'y arriver vraiment, j'ai *sombré* dans la sagesse.

20 avril

« Mon carnet d'adresses est un cimetière. » Mot d'un vieux musicien.

(C'est toujours avec un serrement de cœur que, dans mon carnet à moi, je biffe le nom et l'adresse d'un « disparu ». J'ai l'impression de le tuer une seconde fois, de « doubler » la mort, de surenchérir sur elle.)

Ce que j'appelle chez moi sagesse n'est en réalité que léthargie. Une léthargie enrobée, déguisée, camouflée par des théories.

Quand on n'a plus ni volonté ni ambition, on finit en spectateur de soi-même, on *assiste* à soi-même. Drôle de représentation !

J'ai perdu tout, jusqu'à mes impertinences.

On ne peut faire de la métaphysique que si on a détruit en soi le bon sens ou le cynisme. Toute vision grandiose et apparemment profonde vient de l'illusion, de la naïveté, d'un excès d'imagination et d'enthousiasme.

Je déteste la haine, telle qu'on la voit dans les yeux, pour ne citer qu'un exemple, des Noirs américains. C'est une des raisons pour lesquelles je ne veux pas aller aux États-Unis.

Le spectacle de la haine me rend positivement malade. Dès que je la sens dans les paroles ou le visage de quelqu'un, j'ai l'impression d'avoir avalé un poison, tant elle me fait mal, que je l'éprouve ou la contemple, indifféremment.

Le seul « progrès » réel que j'aie fait en avançant en âge, c'est de haïr moins qu'avant. La cause en est peut-être une diminution sensible de ma vitalité, le détachement des hommes, le déclin de mes ambitions. Qu'importe ! Je hais moins, et quand je serai mort – progrès complet celui-là – je ne haïrai plus rien, plus personne. (C'est un grand avantage que d'être mort. On n'en veut plus à personne, plus à rien. Il suffit donc de disparaître pour atteindre à la perfection spirituelle.) La mort est-elle une solution de facilité ? N'approfondissons pas ces choses.

J'ouvre un gros tome d'une grammaire savante et je tombe sur cette expression insensée « étance adjectivieuse ». Je referme le volume aussitôt.

Pourquoi porter un masque, quand on n'a plus de visage ?

Avant, on pouvait porter un masque, parce qu'on avait un visage ; maintenant que le visage a disparu, le masque n'a plus de sens.

Ce que m'a dit la femme de Fischer-Barnicol n'est pas près de me sortir de l'esprit. Elle était allée l'an dernier à Mamaïa, et a visité quelques villages de la Dobroudja. « Là, les gens ont un visage. Dans notre Allemagne de l'Ouest, ils n'en n'ont plus. »

C'est peut-être exagéré de le dire, mais c'est vrai : la civilisation est la fin de l'homme ; de l'homme en tant qu'être entouré d'arbres et de bêtes. Maintenant il est entouré de machines. C'est un malheur qui le marquera pour toujours, une calamité qui le poursuivra jusqu'à la fin. Oui, l'homme n'a plus de visage. Il faut aller dans la Dobroudja pour lui en trouver un ! La malédiction s'attache à tout ce que fait le civilisé. On doit bien avoir ce fait à l'esprit toutes les fois qu'on est surpris ou frappé par ce qui arrive. Tout est dans l'ordre, un ordre maudit. Il a fallu, il faut qu'il en soit ainsi.

Feuilleté un livre sur les « masques populaires » en Roumanie. On se croirait dans quelque tribu africaine. Tout ce qui est original, vivant plutôt, chez nous vient d'avant l'Histoire, si tant est qu'on puisse parler d'Histoire quand il s'agit de notre peuple, le seul dans les Balkans à n'avoir pratiquement pas de *passé*.

Je ne connais rien de plus déprimant que de lire une analyse détaillée de son œuvre, d'assister à sa propre dissection.



Ce à quoi j'ai toujours visé – et j'y suis parvenu –, c'est de n'être jamais rangé parmi les gens cotés.

Un fumiste conscient de l'être est nécessairement plus avancé dans la connaissance qu'un esprit sérieux, plein de mérite, et tout d'une pièce.

22 avril

Ce matin dans une lettre de Baudelaire à Sainte-Beuve, où il dit qu'il vient de découvrir « Stanzas written in dejection near Naples » de Shelley...

Pendant longtemps, en tout cas à l'époque du *Précis*, ce fut mon poète préféré.

Écrire une lettre demande un minimum d'inspiration. C'est pour cela qu'il est si difficile de s'adresser à quelqu'un quand on est *en proie* au détachement.

M. E., après une crise de péricardite, m'écrit qu'il est content de s'en être tiré, car il a bien l'intention d'écrire un gros ouvrage sur la religion, du néolithique à Nietzsche.

Je n'ai jamais vu quelqu'un aimant le livre qu'on écrit et qu'on lit autant que lui. Il me semble que si je réchappais à une maladie grave, je ne penserais pas du tout qu'un délai m'a été accordé pour écrire. Il est vrai que, de toute manière, j'éprouve une telle répugnance à me manifester, à coucher par écrit le peu de cogitations dont je suis capable !

Faire une œuvre, c'est *foncer*, c'est piétiner les faits. Cela n'est pas vrai seulement de l'historien mais de tout le monde, du philosophe en premier lieu. Une idée, c'est un attentat aux faits. Quant à une idéologie, mieux vaut n'en pas parler.

Lamartine, en reproduisant un entretien avec Talleyrand, prête à celui-ci un propos d'allure romantique (quelque chose comme un flux qui en se retirant vous noie !) qui est inimaginable dans la bouche du personnage. (C'est ce que fait de nos jours Malraux avec de Gaulle.)

Se méfier d'un écrivain qui rapporte les propos d'un homme politique.

23 avril

Mon beau-frère, qui a survécu à la ruine de sa famille, m'écrit : « Ma consolation ne peut venir que de la foi dans la bonté de Dieu. Je le prie donc de me donner assez de force d'âme pour ne pas tomber dans la rébellion et pour ne pas considérer ce qui m'est arrivé comme des coups alors que tout cela procède de Sa volonté et de Sa bonté. »

On est tenté d'ironiser, puis on se dit que c'est encore là le meilleur choix. Car à quoi servirait de se « rebeller » à soixante-dix ans ? L'idée de Dieu aura fait de l'usage ! On ne voit pas par quoi la remplacer. Pourquoi alors l'homme ne ferait-il pas tout pour la garder, pour s'y cramponner ? De toute façon il ne trouvera pas mieux. C'est pourquoi c'est toujours une mauvaise action que de saper une croyance, si bête, si abstruse soit-elle. Car c'est par des croyances qu'on se console, et non par des raisonnements. Devant quelqu'un qui a tout perdu, quel langage tenir ? Le plus *imprécis* sera toujours le plus efficace.

Sensualité et cafard vont parfaitement ensemble.

Quand on ne croit plus à rien, on peut encore croire à *ça*.

« Pace si odihnâ de veci<sup>219</sup> » – comme m'écrit mon beau-frère : c'est ce qu'il souhaite à son fils.

La paix, le repos éternel – cet après-midi, au lit, pendant des heures, j'ai réfléchi à ce sommeil sans fin, et c'est la première fois de ma vie que j'ai *réalisé* pleinement ce que la mort, vue en tant que repos, pouvait signifier. Car pour moi elle était tout autre chose, tout sauf repos. Je m'en faisais une conception plus fantaisiste. Mais je vois bien que la vérité sur elle se trouve dans les inscriptions funéraires et les réflexions occasionnelles des gens affligés et quelconques.

Oui, cet après-midi, je crois avoir compris les morts : je suis allé aussi loin qu'eux.

Si j'aime tant la correspondance de Dostoïevski et de Baudelaire, c'est qu'il y est question principalement d'argent et de maladie, seuls sujets « brûlants ». Le reste compte à peine.

Maître Eckhart, Bach, Hölderlin – (s'il fallait désigner les Allemands les plus grands).

24 avril

Asselineau raconte que Baudelaire, malade, ramené de Bruxelles, au moment où, descendant du train, il l'aperçut, éclata d'un rire long, sardonique.

Lire sur soi-même vous laisse toujours une impression de fatigue et de dégoût. À quoi bon ces travaux de dissection ? La critique est une activité méprisante, voire nuisible. Qu'on lise les œuvres ! Le reste est inutile.

C'est parce qu'on n'a rien à dire que l'on écrit toujours sur quelqu'un (ou parce qu'on ne peut dire ce qu'on voudrait dire qu'à travers un autre).

L'orgueil ridicule du moindre commentateur : quelqu'un qui n'a pas été foutu de concevoir une seule pensée personnelle vous juge comme seul Dieu aurait le droit de le faire. C'est cette prérogative que le critique s'arroge qui lui fait croire qu'il est quelqu'un et que tout pour lui est permis.

Quelqu'un a dit très justement : « Je suis ce que je n'ai pas fait. »

Par quoi il faut entendre que les actes que nous n'avons pas exécutés du fait que nous y pensons sans cesse sont le seul contenu de notre être. En d'autres termes, *je suis mes regrets*.

### *Le Clavecin bien tempéré*

(Après l'avoir écouté, je me suis rappelé un conflit, déjà vieux, que j'ai eu avec le fisc, et je me suis fichu en colère. L'expérience du sublime est toujours suivie chez moi de celle du mesquin. Après Bach – le sordide et l'affreux. Cela s'explique, mais cela n'en est pas moins pénible.)

Il y a quelques années, je déplorais les déficiences de ma volonté ; maintenant, cette infirmité m'est devenue si naturelle que j'ai cessé de m'en plaindre. Est-ce un progrès ? Oui, quand je me laisse tomber dans le quiétisme ; non, lorsque mes ambitions se réveillent et que je repense à mes rêves de jeunesse.

Mon inactivité (ou plutôt : mon activité... passive, lecture presque ininterrompue) s'explique malheureusement assez bien : je vis depuis plus de dix ans sur des calmants, comme d'autres vivent, ceux qui produisent, sur des excitants. Comment un esprit aurait-il pu survivre à un pareil régime d'abrutissement ?

R. M. m'envoie un excellent texte sur R. Char. Le reproche que je serais tenté d'adresser à ce dernier est de *faire du fulgurant*.

Une prose qui diffère trop de la langue parlée est à la longue irritante. D'où mon éloignement de toute prose poétique ou philosophique.

Entre la banalité et le tarabiscotage systématique, on doit choisir la banalité. Elle est plus vraie.

27 avril

Depuis toujours, mes rapports avec mon pays n'ont été que négatifs, c'est-à-dire que je le rends responsable de toutes mes faiblesses et de tous mes échecs. Il m'a aidé à ne pas me réaliser, il a favorisé mes défauts, il est cause de ma dégringolade. J'ai sans doute tort de penser ainsi. Mais cette façon de penser, c'est encore à mon pays que je la dois...

Long rêve idiot. Un type vient de me raconter qu'il a tué je ne sais qui. Il n'est pas recherché par la police, parce que personne ne le soupçonne. Je suis le seul qui sache que c'est un assassin. Que vais-je faire ? Je me trouve avec lui dans un bistrot. Pendant qu'il va aux cabinets, j'en profite pour dire au propriétaire de prévenir la police. Mais le propriétaire me prend pour un fou et n'en fait rien. Je n'ai pas le courage ni la déloyauté (car cet homme m'a confié un secret, le plus grand qu'on puisse divulguer) d'aller le dénoncer moi-même. Je me sens son complice ; d'où malaise. Je me résigne à être arrêté un jour comme tel. Mais je me dis que ce serait trop bête ; peut-être le dénoncerai-je quand même et c'est ainsi jusqu'au réveil.

(Les indécis ont la spécialité des longs rêves pénibles. Du fait qu'ils n'arrivent à rien trancher dans la vie, comment le feraient-ils dans leurs rêves ? Ils y perpétuent ainsi leurs hésitations, leurs lâchetés et leurs scrupules. Ils sont idéalement propres au cauchemar.)

Ma vieille haine de Rousseau. Je hais encore plus le personnage que ses idées.

Baudelaire : le poète commence à dater, s'il ne date pas déjà ; le personnage, au contraire, grandit. Son chef-d'œuvre, quelle ironie ! sont ses lettres (alors que celles de Mallarmé sont exaspérantes). Mais Mallarmé ne

date pas comme poète. Le malheur de Baudelaire poète : son extrême clarté, son excès de rigueur.

28 avril

Quand on tape contre l'Église, en Espagne, il ne faut pas oublier le rôle qu'elle a joué dans la croisade contre les Maures, et, en Russie, contre les Mongols.

Les deux pays ont été « faits » par la religion. Par la suite, dans l'un et dans l'autre, elle allait jouer un rôle trop important souvent oppressif, comme cela arrive toujours quand une croyance s'ins-taure et finalement se survit à elle-même.

Ce que je crois.

Je crois que l'homme finira par guérir toutes les maladies, par percer les secrets de la « vie », par concevoir l'inouï et y atteindre, mais je ne crois pas qu'il parvienne un jour à faire disparaître l'injustice, car je ne vois pas comment on pourrait instaurer l'équité sur terre. Elle n'y triomphera jamais, sous aucun régime, pour la bonne raison que cela est impossible. De là vient mon hostilité contre l'utopie.

L'esprit utopique a toujours existé. C'est une quête permanente, une manie qui s'exaspère dans les époques révolutionnaires (comme la nôtre) et qui se calme après les révolutions, à cause des déceptions inhérentes aux excès.

Il est ridicule de penser que nous avons le monopole de l'esprit révolutionnaire. Au Moyen Âge les conflits théologiques, les luttes contre les hérésies, tout cela était révolution, car l'« Hérétique », il ne faut pas l'oublier, était un « révolutionnaire » pour l'époque, dont il voulait bouleverser les usages... intellectuels. Tous ces conflits et bouleversements devaient aboutir à Luther et à Calvin, qui ont secoué un monde comme Robespierre et Lénine. Mais il ne faut pas trop exagérer les similitudes entre une révolution spirituelle et une révolution sociale. Ce qui est certain, c'est que l'une et l'autre supposent l'explosion d'une immense vitalité. Les peuples « crevés » ne font pas de révolutions, ils imitent celles des autres.

Le bonheur général ne serait possible qu'au milieu d'une humanité complètement désabusée et qui en même temps ne fût pas trop amère, une humanité *ravie* de n'avoir plus aucune illusion en réserve...

Ne pas se tuer est signe de complicité.

Se lever au milieu de la nuit, pour faire des exercices de respiration jusqu'à ce que le cerveau s'avachisse – pourquoi ? pour regagner le sommeil, l'inconscience, la paix, l'animalité, pour fuir les interrogations de l'aube, la terreur des premières lueurs.

*Louis de Broglie* voit une parenté entre « la tendance, souvent futile et parfois irritante à “faire de l'esprit” et les chemins, qui, vus de loin, paraissent si austères, de la découverte scientifique. Ce rapport existe cependant. Qu'est-ce en effet qu'avoir de l'esprit si ce n'est être capable d'établir soudainement des rapprochements inattendus qui instruisent ou qui amusent ? »

... À ce compte, les Allemands seraient moins propres aux découvertes scientifiques que les Français. Et on sait que c'est plutôt le contraire qui est vrai. Swift s'étonnait qu'un peuple aussi lourd ait fait tant de découvertes. C'est que l'esprit inventif, ce n'est pas l'esprit ingénieux, agile ; c'est l'esprit patient, profond, qui creuse, qui poursuit. L'inspiration, l'étincelle, c'est le résultat de l'acharnement non de la mobilité. Les Allemands s'ennuient moins que les autres peuples. Or on ne poursuit une idée jusqu'au bout que si l'on est imperméable à l'ennui.

(À propos d'ennui, de la plaie de ma vie, c'est à cause de lui que s'atteler à une besogne, « faire » (quel mot !) un livre me paraît une entreprise si fastidieuse. Au bout de quelques pages, il me semble toujours en avoir assez dit. À quoi bon continuer ? Et il n'est que trop vrai que la plupart des livres pourraient s'arrêter à leur première page.)

Je possède un flair spécial pour déceler la férocité chez mes semblables.

(Paul Celan était un de ces hommes féroces, tout en étant en même temps très doux. Sa férocité était morbide, donc excusable.)

J'ai mille raisons de croire à l'avenir du suicide. Un jour, les hommes y verront leur unique issue. À force d'accumuler de l'insoluble, ils en arriveront à être si coincés qu'ils se retourneront contre eux-mêmes avec une passion de forcenés. Ils auront enfin trouvé la solution, la seule qui leur soit restée.

Ce soir dans les rues presque vides je laissai Bach m'envahir – toujours les *Variations Goldberg*. La plus grande, la plus pure ivresse qu'il m'ait été donné d'éprouver.

30 avril

Je dois à ma santé précaire d'avoir saisi certaines choses.

Être malade, c'est *comprendre*.

Sans la maladie on ne comprend pas ce qui importe le plus. Mais on peut très bien comprendre tout le reste...

Le plus grand plaisir que je puisse éprouver est de me désister, de refuser de m'associer à quoi que ce soit. Je pourrais donner ma vie pour une cause, à condition de n'avoir pas à la défendre. Dès que quelqu'un me demande de faire bande, de souscrire à une entreprise qu'il mène, philosophique ou autre, je préfère rompre mes relations avec lui que de lui donner satisfaction. Qu'il exige n'importe quoi de moi, sauf cette capitulation spirituelle qui consiste à entrer dans un groupe et à marcher ensemble. Je n'ai plus rien de commun avec les hommes que le fait d'être homme...

Tout à l'heure, en regardant de vieux bouquins, je tombe sur *Entretien avec une ombre*. Titre stupide et démodé qui m'a donné une espèce de saisissement. Tant il est vrai que tout dépend de notre disposition intérieure, particulièrement lorsqu'il s'agit d'impressions funèbres.

Depuis quelque temps, on donne tous les jours, à France Musique, l'œuvre intégrale pour clavecin de Bach. Le présentateur, qui n'a pas l'air très calé, répète avant chaque émission : « sublime, sublime ». C'est bête. Cependant il a raison.

Ma défaite n'est pas d'être seul mais de me *sentir* tel.

1<sup>er</sup> mai

Entendu à la B. B. C. une remarquable émission sur de Gaulle, le Français que les Anglais apprécient le plus depuis Napoléon. Chose significative : tous les participants l'ont loué pour ses qualités non françaises. « Il avait, comme nous, le sens de l'humour » – « Il n'aimait pas

le “small talk”, caractéristique de ses compatriotes. » Et tout à l’avenant. C’est là que j’ai senti quelle piètre idée les Anglais se font des Français. À peu près celle que ces derniers se font des Italiens.

Quand je doute trop de moi, je me ressaisis en songeant que je n’ai pas de disciples : je ne connais pas de certitude plus réconfortante.

Si forte est parfois ma soif de solitude que, dans l’au-delà lui-même, je me vois quêtant le désert.

Sénèque, dont le style, au dire de Caligula, manquait de *ciment*, est un moraliste-rhéteur qui a compris néanmoins certaines choses, et cela non pas à cause de son affiliation au stoïcisme mais à cause de ses huit ans d’exil en Corse, île particulièrement sauvage à l’époque. Cette épreuve a conféré à un esprit frivole une dimension que, normalement, il n’aurait jamais acquise. Elle l’a dispensé du secours d’une maladie, elle a joué pour lui le rôle que pour d’autres jouent les infirmités.

« Rendons grâce aux dieux, qui ne retiennent personne de force dans la vie. » (Sénèque)

### 5 mai

Pourquoi je lis tant ?

C’est parce que mes pauvres ancêtres ignoraient ce genre d’activité ; c’est donc pour les venger, pour rattraper le temps perdu. Car, dans notre passé, on trouve tout ce qu’on voudra, sauf des livres.

À la réflexion, c’est merveilleux de penser que tous ces gens ne lisaient rien, et qu’ils passaient leurs longs hivers à bavarder ou à se taire...

(Je crois aussi, mais cette fois non pas par réaction mais par tradition, que mon goût pour le travail manuel vient d’eux, qui ne vivaient que de leurs mains et par leurs mains. Chaque fois que je *manie* quelque chose, je me sens comblé : je fais ce qu’eux ont toujours fait, ce que je dois faire moi aussi. Être un « intellectuel » est une erreur et un vice...)

Dès que je lis n’importe quoi sur l’hérédité, je suis submergé par le cafard. Le « code génétique » invite à une modestie incompatible avec le statut d’individu.



Si mes accès de cafard n'ont pas été capables de me conduire à la foi, c'est que rien ne m'y conduira jamais.

(Et pourtant ! Je ne peux prier mais je ne voudrais pas vivre dans un monde où la prière serait inconcevable. Car la possibilité, *l'idée* de prier aura été un des grands soutiens dans mes moments difficiles.

L'homme a dû commencer à prier avant même d'avoir découvert la parole, car les angoisses qu'il dut éprouver en sortant de l'animal, en le désertant plutôt, on ne voit pas comment il aurait pu les supporter sans des gémissements et des cris, préfigurations, signes avant-coureurs de la prière.)

En principe je me crois capable de faire n'importe quoi pour n'importe qui. Le seul pour lequel je sais parfaitement que je ne puis lui être d'aucun secours, c'est moi.

### 6 mai

Nuit atroce. À 4 heures du matin j'étais plus éveillé qu'en plein jour. Ai pensé à Celan. C'est dans une nuit pareille qu'il a dû se décider soudain à en finir. (Mais la *décision* il devait la porter en lui depuis longtemps.)

Ce qui est terrible dans les veilles, c'est qu'on a une quasi-certitude insensée que le sommeil est inaccessible, qu'il est impossible de le retrouver, non seulement cette nuit mais durant toutes les nuits. Cette sensation qu'on ne s'endormira plus jamais, que *se rendormir* est un verbe qui n'a plus de sens pour nous, c'est cela qui peut pousser le grand *veilleur* vers un geste irréparable. Le moment le plus effrayant est lorsqu'on se dresse furieux, avec l'idée de prendre un poison – ou de *sortir*. Les deux intentions participent d'un même état, et aboutissent à la même conclusion. L'insomniaque, qui ne souhaite pas en finir, doit se garder d'avoir quelque poison sous la main, car un jour ou l'autre il y recourra sûrement. On n'est plus maître de soi quand on quitte le lit en fureur : on a l'air d'un *fanatique*... Rien n'y manque : pâleur, allure spectrale, crispation, agressivité.

### 7 mai

Lu quelques lettres bouleversantes de Kafka à Felice Bauer.

« Le vrai objet de ma peur – on ne peut rien dire ni rien entendre de pire – c'est que je ne pourrai jamais te posséder. » (1<sup>er</sup> IV 1913).

Des aveux pareils, écrits pour une seule personne, quelle profanation que de les porter à la connaissance de tous ! Au moment où Kafka confiait à une jeune fille qu'il connaissait à peine, puisqu'il ne l'avait rencontrée que deux

ou trois fois, un secret si pénible et si effrayant, quelle eût été sa réaction s'il avait prévu que cinquante ans après son drame intime s'étalerait dans les journaux ?

L'esprit : un cumul de disgrâces.

### 11 mai

Depuis le 8 mai, le pouce de ma main droite, coincé dans la portière d'une voiture, ne me permet plus d'écrire.

Dans la douleur intense, comme dans la volupté, le temps se rétrécit aux dimensions de l'instant ; il ne dépasse pas l'horizon de la sensation.

Si je ne renie pas mes origines, c'est que, tout compte fait, il vaut mieux être roumain, c'est-à-dire rien, qu'être un semblant de quelque chose.

Conversation avec un jeune homme de mon pays : tout ce qu'il m'a raconté était mensonge, exagération, prétention, où il entrait énormément de rhétorique et d'insécurité. Les doutes sur soi ne mènent pas toujours à la modestie : ils vous font souvent plastronner. C'est le cas de mes compatriotes.

### Sur une pensée de Bertrand Russell

Jeune, il écrivit qu'il fallait exterminer le plus grand nombre de gens possible, pour que la somme de conscience *diminue* dans l'univers.

C'est là assurément une très belle pensée, la plus belle et la plus forte qu'il ait conçue. Pour moi, elle a plus de poids que le reste de son œuvre, pourtant considérable. (Vingt-cinq mille articles !)

Comment, l'ayant conçue, a-t-il pu par la suite s'engager dans des campagnes humanitaires ? Il aurait dû mourir après ce coup d'inspiration. Avec une « pensée » pareille, on ne peut faire une œuvre. Mais qu'importe une œuvre ? La vie n'a d'excuse que par des éclairs qui la dépassent ou qui la nient. Avoir eu un de ces éclairs vous rachète et vous justifie.

On peut supporter, affronter ou surmonter la mort ; se réconcilier avec elle, on n'y arrive en revanche qu'à des instants privilégiés, autant dire rares, très rares.

12 mai

Angoisse insupportable pendant le... petit déjeuner.

Lettres bouleversantes de Luther sur ses tentations, à la Wartburg.

L'abstinence est, pour une nature sensuelle, un supplice sans nom. L'ascétisme n'a de sens que si on a le goût de l'autotorture.

Le Désert est inconcevable sans le masochisme.

Je lis dans un manifeste de jeunes : « La société actuelle nous empêche de vivre nos utopies. »

C'est ridicule. Mais ce n'est pas plus ridicule que mes attaques contre la Roumanie, où je la rendais responsable de mes infirmités et mes inaccomplissements.

13 mai

Cochin. J'y suis allé pour une consultation. Pendant une demi-heure on me renvoie d'un guichet à l'autre. Quand j'arrive finalement devant le bon, on me dit que j'aurais dû passer à tel autre guichet pour l'inscription. Exaspéré, je lance un juron roumain et m'en vais. Atmosphère d'exode, bordel sans nom, confusion et foire. Le Français a le génie du désordre. Que tout cela me rappelle mon pays ! Mais s'il y a quelque chose que je déteste c'est le goût de la pagaille (de la pagaille que j'ai pourtant dans le sang comme tout balkanique).

J'ai écrit sur la catastrophe de la naissance sans citer Calderôn et sans avoir lu *La vie est un songe* où il est question du « délit d'être né ». Omission impardonnable.

14 mai

Selon Hegel, « l'homme ne sera tout à fait libre qu'en s'entourant d'un monde entièrement créé par lui ».

Quelle erreur ! C'est justement ce que l'homme a fait et il n'a jamais été plus enchaîné que maintenant. L'homme a substitué à la nature la technique, sa création, et il en est devenu l'esclave bien plus qu'il ne l'avait été de la nature.

En fait il est doublement esclave, car de la nature il ne s'est pas émancipé complètement. Esclavage pour esclavage, l'ancien valait mieux.

Coup de téléphone de Caz., qui me dit qu'il aimerait me voir, car il se sent trop « gonflé », et il aurait besoin d'être « découragé ».

Si j'ai bien compris, ma spécialité consisterait à faire baisser le moral des gens.

En écoutant une cantate de Bach où une des arias tournait autour de « Heiland, ich sterbe »<sup>220</sup>, j'ai eu, il y a quelques instants, la vision d'un monde où l'allemand aura complètement disparu, où seulement quelques érudits pourront le déchiffrer.

Tout saut dans le futur est démoralisant au possible.

Disparition des langues, des nations, de l'homme, de la vie, de...

Le jour où je lus que dans 500 000 ans l'Angleterre sera complètement recouverte d'eau, je me mis au lit en signe d'abdication et de deuil.

Le téléphone vous met à la merci du premier venu. Tous les jours, on est l'objet d'une nouvelle agression. Le *téléphoné* est l'homme le plus démuni qui soit, sans défense aucune – livré à tous les fâcheux de la terre, et qui n'a aucun recours, sauf l'impolitesse, voire la grossièreté, qui, elle, n'est pas facile. Il y faut des dons spéciaux, et une tradition d'impertinence, du culot. Or mes parents m'ont élevé dans le culte de la timidité et de la réserve. Le toupet n'est pas mon fort, et je ne suis insolent que par à-coups, par goût du paradoxe – ce qui ne dérange personne. L'agressivité *théorique* va très rarement de pair avec le geste, avec la pratique. Elle se dissipe en formules...

### 15 mai

Tout à l'heure, euphorie dans la rue. Cela m'arrive rarement ; mais si les autres l'éprouvent souvent, comment s'étonner alors de leur contentement d'être ?

Je n'avais vraiment aucun motif d'exulter. Mais c'était comme ça : un tout jeune fiancé n'aurait pas été plus frétilant que moi. J'avais beau me raisonner, me répéter que j'étais un pauvre ver de terre, je n'en avançais pas moins à travers la foule comme si j'allais au-devant d'un triomphe.

Souveraineté de la sensation... Il n'y a rien à faire contre la suprématie du vécu.

Tout à l'heure, en sortant pour faire ma promenade nocturne, crise : cafard ou désespoir ? Je n'ai jamais pu les distinguer, et cependant il doit y avoir entre eux une différence d'essence mais non de manifestation. Ils se ressemblent incroyablement en tant que *sensations*. Ils se rejoignent dans les apparences et s'éloignent dans leurs profondeurs.

16 mai

Un admirateur de Goethe demanda un jour au coiffeur de celui-ci de lui passer une des mèches du grand homme. Il lui fut répondu que toutes les mèches étaient retenues depuis longtemps et payées par des admirateurs.

Ce qu'on appelle « néant », nous n'en faisons véritablement l'expérience que dans des moments d'insoutenable bonheur. Au sommet de celui-ci, plus rien ne subsiste, plus rien n'est. Dans son essence, le bonheur est bien plus destructeur, plus « métaphysique », que le malheur.

Dans le malheur, on combat, on réagit ; on s'affermir ; mais le bonheur qui vous envahit, vous écrase, vous enlève vos forces, et vous laisse démuni, affolé, frustré.

Il pleut sans arrêt depuis quelques heures. C'est la seule... activité réelle, « cosmique », originelle, dans cette ville infestée de visages.

Toutes les villes sont abstraites. C'est pourquoi lorsqu'un *élément* s'y manifeste, on éprouve de la joie. Enfin de l'eau ! Cela nous fait oublier ces millions de visages.

Les visages m'ennuient. Tout ce qui rappelle l'homme est intolérable.

Je déteste le christianisme parce que l'homme y occupe une place centrale. Le bouddhisme en fait moins de cas, heureusement.

Toutes les fois qu'on doit résoudre un problème difficile et qu'on se trouve à un tournant, le mieux est de se mettre au lit et d'*attendre*. Les résolutions prises dans la position verticale ne valent rien. Elles sont précipitées, car elles sont dictées par l'orgueil ou la peur. Couché, on connaît toujours ces deux fléaux, il est vrai, mais sous une forme plus pure, plus... intemporelle que debout.

18 mai Quelques amis disséminés dans le monde, de nationalités diverses. Très peu de Roumains. Il faut se dégager du sentiment d'appartenance à une tribu. À quoi bon accorder de l'importance au hasard de la naissance, à l'espace où on a vu le jour ? On ne devrait se réclamer d'aucun pays, d'aucun peuple, d'aucune race. La sagesse est cosmopolite : c'est ce qu'avaient si bien compris les stoïciens... et Goethe, qui, après la défaite d'Iéna, refusa de s'associer à la fièvre patriotique de son pays. Il interdit à son fils de rejoindre les armées de libération, et lui-même, il s'occupait à classer ses gravures... Suivant lui, « les plus méchants pays ont les meilleurs patriotes ».

Je m'en veux d'avoir pris trop à cœur les malheurs de mon pays. De toute manière je n'y pouvais rien. Tourments inutiles, qui m'ont usé, et dont je n'ai tiré aucun profit, sinon qu'ils m'ont aigri un peu plus. S'il faut souffrir pour tout ce qui arrive, autant en finir tout de suite.

Une femme peintre, venue de là-bas, fait une exposition dans ma rue, en face de chez moi. Elle m'y invite par un mot très bien torché. J'y vais. Elle me demande si, d'ici la fin de l'exposition, je ne pourrais pas repasser. Je lui dis que je n'en suis pas sûr... « Même si je vous écris un autre mot ? » me dit-elle.

Au fond, il ne s'agit pas là de flatterie mais plutôt d'un genre spécial d'ironie... câline.

« Le pays est beau mais nous avons des parents méchants », m'a dit X, roumaine, quelques minutes après l'avoir connue. C'est tellement plus beau que si elle avait dit « dirigeants ».

Pouvoir dire quelque chose d'important sur-le-champ, et pour l'éternité.

Je répugne aux développements. Je n'aime pas qu'une idée soit extensible. Dans ces conditions, écrire n'a plus de sens...

### 19 mai

Goethe ou aux antipodes du Raté. D'où sa profonde inactualité.

Le ratage ou la loi de l'avenir.

L'homme a sans doute tout raté, mais il suivait jusqu'à présent sa loi, il restait dans ses limites ; il va désormais s'amenuiser et cela en essayant de plus en plus de se dépasser ; il sera réduit à rien par volonté d'être supérieur à lui-même. C'est dire que le ratage deviendra sa manière d'être, d'évoluer surtout.

Pendant longtemps, j'ai nourri une sorte de haine de Goethe. Mais, avec l'âge, je sens bien que je vais nuancer mon jugement. D'abord politiquement, je me sens très près de ses idées (genre « despotisme éclairé ») ; ensuite, sa résistance aux entraînements et aux folies de son époque n'est pas pour me déplaire. Je ne le lirai jamais avec emballement, mais dans le personnage, si composé soit-il, il y a des éléments qui ne me font plus horreur.

S'il me fallait me prouver à moi-même que j'ai changé et vieilli, quel signe meilleur trouver que mon *indulgence* (?) à l'égard de Goethe ? Je le *comprends* : c'est ce que je refusais jusqu'à présent.

20 mai

Ce que Custine a dit des Russes, qu'ils avaient *l'habitude* et non *l'expérience* du malheur, s'applique tellement bien à mon pays d'origine !

À la devanture des libraires, deux immenses tomes de Sartre sur Flaubert. Deux autres vont suivre. Pitié, dégoût, et presque stupeur.

Voilà quelqu'un qui n'a rien compris et qui s'est réfugié dans la prolixité, comme d'autres dans le silence.

Je viens d'apprendre qu'en Israël il n'y a pas de mariage civil ! Les rabbins, qui y sont maîtres, ne reconnaissent pas comme juifs les demi-juifs. Ce racisme, à base religieuse, explique la pérennité de ce peuple.

Goethe ou l'art d'esquiver l'irréparable.

Je préfère un assassin joli à un saint sans manières.

Je voudrais être cannibale, moins pour le plaisir de dévorer cet imbécile de X, que pour pouvoir ensuite le vomir.

*Exclamations.* Quel beau titre !

Étais-je fait pour m'exclamer ou pour ricaner ?

Pour les deux, pour une irréalisable synthèse.

22 mai

Le mépris profond ressemble à une douleur.

Tandis que je me rasais, je me suis souvenu des Barcianu de Râsinari, et spécialement de l'un des frères, dont j'ai oublié le prénom, grand noceur, qui vers la quarantaine s'amouracha d'une jeune fille tuberculeuse et deux ou trois mois après leur mariage, l'envoya à Davos. Pour pouvoir payer le sana, il entra, lui qui n'avait jamais travaillé, comme caissier dans un hôpital. Sa femme meurt en Suisse deux ou trois ans après. C'est à peu près à cette époque qu'on découvre qu'il y avait un découvert important : l'argent détourné, il l'avait envoyé au sana pour payer les frais de séjour de sa femme. Sachant qu'il allait être arrêté, il s'est suicidé. – Tous les membres de cette famille ont eu une destinée tragique. Ils étaient séduisants ; enfant, quand j'allais les voir, c'est mon père qui m'y menait, j'avais des battements de cœur. Je savais que j'entrais dans l'étrange.

J'appelle poésie ce qui vous frappe comme un couteau au cœur, (après avoir lu le poème de Juan Ramón Jiménez : *Yo no soy yo*<sup>221</sup>).

Tout ce qui s'adresse aux autres, tout ce qui est conçu pour eux, porte le stigmate de l'époque, de la mode, et du style. Ce qui date le moins, c'est la réflexion intime, justement parce qu'elle n'est pas faite pour agir, pour convaincre ou pour émouvoir. Les poèmes meurent ; les fragments, n'ayant pas vécu, ne peuvent davantage mourir.

D'une œuvre m'intéresse plus que les préliminaires, les échecs, les *restes*. On lit d'un écrivain ses lettres, ses confidences, ses souvenirs et les souvenirs *sur lui* ; toutes choses qui illustrent la caducité de l'œuvre, si splendide soit-elle, et la vitalité, la permanence de l'accident, de l'anecdote, du frisson à l'état improvisé et non élaboré (ce qu'est nécessairement une œuvre).

Il m'a fallu longtemps pour me débarrasser de la fascination qu'exerçait sur moi le jargon philosophique. Mais enfin je m'en suis défait. Ce style de professeurs, pédant, laborieux, qui tourne en rond, et dont la visée essentielle est de cacher, d'éloigner le problème est à la longue intolérable. Mais on comprend qu'il séduise les jeunes et comble les professeurs. Si Hegel n'avait pas enseigné, et qu'il se fût refusé au système, il eût pu être le



pendant philosophique de Goethe. Et il en aurait pu avoir l'allure libre et méditative au lieu de se lancer dans des élaborations lourdes, qui font le délice des universitaires et le désespoir des gens de goût. (Parler de *goût* à propos de Hegel est une aberration. Goethe, justement, a très bien dit de lui qu'il avait « perverti » la pensée des Allemands.)

Mon orientation « philosophique » a été marquée par ce mot de Simmel dans son petit essai sur Bergson et que j'ai lu vers 1931 : « Bergson n'a pas vu le caractère tragique de la vie qui, pour se maintenir, doit se détruire. »

Goethe ou l'art de vieillir.

Goethe fut un virtuose dans l'art de vieillir. Je l'ai trop négligé. Il est temps de me rattraper. Voilà quelqu'un qui peut m'apprendre des choses en fait de détachement. Et j'en ai grand besoin. On ne peut guérir de soi-même (car tout soi, et à plus forte raison, tout moi ! est une maladie) qu'en fréquentant ses antipodes. Le salut est toujours à l'opposé de soi-même. On se sauve par ce qui vous nie.

J'ai trop fréquenté les « romantiques ». Ils m'ont conduit vers le pire, vers moi-même. J'aurais pu y arriver tout seul, sans effort. Ce n'était pas la peine de leur demander aide.

L'être auquel après Dieu je dois le plus ? Bach sans doute.

Sans lui, j'aurais été plus pauvre, plus sec, plus démuné. Il m'a rehaussé, m'a élevé au-dessus de moi-même, dans les moments s'entend où j'étais en contact avec lui, car après..., trop souvent une pitoyable dégringolade.

Dans l'Histoire il n'est pas de crime qui n'ait été réhabilité un jour. Ni de criminel. Et Néron ? Un peu de patience : son heure même sonnera un jour. Si jusqu'à présent on l'a écarté un peu, c'est qu'on n'a pas voulu toucher aux martyrs chrétiens. Mais ces martyrs on en perdra la mémoire avec la disparition du christianisme.

Pour celui qui est revenu de nombre de choses, ce n'est pas particulièrement agréable de vivre au milieu d'un peuple d'excités. Il rêve de nations placides, où l'on ne fait pas de gestes, où l'on ne dit pas d'impertinences, où la vanité elle-même est calme et paraît se reposer.

Dans mon enfance à Ràsinari, j'avais beaucoup d'admiration pour un paysan qui est mort vers la quarantaine, après avoir gaspillé sa fortune dans

les bistrots et les bordels. Il s'appelait Ion (son nom de famille m'échappe en ce moment). Quelques jours après son enterrement, vers minuit, un autre paysan, qui transportait du bois, passa tout près de sa tombe (le cimetière étant coupé en deux par une rue). Quelqu'un, dans l'obscurité, fumait Qui est là ? – demanda l'homme au bois. – C'est moi, Ion, je suis sorti de ma tombe pour fumer une cigarette, fut la réponse.

Que s'était-il passé ? Un joyeux compagnon du défunt, après une beuverie, vint se « recueillir » sur la tombe de son ami et eut l'idée saugrenue de se faire passer pour le défunt.

Le bruit courait, dans mon enfance, que l'autre paysan rentra chez lui terrifié et qu'il frôla la folie.

Quiconque est intervenu dans le cours de notre vie, soit pour l'infléchir, soit pour le bloquer, qu'il soit maudit

Moi aussi, on me maudira, car, ayant la manie de donner des conseils, j'ai fait plus de mal que de bien, personne n'intervenant, fût-il un saint, sans dommage dans la vie d'un autre.

Toute forme d'attachement est un péché contre la clairvoyance.

Je viens de lire une chose très juste dans la correspondance d'un critique anglais. Après Aristote, il n'y a plus eu de poésie en Grèce.

La philosophie tue l'inspiration.

(Hölderlin était contemporain de Hegel. Mais après Hegel, pas de poète du rang de Hölderlin ni de philosophe du rang de Hegel)

Tout aboutissement est une impasse, dans la vie aussi bien que dans l'art. En tout, il s'agit de laisser une porte ouverte vers l'avenir par l'inachevé.

Je suis si imprégné de l'idée d'inanité qu'il est parfaitement inconcevable que je sois encore capable d'exécuter le moindre acte. Pourtant je continue, ne serait-ce que parce que chaque acte justement a pour moi la séduction d'une merveille, d'une chose qu'on ne peut concevoir. On ne rejoint l'existence qu'après l'avoir niée jusqu'au bout Car la négation totale vous réinstalle dans le premier jour du monde.

1<sup>er</sup> juin

Ai commencé à écrire une lettre et me suis arrêté après la première phrase. Je me suis trouvé tout à coup dans l'impossibilité d'y ajouter quoi que ce soit.

L'horreur de l'accessoire me paralyse. Or l'accessoire est l'essence de la communication (et donc de la pensée). Il est la chair et le sang de la parole et de l'écriture. Vouloir y renoncer, – autant imaginer l'amour avec un squelette. Mais il ne s'agit pas de volonté mais d'un état de fait, d'une *horreur* précisément.

Le bon sens et la métaphysique sont absolument irréconciliables.

(Cette observation, j'ai été amené à la faire chaque fois que j'ai eu un entretien avec un esprit engagé dans l'élaboration d'un système, quel qu'il soit, philosophique ou autre. Les grandes perspectives non seulement sont compatibles avec l'obnubilation, mais encore elles en procèdent.)

J'ai décidé de rassembler les réflexions éparses dans ces trente-deux cahiers. Ce n'est que dans deux ou trois mois que je verrai si elles peuvent constituer la substance d'un livre (dont le titre pourrait être « Interjections » ou alors « L'erreur de naître »).

Histoire et haine : celle-ci est le moteur de la première. C'est la haine qui fait marcher les choses ici-bas, c'est elle qui empêche l'Histoire de s'essouffler. Supprimer la haine : c'est se priver *d'événements*.

Haine et événement sont synonymes. Là où il y a haine quelque chose se passe. La bonté, au contraire, est statique ; elle conserve, elle *arrête*, elle manque de vertu historique, elle freine tout dynamisme. La bonté n'est pas complice du temps ; alors que la haine en est l'essence.

-

-

6 juin

Libération, libération — Supprimer des interdits, s'en affranchir, c'est très bien, mais ne risque-t-on, à ce jeu, d'en arriver un jour où on n'aura plus de quoi se libérer ? Depuis que les sociétés se sont constituées elles n'ont fait qu'élaborer des interdictions, grâce à quoi elles pouvaient connaître une certaine stabilité : les *dieux* surtout furent inventés à cet effet. Une rage de

liquidation s'est emparée de l'humanité. Il lui faudra du temps et de la patience pour s'attacher à de nouvelles superstitions.

Tout ce que j'ai écrit ne sert à rien et ne mène à rien. C'est ce qui fait que je n'en suis pas absolument mécontent. J'y ai visé à la vérité. Or, qu'est-ce que la vérité, sinon ce qui gêne la vie, qui y contredit même ? ou plutôt : la vérité, c'est ce dont on peut se passer pour vivre.

Je sais parfaitement que l'idée de « but » est dépourvue de sens. Pour m'accorder à l'inutilité de l'ordre ou du désordre universel, je m'emploie de mon côté à vivre moi aussi sans but, mais consciemment. J'y arrive assez souvent, non sans peine. Cet exploit est plus rare qu'on ne pense. Dommage qu'on ne puisse l'accomplir sans en tirer orgueil.

*Dostoïevski* écrit à son frère, le jour même où, après le simulacre d'exécution de la place Semenovski, il voit sa peine commuée en quatre ans de travaux en forteresse, et ensuite à être soldat.

« Est-il possible que jamais je ne reprenne la plume ? Je pense que d'ici quatre ans, ce sera possible... Oui, si on ne me laisse pas écrire, je périrai. Mieux vaudraient quinze années de prison mais la plume à la main ! »

Étrange réaction de quelqu'un qui a échappé à la mort. Placé dans les mêmes circonstances, je suis sûr que cette réflexion est la dernière qui me viendrait à l'esprit. Aussi est-il clair que je ne suis nullement écrivain, que mon ambition se borne à connaître, à *comprendre*, et aucunement à traduire, à exprimer, à inventer.

-

-

13 juin

Contrairement à ce qu'on pense, les discussions intéressantes, où l'on aborde les grands problèmes, ne sont pas fécondes, parce qu'on y dit tout, et qu'on n'a plus aucune envie par la suite de reprendre à loisir les mêmes thèmes et de les élucider. Un grand dialogue vous vide pour longtemps, parce qu'il vous empêche d'exploser par écrit.

Je disais hier soir à R. M. que Georges Bataille a été quelqu'un d'intéressant, un déséquilibré complexe, curieux, mais que je n'aime pas sa façon d'écrire, qu'il n'avait pas les moyens de son déséquilibre.

Je suis l'homme de la post-Histoire. De fait, ne m'intéresse encore que le temps *sans événements*, l'Histoire *après* l'Histoire. Le temps proprement historique n'a plus de sens pour moi.

Mon mérite n'est pas d'être totalement inefficace mais de m'être voulu comme tel.

Je suis un vaincu, je n'ai réussi à décourager personne ; tout comme mon ami Molinié<sup>222</sup> qui n'a réussi à convertir personne.

Il vaut mieux vivre après qu'avant une révolution.

Le meilleur moment est celui où un idéal s'exténue sans s'épuiser, où il subsiste sans avoir encore la force de tyranniser. La très lente désagrégation d'un système, une fois dépassée l'ivresse qui le fit naître.

On se démène et on se tourmente pour pouvoir être déçu. Dans l'histoire tout, mais absolument tout, finit par décevoir. Ce n'est pas là une constatation mais une loi. Très peu sont ceux qui commencent par la Déception et y persévèrent

30 juin

Quand je suis seul, je suis mécontent du monde, et quand je vais dans le monde, je suis mécontent de moi.

Vu aujourd'hui l'exposition Proust, au musée Jacquemart-André. Au début, les photos de tous ces fantoches mondains m'ont inspiré du dégoût ; puis, malgré moi, ils finirent par s'imposer, par acquiescer de la réalité. Et, en sortant, j'étais ému.

Au fond tous ces mondains qui méprisaient le « petit » Marcel, c'est uniquement grâce à lui que leur souvenir se perpétue. Si, à la comtesse Greffulhe, du temps qu'elle daignait à peine recevoir Proust, on avait dit que, grâce à lui, ses robes seraient, cinquante ans après, exposées pour tout le monde, quelle eût été sa réaction ? Enfin, la chose est là : une de ses robes, royale celle-là, est une des choses les plus impressionnantes de l'exposition.

Ce qui est caduc dans Proust, c'est la poésie, les relents du style symboliste, l'accumulation d'effets, la saturation poétique. C'est comme si

Saint-Simon avait subi l'influence des Précieuses. Je crains que dans cinquante, dans cent ans, les volumes d'*À la recherche* ne soient devenus illisibles.

2 sept.

Ai entendu un enregistrement : Dinu Noica<sup>223</sup> lisant Job et les Psaumes !  
Tout est possible avec ce sacré bonhomme. Quel esprit déroutant, je veux dire extraordinaire.

17 sept.

Les hommes ont inventé l'*avenir* pour n'avoir pas à nommer la mort.

L'idée de progrès est une idée inévitable, voire indispensable mais qui ne signifie rien. On ne peut pas s'en passer et pourtant elle ne mérite pas qu'on s'y arrête. C'est comme le « sens » de la vie. *Il faut* que la vie ait un sens ; mais quel sens, quel contenu lui donner qui ne soit pas dérisoire ?

Commencer la journée par une crise de découragement, ce n'est peut-être pas une si mauvaise méthode que cela. On a du moins contre *quoi* lutter pendant les heures qui suivent ; on se crée une occupation, on est sûr d'échapper au cafard.

Ai essayé de lire *L'empire des signes* de Barthes. Quel style ! Des choses simples présentées dans une écriture sibylline, d'une prétention vertigineuse, d'une préciosité à vous faire vomir. Et pourtant le type est intelligent et subtil, et nullement vide. Dégoût sans nom.

Tout ce qui évoque l'idée de fatalité a pour moi quelque chose d'enveloppant et de voluptueux.

La tragédie me tient chaud.

Il n'y a rien de pire que la préciosité mêlée au jargon scientifique.

25 sept.

Le dégoût de soi-même est un désespoir effondré, fatigué, lamentable.

26 sept.

Bois-le-Roi. Dimanche superbe.

Tout le monde n'a pas le privilège d'avoir eu une enfance malheureuse. La mienne fut plus qu'heureuse : *couronnée*. Je ne trouve pas de meilleur adjectif pour désigner ce qu'elle eut de superbe, de triomphal jusque dans ses terreurs. Cela devait se payer, cela ne pouvait rester impuni.

Se calomnier est un plaisir qui vaut de loin celui d'être calomnié.

12 oct.

C'est seulement dans les affaires pratiques qu'on progresse, qu'on a un but et qu'on y tend. Dans les questions vaines, disons métaphysiques, on n'avance pas, on tourne nécessairement en rond. On ne les approfondit pas, on les ressasse comme on ressasse un malheur.

13 oct.

J'ai reçu ce matin une lettre d'une amie de Sibiu, que j'ai vue la dernière fois en 1937, je crois. Depuis, plus aucun signe de vie. Elle me donne de ses nouvelles et me dit que la mort n'est pas loin, qu'elle s'apprête à entrer dans l'inconnu.

Je ne sais pas pourquoi ce cliché m'a fait tiquer. Par la mort on n'entre dans rien, on ne voit pas *dans quoi* on peut entrer, en tout cas ni dans le connu ni dans l'inconnu. Toute affirmation ici est abusive. La mort n'est pas un *état* ; elle n'a aucune réalité en dehors de la vie. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est : je suis vivant, c'est-à-dire je suis à la fois dans la vie et dans la mort. Il n'y a pas de vie qui soit différente de la mort. C'est pourquoi *mortel* est la seule qualification inattaquable lorsqu'on veut définir le vivant.

Le Régent. La dissolution aimable. Il était plus *libre* que Voltaire, plus « avancé ». Ce degré de liberté présage toujours une fin. La tolérance poussée jusqu'à l'autodestruction. Amour de la crapule, parce que la crapule n'a pas d'opinions.

Le plus grand sceptique qui ait jamais été à la tête des affaires en France. Beaucoup plus qu'un Talleyrand qui avait la faiblesse de croire aux apparences, aux manières, au décorum.

La séduction qu'exerçait sur Saint-Simon, homme à principes, intransigeant, bon époux, casanier, pieux à ses heures, un homme comme le duc d'Orléans, esprit ondoyant s'il en fut, versatile au dernier degré, dépourvu de convictions, et incapable d'en avoir. Dégoûté, *excédé, perdu*, refusant de jouer le jeu. Sans préjugé aucun (alors que toute société, tout corps social et politique n'est qu'une somme de préjugés), il savait sa raison d'être, il veillait à sa propre liquidation, et à celle du régime qu'il représentait.

Saint-Simon était en proie à une double fascination : il était tiraillé entre le Régent et Rancé, entre le dilettantisme et la Trappe.

Lui qui savait aimer et détester se sentait attiré vers un homme foncièrement incapable d'amour et de haine, car le Régent était cela : la *satiété vertigineuse*. Je ne comprends pas pourquoi un Bau-

delaire n'a pas été intéressé par un personnage avec lequel il avait des points communs.

Le Régent m'a toujours emballé. Les affaires importantes, il les réglait avec les *roués* à pile ou face. Tout pour lui était *jeu*. D'où la tolérance de son règne. Ce n'est pas sous son règne que la révocation de l'édit de Nantes aurait pu avoir lieu. Il venait après un long règne où les « conventions » avaient sévi. On entrait avec lui dans la désinvolture, la tolérance ; qui dit tolérance dit *désagrégation des croyances*. Le Régent avait tous les vices de l'antifanatisme.

Il n'y a rien de plus ridicule que deux prophètes *contemporains*. L'un d'eux doit s'effacer et disparaître, s'il ne veut s'exposer au ridicule. À moins qu'ils n'y tombent tous les deux, ce qui serait la solution la plus équitable.

L'appétit de destruction est si ancré en l'homme que personne, même pas un saint, n'arrive à l'extirper. Il est certainement inséparable de la condition du vivant. Le fond de la vie est démoniaque.

La destruction a des racines si profondes en chacun de nous qu'il est très probable que nous ne pourrions pas vivre sans elle, j'entends sans le *désir* de nous y livrer. Elle fait partie de nos données originelles. Chaque être qui naît, c'est un destructeur de plus.

Je vois dans chaque être un destructeur.



Un sage est un destructeur apaisé, retraits. Mais les autres sont des destructeurs *en exercice*.

14 oct.

Dans la lettre de cette vieille amie de Sibiu, une expression revient trois fois : « fârâ noroc ». Pour le Roumain, la *malchance* est une donnée consubstantielle à l'être. On est né malchanceux, et on le demeure.

Écrire, c'est *oser*.

Quand on ressasse l'idée de naissance, tout ce qu'on fait paraît loufoque, car complètement dépourvu de sens. On est comme un fou qui, guéri, n'arriverait pas un seul instant à oublier sa folie ; il y penserait sans arrêt, et, de ce fait, sa guérison ne lui servirait à rien, puisqu'il ne pourrait pas en jouir.

15 octobre

Visite l'autre jour de J. B., vingt-deux ans. Il est hanté par le suicide, il ne peut rien faire dans la vie, etc. À peu près tous les jeunes qui viennent me voir sont des désaxés, pauvres types, « déchets » pour la plupart mais déchets seulement sur le plan social, car autrement ils ont compris ; ils ont même si bien compris qu'ils sont devenus inutilisables.

Dès que quelqu'un s'intéresse à mes livres, je sais qu'il est « fichu », que quelque chose s'est cassé en lui, qu'il ne pourra pas se « débrouiller » dans la vie. Je n'attire que les vaincus.

Le Patron des Vaincus.

18 oct.

On ne fait pas une action vile pour en tirer de la volupté mais du tourment.

Car l'appétit de tourment est pour certains ce qu'est l'appât du gain pour d'autres.

19 octobre

Toutes les fois que je pense à *l'essentiel*, je crois l'entrevoir dans le silence ou l'explosion, dans la consternation ou le cri. Jamais dans la parole.

J'ai remarqué que ceux – ou celles – qui s'intéressent tant soit peu à ce que j'écris ont un trait commun : la neurasthénie (pour simplifier).

Que nul n'ouvre ce livre s'il n'a pas été visité par l'anxiété, c'est ce qu'on devrait mettre sur la bande de chacun de mes livres.

Quand on a fait une bassesse, sur le coup on se sent vivre, le sang circule, on est satisfait et plein d'entrain. Comme si on avait réussi un exploit. Mais vite le bien-être disparaît, et à l'euphorie succèdent la honte et la grimace.

22 octobre

Je disais hier à Doina G. que je suis devenu « fataliste », que j'ai rejoint le paysan roumain – à Paris ! J'aurais fait aussi bien de rester là-bas, vu le résultat !

23 octobre

Le sourire du Bouddha. Il sourit quand, à la suite d'une série de questions sur le sens dernier du désir, du dégoût, de la sérénité, on lui demande : Quel est le but, le sens dernier du nirvâna ?

Le Bouddha qualifie cette question d'*excessive*, d'extrême ; elle ne comporte aucune réponse. Et il *sourit*. On a beaucoup épilogué sur ce sourire. Pourquoi n'y pas voir une réaction normale devant une question gênante, voire indiscrete, en tout cas *impossible* ? C'est ce que nous faisons chaque fois que quelqu'un nous interroge sur quelque chose qui ne comporte aucune réponse. C'est notre comportement devant le *pourquoi* absurde des enfants ou des malappris, des indiscrets. Nous sourions, parce que la réponse n'est pas possible, ceci parce que la question est dépourvue de sens.

Ma machine est si détraquée que je supporte mieux les maux que les remèdes.

Sans échec, point d'accomplissement spirituel.

Le passage du temps est en soi terrible. Mais combien plus terrible serait un temps figé ! S'il s'arrêtait pour toujours ! Mais la mort, c'est bien cela.

C'est peut-être là le motif profond de la terreur qu'elle inspire. Elle *détruit*, elle anéantit le temps, elle l'empêche à jamais de couler...

le disais tout à l'heure à Roger Munier que la France n'a peut-être pas eu d'inquisition à l'espagnole, mais qu'elle s'est rattrapée en censurant la langue...

29 octobre

Visite de Brejnev à Paris.

En ouvrant cet après-midi un livre sur Raspoutine, où l'on voit la photo qui représente le moine maudit prenant le thé avec la tsarine, j'ai compris aussitôt pourquoi B. était ici en ce moment. Pour comprendre la Révolution russe il n'est pas besoin de lire Lénine. Il suffit de parcourir une biographie de ce mystérieux et immonde moine.

J'ai connu des écrivains obtus et même bêtes ; tous les traducteurs sans exception que j'ai rencontrés étaient intelligents, et souvent plus intéressants que les auteurs qu'ils traduisaient. (Il y a plus de *réflexion* dans la traduction que dans la « création ».)

Dimanche 30 oct

Canal de l'Ourcq de Crouy à La Ferté-Milon. Lumière divine, qui donnait au paysage une dignité surnaturelle. À un certain moment je me suis dit que j'étais content de n'être pas mort avant, car j'aurais disparu *sans avoir connu une journée pareille*.

Toute la journée j'ai ruminé sur un petit détail extraordinaire. Quand Pascal parle de l'homme, il dit : quel chaos, quelles contradictions, etc. L'homme, *quelle nouveauté* ! Cette « nouveauté », quel mot admirable pour définir le caractère anormal de l'apparition de l'homme, l'imprévu et le déconcertant d'un tel phénomène. L'homme est, dans la nature, une nouveauté en effet, une nouveauté désastreuse.

Quand on veut étudier une révolution, pour la comprendre il ne faut pas s'intéresser à ceux qui l'ont faite, mais à ceux qui l'ont subie. Qu'on examine l'aboulie de Louis XVI et plus encore celle de Nicolas II, et qu'on s'arrête à un détail comme celui-ci : la tsarine se mettant à genoux devant

Raspoutine ! – et on aura tout compris. Pas la peine de lire la littérature révolutionnaire.

Dans mon pays d'origine, règne, dans les villes, une mélancolie vulgaire, dans les villages, une mélancolie sourde, continue, relevée par un désespoir nostalgique.

(Ce n'est pas ça – mais comment définir des sentiments nécessairement dépourvus de contours ?)

7 novembre

« L'homme supérieur est toujours heureux ; l'homme de peu est triste. »  
(Confucius)

J'aime bien cette expression *homme de peu*, surtout depuis que je sais que j'en suis un.

Chaque fois qu'on me demande ma profession, je me retiens pour ne pas répondre : *Escroc en tout genre*.

L'Apocalypse, oui ; la révolution non. Je puis collaborer à une fin ou à une genèse, à une catastrophe finale ou initiale, mais non à un changement, à un mieux ou à un pire quelconque.

La neurasthénie est un état de dépression non déclarée, une dépression sans crise de dépression.

Un régime disparaît quand ses représentants ne croient plus en eux-mêmes. De même, l'homme disparaîtra quand il n'aura plus foi en son destin. Cela viendra, si ce n'est venu déjà. Il n'aura pas besoin de forces adverses pour l'abattre ; il s'écroulera de lui-même.

13 nov.

Depuis des années, chaque jour, au lever, je prends des calmants pour amortir mon indignation.

Quand on est mécontent de naissance, on peste contre tout, bon ou mauvais, non pour remédier à quoi que ce soit mais pour dépenser sa réserve quotidienne d'indignation.

17 nov.

Le malheur d'être roumain.  
Le drame de l'insignifiance.

18 nov.

Hier soir vers minuit, promenade dans l'île Saint-Louis. Les dernières feuilles qui tombaient en dansant comme des abeilles folles.

23 nov.

Visité l'exposition Valéry à la Nationale. Ce qui m'y a le plus impressionné, c'est le télégramme de la fille de Mallarmé annonçant la mort de son père.

Ensuite vient la dernière page des *Cahiers*.

24 nov.

Éveillé au milieu de la nuit. J'ai pensé à cette planète suspendue dans le vide, et à nous tous manquant d'assises autant qu'elle. Si les lois de la nature faisaient grève, avec quelle allégresse ne retournerions-nous pas au chaos !

Quand on lit sur les sociétés primitives, ce qui frappe le plus, c'est le rôle qu'y jouent les interdits. Ce n'est pas par superstition qu'on les a inventés mais parce qu'ils sont absolument indispensables au bon fonctionnement d'une société, d'un clan, d'une famille. Une société sans interdits est une contradiction dans les termes. Les hommes ne peuvent vivre ensemble que dans la mesure où ils acceptent de ne pas faire certaines choses. Ces interdictions sont-elles dans la plupart des cas insensées, ridicules ? Qu'importe ! ce qui compte, c'est qu'elles gênent les individus et leur imposent une discipline. L'anarchie, c'est la suppression des *tabous*.

À l'exposition Valéry, je me suis arrêté longuement devant un document : un devoir de l'élève Valéry, en marge duquel le prof avait écrit *mal construit*. Il s'agit en fait d'une phrase, mais qu'importe. Et je me suis dit que ces problèmes élémentaires de l'écriture, j'ai eu à les apprendre et à les résoudre, *en français*, vers la quarantaine et que cette anomalie aura été une des causes de mon peu de rendement.

25 nov.

Dîners sur dîners, palabres, etc. J'en ai marre. Tous ces gens auxquels je n'ai rien à dire et que je dois *amuser*. J'ai voulu vivre à Paris, j'en suis bien puni.

1<sup>er</sup> déc.

Exposition Francis Bacon. Sinistre à souhait et splendide.

2 déc.

Savourer l'*absence de pensée*, quel délice ! Mais être conscient qu'on ne pense pas, c'est encore de la pensée. Le vide qui se sait tel n'est pas le vide. Ou alors il faut imaginer une *idiotie lucide*...

N'empêche que la *sensation* du vide de pensée existe : elle est réelle, quelles que soient les difficultés théoriques qu'elle suscite.

Au Luxembourg, après avoir lu en vitesse un texte de B., j'ai craché par terre de dégoût. Cet esprit prétentieux, confus, ce constipé du verbe, me tape sur le système. Dire que c'est le maître à penser et à... écrire de la jeunesse actuelle !

« Le Saint-Esprit n'est pas sceptique ». (Luther) Dommage !

Anti-révolutionnaire *par nihilisme*.

5 déc.

Je viens de parcourir quelques livres sur l'ethnologie. Je n'envierai plus jamais les indigènes. Par horreur de la « civilisation » je m'étais imaginé qu'ils vivaient dans la paix et la sérénité, dans une espèce de paradis. En réalité, ils tremblent beaucoup plus que nous. Ils vivent dans la peur, autant, sinon plus, que les bêtes. La conclusion à en tirer est que le mal est inscrit dans la condition du vivant comme tel, et qu'il est inutile de jalouser qui que ce soit. À moins qu'on ne sorte de ce règne maudit qui est le règne animal.

Vu X et Y qui aiment l'argent avec passion, avec fureur. Il est leur dieu. C'est quand on voit de tels forcenés, qu'on comprend quelle grande chose est la non-possession.

Un chien abandonné vaut mieux qu'un riche.

Visite de G. et de sa femme. Lui, prophète juif, visionnaire confus et sublime, elle paysanne roumaine, touchante, ne disant pas un mot, et, paraît-il, bonne poétesse. Ils n'ont pas un sou, ils sont purs, ils sont prêts à accepter n'importe quelle situation. Quel contraste avec la visite d'hier !

Ce G. dit des choses extraordinaires qui sont noyées sous un flot de paroles. Il faut le laisser parler de tout et de Dieu, et tenter d'isoler les quelques propos fulgurants qui lui échappent. La plupart du temps, ce qu'il dit ne veut rien dire ; c'est une éruption verbale dépourvue de sens, un volcan de paroles, surgie d'une âme effervescente, et certainement profonde. Il aurait dû vivre au xvm<sup>e</sup> siècle, dans quelque village ou ghetto polonais, auprès d'un rabbin hassidique, et y jouer un rôle de saint histrionique, ou de fou.

G. aime énormément Mychkine. Il est évident qu'ils ont des points communs. G. c'est l'idiot *intarissable*.

Il m'a dit des choses bouleversantes sur Mychkine, mais je ne peux pas les retrouver... C'était comme une conversation posthume, entre spectres passionnés.

Je lui ai dit aussi que tous mes livres tournent autour d'un naufrage spirituel, je lui ai expliqué comment j'ai failli accéder à l'absolu, et comment, me trouvant devant un mur, il m'a fallu reculer, car je n'étais pas voué à le percer, à le faire sauter. Tout ce que j'ai écrit est un commentaire sur mon recul et ma défaite.

Je disais à G. que les mystiques ne devraient pas écrire.

Quand on s'adresse à Dieu, on n'écrit pas, on dit des prières, on n'en écrit pas. Dieu *ne lit pas*.

### 8 déc.

Nous parlions de persécution, de martyres, des épreuves de tel ou tel. À quoi sert tant de souffrance ? à quoi sert toute souffrance ? m'aviez-vous demandé.

La souffrance n'a qu'un seul but, qu'un seul sens : ouvrir les yeux, éveiller l'esprit, avancer la connaissance. « Il a souffert, donc il a compris », c'est tout ce qu'on peut dire de quelqu'un qui a subi la maladie ou l'injustice, ou toute autre forme de malheur.

Quant à croire que la souffrance a une valeur en soi ou qu'elle mène à l'amélioration de l'homme... Pures balivernes que tous les propos sur la valeur morale de la souffrance : elle n'améliore personne (sauf ceux qui étaient déjà *bons*) ; elle n'a aucune valeur absolue ; elle est oubliée, comme sont oubliées toutes choses ; elle ne se conserve pas, elle n'entre pas dans le « patrimoine de l'humanité » ; elle se perd, comme tout se perd.

Sauf, encore une fois, qu'elle fait voir des choses qu'on n'aurait pas vues autrement. Donc la souffrance n'est utile qu'à la connaissance, et, hors de là, elle ne sert qu'à empoisonner la vie. Ce qui, par parenthèse, favorise encore la connaissance.

Je ne me suis jamais réellement intéressé qu'aux défaites. Sans doute parce qu'on ne peut s'entendre en profondeur qu'avec un vaincu. Toute victoire, de n'importe quel ordre, entraîne une obnubilation spirituelle, c'est-à-dire l'oubli de ce qu'on est.

La seule chose que j'aie jamais comprise à fond : le drame de la conscience.

Être conscient est un drame qui se termine avec la mort. Du moins, espérons-le.

Extraordinaire douceur à la pensée qu'étant homme, on est né sous une mauvaise étoile, et que tout ce qu'on a entrepris, et tout ce qu'on va entreprendre sera choyé par la malchance, et devra avorter tôt ou tard.

J'ai pensé bien faire. Je me suis mis à lire des bouquins sur les « sauvages », sur leurs mœurs et leurs habitudes. J'ai perdu toutes mes illusions sur eux. Ils sont cruels, impitoyables, odieux. Tout est réglé chez eux par la terreur de la coutume, par une somme d'interdits incomparablement plus rigoureux que ceux qui fleurissent dans un État policier. Dégoûté par le civilisé, je m'étais pris de sympathie pour les cannibales. Hélas ! ils devaient me décevoir aussi.

L'homme est parti du mauvais pied. La mésaventure au Paradis en fut la première conséquence. Le reste devait suivre.



-  
10 décembre

Partout où les Blancs firent leur apparition pour la première fois, ils furent considérés par les indigènes comme des êtres malfaisants, comme des revenants, comme des spectres. Jamais comme des *vivants* ! Intuition inégalée, coup d'œil prophétique s'il en fut.

Tout à l'heure, je me suis rappelé cette histoire, dans un café du boulevard Saint-Michel, il y a à peu près vingt-cinq ans. L'ingénieur C. m'expliquait, en roumain, comment il avait inventé un nouveau type d'hélice pour avion. Naturellement, je ne comprenais rien à ses explications, mais faisais semblant d'écouter. À côté, un jeune homme, qui étale devant lui un grand papier blanc. Je l'observe ; il prend une mine méditative, appuie son menton sur ses deux mains, prend une pose de penseur, et reste longtemps les regards fixés au loin. Il n'était pas dérangé par le monologue de mon camarade, qui avait lieu, comme je l'ai dit, en roumain. Il continuait à contempler le vide, quand, soudain, il prit son stylo, qu'il avait posé sur la feuille, et y écrivit en gros caractères : « La vie, quel mystère insondable ! » C'était tout. Il reprit son attitude songeuse d'avant, pendant seulement quelques minutes. Puis, plia son papier, et sortit.

Il venait de passer par un *moment philosophique*.

La raison pour laquelle les problèmes abstraits du langage me sont indifférents est bien simple : j'ai tellement peiné pour arriver à écrire en une autre langue que la mienne, que je ne vois pas comment je m'occuperais maintenant du langage en lui-même. Les ennuis concrets que j'ai rencontrés me suffisent, à quoi bon en affronter d'abstraites ?

Vers le cap Horn, du côté chilien, il y a une île : *l'île de la Désolation*. Elle m'obsède.

Étudiant à Bucarest, je m'étais entiché d'une autre île : *Tonga-rewa*, en Polynésie, si je ne me trompe.

14 déc.

Je me suis demandé cette nuit s'il est possible qu'il y ait un seul être qui n'ait jamais été effleuré par l'idée qu'il eût mieux valu ne pas naître. Je ne pense pas, c'est-à-dire que je ne puis croire qu'on puisse exister sans avoir jamais connu un *moment métaphysique*. Ensuite la nostalgie du monde d'avant notre naissance existe en chacun de nous sous la forme d'un regret viscéral, inavoué. Il n'y avait aucune nécessité que l'être fût C'est ce que chacun ressent obscurément et ne se le dit à lui-même qu'à de rares occasions. Toutes les fois qu'il se le dit, il connaît un *moment métaphysique*.

Les lettres « littéraires », de seize à dix-huit ans, de Rimbaud sont celles d'un *conquérant*.

Qu'on arrive à vivre en sachant qu'on n'est pas éternel, voilà qui me dépasse.

Puisqu'on n'est pas éternel, n'importe quel moment est bon pour foutre le camp, pour rejoindre l'absence immémoriale, *l'autre face* de l'éternité.

J'aime l'avant-garde, à condition qu'elle ne soit pas ennuyeuse. Elle l'est, le plus souvent.

Est-ce que Nietzsche, est-ce que Pascal se réclamaient d'une avant-garde quelconque ?

Le pire est de *vouloir* être d'avant-garde.

Comme tous les grands événements ici-bas, la « fin du monde » arrivera par un « primaire », par un fou... médiocre.

Cérémonie de la remise de l'épée de R. C. – L'épée – très belle – dans son étui paraissait étendue sur un catafalque.

P. R. me raconte que dans l'avion qui le transportait à Bucarest, une hôtesse de l'air s'est mise à pleurer parce qu'une cuiller *en aluminium* avait disparu ; or elle en était responsable. Tout le monde s'est mis à la chercher, et finalement on l'a retrouvée. Ce détail en dit plus long sur l'état de choses dans mon pays que tout un livre.

Le Français, aussitôt qu'il aborde le problème « social », perd tout bon sens, et devient *inspiré*.

Gaston Gallimard a quatre-vingt-dix ans. Il me raconte que sa mémoire le quitte mais qu'il se souvient très bien des choses lointaines... Ainsi étant tout petit, il avait eu une gouvernante allemande. L'allemand a donc été sa première langue, qu'il a complètement oubliée par la suite. Maintenant des mots allemands lui reviennent. Autre chose. Tout jeune, il avait commencé un Diogène, qu'il a laissé tomber. Il voudrait le reprendre maintenant...

Tout cela dit avec un petit sourire ironique. Il m'a dit aussi qu'il ne pouvait plus lire de poésie. Que je le comprends ! Après un certain âge, on ne peut plus l'aimer, singulièrement en France.

18 déc.

J'étais je ne sais où ; à un bal ? à un dîner ? dans un salon ? Succès sur toute la ligne. Les femmes, les unes plus jolies que les autres, me faisaient la cour, chacune espérant un geste de ma part.

En me réveillant, mon dégoût fut tel que j'ai failli crier : « *Vivent les cauchemars !* »

Les rêves « avantageux », flatteurs, il faut les supporter comme une punition.

Dieu : une maladie dont on se croit guéri parce que plus personne n'en meurt et dont on est surpris, de temps en temps, de constater qu'elle est toujours là.

19 déc.

Balade : Sermaise – Angervilliers – Saint-Chéron. Vent ininterrompu. Que peut-on souhaiter de plus ? Le vent, c'est de la poésie *immédiate*.

Porphyre raconte qu'un disciple de Plotin, Amélius, ne « manquait pas les cérémonies de la nouvelle lune et célébrait toutes les fêtes du cycle. Un jour il voulut emmener Plotin avec lui ; mais Plotin lui dit : “C'est aux dieux de venir à moi, non à moi d'aller à eux.” Quelle était sa pensée en prononçant ces paroles, si fières. C'est ce que nous ne pûmes comprendre, et nous n'osâmes pas l'interroger ».

(à comparer au *sourire* du Bouddha)

La *mort*, « cette syllabe », comme dit Montaigne.

À voir ceux qui l'emportent, je ne peux ne pas remercier la Providence de m'avoir donné le goût de la défaite.

Tout à l'heure, ai écouté de la musique tzigane hongroise. J'ai pensé à mes parents qui l'aimaient, j'ai pensé à mon arrivée à Sibiu, en 1920, à ces airs déchirants qu'on y jouait dans les cafés et restaurants, et j'ai pensé de nouveau à mes parents et à mon enfance, comme je n'y ai jamais encore pensé et j'ai eu une crise de larmes. Car on ne peut pleurer qu'en évoquant son enfance, et comme la mienne fut extraordinaire, tout ce qui me la rappelle me bouleverse.

Alors que la musique populaire roumaine, à l'exception de la *doïna*<sup>224</sup>, me laisse indifférent, m'horripile même, la moindre rengaine magyare me remue comme rien ne peut me remuer. Normalement si la « Roumanie » n'avait pas existé, j'aurais fait mes études à Budapest et à Vienne ; je suis un homme de l'Europe centrale, et j'ai dans le sang tout le fatalisme de ce peuple infortuné, mais en même temps, je suis austro-hongrois, j'appartiens à l'ancienne monarchie. Ces rengaines que j'entendais dans mon enfance, elles me rappellent que presque tous ceux avec qui je les écoutais sont morts.

À Sibiu, vers 11 heures du soir, je prenais Radio-Budapest, et cette musique tzigane me rendait fou de mélancolie. Je ne connais rien de plus déchirant ; par elle, je rejoins tous *mes* morts.

Le drame, le désastre du moindre souvenir ! Se rappeler des choses, des *détails* d'il y a *cinquante* ans, avec une acuité alarmante. Comme si je les avais vécus hier ! Cinquante ans, une vie. Un rien. Les seules philosophies que j'approuve sont celles qui réduisent la vie à un rêve. Ce qui m'a empêché peut-être d'en finir, c'est que je n'ai pas cru utile d'attenter à ce qui n'est pas. On ne tue pas l'irréel.

Ce monde est irréel, dans toutes les éventualités, même s'il existe.

J'aurais vu toutes les images possibles de Sibiu, que cela ne m'aurait rien fait ; mais la musique, celle que j'entendais à l'époque, elle a la force de ressusciter tous les morts.

Je n'ai pas pleuré quand mon père est mort, ni quand plus tard ma mère est morte à son tour, j'ai pleuré aujourd'hui, en pensant qu'ils n'étaient plus, parce que j'écoutais une rengaine qu'ils aimaient.

Je suis remué, et même bouleversé chaque fois que je tombe sur un *innocent*. D'où vient-il ? que cherche-t-il parmi nous ? Son apparition marque-t-elle un tournant, annonce-t-elle quelque malheur ?

Ces innocents, il va sans dire, sont rares, et pourtant j'en ai rencontré quelques-uns. Mais rien n'advint, rien. Sauf ce trouble si particulier qu'on éprouve devant un être qu'on ne saurait en aucune manière appeler son semblable.

*Refus de l'avertir.* (Titre)

26 déc.

Eugène, rentré de Graz, après six semaines d'absence, a l'air plus fatigué que de coutume. Il me dit que ces six semaines lui ont paru extrêmement longues. Et il ajoute : « *Si j'ai encore six semaines à vivre, cela fera quand même un bout de temps.* »

Cela m'a donné froid dans le dos. Il avait *a faraway look*<sup>225</sup>. (C'est l'expression qu'avait employée Churchill évoquant sa dernière entrevue avec Roosevelt.)

Dans le déroulement du Temps, la vie ne représente qu'un épisode, le plus terrible de tous.

Ce qui me caractérise en propre, c'est la *fureur*. Et ensuite l'apathie. Je n'ai pas réussi à trouver un moyen terme. Tant pis pour moi !

29 déc.

On n'a pas intérêt à naître, c'est entendu. Mais l'attachement à l'existence est antérieur à l'existence, il est plus fort que l'être même. Et on a beau se dire qu'on ne devrait pas dépasser en longévité un mort-né, au lieu de s'éclipser à la première occasion, on s'accroche comme un dément à une journée de plus.

Toutes les nuits, révision générale des valeurs.

La lucidité n'extirpe pas le désir de vivre, elle rend seulement impropre à la vie.

30 déc.

Visite ce soir à Notre-Dame. Dire que les Français furent capables, au XII<sup>e</sup> siècle, de concevoir et d'exécuter le projet d'un tel monument ! C'était alors un peuple qui avait une âme, et qui l'a gardée longtemps. Mais maintenant il est en train de la perdre.

(Cela dit, ce n'est pas là le lieu où je me convertirais. Il est inexplicable que Claudel ait pu ressentir là le bouleversement qui le marqua pour le reste de sa vie.)

Visite du jeune S. Le drame des garçons sans vocation. Il s'est jeté corps et âme dans la psychanalyse. Trois séances par semaine : tout ce qu'il gagne comme surveillant y passe. Quand je lui ai fait part de mes réserves sur cette thérapeutique, il m'a répliqué que j'en avais une conception « primaire ». Il appartient visiblement à une secte. Enfin il vaut mieux travailler pour le psychanalyste que dépenser son argent pour s'acheter de la drogue. Il est complètement désemparé, et cela après un an et demi de traitement.

Le Régent ou la satiété.

31 déc.

Cette nuit, cauchemar grandiose, disproportionné, vertigineux. Je me suis éveillé en appelant ma mère au secours...

Quant à dire en quoi consistait ce cauchemar, je m'en sens incapable.

# 1972

1<sup>er</sup> janvier 1972

Cafard qu'il me semble inutile d'analyser.

Entendu un entretien avec X qui parlait des *méchants*, sans un seul instant se douter qu'il en était un. La naïveté des philosophes dépasse l'entendement. Ils parlent tout le temps de la « connaissance de soi », abstraitement, et non pas en pratique.

À y bien réfléchir, tous les défauts que j'ai dénoncés chez les autres, je les ai trouvés en moi ; et c'est *en m'écoutant* que j'ai pu en faire la description.

2 janvier 1972

Promenade du côté du canal Saint-Martin et Saint-Denis.

La laideur, quand elle devient fantastique, cesse d'être laide. (Cela dit, je devrais avoir le courage d'aller m'y promener la nuit.)

Si tout le monde avait « compris », l'Histoire aurait cessé depuis longtemps. Mais il est biologiquement impossible de « comprendre ».

Et si même un jour, tous y parvenaient sauf un seul, l'Histoire continuerait à cause de lui. À cause d'une *seule* illusion !

5 janvier

« Il [l'homme] sait maintenant que, comme un Tzigane, il est en marge de l'univers où il doit vivre. » (Jacques Monod, *Le Hasard et la Nécessité*)  
Voilà une image que j'aurais dû employer, qui m'appartenait de droit, car qui, à Paris, parle autant que moi des Tziganes ?

Après la guerre, vers 1955 (?), Laurence Olivier et sa compagnie sont allés à Moscou pour y jouer *Roméo et Juliette*. Le spectacle terminé, les spectateurs, au comble de l'émotion, se sont embrassés comme pendant la nuit de Pâques.

C'est cela avoir une *âme*.

Avoir fait naufrage quelque part entre l'épigramme et le soupir !

10 janvier

L'homme a dit ce qu'il avait à dire. Il devrait se reposer maintenant. Il n'y consent pas, et, bien qu'il soit entré dans sa phase de survivant, il s'agite comme s'il était au seuil d'une carrière mirobolante.

Ces hindous ont quand même de la classe. À Dacca, après la fin des hostilités, les officiers pakistanais sont rassemblés. Ils gardent leurs armes. Le commandant en chef de l'armée indienne fait un petit discours sans arrogance aucune, qu'il termine par : « *Le jeu est fini.* »

Dans le Vedânta, l'existence est assimilée à un jeu (lila ?)

19 janvier

J'ai fait la bêtise d'accepter qu'on rééditât à Paris *Lacrimi si Sfinti*<sup>226</sup>. J'en corrige les épreuves en ce moment. Quel supplice ! C'est mal écrit (c'est du transylvain, ce n'est pas du roumain), et c'est lointain. De quel dérangement intérieur sont sorties ces divagations ! Je me vois, à Braşov, dans cette maison juchée sur la colline, je me vois plongé dans la vie des saints ! Cette partie de ma vie s'est effacée de ma mémoire ; elle y revit maintenant, de sorte que cette *épreuve* (c'est le cas de le dire) n'aura pas été sans quelque utilité.

Plutôt qu'un ange, l'homme est un animal déchu, ou, dans le meilleur des cas, égaré.

La volonté de destruction est l'expression dynamique de la tristesse.

En corrigeant les épreuves de la réédition de *Lacrimi si Sfinti*, je passe à chaque page de l'admiration au dégoût. Quel type ! Je me vois à Brasov, dans cette villa en haut de la colline, Livada Postii, écrivant des insanités sur Dieu, sur les saints, et sur moi-même. Et je me rappelle les rengaines déchirantes des boniches hongroises. D'ailleurs, je ne les ai pas oubliées dans mon livre.

Il y a aussi le culte de Rilke, que je mettais à l'époque au-dessus de tous les poètes. On *date* moins par ses dégoûts que par ses emballements. À peu près tous les poètes que j'ai cités ont perdu la « situation » qu'ils avaient à l'époque. Il ne faut s'en rapporter qu'à Dieu. Mais lui-même *date*.



28 janvier

Je suis sur le point de terminer la correction des épreuves de *Lacrimi si Sfinti*. La dernière partie est meilleure que la première. Mais je suis affolé par tant de tristesse, de férocité, de désespoir. Comment ai-je pu tant souffrir ? Quand je pense que j'ai écrit ce livre il y a trente-cinq ans, et que depuis j'ai enduré des souffrances morales et physiques tout aussi grandes qu'avant, j'éprouve à mon propre égard un sentiment où il entre tout ce qu'on veut, de la pitié à l'orgueil.

(Je me dis aussi bêtement que, si j'avais écrit cet ouvrage dans une langue connue, il ne serait pas passé inaperçu. Mais assez là-dessus.)

C'est un livre terrible. Jenny Acterian, dans une lettre, m'avait dit qu'il n'en existait pas un au monde de plus terrible. Elle avait raison. Elle fut d'ailleurs la seule à ne pas le dénigrer.

Je suis « bouleversé » par ces *Lacrimi si Sfinti*, par la solitude qui s'en dégage. Pour un peu, j'éclaterais en sanglots.

(Ce n'est pas le livre qui m'a bouleversé, mais les souvenirs qu'il a réveillés en moi. Il y est question, à un certain moment, du sapin qui se dressait devant la villa que j'habitais sur les hauteurs de la Livada Postii. D'un coup, l'image de ce sapin, dont j'avais entièrement perdu le souvenir, m'est apparue avec une extraordinaire netteté. Ce sont ces détails qui nous remuent et qui déclenchent des émotions, et non des phrases plus ou moins frappantes.)

1<sup>er</sup> février

Ce matin, au lit, j'ai eu la vision on ne peut plus précise de mon corps tel qu'il sera une fois que les vers s'en seront emparés.

Comment peut-on continuer après des expériences aussi... définitives ?

Mais je ne continue pas !

2 février

On peut tout pardonner à quelqu'un, sauf d'être ennuyeux. Vive la vulgarité ! Du moins est-elle distrayante.

Jusqu'à présent j'étais *étranger* dans tous les sens du mot, c'est-à-dire un non-citoyen. Maintenant, je ne me définis même pas contre ce monde. J'ai

cessé de jouer un rôle quelconque. Dans l'être, je ne suis qu'un ci-devant.

7 février 1972

J'ai feuilleté hier une traduction récente de Maître Eckhart. Aucune envie de la lire. Mon éloignement de la mystique est prodigieux. Ainsi toute une partie de mon passé est-elle à jamais perdue.

Je ne sais plus quoi faire de Dieu (si tant est que je l'aie jamais su).

17 février

Trois jours dans le Jura. Lac de Saint-Point, la vallée de la Loue.

J'ai perdu l'envie d'écrire, j'ai surtout perdu l'envie de faire du style. Autant dire que j'ai cessé d'être un écrivain. Tant mieux.

21 février

Exister, c'est fabriquer du passé.

23 février

J'ai pensé cette nuit à une époque malheureuse de ma vie. Dans la pension saxonne de Sibiu (où j'ai vécu de dix à quatorze ans), nous étions cinq dans une grande chambre. Quatre d'entre nous couchaient dans des lits... normaux ; moi, qui ne prenais pas la pension complète, car mes parents étaient pauvres, j'avais un lit de sangles qu'on apportait chaque soir et qu'on emportait le lendemain. Ce régime « spécial » de déshérence était pour moi extrêmement humiliant. Je m'en suis souvenu cette nuit...

« Arrivé sur la place de la Concorde, ma pensée était de me détruire. »  
(G. de Nerval)

C'est la phrase la plus émouvante de toute la littérature française...

On dit *Être* – et on le répète en toute rencontre, parce que le mot est moins usé que celui de Dieu.

Et ceux qui disent : Révolution, c'est encore ce dernier qu'ils remplacent. En tout cas, ils réagissent comme ceux qui se réclamaient de Lui.

27 février

Cinq heures de promenade dans le brouillard, entre Étampes et Dourdan.

*Le brouillard*, la seule chose qui ne m'a jamais déçu, la plus belle réussite à la surface de la terre.

Schopenhauer est le seul philosophe allemand qui ait de l'humour, le seul qui me fasse rire. Ses explosions de colère, ses indignations. Son côté Swift.

Il aurait pu être anglais. Nietzsche, jamais.

### 1<sup>er</sup> mars

J'ai remarqué que l'envie de me venger me vient au milieu de la musique la plus pure ou d'un paysage d'un charme surnaturel.

Toute vérité donne une sensation de libération au moment où on la découvre ; puis, elle devient une chaîne. On peut en dire autant d'un dieu ; au début, quand on s'y attache, on respire, puis, on étouffe.

En tout, seuls le commencement et la fin méritent attention ; l'un et l'autre représentent un moment de liberté : le faire et le défaire, tous les deux sont des mouvements. La voie vers l'être et celle hors de l'être ; voilà la « vie », voilà la liberté. Mais l'état d'être est une entrave.

Il n'y a qu'une règle d'or en littérature et en art : laisser une image incomplète de soi.

### 5 mars

Ma réaction hier, au Luxembourg, fut vraiment celle d'un vieux. Le sentiment d'être « dépassé », d'être hors du courant. Ce qui est étrange, c'est que j'en aie conçu une certaine amertume, alors qu'au contraire, cette situation où je me trouve est celle même que mes « idées » ont toujours exaltée.

On se survit à partir du moment où l'on ne fait plus qu'enregistrer les événements. Ils ne vous regardent plus. Vous êtes devenu *irréremédiablement* spectateur. Un spectateur, mettons, attristé, la tristesse étant le seul état qui vous relie encore à la vie.

On a dit que la sagesse antique se résumait dans le *Tais-toi* devant le destin. C'est ce *Tais-toi* qu'il nous faut maintenant redécouvrir et ressusciter, car c'est contre lui que le christianisme victorieusement s'est insurgé. Le mutisme devant les arrêts du sort..., voilà à quoi nous devons nous astreindre, voilà notre lutte, si toutefois le mot est propre lorsqu'il s'agit d'une défaite prévue et acceptée.

### 8 mars

Dans tout le freudisme, il n'y a guère que Freud qui soit intéressant.

P. V., quand on lui demande pourquoi il a fermé son cabinet de médecin, répond : « Pour cause d'alcoolisme. »

C'est d'ailleurs la vérité. Cette réponse, par sa brutalité, a l'avantage de couper court à l'indiscrétion. Après ça, on ne demande pas d'explications.

### 9 mars

Socrate, ayant pris la ciguë, comme ses disciples se lamentaient, il leur rappela le dicton selon lequel on doit quitter la vie avec des paroles heureuses.

Quel acteur ! et quelle mise en scène ! Le plus réputé des sages, à l'heure de la mort, sacrifiant à la galerie !

Ce que je déteste, ce sont les fioritures, les subtilités inutiles, la fausse grâce de la préciosité. Que j'ai eu tort de pratiquer Valéry ! Fuir l'anémie salonnarde. Fuir la rhétorique mais non la passion, la prolixité mais non l'explosion.

Mais justement, d'explosion, je ne suis plus capable. Je suis trop en dehors des choses pour cela.

### 11 mars

G. Son cas m'impressionne. Il me fascine. Voilà quelqu'un de plus inutilisable que moi. Il n'y a pas sur la planète entière une seule situation, un seul poste qui lui convienne. Totalement inadapté à tout. Il n'est fait pour aucun travail, il n'a aucun don, aucun talent, aucun vice ni aucune vertu. Il est confus, on ne sait jamais où il veut en venir, il est prolix, il est en pleine éruption. Il se compare volontiers à un volcan, c'est même le mot qui revient le plus souvent dans ses explosions verbales, dans ce flot de paroles

dont le sens n'est presque jamais pénétrable, parce que, du sens, il n'y en a pas. C'est une apparition, un phénomène jamais vu, un néant unique.

Ils ont choisi la liberté.

Elle a du talent ; lui n'en a aucun. Mais il s'imagine qu'il pourra écrire maintenant qu'il est *libre*. C'est une illusion, non, un mensonge avec lequel il a vécu des années durant. Se mentir à soi-même est un subterfuge classique, le moyen le plus sûr, c'est de tromper les autres en se trompant soi-même.

Le comble, dans cette affaire, est qu'elle, qui est douée, croit que lui pourra enfin s'exprimer. C'est pour lui, et uniquement pour lui, qu'elle a choisi la liberté. Illusion sans nom, illusion bouleversante.

Il ne s'agit donc pas ici de don Quichotte et de Sancho Pança. Mais de *deux don Quichotte*. Double aventure, double illusion, double folie.

Je suis un violent. Mais à cause de mes *idées*, je ne peux, même dans ce que j'écris, me livrer à la violence – d'où ce malaise permanent dans lequel je vis.

Je repense à ce fou de G. Il croyait, il croit toujours, qu'il ne lui était pas possible de se réaliser en Roumanie. Comme si, en franchissant une frontière, on acquérait du talent !

Il y a quelques années, ne pouvant pas travailler, je croyais que la raison en était que je n'avais pas trouvé un vrai crayon, un crayon qui glisse sur la page, qui « m'aide »... Chaque jour j'en achetais un nouveau, de forme ou de couleur différente du précédent. Mais mon inspiration ne s'en est pas trouvée mieux.

Je pense aussi à Benjamin Fondane qui, quelques mois avant la Libération, disait que la fin de l'Occupation ne signifierait sûrement pas la fin de son ulcère d'estomac. Fondane était lucide<sup>227</sup>. Mais tout le monde ne l'est pas. G. ne l'est pas du tout. Car tous ses raisonnements sont à l'antipode de celui de Fondane. G. croyait sans doute que la défaite des Allemands signifiait pour lui la suppression de tous les obstacles.

Seule l'illusion est inépuisable.

On disait autrefois dans le style pompier qu'on transmettait le « flambeau » aux nouvelles générations. Il aurait fallu dire non pas

flambeau mais *illusion*. Il est vrai qu'on n'a pas besoin de la transmettre puisqu'on naît et qu'on meurt avec elle.

Toute ma vie j'ai distribué des conseils à droite et à gauche. Personne jamais n'en a tenu compte. Mais ce qui est curieux, c'est de voir des gens, après avoir fait la faute contre laquelle vous les aviez mis en garde la veille, revenir le lendemain vous consulter à nouveau.

Ma situation en tant qu'écrivain : c'est comme si j'étais mort il y a cinquante ans. En France tout au moins. Devant cet état de choses, j'éprouve, comme dans toutes les circonstances de ma vie, autant d'aigreur que de satisfaction. Quelque chose en moi se lamente ; quelque chose, avec la même intensité, exulte. Je n'ai jamais (ou alors très rarement) ressenti, devant quoi que ce soit, un sentiment sans mélange. Aucune défaite qui ne m'ait réjoui, aucun succès qui ne m'ait attristé, en partie naturellement, dans l'un et l'autre cas.

(Tout succès est déshonorant : on ne s'en remet jamais complètement.)

Les affres de la vérité sur soi sont au-dessus de ce qu'on peut supporter. Celui qui ne se ment plus à lui-même (si tant est qu'un tel être existe), combien il est à plaindre !

Claude Roy, ayant écrit, il y a une dizaine d'années, dans un de ses articles : *de Leopardi à Sartre*, j'en ai ressenti un choc dont je ne me suis jamais remis. C'est comme si on avait dit de Jésus à Mauriac.

Je ne connais aucun livre, où la dérision soit poussée aussi loin que dans l'*Illiade*. L'homme y paraît un jouet, moins qu'un jouet, un rien du tout, extraordinaire il est vrai, parce qu'il joue le jeu, sachant que celui-ci ne vaut rien. Un tourbillon d'actions démentes pour l'amusement de la galerie, en l'occurrence l'Olympe.

12 mars

Tout à l'heure, au marché, je regarde une jeune fille (mulâtresse ?). Elle avait dans l'expression quelque chose de triste, de cruel et de vieux. Et je me suis dit que *sa* tête remontait à deux ou trois millions d'années, que nous sommes tous au fond d'une antiquité terrifiante, et qu'il est à peine croyable

que les chromosomes ne soient pas totalement fatigués ! Si j'en juge d'après moi-même, la « vie » durera encore longtemps sans doute, mais elle n'a pas d'avenir.

### 13 mars

Pour la troisième fois j'ai essayé d'arranger la porte du balcon. J'y ai passé toute la matinée. Impossible d'y arriver. J'ai tout cassé. Il faut une autre porte. Je ne sais d'où peut venir une telle obstination chez un être aussi flou que moi. Le peu que j'ai pu réaliser dans ma vie, je le dois à cet acharnement qui ne cesse de m'étonner et que j'attribue à mes antécédents transylvains. (Il vaudrait mieux parler de mon déséquilibre et de mes tares. Car mon acharnement est celui d'un fou et non de quelqu'un d'appliqué.)

Chaque jour, un incident quelconque, un fait divers, un souvenir, un tour dans les rues, me font penser, pendant un bref moment, que ma vision des choses n'est pas si fausse que ça. Toute confirmation fait plaisir, même quand elle nous dessert, comme c'est le cas en l'occurrence.

Je vois sur une enveloppe mon nom, et j'ai envie de dégobiller.

Quel dommage que le mot *nausée* soit compromis à cause de l'usage qu'en a fait Sartre !

Un écrivain célèbre souille les mots dont il abuse. Ils deviennent à leur tour aussi connus que lui et par là il les rend inutilisables, sauf pour le grand public.

Les lettres que de loin en loin je reçois d'inconnus auraient dû être adressées à un psychiatre. Mon plus grand tort est d'y répondre. Et ce faisant, j'agrandis le nombre des fâcheux autour de moi.

C'est par acharnement qu'on réussit, c'est par lui aussi qu'on périt.

Je ne *crois* à rien, je n'ai aucune conviction ferme. Je suis le contraire d'un homme de parti. Certains se réclament de moi. Quelle folie !

On est content de soi que lorsqu'on envisage sa mort comme un avancement.

Toujours d'après les traités d'ascèse, ce sont les moines les plus avancés, les plus proches de la « perfection », qui sont en proie à l'orgueil, à la superbe, vice spirituel, le plus grave de tous.

Pourquoi persévérer encore dans l'histoire ? Pour prendre conscience de plus en plus du gouffre vers lequel elle va.

Je disais hier soir à Christabel que j'aime la « vie » mais que cela n'empêche pas que j'estime qu'il eût mieux valu, pour moi et pour tout le monde, n'avoir jamais existé. Elle n'en convient pas, et me répond que chaque être est unique, et que donc...

J'ai remarqué que les gens sont incapables de mettre radicalement en question leur propre existence. Pourquoi ? Parce que chacun se regarde *de l'intérieur*, et se croit nécessaire, indispensable, se sent comme un tout, comme le tout ; dès qu'on s'identifie avec soi-même d'une façon absolue (et c'est ce que font presque tous les êtres) on réagit comme Dieu, on *est* Dieu. Comment alors accepter l'idée qu'il eût mieux valu n'avoir jamais été ?

C'est uniquement quand on vit à la fois à l'intérieur et en marge de soi-même, qu'on peut vivre simultanément le sentiment de son unicité et de sa nullité, et qu'on peut aussi admettre sans la moindre trace de désolation que, tout compte fait, il valait mieux ne jamais être.

Être le prophète de la fin.

le voudrais être un prophète méprisé et oublié, et dont ne se souviendrait que le dernier homme.

Dans mes moments de mégalomanie, je me dis qu'il est impossible que mes avertissements, mes prédictions soient méprisés indéfiniment, que mon heure sonnera forcément un jour, que je n'ai qu'à attendre l'avènement du dernier homme.

À F. B., qui m'a invité à participer à un colloque sur la Maladie, j'ai répondu que je ne pouvais pas, parce que je ne me suis jamais assez bien porté pour pouvoir parler de la Maladie.

Les indéniables avantages spirituels de la proscription. Qu'aurait été Dante s'il n'avait été chassé de Florence ?



Un écrivain n'a pas d'influence sur nous parce que nous l'avons pratiqué, mais parce que nous avons pensé à lui. Je n'ai pas lu spécialement ni Pascal, ni Leopardi, ni Baudelaire. Mais je n'ai cessé de songer à eux, et leurs misères m'ont accompagné aussi fidèlement que les miennes.

Exposition Van Gogh. Voilà le véritable *contemporain* de Nietzsche. Ai pensé à celui-ci devant ces toiles de feu.

*Champs de blé avec des corbeaux* d'Auvers-sur-Oise.

Il faut de la passion pour écrire. Or je me suis employé à casser ce ressort, pour mon plus grand dam. Je ne lirai plus les sages. Ils m'ont fait trop de mal. J'aurais dû me livrer à mes instincts, laisser s'épanouir ma folie. J'ai fait tout le contraire, j'ai pris le masque du détachement, et le masque a fini par se substituer au visage.

Où que ce soit, sensation de solitude qui submerge l'esprit.

Comprendre la folie de l'intérieur, par *ces* sensations de solitude, de cerveau déserté.

Il faut s'affranchir de la vie sans la détester.

Je repense à ce que m'a dit Eugène, il y a plus de deux mois : « Tu es gai et tu as écrit des livres pessimistes ; je suis triste, et j'ai écrit des livres gais. »

Si ceux qui nous connaissent depuis quarante ans se trompent sur nous à tel point, que dire des autres.

Il reste néanmoins vrai que mon véritable moi ne se manifeste dans le commerce de personne, même pas de mes amis. Mon côté déconneur l'emporte toujours et trompe tout le monde. Quand je pense qu'il n'y a pas d'enfer où je ne sois descendu ! Car on y descend par la tristesse, par ce en quoi je fus mieux pourvu que personne.

Mes continuel accès de rage me rendent ridicule à mes propres yeux.

Ce qu'on devrait apprendre dans la vie, c'est la modestie, qui n'est rien d'autre qu'une conduite réglée sur le sentiment du « néant ».

29 mars 1972

Ai vu trois médecins aujourd'hui. Hypertrophie de la prostate. Maladie des vieillards. Hypertension artérielle, hypertrophie du foie, etc., etc.

Les infirmités de l'âge. Malheureusement elles ont commencé pour moi dès l'adolescence, dès l'enfance. La vieillesse les cumule, elle n'est rien d'autre que leur dépôt, leur comptabilité – leur bilan.

Chaque fois que je vais dans un hôpital pour une consultation, j'ai l'impression que je prends une leçon d'enterrement.

Disons plus simplement : d'humilité. Après une séance pendant laquelle on a fouillé vos cavités, quelle mission s'arroger ? comment croire encore en soi-même ? C'est là qu'on fait l'expérience *sordide* de son néant. Être moins que rien, c'est cela.

30 mars

Les misères physiologiques, il n'est rien de tel pour vous dégoûter de la vie. La vieillesse est une humiliation de chaque instant. Parler à son sujet de « sérénité » est un contresens ridicule. Tout vieillard qui a sa tête regrettera de n'être pas mort dans la fleur de l'âge.

À chaque âge, des signes plus ou moins distincts nous avertissent qu'il est temps de vider les lieux. Mais nous temporisons, persuadés que, la vieillesse enfin venue, ces signes seront si nets qu'hésiter encore serait inconvenant. Ils sont nets, en effet, mais nous n'avons plus assez de vigueur pour commettre l'acte décent par excellence.

Une maladie n'est bien nôtre qu'à partir du moment où l'on nous en dit le nom, où l'on nous met la pierre au cou.

On ne peut respirer – et gueuler – que dans des régimes pourris. Mais on ne s'en avise qu'après avoir contribué à leur destruction, et lorsqu'on n'a

plus que la ressource de les regretter.

30 mars

Si j'ai pu durer jusqu'ici, c'est parce que mes infirmités, étant si multiples et si contradictoires, se sont neutralisées les unes les autres.

J'ai toujours redouté, et admiré, les gens qui dorment mal.

Je viens de lire que Lénine souffrait d'insomnie. Maintenant je comprends mieux ses outrances, ses obsessions, son intolérance.

Cet après-midi, après un petit somme, le nom de *Dita Parlo*, une star des années trente, m'est venu à l'esprit. Que je suis vieux ! me suis-je exclamé. Il y a... quarante-cinq ans, j'aimais le cinéma. Cette actrice, qui se souvient *encore* d'elle ? C'est ce genre de détail, bien plus qu'une réflexion philosophique, qui nous révèle la terrifiante réalité et irréalité du temps.

Je m'évertue bien en vain à me figurer cet univers sans... moi. Heureusement que la mort est là pour remédier à l'insuffisance de mon imagination.

Nietzsche manque totalement d'humour.

C'est une des raisons de son succès auprès des jeunes d'hier et d'aujourd'hui.

Si nous voulons voir diminuer le nombre de nos déceptions et de nos fureurs, nous devrions nous rappeler que nous sommes là pour nous rendre malheureux les uns les autres, et qu'il est ridicule de s'insurger contre cet état de choses aussi ancien que les sociétés et que les vivants tout court.

On doit être du côté des opprimés, même quand ils ont tort, sans pourtant perdre de vue qu'ils sont de même essence que leurs oppresseurs.

3 avril

Mon frère m'écrit qu'en Bucovine, pendant les cérémonies du mariage, on répète au sujet des jeunes mariés : « Pourvu qu'ils puissent se supporter. »

C'est en parlant de la disparition de la face, de la figure humaine dans la peinture que mon frère m'écrit cela : nous ne pouvons plus nous supporter.

Eh bien, tant mieux que l'*homme* soit exclu des arts ; espérons qu'il le sera aussi de la réalité.

Toutes les fois que je ne me sens pas tenté par la résignation, je suis un monstre comme tout un chacun.

Toute naissance est une capitulation.

Ce que j'aime chez Maître Eckhart, c'est l'*exagération*.

(Après m'être occupé pendant quelques jours de Lénine, je me suis replongé dans Maître Eckhart. Deux mondes irréductibles. Cependant cette *exagération*, ce goût de l'excès, du refus total du monde chez les mystiques, du ciel chez les révolutionnaires, font que les deux se ressemblent quant à la virulence et l'intensité de leurs réactions.)

5 avril

Les vilénies, les grossièretés, les actes d'inhumanité que j'aurai commis par *timidité* !

Promenade habituelle ce soir. Violence insoutenable. En pensée, je me suis disputé avec tout le monde, j'ai déclaré la guerre à l'univers.

Toutes mes pensées sont tournées vers la résignation, et il ne se passe pas de jour que je n'envoie un ultimatum à Dieu ou à ce qui en tient lieu.

Le remords : extraordinaire chaleur *dans le malaise*.

Tout vivant est un vaincu, la naissance n'étant que l'amorce d'une capitulation.

J'ai tort d'avoir délaissé les philosophies du détachement, de ne plus pratiquer ces sages qui m'aidaient à vaincre mes colères quotidiennes. Comme tout furieux mécontent de l'être, je devrais essayer de m'abrutir au contact de ceux qui ont trouvé la paix.

Tant que l'on croyait au Diable, tout ce qui arrivait était intelligible et clair. Depuis qu'on n'y croit plus, il faut, à propos de chaque événement, chercher une explication nouvelle, nécessairement contournée et arbitraire, qui intrigue tout le monde et ne satisfait personne.

Pour qui cherche la *vérité*, l'art n'est qu'un accident, et il partage le préjugé de Pascal contre la peinture ou la haine de Tolstoï vieillissant contre la littérature.

N'approche de la vérité que ce qui émane de l'émotion ou du cynisme.

Pour éviter le fatras, il n'est rien de tel qu'une pointe d'émotion dans le cynisme.

Quelle manie, dans les biographies actuelles, de parler de la vie sexuelle des gens ! Je lis un livre sur Pavese où, au premier chapitre, on insiste sur les inconvénients de l'éjaculation rapide, infirmité dont souffrait Pavese. – Dans *Le Monde*, article de M. R. sur l'impuissance de Kafka. La psychanalyse a tout pollué. En tout cas elle aura détruit le genre qu'on appelait « biographie intérieure ».

### 8 avril

Soixante et un ans. Santé compromise – depuis toujours, à vrai dire. Ce que l'avenir me réserve, je ne le sais que trop.

Une trop grande tolérance supprime le rire, puisqu'elle accepte toutes les formes de la dissemblance.

La vogue du monachisme au début de notre ère. L'Empire craquait, les Barbares se manifestaient ou attendaient... Que faire, sinon s'évader du siècle ?

... Heureux temps où l'on pouvait fuir le monde, où les étendues n'appartenaient à personne, où on était libre d'aller quand on voulait ! Nous avons été dépossédés de tout, même du désert.

### 11 avril

Chaque fois que je lis quelque chose sur qui que ce soit j'ai une impression de faux et de grotesque.

... Et dire que depuis des millénaires on ose écrire sur Dieu !

La seule chose que je lise avec plaisir, ce sont les confessions.

Tout à l'heure, cette sensation de pouvoir rivaliser avec n'importe quel dieu... Simultanéité de tous les moments du temps. L'avenir et le passé venus se fondre avec le présent dans une plénitude alarmante.

Et tout cela sans le moindre ricanement de ma part.

J'aurai connu le remords à l'état pur, sans raison et sans utilité, le remords sans commencement

Aucune punition n'est prévue pour non-assistance à un être en proie au remords.

Je viens de lire quelques conférences tenues par des théologiens sur la mort. Je n'ai pu rien en tirer, sans doute parce que le christianisme ne peut offrir que des consolations et aucune vue *désintéressée* sur le sujet. N'importe quel Ancien est plus satisfaisant en la matière.

On ne peut plus *avancer*, j'entends supporter la vie, avec des balivernes pareilles. Les Anciens ne vous demandaient pas de *croire*, mais de *considérer*. Or, sur la mort, on peut faire des considérations et rien d'autre. Je n'ai vraiment plus aucun lien avec le christianisme, même pas celui qu'on a avec une croyance qu'on déteste. Je suis *sorti* de cette religion, si tant est que j'y sois jamais entré.

Je suis du côté de *Qôhéleth*, de la lamentation sans espoir.

12 avril

Si l'on en croit Maxime Du Camp, Flaubert, en Égypte, ne s'intéressait ni aux paysages ni aux monuments, mais songeait tout le temps aux mœurs normandes et aux personnages de *Madame Bovary*, roman à l'état de projet. C'est cela l'écrivain véritable : rien n'existe en dehors de son œuvre. Créer, c'est *exclure*. Sans une énorme capacité de refus, on ne peut rien faire. Nous *sommes* uniquement dans la mesure où rien n'existe pour nous que nous-mêmes, non point dans le sens moral mais, disons, métaphysique.

J'ai essayé de relire la *Philocalie*. Impossible. *Je veux bien prier, mais sans m'adresser à aucun dieu.*

Suivre le chemin inverse de la Genèse, jouer le rôle d'un anti-Dieu, – je ne connais pas de rêve qui comble davantage.

H. B., un jeune homme un peu dingue, me dit que personne ne parle de moi. Je lui réponds que je ne suis pas apprécié. – Non, me répond-il, ce n'est pas ça. Vous êtes inconnu, on ignore même votre nom.

Les demi-fous ont le sens des nuances et le goût de la précision. Ils sont *exacts*, alors que les fous complets sont seulement brutaux.

13 avril

D'un côté, rejeté et sans liens, de l'autre collé aux apparences comme seul un esprit futile peut l'être.

Ayant détruit toutes mes attaches, je devrais en ressentir une sensation de liberté.

J'en ressens une en effet, et si intense que je n'ose m'en réjouir.

Le Péché originel, le Diable, l'exclusion du Paradis, qu'on les prenne comme tels, ou transposés en langage scientifique, cela suffit pour expliquer l'Histoire dans son ensemble. Pour les détails, on n'a qu'à lire les historiens...

On ne devrait jamais parler de ce qu'on fait. Cela sent la propagande.

Quelqu'un que nous estimons particulièrement nous devient plus *proche* quand il fait quelque acte indigne de lui. Par là, il nous dispense du calvaire de la vénération. Et c'est à partir de ce moment que nous éprouvons à son égard un véritable attachement.

15 avril

Toute l'histoire n'est qu'une suite de malentendus. Je dirais même que *tout changement est un malentendu*. On se trompe, on *veut* se tromper ; sans cette volonté, inconsciente le plus souvent, les choses resteraient ce qu'elles sont : inaltérablement mauvaises, au lieu d'être mauvaises en changeant de visage.

Le malentendu comme *ressort* de l'Histoire. L'Histoire comme suite de malentendus. Toute révolution est un malentendu. Et toute antirévolution non moins.

Pour celui qui a pris la mauvaise habitude de regarder au-delà des apparences, *malentendu* et *événement* sont synonymes. Aller au fond des choses, c'est déposer les armes.

*Carnets* de Wittgenstein. Dès qu'il aborde l'éthique, il devient vulnérable et... improbable. Il ne suffit pas d'être subtil pour s'attaquer aux réalités humaines.

### 18 avril

Pour chaque individu, il y a une sorte de limite, que par décence il ne devrait pas outrepasser. On peut avoir « fait son temps » à n'importe quel âge. Après, continuer, c'est du mauvais goût. Un mauvais goût universel, puisque tout le monde continue. Partout des survivants... La raison profonde du mépris de soi-même réside dans le fait qu'on ne s'est pas effacé quand il le fallait, au premier avertissement. Être un de ces innombrables survivants, c'est cela la honte, l'indignité, l'opprobre.

La pensée discontinue convient seul au penseur fatigué.

En fait de fatigue, je ne crains personne. J'ai accumulé trop de fatigue, je ne sais plus où la *placer*.

Au milieu de la nuit, un œil qui se dilatait, qui prenait les dimensions du monde – qui devenait aussi vaste que l'espace... un regard qui perçait l'espace.

Laisser les choses en l'état, au lieu de courir toujours après des erreurs nouvelles, c'est cela le salut.

Le véritable Messie, on comprend qu'il tarde à se manifester. La tâche qui l'attend n'est pas aisée : comment s'y prendrait-il pour délivrer l'humanité de la *manie du mieux* ?

### 22 avril



Déjeuner avec B. Je la connais depuis trente ans. Ses défauts, qui sont si évidents, ne font que s'aggraver. Les autres, dont les défauts sont moins perceptibles, doivent subir une évolution semblable. C'est gai !

Et mes défauts à moi ? Ils ont diminué dans la mesure où j'ai baissé.

Seuls semblent s'améliorer avec l'âge ceux qui ont toujours su dissimuler leurs défauts.

23 avril

*Corbreuse* – près de Dourdan.

Dans la forêt, je me disais que rien ne m'a donné jamais une impression de *vérité* autant qu'un arbre.

24 avril

Je viens de parcourir un livre de X, avec la plus grande répulsion. Je ne peux plus supporter l'inflation poétique. Chaque phrase se veut une quintessence de poésie. Cela fait artificiel, cela *n'exprime* rien. On pense tout le temps à l'inanité des mots recherchés. – Depuis longtemps déjà, j'abhorre tous les « styles » ; mais celui qui me semble de loin le pire, c'est celui des poètes qui n'oublient jamais qu'ils le sont.

« L'éternelle calamité de la fatigue » (Kafka)

Ma fatigue remonte à des milliers d'années.

La seule manière de supporter défaite après défaite est d'aimer la Défaite en elle-même. Après, plus de surprises : on est supérieur à tout ce qui arrive, on est maître de ses échecs. Une victime invincible.

Ce qui ressemble de près ou de loin à une victoire me paraît à tel point un déshonneur, que je ne peux combattre, en toute circonstance, qu'avec le ferme propos d'avoir le dessous. J'ai dépassé le stade où les êtres importent et je ne vois plus aucune raison de lutter dans les mondes connus...

La grammaire guérit de la mélancolie.

La fureur qui ne se calme pas dégénère en angoisse, de sorte qu'on pourrait dire que l'angoisse est une *complication* de la rage.

La pitié de soi-même a des racines aussi profondes que l'orgueil, peut-être s'agit-il des mêmes racines pour l'une et l'autre.

Après des millénaires d'orgueil, l'homme emploiera le temps qui lui sera encore départi à pleurer sur lui-même.

« *L'homme n'est la proie du désir que parce qu'il ne voit pas les choses telles qu'elles sont.* » (Dhammapada)

Si on me demandait ce qu'est la Vérité, je citerais cette sentence bouddhiste, à laquelle il n'y a rien à ajouter.

On ne peut vivre et savoir qu'on vit. Il faut choisir : mais ce choix dénote déjà une impossibilité.

Plus on a d'illusions, plus on possède de courage.

Le courage n'est pas compatible avec une trop grande clairvoyance.

Commencer chaque journée avec une prière, qu'ils aient raison nos « pères » de procéder ainsi ! Car sans un appel au secours, qu'il soit adressé à des dieux ou à des démons, comment affronter la succession des heures ?

« Tu as assez traîné, il est grand temps de plier bagage », n'ai-je cessé de me répéter la matinée durant. – Puis, sans savoir comment, j'ai réussi à m'insérer dans la journée et à retrouver, intacts, mes soucis et mes colères.

Je connais mieux que personne le malheur d'être né avec une soif de vie presque morbide. C'est un cadeau empoisonné, une vengeance de la Providence. Dans ces conditions, je ne pouvais arriver à rien, sur le plan spirituel s'entend, le seul qui importe. Nullement accidentel, mon échec se confond avec mon être, il m'est consubstantiel.

Le sentiment de la précarité générale n'a pas cessé de monter. Il monte encore et dangereusement. Il n'est pas loin de la *cote d'alerte*.

La seule chose que j'ai visée ici-bas a été de me rendre aussi indifférent à la vie qu'à la mort. Je n'y suis pas parvenu.

Je me suis trop habitué à moi, pour pouvoir m'en séparer sans quelque déchirement. Je me suis aussi trop détesté – et cela est mauvais car les liens les plus solides sont ceux de la haine.

J'ai vécu dans la compagnie du suicide jour après jour : il serait de ma part injuste et ingrat d'en médire. Quoi de moins morbide, de plus naturel, de plus normal ? Ce qui est malsain, c'est l'appétit forcené d'exister, tare la plus grave qui puisse affecter un vivant, la tare par excellence, ma tare.

*La conscience aiguë d'avoir un corps, c'est cela l'absence de santé. Autant dire que je ne me suis jamais bien porté.*

J'ai repensé ce matin à Emily Brontë. Quel exemple ! Son refus de se faire soigner. Que je comprends cela ! Se laisser mourir en paix ! *Il n'y a de force d'âme que dans la résignation.*

Au comble d'une crise de rage, on se dit quelquefois qu'il ne s'en faut pas de beaucoup pour s'égaliser à un dieu *en pleine activité*. Et quand on la ressent elle cherche pour s'exercer des galaxies, et non une pauvre, une misérable planète.

Nos maladies sont là pour nous rappeler que, s'il n'est pas interdit de faire des projets, il faut en revanche n'y pas trop croire.

La perception de la précarité hissée au rang de vision, d'expérience mystique.

1<sup>er</sup> juin

Je viens de relire le portrait que j'ai fait de saint Paul dans *La tentation d'exister*. Je ne pourrais plus écrire avec cette frénésie, je suis trop fatigué pour ça. J'ai gardé mon ancienne folie, mais sans la passion qui en faisait l'intérêt. Sans lyrisme plutôt. Ma folie actuelle, c'est de la folie *en prose*.

6 juin

Nuit blanche. Douleurs précises – et générales.

Dans les douleurs très fortes, plus encore que dans les faibles, on reste toujours *observateur*. On veut se prouver à soi-même qu'on n'est pas submergé par des sensations, si intolérables soient-elles. Ainsi, on demeure extérieur à soi, quand bien même on hurlerait de douleur.

Il n'y a pas de moment extrême qui ne réveille en nous le *psychologue*.

Le Bouddha est plus grand que n'importe quel réformateur politique. La donnée essentielle n'est pas la révolution, mais la maladie, non pas *l'avenir*, mais la mort.

Qu'est-ce que l'injustice auprès de la maladie ? ! Il est vrai qu'on peut trouver injuste le fait d'être malade. C'est d'ailleurs ainsi que réagit chacun, sans se soucier de savoir s'il a raison ou tort.

La maladie *est* : rien de plus réel qu'elle. Si on la déclare injuste, Il faut avoir le courage d'en faire autant de l'être, parler en somme de l'injustice d'exister.

9 juin

On peut avoir fait son temps à n'importe quel âge. Chaque existence a une limite, un *plafond*. (Cette nuit, je me disais que j'avais atteint le plafond de la mienne.)

12 juin

Je tape *De l'inconvénient*<sup>228</sup>. – Je trouve ça mauvais, mais je continue. Chaque « aphorisme », pris individuellement, est léger, décevant, mais je sens bien qu'il y a quelque poids dans l'ensemble. Si cela n'est qu'une illusion, tant pis pour moi.

17 juin.

Ce soir, après *trente et un ans*, j'ai réentendu (au téléphone) la voix de Dinu Noica<sup>229</sup>. J'en suis tout retourné.

19 juin.

J'attends Dinu Noica. Nous nous connaissons depuis quarante ans ! Nous nous sommes vus la dernière fois en janvier 1941.

Je ne peux penser que nous soyons des vivants. J'ai l'impression d'une rencontre entre deux spectres.

Après trente ans de séparation, on ne se revoit pas *dans cette vie-ci*, mais dans un au-delà. On n'est plus les mêmes ; restent les souvenirs, et ce sont eux qui créent des liens profonds.

Passé un certain degré, la subtilité fait nécessairement l'effet de fausse subtilité.

La subtilité est fausse par définition.

Ce n'est qu'une prouesse verbale.

*M'am zbatut*<sup>230</sup> – comment traduire cette expression ? L'indigence du français me fait peur.

Passer du roumain au français, c'est comme passer d'une *prière* à un *contrat*.

Chose difficile à expliquer. *L'Irlande est un des pays où l'on se suicide le moins.*

Le catholicisme en serait-il la cause ?

24 juin

*Variations Goldberg.*

... Après ça, il faut tirer l'échelle.

Dieu *est*, même s'il n'est pas.

Tout à l'heure, j'ai lu des histoires d'amour à propos de quelques personnages secondaires à l'époque romantique en Allemagne. Tout ça a disparu sans traces, comme disparaîtront nos intrigues et nos souffrances.

Il n'y a pas l'ombre d'un doute : la vision la plus profonde des choses est celle du jeu universel et de l'irréalité foncière.

Ceux avec qui on s'entend le moins bien, ce sont les vieux amis. Ils nous connaissent trop bien pour que nous puissions les persuader de la profondeur et de la sincérité de nos expériences. Pour eux nous restons tels que nous étions quand ils nous ont connus.

29 juin

Plus de la moitié de la journée au lit. Impossibilité de m'insérer dans le temps.

X – Il a l'âme d'un disciple. D'un disciple perfide. Il est fuyant, ondoyant : impossible de le saisir.

Son besoin de s'immiscer, de s'ingérer dans vos affaires les plus intimes. Il est subtil et indiscret, je n'ose dire indélicat, car il est fin, trop fin.

La volonté d'originalité qui ne s'appuie pas sur une folie réelle débouche sur le grotesque. Mais là où il y a folie, l'originalité n'est pas voulue ; car la folie *est* originale spontanément et inconsciemment.

Le tour d'esprit de N. – Outrances sur outrances débitées sur un ton gentil et désarmant. Des exagérations stupéfiantes, qui révèlent quelque déséquilibre ou quelque naïveté... grave.

N. se sent des responsabilités. Il est actif et veut imposer ses idées d'efficacité. Je le laisse parler, je sais que si je lui disais le fond de ma pensée je lui ferais de la peine. Comment comprendrait-il que je suis sorti de tout ce qu'il défend, que plus rien ne me regarde vraiment ? Le dialogue ne m'est plus possible avec quelqu'un qui fait profession d'illusion, qui ne souffre pas du passage du temps ni n'en tire le moindre enseignement. *Je demande à mes amis de me faire la faveur de vieillir.*

Je ne l'interromps pas, le laisse peser les mérites de chacun, j'attends que mon tour arrive. Son incompréhension des êtres est miraculeuse. À la fois subtil et naïf, il vous juge dans l'absolu, comme si vous étiez une entité ou une catégorie, sans se soucier aucunement de l'âge ou des circonstances. Inentamé par le temps, il ne peut admettre que je sois en dehors de tout ce qu'il défend, que plus rien de ce qu'il prône ne me regarde encore.

Le dialogue devient sans objet avec quelqu'un d'inaltérable, qui échappe au défilé des années. Je demande à ceux que j'aime de me faire la grâce de vieillir.

7 juillet

Ce matin, à l'église roumaine, le service funèbre pour Basile Munteanu.

... « In desert se turburà tât pâmînteanul » (En vain s'agite (se trouble) l'être pétri de terre... de limon ou simplement : le terrestre... ?)

Chaque fois que j'entends ce « passage » en roumain je suis profondément ému. S'y exprime tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai jamais senti. Je n'ai plus rien à ajouter. Je peux dire que toute mon « œuvre » n'est que le délayage de ce « *In desert* ».

*Umbrà, si vis*<sup>231</sup>.

D. est incapable d'assimiler le Mal. Il en constate l'existence mais il ne peut l'incorporer à sa pensée. Sortirait-il de l'enfer, qu'on ne le saurait pas, tant, dans ses propos, il est au-dessus de tout ce qui lui nuit

Il a beaucoup souffert. Mais on chercherait en vain la moindre trace d'amertume dans ses réflexions. Il n'a que des *réflexes* d'homme blessé, dont évidemment il prend à peine conscience, il est fermé à tout ce qui est négatif, à tout ce qui sape l'intégrité de l'être. Cependant plus d'un de ses gestes révèle un esprit démoniaque. Destructeur à son insu. Un destructeur obnubilé par le Bien.

Plus la conscience augmente, plus elle se dresse contre les choses et les êtres. Elle tend vers l'opposition absolue.

C. N. a dit également que de moi on n'apprend pas, on *désapprend* (*desvatâ*).

La curiosité de voir jusqu'où on peut descendre, jusqu'où on peut aller dans la déchéance, est la seule raison qu'on a d'avancer en âge. On se croyait arrivé à la limite, on pensait que l'horizon était à jamais bouché, on se laissait aller au découragement. Et puis on s'aperçoit qu'on peut tomber plus bas encore, qu'il y a du nouveau, que tout espoir n'est pas perdu, qu'il est possible d'écarter le danger de se figer, de se pétrifier. Tant qu'on s'enfonce un peu plus, on échappe au marasme, à la sclérose. Car il n'est rien de tel pour se maintenir en forme que de se ménager un long naufrage.

17 juillet

Il fait chaud, très chaud. Cela me rappelle Ibiza, et les crises de dépression provoquées par la chaleur, cette ennemie de l'espoir, de l'innocence, du *rire*.

31 août

Mes infirmités m'ont gâché l'existence, mais c'est grâce à elles que j'existe, j'entends que je *sais* que j'existe.

1<sup>er</sup> sept.

Il n'est pas de position plus fausse que d'avoir tout compris et de rester encore en vie.

1<sup>er</sup> sept.

Visite de la fille de ma cousine Zoritza. Elle me raconte toutes les tragédies survenues dans ma famille du côté de ma mère. Horreurs, injustices, humiliations sans nom, et, naturellement, maladie sur maladie. Tout cela sans émotion, sans pathétique. À un certain moment, évoquant la maison d'une de mes tantes, elle me dit que tous les arbres de devant la maison ont été abattus, et elle éclate aussitôt en sanglots.

Hider : le néant avec une *voix*.

Tout est réel. Tout est irréel.

On trouve un égal équilibre si on souscrit carrément à l'une ou à l'autre proposition. Mais si, tenté par les deux, on les adopte à tour de rôle ou à la fois, on finit un jour par l'équivoque.

Le non-consentement à la mort est le plus grand drame du mortel.

L'idée qu'avec notre mort tout, mais absolument tout, cesse pour toujours, est l'idée la plus consolatrice et la plus immorale. Que nous importe l'image qu'on se fera de nous puisque nous serons à jamais en dehors de toute image ? La mort est la providence de ceux qui auront eu le goût et le don de la défaite, elle est la haute récompense, le triomphe de ceux qui n'ont abouti à rien, qui se sont *efforcés à ne pas aboutir*. Elle leur donne raison, elle les couronne. Pour les autres, pour les braves idiots qui se sont démenés, elle est le démenti de tout ce qu'ils ont été et fait.

Le fait de mourir est extraordinaire. Celui qui meurt nous insulte : pour lui plus rien ne compte ; nous voilà zéro à ses yeux, comme il l'est aux nôtres.



Avec nous, tout meurt, tout cesse pour toujours. Quel avantage, quel abus que la mort ! Sans aucun effort de notre part, nous voilà maîtres de l'univers, puisque nous l'entraînons dans notre disparition. Le fait de mourir est immoral.

Le sceptique est un martyr de la lucidité.

Savoir doser la banalité et le paradoxe, c'est à cela que se réduit l'art du fragment.

Quand on considère froidement cette portion de durée impartie à chacun, elle paraît également complète et dérisoire, qu'elle s'étende sur un jour ou sur un siècle.

« J'ai fait mon temps » – il n'est pas d'expression qui puisse se référer avec plus d'à-propos à n'importe quel instant d'une vie, au premier y compris.

*Satiété* – je viens d'écrire ce mot et déjà je ne sais plus à propos de quoi ; tant il s'applique à tout ce que je ressens et pense, à tout ce que j'aime et déteste, à la satiété elle-même.

Rabaïsser son pays, le vilipender, le réduire à néant, le pulvériser, se frapper soi-même à la base, s'en prendre aux fondations, ruiner son point de départ, se punir avec ses origines... Quelle libération !

Pratiquer les Pères du Désert et en même temps se laisser troubler par les dernières nouvelles !

Un peu de patience seulement, le moment viendra où plus rien ne sera possible, où l'humanité sera acculée à elle-même, à son absence absolu d'avenir. Elle ne pourra plus exécuter un seul pas de plus dans quelque direction que ce soit.

Bien qu'on puisse se représenter en gros cette impasse, on voudrait quand même quelques détails... Et c'est pourquoi on regrette malgré tout de n'être pas le témoin d'un spectacle aussi important.

Qu'on écrive *l'être* avec ou sans majuscule, le mot ne veut rien dire, absolument rien. Il est incroyable qu'un esprit sensé puisse s'en servir.

À vingt ans, je n'avais en tête que l'extermination des vieux ; je persiste à la croire urgente mais j'y ajouterais maintenant celle des jeunes ; avec l'âge on a une vision plus complète des choses.

*Gandhi* prenait son repas à 6 heures de l'après-midi, invariablement. S'il était devant un public, on lui apportait à manger à l'heure fixée, et il consommait le lait caillé habituel et les fruits devant tout le monde. Il a formulé ainsi son principe : « *Celui qui veut s'élever dans le bien doit régler impitoyablement les actes matériels de son existence.* »

21 sept.

Suicide de Montherlant. Il s'est racheté à mes yeux. Plus d'attitude, plus de pose. Ou plutôt : la suprême attitude, la suprême pose.

Cesser d'être homme..., rêver d'une autre forme de déchéance.

L'autre jour en allant chez R., je savais qu'il allait à son habitude m'accabler de compliments, impossible à supporter devant témoin, surtout devant W., critique anglais bien connu. La soirée commence bien, sur des propos indifférents. On parla de choses et d'autres. À un certain moment la discussion roulait sur la langue française. R. en profita pour me dire : « Monsieur Cioran, vous qui êtes un des plus grands... » – Rouge de colère, je me lève et lui coupe la parole : « Pas de compliments, je vous en supplie. »

Je crois que j'ai rugi. Cette intervention, cette explosion étonna tout le monde, d'autant plus qu'il me fut impossible d'en donner la raison.

Dans le *Journal d'exil* de Trotski, entre des considérations politiques qui datent forcément, il intercale cette remarque, qui rachète tout le reste : « *La vieillesse est la chose la plus inattendue de toutes celles qui arrivent à l'homme.* »

« L'espérance est le rêve de l'homme éveillé. » (Grégoire de Nazianze)

Octobre d'un éclat inouï. Je ne suis pas fait pour tant de lumière. Cafard meurtrier. Au paradis, je ne tiendrais pas une « saison », ni même un jour. Comment expliquer alors la nostalgie que j'en ai ? Je ne l'explique pas, je suis né avec elle, je la tramais déjà avec moi avant la naissance.

Rien ne mérite d'être défait, sans doute parce que rien ne méritait d'être fait. Ainsi on se détache de tout, de l'originel autant que de l'ultime, de l'avènement comme de l'effondrement.

Je l'estimais pour sa clairvoyance agressive, pour la somme de ses refus. Cette nuit-là, dans la petite rue où nous devisions sur toutes choses, il me dit, avec une pointe d'émotion tout à fait inattendue, que l'idée de la disparition de l'homme lui faisait quelque chose...

Là-dessus je le quittai, sachant bien que jamais je ne lui pardonnerais cet apitoiement et cette faiblesse.

T. prépare des cahiers sur M. Emst, Eliade, Dorothea Tanning. Il me demande *trois* textes. Je me fous en colère.

Je n'admets pas qu'on veuille que les autres écrivent sur vous. Je n'ai demandé à personne qu'il célèbre mes... mérites. Non, je n'ai pas cette faiblesse, j'en ai d'autres évidemment, mais du moins elles ne dérangent que moi.

Quelle indiscretion que d'exiger d'être encensé. Par tempérament je suis un pamphlétaire plutôt qu'un lécheur. Et on ne s'adresse à moi que pour des... compliments ! des hosannas ! des salamalecs !

À la librairie (chez Didier) j'ai vu tout un rayon de livres tous plus gros les uns que les autres sur Keats. Les gens qui les lisent ne liront pas ce dernier ; or, lui seul compte. Les commentaires sur lui ne servent strictement à rien.

... Plus loin, j'ai aperçu un très volumineux bouquin sur Mrs. Gaskell, romancière que probablement plus personne ne lit aujourd'hui. Pourquoi ces centaines de pages ? Elle a sans doute écrit la plus belle biographie des Bronte, mais cela ne justifie pas un livre sur elle. La plupart de ces ouvrages émanent de professeurs. Ils sont donc inutiles et nuls. Dans le meilleur des cas, nuisibles.

La douleur tourne indéfiniment sur elle-même. Ainsi la pensée qui s'en inspire.

Tout ce qui est profond est monotone.

Quand on ne croit plus en soi-même, on cesse de produire ou de batailler, on cesse même de se poser des questions ou d'y répondre, alors que c'est le contraire qui devrait avoir lieu, vu que c'est justement à partir de ce moment qu'étant libre d'attaches, on est apte à saisir le vrai, à discerner ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Mais une fois tarie la croyance à son propre rôle, ou à son propre lot, on devient incurieux de tout, même de la « vérité », bien qu'on en soit plus près que jamais.

À un compatriote, J. M., qui me demande un entretien, je réponds qu'il ne faut pas perdre son temps avec des écrivains, que « la conversation avec une putain ou un chauffeur de taxi est autrement féconde ». Là-dessus il me répond par des injures et des anathèmes, et par des considérations sur la condition des péripatéticiennes et des chauffeurs. Mieux que n'aurait fait un Allemand ! Décidément l'humour ne court pas les rues... Mais je croyais que les Balkans y étaient plus sensibles.

Je pense tout à coup à M. qui, au couvent, n'en sortait que pour aller chez son notaire...

David :

« *Le Seigneur a dispersé les os de ceux qui veulent plaire aux hommes.* »  
(Ps. LII, 6)

J'aurais été au Désert, dans les premiers siècles de notre ère, que j'aurais fait partie de ces moines dont il est dit qu'au bout d'un certain temps ils étaient « fatigués de chercher Dieu ».

Je ne me lasse pas de lire sur les ermites, de préférence sur ceux dont il a été dit qu'ils étaient « fatigués de chercher Dieu ». Je suis hanté par les *ratés* du Désert.

J'ai horreur de la « philosophie » : je n'aime que la métaphysique et l'anecdote.

11 heures du soir

Passé tout à l'heure du côté du cimetière Montparnasse. Je me suis dit : être mort est tout de même une chose peu banale.

21 oct.

Je voyageais dans un pays inconnu. Des paysages se déroulaient devant moi, qu'aucun peintre, *normalement*, ne pourrait se figurer. Personne de moins imaginaire que moi : comment *se fait-il* qu'en rêve je fasse montre de tant d'invention ? Mille images jamais vues passaient devant mes yeux émerveillés. Ou peut-être me venaient-elles de mes ancêtres, et ce que j'appelle invention n'est qu'un legs.

Marcher dans une forêt entre deux haies de fougères illuminées par l'automne, c'est cela un *triomphe*. Que sont à côté les suffrages et les ovations ?

Aller encore plus loin que le Bouddha, s'élever au-dessus du nirvâna, apprendre à s'en passer. N'être plus arrêté par rien, même pas par la délivrance, la considérer comme une simple étape, comme une gêne, comme une défaite provisoire...

Comprendre, c'est avoir compris le temps.

Un livre n'est digne d'intérêt que dans la mesure où il se détruit lui-même.

Je disais à mon ami R. M. que chaque maison cachait des secrets insoupçonnables, qu'on ne pouvait imaginer le nombre de tourments pitoyables ou grandioses dans une telle agglomération. Sur cette évidence, nous nous séparâmes, et je pris le métro, le dernier, celui des confidences et de la débandade. En passant devant le guichet, j'entendis la caissière dire d'un ton pathétique à une collègue avec laquelle elle semblait engagée dans une conversation fiévreuse : « Quel destin que le mien ! Quel destin ! »

... On se serait cru à Sainte-Hélène.

Être rivé à quelqu'un, fût-ce par admiration, équivaut à une mort spirituelle. Pour se sauver, il faut le tuer, comme il est dit qu'il faut tuer le Bouddha. Être iconoclaste est la seule manière de se rendre digne d'un dieu.

Il est extravagant de penser que Rimbaud aurait pu « continuer ». *Peut-on se représenter Nietzsche après *Ecce Homo* ?*

Tout est inconcevable, tout est anormal chez Rimbaud, sauf son « silence ». Il a commencé par la fin, il a atteint d'emblée une limite qu'il n'aurait pu franchir qu'en se reniant. S'il avait vécu jusqu'à quatre-vingts ans, il eût fini par commenter ses explosions, par les expliquer et par s'expliquer. Sacrilège dans les deux cas.

On devrait lire et relire une œuvre, sans la peser. Tout ce qu'on aime d'une façon *consciente* est stérilisant.

L'extase est une extrémité *atteinte*. Ce qui vient après elle paraît dépourvu de sens ou de saveur. L'intérêt des textes mystiques réside dans la description de ces lendemains de l'inouï, de cette dégringolade consécutive à la plus haute expérience. Qu'on imagine la période effervescente de Rimbaud comme une extase d'une durée inhabituelle mais qui, une fois épuisée, ne pouvait en aucun cas recommencer. Son « silence » n'est rien d'autre que l'entrée dans un ordre différent d'existence, dans un état qu'on saisit mieux avec les catégories de l'ascèse qu'avec celles de la littérature.

De même qu'on a dit qu'on ne peut aimer en même temps l'Italie et l'Espagne, de même je dirais qu'on ne peut être tout ensemble pour Baudelaire et pour Rimbaud. J'ai toujours été pour Baudelaire, et je n'arrive pas à le renier, quelque envie que j'en aie.

Je n'ai approfondi qu'une seule idée, à savoir que tout ce que l'homme fait finit par se retourner contre lui. L'idée n'est pas neuve, mais je doute que jamais mortel l'ait vécue avec une intensité pareille, et une force de conviction dont fanatisme ou délire n'a approché. Il n'est martyr ni déshonneur que je ne souffrirais pour elle, et je ne l'échangerais contre aucune autre vérité, contre aucune autre révélation.

Mes compatriotes – des escrocs élégiaques.

Mon faible pour les dynasties condamnées, pour les empires « croulants, pour les Montezuma de toujours, pour ceux qui sont fatigués d'eux-mêmes et du monde, pour ceux qui croient à l'inévitable, pour les déchirés et les tarés, pour les Romanov et les Habsbourg, pour tous ceux qui attendent leur bourreau, pour les menacés, pour les dévorés de partout.

Avoir vécu avec une intensité sans égale, et n'avoir rien accompli ! S'être épuisé en pure perte.

29 oct.

Ai traversé le cimetière Montparnasse. La tombe de Sainte-Beuve, que je n'avais pas remarquée jusqu'ici. Cette tête grimaçante de vieux satyre m'indispose. C'est donc là que se trouvent les restes d'un écrivain auquel j'ai consacré un nombre considérable d'heures ! Je me rappelle que je lisais un de ses *Lundis* en Écosse... Puis je pense à la Vacuité du Madhyâmika, dont la doctrine se vérifie si bien en un lieu pareil.

Dioclétien, Charles Quint.

Ce que je voudrais écrire, c'est une *Histoire des Abdications*.

Je passe sans m'arrêter devant la tombe de ce critique dont j'ai remâché maint propos amer. Je ne m'arrête pas davantage devant celle du poète qui, vivant, ne songea qu'à sa dissolution finale. D'autres noms me poursuivent, des noms d'ailleurs, liés à un enseignement impitoyable et apaisant, à une vision bien faite pour expulser de l'esprit toutes les obsessions, même les funèbres. *Nâgâr-juna*, *Çandrakîrti*, *Çantideva*, – pourfendeurs nonpareils, dialecticiens rongés par le salut, acrobates et apôtres de la Vacuité..., pour qui, sages entre les sages, l'Univers n'était qu'un mot...

Vision prophétique de Blok (Alexandre) : « C'est nous, les derniers aryens », écrit-il le 11 janvier 1918.

Et il ajoute : « L'Europe [son thème], c'est *l'art et la mort*. La Russie, c'est la vie. »

1<sup>er</sup> novembre

Suis allé au parc de Sceaux, entre midi et 2 heures. Presque personne. La dernière fois que j'y suis allé doit remonter à quinze ans.

Deux heures « sublimes ». Les feuilles cuivrées contre le ciel bleu. À cause peut-être de la chaleur, une sensation de fatigue, d'accablement indifférent, de vieillesse. Oui, de vieillesse.

Il n'y a qu'une manière de tout posséder : ne rien désirer.

3 novembre 1972

Au Luxembourg, les feuilles des platanes tombent avec un empressement qui ne laisse pas de me remuer. J'ai derrière moi soixante et un automnes ; en aurais-je des milliers que le spectacle qu'ils offrent ne me laisserait jamais indifférent.

Le spectacle de ces feuilles si empressées à tomber, j'ai beau l'observer depuis tant d'automnes, je n'en éprouve pas moins chaque fois une surprise où « le froid dans le dos » l'emporterait de loin sans l'irruption, au dernier moment, d'une allégresse dont je n'ai pas encore démêlé l'origine.

5 nov.

Dans la forêt de Dourdan, quatre jeunes filles chantaient si faux que je n'ai pas pu m'empêcher de me demander, pour la énième fois, par quel miracle négatif à ce peuple si doué le don du chant a été totalement refusé.

On ne « crée » pas à partir de l'admiration mais de la conviction que vos prédécesseurs immédiats sont des cadavres, et qu'il faut donc les enterrer.

6 nov.

Ai rencontré hier à minuit, rue Vavin, Sam. Sommes restés deux heures à la Closerie. Il m'a parlé de sa dernière pièce *Not I* avec une passion presque juvénile. D'un visage où on n'aperçoit que la bouche qui profère des mots d'une façon haletante. Un personnage en burnous écoute et réagit.

Il m'a dit que le spectacle l'excite, et qu'il est très content d'aller pour trois semaines à Londres assister aux répétitions et y collaborer.

9 nov.

Le *moi*, voilà l'obstacle. Je n'arrive pas à le franchir. J'y suis rivé, incurablement.

Le Temps, fécond en ressources et plus inventif et plus charitable qu'on ne pense, possède une remarquable capacité de nous venir en aide, de nous



procurer à toute heure quelque humiliation nouvelle.

L'avantage de vieillir est de pouvoir observer de près la lente et méthodique dégradation des organes ; ils commencent tous à craquer, les uns d'une façon voyante, les autres, discrète. Ils se détachent du corps, comme le corps se détache de nous : il nous échappe, il nous fuit, il ne nous appartient plus. C'est un déserteur que nous ne pouvons même pas dénoncer, puisqu'il ne s'arrête nulle part et ne se met au service de personne.

Il est des moments où, si éloignés que nous soyons de toute foi, nous ne concevons que Dieu comme interlocuteur. Nous adresser à quelqu'un d'autre nous semble une impossibilité ou une aberration. La solitude, à son stade extrême, exige une forme de conversation, extrême elle aussi.

14 nov.

Trois jours dans le Jura. Les grottes d'Oselle.

Les heures ne voulaient pas couler. Le jour semblait lointain, inconcevable. Au vrai, ce n'est pas le jour que j'attendais, mais l'oubli de ce temps qui refusait d'avancer. Heureux, me disais-je, le condamné à mort qui, la veille de l'exécution, est du moins sûr de passer une bonne nuit !

C. R., qui rentre de Roumanie, me dit qu'elle n'a compris la pagaille qui y règne que parce qu'elle a fait un long séjour au Congo...

Elle me dit aussi que H. B., qui a passé quinze ans en prison, lui a raconté le fait suivant : un jour il propose de faire seul la cellule où ils étaient quinze. Les autres acceptent, et pour le récompenser, ils lui cèdent leur ration de polenta. Mais lui s'en dessaisit au profit d'un géant assez stupide, qui se met sur-le-champ à dévorer. Avant de terminer il lui demande : « Mais pourquoi m'avez-vous cédé tout ça ? – Parce que vous en avez plus besoin que moi. » Là-dessus, le bonhomme ne dit rien, mais le regarde étrangement quelques heures durant. Et depuis, jusqu'à la fin de leur détention, il ne lui a plus jamais adressé la parole.

Parfois je me lève en Lucifer, et finis ma journée en poltron ; parfois, c'est le contraire.

Quiconque se survit se méprise sans se le dire, et parfois sans le savoir.

Qu'est-ce qu'un sage ? Un Lucifer gâteux.

Quand l'habitude de regarder les choses en face tourne à la manie, on pleure le fou qu'on a été et qu'on n'est plus.

Je l'ai revu après un quart de siècle. Il est inchangé, intact, plus frais que jamais, il semble même avoir reculé vers l'adolescence.

Où s'est-il tapi, et qu'a-t-il machiné pour se dérober à l'action des années, pour esquiver les grimaces et les rides ? Et comment a-t-il vécu, si toutefois il a vécu ? Un revenant plutôt. Il a sûrement triché, il n'a pas rempli son devoir de vivant, il n'a pas joué le jeu. Un revenant, oui, et un resquilleur. Je ne discerne aucun signe de destruction sur son visage, aucune de ces marques de ruine qui attestent qu'on est un être réel, un individu, et non une apparition. Je ne sais quoi lui dire, j'éprouve de la gêne, j'ai même peur. Tant nous démonte quiconque échappe au temps, ou l'escamote seulement.

Ce qu'il y a de pire au monde, c'est le flatteur. On peut être sûr, avec lui, qu'à la première occasion, il vous portera un coup, qu'il se vengera de s'être aplati devant vous. Et comme il s'abaisse devant tout le monde...

Les flatteurs sont des traîtres, sans exception. Je les ai toujours méprisés, mais ne m'en suis pas assez méfié.

Pour notre malheur, nous supportons mieux un complimenteur que quelqu'un qui nous dit sur nous des choses vraies, donc désagréables. Ainsi, c'est nous-mêmes qui favorisons, qui encourageons nos pires ennemis.

L'homme qu'on pourrait tuer sans regret : un « ami » qui vous a flatté à chaque fois et qui vous a lâché on ne sait pourquoi.

X qui m'a accablé de compliments pendant des années, et qui, maintenant, ne daigne pas répondre à mes lettres.

Le flatteur n'est pas un futur calomniateur ; il est un calomniateur déguisé ; pendant qu'il chante vos louanges, il prépare ses coups.

Nos ennemis meurent quand le mal est fait, quand ils ne peuvent plus nous nuire.

Sans l'idée d'un univers raté, le spectacle de l'injustice sous tous les régimes conduirait même un indifférent à la camisole de force.

# NOTES

1 Ahriman est l'esprit du Mal dans la religion mazdéenne dont Ormuzd est le dieu suprême.

2 Littéralement, être absent du monde.

3 « Je ne suis pas triste, je suis fatigué / De tout ce que j'ai toujours désiré. »

4 *La chute dans le temps* paraîtra en 1964 et l'Anthologie des moraliste, en fait *Anthologie du portait*, en 1996, après la mort de Cioran.

5 Voir, *supra*, p. 41, n. 1.

*La chute dans le temps* paraîtra en 1964 et l'Anthologie des moraliste, en fait *Anthologie du portait*, en 1996, après la mort de Cioran.

6 *Lacrimi si Sfinti*, paru à Bucarest en 1937 : *Des larmes et des saints*, traduction française de Sanda Stolojan, L'Herne, 1986, repris dans *Œuvres*, *op. cit.*

7

Constantin Noica (dit Dinu) (1909-1987), philosophe ami de Cioran. A publié en France, chez Criterion, *Six maladies de l'esprit contemporain* (1991) et, avec Cioran, *L'ami lointain* (1991). La correspondance qu'il échangea avec Cioran lui valut d'être condamné à vingt-cinq ans de prison.

8

« L'espoir sans objet ne peut vivre. » Dans *Work without Hope* (1828).

9

*Vremea* (Le Temps), journal bucarestois de l'entre-deux-guerres.

10

« Comme le temps si cher effondré dans le rêve. » Dans « L'œuf dogmatique ». Ion Barbu (1895-1961) fut le plus important poète de l'école

moderniste roumaine.

11

« La peur de la mort est le meilleur indice d'une vie fausse, c'est-à-dire mauvaise. »

12

Je me suis tué à lire.

13

Lutian Blaga, (1895-1961), poète, philosophe et dramaturge roumain.

14

La joie mauvaise qu'on prend à contempler le malheur d'autrui, ou le fait de se réjouir à voir échouer une entreprise quelconque.

15

Santillana del Mar est un très beau village, proche de Santander, sur la côte cantabrique.

16

« Qui a trouvé le Ciel – ici-bas – le manquera là-haut. » Poème 1544, dans Emily Dickinson, *Escarmouches*, choix traduit de l'anglais et présenté par Charlotte Melançon, Orphée La Différence, 1992, p.105.

17

Cioran publia et préfaça *La mort d'Ivan Ilitch de Tolstoï* dans la collection Cheminements qu'il dirigea brièvement chez Plon.

18

« Menon pleurant Diotima », élégie d'Holderlin.

19

Église orthodoxe roumaine de Paris.

20

Tout est un.

21

Un malade de l'âme, du sentiment.

22

« C'est par de telles nuits que tous les incurables savent : nous fûmes... » Rainer Maria Rilke, *Œuvres*, t. 2, Le Seuil, 1972, « Le livre d'images » (*Das Buch der Bilder*), trad. Jacques Legrand.

23

Ils furent roumains de 1913 à 1940.

24

« Le péché de la voix humaine ».

25

Mircea Zapratan (1908-1963), professeur de philosophie, ami de Cioran.

26

Il s'agit du théologien et mystique flamand Van Ruysbroeck ou Van Ruusbroec, dit l'Admirable (1293-1381).

27

Après l'élimination de Codreanu et des principaux chefs du mouvement d'extrême-droite de la Garde de Fer par le roi Carol II en novembre 1938, ses partisans se regroupèrent au sein du mouvement légionnaire de Horia Sima, lequel sera vice-président du conseil dans le gouvernement dictatorial et pro-allemand instauré en septembre 1940 par le général Antonesco. La Roumanie devint alors un État fasciste sous le nom d' »État national légionnaire ».

28

Teilhard de Chardin.

29

Petre Tutea (1901 – 1991), philosophe « conversationniste », n'a pas laissé d'œuvre.

30

« Et la mort n'aura pas d'empire ».

31

« La force qui hisse la fleur à la pointe de la fusée verte ». Dylan Thomas, *Œuvres*, L 1, « Poèmes » ; trad. Patrick Reumaux, Le Seuil, 1970.

32

« Et je suis muet pour dire à la tombe de l'amant / Comment sur mon drap rampe le même ver tordu », *op. cit.*, p. 354.

33

Voir, *supra*, p. 192, n. 1.

« C'est par de telles nuits que tous les incurables savent : nous fûmes... » Rainer Maria Rilke, *Œuvres*, t. 2, Le Seuil, 1972, « Le livre d'images » (*Das Buch der Bilder*), trad. Jacques Legrand.

34

Voir, *supra*, p. 63, n. 1

*Lacrimi si Sfinti*, paru à Bucarest en 1937 : *Des larmes et des saints*, traduction française de Sanda Stolojan, L'Herne, 1986, repris dans *Œuvres*, *op. cit.*

35

« Dans les airs, le temps est séparé des heures. »

36

Disposition de la sensibilité ou du sentiment, état d'âme, humeur.

37

Ami de Cioran originaire d'Olténie ; diplomate, il s'était retiré à Paris.

38

Enfant de la nature.

39

*Malaise dans la civilisation* (1929)

40

Stéphane Lupasco (1900-1988), philosophe français d'origine roumaine.

41

« Me demander avec angoisse ce qu'il adviendra de moi quand je mourrai revient, après tout, à me demander ce qu'il advient de mon poing quand j'ouvre la main, ou de mon giron quand je me lève. »

42

La Garde de Fer, le mouvement d'extrême droite de Codreanu. Voir, *supra* p239, n. 1, et Cioran, Entretiens, coll. Arcades, Gallimard, 1995, p. 12.

43

Sans-patrie.

44

Voir, *supra*, p.63, n. 1.

*Lacrimi si Sfinti*, paru à Bucarest en 1937 : *Des larmes et des saints*, traduction française de Sanda Stolojan, L'Herne, 1986, repris dans *Œuvres*, *op. cit.*

45

Attente de la fin des temps, du Jugement dernier.

46

Formule sanscrite, récitée dans tout le Tibet, qui invoque le Bouddha de la compassion.

47

La Garde de Fer : voir, *supra*, p. 284, n. 2.

48 Les éditions Stock publieront en janvier 1998 l'un de ses romans (*Depuis deux mille ans*) et en septembre son *Journal 1935-1944*, dans lequel Cioran est évoqué à plusieurs reprises.

49 Lors des élections présidentielles, les 5 et 19 décembre, de Gaulle fut mis en ballottage au premier tour par six candidats, puis élu au second par 54,5 % des suffrages contre François Mitterrand.

50 C'était l'un des deux concerts d'hommage à Varèse, prévus pour la célébration de son quatre-vingtième anniversaire. Mais le compositeur était mort le 6 novembre à New York.

51 « Bertrand Russell enfant commença à poser des questions dès qu'il put parler — en fait, trois jours après sa naissance, sa mère écrivait : “Il lève la tête et regarde autour de lui de façon très énergique.” »

52 Le fond, la trame, l'arrière-plan.

53 Littéralement, instinct qui pousse à la culture, à la formation personnelle. Besoin de s'instruire.

54 Sentiment de l'existence, sentiment d'exister.

55 « La vie est espoir, la mort est oubli. »

56 « Génie stérile 175 : titre d'un roman inachevé de Mihai Eminesco.

57 Né en Ukraine, ancien déporté à Auschwitz, Piotr Rawicz vivait à Paris depuis 1947. Son roman, écrit directement en français, *Le sang du ciel* (Gallimard, 1961) a été traduit en une dizaine de langues. Il a également publié *Bloc-notes d'un contre-révolutionnaire, ou la gueule de bois* (Gallimard, 1969). Il se suicida en mai 1982.

58 Tout est un ! Tout est vain !

59 Ecrivain et philosophe français d'origine roumaine, Matila Ghyka (1881-1965) a notamment publié *Le nombre d'or* et *Pluie d'étoiles* (Gallimard, 1931 et 1933), et une autobiographie en deux volumes, *Histoire de ma jeunesse, Heureux qui comme Ulysse...* (1955 et 1956).



60 Repris dans *Le mauvais démiurge* (1969).

61 HUIT fois

62 Sorana Jopa (1898-1986), comédienne; après sa rupture avec Mircea Eliade, dans les années trente, elle tenta de monter Cioran contre lui.

63 Conception, vision du monde.

64 Petru Comamescu, dit Titel (1905-1970), était critique d'art.

65 Eugen Barbu (1924-1993), écrivain, fut un des principaux thuriféraires de Ceauçescu.

66 Ce fut en fait un peu plus tard, en mars 1815, l'annonce du retour de Napoléon de l'île d'Elbe.

67 « Des limonadiers avisés utilisent d'ordinaire un moyen plus rationnel pour allonger la bière mais alors elle perd de sa force. »

68 Mot hongrois qui signifie pianiste.

69 Voir « Elle n'était pas d'ici... » dans Cioran, *Exercices d'admiration*, Gallimard, collection Arcades, 1996, p. 197-200 ; nouvelle Edition, Cioran, *Œuvres*, Gallimard, 1995, collection Quarto, p. 1623-1624.

70 Sentiment de l'existence, sentiment d'exister.

71 « Elle est parfois indifférente à tout. »

72 Dans le texte.

73 « Sur le visage immobile de maman, il y avait un sourire qui me stupéfia. Elle paraissait être morte heureuse. »

74 Ecrivain anglais, Frederick William Rolfe (1860-1913) signa la plupart de ses œuvres « baron Corvo ». Voir A.J.A. Symons, *The quest for Corvo*

(Londres, 1934) : *A la recherche du baron Corvo* (Paris, 1962).

75 *Holzwege* (1950), œuvre de Martin Heidegger ; traduction française : *Chemins qui ne mènent nulle part* (Gallimard, 1962).

76 Le mot roumain peut se traduire par « et » et « aussi ».

77 Importante rétrospective organisée par Jean Leymarie au Grand Palais pour le quatre-vingt-cinquième anniversaire de Picasso qui exposa au Petit Palais environ cinq cents œuvres sorties de ses réserves.

78 Dans le texte.

79 *Treblinka, la révolte d'un camp d'extermination*, de Jean-Francois Steiner, avec une préface de Simone de Beauvoir, Fayard, 1966.

80 Mot sanscrit désignant un ascète qui a totalement renoncé au monde.

81 Gustav Ianouch, *Kafka m'a dit*, traduit de l'allemand par Clara Malraux, préface de Max Brod, Calmann-Lévy, 1952.

82 Prédestination.

83 Il s'agit de l'importante rétrospective organisée du 18 janvier au 25 avril 1967 au musée de l'Orangerie pour célébrer le centenaire de la naissance de Bonnard. Sur Picasso, voir, *supra*, p. 448, n. 1. 77

84 *Bocete* : lamentations.

85 Habitants d'un même village, des « pays ».

86 André Breton était mort quelques mois plus tôt, le 28 septembre 1966.

87 Ce livre avait paru aux Editions Gallimard en avril 1966.

88 Sur Blaga et Barbu, voir, *supra*, p. 102 et 130, notes.

Lutian Blaga, (1895-1961), poète, philosophe et dramaturge roumain.

Eugen Barbu (1924-1993), écrivain, fut un des principaux thuriféraires de Ceaușescu.

89 Voir, *supra*, p. 498.

Ce livre avait paru aux Editions Gallimard en avril 1966.

90 La guerre des Six Jours se déroula du 5 au 10 juin.

91 Sur Piotr Rawicz, voir, *supra*, p. 347, n. 1.

Né en Ukraine, ancien déporté à Auschwitz, Piotr Rawicz vivait à Paris depuis 1947. Son roman, écrit directement en français, *Le sang du ciel* (Gallimard, 1961) a été traduit en une dizaine de langues. Il a également publié *Bloc-notes d'un contre-révolutionnaire, ou la gueule de bois* (Gallimard, 1969). Il se suicida en mai 1982.

92 Logeuse.

93 « Comme c'était beau n'est-ce pas ? »

94 Jackson Mathews avait commandé à Cioran une préface à un volume d'œuvres de Valéry traduites en anglais et éditées par la Fondation américaine Bol-linger. Il refusa la préface qui paraîtra alors en France sous le titre *Valéry face à ses idoles* (L'Herne, 1970) et sera reprise dans *Exercices d'admiration* (Gallimard, 1986).

95 Superficiel. La préface de Susan Sontag a été traduite en français dans le recueil *Sous le signe de Saturne*, Le Seuil, 1983.

96 Paru dans *Hermès*.

97 Despotes.

98 « La notion d'“absence” chez Paul Valéry ».

99 Mircea Vulcănescu (1904-1952), philosophe roumain.

100 C'est en fait sous le titre *Bréviaire des vaincus* que paraîtra en français (trad. Alain Paruit, Gallimard, 1993) le sixième et dernier livre roumain de

Cioran et le premier écrit en France de 1940 à 1944.

101 Voir, *supra*, p. 81, n. 1.

Jackson Mathews avait commandé à Cioran une préface à un volume d'œuvres de Valéry traduites en anglais et éditées par la Fondation américaine Bol-linger. Il refusa la préface qui paraîtra alors en France sous le titre *Valéry face à ses idoles* (L'Herne, 1970) et sera reprise dans *Exercices d'admiration* (Gallimard, 1986).

102 Voir, *supra*, p. 81, n. 1.

Constantin Noica (dit Dinu) (1909-1987), philosophe ami de Cioran. A publié en France, chez Criterion, *Six maladies de l'esprit contemporain* (1991) et, avec Cioran, *L'ami lointain* (1991). La correspondance qu'il échangea avec Cioran lui valut d'être condamné à vingt-cinq ans de prison.

103 *Cartea Amâgirilor* parut à Bucarest en 1936 ; traduction française de Grazyna Klewek et Thomas Bazin, *Le livre des leurres*, Gallimard, 1992 ; repris dans *Œuvres*, *op. cit.*

104 Bucur Tincu (1910-1987), essayiste, journaliste, professeur de philosophie ; ami d'enfance de Cioran. Zoïta Kawka, amie polonaise de Bucur Jincu.

105 Voir, *supra*, p. 63, n. 1.

*Lacrimi fi Sfinti*, paru à Bucarest en 1937 : *Des larmes et des saints*, traduction française de Sanda Stolojan, L'Herne, 1986, repris dans *Œuvres*, *op. cit.*

106 Minces.

107 Pendant la nuit du 20 au 21 août l'Armée rouge et les troupes du Pacte de Varsovie avaient envahi brusquement la Tchécoslovaquie. Nicolae Ceaucescu, qui pratiquait une forme de « national-communisme », avait refusé d'envoyer des troupes.

108 Écrivain d'expression roumaine puis française, Constantin Virgil Gheorghiu (1926-1992) est l'auteur de *La vingt-cinquième heure* (1949) qui

connut un immense succès. En 1963, il avait été ordonné prêtre selon le rite orthodoxe roumain.

Pronazi et violemment antisémite pendant la guerre, il fut par la suite agent d'influence du régime communiste.

109 Anton Golopentia (1909-1951) était sociologue et statisticien.

110 *La Montagne magique*, le roman de Thomas Mann.

111 Un regard lointain, détaché.

112 Constantin Noica. Voir, *supra*, p. 81, n. 1.

Constantin Noica (dit Dinu) (1909-1987), philosophe ami de Cioran. A publié en France, chez Criterion, *Six maladies de l'esprit contemporain* (1991) et, avec Cioran, *L'ami lointain* (1991). La correspondance qu'il échangea avec Cioran lui valut d'être condamné à vingt-cinq ans de prison.

113 Littéralement : « migration » ; ici : les grandes invasions barbares.

114 « Mes enfants, Tante Thesi est morte. »

115 Les bogomiles («amis de Dieu» en bulgare) étaient, entre le Xe et XIIe siècle, une secte hérétique dont la doctrine était proche de celle des cathares.

116 Traduction française d'André Vornic, *Sur les cimes du désespoir* (L'Herne, 1990) ; repris dans *Œuvres, op. cit.*

117 Voir, *supra*, p. 551, n. 1.

Mircea Vulcânescu (1904-1952), philosophe roumain.

118 Voir, *supra*, p. 81, n. 1.

Constantin Noica (dit Dinu) (1909-1987), philosophe ami de Cioran. A publié en France, chez Criterion, *Six maladies de l'esprit contemporain* (1991) et, avec Cioran, *L'ami lointain* (1991). La correspondance qu'il échangea avec Cioran lui valut d'être condamné à vingt-cinq ans de prison.

119 Destin et vocation.

120 Voir, *supra*, p. 347, n. 1.

Né en Ukraine, ancien déporté à Auschwitz, Piotr Rawicz vivait à Paris depuis 1947. Son roman, écrit directement en français, *Le sang du ciel* (Gallimard, 1961) a été traduit en une dizaine de langues. Il a également publié *Bloc-notes d'un contre-révolutionnaire, ou la gueule de bois* (Gallimard, 1969). Il se suicida en mai 1982.

121 En fait Antonesco ne fit cesser les déportations massives de Juifs en Transdnestrie qu'après l'intervention énergique de la reine mère et du jeune roi Michel, auxquels s'était adressé le grand rabbin Safran.

122 « Choeur des élus ».

123 *Mort et transfiguration* : titre d'un poème symphonique de Richard Strauss.

124 L'éphémère, le transitoire.

125 Traduction française : *Sérénité*, dans *Questions III*, Gallimard, 1966.

126 « Je me réjouis de ma mort. »

127 Un jeu de mots.

128 « Une pensée insolite (ou extraordinaire) rend insolite le mot ordinaire. ».

129 Voir, *supra*, p. 631, n. 1.

Les bogomiles («amis de Dieu» en bulgare) étaient, entre le Xe et XIIe siècle, une secte hérétique dont la doctrine était proche de celle des cathares.

130 Voir, *supra*, p. 645. Les deux mots sont synonymes.

*Cette nuit j'ai pensé au mot roumain : nimicnicie, qui vient de nimic, de néant, et qui exprime le sentiment de vanité, de frustration, d'inanité. Un sentiment de néantité.*

131 Voir, *supra*, p. 335, n. 1.

Sentiment de l'existence, sentiment d'exister.

132 Le personnage de Rilke dans *Les carnets de Malte Laurids Brigge*.

133 « *Schimbarea la fatà a Românici* » : « la transfiguration de la Roumanie » (1937).

134 Voir, *supra*, p. 284, n. 2.

La Garde de Fer, le mouvement d'extrême droite de Codreanu. Voir, *supra* p239, n. 1, et Cioran, Entretiens, coll. Arcades, Gallimard, 1995, p. 12.

135 Voir son portrait dans *Exercices d'admiration, op. cit.*

136 Voir, *supra*, p. 456 et p. 534.

*Mon ennemi numéro 1, mon détracteur en titre, ce calomniateur professionnel, L.G. fait le tour du monde et me sape aux yeux de quelques amis que je crois avoir par-ci par-là.*

137 L'article sur le vide dont il a été question plus haut p. 539.

138 L'éveil à la connaissance de la vérité.

139 La *doïna* est un genre de chanson folklorique, généralement nostalgique.

140 Aliénation mentale.

141 La Garde de Fer. Voir, *supra*, p. 284, n. 2, et p. 695.

La Garde de Fer, le mouvement d'extrême droite de Codreanu. Voir, *supra* p239, n. 1, et Cioran, Entretiens, coll. Arcades, Gallimard, 1995, p. 12.

142 Peintre et écrivain polonais, Josef Czapski (1896-1993) avait publié en 1947, *Terre inhumaine*, un des premiers témoignages sur le Goulag. Installe

à Maisons-Laffitte depuis 1944, il y animait la revue littéraire *Kultura*.

143 Voir, *supra*, p. 81, n. 1.

Constantin Noica (dit Dinu) (1909-1987), philosophe ami de Cioran. A publié en France, chez Criterion, *Six maladies de l'esprit contemporain* (1991) et, avec Cioran, *L'ami lointain* (1991). La correspondance qu'il échangea avec Cioran lui valut d'être condamné à vingt-cinq ans de prison.

144 « Les nouveaux dieux » constitue le deuxième chapitre du *Mauvais démiurge*.

145 Voir, *supra*, p. 63, n. 1.

*Lacrimi fi Sfinti*, paru à Bucarest en 1937 : *Des larmes et des saints*, traduction française de Sanda Stolojan, L'Herne, 1986, repris dans *Œuvres*, *op. cit.*

146 Le non l'ayant emporté par 54% des suffrages au référendum sur la régionalisation et la réforme du Sénat, le général de Gaulle avait quitté le pouvoir le 28 avril.

147 Imre Toth (1921), philosophe des mathématiques; d'origine hongroise, établi à Paris.

148 « Je ne suis pas triste, je suis fatigué  
De tout ce que j'ai toujours désiré. »

149 « Cet homme était fou. »

150 « Je veux avoir la paix, je veux avoir la paix. »

151 Voir, *supra*, p. 81, n. 1.

Constantin Noica (dit Dinu) (1909-1987), philosophe ami de Cioran. A publié en France, chez Criterion, *Six maladies de l'esprit contemporain* (1991) et, avec Cioran, *L'ami lointain* (1991). La correspondance qu'il échangea avec Cioran lui valut d'être condamné à vingt-cinq ans de prison.



152 Taureau d'airain employé par Phalaris, tyran d'Agrigente (570-554 av. J.-C), pour y enfermer et brûler ceux qu'il voulait punir.

153 Cameade, ou plutôt Carneades, philosophe sceptique grec (213-129 av. J.-C.), chef de l'Académie d'Athènes, envoyé, en 155, avec d'autres philosophes, en ambassade à Rome où il exerça une influence considérable.

154 Voir, *supra*, p. 736, n. 1.

Cameade, ou plutôt Carneades, philosophe sceptique grec (213-129 av. J.-C.), chef de l'Académie d'Athènes, envoyé, en 155, avec d'autres philosophes, en ambassade à Rome où il exerça une influence considérable.

155 Arçavir Acterian, essayiste, journaliste, vieil ami de Cioran.

156 L'article avait paru dans la revue Opéra le 14 décembre 1949.

157 Un homme tout à fait inapte.

158 Voir, *supra*, p. 282, n. 3.

159 Voir, *supra*, p. 206, n. 1.

Mircea Zaprajan (1908-1963), professeur de philosophie, ami de Cioran.

160 Herbert Marcuse (1898-1979), le philosophe américain d'origine allemande, auteur de *L'homme unidimensionnel*.

161 Solitude des forêts, humeur automnale, mélancolie.

162 Voir *supra* p. 694.

« *Schimbarea la fatà a Românici* » : « la transfiguration de la Roumanie » (1937).

163 Voir *supra* p. 643.

Traduction française d'André Vornic, *Sur les cimes du désespoir* (L'Herne, 1990) ; repris dans *Œuvres, op. cit.*

164 Je suis comme ça !

165 Pièce de Simon Gantillon (1887-1962), dont l'héroïne est une prostituée, *Maya* (1924) connut un succès considérable et universel.

166 Regroupant sculptures, peintures et dessins, cette grande exposition se tint au musée de l'Orangerie du 5 octobre 1969 au 11 janvier 1970. Alberto Giacometti était mort le 11 janvier 1964.

167 Aliénation mentale.

168 Voir, *supra*, p. 643.

Traduction française d'André Vornic, *Sur les cimes du désespoir* (L'Herne, 1990) ; repris dans *Œuvres, op. cit.*

169 Voir, *supra*, p. 643.

Traduction française d'André Vornic, *Sur les cimes du désespoir* (L'Herne, 1990) ; repris dans *Œuvres, op. cit.*

170 Voir, *supra*, p. 81, n. 1.

Constantin Noica (dit Dinu) (1909-1987), philosophe ami de Cioran. A publié en France, chez Criterion, *Six maladies de l'esprit contemporain* (1991) et, avec Cioran, *L'ami lointain* (1991). La correspondance qu'il échangea avec Cioran lui valut d'être condamné à vingt-cinq ans de prison.

171 La Garde de Fer. Voir, *supra*, p. 284, n. 1, et p. 695.

La Garde de Fer, le mouvement d'extrême droite de Codreanu. Voir, *supra* p239, n. 1, et Cioran, *Entretiens*, coll. Arcades, Gallimard, 1995, p. 12.

172 Il s'agit du troisième chapitre du *Mauvais démiurge*.

173 César Vallejo (1892-1938), poète péruvien.

174 Première exposition publique consacrée en France à Klee, pour le trentième anniversaire de sa mort, elle se tint au Musée national d'art moderne du 25 novembre 1969 au 16 février 1970.

175 Dans *L'Enfer* de Dante, chant V.

176 L'article, paru en avril, sera repris dans *Exercices d'admiration, op. cit*

177 Girolata se trouve en Corse.

178 Dans son *Autobiography*, parue en 1967. Il venait de mourir le 2 février (1970) à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

179 Conception, vision du monde.

180 En allemand : « jeu de mots ».

181 Voir « Beckett, quelques rencontres », dans *Exercices d'admiration, op. cit.*

182 Voir, *supra*, p. 335, n. 1.  
Sentiment de l'existence, sentiment d'exister.

183 Dans *Timée* de Platon.

184 Elle se tint au Musée national d'art moderne de Paris, du 26 mai au 27 juillet 1970.

185 *Rugăciunea unui Dac : La Prière d'un Dace; poème* de Mihai Eminescu (1850-1889) ou le Dace, symbole du Roumain ancestral, adresse au Dieu de la Genèse une prière très évangélique pour l'implorer de le faire « entrer dans le repos éternel ».

186 Voir, *supra*, p. 375, n. 1.  
Sorana Jopa (1898-1986), comédienne; après sa rupture avec Mircea Eliade, dans les années trente, elle tenta de monter Cioran contre lui.

187 « L'Ame choisit la société qui lui convient Puis ferme la porte. »

188 François Mauriac venait de mourir, le 1<sup>er</sup> septembre (1970).

189 Voir, *supra*, p. 284, n. 1, et p. 695.

La Garde de Fer, le mouvement d'extrême droite de Codreanu. Voir, *supra* p239, n. 1, et Cioran, Entretiens, coll. Arcades, Gallimard, 1995, p. 12.

190 Voir *Histoire et utopie* (1960).

191 Vasco Popa (1922-1991), poète serbe, disciple des surréalistes.

192 Voir, *supra*, p. 375, n. 1.

Sorana Jopa (1898-1986), comédienne; après sa rupture avec Mircea Eliade, dans les années trente, elle tenta de monter Cioran contre lui.

193 Il n'y a pas de remède à la mort.

194 Voir, *supra*, p. 695.

*Je viens de rencontrer Goldmann chez Gabriel Marcel, puis nous nous sommes promenés, ensuite nous sommes entrés dans un café. Il m'a accompagné jusqu'à chez moi. C'est un homme qui a un certain charme. Pendant vingt ans il m'a fait une réputation d'antisémite, et m'a créé énormément d'ennuis<sup>136</sup>. En une heure nous sommes devenus amis. Que la vie est curieuse !*

195 Autodéification.

196 Esprit.

197 Voir, *supra*, p. 378, n. 1.

Petru Comanescu, dit Titel (1905-1970), était critique d'art.

198 Sylvano Bussotti (né en 1931), compositeur italien d'avant-garde, un moment proche de Pierre Boulez et de John Cage.

199 Hésychaste signifie le plus tranquille, le plus calme. L'hésychasme, école de spiritualité de l'Eglise orthodoxe (non sans rapport avec la méditation yogique) a notamment influencé Dostoïevski et Soloviev.

200 Mot roumain (du latin *gens, gentis*) signifiant lignée, nation, race.

201 Voir, *supra*, p. 378, n. 1.

Comanescu, dit Titel (1905-1970), était critique d'art.

202 Concierge.

203 *Récits, chroniques et polémiques.*

204 Voir, *supra*, p. 865, n. 1.

Hésychaste signifie le plus tranquille, le plus calme. L'hésychasme, école de spiritualité de l'Eglise orthodoxe (non sans rapport avec la méditation yogique) a notamment influence Dostoïevski et Soloviev.

205 Compositeur et musicographe, Jean Witold fut longtemps producteur à la Radio-Télévision française d'une émission quotidienne « Les grands musiciens » ou il évoquait souvent J.S. Bach auquel il consacra un livre : *D'où vient l'art de Bach ?* (Paris, 1957).

206 Avant de réaliser l'émission de télévision dont Cioran a parlé (voir, *supra*, p. 874-876), François Bondy, ancien rédacteur en chef de la revue *Preuves*, s'était entretenu avec lui, en vue d'un article paru dans *Die Zeit*, le 4 avril 1970. « Der untatigst Mensch in Paris ». L'homme le plus désœuvré de Paris). Voir Cioran, *Entretiens* (Gallimard, 1995).

207 « Décomposition » et « amertume ».

208 « Le seul mystique authentique de la culture roumaine ».

209 Ou va le monde? Ou allons-nous ?

210 La Garde de Fer. Voir, *supra*, p. 284, n. 1, et p. 695.

La Garde de Fer, le mouvement d'extrême droite de Codreanu. Voir, *supra* p239, n. 1, et Cioran, *Entretiens*, coll. Arcades, Gallimard, 1995, p. 12.

211 C'est devant le monument du ghetto de Varsovie que le chancelier Willy Brandt s'est agenouillé lors de sa visite dans la capitale polonaise en décembre 1970.

212 Sentiment de fin du monde.

213 Voir, *supra*, p. 206, n. 1.

Mircea Zapratan (1908-1963), professeur de philosophie, ami de Cioran.

214 Voir, *supra*, p. 243, n. 1.

Petre Tutea (1901 – 1991), philosophe « conversationniste », n'a pas laissé d'œuvre.

215 Le biologiste et écrivain Jean Rostand (1894-1977).

216 Convulsion.

217 « Lisez-vous toujours Pascal et Baudelaire ? »

218 « Coeur lourd. »

219 « Paix et repos éternel. »

220 « Sauveur, je meurs. »

221 Je ne suis pas moi.

222 Molinie était dominicain.

223 Voir, *supra*, p. 81, n. 1.

Constantin Noica (dit Dinu) (1909-1987), philosophe ami de Cioran. A publié en France, chez Criterion, *Six maladies de l'esprit contemporain* (1991) et, avec Cioran, *L'ami lointain* (1991). La correspondance qu'il échangea avec Cioran lui valut d'être condamné à vingt-cinq ans de prison.

224 Voir, *supra*, p. 706, n. 1.

La *doïna* est un genre de chanson folklorique, généralement nostalgique.

225 Un regard lointain, détaché.

226 Sera traduit en français par Sanda Stolojan : *Des larmes et des saints*, L'Herne, 1986; repris dans Cioran, *OEuvres*, collection « Quarto », Gallimard, 1995.

227 Voir, *supra*, p. 695, n. 2.

Voir son portrait dans *Exercices d'admiration*, *op. cit.*

228 *De l'inconvénient d'être né* (1973).

229 Voir, *supra*, p. 81, n. 1.

Constantin Noica (dit Dinu) (1909-1987), philosophe ami de Cioran. A publié en France, chez Criterion, *Six maladies de l'esprit contemporain* (1991) et, avec Cioran, *L'ami lointain* (1991). La correspondance qu'il échangea avec Cioran lui valut d'être condamné à vingt-cinq ans de prison.

230 « Je me suis débattu. »

231 Ombre, et rêve.